R.P. 277

N° 37. — 1893 BUREAUX : 8, RUE FAVART 2 Décembre.

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois. . . . . 8 fr.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

Depuis le 27 novembre et jusqu'au 16 décembre, on peut visiter dans les galeries Durand-Ruel, 16, rue Laffitte, une Exposition de tableaux, pastels et gravures, par Miss **Mary Cassatt.** Nous reviendrons sur cette Exposition, qui est des plus remarquables.

—

Une Exposition de **Grès flammés,** par M. Dalpayrat et Mme Lesbros, sera ouverte, du 2 au 22 décembre, à la galerie G. Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

—

Nous avons déjà parlé de l'Exposition de **Bruxelles** en 1895.

L'*Indépendance* dit qu'il résulte d'une lettre du Ministre des Travaux publics à la Société organisatrice que l'organisation de cette Exposition pour 1895 est assez problématique.

—

L'Exposition annuelle du Cercle belge **Pour l'Art** s'ouvrira le 13 janvier prochain à Bruxelles, au Musée moderne, place du Musée. Outre les œuvres des membres, y exposeront les invités suivants : Burne-Jones, Antonio Gandara, Aman-Jean, Henry de Groux, René Wiener, Emile Gallé, Pierre Roche, Walgreen, Mauris Denis, Pierre-Emile Cornillier, Etienne Azambre, Rozenkrantz, Alexandre Cuvelier, Edme Couty et Georges d'Espagnat.

—

Le **Musée de Cluny** vient d'entrer en possession d'un triptyque en ivoire sculpté du XIVe siècle, qui a figuré à l'exposition rétrospective du Trocadéro en 1889, où il avait été envoyé par l'église de Saint-Sulpice, dans le département du Tarn. L'Administration des Cultes a acquis ce précieux objet pour nos musées nationaux, à la charge de réparer la vieille église de Saint-Sulpice. Ce triptyque, qui mesure 40 centimètres en hauteur, est divisé en deux registres sur ses trois volets. Le registre inférieur du panneau central, abrité par trois arcs lobés, représente la Vierge debout entre deux anges; le registre supérieur représente, sous un arc lobé, le Christ entre la Vierge et saint Longin à sa droite, saint Jean et le valet présentant une éponge à sa gauche. Le volet de gauche représente l'Adoration des Mages et le Portement de croix; le volet de droite, la Présentation au temple et la Descente de croix. Les figures du volet central sont sculptées en haut-relief; celles des volets latéraux sont en bas-relief; le tout d'un beau travail.

Académie des Beaux-Arts

—

L'ordre du jour de l'Académie portait la déclaration de vacance du fauteuil de Gounod.

La section musicale de l'Académie, ne se trouvant pas suffisamment représentée, a décidé, au cours de la séance, qu'en raison de l'absence de quelques-uns de ses membres et du départ prochain de plusieurs autres, il n'y avait pas lieu de procéder immédiatement au remplacement du grand compositeur. La Compagnie a renvoyé, en conséquence, à cinq mois la nouvelle délibération sur cette vacance.

La cantate qui a obtenu cette année le prix Rossini a été exécutée, au Conservatoire, par la Société des Concerts. L'auteur de la composition musicale est M. Henri Hirschmann, et l'auteur du livret, intitulé *Ashaverus*, est M. Augé de Lassus.

Bibliothèque Maison de l'Orient
154595

NOUVELLES

—

*** Une série de dessins des vieux maîtres allemands, Dürer, Cranach, Hans Baldung et autres, vient d'être exposée au Musée du Louvre, dans une salle voisine des pastels.

*** Mme veuve J. Veyrassat vient d'offrir au Musée du Luxembourg un tableau de son mari : *le Vieux Serviteur*, un vieux cheval à la porte d'un maréchal ferrant. Ce tableau a figuré au Salon de 1881 et a été gravé par Ch. Courtry.

*** Le Conseil municipal, en séance du 24 novembre, a nommé, sur la proposition de M. Levraud, six membres qui feront partie d'une Commission de surveillance des Musées et Collections artistiques de la ville de Paris : ce sont MM. Levraud, Hattat, Blondel, Lampué, Clairin et Delhomme.

*** M. Alexandre Bertrand, membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), est nommé vice-président de la section d'archéologie du Comité des travaux historiques et scientifiques.

*** On a procédé, jeudi dernier, dans la salle des fêtes de la mairie du IVe arrondissement, à la mise en place du dernier panneau de la décoration commandée à M. Comerre.

*** On construit actuellement dans la cour du Dépôt, au Palais de Justice, un bâtiment supplémentaire pour les fondations duquel on a dû creuser le terrain : or, en faisant les fouilles nécessaires, on a mis à jour des substructions remontant au règne de Philippe-Auguste et découvert des monnaies en argent à l'effigie de ce souverain. Ces pièces sont bien conservées.

*** La cathédrale de Marseille, l'édifice religieux le plus important construit dans le siècle et unique par son style architectural, a été inaugurée, le 30 novembre, et livrée au culte. C'est M. le Préfet qui a fait remise des travaux à l'évêque au nom de l'Etat.

La cathédrale est l'œuvre de M. Léon Vaudoyer, successivement continuée par MM. Espérandieu et Revoil. La première pierre fut posée par Napoléon III en 1852.

*** On a placé, samedi dernier, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville de Seyne-sur-Mer, un portrait de l'amiral Jauréguiberry.

*** La vente au profit de l'Orphelinat des Arts aura lieu les 9, 10 et 11 décembre dans la galerie Georges Petit. Cette vente comprend, entre autres attractions, une tombola composée des œuvres des artistes bien connus : MM. Roybet, Barrias, Clairin, Detaille, Eugène Lambert, de Penne, Guillemet, Harpignies, Maurice Leloir, Ch. Messonier, Bellecour, Mmes Madeleine Lemaire, Huillard, etc., etc.

*** Demain, dimanche, on inaugurera à Angers le monument à la mémoire de Chevreul, dont la statue en marbre, par Léon Fagel, figurait au dernier Salon. Le gouvernement sera représenté à cette cérémonie.

*** On écrit d'Alençon qu'un jardinier de Laigle (Orne), nommé Boyer, en creusant dans une portion du jardin qu'il vient d'acquérir, a découvert un souterrain en forme de croix latine et rappelant l'époque ogivale. D'après les présomptions des historiens et archéologues, ce serait la chapelle funéraire que fit construire la baronne de Laigle à son parent Charles de Lacerda, prince de Castille, qui fut assassiné, le 6 janvier 1353, par les gens de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre. Les fouilles sont continuées.

*** L'Etat belge vient d'entrer en possession, pour le Musée de Bruxelles, des trois tableaux qui lui ont été légués par M. David-Chassagnole, petit-fils du peintre Louis David, en souvenir de l'accueil sympathique que son grand-père avait reçu à Bruxelles pendant son exil. Deux de ces tableaux, œuvres de David, représentent : *Marat expirant dans sa baignoire*, et *Mars désarmé par Vénus et les Grâces ;* le troisième est le *Portrait de Louis David*, par Navez.

*** La Commission chargée d'élever un monument à la mémoire des soldats français tués devant Anvers en 1832 vient de former un Comité d'honneur, dans lequel figurent de nombreuses personnalités politiques. Ce Comité a décidé, dans une récente réunion, que le monument symboliserait la Paix. Des figures allégoriques représenteront des soldats belges, hollandais et français, symbole de fraternité des peuples autrefois ennemis.

*** L'Administration du British Museum, à Londres, vient de publier un résumé de son règlement d'organisation intérieure ; on y trouve les renseignements suivants : le Musée est ouvert tous les jours à 10 h. du matin ; la fermeture varie suivant les saisons : à 4 h., de novembre à février ; à 5 h., en septembre, octobre et mars ; à 6 h., du 1er avril à fin août. De plus, l'électricité étant installée dans certaines parties du Muséum, on y peut entrer les lundis, mercredis et vendredis, de 8 à 10 heures du soir, dans quelques salles : imprimés, estampes, manuscrits, médailles, collections ethnographiques et du Moyen Age ; et les mardis, jeudis et samedis, dans les salles d'antiquités. Les travailleurs peuvent être admis dans la salle de lecture, de 9 h. du matin à 8 h. du soir.

Académie des Inscriptions

—

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a tenu, le 26 novembre, en présence d'un auditoire très nombreux et sous la présidence de M. Emile Sénart, assisté de M. Wallon, secrétaire perpetuel, sa séance publique annuelle.

Elle s'est ouverte par un discours de M. Sénart, discours dans lequel ce savant a rendu,

en termes élevés, un hommage ému à la mémoire des membres de l'Académie, MM. Siméon Luce et Rossignol, décédés dans l'année.

Après la lecture d'une notice relatant les prix décernés en 1893 et les sujets des prix proposés, la parole a été donnée à M. H. Wallon, secrétaire perpétuel, pour la communication d'un travail sur la vie et les travaux de M. Albert Dumont.

La notice du secrétaire perpétuel sur la vie et les travaux d'Albert Dumont a été écoutée avec un vif intérêt. M. Wallon a puisé les éléments de son travail dans les discours et les articles prononcés ou publiés après la mort de son éminent confrère et aussi dans les notes inédites qu'Albert Dumont a laissées. Il nous l'a montré se faisant, à force de travail et de mérite, sa place à l'École normale, où il avait eu quelque peine à entrer.

M. Wallon a retracé ensuite les étapes rapides de cette brillante carrière : premier agrégé d'histoire, membre de l'Ecole d'Athènes, puis premier directeur de l'Ecole archéologique de Rome, puis directeur de l'Ecole d'Athènes, puis recteur, puis directeur de l'enseignement supérieur et membre de l'Institut.

M. Wallon ne s'est pas borné à retracer l'histoire si remplie de cette courte vie, ni à juger les mémoires et les livres d'Albert Dumont. Il a parlé en termes émus et pénétrants de l'homme, qui a laissé à tous ceux qui l'ont connu une impression si vive et si forte. Il a complété, au moyen des notes inédites, sa physionomie attachante et curieuse. Dès le début de ces recherches en apparence si éloignées de ces questions, Albert Dumont était préoccupé des sciences sociales et songeait à écrire sur la philosophie de l'histoire. Il amassait des matériaux en vue de cette tâche. Encore membre de l'Ecole d'Athènes, il écrivait dans ses notes intimes :

« A coup sûr, les choses modernes auront toujours un bien plus puissant intérêt : c'est là que l'action pratique peut s'exercer, qu'on peut arriver à donner des conseils, à trouver des choses utiles à faire, et qu'enfin on peut se persuader qu'on n'est pas passé sans faire quelque bien. Je ne conçois pas un jeune homme qui, n'étant pas artiste, c'est-à-dire n'ayant pas les forces merveilleuses qui créent par l'imagination, ne s'occupe pas sérieusement, honnêtement, des sciences sociales et de la politique, de l'économie politique et de la législation, et de toutes ces choses qui sont le pain de la vie morale. » Il allait jusqu'à dire : « Les événements que je remarque sont les mouvements d'idées et d'esprit. Tout le reste ne me frappe pas. »

Après M. Wallon, M. Edmond Leblant, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a fait une lecture des plus intéressantes sur les « Premiers chrétiens et les dieux ». Il a montré que les premiers chrétiens n'avaient eu besoin de rien imaginer ni de rien trouver d'inédit pour montrer la grossièreté des superstitions païennes. Il leur suffisait de rappeler l'histoire des hôtes de l'Olympe, leurs relations, leurs aventures grotesques ou impures ; des païens, tel que Plaute, leur avaient ouvert la voie de cette critique très facile.

Ensuite M. Le Blant a parlé de la suspicion « infernale » qui s'attachait, aux premiers siècles, aux vestiges, artistiques ou autres de la civilisation païenne, C'est ainsi que tant d'objets d'art, qui représentaient des dieux abolis, furent malheureusement convertis en monnaies. La perfection même des œuvres d'art était un motif de condamnation pour les chrétiens. Plus était belle la Vénus de Praxitèle, plus elle ressemblait à la courtisane qui avait servi de modèle au sculpteur. Elle était donc doublement impure.

Voici la liste des prix décernés par l'Académie :

ANTIQUITÉS DE LA FRANCE. — 1re médaille. — M. G. Jacqueton : *La Politique extérieure de Louise de Savoie, Relations diplomatiques de la France et de l'Angleterre pendant la captivité de François Ier*, 1525-1526.

2e médaille. — M. Loth : les *Mots latins dans les langues brittoniques*.

3e médaille. — M. Rupin : l'*Œuvre de Limoges*.

1re mention honorable. — M. l'abbé Devaux : *Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional au Moyen Age*.

2e mention honorable. — MM. Parfouru et l'abbé de Carsalade du Pont : *Comptes consulaires de la ville de Riscle*, 1441-1507 (texte gascon).

3e mention honorable. — M. le docteur Vincent : *Epigraphie ardennaise. Les inscriptions anciennes de l'arrondissement de Vouziers ou relatives à la région*.

4e mention honorable. — M. l'abbé Delarc : *Ystoire de li Normant, par Aimé, évêque et moine au mont Cassin*.

5e mention honorable. — MM. Boucher de Molandon et Adalbert de Beaucorps : l'*Armée anglaise vaincue par Jeanne d'Arc sous les murs d'Orléans*.

6e mention honorable. — La Ville de Bayonne pour sa publication intitulée : *Archives municipales de Bayonne. Livre des établissements*.

PRIX DE NUMISMATIQUE. — M. Ernest Babelon, pour son volume intitulé : *Catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque nationale*.

PRIX FONDÉ PAR LE BARON GOBERT. — 1er prix. — MM. Allmer et Dissard : *Musée de Lyon. Inscriptions antiques*.

2e prix. — M. A. Lecoy de la Marche : *Les relations de la France avec le royaume de Majorque*.

PRIX BORDIN. — M. René Basset, professeur à l'École des Lettres d'Alger : *Etude sur les dialectes berbères*.

PRIX DE LA FONS-MÉLICOCQ. — M. L.-H. Labande, pour son *Histoire de Beauvais et de ses institutions communales jusqu'au commencement du quinzième siècle*.

PRIX STANISLAS JULIEN. — M. Terrien de la Couperie, pour son *Catalogue des monnaies chinoises du Musée britannique*.

PRIX DE LA GRANGE. — M. Emile Picot, éditeur du *Mistère du Vieil Testament*.

FONDATION GARNIER. — Les arrérages de l'année 1892 et du premier semestre 1893 du legs Garnier

sont attribués à M. Fernand Foureau, pour un voyage d'exploration dans le Sahara occidental.

Fondation Piot. — 1.500 francs à M. le docteur Carton, médecin-major du 19e chasseurs, pour la continuation de ses fouilles sur les ruines de Thugga (Afrique).

2° 2.500 francs, qui ont été mis à la disposition de la Commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*, pour l'acquisition de deux stèles araméennes provenant d'Alep.

Cours du Collège de France

—

Le programme des cours du collège de France vient d'être publié à l'*Officiel;* nous y relevons comme étant plus spécialement intéressants pour nos lecteurs, les cours suivants :

Esthétique et histoire de l'art : M. Eugène Guillaume, membre de l'Institut, professeur. M. Georges Lafenestre, membre de l'Institut, suppléant, étudiera, les mardis et les jeudis, à 10 h. 1/4, l'histoire des Arts en France au xve siècle, avant l'expédition d'Italie.

Epigraphie et antiquités romaines : M. Cagnat exposera les principales découvertes relatives à l'histoire de l'Afrique romaine, les jeudis à 1 h.; il expliquera, les vendredis, à midi 3/4, un choix d'inscriptions grecques.

Epigraphie et antiquités grecques : M. Foucart, membre de l'Académie des Inscriptions, expliquera les inscriptions relatives à l'histoire du ive siècle, les mercredis, à 1 h. 3/4 ; et commentera l'ouvrage d'Aristote sur la constitution athénienne, les vendredis à 1 h. 3/4.

Epigraphie et antiquités sémitiques : M. Clermont-Ganneau, membre de l'Académie des Inscriptions, expliquera les inscriptions araméennes de Syrie et d'Arabie, les lundis et mercredis, à 3 h. 1/2.

Philologie et archéologie égyptiennes : M. Maspero, de l'Académie des Inscriptions, continuera d'étudier les textes des Pyramides, les lundis et mercredis, à midi 1/2.

Philologie et archéologie assyriennes : M. Jules Oppert, de l'Académie des Inscriptions, exposera les principes du déchiffrement et de la grammaire assyrienne, les mardis et jeudis, à 10 h.

CORRESPONDANCE D'ITALIE

—

Le Monument de Mac Mahon à Magenta

Le projet d'élever un monument au maréchal de Mac-Mahon à Magenta a été accueilli en Italie, à Milan surtout, avec un élan qui démontre éloquemment, non moins que les fêtes de Gênes, à l'occasion de la visite de la flotte française, combien les vieux liens d'amitié et de reconnaissance qui unissaient l'Italie à la France se conservent, en dépit de maints événements malencontreux qui ont souvent troublé les relations amicales des deux nations.

Le journal la *Perseveranza* de Milan qui, dès la fin d'octobre, s'était fait l'instigateur du projet et avait le premier ouvert une liste pour les souscripteurs au monument, publie tous les jours une suite de noms respectables de personnes appartenant à la bourgeoisie et à la noblesse, désireuses de témoigner que les souvenirs mémorables de 1859 ne se sont pas effacés en elles. Le nom du duc de Magenta étant d'ailleurs étroitement lié avec celui de la grande bataille qui décida du sort de la Lombardie, la nouvelle de sa mort ne pouvait y être accueillie sans un écho de sincère sympathie.

Il serait difficile de prévoir, pour le moment, à quel chiffre se montera le total des souscriptions ; ce qu'on peut conjecturer, dès maintenant, c'est qu'il atteindra une somme suffisante pour faire exécuter une statue du Maréchal, soit en bronze, soit en marbre.

On aura ainsi deux monuments commémoratifs à Magenta, à savoir : la pyramide qui se trouve depuis longtemps déjà près de la gare du chemin de fer, élevée en l'honneur des vaillants soldats morts dans la bataille, et celui de leur chef, qui leur a survécu pendant trente-quatre ans.

Parmi les nombreuses souscriptions envoyées pour ce dernier monument, nous aimons à rappeler l'offrande de la colonie italienne, résidant à Paris, s'élevant à mille francs, qui a été transmise par le général Turr au maire de Magenta.

G. F.

Dans une lettre qui accompagnait la correspondance qu'on vient de lire, M. Frizzoni nous demandait si l'incendie qui s'est produit dans l'hôtel de Mme la marquise Arconati-Visconti, rue Barbet de Jouy, a détruit toutes les œuvres d'art qui s'y trouvaient et notamment celles qu'on disait destinées au Louvre ? Il n'est que trop vrai que tout ce que contenait le grand salon a été détruit, notamment une vitrine renfermant une précieuse collection de vieux Saxe et plusieurs tableaux italiens, parmi lesquels un portrait de Morone et deux Boltraffio, ce maître si rare et si intéressant de l'école de Léonard.

La Musique grecque

—

Il a été quelque peu question de musique grecque, ces temps derniers : d'abord à l'occasion d'une nouvelle qui a couru les journaux, annonçant la découverte d'un hymne grec avec sa notation musicale, au cours des fouilles pratiquées par l'Ecole Française à Delphes; puis, et surtout, à la suite du succès retentissant d'*Antigone*, avec musique néo-grecque de M. Saint-Saëns. Le sujet est cependant de ceux qu'on ne peut guère rendre intelligible au grand public, pour une excellente raison : c'est que les savants eux-mêmes qui se sont le plus occupés de musique antique avouent que nous la connnaissons très mal, que les principes mêmes en sont encore très obscurs pour nous. Cela tient surtout à l'absence à peu près complète de *morceaux de musique grecque*, dont les traités théoriques, quelque nombreux

qu'ils soient, sont évidemment incapables de tenir lieu (1).

Le savant Athanasius Kircher, en 1680, prétendit avoir découvert, dans un manuscrit du couvent de San-Salvadore, à Messine, la mélodie de la première *Pythique* de Pindare, qu'il publia dans sa *Musurgia Universalis*. Le manuscrit vu par Kircher a disparu et, dès le siècle dernier, Burette doutait qu'il eût jamais existé. Bœckh, qui eut l'occasion de traiter cette question dans sa grande édition de Pindare, se montra moins sceptique. Il pensa que la mélodie en question était non seulement grecque, mais bien pindarique. Son argument principal est que, d'après l'usage archaïque, le soliste commence, et que le chœur, avec accompagnement de cithare, ne reprend que plus loin : un faussaire, pensait-il, aurait ignoré ce détail. Cependant, les doutes exprimés par Burette n'ont fait que gagner du terrain dans ces dernières années, et, tout récemment encore, M. Wessely condamnait comme absolument apocryphe la mélodie publiée par le Père Kircher. Il vaut donc mieux en faire abstraction.

De l'époque d'Adrien, nous possédons la notation de trois hymnes, très courts, à Calliope, à Hélios et à Némésis. Le premier est d'un certain Denys, les deux autres de Mésomède. En outre, il nous est resté quelques fragments de gammes et de phrases citées par un théoricien anonyme, comme exemples des différents modes. De ces misérables débris de la musique ancienne, l'*Hymne à Calliope* a seul quelque intérêt pour les oreilles modernes ; on en trouvera la transcription dans les ouvrages de Gevaërt et de Westphal.

Heureusement, tous les vestiges du passé de la Grèce ne sont point conservés dans les bibliothèques et, depuis quelques années, le sol de l'ancien monde nous a rendu, presque coup sur coup, trois nouveaux fragments de compositions musicales, l'un sur papyrus, les deux autres sur marbre. Commençons par le premier.

L'archiduc Rénier, ayant acquis une grande collection de papyrus égyptiens, l'étude de ces documents fut confiée à plusieurs savants viennois, MM. Krall, Wessely, Gomperz, Karabac'ek, etc. Parmi les nombreux trésors de cette collection, qui est loin d'avoir encore dit son dernier mot, M. Wessely découvrit un fragment de rouleau contenant quelques restes de la partition d'un chœur d'*Oreste* d'Euripide (v. 330-335). Il le publia, avec la collaboration de M. Ruelle, dans la *Revue des Etudes grecques* (t. V, p. 268). C'est assurément peu de chose, mais ce peu de chose est très précieux, car c'est aujourd'hui encore *le seul débris connu* de la musique dramatique des anciens Grecs.

Comme nous l'expliquerons plus loin, les notes sont indiquées à l'aide de lettres de l'alphabet, superposées, dans le manuscrit, aux syllabes qu'elles devaient accompagner. L'écriture est celle de l'époque d'Auguste. Il ne reste en tout qu'une trentaine de notes : c'est dire qu'on ne peut songer à y distinguer une phrase musicale, d'autant plus que les lacunes sont nombreuses. Outre les notes de chant, écrites au-dessus des syllabes, il y a quelques notes instrumentales, placées au milieu du texte et paraissant marquer la division des vers. En somme, cette découverte est surtout importante par les espérances qu'elle nous donne ; il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'un papyrus grec d'Egypte nous rendît un jour toute une partition. Nous savons, en effet, qu'un certain Apollonius entreprit une révision ou un classement des compositions musicales contenues dans la Bibliothèque d'Alexandrie. Il est encore question, dans un scholiaste d'époque byzantine, de manuscrits de poèmes contenant l'indication des mélodies. La trouvaille de M. Wessely est donc d'un heureux augure, mais la connaissance de la musique grecque n'en a pas été notablement avancée.

Un peu plus tôt, en 1883, un savant anglais, M. Ramsay, avait publié, dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, une inscription découverte par lui en Asie Mineure, près de Tralles. Gravée au commencement de notre ère, par ordre d'un nommé Seikilos, elle contient une série de quatre sentences poétiques en dix lignes, accompagnées de leur notation. M. Ramsay avait reproduit cette notation écrite au-dessus du texte, mais n'en avait pas compris la signification. En 1890, M. Wessely et M. Crusius en 1891, reconnurent qu'il y avait là une *sémiographie* et en donnèrent la transcription. Ici, nous avons ce grand avantage que le morceau est intact et que la notation n'est certainement pas altérée ; mais de mélodie dans le sens moderne du mot, il n'y a pas encore de trace.

Le troisième morceau, le plus long et le plus important de tous ceux que nous possédions, est gravé sur une plaque de marbre exhumée à Delphes au printemps de 1893. C'est par erreur qu'on en a annoncé la découverte comme toute récente : une copie en est depuis plusieurs mois entre les mains de deux spécialistes qui sont chargés de publier ce précieux document — un hymne d'une longueur considérable — dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*. Leur travail est fort avancé et j'ai pu en prendre connaissance, mais il faut attendre, pour en parler avec détail, qu'il ait été communiqué au public. Il me suffira de dire que, cette fois, la mélodie se dégage et que, malgré de grandes obscurités, on se sent ici en présence d'une suite de notes qui ressemble un peu à ce que nous appelons de la musique.

La notation musicale grecque nous est connue par quelques auteurs de basse époque, dont le plus important est Alypius. Les Grecs se servaient de signes différents suivant qu'il s'agissait d'une partie instrumentale ou vocale. Il n'y a que seize *signes-types*, empruntés à l'alphabet, mais on les varie en les retournant, en les couchant ou en les doublant. Alypius, qui nous a conservé cette notation, accompagne chaque lettre de sa description : ainsi un *lambda couché* est dit *lambda plagion*, un *K renversé* s'appelle *kappa anestrammenon*, etc. Il résulte de là un système compliqué d'environ 70 signes qui embrasse trois octaves. Dans la notation instrumentale, chaque lettre, écrite droite, représente un son ; renversée, ce son diézé d'un quart de ton, et retournée, ce son élevé d'un demi-ton. La notation ne donnait que l'acuité ou la gravité des sons, mais non pas leur durée, que l'on indiquait par la quantité des

(1) J'ai résumé ce que nous savons touchant la musique grecque dans mon *Manuel de Philolog'e classique*, Hachette, 1880, p. 164-172. C'est encore le seul exposé élémentaire de la question. L'ouvrage le plus autorisé est l'*Hi.toire de la Musique ancienne*, de Gevaert, publié en 1875.

syllabes dans la musique chantée, et, dans la musique instrumentale, par des signes de quantité particuliers que nous connaissons.

Voilà déjà des complications assez sérieuses, mais ce n'est rien encore à côté des difficultés créées par la multiplicité des *modes*. La musique moderne n'a que deux modes, puisqu'elle n'opère le repos final que sur deux degrés de l'échelle-type (sans accidents), *ut* et *la*. Chez les anciens, la terminaison mélodique peut tomber sur chacun des sons de la série diatonique. Par exemple, si nous appelions *mode diminué* celui où une phrase musicale pourrait se terminer sur *si*, la série des notes suivantes serait un air écrit dans ce troisième mode (croches en italiques) :

Si, *ré*, *fa*, — sol, sol — fa, *ré*, *ut* — si.

Cela est barbare pour nous, mais ce n'est autre que le mode *mixolydien* des Grecs (1).

Les Grecs ont distingué sept modes : 1° le *mixolydien* (*si*), 2° le *lydien* (*ut*), 3° le *phrygien* (*ré*), 4° le *dorien* (*mi*), 5° l'*hypolydien* (*fa*), 6° l'*hypophrygien* (*sol*), 7° l'*hypodorien* (*la*). On voit que les modes *principaux* finissent sur la dominante des modes *hypo*. Les sept modes grecs subsistent dans les chants liturgiques et dans les plus anciennes mélodies irlandaises, flamandes, wendes, etc. M. Gevaert en a donné plusieurs exemples. La musique populaire des Grecs modernes se rapproche certainement plus de la musique hellénique ancienne que de la nôtre. M. Lévêque a raconté, dans le *Journal des Savants*, qu'étant sur une barque, près d'Egine, il entendait chanter le mousse qui tenait le gouvernail. « Tu finis mal », lui dit-il, et il reprit l'air en le terminant sur la tonique. Le mousse se récria et ne voulut jamais donner raison à M. Lévêque !

Le ton indique le degré absolu d'acuité auquel se place la mélodie, tandis que le *mode* indique la disposition des intervalles qui la composent. Mais la musique grecque distingue encore trois *genres*, c'est-à dire qu'elle admet trois divisions de tétracorde : le genre *diatonique*, le *chromatique* et l'*enharmonique*. Un même tétracorde présente les successions d'intervalles suivants, dans les différents genres (du *grave* à l'*aigu*) : Diatonique : 1/2, 1. 1. — Chromatique : 1/2, 1/2, 1, 1/2. — Enharmonique : 1/4, 1/4, 2. On voit que le genre est caractérisé par le second intervalle. Comme la sensibilité musicale allait s'émoussant, les deux derniers genres disparurent de plus en plus. Au temps d'Aristoxène, on disait que les quarts de ton ne tombent pas sous le sens de l'ouïe.

Ce qui précède suffit à montrer où nous en sommes en ce qui touche la connaissance de la musique grecque. D'une part, des renseignements théoriques fort nombreux, mais d'une obscurité décourageante, fournis quelquefois par des auteurs qui ne paraissent pas avoir compris eux-mêmes ce qu'ils écrivaient ; de l'autre, un nombre encore très restreint de morceaux notés, dont le plus considérable est encore inédit. Pour pouvoir efficacement contrôler la théorie par la pratique, élucider les textes littéraires par les textes musicaux, il faudra que ces derniers se multiplient et qu'on en trouve encore quelques-uns d'une authenticité incontestable. Depuis dix ans, trois textes nouveaux ont revu le jour, alors que, depuis la Renaissance, pendant quatre siècles, on n'avait pu en retrouver que quatre. Il y a là un encouragement et presque une promesse pour l'avenir : notre ignorance est profonde, mais elle ne sera pas éternelle.

Salomon Reinach.

(1) S. Reinach, *Manuel de Philologie*, p. 187.

CHRONIQUE MUSICALE

Opéra-Comique. — *L'Attaque du Moulin*, drame lyrique. Les Chanteurs de Saint-Gervais.

Nous sommes heureux de constater la réussite du nouvel ouvrage que vient de monter l'Opéra-Comique. M. Bruneau, un des rares musiciens de théâtre sur qui il soit permis de compter, est en progrès évident. Beaucoup des germes contenus dans son premier ouvrage *Le Rêve* ont été féconds et nous assistons à l'éclosion d'un talent de premier ordre dans sa nouvelle partition. Il passe, à travers les brouillards de cette musique tourmentée et parfois dure aux oreilles, de larges souffles de grand art, qui réjouissent et dilatent l'âme : on se sent pris et remué comme par la main d'un maître. De tels moments sont rares, sans doute, mais l'envergure d'une œuvre d'art ne se mesure pas à son étendue.

Le scénario bâti par M. Emile Gallet — fournisseur assermenté et unique de nos théâtres lyriques — est bien fait et fort intéressant. Emprunté à une nouvelle de M. Emile Zola, publiée dans Les *Soirées de Médan*, il la suit fidèlement. Par convenance, on a reporté cet épisode de l'invasion allemande en 1870 aux guerres du commencement du siècle. La scène se passe toujours en Alsace, mais nous ne savons pas au juste lequel de nos ennemis d'alors incendie le Moulin et fusille le brave paysan qui n'a pas voulu se faire dénonciateur.

M. Bruneau a composé sur ce thème émouvant une musique qui est bien à lui, quoiqu'on puisse la rattacher à l'école de Berlioz ; ses personnages parlent et chantent comme ils doivent le faire dans la situation où ils se trouvent placés et sous l'impulsion des impressions ressenties. M. Bruneau n'a pas cru qu'il fût indispensable de faire précéder ou accompagner chacun d'eux d'un leitmotive caractéristique : ils traversent l'action sans papiers, sans pancarte indicatrice, et nous n'avons en vérité aucune difficulté à les reconnaître, car ils sont là, sous nos yeux, en chair et en os, et leurs sentiments, exprimés sous la double forme du langage et de la musique, n'ont rien de caché pour nous.

D'ailleurs, l'action se déroule en une série de tableaux reliés entr'eux par la trame musicale qui n'exclue pas la possibilité de les encadrer séparément. Comme Berlioz, le jeune compositeur de *l'Attaque du Moulin* va de l'avant sans idée préconçue, s'en remettant à son inspiration de trouver la note juste au moment précis et avec la ferme intention de s'associer complètement aux émotions des acteurs du drame.

Cette manière française d'entendre la composition d'une action lyrique portera bonheur à M. Bruneau ; il est incontestablement doué d'une sensibilité vive et de beaucoup d'imagination ; le

temps lui donnera ce qui lui manque peut-être encore, le sentiment de la mesure en toutes choses, l'horreur du bruit et des clameurs inutiles.

M. Carvalho a monté *l'Attaque du Moulin* avec le bon goût et la générosité dont il sait faire preuve quand un ouvrage lui plaît. Les décors sont beaux, et l'interprétation ne laisse rien à désirer : MM. Vergnet et Bouvet, Mmes Delna et Leblanc, pour ne citer que les principaux chanteurs, forment un groupe de voix et de talents tel qu'on ne le trouverait pas autre part ; d'excellents chœurs et un orchestre de tous points remarquable, sous la direction de M. Danbé, complètent un ensemble qui doit ravir le compositeur. M. Bruneau a été bien servi : il le méritait.

Les Chanteurs de l'église Saint-Gervais, cette intéressante institution due tout entière à l'initiative du curé de l'église et de son maître de chapelle, M. Bordes, ont fait entendre mardi dernier la célèbre messe du pape Marcel, par Palestrina, et différentes pièces de Vittoria, de Roland de Lassus et de Nanni.

Toutes ces belles pages des vieux maîtres de la musique religieuse ont été exécutées à la perfection, malgré les difficultés vocales dont elles sont hérissées.

Il y a là une réaction salutaire contre l'envahissement de l'église par la musique dramatique ; c'est dire que les efforts des fondateurs de la Société méritent d'être encouragés. Ajoutons que grâce à cette audition payante, donnée au profit de l'Œuvre de la maîtrise, on se propose de fonder une école spéciale où les jeunes chanteurs seraient exercés et en même temps instruits dans le métier de graveur en musique. L'idée est excellente : depuis longtemps on a renoncé à subventionner les maîtrises, qui ont formé beaucoup de chanteurs et dont le théâtre lui-même a largement profité — je ne citerai que l'exemple de Faure — ; il est donc désirable que la générosité des amateurs de musique supplée à l'indifférence de l'Etat : nous n'avons pas à insister davantage (1).

ALFRED DE LOSTALOT.

BIBLIOGRAPHIE

Sommaire de la **Gazette des Beaux-Arts** du 1er décembre. — L'Exposition de Chicago, par M. J. Hermant ; La Légende de Persée, peintures de M. Burne-Jones, par M. P. Leprieur ; La Renaissance des Emaux peints, par L. Falize ; L'Exposition d'Art musulman, par G. Marye ; Le « Cycle de Berlioz », à Carlsruhe, par G. de M. ; Bibliographie, par Ch. Ephrussi, A. de Lostalot et P. Teste. — Trois gravures hors texte : *Persée et les Sœurs des Gorgones*, gravure au burin de F. Jasinski, d'après Burne-Jones ; *Parure d'or avec émaux peints*, par Grandhomme ; *Prince persan*, miniature persane du XVe siècle. — Nombreuses gravures dans le texte.

(1) On s'inscrit à la Maîtrise Saint-Gervais, 2, rue François-Miron.

TABLEAUX

ESQUISSES

AQUARELLES, SÉPIAS

DESSINS

PAR

LOUIS CABAT

DONT LA VENTE AURA LIEU PAR SUITE DE SON DÉCÈS

GALERIE GEORGES PETIT

8, RUE DE SÈZE

Les mercredi 6 et jeudi 7 décembre 1893

à 2 heures

PAR LE MINISTÈRE DE

Me Paul CHEVALLIER

COMMISSAIRE-PRISEUR

10, rue de la Grange-Batelière, 10

et de Me Henri OUDARD

SON CONFRÈRE

18, rue des Pyramides, 18

ASSISTÉS DE

M. Georges PETIT, expert, 12, rue Godot-de-Mauroi

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE	PUBLIQUE
le lundi 4 déc. 1893	*le mardi 5 déc. 1893*

De 1 heure à 5 heures.

BONS

TABLEAUX ANCIENS

PAR

Béga, Van der Bent, Berghem, Breughel, De Marne, G. Dow, Van Goyen, Grief, P. de Hoogle, Hubert-Robert, Lemoine, Molenaer, P. Neefs, Van der Neer, Netscher, Pannini Van der Poel, Schalken, Stoop, T. Wyck, etc.

TABLEAUX MODERNES

ŒUVRES DE

Achenbach, C. Bellanger, De Faucaucourt, Ch. Jacque, Saint-Jean, Troyon, etc., etc.

Composant la

Collection de M. Ch. B*, de Lyon**

ET AUTRES TABLEAUX PAR

A. de Dreux. J. Dupré, Ingres, Oudry, Robert Fleury, Jan Steen, A. Stevens, Vollon, etc.

APPARTENANT A M. ***

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE No 6

Le vendredi 8 décembre 1893, à 2 heures.

Me P. CHEVALLIER	M. Eugène FÉRAL
Commiss.-priseur	*Peintre-Expert*
10, rue Grange-Batelière	54, Faubourg-Montmartre.

EXPOSITION PUBLIQUE

Le jeudi 7 décembre 1893, de 1 heure à 5 heures 1/2.

TABLE
DE LA
GAZETTE DES BEAUX-ARTS

La table alphabétique et analytique de la *Gazette des Beaux-Arts* (3e série — 1869-1880 compris), est en vente au Bureau de la *GAZETTE*.

Prix : **15** francs l'exemplaire broché.

Cette table a été tirée à petit nombre.

Le quatrième volume des Tables (1881-1892) paraîtra prochainement.

JOURNAL DU VOYAGE
DU CAVALIER BERNIN
EN FRANCE

Manuscrit inédit, annoté et publié dans la *Gazette des Beaux-Arts*, par M. **Ludovic Lalanne**.

Prix : 15 francs. — Pour les abonnés de la *Gazette* (12 francs, ex. pris au bureau).

Les exemplaires sur papier de Hollande 25 francs (20 francs pour nos abonnés.

VILLE D'ANVERS

Les notaires GHEYSENS et LECLEF, à Anvers, vendront publiquement en l'**HOTEL LEYS**, 12, rue Leys, à Anvers, les mardi 19, mercredi 20, jeudi 21, vendredi 22 et samedi 23 décembre 1893, chaque jour de 10 heures du matin à midi et à 2 heures précises de relevée, les œuvres délaissées

PAR LE
Baron HENRI LEYS
COMPRENANT
la FRESQUE décorant la salle à manger
DE SON HOTEL ET LES
TABLEAUX, ESQUISSES
AQUARELLES, DESSINS
composant son atelier
UNE BELLE COLLECTION DE
TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES
des Ecoles flamandes et hollandaises
MEUBLES ANCIENS, OBJETS D'ART
LIVRES, GRAVURES EAUX-FORTES, ETC.
le tout dépendant de la succession de feu
M. le baron Henri LEYS

Experts : MM. J. et A. LE ROY, frères, 12, place du Musée, Bruxelles.

EXPOSITIONS :

Particulière : les mardi 12 et mercredi 13 décembre 1893 ;

Publique, le jeudi 14 décembre 1893, de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

GRAVURES EN COULEURS
Publiées par la *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PEINTRES	SUJETS	PRIX DES ÉPREUVES Avant la lettre	Avec la lettre
Lawrence	**La princesse C. de Metternich** Gravure à la roulette, par A. Bertrand.	30	20
Watteau	**Etudes de têtes :** deux estampes, chacune.. D'après les dessins du Louvre.	10	5
R. Cosway	**Mrs Damer** Planche imprimée à la poupée.	10	5
Buck	**Mrs Moutain** Planche imprimée à la poupée.	10	5
Lawrence	**La comtesse de Derby** Planche imprimée à la poupée.	10	5
Rochard	**Mademoiselle Rochard** Gravure imprimée sur quatre planches.	30	20
Lawrence	**Profil de jeune fille** Planche imprimée à la poupée.	10	5
H. Fragonard	**Portraits d'enfants** Gravure imprimée sur quatre planches.	30	20

Ajouter dix francs pour recevoir une épreuve encadrée

Le Rédacteur en chef, gérant : LOUIS GONSE.

Paris. — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart.

N° 7. — 1894 BUREAUX : 8, RUE FAVART 17 Février.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois. . . . . 8 fr

MOUVEMENT DES ARTS

—

Vente Barre (1)

(Suite et fin)

1. Deux figurines en or émaillé : Eurydice et Pluton; sur socles en lapis lazuli monté en argent doré. XVI^e siècle : 1.230. — 2. Bijou pendentif représentant un dauphin suspendu par deux chaînons. XVI^e siècle : 415. — 3. Bijou pendentif en or émaillé XVI^e siècle : 540. — 6. Agrafe de manteau en or émaillé XVI^e siècle : 480. — 7. Pendentif en filigrane d'or avec applique en émail. XVI^e siècle : 460. — 23. Deux petits flacons en fer damasquiné d'or. XVI^e siècle : 415. — 24. Miroir en argent ciselé. XVI^e siècle : 460. — 26. Miroir en argent émaillé Epoque Louis XIII : 305. — 28. Calice en vermeil XVI^e siècle : 40[illegible] — 29. Salière triangulaire en argent repoussé [illegible]is XVI^e siècle : 260. — 31. Groupe, les Saintes femmes au pied de la croix, argent émaillé. XVI^e siècle : 410. — 38. Figurine d'applique en buis sculpté, la Vierge debout, et 39, haut-relief en buis, buste, le Père éternel. XVI^e siècle : 515. — 52. Sirène en or provenant d'un pendentif, XVI^e siècle : 300.

55. Jade gris. Coupe évidée forme coquille. XVII^e siècle : 260. — 56. Jaspe rouge. Deux petits vases montés en argent doré et émaillé. XVII^e siècle : 520.

58. Cinq appliques en cuivre repoussé, XV^e siècle : 335. — 59. Dessus de reliure composé de cinq plaques en cuivre champlevé et émaillé style byzantin, 255. — 60. Plat rond en cuivre avec médaillon héraldique en argent et émail. XVI^e siècle : 270. — 61. Lampe, forme navette, en cuivre émaillé et champlevé, XV^e siècle : 255.

65. Plaque ronde : reine assise sur son trône recevant des présents ; grisaille rehaussée d'or. Limoges, XVI^e siècle : 450. — 67. Deux plaques, forme frontons, en émail de Limoges, XVI^e siècle : 260.

(1) Voir la *Chronique des Arts* des 3 et 10 février 1894.

IVOIRES. — 75. Haut-relief ivoire : guerrier antique jouant aux dames avec une femme. XVI^e siècle : 470. — 81. Statuette en ivoire : le Tireur d'épines. XVI^e siècle : 400.

SCULPTURES. — 83. Buste en albâtre oriental avec tête en bronze : un Prophète ; socle en marbre violacé. XVI^e siècle : 780. — 84-85. Deux bustes de femmes, drapés en marbre blanc. Epoque Louis XIV : 1.280. — 90. Groupe en bois sculpté et peint : Saint-Joseph et l'Enfant-Jésus : 480. — 93. Groupe de deux figures en bois sculpté : Sainte-Catherine d'Alexandrie tenant le glaive et l'Evangile. XVI^e siècle : 410. — 95. Groupe de deux figures en bois sculpté : St-Roch, St-Jean et le chien. XV^e siècle : 1.260. — 96. Statuette en bois sculpté attribuée à Dindlinger : 380. — 98. Statuette en buis sculpté : Reine en prière. XVII^e siècle : 500.

FAIENCES. — 114. Urbino. Paire de vases, décor à arabesques : 220. — 117. *Bernard Palissy* (Suite de). Grand plat ovale : 295.

BRONZES, CUIVRES. — 122. Deux statuettes de déesses, bronze à patine jaune. XVI^e siècle : 490. — 124. Statuette en bronze, XVI^e siècle : 310. — 127. Statuette en bronze, patine verte : Vénus accroupie, XVI^e siècle : 345. — 131. Pendule à cage octogonale sur pied en cuivre gravé et doré, XVI^e siècle : 300.

BRODERIES, OBJETS DIVERS. — 134. Bandeau composé de trois médaillons en broderie d'or et de soie. XV^e siècle : 405. — 135. Deux panneaux en ancien tissu rehaussé de peintures et de vestiges de broderies : l'Adoration et le Massacre des nouveaux-nés. XVI^e siècle ; 410. — 138. Autel portatif, en ébène avec colonnettes et incrustations de pierres dures, XVII^e siècle : 540.

MEUBLES. — 139. Meuble-cabinet d'aspect architectural en bois noir et en fer damasquiné d'or, à onze tiroirs, sur lesquels sont représentés des sujets allégoriques aux Travaux d'Hercule et à la Vie des Tritons, des Naïades, etc. De chaque côté, des niches avec statuettes de guerriers et, en haut, des sphynx ailés ; et, au-dessous des cariatides d'hommes et de femmes sur gaines. Au bas du meuble, des panneaux en fer damas-

quiné d'or et d'argent, villes et paysages. XVI^e siècle : 8.050. — 140. Meuble en noyer sculpté, école lyonnaise, XVI^e siècle, d'aspect monumental à quatre portes: Vénus et l'Amour, Vulcain forgeant l'armure de Mars, sous des portails, décorés de mascarons et de cariatides; cartouches à mascarons avec des cariatides adossées : 2.200. — 141. Grande table en noyer sculpté, XVI^e siècle : 360. — 142. Stalle en noyer sculpté, XVI^e siècle : 705. — 144. Petit cabinet à huit tiroirs et un battant en bois noir, XVI^e siècle : 405. — 145. Petit cabinet en fer incrusté et rehaussé d'or et d'argent, XVI^e siècle : 1.100. — 146. Meuble à deux corps en noyer sculpté à quatre portes : 1.160. — 148. Crédence à deux portes en noyer sculpté XVI^e siècle : 1.210. — 150. Douze chaises en noyer, pieds à croisillons, couvertes en tapisseries du XVI^e siècle : 2.200.

TAPISSERIES. — 157. Deux tapisseries du XVI^e siècle représentant des chasses à courre avec nombreux personnages : 2.150. — 158. Quatre pentes en tapisserie du XVI^e siècle, personnages mythologiques sous des bosquets, etc. : 1.500. — 159. Panneau en tapisserie du XVI^e siècle, fête champêtre : 1.200. — 160. Deux panneaux en tapisserie du XVI^e siècle : 1.000. — 161. Décor de croisée composé de deux pentes et un bandeau en tapisserie du XVI^e siècle : 1.450. — 164. Deux bandeaux en tapisserie du XVI^e siècle, médaillons à petits personnages et figures allégoriques dans des jardins fleuris : 810.

TABLEAUX. — 166. *Botticelli* (attribué à Sandro). La Vierge, l'Enfant-Jésus et deux anges adorateurs : 710. — 167. *Clouet* (dit Jehannet). Portrait présumé de la duchesse de Nemours : 1.850. — 169. *Conegliano* (Cima da). La Vierge et l'Enfant : 580. — 170. *Cranach* (Lucas). Portrait d'un électeur de Saxe : 380. — 172. Ecole de Bourgogne (XV^e siècle). Figure de saint : 780. — 173. Ecole de Bruges (XV^e siècle). La Sainte Messe : 430. — 174. Ecole espagnole. Portrait d'homme : 310. — 178. *Giotto* (Ecole de). La Vierge et l'Enfant-Jésus entourés de saints : 505. — 179. *Holbein* (attribué à). Portrait de femme : 510 francs.

TABLEAUX. — 1. *Bonington*. Rue d'un village d'Italie : 420. — 12. *Huet* (J.-B.) Les Petits dénicheurs d'oiseaux, deux pendants : 350. — 13. *Isabey* (E.). Le Fardier, passage difficile : 4.800. — 15. *Ledoux* (Attribué à M^lle). La Jeune Fille à la Colombe : 405. — 20. *Michel* (Georges). Cabane sous les arbres : 440. — 21. *Millet* fils (F.). L'Eglise d'Arbonne, près Barbizon : 1.000. — 30. *Willems* (F.). La Partie de musique : 500. — 38. *Ecole Hollandaise*. Portrait de femme : 400. — 46. *Rosalba* (Attribué à). Jeune Fille lisant une lettre : 360.

PORCELAINES ET FAÏENCES. — 80. Deux vases couverts en céladon turquoise truité de la Chine : 600. — 94. Deux canards en céladon turquoise truité de la Chine : 400. — 103. Deux cache-pots en ancienne porcelaine du Japon : 395. — 112. Deux coqs émaillés, ancienne porcelaine de Chine, famille rose : 413.

OBJETS VARIÉS. — 140. Deux trépieds-jardinières en bois sculpté : 425. — 141. Grand cadre, décoré de guirlandes : 315.

SCULPTURES. — 201. Deux bustes, petite nature, en marbre blanc, Louis XIV, jeune femme et homme portant perruque : 2.030. — 205. Groupe en marbre blanc, de deux enfants nus, assis et regardant une tortue : 1.010. — 206. Groupe en marbre de deux enfants nus jouant : 805. — 207. Statuette marbre blanc, nymphe debout auprès d'un vase de fleurs : 580. — 212. Statuette marbre blanc : Diane chasseresse : 610. — 214. Deux bustes en marbre blanc : Louis XVI et Marie-Antoinette, grandeur nature : 860 et 465. — 215. Buste d'homme marbre blanc, le maréchal de Villars, grandeur nature : 1.800.

BRONZES D'ART. — 231. Deux statuettes, en bronze patiné. Sources couchées et appuyées à des vases renversés, XVII^e siècle : 820. — 233. Buste de Trajan, en bronze à patine noire, XVII^e siècle : 810.

BRONZES D'AMEUBLEMENT. — 241. Deux vases couverts à panse sphérique surbaissée en jaspe-agate ; monture en bronze ciselé et doré à motifs rocaille et feuillages, composée d'une base, de deux anses et d'une collerette avec gros boutons de couvercle. Epoque Louis XV : 29.000. — 242. Deux gaines en marqueterie de cuivre et d'écaille simulant des cannelures ; garnitures de bronze ciselé et doré à feuillages, mufles de lions et rosaces. Epoque Louis XIV : 10.000 — 244. Deux chenêts en bronze : 660. — 248. Lustre à huit lumières, modèle dit de Boule, en bronze ciselé et doré : 705. — 256. Deux girandoles à quatre lumières en bronze patiné et bronze doré : 665. — 264. — Deux girandoles à trois lumières en bronze doré : 1.000. — 272. Deux vases sur piédouche en spathfluor : 610.

PENDULES. — 287. Cartel Louis XV, en bronze doré à motifs rocaille : 1.160. — 288. Cartel Louis XVI, en bronze, à décors de feuillages, et surmonté d'un vase : 1.130. — 289. Pendule Louis XVI, Nymphe et Amour, et deux flambeaux à deux lumières : 1.100. — 294. Pendule à cadran tournant, style Louis XVI, en forme d'urne en spathfluor et bronzes dorés : 870.

MEUBLES. — 296. Commode à deux tiroirs en marqueterie de bois de couleur, garnitures de bronze. Epoque Louis XV : 1.120. — 297. Table-console oblongue en bois sculpté. Epoque Régence : 1.120. — 301. Petite commode à un tiroir et tablette mobile, en bois laqué. Epoque Louis XV : 1.075. — 307. Ecran en bois sculpté et doré. Epoque Louis XV : 355. — 312. Table-bureau, en bois de rose, garnie de bronzes dorés. Style Louis XV : 630. — 317. Bois d'écran sculpté et doré à baguette enrubannée et tore de laurier : 520. — 318. Deux petites vitrines plates en acajou sur pieds reliés par une tablette ; garnitures de bronze. Style Louis XVI : 820. — 329. Deux petites tables de dame à deux tiroirs, en bois incrusté de nacre et d'ivoire : 700.

TAPISSERIES. — 342. Quatre tapisseries, personnages sur fond de verdure, XVIII^e siècle, et 343. Quatre tapisseries, verdures, XVIII^e siècle : 1.550.

Le total des quatre vacations Barre s'élève à la somme de 432.148 fr.

—

Bibliothèque Benedetto Maglione (1)

SCIENCES ET ARTS. — 72. Ciceronis de officiis, lib. III. Rome (1469) ; reliure anglaise : 905. — 73. Ciceronis Tusculanarum quæstionum, libri V.

(1) Voir la *Chronique des Arts* du 10 février 1894.

Rome, 1469. Première édition ; reliure anglaise : 335. — 84. Constantino Cesare. Rome, 1542. Traduction de ce traité d'agriculture, connu sous le nom de Géoponiques, par Constantin Porphyrogénète ; reliure par Demetrio Canevari, médecin du pape Urbain VIII : 800. — 93. Burato con nova maestria gratioso donne, etc.; un des plus anciens livres de broderie que l'on connaisse : 370. — 97. Les singuliers et nouveaux portraits du seigneur Frédéric Uniciolo, Vénitien, pour toutes sortes d'ouvrages de lingerie. Lyon, chez Léonard Odet, 1603. Reliure de Trautz-Bauzonnet : 625. — 98. Corona delle nobili et virtuose donne. Venise, 1596. Livre contenant des motifs de dentelles : 540. — 99. La vera perfettione del designo. Venise, 1567. Livre sur les travaux à l'aiguille contenant de nombreuses planches : 530. — 100. Teatro delle nobili et virtuose donne. Rome, 1616. Ouvrage orné du portrait d'Elisabeth de Bourbon, de nombreuses et belles planches de dentelles et guipures gravées sur bois : 395. — 101. Ornamenti nobili per ogni gentil matrona. Venise, 1620. Edition contenant des modèles de dentelles gravées sur bois, fond noir : 300. — 103. Nuove inderlioni di Balli opera, etc. Milan, 1604. Traité de la danse : 235. — 104. Balletti d'invenzione nella finita pazza di G. Balbi. Paris, 1645. Ouvrage contenant des ballets de Balbi, dédié à la reine Anne d'Autriche : 1.100.

Beaux-Arts. — Le vite de piu excellenti architetti, pittori et scultori italiani, etc., de G. Vasari. Florence, 1550 : 140. — 115. Ars Moriendi, etc., sans nom d'auteur, xvi^e^ siècle, édition contenant des figures gravées sur bois à pleines pages : 735. — 116. Questa Operetta tracta dellarte del ben morire. Lyon, 1478. Traduction italienne, ornée de figures sur bois à pleine page : 855. — 117. Incominciono le devote meditationi, etc. Florence, fin du xv^e^ siècle, édition ornée de douze figures et d'une petite vignette gravée sur bois : 1.405. — 118. Speculum passionis domini nostri Jhésu Christi. Nuremberg, 1507. Edition originale, texte d'Udolrich Pinder, orné de grandes et petites figures gravées sur bois d'après les dessins de Hans Schaufelein, avec sa marque : 340. — 119. Opera nova contemplativa. Venise, 1510. Livre curieux et rare, le seul xylographe italien connu : 580. — 120. Historiarum viterés instrumenti icones. Lyon, 1538, 1^re^ édition ornée de figures gravées sur bois d'après Hans Holbein : 430. — 121. Les simulachres et historiées faces de la mort, etc. Lyon, chez les frères Trescael, 1538. Première édition avec texte de la Danse des morts d'Holbein, figures sur bois et vers français de Vauzelles : 2.700. — 123. Quadrins historiques de la Bible par Claude Paradin. Lyon, chez Jean de Tournes, 1553, première édition ornée de figures sur bois attribuées à Bernard Salomon dit le petit Bernard, reliure du xvi^e^ siècle : 266.

125. Boccace. Suite de figures et de culs de lampe dessinés par Gravelot, Eisen, Cochin et Boucher pour le Decameron, édition de Londres. Paris, 1757-1761. Epreuves de choix réunies par le bibliophile anglais Beckford : 3.500. — 129. De la Borde. Suite de 25 figures dessinées et gravées par Moreau pour les chansons, Paris, de Lormel, 1773. Superbes et rares épreuves avant la lettre à toutes marges : 4.800. — 137. Molière. Suite de 32 figures sur 33, de Moreau-le-Jeune, gravées par de Launay, Masquelier et autres ; épreuves avant la lettre : 3.150. — 148. Illustrations de Jacques Lèman et Maurice Leloir pour les œuvres de Molière, publiées par Lemonnyer et Testard : 500. — 152. Portraits et vignettes pour Paul et Virginie de Bernardin de Saint-Pierre. Paris, Curmer, 1838 ; épreuves d'artiste sur Chine volant : 245. — 153. Tasso. Dessins originaux de Cochin pour la Jérusalem délivrée ; précieux recueil de quatre vingt-deux dessins originaux : 8.400.

156. Habiti delle donne Venetiane, etc. Venise, 1610. Frontispice et planches gravées sur cuivre : 850. — 157. Habiti d'Huomeni et Donne Venetiane, et la cita de Venetia, etc. A Venise, 1614 : 520. — 163. Projets de fêtes pour le mariage de Mgr le Dauphin. Paris, Lottin aîné, 1770 ; aux armes de Marie-Antoinette : 426. — 171. Descrizione del regale apparato per le nozze della serenissima Christina di Lereno, etc. Florence, 1589 : 220. — 177. Le Magnifique carrousel fait sur le fleuve de l'Arne, à Florence, pour le mariage du Grand-Duc. Paris, Giffart, 1664 : 250.

190. Theorica musice Franchini. Gafari laudenses. Milan, 1492 : 240. — 205. El Melopeo Y maestro. Naples, 1613. Un des ouvrages les plus importants qu'on ait publiés sur la musique : 730. — 224. La Galatea, dramma del Cav. Loreto Victori da Spolete ; Rome, 1639. L'un des meilleurs ouvrages de Vittori : 535.

(*A suivre.*)

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Dons aux Musées

La Direction des Musées nationaux vient d'enregistrer de nouveaux dons pour le Louvre et le Luxembourg.

M. R. Cagnat, professeur au Collège de France, a offert au Louvre une inscription trouvée près de Tunis par le capitaine Sauret.

Ont offert au même Musée :

M. le capitaine Robert : Six inscriptions latines, une inscription chrétienne, une stèle grecque, une stèle égyptienne et six anses d'amphores grecques.

M. Maciet : Plusieurs objets d'art du Moyen Age, de la Renaissance et des temps modernes ; une vierge debout et l'enfant, en ivoire, du xiv^e^ siècle ; une sainte Catherine assise, en ivoire, de la même époque ; une plaquette en bronze du xv^e^ siècle représentant un combat de tritons ; un Bouddha du Japon, en bois.

M. J.-A. Delbreuil, pour le Musée de la marine : Un « horizon » artificiel ayant appartenu à Dumont d'Urville.

Le Musée du Luxembourg s'enrichit de deux plaquettes en bronze argenté d'Antoine Gardet, don de M. E. Gardet, et d'un buste de Belloc par Itasse.

—

Un emploi de professeur chef d'atelier de sculpture est vacant à l'**Ecole des Beaux-Arts** par suite du décès de M. Cavelier.

Les candidats audit emploi sont priés d'adresser au Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, avant le 28 février courant, une demande dans laquelle ils exposeront leurs titres.

Une Exposition d'une centaine d'œuvres des **Aquarellistes hollandais** vient d'être ouverte à la galerie Goupil.

—

A la galerie des Artistes modernes, rue de la Paix, 5, ouverture d'une Exposition d'aquarelles, par M. **Albert Girard**.

—

Nous insérons sans commentaires l'annonce suivante :

« Le Grand Maître Sar Peladan au Directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*, devant le Graal, le Beauséant, la Rose Crucifère.

Le troisième Salon de la **Rose † Croix** aura lieu du 7 avril au 7 mai à la galerie des Artistes modernes, 5, rue de la Paix.

Le Sar ira visiter les œuvres, chez l'artiste, du 1er au 10 mars.

Les envois doivent être faits du 1er au 3 avril inclus. La Presse entrera le 6, dès le matin. Le vernissage est fixé au 7 avril. Secrétariat : 2, rue de Commaille. »

—

Jeudi dernier 8 février, la Société des Beaux-Arts de **Lyon** a inauguré solennellement, au pavillon Bellecour, son Exposition de 1894.

—

Une Exposition d'art décoratif organisée par la Ville de **Nancy** sera ouverte du 14 juin au 15 juillet 1894.

—

La Ville de **Colmar** va s'enrichir prochainement d'une collection d'objets d'art et d'archéologie se rapportant en général à l'ancienne Alsace, et d'une richesse presque unique.

M. Fleischhauer vient, en effet, d'annoncer à la municipalité qu'il était décidé à lui faire donation de ses meubles anciens, ses objets d'orfèvrerie et ses armes et armures, à condition qu'on les réunît dans le « Kaufhaus » préalablement restauré.

Pour recevoir ce don, qui ne peut être comparé qu'à celui que fit en 1879 M. Chauffour en offrant à Colmar sa bibliothèque et ses tableaux, l'ancienne Bourse de Colmar, construction gothique du XVe siècle, sera remise en état. La Ville a même voté 50.000 francs pour cette restauration qui va commencer prochainement.

—

Un salon de *La Libre Esthétique* s'ouvrira à **Bruxelles,** dans les galeries du Musée moderne, le samedi 17 courant, à deux heures.

—

Le Comité de la Société des Artistes français a prié son président, M. Bonnat, de vouloir bien le représenter à l'inauguration de l'Exposition de **Vienne** qui doit avoir lieu dans le courant de mars.

A l'occasion de cette Exposition, à laquelle les artistes français ont pris la résolution de participer, le Comité de la Société des Artistes français a nommé, dans sa dernière séance une Commission chargée de s'occuper tout spécialement des Expositions à l'étranger.

NOUVELLES

—

*** MM. Courcelles-Dumont et Desvallières, anciens élèves du peintre Elie Delaunay, dont la mort laisse inachevé le panneau *Attila*, destiné au Panthéon, viennent d'être chargés par le Ministre des Beaux-Arts d'achever cette œuvre avec les esquisses laissées par le maître.

*** Le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes vient d'accorder une subvention pour l'érection d'un monument sur la tombe d'Henry Litolff.

*** La Direction des travaux historiques à la préfecture de la Seine vient de procéder à l'établissement d'un tableau général des rues et maisons de Paris présentant un intérêt artistique. Lorsqu'une maison devra être démolie, l'agent-voyer du quartier sera tenu d'en aviser le bureau compétent, si elle renferme quelque souvenir, quelque peinture ou inscription qu'il serait utile de conserver.

*** On a placé, récemment, dans la salle à manger de l'Hôtel-de-Ville, les plafonds du peintre Georges Bertrand, lauréat du concours ouvert l'an dernier pour cette importante décoration. L'œuvre de M. Georges Bertrand sera prochainement complétée par les dessus de porte représentant la récolte des fruits.

*** La décoration du péristyle de l'Ecole supérieure de Pharmacie va bientôt être complétée par quatre nouvelles fresques de M. Besnard.

Ces quatre panneaux qui feront suite aux autres ouvrages que l'artiste a déjà exécutés, ne mesureront pas moins de quatre mètres de haut.

*** L'Union centrale des Arts décoratifs a pourvu à six vacances existant dans son Conseil. Ont été nommés : MM. Roty, membre de l'Institut, graveur; Leibnitz, céramiste; Honoré, ingénieur, directeur des grands magasins du Louvre; Martin, dessinateur sur étoffes; Follot, fabricant de papiers peints; Albert Cruchet, sculpteur-ornemaniste.

M. Spuller, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, a fait connaître au président de l'Union centrale des Arts décoratifs qu'il acceptait la présidence d'honneur du Congrès des Arts décoratifs qui doit s'ouvrir à Paris, le 15 mai prochain, à l'Ecole des Beaux-Arts.

*** M. E. Barrias, membre de l'Institut, a été nommé vice-président de la Société des Artistes français, en remplacement de M. Cavelier, récemment décédé.

*** Un certain nombre d'artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, se réunissent en asso-

ciation pour défendre leurs intérêts lésés, jusqu'à ce jour, dans l'exploitation de leurs œuvres. Cette Société, qui prend le nom de : « Union artistique internationale » est due à l'initiative de M. John Laurent; elle a déjà réuni de nombreux adhérents, parmi lesquels nous relevons les noms de : Van Beers, Roybet, Schenck, Rossi, Bazin, De Penne, Monginot, Allongé, etc., etc.

*** Tout dernièrement a eu lieu à la Faculté de médecine de Lyon l'inauguration du buste du professeur d'anatomie Léon Tripier. Cette œuvre est due au sculpteur lyonnais Suchetet.

*** L'inauguration, à Domrémy, de la statue en marbre de *Jeanne d'Arc*, commandée par le Conseil général des Vosges, ne pourra guère se faire avant deux ans, M. Antonin Mercié, chargé de l'exécution, ayant opéré d'importantes modifications de costume dans le projet primitif. Le nouveau modèle en plâtre sera exposé, cette année, au Salon des Champs-Elysées.

*** Il vient de se former à Tarbes un Comité pour l'érection d'un monument à Bertrand Barère de Vieuzac, le fameux conventionnel.

*** La municipalité de Kléber, commune de l'arrondissement d'Oran, a pris l'initiative d'élever, sur la place du village, un monument au général Kléber. Dans ce but, elle a constitué un Comité sous le patronage de M. Cambon, gouverneur.

*** La Manufacture nationale de Sèvres travaille actuellement à un service à dessert, qui sera offert en cadeau de noces, par la colonie anglaise de Paris, au duc et à la duchesse d'York. Ce service se composera de deux jardinières, quatre grandes coupes à fruit, huit petites, et quarante plats.

*** On télégraphie de Londres qu'à l'occasion de la fête organisée au profit de l'hôpital français de Londres, M. Meissonier fils a fait don, à cet établissement, d'une somme de 10.000 fr. prélevée par lui sur les recettes qu'a produites l'Exposition des œuvres de son père.

*** La mosquée qui renfermait le tombeau de Mahomet à Damas vient d'être détruite par le feu. C'était la plus ancienne des mosquées, puisqu'elle avait été construite au 1er siècle de l'ère musulmane (VIIe siècle).

Les Antiquités de la Russie Méridionale

Nous avons publié, dans le dernier numéro de la *Chronique*, un compte rendu d'une séance de l'Académie des Inscriptions où il a été question de la découverte d'une importante série d'objets antiques dans la Russie Méridionale, collection qui aurait été achetée en bloc par M. le comte Tyszkiewicz.

Informations prises, M. le comte Tyszkiewicz aurait renoncé à se rendre acquéreur de ces objets, plusieurs, parmi les plus importants, lui ayant semblé de provenance douteuse.

A ce propos notre collaborateur, M. Salomon Reinach a bien voulu nous communiquer les curieux renseignements qui suivent :

« La Russie méridionale est devenue, depuis une quinzaine d'années, un des principaux centres de la fabrication d'antiquités, en particulier d'objets d'or et d'argent. M. Lemmé, le grand collectionneur d'Odessa qu'on a surnommé le « Castellani russe », m'a montré des bijoux en or d'un travail très remarquable dont il avait reconnu la fausseté après les avoir acquis. Des bijoux analogues, non moins faux, se trouvent au Musée d'Odessa, où ils sont venus de la Crimée. A côté des bijoux faux et des médailles, on fabrique aussi des inscriptions grecques; ce qui ne se fait, à ma connaissance, nulle part ailleurs. J'en ai signalé plusieurs au Musée d'Odessa; quelques-unes avaient été publiées et commentées dans les *Mémoires* de la Société archéologique de cette ville. Les faussaires paraissent habiter les villages voisins de l'ancienne Olbie, car c'est de là qu'étaient venues les inscriptions fausses du Musée, ainsi que d'autres, d'aspect identique, que je vis chez M. Lemmé et chez un savant de la ville. On m'a raconté qu'un amateur très riche de Kichinew, M. S., avait acquis récemment une inscription grecque fausse de plus de 600 lettres. Enfin, il faut signaler le grand nombre des terres-cuites fausses dites d'Olbie, dont la fabrication est d'autant plus facile que les statuettes originales de cette provenance sont assez grossières. Mais ce qui doit le plus effrayer les amateurs, c'est la multiplication des objets faux en or et en argent. Pour ceux-là, aucun critérium n'est applicable, les matières précieuses ne subissant aucune altération avec le temps. On peut seulement les juger d'après le style, mais les faussaires le savent bien : aussi ai-je constaté avec terreur que les figures en relief d'un objet en or prétendu d'Olbie étaient copiées très exactement sur celles d'un bas-relief de la villa Pinciana, gravé dans le recueil de Visconti!

S. R.

L'Exposition Universelle de 1900

Le Comité directeur de l'Exposition universelle de 1900 s'est réuni dernièrement au Ministère du Commerce, sous la présidence de M. Picard, commissaire général.

Le Comité a continué à s'occuper de la classification des produits, travail qui est assez avancé; il pourra même être terminé tout prochainement s'il ne survient pas d'incidents et si le commissaire général reçoit en temps utile quelques rapports spéciaux qui ne lui sont pas encore parvenus, notamment celui de M. Brouardel, sur l'exposition de l'hygiène.

Lorsque le Comité directeur aura terminé ce travail, il le soumettra à la Commission préparatoire de l'Exposition, qui sera convoquée par le Ministre du Commerce.

Parmi les nombreux projets de palais d'Exposition qui ne manqueront pas d'être présentés aux organisateurs de cette Exposition de 1900, le *Temps* en signale un, vieux de près de cinquante ans déjà, mais qui pourrait bien avoir des chances d'être adopté. Le principe en est dû à un architecte français, Hector Horeau. Cet architecte avait établi un projet de palais pour la première Exposition universelle de Londres en 1851, mais son travail quoique classé n° 1 ne fut point exécuté, à cause de ses dimensions jugées impraticables.

Le même sort s'attacha aux autres travaux conçus par cet éminent artiste, exposant, dès l'année 1825, un plan de transformation de Paris presque identique à celui que le baron Haussmann réalisa trente ans plus tard.

Il en fut de même pour son projet des Halles centrales en fer, présenté en 1848 au prince Louis-Napoléon et mis à exécution dix ans après par Baltard. Enfin, c'est encore Horeau qui, pendant vingt ans, réclama l'établissement des refuges établis aujourd'hui sur nos voies publiques.

Après cette série d'exemples, on ne sera pas étonné d'apprendre que le Palais d'Exposition qu'il composa, il y a un demi-siècle, va être prochainement représenté aux organisateurs de l'Exposition de 1900 par un de ceux qui collaborèrent à ses derniers travaux; et il y a quelque chance pour que ce projet, jugé comme étant de proportions trop colossales en 1851, soit considéré actuellement comme l'idéal du *Grand Temple* à élever une fois de plus au travail humain.

Voici, en quelques mots, l'économie de ce projet. Il s'agirait d'un édifice unique, couvrant la presque totalité du Champ-de-Mars. On y ménagerait seulement un espace découvert, dégageant la tour Eiffel, et formant un grand square central.

Cette disposition d'un palais quadrangulaire, de 240.000 mètres carrés, favorable à la classification par nationalités et par produits similaires, aurait pour première conséquence de doubler la surface des constructions antérieurement élevées sur le même terrain. De là, économie d'espace pour les annexes, et suppression du plancher de la Seine, devenu parfaitement inutile.

Le Nouveau Musée de Sculpture à Dijon

—

Le samedi 6 janvier, MM. Spuller, sénateur de la Côte-d'Or, ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, et Roujon, directeur des Beaux-Arts, ont inauguré le nouveau Musée de Sculpture de Dijon, au rez-de-chaussée de l'aile orientale de l'Hôtel-de-Ville, construite de 1851 à 1854. Il comprend trois salles communiquant par de hautes baies cintrées; le pavé est en mosaïque.

La première salle renferme les œuvres antiques. Comme le nouveau Musée est un Musée d'enseignement et d'étude, on y admis les plâtres et l'art grec y est bien représenté. L'art gothique y fait très bonne figure dans le voisinage.

Plus vaste, la seconde salle est entièrement consacrée à Rude.

Dans la troisième salle ont pris place des œuvres de Cabet, de Boucher, de Jean Dampt, Schrœder, Chapu, Eudes, Aug. Moreau, Hipp. Moreau, etc. Mais il s'en faut de beaucoup que cet ensemble représente toutes les richesses du Musée municipal en statuaire, l'étage supérieur est encore peuplé de marbres, de bronzes, de terres cuites et de plâtres; là, au centre de la salle des statues, demeurée telle ou à peu près que l'ont laissée les Etats de Bourgogne, ces véritables créateurs du Musée, sous le célèbre plafond de Prudhon est placée l'*Hébé* que Rude a exécutée pour sa ville natale.

Académie des Inscriptions

—

Le premier théâtre parisien et les arènes de Lutèce. — M. Charles Normand, directeur de l' « Ami des monuments et des Arts », continue sa lecture sur le premier théâtre parisien, installé sur l'emplacement de la rue Monge à l'époque gallo-romaine, dans un édifice qui servait en même temps d'arènes. Il expose l'histoire de la découverte de ce monument et de la lutte contre les « vandales », dit-il, qui auraient voulu laisser recouvrir de terre le monument à peine exhumé.

La première partie de ces arènes fut retrouvée en 1869, lors du percement de la rue Monge; malgré les efforts de l'Académie et de tous les corps savants, elle a disparu de nouveau sous les bâtiments de la Compagnie des omnibus que les architectes ont élevés sur cet emplacement.

Les murs retrouvés, mais laissés heureusement intacts, ont été recouverts de terre ou utilisés dans les fondations.

La seconde partie ne fut découverte qu'en 1883; elle a été heureusement laissée à la lumière. Actuellement, on ne voit que la moitié du monument, coupé en deux parties par un horrible mur qui a été édifié à l'époque dite.

Les dimensions de ces arènes sont, dit M. Normand, presqu'égales à celles du Colysée de Rome; elles indiquent partant l'importance de la population parisienne qui fréquentait le théâtre à l'époque gallo-romaine.

M. Charles Normand énumère au cours de sa communication les découvertes nombreuses et du plus haut intérêt qui ont été faites sur cet emplacement; malheureusement beaucoup de ces objets ont été dispersés. L'auteur, archéologue passionné, a essayé de réunir en groupes ce qu'il a pu trouver, afin de faire ressortir l'importance de ces vestiges de l'antique Lutèce.

Un Atlas de 1375. — M. Henri Cordier communique un mémoire sur la carte de l'Extrême-Orient reproduite dans l'Atlas Catalan de Charles V, roi de France. Ce beau monument de la cartographie du Moyen Age, conservé dans la galerie Mazarine de la Bibliothèque Nationale à Paris, avait déjà été étudié par Buchon et Tastu, mais ces commentateurs avaient fait des recherches insuffisantes sur l'Asie orientale.

M. Cordier, reprenant l'œuvre de ses devanciers, fait ressortir l'importance de la relation de Marco Polo, qui est la source principale à laquelle a puisé le cartographe, et il montre, par des exemples tirés de l'identification de villes, entre autres: Khan Balig (Se King), Quinsai (Hang Tcheou) et Sincalan (Canton), que cet atlas de 1375 marque l'apogée de nos connaissances sur

l'Asie orientale au quatorzième siècle, époque où les transformations politiques ou commerciales interrompirent presque entièrement les communications avec la Chine par terre et par mer.

L'âge d'un recueil hindou. — M. Barth analyse longuement un mémoire allemand, de M. Jacobi, intitulé : « Alter des Rig-Veda » (l'âge du Rig-Veda).

Le travail de M. Jacobi est très court, de sept pages in-4° à peine ; mais il soulève une question importante. Il donne une solution neuve et ingénieuse relativement à l'âge du livre hindou appelé « Rig-Veda », qui mérite à tous égards d'être signalée à l'attention des savants.

L'auteur pense avoir trouvé dans le Rig-Veda la preuve qu'à l'époque de la composition des hymnes de ce recueil, le solstice d'été était placé dans un signe astronomique qu'il désigne; cette constatation lui permet d'établir approximativement le temps qui s'est écoulé depuis cette époque. Il confirme ce premier argument par d'autres, qu'il emprunte à des documents postérieurs, et il arrive ainsi à établir avec une très grande vraisemblance que les origines du culte vedique et la composition des hymnes remontent à une antiquité très reculée, à une époque intermédiaire entre le troisième et le cinquième millénaire avant l'ère chrétienne.

NÉCROLOGIE

Un statuaire d'un réel talent, qui jouit en son temps d'une véritable réputation, M. Jacques-Léonard **Maillet,** vient de mourir dans sa soixante et onzième année.

Ancien élève de Pradier, M. Maillet avait obtenu le grand prix de Rome avec une œuvre remarquable, *Télémaque rapportant les cendres d'Hippias à Phalante.* De Rome, il envoya aussi un groupe intéressant, *Agrippine et Caligula,* et obtint, l'année même de son retour, une première médaille au Salon.

Mentionnons ses principales œuvres : *Agrippine portant les cendres de Germanicus, la Réprimande, la Science,* et *l'Abondance* du Musée du Louvre.

M. Maillet avait été décoré de la Légion d'honneur en 1861, à la suite de l'exposition au Salon de sa seconde Agrippine. L'Exposition universelle de 1867 lui apportait une troisième médaille.

Il obtenait aussi le prix *ex æquo* pour la statue de Voltaire et une mention honorable pour sa maquette d'une statue de la République, sur la place du Château-d'Eau.

—

M. Armand-Etienne **Bracony,** peintre paysagiste, est mort subitement d'une embolie dans la nuit du 6 février. Un certain nombre de ses tableaux ont figuré aux Salons, de 1847 à 1868 ; ils avaient pour sujets des vues de Fontainebleau, en divers endroits de la forêt, de Cernay, de Senlis, de Montlhéry, etc.

—

M. Eugène **Debressenne**, architecte honoraire des Bâtiments civils et Palais nationaux, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1868, officier d'Académie, est décédé le jeudi 1er février.

—

M. le baron Paul-Antoine **de Witte,** fils aîné de M. le baron de Witte, membre de l'Institut, et qui légua plusieurs collections au Louvre, vient de mourir en son château de Chantemerle (Seine-et-Marne), après une courte maladie de trois jours.

—

Les *schoolboys* du Royaume-Uni sont en deuil : ils viennent de perdre un de leurs auteurs favoris en la personne de M. R.-M. **Ballantyne,** de Harrow, qui est décédé à Rome, où sa santé l'avait forcé à séjourner depuis le mois d'octobre dernier.

M. Ballantyne partageait avec Kingston et Talbot Reed — deux disparus — la gloire d'avoir émerveillé, par ses romans d'aventures, des générations d'écoliers.

Il était aussi un peintre de talent, et ses derniers tableaux avaient été exposés tout récemment à Londres, dans une collection d'envois des artistes de Harrow.

CONCERTS DU DIMANCHE 18 FÉVRIER

Conservatoire : Symphonie en *ré* majeur n° 38 (Mozart) ; Le *Paradis et la Péri* (Schumann), soli par Mmes Chrétien, Héglon, MM. Vaguet, Manoury.

Concert Lamoureux : Symphonie en *si* bémol n° 4 (Beethoven) ; la *Mort d'Ophélie* (Berlioz) ; Fantaisie hongroise pour piano (Liszt) ; Les *Eolides* (César Franck) ; Chœur des Fileuses du *Vaisseau-Fantôme* (Wagner) ; *Danse macabre* (Saint-Saëns)

Concert Colonne : Ouverture de *Coriolan* (Beethoven) ; 2e concerto en *sol* mineur (Saint-Saëns) pour piano, par Mme Berthe Marx ; *Deux Pièces* (Schumann), orchestrées par T. Dubois ; Concerto pour violon, op. 64 (Mendelissohn), par M. Sarasate ; Le *Carnaval romain* (Berlioz) ; *a. Polonaise-fantaisie* (Chopin) et *b.* Etude (Rubinstein), par Mme Berthe Marx ; Introduction et rondo (Saint-Saëns), par M. Sarasate ; *Lohengrin,* prélude du troisième acte (Wagner).

—

Les derniers **Concerts de M. Sarasate,** seconde par Mlle Berthe Marx, M. Delsart et d'autres artistes éminents, sont fixés aux dates suivantes : 17, 21 et 27 février. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il faut s'inscrire à l'avance ; le célèbre violoniste obtient un succès sans précédent.

Tour du Monde. — 1727e livraison. — Voyage à la Nouvelle-Zemble, par M. Constantin Nossiloff, rédigé par Mme Lydie Pasckkoff. — Treize dessins de Weber, Privat, Bazin, Ruffe, A. Paris, Thiriat, Boudier, Devos et une carte.

—

Journal de la Jeunesse. — 1106e livraison. — Texte par Pierre Maël, Anthyme Saint-Paul, Léon de la Fortelle, le commandant Stany et Daniel Bellet.

Illustrations de : A. Paris, Myrbach, Zier, etc.

Bureaux à la librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

PRIMES DE *LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

ALBUM RELIÉ
DE
VINGT EAUX-FORTES
de Jules JACQUEMART

Imprimées sur beau papier 1/4 colombier. — *Nouveau tirage*
Prix de vente, 40 francs. — Pour les abonnés, 15 francs ; franco en province, 20 francs.

L'ŒUVRE ET LA VIE DE MICHEL-ANGE

PAR

MM. CHARLES BLANC, EUGÈNE GUILLAUME
PAUL MANTZ, CHARLES GARNIER, MÉZIÈRES, ANATOLE DE MONTAIGLON
GEORGES DUPLESSIS ET LOUIS GONSE

L'ouvrage forme un volume de 350 pages, de format in-8° grand aigle, illustré de 100 gravures dans le texte et de 11 gravures hors texte. Il a été tiré à 500 exemplaires numérotés, sur deux sortes de papier :

1° Ex. sur papier de Hollande de Van Gelder, gravures hors texte avant la lettre, nos 1 à 70 ; 2° Ex. sur papier vélin teinté, nos 1 à 430.

Le prix des exemplaires sur papier de Hollande est de 80 fr. — Pour les abonnés, 60 fr.
Le prix des exemplaires sur papier teinté est de 45 fr. — Pour les abonnés, 30 fr.

RAPHAEL ET LA FARNÈSINE

PAR CH. BIGOT

Avec 15 gravures hors texte, dont 13 eaux-fortes de M. de MARE

UN VOLUME IN-4° TIRÉ SUR FORT VÉLIN DES PAPETERIES DU MARAIS

Il a été tiré de cet ouvrage 75 exemplaires numérotés sur papier Whatmann, avec gravures avant la lettre, au prix de 75 fr.

Prix de l'exemplaire broché, 40 fr. — Pour les abonnés, 20 fr. pour Paris ; 25 fr. *franco* en Province ou à l'Etranger, Union postale.

Ajouter 5 francs pour un exemplaire relié en toile, non rogné, doré en tête.

ALBUM DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

CINQUIÈME SÉRIE. — Prix 100 francs. — Pour les Abonnés : 50 francs

Aux personnes de la province qui s'adresseront directement à la *Gazette des Beaux-Arts* les ALBUMS seront envoyés dans une caisse sans augmentation de prix.

Les Dessins de Maîtres anciens exposés à l'École des Beaux-Arts en 1879

PAR LE MARQUIS PH. DE CHENNEVIÈRES
Directeur honoraire des Beaux-Arts, Membre de l'Institut

Réimpression, avec additions, du travail publié dans la *Gazette :* Illustrations nouvelles.
L'ensemble comprend 18 gravures hors texte et 56 dans le texte.
Prix du volume broché, 20 fr. — Pour les abonnés, 12 fr. ; *franco* en province, 15 francs

En vente aux Bureaux de la GAZETTE DES BEAUX-ARTS, 8, rue Favart, Paris

Le Rédacteur en chef gérant : *A. DE LOSTALOT.* — IMP. DE LA PRESSE, 16, rue du Croissant. Paris. — Simart.

N° 10. — 1894 BUREAUX : 8, RUE FAVART 10 Mars.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois. . . . . 8 fr

MOUVEMENT DES ARTS

—

Bibliothèque de feu M. le comte de Lignerolles (1)

91. (Heures à l'usage de Rome.) Le 1er f. porte la marque Jehan Pychore et Remy de L'Aistre. Almanach 1497 à 1520. Exempl. imprimé sur vélin et orné d'encadrements employés par Simon Vostre et de 14 gr. planches ; il proviendrait, paraît-il, de la bibl. de Guillaume V, prince d'Orange : 5.050. — 92. (Heures à l'usage de Rome.) Edition de Simon Vostre : 720. — 96. Horæ in laudem beatissimæ Virginis Mariæ ; Parisii Oliueria Mallardu (1541) ; lettres rondes avec le pot cassé sur le titre ; cet exemplaire est le seul connu, il a appartenu au peintre Emilien Cabuchet et provient de la bibl. La Roche Lacarelle : 2.320.

100. Incipiunt hore intemerate Virginis Marie ; Paris, Almanach, 1482 à 1508, sur le feuillet de garde, armoiries et inscriptions ; on a ajouté 16 feuillets à bordures dont l'une avec la date 1559 ; reliure du XVIe siècle avec le nom de Loys Parent et un médaillon, Saint-Michel terrassant le démon : 6.250. — 101. Horæ intermerate Virginis Marie ; Jehan Poitevin (1503-1520) : 960.

105. L'Office de la Semaine Sainte (à l'usage de la maison du Roy). A Paris, de l'imprimerie de Jac. Colombat (1732). Aux armes et chiffres de Louis XVI. Ce volume offert par le roi à la princesse de Lamballe, le jour de sa fête, contient des autographes intéressants du roi, de Marie Antoinette et de Marie-Thérèse, devenue duchesse d'Angoulême : 30.000. — 115. Les Œuvres du divin Saint-Denys, etc., traduites du grec en français par Jean de Saint François. A Paris, chez Jean de Henqueuille (1608) aux armes de Marie de Médicis : 1.620. — 121. Homelies ou Sermons de S. Jean Chrysostome. A Paris, chez André Pralard (1693), reliure mosaïque de maroquin rouge et citron regardée comme l'un des chefs-d'œuvre de Padeloup : 8.550. — 124. Homelies ou Sermons, etc. A Paris, chez André Pralard (1689), superbe exemplaire avec reliure de Padeloup dans le genre de la précédente : 3.500.

162. Les Confessions de St. Augustin. A Paris, chez J.-B. Coignard (1686), exempl. très bien conservé, excellente reliure de Du Seuil : 2.000. — 170. Le Dialogue Monsr Sainet Gregoyre. Paris (1509) pour Antoyne Verard. Ce volume, orné d'une reliure de Trautz Bauzonnet, provient des bibl. Piclem et La Roche Lacarelle : 1.105. — 182. Explication de la prophétie d'Isaïe, par Messire J.-B. Bossuet. A Paris, chez Anisson (1704) aux armes de Philippe Ier, duc d'Orléans et d'Elisabeth Charlotte de Bavière, sa femme : 760.

204. Sermon presché à l'ouverture de l'assemblée générale du clergé de France en 1681, par Bossuet. Paris, chez Frédéric Léonard (1682) : 412. — 208. Panégyriques et autres sermons. A Paris, chez Jean Anisson (1696) : 585.

217. Sermons par le Père Bretonneau. A Paris, chez Hippolyte-Louis Guérin (1749) : 650. — 220. Instruction pastorale de Mgr l'archevêque de Paris (L.-A. de Noailles). A Paris, chez Louis Josse (1698) ; exemplaire aux armes de Mme de Maintenon : 2.760. — 226. Fleurs des Exemples. A Paris, chez Nicolas Buon (1608) ; riche et élégante rel. à compartiments portant sur les plats les chiffres couronnés de Louis XIII et Anne d'Autriche : 2.000. — 238. Vie chrétienne, etc. A Paris, chez Laurent Prault (1773) ; exempl. aux armes de Mme Elisabeth de France, sœur de Louis XVI : 500 fr.

241. Les Provinciales, par Louis de Montalte (Blaise Pascal). A Cologne, chez Pierre de la Vallée : 600. — 243. Les Provinciales, etc. A Cologne, chez Nicolas Schoute (1685). Exempl. aux armes de Mme de Chamillart ; 6.020. — 245. Apologie des Lettres provinciales, etc. : 450. — 250. Réflexions sur la miséricorde de Dieu. A Paris, chez Antoine Dezallier (1680) (Padeloup), prov. de la bibl. La Roche Lacarelle : 1.020. — 254. Traitez du Libre-Arbitre, par Bossuet. A Paris, chez Barthelemy Alix (1731) : 800. — 261.

(1) Voir la *Chronique des Arts* du 3 mars 1894.

Chrestienne confutation du point d'honneur. A Paris, chez Arnold Sittart (1586) : 420.

266. L'Origine des masques, etc., et Lengres, par Jean Chawetel (1609) : 400. — 281. De l'Imitation de Jésus-Christ... A Paris, chez Charles Savreux (1663). Exempl. aux armes d'Henriette de France, femme de Charles Ier, roi d'Angleterre ; sur les plats les armes et devises d'Angleterre, aux angles et sur le dos le chiffre couronné de la Reine ; on y a ajouté une lettre autographe d'Henriette de France à Mazarin : 6.000. — 284. De l'Imitation de Jésus-Christ. A Paris, chez Antoine Dezallier (1692). Exempl. aux armes de Mme de Maintenon avec la figure représentant Mme de Maintenon à genoux dans la chapelle de Versailles : 3.110. — 293. Lorloge de Sapience. Imprimé à Paris chez Anthoine Vérard, libraire (1493). Magnifique exemplaire de la première traduction française de cet ouvrage imprimé sur velin, orné de 11 miniatures, prov. de la bibl. Ach. Seillière ; on ne connaît que six autres exemplaires de cet ouvrage : 4.520.

321. Les Veritez et Excellences de Jésus-Christ. A Paris, Sébastien Huré (1636), aux armes du cardinal de Richelieu : 655. — 339. Prières et instructions chrestiennes. Paris, Pierre Berton (1768), aux armes de Marie-Antoinette : 465. — 356. L'Esprit de M. Nicole, etc., par l'abbé Cerveau. A Paris, chez G. Desprez (1765). Exempl. aux armes de Marie-Antoinette : 695. — 376. De l'institution, usage et doctrine du Saint-Sacrement. A La Rochelle par Hierosme Haultin (1598) avec autographes de l'auteur Philippes de Mornay : 1.700.

Jurisprudence. — 395. Arrests sur quelques questions notables prononcés au parlement de Provence. A Paris, chez Abel l'Angelier (1606), aux armes d'Henri IV : 580.

Sciences et Arts. — 428. Le conseil des sept sages de Grèce. A Paris, chez Iehan Ruelle, vol. orné de figures sur bois : 400. — 429. La Menasgerie de Xénophon. A Paris, de l'impr. Federic Morel (1572), vol. aux armes et chiffres de Jacques Auguste de Thou : 655. — 444. Ivannis Ludovici viois Valentini. Apud Michaelem Hillenium (1529), vol. orné d'une reliure faite pour Maioli, prov. des bibl. de Paris et du prince Radziwill : 2.700. — 446. Essais de messire Michel, seigneur de Montaigne. A Burdeaus, par S. Millanges (1580) : 760.

448. Essais, etc. A Paris, chez Abel l'Angelier (1588), exempl. de la dernière édition publiée du vivant de Montaigne, avec un autographe de l'auteur. Exemplaire très grand de marges avec annotations attribuées à Loysel : 8.000. — 449. Les Essais, etc., édition trouvée après le décès de Montaigne. A Paris, chez Abel l'Angelier (1595), au chiffre de Maximilien de Béthune, duc de Sully, avec deux portraits et l'*avis de Montaigne* : 3.500. — 465. Maximes et réflexions morales du duc de La Rochefoucauld. A Paris, de l'Imprimerie Royale (1778), portrait gravé par Choffard, d'après Petitot, rel. anc., papier de Hollande : 1.050. — 493. Les Préjugés du public, par M. Denesle. A Paris, chez P.-Fr. Giffard (1747), reliure de Derome père : 700.

508. La Civilité puérile. A Lyon, par Jean de Tournes (1544), rel. de Trautz-Bauzonnet : 290. — 515. Emile ou De l'Education, par J.-J. Rousseau. La Haye, J. Neaulme (1762), figures dessinées par Eisen : 620. — 518. S'il est nécessaire ou non que les filles soient savantes, etc. A Paris, chez Rolet le Duc (1646), aux armes de la Grande Mademoiselle : 400.

528. Traité de l'éducation des femmes. A Paris, de l'imprimerie de Ph. D. Pierres (1779), aux armes de Marie-Antoinette : 356. — 529. Politique tirée des propres paroles de l'Ecriture sainte. A Paris, chez Pierre Cot (1709) : 550. — 531. L'Utopie de Thomas Morus. A Leide, chez Pierre-Thomas Vander Aa (1715) : 905. — 560. L'Art et Science de trouver les eaux, etc. A Orléans, par Eloy Gibier (1569), aux armes de Jac.-Aug. de Thou : 455.

578. Traité nouveau d'hysterotomotokie. A Paris, chez Denys du Val (1581), aux armes de J.-Aug. de Thou : 400. — 581. Souverain remède contre lepydimie bosse. Imprimé à Lyon (1525) : 240. — 584. Bastiment de plusieurs receptes. De l'imprimerie de Guillaume de Nyuerd : 450. — 585. Livre singulier et utile. Imprimé à Paris par Simon de Colines (1542), reliure aux armes de François Ier, sur les plats l'écusson de France surmonté de la couronne royale, la Salamandre et l'F couronné : 5.160. — 586. Entretien sur la pluralité des mondes. A Paris, chez la veuve C. Blageart (1686), à l'intérieur du volume les armes de la marquise de Chamillart : 2.110. — 601. Traité de la Mignature. A Paris, chez Chr. Ballard (1674) : 555. — 602. Les Simulachres et Historiées faces de la mort. Lugdini Melchior et Gaspard Trechsel fratres (1538). Edition originale de la Danse des morts de H. Holbein, précédée d'une épître dedicatoire à Jehanne de Touszèle, splendide reliure en maroquin de Trautz, exécutée en 1857 pour M. le comte de Lignerolles : 8.500.

603. Les Simulachres ou Faces hystoriées de la mort. Paris, Denys Ianot, libraire (vers 1545) : 480. — 604. La Grand' Danse macabre. A Paris, par Estienne Groulleau (vers 1550, prov. de la bibl. Yemeniz : 1.120. — 605. Der este Tail. Suite d'estampes gravées par Tortorel et Perissin : 605. — 610. Le Miroir des plus belles courtisanes de ce temps (Amsterdam), chez l'auteur (1635), frontispice et portraits attribués à Crispin de Pae : 455. — 611. Mascarades recueillies par Robert Boissart (1597), titre et 23 planches : 355. — 613. Recueil de la diversité des habits. A Paris, de l'imprimerie Richard Breton (1562) : 400.

625. Recueil de 20 planches de bijouterie. Antverpiœ, apud Ioannem Liefrinck : 750. — 626. Ioan. Theodor de Bry F et escu. Pendants de Cleffs pour les Femmes ; titre et 7 planches très finement gravés : 760.

627. Vnterschiedlich neüe Inventionen. In Kupffer, Johan Andreas Pfeffel in Wien ; titre et 12 planches, dessin par Morison et grav. par Engelbrecht et Pfeffel : 400. — 630. Ein new Modelbvch (1527), ff. non chiffrés, rel. mosaïque de Trautz-Bauzonnet : 500. — 631. Esemplario di lavori, Vinegia per Nicolo d'Aristotile (1529) : 405. — 632. Esemplario di lavori Vineggia per Giouanni Andrea Vauassore (1546) : 405. — 635. Les singuliers et nouveaux Pourtraicts. A Thurin, par Eleazaro Thomysi (1589) : 395. — 636. Modelbuch aller art. Franchefurt, bey Christ. Egenol. Erben (1593) : 800. — 637. Newes Modelbuch, Nurberg (1604), 58 planches avec texte : 745. — 638. News Modelbuch. Nunberg, chez Paulus Fürsten (vers 1680), 50 planches, texte

dialogue entre deux jeunes filles sur les travaux à l'aiguille : 725.

639. Artliche uund Kunstreiche Figurn. Frankfort à M. Sigmund Feyrabend (1584), 96 planches relatives à l'équitation : 411. — 641. Sensuyt le livre du roi Modus. Paris, Iehan Ianot (1521), fig. sur bois, titre rouge ; le livre du roy Modus a été restitué à Henry de Ferrières par M. A. Chassant : 1.345. — 643. La Venerie de Iacques du Fovillovx. A Poitiers, par les de Marnesz (1560 ou 1561). Exemplaire de la très rare première édition : 1.050. — 644. La Venerie de Iacques du Fovillovx. A Poitiers, chez les Marnefz et Bouchetz frères ; exempl. aux armes de Frédéric III, duc de Bavière, au verso du titre, grande gravure sur bois : Du Fouilloux à genoux offrant son livre à Charles IX : 2.000. — 649. C'est le livre de l'art de la Faulconnerie. Paris, pour Pierre Sergent, première édition de ce livre rare : 2.300. — 653. Les Ruses du braconnage. A Paris, chez Lottin (1771) : 400.

655. Ci-après sensuyt le Viandier. Cette édition, imprimée avec les caractères de Pierre Alain et André Chauvin (Angoulême, vers 1492), paraît être la plus ancienne connue : 1.900. — 656. Le grand Cuisinier de toute cuisine. Paris, par Iean Bonfons, libraire : 380. — 663. Le Pâtissier françois. A Amsterdam, chez Louis et Daniel Elzevier (1655). Bel exempl. relié de Trautz-Bauzonnet : 1.020.

672. Pensées diverses. Amsterdam, Meinard, Uitwerf (1749). Exempl. aux armes de Louis-César duc de la Vallière et de Jeanne-Julie-Françoise de Crussol, sa femme : 510. — 673. Préjugés et fantaisies militaires, par le prince de Ligne. Kralovelhota (1780). Exempl. aux armes de Louis-Philippe, duc d'Orléans, fils du Régent, avec 15 vignettes par Choffard, 2 culs de lampe et 20 planches : 1.050. — 675. Recueil de figures, groupes, etc., des château et parc de Versailles. A Paris, chez Thomassin (1694). Exempl. contenant 218 figures gravées ; rel. anc. : 400.

(*A suivre.*)

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

Le Musée du **Louvre** vient de faire quelques nouvelles acquisitions, entre autres : Un bas-relief pour le département des antiquités orientales. Plusieurs coupes avec inscriptions étrusques ou grecques pour le département de la céramique. Un bronze arabe du XIVe siècle, et une plaquette en bronze. Un plat de faïence de Koutaïa, pour le département des antiquités orientales. Un bas-relief représentant le sacrifice d'un taureau, pour le département des antiquités grecques et romaines : ce bas-relief a appartenu au cardinal Fesch. Un laque japonais de Korin ; une écritoire de laque d'or et de laque noire, dont le couvercle très bombé est décoré d'un cavalier montant un cheval exécuté en étain.

—

Deux nouvelles toiles au Musée du **Luxembourg** : *Journée de décembre en Finlande* par M. Edelfelt (Salon du Champ-de-Mars) ; et *La Foi* de Mme Cécilia Wentworth (Salon des Champs-Elysées).

—

Des soixante-dix peintres qui avaient pris part au concours d'esquisses ouvert entre les artistes français pour la décoration de la mairie de **Bagnolet**, trois seulement, MM. Louis Béroud, Rachou, Pierre Vauthier, ont été jugés dignes de se représenter aux épreuves du second degré. On vient d'exposer, à l'Hôtel-de-Ville, les fragments à grandeur d'exécution qu'ils ont été invités, suivant l'usage, à fournir.

—

Tout récemment s'est ouverte, chez Le Barc de Boutteville, rue Le Peletier, la sixième Exposition des peintres **Impressionnistes et Symbolistes.**

—

Un grand nombre de Congrès internationaux doivent avoir lieu pendant l'Exposition universelle qui va s'ouvrir le mois prochain à **Lyon** : Congrès de sociologie, de mutualité, d'hygiène, d'assistance publique, Congrès colonial, Congrès de l'Alliance française, Congrès des Sociétés de gymnastique, de géographie, de médecine, d'enseignement, etc., etc. Ces réunions se succéderont sans interruption du 26 avril au 1er novembre dans le palais de l'Université.

A chaque groupe de la classification générale des produits exposés correspondra une série de Congrès où seront traitées les questions intéressant chacune des fractions de ces groupes ; il y en aura plus de 80.

—

La Société anglaise des peintres aqua-fortistes ouvrira, à **Londres**, son Exposition annuelle du 12 mars au 7 avril 1894. Des gravures de Marc-Antoine seront exhibées à cette occasion.

—

La Société des Beaux-Arts de Bohême prépare sa 55e Exposition annuelle, qui aura lieu à **Prague**, dans les grandes salles du Palais des Beaux-Arts (Rodolphinum), et durera du 15 avril au 15 juin 1894.

—

A l'Exposition de peinture et sculpture a succédé, au **Cercle Volney**, depuis le 1er mars, une Exposition d'aquarelles, pastels, dessins, eaux-fortes, etc., qu'on peut visiter sans regret, car les œuvres intéressantes y sont en assez grand nombre : aquarelles de MM. Allongé, Grivaz, Gosselin, Grolleron, Moreau-Néret, Vuillefroy, dont le talent sobre et vigoureux semble bien fait pour rendre les sévères paysages picards qu'il prend comme sujets ; les gouaches de M. Nozal, les dessins de M. Luc O. Merson, et les très gracieux et vivants portraits de M. Huas ; les pastels de MM. Régamey, Borrel, Iwill, Brémond, Piguet, Vidal et Georges Desvallières, dont on remarque beaucoup un portrait de fillette, et une très vibrante étude de jeune femme rêveuse.

On s'arrête aussi volontiers un instant devant la belle et fine coloration des émaux de M. Georges. J. T.

NOUVELLES

*** Par arrêté ministériel, M. Blanc (Joseph), artiste peintre, a été désigné pour faire partie du Conseil supérieur d'enseignement de l'Ecole nationale et spéciale des Beaux-Arts, en remplacement de M. Yvon, décédé.

*** Par arrêté préfectoral, M. Ch. Formentin, commis principal à la préfecture de la Seine, ancien professeur à l'Université, est nommé conservateur du Musée municipal Galliera.

*** Les journaux s'occupent beaucoup d'une petite révolution qui vient de s'accomplir dans l'Administration des Beaux-Arts. L'emploi de commissaire général des Expositions à l'étranger serait supprimé et M. Roger Ballu, qui a rempli cet emploi à Chicago, est ramené à ses fonctions ordinaires d'inspecteur des Beaux-Arts. Le *Temps* écrit que l'emploi de commissaire a été supprimé, parce que, tout bien considéré, on s'est aperçu qu'il ne répondait à aucun besoin sérieux ; d'autres journaux ne se prononcent pas au sujet de la fonction, mais attaquent vivement le fonctionnaire. Nous attendrons que l'Administration des Beaux-Arts ait parlé pour nous prononcer sur cet incident.

*** La Société des Artistes français est autorisée à accepter une somme de 40.000 francs, qui lui a été léguée par M. Bailly et dont les arrérages devront servir à la fondation d'une maison de retraite pour les artistes français ou à la création d'un ou plusieurs lits dans une maison analogue déjà existante.

La Société centrale des Architectes français est autorisée à accepter une somme de 10.000 francs, qui lui a été léguée par M. Bailly et dont les arrérages seront joints aux fonds de secours de ladite Société, pour être employés au soulagement de ses membres malheureux.

*** M. Spuller, ministre de l'Instruction publique, a reçu, mercredi, les délégués du Comité des fêtes littéraires qui doivent être organisées, cet été, par les deux grandes associations artistiques du Midi à Paris, les *Cigaliers* et le *Félibrige*.

Le principal attrait de ces fêtes doit être l'inauguration, par un spectacle formé de pièces antiques, du théâtre romain d'Orange, partiellement restauré. Les délégués ont exposé à M. Spuller le haut intérêt d'art et le caractère national qui s'attachent à la représentation annuelle d'œuvres de l'antiquité grecque et romaine sur le théâtre d'Orange, devenu un véritable Bayreuth français.

Le Ministre a promis son concours et a donné son adhésion au projet de M. Jules Claretie, directeur de la Comédie-Française, consistant dans l'organisation, suivant le mode antique, d'un double spectacle composé d'*Antigone* et d'*Œdipe-Roi*.

Ces fêtes seront complétées par l'inauguration de monuments dans Vaucluse, entre autres celui du Tambour d'Arcole.

*** La *Correspondance historique et archéologique* annonce qu'on vient d'offrir au Musée de la Monnaie un dossier de dix-sept pièces manuscrites (1780-1781), relatives à la succession de J.-Ch. Boëttiers, graveur général des Monnaies de France.

*** Un vol important a été commis dans la nuit du 5 mars au Musée du château Borély, à Marseille. De nombreux objets précieux ont été enlevés, entre autres la croix pastorale de Mgr Belsunce.

*** Un incendie a éclaté le 1er mars à l'hôtel de ville de Palma, dans l'île Majorque, et a détruit une partie de ce beau monument de la Renaissance espagnole. Fort heureusement, on a pu localiser l'incendie au milieu de l'édifice et en sauvegarder les parties les plus caractéristiques et une grande partie des œuvres d'art qu'il renferme, notamment le *Martyre de Saint-Sébastien*, de Van Dyck.

*** Le Musée ottoman de Tchinli-Kiosk vient de faire l'acquisition d'une collection de monnaies byzantines, allant depuis Constantin-le-Grand jusqu'à la prise de Constantinople. Cette collection, dont le catalogue paraîtra sous peu, a été achetée au général Dr C. Macridi pacha.

*** Une Société d'archéologie arménienne sera bientôt fondée à Tiflis par quelques notables Arméniens de cette ville ; elle s'occupera surtout de réunir des antiquités arméniennes en vue de la création d'un Musée spécial.

*** Un ingénieur anglais, chargé d'établir un réservoir à barrage aux environs d'Assouan, propose sérieusement, pour faciliter son travail, de transporter le Temple de Philae dans l'île de Béghé. Il n'en coûterait, paraît-il, que cinq à six millions de francs. Ne serait-il pas plus simple, pendant qu'on y est, de transplanter le fameux Temple d'Isis à Londres même, dans les environs du British Museum ? Avec quelques aménagements intérieurs, on pourrait même y installer le Musée d'antiquités de Ghizeh, suivant le vœu charitable formulé dernièrement par notre confrère l'*Athæneum*, sous prétexte que les Egyptiens « regardent avec horreur, mépris ou indifférence les restes de leur ancien empire. »

DÜRER GERMANUS ET XENOPHANTOS ATHÉNAIOS

Dans le dernier numéro de la *Gazette des Beaux-Arts* (page 266), M. Valabrègue a justement insisté sur l'intérêt de la signature de la *Vierge au Serin : Albertus Dürer Germanus faciebat*. « En 1506, Dürer était en Italie ; or, remarque M. Valabrègue, cette déclaration de la

nationalité de l'artiste ne se serait point trouvée dans une composition exécutée en Allemagne.»

Ce qui est vrai de Dürer l'est aussi des artistes grecs. Dürer n'en savait rien, puisque nous ne sommes guère édifiés à ce sujet que depuis une vingtaine d'années, mais il se conformait, par instinct, à un usage que les sculpteurs d'Athènes, travaillant à l'étranger, ont suivi presque sans exception.

Résumant, à ce sujet, la doctrine exposée par M. G. Hirschfeld, j'écrivais en 1885, dans mon *Traité d'épigraphie grecque* (page 514): « Les artistes font généralement suivre leur nom de leur ethnique *lorsqu'ils exécutent des œuvres à l'étranger*, et omettent l'ethnique lorsqu'ils exécutent leurs œuvres dans leur patrie. »

Un curieux exemple de cet usage est la signature du céramiste Xénophantos sur un magnifique vase peint, à reliefs dorés, découvert à Kertch en Crimée, l'ancienne Panticapée. L'inscription porte : Ξενόφαντος ἐποίησεν Ἀθην... On a autrefois voulu compléter ce dernier mot en Ἀθήνησι et traduire « Xénophantos a fait *à Athènes* », mais il est évident qu'il faut lire Ἀθηναῖος et traduire : « Xénophantos *athénien* a fait. » Or, le style un peu surchargé de la peinture, l'importance des rehauts d'or, la scène enfin, qui représente des chasseurs vêtus à l'orientale, tout semble prouver que le céramiste Xénophantos habitait Panticapée lorsqu'il a peint le vase en question et qu'il a choisi un sujet et une technique qui pussent séduire ses clients. Il était dans la même situation que ces ouvriers français expatriés en Amérique, dont on nous parlait récemment dans la *Gazette des Beaux-Arts*, qui en arrivent si vite à faire de l'orfèvrerie américaine. Je suis de plus en plus persuadé que presque toutes les œuvres dites athéniennes qu'on a découvertes en Crimée n'y ont pas été apportées par le commerce : ce sont les artistes qui ont émigré, non les œuvres. Ainsi se forma de bonne heure un style scythogrec qui devait exercer une grande influence sur l'art de l'Europe centrale. Si Dürer était resté à Venise et y avait ouvert un atelier, comme Johannes Alemannus, nous aurions eu aussi sans doute une école mixte, germano-vénitienne. Le rapprochement ne paraît pas inutile à signaler.

SALOMON REINACH.

Académie des Inscriptions

Un dessin du Musée du Louvre. — M. Paul Durrieu, l'un des conservateurs du Musée du Louvre, signale à l'Académie un grand dessin acquis avec la collection Baldinucci, en 1806, et dont le véritable caractère n'a jamais été reconnu.

Ce dessin a été classé dans l'Ecole italienne parmi les imitateurs de Giotto. Au moyen de rapprochements avec des miniatures, dont l'auteur est nommé par des textes contemporains, M. Durrieu essaye d'établir que ce prétendu dessin italien doit être restitué à André Beauneveu de Valenciennes, le célèbre sculpteur-peintre du roi Charles V et du duc de Berry, que Froissart regardait comme le premier artiste de son temps.

Ce dessin, d'une superbe composition, représente la mort de la Vierge, son assomption et son couronnement, avec saint Jean, patron du duc de Berry, et saint Etienne, patron du diocèse de Bourges. M. Durrieu suppose que c'est un projet de peinture murale qu'il rattache aux travaux que le duc de Berry faisait exécuter sous la direction de Beauneveu, dans le diocèse de Bourges, particulièrement à Bourges même et dans le château de Mehun-sur-Yèvre. Aux yeux de M. Durrieu, ce dessin constitue un document infiniment précieux pour l'histoire encore si obscure de la peinture française au Moyen Age.

MM. Eugène Müntz et Robert de Lasteyrie, membres de l'Académie, ajoutent à la communication de M. Durrieu d'intéressantes observations, mais ils font leurs réserves sur l'attribution que l'honorable conservateur du Musée du Louvre, dont ils ne partagent pas le sentiment, a essayé d'établir.

Communications diverses. — M. Jules Oppert lit un Mémoire dans lequel il fixe, en s'appuyant sur les meilleurs textes, la date de la destruction du premier temple de Jérusalem. Elle a eu lieu, d'après l'honorable académicien, le dimanche 29 février ou le mardi 2 mars de l'année 561 avant l'ère chrétienne. Le siège a commencé le 15 janvier 589 et la prise de la ville a été faite le vendredi 28 juillet 587, la dix-neuvième année du règne de Nabuchodonosor.

— Une commission de six membres a été nommée au scrutin, pour proposer un projet de publication des chartes et diplômes. Ont été élus : MM. Delisle, de Rozière, d'Arbois de Jubainville, Longnon, R. de Lasteyrie et l'abbé Duchesne.

— Il a été donné lecture, au début de la séance, de deux lettres : l'une de M. René Cagnat, professeur au Collège de France; l'autre de M. de Maulde La Clavière, qui posent leur candidature à la place devenue vacante par le décès de M. Waddington.

La séance s'est terminée par un comité secret.

Société des Antiquaires de France

M. le Président annonce la mort de M. Félix Robiou, membre correspondant.

M. de Marcheville est élu correspondant.

M. Omont offre, de la part de M. Tamizey de Larroque, une notice sur M. Adolphe Magen, ancien correspondant dans le Tarn-et-Garonne.

M. Cagnat fait connaître une inscription inédite de Lambèse d'où il résulte que la légion *III^e Augusta* prit part à l'expédition de Septime Sévère en Mésopotamie.

M. de Barthélemy lit, au nom de M. Millard, une note sur la métallurgie dans la vallée du Petit-Morin.

M. Michon signale comme une œuvre antique représentant en bas relief Hercule au jardin des Hespérides, une mosaïque publiée dans le bulletin de la *Sociedad espanola de excursiones de Madrid*.

M. Durrieu fait connaître des analogies frappantes entre plusieurs miniatures du bréviaire

Grimani et certains tableaux anciens. Il en conclut que ce fameux manuscrit offre, en quelque sorte, une galerie des peintures les plus célèbres de l'époque, et qu'il ne suffit pas de voir un sujet reproduit plusieurs fois pour attribuer ces reproductions à la même main. Différentes observations sont échangées à ce sujet entre MM. Lévy de la Marche, Müntz, Duplessis, Berger et de Geymuller.

M. Emile Payard communique une stèle trouvée à Hippone et représentant un homme avec un agneau à ses pieds (sans doute une stèle votive).

M. Blanchet lit un mémoire sur des patères en argent trouvés à Eze (Alpes-Maritimes) et où se trouve figurée l'apothéose d'Hercule.

M. Héron de Villefosse communique de la part de M. Gavault un note sur une stèle votive découverte à Alger.

M. Ravaisson-Mollien donne des renseignements sur les études faites par Léonard de Vinci, et par d'autres savants d'après lui, dans le but de permettre à l'homme de voler dans les airs, et signale à ce propos la belle publication du manuscrit de Léonard entreprise par MM. Sabachnikoff et Piumati.

M. Edouard Blanc présente une inscription relevée par lui en Tunisie et remontant au règne de Nerva. Sa teneur permet de rectifier l'opinion qui plaçait l'ancienne ville de Thigès dans l'oasis d'El Oudian.

NÉCROLOGIE

—

On annonce la mort du peintre Armand **Bernard**, ancien pensionnaire de la villa Médicis, décédé en sa soixante-quatrième année, chez les frères Saint-Jean-de-Dieu.

—

M. **Imbert**, peintre-décorateur du Théâtre-des-Arts, à Rouen, est décédé dans cette ville le 26 février.

—

On annonce de Wiesbaden, la mort, à l'âge de soixante-quatorze ans, de l'archéologue russe Charles **de Becker**.

BIBLIOGRAPHIE

—

Richard Muther : *Histoire de la Peinture au* XIX^e^ *siècle* (en allemand). — Munich, Hirth, 3 volumes. (Voir la *Chronique* du 8 avril 1893.)

Nous avons annoncé l'année passée l'apparition du premier fascicule de cette grande « *Histoire de la Peinture au* XIX^e^ *siècle* » tentée un peu prématurément, semble-t-il, par un des meilleurs critiques d'art allemand, le Dr Richard Muther, conservateur au Cabinet des Estampes de Munich.

Les trois énormes volumes sont parachevés, et, de Munich, se sont répandus dans tous les pays de langue allemande. Il ne manquera à cette histoire, si l'auteur ne lui donne pas un complément, que les six prochaines années de peinture, car elle clôt très précisément sur des renommées à peine d'hier, quelques-unes à peine encore d'aujourd'hui. Les peintres les plus notoires des Expositions de 1893 y ont déjà leur grand paragraphe sinon leur chapitre : ainsi MM. Ary Renan, Aman Jean, Helleu, parmi les Français ; Boecklin et Stuck, parmi les Allemands ; Khnoppf, parmi les Belges. On voit que les admirations du Dr Muther sont loin d'être retardataires. Au reste, l'éclectisme et l'impartialité de cette histoire de la peinture sont aussi strictes que possible.

La France occupe dans ce copieux livre la place la plus importante, celle qui lui est due, presque autant de pages à elle seule que l'Angleterre et l'Allemagne réunies. C'est assez dire que cet honneur, au reste si justement mérité, lui a été accordé sans aucun marchandage et sans aucun regret. Il est toujours agréable d'enregistrer un tel hommage quand il vient et de l'étranger et d'une autorité telle que M. le Dr Muther.

Le plan de cette œuvre colossale, dont toute l'Allemagne artistique s'est préoccupée ces derniers mois, est particulièrement remarquable. Rarement vit-on ensemble si bien ordonné, équilibre si parfait dans toutes les subdivisions, embranchements et sous-embranchements, fil conducteur si expertement démêlé pour suivre, par exemple, le cours d'une influence de France en Russie à travers l'Allemagne, et du Japon en France s'il s'agit de réalisme ; d'Italie en Angleterre, puis d'Angleterre en France de nouveau, s'il s'agit de préraphaëlisme.

Au sens de M. Muther, Goya, Greuze et Hogarth sont les trois grands précurseurs de l'Art moderne, qu'il fait commencer à eux. Ce point de départ établi, il est du plus vif intérêt de constater la science consommée dont dispose l'auteur pour exploiter et mettre au jour tous les filons de cette mine si riche, déjà tant fouillée en tous sens, mais dont aucun critique n'avait encore tracé le plan avec une telle précision. La documentation du Dr Muther n'omet les travaux d'aucun de ses prédécesseurs : pas un article de la *Gazette des Beaux-Arts* n'est oublié. Ne veut-on qu'un exemple de cette probité synthétique ? qu'on se contente de lire l'immense chapitre consacré au seul Millet, qui apparaît au critique allemand comme le maître par excellence, dont l'art est la clef de voûte de toutes les tendances réalistes et idéalistes des écoles modernes, pour une fois justement pondérées en un seul homme.

Les cinq grands chapitres qui devaient diviser l'œuvre du Dr Muther, et que nous avions annoncés, étaient on s'en souvient : I. *L'Héritage du* XVIII^e^ *siècle ;* II. *Le Retour au passé ;* III. *Les Conquêtes de l'Esprit moderne ;* IV. *Les Peintres de la Vie ;* V. *Le Nouvel Idéalisme*. Ce dernier chapitre, forcément incomplet, s'arrête pour ainsi dire sur la journée d'hier et non point sur un mouvement achevé. Stuck, qui succède à Boecklin en Allemagne, n'en est pas encore, espérons-le, à la moitié de sa carrière, et Boecklin lui-même devient, avec l'âge, un coloriste toujours plus fougueux, qui peut nous réserver encore quelques surprises. Le livre du Dr Muther, dans sa parfaite impartialité, ne conclut du reste pas autrement qu'en prêchant le triomphe de l'individualisme en dehors de toute école, de tout esprit de parti, de toute idée préconçue. Aussi, tandis qu'il indique en France J. F. Millet comme exemple, il choisit en Allemagne Menzel, et il

clôt son volume en prononçant une dernière fois son nom.

Mille gravures, reproduisant aussi bien tout ce qui eut son heure de célébrité que beaucoup de belles œuvres, inconnues ou oubliées du fait de leurs propriétaires ou des circonstances, font à cette œuvre une parure très variée, et suffisent amplement par leur choix et leur expressif groupement à permettre aux curieux qui ignorent l'allemand de se faire une idée du bon ordre et du nombre de renseignements que renferme ce travail de bénédictin.

Deux ou trois oublis cependant sont regrettables, mais sont à reprocher au Dr Muther, uniquement parce qu'il a voulu être absolument complet dans les détails. En Suisse, il passe sous silence certaines individualités importantes : Edmond de Pury, Léon et Aug. Henry Berthoud, Buchser, Stückelberg, Preiswerk, Sandreuter et Hodler. La jeune école polonaise est à peu près ignorée. De même l'artiste dont l'œuvre renferme toute la Roumanie : N. J. Grigoresco, qui était, en outre, à citer comme peintre de la guerre russo-turque à côté de Vereschagine... J'ai le droit, n'est-ce pas, de signaler ces quelques involontaires négligences, puisque M. le Dr Muther a consacré tout un chapitre, du reste si juste à tous points de vue et si bien compris, aux Japonais contemporains.

WM. RB.

—

Le tome second de *Dégénérescence*, par MAX NORDAU, traduit de l'allemand par A. Dietrich, vient de paraître chez Félix Alcan. Nous n'avons rien à ajouter au compte rendu qui a été donné du premier volume ; on retrouve la même âpreté de critique, les mêmes jugements ingénieusement motivés et concluant à des condamnations souvent excessives. L'auteur en terminant tire l'horoscope du vingtième siècle : « L'Art de l'avenir, écrit-il, ne sera ni seulement romantique, ni seulement réaliste, ni seulement individualiste, mais parlera, après comme avant, aussi bien par l'anecdocte à la curiosité que par l'imitation à la joie de reconnaître, et, par l'extériorisation de la personnalité de l'artiste, à la sympathie. » En somme, il n'y aura rien de changé ; est-ce tant mieux ?

A. DE L.

—

Science et Poésie. — Incompatibilités prétendues, Conciliation par l'esthétique, par MAURICE GRIVEAU. Paris, chez Roger et Chernoviz, 7, rue des Grands-Augustins, 1893.

L'auteur cherche à établir que *Science* et *Poésie* ne sont point deux termes inconciliables, irréductibles l'un à l'autre ; ils ne répondent point à deux catégories de faits séparés dans le monde extérieur ; un même objet suggère à la fois émotion et notion ; il renseigne et il exprime ; il est, en même temps, réalité qu'il faut connaître, beauté — ou laideur — qu'on doit sentir. M. Maurice Griveau propose une science de l'esthétique qui s'appuie sur les travaux de Helmholtz, Taine, Guyau, Chevreul, Sully-Prudhomme, Charles Henry, Darwin, Herbert Spencer, Grant Allen, Fechner ; et il espère, en particulier, que lorsque l'esthétique aura une lexicologie, une syntaxe, une rhétorique spéciales, rationnelles et scientifiques, nous serons tous plus en état de mieux apprécier et de sentir plus pleinement les œuvres d'art.

—

Nous venons de recevoir les deux premiers fascicules d'un important ouvrage sur l'*Architecture française civile et domestique du* XIe *au* XVIe *siècle*. C'est un recueil de documents classés méthodiquement avec tous détails graphiques servant à la restitution complète des monuments visés : l'ensemble comprendra six cents planches dessinées par MM. GÉLIS-DIDOT et TH. LAMBERT, architectes, et formera 15 fascicules réunis en trois volumes.

Nous reviendrons sur cette publication, faite par Aulanier et Cie, éditeurs, quand elle sera plus avancée.

Journal de la Jeunesse. — 1109e livraison. — Texte par Pierre Maël, Danielle d'Arthez, Cécile Segaud, le commandant Stany et Louis Barron. Illustrations de : A. Paris, Myrbach, Zier, etc.

Tour du Monde. — 1730e livraison. — Six semaines sur le Nil, par M. E. Cotteau. — Seize dessins de Th. Weber, Privat, Bazin, Ruffe, Maynard, Boudier et une carte.

Bureaux à la librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

CONCERTS DU DIMANCHE 11 MARS

—

Conservatoire. — Symphonie en *la* majeur (Mendelsshon) ; Les *Bohémiens*, chœur (Schumann) ; *Concerto* pour hautbois (Hændel), M. G. Gillet ; Les *Saintes-Maries de la mer*, 3e et 4e parties (Paladilhe) ; Ouverture d'*Egmont* (Beethoven).

Concert Lamoureux. — Symphonie en *si* bémol n° 1 (Schumann) ; *Jeanne d'Arc au bûcher* (Listz) ; *Introduction* et *rondo capriccioso*, pour violon (Saint-Saëns) ; *Suite poétique*, pour orchestre (C. Galeotti) ; *Rêves*, poème (Wagner) ; *Grande marche de fête* (Wagner).

Concert Colonne. — Le *Requiem* de Berlioz avec le concours de M. Warmbrodt.

On nous écrit de Lyon qu'après E. Isaye et Sarasate, la Société de musique classique a fait entendre Mme Emilie Blanc, une pianiste de grande race dont le succès n'a pas été moindre que celui des deux illustres maîtres de violon.

—

MM. Hans Richter, de Vienne, et Richard Strauss, de Weimar, participeront, avec MM. Hermann Levi et Félix Mottl, à la direction musicale des représentations modèles qui seront données cette année à Bayreuth, du 19 juillet au 19 août, et seront consacrées à *Parsifal*, à *Tannhœuser* et à *Lohengrin*, monté pour la première fois au théâtre Wagner.

Parsifal sera joué les 19, 23, 26, 29 juillet, 2, 5, 9, 15 et 19 août.

Lohengrin les 20, 27 juillet, 3, 10, 12 et 16 août.

Tannhœuser les 23, 30 juillet, 6, 13 et 18 août.

SUPPLÉMENT AU CATALOGUE
DES
GRAVURES ET EAUX-FORTES
PUBLIÉES PAR LA
GAZETTE DES BEAUX-ARTS

ANNÉE 1893

N° d'ordre	PEINTRES	GRAVEURS	SUJETS	PRIX DES ÉPREUVES			
				Sur Parchemin	Sur Japon	Avant la lettre	Avec la lettre
1120	S. del Piombo.	Jasinski	Le Cardinal Pucci (Musée Impérial de Vienne).....	»	15	5	3
1121	Th. Lawrence	A. Bertrand..	La Princesse Clémentine de Metternich (planche en couleurs).	»	»	30	20
1122	Rembrandt...	Héliogravure Dujardin.	Le Butor (Musée de Dresde) ...	»	»	»	»
1123	Duccio.....	Héliogr. Georges Petit.	La Vierge entourée d'anges....	»	»	4	2
1124	Velasquez....	H. Manesse...	Portrait d'homme (Musée de Rouen).....	»	15	6	3
1125	Titien.....	E. Decizy	Nymphe et Berger.....	15	15	5	3
1126	Raphaël.....	Héliogravure Dujardin.	La Vierge au Poisson.....	»	»	4	2
1127	Mantegna....	A. Bertrand..	Sainte Famille.....	»	»	5	3
1128	Clodion.....	Héliogravure Dujardin.	Bas-relief demi-circulaire en bronze.....	»	»	»	»
1129	E. Meissonier.	Héliogr. Georges Petit.	Sur l'Escalier.....	»	»	4	2
1130	—	—	Portrait de Mme E. M.....	»	»	4	2
1131	A. Bœcklin...	L. Muller.....	Sirènes et Tritons.....	»	15	6	4
1132	A. Moro.....	H. Manesse ..	La Reine Marie d'Angleterre...	20	15	5	3
1133	Frans Snyders	A. Gilbert....	La Fruitière	»	15	6	3
1134	Baschet.....	—	Francisque Sarcey chez sa fille.	»	»	6	4
1135	J. Bail.....	E. Decisy....	La Besogne faite.....	»	15	6	4
1136	A. Bœcklin...	L. Muller.....	Les Pêcheurs de Sirènes.....	»	15	6	4
1137	A. Edelfelt...	Héliogr. Georges Petit.	Repasseuses.....	»	»	4	2
1138	Cl. Popelin...	Héliogravure Dujardin.	Henri IV (Email)	»	»	4	2
1139	De Largillière	—	Pierre-Vincent Bertin.....	»	»	4	2
1140	—	—	Mlle Duclos	»	»	4	2
1141	Bramley.....	F. Milius.....	Vieux Souvenirs	»	15	6	4
1142	Chassériau...	Héliogr. Georges Petit.	Alexis de Tocqueville.....	»	»	4	2
1143	Mme Nely Jacquemart....	A. Gilbert....	Adolphe Thiers.....	»	15	5	3
1144	P.-P. Rubens.	Kratké.....	Cérès et Pomone.....	»	15	5	3
1145	—	Phototyp. Larger	Armure allemande, vers 1590, vue de dos.....	»	»	»	»
1146	Ingres.....	Héliogr. Georges Petit.	Delecluze (Collection de Mme Viollet-le-Duc).....	»	»	4	2
1147	Van Dyck....	F. Courboin..	Van Dyck et Endymion Porter (Musée du Prado).....	»	15	5	3
1148	Vittore Pisano	A. Bertrand..	Portrait présumé de Marguerite Gonzague (Pl. en couleurs)..	»	»	30	20
1149	G. Moreau....	Héliogr. Georges Petit.	Pasiphaé (Email peint pr Grand'homme).....	»	»	4	2
1150	Burne Jones..	Jasinski.....	Persée et les sœurs de Gorgone.	»	15	5	3
1151	—	Héliogr. Georges Petit.	Parure d'or ciselé ornée d'émaux peints par Grand'homme	»	»	4	2
1152	—	Héliogravure Dujardin.	Prince persan.....	»	»	4	2

Le Rédacteur en chef, gérant : ALFRED DE LOSTALOT.

Paris. — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart.

N° 36. — 1894 BUREAUX : 8, RUE FAVART 24 Novembre

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois. . . . . 8 fr

PROPOS DU JOUR

Quatre cent mille marks font, si j'en crois Larousse, cinq cent mille francs de monnaie française. Le chiffre n'est pas officiel; nous apprendrons peut-être qu'il s'en faut de quelques unités; mais il est éloquent dans toutes les langues. Or, ce demi-million, c'est la somme qu'a payée le Musée de Berlin pour l'achat du Rembrandt que nous avons signalé, où l'on voit le ministre C.-C. Ansloo adressant, dans son cabinet, des consolations à une femme en deuil. Rares sont les chefs-d'œuvre des maîtres d'autrefois qui, brusquement, changent de pays, passent des frontières, passent même la mer quelquefois, cent et mille fois payés au prix de l'or, soit aux enchères, soit sans compétition, par surprise.

Pourquoi faut-il que la France soit forcément muette, inactive, sinon résignée devant la lutte internationale des budgets de l'ancien et du nouveau monde qui s'entrechoquent dans le tournoi ? Toute belle chose qui passe à l'encan est signalée et proposée pour la forme aux Musées français, qui, fatalement, excipent du fameux *non possumus*. Leur responsabilité est à couvert par cas de force majeure; aucun reproche ne peut leur être adressé; mais ce *non possumus* n'est pas une antienne, c'est un glas.

Voyez le langage du *Times;* il ne dissimule pas sa mauvaise humeur à l'idée que le bijou de la collection Ashburnham est désormais tombé pour toujours entre les mains allemandes; il insinue qu'une souscription publique aurait permis à l'Angleterre de garder le chef-d'œuvre chez elle. Voyez aussi le langage d'une revue d'art allemande du format de notre *Chronique :* « Quand une collection publique, la *première du Royaume de Prusse*, veut s'élever au rang de galerie de premier ordre, elle ne doit pas reculer devant les conditions qu'on lui fait, surtout quand l'Empereur a témoigné que... ». Epargnons à nos lecteurs la fin d'une traduction pénible espérons que le cri de misère unanimement poussé par les amateurs d'art trouvera un écho à la tribune du Palais-Bourbon.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Une Exposition de dessins et croquis de **Manet,** provenant de son atelier, est ouverte, jusqu'au 20 décembre, à la galerie A. Vollard, 37, rue Laffitte.

—

MM. A. Jacquin et A. Ogier présentent, à la galerie Georges Petit, une Exposition d'**aquarelles et pastels,** ouverte jusqu'au 1er décembre.

—

Les jeunes artistes qui désireraient se porter candidats, pour l'année 1895, aux **bourses** fondées par le Conseil général, sont invités à se faire inscrire à l'Hôtel-de-Ville, — Ces bourses sont au nombre de cinq, d'une valeur de 1.200 francs chacune, et devront être réparties entre les jeunes peintres ou sculpteurs sans fortune, nés dans le département de la Seine, qui auront, dans leur spécialité, remporté le plus de récompenses dans leurs études.

—

Pour l'Art ouvrira, le 12 janvier 1895, sa troisième Exposition annuelle dans les galeries du Musée de l'Etat, à Bruxelles. Le dernier délai fixé pour la réception des œuvres est le 5 janvier prochain. Rappelons que la Société « Pour l'Art » fut la première en Belgique à ouvrir ses portes aux Arts décoratifs, et que nos artistes ont trouvé chez elle l'hospitalité la plus désintéressée.

—

Il existe à **Bruxelles** un Cercle des Arts et de la Presse qui a formé le projet de réformer

en Belgique l'esthétique des villes. Il organise, à cet effet, un concours « d'art appliqué à la rue ». Revêtir d'une forme artistique tout ce que les progrès ont acquis d'utile à la vie publique contemporaine ; transformer les rues en musées pittoresques constituant des éléments variés d'éducation pour le peuple ; rendre à l'art sa mission sociale d'autrefois, en l'appliquant à l'idée moderne dans tous les domaines régis par les pouvoirs publics : tel est le but de l'œuvre.

Le concours se divise en deux parties : 1° un concours de façades et d'enseignes décoratives ; 2° un concours comprenant l'exécution de modèles de candélabres, réverbères, fontaines, bornes-poste, bancs, colonnes-affiches, etc. Le jury sera nommé par le gouvernement, l'autorité provinciale, l'autorité communale, les artistes concurrents et le Cercle des Arts et de la Presse. On organisera successivement à Bruxelles, à Anvers, à Gand et à Liège des expositions générales de toutes les œuvres admises.

—

On annonce pour 1896 une Exposition internationale d'Art à **Buda-Pesth**. Des invitations particulières seront envoyées aux artistes.

NOUVELLES

—

*** La Société Nationale des Beaux-Arts ayant décidé de faire frapper une médaille de chacun de ses présidents, vient de confier à M. Alexandre Charpentier, sculpteur, l'exécution des deux premières : celle du président-fondateur, E. Meissonier et celle du président actuel, M. Puvis de Chavannes.

*** M. Pol Neveux, attaché à la Bibliothèque Mazarine et au secrétariat particulier du Ministre de l'Instruction publique, est nommé sous-bibliothécaire de l'Ecole des Beaux-Arts, en remplacement de M. Fournereau, appelé à d'autres fonctions.

*** Les Amis des Monuments parisiens ont offert à l'hôtel des Sociétés savantes, rue Serpente, un banquet à M. Georges Berger, député de la Seine, et à ceux de ses collègues qui ont sauvegardé la perspective de l'esplanade des Invalides en obtenant du ministre des travaux publics, après un débat parlementaire, l'engagement que la gare qui doit y être édifiée par la Compagnie de l'Ouest serait souterraine.

M. Georges Berger a annoncé qu'il avait obtenu de la Commission du budget le vote des crédits nécessaires à la reconstruction de la Cour des Comptes. 3.500.000 fr. étaient, en effet, nécessaires pour l'aménagement du pavillon de Marsan, qu'on avait résolus d'affecter au Conseil d'Etat et à la Cour des Comptes. Or, le prix de la construction du nouveau palais devant s'élever à 7 millions environ, M. Georges Berger, d'accord avec le ministre des finances, a fait décider qu'on y transporterait les archives du Grand-Livre, actuellement déposées à la caserne de l'Assomption. La vente des terrains où s'élèvent actuellement ces bâtiments ainsi rendus libres, donnera certainement 3 ou 4 millions ; l'opération pourra donc être faite sans charge importante pour le budget.

*** Le monument élevé à Rouen, place Cauchoise, à la mémoire de Pouyer-Quertier, vient d'être inauguré. La partie architecturale a été exécutée d'après les dessins de M. J. Adeline, et la partie sculpturale est l'œuvre de M. Alphonse Guilloux.

*** Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts est autorisé à accepter, au nom de l'Etat, l'armure en fer repoussé de Henri IV, léguée au Musée du Louvre par Mme Henry, née Guébin.

Nouvelles du Louvre

—

En même temps qu'il opère d'importants remaniements dans les salles de la Renaissance, le Louvre procède à d'autres améliorations des plus utiles. L'emplacement, réservé jusqu'ici à la chalcographie et au logement du secrétaire agent-comptable, transformé et aménagé *ad hoc*, s'ouvrant sur la salle Rude, recevra les sculptures modernes que lui enverra le Luxembourg. La chalcographie sera transportée dans un local du bord de l'eau, affecté anciennement aux logements des artistes qui demeuraient au Louvre.

Pour offrir aux marbres et terres cuites, exposées dans les différentes salles de la sculpture française, un fond en couleur qui les fît mieux ressortir que les parois blanches d'aujourd'hui, on avait essayé, dans les salles Chaudet et Rude, une couche de peinture d'un rouge trop sombre, dans lequel les sculptures semblaient s'enfoncer. M. Blondel, le nouvel architecte du palais, a su trouver un ton de rouge ancien, apâli et harmonieux, qui sera pour les marbres un fond très avantageux, où leurs formes pourront se modeler délicatement.

Rappelons que c'est dans cette portion même du Louvre que furent magnifiquement installées, en 1673, l'Académie française et l'Académie des médailles et inscriptions (1).

Autre changement : les *Ports de mer*, de Joseph Vernet, ont été transportés au musée de marine, où, quoique relégués au second étage, ils sont placés en meilleur jour. Dans le local jadis affecté à ces marines seront réunies les peintures de l'école allemande, éparses maintenant dans diverses salles.

Enfin, le Louvre attend quatre panneaux décoratifs, dont le Ministère des finances va

(1) Voir *Les Logements d'artistes au Louvre*, par M. O. Merson, *Gazette des Beaux-Arts*, 1881, t. I, p. 264, et t. II, p. 277.

se dessaisir en sa faveur. Ces quatre panneaux, *le Repos des Bergères*, *la Vendange*, *la Toilette* et *le Bain de Diane*, retrouvés, il y a une dizaine d'années, dans un coin de magasin, sont attribués à François Boucher.

Acquisition d'Estampes Japonaises

PAR L'UNION CENTRALE DES ARTS DÉCORATIFS

L'Union Centrale des Arts décoratifs vient d'acquérir, pour la bibliothèque de la place des Vosges, une collection de dessins japonais, composée de plusieurs milliers de pièces. On y trouve de grands panneaux représentant des paysages, des sujets de fleurs et d'animaux, des scènes d'intérieur ou des personnages religieux, en même temps qu'une série nombreuse de modèles pour les éventails, les écrans, les laques, les paravents, les broderies, les vêtements, et pour toutes les branches de l'art industriel de l'Extrême-Orient. Certains de ces dessins semblent des miniatures tracées par le pinceau le plus délicat; d'autres, au contraire, sont traités comme des esquisses et des études, avec un faire large et hardiment réaliste. Les premiers datent d'une époque relativement ancienne, tandis que les autres sortent probablement de l'atelier d'un ou de plusieurs peintres qui travaillaient pour l'industrie, et qui avaient recueilli des documents antérieurs, pour s'en inspirer ou pour les répéter. Cette collection, qui ne pourra être montrée avant plusieurs mois, en raison du temps considérable que ce classement exigera, est l'une des plus heureuses acquisitions que la bibliothèque de l'Union centrale ait faite dans ces dernières années. Jusqu'ici, elle ne possédait que des matériaux assez rares sur l'histoire artistique du Japon; désormais, elle pourra mettre à la disposition des artistes et des amateurs un ensemble de pièces originales qui leur feront connaître les procédés et la technique de cet art original et plein de charme.

Académie des Beaux-Arts

Séance du 17 novembre

Le maire de Poissy a informé l'Académie que l'inauguration de la statue élevée, dans cette ville, à Meissonier, aura lieu dimanche 25 novembre, à deux heures et demie. Il a prié la Compagnie de vouloir bien s'y faire représenter.

MM. Lenepveu, Bouguereau, Fremiet (auteur de la statue), Normand, Jacquet, Théodore Dubois, Larroumet et Daumet, président, ont été délégués pour représenter leurs collègues à cette inauguration.

Le secrétaire perpétuel a donné lecture du rapport qui doit être inséré à l'*Officiel* sur les envois de Rome en 1894.

Académie des Inscriptions

Séance publique annuelle

M. Paul Meyer, président, a rendu hommage à la mémoire des membres que l'Académie a perdus pendant l'année, parmi lesquels le commandeur J.-B. de Rossi, dont la *Gazette des Beaux-Arts* tient à honneur de parler dignement dans son prochain numéro. Puis, il a proclamé les prix décernés en 1894; nous relèverons dans la liste les noms suivants, qui sont ceux de collaborateurs de la *Gazette:*

(Prix ordinaire de l'Académie), M. Ch. Diehl;
(Prix Bordin), M. Georges Bénédite:
(Prix Fould), M. Gustave Gruyer;
(Prix Brunet), M. Maurice Tourneux.

Après la lecture d'une notice de M. H. Wallon sur feu Alfred Maury, M. Homolle a fait à l'assemblée l'exposé des résultats donnés par les fouilles de Delphes.

Le Sculpteur Timothée

Avant les fouilles du gouvernement grec à Epidaure, le sculpteur Timothée n'était guère pour nous qu'un nom; tout ce que nous savions, c'est qu'il était l'auteur des sculptures de la frise méridionale du mausolée d'Halicarnasse, travail où il avait eu pour associés outre Scopas, Bryaxis et Léocharès; nous savions aussi que son style devait se rapprocher de celui de Léocharès, puisque, suivant Vitruve, une statue de Mars à Halicarnasse était attribuée par les uns à Léocharès, par les autres à Timothée. Enfin, il était du nombre des artistes dont les œuvres furent très appréciées à l'époque romaine: Pline rapporte qu'une Diane de sa main, au temple d'Apollon Palatin à Rome, ayant été endommagée, le sculpteur Avianius Evander fut chargé de lui refaire une tête. C'est là, soit dit en passant, une des rares mentions littéraires d'une *restauration* faite dans l'antiquité. Les autres œuvres attribuées par les anciens à Timothée, un Esculape à Trézène, des athlètes, des guerriers et des chasseurs en bronze, ne nous éclairent d'aucune façon sur sa personnalité d'artiste.

Les fouilles d'Epidaure ont fait découvrir toute une série de belles sculptures, aujourd'hui au musée d'Athènes, qui décoraient le grand temple d'Esculape, construit en 390 avant Jésus-Christ. Or, en interprétant, avec sa sagacité ordinaire en matière épigraphique, une inscription découverte à Epidaure, M. Foucart a mis hors de doute, en 1890, que le sculpteur Timothée avait fourni pour 900 drachmes les maquettes des statues des frontons et des acrotères du temple d'Epidaure. L'inscription nous apprend encore que Timothée n'a exécuté, de sa propre main, que les acrotères de l'un des frontons (on ne nous dit pas malheureusement lequel). Celles de l'autre fronton sont l'œuvre d'un sculpteur dont le nom commençait par *Théo...*, peut-être *Théoxénidas*, qui est mentionné comme l'auteur d'une partie des frontons.

Voilà donc un point acquis: la décoration sculpturale du temple d'Epidaure, découverte par M. Cavvadias, est l'œuvre de Timothée; s'il ne l'a pas tout entière exécutée lui-même, il en a fourni les modèles, comme Phidias fit sans doute pour le Parthénon, et cela rend bien compte du caractère homogène de ces œuvres qui avait tout de suite frappé M. Cavvadias.

Le même archéologue avait encore remarqué que les sculptures d'Epidaure ressemblaient à celles du mausolée d'Halicarnasse: cela s'explique maintenant de la manière la plus naturelle.

M. Winter, dans un article récent des *Mittheilungen* de l'Institut allemand d'Athènes, est allé plus loin. Comme décorateurs du mausolée, Pline cite Scopas et Bryaxis, Timothée et Léocharès. Or, nous savons d'autre part qu'à l'époque où s'élevait le mausolée (350 avant Jésus-Christ), Scopas, né vers l'an 400, était déjà un artiste d'un certain âge, tandis que Bryaxis et Léocharès étaient des jeunes gens. On peut donc supposer que Bryaxis était l'élève, le chef d'atelier de Scopas, et que Léocharès était de même l'auxiliaire favori de Timothée. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que Bryaxis est, sans conteste, un artiste de la lignée de Scopas, tandis que l'analogie de style entre Timothée et Léocharès explique que les critiques anciens aient hésité entre leurs noms dans le cas de la statue de Mars à Halicarnasse.

M. Winter a eu le mérite de montrer, en 1892, que l'Apollon du Belvédère, généralement attribué aux environs de l'an 280, présente de frappantes analogies de style avec la statue de Ganymède enlevé par l'aigle, dont la meilleure réplique est au Vatican. Or, les anciens ont vanté un groupe en bronze de Léocharès, qui représentait le même sujet, et la célébrité du motif conservé par la réplique du Vatican est attestée par le nombre de copies anciennes qui en subsistent. Le Ganymède étant de Léocharès, l'Apollon du Belvédère est probablement du même auteur, ce qui oblige à placer cette statue vers 340, un demi-siècle avant l'époque à laquelle on l'attribuait jusqu'à présent.

Le Musée du Capitole possède une statue de Léda debout, la main gauche levée et soulevant la draperie, tandis que, de la main droite, elle presse le cygne contre son sein. En rapprochant cette statue d'une des sculptures découvertes à Epidaure, qui représente une Néréide assise à droite sur un cheval marin, M. Winter a observé, avec beaucoup de raison, que le traitement des draperies présente des ressemblances singulières dans ces deux œuvres. La tête de la Néréide d'Epidaure fait malheureusement défaut, mais nous avons d'autres têtes de même provenance dont le style est apparenté à celui de la Léda du Capitole.

On peut donc considérer comme vraisemblable que la Léda du Capitole dérive de l'école de Timothée. Or, comme il s'est trouvé, dans cette école, un artiste de grand talent, Léocharès, pour créer le groupe célèbre de Ganymède, association d'un éphèbe avec un oiseau, il n'est certainement pas trop hardi de lui attribuer aussi l'invention de la Léda, association d'un oiseau avec une femme.

Un archéologue de génie, le seul des grands antiquaires allemands de ce siècle, avec O. Müller, dont les œuvres puissent encore être lues avec fruit, Otto Jahn, écrivait en 1847 : « Le Ganymède de Léocharès peut bien avoir fourni le motif de la Léda et il est bien probable que les deux œuvres appartiennent à la même époque. » O. Müller avait déjà eu, en 1832, la même impression. Elle se trouve confirmée et précisée aujourd'hui. Seulement, M. Winter pense que la Léda est antérieure au Ganymède et que cette statue doit plutôt être attribuée au maître de Léocharès, Timothée. C'est là une nuance d'opinion que nous n'avons pas, que je sache, les moyens de contrôler, mais ce n'est, après tout, qu'une nuance, et il n'en reste pas moins le fait acquis, que l'Apollon du Belvédère, la Léda du Capitole, les sculptures d'Epidaure et une partie de celles du mausolée d'Halicarnasse sont les produits d'une même école d'art, école d'origine attique, influencée à ses débuts par Alcmène, et dont les œuvres les plus anciennes que nous possédions sont les bas-reliefs de la Balustrade de Niké sur l'Acropole.

SALOMON REINACH.

REVUE DES REVUES

X **Revue des Deux-Mondes** (15 novembre 1894). — Les intelligentes études de M. R. de La Sizeranne sur la peinture anglaise contemporaine se terminent par l'examen de la peinture actuelle d'histoire, de genre, de portrait et de légende pure dans le Royaume-Uni. Le triomphateur, dans le domaine de l'histoire rétrospective, est Alma Tadema, un Hollandais de naissance, à qui le critique fait la part belle ; — le représentant du *genre* est sir J. E. Millais qui, à juste titre, aurait aussi pu prendre place parmi les initiateurs de l'école préraphaélite, mais que les scènes d'émotion intime et romanesque ont évidemment accaparé au détriment du grand art. — M. H. Herkomer, le maître du portrait, vint d'Allemagne à Londres et y eut des débuts difficiles. La robuste manière dont il individualise ses modèles est également respectée des deux côtés du chenal. — Enfin, sir Edward Burne-Jones, sur lequel il a tant été écrit en ces temps derniers, le peintre des élysées mélancoliques et des tristes légendes, trouve encore une fois ici un juge équitable et sympathique. L'obsession des grands exemples qu'il a soufferte, les conventions techniques qu'il s'est imposées et la portée presque uniquement morale de son œuvre paraissent, cette fois, définitivement pesées et passées, comme l'or, à la coupelle.

Y **Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris.** — Dans le dernier fascicule, fin de l'inventaire des tapisseries et des tableaux appartenant à Louvois. La première partie relevait *soixante-seize* peintures, la seconde porte à *deux cent soixante-deux* le chiffre des tableaux que possédait le Ministre de Louis XIV, répartis en ses logements de Paris, de Meudon, de Versailles, de Saint-Germain ; dans le nombre quelques pastels, beaucoup de portraits, plusieurs copies et

des œuvres originales de Titien, Giorgione, Albano, Jordaens, Poussin, Mignard, Le Brun. Louvois avait collectionné aussi des sculptures, bustes, vases, statues, et des armes.

Z **Magasin Pittoresque** (1er et 15 novembre). — Étude sur la littérature et l'imagerie de colportage en Italie, par M. Eugène Müntz, avec gravures. Les rivalités de clocher, les commérages, la politique, la morale, la religion, la gloire des armes, l'amour approvisionnent, comme chez nous, cette littérature populaire, et des rimailleurs humoristes chantent aussi « l'année courante entre les créanciers et les débiteurs, » ou bien « la mort de la monnaie ».

OO **La Construction Moderne** (10 novembre), contient une notice intéressante sur Duban, dans laquelle l'auteur, M. C. Lucas, introduit une lettre fort curieuse du maître-architecte à son ami Duc ; cette lettre date de la fin de 1829. — Dans le numéro du 17 novembre, notice sur le Palais de Justice de Briolay (Maine-et-Loire), construction du XIIe siècle, passablement conservée en quelques-unes de ses parties.

---

* **La Grande Encyclopédie** (499e livraison). — Fin de l'article *Italie* : c'est M. E. Bertaux qui résume l'histoire de la sculpture, de la peinture et de l'architecture italiennes depuis le XIVe siècle ; M. H. Lavoix traite la musique italienne et joint à sa partie une bibliographie minutieuse.

V **Revue Illustrée** (15 novembre 1894). — *Deux collaborateurs de Bernard-Palissy* : ce sont MM. A. Didier et..... Victorien Sardou. M. E. Maindron nous apprend que tous deux se sont, au cours de soirées chez Allan Kardec, laissé diriger la main par le défunt potier d'Henri II. Cela est bien étrange ; mais les dessins de M. Sardou ont une certaine grâce folle qui fera songer plus d'un Sâr.

O **Revue des Revues** (15 novembre 1894). — M. Auguste Strindberg, le célèbre auteur dramatique suédois, développe un piquant paradoxe sur *Le hasard dans la production artistique*, où la cause de l'inspiration effrénée est défendue avec la conviction que les Scandinaves apportent au développement de toutes leurs utopies.

... **Archivio storico dell' Arte** (novembre 1894). — M. Supino, qui a organisé le Musée du beau cloître de Saint-François, à Pise, examine les œuvres les moins connues de Benozzo Gozzoli, le célèbre peintre du Campo Santo. Il ne manque pas de citer la *Glorification de Saint-Thomas* du Louvre, qui se trouvait anciennement dans la cathédrale de Pise.

... Seconde partie de l'étude de Miss C. Jocelyn Foulkes sur les Expositions d'art italien de cette année à Londres. Plusieurs œuvres sont reproduites d'après de bonnes photographies. Signalons notamment les tableaux de la collection Ashburnham : un Botticelli des plus authentiques, la *Mort de Lucrèce*, pendant de la *Mort de Virginie*, de la collection Morelli de Bergame ; un précieux panneau du Pisanello, *Saint Hubert à la Chasse* (*Gazette des Beaux Arts*, oct. 18[illegible]) ; un très beau portrait de Palma Vecchio. Parmi les maîtres lombards, deux Madones de P. Pietrini, une de Gaudenzio Ferrari et une remarquable série de portraits, entre autres celui d'un jeune homme qui a pu être pris pour un Léonard, bien qu'il soit d'Ambrogio de Predis, signé de son monogramme et daté 1494.

... Suite de la monographie consacrée par M. E. Calzini à Marco Palmezzano et aux rapports de ce peintre avec son grand maître Melozzo da Forli.

... M. G. Frizzoni présente la célèbre *Madone à l'Ecuelle* de Parme, du Corrège, replacée dans son ancien cadre architectural, d'où elle avait été enlevée au temps de Napoléon Ier pour être envoyée à Paris, et dont elle était restée séparée depuis lors.

= Le **Magazine of Art**, numéro de novembre. *La Vie du Christ*, de M. James Tissot, par Robert H. Sherard. — On sait que, pendant la première partie de sa vie, M. Tissot s'était surtout consacré à la peinture de genre. C'est seulement vers 1884 que, à la suite de circonstances trop longues pour être relatées ici, son talent prit une orientation nouvelle. Une des premières manifestations de cet idéal nouveau fut un *Christ Consolateur* qui, sauf erreur, n'a jamais été exposé en France et dans lequel on trouve un curieux mélange de réalisme et de mysticisme, d'érudition archéologique et de modernité.

Le *Magazine of Art* donne d'intéressants détails sur les différents séjours que Tissot fit en Terre-Sainte pour assembler les documents dont il avait besoin, et sur la conscience qu'il apportait à la recherche des moindres détails. Presque toutes les figures qu'il a placées dans ses compositions ont été dessinées par lui, soit en Asie Mineure, soit en Egypte. L'artiste était, paraît-il, plus embarrassé pour les types de Romains ; il les demanda aux cafés de Paris, dont les garçons, « avec leurs profils classiques et leurs faces bien rasées », lui parurent se rapprocher le mieux de celles des anciens maîtres du monde.

= Une étude de Miss Hélène Postlethwater nous fait connaître les femmes artistes qui, à l'heure actuelle, sont les plus réputées en Angleterre. Ce sont : Mrs. Marianne Stokes, Mrs. Seymour Lucas, Mrs. Wallers, Mrs. Anna Lea Merrit, Miss Flora Reid, Miss Macgregor, et enfin Mrs. Ernest Normand, dont le talent est si hautement proclamé par tous ses confrères qu'elle aurait de sérieuses chances d'être quelque jour membre de l'Académie royale, honneur qui, depuis Angelica Kauffmann, n'a jamais été conféré à une femme.

= *Une Visite à La Verna, par Edwin Bale.* Les voyageurs qui séjournent à Florence visitent rarement le monastère de La Verna, lui préférant ceux de Vallombrosa et des Camaldules, d'un accès plus facile. L'antique monastère de Saint-François d'Assise mérite cependant une visite, ne serait-ce que pour la sauvage sublimité du site qu'il occupe sur une des cimes les plus élevées des Apennins. Il renferme, du reste, quelques œuvres

d'art remarquables, notamment un retable en terre cuite émaillée de Lucca della Robbia.

= A noter encore, dans ce numéro, une poétique étude de M. J. E. Hodgson, sur l'art d'interpréter la nature en paysage, et un article de notre confrère parisien V. Champier, sur la Société « Arts and Crafts », récemment fondée pour l'encouragement des arts décoratifs. Enfin, la « Chronique des Arts » mentionne les dernières acquisitions de la *National Gallery*, parmi lesquelles : un *Christ mort*, d'Ercole Roberto, une *Vierge à l'Enfant*, de Bourgognone, une *Sainte Famille*, d'Eustache Le Sueur, un tableau de Jan Steen, une *Légende de Saint-Gilles*, de l'école flamande et une *Vue d'Harleem*, de Berheyden.

Dans les nombreuses gravures, remarquons surtout une charmante *Idylle* d'après le tableau de C. Wünnenberg, trahissant l'influence de M. Hébert, et un paysage de Walker, toutes les deux tirées hors texte.

+ **L'Athenæum** du 17 novembre signale, à l'occasion du centenaire de Gibbon, l'existence d'un portrait du grand historien, peint en 1783 par Romney. Ce portrait appartient aujourd'hui au comte de Beauchamp, qui habite le Worcestershire.

+ A signaler encore une sorte d'autobiographie du peintre H. S. Marks : *Croquis à la plume et au crayon*, qui renferme de curieuses anecdotes sur l'art anglais contemporain. (Chatto et Windus, éditeurs.)

+ Le même journal annonce l'ouverture de l'exposition académique de Bristol.

+ **Kunst-Chronik** (2 septembre 1894). — *Contribution à l'histoire de l'art wurtembergeois.* — Sous le titre de : *Württembergische Künstler in Lebensbildern*, Stuttgart, 498 p., M. Rudolf Schæfer rend compte du livre de August Wintterlin. Cet ouvrage embrasse la période qui s'étend du milieu du XVI^e^ siècle à nos jours. Stuttgard, sans avoir été un centre comme Munich ou Vienne, a compté un certain nombre d'artistes.

+ *Johannes Friedrich Wilhelm Müller* (1782-1816). — Cet article est un extrait du livre de Wintterlin, dont il vient d'être question. Müller naquit à Stuttgard en 1782 et mourut fou en 1816. Il était fils de J. Gottard Müller, un des plus célèbres graveurs en taille-douce d'Allemagne. Un séjour à Paris (1802-1806) est marqué par la gravure de la *Vénus d'Arles*, du Louvre, pour le Musée français, et par celle de *La Jeunesse*, du sculpteur François Le Masson. Il termine à Stuttgard le *Saint Jean l'Evangéliste*, d'après Domenichino, et entreprenait la *Madone de Saint-Sixte*, de Raphaël, quand la mort le surprit.

+ *Manuel de la Peinture sur verre et sur porcelaine*, par Robert Ulke, avec 77 reproductions imprimées dans le texte, chez Weber, à Leipzig. On éprouve d'abord une certaine défiance en face des promesses de l'auteur, qui prétend par son livre enseigner la pratique de ces deux arts. A la lecture, la confiance naît peu à peu : les dessins mêlés au texte donnent à l'ouvrage beaucoup de clarté, et on est bientôt convaincu que le volume de M. Ulke est un excellent manuel.

+ *Les peintures murales du moyen-âge dans le grand-duché de Bade.* Publié par F.-X. Kraus et Ad. v. Œchelhæuser. Vol. I^er^ : les peintures murales de la chapelle du château de Zwingenberg, décrites par L. Leutz Darmstadt, A. Bergstræsser. 1893.

Zvingenberg est situé sur la rive droite du Necker, à sept ou huit lieues de Heidelberg. La chapelle contient, dans un étroit espace, 61 peintures murales. Les saints et les saintes, les martyrs, les apôtres couvrent la surface des murs en deux rangées superposées. Sur le mur d'entrée, l'Annonciation : en entre-fenêtre, l'Adoration des Mages, le Crucifiement, la Vierge ; à même la porte, la Main de Dieu ; au plafond, la figure grandiose du Sauveur, entouré des symboles évangéliques et des quatre docteurs. Dans ce dernier tableau apparaît clairement la personnalité du maître qui appartenait à l'Ecole de Souabe et même d'Ulm ; le reste décèle, au contraire, la main d'un élève.

Les planches se composent de 37 reproductions directes, l'une polychrome, les autres en brun sombre. Puisse l'accueil mérité que rencontrera l'œuvre auprès des amis de l'art médiéval pousser les auteurs à en donner rapidement la continuation.

+ Suite de l'article intitulé « L'exposition d'anciens tableaux à Utrecht ». L'auteur continue à passer brièvement en revue les différentes œuvres exposées. Il cite entre autres les noms de Wibrand de Geest, David de Heem, Horatius de Hooch, N. Knupfer, Johan Cornelis van Loenen, Joachim von Sandrart, Arie de Voos, Simon Marion, etc.

+ Dans le troisième Congrès d'histoire de l'art, ouvert à Cologne au 1^er^ octobre (le quatrième se tiendra à Pesth en 1896), M. Aldenhoven a présenté un rapport sur l'énigmatique Meister Wilhelm. La plupart des œuvres signées de lui remonteraient au XV^e^ siècle. C'est la thèse déjà soutenue par Thode. Les recherches, en somme, aboutissent à ceci : ou l'on croit à un Meister Wilhelm énigmatique, ou l'on attribue les œuvres signées de lui au peintre Wilhelm von Herle, mort à Cologne en 1377.

+ La cathédrale de Strasbourg a été, dans ces dernières années, soumise à une restauration partielle diversement appréciée. On avait projeté l'achèvement de l'œuvre d'Erwin von Steinbach, tout semblait préparé à cet effet. Dernièrement, le professeur Schœfer fit une très vive critique des travaux de reconstitution, sans pourtant rien préciser. Une note de l'*Atelier* explique ce dont il s'agit : on se plaint que l'Administration des bâtiments, en voulant débarrasser les magnifiques fenêtres de la nef droite de la patine qui s'était formée, ait fait perdre aux couleurs leur ton chaud et leur harmonie. On aurait aussi, pour les travaux d'ensemble et pour les arc-boutants, commis, dans le choix des profils, plus d'une erreur.

BIBLIOGRAPHIE

Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des Départements (1894). Lectures et Communications. Plusieurs planches hors texte. — Paris, Plon.

Il a déjà été question, dans la dernière *Chronique*, du volume qui vient de paraître, *Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des Départements* (1894). On trouve dans ce gros volume, contenant cinquante et un mémoires, de nombreux renseignements nouveaux sur la vie et sur les œuvres des artistes français. Ce compte-rendu est une mine très riche pour ceux qu'intéresse notre art national; presque tous les articles qui s'y trouvent ont été écrits d'après des documents inédits. Nous allons indiquer les résultats dus aux patientes recherches des fidèles correspondants du comité.

M. *Charles de Beaumont* a retracé en quelques pages la vie d'un architecte du roi, Pierre Vigné de Vigny (1690-1772). Né à Saumur, il séjourna successivement à Paris, à Constantinople, à Berne, à Nantes, à Reims et se fixa à Tours. On ne connaît, de cet artiste, que deux plans (au Cabinet des Estampes), dont la destination n'est pas indiquée. M. Ch. de Beaumont a publié un portrait de Pierre Vigné, jusqu'à présent inédit.

A l'aide de renseignements puisés dans les Archives municipales de Marseille, M. *Bouillon-Landais* a fait l'historique d'un sculpteur bourguignon de la Révolution. Alexandre Renaud fut chargé d'édifier une fontaine monumentale dans les allées de Meilhan et des Capucines à Marseille; pendant vingt ans (1786-1806), cet artiste, âpre au gain, poursuivit la municipalité d'incessantes demandes d'argent, fort peu en rapport avec les travaux qu'il avait exécutés.

Huit artistes, les Sevin, peintres, dessinateurs et décorateurs, ont fait l'objet d'un mémoire de M. *L. Charvet*. Presque tous sont nés à Tournon. Deux sont surtout connus par les nombreuses gravures dont ils ont fourni les dessins, François Sevin et son fils Pierre-Paul. Le catalogue sommaire des œuvres de Pierre-Paul Sevin, dressé par M. L. Charvet, comprend 518 numéros. Deux documents intéressants ont été publiés par l'auteur de ce mémoire: un rapport au Consulat de Lyon sur les portraits exécutés par P.-P. Sevin (1690), et une délibération du Consulat sur la présentation de cet artiste comme peintre ordinaire de la ville (1689).

De curieux documents ont permis à M. *Numa Coste* de préciser la part de quatre artistes dans la construction de l'église Saint-Sauveur d'Aix, terminée en 1510. En 1442, Pierre de la Chapelle éleva une chapelle derrière l'abside et, en 1467, un architecte, originaire de Côme, Gabriel de Salicibus, construisit une partie de la nef latérale de l'église; deux sculpteurs, Elion Lavornhas et Pierre Soqueti, sont les auteurs des sculptures du portail. C'est à ce dernier que l'on doit attribuer la statue de la Vierge qui orne ce portail.

La biographie d'un miniaturiste, qui travailla à Valenciennes de 1544 à 1573, Hubert Cailleau, fournit à *Mgr Dehaisnes* le sujet d'observations judicieuses sur l'art de la miniature dans le nord de la France au XVI^e^ siècle. Cet artiste, imitateur des Italiens, perdit son cachet flamand et fut le dernier représentant d'un art si florissant au Moyen-Age.

Cent quarante-six planches gravées sont conservées au Musée d'Angers. La plus ancienne date du commencement du XVII^e^ siècle, elle est du célèbre graveur Thomas de Leu; c'est un frontispice d'un livre imprimé à Angers (1610). Les pièces les plus nombreuses (125) sont dues à François Stuerhelt, artiste peu connu, qui a travaillé à Amsterdam et à Hambourg; elles ont été exécutées pour un ouvrage d'un érudit angevin du XVII^e^ siècle, Claude Ménard. M. *J. Denais* suppose, avec vraisemblance que ce graveur a dû venir en Anjou pour exécuter un travail aussi important.

Grâce à de nombreux documents, extraits des Archives départementales du Nord et des Archives municipales de Calais et de Valenciennes, M. *R. Foucart* a pu retracer la vie d'un sculpteur du XVII^e^ siècle jusqu'à présent fort oublié. Adam Lottman, né à Coulongne, près de Calais, vers 1583, exécuta pour les églises du Nord de la France des jubés et des retables. Citons le retable de l'église de Notre-Dame-de-Calais, qui nous a été conservé, et le jubé de l'église Notre-Dame-la-Grande-de-Valenciennes, dont des dessins du XVII^e^ siècle nous ont gardé le souvenir. Adam Lottman mourut à Saint-Omer après 1658.

M. *J. Gauthier* a dressé une liste de l'œuvre des orfèvres-graveurs bisontins, Pierre I^er^, Jean, Pierre II et Claude-Joseph de Loisy (XVII^e^ siècle); plusieurs de leurs cuivres originaux existent encore dans diverses collections. La description minutieuse de chaque gravure rendra de grands services aux amateurs d'estampes du XVII^e^ siècle.

On a déjà beaucoup écrit sur Pierre Puget et, cependant, M. *Ch. Ginoux* a apporté un nouveau contingent de renseignements sur le célèbre artiste, qui fut à la fois peintre, sculpteur et architecte. Grâce à de patientes investigations dans les archives, et en particulier dans les archives communales de Toulon, ville où Puget séjourna à deux reprises, de 1644 à 1660 et de 1668 à 1681, M. Ch. Ginoux a pu suivre, année par année, le grand sculpteur; il a donné un résumé de ses recherches antérieures. Il a pu rectifier la date du mariage de Pierre Puget, qui épousa à Toulon, le 8 août 1647, Paule Boulet.

Plusieurs documents, extraits des Archives départementales de l'Aisne, ont permis à M. *G. Grandin* d'ajouter quelques renseignements à la biographie d'un membre de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture, Nicolas Bellot, peintre laonnais (1600? — 1675?). M. G. Grandin a, dans un second mémoire, fait connaître un sculpteur de Laon, Michel Ducastel (né vers 1644 et mort en 1686), dont le nom était inconnu. C'est à cet artiste que l'on doit la chaire de la cathédrale de Laon, qui provient de la Chartreuse du Val-Saint-Pierre, dont Ducastel était le sculpteur attitré.

M. *Ch. de Grandmaison* a signalé deux lettres du 25 juin 1512, relatives à la construction de la célèbre église de Brou, l'une adressée à Marguerite d'Autriche et l'autre à son architecte, Louis Barangier, où il est fait mention de pilotis sur lesquels devait être élevé le monument.

Les anciens artistes amiénois ont comme biographe attitré, depuis plusieurs années, M. *G. Guerlin*. Jacques-Firmin Vimeux, sculpteur, mort en 1828, fait le sujet d'une intéressante notice ; plusieurs de ses sculptures, statues de saints en pierre ou bas-reliefs en bois, existent encore à la cathédrale d'Amiens. Dans un second mémoire, M. R. Guerlin a décrit deux bréviaires : l'un de la fin du XV^e^ siècle et l'autre du commencement du XVI^e^, conservés au monastère des Clarisses d'Amiens.

Un curieux mémoire de miniaturiste (1480), que publie M. *L. Guibert*, donne des détails précis sur la décoration de deux manuscrits : le roman de Tristan et le Propriétaire des choses de Pierre Berchure. Ils furent enluminés par Evrard d'Espinques pour Pierre II de Beaujeu.

Un des documents des plus curieux pour la biographie du peintre et graveur lorrain Claude Deruet (1588-1660), a été publié par M. *A. Jacquot*. C'est un inventaire, dressé après décès de l'artiste, de ses œuvres et de ses objets d'art ; cette pièce très détaillée permettra certainement de retrouver quelques-unes des œuvres du peintre lorrain ; les dimensions des tableaux se trouvent presque toujours indiquées dans cet inventaire avec la description des sujets.

Le mausolée de Louis-Emmanuel de Valois, élevé dans l'église de La Guiche (Saône-et-Loire) était presque inconnu. Il fut démoli et mutilé à la Révolution, mais d'importants morceaux existent encore, entr'autres la statue du duc, revêtu d'une armure, étendu et accoudé sur son bras gauche. M. *L. Lex* donne une description détaillée de ce monument, qui est dû à un artiste génois du XVII^e^ siècle. Le mausolée a été reconstitué par la famille de La Guiche, sous la Restauration.

M. *C. Pérathon* a fait un utile relevé des marchands et tapissiers de l'ancienne manufacture d'Aubusson et des villages voisins de cette ville.

A l'occasion de la naissance du dauphin, fils de Louis XV, en 1729, furent célébrées à Lille des fêtes dont le souvenir nous a été conservé par un manuscrit, orné de soixante aquarelles, que possède M. *Quarré-Reybourbon*. Ce dernier en a donné la description et a ajouté à son étude des renseignements, puisés principalement dans les Archives départementales du Nord, sur l'artiste qui a décoré ce recueil, François-Casimir Pourchez.

M. *l'abbé Requin*, à qui l'on doit tant de curieuses notices sur les artistes d'Avignon, a pu, grâce à des documents inédits, attribuer d'une façon certaine au sculpteur Jean-Ange Maucord (1676-1761), le tombeau de Jean-Baptiste de Sade, évêque de Cavaillon, qu'on voit encore dans la cathédrale de cette ville.

Si Edme Bouchardon, le sculpteur de Louis XV, est bien connu, son père, Jean-Baptiste, sculpteur et architecte chaumontois (1667-1742), l'est fort peu. M. *Roserot* a retrouvé un livre de raison, des documents et des dessins, qui lui ont permis de reconstituer l'œuvre de cet artiste, qui fut surtout un sculpteur. Une Assomption en pierre, qu'il a exécutée (1718-1725) pour les Ursulines de Chaumont, se trouve actuellement dans la chapelle du lycée de cette ville ; un Saint-Joseph et un Saint-Augustin, en pierre, sculptés pour les Ursulines de Dijon, sont maintenant à l'église Saint-Bénigne.

Mentionnons, en terminant ce compte rendu, les mémoires de M. *P. Parrocel*, sur les Parrocel ; de M. *J. Momméja*, sur Ingres père ; de M. *E. Veuclin*, sur l'Art en Russie ; de M. *l'abbé Porée*, sur le peintre Jean Nicolle (1614-1650) ; de M. *Th. Lhuillier*, sur le graveur Antoine Garnier (1611-1694) ; de M. *H. Jadart*, sur les portraits rémois du Musée de Reims ; de M. *Ch. Braquehaye*, sur un peintre bordelais du XVII^e^ siècle, Guillaume Cureau ; de M. *H. Stein*, sur le Musée d'Ajaccio ; de M. *P.-E. Mangeant*, sur Antoine Etex ; de M. *Van Hende*, sur le graveur Lorthior ; de M. *J. Roman*, sur un curieux triptyque du commencement du XVI^e^ siècle, conservé dans la cathédrale d'Embrun ; de M. *P. Lafond*, sur les tapisseries de l'église Saint-Vincent de Rouen, etc.

F. MAZEROLLE.

NÉCROLOGIE

On annonce de Saint-Pétersbourg la mort subite du grand musicien **Antoine Rubinstein ;** le roi du piano n'est plus. Notre collaborateur, M. Paul Dukas dira, dans notre prochain numéro, quelle perte sa disparition sera pour l'art et le style en musique.

CONCERT DU DIMANCHE 25 NOVEMBRE

Châtelet. 7^e^ concert Colonne, à 2 h. 1/4 : *Roméo et Juliette*, drame lyrique, d'après la tragédie de Shakespeare, paroles d'Emile Deschamps, musique de Hector Berlioz, soli chantés par M^me^ Auguez, de Montalant, MM. Emile Engel et Fournets, de l'Opéra.

Atelier de feu ÉMILE RENOUF

TABLEAUX

ETUDES ET DESSINS

VENTE Hôtel Drouot, Salle n° 6

Le vendredi 30 novembre 1894, à 2 heures.

M^e^ Paul Chevallier	**M. Georges Petit**
Commiss.-priseur	Expert
10, rue Grange-Batelière	12, rue Godot-de-Mauroi

EXPOSITIONS, Salles 5 et 6
Particulière : le mercredi 28 novembre 1894
Publique : le jeudi 29 novembre 1894
De 1 h. à 5 h. 1/2.

Le gérant : G. ROUX.

Paris. — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart

N° 39. — 1894 BUREAUX : 8, RUE FAVART 15 Décembre.

LA CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois. . . . . 8 fr

AVIS A MM. LES ABONNÉS

Pour éviter tout retard dans la réception de la livraison de janvier de la GAZETTE DES BEAUX-ARTS, **nous vous rappelons que l'abonnement doit être renouvelé avant la fin du mois courant.**

On s'abonne dans tous les bureaux de poste de la France et de l'étranger, ou en envoyant directement à l'Administration de la GAZETTE **un mandat-poste de 60 fr. pour Paris, 64 fr. pour les départements, 68 fr. pour l'étranger. Abonnement semestriel à moitié des prix indiqués.**

PROPOS DU JOUR

Il circule dans l'air beaucoup de ballons d'essai, et on peut dire, en ce sens, que l'aérostation a fait beaucoup de progrès. On prétend, par exemple, aujourd'hui, que deux grands chefs d'orchestre, les deux chefs de concert, les deux maîtres de chapelle en quelque sorte de notre démocratie parisienne, refuseraient leur appui aux promoteurs de cette généreuse idée : élever un souvenir à la mémoire de Pasdeloup. C'est là un ballon de la mauvaise espèce, gonflé de malveillance sans doute et qu'un coup d'épingle suffira à crever.

Car il ne s'agit pas ici de dresser une statue encombrante, mais une « pierre levée », comme faisaient les anciens, une simple inscription peut-être, qu'on placerait aux environs du cirque où s'est faite l'éducation musicale de notre génération et, disons-le, du *peuple* de Paris. Pasdeloup est mort à la tâche ; il s'est senti surpasser ; il a vu les concerts populaires devenir une bonne affaire, et l'archet lui est tombé des mains. Ceux qui lui ont fait une inévitable concurrence ne l'ont pas remplacé, quoiqu'ils aient poussé plus loin le souci de l'exécution : on ne remplace pas la passion ni l'audace des novateurs désintéressés ; à grand'peine les imite-t-on. Les successeurs de Pasdeloup ont formé d'excellents orchestres ; vivant sur des succès presque tous conquis en dehors d'eux par l'élan de l'opinion, et faisant d'un petit nombre de programmes la nourriture forcée d'un public devenu docile, ils se sont rarement trompés, parce qu'ils se sont rarement risqués. Maintenant, les cycles semblent hermétiquement fermés ; on se répète ; la machine bat régulièrement ; et, comme il arrive quand une machine est bien réglée, les mécaniciens se reposent.

Le vieux Pasdeloup, lui, a été très aimé ; nous l'avons sifflé, mais nous l'avons bien applaudi. C'est à lui, en définitive, que nous devons nos initiations fondamentales les plus pures et les plus éclectiques ; il nous a préparés à la vraie musique de l'avenir, et on ne nous l'a pas donnée Un mauvais vent passa, depuis sa mort, sur Paris : on abritait d'assez basses rancunes sous un drapeau qui, de loin, ressemblait au drapeau tricolore. Mais ce temps est loin ; nous entendrions le *Lohengrin* en toute béatitude si l'exécution était conforme à la volonté de Wagner ; la paix règne ; la paix entraîne la générosité. Le Conseil municipal de Paris va donner le nom de Pasdeloup à une rue de Paris ; nous allons certainement apprendre que les habitués des concerts Lamoureux et Colonne se réuniront bientôt, priés à une audition spéciale, dont le bénéfice nous servira à poser quelque part une plaque *in memoriam* portant le nom populaire de Pasdeloup.

—

Nous annonçons d'autre part qu'un appel est fait à la charité de la confrérie artistique

par Mme Juliette Adam, pour que M. Turcan, dont il serait puéril de dissimuler le grave état de santé, et ses enfants aient un abri assuré. Les amis personnels de l'artiste, auteur de *l'Aveugle et du Paralytique*, qui obtint, il y a quelques années, la médaille d'honneur au Salon des Champs-Elysées, l'ont fait entrer dans un asile. Le malade en sort aujourd'hui, incapable de subvenir à ses besoins. Tous les artistes, sans distinction, vont s'unir dans quelques heures pour sauver le vieux travailleur de la misère. Mais qu'a fait en tout ceci la Société des Artistes français? On sait que les sommes qu'elle capitalise ont, pour une partie, l'emploi désigné de subvenir aux artistes tombés dans le besoin. L'abstention de la Société des Artistes français, dont Turcan est une des gloires, a besoin d'être expliquée, excusée et réparée.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

La Commission des Musées d'art de la Ville de Paris a définitivement arrêté l'organisation du **Musée Galliera** et du Musée des collections artistiques. Le Musée Galliera recevra les tapisseries de la fabrication des ateliers du Louvre et des Gobelins qui se trouvent actuellement en dépôt à Auteuil; on y joindra des échantillons de l'industrie artistique contemporaine : émaux, étains, vitraux, grès, porcelaines, etc. Quant au Musée des collections artistiques, la Commission a décidé de le réserver pour les toiles, marbres et maquettes représentant l'histoire de l'art parisien au XIXe siècle.

On nous permettra de trouver qu'au Musée Galliera le contenant sera bien vaste pour le contenu et qu'au pavillon des Champs-Elysées le programme est bien large pour la capacité du local.

—

Hier a commencé, à l'Ecole des Beaux-Arts, pour durer jusqu'au 22, l'exposition des œuvres (sculptures et dessins) de **Joseph Chéret**.

—

Du 15 au 21 aura lieu, chez Georges Petit, l'exposition des lots d'une tombola organisée au profit du sculpteur **Turcan**, qui obtint, il y a quelques années, la médaille d'honneur au Salon des Champs-Elysées. Les noms les plus connus du monde des arts figurent sur la liste des donateurs.

—

Le peintre **E. Mesplès** a ouvert une exposition d'études et de tableaux de danseuses à la galerie Bernheim jeune, 8, rue Laffitte; cette exposition durera jusqu'au 21 décembre.

—

On sait qu'un comité s'est formé pour l'érection d'un monument à **Watteau** dans le jardin du Luxembourg. La souscription recueillie jusqu'à ce jour s'élève à 6.700 francs. Le monument est mis au concours et le dépôt des maquettes aura lieu du 5 au 8 janvier 1895.

On aurait plaisir à apprendre qu'une exposition de l'œuvre de Watteau entre dans les vues du comité organisateur.

—

L'exposition de **Bordeaux** sera ouverte cette fois plus tôt que de coutume. Elle clôturera plus tôt aussi. L'inauguration s'en fera le *1er février;* l'exposition, qui durera deux mois, fermera ses galeries le *31 mars*.

Conséquemment, la date extrême du dépôt des ouvrages (chez M. Ferret, successeur de Toussaint, 13, rue du Dragon) est fixée au *5 janvier*, et il ne sera pas accordé de sursis.

Comme les années précédentes, M. Olivier Merson, 117, boulevard Saint-Michel, est le correspondant de l'exposition de Bordeaux.

—

Nous avons annoncé, dans notre avant-dernier numéro, que le **Musée de Saint-Germain** avait dépensé une somme de 18.000 fr. en achats d'antiquités à la vente de la collection Henri Baudot, à Dijon. Le trésor de Charnay, qui entre au musée de Saint-Germain, se compose d'une quantité d'objets qui, selon l'usage antique, avaient été enfouis dans des tombes. Ce sont des sabres, des armatures en bronze de ces boucliers qu'on nommait *umbos*, des pointes de flèches ou de javelots, des fers de francisques, des vases en terre, des flacons de verre d'une forme souvent élégante, des ciseaux, des pinces à épiler. Mais les plus précieux monuments sont des boucles en fer garnies de plaques d'argent finement décorées de dessins et ornées de grenats, qu'on suppose, malgré leur grande taille, avoir servi d'attaches à des baudriers; ce sont aussi des bijoux qui témoignent, pour la plupart, d'un art qui n'est point vulgaire. Parmi ceux-ci sont de nombreuses fibules d'or, où des pierres et des verroteries multicolores sont enchâssées à la façon d'une mosaïque cloisonnée; elles présentent des dessins variés, dont le motif principal est la croix. Il faut citer encore de belles agrafes en bronze argenté et parfois découpées à jour, des bagues, des colliers, des bracelets, des boucles d'oreilles, des épingles à cheveux, des boutons.

—

Le Cercle artistique de Bruxelles vient d'ouvrir une exposition des œuvres de **Walter Crane**, le célèbre peintre décorateur et illustrateur anglais, dont on connaît surtout, en France, les albums d'un si curieux orientalisme. Déjà aux *Salons des XX* et de la *Libre Esthetique*, on avait pu admirer les albums de Walter Crane, en même temps que les productions de Watts, de William Morris, de Burne-Jones et d'autres artistes de la même école. Walter Crane est, aujourd'hui, représenté sous tous ses aspects : peintre, imagier, dessinateur apparenté aux écoles les plus diverses, sans rien perdre de son tempérament britannique. Walter Crane est l'un des

protagonistes les plus marquants de la renaissance de l'art industriel, comme, en France, les Carriès ou les Gallé.

NOUVELLES

*** Le ministre des Beaux-Arts ayant appris qu'à la vente Garnier on avait adjugé la *Rentrée de bal*, ou « Femme en jaune » d'Alfred Stevens, à MM. Boussod et Valadon, s'est rendu chez les acquéreurs.

Bien qu'on eût déjà offert un prix très avantageux de cette œuvre et qu'ils l'eussent refusé comme insuffisant, MM. Boussod et Valadon, sur la demande de M. G. Leygues et de M. H. Roujon, ont consenti à rétrocéder la *Rentrée de bal* pour le prix exact d'acquisition, soit 5.355 francs.

Cette œuvre va être placée au Musée du Luxembourg.

*** Le Conservateur du Musée archéologique de Bruges prétend avoir acquis la conviction que la tableau qui, au Musée de Bruxelles, porte le numéro 140 et représente la *Vierge et l'enfant Jésus, adorés par les saintes femmes*, est une œuvre de Hans Memling et non pas une œuvre de l'école allemande, comme l'indique le catalogue. Ce tableau, peint sur bois, mesure 1m,05 de hauteur et 1m,70 de largeur. Il faisait partie d'une collection de quarante tableaux des anciennes écoles, cédée à l'Etat belge par M. le duc d'Arenberg, en 1874.

La prétendue découverte est vivement contestée au Musée de Bruxelles.

*** La *Society for the protection of ancient buildings*, sœur aînée de notre Société des Amis des monuments parisiens, jette, dans son rapport annuel, un cri d'alarme à propos de la destruction qui menace plusieurs édifices du XVIIe siècle à Londres même. Elle se plaint de ne pas être avertie à temps des démolitions qui s'opèrent, et, pour assurer la centralisation des renseignements qui l'intéressent, un de ses membres, M. C. R. Ashbee, fait dresser un registre où se trouvera la liste de tous les immeubles de Londres qui ont un intérêt historique ou artistique. La Société souhaiterait que cet exemple fût suivi partout dans le pays. Nous formulons le même souhait pour la préservation du Paris d'autrefois.

A propos de la Caisse des Musées

Dans notre *Revue des Revues* du 10 novembre, visant un très judicieux article de M. E. L. Serre (*Revue de Paris*, 1er novembre), nous réclamions avec lui et avec tous les amis des arts la création, tant de fois promise et tant de fois ajournée, d'une Caisse des Musées nationaux, qui nous permît de lutter sans trop d'humiliations contre l'opulence de l'étranger. Une lueur d'espérance brille à l'horizon. Mardi dernier, M. Leygues, le jeune ministre de l'instruction publique, dont quelques actes ont prouvé son sincère désir d'être aussi un ministre sérieux des Beaux-Arts, a entretenu ses collègues d'un projet de loi tendant à instituer la personnalité civile du Louvre, du Luxembourg, des Musées de Versailles et de Saint-Germain, dans des conditions analogues à celles des Facultés. Ce serait un premier pas vers la constitution d'une Caisse des Musées nationaux ; espérons qu'on ne s'arrêtera pas au début de la route.

Nouvelles de Vienne

Au lendemain de l'Exposition internationale, où les artistes français ont eu un succès si éclatant, la Société des Artistes de Vienne vient d'organiser au *Künstlerhaus* une nouvelle exposition, qui a été inaugurée le 1er décembre. Elle est consacrée toute entière aux groupes de peintres, sculpteurs et aquafortistes, dont les tendances modernes accusent une indépendance analogue à celle des exposants du Champ-de-Mars et qu'on pourrait appeler impressionnistes dans le meilleur sens du mot. Ils se recrutent surtout parmi les *sécessionnistes* de Munich et dans la Société Libre des Artistes de Düsseldorf.

Une prédilection marquée pour le plein air, un effort constant pour substituer la lumière du jour réel à la lumière conventionnelle de l'atelier, une étrangeté voulue qui va parfois jusqu'à l'extravagance dans le choix des sujets, le goût prononcé de l'exagération et de l'extrême recherche, mais rien de banal et d'ennuyeux et très souvent de l'esprit, tels sont, en somme, les défauts et les qualités de ces « modernes » parmi lesquels MM. Franz Stuck, A. Keller, Rocholl, Herterich occupent les rangs les plus élevés.

On doit féliciter les organisateurs de cette exposition d'avoir su réunir un choix d'œuvres qui, malgré toutes les critiques justifiables, révèlent la vitalité puissante et l'ardeur souvent heureuse de la jeune école.

Les salles du premier étage sont réservées à l'art autrichien. On voit que nos artistes travaillent avec un zèle consciencieux, que certains montrent un talent d'une réelle élévation, mais qu'il leur manque trop l'encourageante sympathie de l'état ou des amateurs éclairés. De là, dans notre vaillante colonie d'artistes, quelque pessimisme et un légitime mécontentement qui, en ces derniers temps, a eu un assez retentissant écho dans la presse. On souhaite des jours meilleurs, mais on ne peut les espérer qu'après de notables changements en haut lieu.

Th. Frimmel.

VARIÉTÉS

—

Encore quelques réflexions sur la Vierge aux rochers

DE LÉONARD DE VINCI

Un sujet aussi important que la *Vierge aux rochers* mérite bien encore quelques mots. Dans sa note de la *Chronique des Arts* du 6 octobre, M. de Geymüller émet certaines affirmations qui attendent plus d'un éclaircissement. Tout d'abord, je me demande s'il n'est pas d'une sévérité excessive pour le tableau du Louvre, en jugeant que ce tableau est *dans une position inférieure désolante*, même *dans les parties de la peinture qui actuellement encore offrent intacte leur pellicule.* En tout cas, la constatation qu'il y a au moins des parties originales dans le tableau du Louvre est consolante. Ce qui serait plutôt à regretter, c'est que d'autres parties aient été repeintes. Et cette sévérité suggère à M. de Geymüller la conclusion que ces infériorités du tableau du Louvre résulteraient « de l'un des côtés les moins étudiés jusqu'ici de ce génie prodigieux » et qu'il qualifie de *source des défauts léonardesques.* Cette déclaration est si nouvelle et si imprévue qu'il semble que tout lecteur devrait éprouver le désir d'une explication claire et nette. En attendant *un po più di lume*, qu'il nous soit permis de présenter, en faveur des *défaillances* de Léonard, quelques réflexions.

Il est superflu de rappeler d'abord que les artistes, même les plus grands, ne sont pas exempts de défauts ; si Andrea del Sarto a été qualifié par ses contemporains d'*Andrea senza difetti*, il ne faut voir là qu'une louangeuse exagération de langage. Du reste, ce ne sont pas moins les imperfections que les qualités d'un maître qui constituent sa personnalité.

Il faut tenir compte, en outre, des différentes périodes de développement d'un artiste. Chez tous ceux qui ont eu le bonheur de vivre à l'époque privilégiée de la Renaissance italienne, c'est-à-dire dans les dernières dizaines d'années du XV^e^ et les premières du XVI^e^ siècle, ne trouvons-nous pas une tendance constante aux progrès et au perfectionnement de leurs qualités natives? Il me semble que Léonard lui-même a suivi cette loi normale. Si, comme le remarque si justement notre savant confrère, on constate une telle supériorité dans la « Cène » du réfectoire de Sainte-Marie-des-Grâces, c'est que cette œuvre est le résultat des longues méditations d'un maître arrivé à un âge où l'expérience l'avait rendu exigeant envers lui-même. Il serait impossible d'attribuer une pareille œuvre à la jeunesse de l'artiste. Il n'en est pas de même de la *Vierge aux rochers :* on y surprend quelque âpreté et d'évidentes maladresses, parce qu'elle est le produit d'un talent qui n'est point encore bien mûri, mais capable déjà d'aborder les tâches les plus délicates et d'exprimer d'une manière surprenante les finesses idéales cachées dans la nature des choses.

Ainsi, dans la composition de la *Cène*, Léonard réalise tout ce qu'on peut attendre d'une œuvre longuement élaborée ; de même encore, dans la *Joconde*, il s'est élevé à l'apogée du portrait. Et si l'on compare cette *Joconde* à l'autre portrait du Louvre, la prétendue Lucrezia Crivelli (autrefois la belle Ferronnière), il est clair que cette dernière œuvre accuse un âge moins avancé, dans lequel l'artiste ne s'est pas encore entièrement dégagé des liens quattrocentistes. La distance entre ces deux portraits est telle que, pendant longtemps, je n'ai voulu voir dans la Lucrezia Crivelli que la main d'un très habile élève de Léonard, comme, par exemple, le Boltraffio. Je suis revenu à l'ancienne attribution en reconnaissant dans cette Lucrezia une technique qui est bien plus près de l'école florentine de Verrocchio que des Milanais, élèves de Léonard.

En somme, ces *défauts léonardesques*, relevés mystérieusement par M. de Geymüller, semblent n'être que les imperfections inévitables d'un talent qui n'est point encore parvenu à la maturité. Quoi qu'il en soit, on doit toujours préférer une œuvre où se traduisent ces *imperfections* d'un maître puissant à une œuvre où se révèlent les habiletés suspectes d'une main étrangère.

GUSTAVE FRIZZONI.

—

Un Primitif Italien inconnu

Peu de gens, passant par Lisieux, en Normandie, s'avisent d'aller voir le petit musée de peinture de cette ville. On y trouve pourtant quelques œuvres qui ne sont pas à dédaigner. Mon dessein n'est pas de les nommer toutes, mais de m'arrêter sur une seule, fort intéressante pour ceux qui s'occupent de l'histoire de la peinture en Italie.

Elle porte au catalogue le numéro 79 et n'est désignée que par cette mention : « La Vierge et l'enfant Jésus (école italienne). » Elle est peinte sur panneau et semble, par l'exécution, appartenir à l'école florentine du quinzième siècle. Ce qui mérite mention, c'est le nom de l'auteur, inscrit sur le tableau même et que je ne sache pas que personne ait relevé. Cette inscription, très évidemment contemporaine de la peinture, est ainsi conçue (je conserve scrupuleusement l'ortographe) :

QUESTA OPERA ANNO FACTA FARE LE BELLEGIOSE ET PRINCIPALI DE CASA SCA CATERINA PAULA DA MASTRO ANTONIO DE CALVIS.

Ainsi, ce témoignage nous fait connaître, non seulement l'auteur, mais, en outre, pour quelles personnes le tableau fut exécuté.

Le nom du couvent mettra peut-être sur la voie de savoir avec certitude en quelle ville on l'a commandé. Quant au nom d'Antonio de Calvis, on ne le voit mentionné dans aucun dictionnaire et dans aucune histoire de la peinture. Faut-il le reconnaître dans un certain Antonio de Venise dont Vasari a écrit la vie, et qui travaillait à Florence? Mais celui-là vivait au quatorzième siècle,

et le tableau de Lisieux ne paraît pas si ancien.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que la forme du nom même indique, pour cet artiste, une origine septentrionale. Le pluriel italien en *is* pour *i* (*de' Calvis* ou *dei Calvis* pour *dei Calvi*) appartient au nord de l'Italie, au Milanais, au Piémont ou à Venise. Cette forme ne paraît même pas avoir été usitée à Florence.

L. Dimier.

Un ivoire du Ve siècle à Cluny

M. Edmond Saglio, directeur du Musée de Cluny, a acquis, à Dijon, pour la somme de 21.000 francs, une plaque consulaire en ivoire du cinquième siècle qui était la pièce capitale de la collection Henri Baudot.

Cet important monument, bien connu des archéologues, mesure environ quarante centimètres de hauteur sur dix de largeur. Au centre est sculpté un consul aux cheveux arrondis sur le front, suivant la mode de l'époque, et vêtu d'une de ces riches et lourdes tuniques à palmettes brodées d'or et chargées de pierreries dont Sidoine Apollinaire a vanté le somptueux bruissement : il est assis dans la chaise curule aux pieds terminés en griffes et aux poignées figurées par des têtes de lion portant un anneau dans la gueule ; de la main gauche il tient l'insigne de ses hautes fonctions, le sceptre d'ivoire surmonté d'une figure impériale dont le socle est un aigle encadré dans une couronne ; de la main droite il brandit la *mappa*, serviette blanche de lin avec laquelle était donné le signal des jeux. A ses pieds, dans une perspective naïve, sont représentés des spectateurs contemplant, dans l'amphithéâtre, des scènes variées : là, c'est un ours se précipitant sur un homme enfermé dans une sorte de grand panier en osier ; plus loin, c'est un lion qui, excité par un figurant au visage couvert d'un casque grillagé, dévore un taureau ; à côté, c'est une lutte entre un ours et un cheval.

Ces scènes si curieuses rappelaient les jeux donnés par le nouveau consul au moment de son investiture. Le diptyque qui entre dans les collections de Cluny est l'un des trente-huit actuellement connus. La Bibliothèque Nationale en possède sept, le Musée du Louvre un seul.

Le nom du consul représenté sur l'ivoire de la collection Baudot a été, de la part des archéologues, l'objet de beaucoup de controverses. Sur la plaque unique qui subsiste du diptyque ne se trouve que l'énumération des titres de ce haut personnage : *Ex sacri stabuli et magister sibilum per orientem ex-consul ordinarius*, Ils s'appliquent très bien, semble-t-il, à Stilicon, neveu du grand Théodose, beau-père d'Honorius et vainqueur des deux plus redoutables ennemis de l'empire, Alaric, roi des Goths, et Ragadaise, roi des Huns.

(*Le Temps*)

L'ART ET L'ARCHÉOLOGIE AU THÉATRE

Théâtre de la Renaissance. — Gismonda

Si *Gismonda* n'était qu'une féerie ou l'un de ces contes bleus et roses que la mode actuelle aime à porter au théâtre, il serait impossible de rêver pour la pièce un plus joli décor. Si même *Gismonda* n'était que le *Songe d'une Nuit d'été*, Thésée, duc d'Athènes, et Hippolyte et Hermia n'auraient pas le droit de souhaiter un plus joli palais.

Cinq tableaux : 1° Athènes ; l'Acropole ; devant le Parthénon. Au premier plan, des arbres, de vrais arbres, de grands arbres, de beaux vieux arbres, sous lesquels dames et seigneurs « viennent causer à l'ombre ». Ce sont, j'imanine, les chênes d'Obéron et de Titania ; je ne crois pas que d'autres arbres aient jamais pu vivre sur le rocher divin. Un pauvre olivier s'y hasarda, dit-on, au temps du roi Cécrops, il y a trente siècles bientôt : les Athéniens crièrent au miracle et remercièrent la déesse aux yeux bleus d'un si beau présent... Sous ces arbres, des plates-bandes de cactus et des ronds-points de figuiers, entourant une croix, dessinent un petit jardin au pied du Parthénon. Car il est là sur la gauche, presque de face, tout entier, admirablement conservé, plus complet que la Madeleine : il présente encore la peinture de ses métopes et, sur son architrave, tous ses boucliers votifs, que les Barbares ont épargnés, sans doute pour le seul plaisir de nos yeux. Sa façade orientale, à demi-masquée par les arbres, ne laisse voir que quatre colonnes ; mais, par la ligne du fronton, on peut facilement juger qu'elle en aurait au moins dix : Iktinos, moins libéral, ne lui en avait donné que huit. Les marches de la plateforme, qu'il avait aussi faites trop hautes, ont été abaissées pour les processions du bel évêque que nous verrons tout à l'heure. A droite, la façade et la tribune de l'Erechtheion, avec ses caryatides intactes, se profilent sur l'azur du ciel. Au fond, par-dessus la façade postérieure des Propylées et les tours de je ne sais quelle caserne en briques, dort au soleil toute la mer de Salamine, car on a supprimé, pour notre plaisir, les buttes de la plaine et les contreforts des monts qui, jadis, empêchaient de la voir.

Sur cette Acropole, bien propre, bien balayée, dans les feuillages et les fleurs, transportez toute la Pise du Campo-Santo et même toute la Florence des Médicis, mais plus riches encore et plus somptueuses, une Florence où, des *Sept Arts*, on aurait exclu la laine et gardé seulement la soie : amenez une duchesse à grand panache, de jeunes princes et de nobles seigneurs tout luisants de velours, tout frissonnants de soie, des veneurs, des fauconniers, un évêque vêtu de rouge, un tigre qu'on ne voit pas, il est vrai, — et ce détail manque un peu dans un si bel ensemble, — une sorte d'écuyer en fustanelle de velours vert avec un justaucorps de buffle à manches de velours vert, un médecin en robe d'astrologue avec un sceptre homérique et un turban turc. Déployez l'or et le satin. Mettez dans ces beaux habits quelques personnages de convention : la Mère, le Traître, le Précepteur, la Nourrice, l'Enfant, l'Amant. Et si vous l'osez,

comparez l'Acropole de M. Sardou et l'Acropole de Périclès.

2° Sur la route d'Eleusis à Athènes, presque au sommet du col, on rencontre une petite église à coupole, dans un enclos en ruines, et, tout auprès, les ruines d'un petit cloître, si étroit qu'il serait difficile peut-être d'y circuler à deux, si bas qu'il faut bien prendre garde de ne se point cogner aux voûtes. C'est le couvent de Daphni. Trois pauvres moines l'habitent avec leurs chèvres, colonie détachée d'un monastère voisin. Tout autour, la campagne est dénudée. Partout le roc affleure. Des pins, des genévriers y vivent sobrement de soleil et d'air pur. En avril, seulement, le rocher se fleurit d'asphodèles et d'anémones, et c'est un but de promenade obligatoire pour tous les voyageurs de la maison Cook. Après le Parthénon, M. Sardou nous mène donc au couvent de Daphni.

C'est là que la belle duchesse vient faire ses dévotions jusqu'à Pâques fleuries. Et pour la recevoir, l'église s'est faite cathédrale ; derrière les grandes fenêtres, flambent des milliers de cierges. Le cloître, haussant ses voûtes, élargissant ses arcades, a ouvert ses grands bras autour d'un charmant jardin, où dans les verdures se cache la vasque d'un jet d'eau. Des glycines complaisantes ou des lianes tropicales (je n'ai pu distinguer) ont pendu aux corniches leurs guirlandes de fleurs, et dans les lauriers-roses, les jolies nonnes se sont vêtues de blanc, de bleu, de violet, pour apporter des roses à la belle duchesse et lui dire merci en latin.

Tout ce décor va bien avec les choses qu'on y raconte, une bataille de Marathon, entre autres, et un débordement de l'Ilissos. La bataille a été modernisée ou « moyen-âgée », si l'on veut, avec des arbalètes et des pertuisanes, et les beaux seigneurs écoutent ce récit sans un sourire. Ils parlent, de même, des terribles débordement de l'Ilissos et de ses ravages dans les bas quartiers, en gens habitués aux inondations des grands fleuves et aux fureurs du Pô. Et parmi eux, il en est un surtout, casqué d'or et de velours noir, cuirassé de velours noir ; vous souvient-il d'une jolie mazarinade !

> Justaucorps de velours noir
> Portait le grand comte de Maure
> Et sur son dos faisait beau voir
> Justaucorps de velours noir.

3°, 4°, 5°. Ces deux premiers tableaux sont évidemment parmi les décors ce qu'est Gismonda parmi les personnages de la pièce, les grandes attractions à l'adresse du bon public qui se pique d'humanités et, comme on dit, de culture libérale. Les autres pâlissent à côté et ne sont là que pour faire nombre.

Le troisième nous présente un intérieur de palais, un honnête intérieur de riche palais, plutôt moyen-âgeux, dont on ne pourrait rien dire, s'il n'avait la prétention de nous offrir une exacte copie d'un palais des ducs d'Athènes. Quand on réfléchit à l'absence de forêts, qui, toujours, caractérisa la Grèce et l'Attique, on se demande comment ces bons ducs avaient pu se procurer tant de bois et de si grosses poutres. Et, quand on songe au climat d'Athènes et aux habitudes orientales, on ne regarde pas sans admiration la grande, large, haute, énorme cheminée qui occupe tout l'un des panneaux et dont les superbes chenets attendent quelque arbre gigantesque.

Sous un mélodramatique clair de lune, le quatrième décor nous offre les ruines très romantiques d'un temple d'Aphrodite, que l'auteur a placées sur la colline des Nymphes, à seule fin de pouvoir nous montrer, dans le fond, la silhouette de l'Acropole et la montée des Propylées. C'est là encore une de ces vues justement vantées par Joanne et par Baedeker : tout familier de Cook et d'Athènes aurait été peiné de ne point la retrouver ici. Ces ruines sont d'ailleurs poétiquement ornées de plantes grimpantes et de lierre. Comme à l'Acropole du premier décor, un grand arbre ajoute encore à la beauté du lieu. Mais, ici, on aurait tort de le croire superflu ; il sert à cacher Gismonda et à tromper un vilain traître.

Enfin l'église du cinquième tableau. Un intérieur d'église romane, plutôt laide, et dont le chœur étriqué se prête mal aux exubérantes agitations d'un évêque et de deux prêtres, qui vraiment n'y sont point à l'aise. Mais dans cette église, quel admirable défilé ! Il est impossible de rêver une apparition plus noble, plus grande, — on épuiserait un dictionnaire d'épithètes, — plus belle que cette Gismonda, toute blanche de soie et d'argent, coiffée de rouges orchidées sur l'or de sa chevelure, et tenant à la main la palme verdoyante de Pâques fleuries : le bon Dieu n'a jamais vu pareille sainte dans tout le chœur des vierges et des martyres.

***

Mais pourquoi cette céleste apparition a-t-elle de si laides choses à nous raconter? est-il possible vraiment que la nuit précédente elle soit allée...? ou ne cherche-t-elle pas à nous faire accroire? Elle a beau s'accuser ; je ne croirai jamais qu'elle ne se vante pas. Et, dans ce dernier tableau, apparaît plus nette et plus criante je ne sais quelle disconvenance secrète que l'on sentait jusque-là sans la pouvoir définir, entre tout le décor et la pièce elle-même. Si *Gismonda* est, dans l'esprit de l'auteur, autre chose qu'une exhibition pour les yeux (j'ai grand peur que cette hypothèse ne semble un peu naïve), si le costume et le décor ne doivent être qu'un moyen, entre beaucoup d'autres, de contribuer à un certain effet sur le public, il est indiscutable que le décor tire d'un côté et la pièce de l'autre, l'une à hue, l'autre à dia, l'une vers le noir mélo, l'autre vers l'azur des contes et des rêves.

Pour bien montrer ce désaccord, il faudrait dresser le catalogue complet de tous ces costumes splendides, — je n'en ai presque rien dit : admettez qu'ils sont tous admirables, — poursuivre dans le détail la description et l'éloge de tout ce luxueux décor et rendre sensible l'impression de splendeur, de richesse, de puissance, de sécurité, de force tranquille et de domination incontestée, qui se dégage de tout ce spectacle. Il s'agirait d'un Louis XIV athénien, de sa légitime royauté et de son Versailles, que, toutes différences gardées, l'effet produit serait le même. Il est inutile de dire, n'est-ce pas? que c'est là un contre-sens historique et que, perchés sur leur acropole, guettés par le Turc, le Grec, l'Al-

banais, le Vénitien, le Catalan et tous les rôdeurs de frontière, seigneurs très précaires d'un pays ravagé vingt fois en un siècle, ces ducs d'Athènes devaient, comme leurs sujets, vivre très pauvrement et quelquefois sentir la faim, et chaque année il fallait, par un tribut, acheter la neutralité turque.

Mais il est entendu qu'un auteur a toute liberté avec l'histoire et M. Sardou en a largement usé. « Nério étant mort, dit Chalcocondyle, sa femme eut la tutelle de son jeune fils.

Or, elle devint follement amoureuse d'un jeune Vénitien, à qui elle promit sa main, s'il devenait libre, car ce jeune seigneur avait laissé à Venise une femme légitime. L'espérance de devenir duc d'Athènes le fit rentrer à Venise, où il tua sa femme, et revenir promptement épouser sa maîtresse. Mais les Athéniens se plaignirent au Sultan, qui confia la tutelle et le pouvoir à Franco, cousin de Nério ».

M. Sardou a justement renversé tous les termes de ce problème dramatique : dans *Gismonda*, ce sont les Athéniens qui imposent à leur duchesse un mari de leur choix et de leur race. Mais s'il y a encore des Grecs à Athènes, pourquoi nulle part ne les voyons-nous dans la pièce ? Je ne compte pas, en effet, cette vieille barbe de médecin aveugle qui nous conte de si longues fadaises au premier acte : singulier représentant d'une ville qui à ce moment même produisait un écrivain comme Chalcocondyle. Car Athènes était encore vraiment grecque, et non florentine, comme nous le ferait croire tout ce décor. Le règne de Nério avait même été marqué par un réveil de la nationalité attique, et les prétentions littéraires de Chalcocondyle, ses imitations voulues de Thucydide et d'Hérodote montrent assez que ce peuple savait encore son histoire un peu mieux que l'aveugle de M. Sardou. Nério avait accordé à ses sujets grecs un archevêque grec, orthodoxe, schismatique, qui habitait la ville, tandis que l'archevêque latin habitait l'Acropole, parmi les catholiques florentins, et l'on avait alors deux villes en présence : en bas la sujette orthodoxe, en haut la reine catholique, et c'est la lutte de ces deux villes que M. Sardou voulait nous peindre (en supposant toujours qu'il ait voulu nous peindre quelque chose) dans *Gismonda*.

Mais alors, tout le décor doit changer de ton. L'Acropole, par exemple, nous doit être présentée comme le nid de soudards, qu'elle était, un repaire de condottieri, une petite ville aux rues étroites, au maisons crénelées, tourrelées, remparées, une ville complète, pouvant se suffire à elle-même, et vivant presque toujours assiégée, telle qu'elle resta sous les Turcs jusqu'au début de ce siècle et telle que nous la montrent tous les voyages du Levant et les dessins de Stuart. Autour du Parthénon et de l'Erechtheion avaient poussé toutes les lèpres des échoppes, des impasses, des taudis, des ruelles, des baraques rapiécées et des clôtures croulantes qui entourent encore telle de nos cathédrales. Adieu les grands arbres verts ! et les causeries à l'ombre ! et les disputes amoureuses ! Dans les recoins des Propylées, derrière le temple de la Victoire Aptère, on ne devait pas rencontrer beaucoup de vierges florentines, et j'imagine qu'au lieu de freluquets en toques de satin, en robes de velours, en casaques de soie, la bonne duchesse avait à son service quelqu'une de ces bandes albanaises qui commençaient alors leurs étranges fortunes.

Pour que nous comprenions la répulsion de *Gismonda* et sa fureur à la seule idée d'être aimée d'Almério, il ne faut point nous le montrer, lui, en si beau costume : quelle femme ne l'eût aimé, si, étant si beau, il eût été si bien mis ? Puisqu'elle a pour lui tout le dédain du conquérant envers la race conquise et cette belle hauteur de pitié méprisante que les Latins ont toujours témoignée aux Grecs, puisqu'elle est assez aveuglée pour ne pas voir avant le troisième acte la beauté de ce mâle, que le costume d'Almério nous rappelle sans cesse sa réelle condition, montrez-nous un Grec. Je crois avoir connu Almério dans les monts d'Albanie. Nez d'aigle, yeux noirs, moustache en croc, armé de tout ce que ses pères avaient pu voler ou acheter de poignards, balançant sa fustanelle et ses manches brodées sur le mur d'une vieille forteresse, il était au service d'un bey de Delvino. Un soir, il tua le maître, enleva la femme, et, si les Turcs n'avaient, hélas ! implanté dans ce pays un simulacre de justice, il serait, aujourd'hui, seigneur de ce canton... Mais, s'il avait habité l'Athènes de *Gismonda*, il eut fait, sans doute, quelques changements contraires au préjugé commun.

Puisque l'archéologie semble faire ses frais, me sera-t-il permis d'exprimer un vœu ? Après *Gismonda*, duchesse d'Athènes, Mme Sarah Bernhardt nous annonce une *Mèdeia*, de Mlle Simonne Arnaud.

Le seul titre de la pièce annonce une archéologie documentée, scrupuleuse : Corneille, qui n'était pas archéologue, disait tout bonnement *Médée*, le pauvre homme ! Donc, après l'Acropole, voici venir une Acrocorinthe à l'usage du grand public. Mais Athènes et Corinthe, depuis l'organisation des tournées Cook, sont devenues familières à beaucoup de gens : ce n'est déjà plus de l'actualité. Je rêve de découvertes plus récentes : je voudrais une duchesse de Delphes, et il serait si facile de me contenter ! Que M. Sardou ouvre seulement Chalcocondyle à la page 67 de l'édition de Bonn :

« Bajarid, fils d'Amurat, résolut d'envahir la Thessalie et la Phocide. Il était appelé par l'archevêque de Salone, qui lui vantait les chasses au marais et les plaines de ce pays si favorables à l'élevage. Delphes était entre les mains de Trudelude, veuve du duc Delvis. Bajarid conquit la Thessalie, prit Domoko et Zeïtoun, força les Thermopyles et descendit en Phocide. La Duchesse, sentant approcher l'orage et devinant la trahison de l'archevêque, vint au-devant de Bajarid, en lui amenant sa fille, qui était nubile et fiancée, et tout l'argent qu'elle put réunir. Bajarid prit l'argent et la fille et laissa Delphes à Trudelude. La Duchesse conserva donc sa ville. Mais, follement amoureuse d'un prêtre nommé Stratéus, elle lui abandonnait tout le pouvoir, et cet homme, qui savait des sortilèges démoniaques pour attirer toutes les femmes dans ses bras, tyrannisa les citoyens. L'archevêque reprocha à Bajarid de laisser impunis cette femme adultère et son indigne amant. Le Sultan finit par leur déclarer la guerre et emmena la mère et la fille. »

Voilà les faits. La pièce ne coûterait ni grand travail, ni grosses sommes. Tous les personnages, tous les caractères et les trois quarts du dialogue

de *Gismonda* pourraient resservir : on remplacerait seulement la bataille de Marathon par le passage des Thermopyles. Les décors eux-mêmes auraient à peine besoin de quelques retouches : le Parthénon, avec ses boucliers votifs, deviendrait le temple de Delphes ; le couvent de Daphni s'appellerait monastère d'Hagios Loukas ; le palais, l'église et les ruines du temple d'Aphrodite trouveraient sans peine leur emploi. Et songez au succès si, pendant les entr'actes, au lieu de n'offrir au public que le rideau — très curieux, je l'avoue, — où l'écusson unit les noms de Racine, Gœthe, Shakespeare, etc., on jouait quelques mesures de l'*Hymne à Apollon*.

R. Darbé.

REVUE DES REVUES

o **La Construction moderne** (8 décembre). — M. Charles Lucas publie et commente une lettre de Léon Vaudoyer, en date du 16 juillet 1826, à son ami l'architecte Duc, alors pensionnaire à l'Académie de France, à Rome. C'est du concours ouvert pour le monument au général Foy, au Père-Lachaise, qu'il est question en cette lettre. Treate-trois artistes y prirent part, entre autres Garnaud, Gilbert, Cendrier, Horeau, Arveuf, qui se sont fait connaître depuis par des œuvres remarquables ; Léon Vaudoyer fut classé le premier et son projet fut exécuté avec la collaboration, pour la sculpture, de David d'Angers. Lors de ce beau succès, Vaudoyer avait vingt-trois ans seulement. La même année, il remportait le prix de Rome.

o Un article signé « Un Architecte », sur deux statues romaines de la Victoire ailée, trouvées sur le plateau de Byrsa, l'acropole de la Carthage punique. Ces deux statues, de grandes proportions, d'un beau caractère architectural, sont semblables. Peu de différences les distinguent. Elles étaient destinées, sans doute, à se faire pendant.

= **Athenæum** (8 décembre). — Parmi les nombreux livres d'étrennes, illustrés ou non, dont il donne la liste, le seul qui semble devoir nous intéresser est une édition nouvelle d'*Olivier Twist*, l'immortel chef-d'œuvre de Dickens, illustrée de vingt-quatre reproductions en couleur, d'après des aquarelles de George Cruishanck, le célèbre caricaturiste politique du temps de Georges III, qui, bien que parfois d'une verve humoristique disproportionnée avec le texte, présentent un réel intérêt artistique.

+ **The Art Amateur** (décembre 1894) consacre son premier article à un peintre anglais, Albert Moore, qui a occupé, dans l'art de son pays, une place honorable. Plus dessinateur que peintre, ses œuvres, en dépit d'une certaine sécheresse et d'une exécution tourmentée, se recommandent par la pureté classique de la forme et la belle tenue décorative. Comme la plupart de ses collègues anglais, M. Moore n'a cherché dans le style classique qu'un prétexte pour draper à l'antique des figures modernes appartenant à son pays. *The Art Amateur* nous donne quelques reproductions des œuvres d'Albert Moore qui ne manquent pas d'une certaine saveur et semblent justifier l'éloge qu'il fait de son talent. M. Moore a fait de nombreuses peintures décoratives, notamment pour l'église de Saint-Alban, à Rochdale et dans le foyer du Queen's Theatre, à Londres.

+ *The Art Amateur*, ainsi que l'indique son sous-titre : *Art in Household*, a surtout pour but de fournir à ses lecteurs des modèles pour de menus ouvrages artistiques. Pour répondre à son programme, il consacre ses autres articles à la peinture de fleurs, à la décoration chinoise, à la broderie, etc.

— **Bulletin de Correspondance Hellénique**, 1894 (t. XVIII, fascicules I-VII). — Pl. IV *bis*. Stèle de Dorylée en Asie-Mineure, publiée par MM. Radet et Ouvré. C'est une œuvre archaïque remarquable, remontant aux environs de l'an 530 avant Jésus-Christ, et représentant l'Artémis persique, aux ailes recoquillées, tenant, de la main gauche, un lion par une patte. Le style offre des analogies frappantes avec celui des œuvres de l'archaïsme ionien.

Pl. V, VI. Très intéressante statuette en bronze de l'Acropole d'Athènes, publiée par M. de Ridder. Le type est celui des statues viriles dites d'Apollon. Le style, cru éginétique par M. Furtwaengler, semble bien plutôt attique.

Pl. IX. Plan de la voie sacrée de Delphes, au-dessous du trésor des Athéniens. Ce plan est indispensable pour l'étude des relations des fouilles.

Pl. XVI. Bas-relief archaïque représentant Hercule agenouillé tirant de l'arc, publié par M. Joubin. Ce bas-relief avait été découvert, avec un autre plus considérable, en 1866, dans l'île de Thasos. Enlevé par un navire de guerre turc, il avait complètement disparu. En 1885, M. S. Reinach publia de ces sculptures des croquis assez grossiers, qui avaient été exécutés, lors de leur découverte, par un médecin de l'île, M. Christidis. Cette publication permit aux autorités turques de retrouver un des bas-reliefs à l'arsenal de Constantinople, où il avait été, dans l'intervalle, fort maltraité. C'est de cette œuvre intéressante, rappelant tout à fait le type de certaines monnaies de Thasos, que M. Joubin a fait connaître une héliogravure.

— Le même numéro du *Bulletin* renferme une étude très originale de M. Svoronos sur la signification des types monétaires des anciens ; le savant numismatiste grec attribue à ces types une signification astronomique et allègue, à l'appui de son opinion, de nombreuses gravures exécutées d'après des monnaies.

P **Journal of Hellenic Studies**, 1894 (t. XIV ; 1re partie). — Pl. I. Très intéressante tentative de restitution du coffret de Cypsèle, d'après les textes et les peintures céramiques. L'auteur, M. Stuart Jones, a fait preuve, dans ce travail, d'autant de goût que d'érudition.

Pl. II-IV. Fragments de beaux vases peints découverts sur l'acropole d'Athènes.

Pl. V. Admirable tête de l'ancienne collection Borghèse, appartenant aujourd'hui à M. Humphrey Ward, publiée par Miss Eugénie Sellers.

La savante antiquaire a donné de bonnes raisons pour croire que ce morceau de sculpture vraiment hors ligne devait être attribué à Calamis.

Pl. VI-VIII. Vases et reliefs de la tombe dite Polledrara à Vulci, découverts en 1839. C'est la première publication satisfaisante que l'on possède de ces curieux objets, appartenant aux environs de l'an 600 avant J.-C.

Pl. IX. Peinture d'un lécythe d'Erétrie représentant la Mort de Priam.

Q **American Journal of Archæology,** 1894 (t. IX, fascicules 1-3). — Pl. I-IX. Madones de Luca della Robbia, publiées par M. A. Marquand. On remarquera l'excellence des simili-gravures, que l'on n'exécute nulle part mieux qu'en Amérique.

Pl. X. Panneau de Rico di Candia, conservé aux Uffizi à Florence (commencement du XIV^e^ siècle).

Pl. XI. Torse d'athlète découvert à Daphné, près d'Athènes.

Pl. XII. Bas-reliefs athéniens, découverts près de Phalère.

Pl. XIII. Groupe d'une des portes de Ghiberti, avec l'esquisse en terre cuite de l'artiste.

Pl. XIV. Belle tête du V^e^ siècle, ayant fait partie d'une métope de l'Héraeon d'Argos.

P. XV, Sceaux hittites.

Pl. XVI. Portrait et buste du grand archéologue allemand Brunn, mort au mois de juillet 1894.

L'*American Journal* se distigue de toutes les revues archéologiques publiées en Europe par la grande part qu'il fait au dépouillement des autres recueils et aux nouvelles archéologiques. C'est le seul périodique où l'on trouve des comptes-rendus détaillés de toutes les découvertes faites en Grèce, en Asie Mineure, en Italie, en Espagne, en France, etc. Jusqu'en ces derniers temps, il consacrait même quelques pages aux antiquités de l'Extrême-Orient, mais le manque de place a contraint ses rédacteurs à laisser ces pays en dehors de leur cadre. La publication du *Journal*, longtemps irrégulière, paraît aujourd'hui assurée.

R **Mittheilungen des deutschen Instituts in Athen,** 1894 (t. XIX, fascicules 1-3. Athènes, Wilberg, éditeur). — Pl. I-IV. Plans et vues des ruines du théâtre de Magnésie du Méandre, exploré par M. Hiller von Gaertringen, qui a supporté les frais considérables du déblaiement.

Pl. VI. Statue découverte à Epidaure et représentant une Néréide sur un cheval marin, attribuée par M. Winter au sculpteur Timothée.

P. VII. Très beau bas-relief attique du V^e^ siècle, découvert à Eleusis, représentant Athéna serrant la main du Peuple d'Eleusis personnifié et, d'autre part, les deux Grandes Déesses, Déméter et Korè.

Pl. IX. Plan des nouvelles fouilles exécutées à Troie en 1894. Le rapport de M. Doerpfeld, qui accompagne ce plan, insiste sur l'extension de la ville qui occupait l'emplacement d'Hissarlik à l'époque mycénienne. On annonce que les fouilles ne seront pas continuées, ce qui est fort regrettable, beaucoup de problèmes attendant encore leur solution.

X **Jahrbuch der Kœn. preussischen Sammlungen** (XV^e^ volume, 4^e^ fascicule). — Il a toujours été assez difficile de distinguer quelle part revient à chacun des deux frères Pollajuoli dans les tableaux attribués à leur collaboration, et même de déterminer quelles sont les œuvres propres d'Antonio (non seulement dessinateur excellent, modeleur et graveur énergique, mais aussi peintre remarquable, quoi qu'on l'ait généralement ignoré) et quelles sont celles de Piero. C'est ce à quoi s'applique M. Hermann Ulmann dans une étude très approfondie et très intéressante, accompagnée de plusieurs reproductions (dont une superbe héliogravure d'après le *David* de Piero Pollajuoli au musée de Berlin) et d'une liste de dessins des deux frères et des copies qui en ont été faites.

X Le développement de Michelozzo dans l'art architectural et sa collaboration avec Donatello : tel est le titre d'un article de notre savant collaborateur, M. de Geymüller qui, primitivement, devait servir de conclusion à un travail fait en collaboration avec M. le Dr Stegmann sur Michelozzo, mais que la divergence de vues des deux auteurs empêcha de publier. M. Stegmann, dans ce livre, et son fils, dans l'*Architecture de la Renaissance en Toscane*, prétendent que la belle chaire en bronze à l'intérieur du dôme de Prato est tout entière l'œuvre de Michelozzo et non, comme on l'a pensé d'ordinaire, le résultat de sa collaboration avec Donatello. M. de Geymüller, avec une argumentation très fouillée, basée sur le développement artistique de Michelozzo, s'attache à réfuter cette assertion et à prouver que cet artiste, qui plus tard créa des choses bien moins parfaites que celle là, ne fut ici qu'un interprète, que le fondeur de cette chaire conçue entièrement par Donatello. Par contre, il nous signale une œuvre de Michelozzo, restée jusqu'ici inconnue et récemment découverte par M. A. Schmarsow, le Palazzo Rettorale, à Raguse.

De curieuses considérations sur le rôle de l'architecture dans l'œuvre de Donatello et sur la nature ou plutôt « les deux ou trois différentes natures d'artistes » du grand sculpteur florentin viennent compléter cette dissertation.

X On n'a pas oublié le beau et récent travail de M. Gruyer sur Vittore Pisano, dans la *Gazette*. Voici qui peut s'y ajouter : une page d'études vis blement d'après nature, faites par l'artiste pour les deux pendus qu'on voit à l'arrière plan dans la fresque de *Saint-Georges* à Sainte-Anastasie de Vérone. Ces dessins, tirés de la riche collection de Malcolm à Londres, et attribués à tort à Andrea del Castagno, sont restitués par M. Campbell Dodgson à leur véritable auteur, qui, chose curieuse, a reproduit ce même détail de deux suppliciés dans l'*Adoration des Mages* du musée de Berlin.

X Il y un an environ, on découvrit, dans la petite église du village de Dahlem, près Berlin, toute une série de peintures murales, dont plusieurs assez bien conservées. Appartenant, d'après leurs caractères de conception et d'exécution, aux commencements de l'art gothique, très probablement au XIII^e^ siècle, elles comptent parmi les plus anciens monuments de la peinture dans la Marche de Brandebourg et, par conséquent, sont des plus précieuses pour l'histoire artistique. Après les

avoir décrites, M. Georges Voss signale les autres qui subsistent encore dans cette province et donne un aperçu savant de l'art religieux au Moyen Age dans ces mêmes contrées.

X M. Bode consacre une notice à deux œuvres léguées récemment par un riche collectionneur, M. O. Hainauer, de Berlin, au musée de cette ville : un candélabre florentin, en bronze, de la seconde moitié du XVe siècle, portant les armes de Strozzi, et un buste de marbre attribué à Mino da Fiesole et daté de 1456, que reproduit une belle héliogravure.

X *Les peintures murales de San-Angelo « in formis »*, près Capoue, par E. Dobbert. — Si l'on est d'accord maintenant pour admettre que l'art byzantin n'a pas été sans influence sur l'art occidental, on voit moins bien par quelle voie cette influence s'est exercée, quelles contrées y ont d'abord été soumises, quelles autres ne l'ont pas subie. L'Italie méridionale, par la langue qu'on y parle et par les œuvres artistiques qu'on y trouve, porte une empreinte byzantine bien évidente. C'est ce que montre, une fois de plus, l'excellente monographie que E. Dobbert consacre aux peintures murales de San-Angelo. Après avoir prouvé, dans deux précédents articles, que ces peintures sont, par la conception et la composition, tout à fait byzantines, l'auteur s'efforce d'étayer par l'examen des détails le résultat ainsi obtenu : il étudie les têtes, les gestes, les attitudes et les mouvements, le vêtement des personnages, l'architecture des monuments représentés, la technique des tableaux, et tire de là pour sa thèse, des arguments très convaincants.

A l'encontre de M. Kraus, qui considère les peintures en question et celles de Reichenau comme provenant de l'école du Mont-Cassin, M. Dobbert affirme que les peintures de San-Angelo sont l'œuvre d'une seule et même école, cette école grecque de l'Italie méridionale dont les productions ont été si nombreuses.

Ces peintures n'ont que de lointains rapports avec celles de Reichenau, et les œuvres sorties du Mont-Cassin ne présentent pas assez d'unité pour qu'on puisse établir entre elles et celles de San-Angelo un étroit rapprochement.

BIBLIOGRAPHIE

HERMANN VARNHAGEN, *Über die Miniaturen in vier französischen Handschriften des fünfzehnten und sechzehnten Jahrhunderts*. Avec 24 planches. — Erlangen, 1894, in-4°.

Comme l'indique le titre, le travail de M. Hermann Varnhagen est consacré à quatre manuscrits d'origine française, considérés principalement au point de vue de leurs miniatures. Ces quatre manuscrits sont : deux livres d'heures de la fin du XVe siècle se trouvant, l'un à la Bibliothèque de l'Université d'Erlangen (n° 586), l'autre dans la Bibliothèque des princes d'Œttingen-Wallerstein à Maihingen ; un traité intitulé la *Fleur des Vertus*, également à Maihingen ; enfin, une traduction française des *Triomphes* de Pétrarque, suivie de la traduction des *Canzone* du même, aujourd'hui à la Bibliothèque Royale de Berlin, après avoir fait partie jadis de la collection de Meermann, puis de celle de sir Thomas Phillipps à Cheltenham. La publication de M. Varnhagen est illustrée de 24 planches, reproduisant les principales miniatures des manuscrits en question, à savoir : les cinq miniatures du livre d'heures d'Erlangen ; quatre des quinze miniatures du livre d'heures de Maihingen ; cinq des quinze miniatures de la *Fleur des Vertus ;* enfin, dans la traduction de Pétrarque, les six miniatures des *Triomphes* et deux sur douze des miniatures relatives aux *Canzone* [les deux autres planches sont consacrées à des fac-similé de texte].

Les descriptions ont été faites avec soin, et les planches en phototypie sont très heureusement venues. Mais on peut regretter que l'auteur ait consacré sa peine à des miniatures presque toutes d'ordre véritablement tout à fait secondaire, pour ne pas dire pis. Les deux livres d'heures, surtout celui d'Erlangen, rentrent dans la catégorie de ces productions courantes, de nature commerciale, comme les ateliers de librairie français, principalement les ateliers parisiens, en ont tant répandues dans le public, sur les limites du XVe et du XVIe siècle, et telles qu'on en rencontre partout. Les images de la *Fleur des Vertus*, de Maihingen, qui rappellent beaucoup celles de certains manuscrits picards de la première moitié du XVIe siècle, ne sont guère meilleures que les banales illustrations des livres d'heures. Seules les peintures de la traduction de Pétrarque, de Berlin, présentent quelques qualités d'art. Mais elles appartiennent à une époque déjà relativement basse, étant tout au plus antérieures au règne de François Ier. En outre, les compositions y sont mesquines, réduites au plus petit nombre possible de personnages, le plus souvent à deux seulement. Il y a loin de ces images étriquées aux grands tableaux, d'une si riche animation, qui décorent d'autres manuscrits de traductions françaises de Pétrarque, tels entre autres, quelques superbes *Triomphes* de notre Bibliothèque Nationale.

Si M. Varnhagen veut continuer ses travaux sur les miniatures, il trouvera aisément, dans les bibliothèques de l'Allemagne, nombre d'autres manuscrits, également d'origine française, beaucoup plus beaux et plus intéressants sous le rapport de l'art. Qu'il nous permette, par exemple, pour une des villes qui lui a déjà fourni un manuscrit, de lui signaler l'exemplaire du *Mortifiement de vaine plaisance* par le roi René, qui est au cabinet des Estampes du Musée royal de Berlin, venant de la collection Hamilton. Les miniatures de ce volume laissent par elles mêmes à désirer, au point de vue de la qualité d'exécution. Mais elles n'en sont pas moins précieuses, en ce que ce manuscrit de Berlin est une copie, paraissant être d'une date voisine de l'original, d'un autre exemplaire, aujourd'hui perdu, qui avait été peint pour la seconde femme du bon roi René, Jeanne de Laval. Elles nous donnent ainsi, pour l'illustration du *Mortifiement de vaine plaisance*, la véritable tradition remontant jusqu'aux artistes employés par le roi-auteur. Or, cette particularité ne se retrouve au même degré dans aucun des autres manuscrits à miniatures actuellement connus du même ouvrage, à commencer par celui

dont M. de Quatrebarbes a reproduit les images dans ses *Œuvres complètes du roi René*.

En s'attachant à des manuscrits de cet ordre plus relevé, et en les étudiant aussi bien qu'il l'a fait pour les autres, M. Varnhagen arriverait certainement à apporter de très utiles contributions à l'histoire de l'art français dans une de ses branches les plus florissantes. Nous ne pouvons que souhaiter qu'il tente l'entreprise.

PAUL DURRIEU.

—

MARY LOGAN. *The guide to the Italian pictures at Hampton court.* Kyrle pamphlets n° 2. Londres, 1894.

Ce petit livre, qui ne coûte que vingt centimes, est le modèle d'un catalogue descriptif. Au lieu d'une sèche énumération de tableaux, juxtaposés suivant un ordre quelconque, on y trouve une suite d'essais sur les écoles de peinture italiennes représentées à Hampton Court, où les tableaux de cette galerie sont naturellement au premier plan. C'est la méthode adoptée dans les deux *Cicerone* des collections de Munich et de Berlin, qui sont de bien aimables ouvrages ; mais dans celui-ci, on trouve mieux encore, à savoir des idées originales, des découvertes.

La série vénitienne, avec son Giorgione et ses Titien, est la plus importante. Elle comprend un tableau (n° 144) que Mrs. Logan a attribué à Morto da Feltre, artiste très peu connu auquel appartiennent également les *Trois Ages* du palais Pitti, la *Madone avec sainte Anne et saint Jean* du palais épiscopal de Feltre et une fresque représentant la *Transfiguration* dans la même ville. Des huit tableaux que les étiquettes de Hampton Court donnent à Giorgione, la notice n'en laisse subsister qu'un seul, le *Berger* publié dans les *Venetian painters* de M. Berenson : les autres sont de Dosso Dossi (n°s 60, 183) ou des écoles de Bonifazio et de Bordone (n°s 87, 158). Le *Portrait d'homme* du Titien (n° 149) est, suivant Mrs. Logan, un des chefs-d'œuvre du maître, dont il existe encore un tableau à Hampton Court. A ce propos, l'auteur est entré dans d'intéressants détails sur les Titien des galeries publiques et privées de Londres. Signalons encore une page bien digne d'attention sur Savoldo (p. 21). Lotto, Palma, Cariani, Licinio, les Bonifazio, Bordone, Tintoretto, Schiavone, Paolo Veronese, les Bassano, complètent le riche ensemble de toiles vénitiennes que l'on peut admirer à Hampton Court. Mrs. Logan a nettement caractérisé les différentes manières de ces maîtres et a proposé, pour plusieurs de leurs toiles, des attributions toutes nouvelles. L'originalité de son esprit se marque dans des phrases comme celle-ci (p. 32) : « Au point de vue de la technique, Paul Véronèse était en avance sur tous ses contemporains. Comme le Titien, mais plus encore que lui, il devança la large liberté de la brosse de Frans Hals ou des peintres de notre époque, Manet ou M. Degas. Lui aussi poursuivait sa route vers le traitement des figures en plein air... La distance qui sépare les derniers Vénitiens de l'art moderne n'est grande que par la durée ; c'est ce qui fait que Paul Véronèse est resté le favori de tant de peintres, bien qu'on lui attribue une foule d'œuvres qui ne sont pas de sa main ».

Passant aux Milanais, Mrs. Logan décrit un Marco d'Oggiono (n° 64) en ajoutant, non sans justesse (p. 36) : « Ce peintre jouit de la réputation peu enviable d'être le plus mauvais des imitateurs lombards de Léonard. » Parmi les Ferrarais, elle signale un magnifique portrait de Dosso Dossi, « un des peintres les plus fascinants de toute la Renaissance italienne » (n° 60), puis un bon portrait de Costa (n° 295), dont le type rappelle celui de l'Isabelle d'Este au Louvre. L'école de Parme est faiblement représentée par deux toiles de Corrège et deux du Parmesan, sur lequel Mrs. Logan a insisté comme marquant le tournant de la décadence italienne. Abrégeant avec regret notre promenade, nous signalerons encore deux jolies toiles de Longhi et enfin les neuf célèbres compositions de Mantegna, par lesquelles il a fallu finir pour tenir compte de l'ordre des salles. « On peut dire que tout lui apparaissait sous la forme d'un bas-relief antique, et sa manière se rapproche du bas-relief autant que cela est possible à la peinture. Les fonds, surtout dans ses premiers tableaux, font une grande place à l'architecture ; même ses paysages ont la nudité et les contours accusés qui trahissent un goût formé par l'étude des fragments antiques. » Est-il possible de s'exprimer avec plus de justesse et de précision ?

Si un livre de cette valeur peut être vendu à un prix aussi bas, c'est grâce à la *Kyrle Society*, qui a droit aussi à nos remerciements. Cette Société a pour but de décorer les clubs d'ouvriers, les salles d'hôpitaux, tous les locaux de réunions populaires, de veiller à l'entretien et à l'embellissement des jardins publics, d'organiser des concerts et des sociétés chorales dans les quartiers pauvres, de distribuer de bons livres aux hôpitaux, *workhouses*, clubs et bibliothèques de quartier, enfin de *publier des livrets simples et peu couteux sur des sujets relatifs à l'art.*

C'est la première fois, croyons-nous, qu'une Société philanthropique a entrepris la publication de catalogues, et cette idée, à la fois pratique et touchante, mériterait de trouver des imitateurs.

SALOMON REINACH

—

Adiciones al Diccionario histórico de los más ilustres profesores de las bellas artes en España de don Juan Agustín Cean Bermúdez, par le comte de LA VIÑAZA. Madrid, 1889-1894, 4 vol. petit in-8°.

Au milieu de ses travaux de bibliographie et de philologie, M. le comte de la Viñaza n'a pas renoncé à poursuivre sur l'histoire de l'art des études brillamment inaugurées par sa biographie de Goya. Il vient de terminer la publication d'un volumineux recueil qui, sous le titre modeste d'Additions au Dictionnaire des artistes espagnols de Bermudez, complète singulièrement l'ouvrage de son devancier sur les peintres, les enlumineurs, les verriers, les sculpteurs, les orfèvres, les graveurs, etc., antérieurs au XIX^e^ siècle, et celui de Llaguno sur les architectes espagnols. Le premier tome, consacré au Moyen Age, comprend plus de quatre cents artistes restés inconnus à ces deux auteurs. Dans les tomes suivants, une part non moins large, en fait de noms inédits et de renseignements nouveaux, est réservée aux artistes des XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des arts sauront gré à M. le comte de La Viñaza d'avoir doté l'érudition d'un instrument de recherches désormais indispensable ; mais les initiés seuls pourront se rendre compte du labeur que représentent la préparation et la mise au point d'un répertoire de ce genre, empruntant chacune de ses données aux sources manuscrites et imprimées les plus diverses. Cependant, comme en pareille matière rien n'est absolument définitif, nous faisons des vœux pour que l'auteur des *Adiciones* continue à explorer le fonds inépuisable des archives et des bibliothèques et mette, plus tard, le public à même de bénéficier encore d'une seconde moisson de documents. En prévision de ce supplément à venir, nous signalerons à notre confrère d'Espagne la série d'indications que l'on possède actuellement (1) au sujet d'un artiste aragonais du milieu du XVe siècle, le sculpteur Jean de la Huerta, identifié aujourd'hui avec Jean de Drogues, et occupé pendant vingt ans à l'exécution du tombeau du duc Jean sans Peur à la Chartreuse de Dijon. B. PROST.

NÉCROLOGIE

Jean Gigoux

Le peintre Jean Gigoux vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-huit ans, On peut dire de lui, en toute vérité, qu'il était le dernier représentant de la peinture romantique.

J.-F. Gigoux naquit à Besançon, en janvier 1806, apprit son art à Paris et débuta au Salon de 1833 par l'exposition de cinq toiles, souvenirs d'un voyage en Orient. La peinture historique était alors au pinacle et prêtait à de grandes images accueillies avec faveur, souvent avec enthousiasme, par le public avide des Salons, qui étaient alors biennaux. Toute la carrière du peintre fut partagée entre le genre du portrait (*le général Ostrowski, le général Diwernicki*, aujourd'hui au Luxembourg, *le maréchal Moncey, Lamartine, Fourier, etc.* et de nombreuses mines de plomb ou lithographies) et le genre historique. Peut-être faut-il que notre génération fasse un certain effort pour apprécier comme il convient la fécondité du vieux peintre en cette dernière manière. La *Mort de Léonard de Vinci, Henri IV écrivant des vers sur le missel de Gabrielle d'Estrées, Antoine et Cléopâtre essayant des poisons, Héloïse et Abélard au Paraclet*, la *Mort de Manon Lescaut*, la *Veillée d'Austerlitz*, le *Charlemagne dictant ses Capitulaires* qui décorait le Conseil d'Etat, les scènes religieuses qui se trouvent à Saint-Gervais et à Saint-Germain-l'Auxerrois, ne sauraient nous intéresser aussi franchement que les vraies et fermes effigies que sont ses portraits des premières années et ses portraits des derniers temps ; car, jusqu'à ses dernières années, Gigoux n'avait guère cessé d'exposer ; mais il était revenu, à la fin, au portrait. On a vu de lui tour à tour, aux Salons de 1889, 1890, 1891, 1892, des portraits de jeunes filles dont la fraîcheur était une véritable surprise pour ceux qui connaissaient l'âge du peintre et d'énergiques portraits de Considérant, de MM. Jules Simon, Henner et Bonnat.

Gigoux était un collectionneur très expert. Il laisse une collection de tableaux et de dessins choisis avec le discernement le plus fin. Il a réuni en volume ses souvenirs sous le titre de : *Causeries sur les artistes de mon temps* (1885),

(1) Voir, entre autres, la *Gazette des Beaux-Arts*, 3e période, t. IV (1890), p. 369, et t. V (1891), p. 167-172.

26 TAPISSERIES

à sujets allégoriques, champêtres et verdures

Etoffes brodées et brochées

MEUBLES ANCIENS

Objets d'art, Instruments de musique, Armures, Bronzes, Terres cuites

arrivant en majeure partie de province

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 7

Le Lundi 17 décembre 1894, à 2 heures.

Me G. Duchesne, comm.-pris., 6, rue de Hanovre
M. A. Bloche, expert, 25, rue de Châteaudun.

EXPOSITION : Dimanche 16 décembre.

ANCIENNES FAÏENCES

DE ROUEN & DE SINCENY

Assiettes à décor d'ocre jaune

PLATS, PLATEAUX, BANNETTES

CACHE-POTS

à décor bleu et rouille et polychrome

Faïences diverses, Porcelaines

OBJETS VARIÉS, ARGENTERIE

VENTE

HOTEL DROUOT, Salle N° 11

Le Samedi 22 décembre 1894

A DEUX HEURES

COMMISS.-PRISEUR	EXPERT
M. PAUL CHEVALLIER	M. CHARLES MANNHEIM
16, rue Grange-Batelière	7, rue Saint-Georges

EXPOSITION PUBLIQUE

Le Vendredi 21 décembre 1894

De 11 h. 1/2 à 5 h. 1/2.

Le gérant : G. ROUX.

Paris. — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart

N° 6. — 1895. BUREAUX : 8, RUE FAVART 9 Février.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois. . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

Dampt, le vaillant sculpteur qui, l'an dernier, ciselait avec la patience d'un graveur de netzkés, le petit *Chevalier Raymondin et la fée Melusine*, proteste à bon droit, dans la presse, contre une omission projetée, dit-on, dans les programmes de la future Exposition universelle : les arts décoratifs, les « objets d'art » ne seraient pas considérés comme dignes de constituer une section. Cette étrange nouvelle demande confirmation; il n'y a pas un artiste qui puisse y ajouter foi. Et pourtant.....

Il ne s'agit pas ici d'une banale réclamation, de doléances de grands enfants jamais satisfaits; la question est plus haute et plus grave. Refuser l'autonomie aux arts appliqués, ce serait nier vingt-cinq ans d'efforts poursuivis par les artistes français, arrêter la sève d'un arbre jeune, détruire la fleur, écraser le fruit, disperser la récolte qu'on a eu tant de peine à mener à maturité: ce serait revenir brutalement en arrière, remonter à un ostracisme autoritaire et satrapique disparu de nos mœurs.

Toutes les nations, tous les synodes artistiques ont ouvertement reconnu la renaissance des arts décoratifs; la sollicitude gouvernementale, le goût public leur ont donné l'essor par des acclamations répétées et l'encouragement effectif par l'achat et la commande. La confraternité artistique s'est élargie; le domaine de l'art s'est agrandi, ou, pour mieux dire, a été ramené à ses limites naturelles. Ce terrain glorieusement conquis serait compromis; ce département de l'art serait mis hors la loi.

Nous ne croyons pas que la solidarité des artistes soit désarmée. Pour n'être pas syndiqués, ils n'en ont pas moins des droits au groupement et à l'association. L'administration de l'Exposition ne saurait donc rayer d'un trait de plume un art vivant et fort, pas plus qu'elle ne saurait oublier une industrie. La responsabilité d'une pareille suppression serait trop grave pour que les organisateurs d'une exposition européenne l'encourent de gaieté de cœur.

Espérons que nous n'aurons pas à nous répéter, pour toute consolation, le mot célèbre : « Tant qu'Alphand sera mort, tout ira de travers ».

CONCOURS ET EXPOSITIONS

La deuxième exposition des **peintres orientalistes français** aura lieu du 25 février au 15 mars dans les galeries Durand-Ruel. Le dépôt des œuvres devra avoir lieu du 18 au 20 février.

—

Le Salon des Cent, 31, rue Bonaparte, ouvre l'exposition de l'œuvre du peintre **Gaston Roullet,** qui durera jusqu'au 28 février.

—

M. **Armand Seguin**, peintre graveur, expose en ce moment un grand nombre de tableaux, dessins et eaux-fortes chez Le Barc de Bouteville. L'exposition durera jusqu'à la fin du mois.

—

Comme l'année dernière, la **Société des Indépendants** tiendra son exposition au Champ-de-Mars, palais des Arts-Libéraux, pendant les mois d'avril et mai.

—

L'exposition des maquettes présentées au concours pour l'érection d'un **monument à Watteau** a été ouverte à l'Ecole des Beaux-Arts.

Le 7, le jury s'est rassemblé et retenu le projet de MM. Gauquié, statuaire, et H. Guillaume, architecte.

—

L'Association artistique **P. M. P.** (Peinture, Musique, Poésie) ouvrira sa seconde exposition du 10 février au 15 mars, à la Galerie des Artistes modernes, 5, rue de la Paix.

EXPOSITION
du Cercle de l'Union Artistique

—

Encore un nouvel aliment offert à la curiosité du monde élégant et amateur d'art : le Cercle de l'Union artistique vient d'ouvrir, à son tour, son petit Salon.

Dans un coquet aménagement, 150 peintures et une vingtaine de sculptures y sont exposées, parmi lesquelles les portraits sont en majorité. Entre tous, et au premier rang, il faut citer le magistral portrait, si vigoureux sans dureté, si vrai, si vivant, de *M. Bianchi*, par M. Aimé Morot, qui a envoyé aussi un joli portrait, tout imprégné de lumière, de *Mme J. M.* Et ensuite les *Portraits d'enfants* de M. Boutet de Monvel, d'une simplicité charmante et d'une tonalité exquise. Inutile, du reste, de s'étendre en détail sur chacun des envois en ce genre : on retrouve chez tous les qualités — et aussi les défauts — caractéristiques de leurs auteurs : M. Bonnat est, comme toujours, robuste et précis dans son beau *Portrait de M. le baron Gustave de Rothschild*, et plus délicat dans celui de *Mme G.* Comme toujours, M. Carolus Duran s'impose par sa virtuosité, dans le portrait d'une dame entre ses deux filles. Et, tandis que M. Besnard, dans deux portraits féminins, reste fidèle à ses colorations raffinées et étranges, non sans charme ni vérité, une fois de plus M. Gervex se montre le peintre des élégances modernes avec une séduisante Parisienne dans un paysage d'hiver, et avec un joli portrait de petite fille. Mentionnons encore le fin *Portrait de Mlle S. G.*, par M. J. Lefebvre; — celui de *Mme ****, d'une si délicate harmonie, par M. Friant; — les deux portraits d'hommes, de M. Benjamin Constant; — deux autres, de M. Axilette; — ceux de *Mme la comtesse de V.* et de *Mlle J. A.*, par M. Aviat; — de *la princesse ****, par M. François Flameng; — ceux de MM. Baschet, Blanche, Chartran, Sain, Wencker, etc.

Parmi les tableaux de paysage, quelques bonnes toiles à glaner : M. Harrison a envoyé une marine : *La nuit*, qu'on pourrait appeler, à la manière de Whistler, une *symphonie en vert*, un accord harmonieux de tons à la fois profonds et transparents, piqués au loin de points d'or. M. de Clermont, dans la *Fin d'un beau jour* et un *Lever de lune*, a su nous faire sentir avec lui la mystérieuse poésie du crépuscule. M. Montenard est, comme d'habitude, le peintre de la lumière et du Midi dans deux beaux tableaux : *Sur la terrasse* et *La grande route*, tandis que M. Billotte rend, non moins heureusement, les colorations plus douces, d'un gris violacé, de l'*Ile de la Jatte, le soir*. Et puis ce sont les plaines mornes que M. Barillot nous montre, animées par quelques moulins à vent et des vaches qu'une bergère y mène paître; — les âpres solitudes de l'*Eggishorn*, par M. P. Sédile; — la *Bergerie* toute baignée de lumière, de M. Guignard; — le *Retour du troupeau*, de M. Le Poittevin; — l'*Effet de printemps*, de M. Le Liepvre; — l'*Heure dorée à Etretat*, de M. Mozal; — les *Vaches* et le *Paysage de Sologne*, de M. Vayson; — etc.

Les tableaux de genre sont moins réussis; mais l'un d'eux est très remarquable : le *Pèlerinage*, de M. Emile Adan, simple épisode, plein de recueillement et d'émotion, bien supérieur au pompeux et éclatant appareil de la *Procession à Venise*, de M. Clairin; — puis, le *Coin de salon*, si plein d'intimité et de charme, de M. Thomas.

N'oublions pas, avant de quitter la peinture, une délicieuse *Madone* de M. Edelfelt, qui expose aussi un *Port dans le golfe de Finlande*.

A la sculpture, il faut citer, entre autres : la souple *Danseuse*, en marbre peint, de M. Gérôme, meilleure, à notre goût, que son tableau, de sujet également antique; — les bustes élégants de M. le comte de Gontaut-Biron, de M. A. Carlès et de M. Puech; — la *Salammbô* et le charmant buste de jeune fille de M. Verlet; — enfin, la *Byzance*, de M. Hugues, une tête troublante d'empereur enfant ou de jeune impératrice, d'expression maladive et inquiète, coiffée d'une haute couronne d'or aux lourdes pendeloques, et qui évoque d'une façon saisissante la fastueuse et décadente civilisation du Bas-Empire.

A. M.

NOUVELLES

—

*** *Les Fouilles de Delphes.* — Le Ministre de l'instruction publique, M. Poincaré, a été entendu hier par la Commission du budget au sujet d'un nouveau crédit qu'il propose à la Commission d'inscrire au budget de 1895, pour les fouilles de Delphes. « Ces fouilles, déclare le ministre, font grand honneur à l'Ecole d'Athènes et accroissent le renom scientifique de la France. » La Commission a adopté le chiffre de 150.000 francs.

*** Parmi les récentes acquisitions du musée de Berlin, on signale une petite *Vierge en prière*, vue à mi-corps, d'Albert Dürer (1518), provenant de la collection Morosini-Gatterburg, de Venise, et une *Nature morte*, datée 1651, du peintre Simon Luttichuis, d'Amsterdam, dont on ne connaît que de rares tableaux.

*** Le Musée germanique de Nuremberg, qui possédait déjà une belle collection de moulages d'après les œuvres de Peter Vischer, vient de s'enrichir, grâce à la générosité du roi de Saxe, d'une excellente reproduction d'un des plus importants travaux du

célèbre fondeur : le tombeau, exécuté en 1527 pour l'Electeur de Saxe, Frédéric le Sage, et qui se trouve à Wittemberg.

Sir William Gregory

ET LES COLLECTIONS ANGLAISES

La veuve de sir William Gregory, qui fut député au Parlement anglais et gouverneur de Ceylan, a publié récemment les mémoires écrits par son mari entre 1884 et 1891 (1). C'est un des livres les plus divertissants que l'on puisse lire, tant à cause de l'intérêt des événements dont l'auteur fut témoin que de la bonne humeur spirituelle et communicative qu'il met à les raconter. Mais sir William ne fut pas seulement un homme politique : *trustee* de la *National Gallery*, amateur et collectionneur de tableaux, il a été mêlé très intimement au mouvement des arts en Angleterre et l'on sent, au plaisir avec lequel il en parle, que le secret de ses préférences était bien là. Ceux qui l'ont connu à Paris, où il venait souvent, savent que nos galeries publiques, nos expositions particulières n'avaient pas de visiteur plus zélé que lui. Laissant donc de côté, quoique à regret, tout ce qui touche à l'éducation de sir William et à sa carrière politique, nous allons extraire de l'*Autobiography* quelques indications propres à donner une idée de ses goûts artistiques et des services qu'il a rendus aux musées anglais.

Voici d'abord une anecdote sur le tableau de Raphaël appartenant au duc de Ripalda (p. 98) :

« Quand j'étais *trustee* de la *National Gallery*, en 1867, M. Robinson, du musée de Kensington, raconta qu'on lui avait montré, à Madrid, le célèbre Raphaël Colonna, qui avait toujours été placé dans la chambre à coucher du roi de Naples et que celui-ci avait emporté à Gaëte. Don Bermudez de Castro, duc de Ripalda, ministre d'Espagne à Naples et grand ami du roi, avait reçu ce tableau en présent et son frère disait qu'il serait possible de l'acquérir. Sir William Boxall, directeur de la *National Gallery*, alla à Madrid, vit le tableau, qui était alors en bonne condition et même intact, et se montra très désireux de l'obtenir. J'allai trouver M. Disraeli (mai 1868), qui était alors ministre, et lui parlai du tableau. Il écouta et me dit : « Achetez ce tableau. » Je fis observer qu'il coûterait au moins 20.000 livres. « Achetez ce tableau » fut sa seule réponse. Comme je répliquai que je ne pouvais me charger de la négociation, il se décida à la confier au baron de Rothschild, qui chargea son agent à Madrid, M. Bauer, de l'acquisition. Mais, entre temps, le bruit s'était répandu que ce tableau était à vendre et que l'Angleterre se disposait à l'acquérir, ce qui excita l'émulation des Français. Le duc de Ripalda (Bermudez de Castro) était un grand ami de l'impératrice Eugénie, qui était toujours prête à rendre service à un ami. On en demanda 40.000 livres, et la presse française, dûment subventionnée, se mit à déclarer que l'honneur de la France était en jeu dans cette affaire, et que le tableau n'était pas cher à un tel prix. Je fus envoyé à Paris auprès de M. Reiset, le directeur du Louvre, et ici je transcris les notes que j'adressai à cette époque de cette ville (mai 1870) : « Le Raphaël Colonna était, il y a quelques mois, un des tableaux les mieux conservés et les plus importants de ce maître. Malheureusement, il a été placé entre les mains d'un restaurateur, et il offre aujourd'hui un pitoyable spectacle aux yeux des dieux et des hommes. On dit que lorsqu'on enleva l'ancien cadre et qu'on dévissa la tige de fer qui le maintenait, le tableau tomba par terre en trois morceaux. Je crois parfaitement authentique cette histoire, confirmée par l'apparence extraordinaire de l'œil d'un des saints, à travers lequel courait une des fentes et qui dut être repeint. Je ne puis dire que ce tableau me cause de l'enthousiasme. Sans doute, la composition en est grandiose, mais les enfants Jésus et saint Jean sont peu intéressants ; les figures de saint Paul et de saint Pierre, généralement si majestueuses, sont courtes et trapues. Le tableau semble aujourd'hui avoir subi le sort de saint Barthélemy et avoir été complètement écorché, à tel point que le grand nom de Raphaël et l'ancienne réputation de cette peinture décideront difficilement, je crois, un acquéreur public ou privé à en donner la somme demandée, qui n'est pas moindre de 40.000 livres. Il faudrait graver au-dessous l'épitaphe bien connue : « J'étais bien. Je voulus être mieux. Me voilà ! »

Le tableau en question a été longtemps exposé, à titre de prêt, à la *National Gallery* ; il n'a pas encore, que nous sachions, trouvé d'acquéreur.

En 1870, sir William ne fut pas le dernier à approuver l'acquisition, par le Parlement anglais, de la collection de tableaux de sir Robert Peel, au prix de 75.000 livres. On avait offert 80.000 livres au propriétaire, qui donna cependant la préférence au Gouvernement. Il est vrai que le vote du Parlement entraînait la suppression, pendant sept ans, du crédit annuel de 10.000 livres affecté à la *National Gallery* — ce qui, remarqua malicieusement Gregory, faisait grand plaisir au directeur, sir William Boxall, qui redoutait par-dessus tout d'engager sa responsabilité par des achats. Cependant la Trésorerie se déclara prête, pendant les sept années à venir, à donner de l'argent pour des acquisitions extraordinaires, ce qui eut lieu, en effet, lorsqu'on enrichit la Galerie du *Triomphe de Scipion*, de Mantegna, et des tableaux de la vente Barker en 1875. « Pour montrer, écrit Gregory (p. 262), quelle excellente affaire fit le Gouvernement en acquérant la collection Peel, je dirai qu'en 1884, alors que les *trustees* s'efforçaient en vain d'assurer à la collection nationale quelques-uns des plus beaux Rubens du duc de Marlborough, Alfred de Rothschild me rencontra dans Saint-James street et me dit : « Si vous croyez que les Rubens de Blenheim sont plus importants que vos peintures flamandes pour la Galerie, et que vous ne puissiez pas obtenir du Gouvernement l'argent nécessaire, je suis prêt à vous payer 250.000 livres pour les tableaux de Peel ; mon engagement est valable jusqu'à après-demain. » Bien entendu, l'offre ne fut pas acceptée, mais elle montrait que la valeur de la collection Peel avait augmenté, dans l'estimation des amateurs, de plus du triple en moins de quinze ans.

Le 30 décembre 1882, Gregory écrit à son ami

(1) *Sir William Gregory. An Autobiography.* London, Murray. 1894.

sir Henry Layard : « Nous avons été aujourd'hui à l'exposition... J'étais consterné en entrant dans la salle Rosetti, de voir les femmes aux lèvres étranges, aux longues mâchoires, fatales et inconsolables, qui frappaient mes yeux ; mais bientôt je me suis trouvé au milieu de tableaux très remarquables tant par la grandeur de la conception que par la richesse de la couleur. Ils diffèrent de tout ce que j'ai encore vu et, avant de quitter la salle, j'étais tout à fait gagné. Je ne puis penser à autre chose, et maintenant je ne m'étonne plus de l'admiration sans bornes, touchant à l'idolâtrie, que certaines personnes éprouvent pour les œuvres de Rosetti. Je reviendrai lundi pour voir si mes premières impressions sont justes. Je voudrais posséder un beau spécimen de sa main ; mais il y a Rosetti et Rosetti : l'un sublime, l'autre ridicule, ou plutôt effrayant. »

Gregory légua à la *National Gallery* quatre tableaux de sa collection. Il y avait d'abord deux Vélazquez : *Esquisse d'un Duel au Prado* et le *Christ chez Marie et Marthe* (catalogués sous les nos 1375 et 1376). Le troisième tableau est un monochrome de Jean Steen, *Intérieur avec figures* (no 1378 du catalogue) ; M. Gauchez, de Paris, en avait offert 250 livres à Gregory le lendemain du jour où il l'avait acquis pour 2 livres et 3 shillings. Enfin, la collection nationale a reçu de lui une toile importante, l'*Adoration des Bergers* (no 1377), que Gregory avait acquise en 1841. « Félicitez-moi d'une réelle trouvaille, écrivait-il alors à Layard. Le tableau que j'ai acheté à la vente G. Bentinck pour 12 livres et 10 shillings est dans une condition magnifique. Burton en est très frappé et ne doute pas que ce ne soit un Savoldo.. Les accessoires et le paysage ont un grand charme. » Bien que cataloguée à Londres sous le nom de Savoldo, cette toile n'est pas attribuée à ce maître dans les *Venetian Painters* de M. Berenson.

Ajoutons que sir W. Gregory, étant gouverneur de Ceylan, fonda le Musée et la Bibliothèque de l'île, qui ont pris depuis un développement considérable.

SALOMON REINACH.

Société des Antiquaires

Séances des mois de novembre et décembre 1894 et janvier 1895

M. Bertrand présente un fac-similé en galvanoplastie de l'un des vases de Vaphio découverts en 1889.

M. Molinier établit qu'il faut rayer des œuvres de Donatello une plaquette représentant un satyre et une bacchante, connue sous le nom de *patère Martelli*.

M. Müntz fait quelques observations sur la gravure en pierres dures au xve siècle.

M. Babelon communique les photographies de statues en marbre découvertes à Sainte-Colombe-lès-Vienne (Isère). M. Héron de Villefosse pense que l'une d'elles est une *Tyché* ou une *Tutela*.

M. le baron de Baye décrit un tombeau de femme du xe siècle, à Kief, dont le mobilier a été rapporté par lui.

M. Ravaisson rapproche des statues dites d'Amphyrrhoë et de la Niobide similaire une statue de Stockholm, une statue du Vatican et l'*Erato* de l'Apothéose d'Homère.

M. Enlard rend compte d'une découverte de sculpture du moyen âge à Douai.

M. de Villefosse présente une statuette de marbre du Louvre représentant une Aphrodite vêtue.

M. Babeau communique le plus ancien plan d'achèvement du Louvre.

M. Homolle présente, au nom de M. Couve, les plans des fouilles de Délos.

M. Lambin lit un mémoire sur la flore gothique.

M. Charles Ravaisson-Mollien montre les rapports entre une miniature du manuscrit des Héroïdes de Dresde et une peinture de Léonard de Vinci.

M. Albert Maignan lit une note sur des peintures du xve siècle découvertes au presbytère de Parcé et qui représentent le roi René d'Anjou.

En remplacement de MM. Edm. Guillaume et de Laurière, MM. Etienne Michon et G. Lafaye sont élus membres résidents.

M. Durrieu fait une communication sur de nouveaux exemples de notes pour l'enlumineur, recueillies dans un manuscrit de Cambridge.

REVUE DES REVUES

* **Revue Bleue** (2 février). — M. Paul Flat a les intentions les plus généreuses : le « projet d'expositions » rétrospectives multiples qu'il propose mériterait une réalisation qui fût un succès ; depuis vingt-cinq ans, Paris a vu cinq ou six succès de ce genre ; ce n'est pas assez, si l'on songe à toutes les richesses qui sont jusqu'ici restées dans le secret des collections privées et si l'on compare l'intensité de la vie artistique anglaise à ces réveils espacés de la curiosité française. Trois ou quatre belles expositions, d'une réussite assurée, occupent Londres durant chaque hiver et chaque printemps, sans se faire de tort les unes aux autres ; à grand'peine sommes-nous capables d'une attention soutenue une fois par lustre.

M. P. Flat pense que le bénéfice recueilli par les expositions qu'il rêve pourrait être versé à la future Caisse des Musées. Malgré un scepticisme teinté d'une certaine tristesse, nous nous associons à tous les vœux que forme le promoteur de ces libérales idées.

P **L'Architecte** (3 février). — Des renseignements publiés par le *Journal égyptien*, il ressort que les fouilles entreprises sur la terre des Pharaons ont donné, en 1894, les plus satisfaisants résultats. Le but de ces grandes fouilles est de mettre au jour ce qui subsiste des monuments de l'ancien et du nouvel empire, entre le Fayoum et les Pyramides de Gisch ; les efforts du service des antiquités et de la Mission française au Caire se sont concentrés sur la nécropole de Memphis, et, tandis que M. de Morgan, directeur des antiquités, poursuivait ses recherches à Dahchour, MM. Gautier et Jéquier exploraient les environs de Licht, où ils travaillent depuis le

commencement de décembre 1894 avec une activité soutenue et une méthode parfaitement raisonnée. Ils ont été récompensés par une magnifique trouvaille : dix statues en parfait état, de 1m80 de hauteur, représentant toutes le même personnage, Ousertesen Ier, second souverain de la XIIe dynastie. Elles ont été trouvées dans une cachette pratiquée contre la chapelle funéraire du monarque. On a découvert, en même temps, quelques tables d'offrandes et un grand nombre de fragments. De son côté, M. de Morgan est entré dans le tombeau d'Ousertesen III, et, en ce moment, son attention se porte sur la pyramide septentrionale de Dahchour, qui n'a jamais été attaquée. Les fouilles pratiquées autour du monument ont déjà fait découvrir de très vastes constructions de briques crues, qui semblent avoir été des chapelles spéciales, et aussi les habitations de prêtres attachés au service de la pyramide.

N **L'Art pour tous** (janvier 1895). — D'après le résumé d'un article de la *Gazette de Cologne*, les fouilles entreprises à Sélinonte se poursuivraient activement. Peu à peu, l'Acropole sort de terre. A présent, on en connaît le plan général : deux grandes rues qui se croisent à angle droit, l'emplacement de cinq temples, dont l'un dédié à Apollon, un autre à Aphrodite ; la configuration totale de l'enceinte avec ses deux grandes portes et ses quatre tours, deux rondes, deux carrées. Ces dernières constructions, en appareil pélasgique, remontent sans doute aux anciennes races italiques ; les Grecs, venus plus tard, élevèrent les temples. On a découvert çà et là quantité d'objets en terre cuite, surtout un nombre extraordinaire de lampes : dans une seule chambre, voisine des Propylées, 1.200 ; près de là, dans les fondations d'un temple, 11.089. Le travail en est grossier, généralement. Les figurines découvertes se comptent aussi par milliers, de valeur artistique également très variable, parfois fort belles, le plus souvent médiocres. Quelques-unes conservent des traces de colorations.

V **L'Athenæum** (2 février). — Suite de l'étude sur l'exposition d'Art vénitien à la *New Gallery*.

V Dans son courrier bibliographique, une sélection de caricatures politiques de Sir J. Tenniel, parues dans le *Punch* de 1871 à 1891.

Λ **The Art Journal** (Février). — M. Richard Da commence, dans ce numéro, une monographie de Sainte-Sophie et raconte l'histoire de cette célèbre basilique, depuis le jour où elle sortit des mains d'Anthémius de Tralles et d'Isidore de Milet jusqu'à sa consécration, par les Turcs, au culte de Mahomet. Evoquant les siècles passés, il nous la restitue, dans son initiale splendeur, avec son *narthex* pavé de mosaïque, ses précieux reliquaires, ses mille statues et les merveilles d'art de toutes sortes qui ont été anéanties ou pillées aussi bien par les Croisés que par les soldats de Mahomet II.

Λ Continuant ses *Etudes critiques sur les tableaux de la National Gallery*, M. J. Paul Richter examine cette fois l'école de Vérone qui, bien que généralement confondue avec l'école vénitienne, n'en conserva pas moins, ainsi qu'il le fait justement remarquer, une entière autonomie. L'école de Vérone compte, comme on sait, plus d'un artiste intéressant ; tels Vittore Pisano qui, en même temps qu'un admirable médailleur, fut un peintre remarquable ; tels Liberale, Girolamo da Libri et Morone. La très substantielle étude de M. Richter est illustrée de nombreuses reproductions, entre autres de celle du *saint Antoine et saint Georges*, ce chef-d'œuvre de Pisano qui fut donné, en 1867, au musée anglais par lady Eastlake.

Λ Il semble, à lire l'article de M. F. Wedmore, que les Anglais commencent à prendre, pour nos affiches artistiques, un goût très vif. M. Wedmore présente à ses lecteurs les principaux maîtres du genre : Chéret, Steinlein, Lautrec, Willette et surtout Grasset, qu'il considère comme « un des plus grands artistes de ce temps, dans le genre décoratif ».

Λ Signalons encore : une intéressante biographie du peintre Albert Moore, un second et dernier article sur le Langham Sketche-Club, et enfin une singulière page consacrée à une soi-disant évolution nouvelle de M. Puvis de Chavannes : « Il semble, écrit l'auteur de cet article, que M. Puvis de Chavannes s'éloigne du courant mystique qui tend à émacier les corps et à immatérialiser les chairs.... les tonalités qu'il emploie aujourd'hui sont plus intenses et sa palette plus vive. » L'auteur ignore que le tableau visé date pour le moins de vingt-cinq ans.

Λ Parmi les nombreuses illustrations qui ornent ce numéro, nous avons remarqué surtout une reproduction du *Lendemain de fête*, un charmant tableau de genre de Ludwig Knauss.

+ **Magazine of Art** (Février). — Compte rendu, par M. Claude Phillips, des quatre plus récentes expositions anglaises de peinture, à savoir celles de la *Society of portrait painters*, de l'*Institute of painters in oil-colour*, de la *Royal Society of British artists* et de la *Royal Society of painters in water colour*.

+ *Adolphe Schreyer*, par le prince Bojdar Karageorgewitch. Ce peintre, qui eut chez nous son heure de gloire, a trouvé, dans son nouveau biographe, un admirateur enthousiaste. Schreyer est né à Francfort, en 1828, mais il quitta de bonne heure sa patrie pour accompagner, moitié comme soldat, moitié comme artiste, le prince de Tour-et-Taxis pendant une campagne dans les Balkans. De là l'attrait qu'exercèrent toujours sur le peintre les pays danubiens, où il séjourna longtemps. Il visita également le Maroc et l'Algérie, d'où il rapporta d'intéressantes études dont quelques-unes sont reproduites dans le *Magazine*.

+ A noter encore : la suite de l'étude précédemment signalée sur la collection Yerkes, de Chicago ; un compte rendu bibliographique d'un « splendide volume de M. Pennel » intitulé : *Pen drawing and pen draughtsmen*, et un travail sur le temple de Parasuranesvara, dans le Bengale.

+ Parmi les illustrations, nous avons surtout remarqué les compositions de M. E. Moira, pour la chanson d'Amien, dans *Comme il vous plaira*, de Shakespeare, qui, par leur étrange et gra-

cieuse fantaisie, commentent à souhait le texte qu'elles sont chargées d'accompagner.

---

o **Repertorium für Kuntswissenschaft** (XVII[e] année, 5[e] fascicule). — Description, par M. Lochner von Hüttenbach, de vieilles fresques qui se trouvent dans des églises de Bavière : dans l'église paroissiale Saint-Maurice d'Ingolstadt, deux cycles de peintures du XIV[e] siècle, offrant un curieux mélange d'idéalisme et de rudesse réaliste ; — à l'église de Zell, près d'Oberstaufen, des fresques du commencement du XV[e] siècle, montrant d'excellentes qualités de dessin et une harmonie de coloris, qu'une restauration très intelligente a su faire revivre ; — enfin, à l'église Notre-Dame de Memmingen, de non moins belles fresques du même siècle, dont la restauration est près d'être terminée.

o M. Max Lehrs continue le catalogue raisonné des estampes allemandes et hollandaises du XV[e] siècle qui se trouvent dans les galeries de second ordre et décrit, cette fois, celles de la collection du grand-duc de Bade, à Karlsruhe, de la bibliothèque du musée Hohenzollern, à Sigmaringen, de la collection du prince de Fürstenberg, à Donaueschingen, et de la bibliothèque de l'église paroissiale de Dantzig.

o Une des plus intéressantes collections de gravures sur bois du XVI[e] siècle est l'ouvrage publié par le comte A. J. von Breuner : *Rœmisch kaiserlicher Majestæt Kriegsvœlker im Zeitalter der Landsknechte*, comprenant deux suites, de 50 planches chacune, provenant, pense-t-on de l'éter Flœtner, Burgkmair, Breu, Amberger, Sebald Beham et Wolf Huber. M. W. Schmidt, comme beaucoup d'autres l'ont fait, recherche lesquelles peuvent être attribuées à ces différents artistes.

o A propos de l'acquisition, par le musée de Karlsruhe, d'une remarquable clef de voûte provenant de l'église de l'ancienne abbaye cistercienne de Schœnau, près Heidelberg, M. J. Schmidt donne une notice sur ce cloître, dont il ne subsiste plus que quelques restes.

o Une importante revue critique des principales publications artistiques de tout genre et un compte rendu d'expositions dont nous avons déjà parlé nous-mêmes, complètent ce fascicule.

Mittheilungen des K. K. œst. Museums für Kunst und Industrie (janvier 1895, suite). — Le musée autrichien des Arts industriels, qui possédait déjà des reproductions galvanoplastiques de reliquaires très intéressants, vient de s'enrichir de la copie d'une très précieuse châsse : celle de saint Siméon, à Zara. M. B. Bucher donne une notice sur ce remarquable objet d'art, exécuté, en 1380, par un orfèvre italien vivant alors à Zara, Francesco di Antonio.

---

x **Mittheilungen der K. K. Central-Commission** (XXI[e] volume, 1[er] fascicule). — M. Hans Schmœlzer consacre un travail étendu et des plus intéressants à la description et à l'étude de plusieurs œuvres d'art qui décorent des églises ou des châteaux du Tyrol méridional : à l'église Saint-Roch, à Volano, à l'extérieur, un *Jugement dernier*, daté 1514, œuvre probable d'un peintre de Vicence, Francesco Verlas, et, à l'intérieur, d'autres peintures de la fin du XV[e] siècle ou du commencement du XVI[e], dues à différents artistes (parmi lesquels un maître G. R.) qui subissent l'influence de Mantegna, ou de Giovanni Bellini, ou encore de Lorenzo Costa ; — à l'église Saint-Hilaire, près Roveredo, des fresques de la fin du XIII[e] siècle ; — au château d'Avio, des peintures qui montrent le plus pur type giottesque et, dans la chapelle, d'autres qui offrent un caractère demi-roman, demi-gothique ; — à l'église paroissiale de ce même bourg, des *Sibylles* du XVII[e] siècle accusant l'influence de Paul Véronèse ; — à l'église de Civezzano, un beau portail du XVI[e] siècle, trois tableaux d'autel attribués à Jacopo da Ponte et à son fils, des vitraux du même temps, des pierres tombales historiées, et un trésor remarquable ; — à Seregnano, des peintures de la fin du XVII[e] siècle ; — à Serso, des fresques et un fragment de bas-relief du commencement du XVI[e] siècle, montrant l'influence allemande ; — à l'église Saint-Blaise, près Levico, d'autres fresques de la même époque, parmi lesquelles une curieuse représentation de l'enfer ; — dans l'église de Meano, un tableau dû probablement au Romanino ; — enfin, dans la chapelle du château de Kœnigsberg, près San-Michele, des peintures du temps de la Renaissance.

x M. R. Weisshæupl expose le résultat d'excursions qu'il a récemment entreprises en Istrie à la recherche de nouvelles antiquités romaines, et donne la description de quelques sculptures, fresques, inscriptions, etc.

x M. K.-A. Romstorfer continue ses intéressantes études sur les constructions religieuses de la Bukowine et, après avoir rappelé l'histoire de ce pays, donne la description et des vues de curieux monastères et églises, entourés de murailles, parfois crénelées, de fossés, de bastions et de tours comme des burgs du moyen âge, en vue de résister aux agressions musulmanes.

x Article de M. Ad. Raab, sur les monuments funéraires de l'ancien cloître de cisterciennes de Tischnowitz.

x Nouvelles du musée d'Aquilée.

x On sait combien Maria-Saal, en Carinthie, est intéressant par les nombreuses antiquités qu'on y a trouvées, par les œuvres d'art de toute sorte que renferme son église. M. P. Grüber étudie spécialement quelques-unes de celles-ci : des fresques du XV[e] et du XVI[e] siècle, infiniment curieuses par les détails de costumes, de paysage, d'exécution, et il en donne pour la première fois des reproductions.

x Historique et description, par M. K. Atz, des églises d'Untermais et de Marling, près Méran.

x Nouvelles de fouilles entreprises et description d'objets découverts en divers endroits de l'Autriche : en Carniole, en Bohême, en Tyrol, en Styrie, en Haute-Autriche, à Petronell (dont nous avons déjà parlé) ; — notes diverses sur la restauration projetée de l'église des Franciscains, à Salzbourg ; — sur le riche trésor du couvent de Nonnberg, en cette ville ; — sur un autel à volets du XVI[e] siècle, à Hohenberg (Styrie) ; — sur la restauration de la jolie fontaine : *Persée et Andromède*, de Raphaël Donner, dans la cour de

l'ancien Hôtel de Ville de Vienne ; — sur le reliquaire de saint Siméon, à Zara, dont nous parlons plus haut et dont on donne un bon dessin ; — etc., etc.

Zeitschrift für bildende Kunst (janvier 1895, suite). — Encore un article biographique et critique sur Burne-Jones, accompagné de trois gravures.

— A propos d'une récente monographie du vicomte de la Condeixa sur le monastère de Batalha en Portugal, M. Josef Dernjac donne une étude historique et artistique sur ce couvent et ses constructions, un des restes les plus séduisants de l'art gothique, mais d'un art tout particulier, offrant des réminiscences de style anglais et des motifs de décoration qui semblent avoir été imités du gothique franco-oriental. Les auteurs furent très probablement des architectes anglais, venus en Portugal avec la princesse de Lancastre, épouse de Jean Ier. Une vue d'ensemble et des reproductions de diverses parties de l'édifice accompagnent ce travail.

— Fin de l'étude de M. T. von Berlepsch sur les peintures de Gottfried Keller.

— M. Chr. Scherer, poursuivant ses *Etudes sur la sculpture sur ivoire au* XVIIIe *siècle*, en arrive à un artiste qui signa ses ouvrages du monogramme PH (peut-être un certain Paul Hermann ou Heermann, qui travailla à la cour de Dresde ?). Cinq des sept bas-reliefs qu'il a laissés se trouvent au musée de Brunswick, et l'on donne leur description avec la reproduction de trois d'entre eux.

— Article de M. Fr. Leitschuh sur le programme et l'organisation d'une nouvelle Ecole d'art industriel fondée à Strasbourg.

— Hors texte : *Paysage*, eau-forte originale de P. Halm ; groupe de O. Lessing dans le promenoir du nouveau palais du Reichstag à Berlin, et diverses créations allemandes d'art industriel.

Z Kunstchronik (31 janvier 1895). — Fin du compte rendu du Congrès artistique de Cologne.

Z L'exposition des « Sécessionnistes » de Munich au Künstlerhaus de Vienne trouve ici encore une appréciation des plus sympathiques.

Z Nouvelles des travaux de restauration et de conservation entrepris au château de Heidelberg.

BIBLIOGRAPHIE

Le Livre d'or du Musée Calvet, d'Avignon. — On ne saurait trop encourager les provinces françaises et les villes qui ont un passé artistique à se connaître elles-mêmes, à être orgueilleuses de leurs monuments et de leurs collections. Avignon projette la publication, sous les auspices de l'Académie de Vaucluse, de cent chefs-d'œuvre tirés du musée Calvet. Le spécimen distribué par M. Michel promet des reproductions en phototypie soignées et d'un bon format, accompagnées d'un texte succinct et documenté.

L'ouvrage ne sera tiré qu'à deux cents exemplaires. Nous espérons que les souscripteurs ne manqueront pas à cette œuvre désintéressée.

—

Tour du Monde. — 6e livraison. — A travers le Salzkammergut, par M. A Marguillier. — En Australie Méridionale, par M. Eugène Girardin. — A travers le monde. Missions, Excursions, Nouvelles. — Conseils aux Voyageurs. — Tour du Monde Guide et Tableau graphique.

—

Journal de la Jeunesse. — 1158e livraison. — Texte par Pierre Maël, H. Heinecke, A. Verley, commandant Stany et Lucien d'Elne.

Illustrations de A. Paris, Myrbach, Le Blant, etc.

Bureaux à la librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

NÉCROLOGIE

—

Le peintre **Eugène Fichel** vient de mourir, à Paris, à l'âge de soixante-neuf ans.

Entré tout jeune dans l'atelier de Paul Delaroche, il commença par faire des tableaux d'histoire, mais il ne tarda pas à abandonner ce genre de peinture pour se donner tout entier à la peinture de genre, telle que le chef de l'école, Meissonnier, l'avait inaugurée.

Médaillé au Salon de 1857, Fichel n'a cessé d'exposer jusqu'à ces dernières années de petits tableaux où l'artiste a mis en scène des personnages minuscules empruntés pour la plupart au dix-huitième siècle.

Parmi ses œuvres les plus connues nous citerons : le *Cabaret de Ramponneau*, une *Partie de cartes*, la *Carte à payer*, *Diderot et le neveu de Rameau*, *Soldats et grisettes*, la *Forge de Louis XVI*, *Buffon écrivant son histoire naturelle*, etc., etc.

Eugène Fichel était chevalier de la Légion d'honneur.

CONCERT DU DIMANCHE 10 FÉVRIER

—

Conservatoire. 3e concert (2 h.). — Symphonie en *si bémol* (Beethoven) ; Le Déluge, soli par Mlles Loventz, Roger, MM. Mazalbert, Noté. Prélude, première, seconde et troisième partie (Saint-Saëns) ; Ouverture du *Vaisseau-Fantôme* (Wagner).

Importante Collection

DESSINS ET PEINTURES

des Ecoles anglaise, flamande, française, hollandaise et italienne des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles

Vente Hôtel Drouot, Salle no 7

Le lundi 11 février 1895, à deux heures.

Me **G. Duchesne**, comm.-pris., 6, rue de Hanovre.

M. **G. Sortais**, peintre-expert, 23, rue d'Armaillé.

Exposition : Dimanche 10 février 1895.

SUPPLÉMENT AU CATALOGUE

DES

GRAVURES ET EAUX-FORTES

PUBLIÉES PAR LA

GAZETTE DES BEAUX-ARTS

ANNÉE 1893

Nos d'ordre	PEINTRES	GRAVEURS	SUJETS	PRIX DES EPREUVES			
				Sur Parchemin	Sur Japon	Avant la lettre	Avec la lettre
1120	S. del Piombo.	Jasinski	Le Cardinal Pucci (Musée Impérial de Vienne).....	»	15	5	3
1121	Th. Lawrence	A. Bertrand..	La Princesse Clémentine de Metternich (planche en couleurs).	»	»	30	20
1122	Rembrandt...	Héliogravure Dujardin.	Le Butor (Musée de Dresde)...	»	»	»	»
1123	Duccio.....	Héliogr. Georges Petit.	La Vierge entourée d'anges....	»	»	4	2
1124	Velasquez...	H. Manesse...	Portrait d'homme (Musée de Rouen).....	»	15	6	3
1125	Titien.....	E. Decizy	Nymphe et Berger.....	15	15	5	3
1126	Raphaël.....	Héliogravure Dujardin.	La Vierge au Poisson	»	»	4	2
1127	Mantegna....	A. Bertrand..	Sainte Famille.....	»	»	5	3
1128	Clodion.....	Héliogravure Dujardin.	Bas-relief demi-circulaire en bronze.....	»	»	»	»
1129	E. Meissonier.	Héliogr. Georges Petit.	Sur l'Escalier.....	»	»	4	2
1130	—	—	Portrait de Mme E. M.....	»	»	4	2
1131	A. Bœcklin...	L. Muller.....	Sirènes et Tritons.....	»	15	6	4
1132	A. Moro.....	H. Manesse ..	La Reine Marie d'Angleterre...	20	15	5	3
1133	Frans Snyders	A. Gilbert....	La Fruitière	»	15	6	3
1134	Baschet.....	—	Francisque Sarcey chez sa fille.	»	»	6	4
1135	J. Bail.....	E. Decisy	La Besogne faite.....	»	15	6	4
1136	A. Bœcklin...	L. Muller.....	Les Pêcheurs de Sirènes.....	»	15	6	4
1137	A. Edelfelt...	Héliogr. Georges Petit.	Repasseuses.....	»	»	4	2
1138	Cl. Popelin...	Héliogravure Dujardin.	Henri IV (Émail)	»	»	4	2
1139	De Largilière	—	Pierre-Vincent Bertin.....	»	»	4	2
1140	—	—	Mlle Duclos	»	»	4	2
1141	Bramley	F. Milius.....	Vieux Souvenirs	»	15	6	4
1142	Chassériau...	Héliogr. Georges Petit.	Alexis de Tocqueville.....	»	»	4	2
1143	Mme Nely Jacquemart....	A. Gilbert....	Adolphe Thiers.....	»	15	5	3
1144	P.-P. Rubens.	Kratké.....	Cérès et Pomone.....	»	15	5	3
1145	—	Phototyp. Larger	Armure allemande, vers 1590, vue de dos.....	»	»	»	»
1146	Ingres.....	Héliogr. Georges Petit.	Delecluze (Collection de Mme Viollet-le-Duc).....	»	»	4	2
1147	Van Dyck....	F. Courboin..	Van Dyck et Endymion Porter (Musée du Prado).....	»	15	5	3
1148	Vittore Pisano	A. Bertrand..	Portrait présumé de Marguerite Gonzague (Pl. en couleurs)..	»	»	30	20
1149	G. Moreau....	Héliogr. Georges Petit.	Pasiphaé (Email peint pr Grand'homme).....	»	»	4	2
1150	Burne Jones..	Jasinski.....	Persée et les sœurs de Gorgone.	»	15	5	3
1151	—	Héliogr. Georges Petit.	Parure d'or ciselé ornée d'émaux peints par Grand'homme	»	»	4	2
1152	—	Héliogravure Dujardin.	Prince persan.....	»	»	4	2

Le Gérant : G. ROUX. — Imp. de la Presse, 16, rue du Croissant, Paris. — Simart.

N° 8. — 1895. BUREAUX : 8, RUE FAVART 23 Février.

LA CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois. . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

Voici huit jours que la Chambre a voté le budget des Beaux-arts ; elle l'a voté avec une bonne volonté et une docilité universelles. Chose rare, en effet, aucune suppression, aucune réduction sérieuse de crédit n'a été demandée de part ni d'autre, tandis que se faisaient jour de tous côtés des projets de créations urgentes, des plans d'élargissements nécessaires, des espérances et des vœux de toute sorte. Lorsqu'on se rappelle l'âpreté de certaines discussions d'antan, où des établissements d'Etat étaient menacés par l'esprit de réforme de la minorité, on a la sensation de traverser une période d'accalmie, d'attente de tous les esprits. Inconsciemment, c'est à 1900 que s'ajournent les préoccupations artistiques des législateurs et des gouvernants. D'ici là, ces derniers ont promis de mettre à l'étude l'ouverture des musées le soir, — l'installation de locaux annexes à l'Ecole des Beaux-Arts, pour l'enseignement des femmes, — de profiter des plans de la future Exposition universelle pour édifier dans Paris un musée des artistes vivants, — d'accorder une sollicitude grandissante aux arts décoratifs, — de joindre, enfin, à la prochaine loi de finance, la loi de création de la caisse des musées.

On le voit, les programmes sont chargés ; l'avenir est gros d'idées généreuses et le temps propice aux réhabilitations. Les pouvoirs publics reconnaissent l'utilité des fondations et des agrandissements réclamés et ne les retardent que par force ; ils savent que l'argent seul est nécessaire et que notre démocratie n'a pas besoin de doctrine esthétique. Le ministre des Beaux-Arts a reconnu l'émancipation artistique quand il a dit à la tribune : « Il ne saurait y avoir d'art officiel, il ne saurait y avoir d'art de commande, de direction imprimée par le gouvernement, par l'Etat, à l'art et aux artistes. »

CONCOURS ET EXPOSITIONS

L'**Exposition de la lithographie** qui aura lieu au Champ-de-Mars, en avril, aura pour but principal de marquer le centième anniversaire de l'invention de la lithographie. Elle montrera : 1° par l'image, l'histoire de la lithographie depuis sa découverte jusqu'à nos jours ; 2° par les machines, la technique lithographique depuis les premières presses de Senefelder jusqu'aux plus récents perfectionnements ; enfin, 3° par l'exposition internationale, la valeur artistique et industrielle comparée des lithographes français et étrangers.

—

Un comité vient de se former pour élever, en 1896, un monument à **Corot** dans Paris.

Ce monument, exécuté en pâtes de verre colorées par le délicat artiste Cros, dont la *Fontaine* a fait sensation au dernier Salon des Champs-Elysées, serait placé au parc Monceau, dans la colonnade antique.

Pour subvenir aux frais du monument, une souscription publique sera ouverte et une exposition de l'œuvre du maître sera organisée à Paris au mois de juin, dans la salle Petit.

On est prié d'adresser rue Godot-de-Mauroi, 12, à M. Roger-Milès, les souscriptions et les lettres.

—

L'Association des **Bretons de Paris** organise une exposition d'œuvres d'art qui sera ouverte du 6 au 25 mars dans les salles du théâtre d'Application, 18, rue Saint-Lazare.

Une exposition d'ensemble des œuvres de **Victor Dupré** vient de s'ouvrir dans les galeries Bernheim jeune, rue Laffitte ; elle comprend une soixantaine de toiles.

—

A la Bodinière est ouverte, du 16 février au 5 mars, une exposition d'œuvres récentes des peintres **Paul-Emile Berton, Ch. Schuller, Guirand de Scevola** et **Pal**.

Exposition Universelle de 1900

—

Nous extrayons d'une circulaire que le ministre du Commerce et de l'Industrie vient d'adresser aux préfets, les paragraphes suivants qui jettent la lumière sur l'organisation projetée et présentent un grand intérêt.

« Les raisons suivantes me déterminent, d'accord avec M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, à former immédiatement les comités départementaux.

« En conformité des articles 3 et 5 du règlement général, l'exposition contemporaine doit être complétée par une exposition rétrospective centennale et par une exposition historique de l'art ancien.

« Dans le domaine des produits industriels ou agricoles et des objets divers autres que les œuvres d'art, l'exposition rétrospective du siècle sera internationale comme l'exposition contemporaine. Chacun des groupes, et, autant que possible, chacune des classes aura pour vestibule un musée où quelques repères, convenablement choisis et empruntés, soit à la France, soit à l'étranger, jalonneront les progrès essentiels réalisés depuis 1800. Le soin d'organiser ces musées incombera aux comités d'admission et aux comités d'installation conjointement avec la direction générale de l'exploitation.

« Pour les œuvres d'art (peinture, cartons, dessins, gravure et lithographie, sculpture et gravure en médailles et sur pierres fines, architecture), l'exposition rétrospective du siècle sera limitée aux productions des maîtres français pendant la période 1800-1889, ces productions pouvant d'ailleurs être recueillies non seulement en France, mais encore au delà de nos frontières. Une commission spéciale, instituée par M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, de concert avec moi, sur la proposition du directeur des Beaux-Arts et après avis du commissaire général, préparera cette exposition centennale.

« Bien qu'en principe les musées centennaux, placés à l'entrée des classes d'industrie d'art, doivent recevoir les objets se rattachant aux arts décoratifs ou industriels, des spécimens caractéristiques de ces arts seront joints à l'exposition centennale des Beaux-Arts. On créera une série de salons où viendront se réunir les chefs-d'œuvre de la peinture, de la gravure, de la sculpture, de l'architecture, de l'ameublement, de la céramique, de la verrerie, de l'orfèvrerie, etc., c'est-à-dire les chefs-d'œuvre de l'art sous toutes ses formes, aux époques marquantes du siècle.

« Quant à l'exposition historique de l'art ancien, elle embrassera l'ensemble des arts décoratifs ou industriels français depuis l'origine de notre civilisation jusqu'en 1799 (ivoire, bois sculpté, cire, terre, orfèvrerie religieuse et civile, bijouterie, glyptique, tapisserie, broderie, étoffes, céramiques, émaux peints, verre, peintures, incrustations, vitraux, ferronnerie, serrurerie, étain, armes). Afin de donner à cette revue sa portée éducatrice, on s'efforcera de grouper les objets par nature et par ordre chronologique. Les visiteurs assisteront aux variations de la forme, aux changements du goût, aux progrès accomplis dans la technique des différents arts, à la modification des mœurs, des usages et des besoins de notre pays. Des dispositions seront prises ultérieurement par M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts, d'accord avec moi, en vue de pourvoir à l'organisation de l'exposition historique de l'art ancien.

« Les éléments de ces diverses expositions rétrospectives ne peuvent être rassemblés qu'au prix de recherches laborieuses et de longues négociations. Avant tout, il faut dresser un inventaire méthodique et précis des ressources qu'offrent les départements, des œuvres ou d'objets d'art, ainsi que des machines, appareils, modèles, dessins, produits, etc., qui s'y rencontreraient, qui seraient vraiment dignes de figurer dans les expositions centennales ou dans l'exposition historique de l'art ancien, et pour lesquels on ne se heurtera pas à un refus catégorique de leurs possesseurs. Les catalogues locaux, centralisés à Paris, serviraient de base aux travaux des comités et commissions à former auprès de l'administration de l'exposition.

« C'est cette opération préliminaire qu'il importe d'entreprendre sans retard et qui nécessite dès maintenant la constitution des comités départementaux. »

Suivent les indications ministérielles sur la composition qui devra être donnée à ces comités, dont la nomination est réservée au ministre du Commerce, sur la présentation du commissaire général.

NOUVELLES

—

*** Dans la grande salle des fêtes de la mairie du Panthéon a eu lieu dimanche, sous la présidence de M. de Saint-Mesmin, la première des conférences organisées par la *Société populaire des Beaux-Arts*. Elle a été faite par M. Augé de Lassus, qui avait choisi pour sujet : « Les origines de l'art grec d'après les découvertes de Schliemann à Troie et les fouilles de Mycènes. »

*** On vient de découvrir, dans un jardin de Périgueux, une mosaïque des plus intéressantes, datant de l'époque gallo-romaine. Certaines parties sont malheureusement détériorées, mais ce qui reste permet d'apprécier l'art et le goût qui ont présidé à son exécution.

Le sujet représente une course de chars. Les chevaux, d'une belle allure, sont vigou-

reusement enlevés. C'est un joli travail, et, assurément, un des plus curieux spécimens qui aient été rencontrés jusqu'ici sur l'emplacement de l'antique Vesone.

*** Des ouvriers occupés à un défoncement près du cimetière de Narbonne ont mis à jour une très belle mosaïque de l'époque gallo-romaine, mesurant environ 26 mètres carrés. Les dessins variés, d'une jolie facture originale, sont entièrement formés de cubes blancs et noirs. Tout à côté est une autre mosaïque exclusivement composée de petits cubes blancs.

*** Le *Daily Chronicle*, l'organe des ultra-démocrates de Londres, a résolu de faire illustrer ses colonnes, pendant toute la période électorale qui précédera l'élection du nouveau Conseil provincial, par des artistes du plus grand renom, tels que : Burne-Jones, Linley Sembourne, Walter Crane, Joseph Pennell, etc. La série s'ouvre par une vaste étude symbolique de Burne-Jones représentant « le Travail labourant le premier jardin du monde » ; elle va se continuer par d'autres dessins, qui constitueront une véritable polémique électorale par le crayon et qui promettent aux collectionneurs d'imageries un choix d'estampes révolutionnaires du plus réel intérêt artistique.

*** Le musée de Strasbourg a acquis récemment plusieurs tableaux intéressants, parmi lesquels deux œuvres de Cima da Conegliano, une *Madone* du moine Fra Diamante (xv^e^ siècle) et une toile de van der Meulen.

*** Le musée de Hambourg s'est enrichi aussi d'une collection de 40 peintures de grands maîtres, léguée par un amateur de cette ville.

NOUVELLES ACQUISITIONS

de la Galerie Benedek, à Gratz

—

La capitale de la Styrie possède plusieurs collections dont la plus importante est la Galerie régionale (*Landesgallerie*), encore mal aménagée, mais appelée à recevoir une hospitalité digne d'elle dans plusieurs salles du nouveau musée. C'est surtout au legs de la baronne Julie de Benedek que Gratz doit sa place fort honorable parmi les cités autrichiennes dotées d'œuvres d'art. Aujourd'hui, la galerie Benedek ne compte pas moins de cent toiles anciennes et modernes ; elle vient de s'enrichir de deux tableaux qui appellent l'attention. Le premier est une grande *Kermesse* de Peeter Breughel le jeune, d'une conservation rare : dans un village flamand, fourmille une multitude de petits personnages, très nettement caractérisés malgré leur nombre et leur exiguïté ; au centre, des saltimbanques, sur un théâtre improvisé ; de tous côtés, paysans et paysannes, en leurs costumes pittoresques aux fraîches couleurs ; à gauche, une ronde, comme les Flamands aiment à en peindre ; au premier plan, groupes d'hommes mangeant, buvant ou s'amusant de toute autre manière ; à droite, étendu sur le sol, un homme expiant son ivresse ; un peu plus loin, une danse au son de la cornemuse ; au fond, remplissant une rue qui s'éloigne, une foule dans des attitudes et des mouvements très variés ; de petites maisons rustiques, l'église, quelques arbres et une auberge avec cette enseigne en petits caractères : IN DE SWÆN ; au-dessous, l'image d'un cygne ; à droite, au premier plan, la signature en traits fins et précis, P. BREVGHEL, très conforme aux signatures authentiques du maître arrivé à sa maturité. Le tableau est peint sur bois de chêne ; au revers, la marque anversoise, un peu atteinte par un coup de rabot maladroit au moment du parquetage.

La seconde acquisition de la Galerie Benedek est un très agréable morceau de Domenico Pellegrini, connu surtout par son *Hébé* (1803) de la galerie de Saint-Luc, à Rome (1), et qu'il ne faut pas confondre avec quelques peintres plus anciens du même nom. Notre Domenico travaillait à Londres dans les premières années de ce siècle. Le tableau entré nouvellement à la Galerie Benedek représente *la Force de l'Amour*, le jeune dieu, presque nu, posant le pied sur le cou d'un lion. En 1798, il faisait partie de la collection anglaise John Haring ; plus tard, il entra dans celle d'un hollandais, Van der Ley ; depuis 1819, il se trouvait à Vienne, dans la famille Seyft. On a de Vendramini, d'après cette œuvre de Pellegrini, une gravure que M. Seyft a bien voulu me signaler.

Ce Breughel et ce Pellegrini ont déjà occupé la critique d'art. Le Bulletin mensuel de la Société d'antiquaires à Vienne (*Monatsblatt des wiener Alterthumsvereins*) a donné, en avril 1892, lorsque les deux tableaux appartenaient encore à la famille Seyft, une étude consacrée surtout à l'œuvre de Pellegrini, dont elle relève le monogramme, D. P. liés.

On ne peut que se féliciter de voir ces deux tableaux d'un réel intérêt, assurés aujourd'hui contre les hasards toujours dangereux des déplacements et offerts à l'examen des amateurs dans le musée de la pittoresque capitale de la Styrie.

Dr Th. de Frimmel.

Société des Antiquaires

—

Séances de janvier-février

M. Mowat présente les photographies de trois patères antiques en argent, découvertes à Carhaix (Finistère), et dont deux portent une inscription.

M. Blanchet communique le dessin d'une statuette de bronze du Cabinet des médailles représentant Mercure debout, avec une tête à quatre visages.

M. Mowat communique la photographie d'un médaillon d'or de Théodoric, récemment trouvé en Italie.

M. Mazerolle soumet à la Société la photogra-

(1) V. la *Guida per visitare la Galleria e le sale della insigne Accademia Romana di belle arti, denominata di San Luca.* Rome 1882, n° 103, *Ebe.* Signé : *Dco Pellegrini, 1803.* Voir aussi : *Musée de Rome,* par Barbier de Montault (p. 336), et Füssli : *Additions au grand Dictionnaire des Artistes* (p. 1050).

phie d'une aquarelle de la collection Gaignières, à la Bibliothèque nationale, représentant une aiguière ornée d'armoiries.

VARIÉTÉS

Le buste de Mithridate le Grand

AU MUSÉE DU LOUVRE

Nos musées sont remplis de bustes antiques, évidemment des portraits, qui ne portent que très rarement le nom du personnage représenté. La science iconographique, fondée par Fulvio Orsini, entrée dans une voie scientifique depuis Visconti, n'a que deux moyens d'arriver à dénommer les bustes anonymes. Le premier consiste à réunir des photographies et des moulages de bustes reproduisant les traits de la même personne, jusqu'à ce qu'il s'en trouve un dont le socle porte le nom cherché : c'est ce qui est arrivé, par exemple, pour les portraits de Platon, qu'on a réussi à dénommer, en 1884, grâce à la découverte d'une réplique, aujourd'hui à Berlin, où le nom du philosophe est inscrit en toutes lettres. Le second moyen, d'une application moins sûre, est fondé sur la comparaison des bustes avec les effigies gravées de profil sur les monnaies ; c'est ainsi que l'on est parvenu à identifier non sans vraisemblance la plupart des portraits d'empereurs et d'impératrices qui sont disséminés dans nos collections. Mais cette méthode présente des dangers, d'abord parce que les images des monnaies sont souvent un peu conventionnelles, puis, parce que, dans la très grande majorité des bustes, le nez, ce facteur essentiel de la ressemblance, fait défaut ou a été restauré. Il faut ajouter que les amateurs d'iconographie sont continuellement arrêtés par la difficulté qu'on éprouve encore à se procurer de bonnes photographies des bustes antiques, de ceux, surtout, qui sont comme égarés dans des collections provinciales et n'ont jamais éveillé l'attention. Je montrerai prochainement qu'une petite ville des environs de Paris possède, sans que personne s'en doute, un des meilleurs portraits connus d'un empereur romain du IIIe siècle, Mais arrivons à la découverte de M. Winter, d'autant plus intéressante pour nous qu'elle a été faite, par cet archéologue berlinois, dans une des salles les plus fréquentées du musée du Louvre.

On a tiré en 1870 des magasins, pour l'exposer dans la galerie Mollien (n° 3000), un buste en marbre de grandeur naturelle, dont l'étiquette porte : *Roi grec en Hercule*. Le bout du nez, une partie de la lèvre supérieure et l'extrémité du menton sont restaurés ; le reste est d'une conservation satisfaisante et d'un fort bon travail.

Un roi grec coiffé de la dépouille du lion de Némée, c'est-à-dire représenté sous les traits d'Hercule, éveille tout de suite l'idée d'Alexandre le Grand. Cependant, le buste du Louvre ne ressemble guère à Alexandre ; on peut même dire qu'il ne ressemble pas du tout au portrait du conquérant macédonien pourvu d'une inscription antique : « Alexandre, fils de Philippe », qui se trouve, au Louvre même, dans la salle de Melpomène. Bien que l'iconographie d'Alexandre, malgré le travail méritoire de M. Koepp, soit encore singulièrement obscure, on peut affirmer que le buste de la galerie Mollien n'y a rien à voir.

M. Winter a été frappé de l'analogie qu'il présente avec les têtes de profil de Mithridate le Grand, telles qu'elles sont figurées sur les belles monnaies réunies par M. Théodore Reinach (*Numismatique des rois de Pont*, 1888, pl. XI). Sur celles de ces monnaies qui ont été frappées à Pergame (88-85 av. J.-C.), alors que Mithridate avait environ quarante-cinq ans, la ressemblance avec le buste du Louvre est assez complète pour rendre très vraisemblable l'hypothèse de l'archéologue allemand.

Cette hypothèse soulève cependant une difficulté. Nous savons que Mithridate le Grand s'est fait représenter sous les traits de Dionysos ; il avait même pris ce surnom, qui lui est attribué sur des inscriptions et des monnaies. Autant donc on s'attendrait à rencontrer un Mithridate en Bacchus, autant un Mithridate en Hercule peut d'abord éveiller de méfiance.

Il est vrai que Mithridate a toujours été préoccupé d'imiter Alexandre le Grand et qu'Alexandre a été souvent représenté en Hercule. Mais cette raison ne suffirait pas si nous ne pouvions en alléguer une meilleure, tirée de l'étude des monnaies d'Odessos.

Sur les monnaies de cette ville — aujourd'hui Varna et non, comme l'imprime M. Winter, Odessa (1) — on voit la tête de Mithridate, coiffée de la dépouille du lion de Némée, avec Jupiter assis sur un trône au revers. De toutes les pièces frappées à l'effigie de Mithridate, ce sont les seules où il paraisse sous les traits d'Hercule. Il est donc plus que probable qu'il existait, à Odessos, des statues et des bustes le représentant ainsi. Mais nous savons qu'en 73 av. J.-C., Marcus Lucullus, frère du vainqueur de Mithridate, étant préteur en Macédoine, prit et pilla nombre de villes grecques sur la côte de la mer Noire, entre autres Apollonie, Odessos, Callatia, Tomi et Istrus. Lors de son triomphe à Rome, en 71, il exhiba une statue colossale d'Apollon, haute de trente coudées, qu'il avait enlevée à Apollonie et qui fut plus tard placée au Capitole. Or, ce général, ami des arts, s'était emparé aussi d'Odessos, qui est entre Callatia et Apollonie. On est bien tenté de supposer qu'il rapporta de là une statue de Mithridate en Hercule, qui fut exposée dans quelque jardin, à Rome et dont la tête, actuellement au Louvre serait un débris.

Cette hypothèse, que me suggère mon frère Th. Reinach, n'est pas venue à l'esprit de M. Winter ; mais l'archéologue allemand a conclu, par la seule étude du style, que le buste du Louvre ne devait pas être une copie romaine, que c'était une œuvre grecque contemporaine de Mithridate. Il y a donc accord entre ses conclusions et la petite histoire qu'il est permis d'imaginer pour expliquer le voyage d'un portrait royal d'Odessos à Rome, puis de Rome à Paris. La question serait définitivement résolue si l'on pouvait identifier la matière dans laquelle est taillé le buste du Louvre avec une des variétés de mar-

(1) Le nom d'Odessa n'est pas moins moderne que celui d'Ovidiopol ; l'un et l'autre sont dus à des fantaisies archéologiques.

bre en usage sur les bords de la mer Noire ; mais on est encore si peu avancé dans ces déterminations, que deux archéologues, tranchant sur la provenance d'un marbre antique, ne peuvent pas, pour peu qu'ils aient de conscience, se regarder sans sourire.

SALOMON REINACH.

L'ART ET L'ARCHÉOLOGIE AU THÉATRE

Théâtre de l'Odéon : *Pour la Couronne*

Un critique l'a déjà fait observer au lendemain de la représentation de *Pour la Couronne*, le nouveau drame de François Coppée : l'action se passe dans une région assez vague qui n'est proprement ni la Hongrie, ni la Serbie, ni la Bulgarie, ni la Roumanie. « Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'on prononce dans ce drame les noms de Tirnovo et de Widdin. » On y prononce aussi les noms de Trajan et des Daces.

De l'incertitude du lieu dérive assez naturellement quelque incertitude dans le décor et le costume. Tout ce que nous savons, au premier acte, c'est qu'il est question de Turcs et de Slaves, les Slaves luttant contre les Turcs, et ceux-ci (côté droit du spectateur) ayant à peu près mêmes montagnes couvertes de neige et mêmes sapins éternellement verts que du côté gauche (le côté slave). En effet, il est parfaitement indifférent aux Balkans que les fourmis qui s'agitent à leurs pieds soient slaves ou turques, qu'elles aient noms Brancomir ou Ourosch. De là, impassibilité et indifférence de la toile du fond, qui assiste, muette, à l'exposition du drame et, si elle ne s'appelait pas : vue des Balkans, pourrait s'appeler la *Dent du Chat* et être prise en face de la ville d'Aix-les-Bains en Savoie.

Quant à la porte de la forteresse, est-elle turque ou chrétienne ? est-elle vraiment slave ou prise dans l'une des villes quelconques du Danube, à Ulm ou à Linz ? je ne l'affirmerai pas. J'en ai vu de pareilles tout le long du Danube. Elle est très suffisamment slave ; de tous les personnages qui paraissent dans ce décor du premier acte, les plus jolis, comme costumes, sont l'espion turc, en habit gris à parements brodés, toque noire, la guzla au dos, l'espion turc à qui on explique soigneusement, comme on doit le faire à tout traître, la topographie de la contrée ; et l'homme d'abord muet, assis à gauche, tout seul, qui écoute. Avec son bonnet de fourrure grise et son grand manteau gris, sa figure fine, sa barbe en pointe, son nez long et mince, il s'est fait une jolie tête qui m'a fait penser à des études de Raffet.

Le prisonnier turc et Militza, en robe rouge et collier de sequins d'or, sont bien aussi ; mais les deux autres, plus simples encore, et plus parfaits d'attitudes, les effacent un peu. Militza, dont la figure mince et aiguë est jolie, se réserve pour des scènes plus dramatiques.

Paraît l'évêque Etienne : crosse blanche, gants rouges, d'un beau rouge, parfaitement conformes aux gants que l'on voit aux mains des évêques de la vieille école italienne. Ces gants-là (que de fois les ai-je vus !) ont dû venir d'Italie jusqu'en Hongrie. Très beau, l'évêque Etienne, entouré de soldats ; et superbe, en son costume de roi des Balkans, bonnet de fourrure noire à longue aigrette blanche, grand manteau doublé d'hermine, Michel Brancomir, qui a un faux air de Barbey d'Aurevilly, avec ses cheveux poivre et sel et sa moustache relevée en croc.

Près de lui, admirable et parfaitement belle en robe jaune toute brodée de perles, est la vipérine Bazilide, la fille des Porphyrogénètes : elle a revêtu le costume qu'il faut pour ensorceler et enjôler un Brancomir ; c'est le costume jaune « attendant le trône ». Le jaune va bien aux brunes ; Sargent nous l'avait appris, et Henri Regnault nous avait montré jadis quel joli encadrement sont de folles boucles de cheveux noirs à la tête d'une Salomé. Mâdame Tessandier fait penser à la fois à la danseuse de Sargent et à la Salomé de Regnault, plus encore à la Salomé qu'à la danseuse. Elle enjôlera Brancomir, c'est sûr. La couturière de Bazilide l'a bien servie et a bien compris ses ordres. On attendrait bien d'autres trônes que celui des Balkans dans un costume pareil. L'évêque Etienne lui-même a beau faire ce qu'il peut pour paraître roi, se vêtir en roi, marcher en roi, il y parvient à peine. Toute la royauté, présente et future, est dans la robe jaune de Bazilide et le bonnet de fourrure à aigrette de Brancomir.

Acte II. — La forteresse, la tour si jolie se profilant sur ce fond de glaciers et de sapins, les vieilles bâtisses déjà un peu turques du côté droit, tout a disparu.

Nous sommes chez Michel Brancomir ou plutôt chez Bazilide. Maison slave, à porte de vieille cathédrale, à grosse poutre rougeâtre portant sur des piliers de pierre ; à gauche, fenêtre donnant sur les Balkans ; à droite, une jolie portière d'étoffe rose et verte. La chambre de Bazilide est assez belle ; seul, le divan à nombreux coussins, où elle est étendue, pourrait être plus joli encore, plus digne d'une fille des Porphyrogénètes, plus complètement grec, turc ou slave. Telle qu'elle est, c'est une jolie chambre pour « devenir méchante », et on comprend que sur un pareil divan il n'y ait rien de mieux à faire qu'à s'asseoir en robe jaune et à étirer de beaux bras. Je pressentais que je reverrais la robe jaune et les boucles noires ; mais les bras, au premier acte, étaient cachés sous de grandes manches étroites, collantes, ne montrant que le bout de la main. Ici, plus de manches ! On sent bien que la fille des Porphyrogénètes s'ennuie, et que le joueur de guzla (l'espion turc) va venir. Il vient. Jolie chanson, chantée par une jeune fille des Balkans dont on a soigné le costume. Depuis longtemps, Coppée était hantée par la guzla. Rappelez-vous les premiers vers du poète :

« Je suis comme un enfant volé par des tsiganes »

Il y est revenu, au pays de ses premiers rêves, au pays des joueurs de guzla. Pour distraire l'ennui de Bazilide, Michel a vainement fait disposer des trophées turcs, des drapeaux bleus, verts et roses, des portières de Karamanie le long des murs. Vainement il a fait étudier les panoplies et les drapeaux du musée de Cluny et des Invalides. Bazilide va devenir méchante. Elle le sera ; elle l'est. Michel Brancomir, comme un Macbeth des Balkans, sera poussé au crime par cette lady Macbeth aux mains blanches, aux mains pures de sang. C'est le fils de Michel, c'est Constantin Brancomir qui se salira les mains.

Acte III. — Un ravin, dans les Balkans, la nuit, des sapins chargés de neige, et, au fond, la montagne, les glaciers. A peu près au milieu du théâtre, vu de profil, l'arc de triomphe

Bâti par le César Trajan, vainqueur des Daces.

Les Daces sont assez exactement figurés, armés de cottes de mailles et de javelots, pareils aux soldats de la colonne Trajane. La porte est vraiment belle et romaine. Elle étonne un peu, placée à cette hauteur et au milieu d'un bois de sapins. Mais le peintre du décor devait suivre les indications du poète.

Le bûcher, auquel Constantin Brancomir met le feu, est préparé devant la porte de Trajan. J'aurais voulu le voir brûler avec un peu plus d'éclat et d'emportement. Le bûcher lui-même est glacé. On voudrait voir surgir autour de lui les sorcières qui, dans la belle lithographie d'Eugène Delacroix, dansent autour de Macbeth. Les vampires et les brucolaques des Balkans, dont Coppée s'est souvenu, devraient en ce moment entourer Constantin.

L'acte est d'ailleurs très beau : les vers, tantôt romantiques, tantôt cornéliens, de Coppée sonnent bien au milieu de ce décor de sapins et de neige. Les étoiles brillent un peu trop, bien qu'elles soient, dans les vers du poète, supposées intelligentes et sentant qu'un crime va se commettre.

Michel Brancomir a gardé sa robe de soie verte brodée de fleurs du second acte ; il a seulement jeté sur ses épaules un grand manteau brun, du plus bel effet, dans lequel il se drape fort bien. Constantin Brancomir n'est pas moins bien vêtu, et le duel de ces deux ombres brunes au milieu de la nuit, en face des étoiles, est d'un bel effet.

Acte IV. — Nous sommes revenus dans le décor de l'acte II. Au mur, même panoplie de drapeaux turcs, à la hampe surmontée d'un croissant d'or, mêmes trophées d'armes : cuirasses et casques, cottes de mailles, sabres turcs.

Michel Brancomir a été tué par son fils, auprès du bûcher, dans les Balkans. Sa veuve s'est fait faire un très beau demi-deuil : longs voiles noirs, robe à jupe toute noire sur laquelle étincellent quelques paillettes ; broderies noires sur les manches. Ainsi vêtue, la fille des Porphyrogénètes ressemble un peu à la Phèdre de Léon Comerre qui se trouve dans le foyer du théâtre.

Constantin Brancomir porte un deuil de parricide fort élégant : velours noir agrémenté de fourrures claires, d'un fauve presque blond ; Constantin s'est inspiré des deux portraits attribués à Bellini qui sont au Louvre. Il a pris à l'un d'eux sa longue chevelure blonde, cette chevelure que l'on retrouve dans les portraits d'Antonello de Messine et dans quelques tableaux de Crivelli (les anges de la Vierge de Vérone).

Le décor du fond, quand la porte s'ouvre, est joli.

Acte V. — Je suis un peu étonné de voir, sur la gauche du décor, Barbey d'Aurevilly en bronze et à cheval, sous le nom de Michel Brancomir. Il est entouré de quatre bornes. Un ciel pommelé rose et vert verse sur la ville un doux enchantement.

Constantin Brancomir a pris, pour cet acte, le costume blanc du Christ devant Pilate, de Munkaczy, mais il l'a fait orner au col de passementeries slaves. Conduit au pied de la statue de son père, il prend, dans sa robe blanche, de belles poses de martyr chrétien.

Militza, qui avait paru, à l'acte précédent, en blanc pour offrir des fleurs à Constantin, a repris son costume rouge. L'évêque Etienne, entouré de jeunes moines à tête rasée, a pris le deuil en violet, comme les rois de France. Il a des gants marron clair qui me font regretter les gants rouges du premier acte.

La foule qui l'entoure est médiocre. Assez bien costumée, elle gesticule mal, ne sait ni parler ni se mouvoir. Les foules de l'Odéon auraient besoin d'aller quelque temps à l'école chez les Meininger : elles y apprendraient bien des choses intéressantes pour elles.

AMÉDÉE PIGEON.

CHRONIQUE MUSICALE

Académie nationale de Musique : La *Montagne noire*, drame lyrique en quatre actes ; poème et musique de Mlle Augusta Holmès.

Un des mérites de l'ouvrage de Mlle Holmès, que l'Opéra vient de représenter, c'est qu'il est écrit sur une donnée personnelle et qu'on n'a pas à déplorer, à son sujet, le massacre de quelque chef-d'œuvre de littérature et de poésie. La *Montagne Noire*, en effet, n'est tirée d'aucun grand poète français ou étranger et c'est bien une œuvre *entièrement d'elle* que Mlle Holmès a présenté au public. La donnée sur laquelle elle a édifié sa partition n'est guère neuve. C'est l'éternel conflit entre la passion et le devoir, qui a déjà inspiré de nombreuses générations de dramaturges ; pour être placée au Monténégro, à l'époque de la guerre contre les Turcs, cette affabulation ne se revêt pas d'une bien puissante originalité. Mais, comme l'a dit Joubert « par la nature de notre goût, par les qualités nécessaires à un sujet vrai ou faux, pour plaire à l'imagination et pour intéresser le cœur, enfin, par la condition donnée et l'immutabilité de la nature humaine, il est peu de sujets épiques, peu de tragiques, peu de comiques, et par nos combinaisons pour en créer de nouveaux, nous tentons souvent l'impossible. »

Mlle Holmès n'a pas tenté l'impossible, mais elle ne s'est pas non plus assez efforcée de donner à son thème un aspect saisissant. S'il n'est guère aisé, en effet, de créer de nouvelles combinaisons dramatiques, *extérieures*, et si leur nombre est en somme assez limité, la façon de les présenter et de les déterminer au moyen du développement des sentiments particuliers est, pour ainsi dire, illimitée. Or, Mlle Holmès s'en est tenue strictement à l'exposition toute sèche de la donnée qu'il lui avait plu de choisir entre celles dont un écrivain ingénieux dressait la liste dans le *Mercure de France*. La *Montagne Noire*, c'est *Carmen* au Monténégro : don José s'appelle, ici, Mirko ; Carmen s'appelle Yamina ; Micaëla, Héléna. La mère de Don José paraît même sous le nom de Dara. Et pour porter des kanjars au lieu de lattes et des caftans au lieu de mantilles, les personnages ne sont pas sensiblement différents.

A la vérité, au lieu de l'honneur d'un soldat, c'est du salut de tout un peuple qu'il s'agit ; le conflit entre la passion et le devoir reste le même et le personnage d'Aslar, frère d'armes de Mirko, est à peu près le seul qui n'ait pas son prototype dans l'œuvre de Bizet. De même, la jalousie ne joue ici aucun rôle, mais seulement la pure faiblesse charnelle, sans apporter grand'chose d'inédit à la marche du drame. Le dénouement seul est particulier à l'œuvre de Mlle Holmès. Mirko s'est enfui avec Yamina, la captive turque « là-bas, là-bas dans la montagne... noire », délaissant ses frères et sa fiancée. En vain, Aslar, qui s'est lié à lui par un serment d'inébranlable fraternité, s'efforce de le ramener. Il est frappé par Yamina, que Mirko suit à Istamboul. Les Monténégrins entrent dans la ville et, au bruit de la canonnade, Aslar poignarde Mirko pour le sauver du déshonneur, se frappant lui-même ensuite en ami fidèle.

La musique de Mlle Holmès n'est guère plus originale que son poème. Elle a des mérites cependant, qu'il serait profondément injuste de méconnaître, bien qu'ils soient devenus, pour beaucoup de gens, qui s'accordaient à les considérer comme tels il y a peu de temps encore, des signes de faiblesse et presque des défauts. Nous ne voyons pas, quant à nous, bien clairement, ce qui fait que la musique de Mlle Holmès est inférieure à celle de tel compositeur mâle que la critique a sacré grand maître. Elle est en quête des mêmes effets, fait les mêmes sacrifices à tout ce qui constitue le style dramatique juste. Et, ces effets tant cherchés, elle les atteint très souvent : s'ils ne *portent* pas, comme on dit en argot de coulisse, c'est sans doute que le public se rend compte distinctement qu'elle y vise avec trop d'insistance et qu'elle y appuie trop complaisamment. Mais tant d'autres le font et à qui on ne le reproche point. Pour que la *Montagne Noire* fût un grand succès, il ne lui a manqué que de venir à son heure.

Parmi les meilleures pages de la partition, il faut citer la cantilène de Yamina dans laquelle revient avec persistance un dessin d'instruments à vent d'une charmante sonorité, et la scène du retour d'Aslar, apprenant la trahison et la fuite de Mirko. La malédiction de Dara et l'ensemble qui la suit ne sont pas sans énergie ni sans grandeur. Le dernier acte débute par un petit ballet d'un effet fort original, que la voix de Yamina interrompt à plusieurs reprises par de longues psalmodies sur une note grave d'un effet très heureux.

La *Montagne Noire* est fort bien jouée par Mlle Bréval, perverse à souhait dans le rôle de Yamina, et par M. Alvarez, bon comédien et beau chanteur ; Mme Héglon est une mère excellente dans les imprécations, et M. Renaud fait un Aslar à la voix gracieusement timbrée. Les autres rôles sont bien tenus par Mlle Barthet (Hélèna) et par M. Gresse. Mlle Torri fait valoir par une mimique significative la musique du petit ballet dont on vient de parler. Les chœurs donnent avec ensemble, et l'orchestre se laisse entraîner par l'impulsion de M. Taffanel, qui s'efforce de lui communiquer ses qualités de chaleur et d'énergie.

P. D.

REVUE DES REVUES

o **Revue critique d'histoire et de littérature** (4 février 1895). — Nous y trouvons une appréciation des plus sévères d'un ouvrage publié à Munich par M. Hermann Ulmann, sur *Sandro Botticelli*. Avec une érudition très grande, mais peu aimable, l'auteur de l'article (signé Z.) discute une à une les diverses assertions du critique allemand — et, à l'occasion, celles d'autres historiens d'art, comme Morelli, MM. Crowe et Calvacaselle et M. Bode — sur Fra Filippo Lippi et son élève et auxiliaire Fra Diamante, puis sur Botticelli lui-même, et presque toujours oppose des conclusions toutes différentes sur les œuvres en question.

x **L'Architecture** (16 février). — Etude fort développée, pleine de raisons spécieuses, de M. Delignères, sous ce titre : « l'Avenir de l'art décoratif en France ». En présence de la concurrence étrangère, alors que nos voisins redoublent d'efforts et réalisent des progrès rapides, il est permis de s'inquiéter de la suprématie artistique de la France, naguère incontestée, à présent compromise. Par exemple, notre exportation de ces œuvres auxquelles l'artiste donne du prix en y mettant sa marque a considérablement diminué, et, au contraire, l'importation, chez nous, d'objets similaires imaginés et façonnés outre-Manche ou bien de l'autre côté du Rhin a augmenté dans de très fortes proportions. Il importe de se défendre ; il faut réagir. Dans ce but, l'auteur appuie avec force un projet de la Société des peintres décorateurs et de la Société des peintres-verriers, adopté au Congrès des Arts décoratifs. Il s'agirait de fonder un Salon périodique dont le but exclusif serait le développement de l'application des arts à l'industrie ; organisé par l'Union centrale des Arts décoratifs, ce Salon aurait des visés essentiellement éducatrices, à l'exclusion de toute tendance mercantile directe. Compris ainsi, le Salon des Arts décoratifs assurerait (?) aux artistes décorateurs une place qu'ils n'ont nulle part encore, qu'on leur concède, il est vrai, depuis deux ou trois ans, mais dans une mesure bien trop restreinte et dans des conditions tout à fait désavantageuses.

v **L'Intermédiaire** (10 février). — Au cours des fouilles qu'il poursuit en Chaldée, à Telloh, M. de Sarzec, savant français, a mis au jour toute une bibliothèque d'archives, c'est-à-dire plus de 30.000 tablettes couvertes d'inscriptions, d'ordonnances portant souvent des noms et des cachets royaux, des comptes, des inventaires, des livres d'offrandes. On y trouve les offrandes elles-mêmes. Ce sont, alors, des objets d'art infiniment curieux. Tous ces documents et objets sont de l'antiquité la plus reculée, puisqu'ils datent sans doute du XXXe siècle ou du XLe avant notre ère, époque où n'apparaît pas encore le nom de Babylone.

* **Athenæum** (16 février). — Cinquième article sur l'exposition d'hiver de la *Royal Academy ;*

il est consacré à l'école hollandaise et rend compte de différentes toiles de Terburg, Palamèdes, Pieter Codde, Duyster.

On connaît peu de choses sur ce dernier artiste, dont les œuvres sont souvent attribuées à son maître, Pieter Codde. Les musées qui, à notre connaissance, possèdent des tableaux authentiques de ce peintre, sont ceux de l'Ermitage et de Dresde.

* Le même journal annonce la récente acquisition, par l'école de Godalming (Suffolk), d'un très intéressant portrait de Thomas Sutton, un riche marchand, contemporain de la reine Elisabeth, qui fut secrétaire du comte de Warwick et laissa la réputation d'un philanthrope. Le portrait en question fut trouvé, il a quelques années, dans une maison de Stoke Newington et personne ne semblait en soupçonner la valeur jusqu'au jour où il fut offert à la Charterhouse, établissement hospitalier fondé par Sutton. L'authenticité de ce portrait n'est pas douteuse, dit l'*Athenæum*, et sa valeur artistique est d'autant plus grande que le hasard l'a préservé de toute restauration.

BIBLIOGRAPHIE

Allgemeines Künstler-Lexikon, par MM. H.-A. Müller et H.-W. Singer, t. II. — Francfort-sur-le-Mein, Rütten et Lœning, 1895.

Ce deuxième fascicule d'un ouvrage dont nous avons, il y a trois mois dans la *Chronique*, mentionné l'apparition, forme la fin du premier volume de ce lexique et s'étend jusqu'à la lettre F inclusivement. Nous n'avons qu'à confirmer ce que nous en avons déjà dit : à la fois complet et concis, ce dictionnaire offre tous les renseignements essentiels sur les artistes tant anciens que modernes, morts ou vivants, et formera un guide sûr à consulter.

L'ouvrage, qui comprendra en tout trois volumes, sera terminé dans le courant de l'année 1896.

Die Kœnigliche Gemældegalerie zu Dresden. Texte de M. Hermann Lücke. — Munich, Franz Hanfstaengl. In-folio.

L'éditeur Hanfstaengl, de Munich, bien connu en Allemagne par ses excellentes reproductions d'œuvres d'art anciennes et modernes, vient de mettre en vente une nouvelle et importante publication de luxe sur la *Galerie de peinture de Dresde*, qui continue la série commencée par les albums : *les Chefs-d'œuvre du musée d'Amsterdam* et *les Chefs-d'œuvre de la Galerie de La Haye*. A en juger par les trois premiers fascicules que nous avons sous les yeux, cet ouvrage comptera parmi les plus beaux en ce genre et sera digne en tous points de l'important sujet qu'il traite.

Après une brève, mais intéressante introduction retraçant les débuts et l'agrandissement de la collection, M. Hermann Lücke, professeur à l'école technique supérieure de Dresde, accompagne de clairs et substantiels aperçus sur les grandes écoles et les peintres représentés à la Galerie les reproductions des innombrables chefs-d'œuvre qu'elle contient. Tous sont ou seront là — 50 disséminés dans le texte, 100 autres en planches in-folio séparées — reproduits directement par des photogravures de l'exactitude la plus minutieuse et de l'exécution la plus parfaite. Sauf la couleur, ce sont les toiles elles-mêmes qu'on a devant soi, et c'est ce qui rendra cet ouvrage également précieux à ceux qui, n'ayant pas encore eu la bonne fortune de visiter la célèbre galerie, en voudront avoir une juste idée, et à ceux qui, la connaissant déjà, aimeront à en retrouver chez eux une fidèle image.

NÉCROLOGIE

Jean Portaëls, peintre belge, vient de mourir à Bruxelles, dans sa soixante-dix-septième année. Né à Vilvorde en Brabant, élève de Navez et de Delaroche, il remporta le prix de Rome institué en Belgique, en 1842, et voyagea successivement en Italie, en Egypte, en Orient, en Hongrie; puis, nommé directeur de l'Académie de Gand, il ne quitta cette ville que pour revenir professeur à Bruxelles et y diriger l'Académie des Beaux-Arts (1857). — Le musée moderne de Bruxelles conserve sa *Fille de Sion* et sa *Loge au théâtre de Pesth*. Outre les grandes scènes connues, telles que *le suicide de Judas*, *la fileuse grecque*, *le conteur égyptien*, etc., rappelons parmi les portraits que peignit Portaëls, ceux de Mme Caron et de M. Paul Déroulède.

CONCERT DU DIMANCHE 24 FÉVRIER

Conservatoire. 11e concert (2 h.). — Symphonie en *ut* (Schumann) ; *Non fecit taliter*, motet ; soli par Mlle Lafargue et M. Warmbrodt (Th. Dubois) ; concerto pour violon, par M. Sarasate (E. Bernard) ; le Chanteur des bois, chœur sans accompagnement (Mendelssohn) ; ouverture de *Léonore* (Beethoven).

PROPRIÉTÉ r. de Vaugirard, 340 et r. Blomet, 169. Ce 2.439 m. Rev. net 4.739 f. M. à p. 60.000 f. A adj. s. 1 ench. ch. d. not. Paris, 12 mars 95. S'ad. à Me Fontana, not., 10, r. Royale.

FONDS de vins-rest[t] à Paris, r. de Vaugirard, 2. A adj. Et. Me G. Robin, not. à Paris, 5, r. du Louvre, le 2 mars 95, à 1 h. M. à pr. (pouv. être baissée) 15.000 fr. Cons. 4.000 fr. S'adr. au notaire.

Maison à Paris **PL. DES BATIGNOLLES** 12. Ce 181mq60. Rev. 7.220 f. M. à p. 75.000 f. A adj. s. 1 ench. ch. d. n. Paris, 19 mars 95. S'adr. aux not. Mes Morel d'Arleux et Camille Tollu, 9, rue de Grenelle, dépos. de l'ench.

Maison à Paris **RUE DE MIROMESNIL** 57. Ce 235mq R. 17.275f. M. à pr. 275.000 fr. A adj. sur 1 ench. ch. des not. de Paris, le 5 mars 1895. S'adresser à Me Massion, notaire, 58, boulevard Haussmann.

Le gérant : G. ROUX.

Paris. — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart

N° 11. — 1895. BUREAUX : 8, RUE FAVART 16 Mars.

LA CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois. . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

Deux faits-divers viennent d'attirer l'attention publique sur la condition précaire qui, dans certains cas, est faite aux amateurs de photographie; lorsque, par exemple, la personne sur laquelle est braqué l'appareil entend se réserver « tous droits de reproduction et de traduction » de ses traits et gestes personnels.

Le droit commun et le bon goût suffiront presque toujours à juger de semblables démêlés; et les photographes sont bien heureux. Pour l'artiste dessinateur ou peintre, les difficultés sont beaucoup plus grandes et ses droits ne sont nullement établis, ni dans nos musées, ni sur nos voies publiques, ni sur nos grandes routes nationales elles-mêmes.

Un soir que l'étape était longue et que nos chevaux bronchaient dans les ravins, il me souvient que mon excellent compagnon de voyage en Tunisie, M. S..., le graveur bien connu, me charma par le récit de ses neuf arrestations pendant une simple tournée en Franche-Comté et dans le Jura, où il allait chercher des motifs pour l'illustration d'un beau volume. Il m'apprit l'art de terminer quand même son croquis, l'art de ne se réclamer d'une personne notable que juste au moment opportun, l'art de fumer sa pipe entre deux gendarmes dans les rues d'une ville de province, et surtout l'art d'éviter la cérémonie des excuses du bas personnel, quand « l'erreur est reconnue ».

Sans demander la création d'un service anthropométrique pour les honnêtes gens, qui leur fournisse des cartes d'identité cependant bien désirables, nous voudrions que les mœurs s'adoucissent à l'égard de ceux que leur innocente manie pousse à faire de l'aquarelle ou à multiplier des clichés. La consigne qui interdit de photographier dans les musées nous rappelle, avec vraiment trop d'ironie, la superstition des sauvages qui croient qu'on leur « vole leur visage » ou la moitié de leur visage quand on dessine leur face ou leur profil; et la Commission qui s'occupe d'élaborer une nouvelle loi contre l'espionnage fera bien de ne pas exciter le zèle des gabelous contre tous ceux qui ont une boîte de noyer en sautoir.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

La commission supérieure des Beaux-Arts de la Ville de Paris, réunie à l'**Hôtel-de-Ville**, a procédé à la réception officielle des peintures suivantes : le plafond bien connu de M. Bonnat, les décorations de l'escalier du préfet, de M. Puvis de Chavannes, et des vitraux de la buvette municipale, exécutés par M. Carot sur les dessins de M. Besnard; elle a approuvé à l'unanimité les esquisses présentées par M. J. Chéret pour la décoration d'une salle de commission.

—

Le graveur Chaplain vient de terminer le coin de la médaille commémorative de l'élection de M. Casimir-Périer à la présidence de la République, le 27 juin 1894.

Sur l'une des faces de la médaille figure le portrait de l'ex-président; sur l'autre, l'artiste a gravé une symbolique composition; une femme drapée à l'antique, la tête couverte d'un voile, dépose un bulletin dans une urne, placée sur un fût de colonne; elle représente la France en deuil de Carnot votant pour un nouveau président de la République.

Quoique M. Casimir-Périer ait cessé sa magistrature, la médaille va être frappée, afin qu'il n'y ait pas de solution dans la succession iconographique des présidents.

M. Chaplain a reçu du ministre des Beaux-Arts la commande de la médaille commémorative de l'élection de M. Félix Faure.

—

Le jury chargé de juger le concours des maquettes destinées au monument que la ville de Fontainebleau va élever au **président Carnot** a choisi, à la presque unanimité, le projet de M. Peynot, prix de Rome de 1880.

—

Dans les salons d'un journal illustré, 1, faubourg Saint-Honoré, s'est ouverte une exposition où on retrouvera des œuvres de Millet, Troyon, Fortuny, Fromentin, Stevens, Roybet, Vollon, etc.

—

On annonce pour le mois de mai l'exposition, à l'Ecole des Beaux-Arts, de l'œuvre du peintre **G. Fouace**, dont nous avons annoncé la mort récente.

—

On annonce pour la fin du mois, à la galerie Laffitte, une exposition d'œuvres de **Constantin Guys.**

—

A **la Plume**, 31, rue Bonaparte, vient de s'ouvrir une exposition où figurent des œuvres de MM. P. de Chavannes, Rodin, Grasset, Chéret, Rops, Charpentier, de Groux, Desboutin, etc.

—

A l'occasion des fêtes de Jeanne d'Arc, la Société des Amis des arts d'Orléans organise pour le 8 mai une exposition rétrospective du **Portrait**, dans l'une des salles du nouveau musée historique (maison dite d'Agnès Sorel).

La Société fait appel aux personnes qui voudraient bien confier des portraits à cette exposition, qui durera huit jours.

S'adresser à M. Herluison, libraire, attaché à la direction du musée historique d'Orléans.

—

Une exposition des Beaux-Arts aura lieu à **Clermont-Ferrand** dans la deuxième quinzaine du mois de mai. Pour tous renseignements, s'adresser au maire de Clermont.

—

L'exposition des Beaux-Arts de **Berlin**, si discutée avant d'être ouverte, durera du 1er mai au 29 septembre ; les sociétaires et associés de la Société nationale des Beaux-Arts de Paris désireux d'y participer devront faire parvenir leurs œuvres au Palais des Beaux-Arts (Champ-de-Mars), du 28 au 30 mars.

—

On vient d'organiser à **Berlin**, au Musée de l'art industriel, une importante et très intéressante exposition de dessins (dont plusieurs en couleurs) d'après des peintures murales et des vitraux du moyen âge décorant des édifices religieux d'Allemagne, principalement des églises des provinces rhénanes, de Westphalie, de Saxe, etc.

—

La durée de l'exposition annuelle de la **Société des artistes de Munich**, au Palais de Cristal, est de nouveau fixée du 1er juin au 31 octobre.

La limite des demandes d'admission expire le 15 avril. Les envois devront être faits du 10 avril au 1er mai.

—

L'exposition des **Sécessionnistes de Munich** s'ouvrira à la même date et aura la même durée.

—

Une nouvelle Société vient de se fonder à **Zurich** dans le but d'organiser des expositions d'œuvres d'artistes modernes, sans distinction de nationalité ni de tendances, et se propose de construire un bâtiment spécial dans ce but. Sa première exposition, qu'on vient d'inaugurer, renferme trois nouvelles toiles et une sculpture polychrome de Boecklin, des tableaux de Gabriel Max, de B. Piglheim, de F. Stuck, etc.

PETITES EXPOSITIONS

—

L'EXPOSITION DE DESSINS ET D'AQUARELLES DU CERCLE VOLNEY

L'INTERNATIONALE. — LES BRETONS DE PARIS

Le cercle Volney a rouvert ses portes pour une exposition d'aquarelles, pastels et dessins. Les envois les plus intéressants de cette exposition sont deux pastels de M. Desvallières : un portrait d'homme et une étude, grandeur nature, de jeune femme étendue sur un sopha. Il n'y faut pas chercher les jolis tons clairs, la douceur et la grâce un peu molle des portraits de la Rosalba ; c'est par l'intensité de la couleur et la puissance du relief que M. Desvallières est arrivé à faire de ses pastels des œuvres tout à fait personnelles, d'une couleur un peu sombre, peut-être, mais d'une vigoureuse et sobre exécution. A signaler encore, de cet artiste, trois minuscules paysages à la détrempe dont l'un, un coin de rivière, n'aurait besoin que d'être agrandi pour faire un paysage décoratif du plus beau style.

M. Roussin se montre, lui aussi, pastelliste de talent, et ses portraits, surtout celui qui représente une femme voilée, ont de la grâce. M. Iwill, dans ses vues de Venise, déploie ses qualités habituelles de coloriste clair et lumineux. Les paysages de M. Nozal sont dignes de ce très intéressant artiste.

M. Gosselin expose de jolies aquarelles des environs de Cannes ; M. Moreau-Néret, une charmante étude d'enfant ; M. Henry, des aubépines habilement peintes ; M. Régamey, des portraits au pastel et à la gouache spirituellement exécutés ; M. P. Blanchard, des aquarelles pleines de saveur ; M. Chalon, d'amusantes compositions pour une édition de Rabelais, et M. Véber des chromolithographies.

Le moindre inconvénient de ces petites expositions qui, de tous côtés, s'offrent à la curiosité du public, c'est qu'elles ne correspondent à aucun genre particulier, à aucune tendance spéciale. Pourquoi, par exemple, cette exposition d'artistes Bretons ? Y a-t-il une école bretonne, et les artistes de ce pays se distinguent-ils par quelque caractère de ceux des autres pays ? Point. Des tableaux qui nous sont montrés sont-ils uniquement inspirés par cette Armorique si captivante dans sa rude et primitive beauté ? Pas davantage. Les artistes qui y figurent sont ils au moins de pur sang breton ? Cela même est contestable, car parmi eux figure, sous le pseudonyme de Gyp, une descendante de la grande race des Mirabeau, originaire, comme on sait, de Provence, et qui, par sa mère, est de sang lorrain.

Ces réserves faites, je ne nierai pas qu'il n'y ait quelques bonnes choses à l'exposition de la Bodinière : tel un joli et clair effet matinal de M. Baillet, *la Ferme au bord de l'eau ;* telle une marine (effet de nuit) de M. Ruellan. Il faut encore signaler un tableau de M. Luminais, *les Deux rivaux ;* des aquarelles de M. Le Mouël ; des pointes sèches de M. Helleu, d'une rare distinction ; une très attrayante gravure en couleurs de M. Mordant, et, enfin, de curieuses études de Gyp qui, depuis quelques années, s'est avisée d'être peintre, et, dans le nouvel art qui a tenté cette intelligence si douée, montre déjà beaucoup mieux qu'un talent d'amateur. J'ai réservé pour la fin les remarquables paysages de M. Ary Renan, dont l'un surtout, *le Sémaphore de Bréhat*, est d'une âpre et mélancolique poésie.

Comme l'exposition des Bretons de Paris, l'exposition internationale de la rue de Sèze réunit, un peu au hasard, des peintres et des sculpteurs qui n'ont entre eux aucun lien de parenté artistique. Quelle affinité y a-t-il entre l'art aimable, mais un peu « vieux jeu » de M. P. Carrier-Belleuse et les audaces semi-impressionnistes de M. Chudant, entre les blondes harmonies de M. Humphreys Johnston et les gammes enfumées où se complaît la palette de M. Cottet ? N'importe, elle est intéressante cette exposition et son catalogue contient plus d'un nom à retenir. J'ai remarqué surtout les paysages de M. Le Liépvre, tracés avec le large sentiment décoratif que l'on sait ; de bons portraits de M. Falbet, des marines de M. Le Goût-Gérard, des paysages de M. Baertson et des fleurs de M. Rochegrosse, jolie étude, pour *les Filles-Fleurs* en pleine lumière, exposées au Salon de l'année dernière. Malgré le cas que je fais du talent de M. Whistler, j'oserai dire que les études qu'il a envoyées sont un peu trop sommaires : les trois tableaux de M. Thaulow sont plus sérieusement exécutés et ne perdent rien pour cela ; l'un d'eux, qui représente une rue de petite ville, la nuit, a la distinction des meilleures œuvres de Cazin. J'ai noté également, de M. Chudant, des éventails peints, ou pour mieux dire, dessinés au pinceau sur soie, d'un trait net et précis, à la façon des Japonais et qui sont un adroit et savoureux pastiche de l'art au pays du Soleil Levant.

O. F.

NOUVELLES

*** On annonce que M. de Morgan vient de découvrir encore, à Dahchour, deux autres sépultures dans le voisinage des précédentes, et appartenant, comme celles-ci, à la XII[e] dynastie.

L'une contenait le sarcophage de la princesse Ita-Ourt, et la momie portait encore un collier en perles et en pendeloques d'or, des bracelets en perles d'or, en cornaline, émeraude et lapis-lazuli, etc. De fort belles étoffes la recouvraient, et autour d'elles gisaient des sceptres, un arc et une masse, tous d'une conservation parfaite. A l'entour du cercueil était un mobilier funéraire très intéressant : brûle-parfums, vases remplis de cosmétique encore scellés, etc.

Dans le second tombeau était enchâssé un sarcophage de granit où, suivant les inscriptions, reposait le corps de la princesse Sit-Hat, orné de colliers et de bracelets en or et de parures de perles. Dans le mobilier funéraire usuel, on a fait une trouvaille unique : un cygne en bois sculpté, qui avait, fort heureusement, échappé à l'action destructrice du temps.

*** De hardis voleurs ont dérobé nuitamment, dans l'église de San Paterniano de Fano, ville située entre Ancône et Rimini, un tableau du Guerchin : *Le Mariage de la Vierge.*

La composition, l'une des meilleures du maître, montre un vieux prêtre qui unit Marie et saint Joseph ; deux figures de femmes sont à la droite de la Vierge.

Les personnages sont un peu plus grands que nature.

Le tableau appartient à la noble famille Mariotti de Fano qui, selon un usage assez répandu en Italie, l'avait mis en dépôt dans l'église.

*** Le musée national d'antiquités, installé dans les thermes de Dioclétien, à Rome, a ouvert de nouvelles salles de sculptures. Le conservateur, M. F. Bernabei, a, de plus, organisé deux salles spécialement consacrées à l'époque lombarde. L'une renferme des objets à l'usage des hommes, l'autre des bijoux et des parures féminines.

*** Dans une des récentes ventes opérées chez Christie, à Londres, la *Procession dans un temple*, d'Alma Tadema, a été adjugée au

prix de 10.100 francs ; le *Général Bonaparte au Caire*, de Gérôme, a été poussé jusqu'à 9.200 francs.

La « Pallas » de Botticelli

On vient de retrouver un des plus importants tableaux de Botticelli, la *Pallas*, signalée en termes précis par Vasari (avec le *Saint Sébastien* du même maître) et qui avait disparu. Chose étrange ! cette toile, depuis les temps de Laurent le Magnifique, pour qui elle fut peinte, n'a pas quitté Florence ni même le palais Pitti, et elle n'en est pas moins demeurée inconnue à nos générations, quoique mentionnée dans les inventaires modernes et reproduite en ce siècle même par la gravure.

Déjà le *Saint Sébastien* du musée de Berlin, qui passait pour un Antonio Pollaiuolo, a été identifié avec celui dont parle Vasari. C'est à M. William Spence, un artiste anglais habitant Florence, et à M. Enrico Ridolfi, directeur des musées de Florence, que Botticelli doit cette seconde restitution. Reléguée dans une salle du second étage du palais Pitti, placée très haut, mal éclairée, et par suite dédaignée comme un tableau décoratif sans importance, l'infortunée *Pallas* semblait à jamais perdue.

On en parlera dans la *Gazette* avec les honneurs qui lui sont dus et on en donnera une fidèle reproduction. Bornons-nous ici à une description sommaire dont les éléments nous sont fournis par l'intéressante étude que M. Enrico Ridolfi vient de publier dans la *Nazione* de Florence. Pallas, vêtue d'une tunique blanche sous une draperie verte, les cheveux blonds descendant sur les épaules, levant une hallebarde d'or, saisit par la chevelure un Centaure dont l'arc est tombé à terre et le réduit à l'impuissance. Dans le fond des roches nues, un terrain gazonné et une mer que sillonne un vaisseau. M. Ridolfi voit dans ce triomphe de Pallas (ou de la Sagesse médicéenne) sur le Centaure une glorification de Laurent le Magnifique abattant le Génie du désordre et de la violence. L'œuvre aurait été exécutée vers 1480, lorsque Laurent, revenant de Naples, où il avait détaché le roi Ferdinand Ier d'Aragon de la ligue contre Florence et l'avait gagné à sa cause, fut accueilli par de grandes têtes que décrit Ange Politien. Bien qu'altérée par d'anciennes restaurations, cette *Pallas*, soit pour la facture générale, soit pour la beauté souveraine du type de la déesse, est comparable aux plus purs chefs-d'œuvre de Botticelli.

Le Lieu de naissance de Hugues Sambin

Les derniers biographes de Hugues Sambin (1) ne sont pas d'accord sur le lieu de naissance de cet artiste. La Bourgogne et la Franche-Comté se le disputent. Suivant les uns, il serait originaire du village de Talant, près de Dijon ; d'après les autres, de la ville de Saint-Claude, dans les montagnes du Jura. Le zélé archiviste de la ville de Dijon, M. Ph. Vallée, vient de trouver, en achevant de classer son dépôt, un document qui constate l'origine comtoise de Sambin, mais dépossède de cet honneur la ville de Saint-Claude au profit de celle de Gray (Haute-Saône). Voici ce texte, emprunté au recensement de la milice bourgeoise de Dijon, en 1557 (*Archives de Dijon*, H. 16, f. 5 v°) :

« Maistre Jehan Boudrillet et maistre *Huguet Sambin*, son gendre, ont huit serviteurs qui sont du pays, excepté l'ung qui est frère dudit maistre Huguet, *natifs de Gray*, et pour armes ont halebardes, espieux..... »

Aux érudits franc-comtois d'explorer maintenant les archives de Gray.

(1) Voir la *Gazette des Beaux-Arts*, 3e période, t. VII. (1892), p. 123-135.

Académie des Beaux-Arts

Séance du 9 mars

M. Ch. Yriarte, inspecteur des Beaux-Arts, fait une communication sur les objets d'art réunis dans le palais de Mantoue par Isabelle d'Este et sur les relations personnelles de cette princesse avec quelques-uns des principaux artistes italiens de son temps.

Les lecteurs de la *Gazette* auront donc eu, cette année, la primeur des belles découvertes de M. Yriarte.

Académie des Inscriptions

Séance du 8 mars

M. Héron de Villefosse présente à l'Académie une patère en argent ornée d'intéressants bas-reliefs, qui a été donnée au musée de Saint-Germain par M. Noblemaire, directeur de la Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée. Elle a été trouvée près d'Aigueblanche, en Savoie, avec une autre patère semblable.

La décoration du manche est très remarquable. C'est un spécimen tout à fait intéressant de l'art alexandrin. On y voit des masques bachiques, des perruches à collier, un enfant nu, de petits Hermès dans une grotte, une syrinx, un pin, etc., le tout disposé avec beaucoup de grâce et d'originalité. Ces bas-reliefs sont exécutés avec finesse et rehaussés de dorures.

Les deux patères étaient, au moment de leur découverte, emboîtées l'une dans l'autre.

Cette trouvaille rappelle celle qui fut faite, en 1862, dans le Rhône, entre Arles et Tarascon, où on recueillit également deux patères en argent, décorées d'une façon analogue, et qui sont aujourd'hui conservées au musée d'Avignon.

Exécution des Cantates de Bach

PAR LES CHANTEURS DE SAINT-GERVAIS

—

Tout en poursuivant à l'église la restauration de l'art palestrinien, M. Bordes et les Chanteurs de Saint-Gervais ont entrepris de faire entendre, au concert, quelques-unes des cantates religieuses de Jean-Sébastien Bach; le public, se souvenant des impressions ressenties l'an dernier, est revenu cet hiver, nombreux et fidèle. La mode est, dit-on, pour une certaine part dans cet empressement. Qu'importe ? Nous ne serons jamais fâché de voir la mode protéger les belles choses, si elle en doit aider, fût-ce passagèrement, la connaissance et la propagation ; plus tard, les chefs-d'œuvre s'imposeront d'eux-mêmes : ce qu'il faut à présent, c'est nous les enseigner. Dans la foule qui va les entendre, s'il y a des oreilles distraites, il se rencontre aussi des cœurs ardents qui sauront en garder l'empreinte bienfaisante.

Les musiciens qui découvrirent, il y a soixante ans, les manuscrits de Bach, crurent entrer dans une forêt enchantée, remplie de beautés inouïes, de trésors inappréciables. Lentement, à leur suite, le public y pénétra, guidé par les publications de la *Bach-Gesellschaft*, par les éditions à bon marché, par les exécutions plus ou moins fragmentées qui lui sont de temps en temps offertes. M. Bordes le conduit aujourd'hui dans une des parties les moins connues, mais les plus merveilleuses, de cette œuvre inépuisable, et son entreprise mérite d'autant plus d'éloges qu'il faut dépenser plus d'ardeur, de travail et de savoir pour en vaincre les difficultés. La richesse du style de Bach, si elle éblouit et ravit, n'est pas sans déconcerter parfois des chanteurs que l'éducation musicale officielle et le répertoire courant n'ont point accoutumés à ce genre d'expression contenu et mystique, à cette texture musicale faite de la réunion de plusieurs mélodies qui ne sont pas subordonnées, mais associées les unes aux autres, et où l'instrument concertant, au lieu d'accompagner le chanteur, marche de pair auprès de lui. Le duo de soprano et basse avec violon solo, de l'admirable et célèbre cantate *Wachet auf* (Debout, le veilleur chante), était, pour les auditeurs de la seconde séance, un exemple frappant de ces beautés si particulières au génie de Bach. L'incomparable grandeur des chorals qui terminent chaque cantate, la puissance et le charme des chœurs par lesquelles elles débutent, touchent et imposent davantage : l'exécution par les Chanteurs de Saint-Gervais en est d'ailleurs parfaite. Ils sont soutenus par un orchestre bien stylé et par M. Guilmant, qui tient à l'orgue un rôle modeste en apparence, mais essentiel et presque glorieux, puisque c'était celui que Bach remplissait en personne. Parmi les solistes, Mlle Eléonore Blanc s'acquitte d'une façon entièrement satisfaisante à plusieurs points de vue de la belle tâche qui lui est confiée.

Au milieu de chaque séance est exécuté et applaudi comme intermède un morceau tiré des *Symphonies sacrées* de Henri Schütz. Nous ne croyons pas que personne, avant M. Bordes, ait jamais tenté de faire connaître à Paris le nom de ce maître saxon, élevé à l'école de Gabrieli, à Venise, et que l'érudition germanique a récemment remis à sa vraie place, en le proclamant le plus grand des prédécesseurs allemands du grand Bach.

MICHEL BRENET.

Deux Soustractions au Cabinet des Antiques

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

—

La collection des pierres gravées (intailles et camées) de la Bibliothèque Nationale a été victime, depuis le milieu du XVIIIe siècle, de deux soustractions très importantes, dont la première en date, qui est la plus considérable, n'a jamais, que nous sachions, été signalée. Commençons par la seconde, sur laquelle on n'a encore donné que des renseignements assez incomplets.

I

Dans un ouvrage publié à Paris en 1817 (*Choix de pierres gravées égyptiennes et persanes*), J.-J. Dubois, qui fut conservateur des antiquités égyptiennes au musée du Louvre, écrivit les lignes suivantes, à propos de l'emploi des pierres gravées dans la joaillerie : « La plus belle et la plus complète de ces parures est celle qui fut exécutée à Paris, dans le courant de l'année 1812, par MM. Nitot, joailleurs. Elle était composée de vingt-trois camées antiques choisis au cabinet de la Bibliothèque royale. On avait également enlevé de cet établissement et à la même époque un assez grand nombre d'autres camées et intailles qui devaient recevoir une semblable destination, mais qui, cependant, n'ont pas été employés : parmi les plus intéressantes de ces pierres se trouvait la tête dite de Mécène, ouvrage du célèbre Dioscoride. Aucun de ces objets d'art n'est encore rentré au cabinet du Roi, qui, avant cette perte, pouvait rivaliser en beauté avec les musées les plus riches de l'Europe. »

L'archéologue pétersbourgeois Koehler, après avoir cité ce passage (*Gesammelte Schriften*, t. III, p. 299), ajoute qu'il douta t qu'aucune intaille de prix, en dehors du Dioscoride, eût disparu du Cabinet des médailles, car, dit-il, j'y ai retrouvé toutes les belles pièces, connues par des descriptions ou des gravures, en 1818. Dubois était cependant bien informé, à quelques détails près ; les faits ont été établis de nos jours avec toute la précision désirable par M. Bapst, dans son livre sur *Les Joyaux de la Couronne*.

Le 4 mars 1808, un décret de Napoléon ordonna que la Bibliothèque impériale remît 82 pièces, dont 46 camées et 36 intailles, au mobilier de la Couronne. M. Bapst a publié le catalogue de ces gemmes, indiquant les sujets, les matières et les dimensions, tel qu'il fut dressé à cette époque. En 1810, Napoléon fit monter, par MM. Nitot, 21 pierres avec une grande quantité de perles. La maison Nitot restitua au mobilier de la Cou-

ronne, en 1813, 22 camées et 36 intailles restés sans emploi. Quant à la parure de perles où étaient entrés les 24 camées, sans que les Nitot eussent utilisé une seule intaille, elle fut expédiée à Londres par Louis XVIII au mois de mars 1815, et l'on n'en entendit plus jamais parler. En 1832, les 58 pierres restant au Mobilier furent restituées à la Bibliothèque, mais le conservateur, Raoul Rochette, réclama en vain à Royer-Collard, alors ministre, celles qui manquaient : Royer-Collard répondit qu'elles avaient disparu depuis 1815.

M. Bapst s'est demandé si ces pierres dérobées ne seraient pas restées entre les mains des héritiers de Louis XVIII. Cela est possible ; il se peut aussi que la parure ait été vendue à Londres en 1815, à un moment où le roi exilé était fort à court d'argent. Rien ne serait assurément plus oiseux que de vouloir apprécier, d'après nos idées actuelles, la moralité de la conduite de Louis XVIII en cette circonstance, qui contraste, d'ailleurs, avec la délicatesse dont Napoléon Ier donna la preuve au moment de ses deux abdications. Au cas même où l'on retrouverait un jour les camées qui manquent, je ne sais si les tribunaux donneraient facilement raison à une revendication exercée sur ces objets par la Nation. Mais si l'on veut espérer un jour les découvrir, l'essentiel est d'en posséder la liste ; or, M. Bapst, qui a publié le catalogue des 82 pièces remises en 1808 aux Nitot, n'a pas reconstitué celui des 24 camées disparus avec la parure de perles. Je me suis appliqué à ce travail en procédant par élimination, c'est-à-dire en effaçant, sur le catalogue de 1808, tous les camées que je retrouvais au Cabinet des médailles. Vu le déplorable éclairage qui rend, dans cet établissement si hospitalier, toute recherche pénible et difficile, je ne suis pas certain de n'avoir pas commis d'erreur ; voici cependant, à titre provisoire, la liste des 24 camées disparus. L'indication du sujet de chaque pierre est suivie de ses dimensions en dixièmes de millimètre (le document officiel publié par M. Bapst les donne en pouces et en lignes) :

1. L'Amour accroupi, la jambe prise dans un trébuchet sur lequel il y a un papillon. Sardonyx à deux couches. 154 × 132.

2. L'Amour assis jouant avec un cygne. Sardonyx à deux couches. 110 × 88.

3. L'Amour assis jouant à la lyre. Sardonyx à deux couches. 132 × 110.

4. Apollon vêtu d'un manteau, appuyé sur un tronc d'arbre, tenant à la main une branche de laurier. Sardonyx à deux couches. 198 × 132.

5. Apollon couché auprès d'une petite statue, portant la main droite sur un loup couché ; dans le lointain on voit les débris d'une lyre et la tête d'un sanglier. Sardonyx à trois couches. 198 × 154.

6. Bacchante tenant un thyrse. Sardonyx à deux couches. 220 × 176.

7. Deucalion et Pyrrha (Isis et Osiris ?) dans une barque dont l'Amour dirige la voile. Sardonyx à trois couches. 308 × 242.

8. Jeune Faune ivre, tenant d'une main un canthare, de l'autre un thyrse ; sur son bras gauche est une peau de panthère ; à ses pieds, un vase renversé. Sardonyx à deux couches. 440 × 352.

9. Faune assis sur un rocher couvert d'une peau de panthère, s'appuyant d'une main sur un rocher, tenant de l'autre un canthare et versant la liqueur qui y est contenue dans une coupe que tient un petit Faune couché à ses pieds. Sardonyx à deux couches. 264 × 220.

10. Tête de Faustine jeune. Sardonyx à trois couches. 220 × 176.

11. Deux femmes au bain, une colonne entre les deux. Sardonyx à deux couches. 264 × 198.

12. Génie assis tenant une grappe de raisin, qu'un cygne veut lui enlever. Sardonyx à deux couches. 154 × 88.

13. Trois Génies de gymnase, deux tenant le troisième en l'air pendant qu'un vieux Silène, faisant l'office de gymnasiarque, va le frapper avec un bâton. Sardonyx à deux couches. 204 × 220.

14. Hercule tenant la massue et couronnant Minerve armée. Sardonyx à deux couches. 264 × 220.

15. Un histrion. Sardonyx à deux couches. 198 × 132.

16. Minerve casquée et armée du bouclier, sur un char traîné par deux chevaux. Sardonyx à trois couches. 352 × 308.

17. Nymphe de fontaine assise sur un rocher, tenant de la droite des roseaux, de la gauche une urne qu'elle renverse. Sardonyx à trois couches. 264 × 220.

18. Silène, une bacchante et un Génie, couchés sur une panthère. Sardonyx à deux couches. 264 × 220.

19. Thétis habillant Achille en femme. Sardonyx à trois couches. 242 × 154.

20. Les trois Ages faisant à Vénus l'offrande d'un bélier, accompagné de l'Amour et d'une suivante. Sardonyx à deux couches. Diamètre 286.

21. Vénus marine, couchée sur un cheval marin. Sardonyx à deux couches. 198 × 154.

22. Tête de la Victoire. Sardonyx à deux couches. Diamètre 308.

23. La Victoire debout sur un char traîné par deux chevaux. Sardonyx à deux couches. 198 × 132.

24. La Victoire debout sur un char traîné par quatre chevaux. Sardonyx à cinq couches. Diamètre 4mm40.

Il n'existe malheureusement pas de publication ancienne relative aux camées de la Bibliothèque Nationale ; il est donc impossible d'accompagner les descriptions qui précèdent de croquis qui les rendraient plus claires et permettraient d'identifier à coup sûr les objets perdus. Pour atténuer les regrets que peut causer cette disparition de 24 camées, je crois devoir dire qu'à en juger par les descriptions, bon nombre d'entre eux devaient être modernes. On n'en serait pas moins heureux de les retrouver dans l'écrin princier ou bourgeois où ils se dissimulent depuis quatre-vingts ans.

II

La seconde soustraction porte sur un nombre de pièces plus considérable et, chose singulière, elle est restée jusqu'à présent inaperçue.

En 1750, Mariette publia les pierres gravées (intailles) qui faisaient partie du Cabinet de France. En préparant une nouvelle édition de son recueil, j'ai cru devoir m'astreindre à collationner les intailles de la Bibliothèque nationale avec les gra-

vures publiées par Mariette. La difficulté et la longueur d'un pareil travail expliquent peut-être qu'il n'ait encore tenté personne. Or, mon étude m'a conduit à cette conclusion, très inattendue, que *50 pièces ont disparu de la collection depuis 1750.* Ma première idée fut, naturellement, d'attribuer ce déchet à l'époque révolutionnaire; mais j'ai trouvé un argument sans réplique qui rend cette hypothèse inadmissible. Une des intailles disparues (le n° 46 de Mariette) représente un Génie bachique conduisant une lionne et une chèvre. Or, au Cabinet des Médailles, il existe, sous le n° 2513, une pierre identique, mais de travail moderne, qui porte à l'exergue l'inscription : JEUFFROY 1779 (*Catalogue* de M. Chabouillet, p. 351.)

Si donc une pierre, dont le sujet est particulièrement gracieux, a été remplacée par une copie en 1779, n'est-il pas légitime de penser qu'elle a été enlevée vers cette époque avec les 49 autres?

Le chiffre même de 50 pierres, ni une de plus, ni une de moins, paraît bien indiquer un enlèvement régulier, prémédité, et non pas un vol commis dans une période d'effervescence.

La conclusion qui s'impose, c'est que Louis XVI, au commencement de son règne, fit comme Napoléon en 1808, et prit des intailles à la Bibliothèque royale pour en faire composer une parure. Le Roi n'ayant aimé que Marie-Antoinette, c'est à cette princesse que la parure devait être destinée. Mais, ici, nous ne pouvons plus émettre que des hypothèses. Peut-être Marie-Antoinette fit-elle cadeau de la parure à sa mère; peut-elle l'envoya-t-elle à quelque autre Cour amie. Le problème est posé et ne sera résolu que par la découverte des intailles manquantes. Pour elles, du moins, nous possédons des gravures; il ne saurait y avoir de doute sur leur identité.

Voici la liste des sujets, précédée de renvois à l'ouvrage de M. Mariette. (I désigne la première partie du second volume, II la seconde, qui ne contient que des têtes.)

I, 10. Isis et Anubis.
I, 18. Mars et la Victoire.
I, 19. Mars et Vénus.
I, 34. Triomphe de Bacchus.
I, 35. Triomphe de Silène.
I, 39. Bacchante devant un autel.
I, 46. Genie bachique conduisant une lionne et une chèvre.
I, 56. Hygie debout.
I, 61. Erection d'une statue.
I, 68. Pierre gnostique.
I, 69. Pierre gnostique.
I, 71. Amulette carrée.
I, 74. Hercule enfant étouffant les serpents.
I, 76. Thésée et le Minotaure.
I, 93. Retour d'Ulysse à Ithaque.
I, 97. Dioscure.
I, 98. La déesse Rome.
I, 110. Guerrier devant un autel.
I, 113. Guerrier (type de Diomède).
I, 116. Abondance.
I, 120. Victoire conduisant un quadrige.
I, 128. Pierre sur laquelle sont gravés une bague et des attributs divers.

Les pierres suivantes n'offrent que des têtes : II, 2, Jupiter ; II, 12, Diane ; II, 15, Esculape; II, 18, Mercure; II, 20, Déesse; II, 23, Silène; II, 24, Bacchante ; II, 25, Bacchante ; II, 26, Bacchante ; II, 31, Hercule ; II, 32, Hercule ; II, 39, Numa ; II, 40, Scipion ; II, 42, Pompée ; II, 43, Pompée ; II, 45, Cicéron ; II, 57, Germanicus ; II, 63, Plotine ; II, 68, Faustine ; II, 76, Crispine; II, 79, Albin ; II, 81, Crispus ; II, 85, Pyrrhus ; II, 90, Ptolémée ; II, 92, Juba ; II, 96, Hésiode ; II, 104, Génie du Sénat ; II, 117, Masque.

J'ai remarqué que, parmi ces pierres, il n'y en a que trois ou quatre qui aient une réelle valeur archéologique ; presque toutes, à en juger par les gravures, sont modernes. Si donc mon hypothèse d'une *réquisition royale* est fondée, il faut croire que le conservateur du Cabinet, vers 1779, s'arrangea pour ne pas livrer à son maître le « dessus du panier ». En 1808, on fut moins bien inspiré, puisqu'on remit à Nitot un chef-d'œuvre comme le *Mécène* de Dioscoride, qui, fort heureusement, étant une intaille, ne fut pas employé dans la fameuse parure et a été réintégré sans encombre dans le bercail.

Salomon Reinach.

CORRESPONDANCE D'ITALIE

—

LES MOSAÏQUES DU BAPTISTÈRE DE FLORENCE

Le ministère de l'Instruction publique italien a décidé, il y a quelque temps déjà, de procéder à la restauration de ces importantes mosaïques. Elles furent commencées en 1225 par un moine, « Jacobus sancti Francisci frater », dit l'inscription de la Tribune ; c'est à tort qu'on a pris ce Jacobus pour Jacobus Torriti, l'auteur des mosaïques de Saint-Jean-de-Latran ; il n'y a là qu'une similitude de prénom.

Andreà Zafi (1213-1294) fit le *Jugement dernier* de la coupole; il prit pour collaborateurs Gaddo Gaddi (1239-1312) et d'autres artistes. Gaddi exécuta seul les Prophètes qui sont sous les fenêtres, « s'appliquant, dit Vasari, à mélanger la manière grecque avec celle de Cimabue ». Mais Zafi connaissait mal la composition des ciments d'attache et il dut aller à Venise chercher un certain Apollonius, expert en ces matières.

Il faut croire que les ciments d'Apollonius n'étaient pas d'excellente qualité, car, au siècle suivant, une partie des mosaïques se détacha. La restauration fut confiée à Aquala Gaddi, petit-fils de Gaddo ; cinquante ans après, il fallut recommencer, et ce fut Lippo qui fit les réparations et quelques parties nouvelles ; enfin, en 1483, Alezzio Baldovinetti dut encore procéder à une dernière restauration.

Il est fort probable que la médiocre qualité des ciments n'était pas seule cause de ces ruines successives. Au sommet de la coupole, les architectes avaient laissé une ouverture comme au Panthéon de Rome; il y a toute vraisemblance que l'eau, pénétrant par cette ouverture, s'infiltrait entre la maçonnerie et le ciment et finissait par le détacher. L'ouverture fut, en 1550, remplacée par une lanterne vitrée et, depuis ce temps, la mosaïque a assez bien résisté; il est vrai qu'elle est moins bien éclairée. Cependant, le temps a produit d'inévitables dégâts auxquels il convient de remédier ; un énorme échafaudage a été élevé et on n'attend plus que les mosaïstes.

On a très justement critiqué les restaurations de certaines mosaïques, notamment de celles de Saint-Marc de Venise. Je crois qu'à Venise, la très grande faute a été d'avoir confié les travaux à l'entreprise et de n'avoir pas été assez sévère à l'égard de l'entrepreneur.

La restauration d'une mosaïque est facile dans la partie matérielle et, pour conserver le style, il suffit de bien surveiller le travail et de défaire sans scrupules tout ce qui n'est pas conforme au caractère primitif de l'ouvrage; ces corrections ne souffrent pas de difficultés sérieuses, puisque le ciment reste malléable pendant plusieurs jours. S'il y a malfaçon, c'est donc par la faute de ceux qui sont chargés de conduire les travaux.

Rien de semblable n'est à craindre pour le Baptistère de Saint-Jean. Les travaux ne seront pas donnés à l'entreprise, mais exécutés par une équipe de mosaïstes de l'Etat et dirigés par l'Office des Monuments nationaux de la Toscane, c'est-à-dire avec toutes les garanties possibles.

Florence, février 1895.

GERSPACH.

REVUE DES REVUES

* **Revue de l'Art Chrétien,** 1895, 1re livr. — M. A. Saint-Paul continue ses considérations sur l'architecture qu'il appelle « l'architecture de transition ».

* M. E. Rupin commence une étude sur les peintures murales du XVIe siècle de l'église de Tauriac (Lot); l'intérieur de l'église était, à l'origine, entièrement recouvert de peintures historiées; il n'en reste plus actuellement que sur les quatre voûtes formant les bas-côtés. Une de ces peintures représente douze sibylles, une autre figure des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, la création, Adam et Eve chassés du Paradis, la décollation de saint Jean-Baptiste, etc.

* Suite de l'article biographique sur le célèbre archéologue italien Jean-Baptiste de Rossi.

* M. J. Berthier termine son étude sur la Vierge achéropite des saints Dominique et Sixte, à Rome.

* Dans les Mélanges, nous relevons la fin de l'article de M. van E. A. Roulin sur la tour neuve et l'art mudéjare à Saragosse, et deux notes de M. J. Berthier sur un bas-relief du XIIe siècle représentant le Christ en croix, et sur un cul-de-lampe (XVe siècle) de l'ancienne abbaye d'Hauterive (Suisse).

V **Notes d'art** (février 1895). — Cette revue, organe de la Société de Saint-Jean pour l'encouragement de l'art chrétien, contient un très intéressant article de M. E. C. Belville sur les *Fitzroy pictures* récemment exposées à la galerie G. Petit, grandes estampes en couleur éditées par une Société d'artistes anglais : Heywood Sumner, Selwyn Image, Louis Davis, Chr. W. Whall, pour décorer des salles d'écoles, de missions, etc.; six reproductions permettent d'apprécier la valeur de ces sortes d'affiches, dont la largeur de composition, la couleur harmonieuse et le grand sentiment décoratif font de véritables œuvres d'art.

V M. l'abbé Bouillet, poursuivant un important travail sur *le Jugement dernier dans l'art aux douze premiers siècles*, donne une savante étude sur une belle représentation sculptée de cette scène au portail de l'église de Conques (Aveyron).

V Suite d'une description détaillée (par les P P. Godet et Verschaffel, d'après M. F. X. Kraus), de la *Chambre de la signature*, au Vatican, et de ses célèbres fresques.

P **La Construction moderne** (9 mars). — Nous avons signalé dans notre dernier numéro, et analysé trois lettres de Henri Labrouste à son ami Duban, publiées le 2 mars par la *Construction moderne*. Le dernier numéro de ce journal en contient deux autres, dont l'une, qui date de la fin de décembre 1831 et adressée à Duc, exprime une idée assez originale. « Si je faisais un hôpital, dit Labrouste, je voudrais mettre des tableaux dans les salles. Je crois que la peinture, par la diversité des couleurs et surtout par les sujets choisis qu'elle pourrait rendre, serait de quelque secours pour la guérison des malades. Ne croyez pas que je voudrais représenter Sapho rappelée à la vie par les chants de ses compagnes; mais je placerais de grands paysages vrais, des vues de Normandie et de la Bretagne qui pourraient peut-être donner un peu de courage aux pauvres ouvriers normands qui viennent à Paris. Des faits de notre histoire militaire rendraient la force à bien des vieux soldats qui ne sont pas morts de leurs blessures et qui viennent mourir dans nos hôpitaux »

+ **Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles** (1895, 1re livr.) — A signaler un compte rendu par M. G. Cumont des fouilles exécutées dans un cimetière belgo-romain, à Vesqueville (Luxembourg), où l'on découvrit quelques poteries et quelques fibules.

+ L'histoire de la fondation Jacobs, à Bologne, a été étudiée par M. J. van der Linden. Le collège Jacobs, créé par l'orfèvre et ciseleur belge Jean Jacobs, devait recevoir, d'après les clauses de son testament (9 septembre 1650), trois, quatre ou plus de ses jeunes compatriotes. Jean Jacobs a exécuté à Bologne quelques pièces d'orfèvrerie; l'illustration de cet article reproduit une croix et deux chandeliers de l'église Saint-Jacques et l'encadrement de la Madone de Saint-Luc. Le portrait de Jean Jacobs a été peint par Guido Reni.

+ Mentionnons une courte note de M. F. Donnet sur un achat de tapisseries de Bruxelles au XVIIe siècle, qui donna lieu à un procès entre acheteur et vendeur.

× **L'Athenæum** (19 mars) annonce l'acquisition, par un Comité qui renferme les artistes et les amateurs d'art les plus distingués du Royaume-Uni, d'un buste de Tennyson, exécuté vers 1876 par Thomas Woolner, et qui est, paraît-il, un des plus fidèles et des plus remarquables portraits du grand poète.

= **L'Art Amateur** (mars) signale la découverte, faite par le Dr Dyserinck, relative à la mutilation du *Banquet de la garde civique* de Van der Helst, dont nos savants collaborateurs MM. E. Michel et Durand Gréville ont entretenu nos lecteurs.

= Signalons une notice biographique sur M. Bouguereau, qui contient, entre autres détails intéressants, le relevé des prix qu'ont obtenus, en Amérique, les principales de ses œuvres. Un détail curieux : le tableau *Nymphes et satyres* qui, de tous, a été le plus chèrement payé (50.000 fr.), fait aujourd'hui l'ornement d'un des principaux bars de New-York.

Z **The Portfolio** (N° 15, mars 1895). Livraison entièrement consacrée à une monographie de Claude Lorrain, peintre-graveur, par M. George Grahame, avec quatre planches en héliogravure et un grand nombre d'illustrations dans le texte. Cette substantielle étude se compose des chapitres suivants : 1° Claude-Lorrain, son siècle et son entourage; 2° Premières années; 3° Ses succès; 4° Dernières années; 5° Le *Liber Veritatis;* 6° Claude peintre; 7° Dessins de Claude; 8° Claude graveur; Conclusion. Belle et luxueuse publication.

= **Magazine of Art** (Mars). — Très curieux article de M. J. Lawrence sur Philippe-Jacques de Loutherbourg, un peintre allemand (et non alsacien comme l'affirme l'auteur), qui fut membre de notre Académie Royale de peinture et de sculpture, mais quitta de bonne heure la France pour aller s'établir en Angleterre. C'est surtout comme peintre de décors qu'il fut connu dans ce pays, où Garrick, qui dirigeait alors le théâtre de Drury-Lane, le nomma directeur de la scène, aux appointements, considérables pour l'époque, de 500 livres st. Les décors dont il brossait les esquisses n'étaient pas toujours, paraît-il, d'un goût parfait; néanmoins, il faut y louer une recherche, jusqu'alors inconnue, du pittoresque, et certains artifices ingénieux destinés à donner, à ces paysages, de la perspective et de la profondeur. Peut-être étudierons-nous, plus tard, en détail, cet artiste dont les œuvres sont rares en France et que nous ne connaissons guère que par les *Salons* de Diderot, qui l'a tour à tour loué et violemment pris à partie.

= Sous ce titre : *De quelques récentes sculptures architecturales*, M. Reginald Blomfield examine les édifices privés ou publics les plus remarquables qui ont été dernièrement construits à Londres, et en particulier l'*Institute of Chartered Accountants* (Ecole de Comptabilité) qui est, à son avis, le plus beau morceau d'architecture anglaise de ce siècle, et dont le *Magazine of Art* nous montre différents aspects ; les styles de l'antiquité et des temps modernes y semblent heureusement combinés, avec une profusion de détails sculptés qui n'exclut pas la grandeur. Autant qu'on peut juger, il y a là, comme dans les autres branches de l'art, une recherche de nouveauté qui devrait éveiller l'attention de nos artistes, un peu enlisés dans l'interprétation des vieilles formules.

= A noter encore : un article de M. Phillips sur l'Exposition d'art vénitien de la *Royal Academy;* la suite du travail déjà mentionné de M. Stephens sur la collection Yerke, et une intéressante étude descriptive de l'île de Man, illustrée de jolis croquis, par M. Herbert Railton.

= La chronique, entre autres nouvelles, signale deux magnifiques portraits de Raeburn, exposés en ce moment aux *Grafton Galleries.*

= Parmi les gravures, nous remarquons une charmante photogravure d'après un tableau de M. A. Waterlow, *la Nursery*, des croquis de Loutherbourg, provenant de la collection Henry Irving, et la reproduction d'un très curieux tableau mystique de Holman Hunt : le *Triomphe des Innocents.*

B **Zeitschrift für Christliche Kunst** (VIIIe année, 12e livr.). — Description par M. Schnütgen (complétée par une reproduction hors texte), d'un beau confessionnal de style gothique récemment installé dans la cathédrale de Cologne.

B Savante étude du F. St-Beissel sur les tapis tissés ou brodés employés en guise de rideaux dans les églises de Rome dans la seconde moitié du VIIIe siècle et le commencement du IXe. Suspendus à une barre allant d'un chapiteau à l'autre, ils fermaient l'espace entre les piliers autour du chœur et du vaisseau central, mais, à certains moments des offices, on les relevait pour laisser libre la vue du sanctuaire et de la nef intérieure. On n'est pas nettement fixé sur leur nature et sur leur forme ; cependant, ils paraissent avoir été faits d'étoffes précieuses : de soie, de drap d'or, etc. (surtout ceux du sanctuaire), et divers ornements y étaient brodés : fleurs, oiseaux, etc., souvent aussi, au milieu, une croix ou des scènes tirées de l'Ancien ou du Nouveau Testament, parfois enrichis de perles et de pierres précieuses ; une bordure de riche étoffe les encadrait. Byzance, la Syrie, Alexandrie, Tyr, l'Espagne et Naples étaient les lieux de fabrication de ces tapis ; les ornements et les épisodes représentés étaient d'un style tout oriental, dont on peut suivre l'influence pendant des siècles dans l'art de l'Occident.

Cet usage de tapisseries en guise de rideaux dans les édifices religieux subsista longtemps : les belles tapisseries du Vatican, dont Raphaël dessina les cartons, sont un des derniers vestiges de cette coutume.

B Trois églises de la petite ville de Rostock (Mecklembourg), possèdent des fonts baptismaux très anciens et très curieux. Comme suite à un article publié déjà sur ceux de l'une de ces églises, M. Fr. Schlie donne la description et la reproduction de ceux des deux autres : les uns, en bronze, datés 1512; les autres, en étain, de deux siècles environ plus anciens.

V **Kunstchronik** (21 février 1895). — Correspondance de Dresde sur l'exposition de peintres hollandais dont nous avons déjà parlé.

V Compte rendu de l'exposition de gravures à la manière noire, à Vienne, dont nous avons aussi entretenu nos lecteurs.

V (28 février). — Exposé intéressant de la protection accordée aux arts en Autriche, de 1891 à 1895 : subventions (le montant des sommes accordées aux beaux-arts et à l'archéologie s'élève,

pour l'année 1895, à 397.871 florins), commandes, achats, accroissements des musées, etc.

— **Kunst für Alle** (15 février 1895). — Fin de l'étude de M. P. Schumann sur le sculpteur Robert Diez.

— Ernst Stückelberg est, avec Bœcklin, le plus grand peintre moderne de la Suisse, et, comme lui, est né à Bâle. Il ne s'est pas, nous dit M. Alfred Beetschen, lancé pleinement, comme son compatriote, dans l'infini domaine de la fantaisie, mais s'est plutôt cantonné dans la peinture d'histoire, retraçant le *Tremblement de terre de Bâle* (que reproduit une photogravure), *Au temps où la reine Berthe filait*, etc., et, entre autres, décorant la fameuse chapelle de Guillaume Tell, sur le lac d'Uri, de fresques remarquables. A côté de cela, il a traité des sujets relevant davantage du domaine de l'imagination, de préférence des scènes mélancoliques ou sombres, rendues avec un sentiment profond ; et, enfin, des portraits excellents, vigoureux et expressifs. Plusieurs reproductions donnent une bonne idée de son talent.

— Conseils donnés par M. Otto Schülze pour l'encadrement des tableaux (extrait d'un livre en préparation sur la décoration des appartements).

— Comme gravures hors texte : deux tableaux de Stückelberg ; *Portrait du roi de Saxe*, par F. von Lenbach ; le *Saint Viatique*, par J. Middleton. — Plusieurs autres photogravures dans le texte, d'après H. von Angeli, H. Heim B. Knüpfer et G. Hœsslin.

— (1er mars). — Etude (continuée dans la livraison suivante) de M. Paul Schultze-Naumburg sur les critiques d'art allemands représentant ou dirigeant actuellement le mouvement artistique au delà du Rhin : MM. Cornelius Gurlitt, Herman Helferich, Richard Muther, Fritz von Ostini (avec portraits).

— Suite de l'article de M. O. Schülze sur l'encadrement des tableaux.

— M. W. von Seidlitz nous fait connaître deux nouveaux artistes autrichiens : Carl Mediz et Emilie Mediz-Pelican, sa femme, dont les œuvres viennent d'être exposées à Dresde : portraits, paysages pleins de vérité poétique et aussi, paraît-il, de couleur, dont trois spécimens nous sont offerts.

— Gravures hors texte d'après F. Andreotti, H. Sandreuter, Alfr. Eats, Marie Wünsch et N. Gysis (de ce dernier, excellente étude d'après une tête de vieille femme).

— (15 mars). — Fin de l'article, cité plus haut, sur les critiques d'art allemands modernes. On étudie cette fois MM. Carl von Perfall, Ludwig Pietsch, Ad. Rosenberg, Jaro Springer, E. von Berlepsch, Karl von Lützow, etc.

— Etude biographique et critique sur un jeune sculpteur hongrois : Thomas von Szana, qui vient, dans deux œuvres importantes qu'on met sous nos yeux : le monument de Marie-Thérèse pour la ville de Presbourg, et celui de Mathias Corvin pour la ville de Klausenbourg, de se révéler comme un statuaire original et plein de vie.

— *Tableaux et cadres*, par M. O. Schülze (fin).

— *Un scandale au Musée du Luxembourg*. C'est sous ce titre à effet qu'est rapportée l'histoire du legs Caillebotte, que nos lecteurs connaissent, et l'article ne dément pas l'exagération de ce début. Mais l'auteur fulmine un peu trop à l'étourdie : s'il se fût un peu mieux renseigné, il eût appris que, malgré les articles du règlement qu'il cite, on étudie en ce moment le moyen de faire profiter de la collection en question notre musée des artistes contemporains.

— Comptes rendus de petites expositions à Düsseldorf, à Munich, à Berlin (exposition posthume de Piglheim), à Dresde, à Francfort, à Carlsruhe, à Zurich, etc.

— Gravures hors texte d'après Gabriel Max (*l'Annonciation*), Dall' Oca Bianca, Oreste da Molin et K. Klinkenberg.

H **Hamburger Correspondent**. — Dans son numéro du 7 janvier, le *Hamburger Correspondent* publie, sous la signature de M. Schiefler, un long et remarquable article sur notre collaborateur M. Henri Guérard. Rappelons à ce propos que la ville de Hambourg est seule à posséder presque au complet dans son musée l'œuvre de nos médailleurs et graveurs contemporains.

CHRONIQUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-Comique : *Ninon de Lenclos*, épisode lyrique de MM. A. Lenéka et A. Bernède, musique de M. Edmond Missa.

Il n'y a pas beaucoup de nouveauté dans l'histoire que nous rapportent les auteurs du livret de *Ninon de Lenclos* et il n'y en a guère davantage dans la musique de M. Missa. Une coquette qui enlève son amant à une pauvre fille, laquelle meurt de son abandon, voilà pour le poème ; beaucoup de mouvements de menuets et un certain nombre de romances sentimentales, voilà pour la musique. Mais *Ninon de Lenclos* est quand même un ouvrage de la bonne moyenne et l'on peut lui savoir gré de son peu de prétention. M. Missa possède ce que l'on appelle couramment le sentiment du théâtre, et s'il eût été mieux servi par ses librettistes il est probable qu'il nous l'aurait prouvé plus heureusement encore. Les pages agréables ne manquent pas dans sa partition, mais nous croyons l'auteur plus doué pour la musique bouffe que pour la musique dramatique.

La partition de M. Missa prend volontiers un tour emphatique toutes les fois que l'action tourne au sérieux ; on sent, au contraire, que le compositeur est tout à fait à son aise dans les situations de demi caractère. Le rôle qu'il a le mieux traité est celui du poète gentilhomme qui, dans la pièce, joue le personnage d'amoureux ridicule. Pour le reste, la partition de *Ninon de Lenclos* n'est pas sans faire souvenir de celle de *Manon* de M. Massenet, mais elle est loin d'en avoir le brillant et la facilité séduisante. M. Missa a cru devoir se servir du motif type. Il aurait pu s'épargner ce léger sacrifice aux « idées nouvelles » ;

le trait — descendant de violon — qui caractérise Ninon, devient, en effet, assez agaçant à la longue, l'auteur le répétant sans aucune modification harmonique. On peut aussi reprocher à son instrumentation certains défauts de monotonie et de lourdeur.

Ninon de Lenclos est convenablement jouée par Mme Bréjean-Gravière et Mlle Fernande Dubois, une débutante, M. Leprestre a montré dans le rôle principal, de très appréciables qualités de chanteur et M. Carbonne met au premier plan le petit rôle de Guérigny qui, nous l'avons dit, est peut-être le mieux venu de l'ouvrage. MM. Marc-Nohel et Jacquet complètent l'interprétation.

P. D.

BIBLIOGRAPHIE

La mise en scène du drame wagnérien
par Adolphe Appia.

Voici une brochure sur l'art de Wagner qui, contrairement à l'usage, n'a pas le caractère d'une superfluité et n'est pas une appréciation personnelle de l'œuvre du maître. Chose rare en ce temps où tout ce que l'on écrit sur Wagner n'est que paraphrase et rabâchage, M. Appia s'est placé, lui, sur le vrai terrain de la critique objective et son étude sur la mise en scène du drame wagnérien procède d'un point de vue entièrement pratique et strictement conforme à l'essence intime de son sujet. Cette question de la mise en scène de drames dont la musique commande la genèse et le développement n'avait jamais, à vrai dire, été étudiée. Nous croyons qu'elle gagnerait à l'être pour bien des raisons, l'accord à réaliser entre les divers éléments dont se compose l'œuvre de poésie, de musique et de mimique n'ayant jamais été obtenu.

Dans l'état des choses, il est déjà bien difficile d'établir un équilibre satisfaisant entre le texte musical et poétique et son interprétation.

Aussi, y a-t-il beaucoup de hardiesse à venir réclamer pour l'exécution de la mise en scène qui accompagne la musique et le chant la fidélité à l'esprit du drame.

Néanmoins, il était utile de faire comprendre l'importance d'une réelle fusion de ces éléments. M. Appia l'a tenté, et sa brochure, très substantielle en sa concision, a le grand mérite de faire apercevoir pour la première fois que la question de mise en scène, dans le drame wagnérien, n'est qu'une question d'expression.

Tout ce que nous avions vu jusqu'à présent ne nous aurait jamais permis de nous en douter; d'ailleurs, la tradition décorative appliquée indistinctement à toute production scénique s'étant formée en dehors de semblables considérations, il n'y avait guère à s'étonner qu'elle ne se mît pas en peine d'en tenir compte.

L'essai de mise en scène de *l'Anneau du Nibelung*, qu'esquisse M. Appia, montre assez quelle force le drame wagnérien pourrait tirer d'une application soutenue du principe d'expression qui le domine à sa réalisation décorative. L'idée de la division de la scène en zones rapprochant ou éloignant le personnage du « milieu décoratif » suivant le cas, pourrait s'adapter on ne peut mieux aux variations de rapports qui se produisent à chaque instant entre la musique et la parole; de même, la praticabilité de la scène pour la position plus ou moins importante des personnages, comme aussi les alternatives d'ombre et de lumière se modelant strictement sur la musique. M. Appia estime que la mise en scène, comme art indépendant et se suffisant en soi, est un non-sens dans un tel drame. Son vœu est qu'elle en soit désormais seulement la manifestation visible et comme une concordance extérieure. Malheureusement, son idée est trop juste, trop conforme à la pensée de Wagner pour qu'elle risque de passer en pratique. Jamais Wagner n'a été plus loin de son but que depuis que ses œuvres se sont répandues par les théâtres d'opéra. Loin de transformer ces théâtres, ce sont eux qui ont transformé ses œuvres, et quelle transformation! Les temps seront longs encore à venir où M. Appia verra appliquer ses idées de mise en scène. En ce temps-là, les directeurs de théâtres seront devenus des artistes au sens le plus complet du mot.

P. D.

Les Manuscrits à miniatures de la maison de Savoie, par François Mugnier, conseiller doyen de la Cour d'appel de Chambéry. — *Moutiers-en-Tarentaise; François Duclos.*

Dans ce travail, M. Mugnier s'est attaché à décrire plusieurs manuscrits enrichis de miniatures ayant appartenu aux anciens ducs de Savoie. Comme tous les princes du commencement du XVe siècle, ces ducs avaient réuni une belle librairie, et l'une des comtesses de Savoie, Bonne de Berry, fille du grand bibliophile français, avait apporté à Chambéry plusieurs beaux manuscrits, dont quelques-uns sont conservés aujourd'hui dans les archives et dans la bibliothèque royale de Turin. Cette collection s'augmenta d'un nombre considérable de volumes acquis ou commandés à Paris et à Chambéry, dont des inventaires récemment publiés nous donnent les titres. M. F. Mugnier a retrouvé deux épaves de cette bibliothèque, qui sont restées à Chambéry. La première est un bréviaire exécuté pour Marie de Savoie et offert par elle à son époux, Philippe-Marie de Visconti, duc de Milan, mort en 1447. Ce manuscrit, de travail italien, renferme cependant des miniatures charmantes, visiblement inspirées par l'art français du XIVe siècle; on y remarque des animaux fantastiques et des culs-de-lampe d'un esprit très réaliste. La seconde est un autre livre d'heures fait pour Amédée IX. Notre Bibliothèque nationale possède (fonds lat., n° 9473) un troisième manuscrit, l'un des plus importants de ceux provenant de la maison de Savoie. M. F. Mugnier attribue son exécution à l'époque du duc Louis (1451-1465). On constate, sur toutes les pages de ce beau volume, le souvenir des miniatures qui décorent les grands manuscrits ayant appartenu au duc de Bedford, mais une main italienne moins souple et plus habituée à prodiguer l'or dans les fonds et sur les vêtements y apparaît évidemment. Le livre de M. Mugnier reproduit les plus importantes de ces scènes; l'une

représente la Sainte-Chapelle de Chambéry, l'autre donne une vue fidèle de la ville d'Annecy. La librairie de Savoie mériterait d'être l'objet d'une étude d'ensemble, dans laquelle on ferait entrer les documents que contiennent les comptes princiers publiés par M. L. Menabrea, par M. Cibrario et par MM. Dufour et Rabut. Divers beaux manuscrits qui en proviennent, existent à Milan et dans d'autres bibliothèques, mais le plus beau spécimen qui en ait été conservé, est le livre d'Heures de Bonne de Savoie, duchesse de Milan, possédé aujourd'hui par le British Museum, par suite du don de M. Malcolm. M. P. Durrieu a fait récemment un compte rendu dans la *Chronique des Arts* (19 et 26 janvier 1895), de la reproduction de ce manuscrit, publiée par les Trustees du Bristish Museum.

A. C.

—

Journal de la Jeunesse. — 1162e livraison. — Texte par Pierre Maël, Ernest Leroux, le commandant Stany et René Sévin.

Illustrations de A. Paris, Myrbach, Le Blant, etc.

—

Tour du Monde. — 10e livraison. — Voyage au pays des Eoués (Dahomey), par M. A.-L. d'Albeca. — En Australie méridionale, par M. Eugène Girardin. — A travers le monde. — Conseils aux Voyageurs. — Tour du Monde Guide et Tableaux graphiques.

Bureaux à la librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

NÉCROLOGIE

—

On annonce la mort, à Florence, de M. **Milanesi,** le célèbre érudit. Il était né à Sienne en 1813 et occupa pendant plus de trente ans, à Florence, les fonctions de surintendant des archives de l'Etat. Ses travaux lui ont valu une notoriété universelle; ils portent principalement sur l'histoire de l'art en Toscane. Son édition de Vasari avec commentaires fait autorité; il est regrettable qu'il n'en existe pas de traduction française.

M. Milanesi a consacré ses dernières années à une *Histoire de la céramique en Toscane;* l'ouvrage est attendu avec impatience; il dissipera sans doute quantité d'erreurs et de fausses attributions.

CONCERT DU DIMANCHE 17 MARS

—

Conservatoire. 13e Concert (2 h.). — 2e Symphonie en *la mineur* (Saint-Saëns); Alceste, scènes du 1er acte, soli par Mme Caron et M. Delmas (Gluck); le Songe d'une nuit d'été, soli par Mmes Drees-Brun et Denis (Mendelssohn).

VILLE DE PARIS

A adjer s. 1 ench. Ch. d. Not. de Paris, le 2 avril 95 **3 TERRAINS** à Paris. 1er lot boul. Raspail et r. Schœlcher (angle) faç. 30 m. surf. 533 m. M. à p. 79.977 f. 2e lot boul Raspail et r. Schœlcher (angle) faç. 65 m. surf. 509 m. M. à p. 91.652 f. 3e lot r. Victor-Considérant, surf. 310 m.90, faç. 16 m. 22, M. à p. 31.090 fr. Fac. de réun. S'adr. à Me Delorme, r. Auber, 11 et Machot de la Quérantonnais, r. des Pyramides, 14, dép. de l'ench.

Adjon s. 1 ench. Ch. d. Not. de Paris, le 2 avril 95 **PROPRIETE** rue de Châlons, 38, Ce 1.317 m. rev. br. 16.586 h. 50 m. M. à p. 130.000 fr. Prop de camp. à Boissy-St-Léger, r. de Paris, 38. Ce 3.900 m. Beau jardin. M. à p. 20.000 f. S'adresser aux not. à Paris, Mes Fay et Fontana, rue Royale, 10, dép. de l'ench.

5 MAISONS à Paris: 1° r. de Sévigné, 8, rev. net 4.970 fr. puis 5.470 fr. M. à p. 60.000 fr. 2e r. des Filles-du-Calvaire, 5, rev. 14.516 fr. M. à p. 150.000 fr. 3e r. d. Filles-du-Calvaire, 7 et 9, rev. 44.059 fr. M. à p. 450.000 fr. 4e pass. St-Pierre-Amelot, 8, rev. 29.898 f. M. à p. 275.000 f. 5e pas. St-P. Amelot, 11, rev. 18.606 f. M à p. 175.000 f. A adj. s 1 enc. ch. not. Paris, 26 mars 95. s'ad. Me Sabot, not. 3, r. Biot.

Maison à Paris, cité du Pont, 11. Rev. br. 3.890 f. M. à p. 45.000 f. Mon à St-Maur-les-Fossés, rue Clément, 5. Cce 868 m. M. à p. 20.000 fr. A adj. sur 1 ench. Ch des Not. de Paris, le 26 mars 1985. Et vente à l'amiable de 2 Pavillons à St-Maur. S'adr. à Me Delapalme, not. 15, Ch.-d'Antin.

Librairie générale de l'Architecture et des Travaux publics, 51, rue des Ecoles, Maison André, Daly fils et Cie. A adj. Etude Me Rigault, notaire à Paris, 31, boul. Sébastopol, 25 mars 95, à 1 h.

Maison à Paris **RUE COCHIN** 6, Cce 316 m. revenu 8.854 fr. M. à p. 70.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. des Not. de Paris, 26 mars 95. S'ad. à Me Manuel, not. 182, rue de Rivoli.

TERRAIN av. de Tourville, 11, 13 et 15 et boul. Latour-Maubourg, 98 *bis*. Ce 1.038 m. M. à p. 363.000 fr. A adj. s. 1 ench. ch. d. not. Paris, 26 mars 95. S'ad. Me Massion, not. 58, bd Haussmann.

2 PROPtés à l'Ile St-Denis (Seine), rue du Saule-Fleury, 10 et 12. Cont. 356 et 358 m. M. à p. 11.000 et 13.000 fr. A adj. s. 1 ench. ch. des not. Paris 2 avril 95. Me Leroy, not. 9, bd St-Denis.

FONDS de commerce de nourrisseur à Paris, r. d. l'Arc-de-Triomphe, 16, clientèle, achalandage, matériel, bestiaux, droit au bail. M. à p. (pouv. être baiss.) 3.000 f. loy. d'av. 1.750 f. Cons. 500 f. A adj. ét. Me Manuel, not. r. Rivoli, 182, 23 mars 95, 1 h. S'ad. à M. Cotty, synd. de fail., 5, r. Suger et au not.

Le gérant : G. ROUX.

Paris. — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart.

N° 24. — 1895. BUREAUX : 8, RUE FAVART 29 Juin

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMED MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois. . . . . 8 fr.

AVIS A MM. LES ABONNÉS

Vient de paraître : La **Table alphabétique et raisonnée** (noms, matières, gravures) des volumes de la *Gazette des Beaux-Arts* parus de 1881 à 1892 (2me période : tomes XXIII à XXXVIII, et 3me période : tomes I à VIII) par M. PAULIN TESTE, de la Bibliothèque Nationale.

Cette **Table** est précédée du **Répertoire général et méthodique** des matières publiées dans la *Gazette des Beaux-Arts* depuis l'origine (1859) jusqu'à 1892.

Un fort et beau volume : 20 francs (pris à Paris).

Port et emballage : Un franc en plus.

NOTA. — *Cette table ayant été tirée à petit nombre, nous engageons nos abonnés à nous adresser leur demande à bref délai, s'ils veulent être assurés de recevoir ce complément indispensable de notre Revue.*

Joindre à la demande le prix du volume en un mandat ou valeur sur Paris, à l'ordre de l'Administration de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart.

PROPOS DU JOUR

La loi, la loi morale d'accroissement des Musées nationaux est facile à déduire. Le fond solide, l'armature et l'ossature vitale, pour ainsi dire, des Musées sont constitués par le retour à l'Etat, l'achat, le don ou le legs des grandes collections amassées par le goût privé. Il faut, pour créer une collection, une volonté unique et suivie, une initiative doublée d'une responsabilité constante, un tact et une obstination ingénieuse et, surtout, une passion qui ne peuvent être qu'individuels. Une collectivité, si bien inspirée qu'elle soit, n'est pas apte à construire, mais une collectivité peut perfectionner, compléter l'œuvre construit.

Le goût royal de François Ier, le flair de Mazarin, ont créé le Louvre et appris la peinture à la France. Le bourgeois français a travaillé tout autant, proportionnellement, à rehausser le lustre des collections royales devenues propriétés publiques. Quels riches écrins que les collections Lacaze et Sauvageot! Et la salle Duchâtel! Sans un irréparable malheur, le don de Gatteaux aurait brillé d'un nonpareil éclat. De même, l'acquisition des collections Campana et du Sommerard équivalent à la création de deux musées humainement parlant irréprochables et complets. Comparez les sommes dépensées en achats sporadiques, pendant le même laps de temps, et les objets conquis par ce moyen..... Les ventes n'ont pas souvent porté bonheur à nos galeries.

Depuis la donation de Chantilly, le grand événement de la décentralisation artistique, il y avait un arrêt. Voici que la libéralité privée la plus éclairée vient, deux fois en peu de jours, de secourir le noble Louvre. L'exemple est beau et fait naître de radieuses espérances. Il y avait comme une glace à rompre; les bonnes volontés se tenaient sur une expectative inquiète. Il appartenait à deux amateurs d'élite de vaincre cette réserve tacite ; chacun l'a fait à sa façon, et la gratitude nationale les en remercie avec une telle spontanéité unanime que le titre de bienfaiteur du Louvre en devient d'emblée plus enviable qu'il ne l'était déjà.

Un mot sur une question du même ordre. Toutes les Académies sont riches de prix

Quelques-unes sont embarrassées par les clauses testamentaires de leurs bienfaiteurs. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a réussi à appliquer certains fonds à des missions et à des fouilles non prévues par les testateurs. Quel dommage que l'Académie des Beaux-Arts soit prisonnière d'une volonté exprimée à la légère par feu Eugène Piot, volonté inexplicable et puérile ! Ce prix de deux mille francs, « destiné à récompenser une œuvre de peinture représentant *un enfant nu de huit à quinze mois* », fait sourire. Souhaitons qu'il paraisse tous les ans un Donatello et disons, avec regret, que le prix n'a pas été décerné cette année.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

La clôture du **Salon des Champs-Elysées** aura lieu le dimanche 30 juin, à six heures du soir, et la distribution des récompenses le lundi 1er juillet au palais de l'Industrie, à dix heures du matin, sous la présidence de M. Poincaré, ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes.

Le **Salon de la Société nationale des Beaux-Arts** fermera ses portes à la même date.

—

Le Conseil supérieur des Beaux-Arts a tenu deux séances pour étudier les titres des candidats au **Prix de la Ville de Paris** et aux **Bourses de voyage.**

La première séance s'est tenue, le vendredi, au Salon du Champ-de-Mars, et, la deuxième, le samedi matin, au Salon des Champs-Elysées, sous la présidence de M. R. Poincaré.

Au 3e tour de scrutin, par 18 voix sur 37 votants, M. Georges Bareau, auteur de *Pour le Drapeau* et de *Souviens-toi*, groupes patriotiques, a obtenu le prix de la Ville de Paris.

Le Conseil supérieur a ensuite décidé de répartir ainsi les 9 bourses de voyage :

4 à la peinture, 3 à la sculpture et 2 à l'architecture.

MM. Tanoux, *Revendeurs et revendeuses* (Champs-Elysées) ; Marioton, *La Danse* (Champs-Elysées) ; Adler, *Intérieur d'atelier* et *Le Faubourg Saint-Denis, le matin* (Champs-Elysées) ; et Richon-Brunet, *Près de la mer* (Champ-de-Mars), ont obtenu les bourses attribuées à la peinture ;

MM. Moncel, *Pour son rêve* et *Le Lierre* (Champs-Elysées) ; Legrand, *L'Orphelin* (Champs-Elysées), et Mélin, *Buste d'enfant* et *Narcisse* (Champs-Elysées), celles de la sculpture, et, enfin, MM. Boué et Héraud, en collaboration, *Asile d'aliénés* (Champs-Elysées), et M. Tronchet, *Eden* et *Projet de Pavillon pour la Manufacture de Sèvres à l'Exposition de 1900* (Champs-Elysées), celles de l'architecture.

—

L'Etat vient de compléter ses achats aux deux **Salons** par les acquisitions suivantes :

Champ-de-Mars

PEINTURE

Mlle d'Anéthan : *Ruth glane dans le champ de Booz ;* M. Iwill : *Nuit grise ;* M. Jean Chevallier : *Dans le port de la Rochelle* (marine d'automne) ; M. Chudant : *Avril* (Franche-Comté) ; M. Emile Barau : *Vue prise de la butte de Châlons-sur-Vesle ;* M. Cottet : *Au pays de la mer. Enterrement ;* M. Guignard : le *Calme* (aquarelle sur toile) ; M. Richon-Brunet : *Près de la mer ;* M. Baud-Bovy : la *Fin d'un jour ;* M. Georges Claude : *Funérailles de Pierre le Vénérable ;* M. François Lafont : *A Constantinople, sous le règne de l'impératrice Eudoxie ;* M. Blanche : *Petite fille au chapeau de paille ;* M. Rossert : *Derniers Jours d'automne ;* M. Tournès : la *Première Communiante ;* M. Rosset-Granger : l'*Espérance ;* M. Saintin : *Après l'orage, baie de Saint-Brieuc.*

OBJETS D'ART

M. Desbois : *Baguier aux sirènes* (étain) ; MM. Grandhomme et Garnier : *Léda*, émail d'après M. Gustave Moreau.

Champs-Elysées

PEINTURE

M. Sorolla y Bastida : *Retour de la pêche, halage de la barque ;* Mme Dubourg : *Panier de fleurs ;* M. Lomont : *Lied ;* M. Baschet : *Portrait de M. Ambroise Thomas ;* M. Sabatté : *Ma grand'mère ;* Mme Duhem : *La promenade des sœurs ;* M. Barillot : *Embarquement de bestiaux dans le marais poitevin ;* Mme Hortense Richard : *A l'église, en Poitou* (miniature) ; M. Hareux : *Les bords de la Romanche, temps orageux ;* M. Monginot : *Pêches, nature morte ;* M. Abel Boyé : *L'Aveugle ;* M. Georges Laugée : *les Glaneuses ;* M. Carl-Rosa : *Derniers rayons d'automne* (bords de la Seine) ; M. Dameron : *Antibes et Nice, vue du cap en novembre ;* M. Ravannes : *Marée basse à Grandcamp ;* M. Marsac : *Journée d'automne en Provence ;* M. Bourgonnier : *Vision d'automne ;* M. Adler : *Au Faubourg Saint-Denis ;* M. Gumery : *La Glace ;* M. Quost : *La Prairie de Courcelle-sous-Jouarre ;* M. Taupin : *Le Muezzin ;* Mlle Juana Romani : *Primavera.*

SCULPTURE ET OBJETS D'ART

M. Dagonet : *Eve* (statue marbre) ; M. Lemarquier : *Tête d'homme de Lifou* (Nouvelle-Calédonie), bronze, cire perdue ; M. Chevré : le *Réveil de Flore*, statue plâtre ; M. Varenne : *Christ au tombeau*, marbre ; M. Th. Barrau : *Suzanne*, statue marbre ; M. Virion : *Poule et Couleuvre*, groupe plâtre ; M. Gaulard : *Enlèvement de Déjanire*, sardoine ; M. Hildebrand : *Esméralda*, camée cornaline à deux couches ; M. Georges Bareau : *Pour le drapeau*, groupe plâtre ; M. Bartlett : *Grenouille*, en bronze vert.

ARCHITECTURE

M. Henry Guédy : *Danse macabre*, relevé de peintures murales à Kermaria ; M. Laffillée *Peintures murales du quinzième siècle dans la cathédrale d'Amiens.*

La Ville de Paris, conformément aux conclusions du rapport de M. Levraud, a fait les achats suivants aux deux Salons des **Champs-Elysées et du Champ-de-Mars :**

Aux Champs-Elysées. — MM. Brouillet, *Le Vaccin du croup;* Carl Rosa, *En Décembre;* Didier Pouget, *Derniers rayons ;* Julien Dupré, *La Traite;* Le Poittevin, *L'Ile de la Flotte à Jeufosse;* Petitjean, *Le Pont de Rochermille;* Princeteau, *Le Retour;* Choppin, *Laveuse;* Vital Cornu, *Une Femme;* Jean Hugues, *Un Potier*; Steiner, *Loup sur une piste.*

Au Champ-de-Mars. — MM. Deschamps, *Hebé;* Duez, *Les Enfants debiles à la Maternité;* Tournès, *Le Bain de pieds;* Guignard, *Feux du Crépuscule* (aquarelle); Morand, *A l'Hôpital;* Baffier, *Service de salle à manger en etain;* Charpentier, *Fontaine-lavabo en etain;* Laurette, *Email cloisonné d'or sur cuivre;* Vernier, *Plateau en bronze ciselé.*

—

Les **Envois de Rome** sont arrivés à l'Ecole des Beaux Arts, où ils seront exposés du samedi 29 juin au samedi 6 juillet. Nos lecteurs se rappellent que notre correspondant de Rome a énuméré et caractérisé (1) chacun des envois lors de leur exposition dans les Salons de la villa Médicis.

—

La **Collection Grandidier** est, dès maintenant, exposée au Musée du Louvre, dans les salles du bord de l'eau, auxquelles on accède par la porte Jean-Goujon, en attendant qu'une communication soit établie avec l'intérieur du Musée.

—

L'expérience faite cette année a encouragé les Berlinois à persévérer.

Le programme de la seconde **Exposition internationale des Beaux-Arts de Berlin**, qui aura lieu l'an prochain, est déjà fixé. Elle sera ouverte du 2 mai au 30 septembre et comprendra, outre les envois d'artistes vivants de toute nationalité, une partie rétrospective offrant, résumées, l'histoire et les productions de l'Académie royale de Berlin, de 1696 à 1896.

CONCOURS
de l'Union Centrale des Arts Décoratifs

—

Le concours ouvert par l'*Union Centrale des Arts décoratifs* pour la composition d'un *Cabinet d'amateur* n'a inspiré — et fort médiocrement, faut il le dire, — qu'une douzaine d'artistes. Les projets primés eux-mêmes ne laissent pas que de prêter très grandement à la critique: l'un emprunte à toutes les époques, à tous les pays, les éléments de l'ornementation; l'autre témoigne un plus grand souci de draperies heureuses que de structure et de disposition logique; à tous il manque la simplicité, l'équilibre, l'unité, et, ce qui n'est guère moins grave, la pureté du goût.

Voici, à titre documentaire, les récompenses attribuées par le jury à la suite de ce concours, qui paraissait n'en mériter aucune :

Le premier prix, d'une valeur de 5.000 francs, a été attribué au projet n° 12, qui a pour auteurs MM. Georges Rémon et Eugène Morand.

Il n'a pas été décerné de second prix.

La première prime a été attribuée à la composition de M. Alexandre Sandier (n° 5).

Une mention avec médaille est décernée au projet n° 8 de MM. de Perthes fils.

Dons aux Musées Nationaux

—

Cet été restera dans l'histoire de nos Musées comme une date particulièrement heureuse ; à peine avaient ils obtenu la personnalité civile et l'autonomie de leur budget qu'ils viennent de s'enrichir, coup sur coup, de plusieurs dons très précieux.

L'entrée de la collection Grandidier au Louvre comble une lacune qui risquait fort de rester béante s'il avait fallu la combler par achats au détail. Les lecteurs de la *Gazette* trouveront, dans le numéro d'après-demain, un article où M. O. Fidière fait ressortir l'importance de ce riche ensemble de porcelaines de Chine (elles sont au nombre de 3.135 qui se répartissent ainsi : 46 groupes de personnages ou figures isolées ; 67 groupes d'animaux ou animaux isolés ; 427 bols variés ; 246 tasses, dont une partie avec soucoupes ; 151 plats variés; 610 assiettes, coupes ou compotiers ; 165 flacons ; 64 boîtes ; 36 théières ; 1.109 vasques, vases, brûle-parfums ; 214 pièces diverses).

Placées par ordre chronologique sur leurs supports originaux, comme elles le sont, ces merveilles présentent un spectacle unique, qui fait oublier à ceux qui les connaissaient antérieurement, les salles similaires des Musées du South-Kensington et de Dresde.

Vu la haute valeur d'un pareil cadeau, le désintéressement de M. Grandidier était déjà d'un rare exemple; mais il a tenu à compléter sa libéralité : le don d'une collection de céramique japonaise va suivre, en sorte que les salles japonaises qui, du premier étage, doivent s'installer à la suite des salles Grandidier, vont se trouver subitement augmentées de la façon la plus heureuse. Cette nouvelle collection comptera environ 800 pièces, échantillons des fabrications japonaises du XIV^e^ au XIX^e^ siècle. Le contraste entre le décor des porcelaines et celui des faïences et grès cérames — les premières si prisées, si imitées jadis, les seconds si recherchés, si pastichés aujourd'hui ; — le duel artistique entre la Chine et le Japon sera des plus instructifs. On peut dire, dès maintenant, que le musée extrême-oriental est fondé au Louvre et qu'il grandira vite.

Le Baron Edmond de Rothschild vient de faire au même musée une surprise magnifique.

(1) *Chronique des Arts* : 25 mai 1895, p. 197.

A la première réunion du nouveau conseil des Musées, on soumettait à son examen un lot d'objets d'argenterie antique pour lesquels on demandait un demi-million ; le conseil ne crut pas pouvoir retenir cette splendide série en raison de son prix, et elle allait passer à l'étranger lorsque M. Edmond de Rothschild eut la généreuse pensée de s'en rendre acquéreur pour l'offrir au Louvre. Le trésor de Bosco-Reale va devenir célèbre ; on peut dire dès à présent qu'il n'aura d'analogue que le fameux trésor de Hildesheim, aujourd'hui au Musée de Berlin et qui fut jadis connu sous le nom de *vaisselle de Varus*. Les quarante pièces environ qui le composent furent découvertes vers Pâques 1895 dans un petit village situé entre Torre-Annunziata et Pompéï, où des fouilles fructueuses sont commencées. Ces pièces avaient été réunies dans une étoffe de laine et cachées dans une niche au moment de l'éruption de l'an 79 qui ensevelit Herculanum et Pompéï ; elles datent probablement du règne de Claude.

« Le trésor, dit le *Temps*, consiste surtout en de la vaisselle de table et des vases. Parmi les pièces les plus remarquables, il faut citer en première ligne une grande patère, richement décorée de feuillage et ornée au centre d'un buste en relief de l'Afrique. Cette province est représentée sous les traits d'une jeune femme, légèrement vêtue et la tête couverte de la peau d'un éléphant, dont les défenses sont disposées autour de son front en forme de croissant. C'est la coiffure qui caractérise, dans tous les monuments antiques, le type allégorique de l'Afrique. Autour du buste sont disposés un certain nombre d'emblèmes et de symboles qui ont trait soit à la fertilité du sol, soit aux légendes religieuses du pays. C'est une pièce de premier ordre.

« Une seconde patère, de grandes dimensions également, est décorée en son centre d'un buste d'homme imberbe qui se détache tout à fait en ronde-bosse et qui, vraisemblablement, est celui du propriétaire. Le morceau est modelé avec une rare finesse et la physionomie, très fouillée, a le caractère évident d'un portrait.

« Un canthare, d'une délicatesse infinie de travail, représente, environné de soldats, un empereur romain aux pieds duquel des captifs s'inclinent. Du côté opposé, trois divinités s'avancent vers l'empereur et la première lui présente une statuette de la Victoire.

« Un second canthare, qui fait pendant au premier et dont le travail n'est pas moins exquis, représente le sacrifice d'un taureau devant le temple de Jupiter Capitolin.

« Deux gobelets sont décorés d'un motif extrêmement curieux. On y voit des squelettes, accompagnés d'attributs et d'inscriptions grecques et paraissant converser entre eux. Au point de vue archéologique, ces deux pièces sont d'un intérêt capital. Les inscriptions indiquent que l'artiste a voulu représenter les poètes et les philosophes les plus célèbres de la Grèce. Les deux vases sont ornés de guirlandes de roses.

« Deux charmants petits vases portent sur leur panse la représentation de toutes sortes d'aliments et d'ustensiles de table. On y voit, dans un désordre pittoresque, des sangliers, des oies, des lièvres, des grenades, des raisins et quantité d'autres fruits, alternant avec des vases de toutes formes. Ce qui donne un prix tout particulier à ces pièces, en dehors du fini précieux du travail, c'est qu'elles sont signées. L'artiste est un Grec d'Italie du nom de *Sabaïnos* (1).

« Nous ne pouvons donner la description de toutes les pièces, mais il faut signaler deux salières ornées de grappes de raisin et reposant sur des griffes de lion ; plusieurs élégants petits vases, dont la décoration est formée par des cigognes ; deux autres vases avec des branches et des bois d'oliviers en relief ; deux patères godronnées d'une belle simplicité et deux petites tables en argent dont l'usage n'est pas déterminé, mais qui devaient servir à brûler des parfums devant les dieux lares.

« Outre les vases, le trésor renferme un certain nombre de grandes cuillères à puiser, dont le manche et la partie convexes sont couvertes d'habiles ciselures. »

Nous ne saurions rien ajouter à une pareille énumération, si pleine de promesses dans sa teneur provisoire ; dans quelques mois, délai nécessaire à la restauration discrète de ces beaux débris, le grand public applaudira à la généreuse initiative du donateur ; on sait qu'une fois déjà il avait favorisé le Louvre en y déposant le résultat des fouilles entreprises à ses frais à Milet.

La *Gazette* publiera d'ici-là une étude sur le trésor de Bosco-Reale et en reproduira les pièces les plus désignées.

Enfin, M. Puvis de Chavannes vient de se dépouiller, au profit du Musée du Luxembourg, d'une précieuse série de dessins qu'il exécuta pour ses décorations de l'escalier du Musée d'Amiens. Le Luxembourg ne possédait qu'un échantillon de ces dessins, qui contiennent en germe toute la grandeur du style du maître ; et c'est encore une fois tout un ensemble qui, d'un coup, va l'enrichir : groupes et figures séparées tracées à la sanguine, portant la marque des carreaux, préparations pour les figures du *Travail*, du *Repos*, d'*Ave Picardia nutrix*. Sur d'amicales sollicitations, M. Puvis de Chavannes s'est dessaisi de ces souvenirs en faveur de notre musée moderne, où les dessins originaux des artistes contemporains occuperont bientôt, nous l'espérons, une place plus importante.

A l'heure actuelle, les dessins en question se trouvent soit à l'Exposition de Berlin, soit à celle de Venise ; ils ne quitteront ces deux villes que pour entrer au Luxembourg.

NOUVELLES

—

*** Au cours de sa visite à la maison d'éducation de la Légion-d'Honneur, à Saint-Denis, le Président de la République a remis les

(1) Ce nom semble d'origine asiatique.

insignes de commandeur de la Légion d'honneur à M. Jules Lefebvre, membre de l'Académie des Beaux-Arts, qui est professeur de dessin et de peinture à cette institution.

*** La Direction des Beaux-Arts vient de fixer à 3.000 francs la participation de l'Etat à la souscription pour le monument de Watteau qui doit être érigé au Luxembourg. On sait déjà que le Conseil municipal de Paris a voté une subvention de 2.000 francs.

*** La Commission de décoration de l'Hôtel-de-Ville s'est réunie ces jours derniers. Elle a examiné le plafond central, exécuté par M. Benjamin Constant, pour la grande salle des fêtes. Cette toile : *La Ville de Paris recevant les nations*, a été reçue par la commission et sera marouflée prochainement. Les esquisses présentées par M. Adolphe Binet, pour le salon du Siège de Paris; par M. François Flameng, pour le salon des Cariatides; par M. G. Dubufe, pour la galerie des Tourelles Nord et Sud, ont été acceptées. Les nouvelles esquisses soumises par M. Georges Bertrand, pour la décoration des dessus de porte de la grande salle à manger, ont fait aussi l'objet d'un examen des membres de la commission.

Enfin, un projet de bas-relief allégorique, de M. Denys Puech, pour le salon du Siège de Paris, a été très goûté. L'exécution en sera commandée à l'artiste.

*** Parmi les achats faits à l'exposition des Beaux-Arts de Berlin, nous relevons celui du tableau de M. Gaston La Touche, *Charité chrétienne*, exposé l'an dernier au Champ-de-Mars. C'est le Musée de Hambourg qui s'en est rendu acquéreur.

*** On a inauguré, ce mois-ci, à Francfort-sur-le-Mein, un monument à Schopenhauer, œuvre du sculpteur F. Schierholz, et à Berlin un monument à Luther, œuvre des sculpteurs Otto et V. Toberentz.

Les Commandes officielles de tableaux

AU XVIII[e] SIÈCLE (1)

—

GALLOCHE

Aux Tuileries

Ce ne fut guère qu'en 1720 que les peintres commencèrent à être employés officiellement « pour le Roy » Louis XV : la première entreprise importante qui motiva leurs travaux fut la décoration du plafond de la salle des Machines du palais des Tuileries.

Six artistes y contribuèrent : Bertin, Leclerc, Vernansal, Christophe, Cazes et Galloche; ce dernier eut à représenter la Musique et ses attributs.

(1) Voir la *Chronique des Arts* du 30 mars au 4 mai 1895.

Il demanda 600 livres de son ouvrage; mais l'œuvre de chaque artiste, à ce sujet, avait été tarifée 300 livres, et ce fut cette somme qu'il reçut le 15 novembre 1721 :

Au sieur Galloche, peintre, 300 livres pour son payement d'un tableau [représentant deux enfants avec les attributs de la musique] qu'il a fait pour le plafond de la salle des machines du palais des Tuilleries pendant l'année dernière.

Le Départ d'Adonis

En 1724 des décorations furent résolues pour les appartements de l'hôtel du Grand Maître à Versailles; de Troy, Charles et Nicolas Coypel, Chavannes, Galloche, de Favannes, Christophe, Lemoine, Cazes, Oudry et Restout reçurent des commandes à ce propos, et chaque tablau fut payé 400 livres; Galloche en demandait 1200 : il avait pris comme sujet *Le Départ d'Adonis pour la Chasse*. Son payement fut effectué le 15 juin 1726 (exercice 1724) :

Au sieur Louis Galloche, peintre, 400 livres pour son payement d'un tableau représentant le départ d'Adonis pour aller à la chasse, qu'il a fait pour le service du Roy pour les appartemens de l'Hôtel du Grand Maitre à Versailles pendant l'année 1724.

Dans l'*Etat des ouvrages de peinture faits pour le Roy depuis 1716 jusqu'et compris 1729* ce tableau est porté comme étant de forme ovale, de 3 pieds 2 pouces de haut sur 3 pieds 4 pouces de large; vers 1737, il était placé dans la galerie de ce pavillon sur le second trumeau du côté du jardin, en pendant au *Renaud et Armide* de Favannes; déjà ses dimensions avaient été modifiées, car il avait alors 3 pieds et demi en hauteur sur 2 pieds 10 pouces en largeur; sa forme ovale avait pourtant été maintenue.

Aujourd'hui il se trouve au palais de Fontainebleau, où il figure sous le n° 90 : sa forme a été modifiée, ce qui explique les différences des mesures. Voici la description donnée par M. Henry de Chennevières : « La déesse entourée de ses femmes est étendue sur un lit de repos; près d'elle le jeune berger, debout, lui prend la main; en avant, trois amours, dont un tient en laisse le chien d'Adonis ». Ce tableau est signalé comme provenant de l'ancienne collection de la couronne; il a 0m,90 de hauteur sur 0m,75 de largeur. L'identification n'en est possible qu'avec ce tableau de Galloche, cet artiste n'ayant fait qu'une fois ce sujet pour le Roi. Il l'a bien répété en 1738 pour des particuliers, mais les dimensions (*hauteur* : 5 pieds, *largeur* : 4 pieds), rendent toute identification, de ce côté, inacceptable.

La Magdeleine pénitente

En 1727, Galloche contribua avec Lemoyne, Cazes et Restout à la décoration de la nouvelle église du Parc aux Cerfs, à Versailles.

Sa toile est mentionnée en l'état des tableaux ci-dessus indiqués : « *La Magdeleine pénitente*, qui a sa main sur la poitrine et ses cheveux épars » ; ses dimensions étaient de 3 pieds et demi en hauteur sur 3 pieds en largeur. Galloche en demandait 700 livres, on ne le lui paya que 300 à la date du 2 octobre 1728 (exercice 1727) :

Au sieur Galloche, peintre, 300 livres pour un tableau représentant la Magdeleine pénitente qu'il a fait pour le principal autel de la nouvelle église du Parc aux Cerfs pendant l'année dernière.

Dans un *Etat des tableaux modernes qui ont été faits et placés dans les dehors de Versailles depuis l'année 1722 jusqu'à ce jour* (1737 ?), ce tableau est ainsi mentionné comme figurant à la paroisse Saint-Louis de Versailles sur un des petits autels à côté du chœur; comme on le verra, cette toile avait dû être agrandie :

Un tableau de forme ovalle, représentant la Magdeleine pénitente de 4 pieds de hauteur sur 3 pieds et demi de largeur, peint par M. Galloche.

Sur l'autel opposé était placé le *Saint Pierre* de Restout.

Le tableau de Galloche ne se trouve plus aujourd'hui à la cathédrale de Versailles.

Au château de Versailles

Ce fut en 1732 que Louis XV commença les grandes entreprises décoratives du château de Versailles.

Galloche reçut une commande de six tableaux, destinés au cabinet de la Reine; en voici le détail, tel qu'il est spécifié dans un document tiré des Archives Nationales (O^1 1931^A) :

Six tableaux pour le cabinet de la Reine, dont les quatre premiers sont tirés du *Pastor fido* de Guarini :

Le 1^e Dorinde blessée par Silvio.
Le 2^e Dorinde guérie par Silvio.
Le 3^e Silvio chassant le sanglier envoyé par Diane.
Le 4^e Le jeu du Colin-Maillard.
Le 5^e Roland apprend la perfidie d'Angélique.
Le 6^e Tableau allégorique. La Reine sous la figure de l'Aurore : elle sort du sein de Thétis accompagnée de son auguste postérité.

Cette commande reçut quelques modifications; c'est ainsi qu'elle fut réduite à cinq tableaux, le premier sujet ayant été écarté, et que deux des tableaux furent posés dans le petit cabinet du Roy.

Ces deux toiles, d'après l'*Etat des tableaux faits pour le Roy depuis 1722 pour le château de Versailles jusqu'à 1732*, sont :

Un tableau représentant un sujet du *Pastor fido*, sçavoir Amarillis ayant un bandeau sur les yeux, et jouant à Colin-Maillard avec Mirtil qui, poussé par l'Amour, la saisit par le bras, ayant 2 pieds 11 pouces de haut sur 2 pieds 7 pouces de large, de forme ovale, dans sa bordure dorée.

Un autre représentant Mirtil en chasseur qui pique un sanglier, plusieurs femmes et plusieurs amours l'accompagnent, de mêmes mesures que le précédent, dans sa bordure dorée.

Ces deux tableaux étaient achevés au mois de juin 1732; l'artiste en était payé à la date du 16 juillet de ladite année :

Au sieur Galloche, peintre, 600 livres pour 2 tableaux qu'il a faits pour les cabinets du Roy à Versailles pendant le mois de juin dernier.

Les autres tableaux furent destinés aux appartements de la Reine; les deux suivants furent faits dans les derniers mois de 1732 et au commencement de 1733, puisqu'on lit dans les *Comptes des Bâtiments* (exercice 1733) à la date du 28 mars 1733 :

Au sieur Galloche, peintre, 750 livres pour son payement de 2 tableaux allégoriques (?) représentant l'un l'Aurore sortant du sein de Thétis, et l'autre Rolland attendant Angélique qu'il a faits pour l'appartement de la Reyne au chateau de Versailles en 1733.

Le premier de ces deux tableaux prit place dans le cabinet de la Reine, le second dans sa garde robe; le même état que ci-dessus les décrit ainsi :

Un tableau représentant la Reine, sous la figure simbolique de l'Aurore, sortant du sein de Thétis, la France attentive s'élève et tend les bras vers sa Majesté pour témoigner son zèle et la joie qu'elle ressent de la naissance du Dauphin qui assure le bonheur et le repos de toute l'Europe, ayant 3 pieds et demi de haut sur 3 pieds de large, de forme ovale, dans sa bordure dorée.

Un autre, représentant le moment que Rolland, après avoir attendu inutilement Angélique, on lui ôte toute espérance, en lui montrant le bracelet dont ce héros lui avoit fait présent et qu'elle vient de donner au père de la fiancée pour récompense de l'avoir conduite au port le plus proche avec Médor; le tout sur un fond de paysage ayant 2 pieds 8 pouces de haut sur 4 pieds de large, de forme irrégulière dans sa bordure dorée.

En 1760, l'allégorie de la Reine, sous les traits de l'Aurore, était reléguée au magasin de la surintendance, à Versailles.

Le cinquième de ces tableaux, placé dans le cabinet de la Reine, est ainsi mentionné :

Un tableau représentant la guérison de Dorinde par Silvio, ce chasseur l'ayant trouvé blessée la fit conduire dans un endroit à couvert et fut chercher dans les montagnes quelques herbes pour la guérir, le tout sur un fond d'architecture ayant 2 pieds 10 pouces de haut sur 2 pieds 10 pouces de large, de forme irrégulière dans sa bordure dorée.

Ce tableau fut fait dans la seconde moitié de l'année 1733 et il fut payé le 20 janvier 1734 (exercice 1733) :

Au sieur Galloche, peintre, 450 livres pour un tableau représentant Dorinde guérie par Silvio, qu'il a fait pour l'appartement de la Reyne audit chateau (de Versailles) pendant l'année dernière.

Je n'ai pu retrouver qu'un de ces cinq tableaux : *Roland apprenant les amours d'Angélique et de Médor*, qui figure au musée de Caen sous le n° 189. La forme irrégulière primitive de ce tableau avait été modifiée avant son envoi en 1804 à ce musée, car ses dimensions étaient portées, au registre officiel du Louvre, à 2 pieds 6 pouces en hauteur et 3 pieds 8 pouces en largeur, et les restaurations qu'il subit à Caen lui firent perdre 4 pouces sur sa largeur. Tel qu'il est aujourd'hui, il porte 0m,80 de hauteur sur 1m,10 de large; M. Clément de Ris, qui en a parlé avec quelque injustice dans ses *Musées de province*, déclarait n'avoir pu trouver sa provenance dans l'inventaire du Louvre. C'est une gentille toile, d'inspiration courte peut-être, et d'une note un peu mièvre, mais plaisante à l'œil, d'un coloris aimable, et évoquant bien son XVIIIe siècle. En voici, au reste, la description :

Roland en armure, une draperie rouge sur les épaules, les mains jointes, regarde le ciel avec désespoir; devant lui, un berger, vu de trois-quarts, vêtu de bleu et d'une draperie brune, lui montre un collier; à droite de Roland, un jeune homme, vu de profil, et couvert d'une tunique bleue, donne la main à une jeune fille en blanc avec mantelet rose et portant en écharpe une guirlande de fleurs; à gauche, une fontaine, architecture et groupe de 6 personnages; à droite, un paysage, un homme jouant du hautbois, une femme dansant en frappant des cymbales et un groupe de 8 bergers et bergères dansant; au bas du tableau, sur une pierre, cette inscription : « Angelique engage son cœur, Médor en est vainqueur »; sur les arbres se lisent des inscriptions analogues.

Ce tableau est signé : *Galloche f. 1733.*

(A suivre.) FERNAND ENGERAND.

Société des Antiquaires de France

Séance du 5 juin 1895

M. Durrieu signale deux manuscrits de la Bibliothèque nationale qui ont été exécutés à Florence, dans l'atelier du célèbre libraire Vespasiano de Bisticci, pour être offerts par le cardinal Jouffroy, évêque d'Albi, au roi Louis XI.

M. Prou présente de la part de M. Casanova une étude sur l'*Art musulman*.

Fouilles et découvertes récentes

EN GRÈCE ET EN ASIE MINEURE

L'exploration de Delphes concentre à juste titre, pour le moment, l'attention des fervents de l'art antique; mais il ne faudrait point croire que les pioches des archéologues restent oisives ailleurs. Les renseignements qui suivent ont pour objet de donner une idée des explorations en cours depuis le milieu de l'année 1894, et particulièrement depuis le début de l'année courante. Je ne compte pas moins de huit chantiers ouverts en ce moment, et, dans ce total, je ne comprends ni Delphes ni Tello, où les résultats des fouilles sont portés à la connaissance du public par les comptes rendus de l'Académie des Inscriptions.

Quatre intéressants bas-reliefs ont été découverts à Athènes, dans le lit de l'Ilissus. Les deux plus importants sont : 1° un ex-voto où l'on voit Acheloos assis, Callirhoé, Hermès et Héraklès debout; 2° une longue plaque où sont représentées, en marche, les déesses Déméter, Athéna, Niké, suivies et précédées d'un personnage portant une torche. L'École allemande d'Athènes continue ses recherches à l'ouest de l'Acropole; les frais sont couverts par une souscription ouverte à Berlin. La découverte la plus considérable que l'on ait faite est celle d'un sanctuaire d'Esculape *Amynos;* mais, jusqu'à présent, les résultats sont plus importants pour la topographie que pour l'histoire de l'art.

M. Staïs, fouillant au nom de la Société archéologique d'Athènes, a recueilli dans l'île d'Égine, près du temple d'Aphrodite, une grande quantité de vases mycéniens. Cette île avait déjà donné des bijoux mycéniens en or, qui sont entrés au Musée Britannique.

A Epidaure, qui est le domaine de M. Cavvadias, les travaux actuels ont pour but le déblaiement du stade, dont les gradins sont parfaitement conservés. On y a trouvé la base en marbre d'une statue de Thrasymède de Paros, avec dédicace à Apollon, qui date du IVe siècle avant J.-C. M. Cavvadias ne désespère pas de retrouver la statue elle-même, à moins qu'elle n'ait tenté, il y a dix-huit siècles, la cupidité de quelque Romain.

Près d'Argos, sur l'emplacement du célèbre temple de Junon, les fouilles de l'École américaine portent sur un grand édifice situé au-dessous du second tem dont le mur méri-

dional a été suivi sur une longueur de plus de cent pieds. On y a trouvé quelques beaux fragments des métopes, entre autres la tête casquée d'un guerrier, qui se rajuste à un torse précédemment découvert. Ces métopes de l'Heraeum, œuvres de la fin du v[e] siècle, comptent parmi les sculptures les plus intéressantes que la Grèce ait fournies pendant ces dernières années.

Au cours de la construction du chemin de fer de Salonique à Dédéagatch, M. Beneyton a découvert deux nécropoles : une tombe grecque contenait une garde d'épée en fer et les restes d'une couronne d'argent.

M. Démosthènes Baltazzi, conservateur-adjoint du musée de Tchinli-Kiosk, m'écrit qu'à la suite du dernier tremblement de terre, une partie des anciens murs de Constantinople s'est écroulée. Dans les déblais, on a trouvé des fragments de sculptures byzantines qui ont été transférés au musée. Près de la colonne d'Arcadius, on a découvert un sphinx égyptien en granit rouge. De nombreuses poteries et monnaies byzantines ont été exhumées sur l'emplacement du Vieux Sérail, près de Gul-Hané. Enfin, le Gouvernement turc a entrepris la restauration de l'obélisque de l'hippodrome, qui menaçait ruine depuis longtemps.

On n'avait pas encore la preuve que la civilisation dite mycénienne se fût étendue aux îles Ioniennes. M. Wolters a retrouvé à Masarakata, dans l'île de Céphallénie, une construction souterraine autrefois signalée par un archéologue grec ; c'est bien une tombe à coupole, analogue à celles de Mycènes et d'Amyclée. L'étude de cette civilisation si originale est aujourd'hui à l'ordre du jour et s'enrichit continuellement de résultats nouveaux. C'est à cet effet que plusieurs archéologues italiens et anglais explorent actuellement l'île de Crète. Leurs recherches ont abouti à la découverte de ruines importantes, appartenant à l'époque mycénienne, et de pierres gravées de très ancien style sur lesquelles on remarque des caractères d'une écriture inconnue. Ce qui est infiniment curieux, c'est que ces caractères ressemblent à ceux des syllabaires de Chypre et de l'Anatolie (inscriptions dites hittites) et paraissent avoir fourni des éléments à la formation de l'alphabet phénicien. Ces constations font entrer dans une phase toute nouvelle l'étude de l'histoire de l'écriture, qui se lie si intimement à celle de la civilisation et de l'art.

A Thasos, dans le port de Liménas, on a trouvé une intéressante statue de femme drapée et une tête de style archaïque. Cette île est une de celles où il y aurait le plus à espérer d'une campagne de fouilles. Le célèbre explorateur de l'Afrique australe, M. Bent, en avait commencé une il y a quelques années : il y renonça quand le gouvernement turc refusa de lui laisser emporter ses trouvailles. Mais c'est là une loi devant laquelle il faut s'incliner et qui ne devrait pas détourner les particuliers de suivre l'exemple de désintéressement scientifique donné par les Sociétés savantes et les États.

De nombreux permis de fouilles en Asie Mineure ont été accordés par le gouvernement turc. Le maréchal Fuad-pacha doit faire piocher aux environs de Clazomènes, où l'on a récemment découvert deux nouveaux sarcophages en terre cuite, ornés de peintures, qui ont été transportés au Musée de Constantinople. M. Benndorf a obtenu, pour le gouvernement austro-hongrois, la concession des fouilles d'Ephèse, autrefois commencées par Wood aux frais du Musée britannique. Les travaux, qui seront conduits par M. Humann, ont pour but la découverte du célèbre autel orné de sculptures par Praxitèle. L'ambassade de France a jeté son dévolu sur Didymes, où viennent de se rendre MM. Haussoullier et Pontremoli. Le musée de Berlin, qui avait convoité cet emplacement, opérera à Priène et a Milet. Enfin, M. Ramsay, professeur à Aberdeen, a annoncé l'intention de fouiller en 1896, près de Konieh, l'ancienne Iconium.

Si les Allemands ont renoncé à continuer les fouilles de Schliemann à Hissarlik, c'est parce que les autorités turques n'ont pas voulu les autoriser à explorer les grands tumulus de la côte. Ces tumulus sont, en en effet, d'excellents observatoires, d'où l'on pourrait très facilement lever le plan des travaux qui défendent les Dardanelles. Cette objection avait déjà été faite à Schliemann. Je n'ai pas à en apprécier la valeur, mais l'abandon des fouilles de Troie est très regrettable. Pourquoi le gouvernement turc ne ferait-il pas explorer, sous la surveillance de ses fonctionnaires, les tumulus qui tentent la curiosité des archéologues ?

Les fouilles du comité oriental de Berlin continuent à Sindjirli, près d'Alep. Le premier fascicule de la publication consacrée à ces recherches (1893) en a fait comprendre toute l'importance ; mais elles sont conduites avec une discrétion telle qu'il est à peu près impossible d'être renseigné sur les découvertes récentes.

Un jeune amateur plein de zèle, M. Gautier (de Lyon), travaille sur l'emplacement de Kadesch, l'ancienne ville des Hittites et des Amorites. Il y a recueilli quantité d'objets de parure en bronze, des terres cuites de diverses époques, un scarabée égyptien, enfin des crânes bien conservés, qui ont été envoyés au Muséum de Paris.

Un missionnaire américain, M. Bliss, fouille à Jérusalem. A l'est du cimetière anglais, il croit avoir découvert la porte nommée *Porte du Fumier* dans le livre de Néhémie et *Porte des Esseniens* par Josèphe ; au-dessous de la porte passe un ancien égout qui a pu lui faire donner son nom biblique. Le P. Séjourné, qui habite le couvent de Saint-Etienne, a commencé la publication d'un très utile travail sur les murs anciens et modernes de Jérusalem, dont la date est encore fort incertaine. Un particulier, fouillant sur le mont des Oliviers, y a mis au jour les restes d'un grand monastère avec une sorte de chapelle mortuaire dont le pavé est orné d'une inscription en mosaïque noire sur fond blanc.

Jusqu'à présent, il faut bien dire que les fouilles en Palestine ont été fort rares et que,

sur la côte phénicienne, on n'a guère exploré que des emplacements grecs ou romains. C'est là, cependant, dans les villes de Tyr et de Sidon, qu'on trouvera quelque jour, à quinze mètres sous le sol actuel, la clef de bien des problèmes qui tourmentent et divisent les archéologues. Les explorateurs du vingtième siècle auront fort à faire s'ils veulent répondre, la pioche en main, à toutes les questions que pose notre curiosité sur les rapports de l'art mycénien avec celui de la Phénicie primitive et de celui-ci avec l'art de l'Europe occidentale.

SALOMON REINACH.

CHRONIQUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-Comique. — *Guernica*, drame lyrique en trois actes de MM. GAILHARD et GHEUSI, musique de M. PAUL VIDAL.

Il y a certainement une grande dépense de talent dans l'ouvrage que l'Opéra-Comique vient de représenter pour clôturer la saison musicale ; quoique les librettistes n'aient guère fait, en ce qui concerne *Guernica*, que préparer au compositeur un canevas, sinon dramatique et neuf, du moins scénique et mouvementé, quoiqu'ils n'aient su rien y introduire de vraiment intéressant hors les coutumiers conflits entre l'amour et le devoir rehaussés ici d'une couleur biscayenne, du moins le musicien a-t-il su fort intelligemment et artistiquement tirer parti du thème qu'ils lui proposaient. *Guernica* vaut surtout par la musique, et si l'ouvrage ne vaut pas mieux, la faute en est au livret. Non pas que le drame lyrique de MM. Gailhard et Gheusi soit sans habileté. On le pourrait peut-être trouver trop habile ; et son plus grand défaut est à coup sûr cette perpétuelle sollicitation de l'effet, où se reconnaissent généralement les *hommes de théâtre*. Le souci de frapper fort l'emporte visiblement chez eux sur celui de frapper juste, et de là vient que le plus souvent ils manquent leur but : ils veulent atteindre trop de points à la fois, oubliant qu'il est malaisé de faire vibrer en même temps les cordes faciles de toutes les sentimentalités. Et cette préoccupation les conduit à l'emphase et au jargon à prétentions lyriques. *Guernica* est fortement entachée de ce défaut et si l'on y trouve des scènes bien enchaînées, si la recherche obstinée de l'effet a abouti à la trouvaille d'une scène originale dont nous parlerons tout à l'heure, ce livret n'en est pas moins d'une affectation que n'excuse pas entièrement la couleur méridionale du sujet.

Un capitaine espagnol, Mariano, est fiancé à la sœur d'un jeune Basque, Juan, carliste résolu. Nella aime Mariano comme elle en est aimée, et tout va bien pour les jeunes gens lorsqu'une insurrection carliste éclate, insurrection à laquelle Juan ne peut faire autrement que de prendre part comme affilié au parti. Juan, enflammé d'ardeur patriotique, se joint aux révoltés et nous le voyons, au second acte, entraînant, par ses ardentes exhortations, ses compatriotes à prendre les armes pour le roi Carlos et l'indépendance du pays basque. Le troisième acte nous montre Juan et sa petite troupe réfugiés dans la montagne où les traquent les soldats espagnols. Nella vient supplier son frère d'abandonner la lutte. Mais Juan veut résister jusqu'au bout. Et, comme on le conçoit, c'est le fiancé de sa sœur, c'est Mariano, qui, sans le reconnaître, le fait fusiller par ses soldats. Nella ira dans un cloître, Mariano cherchera la mort sur le champ de bataille.

Si ces luttes carlistes n'avaient pas un caractère à peu près exclusivement politique, si le dénouement n'était pas prévu dès les premières scènes et si les personnages étaient moins superficiels, *Guernica* eût pu fournir une excellente matière à drame lyrique. Malheureusement, tout y est en surface, et il n'y a guère dans cette pièce qu'un lyrisme factice et souvent malheureux.

Comme nous l'avons dit, c'est le compositeur qui porte presque continuellement le poids de l'ouvrage. Aussi conçoit-on qu'il ait éprouvé un moment le besoin de s'en décharger.

Le second acte de *Guernica*, cette prédication de la guerre sainte dont nous parlions tout à l'heure, forme un tableau dans lequel la musique n'intervient qu'épisodiquement, pour se mélanger à la déclamation parlée, et celle-ci y tient la place la plus importante. Ce tableau réaliste, où les objurgations de Juan à la foule se mêlent aux litanies de la Vierge, que psalmodient dans un couvent voisin les religieuses de Santa-Clara, est d'un effet saisissant, sans doute. Mais ne semble-t-il pas, du moment qu'il s'agissait là d'un drame lyrique, que le musicien ait esquivé sa tâche ? Et, dans un drame entièrement parlé, cette scène n'eût-elle pas produit le même effet, exactement, ainsi traitée en mélodrame ? Quoi qu'il en soit, le second acte de *Guernica* est la partie la plus neuve de l'ouvrage par l'effet inattendu qui résulte de cette soudaine subordination de la musique au poème. Très habilement mis en scène, cet épisode est au théâtre une des réalisations les plus réussies que nous ayons vues encore d'un grand mouvement de foule.

M. Paul Vidal, d'ailleurs, a largement fait apprécier dans le premier et dans le troisième acte le talent de composition que, dans le but de produire un effet nouveau, il avait sacrifié dans le second. Sa musique court avec aisance au long des scènes de gaîté, de tendresse ou de violence, et partout le compositeur sait la plier au ton qu'exige la situation. Dessinée à grands traits, d'une sobriété fort appréciable en ce temps où, pour un rien, on se livre à tant de puérils dévergondages d'harmonie et d'instrumentation, la musique de M. Vidal dit ce qu'elle veut dire et le dit clairement. Sa *Guernica* ne manque pas de bonnes et franches pages, dont les meilleures, à notre avis, sont celles que le compositeur a écrites en se servant de thèmes populaires et celles où il a pu librement donner carrière à son tempérament de musicien dramatique. Au premier acte, nous citerons plus particulièrement la sérénade, la prière de Nella à la Madone et la scène entre Nella et Juan. Au troisième, le joli chant du berger montagnard et la scène finale, d'une réelle puissance tragique.

Guernica a trouvé à l'Opéra-Comique une excellente interprétation : Mlle Lafargue joue Nella avec une chaleur communicative et, dans des rôles épisodiques, MMlles Elven et Thevenet ne montrent pas moins de talent. M. Jérôme, un ténor à

la voix sympathique, fait un excellent Mariano, M. Bouvet un Juan dramatique à souhait, et M. Mondaud un père basque plein de bonhomie. Les chœurs et l'orchestre se maintiennent à la hauteur de leur juste réputation, et la mise en scène est suffisamment pittoresque.

P. D.

REVUE DES REVUES

o **L'Ami des monuments** (Nos 47 et 48 de l'année 1895). — S'autorisant de manuscrits inédits et d'estampes ignorées, M. Charles Normand a commencé une notice sur le Château neuf, aujourd'hui détruit, de Saint-Germain-en-Laye. Cette notice est très documentée. Même sous ce rapport elle est si bien fournie que nous ne pouvons, fût-ce brièvement, en donner l'analyse. Nous nous bornerons à dire que sous François Ier commencèrent les travaux ; Henri II fit étendre les constructions en forme de théâtre, comme on voit dans Du Cerceau; mais le véritable créateur de ce superbe palais, c'est Henri IV. L'architecte Marchand en fournit les plans, études et dessins; Francini, ingénieur florentin, en fit les ornements et Claude de Monconnis, président des finances en la généralité de Lyon, « élevant les eaux plus haut que leurs sources », appliqua la spécialité de son savoir à régler les jeux d'eaux qui furent un des principaux embellissements de la superbe demeure. Les deux premiers articles de M. Normand sont accompagnés de douze gravures. Les articles suivants feront connaître les circonstances qui déterminèrent la disparition du Château neuf de Saint-Germain-en-Laye.

---

p **Historia y Arte** (juin 1895). — Le 4e fascicule de cette intéressante Revue, qui paraît en train de conquérir une place marquante dans la critique d'art espagnole, est entièrement consacré à l'Exposition des Beaux-Arts ouverte en ce moment à Madrid. Cette exposition, la quatorzième depuis 1856, se compose d'un très grand nombre d'ouvrages de peinture et de sculpture, dont les plus remarquables sont analysés et étudiés avec infiniment de tact et d'esprit par MM. Jose Ramon Mélida et Augusto Danvila. En guise de préface à cet examen détaillé des œuvres exposées, M. Jacinto Octavio Picon jette un coup d'œil d'ensemble sur la marche suivie, les progrès accomplis, les influences étrangères écoutées et parfois les défaillances subies par l'Ecole espagnole depuis quarante ans. Tracé à larges traits, ce résumé rétrospectif constitue une page d'une véritable valeur esthétique et critique, où l'auteur note et développe, d'une plume informée, les phases diverses et successives par lesquelles a passé et passe actuellement l'art national.

De nombreuses phototypies, intercalées dans le texte ou tirées à part, illustrent ce 4e fascicule ; elles reproduisent la plupart des meilleures toiles et des plus beaux morceaux de sculpture exposés.

= **Repertorium für Kunstwissenschaft** (XVIIIe volume, 2e fascicule).—Sous le titre général : *Etudes pour l'histoire de l'art italien au* XIVe *siècle*, M. H. Thode publie des documents découverts par lui, fixant la date de fondation, jusqu'ici restée obscure, de trois des principales églises gothiques de Venise : S.-Maria dei Frari, S.-Giovanni e Paolo et l'église disparue S.-Maria dei Servi. La première fut commencée vers 1330, la deuxième en 1333, et la troisième aussi cette dernière année.

= M. E. Jacobsen nous décrit le nouveau Musée de la ville de Pise, installé depuis quelques mois dans l'église abandonnée de S.-Francesco et des constructions attenantes. Les restes des fresques exécutées en 1342 par Taddeo Gaddi et en 1347 par Taddeo di Bartolo dans cette église et sa sacristie, et d'autres, très curieuses et peu connues, dues à Niccolò di Pietro Gerini (1392) qui se trouvent dans la salle voisine du chapitre de S.-Bonaventure, ne sont pas un des moins précieux ornements du nouveau Musée. Leur description est suivie de l'énumération critique, salle par salle, des principaux objets d'art réunis dans ce cadre.

= M. Dehio répond à des critiques formulées par M. Reimer, dans un article précédent de cette Revue, sur une étude publiée par lui au sujet de la triangulation prise comme base et loi de proportions dans l'architecture du Moyen Age.

= M. Cornelius Gurlitt publie les documents qu'il a découverts récemment aux archives de Weimar dans les comptes du château de Wittenberg et qui l'ont amené à l'intéressante constatation, signalée dans notre numéro du 4 mai: qu'Albert Dürer exécuta pour ce château, en 1503, des peintures murales qu'on va tâcher de remettre au jour. Il résulte des mêmes documents que Michel Wohlgemuth, Jacopo di Barbari et Lucas Cranach concoururent également, de 1503 à 1505, à la décoration de ce château. M. Gurlitt se propose de revenir plus amplement sur ce sujet.

= Contribution à l'histoire du grand artiste tyrolien du XVe siècle, Michel Pacher, que notre collaborateur M. Auguste Marguillier a fait connaître l'an dernier aux lecteurs de la *Gazette des Beaux-Arts* : M. C Strompen essaie de déterminer la date et le sujet indécis de quelques peintures de l'autel à volets représentant les *Quatre Docteurs de l'Eglise latine*, actuellement partagé entre la Pinacothèque de Munich et la Galerie d'Augsbourg ; il daterait des années 1489 et 1490.

= M. F. J. Schmitt, architecte, détermine, d'après les débris qui en sont restés, quelle était la forme du baptistère de St-Jean attenant à la cathédrale de Worms et détruit en 1807 ; contrairement aux assertions de plusieurs historiens, cette chapelle, qui remontait à la fin du XIIe siècle, devait être construite en forme de décagone.

BIBLIOGRAPHIE

Sommaire de la **Gazette des Beaux-Arts** du 1er juillet. — Charles Le Brun à Vaux-le-Vicomte et à la Manufacture royale des meubles de la couronne (3e article), par Olivier Merson ; — Les

Salons de 1895 (3e article), par Roger Marx ; — Nattier, peintre de Mesdames, filles de Louis XV (2e article), par P. de Nolhac ; — La collection Grandidier, par O. Fidière ; — Les Musées de Madrid : l'Académie de San Fernando (2e article), par Paul Lefort ; — Exposition historique et militaire de la Révolution et de l'Empire, par G. Bord ; — Correspondance d'Egypte : le nouveau Trésor de Dahchour, par A. Gayet ; — Chronique musicale : *Tannhæuser*, par Paul Dukas ; — Bibliographie : *Journal d'Eugène Delacroix*, par Ary Renan.

Quatre gravures hors texte : *L'Ange de la Mort*, dessin de Carlos Schwabe ; photogravure Dræger ; — *Marie-Josèphe de Saxe*, par Nattier ; héliogravure Braun, Clément et Cie ; — *La déesse Kouan-Inn*, statuette de la collection Grandidier ; héliogravure ; — *La Maja*, par F. Goya ; eau-forte de R. de Los Rios. — Nombreuses gravures dans le texte.

—

Journal de la Jeunesse. — 1177e livraison. — Texte par Mme la Cesse de Houdetot, Daniel Bellet, Mme Barbé, Mme Bellaigue et Frédéric Dillaye.

Illustrations de A. Paris, Myrbach, E. Zier, etc.

Bureaux à la librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

MOUVEMENT DES ARTS

—

Collection Spitzer

Le vendredi 14 juin, sous le marteau de Me Chevallier, ont été adjugées les dernières pièces de la collection Spitzer ; la vente s'est terminée par une enchère de 10,300 fr., poussée sur une armure complète de la première moitié du XVIe siècle, portant sur son plastron la croix de Savoie. Le total des prix des deux dernières vacations du jeudi et du vendredi s'élève à 357.455 francs. Le total de la vente atteint presque *seize cent mille francs!* (1.594.810 fr.)

Cette vente d'armes a été la plus belle qu'on ait jamais vue ; de longtemps l'on n'en verra de pareille, puisque la collection W. S. Riggs — le seul musée d'amateur qui dépasse en importance la galerie Spitzer — est destinée à l'Amérique et ne sera pas vendue. Les cinq journées ont été, à tous points de vue, des plus intéressantes, car un véritable combat international s'est livré, pendant une semaine, autour des armes et armures que le grand amateur de la rue de Villejust avait assemblées à prix d'or et avec un flair assez singulier chez un homme qui ne possédait pas l'archéologie des armes. Jamais, on peut le dire, pareil « emballement » ne s'était produit autour de harnois et d'épées : une épée d'assez basse époque — c'était une estocade française du temps de Charles IX — a été adjugée au duc de Dino au prix de *cinquante-cinq mille francs* (n° 183). Disputée entre les amateurs américains, les marchands allemands et le propriétaire de la belle collection d'armes du château de Montmorency, elle est restée à ce dernier aux applaudissements de l'assemblée.

La physionomie de la vente Spitzer fut des plus particulières et jamais une pareille assemblée d'amateurs et d'archéologues ne s'est trouvée réunie. A l'aile gauche, au premier rang, c'étaient le commandeur Ressmann, ancien ambassadeur d'Italie ; le baron de Cosson, le *primus inter pares* parmi les archéologues qui étudient les armes ; M. S. W. Riggs, le riche amateur américain dont on a pu admirer la superbe collection à l'Exposition de 1889 ; le duc de Dino ; M. J.-J. Reubell, expert dans la connaissance des dagues ; MM. Foulque, Dupasquier, Orville, Duseigneur ; le directeur du musée d'artillerie, colonel Bernadac ; M. Saglio, directeur du musée de Cluny, et beaucoup d'artistes en métaux dont certains ont mis discrètement leur talent au service de feu Spitzer. Il faut citer aussi les grands marchands, Bachereau, Goldschmidt, d'autres encore. A l'aile droite, tous les membres du syndicat des marchands allemands délégués de Hambourg, de Berlin, de Leipzig, de Vienne.

MM. Mannheim et Chevallier ont mené la vente avec la plus grande rondeur et la plus entière bonne foi, car l'expert a toujours averti le public des *refaits* et des *dorures rafraîchies*. Maître Chevallier brandissait son marteau d'ivoire tout comme un marteau d'armes, et les marteaux d'armes ne se sont point *donnés*. Un, entre autres, un bec de corbin d'acier, très fouillé (n° 160), du XVIe siècle allemand sans doute, et provenant de la collection de lord Cardogan, vendue en 1858 — a été acquis par le duc de Dino pour la bagatelle de *vingt cinq mille francs*. Au reste, ce grand seigneur ami des belles choses a été le roi de la vente, il a disputé pied à pied aux Allemands les plus belles pièces et payé *soixante-seize mille francs* (prix que la presse n'a pas relevé) l'armure de Nuremberg (n° 7), la plus parfaite — sinon la plus complète — que l'on connaisse parmi ces harnois de la seconde moitié du XVe siècle qui font la gloire du musée de Vienne.

La collection Spitzer était surtout riche en armes allemandes, et c'est par erreur, selon nous, que le catalogue a donné comme italiens la plupart des harnois et des épées, très ornés, gravés ou ciselés, qui sont tous bavarois ou saxons. Quelle que fût leur origine, les armures et les épées ont surtout fait merveille : les premières ont produit la somme de 531.900 francs, un tiers du résultat de la vente ; les secondes ont rendu avec les dagues plus de *quatre cent mille francs*. Sur les dagues, l'acharnement a été extraordinaire et les petits amateurs n'ont pas pu *y toucher*, suivant l'expression consacrée ; dans cette collection, une pointe de compas montée sur un os de mouton aurait fait plus de vingt-cinq louis.

On a dit et écrit beaucoup de bien sur la collection Spitzer, on a dit encore plus de mal. D'un côté comme de l'autre, la mesure a toujours été dépassée ; et, pour parler en toute indépendance comme en toute justice, l'on doit dire que, si peu d'armes étaient rigoureusement sincères dans leur ensemble, la plupart des morceaux en étaient bons. C'est ainsi qu'une épée dite de justice (n° 174), adjugée au prix de 26.500 francs, était un assemblage composite, pour ne pas dire adultère, de pièces et de morceaux ayant appartenu à des épées ou à d'autres armes d'époques et de style un peu différents, mais rentrant néanmoins dans les caractères généraux de l'art flamand-germanique de la fin du XVe siècle. Pour une épée que

nous ne spécifierons pas, il nous semble que payer un pommeau, seule pièce ancienne de l'arme, *quatre mille* francs était un peu exagéré. Et on peut dire aujourd'hui, puisque la vente est terminée, que jamais l'on n'avait vu une telle mosaïque de débris aussi ingénieusement assemblés. C'est pourquoi la vente Spitzer a été une des études d'archéologie pratique les plus suggestives auxquelles les spécialistes aient pu se livrer.

Des esprits chagrins ont reproché au gouvernement de n'avoir pas alloué aux Musées les crédits nécessaires pour faire quelques acquisitions d'armes. Nous estimons que le gouvernement a sagement agi en cette circonstance, car notre Musée d'artillerie est assez riche pour ne pas avoir besoin de s'augmenter d'objets dont il possède déjà des séries complètes, et de venir prêter le flanc à ces critiques d'experts dont une certaine presse se fait une arme contre l'administration. Si la collection Spitzer eût possédé des pièces d'armes appartenant à certaines armures du Musée d'artillerie, on comprendrait qu'il se fût enquis des moyens de les acquérir, mais tel n'était point le cas.

MAURICE MAINDRON.

—

Voici quelques-uns des prix atteints dans les deux dernières vacations des jeudi 13 et vendredi 14 courant :

Une demi-armure de parement en fer noirci repoussé, gravé et doré, avec quelques parties damasquinées d'or et d'argent, travail milanais du seizième siècle, 52.000 fr.; un marteau d'armes, travail italien ou espagnol du seizième siècle, 25.000 fr.; une armure maximilienne complète en fer poli clouté de fer, travail allemand du seizième siècle, 10.000 fr.; une armure de guerre en fer poli, travail italien du seizième siècle, 10.300 fr.; une masse d'armes, travail italien du seizième siècle, 10.000 fr., et enfin une arquebuse à mèche, travail allemand de 1570, qui a été adjugée 10.000 francs.

Une demi-armure de guerre, travail milanais du seizième siècle, dont l'expert avait demandé 25.000 fr.: c'est le chiffre auquel elle a été adjugée après une offre initiale de 6.000 fr.; une demi-armure de guerre, travail italien, a été payée 7.500 fr.; une autre, même travail, 7.100 fr.; une autre enfin, de travail allemand, n'a pas excédé 7.000 fr. Elles sont toutes du seizième siècle.

Une salade vénitienne a été adjugée 850 fr.; une bourguignote a trouvé amateur à 800 fr. ; un armet, de travail allemand, a fait 480 fr., tandis qu'un autre, de travail français, n'a été poussé qu'à 450 fr. Une selle, travail italien, a été disputée jusqu'à 3.500 fr.; un miton s'est vendu 420 francs et une paire de mitons, de travail allemand, n'est pas montée à plus de 200 fr.; un arçon de selle, travail italien, a été payé 305 fr.; une brigandine, travail italien de la fin du seizième siècle, dont on demandait 400 fr., a été adjugée à 1.200 fr.

On a vendu un épieu de chape 800 fr. Les lances de guerre ont trouvé peu d'amateurs ; les quatre mises aux enchères ont fait respectivement 320, 300, 310 et 260 fr.

Les arbalètes ont fait 850, 950, 1.000, 2.200 et 3.200 fr.; les arquebuses à rouet ont, comme les jours précédents, excité l'envie des collectionneurs : le plus bas prix a été fait sur une pièce de travail allemand, du commencement du dix-septième siècle, adjugée à 1.150 fr., alors qu'une autre, de travail français, était disputée jusqu'à 6.500 fr. Un fusil à pierre à deux coups, du seizième siècle, n'a pas fait plus de 750 fr. Parmi les pistolets, une paire, à rouet, de travail italien, a été poussée à 2.100 fr.; un pistolet à rouet, ayant appartenu au roi Louis XIV, a été adjugé 1.600 francs ; une autre paire, de travail français et du règne de Louis XIV, ayant été restaurée, du reste, a atteint l'enchère la plus forte dans cette partie de la vente : 4.900 fr.

—

C'est vraiment une heureuse saison pour les marchands de tableaux anglais. Une nouvelle collection célèbre, celle de M. **James Price**, comprenant quatre-vingt-onze ouvrages de peintres britanniques, s'est dispersée, ces jours derniers, à Londres, aux enchères de MM. Christie, en moins de trois heures, et a réalisé une somme totale de 2.175 000 francs. Onze mille guinées, soit 288.750 francs, ont été payées pour un portrait de lady Mulgrave, qui est un des plus exquis chefs-d'œuvre de Gainsborough et dont le prix a décuplé en dix ans. Six paysages de Turner, d'Italie, de Hollande, d'Angleterre, de la vallée d'Aoste, sont montés ensemble à plus d'un demi-million, exactement: 589.312 fr. A signaler encore une inévitable lady Hamilton, de Romney, 53.000 fr.; sept portraits de Reynolds dont le plus précieux s'est vendu 60.375 fr.; enfin, le célèbre « Château de Carnarvon », de Müller, acheté au même prix pour la *National Gallery*.

NÉCROLOGIE

—

L'Angleterre vient de perdre deux de ses peintres, tous deux membres de la *Royal Academy :*

M. Henry Moore, auquel sa *Clarté après la pluie* valut, en 1889, le grand prix de Paris et la décoration de la Légion d'honneur, n'était pas seulement un adroit paysagiste ; on lui doit encore d'excellents portraits ; il vient de succomber à une attaque de paralysie, en sa soixante-cinquième année.

M. John Evan Hodgson, mort quelques heures avant lui, avait juste le même âge, et il était également, depuis quelque quarante ans, un fidèle des expositions officielles de Burlington. Après avoir débuté dans la peinture de genre et d'histoire, il s'était consacré, à la suite d'un voyage en Afrique, à l'évocation de la vie mauresque : ses scènes de Tunisie, d'Algérie, du Maroc sont fort appréciées.

Le gérant : G. ROUX.

Paris. — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart.

N° 28. — 1896 BUREAUX : 8, RUE FAVART 22 Août.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

Lorsqu'il fut décidé que le *clou* de l'Exposition de 1900 serait la construction de deux palais jumeaux, sinon égaux, entre le Cours-la-Reine et les Champs-Elysées, tout Paris pleura la disparition du Palais de l'Industrie. Pour vaincre les résistances, le Comité directeur fut obligé de promettre que deux monuments seraient élevés aux Arts : l'un — chacun connaît la phrase — plus spécialement destiné à des collections rétrospectives et consacrées ; l'autre, adapté aux besoins des exhibitions d'art contemporain. Mais, quel est le sportsman plein de ruse qui réussit à persuader à d'aussi graves personnages qu'il *fallait* que les proportions du hall intérieur fussent exactement celles de la nef condamnée, afin que le concours hippique pût y continuer ses représentations ? Pourquoi cet ultimatum de la Société des concours hippiques ? Ne le demandons pas, puisqu'elle a gain de cause : *Beati possidentes.*

Le tour est bien joué. Il rappelle l'histoire des joyeux compagnons qui entraient aux Français sans bourse délier, le premier disant seulement au contrôle : « Ces Messieurs sont avec moi ». La Direction générale, terrorisée à l'idée d'être impopulaire, a donc imposé aux architectes concurrents le périmètre coté d'une *piste* équivalente à cette oasis de sable jaune dans laquelle on creusait et on rebouchait fiévreusement tous les printemps des rivières artificielles pour quelques jours de parade hippique. Cela n'a pas été sans conséquence ; en particulier, la largeur obligatoire de quarante mètres a contraint les concurrents à opter entre les alternatives suivantes : donner une largeur mesquine aux salles ou renoncer à tout motif de décoration extérieure occupant quelque espace, tel que portique ou galerie extérieure. Mais nous reverrons la même rivière artificielle et il est heureux que la Société hippique n'ait pas réclamé dix mètres de plus dans tous les sens car il devenait impossible, en ce cas, d'aménager les salles réservées à la peinture.

Après que nos architectes se seront donnés tant de mal, il serait piquant que cela ne servît de rien. Qui, cependant, peut prévoir l'avenir et la mode ? On ne pensait pas, en 1855, à réserver une *piste* aux sports naissants dans le Palais de l'Industrie ; aujourd'hui qu'on leur réserve la place d'honneur, ils pourraient bien émigrer, adopter un autre emplacement et si, d'ici à cinquante ans, ils se centralisent dans quelque Palais de cristal à l'ouest de Paris, on s'étonnera que les plans du Palais des Arts aient été conçus en vue de leur donner satisfaction. Après avoir promis à Paris de lui donner des musées, on lui donne un manège.

—

Un grand journal du matin s'étant étonné de ce qu'un tableau de Heim, la célèbre *Distribution des récompenses au Salon de 1824*, fût depuis de longs mois absent du Louvre, l'Administration a calmé les craintes du public en annonçant que, loin d'être livré aux restaurateurs, le tableau était dans les ateliers du musée à la disposition d'un artiste chargé d'en effectuer la copie. On ignore généralement que l'usage suivi dans les musées italiens existe en France lorsqu'il s'agit de commandes officielles. On pourrait,

ce semble, étendre la tolérance aux graveurs et les installer dans ces fameux ateliers. Qui ne se rappelle le triste spectacle de Gaillard travaillant à sa planche des *Pèlerins d'Emmaüs* au milieu d'une nuée de badauds ?

NOUVELLES

*** M. Charles Masson vient d'être attaché au Musée national du Luxembourg pour seconder le conservateur, M. Bénédite, en remplacement de M. Leprieur, appelé, au Musée du Louvre, au département de la sculpture. M. Ch. Masson est ancien élève de l'École du Louvre.

*** Ont été nommés chevaliers de l'Ordre de la Légion d'honneur :

MM. Charles Lefebvre, compositeur de musique, professeur au Conservatoire ;

Jules Adeline, érudit et graveur rouennais.

M. Ch. Al. Crauck, artiste peintre, est promu officier.

*** Ont été inaugurés au cours de la dernière quinzaine :

A Châlons-sur-Marne (Marne), un monument élevé à la mémoire du Président Carnot, œuvre de MM. Massoule et Dagonet, pour la partie sculpturale, et de M. Gilles, pour l'architecture ;

A Grenoble, un monument élevé à Doudart de Lagrée, dont la partie architecturale, qui est la plus importante, a été empruntée, par M. Recoura, aux motifs ornementaux de l'art indo-chinois ; un buste de M. Rubin explique le monument ;

A Pontacq (Basses-Pyrénées), la statue du général Barbanègre, œuvre du statuaire Marqueste, dressée sur un socle exécuté par M. Cross ;

A Villars-Fontaine, près Nuits (Côte-d'Or), un monument commémoratif d'un épisode de la guerre de 1870, dont la partie sculpturale a pour auteur M. Croisy.

*** Les travaux d'agrandissement du Musée du Luxembourg sont commencés, sur la façade ouest du monument. La porte d'entrée de la rue de Vaugirard est fermée ; le public pénètre dans les salles par l'ancienne porte de l'Orangerie. On espère que les travaux seront terminés en novembre et que les nouvelles salles pourront être livrées au public à la fin de l'année.

*** Un incendie s'est déclaré à l'exposition de Montpellier. Le feu n'a pu être maîtrisé avant qu'il n'atteignît les panoramas ; la section des Beaux-Arts a pu être déménagée ; mais les toiles ont beaucoup souffert. Quelques objets précieux appartenant à la Ville et à des collectionneurs de Montpellier ont péri dans les flammes.

*** L'Union centrale des Arts décoratifs répand une note rédigée par son président, M. Georges Berger, et contenant les vœux qu'elle émet à la veille du jour où le Gouvernement va déterminer l'étendue des emplacements qui seront concédés à l'Union au pavillon de Marsan. Celle-ci réclame comme indispensable l'adjonction des locaux compris entre le pavillon et le guichet situé rue de Rivoli, en face de la rue de l'Échelle, avec entrée par ce guichet, se faisant forte, d'autre part, d'installer dans cet espace son musée, sa bibliothèque, ses salles d'exposition, une salle de conférences. Les bâtiments qu'elle réclame sont mitoyens avec ceux du Ministère des finances.

Depuis qu'elles sont découvertes, peu de Parisiens ont vu les peintures du Panthéon, qui représentent la part du regretté Elie Delaunay dans la décoration de l'édifice. Nous avons ici même signalé, l'an dernier (*Chronique* du 24 août), l'embarras plus moral que matériel dans lequel la mort du maître, survenant pendant son travail, avait jeté ses amis et l'Administration. Delaunay laissait de grandes esquisses inachevées et inachevables ; un de ses élèves devait préciser ses intentions, couvrir les surfaces restées vierges, amener l'ébauche au point où l'œil du public est accoutumé à trouver satisfaction. M. H. Courselles-Dumont a témoigné d'une scrupuleuse piété et d'un véritable tact artistique en menant à ce point les quatre panneaux abandonnés.

Malgré tant d'efforts, l'aspect de cette grande paroi est loin d'être satisfaisant. On y distingue, dans certaines figures, la griffe de Delaunay ; mais l'incohérence de la composition, la proportion ambiguë des figures, leur dessin aveuli, leurs colorations peu murales inquiètent le regard. Si le panneau d'*Attila* marchant sur Paris a quelque robustesse, la frise s'évanouit en revanche jusqu'à n'être pas perceptible. Une tête — un portrait de feu Toulmouche — émerge, dans un grand panneau, au milieu de nus sans signification. La bordure elle-même est un galon pâli qui ne sertit qu'imparfaitement les polychromies des trois divisions maîtresses.

La mémoire de Delaunay aurait demandé une solution plus nette, et deux partis se présentaient : repasser, cerner, fixer les moindres traits apparents, ou bien retirer les toiles imprudemment marouflées et les remettre à la ville de Nantes, qui conserve le dépôt de fort belles œuvres de Delaunay. Peut-être n'est-il pas trop tard pour adopter cette solution ? Une timide signature apprend au visiteur mal informé que la *composition de J.-Elie Delaunay* a été exécutée par M. H. Courselles-Dumont. Aucune date, aucun renseignement véridique pour le visiteur qui s'étonne, ni pour la postérité qui murmurera.

Les Commandes officielles de tableaux

AU XVIIIe SIÈCLE (1)

(*Suite*)

—

Charles COYPEL

(*Suite*)

2° L'Iliade

Charles Coypel, relatant la vie de son père, déclare qu'à partir de 1716 « il partagea son temps entre les grands morceaux qui lui restaient à faire pour la Galerie du Palais-Royal, et une nouvelle suite de tableaux des principaux sujets de l'Iliade, destinée à servir de modèle pour les tapisseries : mais le dépérissement de sa santé fit tort à ses dernières productions. »

Il y a là une erreur de fait; la tenture de l'Iliade fut commandée à Antoine Coypel bien avant la date mentionnée par son fils, puisqu'en 1708 la traduction en était commencée aux Gobelins, et qu'il n'existe, à partir de 1716, aucune ordonnance de paiement au nom de cet artiste et relative à ce sujet.

Les documents qui suivent permettent d'établir que trois des modèles de cette tenture furent seulement exécutés par le peintre favori du Régent, et qu'à sa mort les deux autres furent confiés à son fils Charles.

Le 10 février 1726 (Exercice 1723), celui-ci recevait le paiement suivant :

Au sieur Coypel, peintre, 3.000 livres pour son payement d'un grand tableau qu'il a fait pour le service du Roy, représentant le départ d'Achille pour aller retirer le corps de Patrocle des mains des Troyens, pendant l'année 1723.

Et l'*Etat des Ouvrages de peinture faits pour le Roy depuis 1716 jusqu'et compris 1729* (*Archives Nationales* O^1 1934^B) décrit ainsi ce morceau :

Un tableau de 13 pieds et demi de long sur 11 pieds de haut représentant Achilles qui part sans armes par le conseil d'Iris (*sic*) pour aller retirer le corps de Patrocle des mains des Troyens, Minerve descend du ciel pour l'assurer de la protection de Jupiter, elle fait marcher l'épouvante avec lui et fait briller une flame sur la tête qui épouvante les Troyens.

Le 18 décembre 1730, le dernier tableau de cette série : *Le Sacrifice d'Iphigénie*, lui était payé :

Au sieur Coypel, 6000 livres pour son payement d'un tableau représentant le sacrifice d'Iphigénie, qu'il a fait pour être exécuté en tapisserie à la manufacture royale des Gobelins pendant la présente année 1730.

Le jury de classement des modèles des Gobelins, en 1794, rejeta ces deux morceaux « sous le rapport de l'art », tout en déclarant, pour le *Départ d'Achille*, que « le sujet ne présentait rien de répréhensible. »

Ce dernier tableau fut envoyé, en 1872, par l'Etat, au musée d'Auxerre; ses dimensions sont de 3^{m}30 de haut sur 4^{m}10 de large. Une copie, faite vraisemblablement sous la direction de l'artiste pour les besoins de la Manufacture des Gobelins, fut également envoyée, en 1872, par l'Etat au musée de Dijon : elle porte 3^{m}48 sur 3^{m}06 de large.

Le Sacrifice d'Iphigénie figure au musée de Brest, à qui il fut envoyé par l'Etat; la toile, qui mesure 3^{m}64 de haut sur 5^{m}70, est signée et datée de 1730.

3° L'Ancien Testament — Les Quatre Eléments

Antoine Coypel, à sa mort, avait également laissé inachevée la tenture de l'*Ancien Testament*, que son fils dit lui avoir été commandée en 1710 sur les sujets « qu'il avoit peints en petit quelques années avant et offerts aux regards du public à l'exposition que fit l'Académie de peinture en 1705. »

La pièce finale, comme M. Gerspach l'a pressenti dans le *Répertoire détaillé des Tapisseries des Gobelins*, fut exécutée par Charles Coypel : c'était *La Reconnaissance de Joseph;* elle est, en effet, nommément portée à son actif dans l'Etat des ouvrages de peinture susindiqué (*Archives Nationales*, O^1 1934^B). « Un tableau de 15 pieds de long sur 11 pieds de haut, représentant Joseph reconnu par ses frères. »

Le prix en fut de 3500 livres; et l'artiste le perçut le 1er juin 1726 (Exercice 1725) en même temps que celui de cinq autres tableaux pour cette même Manufacture :

Au sieur Coypel, 5.300 livres pour six tableaux de différens sujets d'histoire qu'il a faits pour être exécutez en tapisserie à la Manufacture des Gobelins pendant l'année dernière.

Les autres tableaux compris dans ce paiement étaient le vingt-deuxième de l'histoire de Don Quichotte, et « quatre petits tableaux pour des milieux de canapés représentant les quatre éléments » et estimés 150 livres chacun.

Cette dernière commande prouve que la fabrication des dessus de formes dut commencer aux Gobelins bien avant la date de

(1) Voir la *Chronique des Arts* du 2 mars au 4 mai et des 20 juin, 13 et 27 juillet, 10 et 24 août, 7 septembre, 5 et 19 octobre, 9, 16 et 23 novembre, 14, 21 et 28 décembre 1895, 4, 11, 18 et 25 janvier, 1er, 15 et 29 février, 7 et 28 mars, 4 avril, 2, 9, 16 et 30 mai, 27 juin et 25 juillet 1896.

1748, officiellement admise, puisque dès 1725 des modèles étaient commandés et livrés à cet effet.

4° L'Histoire d'Armide

Indépendamment du *Don Quichotte*, la Manufacture des Gobelins possède encore de Charles Coypel trois autres tentures dénommées : *Les Fragments d'opéra, Les Scènes d'opera, de tragédie et de comédie* et *la Tenture de Dresde*.

La première de ces tentures, d'après le *Répertoire detaillé des Tapisseries des Gobelins*, est ainsi composé : 1° Roland ou la Noce d'Angélique; 2° Armide évanouie; 3° La Destruction du palais d'Armide; 4° Renaud endormi.

La seconde comprend : 1° Roxane et Atalide; 2° Rodogune; 3° Alceste ramenée des enfers par Hercule; 4° Renaud endormi; 5° Psyché abandonnée par l'Amour; 3° Athalie interrogeant Joas.

La *Tenture de Dresde*, ainsi appelée parce que les tapisseries qui la composent furent commandées à l'occasion du mariage du Dauphin avec la princesse Marie-Josèphe de Saxe, est formée de quatre morceaux détachés des *Scènes d'opéra*.

Enfin, une pièce de Charles Coypel : *L'Amour et Psyché* est intercalée dans une tenture factice des *Amours des Dieux*.

Cette classification, adoptée par la Manufacture des Gobelins, ne me semble pas plus correspondre aux intentions de l'artiste qui exécuta ces divers modèles non plus qu'à celles des ordonnateurs de cette commande, et ce serait, je pense, mieux entrer dans leurs vues que de partager cette suite de modèles en deux tentures qui pourraient être dénommées l'une *l'Histoire d'Armide*, l'autre *les Scènes d'opéra, de tragédie et de comédie*, et dans laquelle doit être comprise la *Tenture de Dresde*.

La pièce qui suit et figure au *Archives Nationales*, (O 1 1934 A) démontre clairement qu'une suite de tableaux relatifs à l'histoire d'Armide fut commandée à Coypel pour être traduits en tapisserie de haute lisse aux Gobelins :

Tableaux à ordonner représentant l'histoire d'Armide pour être exécutés en tapisserie de haute lisse dans la manufacture des Gobelins.

Son Eminence aiant décidé que l'histoire d'Armide formeroit l'une des quatre suites du nombre de tableaux nécessaires pour servir de patron à une tenture de tapisserie d'haute-lisse de 28 à 30 aunes de cours, non compris les bordures, il a paru à propos d'indiquer plusieurs des principaux points de cette histoire, pour y pouvoir choisir ceux qui seront jugés les plus convenables.

Ces points de lad. histoire ou sujets particuliers sont au nombre de huit, scavoir :

1° Armide arrivant dans le camp de Godefroy ;

2° Armide voulant poignarder Renaud est retenue par l'Amour ;

3° Armide refuse le secours de la haine qu'elle avoit imploré ;

4° Armide et Renaud au milieu des plaisirs ;

5° Ubalde présente à Renaud le bouclier de diamants ; et ce héros confus et rendu à luy même arrache les guirlandes de fleurs dont Armide l'avoit paré ;

6° Renaud s'embarque à regret laissant Armide mourante sur le rivage ;

7° Armide fait détruire par les démons le palais qu'elle avoit fait élever pour renfermer Renaud et les plaisirs ;

8° Après la défaite du Sultan d'Egipte par Godefroy, Armide veut se tuer et est retenue par Renaud.

Il paroit que dans ces sujets l'on pourroit choisir de quoy composer les tableaux nécessaires pour servir de patron à une tenture de tapisserie de 28 à 30 aunes de cours sur 2 aunes et 3 quarts de hauteur, le tout non compris les bordures et que le prix de cette suite de tableaux pourroit être réglé à seize mille livres, ainsi que l'ont été celles de même cours qui ont été ordonnées précédemment.

Ici est écrit de la main de S. E. Mgr le Cardinal (1) :

Bon par le s[r] Coeppel
28 mars 1737.

En 1735, avant cette décision, Coypel avait exécuté pour les Gobelins un tableau relatif à cette histoire, et qui lui fut payé le 15 janvier 1736 (Exercice 1735) :

Au sieur Coypel, 4.000 livres pour son payement d'un grand tableau, représentant Renaud [le nom se trouve omis] qui abandonne Armide, qu'il a fait et livré dans l'année dernière à la manufacture royale des Gobelins pour être exécuté en tapisserie (2).

Au Salon de 1738 parut le second tableau de cette suite : *La Destruction du Palais d'Armide :*

Un grand tableau en largeur de 19 pieds sur 10 de haut, représentant Armide, qui fait détruire par les Génies infernaux le palais qu'elle leur avoit fait élever pour s'y renfermer avec Renaud et les Plaisirs, par M. Coypel, ancien professeur, écuyer, premier peintre de Monseigneur le duc d'Orléans.

Le paiement en eut lieu le 21 septembre 1738 :

Au sieur Coypel, 2.000 livres pour son payement d'un grand tableau qu'il a fait pour le service du Roy, représentant la destruction du Palais d'Armide, pour être exécuté en ta-

(1) Probablement le cardinal de Fleury, premier ministre.

(2) Ce tableau fut gravé par Joullain.

pisserie à la manufacture royale des Gobelins pendant l'année 1737.

Le *Sommeil de Renaud*, qui vint après, fut payé le 22 avril 1744 (Exercice 1743) :

Au sieur Coypel, 800 livres pour faire avec 2.000 à luy ordonnez acompte les 10 juillet et 30 octobre 1743 le parfait payement de 2800 livres à quoy monte un tableau représentant le sommeil de Renaud qu'il a fait pour être exécuté en tapisserie à la manufacture des Gobelins pendant l'année dernière.

Cette pièce, si elle fut livrée aux Gobelins en 1743, était exécutée en 1741, puisqu'elle parut au Salon de cette année, ainsi mentionnée au livret :

Un grand tableau pour le Roy, en largeur d'environ 22 pieds sur 11 de haut, représentant Armide qui voulant poignarder Renaud, va céder à l'Amour prenant ce Héros sous sa protection, la suite de ce Dieu rit de la colère de l'Enchanteresse et célèbre d'avance le triomphe de son Maitre. Comme ce tableau a déjà paru en petit, on a cru devoir se servir de la même description (1).

Ce tableau, qui par la suite fut agrandi par Clément Belle (2), fut envoyé, en 1872, par l'Etat au musée de Nantes; la toile porte 3m28 de haut sur 6m30 de large.

La commande de la tenture des *Scènes de tragedie*, qui fut faite à Coypel en 1748, et à l'exécution de laquelle il consacra les dernières années de sa vie ne lui permit pas d'achever cette suite, qui devait être complétée par les cinq autres pièces dont on a vu plus haut la nomenclature.

(A suivre.) FERNAND ENGERAND.

(1) Au Salon de 1738 parut ce tableau, auquel le livret fait allusion ; il était de 5 pieds de large sur 4 de haut. C'était, du reste, une habitude de Coypel de répéter ainsi ses tableaux destinés à être traduits en tapisserie : au lieu de l'esquisse, fournie d'ordinaire aux Bâtiments pour l'acceptation, il exécutait un tableau de chevalet, d'après lequel il composait le modèle en grand pour la manufacture, quand il ne se contentait pas de le faire copier par ses élèves, se bornant à le retoucher en cas de besoin.

(2) Voir la *Chronique*, 1895, p. 378.

REVUE DES REVUES

— **La Revue archéologique en 1895-1896.** — La *Revue* a commencé, en 1896, la publication des *Notes et Souvenirs* de M. le comte Tyskievicz. Ces Mémoires d'un « vieux collectionneur » sont à la fois très divertissants et très instructifs. L'auteur a dirigé des fouilles ; il a composé et vendu des collections entières ; il a vécu dans l'intimité des grands marchands d'antiquités, Feuardent, Castellani, Depoletti, Martinetti, qui ont joué un rôle important dans l'histoire de la formation des musées publics. Le comte Tyskievicz raconte, avec une égale bonne humeur, ses rencontres heureuses et ses disgrâces, les marchés avantageux et les marchés de dupe qu'il a conclus. On lira avec un intérêt particulier ce qui se rapporte à deux des plus beaux bronzes du Louvre : la tête dite de Bénévent (en réalité d'Herculanum) et l'Héraklès de Foligno, qui ont passé l'un et l'autre par sa collection. C'est lui également qui a été, pendant quelques temps, le possesseur envié des merveilleuses médailles d'or découvertes à Tarse, aujourd'hui au Cabinet des Médailles. Et avec quelle vivacité amusante le comte Tyskievicz nous dépeint la place Montanara, où se tenait la *bourse des antiquités* du temps de Pie IX ! Quels curieux types de *villani*, de courtiers, de grands seigneurs, d'archéologues, il fait ainsi passer sous nos yeux ! C'est une bonne fortune pour la *Revue* de pouvoir publier ces *Souvenirs :* il en reste encore pour la fin de 1896 et pour 1897.

— Parmi les travaux d'archéologie générale, nous signalerons un mémoire de M. Dimier sur la polychromie dans la statuaire antique ; l'auteur essaye de réagir contre les opinions courantes à ce sujet et de restreindre la part de la polychromie à l'époque classique. Une intéressante discussion sur la patine des bronzes antiques s'est engagée entre M. de Villenoisy et M. Lechat ; suivant le premier, la patine des bronzes est toujours naturelle ; suivant le second, elle est quelquefois artificielle et constitue une sorte de « laque métallique. »

— L'archéologie orientale est représentée par des articles de MM. Heuzey, Ménant, Clermont-Ganneau, Daressy et Gautier. M. Heuzey a étudié quelques figures de dieux chaldéens qui sont la personnification de phénomènes atmosphériques et astronomiques ; M. Ménant a publié des figurines hittites qui auraient, dit-on, été trouvées dans l'Oronte ; M. Clermont-Ganneau a donné, sous le titre de *Notes d'archéologie orientale*, une série de petites communications ingénieuses sur des antiquités découvertes en Syrie. M. Daressy a commenté, au point de vue historique, une collection de momies de la XXIe dynastie et M. Gautier a fait le récit des fouilles fructueuses qu'il a pratiquées à Licht, en Egypte.

— Sur les confins de l'archéologie orientale et de l'archéologie grecque, nous noterons trois mémoires. M. Salomon Reinach a soutenu que le type de la femme nue, tel qu'on le trouve sur les cylindres et dans les terres-cuites orientales, n'est pas chaldéen d'origine, mais a rayonné de la mer Egée vers l'Orient. M. Houssay, contredit par M. Pottier, a cru reconnaître les traces d'un zoomorphisme symbolique dans la décoration des vases mycéniens, insistant surtout sur la signification religieuse du poulpe et sur les transformations graphiques de ce motif.

— La sculpture grecque a été l'objet de plusieurs travaux. M. Jamot a cherché à convaincre d'erreur M. Furtwængler, qui prétend, comme on sait, avoir retrouvé au musée de Dresde deux copies de l'Athéna Lemnia de Phidias. M. Furtwængler a signalé plusieurs intailles inédites où l'on voit, gravée en creux, la tête de la statue qu'il identifie à l'Athéna Lemnia. M. Bienkowski a fait connaître un très beau *Satyre* de l'école de Praxitèle, statue dont l'original a disparu, mais dont il existe, au musée de Dresde, un moulage donné par Raphaël Mengs. M. Michon a publié

une étude très détaillée sur les fouilles faites à Olympie par la commission de Morée et sur le transfert, au Louvre, des découvertes de Blouet et de Dubois. L'acquisition, par le même musée, d'une partie de la frise du Parthénon, a occupé M. R. E. Legrand. M. Murrey a publié une réplique de la tête du Diadumène de Polyclète, récemment entrée au British Museum ; M. Dussaud a proposé une restauration nouvelle de la statue du Louvre connue sous le nom de Diane à la biche. MM. Blanchet, Delamarre et Patroni ont publié plusieurs statuettes en bronze intéressantes : un Apollon du cabinet des médailles, un Hermaphrodite de l'ancienne collection Alcochète, une Aphrodite du musée de Chambéry, une Aphrodite et une Gorgone du musée de Syracuse. M. S. Reinach a fait connaître un buste en bronze représentant probablement Julie, fille de Titus, qui, découvert à Ampurias, en Espagne, se trouve aujourd'hui à Barcelone, dans la collection de M. Eusebio Guëll.

— L'art provincial de l'époque romaine tient toujours une place considérable dans la *Revue*. M. Salomon Reinach a donné un *corpus*, illustré d'une centaine de croquis, des images gallo-romaines de la déesse Epona, protectrice des chevaux et généralement représentée à cheval. M. Philippe Berger a décrit le mausolée d'El-Amrouni, en Tripolitaine, et publié les curieux bas-reliefs qui le décorent, relatifs aux légendes d'Orphée et d'Alceste. On doit à M. le Dr Carton un plan et une description de l'hippodrome de Dougga, en Tunisie, et à M. E. Le Blant, une intéressante étude sur des monuments chrétiens représentant le sacrifice d'Abraham.

— L'architecture grecque est plus négligée chez nous qu'en Allemagne ; elle n'est représentée cette fois, dans la *Revue*, que par une controverse assez aigre entre MM. Lechat et Chipiez au sujet de la *Tholos* de Polyclète à Epidaure. M. Lechat veut que ce monument circulaire ait servi d'enclos à une source ; M. Chipiez repousse cette explication, mais n'en offre pas d'autre.

— Sur la céramique, outre les articles déjà cités de MM. Houssay et Pottier, nous avons une courte note de M. Torr sur une amphore panathénaïque, où figure un personnage tenant à la main une Niké : ce serait l'imitation d'une statue de Lycurgue, tenant une des Nikés en or massif que cet orateur avait dédiées sur l'Acropole d'Athènes. M. Déchelette a publié quelques singulières poteries gallo-romaines, à décor polychrome, qui sont conservées au Musée de Roanne ; d'autres semblables ont été découvertes à Lezoux.

— L'étude de l'antiquité et celle du Moyen âge trouvent également leur compte dans la très bonne relation illustrée d'un voyage en Syrie que nous devons à M. Dussaud. Deux mémoires ont été consacrés à la Renaissance : l'un, de M. Müntz, concerne la collection de Cosme Ier Médicis (1574) ; l'autre, de M. Vitry, a pour sujet la tombe de Sully et de sa femme à Nogent-le-Rotrou. Il est fâcheux que ces deux statues funéraires aient été très imparfaitement reproduites d'après une photographie à trop petite échelle. Celle de Sully est l'œuvre de Boudin ; celle de sa femme, Rachel de Cochefilu, paraît à M. Vitry l'œuvre d'un artiste plus faible et postérieur.

Nous laissons de côté bon nombre de travaux dont l'intérêt est plus spécialement archéologique, comme la suite des recherches de M. Deloche sur les cachets et anneaux mérovingiens, la volumineuse *Chronique d'Orient* de M. Salomon Reinach, la *Revue des Publications Epigraphiques Romaines* de M. Cagnat ; enfin quantité d'articles critiques, de nouvelles diverses et de comptes rendus. La *Revue Archéologique* conserve un rang élevé parmi les publications similaires ; il est digne de remarque qu'elle a donné asile, en 1895-1896, à des travaux dus à des archéologues anglais, italiens et allemands. C'est donc qu'on l'estime et qu'on la lit à l'étranger autant (et probablement plus) que chez nous.

— **Magazine of Art** (août). — Une belle gravure de ce journal reproduit un portrait récemment découvert par M. Franchi, directeur de la Galerie des Beaux-Arts de Sienne, dans les greniers de son Musée et qui représente, selon toute vraisemblance, la reine Élisabeth.

Le *Magazine of Art*, après nous avoir appris que ce tableau a dû subir d'importantes restaurations, en donne la description suivante :

« La couleur remarquablement fraîche et bien conservée indique un maître flamand, peut-être Gheerardt. En bas, et à gauche de la toile sont inscrits les mots : *Stanco riposo e reposando affano.* » Du côté opposé, on lit cette devise que l'on retrouve dans d'autres portraits : *In terra il ben mal dimora in sella.* (Sur cette terre le bien est souvent instable). A la gauche du personnage, un globe montre, sur sa partie la plus en évidence, les îles britanniques et la mer environnante sillonnée d'innombrables vaisseaux avec cette inscription : *J'en vois beaucoup ; il y en a plus encore.* Dans le fond, des hommes d'armes dont les justaucorps sont ornés de la rose d'York. »

— Sous ce titre : *Three minor graphic humourists*, M. George Somes Layard étudie trois caricaturistes anglais de second plan : Samuel Love, Alfred Crowquill et Thomas Onwhyn. Les dessins reproduits par le *Magazine of Art* ne nous donnent pas une bien haute idée du talent des deux premiers. Quant à Thomas Onwhyn, il s'est largement inspiré des caricaturistes français du milieu de ce siècle, et l'on retrouverait sans peine dans le *Diable à Paris*, une des plus intéressantes publications satiriques de cette époque, les caricatures — de Bertall, je crois — qui l'ont inspiré.

— Un article de M. Tegetmeier sur les *Combats de coqs* lui fournit l'occasion de reproduire un certain nombre de tableaux relatifs à ce sport favori des Anglais, depuis la célèbre gravure d'Hogarth jusqu'à la composition antique de M. Gérôme, actuellement au Luxembourg.

Signalons encore dans ce numéro un travail de M. Robert Walker sur la collection de sir James Bell ; un article sur la ferronnerie au Musée de South Kensington, et enfin un voyage à l'île de Marcken (Hollande) illustré de charmants croquis de M. W. Rainey.

BIBLIOGRAPHIE

Sommaire de la **Gazette des Beaux-Arts** du 1er septembre. — Les Portraits dans l'œuvre de Watteau, par Gaston Schéfer; — Quelques peintures de Pompéi, par P. Gusman; — Louis Courajod, par André Michel; — L'Exposition Universelle de 1900, II : Le Palais des Champs-Elysées (1er article), par Lucien Magne; — Pour la tiare d'Olbia, par Théodore Reinach; — Deux dessins d'Ingres, par A. R.; — Louis Legrand, par R. M.; — Correspondance d'Allemagne : l'Exposition de Berlin (1er article), par H. Rosenhagen; — Bibliographie : Giorgione, studio di A. Conti, par A. R.

Quatre gravures hors texte : *Ariane abandonnée par Thésée*, fresque de Pompéi, planche en couleur de Berg et Chevalier; — *M. de Norvins*, *Madame Leblanc*, portraits dessinés par Ingres, phototypie impr. par Draeger et Lesieur; — *Femme à la toilette*, eau-forte originale de Louis Legrand.

Nombreuses gravures dans le texte.

Les Graveurs de l'École de Fontainebleau : I. Catalogue de l'œuvre de L. D., par F. Herbet. — Fontainebleau, Maurice Bourges, in-8°.

Une extrême obscurité environne le nom et, en partie l'œuvre d'un des graveurs les plus féconds de l'école de Fontainebleau, celui qui a signé ses planches des initiales L. D. C'est cependant un des artistes les plus intéressants, car les sujets les plus variés ont tenté son burin, et, avant tout, graveur du Primatice, il nous a conservé les dessins d'une grande partie des peintures qui décoraient le château de Fontainebleau et dont la plupart ont disparu.

Nous sommes donc particulièrement reconnaissants à M. F. Herbet d'avoir, dans cette brochure, tenté de jeter quelque lumière en ces ténèbres. Il n'a pu, il est vrai, arriver à déterminer sûrement le vrai nom de L. D., mais, tout au moins, il a prouvé que ceux de Léonard Thiry, Leo Davis, Christophe-Léon Davene, Louis Dubreuil, mis en avant par divers historiens, n'ont pas de fondement sérieux, et qu'il faut s'en tenir encore pour l'instant à celui de Léon Davent, proposé par Bartsch, en se basant sur l'inscription « *Lion davent* » mise au bas d'une estampe de 1546.

Un catalogue des œuvres certaines de l'artiste et de celles qui, probablement, doivent lui être aussi attribuées, avec toutes les indications historiques et descriptives nécessaires, forme la majeure partie de cette intéressante notice; il comprend 226 numéros et supplée ainsi, d'une façon qui sera très appréciée, à l'insuffisance de celui de Bartsch, qui n'en offrait que 69, et de Passavant, qui avait porté l'œuvre à 120 pièces.

A. M.

Pitture cristiane dels IX secolo esistenti nella critta della Badia di S. Vincenzo alle fonti del Volturno, par D. Od. Piscicelli Taeggi. Tip. lit. di Montecassino, 1896: p. in-4°, 23 p. ill.

Voici une monographie qui traite d'un humble petit sanctuaire perdu dans la province de Sannio, aux limites de celle de Bénévent, là où le Vulturne prend sa source dans un chaînon des monts Apennins et vers le point où ils rejoignent les Abruzzes. C'est sans contredit une chapelle de la fin du IXe siècle, où subsistent des peintures qu'il serait intéressant de relever. Avec l'*Annonciation*, la *Nativité*, etc., on y trouverait de naïves représentations des *Martyres de saint Étienne et de saint Laurent*, et le portrait d'Épiphane, abbé du monastère voisin de Saint-Vincent martyr, dont la *Chronique* a été publiée par Muratori. Ces peintures, qui ont l'avantage d'être ainsi assez nettement datées, sont comme de grandes miniatures empreintes d'une sincérité indéniable. Elles pourront servir de documents à ceux qui feront, enfin, une histoire du costume avant l'estampe. On nous permettra d'objecter à l'auteur de la monographie que son plan même des lieux (p. 4) explique l'ancienne mention de deux îles. Un Français qui connaissait éruditement l'Italie et dont l'instinct divinateur était remarquable, Fr. Lenormant, s'est occupé à plusieurs reprises des dérivations de fleuves opérées en terre classique : c'est là de la géologie; mais nul doute que la Vulturne n'ait jadis épandu son cours dans toute la vallée. Il s'ensuit que l'église dédiée à la Vierge est facile à retrouver sous les alluvions.

A. R.

NÉCROLOGIE

Millais

L'école anglaise vient de perdre avec Millais son plus haut et digne représentant, son chef le plus respecté. C'est un artiste véritable, et par le sentiment et par l'exécution, qui disparaît aujourd'hui dans une gloire méritée.

Lorsqu'il y a quelques semaines à peine, la Royal Academy choisit sir John Everett Millais pour remplacer à la présidence feu Frederic Leighton, on savait que le peintre était atteint d'un incurable cancer. Mais son élection s'imposait, et à tous les yeux elle avait le caractère d'une dernière consécration morale. Son œuvre de cinquante ans est si considérable et marque une date si saillante dans l'histoire de la peinture anglaise, que la *Gazette* se réserve de l'étudier à loisir. Nous nous bornerons donc ici à quelques notes rapides.

Millais naquit, en 1829, à Southampton; sa famille paternelle était originaire de Jersey. L'enfant avait neuf ans quand la Société des Arts lui décerna une médaille d'or pour des dessins d'après l'antique, et le duc de Sussex, qui présidait la distribution des récompenses, lui ayant demandé ce qui pourrait lui faire plaisir, il fit cette réponse naïve : « Donnez-moi le droit de pêcher dans l'étang de Kensington ». En 1840, il est étudiant à la Royal Academy, où il obtient, trois ans après, une médaille pour deux tableaux d'anec-

dote historique. A dix-sept ans, il vendait 3.000 fr. un tableau, *Elgiva et Odon*, dont le titre montre que déjà les sujets littéraires hantaient son esprit.

C'est en 1848 que Millais se joignit à la petite phalange des *Frères préraphaëlites;* aux côtés de D. G. Rossetti et de Holman Hunt, pour ne citer que les principaux apôtres de la réaction contre l'académisme, il brava pendant dix ans les anathèmes dont on accablait les novateurs, tout en se faisant une popularité personnelle jusque dans le camp ennemi. Quoique les titres de ses tableaux soient souvent des énigmes quand on les donne sans explications, citons, parmi les œuvres de cette époque qui ont été si chaudement discutées : *Isabella, Ferdinand et Ariel, le Christ dans la maison de son père*, plus connu sous le nom de *la Boutique du charpentier* (Salon de 1850), *Mariana, la Fille du bûcheron* (1851), *le Huguenot* et *Ophélie* (1852), *l'Ordre d'élargissement, le Royaliste proscrit* (1853). A cette date, le jeune artiste est nommé Associé de l'Académie; mais, pendant cinq ans encore, il ne rompt pas les liens qui l'attachent à ses premiers compagnons d'armes. *Les Enfants sauvés, l'Enfant du régiment, la Paix conclue, la Jeune aveugle*, datent de cette période.

En 1863, Millais est nommé membre de l'Académie; ses derniers tableaux, dont le sujet est souvent emprunté à la Bible et dont le plus célèbre est *la Veillée de Sainte-Agnès*, ont forcé les portes de l'officielle assemblée; l'artiste, libéré de tout lien d'école, poursuit sa route toujours jalonnée de succès. Voici : *Jeanne d'Arc, Jephté, le Menuet, les Pèlerins de Saint-Paul, le Chevalier errant, Oui ou non*, le célèbre *Passage du Nord-Ouest, la Couronne d'amour, le Cadet des gardes, Effie Deans, la Fiancée de Lammermoor, l'Été de la Saint-Martin*, etc.

Un grand nombre de paysages, un plus grand nombre de portraits tiennent une place importante dans l'œuvre fécond de Millais qui a exposé près de 250 toiles, tant à Londres qu'à Manchester et à Paris. Beaucoup de portraits motivés, à la mode anglaise, se cachent sous des titres tels que les : *Œufs frais, Souvenir de Vélazquez, Cœur atout;* le peintre a portraituré les plus célèbres de ses contemporains avec le sérieux accent d'un art plein d'expression : Ruskin, lord Lytton, Madame Langtry, M. Gladstone (deux fois), lord Beaconsfield, Tennyson, le cardinal Newmann, lord Salisbury, Irving, lord Roseberry, etc.

Millais a illustré plusieurs recueils de poésie et romans depuis le temps où paraissait le *Germ*, organe des Frères préraphaëlites. Les droits de reproduction de ses œuvres, qui furent vulgarisées par d'excellentes gravures, lui rapportèrent une véritable fortune; ses tableaux se vendaient d'ailleurs à des prix approchant souvent de cent mille francs et avaient une popularité vraiment nationale. Officier de la Légion d'honneur en 1878, il recevait la même année la médaille d'honneur à l'Exposition universelle; en 1882 il était nommé membre étranger de notre Académie des Beaux-Arts. Créé *baronet* par la Reine, il parcourut, on le voit, une carrière aussi pleine d'honneurs officiels que celle de Leighton; mais l'art libre qu'il professa entraîne notre tempérament français à le préférer à son illustre rival, et à saluer en lui un noble artiste.

—

On annonce la mort de M. Alex. **Baulant**, qui fut le graveur préféré de Gavarni et d'Henry Monnier au temps du « fac-simile ».

—

On annonce la mort du peintre Louis Van **Parys**, qui décora une chapelle de l'église Notre-Dame de Bar-le-Duc, et fit les portraits des grands maîtres de l'artillerie, commandés par l'Etat en 1847, travail qui fut interrompu en 1848. Ces portraits sont exposés au musée des Invalides et dans la salle du Comité d'artillerie. Le défunt appartenait à une des plus anciennes familles de Belgique, apparentée aux Rubens par le mariage de Claire Jeanne, fille du grand Rubens.

—

On annonce la mort de M. **J. O. Mombur**, statuaire, auteur de bustes estimés.

MOUVEMENT DES ARTS

—

Le domaine de la Malmaison vient d'être vendu aux enchères par le ministère de Me Sourdeau, notaire à Bougival; cette demeure historique, où Napoléon séjourna avant d'habiter Saint-Cloud, a été adjugée au prix de 260.100 fr. C'est M. Osiris qui s'est rendu acquéreur, pour la somme de 132.000 fr., du château avec ses dépendances, écuries, remises, pavillon du régisseur, bergerie, laiterie, etc. A M. Osiris également ont été adjugées, sur enchère de 4.300 fr., deux pyramides en granit rouge qui provenaient de l'ancien château de Richelieu (Poitou) et qui décoraient la façade.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Province

Châlons-sur-Marne : Exposition régionale des Beaux-Arts limitée aux artistes champenois (jusqu'au 15 septembre).

Étranger

Courtrai : Exposition des Beaux-Arts (jusqu'au 31 septembre).

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Province

Nancy : Exposition du 11 octobre au 15 novembre 1896. Envois du 15 au 22 septembre à la salle Poirel et à l'adresse de M. le Président de la Société *Les Amis des Arts* à Nancy, à qui il faut s'adresser pour tous renseignements.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

L'Administrateur-gérant : J. Rouam.

Paris — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart

N° 30. — 1896 BUREAUX : 8, RUE FAVART 19 Septembre.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

La moderne critique d'art a senti la nécessité de se créer une langue propre. En son besoin de paraphraser des choses qui échappent à la narration et à la description telles qu'on les entendait autrefois, elle a forgé tout un style factice, où les clichés abondent déjà. Pour ne prendre qu'un exemple, on pourrait citer des pages entières de revues qui prêtent à un étrange quiproquo, le lecteur inquiet se demandant s'il lit une chronique musicale ou la critique d'une exposition de peinture, s'il s'agit de Wagner ou de M. Gauguin. Aux épithètes consacrées telles que *sonore*, *vibrant*, etc., sont venus s'ajouter des vocables à double entente tels que *symphonie*, *dissonance*, *notes piquées*, *scénario*, *gammes*, *sourdine*, *orchestration*, *fugue*, etc., et personne n'ignore désormais que les couleurs *chantent*.

De pareilles proses devancent de beaucoup les recherches des physiciens qui étudient l'analogie des ondes sonores avec les ondes colorées. Mais il est un mot dont l'abus est manifeste et que nos confrères emploient, ce semble, hors de propos : c'est le mot *synthèse*, mot qu'on apprend dans les manuels de chimie, en préparant son baccalauréat. On l'emploie couramment dans le sens de *résumé*, alors qu'il signifie uniquement *reconstitution ;* il ne peut être utilisé que dans le sens inverse d'*analyse* et ne comporte nullement le sens de *chose abrégée*. Après avoir décomposé un corps en ses parties par l'*analyse*, c'est pratiquer la *synthèse* de ce corps que de rapprocher artificiellement les éléments dissociés et de *reconstituer* le corps primitif. On peut dire, quoique ce soit parler une langue pédante, que les tableaux de *Salammbô* sont la synthèse de ce que nous savons sur Carthage ; mais combien peu de tableaux sont des *reconstitutions !* Qu'on dise donc : « Voici les pochades de M. X... » ; mais qu'on évite de dire : « Voici les magistrales synthèses ». Cela ne signifie rien et c'est légèrement ridicule.

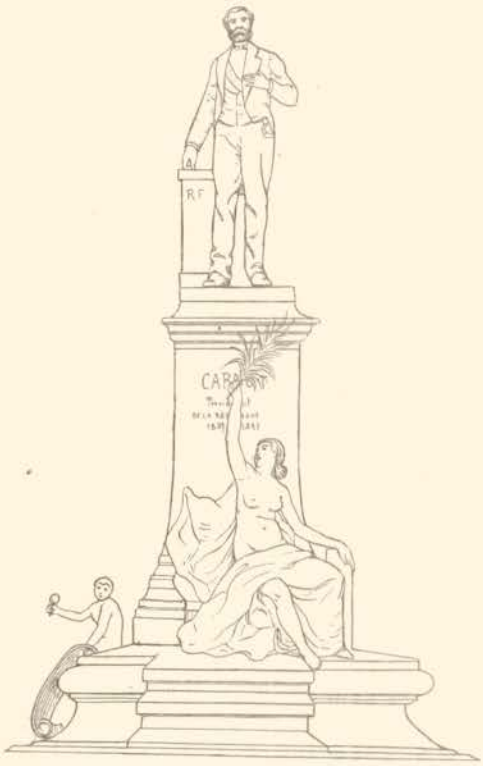
NOUVELLES

*** La Manufacture nationale des Gobelins vient de livrer au Musée de la Comédie-Française une nouvelle tapisserie ; exécutée d'après la composition de Joseph Blanc, et représentant *Le Couronnement de Molière ;* les deux personnages principaux entourant le buste de Molière sont *Tartufe* et *Dorine*, sous les traits de M. Sylvain et de Céline Montaland, interprètes de ces deux rôles. Cette tapisserie, d'une valeur de 56.000 fr., mesure 5 m. de haut sur 3 m. de large. La feuille de livraison de cette œuvre importante porte les noms des tapissiers qui l'ont exécutée : chef de pièce : M. Émile Maloisel, sous-chef d'atelier ; artistes tapissiers : MM. Michel, Pommeret, Plistat, Roudillon, Kalhoff, Provillard, Gagnot, Hocheid, Georges Maloisel, Eyrich. Cette feuille de livraison est déposée aux archives de la Comédie-Française.

*** Au musée Carnavalet, acquisition d'intéressants documents, aquarelles, gravures, dessins, etc., parmi lesquels : la place du Châtelet, la fontaine des Innocents, le pont de la Concorde, le Pont-Neuf, etc., en 1813 ; Louis XIV inaugurant les Invalides ; la fête de l'Être suprême ; l'Hôtel Dieu après l'incendie de 1772 ; la foire de Bezons ; de nombreux portraits de Marie-Antoinette, la prin-

cesse de Beauvau, la reine Hortense, etc., par de célèbres artistes; l'entrée de Henri IV dans Paris; la foire Saint-Laurent en 1786; la cour des Messageries; la place Louis XV; etc.

*** Le dimanche 13 septembre a eu lieu l'inauguration, à Bordeaux, du monument élevé à la mémoire du président Carnot; le croquis ci-dessous donnera une idée de cette œuvre de M. Ernest Barrias.



Le même jour a eu lieu, à Ploërmel, l'inauguration d'un monument élevé au chirurgien Alphonse Guérin; l'œuvre est due au sculpteur Georges Bareau et à l'architecte Duménil.

*** La Société de l'Union pour l'action morale qu'a fondée et que préside un écrivain d'un rare talent, M. Paul Desjardins, vient de commencer l'affichage dans Paris, en vue d'y développer dans le public le goût et le sentiment de la beauté, une série d'affiches d'œuvres de nos principaux maîtres. La première de ces affiches posée cette semaine, boulevard des Capucines, représente l'*Enfance de sainte Geneviève*, une des œuvres les plus magistrales de Puvis de Chavannes, qui fait partie, comme on sait, de la décoration du Panthéon. Cette affiche est une lithographie exécutée par M. A. M. Lauzet, qui s'est déjà fait connaître par la publication d'un album de planches gravées d'après les œuvres principales de M. Puvis de Chavannes; elle forme un panneau de 4 m. 50 de largeur sur 1 m. 50 de hauteur. Il a été tiré mille exemplaires de cette affiche. Les exemplaires qui ne seront pas posés sur les murs seront vendus aux amateurs afin de pouvoir, lorsque les frais seront couverts, procéder à l'exécution d'autres affiches du même genre. Cette tentative, qui a produit tout d'abord un certain étonnement sur le public, a été définitivement très bien accueillie par lui.

*** A la suite des fouilles nécessitées par la réfection de l'hôtel du Mont-de-Piété, les démolisseurs viennent de mettre à jour, dans la cour Napoléon, un énorme chapiteau d'ordre bâtard, se rapprochant par les acanthes du sommet de l'ordre corinthien. On croit que ce bloc de pierre grise, finement ouvragé, est un vestige des colonnades de l'ancien couvent des Blancs-Manteaux, à moins, comme l'affirmait un archéologue, qu'il ne remonte au VIIIe siècle.

*** La Préfecture de police, informée que des artistes peintres, prenant des croquis sur différents points de Paris, avaient été invités par des gardiens de la paix à se munir d'une autorisation, a rappelé aux officiers de paix qu'ils eussent à faire connaître à leurs agents que les peintres, ainsi que les photographes, n'ont plus besoin d'autorisation pour stationner sur la voie publique, sauf dans le cas où ils gêneraient la circulation.

*** Le beffroi de la commune de Lucheux, près Doullens, vient d'être classé au nombre des monuments historiques.

C'est dans ce beffroi, qui a survécu aux siècles, que le roi Louis XI signa l'édit établissant dans son royaume le régime des postes.

*** Cette semaine a eu lieu, à Bruxelles, l'inauguration des peintures murales de l'Hôtel des postes, dues au pinceau de M. Emmanuel van den Bussche, professeur à l'Institut supérieur des Beaux-Arts. Cet ensemble ne compte pas moins de sept grandes toiles. Dans les deux premiers tableaux, couvrant les panneaux de droite et de gauche du vestibule d'entrée, M. van den Bussche a symbolisé l'Union postale universelle et représenté l'arrivée à Anvers, en 1894, du baron Dhanis, vainqueur des Arabes.

Deux autres peintures murales représentent des sujets historiques : Charlemagne recevant les ambassadeurs du Khalife de Bagdad, qui lui apportent les clefs du Saint-Sépulcre; Charles-Quint recevant le serment de Jean-Baptiste de la Tour-et-Taxis, grand-maître des postes en 1520.

Au plafond sont trois compositions allégoriques représentant la course poétique de la pensée à travers l'espace, le commerce, et les arts industriels.

*** A l'occasion de son second centenaire, l'Académie des Beaux-Arts de Berlin a décerné une grande médaille d'or au sculpteur anglais Ouslow Ford et des récompenses à MM. Alma Tadema, Woods, Waterlow, Hitchcock, etc.

*** Le Musée de Berlin a acquis dernièrement, à la galerie Durand-Ruel, le tableau de Manet connu sous le nom de *La Serre*.

*** Au cours des restaurations exécutées à l'église de San Pietro *in Ciel d'Oro*, à Padoue, on a découvert la tombe du roi lombard Luitprand (712-744) et les fragments d'une inscription latine désignant la sépulture voisine d'Ansprand, père de Luitprand.

*** Il vient de se fonder, à Londres, une Société de peintres miniaturistes qui va prochainement ouvrir, dans New Bond Street, sa première exposition, sous la présidence de lord R. Gower.

*** Un congrès de l'histoire de l'Art sera tenu à Budapest, du 1er au 4 octobre prochain. La matière soumise à la discussion du congrès se compose de rapports sur les questions courantes qui ont formé l'étude du comité permanent ainsi que des comités spéciaux, le choix du lieu de la réunion prochaine et les propositions éventuelles des membres.

Trois Compositions de Puvis de Chavannes

—

M. Puvis de Chavannes n'a pas voulu que trois panneaux décoratifs — signés de son nom — les derniers fragments de l'œuvre ornementale qui lui fut commandée par la Bibliothèque de Boston, — sortissent de France sans avoir été exposés. On se rappelle que l'escalier de cette Bibliothèque doit contenir bientôt, outre la grande composition exposée en 1895, huit *sujets*, dont cinq figuraient au dernier Salon du Champ-de-Mars. Le maître ne voit pas, peut-être, sans une secrète tristesse, le fruit délicieux de son âpre travail passer les mers, échapper, pour ainsi dire à notre consécration nationale; mais il faut que nous le consolions en lui disant, une fois de plus, qu'il a bien mérité en propageant au loin la doctrine de son art pur et fort; il faut aussi le remercier de ne nous avoir pas frustrés et de nous faire juges de son dernier labeur tout entier.

Après l'*Histoire*, l'*Astronomie*, le *Drame eschylien*, la *Poésie épique* et la *Poésie bucolique* personnifiées en Homère et Virgile, nous devions logiquement attendre les trois nobles allégories qui viennent d'être exposées chez Durand-Ruel. Il manquait au plan général la *Philosophie;* il y manquait ces sciences, exactes à la fois et mystérieuses, qui parlent tout autant à l'imagination et sont environnées d'une sorte de prestige sacré, comme, par exemple, la *Chimie* et l'*Électricité*... Les voici, et jamais peintre ne puisa en soi une plus ample compréhension des symboles éternels et vrais.

Sans vaines descriptions, notons le sens intime des trois œuvres nouvelles que l'Amérique nous arrache.

La *Philosophie*, c'est Pluton dialoguant dans les vergers qui bordent l'Ilissus. Le Portique et les montagnes de la sage Athènes servent de fond à la figure de l'idéaliste qui interpelle — avec un geste inspiré d'apôtre — un jeune éphèbe indécis, plutôt efféminé, tout prêt cependant à se laisser gagner par une leçon de morale haute et harmonieuse. Il semble qu'on entende le crissement des cigales dominé par le verbe clair du pédagogue attique.

La *Chimie* — combien il était difficile de réaliser, sans choquer le goût, une pareille abstraction ! — c'est une figure à merveille ajustée pour suggérer au spectateur l'idée qu'elle préside, pour ainsi dire, à une opération magique. Elle sort d'un repli de terrain ou, si l'on veut, des entrailles du globe et, devant elle, de petits génies pratiquent, sur un fourneau de laboratoire, l'expérience décisive. Un coloris profond et velouté donne à la scène la grandeur d'une évocation à la fois poétique et rationnelle.

L'*Électricité*, enfin, ce sont, aux confins d'une pente de montagnes inhabitées, le long des fils de métal qui, miraculeusement, transmettent à distance la pensée et les actes de l'homme, deux figures emportées par un élan pareil : la Bonne et la Mauvaise Nouvelle, l'une sereine et comme glorieuse, le rameau de paix à la main, l'autre, tragique et drapée d'un sombre manteau, suivent le sens du courant invisible et portent, au loin, la douleur et l'allégresse.

A. R.

Une Peinture de Panini

AU MUSÉE DE VERSAILLES

—

Parmi les intéressantes vues de Paris, du seizième au dix-huitième siècle, depuis longtemps reléguées dans l'Attique du Midi, et qui trouveront bientôt place dans les salles nouvellement aménagées, il en est une, de petites dimensions et d'exécution assez fine, qui figure au catalogue de Soulié, n° 784) sous le nom de De Machy, et avec ce titre : Vue de Paris, prise du Pont Royal vers 1778. Or, elle est signée de façon peu évidente, mais lisible, dans les terrains obscurs du premier plan, à droite : *J. P. Panini;* et l'on sait que ce précurseur italien de notre Hubert Robert, qui mourut en 1768, vint à Paris en 1732. Cette vue de Paris, par un ciel d'orage, avec le Louvre dans l'ombre, la Seine et les ponts de la Cité en vive lumière, forme un appoint non méprisable à la série des œuvres de Panini que possède le Louvre.

A. P.

Les Antiquités grecques

DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE

L'acquisition de la tiare de Saïtapharnes par le Louvre et les discussions auxquelles ce chef-d'œuvre a donné lieu appellent, en ce moment, l'attention du public sur les antiquités de la Russie méridionale. Nous réunissons ici quelques indications relatives à cette province un peu négligée de l'archéologie hellénique.

C'est à un émigré français, Dubrux, que sont dues les premières fouilles régulières dans les riches tombes des environs de Kertch, l'ancienne Panticapée (1816). En 1831 on ouvrit, sous sa direction, le célèbre tumulus de Koul-Oba, qui renfermait tout un musée d'objets précieux. Le gouvernement impérial se décida alors à intervenir et, depuis 1832 jusqu'à nos jours, les travaux d'exploration dans la Russie méridionale ont été conduits ou surveillés par ses agents. Mais, à côté de recherches poursuivies dans un dessein scientifique, il y en a eu beaucoup d'autres, et des plus fructueuses, faites par des paysans ou des marchands des villes voisines : Kertch, Kherson, Nicolaïeff, Odessa, etc. Les fouilles des grands tumulus elles-mêmes n'ont pas toujours été suffisamment protégées, et des soustractions regrettables ont été commises. Pendant la guerre de Crimée, le musée de Kertch fut mis au pillage et l'armée d'occupation ouvrit nombre de tombes antiques. Ainsi s'explique que des antiquités de la Russie méridionale se trouvent aujourd'hui à Paris (Louvre et Bibliothèque Nationale), au British Museum, à l'Ashmolean Museum d'Oxford, à Vienne et en d'autres lieux. Mais la grande majorité des riches découvertes sont conservées à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg ; il y en a aussi dans les musées de Moscou, Kiew, Kertch, Odessa, ainsi que dans quelques collections privées du sud de la Russie.

Il s'en faut de beaucoup que toutes ces richesses soient publiées ; le nombre des reproductions exactes qu'on en a donné est même très restreint. Cependant, il existe déjà une série d'ouvrages qui permettent, même à ceux qui ne lisent pas le russe, de connaître dans leur ensemble, les trésors archéologiques de la Scythie.

Pour les découvertes antérieures à la guerre de Crimée, on a d'abord les trois in-folios intitulés : *Antiquités du Bosphore Cimmérien* (1854). Nous avons réédité cet ouvrage, devenu introuvable, en 1892, dans le format in-4° ; toutes les planches et toutes les gravures de l'original ont été reproduites par la phototypie et accompagnées d'un texte nouveau, conforme à l'état actuel de notre savoir.

De 1859 à 1888 a paru la volumineuse série des *Comptes rendus de la Commission impériale archéologique*. Ces comptes rendus comprennent trois parties : 1° un rapport, en français, sur les fouilles de l'année écoulée ou des années précédentes ; 2° une suite de dissertations, par Stephani, sur les objets les plus importants recueillis au cours des fouilles ou sur diverses antiquités du Musée de l'Ermitage ; la première de ces dissertations est en français, les autres (de 1860 à 1881) en allemand ; 3° un atlas in-folio, avec planches magnifiques. Le compte rendu de 1881-1888, publié, après la mort de Stephani, par M. de Kieseritzky, marque le terme de cette utile, mais encombrante et coûteuse publication. Il y a des exemplaires de la série des *Comptes rendus* dans au moins quatre bibliothèques à Paris (Nationale, Sorbonne, Institut, Louvre) ; en librairie, on la rencontre encore à 700 francs.

Dans notre édition nouvelle des *Antiquités du Bosphore*, nous avons publié un index général des *Comptes rendus* de 1859 à 1888. La plupart des gravures de ce recueil et les parties essentielles des rapports annuels ont trouvé place dans l'ouvrage suivant, destiné au grand public : *Antiquités de la Russie méridionale* (édition française des *Kousskia Drevnosti*), par le professeur N. Kondakoff, le comte J. Tolstoï et S. Reinach (Paris, Leroux, 1891 à 1893, in-4°, avec 478 gravures). Dans ce livre, on trouve, reproduits pour la première fois en Occident, les merveilleux objet en or et en argent du Musée de l'Ermitage qui ont été découverts dans le Turkestan et en Sibérie. L'époque à laquelle appartiennent ces objets est encore tout à fait indéterminée et l'on ne sait à quelle civilisation les attribuer, mais il est impossible de n'être pas frappé de l'analogie qu'ils présentent avec certaines œuvres de l'art chinois. On en arrivera, sans doute, à reconnaître un jour que l'art sibérien a été l'intermédiaire entre l'art grec des bords de la Mer Noire et celui de l'Extrême-Orient.

Outre les *Comptes rendus*, la Commission impériale a fait paraître, de 1866 à 1893, douze monographies in-4°, dont les deux premières seules, malheureusement, sont en français. Tout le reste est en russe, et ceux qui ne lisent pas cette langue, c'est-à-dire la majorité des archéologues, ne peuvent se faire une idée des découvertes consignées dans ces douze volumes que par les résumés imparfaits qui en ont été publiés en Allemagne. Voici, en abrégé, l'indication de ces ouvrages ; je ne sais si on les trouverait réunis à Paris :

1 et 2. *Antiquités de la Scythie d'Hérodote*, avec atlas in-folio, 1866 et 1873.

3. Radloff, *Antiquités de la Sibérie*, t. I (1888).

4. *Antiquités du nord-ouest de la Russie*, t. I (1890).

5. Radloff, *Antiquités de la Sibérie*, t. I (suite) (1891).

6. Kulakoffsky, *Catacombe chrétienne découverte à Kerich* (1891).

7. Malmberg, *Antiquités grecques découvertes à Chersonèse en 1888 et 1889 ;* Oreshnikoff, *Monnaies découvertes à Chersonèse* (1892).

8. Strzygowski et Pokrowski, *Bouclier d'argent byzantin découvert à Kerich en 1891* (1892).

9. Latyschew, *Inscriptions grecques et latines découvertes dans la Russie méridionale de 1889 à 1891.*

10. Iastrebow, *Antiquités du Gouvernement de Tambow* (1893).

11. Antonowitch, *Antiquités du sud-ouest de la Russie* (1893).

12. Bertier de Lagarde, *Fouilles de Chersonèse* (1893).

Les ouvrages scientifiques, même illustrés, sont publiés à très bas prix en Russie; je crois devoir avertir les bibliothécaires que tous les fascicules énumérés ci-dessus peuvent être acquis ensemble pour moins de cent francs. Mais, tant que la connaissance du russe ne se sera pas développée dans le monde savant, le contenu de ces mémoires restera à peu près perdu pour la science, du moins à l'ouest du Niémen, où elle a plus d'adeptes qu'ailleurs.

Depuis quelques années, le gouvernement a fait exécuter des fouilles à Théodosie, à Kertch et à Chersonèse. Ce dernier champ de ruines, à trois kilomètres au sud-ouest de Sébastopol, vient encore de fournir des trouvailles intéressantes, témoin le passage suivant que j'emprunte à un journal russe du mois de juillet 1896 :

Sur l'emplacement de la nécropole de Chersonèse, M. Kosciusko, directeur des fouilles, a découvert une tombe exceptionnellement riche. Elle contenait : 1° un collier en or enrichi de pierreries d'une grandeur extraordinaire; ce collier est d'une conservation parfaite et d'un merveilleux travail; 2° trois bagues en or ornées de pierres précieuses; 3° deux bracelets d'un travail fin et original; 4° une douzaine de petites plaques en or. Ces objets sont attribués à l'époque des Goths (III°-VI° siècle avant J.-C.).

S'il faut en croire un autre journal, l'*Odesski Listok* du 5/17 juin, des fouilles clandestines pratiquées aux environs d'Otchakoff, sur l'emplacement de la ville d'Olbia, ont donné des résultats encore plus beaux. L'article auquel nous empruntons ce qui suit commence par réclamer des mesures pour la protection des antiquités et l'interdiction des recherches n'ayant pour but que le gain. Ce sont des marchands d'Otchakoff qui, depuis longtemps, centralisent le commerce des objets antiques que l'on découvre dans les tombes d'Olbia. Le 28 mai dernier, le sous-commissaire de police d'Otchakoff, M. Selinsky, fut averti par un agent de police que trois habitants de la ville, MM. Hochmann, Lifchitz et Koulis, achetaient des antiquités trouvées à Paroutino (village sur l'emplacement d'Olbia) par des ouvriers travaillant sous la direction d'un certain Emelian Gritchenko — soi-disant à enlever les pierres d'un jardin potager. Le commissaire se rendit immédiatement à Paroutino et vit les objets chez l'épicier Saloniskine, qui, profitant d'une dispute entre les trois antiquaires, les avait achetés à Gritchenko. M. Selinsky mit les scellés sur les bijoux exhumés et fit promettre à l'épicier de les apporter au gouverneur d'Odessa dès qu'on les réclamerait. Les trouvailles en question paraissent être fort importantes. Il y a d'abord un collier en or, formé d'une chaîne d'écailles (?) très fines et orné d'un médaillon cylindrique avec décoration en filigrane. Sur le médaillon figurent quatre Bacchantes en relief: deux portent des thyrses, les deux autres ont les mains ramenées sur la poitrine. On signale, en outre, deux boucles d'oreilles rondes en or, également avec filigrane. La pendeloque d'une des boucles s'est conservée : c'est une demi-lune à laquelle sont accrochées, au moyen de chaînettes, plusieurs petites amphores (type qui s'est déjà rencontré à Koul-Oba). Deux bagues en or massif sont d'une conservation parfaite : sur l'une est gravée un Eros ailé marchant à droite, la main gauche levée, une baguette dans la main droite; devant l'Eros est gravée la lettre P; sur l'autre bague figure un Eros tenant un masque. Parmi les autres objets, mentionnons une feuille d'or mince, polie avec soin et arrondie à l'une de ses extrémités, à laquelle est attachée une sorte de nœud en fil d'or (sans doute un diadème); sept perles en or; un bracelet en argent ayant la forme d'un serpent à deux têtes. Des amis de Gritchenko prétendent que le même tombeau contenait des terres cuites, mais on n'a pu en trouver aucune trace.

Bien qu'évidemment due à une personne inexpérimentée, cette relation est intéressante. Otchakoff, nous le savons d'ailleurs, est un centre de la fabrication des antiquités fausses, mais c'est aussi certainement un des endroits où affluent les trouvailles authentiques de la région. On sait que la tiare du Louvre vient précisément d'Otchakoff; ce n'est pas un motif de la suspecter.

S. R.

Académie des Inscriptions

—

Séance du 28 août 1896

M. Heuzey a entretenu l'Académie des résultats de sa mission récente à Constantinople, d'où il a rapporté, pour le musée du Louvre, les monuments chaldéens que M. Paul Cambon, notre ambassadeur en cette ville, a obtenus de la générosité de S. M. I. le sultan Abdul Hamid.

Ces monuments, dont la plupart remontent aux plus lointaines origines de la civilisation asiatique, sont les suivants :

1° Un bétyle ou galet sacré autour duquel Ean nadou, le roi de la Stèle des Vautours, a inscrit la relation de son règne;

2° Une grande lance de bronze ou de cuivre, en forme de fer de lance de quatre-vingt-six centimètres de longueur, portant un lion gravé avec le nom d'un très ancien roi du pays de Kish;

3° Une tête de taureau en bronze, aux yeux incrustés de nacre et de lapis;

4° Deux fragments d'une stèle sculptée, dont l'inscription contient le nom de la ville d'Agadé;

5° Quatre grandes tablettes d'argile de la deuxième dynastie de la ville d'Our;

6° Un choix de vingt tablettes plus petites, mais d'un intérêt historique exceptionnel, qui fournissent, pour la première fois, plusieurs dates authentiques des règnes de Sargon l'ancien

et de son fils Naram-Sin, qui vivaient vers l'an 3800 avant notre ère.

« Il ne faut pas, dit M. Heuzey en terminant, pour apprécier le caractère et la portée du don fait par S. M. I. le Sultan, oublier que ces antiquités proviennent toutes des grandes découvertes poursuivies depuis seize ans par la France à Tello, dans la Chaldée, sous la direction de M. de Sarzec. Le Sultan a décidé qu'une part des meilleurs fruits de nos fouilles serait accordée à nos collections nationales. Sa gracieuse libéralité est donc en même temps un acte de haute équité envers la science française. »

M. Héron de Villefosse, président, félicite M. Heuzey des heureux résultats de sa mission et adresse les remerciements de l'Académie à MM. Paul Cambon et de Sarzec. Il ajoute que la compagnie témoignera aussi sa respectueuse gratitude à S. M. le Sultan, qui a si gracieusement offert ces précieux monuments à la France.

M. Oppert fait ressortir l'importance capitale de ces découvertes, remontant au trente-huitième siècle avant notre ère. S'appuyant sur des textes précis, il repousse l'identification avec Sargon Ier, d'un roi dont le nom ne peut se lire que Biagani-san-ères. Ce dernier a pu être le fils de Sargon Ier, et le prédécesseur immédiat de Naram-Sin, fils de Sargon.

M. Menant s'associe aux observations de M. Oppert, et rappelle qu'il les avait déjà développées dans un mémoire lu à l'Académie.

—

Séance du 4 septembre 1896

M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, explique et commente plusieurs inscriptions relatives à Gélon et à Hiéron, découvertes dans les fouilles pratiquées à Delphes. Il fait, en outre, passer sous les yeux de ses confrères une série de photographies de monuments figurés découverts dans ces mêmes fouilles et parmi lesquelles on remarque celle d'un groupe de danseuses.

—

Séance du 11 septembre 1896

Lecture est donnée d'une lettre par laquelle M. Homolle, directeur de l'École française à Athènes, remercie l'Académie de la subvention de trois mille francs qu'elle a bien voulu lui accorder sur les fonds de la donation Piot. Cette somme lui a permis de mener à bonne fin et de terminer la publication de M. de Ridder ayant pour titre : *Catalogue des bronzes de l'Acropole d'Athènes.*

M. Heuzey a offert, en hommage à l'Académie, le premier fascicule de l'ouvrage publié, sous sa direction, par M. de Sarzec, consul de France et correspondant de l'Académie, et intitulé *les Découvertes en Chaldée.*

M. Héron de Villefosse offre à l'Académie, au nom du R. P. Delattre, un volume intitulé : *Carthage. Nécropole punique de la colline Saint-Louis.*

Tout semble établir aujourd'hui que les nécropoles de la première Carthage étaient situées sur les collines placées entre la chapelle Saint-Louis et le Bordj-ej-Djedid.

Grâce aux travaux du Père Delattre, la lumière se fait de plus en plus sur les sépultures puniques de Carthage. Le mobilier des tombes, pour la plupart retrouvées intactes sous les fondations de la ville romaine, est très instructif; il nous fournit une foule de renseignements sur l'art, le commerce et même la religion des Carthaginois.

C'est en 1890 que l'infatigable correspondant de l'Académie a entrepris l'exploration de la nécropole située sur les flancs de la colline dite de Saint-Louis. Le présent travail renferme les procès-verbaux détaillés des découvertes faites à cette époque; il est illustré de vignettes et de planches qui, d'une manière très pratique, placent sous les yeux des lecteurs le résultat des fouilles.

Bijoux d'or et d'argent, objets d'ivoire ou de bronze, colliers en pâte de verre, vases et lampes de terre cuite, fragments d'œufs d'autruche rehaussés de couleurs, vases peints de fabrication grecque, offrent aux archéologues une série variée de sujets d'études. De nouvelles recherches faites sur le même point en 1892 et 1893 ont amené la découverte d'un édifice considérable auquel le R. P. Delattre a donné le nom de *maison byzantine;* c'est dans ce monument qu'il a retrouvé les débris d'un squelette de baleine. Il a pu déblayer une partie du mur de Théodose, ainsi qu'une suite d'absides paraissant défendre l'ancien et célèbre temple de Junon la Céleste. Enfin, il a attaqué une autre partie de la nécropole punique, où il a eu la bonne chance de découvrir plusieurs figurines en terre cuite d'un intérêt particulier, ainsi qu'une œnochoé en bronze doré, une des pièces les plus remarquables sorties du sol de l'antique Carthage.

Société des Antiquaires de France

—

Séance du 9 septembre 1896

Le Président de la Société Nationale des Antiquaires de France fait part à ses confrères des dispositions testamentaires de M. A. Prost, ancien membre de la Société. Ce savant a fait à la Société un legs particulier de 100.000 fr., exempt de tous droits, pour l'aider dans ses publications. Cette donation est faite à la condition suivante : « La Société publiera, chaque année, un recueil contenant des travaux sur l'histoire de Metz et des pays voisins. »

La Société a accepté avec reconnaissance le legs de M. Prost et les conditions qui l'accompagnent.

CORRESPONDANCE DE HOLLANDE

—

Une exposition d'aquarelles d'artistes hollandais contemporains vient d'être organisée à Rotterdam par le *Club des Beaux-Arts*, qui non seulement lui a très libéralement offert l'hospitalité de ses salons, mais a voulu laisser aux artistes invités le choix des œuvres qu'ils voulaient envoyer. On ne peut qu'applaudir à une si louable initiative et souhaiter plein succès à cette exposition qui, inaugurée le 5 septembre dernier par le bourgmestre de la ville, doit durer jusqu'à la fin du mois.

Presque en même temps, le 8 septembre, à l'occasion du trois centième anniversaire de la naissance de Constantin Huygens, s'ouvrait, au Musée municipal de La Haye, une exposition consacrée à tous les souvenirs se rapportant à la famille Huygens, qui, mêlée de près, pendant plus d'un siècle, à la période la plus brillante de l'histoire de la Hollande, a si puissamment contribué à sa gloire, en lui fournissant des hommes d'Etat qui étaient en même temps des littérateurs, des artistes ou des savants. Cette exposition très complète renferme à la fois des manuscrits d'ouvrages de Constantin Huygens, des fragments de la correspondance très étendue qu'il entretenait avec les personnages les plus illustres de son temps, des livres, des tableaux, des dessins, des gravures et un assez grand nombre d'instruments de physique ou d'astronomie construits d'après les indications de Christian Huygens ou ayant servi à ses découvertes. A l'exemple de S. M. la Reine-Régente des Pays-Bas, qui a très largement laissé puiser dans ses archives, dans sa bibliothèque et dans ses collections, tous les possesseurs d'objets qui, à un titre quelconque, rentraient dans le programme tracé par la commission ont répondu avec le plus généreux empressement à son appel, et c'est grâce à son zèle et à son dévouement que cette exposition, très originale et très variée, offre aujourd'hui un intérêt vraiment exceptionnel. Ce n'est pas une famille seulement, c'est toute une époque qui revit dans cette patriotique restitution du passé, et l'historien, l'artiste ou le simple curieux y trouveront ample matière à leurs observations et à leurs études.

E. M.

CORRESPONDANCE DE SUISSE

—

NOTES SUR L'ART A L'EXPOSITION NATIONALE SUISSE A GENÈVE EN 1896

II

Architecture moderne

Les trois nationalités qui habitent la Suisse et leurs goûts différents ont placé les architectes, chargés d'ériger les bâtiments de l'Exposition, dans des conditions assez spéciales pour que la manière dont ils ont su répondre à ce que l'on demandait d'eux mérite que nous en parlions.

Genève ne disposait nulle part d'un espace assez vaste pour réunir tous les bâtiments de l'Exposition. On a dû les répartir sur quatre emplacements différents, mais on les a si habilement reliés par des galeries, des plantations et par le tramway électrique, que le visiteur n'en éprouve aucun inconvénient. La variété et l'imprévu qui en résultent sont, au contraire, devenus une source d'agrément. Toutefois, en deux endroits seulement, on a pu conserver de grands espaces libres, offrant des vues d'ensemble importantes : c'est dans les jardins formant l'exposition d'horticulture, et qui s'étendent devant les bâtiments des machines agricoles sur la rive gauche de l'Arve, d'une part, et dans le parc des Beaux-Arts, de l'autre. Ce dernier, avec le grand palais qu'il renferme, sert d'entrée monumentale et de façade pour toute l'Exposition.

Cependant, avant de parler de ce dernier, nous voudrions citer d'abord le *Pavillon des machines agricoles*, par M. Brémond, construit dans le caractère chalet et dont les entrées sont surmontées, au-dessus de la toiture, de flèches larges et surbaissées à deux étages d'un aspect agréablement rustique ; puis le *Palais de l'Industrie*, où M. de Morsier, avec des planches apparentes simplement rabotées, a su donner aux parois fermées reliant les arcades des grands passages, grâce à un système bien compris de pilastres groupés et à un entablement presque rudimentaire, un aspect de sobriété voulue, mais nullement pauvre, très approprié à une construction provisoire. Citons aussi l'imposante *Halle des Machines*, dont la construction très simple fait honneur à M. Edw. Phelps.

Le parc des Beaux-Arts, installé sur la plaine de Plainpalais, a la forme d'un losange allongé. Le palais des Beaux-Arts se compose d'une partie centrale installée à l'un des angles obtus, et de deux ailes qui suivent les côtés de l'enceinte et semblent ainsi, grâce au grand angle qu'elles forment, accueillir les visiteurs à bras ouverts. Le palais et l'avenue d'entrée qui lui fait face sont dus au talent de M. Bouvier, de Neuchâtel.

On pénètre dans l'enceinte du parc par une avenue en face du palais des Beaux-Arts, flanquée à chaque extrémité de deux pylones et bordée par les devises des 22 cantons. La disposition est si originale que l'on a de la peine à la décrire en termes architectoniques usuels. Ce ne sont pas des mâts vénitiens, ni même des pilastres carrés destinés à porter une figure ou un emblème : ce sont de véritables pans de murs étroits et élancés, surmontés chacun de son toit particulier en tuiles, couronné de ces épis en forme de poinçon avec une seule boule qui conviennent si bien aux grandes lignes simples des châteaux suisses. Ces toits saillants constituent en quelque sorte des « symboles de maisons ». Comme décoration principale, on y a peint les oriflammes des cantons qui, accompagnés de cordons et glands en relief, recouvrent, dans leur moitié supérieure, toute la largeur de ces façades élémentaires ou symboliques.

Il semble que l'architecte ait voulu dire par ce double front de vingt-deux toits serrés, mais parfaitement isolés et formant la haie à l'entrée même de cette grande manifestation collective, que pour la Suisse, malgré tous les sacrifices nécessaires à l'unité fédérale, le canton et sa bannière seront toujours son premier vrai « *Heim* ».

L'effet original, gai et charmant de cette « avenue fédérale » produit, dès l'entrée, une impression de variété dans l'unité qui correspond assez bien au caractère de la Confédération helvétique. Ces propylées, d'ailleurs, donnent au visiteur, en quelque sorte, « la note » de l'Exposition nationale. En encadrant la première vue qu'il a du portail central de l'Exposition, ils en relèvent la valeur.

Cette impresssion initiale heureuse, obtenue en somme à peu de frais, accompagne ensuite le visiteur dans le parc des Beaux-Arts et donne plus de cohésion aux différentes constructions, parfois assez espacées.

Mais c'est sur le palais des Beaux-Arts, que l'effort architectonique principal s'est concentré, car cet édifice, de dimensions considérables, joue,

en quelque sorte, le rôle de façade monumentale et d'entrée d'honneur à toute l'Exposition.

Il ne serait pas facile de désigner le style auquel ce bâtiment se rattache. Le visiteur profane trouvera, non sans raison, qu'il n'a rien de foncièrement helvétique. Cette impression n'est juste que lorsque l'on compare cette composition à des monuments du passé en Suisse, car, au contraire, ce style reflète très bien le caractère de la civilisation moderne en ce pays à la fois cosmopolite et très national. Pour ma part, je ne puis que rendre un hommage très sincère au talent avec lequel M. Bouvier s'est acquitté de cette tâche, plus difficile en Suisse, peut-être, que partout ailleurs.

Ici, en effet, les monuments du passé n'offraient aucun type de construction de dimensions suffisantes, ou le caractère analogue, auquel l'architecte aurait pu se rattacher. D'autre part, la Suisse, tout en demeurant fortement attachée à son patrimoine historique, est une nation essentiellement moderne, et dont les intérets, dans tous les domaines de l'activité humaine, s'étendent bien au delà de ses étroites frontières sur les cinq parties du monde. Il ne lui était donc nullement interdit, dans une circonstance destinée à mettre surtout en relief toutes les branches de sa vie moderne, de se servir d'éléments nouveaux et parfois étrangers, mais devenus en quelque sorte la propriété collective de la civilisation contemporaire, et que l'enseignement de professeurs illustres du Polytechnikum de Zurich a parfois pu contribuer à développer.

Il fallait enfin, si possible, rappeler en quelque sorte les goûts si différents et si tranchés des trois nationalités confédérées : allemande, française et italienne qui chacune avait le droit de se sentir chez elle.

On voit que la tâche compliquée qui incombait ici à l'architecture n'était nullement facile, et, sans connaître les projets des huit autres concurrents, il est permis de féliciter M. Bouvier de la manière dont il a su répondre à un tel programme. Celui-ci appelait une solution qui devait non seulement satisfaire aux conditions matérielles et de *raison* nécessaires pour recevoir et abriter les objets d'art, — il fallait qu'il exprimât, en outre, et d'une façon presque indépendante, une série de sentiments et d'idées d'un ordre essentiellement idéal, psychologique et historique.

La partie centrale du monument symbolise l'entrée et la porte d'honneur de toute l'Exposition. Entre deux pavillons blanchis à la chaux, décorés de peintures et surmontés de loggias carrées, ouvertes par quatre arcades surbaissées et formant pavillons, se présentent les trois entrées offrant en quelque sorte une porte triomphale. Au-dessus de celle du milieu, plus large que les autres et en arrière, s'élève une tour imposante de 50 mètres, rappelant, par sa silhouette, les grandes portes de la ville de Berne.

Cette partie de l'édifice renferme le vestibule et le *hall central*. C'est d'ici que partent, à droite et à gauche, les deux ailes destinées à l'exposition des œuvres d'art proprement dite. Au milieu de chacun de ces bras se trouve une entrée monumentale, accompagnée de peintures et de clochetons élancés et surmontée également d'une tour ou pavillon abritant des horloges, où les heures sont frappées par de grands martinets. Tout le long des ailes s'étend une galerie ouverte du côté du parc, formant promenoir. Elle est supportée par des piliers carrés, espacés, décorés de peintures, et couronnés, au-dessus du toit, de pinacles de formes particulières abritant les écussons des cantons.

Les deux entrées des ailes, quoique assez éloignées, se groupent avec l'entrée centrale de manière à former une seule composition imposante. La grande entrée centrale, avec son couronnement, les pavillons à loggia largement ouverte qui l'accompagnent, rappellent vaguement ces entrées monumentales de certaines mosquées de l'Inde et de la Perse ou de Samarkande et impriment à tout l'ensemble un caractère de fantaisie et de fête en rapport avec la destination. La forme des toits, par contre, empruntée aux tours ou aux pignons de la Suisse allemande, ramène habilement et d'une manière originale, la note nationale. Le choix de tuiles anciennes à la patine douce entremêlées de tuiles vernissées formant dessins, les écailles en fer-blanc auxquelles la rouille a donné des tons dorés charmants rehaussés par quelques dessins peints, produisent dans les parties hautes une polychromie très heureuse. Dans le bas, les parties simulant la maçonnerie sont blanchies à la chaux et se combinent avec des parties en bois, comme on le voit dans les constructions de l'Engadine ou dans les chalets, sur le versant tessinois des Alpes.

Ces surfaces blanches des piliers ou des panneaux accompagnant les portes sont ornées de peintures décoratives représentant des figures d'anciens Suisses ou des grandes compositions symbolisant l'Alpe et le Jura, le travail à la ville et le travail aux champs. Dans les parties hautes, les surfaces blanches sont décorées d'ornements polychromes rappelant les faïences d'Orient. Si l'on joint à tout cela les couleurs des écussons, on obtient un ensemble d'un effet extrêmement gai et généralement harmonieux, qui, grâce aux lignes des toits, des arcades, et des hautes loggias des pinacles se découpant sur le ciel ou la verdure de grands ormeaux, composent un tout d'une fantaisie vraiment charmante. Grâce aux formes des détails choisis pour exprimer ces idées on a réussi peut-être à y introduire la note, « nationale » d'une manière plus accentuée que dans aucune des grandes expositions universelles.

A celles de 1867 et de 1878, à Paris, le pavillon des Beaux-Arts et surtout la façade suisse de la rue des Nations dues au talent d'un architecte suisse établi à Paris, le regretté M. Jæger, avaient en quelque sorte indiqué une tendance analogue pour chercher à exprimer dans des constructions de ce genre le caractère suisse. Il me semble que M. Bouvier et la Commission de l'Exposition ont été heureusement inspirés en persévérant dans cette voie.

Si, en outre, nous disons en passant que l'architecte s'est souvenu ici de quelques motifs vus aux Expositions universelles de Paris, ce n'est pas pour lui en faire un reproche : l'emploi qu'il en a fait est assez différent, la transformation du détail assez complète pour que ces emprunts ne servent qu'à mettre en relief son talent personnel et sa liberté architectonique. Et si, d'autre part, on était tenté de trouver peut-être telle saillie de corniche un peu forte ou angu-

leuse, ou telle figure décorative un peu grande de dimension, ou de voir un peu d'exubérance dans la partie supérieure de la décoration des trois portes centrales, il faut en voir la cause, sans doute, dans le côté provisoire de l'œuvre et dans le désir de marquer que le caractère de l'architecture suisse ne pouvait pas avoir tout à fait l'élégance que l'on enseigne dans les ateliers parisiens.

Le village suisse, enfin, mérite que l'on en dise un mot. Composé de reproductions en fac-similé obtenues par des moulages d'une série de maisons d'époques et caractères différents, celles-ci ont été groupées avec une entente de l'harmonie et du pittoresque vraiment surprenante, qui mérite tous les éloges.

Quant au paysage de caractère alpestre que l'on a réussi à reproduire ici, il y a là, croyons-nous, quelque chose de nouveau à ajouter à l'art du « jardin anglais ». C'est la nature même, réelle ou réaliste dans le meilleur sens du mot. La paroi de rocher, la cascade, le torrent aux eaux transparentes qui coule sur son lit de cailloux, les clôtures, les troupeaux, etc., y produisent des impressions qui, pour un moment, font oublier qu'on ne se trouve pas au milieu des hauts alpages.

Henry de GEYMULLER.

CORRESPONDANCE D'ITALIE

GÊNES. — La Société promotrice des Beaux-Arts ouvrira sa 43e exposition au mois de mars prochain, dans le Palazzo Bianco, légué par la duchesse de Galliera en vue d'un semblable usage. Le règlement contient une clause qu'il est bon de signaler, car l'exemple pourrait être suivi : Pour être admis, les ouvrages doivent être d'artistes italiens et *appartenir à leurs auteurs*. Il y a là une idée pratique qui ne peut que tourner au profit des artistes.

MILAN possède un musée de plus : *Il Museo del Risorgimento Nazionale*, installé au Castello Sforzesco. Il n'est pas destiné à recevoir des œuvres d'art de la Renaissance, mais des objets historiques se rapportant à la rénovation de l'Italie; c'est une collection patriotique conçue dans l'esprit de l'ancien musée des Souverains au Louvre.

NAPLES. — M. de Prisco, le propriétaire du domaine de Bosco Reale, où a été trouvé le trésor acheté par M. E. de Rothschild et donné au musée du Louvre, a été traduit devant le préteur de Bosco-Trecase pour violation d'un décret bourbonien sur les fouilles et l'exportation des objets d'art. Le magistrat a prononcé une sentence de non-lieu.

PISTOIA. — Pendant la *funzione dei Natale*, un incendie s'est déclaré dans l'église San Paolo, une des plus ancienne de Pistoia. Le feu a épargné les sculptures exécutées, vers 1350, par Jacopo da Pistoia et le plus important tableau de Fra Paolino da Pistoia, élève de Fra Bartolommeodella Porta (1475-1517). Le maître laissa à son élève et ami un grand nombre de dessins, dont Fra Paolino nous a parlé; de là une confusion assez fréquente entre les peintures des deux maîtres; toutefois, *La Madone et les Saints* de San Paolo sont bien de Fra Paolino.

Jusqu'à présent, croyons-nous, les décorations murales du XIVe siècle, exclusivement composées de motifs d'ornement, ont été fort rarement signalées; on en connaissait une à Pistoia, dans l'église San Jacopino; récemment, on en a découvert une autre dans la même ville, dans l'église San Domenico, bâtie de 1250 à 1380. Ce sont des ornements avec des étoiles et des créneaux, des rosaces et des losanges; l'ensemble est d'un effet décoratif fort intéressant.

RAVENNE. — Les travaux de conservation des anciens monuments ont été commencés par l'isolement complet du célèbre et magnifique mausolée de Galla Placidia, construit au Ve siècle.

VENISE — Il existe dans les magasins du Palais ducal une quarantaine de vieux tableaux d'un intérêt spécial pour les coutumes de la cité et dont quelques-uns montrent des édifices disparus. Ces ouvrages vont être réparés et exposés au Musée archéologique.

G.

REVUE DES REVUES

= **L'Ami des Monuments et des Arts,** (1896, t. X, n° 55). — Compte rendu, par M. A. Ballu, des dernières découvertes faites à Timgad, en Algérie.

= Renseignements donnés par M. Ch. Normand sur la maison d'Ango, à Dieppe, accompagnés de plans des caves et des restes de cette maison.

= Suite du travail de M. Ch. Normand sur le Château Neuf de Saint-Germain-en-Laye.

X **Notes d'Art et d'Archéologie** (juillet et août). — Nous relevons dans ces deux numéros (qu'illustrent des reproductions d'après les tableaux de MM. Sabatté, Brunet, Rouault, Fauret, Béronneau, Duvent, exposés aux Salons) des notes de M. Aman Jean : *A propos du Salon de Londres;* — un article de M. P. J. Itier sur la collection de médailles de M. Bouisson, léguée au Musée de Montpellier; — une intéressante notice de M. Vincent-Darasse sur *Camille Saint-Saëns;* — une autre, de M. J. Ch Pavie sur *Le Musée de la Ville de Paris*, installé récemment au Palais de l'Industrie, — et le début d'une étude de M. P. Bourdais sur San Lorenzo de Vérone (1 gravure).

— **L'Athenæum** du 11 juillet dernier renferme une intéressante étude critique de notre savant collaborateur M. E. Müntz sur l'*Atelier de Raphaël et l'auteur des cartons du South-Kensington Museum*, en réfutation d'un récent ouvrage de M. Dollmayr, conservateur du musée impérial de Vienne, où celui-ci a dépossédé Raphaël, au profit de ses élèves, d'une série de pages célèbres jusqu'ici attribuées au maître, attribuant, entre autres, les cartons des tapisseries des *Actes des Apôtres* à Gian Francesco Penni, surnommé « *il Fattore* », qu'il enrichit, par surcroît, de plusieurs tableaux de Raphaël et des cartons des

tapisseries reproduisant des *Scènes de la vie de Jésus-Christ*, au musée du Vatican, regardées jusqu'ici comme l'œuvre de diverses mains. Par contre, M. Dollmayr donne à Raphaël deux tapisseries du Garde-Meuble de Paris, le *Triomphe de Vénus* et le *Triomphe de Bacchus*.

M. E. Müntz s'élève avec force contre les tendances de cette nouvelle école critique qui semble avoir pour principe, dit-il, « d'appauvrir les riches pour enrichir les pauvres » et de « bouleverser sans cesse toutes les attributions », et il oppose aux affirmations de M. Dollmayr une argumentation serrée qui rassurera les admirateurs de ces œuvres injustement contestées.

V **Magazine of Art** (septembre 1896). — Ce numéro contient seize pages additionnelles consacrées à la mémoire de sir J. E. Millais. M. H. Spielmann, sans réussir à nous faire oublier les belles études de M. Armstrong sur le peintre défunt, nous donne ici un éloquent exposé du *curriculum vitæ* de ce dernier. Le critique revendique pour Millais la quantité d' « *uncompromising Englishman* » que nous lui accordons de bon cœur, et nous semble avoir une indulgence légèrement exagérée pour les dernières œuvres de l'académicien, aux dépens de la période originale, marquée par des tableaux qui sont pourtant si typiques.

V Étude de M. R. Walker sur M. E. Bough, qu'on range dans l'école des paysagistes écossais et qui fut préoccupé, tiré à quatre chevaux, par le ressouvenir des maîtres du passé, tels que van der Neer, Turner, Claude Lorrain, etc. Une exposition de son œuvre, ouverte récemment à Carlisle, était incomplète et comptait 184 numéros.

— **Indicateur d'antiquités suisses** (juin 1896). — MM. B. Reber et J. Heierli décrivent des objets en bronze (bracelets, fibules, etc.) découverts à Sion et à Schlatt (Thurgovie). Une planche hors texte reproduit les objets les plus intéressants.

— Fin de l'article de M. Robert Durrer sur le château de Sarnen et son histoire.

— M. J. Zemp étudie, au point de vue des miniatures dont ils sont ornés, trois manuscrits d'origine suisse de la *Chronique universelle* de Rudolf von Ems, qui remontent, les deux premiers au XIVe siècle et le troisième à 1411, et qui sont conservés aux bibliothèques de Saint-Gall, de Zurich et de Berlin ; il constate entre eux une parenté inconstestable sous le rapport de la composition des miniatures.

— M. J. R. Rahn décrit des fragments de vitraux portant des fleurs et des devises datant du XVIIIe siècle, qui se trouvent dans une auberge près de Neuwirth (Thurgovie).

— MM. F.-A. Zettar-Collin et J. Zemp nous donnent une longue et intéressante notice biographique sur un peintre-graveur suisse peu connu et qui n'a été encore l'objet d'aucune étude complète, Gregorius Sickingen, de Soleure (1558-1616 ?). Ses principaux travaux sont des *ex-libris*, des illustrations pour la *Chronique de Bâle de Christian Wurstisens*, des vues peintes ou gravées des villes de Fribourg en Suisse, de Fribourg en Brisgau, de Soleure et de Berne, des décorations d'édifices, quelques tableaux, aujourd'hui disparus, une série de porte-étendards des cantons suisses gravés sur cuivre et restés inachevés ; enfin quantité d'écussons pour le livre généalogique de la confrérie de Saint-Luc de sa ville natale ; ce fut là sa dernière et sa meilleure œuvre. Au dire de ses biographes, ses compositions sont trop souvent superficielles et peu soignées, ses figures sont mal dessinées et ses paysages manquent de poésie ; il réussit mieux dans ses vues de villes ; mais, comme beaucoup de ses compatriotes, il excelle dans les compositions ornementales et les dessins d'armoiries. De plus il a le mérite d'avoir été un des premiers graveurs suisses.

P **Kunst für Alle** (1er août). — A l'occasion du 10e anniversaire de la mort de Piloty, M. F. Pecht consacre à ce peintre, qui eut une si grande influence sur l'école de Munich, une étude accompagnée de nombreuses reproductions hors texte et dans le texte.

P (15 août et 1er septembre). — Critique, par M. Fr. Pecht, de l'Exposition annuelle de l'Association des Artistes de Munich, qui s'achève en ce moment (avec plusieurs planches de reproduction dans le texte).

P Dans le dernier de ces fascicules, article sur *l'Art suisse à l'Exposition nationale de Genève*, par M. K. L. Born.

O **Allgemeine Kunst-Chronik** (1896, 10e livraison). — Etude de M. R. Berger sur une artiste allemande, Mme Minna Stock, peintre d'animaux et de paysages (avec seize reproductions).

O (11e livraison). — Compte rendu de l'exposition des Beaux-Arts à l'Exposition millénaire de Budapest.

O Article de M. G. Gugitz sur l'art de l'affiche et ses principaux représentants.

+ **Die Kunst-Halle.** — Les derniers numéros de cette petite revue berlinoise bimensuelle, récemment fondée, contiennent d'intéressantes études sur toutes sortes de sujets artistiques : une dissertation de M. le professeur J. Sepp sur *l'Influence de l'art sur la religion et la vie des peuples ;* des biographies du sculpteur viennois Tilgner, décédé il y a quelques mois, et du portraitiste allemand L. Horovitz ; des critiques de l'Exposition internationale de Berlin, des Salons de Munich ; des articles sur des questions de droit artistique, etc., sans compter des correspondances et nouvelles de l'Allemagne et de l'étranger.

Chaque numéro est accompagné d'une photogravure hors texte.

BIBLIOGRAPHIE

Pictures in the National Gallery, with descriptive text, by Ch. Eastlake. Gr. in-4°. Frantz Hanfstængl, Munich, 1896.

Handzeichnungen alter Meister im kœniglichen Kupferstichkabinet zu Dresden, herausgegeben und besprochen von K. Wœrmann, Direktor der kœnig. Gemælde-Galerie. In-fol. F. Hanfstængl, Munich, 1896.

Alors qu'un peu partout en Europe, et notamment en France, les éditeurs semblent de moins

en moins disposés à entreprendre l'impression de ces ouvrages de luxe qui, il y a une trentaine d'années, se succédaient presque sans trêve, la maison Hanfstængl, de Munich, poursuit avec la plus louable activité les belles publications qui ont déjà rendu son nom si justement célèbre. Après les deux volumes consacrés au Musée royal de La Haye et au Rijksmuseum d'Amsterdam, après l'important ouvrage sur la Galerie de Dresde dont nous signalions l'an dernier aux lecteurs de la *Gazette* les premières livraisons, voici qu'elle commence à faire paraître dans les mêmes conditions une étude sur la National Gallery due à M. Ch. Eastlake, conservateur de cette collection, étude accompagnée de nombreuses et excellentes héliogravures d'après les tableaux les plus remarquables de ce musée. Les deux premières livraisons que nous avons sous les yeux traitent de l'école italienne, et l'on sait quelle est la richesse particulière de la National Gallery en œuvres de cette école. Parmi les illustrations données soit dans le texte, soit hors page, nous citerons comme tout à fait irréprochables le *Couronnement de la Vierge* d'Orcagna, l'*Annonciation* de Filippo Lippi, la curieuse composition du *Rapt d'Hélène* par Benozzo Gozzoli, la *Sainte Famille* et le *Portrait* d'Andrea del Sarto, *Mars et Vénus* ainsi que la *Vierge et l'Enfant Jésus* de Botticelli, le *Portrait de jeune homme* de Franciabigio, etc.

En même temps, la maison Hanfstængl entreprenait une autre publication non moins intéressante, celle des dessins des maîtres anciens que possède le Cabinet royal de Dresde, sous la direction de l'aimable et savant conservateur de la Galerie de peinture de cette ville, M. Karl Wœrmann, bien connu par son *Histoire du Paysage* et par son *Histoire générale de la Peinture*. Ces reproductions de dessins des maîtres sont particulièrement précieuses pour l'histoire de l'art. Qu'il s'agisse, en effet, de simples études d'après nature ou d'esquisses faites en vue d'œuvres plus importantes, elles nous permettent de pénétrer plus avant dans l'intimité des grands artistes, puisqu'elles nous montrent tour à tour quels côtés de la réalité les ont frappés le plus vivement ou les phases diverses par lesquelles a passé successivement leur pensée avant d'être fixée par eux dans la forme définitive qu'elle devait recevoir. Peut-être aurait-on pu se montrer plus sévère dans le choix des dessins reproduits, et quelques-uns ne nous paraissent pas mériter cet honneur. C'est en pareille matière surtout qu'il convient de n'offrir au public que ce qui est excellent. Mais sous la réserve de cette légère critique, il n'y a que des éloges à faire à la qualité même de ces reproductions, qui sont de tout point parfaites.

A côté d'une admirable étude de Jan van Eyck exécutée d'après un homme âgé, dont le Musée de Vienne possède le portrait peint par l'artiste, nous aurions à mentionner ici de nombreux facsimilés d'après les œuvres les plus variées des diverses écoles. Nous nous contenterons de citer l'étude d'un *Enfant nu* et celle d'un *Ange tenant en main une boule* par Fra Giovanni da Fiesole; une *Vierge*, de Lorenzo di Credi; un *Jeune homme* et un *Apôtre*, de Raffaellino del Garbo; des hommes nus étendus par terre dans diverses attitudes, avec des raccourcis très hardis et des musculatures très savamment précises, superbe dessin de Luca Signorelli; un *Portrait d'homme* au fusain, d'un modèle très large et d'une physionomie très vivante, autrefois attribué à Aldegrever, et qui est de la meilleure époque d'Albert Dürer; deux de ces images macabres auxquelles s'est si souvent complu l'art allemand: *Der Tod als Stœrer*, de H. Baldung Grien, et *Der Tod als Würger*, signé du monogramme d'un artiste peu connu, Herman Tom King et daté de 1550.

Cette liste, que nous pourrions facilement étendre, suffit à donner l'idée de l'intérêt d'une publication qui nous paraît bien faite pour ajouter encore à la légitime réputation de M. Fr. Hanfstængl, fondateur de l'important établissement qu'il continue à diriger à Munich et qui, par les progrès incessants dont il est le promoteur, a contribué si puissamment à répandre dans toute l'Europe la connaissance et l'admiration des chefs-d'œuvre de l'art.

E. M.

Kleine Galeriestudien, von Dr Theodor von Frimmel. Neue Folge: **IV. Gemælde in der Sammlung Albert Figdor, in Wien.** Leipzig, G. H. Meyer, 1896. In-12, ill.

Continuant ses utiles et intéressantes études sur les petites galeries allemandes peu connues et qui, parfois cependant, renferment des œuvres remarquables, M. Th. von Frimmel, dont le nom est familier à nos lecteurs, consacre aujourd'hui un fascicule à la collection de M. Albert Figdor, de Vienne. Ce n'est pas, il est vrai, la partie la plus importante du cabinet de cet amateur, si riche en sculptures, objets d'art, tapisseries, etc. Mais, toutefois, elle contient plusieurs œuvres intéressantes: quelques Primitifs italiens et allemands, un beau *Portrait d'homme* de l'école milanaise, une *Crucifixion* très curieuse, attribuée par M. Th. von Frimmel à Geertgen van Haarlem, des études de têtes, par Q. Massys, deux œuvres de Cranach le Vieux (une *Sainte Élisabeth de Hongrie* et une *Lucrèce*), etc.

Quatorze reproductions en photogravure accompagnent la notice historique et artistique de M. Frimmel et permettent d'apprécier les plus belles de ces œuvres.

NÉCROLOGIE

L'art français vient de faire une perte douloureuse en la personne de M. **Henry-Louis François**, sculpteur et graveur en pierres fines, qui a succombé à une attaque de paralysie.

M. Henry François était âgé de cinquante-six ans à peine. Élève de Bonnat, puis de Chapu, il avait trouvé sa voie définitive dans la gravure sur camée et sur onyx. Il avait obtenu aux Salons une deuxième médaille en 1882, une première médaille en 1883, une médaille d'or en 1889, et avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1888. Ses principales œuvres sont au Luxembourg, et tous les amateurs d'art connaissent bien: la *Vénus sortant de l'onde*, *l'Amour filial*, *Sapho*, *Andromède* et *Céphale et Procris*, ces œuvres ingénieuses et délicates.

Certaines des pierres gravées par François va-

lent de grands bas-reliefs ; une *Sapho*, une *Bacchante*, signées par lui, avaient cette belle allure antique qui manque si cruellement dans les camées modernes et qui, dans l'espace de quelques pouces, doit enserrer des lignes sculpturales, nobles et pures.

—

Nous apprenons la mort de M. **Charles Marionneau**, membre correspondant de l'Institut, membre et ancien président de l'académie de Bordeaux.

M. Marionneau, élève de Drolling, avait exposé des tableaux aux divers Salons de 1849 à 1865, et s'était ensuite consacré aux études archéologiques et historiques et à la critique d'art. Ses deux principales publications sont des études sur Victor Louis, architecte, et sur le peintre Brascassat. M. Marionneau était âgé de soixante-treize ans. Il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur à l'occasion du centenaire de l'Institut.

—

Nous apprenons un peu tardivement la mort de M. **Gaston Cougny**, ex-professeur d'histoire de l'art dans les écoles municipales de Paris, et auteur de divers ouvrages sur l'enseignement de l'art.

—

La science historique et archéologique a fait une perte sensible dans la personne du célèbre savant berlinois **Ernest Curtius**, mort dernièrement, âgé de quatre-vingt-deux ans. De 1844 à 1849 il dirigea, en qualité de précepteur, les études du prince héritier de Prusse, celui qui fut plus tard l'empereur Frédéric III ; c'est à son influence qu'était dû le goût très vif dont ce prince a fait preuve pour l'art antique et l'intérêt avec lequel il a suivi toute sa vie les travaux archéologiques des savants allemands Schliemann, Dœrpfeld, etc., qui ont abouti aux découvertes d'Hissarlik, de Pergame et d'Olympie. Le professeur Curtius laisse des écrits estimés, entre autres, une œuvre capitale sur *l'Acropole d'Athènes*, une description du *Péloponèse* et d'importants mémoires sur les *Fouilles d'Olympie*. Curtius était membre associé étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

—

Le sculpteur allemand **Erdmann Encke**, membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, est mort à Potsdam. Il est l'auteur de la statue de la reine Louise, érigée au Thiergarten.

—

On annonce aussi la mort, à Würtzbourg, d'un publiciste anglais de valeur, sir **Joseph Crowe**, connu, dans le domaine esthétique, par plusieurs ouvrages sur l'art, publiés en collaboration avec M. G. Cavalcaselle : notamment une *Étude sur les peintres flamands*, une *Histoire de la peinture italienne*, des *Biographies de Titien et de Raphaël*. Il est aussi l'auteur d'un volume de mémoires : *Trente-cinq ans de ma vie*.

Le 20 août dernier mourait, dans un coin perdu de Suisse, **Julius Lange**, écrivain d'art et esthéticien danois qui n'a pas été sans exercer, par la plume et la parole, une réelle influence sur le développement du sentiment artistique en son pays. Il connaissait à merveille les modèles classiques et en faisait l'objet d'un cours critique à Copenhague — tout en marchant délibérément avec les partisans des doctrines émancipatrices appliquées à l'art même.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Province

Reims : Exposition de la Société des Amis des Arts, jusqu'au 2 novembre.

Étranger

Dresde : Exposition internationale des Beaux-Arts, du 1er au 30 septembre.

Louvain : Exposition des Beaux-Arts.

Würtzbourg : Exposition de tableaux et de gravures de J.-B. Tiepolo.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Province

Angers : Exposition, du 8 novembre 1896 jusqu'en janvier 1897. Dépôt des œuvres, à Paris, chez Denis et Robinot, 20, rue Chaptal, avant le 20 octobre.

Nantes : Exposition de la Société des Amis des Arts, du 30 janvier au 14 mars 1897.

Étranger

Anvers : Exposition de la Société royale d'encouragement des Beaux-Arts, du 15 mars au 12 avril 1897. Demandes d'admission, avant le 15 février. Envois avant le 1er mars.

Rotterdam : Exposition d'Art nouveau, du 11 octobre au 3 novembre.

CONCOURS OUVERTS

Dijon : Concours de Paysage, réservé aux peintres bourguignons. — Sujet : site bourguignon, peint à l'huile, d'après nature, sur toile dite de 20 et encadrée. Envois, avant le 15 octobre, au Palais des États. Exposition des œuvres, du 1er au 10 novembre.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

Maisons à Paris **RUE** de la **MARE** 54, 56 et rue Savies, 2 et 4 (angle). C^e 380^m. Rv. 3.270 f. M. à p. 25.000 f. Adj s. 1 enc. ch. not. Paris 29 sept. 96. M^e Hussenot, not., 395, r. des Pyrénées.

L'Administrateur-gérant : J. Rouam.

Paris — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart

N° 2. — 1897. BUREAUX : 8, RUE FAVART 9 Janvier.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent* ***gratuitement*** *la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

AVIS A MM. LES ABONNÉS

ÉDITION DE GRAND LUXE

A l'occasion des renouvellements d'abonnement pour 1897, un certain nombre de souscripteurs ayant changé l'édition ordinaire pour l'édition sur papier Japon, nous avons dû augmenter ce tirage spécial.

Nous rappelons que le prix de l'abonnement à l'**Édition de grand luxe** est de 100 francs.

PROPOS DU JOUR

Voici le chauvinisme germanique qui se réveille et proteste contre les achats de la Galerie nationale de Berlin, ces tableaux de l'école française moderne, dont nous avons signalé (1) l'introduction officielle dans ce musée. Le peintre Anton von Werner vient de terminer un portrait du feld-maréchal de Moltke, qui fera courir les patriotes, et de signer une mercuriale sur l'acquisition des tableaux étrangers dans la *Presse libre* de Munich. Le ton de cette dernière est tragique : « Toute conscience est-elle perdue ? » se demande le Directeur de l'Académie, en voyant la peinture française et écossaise pénétrer dans le sanctuaire qui devrait être réservé aux seules œuvres allemandes, aux seules productions des écoles allemandes exemptes de toute influence extérieure, et cela au moment où la critique allemande elle-même se permet de traiter, parfois avec irrévérence, Kaulbach et sa descendance. A la vérité, M. A. von Werner a mieux développé sa thèse dans ses discours et ses livres précédents : il est hostile à tout déplacement des artistes allemands, et voudrait qu'on interdît l'entrée de Berlin à toute œuvre d'art étrangère ; c'est un cordon sanitaire qu'il feint de réclamer ; c'est, en réalité, la concurrence qu'il redoute et qu'il stigmatise dans ses manifestes. Proposée par le Ministre des cultes et approuvée par l'Empereur, la récente emplette du musée le laisse stupéfait et nul doute qu'une bonne part de l'opinion publique en Allemagne ne partage son indignation mal dissimulée.

Cela n'a pas d'importance et nous n'en souhaiterons pas moins de voir le portrait de M. de Moltke au Salon de 1897, qui sera peut-être le dernier du siècle. Seulement, çà et là, chez nous, dans des palabres qui n'ont rien de commun avec les Sociétés des deux Salons, les mêmes théories sont émises et discutées. Il y a d'ardents protectionnistes dans les cénacles français indépendants ; puissent leurs délibérations intéressées ne pas jeter sur notre esprit national ce genre de ridicule qui, lorsqu'il passe les frontières, devient odieux et méprisable !

La *Chronique* (1) entretenait l'an dernier ses lecteurs de l'étrange idée que le Conseil municipal élaborait concernant le *Monument aux Morts*, du sculpteur Bartholomé, acquis par la Ville pour être amplifié et exé-

(1) Voir *Chronique des Arts* des 19 et 26 décembre 1896.

(1) Voir *Chronique des Arts* du 25 avril 1896.

cuté dans un des champs de repos de Paris. On craignait alors que cette œuvre sculpturale ne fût distraite de sa destination et érigée en pleine voie publique ; il n'en sera rien et le Conseil est sagement revenu au projet primitif : le monument funèbre sera donc placé au Père-Lachaise ; l'opposition des marbriers, dont la puissante corporation tenait tout en suspens, est définitivement levée et nous sommes, pour notre petite part, heureux d'avoir plaidé la cause du bon sens et de l'équité.

NOUVELLES

*** Les élections pour le renouvellement du Comité de la Société des Artistes français pour les années 1897, 1898 et 1899 ont eu lieu mercredi au palais des Champs-Élysées.

Voici le résultat du vote pour les différentes sections :

Section de peinture. — MM. Detaille, Bouguereau, Bonnat, T. Robert-Fleury, J. Lefebvre, Benjamin-Constant, Albert Maignan, J.-P. Laurens, J. Breton, Gérôme, L.-O. Merson, Cormon, Harpignies, Tattegrain, Henner; Guillemet, Vayson, R. Collin, Busson, Français, Saint-Pierre, Yon, Bernier, J. Dupré, Dawant;

G. Ferrier, Dameron, Humbert, F. Barrias, L. Glaize, Zuber, Vollon, V. Gilbert, Gagliardini, Demont, Renard, Pille, Pelez;

De Vuillefroy, Le Blant, A. Morot, F. Flameng, Petitjean, Hermann-Léon, H. Lévy, Sautai, Vibert, Hébert, Wencker, Dantan.

Section de sculpture. — MM. E.-L. Barrias, Boisseau, Paul Dubois, Bartholdi, Mercié, G.-J. Thomas, Falguière, Blanchard, Georges Lemaire, Coutan;

Mathurin Moreau, Boucher, Alphée Dubois, Frémiet, Étienne Leroux, Guilbert, Thabard, Carlier, Albert-Lefeuvre, Gardet.

Section d'architecture. — MM. Loviot, Garnier, Daumet, Laloux, A. Normand, Pascal, Raulin, Ginain, Coquart, Redon.

Section de gravure et de lithographie. — Burin. — MM. Achille Jacquet, E. Sulpis, Lamotte.

Eau-forte. — MM. Mongin, Chauvel, Lefort.

Lithographie. — MM. Sirouy, Maurou.

Bois. — MM. Robert, Baude.

Suppléants : MM. Huyot et Guillon.

*** On vient de restaurer à l'église Saint-Michel, de Zeiz (Saxe), des peintures murales du XIII^e^ siècle, récemment découvertes dans le sanctuaire sous le badigeon qui les recouvrait et représentant les Apôtres ; sept, assez bien conservées, ont été facilement restituées dans leur état primitif ; trois autres, en partie détruites, ont été complétées. D'autres peintures, non moins vénérables, conservées en partie, décorent le reste de l'église, en particulier la nef : une danse macabre, un roi avec le sceptre, le globe et la couronne ; un saint Christophie et diverses autres figures, de deux époques différentes, les unes du XV^e^ siècle, les autres de 1518.

« La Revue de Châlons »

PAR M. ED. DETAILLE

Pendant quelques heures, cette semaine, le public a été admis à voir exposée, dans les galeries de la maison Boussod et Valadon, la grande aquarelle exécutée par M. Édouard Detaille pour être offerte aux Souverains russes. Commandée à l'éminent artiste par le Syndicat de la presse française, l'œuvre représente le cortège défilant sur le front des troupes massées dans la plaine de Mourmelon ; l'instant choisi est celui où le Tsar passe devant le drapeau des chasseurs à pied et salue ; à sa droite, le landau bleu où M. Félix Faure est assis à côté de l'impératrice ; au fond, les chasseurs d'Afrique suivis des brillants cavaliers arabes. La scène se déroule devant l'arrière-plan des collines violacées de la Champagne, sous un ciel gris d'une belle facture. La précision des détails est d'une ingénieuse fidélité, et telle que la réclame la conception moderne de la peinture historique et documentaire.

Un Vase de porcelaine monté au XIV^e^ siècle

Dans le numéro de la *Gazette des Beaux-Arts* du 1^er^ janvier 1897, M. Mazerolle a reproduit, d'après un dessin de Gaignières à la Bibliothèque nationale, dont il existe une répétition dans la collection Pichon, un vase de porcelaine orientale, enrichi, au XIV^e^ siècle, d'une monture en argent doré et émaillé. Cette curieuse aiguière qui, du temps de Gaignières, appartenait au dauphin, fils de Louis XIV, porte les armoiries du roi de Hongrie Louis le Grand et des rois de Naples Charles III et Ladislas de Duras. Sur le piédouche et au-dessous du couvercle se détachent les inscriptions : *Le temps est venu, Dieu en soit loé ; — Se est-il, j'en cay.*

M. Mazerolle craint que ce vase ne soit perdu, mais nous ne partageons pas cette appréhension et nous espérons qu'à un instant donné, il surgira de quelque collection où l'on ignore son origine.

Nous le trouvons, en effet, décrit dans le catalogue de la vente du baron de Hoorn, faite en 1809, ce qui prouve qu'il n'avait pas été anéanti pendant la Révolution. Voici la description qu'en donne le peintre Lebrun, chargé de diriger la vente, dans laquelle on constate des différences avec la note de Gaignières qui, en sa qualité d'archéologue, devait avoir suivi le texte plus scrupuleusement :

« 538. Un précieux vase du plus beau Japon

blanc à médaillons chantournés ornés de fleurs en relief, avec anse, goulot, gorge, couvercle et base en vermeil de travail gothique d'une grande délicatesse et émaillé des armes de Jérusalem, parti de Naples Anjou et chargé en trois endroits de la légende gothique: *Le temps est hui d'avoer, Dieu pour soyt* (souhait), devise de la reine Jeanne de Naples à qui ce vase a sûrement appartenu. Cet objet est aussi curieux par son antiquité que par sa parfaite conservation. — Hauteur, 16 po. sur 8 po. de diamètre. »

Le Dauphin était le premier amateur de son époque. Son appartement, situé dans les salles du rez-de-chaussée de Versailles, avait été décoré de meubles et revêtu de miroirs et de corniches du plus beau travail, par l'ébéniste C.-A. Boulle. Il y avait entassé un choix des meilleurs tableaux de la couronne, des raretés, des pièces d'orfèvrerie et des vases précieux de toutes les époques. C'était l'une des grandes curiosités du palais, et Louis XIV ne manquait pas d'en faire les honneurs aux princes et aux ambassadeurs qui venaient en France. Lorsque le roi eut acquis le château de Meudon pour son fils, la majeure partie de ces richesses fut transportée dans le château neuf. Piganiol de la Force (nouvelle édition, 1765), dit : « Les dedans du château sont ornés presque partout de dorures, de sculptures, de plafonds et autres peintures. Les vitrages sont de glace, mais depuis la mort de Monseigneur le Dauphin, arrivée le 14 d'avril 1711, on n'y voit plus ces précieux meubles, qui faisaient le plus riche et le plus superbe ornement du palais : glaces, tables, bijoux, porcelaines, tapisseries, tableaux d'une beauté exquise, tout a été enlevé après la mort de ce prince. »

Le même auteur ajoute que la plupart de ces meubles sont emballés pour être envoyés en Espagne.

La succession du grand Dauphin fut, en effet, divisée en trois parts : celle dévolue au duc d'Anjou (Philippe V) est actuellement conservée dans les palais royaux et au Musée de Madrid. Les gemmes et les vases de matières précieuses du musée du Prado proviennent de cette source. Les deux autres lots qui tombèrent dans les mains des ducs de Bourgogne et de Berry furent, au contraire, aliénés par eux et allèrent enrichir les collections particulières de Paris. Un petit nombre est resté dans les palais nationaux ou dans notre Garde-Meuble national. C'est de là que provient le buste en porphyre d'Alexandre, sculpture antique du Musée du Louvre, dont la draperie est due à Girardon. On y voyait aussi une grande statue d'Esculape en bronze, par Jean de Bologne, qui n'a pas survécu à la Révolution.

Le Ministère de l'Instruction publique a entrepris la publication des inventaires de plusieurs princes français du XIVe siècle. Nous pensons que celui du Dauphin, dont il existe plusieurs copies, mériterait de prendre place dans cette intéressante série et que l'on y rencontrerait un grand nombre de renseignements sur des œuvres d'art dont la provenance est aujourd'hui oubliée.

A. C.

L'Entrée payante au Louvre

—

La *Chronique* a déjà dit son mot sur ce projet des entrées payantes dans les musées. Voici l'écho des opinions qui se sont manifestées dernièrement à ce sujet :

Une Revue artistique a eu l'idée de solliciter l'avis de quelques personnages importants sur cette question. Le problème, posé depuis de longues années, est toujours actuel, puisqu'il n'est pas résolu. Les correspondants du plébiscite institué par l'*Artiste* se sont également rencontrés dans une opinion presque unanime pour demander une réforme qui a été maintes fois réclamée à cette place.

Les interviewés s'appellent : MM. Georges Berger, Puvis de Chavannes, Ed. Detaille, O. Roty, Eug. Carrière, de Chennevières, A. Kæmpfen, Hébert, Bracquemond, Carolus Duran, J.-J. Guiffrey, F. Roybet, Cormon, Yriarte, L. Heuzey, Salomon Reinach, Bertrand, Henry Maret, Maurice Faure, Léop. Flameng, Durand-Gréville, etc. Leur opinion est donc parfaitement renseignée.

Il est à remarquer qu'à l'exception de M. de Chennevières, les correspondants de l'*Artiste*, qui appartiennent de près ou de loin à l'administration d'un musée, depuis le Directeur des Musées nationaux jusqu'au Directeur des Gobelins, sont unanimes à demander qu'à l'exception de quelques jours gratuits, comme le jeudi et le dimanche, tous les autres soient payants. Ils connaissent trop bien ce public d'amateurs d'art, qui vient s'asseoir sur les banquettes, au-dessus des bouches de chaleur; ils savent de quel intérêt sont dignes ces théories d'étrangers et d'étrangères, qui suivent sur leur Bædeker l'explication de leur guide et qui s'éloignent sans avoir levé les yeux sur le tableau dont on leur parle. Ils considèrent en même temps l'insondable vacuité de leur caisse d'achats, et l'on comprend avec quel entrain ils réclament une mesure qui éloignera les loqueteux et fera payer les étrangers qui font la visite du Louvre comme celle des égouts.

M. de Chennevières est, jusqu'à présent, le seul fonctionnaire qui soit partisan de la gratuité, et cela pour des raisons de dignité nationale. Bonne renommée, dit-il, vaut mieux que ceinture dorée. Soit, mais la bonne renommée d'un musée ne s'entretient que par les chefs-d'œuvre qu'il achète ; elle se perd bien vite, cette bonne renommée, s'il laisse échapper, faute d'argent, les œuvres d'art qu'on lui offre et qui vont enrichir les musées étrangers, moins hospitaliers aux visiteurs, mais plus soucieux de leur accroissement.

Il faut de l'argent, là est le point. Les partisans de la gratuité n'ont pas encore trouvé le secret de faire affluer le Pactole au budget du Louvre et leurs inspirations réformatrices, sur cet article, ne sont pas très heureuses. M. Henry Maret, ancien rapporteur du budget des Beaux-Arts, considère la question avec indifférence. Il préfère la gratuité, mais sans y tenir autrement; la Caisse des Musées ne l'intéresse pas davantage, puisqu'il ne propose aucun moyen de la remplir. M. Maurice Faure, autre rapporteur du budget des Beaux-Arts, estime au contraire « qu'il est essen-
« tiel de ne porter aucune atteinte au principe
« très démocratique de l'entrée gratuite dans tous

« les musées ». C'est là une considération purement politique qui ne saurait intervenir dans une question exclusivement artistique. L'essentiel, pour une démocratie intelligente, est l'entretien et l'agrandissement des musées nationaux. C'est le but qu'il faut atteindre, dût-on, pour y arriver, passer par-dessus les principes les mieux établis. Le rapporteur du budget, pour procurer des recettes à la Caisse des Musées, propose un moyen dont l'efficacité ne paraît pas probable : « Un jour par semaine est consacré au nettoyage des salles et, ce jour-là, le public n'est pas admis. On pourrait, par une légère augmentation de personnel ou en imposant au personnel existant un léger surcroît de travail, effectuer le nettoyage pendant la nuit ou pendant la matinée et consacrer le nouveau jour ouvrable à l'admission des visiteurs payants ». Le nettoyage nocturne ou matinal des salles du Louvre pourrait offrir quelques inconvénients pratiques et cette mesure paraît peu désirable. A son défaut, M. Maurice Faure exprime le désir qu'on « impose une rétribution aux visiteurs étrangers voyageant en troupe et envahissant nos musées ». C'est le vœu universel, mais le moyen de le réaliser ? Tout le monde le cherche et personne ne le trouve.

M. Eugène Carrière demande également le maintien de la gratuité. Il estime qu'un droit d'entrée « affirmera l'indifférence et l'éloignement naturels de ceux qui n'y sont pas portés par un intérêt direct ». Il n'y aurait à cela aucun inconvénient. En outre, dit-il, « la mesure serait « antidémocratique, indigne d'un gouvernement « dont le programme est : instruction et éduca« tion populaire. Les musées doivent être ouverts, « comme les églises, à tout venant ; ils remplis« sent un rôle pareil. » Oserons-nous faire remarquer à M. E. Carrière qu'il n'est pas suffisamment renseigné sur la destination des églises et que leur assimilation à de simples musées n'est pas des plus exactes ? M. A. Rodin se déclare également pour la gratuité, comme M. Éd. Detaille, sans autre raison que leur propre sentiment. La question de la Caisse des musées les intéresse médiocrement. M. Detaille voudrait qu'on imposât l'alcool et que la dotation du Louvre fût prélevée sur cet impôt ; le souhait est noble, il ne reste plus qu'à le réaliser.

En résumé, la très grande majorité des correspondants de l'*Artiste* se rallie à une solution mixte, qui prévaudra probablement devant la Commission du budget des Beaux-Arts : deux jours gratuits, le jeudi et le dimanche, les autres jours payants. Enfin une répartition très large de cartes d'entrée pour tous ceux que l'art ou la science appellent journellement dans les galeries du Louvre. Si maigre que l'on suppose la recette journalière aux tourniquets de nos musées, elle se totalisera, à la fin de l'année, par un chiffre plus considérable qu'on ne pense. L'administration du Louvre pourra au moins faire ses acquisitions avec ses propres fonds ; elle n'aura pas besoin de recourir à la générosité d'amateurs fortunés quand on lui offrira quelque merveille authentique.

G. S.

Société des Antiquaires de France

Séance du 16 décembre 1896

M. le Dr Loydreau écrit pour faire part à la Société de la découverte, non loin de Visignot (Côte-d'Or), d'une patère en bronze portant une inscription au pointillé.

M. Jadart écrit pour signaler une statuette du musée de Reims, qui représente un paysan gallo-romain vêtu de son costume national.

M. le baron de Baye présente une statuette d'idole finnoise, en bronze, qu'il a trouvée dans une localité du gouvernement d'Orenbourg (Russie).

M. Prou lit un mémoire sur l'histoire monétaire de Beauvais, au moyen âge.

Séance du 23 décembre 1896

M. Philippe Delamain présente à la Société différents objets qu'il a découverts dans la nécropole mérovingienne de Herpes (Charente) ; parmi ces monuments, le plus intéressant est une boucle de ceinturon en cristal de roche, avec un ardillon en bronze.

M. Molinier présente un grand plat en céramique italienne du milieu du XVe siècle, qui vient d'être acquis par le Musée du Louvre. Ce plat a une décoration qui accuse l'influence de la céramique orientale sur les débuts de la céramique italienne.

Les Commandes officielles de tableaux

AU XVIIIe SIÈCLE (1)

(*Suite*)

Louis DAVID

De tous les artistes qui, sous Louis XVI, travaillèrent pour la couronne, David fut assurément l'un des plus favorisés ; la réaction, dont la Direction des Bâtiments avait pris l'initiative contre l'école de Boucher et le genre gracieux assurait la sympathie officielle aux peintres qui s'adonnaient à cette peinture civique et solennelle, contre laquelle protestait l'élite artistique de cette époque ; David en bénéficia particulièrement.

On en a le témoignage de cette correspondance, qui figure aux Archives Nationales, (O1 1911).

En 1778, David sortait de l'atelier de Lépicié, et il devait aller achever son éducation

(1) Voir la *Chronique des Arts* du 2 mars au 4 mai et des 20 juin, 13 et 27 juillet, 10 et 24 août, 7 septembre, 5 et 19 octobre, 9, 16 et 23 novembre, 14, 21 et 28 décembre 1895, 4, 11, 18 et 25 janvier, 1er, 15 et 29 février, 7 et 28 mars, 4 avril, 2, 9, 16 et 30 mai, 27 juin, 25 juillet, 22 août, 5 septembre, 3 octobre, 7, 21 et 28 novembre, 5 et 19 décembre 1896.

artistique à l'École de Rome; Prudhomme — qui, par la suite, devait s'illustrer par la publication des *Révolutions de Paris* — alors simple chef d'un bureau de poste à Paris, écrivit au frère du Directeur général des Bâtiments la lettre suivante pour obtenir la protection gouvernementale au jeune peintre, qui était fils d'un de ses collègues :

Paris, le 1er octobre 1778.

Monsieur,

Je crains bien que quand vous aurés parcouru cette lettre que vous ne disiés de moi que j'ai manqué ma vocation et que j'aurois du me faire capucin ; car je n'ai, je crois, jamais eu l'honneur de vous faire visitte ou de vous écrire que pour vous demander des grâces. Mais je vous répondrai de vous en prendre à vous plutôt qu'à moi. Votre bienfaisance qui m'est si connue et vos bontés constantes pour moi feront mon excuse. *Je vais me hâter maintenant de vous dire s'il n'y auroit pas moyen d'obtenir une lettre de recommandation (un peu spéciale) de M. le comte d'Angivillers votre frère, pour le fils d'un de mes plus chers amis, lequel, après après avoir fait ses études ici à l'Académie de peinture, va partir pour Rome* et parcourir l'Italie dans le désir de s'instruire davantage. M. Lepicier son professeur peut rendre compte de son talent. Quant à moi je me borne à vous assurer que peu de jeunes gens ont les mœurs plus sages, la conduite plus mesurée et le personnel plus intéressent. Son père, *M. David*, est ainsi que moi, chef d'un bureau des postes à Paris et réunit l'estime de tout ce qui le connoit. Feu M. Trudaine lui avoit accordé une amitié particulière, et *M. Defourqueux* qui n'en a pas moins pour le père que pour le fils *vient d'engager M. le Nonce à donner à ce dernier des lettres de recommandation d'une grande force pour M. le prince Doria son frère à Rome, et cela après avoir voulu voir et causer avec le jeune homme. Si M. d'Arboulin et M. de Richebourg étoient en ce moment à Paris, je suis persuadé qu'ils m'auroient devancé* et vous auroient demandé eux-mêmes la recommandation que je vous demande de M. votre illustre frère. Ils prennent tous deux un intérêt très particulier à M. David père et fils, *ils l'ont chargé de lettres pour M. le cardinal de Bernis*. Mais ce sont celles de M. le comte d'Angivillers qui lui sont le plus nécessaires. *M. le Nonce en a même averti le jeune homme, de manière à lui offrir, presque de les demander lui-même à M. le comte*. Mais comme il savoit que je m'étois chargé de vous solliciter pour cela, il a, en quelque sorte, refusé la médiation de ce prélat, par pure honnêteté pour moi. Vous voyés par là combien j'ai été hardi à me faire fort de l'étendue de vos bontés, et d'après cela je vous suplie de juger si je n'ai pas eu la maladresse d'intéresser mon honneur à ce que vous ne me le refusiez pas à cette occasion. *Au moins soyés sur, je vous suplie, monsieur, que votre protection et celle de M. votre frère ne peuvent tomber sur quelqu'un qui en sentira plus le prix et qui s'attachera davantage à la justifier*. Sans cela je ne me serois pas mis en avant, et j'ose vous prier d'en recevoir ma parole. Je ne vous parlerai point aujourd'hui de ma reconnaissance. J'espère saisir un moment où dans le courant de l'automne vous serés à Paris pour aller vous en rendre les hommages, d'autant qu'il y a bien longtemps que je ne me suis acquitté de tous ceux que m'impose mon cœur et le respect avec lequel vous savés que je suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

PRUDHOMME.

En tête de cette lettre, on relève cette note du comte d'Angiviller : « Écrit en conséquence à M. Vien et la lettre envoyée à M. le chevalier de Flahaut, pour la faire passer à M. Prudhomme. »

De fait, le directeur des Bâtiments avait écrit à Vien, qui dirigeait alors l'École de Rome, une lettre de recommandation spéciale en faveur de David; la preuve en est celle que M. d'Angiviller écrivait à M. de Fourqueux :

Versailles, le 16 octobre 1778.

Je viens, monsieur, de recevoir par l'entremise de mon frère, une lettre par laquelle on me fait part de l'intérêt que vous prenez au sieur David, élève de M. Lepicier, qui va partir pour Rome dans le but d'y perfectionner ses talents, intérêt que vous m'avez fait vous-même l'honneur, à ce que je crois, de me marquer par une lettre que malheureusement j'ai égarée à Marly avec quelques autres papiers.

Je vous prie d'agréer mes excuses de cet accident que je tache de réparer en vous instruisant que *je viens d'écrire à M. Vien en faveur de ce jeune artiste et que j'ai envoyé à mon frère ma lettre de recommandation pour la lui faire parvenir avant son départ. J'ai tout lieu de croire que le sieur David recevra de M. Vien l'accueil qu'il peut désirer et, ce qui est le plus essentiel, les secours et les conseils qui lui sont nécessaires* pour remplir les vue louables qui le conduisent en Italie. *Je serai charmé de voir quelque jour dans lui un artiste digne des bontés du Roy* et ce sera alors pour moi un double plaisir d'avoir à le lui prouver.

J'ai l'honneur, etc....

Le Jugement d'Horace

Cette faveur officielle, David la retrouva à son retour de Rome; pour encourager les artistes, la Direction des Bâtiments choisissait, parmi les académiciens, un certain nombre de peintres et de sculpteurs qui devaient, tous les deux ans, exécuter en vue du Salon une œuvre qui leur était, d'avance, achetée par la Couronne.

David reçut une commande de ce genre pour le Salon de 1783; on relève, en effet, dans un *Etat des ouvrages de peinture et de sculpture ordonnés pour le Salon de 1783* (*Archives Nationales*, O1 1932), cette indication :

Tableaux. — Mesure de 10 pieds quarres.

DAVID. — Horace, vainqueur des trois Curiaces, condamné à mort pour le meurtre de

Camille sa sœur, défendu par son père, au moment où les licteurs l'entraînent au supplice et absous par le peuple touché de ce spectacle et du grand service qu'il vient de rendre à sa Patrie.

Prix..... 4.000 livres.

Ce tableau ne parut pas au Salon de 1783. Le sujet ne plut-il point au peintre, son œuvre ne fut-elle pas prête à temps, je ne sais; mais il ne dépendit que de lui que son œuvre ne fût acquise par la Couronne.

Le Serment des Horaces

Pour le dédommager, il reçut une commande nouvelle pour 1785, au prix de 6.000 livres, le plus fort dont on payât les artistes; il donna le *Serment des Horaces;* voici le mémoire qu'il présenta à ce sujet (*Archives Nationales*, O[1] 1933) :

Mémoire d'un tableau fait pour le service du Roy, sous les ordres de M. le comte d'Angiviller, directeur et ordonnateur général des Batimens de Sa Majesté, par le sieur David, peintre du Roy, pendant les années 1784 et 1785.

Ce tableau a 13 pieds de long sur 10 de large. Il représente le serment des Horaces entre les mains de leur père.

Estimé..... 6.000 fr.

Ce tableau qui figura au Salon de 1785 et, par la suite, fut réexposé à celui de 1791, souleva de nombreux enthousiasmes et de vives critiques; on en trouve l'écho dans cette correspondance échangée entre Cochin, le secrétaire de l'Académie et le comte d'Angiviller (*Archives Nationales*, O[1] 1913).

Cochin écrivait ainsi à la date du 7 novembre 1785 :

Monsieur,

J'avois prevu ce qui arriveroit en descendant les tableaux du Salon. Tous les ouvrages de premier ordre y ont gagné; il s'en est cependant peu falu que cette opération ne déplût au public, par la décision qu'on prit sur le champ de fermer le Salon, qu'il s'attendoit encore à avoir pendant la huitaine, mais les premiers mécontentemens se sont oublés aussitost qu'il a été rouvert.

Il est certain que M. Peyron y a beaucoup gagné, aussi quelques-uns de nos artistes (entr'autres M. Mouchi sculpteur qui est bien en état de juger) m'ont dit qu'ils ne scavoient lequel ils aimeroient mieux avoir fait de son tableau ou de celui de M. David. L'éloge est certainement trop fort. M. David est supérieur. Il est vray qu'un autre artiste, mais peintre, m'a assuré que ce tableau n'étoit pas beau, il a ajouté : on fait telle ou telle chose pour cet homme là, cependant ce n'est pas une si grande merveille. J'ay senti tout de suitte que le serpent de l'envie sifloit sourdement dans son cœur, et dès lors j'ay compté pour rien ce jugement. D'ailleurs il ne faut pas toujours se livrer au sentiment des artistes sur ce qui concerne leurs rivaux, surtout lorsqu'ils professent le même genre : il en est qui ne jugent que d'après leur manière.

M. Restout le père et M. Hallé, quoique habiles gens à plusieurs égards, étaient certainement les deux plus mauvais dessinateurs qu'il y ait eu à l'Académie depuis 50 ans, ils ne trouvoient neanmoins jamais rien de bien dessiné dans les ouvrages des autres et cela ne signifioit autre chose sinon, je ne l'aurois pas dessiné ainsi, donc ce n'est pas bien.....

Le surlendemain le comte d'Angiviller répondait à Cochin :

Fontainebleau, le 9 novembre 1785.

J'ai lu avec plaisir, Monsieur, la relation que vous m'avez adressée du résultat de cette exposition particulière que j'ai cru devoir à l'intérêt, à la gloire, je dirai même à l'instruction de ceux de nos artistes dont les œuvres dans le grand genre me laissent le desir et l'espoir de donner un rang plus marqué à l'école françoise. J'avois prévu avec vous que les jugemens se decideroient avec plus de justesse et par consequent d'équité. Je suis vraiment enchanté que le s[r] Peyron y ait gagné; je me plais, je l'avoue, à voir en luy un homme réellement fait pour être distingué. Quant au s[r] David j'espere que de petits jugemens particuliers ne luy seront pas plus nuisibles que les eloges peut etre exagérés que quelques personnes luy ont donnés. Mes grandes espérances quant à luy, reposent sur le courage qu'il a eu de s'arracher lui-même à un sistème qui pouvoit faire craindre qu'il ne s'écartât bien plus encore. Encourageons avec vérité et sans flaterie ni complaisance outrée la pépinière qui semble se multiplier chaque jour.

Le tableau de David figure actuellement au Louvre.

M. Villot, dans son catalogue, lui a consacré une assez longue notice :

David, dit-il, avait conçu le projet de ce tableau à Paris, mais il ne l'exécuta qu'à son deuxième voyage à Rome (1); Drouais (2) dessina les tapisseries mannequinées par David, peignit le bras du troisième Horace, dans le fond, et le manteau jaune de Sabine. Le pied gauche d'Horace père arrêta longtemps l'artiste, qui le recommença plus de vingt fois. Le tableau fut exécuté en onze mois et exposé au public dans l'atelier de David au mois d'août 1785. Une foule immense alla l'admirer. Le pape désira qu'on le lui portât au Vatican; mais l'ordre de l'envoyer immédiatement à Paris empêcha David de se rendre au désir du Saint-Père.

Il convient enfin de remarquer que ce tableau avait été commandé à David en janvier 1784 sur le modèle de 10 pieds carrés qui se payait couramment 4.000 livres; l'artiste dépassa cette mesure qui lui avait été demandée, et la Direction des Bâtiments paya la toile 6.000 livres, c'est-à-dire 2.000

(1) David était rétourné à Rome quelque temps après sa réception à l'Académie.

(2) Jean Germain Drouais, mort en 1788, à Rome, à l'âge de vingt-cinq ans.

livres de plus que ne le comportait le prix fixé d'avance.

Brutus

David reçut une commande des Bâtiments pour le Salon de 1787; il avait proposé les deux sujets suivants (*Archives Nationales*, O 1 1914-1921. *État des sujets proposés pour le Salon de 1787*) :

1° Coriolan, après s'être réfugié chez les Volsques et avoir trouvé d'eux du secours, est décidé à se venger de sa patrie ; au moment de son départ pour aller combattre, il en est empêché par sa mère, sa femme et ses enfans.

2° Départ d'Attilius Regulus qui aime mieux s'exposer aux plus affreux supplices et à la mort qui l'attendent à Carthage que de consentir aux négotiations proposées par les Afriquains ; sa mère, sa femme, ses enfants, personne enfin ne peut le détourner de son projet.

Le premier de ces deux sujets fut accepté; mais David ne fut pas prêt pour le Salon de 1787 et ce même tableau lui fut réordonné pour le Salon de 1789 (*Archives Nationales*, O 1 1932. *Noms des artistes qui peuvent être occupés pour le Salon prochain 1789*).

Contrairement à tous les usages, David, de sa seule autorité, abandonna le sujet convenu et traita celui des *Licteurs rapportant à Brutus le corps de son fils*. Les Bâtiments étaient dans leur droit strict en refusant d'admettre ce tableau qu'ils n'avaient pas commandé, et d'Angiviller fit défendre à David d'exposer ce tableau; ce faisant, il outrepassait un peu son droit, il eut seulement dû se contenter de ne point comprendre cette toile au nombre des commandes royales.

Mais d'Angiviller était trop mal soutenu par l'opinion publique pour pouvoir maintenir une telle prohibition.

Le tableau parut au Salon avec cette mention au livret :

J. Brutus, premier consul, de retour en sa maison, après avoir condamné ses deux fils, qui s'étoient unis aux Tarquins et avoient conspiré contre la Liberté romaine ; des licteurs rapportent leurs corps pour qu'on leur donne la sépulture.

Ce tableau, de 13 pieds sur 10, est pour le Roy ; il ne paroitra que vers la fin de l'exposition.

Alors David réclama et obtint des Bâtiments le paiement d'une œuvre qui ne lui avait pas été commandée par cette Administration; voici son mémoire (*Archives Nationales*, O 1 1931) :

Mémoire d'un tableau fait pour le service du Roy sous les ordres de M. le comte d'Angiviller, directeur et ordonnateur général des Bâtimens de Sa Majesté, par le sieur David, peintre du Roy, pendant les années 1788 et 1789.

Ce tableau est de 13 pieds sur 10.

Il représente Brutus, premier consul, de retour en sa maison, après avoir condamné ses deux fils qui avoient conspiré contre la liberté romaine et des licteurs raportant leurs corps, pour qu'on leur donne la sépulture.

Estimé..... 6.000 livres.

N'est-il point piquant de constater que ce tableau, dont l'exposition constitua l'un des épisodes les plus significatifs de cette révolution qui emporta la Monarchie, fut fait « pour le service du Roy », contrairement à la commande officielle faite à l'artiste, et payé des deniers de la Couronne ?

Au Salon de 1789, ce tableau, qui devait ensuite reparaître à celui de 1791, eut le retentissement d'un triomphe. « Les regards « — ont écrit MM. de Goncourt (1) — courent « aux nos 88 et 89. A côté des *Amours de « Pâris et d'Hélène* (2), répétition d'un ta« bleau commandé pour les appartements « du comte d'Artois, où, comme le voyageur « avant de prendre la route, qui se retourne « une dernière fois vers le chemin de tra« verse fleuri, David fait ses adieux aux « Grâces, s'étale, brutal, l'héroïsme du « consul romain. A cette rupture brusque, « éclatante, terrible, avec la peinture de « chambre de la monarchie ébranlée, à ce « pan sanglant de la toge de Rome, jeté à « la face des passions en émeute, — c'est un « cri d'admiration dans le public de l'art, « dans le public de la politique. Les âmes « prennent feu à ce tableau, qui est un coup « d'État; l'enthousiasme proclame David « un précurseur de la liberté. »

Ce tableau de *Brutus* est actuellement au Louvre.

A la séance de la Convention du 29 mars 1793, après que David eut fait hommage à cette Assemblée de son tableau de *Michel Lepelletier sur son lit de mort*, un membre rappela qu'antérieurement à la Révolution « le citoyen David avait illustré son pinceau par deux chefs-d'œuvre en l'honneur de la liberté : *le Serment des Horaces* et *Brutus*. » Il ajouta ensuite « que le prix des deux tableaux, composés pour le Gouvernement,

(1) *Histoire de la Société française pendant la Révolution*, p. 44. — Dans ce livre de si haut intérêt, qui restera un des plus exacts aperçus de la période révolutionnaire, MM. de Goncourt ont commis une erreur en déclarant que « M. d'Angiviller, dont les goûts avaient été bercés dans la pastorale Louis XV et les *salons couleur de rose*, avait mis toute la mauvaise humeur d'un courtisan de Watteau à ne pas accepter les Horaces » : c'est le contraire qui est exact, puisque ce fut d'Angiviller qui prit l'initiative de la réaction contre la peinture gracieuse de Boucher en faveur de la peinture civique et romaine.

(2) Actuellement au Louvre.

avait été très inférieur à leur valeur par la mesquinerie des Rois »; il affirma « que les Républiques devaient être plus généreuses pour des travaux vraiment républicains » et demanda pour ces tableaux un supplément de 11.000 livres.

Il faut reconnaître, à l'honneur de David, qu'il eut le bon goût de refuser cette offre, et qu'il se déclara prêt, s'il la recevait jamais, à en déposer le montant sur l'autel de la Patrie.

(A suivre.) FERNAND ENGERAND.

Quelques documents sur la Vénus de Milo

L'*Illustration* du 12 décembre 1896 a publié un extrait des notes de voyage prises par M. de Trogoff, aspirant sur la corvette l'*Espérance*, au printemps de 1820. Voici le passage intéressant la *Vénus :*

« Lors de notre relâche à Milo, un paysan grec, en labourant son champ, trouve que la terre résiste aux coups redoublés de sa pioche et, l'ayant retirée, il aperçoit une sorte de voûte. Piqué par la curiosité et par l'espoir de quelque découverte précieuse, il creuse tout autour et reconnaît une espèce de niche. Enfin, après beaucoup de travail, trouvant l'ouverture-porte, il s'y précipite et voit, à son très grand étonnement, une magnifique statue de femme, ayant à ses côtés deux hermès. Elle est bien conservée. Dans une de ses mains elle tient une pomme, ce qui l'a fait prendre pour la déesse de l'île — parce que : *mélon*, en grec, signifie pomme ; — mais on peut tout aussi bien la prendre pour une Vénus. Elle est d'une grande beauté ; les draperies sont d'un fini admirable. »

Les premiers mots de ce document : *lors de notre relâche à Milo*, sont précisés, nous dit-on, par le livre de bord : l'*Espérance* relâcha à Milo du 4 au 11 mars, pour aller de là à Smyrne.

L'auteur de l'article de l'*Illustration* a conclu de ce nouveau témoignage : 1° Que la Vénus a bien été découverte au commencement du mois de mars 1820, et non le 8 avril ; 2° qu'elle a bien été découverte intacte, avec ses bras. — Ce seraient là, sans doute, des résultats d'une grande importance ; mais je ne les crois fondés sur rien. La note de M. de Trogoff, comme je vais le démontrer, n'a pas même été rédigée à Milo.

Remarquons d'abord que M. de Trogoff ne dit pas avoir *vu* la statue ; il raconte la découverte d'après un récit qui lui a été fait. En outre, quand il écrit ceci : « Dans une de ses mains, elle tient une pomme, *ce qui l'a fait prendre pour la déesse de l'île*, » il fait clairement allusion à un commencement de controverse, entre gens d'une certaine instruction, sur le nom qu'il convenait de donner à la statue.

En ce qui touche la date de la découverte, voici ce qu'on pourrait appeler *les éphémérides* de la Vénus. J'ai composé le tableau suivant à l'aide des ouvrages imprimés et d'une note très détaillée sur les mouvements de l'escadrille française, qu'a bien voulu me communiquer M. le Directeur des Archives de la Marine. [Dans mes références, l'abréviation *Rav.* renvoie à la page du dernier mémoire de M. Ravaisson-Mollien, *La Vénus de Milo*. Paris, Klincksieck, 1892. Je ne fais, naturellement, aucun usage du « document Matterer », que je considère comme une mystification.]

4 mars 1820. — La division navale du Levant, composée de l'*Espérance* (commandant baron Des Rotours, chef de la division), de la *Lionne* et de l'*Estafette*, mouille le 4 mars à Milo. M. de Trogoff était à bord de l'*Espérance*, M. Voutier sur l'*Estafette*.

12 mars 1820. — L'*Espérance* part pour Smyrne. Le gros temps l'oblige à chercher un refuge à l'entrée du golfe d'Athènes. Ce bâtiment repart le 21 mars ; un nouveau coup de vent le contraint à mouiller au Port-Ollivier (île de Lesbos), d'où il repart le 28 mars, pour mouiller le même jour à Smyrne. *La Lionne et l'Estafette restent à Milo.*

29 mars. — Le 19 avril, dans un rapport adressé au commandant de la *Chevrette*, Dumont-d'Urville écrit que la statue a été découverte « trois semaines environ avant notre arrivée à Milo ». Cette indication conduirait à placer la découverte de la statue vers le 29 mars ; mais elle est évidemment approximative et sans valeur (*Rav.*, 27).

8 avril. — Le paysan Yorgos découvre la Vénus, que voit aussitôt Voutier, élève de première classe à bord de l'*Estafette*. La date est fournie par une lettre de Dauriac, capitaine de frégate, commandant la *Bonite*, lettre du 11 avril adressée au consul de France, Pierre David, et débutant ainsi : « Il a été trouvé, il y a trois jours, par un paysan, etc. » (*Rav.*, 10). Le témoignage de M. Voutier a été publié en 1874 (*Découverte et acquisition de la Vénus de Milo*) (1).

Les précieux croquis faits par le même au moment de la découverte, montrant la Vénus en deux morceaux, *sans bras*, ont été reproduits par M. Ravaisson dans l'ouvrage cité plus haut (pl. II). Voutier, dans sa brochure, « confirme qu'il n'avait d'abord été découvert que la moitié supérieure de la statue, ajoutant qu'il avait trouvé ensuite la moitié inférieure et un fragment destiné à être placé entre les deux moitiés » (2).

(1) Cette brochure a été imprimée à Hyères ; on la trouve à la Bibliothèque Nationale.

(2) Ecrite, cinquante-quatre ans après les événements, par un homme évidemment fatigué, la brochure de M. Voutier doit être consultée avec grande précaution. Comme elle est des plus rare et que M. Ravaisson n'en a cité que quelques lignes, je crois utile de résumer ici ce qui concerne la découverte : « P. 7 : En 1820, je faisais partie de la station du Levant, embarqué sur la goëlette l'*Estafette*. Dans le loisir d'une relâche à Milo, je voulus faire des fouilles... Après avoir examiné les lieux, il fut hors de doute que je devais commencer mes recherches au pied du rocher escarpé sur lequel avait été située la ville antique, dont les débris, à sa destruction, devaient y avoir été précipités. En effet, je ne tardai pas à rencontrer un nombre infini de fragments du plus beau marbre de Paros, architecture, sculpture, un buste dont la tête avait été changée plusieurs fois, un pied de bon travail, deux statues drapées du meilleur style, sans tête, ni mains, ni pieds. Interrompu par l'aventure qui fait l'objet de cet écrit, je fis enfouir tout cela pour le mettre à l'abri des vicissitudes jusqu'à un moment favorable. Pen-

10 avril. — Note des Archives de la Marine : « Les deux autres bâtiments de la division, la *Lionne* et l'*Estafette*, étaient restés à Milo (1), où ils reçurent, le 10 avril, par la *Bonite* rentrant en France, l'ordre du chef de division de rallier l'*Espérance* à Smyrne. Ces bâtiments sont arrivés à Smyrne le 26 avril, retardés à Milo et dans leur traversée par les calmes et vents contraires (d'après le rapport du commandant des Rotours.») Cette note officielle fait autorité; il est donc faux : 1° que le commandant de l'*Estafette*, sur la vue des documents de Voutier, ait appareillé pour Constantinople, afin d'instruire de la découverte notre ambassadeur, M. de Rivière (*Rav.*, 10) (2); 2° que la *Bonite* ne soit arrivée à Milo que le 11 avril.

11 avril. — Dauriac, commandant de la *Bonite*, écrit à P. David, consul à Smyrne, que la statue a été trouvée par un paysan *il y a trois jours*, qu'elle représente *Vénus recevant la pomme de Pâris* et ajoute : « On n'a, dans ce moment, que le buste jusqu'à la ceinture. J'ai été la voir. La tête me paraît bien conservée, ainsi que la chevelure. Le bout d'un des seins est cassé. » (*Rav.*, 10). M. Ravaisson a pensé que Dauriac avait seulement vu la partie supérieure de la statue, transportée dans la cabane du paysan grec, sans doute avec la main tenant une pomme, qui avait été trouvée au même endroit. « Autrement, d'où aurait-il pu induire que la déesse recevait de Pâris la pomme de Discorde? » Cette conclusion peut être discutée. Voutier écrit, en effet (p. 19) : « Leur disposition (des plis), d'accord avec toute la partie supérieure de la draperie, *m'avait donné l'idée* de Vénus laissant tomber son voile et recevant la pomme. Le mouvement qu'on peut reconnaître aux bras se prête à cette hypothèse. « Donc, Voutier, témoin oculaire de la découverte, n'a pas remarqué que le fragment de bras dont il parle tînt une pomme. S'il dit vrai, ceux qui ont parlé après lui de Vénus recevant la pomme de Pâris n'ont fait que répéter son hypothèse, qui trouva créance d'autant plus aisément que Voutier passait pour archéologue.

12 avril. — Brest, agent consulaire de France, écrit à David (*Rav.*, II) : « Un paysan vient de trouver trois statues en marbre représentant, l'une, une Vénus tenant la pomme de discorde à la main. Elle est un peu mutilée; *les bras sont cassés*. Elle est partagée en deux pièces par la ceinture (1)... Les opinions sont cependant très partagées, *car il y a de ces messieurs les officiers qui l'ont observée, qui disent que ce n'est pas grand'chose, et d'autres, au contraire, disent que c'est un fort bel ouvrage* (*Rav.*, 11). On avait donc déjà discuté sur la Vénus.

(A suivre.) Salomon REINACH.

---

dant que je surveillais mes travailleurs, deux braves marins de l'*Estafette*, à vingt pas de nous, un paysan tirait des pierres d'une petite chapelle enfouie par l'exhaussement du sol et qui montrait encore des traces de peintures intérieures. Le voyant s'arrêter et regarder avec attention au fond de son trou, je m'approchai; il venait de mettre au jour la partie supérieure d'une statue en fort mauvais état et, comme elle ne pouvait servir dans la construction, il allait la recouvrir de décombres. Quelques piastres la firent, au contraire, sortir. Elle n'avait pas de bras, le nez et le nœud de la chevelure étaient cassés, un trou grossièrement fait dans le côté droit indiquait une ancienne et barbare restauration... Je pressai mon homme de chercher l'autre partie. Il ne tarda pas à la rencontrer, mais les deux parties ne pouvaient s'ajuster : il manquait un tronçon intermédiaire... Beaucoup de patience et de nouveaux encouragements firent aussi découvrir ce bloc nécessaire. Alors, je fis dresser la statue. » Aussitôt Voutier va avertir l'agent consulaire français et retourne à bord chercher son album. Cependant, le paysan continuait la fouille et découvrait deux termes avec inscriptions, ainsi qu'un bras si fruste « qu'il était impossible d'en tirer parti » (p. 10). Le dessin de Voutier prouve qu'il se trompe sur un point : malgré la découverte du « bloc nécessaire », il ne fit pas tout de suite dresser la statue, mais en dessina d'abord séparément les deux tronçons. Mais Voutier raconte avec détail comment il fit dresser la Vénus, avec l'aide du paysan grec, sur le lieu de la trouvaille, puis à bord, avec celle de ses gabiers (p. 18-10).

(1) Voutier se trompe donc quand il écrit (p. 17) : « Je suis sûr qu'aucun autre bâtiment de guerre que le nôtre n'était sur les lieux au temps de la découverte. » On peut, cependant, admettre que la *Lionne* avait momentanément quitté le pont pour des exercices.

(2) M. Ravaisson a emprunté cette assertion à Voutier. Ce dernier raconte qu'il était allé avertir le commandant Robert « qui, sur l'heure, décide notre départ pour Constantinople, afin de faire appel à notre ambassadeur. M. de Rivière, à la vue des dessins et de notre chaleureuse admiration, ordonna à un de ses secrétaires d'ambassade, M. de Marcellus, d'aller immédiatement traiter cette brillante affaire. Le vent nous avait favorisés; en peu de jours nous étions de retour. Nous entrions joyeusement dans la rade, quand nous aperçûmes une chaloupe lourdement chargée, qui se dirigeait vers un brick ragusais. Nous disions en riant : « Voilà notre statue qu'on enlève! » Ce n'était que trop vrai. » Suit l'histoire de l'heureuse intervention de Marcellus. Voutier a brouillé les dates. La découverte est du 8 avril; or, l'*Estafette*, amenant Marcellus de Constantinople à Milo, *n'arriva dans le port de cette île que le 23 mai;* elle en partit le 26 avec la statue. Dans l'intervalle entre le 10 avril et le 23 mai, l'*Estafette avait été à Smyrne*, avec le reste de l'escadrille, et ce que dit Voutier sur un voyage rapide et direct de Milo à Constantinople est absolument controuvé. J'en puis encore donner comme preuve une lettre du consul David à M. de Rivière, datée de Smyrne le 25 avril 1820 (Gœler, *Die Venus*, p. 190), où il résume la lettre que Dauriac lui écrivait le 11 avril et ajoute : « M. le commandant de l'*Estafette* l'a vue aussi et trouvé le torse bien modelé; il pourra donner plus de détails à Votre Excellence. » Comme il n'est pas question du commandant de l'*Estafette* dans la lettre de Dauriac, il faut admettre : 1° que le commandant avait parlé de la statue à David, lors de son arrivée à Smyrne vers le 25 avril; 2° qu'à cette date il allait partir ou venait de partir pour Constantinople.

(1) Brest dit expressément que les deux autres statues sont « le dieu Hermès et un jeune enfant »; M. Ravaisson se trompe en songeant à deux statues de femmes acéphales qui avaient été dessinées par Voutier (*Rav.*, p. 11).

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

—

LES EXPOSITIONS D'HIVER A LONDRES

(*Suite*) (1)

On trouvera rarement une aussi bonne occasion que celle qui se présente cette année pour étudier les diverses phases de l'art anglais, et nous n'entendons pas parler, naturellement, des œuvres des artistes vivants, car les expositions d'hiver de Londrss sont généralement consacrées à ce que nous appelons ici les « Vieux Maîtres ». Comme nous l'avons fait remarquer, les maîtres portraitistes anglais du siècle dernier et les aquarellistes, dont l'exposition a suivi celle des premiers et offert un intérêt presque égal, sont, au même titre, de première importance. L'œuvre de Ford Madox Brown vient d'être réunie à l'*Arts and Crafts Exhibition*, et voici que la New Gallery nous convie à embrasser d'un coup d'œil l'ensemble le plus considérable de beaucoup et la plus séduisante de toutes les attractions : l'œuvre de M. Watts.

Quoique notre grand peintre soit encore vivant, et capable d'enfanter de merveilleuses créations, telles que *La Cour de la Mort*, *Charité*, *Chaos*, *Sic transit*, et maints autres morceaux inachevés pour l'instant, nous pouvons cependant l'appeler le plus moderne des Vieux Maîtres, car il a dépassé les rangs éclaircis de ses contemporains et vécu assez pour être le témoin et l'objet de ce triomphe que le temps accorde à toutes les œuvres vraiment grandes. La récompense à laquelle il n'avait jamais songé lui est venue à l'improviste ; on trouverait peu de voix pour contester qu'il soit aujourd'hui le plus haut artiste de l'Angleterre, et beaucoup le placeraient volontiers à côté des géants de l'art vénitien, dont il est digne de porter l'ample manteau. Celui avec lequel il offre, sous plusieurs rapports, beaucoup d'affinités, est Titien lui-même. Si la carrière de ces deux hommes, en effet, est profondément dissemblable, leur vie d'artistes a de singulières analogies. Chacun des visiteurs qui feront le tour des salles de la New-Gallery sera frappé par la noblesse et la majesté des portraits de M. Watts, qui, parfois, rappellent Sébastien del Piombo et plus souvent Titien lui-même. Ce n'est pas seulement dans la conception première, mais dans la technique et le coloris que cette parenté s'affirme énergiquement. Regardez l'*Enfance de Jupiter*, exposée cet été à la Royal Academy ; seul, un grand artiste vénitien de la Renaissance eût été capable de l'exécuter. Mais — il faut le remarquer — M. Watts n'est pas un simple copiste, ni le banal transpositeur d'un art étranger : ses tableaux sont l'expression spontanée de son temps ou de son pays et sont marqués du sceau d'une intime originalité.

On sait que M. Watts se considère lui-même, non pas tant comme un artiste que comme un prédicateur. « La grande majorité de ces œuvres, écrit-il dans la préface du catalogue de l'exposition, doivent être considérés de préférence comme des hiéroglyphes, mais à coup sûr pour de simples symboles, comme ceux par lesquels ont débuté tous les arts..... En plusieurs cas, l'intention de l'auteur est franchement et uniquement didactique. » Et plus loin : « Le but de l'œuvre est de réveiller, grâce au langage de l'art, la Pensée moderne sur des sujets moraux et spirituels. »

Nous ne saurions discuter ici la question de savoir si l'art doit ou non être symbolique. Certains, comme, par exemple, M. de la Sizeranne, avouent sans détour que M. Watts les a convertis à la foi dans le symbolisme de l'art. C'est la question qui se posera naturellement dans l'esprit de tous les visiteurs réfléchis qui étudieront, dans la 3e salle de l'exposition, les graves idées traduites par l'artiste et, comme on le sait, l'intention de M. Watts est de faire don à la nation anglaise de ces allégories. — Quelques conclusions que nous en tirions, nous pouvons tous admirer les qualités artistiques de ces vastes toiles et y trouver une noble jouissance esthétique. *La Foi*, *l'Amour et la Mort*, *La Charité*, *L'Omnipotent*, *L'Esprit du Christianisme*, *Mammon*, *L'Espérance*, *Le Temps*, *La Mort et le Jugement* et *L'Amour et la Vie* (une réplique du tableau qui se trouve à Paris, au Musée du Luxembourg), tels sont les titres de ces allégories. « Je peins des idées et non des choses », telle est l'expression dont se sert M. Watts.

Il serait superflu de décrire minutieusement les œuvres d'un homme dont le nom est célébré jusqu'au delà des mers. Les lecteurs du livre de M. de la Sizeranne sur la *Peinture anglaise contemporaine* ont pu se rendre compte de la position que M. Watts occupe dans l'art anglais. Prévenons seulement ceux qui aiment à juger par eux-mêmes qu'ils feront bien de venir visiter cet hiver la New Gallery, et d'aller ensuite à la Royal Academy, où sont exposées les œuvres de feu lord Leighton.

Un des principaux attraits de la superbe exposition de M. Watts est la série de portraits des hommes célèbres d'Angleterre que le peintre a connus au cours de sa longue carrière. Nombre de portraits de personnages illustres exécutés par le maître se trouvent déjà à la Galerie nationale des portraits, donnés par l'auteur à ses concitoyens. La New Gallery réunit en ce moment ceux de Gladstone, de lord Salisbury, du duc d'Argyll, de lord Dufferin, de Tennyson, de Millais, de Leighton, de Burne-Jones, de Swinburne, de Joachim et celui du peintre par lui-même, à côté de plusieurs portraits de femmes désignées pour cet honneur.

(*A suivre.*) H. C.

(1) Voir *Chronique des Arts* du 12 et du 26 décembre 1896.

REVUE DES REVUES

—

χ **Revue bleue** (2 janvier). — Les admirateurs du regretté Courajod et de son œuvre et ceux qui ont applaudi aux paroles émues que lui a consacrées son digne successeur, M. André Michel, en prenant possession dernièrement de la chaire du cours de sculpture à l'École du Louvre, seront heureux de trouver imprimé dans ce numéro cet éloge éloquent et si mérité.

= **Pan** (IIe année, n° 1). — Comme d'habitude, nous ne signalons, dans ce luxueux recueil de littérature et d'art, que les articles rentrant dans notre cadre :

= Étude de M. H. von Tschudi sur *Adolf Menzel* (avec 2 gravures dans le texte et 3 reproductions de dessins au crayon du grand artiste).

= A propos du 200e anniversaire, célébré l'an dernier, de la fondation de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, M. W. Bode fait l'historique de cet institut, de son esprit, de ses travaux, et recherche de quelle façon on pourrait lui infuser un sang plus jeune et plus vif; loin d'approuver l'idée, déjà proposée à Berlin, de la fondation d'un prix et d'une école de Rome à l'instar de notre villa Médicis, il préconise un enseignement plus large, plus approfondi, où les élèves ne soient pas confinés dans des spécialités.

= Étude de M. Richard Graul sur l'association d'artistes allemands de tendances modernes dite « les XI » : Max Liebermann, L. von Hoffmann, H. Vogel, F. Skarbina, W. Leistikow, etc., et sur leurs œuvres récentes (avec reproductions de plusieurs d'entre elles).

= Article de M. G. Gronau accompagnant une reproduction hors texte de la statue d'*Amazone* de M. Tuaillon, dont M. Rosenhagen, dans son compte rendu de l'Exposition internationale de Berlin, a parlé aux lecteurs de la *Gazette*.

= Notice biographique et critique de M. Max Lehrs sur une artiste allemande de talent, Cornelia Paczka, qui s'occupe spécialement de gravure, et dont les œuvres, de sujets philosophiques ou fantaisistes (dont plusieurs sont au cabinet des estampes de Dresde), se font remarquer par la profondeur de l'inspiration et du sentiment (hors texte : reproduction d'une tête d'étude lithographiée en couleurs).

= M. Alfred Lichtwark, tentant de réagir contre maints errements conventionnels et absurdes ordinairement suivis par l'architecture moderne, entre autres la disposition régulière et monotone des fenêtres, à l'imitation des façades de palais, et la prédilection pour les portes à vantaux, prêche, à l'exemple des Anglais, l'amour des demeures intimes faites pour être habitées plutôt que pour être regardées, des chambres « dont l'idéal est une fenêtre aussi grande et une porte aussi petite que possible ».

= Comme gravures hors texte, aussi variées de procédés qu'excellemment reproduites, qui forment la parure de cette revue si richement et si artistiquement illustrée : des lithographies de MM. Max Liebermann et Skarbina; des gravures en couleurs de MM. L. von Hofmann et J. Sattler; un bois de M. Hœnemann; des eaux-fortes originales de MM. W. Leistikow, A. Zorn, Ch. Maurin, etc.

= (N° 2). — Excellent travail de M. W. Bode sur les *Devoirs des Musées d'art industriel*, souvent trop encombrés d'objets disposés sans méthode : le but de ces collections, suivant lui, doit être d'enseigner l'histoire de la civilisation locale, et d'offrir, spécialement dans les branches cultivées dans le pays, des modèles choisis, de travail excellent, de formes simples et délicates, exposés dans des salles séparées, en harmonie avec ce qu'elles renferment, et, pour les objets d'art contemporains, dans un cadre tout moderne, décoré par un même artiste ou quelques artistes de mêmes tendances.

= Article de M. E. von Bodenhausen sur la maison de l' « Art nouveau », à Paris; enseignement à tirer pour les artistes allemands de cette innovation.

= Nouvelles artistiques de Dresde.

= Intéressant article de M. W. von Seidlitz : *La Jeune génération artistique de Dresde.*

= M. A. Schmarsow publie sur *La vieille École de sculpture saxonne au* XIIIe *siècle* et ses principales œuvres dans les cathédrales et églises de Hildesheim, de Freiberg, de Naumburg, de Halberstadt, de Meissen, etc, une étude approfondie, accompagnée de reproductions dans le texte et hors texte de quelques-unes de ces sculptures.

= Etude sur *Lucas Cranach*, par M. Max J. Friedlænder (avec reproduction de plusieurs gravures au burin et sur bois, et héliogravure d'après une charmante peinture du maître : *La Sainte Famille*, de la collection Fiedler, à Munich).

= Autres hors texte : eaux-fortes originales de MM. Max Klinger, O. Fischer et M. Pietschmann; lithographies originales de MM. O. Greiner, Hans Hunger (belle étude de tête), K. Mediz, G. Lührig; belle zincographie en couleurs : *Paysage*, par M. Paul Baum, etc.

= (N° 3). — Article de M. Max Lehrs sur *L'Art de la lithographie.*

= Article de M. J.-E. Sattler sur l'exposition de tableaux de Courbet qui a eu lieu récemment à Munich.

= *La Sécession* de Munich; son histoire et ses travaux, par M. Benno Becker.

= Nouvelles artistiques de Munich.

= Hors texte : héliogravure d'après un *Paysage* de Bœcklin; lithographies originales de MM. W. Volz, Kampmann, Hans Thoma (*Paysage*, reproduction en couleurs); eaux-fortes originales de MM. O. Gampert, P. Halm, E. Kirchner et K. Kœpping (*Verres décoratifs*, de l'artiste); bois original colorié, de M. O. Eckmann.

CHRONIQUE MUSICALE

—

PREMIER CONCERT DE L'OPÉRA

Notre collaborateur, M. Paul Dukas, n'est pas seulement un critique musical d'une compétence parfaite, d'un talent apprécié par les lecteurs de la *Revue hebdomadaire* comme par ceux de la *Chronique des Arts;* c'est aussi, quoique trop rarement révélé, un compositeur de haute valeur. Elève de Guiraud, dont il se chargea d'orchestrer la *Frédégonde* inachevée, terminée par M. Saint-Saëns, second prix de Rome de l'année 1888, il ne s'est fait connaître jusqu'ici que par une ouverture de *Polyeucte*, exécutée il y a cinq ou six ans au concert Lamoureux. On en goûta la belle ordonnance, la noblesse des idées, l'éclat de l'instrumentation. Un silence de quelques années put faire craindre que M. Dukas n'eût sacrifié la

composition à la critique musicale. Il se recueillait seulement, au lieu de s'éparpiller en menues productions courantes, concentrait et mûrissait ses idées pour exécuter l'œuvre de vaste envergure que nous venons d'entendre au concert de l'Opéra, sous l'intelligente direction de M. Paul Vidal.

C'est une véritable symphonie qu'a écrite M. Paul Dukas. Il faut lui en savoir gré hautement, le genre de la symphonie pure étant, avec le genre du quatuor, celui qui exige le plus d'invention musicale et de savoir contrapuntique. Après la vogue conquise pendant quinze ans par la forme plus facile du poème symphonique et de la suite d'orchestre, la symphonie semble reprendre faveur parmi les jeunes compositeurs. Successivement, MM. d'Indy, Chausson, A. Magnard, Savard, en ont produit dans ces dernières années. Celle de M. Dukas se classe tout à fait parmi les meilleures. Elle révèle une possession de la technique de cette forme d'art, une entente du développement, de la conduite du morceau, tout à fait remarquables, en même temps que cette expérience de l'instrumentation si répandue aujourd'hui.

Dans le premier mouvement, traité avec une fougue entraînante, on a remarqué la chaleur et la clarté des idées, l'opposition de la phrase chantante, d'une jolie courbe mélodique qui rappelle un peu le sentiment contemplatif de C. Frank, avec le violent et orageux *allegro* initial des cordes et le thème éclatant des cuivres, les développements donnés à ces trois idées, l'interruption *smorzando* de la strette par d'intéressantes harmonies des bois et des cuivres, puis de jolis appels, sur deux notes, de flûtes et de seconds violons, qui deviendront un dessin persistant d'accompagnement dans le développement de l'*andante*.

Celui-ci débute par un mélodieux et noble thème, chanté par les violons et les hautbois. Une phrase à quatre temps, d'un caractère calme et religieux, lui succède, dont la mélodie se perd bientôt sous les développements donnés au dessin d'accompagnement du premier thème. Malgré deux auditions, j'ai, comme tout le monde du reste, moins bien saisi le plan du morceau depuis le *tremolo* des cordes sur lequel, dans un mouvement plus vif, la clarinette, le cor anglais et le cor font entendre une sorte d'appel d'oiseau qui fournit une page symphonique d'un coloris délicieux et devient ensuite figure d'accompagnement. Après des épisodes secondaires, qui ont paru un peu longuement traités, la fin de l'*andante* ramène les thèmes du début et expire *smorzando*.

Le *finale* est construit sur des idées qui m'ont paru avoir moins de valeur ; la seconde est d'un accent qui rappelle le style de Franck. L'éclat bruyant et cuivré de l'orchestration a nui un peu à la compréhension d'un morceau qui témoigne d'une réelle maîtrise dans la science du développement, de la décomposition rythmique, des transformations et dérivations de thèmes. La complexité polyphonique de la symphonie de M. Dukas, la place considérable donnée à la mise en œuvre des dessins secondaires, ont parfois dérouté un auditoire mondain, peu musicien et peu curieux des tendances nouvelles de l'art. A mes yeux, de tels excès, par lesquels il n'est pas donné à tout le monde de pécher, ne sont pas un défaut ; je ne critiquerais que les *codas* par lesquelles le musicien a cru devoir terminer son *allegro* et son *finale* et qui les allongent inutilement.

Le programme, très éclectique, comprenait encore des fragments de *Pâris et Hélène*, opéra de Gluck sur un poème de Calzabigi, joué en 1769 devant la Cour, à Vienne : chœur à trois temps, accompagné en *pizzicati*, replacé depuis dans l'*Alceste* française, charmante gavotte intercalée plus tard dans *Iphigénie en Aulide* et deux airs de Pâris : le premier langoureux, avec *imitations* du hautbois ; le second, en trois strophes accompagnées par la harpe, dans lequel Pâris déclare son amour pour Hélène en une improvisation inspirée par l'Amour. Ces tendres soupirs ont été suavement chantés et nuancés par Mme Caron.

En souvenir sans doute de la création faite par lui à Londres, en 1876, du *Mefistofele* de Boïto, M. Gailhard nous a fait entendre le Prologue dans le Ciel de cet opéra, adaptation vulgaire et prétentieuse des deux *Faust* de Gœthe, dont je ne me suis jamais expliqué le succès à l'étranger. L'énorme déploiement de voix et d'instruments y fait mieux ressortir la pauvreté des idées. A nous faire entendre au concert un épisode musical relatif au sujet de *Faust*, il valait cent fois mieux choisir la scène mystique du *Faust* de Schumann.

La matinée s'est terminée par le ballet de *Don Juan*, dansé en costumes sur la scène, l'orchestre ayant repris sa place ordinaire où l'on avait mis d'abord les chœurs. Les chœurs dans la fosse, l'orchestre sur la scène, serait-ce là le remède rêvé à la détestable acoustique de la salle de l'Opéra ?

GEORGES SERVIÈRES.

CONCERTS DU DIMANCHE 10 JANVIER

Conservatoire (2 h.). — Même concert que dimanche dernier.

Dixième concert Colonne (2 h. 1/4). — *La Damnation de Faust*.

VILLE DE PARIS

ADJ TERRAIN on même sur une seule enchère, en la Chambre des not. de Paris, mardi 26 janv. 97, d'un à Paris (18e arr.), r. Jean-François Lépine. S. 173m69. M. à p. (200 f. le m.) 34.738 f. Mes Mahot de la Quérantonnais, 14, r. des Pyramides et Delorme, 11, r. Auber, dép. de l'enc.

MAISON à Paris, 9, rue de Clichy (près la Trinité). Ce 298m. Rev. 17.500 fr. M. à p. 260.000 fr. Adj. s. 1. ench. ch. not. Paris, 9 fév. 97. S'ad. à Me Georges Robin, not., 5, rue du Louvre.

RUE RAMBUTEAU 16. Maison, angle rue du Temple. Ce 767 m. Revenu 74.015 fr. M. à pr. 900.000 fr. A adj. le 4 fév. 97, 2 h. pr. ét. Me Brault, Neuilly-s-Seine.

L'Administrateur-gérant : J. ROUAM.

Paris — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart

N° 3. — 1897. BUREAUX : 8, RUE FAVART 16 Janvier.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

AVIS A MM. LES ABONNÉS

ÉDITION DE GRAND LUXE

A l'occasion des renouvellements d'abonnement pour 1897, un certain nombre de souscripteurs ayant changé l'édition ordinaire pour l'édition sur papier Japon, nous avons dû augmenter ce tirage spécial.

Nous rappelons que le prix de l'abonnement à l'**Édition de grand luxe** est de 100 francs.

PROPOS DU JOUR

Les affreux journalistes, qui ne respectent rien, comparent souvent le doux pays de Gérolstein à la Chine. « Voyez, disent-ils, si, dans les ministères du Fils du Ciel et dans les bureaux de cette jeune démocratie, on ne retrouve pas le même abus de rites et d'écritures inutiles, de lenteurs compliquées et d'incurable apathie. »

Il y a une différence : en Chine, les mandarins ne font pas grand'chose, mais ils sont d'une politesse outrée; en Gérolstein, ils laissent aller, mais ils ont désappris la politesse élémentaire.

Dernièrement, un amateur délicat eut la généreuse pensée de léguer de son vivant, au musée de Gérolstein-Ville, les plus belles pièces de sa célèbre collection, ou, pour parler le langage juridique, il en proposa à l'État la nue-propriété, en s'en réservant l'usufruit... L'État ne se départit pas de son sang-froid une minute, ne trahit aucune émotion, ni plaisir, ni mécontentement et ne s'abaissa pas jusqu'à remercier. D'ailleurs, n'est-ce pas, ce n'est là, de la part du donateur, qu'une *intention*, qu'une idée passagère peut-être, dont la réalisation est lointaine. Il ne fallait point compromettre l'Administration de Gérolstein ni s'*engager*, ni risquer un autographe qui pourrait être conservé; il restait l'expédient d'appeler un commis qui, rapidement, *sicut penna scribæ velociter scribentis*, avisa l'usufruitier qu'on prend bonne note de son avis...

Quelle concision dans l'expression de la reconnaissance nationale et que voilà bien le laconisme spartiate à défaut de la grâce athénienne !

Parfois aussi, l'Administration de Gérolstein ne répond pas du tout. Le musée national de ce beau pays reçut naguère en cadeau un tableau fort curieux d'un peintre du XVIIe siècle dont le chef-d'œuvre est conservé au Louvre, dans la salle Lacaze. La poste est si mal faite que le donateur attend encore un remerciement officiel. S'il en trouve un ces jours-ci dans sa boîte aux lettres, gageons que ce sera un remerciement imprimé, car, si les amateurs se donnent le mot pour faire des cadeaux aux musées du Gérolstein, il faudra bien que l'Administration surchargée fasse clicher un modèle de reçu à l'imprimerie nationale.

—

La circulaire récemment parue de M. St. Dervillé, directeur général adjoint de l'exploitation de l'Exposition Universelle, règle

définitivement, à la satisfaction générale, la question qui nous a ému à deux reprises. Elle prévoit, pour 1900, une triple exposition des Beaux Arts, dont fera partie une *Exposition contemporaine* (Y COMPRIS L'ART DÉCORATIF).

C'est tout ce que nous demandions.

NOUVELLES

—

*** Les nouvelles salles du Musée du Luxembourg, dont nous avons signalé la réorganisation, ont été inaugurées lundi dernier et livrées au public mardi. Nous aurons l'occasion prochaine de revenir sur l'ensemble méthodique exposé dans les nouveaux locaux.

*** Le comité de la Société des Artistes français, élu le 6 janvier dernier, s'est réuni au palais des Champs-Élysées pour nommer son bureau et le conseil d'administration, qui sont ainsi composés :

M. Detaille, membre de l'Institut, à l'unanimité, a été réélu président; MM. Pascal et Achille Jacquet, membres de l'Institut, vice-présidents; MM. Albert Maignan, Bartholdi, Loviot et Lamotte, secrétaires; T. Robert-Fleury, secrétaire-rapporteur, et Boisseau, trésorier. M. Cormon a été nommé président du jury de peinture; M. Thomas, membre de l'Institut, président du jury de sculpture, et M. Loviot, président du jury des Arts décoratifs.

MM. Zuber, Busson, Dawant, Humbert, H. Lévy, R. Collin, Dameron, Bouguereau, Vibert, Thomas, Georges Lemaire, Guilbert, Blanchard, Coquart, Normand, Maurou et Mongin sont nommés membres du conseil d'administration.

*** La Société nationale des Beaux-Arts a tenu samedi son assemblée générale, sous la présidence de M. Puvis de Chavannes.

Dans une allocution très applaudie, le président a annoncé que le prochain Salon aurait lieu, comme les années précédentes, au Champ-de-Mars, et que le Comité se préoccupait, dès à présent, d'assurer aux Salons suivants un abri digne des artistes.

Après un rapport de M. Guillaume Dubufe constatant que l'exercice actuel se soldait par un bénéfice d'une vingtaine de mille francs, on a procédé au renouvellement du tiers sortant de la délégation.

MM. Carolus Duran, Rodin, Roll, Besnard, Montenard, Mathey, Injalbert, de Baudot, Courtois, Friant ont été réélus.

MM. Bartholomé et Pierre Lagarde ont été élus en remplacement du regretté Duez, décédé, et de M. Lançon, statuaire, considéré comme démissionnaire.

*** La Société des Aquarellistes français vient de se reconstituer. On sait si elle était jadis fermée et inabordable! L'ennui naquit un jour de l'uniformité des aquarelles signées par les professionnels dans cet art délicat; et voici qu'un peu par force la Société s'est ouverte aux artistes, qui vont la vivifier.

Le comité se compose de MM. Vibert, Worms, Lambert, Detaille, Leloir, Adam, Dubufe, Boutet de Monvel, Gilbert, Ch. Meissonier, F. Flameng et Billotte. Les adhésions sont nombreuses.

La prochaine exposition aura lieu à la galerie des Champs-Élysées, dans les environs du mois de mai.

*** Aux galeries Durand-Ruel sont exposées, en ce moment, des réductions exécutées par M. Puvis de Chavannes d'après les trois panneaux qu'il exposa un instant dans les mêmes locaux, cet été, et qui, depuis, ont pris place à la Bibliothèque de Boston : la *Philosophie*, la *Chimie* et l'*Electricité*. Ces réductions rendent fidèlement l'aspect des trois chefs-d'œuvre qui ont quitté l'Europe à jamais.

*** Dimanche dernier a eu lieu à Nantes, au musée de Feltre, l'inauguration du monument élevé à la mémoire du maître Jules-Élie Delaunay. Ce monument est dû à la collaboration de MM. Montfort, architecte, et Gaucher, sculpteur.

Un médaillon de marbre, dû au ciseau de M. J.-C. Chaplain, de l'Institut, retrace les traits du maître regretté. On sait quelle belle médaille M. Chaplain modela jadis d'après son ami, médaille aujourd'hui exposée dans les vitrines du Luxembourg.

*** L'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg a élu comme membre honoraire M. Maxime Collignon, membre de l'Institut de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

*** Dès maintenant, les membres de la Royal Academy se sont mis d'accord pour consacrer à l'œuvre de Millais l'exposition d'hiver de 1897-98.

*** Par suite d'un arrangement avec le gouvernement italien, le pape devient possesseur et gardien du couvent de Saint François, à Assise.

La Nouvelle Salle de Dessins au Louvre

—

Le Musée du Louvre, qui possède environ trente mille dessins des maîtres d'autrefois, vient d'en exposer un nouveau lot d'une soixantaine dans la salle 8, jadis occupée par les études de Le Sueur et voisine de celle où sont déposées les reliques des écoles françaises des XIVe, XVe et XVIe siècles.

Cette exposition est, par destination, temporaire, et nous félicitons l'administration d'avoir accepté et les conservateurs d'avoir pratiqué, enfin, le seul système qui permette, dans l'état actuel des locaux, de divulguer successivement au public les richesses conservées dans les portefeuilles nationaux.

Par la force des choses, en effet, et par le tacite suffrage des visiteurs, ce n'est pas seulement un *roulement* qui s'établira, c'est aussi un meilleur choix des pièces exposables qui se préparera par une revue totale.

Il s'agit, cette fois, d'une série de dessins des écoles flamande et hollandaise des XVe et XVIe siècles, groupés par ordre chronologique. Parmi les principaux, citons une étude de jeune femme, assise à terre et faisant de la musique, du commencement du XVe siècle; une *Étude de tête* pour une Vierge, attribuée à van der Weyden, sous l'influence de van Eyck; une *Descente de croix* inspirée du beau retable de maître Rogier, représentant le même sujet, que l'on conserve à l'Escurial; une étude de *Vierge s'évanouissant dans les bras de saint Jean*, inspirée du même tableau; une feuille de croquis rapides représentant des monstres divers, aux difformités bizarres, et que l'auteur, Jérôme Bosch, a exécutés pour une *Tentation de saint Antoine*. Citons aussi trois saintes debout, derrière lesquelles s'étend un vaste paysage légèrement teinté, et dont l'exécution rappelle par certains côtés l'art de Memling, auquel on a attribué la tête de moine à la gouache et à l'aquarelle exposée dans le voisinage. Le XVIe siècle est représenté par un portrait d'homme de Lucas de Leyde, par trois dessins de Breughel le vieux et par dix-neuf grandes compositions de Bernard van Orley, parmi lesquelles les douze cartons des tapisseries dites les *Chasses de Maximilien*, dont le Louvre possède la série.

PETITES EXPOSITIONS

LES FEMMES ARTISTES

J'ignore si un schisme s'est produit dans la Société des Femmes artistes; en tous cas, à la galerie Petit, où vient de s'ouvrir sa cinquième exposition, j'ai constaté l'absence de plus d'une artiste qui aurait pu contribuer à son succès.

Une scène rustique de Mme Demont Breton, un buste de Mme Bertaux, une marine de Mme La Villette, eussent fait une tache heureuse sur cet ensemble un peu terne d'œuvres qui ne nous révèlent aucun talent nouveau.

Parmi beaucoup de médiocrités, il y a cependant quelques peintures agréables à citer : telles les excellentes études de Mlle del Sarte, deux natures mortes de Mme Berthe Vignal et aussi un paysage algérien de Mlle Robiquet, qui nous plairait tout à fait s'il rappelait de moins près ceux de Guillaumet. La miniature, ce genre si propice aux talents féminins et où nombre de femmes ont excellé, est représenté honorablement par Mmes Rehm et Isbert. Enfin des mentions particulières sont dues, dans la sculpture, à Mlle Charlotte Bertrand pour un petit groupe représentant un chat guettant une souris, spirituellement conçu et très sûrement modelé, et, dans la gravure, à Mlle Voruz pour ses eaux-fortes polychromes, exécutées avec la minutieuse et délicate précision des Japonais.

O. F.

EXPOSITION J.-FRANCIS AUBURTIN

De Provence et de Belle-Isle, un jeune peintre de talent, M. Francis Auburtin, a rapporté une quarantaine de tableaux qu'il expose en ce moment à la Bodinière. La mer, traduite par un artiste épris de sa grande et large poésie et particulièrement de la sereine harmonie qui monte de sa vaste étendue tranquille, tel est le motif de cette série de paysages, qui sont mieux et plus que des études de tels ou tels coins de côtes, et où l'artiste, tout en restant dans la vérité, a su se hausser jusqu'à la beauté d'évocations pour ainsi dire synthétiques et décoratives.

Tout cela forme une sorte d'hymne aux modulations pleines de style et de grâce classiques : il passe, en effet, comme un souffle antique dans ces visions de contrées heureuses, où *les Iles d'or* s'éveillent lumineuses dans le matin bleuâtre, où sur le sable des baies tranquilles apparaissent de douces figures féminines, où tout parle de beauté noble, calme et souriante. Le peintre l'a senti lui-même : *Thalassa*, tel est le titre du premier de ses tableaux, et il ne pouvait mieux résumer que par ce mot l'impression de son œuvre : c'est *la mer*, une mer qui pourrait être celle des poètes grecs, qu'il nous montre et qu'il chante dans cette harmonieuse « symphonie en bleu » aux multiples variations.

A. M.

Le Nouveau Corrège du Musée Brera

M. G. Frizzoni, dont nos lecteurs connaissent la sûre critique, nous annonce que le musée Brera, de Milan, vient de bénéficier d'une entente avec la galerie Monti, ou de l'Archevêché, d'après laquelle la direction de la galerie italienne deviendra la gardienne de seize tableaux scrupuleusement choisis dans les collections du chapitre milanais.

Le premier chef-d'œuvre de la série vient d'être placé à la Pinacothèque; ce n'est rien moins qu'une *Adoration des Rois mages*, de la propre main de Corrège (1m18 de long sur 0m84). L'authenticité n'en est pas douteuse; on ignore, il est vrai, pour qui elle fut exécutée et aucun des documents que nous possédons sur la vie de l'artiste n'en fait mention; on sait seulement que la toile se trouvait déjà à Milan dans la première moitié du XVIIe siècle, et faisait partie de la col-

lection du cardinal César Monti, qui la légua à l'Archevêché, vers le même temps. Elle y figurait naguère sous le nom d'un médiocre peintre de l'école de Ferrare, de la fin du XVI[e] siècle, le Scarsellino, dont Brera possède déjà une grande *pala* placée dans la salle XI.

C'est donc de l'examen attentif de l'œuvre que résulte une si nouvelle et glorieuse attribution. Les recherches de Morelli ont prouvé l'activité artistique de Corrège dans ses jeunes années, celles qu'il passa dans son petit pays d'origine et à Mantoue, où il dut se trouver en relations avec les peintres ferrarais, tels que Lorenzo Costa et Dosso Dossi et subir l'influence des œuvres de Mantegna, mort alors depuis quelques années. On sent ces influences dans le nouveau tableau de Brera, en même temps qu'on y discerne le cachet original du Corrège dans le type des figures, dans le geste, dans l'ajustement des draperies, dans l'ambiance et la pureté de l'atmosphère. « Comment, dit M. G. Frizzoni dans la *Perseveranza* (7 janvier), exprimer la grâce éminemment noble avec laquelle la Vierge tient l'Enfant?... Qui ne reconnaîtrait, dans le saint Joseph, le type au grand front illuminé familier au maître? »

L'œil expert du directeur du musée Brera, M. Bertini, distingua de prime abord la marque du maître. Ajoutons que M. Cavenaghi a donné ses soins les plus méticuleux à la remise en état de l'œuvre, laquelle était méconnaissable, il faut en convenir, sous la quantité de retouches qui la dénaturaient et l'épais voile de crasse et d'enduits qui la recouvrait. Aujourd'hui, malgré de nombreuses craquelures et l'assombrissement partiel de certaines couleurs, elle a presque recouvré sa limpidité originelle.

Académie des Inscriptions

—

Séance du 8 janvier 1897

Les tombeaux d'Alexandre le Grand et de Cléopâtre. — M. A.-M. de Zogheb, auteur d'un très intéressant travail portant ce titre, que M. Maspero analyse longuement a réuni, dit ce savant égyptologue, les opinions reçues ou émises jusqu'ici sur l'emplacement des tombeaux d'Alexandre et de Cléopâtre.

On convient généralement que le « Sôma » qu'on désigne comme lieu de sépulture du conquérant, était situé sur l'emplacement où s'élève actuellement le fort de Kom-el-Dêk, à Alexandrie.

M. de Zogheb rapporte les récits détaillés des diverses personnes qui prétendent y avoir vu, à différentes époques, des souterrains remplis de sarcophages où reposaient Alexandre et plusieurs des Ptolémées.

Des fouilles, faites en 1881, ont mis à jour beaucoup de conduites d'eau d'époque romaine, des égouts byzantins et des ruines informes d'édifices très importants.

« D'après quelques notes de M. de Zogheb, on voit, dit M. Maspero, que la légende s'est déjà emparée de ces recherches. »

Dans la seconde dissertation, l'auteur démontre que Cléopâtre ne fut pas ensevelie dans le tombeau qu'elle s'était préparé, mais que son corps fut déposé dans la nécropole d'Alexandre et des Ptolémées.

En discutant ces questions et en réunissant les faits propres à les éclaircir, M. de Zogheb a donné un exemple excellent que d'autres Alexandrins devraient suivre. « Si, dit M. Maspero en terminant, le même goût qu'il manifeste pour les antiquités de sa ville natale se propageait autour de ce savant, nous verrions bien des problèmes de topographie alexandrine, qui passent aujourd'hui pour insolubles, recevoir une prompte solution. »

Archéologie. — M. Foucart lit une note de M. P. Paris, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Le musée archéologique de Madrid a acheté, en 1875, soixante-dix objets de terre cuite et de bronze trouvés à Costig (île de Majorque), parmi lesquels trois grandes têtes de taureaux en bronze.

Il n'est pas possible que ces têtes ne soient que les débris de statues colossales ; elles se suffisent à elles-mêmes et proviennent sans doute d'un temple où elles étaient consacrées en ex-voto. Toutes les trois, malgré des progrès de style et de facture évidents de l'une à l'autre appartiennent à un même art primitif.

M. Paris, comparant ces œuvres à celles des arts orientaux et de l'art grec, se refuse à y voir, comme on l'a fait en Espagne, des œuvres gréco-phéniciennes. Il essaie d'établir que la seule civilisation à laquelle on puisse les rapporter est celle du peuple des Nomaghes et des Talayots, sans préjuger, du reste, la question de savoir si ce peuple doit être ou non assimilé aux Ibères.

Quelques documents sur la Vénus de Milo (1)

(*Suite*)

—

M. Ravaisson écrit (p. 12) : « Peu après, M. Duval d'Ailly, commandant de la station navale du Levant et monté sur la gabarre *la Lionne*, arrivait à Milo ; il voyait, lui aussi, dans la chaumière de Yorgos, la partie supérieure de la Vénus et il écrivait à M. David en des termes tout semblables à ceux dont s'était servi M. Dauriac. » Il y a là, je crois, deux petites erreurs à rectifier. Duval d'Ailly commandait *la Lionne*, et non la station du Levant, qui avait pour chef M. des Rotours ; *la Lionne* n'arriva pas à Milo « peu de jours après », attendu qu'elle y était en station depuis le 4 mars (2) et partit de là pour Smyrne le 10 ou le 11 avril.

16 avril. — Dumont-d'Urville, enseigne de vaisseau sur la gabarre *la Chevrette*, aborde à Milo.

19 avril. — Dumont-d'Urville va voir la Vénus et adresse, à ce sujet, un rapport au commandant du navire ; ce rapport a été publié (*Rav.*, 27). En voici les phrases essentielles : « Un paysan grec... parvint à déblayer une espèce de niche dans laquelle il trouva une statue en marbre, deux hermès et quelques autres morceaux également en marbre. La statue était de deux pièces,

(1) Voir *Chronique des Arts* du 9 janvier 1897.

(2) Il est toujours possible que le navire se fût *momentanément* éloigné de la côte le 8 avril.

jointes au moyen de deux forts tenons en fer (1). Le Grec... en avait fait porter... dans une étable, la partie supérieure, avec les deux hermès; l'autre était encore dans la niche. Je visitai le tout attentivement... La statue... représentait une femme nue, dont la main gauche relevée tenait une pomme et la droite maintenait une ceinture habilement drapée et tombant négligemment des reins jusqu'aux pieds; du reste, elles ont été l'une et l'autre mutilées et sont actuellement détachées du corps... Tous ces attributs sembleraient assez convenir à la Vénus du jugement de Pâris; mais où seraient alors Junon, Minerve et le beau berger? Il est vrai qu'on avait trouvé en même temps un pied chaussé d'un cothurne et une troisième main; d'un autre côté, le nom de l'île, Mélos, a le plus grand rapport avec le mot *mêlon*, qui signifie femme. Ce rapprochement de mots ne serait-il pas indiqué par l'attribut principal de la statue? »

Les lignes qui précèdent présentent une grande analogie avec la fin de la note de M. de Trogoff (2). Il n'est pas croyable que deux jeunes officiers de marine soient arrivés, indépendamment l'un de l'autre, à rapprocher le nom de l'île du mot grec qui signifie « pomme. » Ils se sont fait les échos d'une même hypothèse, qui avait sans doute pris naissance dans l'entourage de Brest. Trogoff n'était pas à Milo quand on a découvert la statue; il aura reçu à ce sujet une lettre à Smyrne, où se trouvait son bâtiment. Notez *qu'il ne dit point avoir vu la Vénus;* il dit seulement qu'elle a été trouvée « lors de notre relâche » et cette erreur de date pourrait s'expliquer aisément, puisque la date du 8 avril est la seule qui soit sérieusement établie par le témoignage de Dauriac. Dumont-d'Urville indique approximativement le 29 mars; Brest, dans une lettre à Marcellus, datée du 26 mai, indique non moins approximativement le 26 avril (« lorsque cette statue fut trouvée il y a un mois », *Rav.*, p. 14); d'autres ont placé la découverte « vers la fin du mois de février » (Frœhner, *Notice sur la sculpt.*, p. 172.) Mais je crois qu'il n'y a pas erreur à proprement parler.

Comme nous l'avons vu, sur trois bâtiments arrivés à Milo le 4 mars, deux y étaient restés jusqu'au 10 avril; l'*Espérance* seule, avec le commandant Des Rotours et Trogoff, était partie pour Smyrne. Ce navire étant celui du chef de la division, Trogoff a fort bien pu rappeler un événement qui s'était produit « lors de notre relâche » entendant par ces mots « *lors de la relâche de notre escadrille.* »

Nous concluons de là que le nouveau témoignage est sans valeur, non seulement en ce qui touche la date, mais en ce qui concerne l'attitude et les attributs de la statue. Il faudrait cependant en finir une bonne fois avec cette légende de la Vénus découverte intacte. Le 26 novembre 1820, Brest écrit au chargé d'affaires de France à Constinople : « Son Excellence m'a laissé des ordres pour faires des recherches *pour trouver les bras et autres débris de la statue.* » Cette phrase ne suffit elle pas à dissiper tous les doutes (1) ?

Si l'on fait abstraction du récit de Voutier, la question des bras se présente comme il suit: Le 11 avril, Dauriac parle de Vénus *recevant la pomme de Pâris ;* le 12, Brest dit qu'elle tient *la pomme de discorde à la main* et ajoute que *les bras sont cassés*. Donc, ce n'est pas un *bras* qu'on avait trouvé avec la Vénus, mais une *main* tenant la pomme: c'est, vraisemblablement, celle qui est au Louvre, bien qu'il soit fort douteux qu'elle ait appartenu à la statue. Dumont-d'Urville écrit, le 19 avril, qu'on a trouvé en même temps *une troisième main* (notez qu'il parle d'une main et non d'un bras); il dit aussi que les *mains* (dont l'une tenait la pomme et l'autre soutenait une ceinture) sont *l'une et l'autre mutilées et détachées du corps*. Donc, il aurait existé, dans la même cachette que la Vénus, trois *mains*, dont l'une tenait une pomme; Dumont-d'Urville a supposé que l'une des deux autres soutenait la « ceinture » de la Vénus; mais, ici, de deux choses l'une : ou cette main tenait un morceau de draperie, et alors elle ne pouvait pas appartenir à la Venus, dont la draperie ne porte aucune trace d'une main qui aurait servi à la soutenir; ou cette main n'était qu'un fragment, et alors — ce qui me semble avéré — Dumont-d'Urville aura simplement indiqué, comme l'avait déjà fait Dauriac, une restitution qui lui *paraissait* possible et qui ne l'est pas.

Avec le récit de Voutier, l'obscurité augmente. Car, comme nous l'avons fait observer, Voutier mentionne la découverte d'un bras « si fruste qu'il était impossible d'en tirer parti » ; il ne dit pas que ce bras se terminât par une main qui tenait une pomme ; il dit formellement qu'il est arrivé, *par hypothèse*, à l'idée d'une Vénus recevant la pomme de Pâris. Cela est possible ; mais alors il faut admettre que Voutier connaissait seulement le fragment de *bras* qui est au Louvre (*Rav.*, pl. III, n° 1), et que la *main* avec la pomme (*ibid.*, n° 2) ne fut trouvée ou remarquée que plus tard.

Disons encore qu'il ne faut pas serrer de trop près le texte de Dumont-d'Urville : « On avait trouvé en même temps un pied chaussé d'un cothurne et une *troisième* main. » En conclure qu'on possédait déjà *deux* mains de la Vénus, serait excessif ; la *troisième* main peut être simplement une main isolée, jugée trop grande ou trop petite pour avoir appartenu à la Vénus. Peut-être cette main, comme le pied chaussé du cothurne, provenait-elle non de la « cachette » de la Vénus, mais des fouilles que Voutier avait faites dans le voisinage et au cours desquelles il dit avoir découvert « un pied de bon travail » (p. 7).

Voutier a dessiné les deux hermès (2) sur leurs

(1) Voutier, p. 5 : « Il n'y avait aucune apparence d'un tenon de fer unissant les deux blocs. » Cette déclaration est importante. Nous voyons par là que Dumont-d'Urville *affirme*, dans sa relation, ce que l'examen des objets le conduisait seulement à *supposer*. La confiance que j'avais autrefois en cette relation s'est de plus en plus affaiblie.

(2) Où l'on trouve aussi l'expression *une espèce de niche*.

(1) Si Brest a dit plus tard tout le contraire, par exemple, à MM. Piscatory et Voutier, c'est c'est qu'il finit par croire lui-même à un conte qu'il avait imaginé.

(2) « Il n'y avait que deux hermès et non trois. » (Voutier, p. 5).

piédouches (*Rav.*, pl. II). M. Ravaisson a bien voulu me communiquer une photographie prise sur le dessin original de Voutier. Cette photographie montre que la publication de ce dessin, dans le mémoire de M. Ravaisson, est fautive, car elle reproduit un calque du dessin, et non l'original. L'inscription d'un des hermès, telle que l'a donnée M. Ravaisson, est inintelligible. Voici les lectures que m'a fournies l'examen de la photographie.

Le piédouche de l'hermès à tête juvénile porte l'inscription :

ΑΝΔΙ. . . . ΙΝΙΔΟ
ΙΟΧΕΥΣΑΠΟΜΑΙΑΝΔΑΟ
ΕΠΟΙΗΣΕΝ

C'est, avec une faute à la seconde ligne, la fameuse inscription que M. Furtwængler et d'autres s'obstinent à mettre en relation directe avec le piédestal de la Vénus. On sait qu'elle a été transportée au Louvre, où elle fut dessinée par Debay, et qu'elle a disparu mystérieusement peu de temps après.

Le piédouche de l'hermès à tête barbue porte une inscription que M. Ravaisson n'a pas transcrite et qu'il semble avoir considérée comme une suite de caractères mal copiés. Sur la photographie, je lis clairement :

ΕΟΔΩΡΙΣΑΣ ΑΛΙΣΙΣΤΡΑΤΟΣ

ce qui doit se restituer ainsi :

Θεοδωρίδας Ἀγησιστράτου

Nous obtenons ainsi un nom nouveau de sculpteur, Théodoridas fils d'Agésistratos (III^e-II^e siècle av. J.-C.).

M. Furtwængler (*Masterpieces*, p. 375) dit que l'on a sans doute découvert avec la Vénus deux piédouches portant au milieu une cavité carrée et que Voutier aura *arbitrairement* superposé les hermès à ces piédouches. Cette hypothèse ne supporte pas l'examen. En effet, le dessin de Voutier comprend : 1° le torse de la Vénus jusqu'à la ceinture; 2° le bas du corps; 3° et 4° les hermès. Si Voutier avait été en veine de restitutions, il aurait dessiné l'*ensemble* de la Vénus. En second lieu, Dumont-d'Urville note, le 19, que « le piédestal d'un des hermès a dû porter aussi une inscription », en ajoutant que « les caractères en sont tellement dégradés qu'il m'a été impossible de les déchiffrer ». Ceci paraît prouver qu'entre le 10 et le 19 avril, l'hermès juvénile avait été séparé de son piédouche; restait l'autre, dont l'inscription devait, en effet, être peu lisible, puisque Voutier l'a transcrite avec cinq fautes sur vingt et une lettres. J'ai démontré récemment, à l'aide de copies d'inscriptions faites en 1819 par Dumont-d'Urville et conservées dans les papiers de Clarac, que ce brave marin ne pouvait déchiffrer que les textes faciles (1). Ainsi, à Théra, il copie un fragment comme il suit :

ΠΠΝΓΗΝΙΥΙ ΥΥΠΣ

c'est-à-dire d'une manière tellement fautive qu'aucune restitution n'est possible, du moins pour moi.

M. Furtwængler suspecte Voutier parce que, sur son dessin de la partie inférieure de la Vénus, la plinthe dessine un rectangle parfait. C'est là une restauration sans aucune importance, un simple tracé géométrique (1). Mais la meilleure preuve de l'exactitude de Voutier, c'est qu'il n'a pas dessiné un fragment destiné à être placé entre les deux moitiés de la statue, fragment qui ne fut rajusté au torse que postérieurement à l'exécution du dessin. Du reste, dans un post-sciptum à sa brochure (p. 28), Voutier félicite M. Ravaisson d'être opposé aux restaurations des statues antiques, et il ajoute : « Mais, grâce pour le nez de la Vénus, sans intérêt pour l'art et dont la mutilation donnerait, j'en suis sûr, au puriste le plus sévère *le même sentiment pénible qui l'a fait rétablir dans mon dessin, tandis que les autres* (sic) *étaient d'une exactitude scrupuleuse.* » Un homme qui s'accuse ainsi, après cinquante-quatre ans, d'avoir rétabli un bout du nez, n'était pas capable de figurer, sous les hermès, deux piédouches avec inscriptions qui n'auraient pas appartenu à ces marbres. Ainsi, je crois qu'on peut affirmer, *sans hésitation*, que le sculpteur d'Antioche du Méandre *n'est pas l'auteur de la Vénus*, conclusion directement opposée à celle de M. Furwængler et d'une grande importance pour la date de la Vénus.

Un critique allemand des *Meisterwerke* de M. Furtwængler écrivait récemment que la « question de la Vénus » était résolue. Pour quiconque sait lire avec soin ce qui précède, il doit être évident qu'elle est encore à résoudre (2), puisque la thèse soutenue par M. Furtwængler est inconciliable avec les faits.

Salomon Reinach.

(1) *Revue archéol.*, 1896, I, p. 122.

(1) Voutier (p. 19) écrit que la plinthe était « large, intacte et horizontale », ce qui permettait de dresser la statue sur le pont d'une goëlette en mouvement. « Intacte » est de trop; mais il est certain que la base, telle qu'elle était, suffisait parfaitement à supporter la statue.

(2) C'est aussi l'opinion de M. Collignon, *Histoire de la Sculpture grecque*, t. II, p. 473.

LETTRE D'ALLEMAGNE

On nous écrit de Berlin, au sujet du tableau de M. Anton von Werner auquel notre dernier *Propos du jour* faisait allusion :

« C'est presque une calamité nationale que de voir l'empire allemand dénué de tout artiste digne de retracer son histoire et réduit à se contenter du plus fade et ennuyeux de tous les directeurs d'Académie du monde. En vertu de cette pénurie, M. Anton von Werner, qui combat de toutes ses forces l'art moderne et refuse obstinément de reconnaître le terrain gagné, a reçu la mission de peindre pour l'empereur la *Cérémonie du 90^e anniversaire du feld maréchal de Moltke*. L'art déployé dans l'exécution de cette commande est fort mince ; mais la patience que l'artiste a apportée à peindre chaque bouton d'uniforme, chaque brandebourg, chaque étoile, chaque décoration, avec la conscience la plus laborieusement pénible, est vraiment étonnante et la puissance de

travail que suppose cette grande toile est admirable. L'instant représenté est celui où l'empereur Guillaume II s'avance à pas rapides dans la salle du Palais de l'État-Major où le vieux soldat, au milieu d'un brillant entourage de princes et de généraux allemands, attend la venue de son maître. L'empereur, suivi de deux adjudants, s'empresse et serre, avec l'expression d'une félicitation bienveillante, la main de M. de Moltke, qui s'incline respectueusement.

« Autour de ce groupe central, l'assemblée, qui ne comprend que les hauts dignitaires de l'armée, se divise par masses assez satisfaisantes et est éclairée par quelques lustres, quoique la lumière du jour pénètre dans la salle par plusieurs hautes fenêtres. Ce double éclairage soulève un problème pictural des plus compliqués : or, M. de Werner l'a posé sans le résoudre. Rien de plus arbitraire que la façon dont il a réparti les lumières jaunes et cendrées de son tableau. L'éclairage obéit docilement, en effet, aux règles de la hiérarchie militaire et répand ses plus vives clartés sur les personnages les plus haut titrés ; c'est au point que l'ancien chancelier de l'empire, le comte Caprivi, qui, depuis, s'est éloigné de la scène politique, est à peine touché par les rayons lumineux, instruits de sa disgrâce. La couleur des uniformes, l'éclat des broderies sont acceptables. Aucune trace de recherche de la magie des reflets. A l'exception de l'empereur, dont le mouvement est plein d'animation et de vie, tous les personnages du tableau ont quelque chose de figé qui rappelle la photographie. Une solennité ennuyée se lit sur tous les visages. Aucun geste spontané, aucun éclair d'émotion dans le regard. Seuls, les généraux rangés le long des murs balancent d'un air presque soucieux le plumet de leurs casques...

« Il n'y a vraisemblablement aucun peintre en Allemagne qui puisse apporter à peindre une cérémonie officielle de ce genre une pareille impersonnalité. Avoir aussi bien réussi que M. de Werner vient de le faire, à subordonner l'art en pareille matière au point qu'on ne le découvre pas, même après un examen attentif, voilà ce qui suffit à caractériser la place qu'il occupe dans l'histoire de l'art allemand. Cette dernière œuvre, qui n'est qu'une grande image en couleurs, obtiendra les suffrages de ceux qui demandent à la peinture quelque chose d'analogue à la photographie ; mais l'art n'est pas en jeu dans de pareilles manifestations, quand même M. de Werner se targuerait de son talent de dessinateur. L'art, en un certain sens, c'est le goût, et M. de Werner est tout à fait dépourvu de goût. »

R.

REVUE DES REVUES

= **Jahrbuch der kœn. preuss. Kunstsammlungen** (17e vol., 4e fascicule). — Notice nécrologique de M. Richard Schœne sur le savant archéologue allemand, Ernst Curtius, avec un beau portrait dessiné par M. R. Lepsius.

= Fin de l'étude de M. Konrad Lange, sur *Peter Flœtner, sculpteur sur bois ;* énumération critique de ses œuvres certaines ou probables : un *Adam*, statuette au Musée de Vienne, la seule sculpture sur bois signée que nous possédions de lui ; un *putto* jouant du luth, statuette au musée de Berlin ; une danse de *putti*, bas-relief en buis, au Musée germanique de Nuremberg ; deux autres bas-reliefs en forme de médaillons : *La Force* et *La Justice*, qui se trouvaient dans la collection Spitzer ; huit autres médaillons à ornements, au Musée d'art industriel de Berlin ; peut-être six autres avec l'histoire d'Adam et d'Ève, à la *Grüne Gewœlbe* de Dresde, et un *Cortège triomphal*, frise en buis, au musée de Brunswick ; enfin, une belle coupe en noix de coco, richement sculptée (reproduction en héliogravure), de la collection Holzschuher à Augsbourg, œuvre sur laquelle M. Lange s'étend particulièrement et que ses recherches historiques lui font placer entre 1534 et 1541, c'est-à dire au temps des meilleures productions de Flœtner.

= Notice de M. W. Bode sur un buste de bronze du musée de Berlin, dont une réplique en marbre, absolument identique, se trouve placée au-dessus d'un tombeau, dans l'église Santa Maria sopra Minerva, à Rome, et que l'inscription du monument funéraire désigne comme étant le portrait de Francesco del Nero, questeur du pape Clément VII, mort en 1563. Ce buste, suivant M. Bode, doit avoir été exécuté en 1550 par un artiste florentin appartenant à une école parente en sculpture, des portraits peints de Bronzino.

= Étude historique et critique de M. H. Mackowski sur le beau lavabo de la sacristie de San Lorenzo de Florence, œuvre d'Antonio Rossellino et Andrea del Verrocchio (avec reproduction hors texte en phototypie).

= M. G. Schneeli nous fait connaître une belle esquisse à la plume lavée de sépia pour un vitrail par Hans Holbein le jeune, au musée de Berlin ; elle représente un porte-étendard avec le col du Saint-Gothard comme fond de tableau ; d'un style décoratif superbe, elle semble devoir être placée dans la période bâloise du maître, vers 1520 (reproduction hors texte).

— **Indicateur d'Antiquités suisses** (1896, n° 3). — Description par M. B. Reber de deux blocs de pierre couverts de sculptures préhistoriques sur le Hubelwængen, près Zermatt (avec reproduction de ces curieux monuments).

— Nouvelles de fouilles exécutées dans le canton de Berne et dans celui de Fribourg, par MM. H. Kasser et F. Reichlen.

— Article de M. E. Stückelberg sur le monument funéraire du chevalier Johann zu Rhein von Hæsingen, qui se trouvait jadis à l'église des frères de Saint-Jean, à Bâle (planche hors texte).

— Fin de l'étude de M. J. Zemp sur les manuscrits suisses de la *Chronique universelle* de Rudolf von Ems, conservés à Saint Gall, à Zurich et à Berlin, et leurs rapports : nombreuses ressemblances existant entre la plupart de leurs miniatures, et que deux planches hors texte nous rendent visibles.

— Identification, par M. E. Stückelberg, d'armoiries qui se trouvent sur un parement d'autel tissé en couleurs, dans le couvent de Rheinau,

et, par suite, fixation de la date de cette œuvre : XVe siècle.

— Publication, par M. W. Merz-Diebold, du plus ancien plan (daté 19 février 1624) du château d'Arburg.

— Publication, par M. F. von Jecklin, de documents pour servir à l'histoire des armes au XVIe siècle.

— (N° 4). — Description par M. A. Schneider d'un autel romain découvert à Rovio (Tessin).

— *L'Abbaye de Saint-Maurice-en-Valois*, par M. Jules Michel : historique ; résultats des fouilles entreprises sur l'emplacement des anciennes basiliques de Saint-Maurice d'Agaune, et qui ont mis à jour diverses inscriptions romaines (2 planches).

— *Recherches archéologiques dans les cantons de Vaud et du Valais en 1896*, par A. Naef (1 planche et 3 fig.).

— Description (avec plan) de l'ancien couvent de Saint-Martin, sur le Zürichberg, par M. H. Zeller-Werdmüller.

— Intéressant article de M. H. Wüscher sur des peintures murales du XVe siècle, malheureusement très endommagées, qui décorent la chapelle Saint-Pierre, à Stein-sur-le-Rhin (avec 2 vues de la chapelle et une planche reproduisant l'*Adoration des Mages*).

NÉCROLOGIE

Nous apprenons la mort de M. **Ch. M. Le Liepvre**, peintre de paysage, décédé à l'âge de quarante-neuf ans.

Le Liepvre, depuis une quinzaine d'années, ne manqua pas une fois d'apporter au Salon de vastes et complètes études de paysages, où, derrière une construction robuste du décor qui ressortait de l'enseignement de son maître, M. Harpignies, paraissait une réelle préoccupation du style. Pour bien louer les fraîches cépées et les berges ombreuses qu'il a signées, nous ne saurions mieux faire que de regretter qu'il n'ait pas été chargé du carton de quelque belle *verdure* par les commissions compétentes ; car il a su traduire la nature selon une formule élevée et sérieusement ornementale.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition des **Femmes artistes**, galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, du 8 au 24 janvier.

Exposition de peintures de M. **J.-Francis Auburtin**, à la Bodinière, 18, rue Saint-Lazare, du 12 janvier au 6 février.

Exposition des **Artistes francs-comtois**, galerie Durand-Ruel, du 15 janvier au 9 février.

Exposition de tableaux de M. **Le Sidaner**, galerie Mancini, 47, rue Taitbout.

Exposition de tableaux de M. **Louis Le Poittevin**, galerie Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi, du 14 janvier au 2 février.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Paris

4e Exposition d'œuvres d'**Eugène Lami**, galeries G. Berne-Bellecour, 68, boulevard Malesherbes, du 14 au 30 janvier.

Province

Nice : Exposition internationale des Beaux-Arts, à partir du 17 février. Délai des inscriptions : 1er février. Documents et renseignements au commissariat général de l'Exposition, 2, rue Saint-Michel, à Nice.

Étranger

Copenhague : Exposition internationale des Beaux-Arts dans la Glyptothèque Ny Carlsberg, du 1er mai au 31 octobre. Envoi des notices avant le 1er février ; envoi des œuvres, à Copenhague, du 1er au 15 mars ; à Paris, chez Michel et Kimbell, du 1er au 10 mars.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

CONCERTS DU DIMANCHE 17 JANVIER

Conservatoire (2 h.) : Symphonie en *ut* (F. Schubert) ; Chœur de *Cosi fan tutte* (Mozart) ; Rapsodie pour orchestre (E. Lalo) : Andante et allegretto ; Psaume, chœur (Marcello) ; Ouverture de *Ruy Blas* (Mendelssohn).

Onzième concert Colonne (2 h. 1/4) : Ouverture du *Vaisseau-Fantôme* (R. Wagner) ; Air d'Élisabeth (*Tannhauser*) (R. Wagner) ; Scène du Venusberg (*Tannhauser*) (R. Wagner) ; la Chevauchée des Valkyries (R. Wagner) ; *la Valkyrie*, 3e scène du 1er acte (Wagner).

VILLE DE PARIS

ADJ TERRAIN on même sur une seule enchère, en la Chambre des not. de Paris, mardi 26 janv. 97, d'un à Paris (14e arr.), place Denfert-Rochereau (angle de la rue Froideveaux). Surf. 316 m. 12. M. à p. (180 fr. le m.) 56.901 f. 60. Mes Mahot de la Quérantonnais, 14, r. Pyramides et Delorme, 11, r. Auber, dép. de l'enc.

MAISON 9, r. Clichy. Ce 298m env. R. b. 17.500 f. M. à p. 260.000 fr. Adj. s. 1. ench. ch. not. Paris, 9 fév. 97. Me G. Robin, 5, rue du Louvre.

1° **HOTEL** av. terr., 59, bd Arago, 32, r. la Glacière, 132, r. Broca, 3 L. Ce tot. 3.528m01. M. à p. 200 000, 30.000, 30.000 f. ; 2° TERRAIN, 2 l. r. la Glacière et Broca. Ce tot. 428m59. M. à p. 16.871 f. 40, 8.844 f. ; 3° USINE, r. Cordelières-St-Marcel, 29. Ce 1.158m70. R. n. 23.000 f. M. à p. 200.000 f. ; 4° Propriété camp. Brunoy. Ce 2 h. 37 a. 58. R. b. 8.160 f. M. à p. 50.000 fr. Adj. s. 1 ench. ch. not., le 9 février 97. S'adr. à Me G. Robin, notaire, 3, rue du Louvre.

L'Administrateur-gérant : J. Rouam.

Paris — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart

N° 5. — 1897 BUREAUX : 8, RUE FAVART 30 Janvier.

LA CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

Les bons exemples ne se perdent pas ; Venise continuera cette année la tradition si fructueuse que nous avons signalée l'an dernier (1).

La municipalité nous avise, en effet, de son intention de distribuer trois prix (de 1.500, 1.000 et 500 lires) aux *meilleurs essais critiques* parus dans les premiers mois sur la deuxième exposition internationale d'art, qui sera ouverte du 22 avril au 31 octobre prochains. On nous promet, en temps opportun, un règlement spécial fixant les conditions du concours.

Cette annonce est candide et nous ravit justement par sa simple et naïve innocence. C'est mieux que de la bonne comédie : c'est de la haute physiologie appliquée ; et ceux-là connaissent le cœur humain aussi bien que Machiavel, qui vont tout droit proposer au publiciste, chiffres en mains, un marché difficile à bien traiter à mots couverts.

Nous souhaitions l'autre jour de voir s'introduire chez nous les mœurs radicales et violentes des commerçants d'art berlinois et le rôle de la critique honnête se restreindre au silence, quand la vérité est âpre à dire ; nous souhaitons de même que les mœurs vénitiennes trouvent chez nous des imitateurs. Nous serons bien plus à l'aise et nous aurons bien moins à faire, le jour où les promoteurs d'expositions parisiennes nous feront parvenir des petits avis comme celui de la municipalité de Venise, ouvriront un guichet et afficheront leur tarif à la porte, en chiffres connus.

(1) Voir *Chronique des Arts* du 25 juillet 1896.

—

Il serait bon que le Musée du Louvre fût moins avare qu'il ne l'est devenu d'étiquettes portant la mention : *Installation provisoire.*

En ce moment, on peut voir dans une des salles des dessins, la salle VII où sont exposées les précieuses reliques de notre école française du XIIIe au XVIe siècles, trois grandes copies de peintures décoratives du XVe siècle existant sur les murs de la cathédrale d'Amiens, copies signées et datées *H. L. 1893 et 1895.*

Il est de toute évidence que ces cadres sont destinés au musée du Trocadéro. Attend-on, pour les y transporter, que les moulages des antiquités de Delphes soient partis pour cette destination ? Encore faut-il le dire au public, et la petite étiquette est ici de rigueur.

NOUVELLES

*** Le buste en marbre du Président de la République, par le sculpteur Saint-Marceaux, a été placé sur un socle élevé dans le salon de l'Élysée où se tiennent les réunions du Conseil des ministres.

*** On vient de poser, dans la salle des délibérations du Tribunal de commerce, le bas-relief en marbre blanc, *La Seine*, du sculpteur Puech, acheté par le Conseil général, et donné par lui aux juges consulaires. *La Seine* fait pendant à un vieux fragment de décoration provenant du château d'Issy,

que M. Dervillé fit placer dans la salle des délibérations, à cause des souvenirs qu'il évoque et pour la beauté de sa forme et de sa devise : *Nec spe, nec metu*. Ce fragment de décoration reproduit les armes du président à mortier Denis Talon, qui construisit le château d'Issy.

*** La Société royale d'encouragement aux Arts d'Anvers vient d'inviter la Société des pastellistes français à prendre part en corps, dans un emplacement réservé, à la prochaine exposition anversoise.

Les pastellistes ont accepté, et Anvers pourra, dès le 12 mars, admirer leurs œuvres; ce qui n'empêchera pas Paris d'avoir son exposition de pastels inédits au mois d'avril.

*** Un vol avec effraction a été commis dans l'église de Gaesbeek (Belgique), qui possède de grandes richesses. Non contents d'emporter de précieux plateaux en argent massif portant les armoiries du marquis Arconati, et quantités d'autres objets de haute valeur, les malfaiteurs ont détérioré des tableaux et des sculptures d'un haut intérêt.

PETITES EXPOSITIONS

—

EXPOSITION DES PEINTRES ORIENTALISTES

La 4e Exposition des Peintres orientalistes français aura lieu du 15 février au 13 mars, galeries Durand-Ruel, 16, rue Laffitte. Elle comprendra, cette année, à côté de l'exposition moderne de peinture et de sculpture, une section d'art oriental proprement dit, formée exclusivement de miniatures persanes, et une partie rétrospective, consacrée aux œuvres de Chassériau conçues sous l'inspiration orientale.

A cette occasion, les organisateurs seraient reconnaissants aux amateurs qui auraient des ouvrages de ce maître de vouloir bien participer à l'hommage qu'ils veulent rendre à sa mémoire et de s'adresser au président de la Société, galeries Durand-Ruel.

M. L. Bénédite, président de la Société, désirerait savoir ce que sont devenus, entre autres, les ouvrages suivants, dont on a perdu la trace :

1. — Le jour du sabbat dans le quartier juif, à Constantinople (Salon de 1848).
2. — Hadji, étalon barbe de la province de Constantine (Salon de 1853).
3. — Femme et petite fille mauresque de Constantine jouant avec une gazelle (Salon de 1850).
4. — Marché de chevaux arabes.
5. — Femme mauresque assise.
6. — Enfant arabe faisant baigner des chevaux.
7. — Danseuses espagnoles.
8. — Marchands de chevaux (scène arabe).
9. — Chevaux à un abreuvoir.
10. — Cavaliers faisant boire leurs chevaux.
11. — Arabes faisant baigner leurs chevaux dans le Rummel.
12. — Talebs discutant entre eux.
13. — Almée.
14. — Femmes de Constantine.
15. — Marchande arabe.
16. — Arabe avec son cheval.
17. — Famille de juifs de Constantine.
18. — Mendiants arabes.
19. — Cheval égyptien.
20. — Mauresque sortant du bain.
21. — Combat de spahis et de Kabyles.
22. — Spahis surpris par des Arabes.
23. — Le chef maure au retour de la guerre.
24. — Danseuses arabes.
25. — Femme maure tenant un tambour de basque.
26. — Une femme et une petite fille de Constantine.
27. — Intérieur oriental.
28. — Portrait d'Aïcha-ben-Gerbas.
29. — Portrait de Bou-Maza.

Encore la Vénus de Milo

—

J'ai récemment appelé l'attention des lecteurs de la *Chronique* (p. 26) sur le dessin, fait par Voutier, des deux hermès découverts avec la Vénus de Milo. Ces deux hermès sont au Louvre, mais pourvus de socles modernes. Quand ils furent déterrés sous les yeux de Voutier, ils reposaient sur des piédouches portant des inscriptions. Sur le premier piédouche, Voutier a déchiffré l'inscription fragmentée qui donne le nom d'un sculpteur : Agésandre ou Alexandre, fils de Ménidès, d'Antioche sur le Méandre. Sur le second, il a lu des caractères que j'ai transcrits comme il suit :

ΕΟΔΩΡΙΣΑΣ ΑΛΙΣΙΣΤΡΑΤΟΖ

j'avais restitué : Θεοδωρίδας Αγησιστρατου, c'est-à-dire *Théodoridas, fils d'Agésistrate*.

Quelques jours après la publication de mon article, j'ai reçu la visite d'un savant allemand, M. Hiller von Gærtringen, qui s'occupe en ce moment de réunir, pour l'Académie de Berlin, les inscriptions de Milo, de Théra et d'autres îles. Quand je lui montrai celle qu'avait copiée Voutier, il se souvint aussitôt d'en avoir vu une semblable; après quelques instants de recherche, nous l'avons retrouvée. Cette inscription me paraît fort importante pour tout l'ensemble des problèmes que soulève la Vénus; peut-être même en donnera-t-elle la solution.

Elle a été copiée en 1877 à Milo par feu Charles Tissot et se lit ainsi :

ΘΕΟΔΩΡΙΔΑΣ ΔΑΙΣΤΡΑΤΟ
ΠΟΣΕΙΔΑΝΙ

c'est-à-dire : « Théodoridas, fils de Daistratos (ou Laistratos), à Poseidon. » Tissot l'a copiée « au vieux port, sur un piédestal de statue. » (*Bulletin de Correspondance hellénique*, t. II, p. 522).

Or, comme le nom de Théodoridas est assez rare, on est surpris de rencontrer, à Milo, un *Théodoridas fils d'Agésistrate* (inscription de Voutier) à côté d'un *Théodoridas fils de Daïstrate* (inscription de Tissot) ; on se demande si

ces deux personnages ne seraient pas identiques, ce qui impliquerait, chez Voutier, une erreur de copie en plus de celles que nous avons constatées. Cette hypothèse devient presque une certitude quand on compare les deux mots :

ΛΑΙΣΙΣΤΡΑΤΟΣ (Voutier),
ΛΑΙΣ ΤΡΑΤΟ (Tissot).

Voutier a simplement répété, en copiant, les lettres ΙΣ. Donc, il faut restituer, sur le piédouche de l'hermès, le nom du même personnage qui figure sur le piédestal vu par Tissot : *Théodoridas, fils de Daïstratos.*

Ce piédestal a, depuis, été transporté au Musée central d'Athènes (n° 237 du catalogue de M. Cavvadias). Tissot en avait transcrit l'inscription en caractères appartenant, au plus tard, au milieu du IVe siècle av. J.-C. ; M. Cavvadias attribue les lettres « à la belle époque de l'art grec » (p. 194). En outre, la forme dialectale Ποσειδᾶνι et l'épel Δαιστρατο (au lieu de Δαιστράτου) sont des indices d'une époque assez ancienne.

Si Théodoridas, fils de Daïstrate, qui a offert une dédicace à Poseidon, est identique à celui qui a consacré l'hermès trouvé avec la Vénus, cet hermès est certainement antérieur à Alexandre le Grand. Il n'y a plus lieu, d'ailleurs, de considérer Théodoridas comme un sculpteur ; l'inscription vue par Voutier doit être une dédicace, non une signature.

Mais voici où les choses se compliquent (il est dit que, partout où la Vénus de Milo est en jeu, on se heurte à des difficultés imprévues !)

Au mois de mars 1877, un nommé Jean Nostrakis, propriétaire d'un jardin situé au bord de la mer, à Milo, dans la localité dite *Klima*, plantait des citronniers. Au cours de son travail, il rencontra quatre statues de femmes, sans tête, une statue équestre mutilée et une statue colossale de Poseidon, haute de 2 m. 17 et bien conservée, quoiqu'en fragments. Charles Tissot était alors ministre de France à Athènes. Désireux d'acquérir le Poseidon pour le Louvre, il se rendit à Milo sur un bâtiment de guerre, le *Sané*. Mais Brest — le fils de l'agent consulaire qui avait contribué à l'acquisition de la Vénus et agent consulaire lui-même — paraît s'être montré peu diplomate en cette occurrence (1) : bien que Jules Ferry eût autorisé Tissot à donner 40.000 fr. du Poseidon, que Tissot appelait « le frère de la Vénus de Milo », l'acquisition fut impossible, parce qu'on en avait ébruité le projet. Le gouvernement grec acquit le Poseidon et trois autres marbres provenant de la même trouvaille au prix de 27.000 drachmes et les fit transporter à Athènes. Le Poseidon ne fut reconstitué et exposé au public qu'en 1889 ; M. Collignon en a donné une héliogravure (*Bulletin de Corresp. hellénique*, 1889, pl. III et p. 498).

Outre le Poseidon, le Musée central d'Athènes possède les marbres suivants, découverts en 1877, au même endroit :

N° 236. Statue colossale de femme drapée ;

N° 237. Statue d'homme sans tête, drapé, de grandeur naturelle ;

N° 238. Statuette de femme (Aphrodite ?)

Or, d'après une note remise à M. Collignon par M. Carteron, consul de France à Syra, on avait trouvé, avec le Poseidon, *quatre* statues de femmes et une statue équestre. Cette dernière a complètement disparu ; d'autre part, la note de M. Carteron ne mentionne pas l'homme drapé (n° 237 du musée d'Athènes). Tout cela n'est pas facile à débrouiller, mais ne concerne pas directement notre propos.

La statue d'homme drapé est exposée au musée d'Athènes *sur le piédestal vu par Tissot au vieux port*, qui porte l'inscription *Theodoridas Daistrato Poseidani*. M. Cavvadias, dans son catalogue, n'émet aucun doute sur la connexité de la statue et de la base. Jusqu'à nouvel ordre (j'ai demandé à ce sujet des informations à Athènes), la chose me semble douteuse. Si, toutefois, M. Cavvadias a raison, il en résultera les conséquences que voici : Théodoridas a consacré à Poseidon une statue colossale entourée d'autres statues ; l'une de ces dernières était sa propre image, sur le piédestal de laquelle il a fait inscrire : *Theodoridas à Poseidon*. Mais nous avons vu que ce même Théodoridas a dédié l'un des hermès découverts avec la Vénus ; *si la Vénus est contemporaine de cet hermès, elle est donc aussi contemporaine du Poseidon.*

Tissot, M. Collignon et, après lui, M. Furtwaengler ont insisté sur les analogies que présentent la Vénus et le Poseidon. « Comme la Vénus de Milo, écrit M. Collignon, la statue est faite de deux blocs rapportés, qui se rajustent par une section horizontale à la hauteur de la ceinture. » La Vénus fut découverte dans une niche ; or, le Poseidon, dit M. Collignon, « était destiné à figurer soit dans une niche, soit contre une paroi », parce que « le travail du revers est tout à fait négligé. » La valeur artistique du Poseidon semblait médiocre à M. Collignon, qui en trouvait l'attitude « conquérante et quelque peu tapageuse » ; il l'attribuait au IIe siècle avant J.-C. et ajoutait : « La statue de jeune homme, qui porte la dédicace de Theodoridas, offre le même style facile et banal, le même geste de la main posée sur la hanche ; j'inclinerai à la croire contemporaine de la statue qui nous occupe. On en peut dire autant d'une statue colossale de femme (n° 236 du musée central), où le travail des draperies, les gros plis massés en bourrelet épais autour de la ceinture dénotent une exécution fort médiocre. »

Ce qui précède serait admissible si l'inscription de Théodoridas pouvait appartenir au IIe siècle avant J.-C. Mais, à moins que Tissot n'en ait fait une copie de fantaisie, cela est absolument impossible ; il faut remonter, pour trouver de pareils caractères, jusqu'au milieu du IVe siècle. Les revues sont faites pour enregistrer les variations de la science, les phases successives des enquêtes qu'elle poursuit. J'ai demandé des informations à Athènes ; si je viens à apprendre que l'inscription de Théodoridas peut être du IIe siècle, je me hâterai d'en avertir nos lecteurs ; mais, dans l'état actuel de notre savoir, je dois la placer au IVe siècle, *avec la Vénus et le Poseidon.*

(1) J'ai vu Brest à Milo, dans l'automne de 1880. Il rejetait l'insuccès sur Tissot, qui avait donné l'éveil au gouvernement grec en arrivant dans l'île sur un croiseur de l'escadre ; en revanche, Tissot accusait Brest d'avoir voulu *far da se*. On trouvera un jour des détails sur cette affaire dans la correspondance de Tissot, conservée au ministère des Affaires étrangères et encore inaccessible.

M. Furtwaengler place la Vénus et le Poseidon au IIe siècle avant J.-C. Jusqu'à présent, pour établir la date de la Vénus, on disposait des éléments que voici : 1° La mention d'Antioche du Méandre, fondée entre 281-261, patrie du sculpteur qui a signé sur la base d'un des hermès ; cette mention ne donne évidemment qu'une limite supérieure ; 2° les caractères de cette inscription, vue par Clarac, mais connue depuis par une gravure seulement, l'original ayant disparu. Clarac pensait que l'inscription pouvait dater du IIIe siècle, mais la plupart des autres critiques l'ont attribuée au Ier siècle avant J.-C. Maintenant, on va pouvoir s'autoriser de l'autre inscription de Theodoridas, qui existe à Athènes ; car il n'y a aucun motif de tenir compte de l'inscription d'un des hermès et de négliger l'autre. Si cette inscription remonte au IVe siècle, comme celle qui lui fait pendant est *certainement* postérieure à 280 (à cause de la mention d'Antioche), il faudra conclure que les deux hermès ne sont pas contemporains, qu'ils ne sont pas davantage contemporains de la Vénus et que la question de la date de notre statue doit être entièrement laissée à l'appréciation des historiens de l'art. En revanche, si elle peut appartenir au IIe siècle, il sera nécessaire d'admettre la thèse de M. Furtwaengler : à savoir que la Vénus, les hermès et le Poseidon ont été sculptés vers l'an 100 avant J.-C. On sent de quelle importance sera, pour les discussions à venir, le fac-similé de l'inscription de Théodoridas.

Il est un point, en tous les cas, sur lequel M. Furtwaengler a cause perdue. Dans sa restauration de la Vénus, il annexe à la plinthe actuelle de la statue le fragment disparu avec l'inscription, fragment qui portait, à sa partie supérieure, un large trou rectangulaire (dessin de Debay). Dans ce trou, M. Furtwaengler insère un pilier sur lequel la Vénus appuie son bras gauche. Or, le dessin de Voutier *a irrévocablement démontré* que l'objet inséré dans le trou n'était pas un pilier, mais un hermès. Cet hermès est trop bas pour que le bras de la Vénus puisse s'appuyer sur lui. Si donc le fragment avec l'inscription, qui supportait l'hermès, a été rajusté, dès l'antiquité, à la plinthe de la statue (1), la seule restauration admissible est celle de Farral : Vénus, ayant un hermès à côté d'elle, *relève son bras gauche vers sa chevelure*. L'attitude ainsi obtenue étant fort disgracieuse, on ne se résoudra pas aisément à l'attribuer à l'auteur de la Vénus, et l'on reviendra à l'hypothèse, déjà ancienne, d'une *restauration faite dans l'antiquité*, vers le Ier siècle avant J.-C. La Vénus serait alors une statue attique, de la première moitié du IVe siècle au plus tard ; victime d'un accident quelconque, mutilée, elle aurait été restaurée, avec un hermès à côté d'elle, par un sculpteur d'Antioche du Méandre, peut-être aux frais du riche Theodoridas. Le bras relevé tenant la pomme proviendrait de la même restauration.

Cette hypothèse n'aurait rien d'invraisemblable, vu que nous avons de nombreux exemples de statues, de bas-reliefs, de vases peints, etc., qui ont été restaurés dans l'antiquité. Mais on sent que, pour adopter une pareille solution, il faut avoir désespéré d'en trouver une autre. Attendons ce que nous apprendra l'étude de l'inscription de Theodoridas !

SALOMON REINACH.

(1) Dans le dessin de Voutier, comme dans celui de Debay, le piédouche avec inscription présente, sur la gauche, une cassure en biseau, qui répond à peu près à la cassure diagonale de la plinthe de la Vénus, à droite du spectateur.

Académie des Inscriptions

Séance du 22 janvier 1897

M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, adresse, au nom de l'auteur, M. Lambropoulos, le catalogue raisonné des monnaies trouvées à Mycènes par M. Tsountas, le continuateur des recherches de Schliemann.

La trouvaille, faite dans une chambre d'une maison antique, comprend 3.786 pièces d'argent qui étaient contenues dans trois vases et que l'auteur a classées et décrites. C'est une découverte importante pour la numismatique et l'histoire de l'art.

— M. Édouard Blanc présente une parure en or, émaux et pierres fines qu'il a rapportée de son voyage dans l'Asie centrale en 1895. Elle constitue un des rares spécimens de l'orfèvrerie indo-persane du temps de la Renaissance. Elle a appartenu aux souverains mongols de la grande époque : Akbar, Djehouiguin, Chah-Djelsan Ier, qui ont régné de 1506 à 1666.

Cette parure comprend : 1° une ceinture de 34 plaques d'or enrichies d'émaux, de diamants et de rubis ; 2° trois joyaux en or, émail, diamants et rubis portés sur la tête ; 3° un énorme rubis de 80 carats, sorte d'amulette portée sur la poitrine. D'après M. Blanc, ces objets auraient été façonnés par des joailliers français venus à la cour de Chah-Abbas.

CHRONIQUE MUSICALE

LES CONCERTS

La seconde séance d'orchestre que dirigeait M. Mottl aux Concerts du Châtelet a été fort brillante. Un haut intérêt d'art s'attache à l'interprétation si personnelle et, souvent, si émouvante du chef d'orchestre de Carlsruhe, dont la maîtrise et la compréhension musicale équivalent parfois à un véritable esprit de création. Le second programme, qu'il avait composé de fragments symphoniques, heureusement choisis des partitions wagnériennes, faisait également une part à la musique classique, représentée par deux morceaux de chant de Mozart et par l'ouverture de *Léonore* (n° 3), et à la musique française, qui y figurait avec l'ouverture du *Carnaval Romain* et la mélodie *L'Absence* de Berlioz.

Les qualités inappréciables du talent de M. Mottl ont trouvé à se faire valoir, par l'exécution de ce programme, sous les aspects les plus différents : toutefois, nous continuons à estimer, comme autrefois, que les morceaux dans lesquels elles

s'affirment avec le plus d'éclat sont ceux qui exigent davantage de chaleur dramatique ou d'expression passionnée ou de sentiment souple et précis du rhythme. Les pages d'émotion contemplative sont, en général, interprétées avec moins de profondeur par M. Mottl que par M. Hermann Levi : l'un est le chef d'orchestre né de *Tristan* et *Iseult ;* l'autre de *Parsifal.* Nous savions cela depuis 1886, année où les deux artistes dirigeaient alternativement ces ouvrages à Bayreuth. M. Colonne, naguère, nous avait permis de nous en convaincre de nouveau. L'exécution de certains fragments du concert de dimanche nous a définitivement affermi dans cette conviction.

Ce qui distingue surtout M. Mottl, c'est la complète domination qu'il exerce sur les exécutants. Un signe imperceptible, un regard même lui suffisent pour obtenir la nuance exacte, l'accent désiré, le ralentissement ou l'accélération nécessaire. C'est que les instrumentistes ont conscience d'avoir devant eux un véritable représentant du compositeur, un authentique délégué du génie du maître dont ils ont à traduire la pensée, et non pas un batteur de mesure plus ou moins exact, un instrumentiste comme eux qui tient au lieu de violon ou de clarinette une baguette de direction. Dans beaucoup de cas, en effet, le chef d'orchestre n'est qu'un musicien comme les autres, qui suit sur sa partie comme ils suivent sur la leur. Le premier devoir du chef est, au contraire, de n'avoir pas besoin de suivre sur sa partie, et de posséder ce qu'il fait jouer absolument à fond pour pouvoir en communiquer l'esprit à ses subordonnés. Le secret de M. Mottl consiste, en grande partie, en ceci que, musicien compréhensif, artiste enthousiaste et vibrant, il a, fixé dans l'esprit, l'aspect graphique de l'œuvre qu'il dirige. Sa tâche consiste, avant tout, à obtenir une traduction sonore qui dépasse cette *lettre* à laquelle on s'en tient trop souvent sans penser qu'elle n'est elle-même qu'une traduction souvent incomplète de la pensée vivante. Ce qu'il y a d'inexprimé et, souvent, d'inexprimable par notre notation musicale ne peut être mis en lumière que par un chef capable de suppléer avec des indications justes et immédiates à ce que les signes conventionnels présentent d'insuffisant. S'il a besoin de les consulter à chaque mesure, l'interprétation ne saurait dépasser une honnête moyenne, même avec un orchestre admirablement composé. Le chef véritable, celui qui, selon le mot d'Hans de Bülow, a la partition dans la tête et non pas la tête dans sa partition, obtiendra bien davantage d'une troupe de qualité inférieure.

M. Mottl nous a donné une superbe interprétation de l'ouverture du *Carnaval Romain :* nous n'avons jamais mieux goûté la fantaisie étincelante dont s'anime cette page romantique, fantaisie qui, si elle n'est pas mise en saillie vigoureuse, produit souvent un effet d'incohérence.

Mme Mottl, qui chantait, dans ce concert, les diverses mélodies dont nous avons parlé, est douée d'une voix fraîche et pure, qu'elle met au service d'une rare intelligence de diction. Elle a artistement fait valoir le charme mélancolique de la mélodie de Berlioz et la naïve expression du joli *Chant de Berceau*, de Mozart, qui venait ensuite. Dans la *Sérénade* de M. Richard Strauss, ses heureuses qualités ont même, jusqu'à un certain point, pallié le manque d'intérêt d'une composition d'ailleurs curieusement orchestrée.

La scène de l'*Enchantement du Vendredi Saint*, de *Parsifal*, prise d'abord dans un excellent mouvement, nous a semblé, dans les développements, conduite avec un peu de rapidité. De même, l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* a été jouée à une allure plus vive et avec plus de pesanteur qu'on ne l'exécute ici. Dans ces deux fragments, pourtant, M. Mottl a obtenu de beaux effets par les larges oppositions qu'il sait établir entre les diverses phrases musicales, faisant toujours ressortir au premier plan leur signification poétique et l'imposant avec une constante autorité.

Les incomparables beautés de l'ouverture de *Léonore* ont été mises en un puissant relief. Nous avons profondément admiré l'art avec lequel M. Mottl a su en enchaîner les différents épisodes, en particulier la transition du premier mouvement lent à l'*allegro*. La gradation habile, qui fait coïncider l'animation du mouvement avec l'intensité sonore du *crescendo*, est du plus grand effet et nous semble absolument justifiée par la construction de cette partie de l'œuvre. Il serait à souhaiter que ce mode d'interprétation fût adopté partout, comme il semble l'être en Allemagne. Nous l'avons déjà entendu appliquer par d'autres compatriotes de M. Mottl. Mais le plus beau moment de la séance a été, sans contredit, celui où M. Mottl a conduit la *Marche funèbre de Siegfried*. Jamais, croyons-nous on n'en a illuminé si puissamment la tragique profondeur. Jamais on ne nous a mieux fait ressentir le choc galvanique de ce rhythme d'écroulement, qui grandit en une progression colossale. L'impression du morceau a été absolument complète et sa haute signification rendue sensible, avec une clarté et une aisance qui ont transporté l'auditoire.

Le prélude de *Tristan* a, de même, été traduit avec une justesse de mouvement et d'accents aussi grande qu'il est désirable. Nous avons dit, en commençant, que cette partition nous semble convenir tout particulièrement aux qualités d'interprétation les plus saillantes du remarquable chef d'orchestre. Mme Mottl, qui chantait, sous sa direction, la scène finale de l'œuvre, nous a semblé y manquer, sinon d'accent et de style, du moins d'un peu de puissance vocale. Son succès n'en a pas moins été très vif. D'ailleurs, en cette belle journée, il n'a, à aucun moment, fait défaut à personne.

P. D.

REVUE DES REVUES

o **The Art Journal** (février). — M. Cosmo Moukhouse, continuant son étude sur la collection de M. Arthur Sanderson, passe en revue les nombreux portraits de l'école anglaise qui l'enrichissent. De belles reproductions nous permettent d'apprécier les plus remarquables de ces œuvres, parmi lesquelles nous citerons un portrait de la duchesse d'Harcourt, de Reynolds et surtout un splendide portrait de Mrs Hay, par Raeburn.

o Nous avons, il faut l'avouer, une certaine méfiance vis-à-vis des « maîtres inconnus » dont les critiques anglais nous révèlent périodiquement

l'existence; c'est pourquoi nous n'acceptons que sous bénéfice d'inventaire le peintre italien Tito Lessi, qu'un écrivain anonyme présente aux lecteurs de l'*Art Journal* et qu'il surnomme modestement le « Meissonier de l'Italie ». De fait, c'est de Meissonier que M. Tito Lessi semble se rapprocher le plus par la nature de ses compositions. *Les Bibliophiles*, une *Lecture chez Piron, le Liseur à la fenêtre* et quelques autres tableaux reproduits par le journal anglais rappellent d'assez près, autant que l'on peut en juger, le style et la composition de notre grand artiste français. Mais, cela concédé, M. Lessi est-il un maître original ou un imitateur habile? Les échantillons que nous avons pu voir aux Salons nous ont laissé sceptiques.

o Une intéressante étude de Mme Dorothy Stanley fournit d'amusantes anecdotes sur deux séjours que Bastien-Lepage fit à Londres, en 1880 et 1882. L'auteur nous raconte l'impression produite sur le peintre par certains types populaires de Londres, notamment par les petites bouquetières, qui lui fournirent le sujet de nombreuses études peintes ou dessinées. Bastien-Lepage espérait aussi, en arrivant à Londres, que sa renommée lui attirerait de nombreux portraits; mais l'opinion n'avait pas encore, paraît-il, adopté son talent. Son premier voyage ne lui rapporta aucune commande, et l'un des rares portaits qu'il fit à son second séjour lui fut demandé par son compatriote Coquelin.

o Signalons également, dans ce numéro, une description d'un gracieux monument de la Renaissance anglaise qui se trouve à Wilton, dans la propriété du duc de Pembroke. Il est connu sous le nom de *Porche d'Holbein* et passe pour avoir été exécuté d'après les plans du grand artiste allemand, vers 1540.

+ **Magazine of Art** (janvier). — Notre collaborateur, Henri Frantz, consacre un intéressant article au beau gobelet d'or enrichi d'émaux de basse taille qui a été exécuté récemment par M. Falize pour l'Union Centrale des Arts décoratifs. On sait que ce gobelet est réservé au président de l'Union qui, ressuscitant les traditions du moyen âge, y boira dans les occasions solennelles.

M. Henri Frantz, en décrivant minutieusement ce précieux objet d'art, s'efforce de faire connaître à l'étranger les œuvres de nos meilleurs artistes, tentative qu'on ne saurait trop louer.

---

* **Archivio storico dell'Arte** (*Fasc. V. — sett.-ott. 1896*). — *Alcune pitture giovanili di Baldassare Peruzzi a Roma.* M. F. Hermanin est un véritable disciple de l'école critique ouverte par Morelli et procède par des comparaisons minitieuses et positives à la moindre identification. Jusqu'ici, on a trop facilement écrit que B. Peruzzi était un élève de Pinturicchio; or, ce peintre échappa aux traditions de son enseignement premier et reçut du Sodoma l'empreinte d'un art plus libre. Après avoir restitué à Peruzzi les fresques de Sant' Onofrio, M. F. H. lui attribue certaines peintures de San Pietro in Montorio (Rome), que Cavalcaselle pensait bien déjà être d'un artiste de l'entourage de Pinturicchio et de Peruzzi, et revient avec une force d'analyse singulière sur celles de Santa Maria della Pace (Rome).

* *Epigrafi ed iscrizioni diverse della Certosa di Pavia.* L'épigraphie de la plus belle des Chartreuses! C'est une vraie anthologie ascétique que M. Diego Sant' Ambrogio a dressée. La plupart des sentences gravées dans le temple de marbre blanc qui frappait tant Erasme, sont dédicatoires ou empruntées aux prophètes; mais, comme dans les cellules des condamnés à mort, il n'y manque pas d'apostrophes tout humaines, telles que celles-ci: *Amore langueo; O felix Solitudo; Fugiens te novi.* Disons bien vite que la littérature lapidaire de Pavie ne réserve pas de surprise aux érudits; il était bon cependant qu'il en fût établi un *corpus* complet.

* *Le opere d'arte di Spello.* Spello est un des points brillants de la vieille Ombrie, et M. G. Urbini en établit la monographie, riche en souvenirs classiques; car, ce microcosme eut l'histoire la plus agitée et participa à de grandes choses historiques: on y trouve d'importantes ruines romaines et des lieux dits romantiques, tels que la *Prison de Roland*, la légende voulant que le grand paladin y ait été incarcéré. Les principales œuvres d'art que signale le monographiste sont, pour la Renaissance, les suivantes: à la petite église de San Bernardino, une fresque du XVe siècle; — toute la bâtisse de Santa Maria Maggiore, plusieurs fois retouchée; à l'intérieur, les morceaux dispersés d'un triptyque attribué à l'école ombrienne par Morelli — qui, ce jour-là, était timide — et par les critiques locaux à Pinturicchio (comp. un dessin du Musée de Francfort, attribué à Raphaël); — la chapelle Baglioni, qui est bien sûrement signée de Pinturicchio: l'*Annonciation*, l'*Épiphanie*, la *Dispute avec les docteurs*, les *Sibylles*, etc.; réparons l'injustice de Vasari, qui a été très dur pour Pinturicchio et louons ici ces tendres et graves fresques; — la chaire de Simone da Campione et le *ciborium* à coupole de pierre, de Rocco da Vicenza; — deux fresques du Pérugin (une *Pietà* et une *Madone avec l'Enfant* entre sainte Catherine et saint Blaise, 1521); — la croix capitulaire ciselée et émaillée par Paolo Vanni, que nous avons publié dans notre récente lettre sur l'exposition d'Orvieto (1); — une *Madone* très pure, attribuée à Pinturicchio par Morelli et Cavalcaselle, etc. M. Urbini nous donnera prochainement la suite de sa scrupuleuse étude. On ne saurait prêter assez d'attention à ces patientes recherches sur un terrain d'élection.

* *Recensioni.* — M. G. F[rizzoni] apprécie, avec sa critique habituelle le second volume de Mme Julia Cartwright sur *Raphaël à Rome* et s'inscrit parfois en faux contre certaines allégations, par exemple au sujet des influences réciproques exercées par Raphaël et Sébastien del Piombo l'un sur l'autre, sur le caractère original du *Portrait de Jules II*, carton de la galerie Corsini, etc. Passant au volume de nos compatriotes MM. Lafenestre et Richtenberger, qui concerne, les musées de *La Belgique*, le même critique con-

---

(1) Voir la *Gazette des Beaux-Arts*, décembre 1896, page 97.

teste l'attribution à Andrea del Sarto d'une *Léda* du Musée de Bruxelles, et proteste contre l'erreur qui a conduit les auteurs de cet utile répertoire à voir, dans le personnage principal du grand Tintoret d'Anvers, un Giovanni Sforza, alors qu'il s'agit de Jacopo de Pesaro, évêque de Paphos.

* (Fas. VI, nov.-déc. 1896.) — M. E. Bertaux nous donne ici un savant compte rendu de l'exposition qui accompagna le dernier congrès eucharistique d'Orvieto. Nos lecteurs se rappellent la correspondance que M. Pératé nous adressa à ce sujet et que nous citions à l'instant. Parmi les monuments que M. B. met en lumière et que nous regrettons de ne pas avoir pu publier, signalons aux artistes et aux spécialistes: la croix-reliquaire d'autel de Cosenza, un chef d'œuvre de l'orfèvrerie byzantine (commencement du XI[e] siècle); la Croix de Velletri, surtout celle de Gaëte, si précieuses, avec la précédente, pour l'histoire de l'émail byzantin; joignons-y la couverture du missel de Capoue et la mitre de Scala. Parmi les objets qui ressortent de l'art des émaux limousins, rien de plus intéressant que la *Madone* en haut relief de Santa Croce de Lorette, en cuivre, avec émaux champlevés; parmi les spécimens de l'art germanique, voici la *pace* de Pie II (Pieve d'Arezzo, XII[e] siècle), en haut relief d'argent sous couverte d'émail; voici encore une gracieuse statuette en argent de saint Georges (Collection Manno, à Turin) qui intéressera vivement les connaisseurs par son galbe et la sveltesse de son armure. Puis, M. Bertaux en vient aux artistes italiens et recherche à juste titre la part des orfèvres dont on connaît le nom et les travaux: Antonio Gentili de Faenza (fin du XVI[e] siècle), Vivo de Sienne, Giudice de Viterbe, etc.; publie la croix processionnelle d'Osimo, la belle statue d'argent de Sant' Emidio, du dôme d'Ascoli, le tabernacle fait par Pietro Vanini et conservé à Bevino... Comme l'auteur de l'article le dit avec raison, il faudrait se faire ouvrir les armoires des moindres églises et, parfois, « *aspettare il piacere dei canonici* », « *riunire le tre, le sette, le tredici chiavi* » avant de jeter seulement les bases d'une étude critique sur l'orfèvrerie religieuse recélée par les églises d'Italie.

* M. G. Frizzoni termine sa belle histoire de Lorenzo Lotto dont nous avons parlé; il la refait à propos du livre de M. Berenson, sans oublier le dépouillement de l'étude de M. É. Michel, publiée par nous (1) sur les portraits de ce maître qui, sans avoir formé d'élève, fut si aidé dans sa fécondité.

* M. Diego Sant' Ambrogio, dont la compétence est sans appel, démontre que l'autel de Carpiano provient de la Chartreuse de Pavie.

* *Recenzioni*. — Critique du premier volume des *Ricerche intorno a Leonardo da Vinci* de M. G. Uzielli et du travail de M. Sponsel sur *Sandrart*.

* *Miscellanea*. — M. C. de Fabriczy achève pour l'*Archivio* le dépouillement des périodiques allemands (1895, qui ont traité de l'art italien). Nous avons hâte que l'excellent exégète arrive aux revues françaises.

(1) Voir la *Gazette des Beaux-Arts*, janvier 1896, page 35.

— **Anzeiger des germanischen Nationalmuseums** (1896, n° 5). — Suite de l'article de M. F. Fuhse sur quelques plaquettes de la collection du Musée germanique: description de sept œuvres d'un artiste probablement nurembergeois, du XVI[e] siècle, qu'il appelle « le Maître des scènes de chasse »; — de quatre plaquettes du monogrammiste L + D (probablement le nurembergeois Leonhard Danner, 1497-1585), représentant des épisodes bibliques d'après des gravures de Hans Sebald Beham et d'Aldegrever; — de cinq autres sujets de chasse d'un artiste qui compte parmi les meilleurs petits maîtres allemands de la seconde moitié du XVI[e] siècle, et dont les œuvres rappellent les meilleures gravures de Virgil Solis; — de six plaquettes, enfin, de sujets anecdotiques ou tirés de l'histoire ancienne, dont trois sont des reproductions d'après des bas-reliefs d'une coupe de la collection Spitzer, et qui sont dues à un maître allemand, peut-être strasbourgeois, du XVI[e] siècle, fortement influencé par l'art italien.

Une planche hors texte reproduit six des plus intéressantes plaquettes étudiées dans cet article.

— Notice de M. K. Sch. sur *La collection de monnaies nurembergeoises du baron J.-Ch.-S. von Kress*, riche de 2.547 pièces, dont le noyau fut constitué par le cabinet de la famille Imhof, hérité de l'érudit Pirkheimer, et qui vient d'être exposée au Musée germanique, où elle était entrée en 1866.

— Description, par M. E. Traeger, des maisons d'un type tout particulier qui existent dans les îles Halligen, sur la côte occidentale du Schleswig, et dont on va reproduire un intérieur au Musée germanique (avec 3 plans).

BIBLIOGRAPHIE

Sommaire de la **Gazette des Beaux-Arts** du 1[er] février 1897. — Un Don au Musée du Louvre: la Collection du comte Isaac de Camondo, par M. Émile Molinier; — La Décoration de Versailles au XVIII[e] siècle (5[e] article); l'Appartement du Dauphin et de Marie-Josèphe de Saxe, par M. P. de Nolhac; — Le Type de Méduse dans l'art florentin du XV[e] siècle et le Scipion de la collection Rattier, par M. E. Müntz, de l'Institut; — Le Musée de Bâle: artistes allemands et artistes suisses (5[e] et dernier article), par M. Antony Valabrègue; — Mistra (1[er] article), par M. Lucien Magne; — Deux familles de sculpteurs de la première moitié du XVII[e] siècle: les Boudin et les Bourdin (3[e] et dernier article), par M. P. Vitry; — Les Goncourt et l'Art (1[er] article), par M. Roger Marx; — Correspondance de l'étranger: Belgique, par M. H. Hymans; Autriche, par M. W. Ritter; — Bibliographie: Ernest Meissonier (O. Gréard), par M. E. D.-G.

Trois gravures hors texte: *Saint Georges*, bois sculpté et doré (XV[e] siècle) (coll. du comte I. de Camondo), eau-forte de M. H.

Guérard ; — *La Crucifixion*, bas-relief en bronze, attribué à Donatello (ibid.), héliogravure Dujardin ; — *La Revue du Roi dans la plaine des Sablons*, dessin de Moreau le jeune (coll. des Goncourt), héliogravure Dujardin.

Nombreuses gravures dans le texte.

MOUVEMENT DES ARTS

Mercredi dernier a eu lieu, à la galerie Georges Petit, la vente de la collection Lagarde, où les enchères ont été des plus variables.

Le n° 1, Vaches au pâturage, de Ch. Busson, a été adjugé 190 fr.

N° 2. — L'Épave, de Chintreuil, 4.200 fr.

N° 3. — L'Étang de Ville-d'Avray, de Corot, 38.000 fr., adjugé à MM. Arnold et Tripp, ainsi que le Daubigny représentant les Laveuses, n° 4, pour le prix de 29.100 fr.

N° 5. — Clairière en forêt, de Diaz, 6.900 fr.

N° 6. — La Soupe, de Jules Dupré, 540 fr.

N° 7. — La Cueillette, de Français, 820 fr.

N° 8. — Ruines au bord de l'eau, de Français, 450 fr.

N° 9. — Centaures et Centauresses, de Fromentin, 4.200 fr.

N° 10. — Bêtes à l'abreuvoir, de Hanoteau, 380 fr.

N° 11. — Le Joueur de Cornemuse, de Landelle, 71 fr.

N° 12. — Calinerie, de Patrois, 160 fr.

N° 13. — Chiens écossais, de Troyon, 45.000 fr., acquis par M. Georges Petit.

N° 14. — La Femme au parapluie rouge, de Troyon, 7.000 fr.

N° 15. — La Marchande de légumes, de van Stry, 105 fr.

N° 16. — L'Hercule de fête, aquarelle de Gavarni, 400 fr.

N° 17. — Carnaval, du même, 400 fr.

Les bronzes de Barye ont été adjugés : Lion marchant, 950 fr. ; Tigre marchant, 620 fr. ; Thésée combattant le Minotaure, 1.000 fr., et le Guerrier tartare arrêtant un cheval, 930 fr.

Total de la vente : 141.000 fr.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition d'œuvres d'**Alphonse Lévy**, salon de la Plume, 31, rue Bonaparte, du 25 janvier au 15 février.

4e Exposition de l'**Association artistique P. M. P.** (peinture et sculpture), 19, rue de Caumartin, du 1er au 21 février.

Exposition annuelle du **Cercle de l'Union artistique**, 5, rue Boissy-d'Anglas, à partir du 1er février.

Exposition annuelle des **Femmes peintres et sculpteurs**, au Palais de l'Industrie, à partir du 3 février.

Province

Alger : Salon des Beaux-Arts, à partir du 2 février.

Étranger

Bruxelles : Salon du Cercle « Pour l'Art », au Musée royal.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

CONCERTS DU DIMANCHE 31 JANVIER

Quatrième Concert de l'Opéra (2 h.). — Même concert que dimanche dernier.

Treizième Concert Colonne (2 h. 1/4). — Ouverture de *Coriolan* (Beethoven) ; *Dans la Montagne* (André Gédalge) ; Fragments d'*Ève* (Massenet) ; *Concerto en sol* mineur pour piano (Saint-Saëns) ; *Manfred* (Schumann), adaptation nouvelle de M. Émile Moreau.

Objet d'Art et de Bel Ameublement

Sculptures, Bronzes, Porcelaines montées
Tableaux, Gravures
Meubles en bois de luxe ornés de bronzes
et Meubles en bois sculpté
Époques et styles XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles

TRÈS BELLES TAPISSERIES
des Gobelins, de Bruxelles et d'Aubusson

IMPORTANTE ARGENTERIE ARTISTIQUE
de Froment Meurice et de Tiffany

VENTE Hôtel Drouot, Salle n° 1
Lundi 1er et Mardi 2 février 1897, à 2 h.
Exposition : Dimanche 31 janvier.

Me Duchesne, comm.-priseur, 6, rue de Hanovre.
M. A. Bloche, expert, 28, rue de Châteaudun.

VILLE DE PARIS

ADJ on même sur une seule enchère, en la Chambre des not. de Paris, le mardi 16 mars 97, du
BAIL de deux Maisons au **BOIS** de **BOULOGNE**
1° Route du Champ-d'Entraînement, 4. Loy. annuel 4.200 fr. 2° Même Route, 10. Loyer annuel 3.000 fr. S'ad. aux not. : Me Mahot de la Quérantonnais, 14, r. des Pyramides, et Me Delorme, rue Auber, 11, dép. de l'ench., et pr visit., au garde du Bois (Porte Madrid).

2 MAISONS 1° av. St-Ouen, 89, Paris. Rev. 3100 f. M. à p. 35.000 f. 2° **Levallois-Perret**, rue Victor-Hugo, 71. Rev. br. 1.700 f. M. à p. 6.000 f. (plus rente viag. de 1.200 f. sur tête de 77 ans). A adj. sur une ench. ch. des not. Paris, le 23 février 1897. S'adr. aux not. Mes Bazin et Sabot, rue Biot, 3.

Rue de **TURENNE, 152** Maison Cce 675 m. Rev. 21.740 f. M. à p. 350.000 f. A adj. sr 1 ench. ch. des not. Paris, le 9 février 1897. S'ad. à Me Breuillaud, not., 333, rue Saint-Martin.

L'Administrateur-gérant : J. Rouam.

Paris — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart

N° 8. — 1897 BUREAUX : 8, RUE FAVART 20 Février.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

La semaine qui vient de s'écouler a été singulièrement chargée d'événements artistiques que nous ne pouvons laisser passer sans un bref commentaire.

La première série des ventes de la collection formée par les Goncourt a excité une grande émotion et rapporté à la succession de grosses sommes. Comme aux jours de Law on s'étouffait rue Quincampoix, on s'étouffa dans les salles de l'hôtel Drouot. Le Mississipi, c'est aujourd'hui le croquis du XVIII^e^ siècle, et le Musée du Louvre, lui-même, a pris du Mississipi aux deux premiers jours de l'émission, pour une vingtaine de mille francs. Les Goncourt n'ayant rien légué à nos collections nationales, l'Administration a dû, d'un cœur léger, choisir, parmi ces dessins légers, de gentils petits échantillons inoffensifs, pour n'avoir pas l'air de bouder au milieu de l'enthousiasme universel.

—

La *Chronique* a le plaisir de marquer d'un caillou blanc la séance de la Chambre des députés du lundi 15 février; à une énorme majorité, le principe de la gratuité des Musées nationaux a prévalu.

—

On ne trouvera aucune grivoiserie dans la salle Durand-Ruel, où sont exposées quelques œuvres de Théodore Chassériau, salle annexe à l'exposition des peintres orientalistes français. Voici — et nous y reviendrons — de l'art grand et pur, noble et parfumé. Il est impossible que l'Administration ne jette sur ces fragments épiques qu'un regard distrait et fatigué. Le *Tepidarium* et la *Suzanne* légués par M^lle^ Alice Ozy ne sauraient suffire au Louvre.

—

C'est par les chroniqueurs de théâtre que nous avons appris ce piquant détail : Au premier acte de *La Loi de l'homme*, la pièce à succès de la Comédie-Française, le rideau se lève sur un joli petit salon vert d'eau, orné d'une vieille tapisserie et de statuettes, de bustes, etc., d'où se dégage « une impression de luxe vrai, d'intérieur exact, *habité*, élégant et harmonieux. » Le mot de l'énigme, le voici : « De çà et de là, des vases, des statuettes, des biscuits venant de la Manufacture nationale de Sèvres....

« Tous ces bibelots ont été apportés par M. l'administrateur de la Manufacture, M. Baumgart. On l'a vu, à la répétition générale, en surveiller l'emplacement, et l'autre soir, il ne les quittait pas des yeux. »

Un second chroniqueur nous renseigne tout à fait : l'idée première est de M. Le Bargy. C'est sur l'intervention de M. Claretie que la Direction des Beaux-arts a décidé de mettre à la disposition de la Comédie des biscuits, des vases flambés, etc..... « *qui désormais, seront renouvelés tous les six ans* ».

Ce délai nous laisse rêveurs.....

—

On verra plus loin la composition du jury artistique destiné à fonctionner à l'Exposition internationale de Bruxelles.

La gestation fut très difficile. La Société des Artistes français faillit faire grève — ce

qui se voit rarement — et, loin d'agir dans le sens d'une fusion *absolument chimérique* pronostiquée par les journaux à court de copie, voulut s'adjuger la part du lion. Le jury venu à terme est donc, sans qu'il y paraisse, un jury de transaction ; il est entendu, en effet, que, lors des opérations, il se scindera en deux parts : les Sociétés rivales se recomposeront, leurs jurys travailleront isolément et les œuvres seront séparées, selon toute équité.

NOUVELLES

*** Le *Journal officiel* vient de publier la composition des jurys d'art à l'Exposition internationale de Bruxelles :

CLASSE I. — *Peintures, aquarelles, pastels, émaux, cartons et dessins*

Présidents d'honneur. — M. Bonnat, membre de l'Institut ; M. Puvis de Chavannes.

Président. — M. Gérôme, membre de l'Institut.

Vice-président. — M. Carolus Duran.

Membres. — MM. F. Barrias, Benjamin-Constant, membre de l'Institut ; J. Béraud, Bernier, Besnard, Billotte, Bouguereau, membre de l'Institut ; J. Breton, membre de l'Institut ; Busson, Cormon, R. Collin, Cazin, Carrière, Courtois, Detaille, membre de l'Institut ; J. Dupré, Dawant, Dameron, Dagnan-Bouveret, Dubufe, Français, membre de l'Institut ; G. Ferrier, Guillemet, Gervex, L. Glaize, Harpignies, Henner, membre de l'Institut ; Humbert, J. Lefebvre, membre de l'Institut ; J.-P. Laurens, membre de l'Institut ; Lhermitte, A. Maignan, L.-O. Merson, membre de l'Institut ; Montenard, T. Robert-Fleury, Roll, Rixens, Saint-Pierre, Tattegrain, Vayson, Yon.

CLASSE II. — *Sculptures, bas-reliefs, médailles, camées, pierres gravées*

Président. — M. Paul Dubois, membre de l'Institut.

Vice-président. — M. Rodin.

Membres. — MM. Aubé, E. Barrias, membre de l'Institut ; Boisseau, Bartholdi, Bartholomé, Blanchard, Boucher, Coutan, Dalou, Desbois, Alphée Dubois, Falguière, membre de l'Institut ; Frémiet, membre de l'Institut ; Guilbert, Injalbert, G. Lemaire, E. Leroux, Mercié, membre de l'Institut ; M. Moreau, de Saint-Marceaux, Thomas, membre de l'Institut ; Tony Noël.

CLASSE III. — *Gravures et lithographies*

Président. — M. Ach. Jacquet, membre de l'Institut.

Vice-président. — M. Waltner.

Membres. — MM. Baude, Bracquemond, Chauvel, Desboutin, Guillon, Huyot, Lamotte, Lefort, Lepère, Lunois, Mongin, Maurou, Pannemaker, Robert, Sirouy, E. Sulpis.

CLASSE IV. — *Architecture, plans, dessins et modèles d'architecture, photographies annexées à des plans, maquettes.*

Président. — M. Ch. Garnier, membre de l'Institut.

Vice-président. — M. Vaudremer, membre de l'Institut.

Membres. — MM. de Baudot, Bruneau, Paul Bœswillwald, Coquart, membre de l'Institut ; Daumet, membre de l'Institut ; Ginain, membre de l'Institut ; Lisch, Laloux, Loviot, Moyaux, Normand, Pascal, membre de l'Institut ; Raulin, Redon, Sauvageot, Paul Selmersheim.

*** Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts vient d'instituer une commission à l'effet « de rechercher les moyens d'assurer, en 1898 et 1899, l'installation des Salons annuels de la Société des Artistes français et de la Société nationale des Beaux-Arts. »

Cette commission a pour président M. Poincaré, vice-président de la Chambre des députés ; pour vice-présidents M. Picard, commissaire général de l'Exposition universelle de 1900, et M. Henry Roujon, directeur des Beaux-arts.

Les secrétaires sont MM. A. Picot et Dupré.

Voici la liste des membres : MM. Bardoux, sénateur ; Pierre Baudin, président du conseil municipal ; Georges Berger, député ; Blondel, architecte du gouvernement ; Bouvard, directeur des services d'architecture de l'Exposition de 1900 ; Daumet, de l'Institut ; Detaille, de l'Institut, président de la Société des Artistes français ; Charles Dupuy, député ; Hébrard, président du syndicat de la Presse parisienne ; Hugot, sénateur ; A. Humbert, député ; L. Legrand, conseiller d'Etat ; Lépine, préfet de police ; Levraud, conseiller municipal ; Georges Leygues, député ; Alfred Mézières, député ; Poirrier, sénateur ; Puvis de Chavannes, président de la Société nationale des Beaux-arts ; Ranc, sénateur ; Roty, de l'Institut ; de Selves, préfet de la Seine ; Vaudremer, de l'Institut ; Waldeck-Rousseau, sénateur.

*** A la vente des dessins, aquarelles et pastels du XVIII^e^ siècle, provenant de la collection des Goncourt, le Musée du Louvre a acheté les pièces suivantes :

Cochin : « Portrait de femme », 2.500 fr. ; « Concours pour le prix Caylus », 2.100 fr. ; Greuze : « Un Jeune Ménage », 900 fr. ; Gravelot : « Femme en petit bonnet et en manteau de lit », 1.000 fr. ; Débucourt, le « Prétexte », 820 fr. ; Portail : « Portrait de l'artiste », 5.500 francs ; « Une dame en grand panier », 4.100 fr.

M. Nuitter a acquis pour la bibliothèque de l'Opéra, au prix de 5.700 fr., un recueil de Bocquet comprenant 106 costumes et travestissements.

Musée du Luxembourg

—

Le musée du Luxembourg vient de subir le remaniement le plus important qui ait été opéré depuis son transport dans l'Orangerie, non seulement par le nombre des pièces nouvelles (84 numéros de peintures, sculptures ou dessins), mais par le classement plus méthodique que la petite annexe, récemment construite, a permis de donner aux collections et par l'introduction de séries nouvelles qui présentent ce musée, non point, sans doute, dans son développement complet, mais avec sa physionomie définitive.

L'annexe que M. Roujon a fait élever à la place de l'ancienne terrasse longeant la galerie de sculpture a été construite très simplement, mais avec goût, par M. Scellier de Gisors, inspecteur général des bâtiments civils, et répond à toutes les nécessités hygiéniques.

Elle forme trois salles : celle du milieu, continuant la galerie de sculpture par trois grandes baies, et décorée de belles tapisseries, donne, avec le nouvel arrangement des statues, un aspect qui modifie très heureusement le caractère antérieur de cette galerie. Il n'y a pas beaucoup plus de place et on a l'illusion que le Musée s'est considérablement agrandi.

Dans les deux salles latérales, M. Léonce Benedite a installé, à gauche, la collection étrangère, qui présente un ensemble harmonieux d'une saveur très exotique; à droite, le legs Caillebotte, auquel on a joint les autres œuvres se rattachant à ce groupe que possédait déjà le Luxembourg. Cette salle, qui a joui, ces premiers jours, d'un succès de curiosité considérable, est d'un aspect très clair et très jeune. La *Gazette des Beaux-Arts* l'étudiera spécialement dans son prochain numéro.

Les autres salles ont été très remaniées en vue d'un groupement plus normal des œuvres. Des bronzes comme le *Saint Jean*, de Rodin; *La Jeunesse*, de Bartholomé; Le *Charles Ier*, de Carriès; les exquises petites figurines de Rivière Théodore, et, au fond, le marbre patiné des *Panthères*, de Gardet, meublent ces salles en y ajoutant une note variée.

Le second point important du remaniement consiste dans l'introduction de l'*estampe* dans les galeries publiques. On se souvient que, depuis quelques années, M. Benedite recueillait les pièces contemporaines originales qu'il pouvait recueillir, soit grâce aux libéralités de la Direction des Beaux-Arts, soit surtout grâce à la générosité des amateurs et des artistes. Ces épreuves, conservées dans un entresol où on ne peut les voir qu'un jour par semaine et sur autorisation, en raison de l'étroitesse de ce petit cabinet, comprennent aujourd'hui plus de six cents estampes. La collection continuera à s'enrichir et même plus rapidement encore, grâce au système nouvellement appliqué. Ce système consiste dans des expositions périodiques, consacrées chacune exclusivement à l'œuvre d'un seul artiste ou de plusieurs artistes similaires. Ces expositions auraient chacune, généralement, une durée de trois mois; elles seraient formées, tantôt de l'œuvre d'un vivant, tantôt de l'œuvre d'un mort, tantôt d'un aquafortiste, tantôt d'un graveur au burin, tantôt d'un lithographe, etc., de manière à présenter par étapes successives l'histoire de la gravure du siècle. Par dérogation aux principes habituels des Musées, le Directeur des Beaux-Arts a autorisé la formation de ces expositions au moyen de prêts qui, dans la plupart des cas, se convertiront en dons, ce qui est encore un moyen d'enrichissement rapide de cette série. Elle débute par l'œuvre de Bracquemond et on ne pouvait mieux choisir. M. Benedite a réuni un choix de cent estampes sur les mille environ que comprend cette œuvre. Cet ensemble synthétique est suffisant pour faire connaître au public cet artiste si profondément original, puissant et délicat, si souple, si intelligent et si varié, soit dans ses œuvres de reproduction, où il traduit magistralement et avec une compréhension si pénétrante les chefs-d'œuvre de ses maîtres de prédilection: Millet, Rousseau, Meissonier, Delacroix, Gustave Moreau, soit dans ses estampes originales célèbres, ses portraits de E. de Goncourt, de J. Bach, de Méryon, de Jules Laurens, etc., ou *Le Battant de porte*, *Les Sarcelles*, *Margot la critique*, *Les Faisans*, *Le Vieux Coq* et tant d'autres, pleins d'un charme exquis, sain et poétique de nature et d'art. C'est là, pour le public, un enseignement précieux et inédit.

PETITES EXPOSITIONS

—

EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS AU BURIN

Les artistes graveurs au burin viennent d'ouvrir leur troisième exposition au Cercle de la Librairie. Le compte rendu de cette exposition met la critique dans quelque embarras. Voici les derniers apôtres d'un art qui a produit, jadis, de purs chefs-d'œuvre, des merveilles de force et de souplesse, et il semble que ces héroïques survivants justi-

fient à peine le titre que s'est donné leur Société.

La gravure au burin, au sens classique du mot, n'a plus guère qu'une vitalité relative. Elle est à peine représentée à cette exposition. L'art de Claude Mélan, de Morin, de Nanteuil, des Drevet, ne se perpétuant que par le faible enseignement de l'École des Beaux-Arts, s'éteint graduellement. N'accusons pas l'habileté des graveurs : jamais l'adresse de main ne fut plus grande. La cause de cette décadence de la gravure au burin n'est pas dans la gravure même, mais dans les œuvres qu'elle doit reproduire.

Chaque époque a la gravure de sa peinture. L'art contemporain est un art de coloriste. La composition et le dessin ne nous paraissent plus que des qualités secondaires, et nous préférons à tout les jeux de la lumière et de la couleur. La gravure classique, faite pour exprimer des formes, devient dès lors un pauvre moyen pour rendre des œuvres dont le charme est tout entier dans les colorations.

En réalité, notre véritable gravure est l'eau-forte et les graveurs au burin l'ont si bien compris qu'ils ont modifié leurs procédés pour en donner l'illusion. Ils poussent même l'habileté du métier jusqu'à produire le fac-simile du dessin, de la lithographie, du lavis, du crayon. Il est telle de leurs planches qui, par son premier aspect, échappe à une classification. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'un même artiste donne à sa manière des aspects si différents. Il n'est pas nécessaire de se demander, devant certains envois, signé du même nom, s'ils sont bien sortis de la même main.

M. Alph. Lamotte, dans sa remarquable exposition, présente *La Famille Largillière*, d'après Largillière, et *Les Etats-Généraux*, d'après Dalou. Pour *Les États-Généraux*, il a adopté le burin classique et avec un talent qu'il faut reconnaître. Le tableau de Largillière est, au contraire traité dans la manière moderne et ici la gravure ne semble pas adaptée à la peinture. L'art du XVIIe siècle, si large et si franc, ne peut-être dignement rendu que par une gravure aussi ample et quelquefois aussi sommaire que lui. Mais dans un charmant *Portrait de jeune fille* d'après Clouet, le graveur s'est identifié au peintre et, cette fois, l'œuvre est exquise comme sentiment et comme rendu.

Le tableau de Gustave Moreau, *Hésiode et les Muses*, a rencontré dans M. Emile Sulpis, un interprète vigoureux. C'est un problème difficile à résoudre que celui de traduire avec un burin le mystère indéfinissable des figures de Gustave Moreau et de faire deviner l'étonnant éclat des couleurs dont il les a revêtues. M. E. Sulpis s'y est essayé et y a réussi. Cette planche manifeste plus que de la virtuosité : elle a retenu quelque chose de la pensée qui a inspiré l'original. La *Judith*, de M. Patricot, est d'une pointe ferme et précise. L'œuvre de Botticelli est traduite avec une netteté remarquable. La *Naissance de Vénus* est une page charmante où revivent la grâce et la poésie du XVe siècle. L' « état unique » est du dessin le plus sobre et le plus vigoureux : le travail des ombres ne lui a rien fait perdre de sa solidité ; il y a ajouté la souplesse et la couleur, pour en faire une des meilleures gravures de cette exposition.

Que dire du portrait de M. le Président de la République par M. Achille Jacquet ? C'est une œuvre qui, par son caractère purement officiel, échappe à toute appréciation. Les *Renseignements*, d'après Meissonier, et le *Calvaire* de Mantegna sont, au contraire, de bonnes et sérieuses planches. L'*Austerlitz* de M. Jules Jacquet est d'une sécheresse que Meissonier ne connut jamais. La *Vierge au donataire*, d'après van Eyck, par M. Léopold Flameng se fait remarquer par la fermeté et le style. La préoccupation de la simplicité y est sensible. La gravure y perd peut-être de l'émotion, mais la noblesse de l'effort en forme la compensation suffisante. M. W. Barbotin est aussi un coloriste. Le portrait de *Lady O'Brien*, d'après Reynolds, est délicat et fin. La *Suzanne au bain*, d'après Henner, est d'une exécution très intéressante. M. J. Payrau expose un bon portrait d'après Cornelius de Vos. *Les Fiançailles de Charles VIII et d'Anne de Bretagne*, de M. Burney, la *Femme de Jean Galles* par Mlle L. Tournadre, sont œuvres consciencieuses et solides.

Cette Exposition montre, en somme, la désuétude où est tombée l'ancienne gravure au burin. Il ne faut le regretter qu'à moitié, puisque le procédé ne s'applique plus à la peinture actuelle. Cette langue ne correspond plus à notre pensée. Les Ecoles de gravure du XVIIe siècle avaient délaissé les méthodes en usage au XVIe. Nous faisons ce que nos prédécesseurs ont fait. Il n'y a pas décadence, il y a changement.

G. S.

Louis Brest et la Vénus de Milo

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

—

L'été dernier, les journaux parisiens annoncèrent la mort de Brest, vice-consul de France à Milo, en ajoutant qu'il avait « découvert » la Vénus; il était presque centenaire, suivant les uns, plus que centenaire, suivant les autres. Ces « autres » avaient raison, car Louis Brest, en 1896, aurait eu à peu près 110 ans. En réalité, Louis Brest est mort vers 1870, octogénaire; c'est son fils, vice-consul de France à son tour, qui s'est éteint l'été dernier. Quand je vis Brest fils, en 1880, il me dit qu'il avait cinq ou six ans lors de la découverte de la Vénus ; il mourut donc à quatre-vingts ans passés.

Le père et le fils Brest ont raconté un nombre incalculable de fois l'histoire de la trouvaille mémorable à laquelle reste associé leur nom. Les bâtiments de guerre naviguan dans l'Archipel ont toujours touché à Milo pour y prendre des pilotes grecs; chaque fois

qu'un navire français y jetait l'ancre, les officiers invitaient les Brest à déjeuner; neuf fois sur dix, sans doute, la Vénus de Milo faisait les frais de la conversation. Vers 1838, peut-être un peu plus tôt, Brest père, qui croyait avoir eu à se plaindre de M. de Marcellus, commença à donner à ses récits une couleur romanesque, propre à rehausser la part qu'il avait prise à l'affaire. Avec les années, il finit probablement par croire à l'histoire très extraordinaire qu'il racontait. Mais il ne publia rien lui-même. Quelques personnes qui l'entendirent causer, montrèrent moins de réserve. C'est ainsi que M. Fouqué, dans la *Revue des Deux-Mondes* de 1867 (t. LXIII), imprima des choses invraisemblables touchant la découverte de la Vénus relatée par Brest. L architecte Morey en fit autant vers la même epoque (1). Après la mort du vice-consul, un architecte, M. Doussault, remplit toute une brochure avec les récits fantaisistes qu'il avait recueillis de la bouche de Brest, trente ans auparavant, à la table de Piscatory, ministre de France à Athènes (*La Vénus de Milo*, Paris, 1877) (2).

Le fils Brest se plut à répéter les mêmes histoires. Jules Ferry, ministre de France à Athènes, qui visita l'île en mars 1873, fut sa plus illustre dupe. Il imprima dans le *Temps* (16 avril 1874) une lettre, fort dénuée de critique, fondée tout entière sur les racontars de Brest fils et sur ceux d'un nommé Antonio Bottonis, « beau vieillard », qui prétendait être le fils de Yorgos, avoir contribué à déterrer la statue et se souvenir à merveille de son attitude (3). A ce moment (1874), M. Aicard venait de publier, dans le *Temps* (9, 10, 11 avril 1874), son étude sur la Vénus de Milo, d'après la relation inédite de Matterer, qui était second capitaine de la *Chevrette* en avril 1820. Cette relation, où rien de ce qui est nouveau ne peut être pris au sérieux, mit en émoi les amateurs d'archéologie. Il fallut que M. de Vogüé, alors ambassadeur de France à Constantinople, exhumât les lettres écrites en 1820 par Brest à David, pour réduire à néant — du moins aux yeux des gens bien informés — le roman suivant lequel la Vénus aurait été découverte presque intacte, debout sur un piédestal, puis mutilée au cours d'une rixe sur la plage, etc. (4).

En dehors de lettres fort courtes, je ne sache pas qu'on ait encore rien publié sous la signature de Brest. Jules Ferry écrivait en 1874 : « Pour achever la lumière et rallier les plus obstinés, un seul document resterait à trouver : c'est le premier rapport adressé par M. Brest père à l'ambassadeur de France à Constantinople ». Ce rapport a été publié par le frère de Marcellus; il est très bref et n'apprend pas grand'chose, sinon que Brest avait renoncé à acquérir la statue, dont on demandait 20 à 30.000 francs (1). En revanche, je suis en mesure de faire connaître une relation détaillée adressée par Brest, en 1862, à M. Bourrée, ministre de France à Athènes. Voici comment elle est venue entre mes mains.

Un médecin anglais établi à Paris, où il mourut en mars 1886, Claude Tarral, avait consacré de longues années à l'étude des marbres antiques du Louvre et, en particulier, de la Vénus de Milo. A une époque où presque tous les archéologues pensaient autrement, Tarral soutint les thèses suivantes : 1° La Vénus n'a pas été restaurée dans l'antiquité; elle n'a pas été mutilée en 1820; 2° le fragment de bras, avec la main tenant la pomme, appartient à la statue; 3° la partie droite de la plinthe, aujourd'hui perdue, avec la signature du sculpteur Agésandre d'Antioche, lui appartenait également; 4° sur cette partie de la plinthe était dressé un hermès, qui se trouvait, par suite, à la gauche et tout près de la Vénus; 5° la déesse relevait le bras gauche et abaissait le bras droit vers sa draperie. Tarral pensait encore qu'Agésandre était le sculpteur nommé par Pline comme un des auteurs du *Laocoon*, et il prétendait trouver une analogie étroite entre l'exécution du groupe du Vatican et celle du chef-d'œuvre du Louvre.

S'inspirant de ces principes, Tarral exposa, en 1862, un modèle restauré de la Vénus, qui a été reproduit en phototypie dans le livre de Goeler (*Die Venus*, pl. 4) et ailleurs. Pour justifier sa restauration, Tarral avait accumulé les matériaux d'une longue monographie, dont il écrivit même quelques chapitres ; mais il mourut avant d'avoir rien publié (2). Après sa mort, un éditeur photographe de Paris avec lequel il était lié, M. Dontenville, apporta à M. de Villefosse une énorme liasse de papiers, dont Tarral avait voulu que le conservateur des antiques du Louvre devînt le dépositaire. Sachant que je m'occupais à nouveau de la Vénus, M. de Villefosse a eu l'obligeance de mettre à ma disposition les papiers de Tarral. Le dépouillement auquel je les ai soumis ne m'avait rien fourni d'intéressant, et j'étais sur le point de regretter le temps perdu, lorsque je tombai sur une copie du rapport encore inédit de Louis Brest.

Dans un chapitre manuscrit de son ouvage, écrit vers 1877 en réponse aux publications de J. Ferry et de M. Aicard, Tarral a expliqué comment il s'était procuré la copie en question. Honoré, sous l'Empire, de la bienveillance de M^me^ la princesse Mathilde, il s'était adressé à la cousine du souverain pour obtenir une *déposition officielle* du vieux Brest. La princesse fit prier M. Bourrée, alors ministre de France à Athènes (1862), de deman-

(1) Morey, *La Vénus de Milo* dans les *Mém. de l'Acad. de Nancy*, 1868, p. 7. Morey avait visité Milo en 1838, avec R. Rochette.

(2) Dans la *Chronique* (1897, I, p. 25, note 1), j'ai imprimé par erreur *Voutier* pour *Doussault*.

(3) La lettre de J. Ferry a été reproduite par M. Aicard, *La Vénus de Milo*, Paris, 1874, p. 188.

(4) *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, année 1874 (Paris, 1875, p. 152-160).

(1) Aicard, *Op. cit.*, p. 202 ; Gœler, *Die Venus*, p. 191.

(2) Goeler von Ravensburg a été en correspondance avec Tarral et s'est inspiré de ses lettres dans sa monographie, encore précieuse, sur la Vénus (Heidelberg, 1879).

der un rapport écrit au vice-consul de Milo. Ce rapport, rédigé à une époque où Brest s'était fait, depuis longtemps, une habitude d'altérer la vérité, témoigne cependant d'une certaine réserve; écrivant à son ministre, Brest ne pouvait pas donner cours à son imagination comme lorsqu'il conversait, *inter pocula*, avec des officiers de marine ou des touristes. Quoi qu'on pense, d'ailleurs, des inexactitudes qui s'y rencontrent, c'est le seul document émané de Brest lui-même que l'on puisse désormais alléguer à côté de ses lettres de 1820 (1); je crois donc nécessaire de le publier *in extenso*. J'indiquerai chemin faisant, en note, les principales erreurs de fait commises par Brest; mais je dois me réserver d'insister plus tard sur les informations nouvelles que nous lui devons et qui sont loin d'être toutes méprisables.

(*A suivre.*) Salomon REINACH.

Société des Antiquaires de France

Séance du 3 février 1897

M. Blanchet fait une communication sur diverses figurations antiques représentant des êtres humains aux prises avec des animaux féroces. M. Blanc présente une parure orientale remontant, croit-il, au XVIe siècle. M. Mowat communique les photographies de sculptures antiques trouvées à Saint-Martin; il présente ensuite quelques observations sur l'Hercule *Mingens* de Caylus. M. Babelon dit que ce bronze est moderne. M. le Dr Capitan présente une pièce venant du sud de l'Espagne, que M. Héron de Villefosse dit être une copie de la patère de Lampsaque. M. l'abbé Thédenat présente un petit bronze type de dieu lare, et M. Héron de Villefosse un cachet d'oculiste envoyé par M. Lorimy.

CHRONIQUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-Comique : *Kermaria*, idylle d'Armorique en trois épisodes, poème de M. P.-B. GHEUSI, musique de M. CAMILLE ERLANGER.

La dernière nouveauté que vient de nous donner M. Carvalho aura révélé au public de l'Opéra-Comique le nom et les tendances d'un jeune compositeur qui, s'il n'a pu, à l'occasion de *Kermaria*, s'affirmer pleinement, par la faute d'un livret insuffisant et vide, s'est au moins posé comme un musicien hautement doué, d'esprit moderne et résolu, sachant ce qu'il veut et où il va. M. Erlanger, dès à présent, s'est mis au premier rang de nos compositeurs de théâtre, et il ne tiendra qu'à lui de s'y maintenir en enrichissant de musique des données plus humaines, plus vivantes, plus susceptibles de retenir l'intérêt que le frêle scénario poétique avec lequel il a débuté.

Ce n'est pas que tout soit condamnable dans ce livret de M. Gheusi. Nous venons de dire qu'il était insuffisant et vide. Cela signifie, avant tout, que sa substance dramatique ne réussit pas à remplir le cadre qu'ont définitivement choisi les auteurs. L'idée, vraiment ingénieuse et d'une poésie très musicale, qui lui sert de base, y apparaît comme noyée dans des développements parasites et, par suite de l'extension inévitable à laquelle la soumet la musique, perd tout le caractère et toute la portée qu'elle aurait pu avoir. Nous allons voir, à l'instant, de quoi il s'agit.

C'est à l'époque des guerres de Vendée que M. Gheusi reporte l'action qu'il a imaginée, si toutefois le mot d'action convient à une affabulation aussi confuse. Un jeune sergent de la milice républicaine, Yvon, blessé dans une rencontre avec les chouans, est recueilli et soigné par Thiphaine, fille d'Annette et Alain, fermiers bretons. Tiphaine, bien que fiancée au farouche Yann, se prend d'amour pour l'ennemi qu'elle a sauvé. En dépit de la fureur et des menaces du chef chouan, qui s'est aperçu de sa sollicitude pour Yvon, malgré l'opposition de son père, Alain, Tiphaine s'obstine dans une passion que sa mère, d'ailleurs, encourage. Yann, à la tête de quelques révoltés, veut forcer l'asile où le sergent, convalescent, achève de guérir de sa blessure; mais Tiphaine soustrait encore son protégé à la mort.

Un château en ruines profile à l'horizon sa silhouette fantastique, le château de Kermaria, que les Bretons imaginatifs croient hanté par un spectre charmant, la Fille Bleue. Jadis châtelaine de Kermaria, la Fille Bleue, proche parente de la Dame Blanche, n'avait qu'une passion : la musique. La légende raconte qu'un jour on la trouva morte devant l'orgue de la chapelle et que, depuis, à certains soirs, les vitraux s'illuminent de clartés mystérieuses, des sons harmonieux flottent dans les airs. C'est la Fille Bleue qui revient éveiller l'orgue de Kermaria. En réalité, le vieux château sert de retraite à un ermite, que le prologue de l'ouvrage nous a montré désespéré, prêt à quitter la vie, et dont le péché mortel doit être un jour racheté par l'amour pur de deux amants. C'est dans la chapelle hantée que le sergent républicain se réfugiera pour échapper aux chouans. Tel est le résumé du premier acte.

Le second acte nous conduit dans le palais désert, dans la chapelle même où se dresse l'orgue énigmatique dont les harmonies nocturnes frappent d'effroi ceux qui les entendent. Yvon se sent en sûreté au milieu de ces ruines, dont la description avait d'abord excité sa curiosité. Mais il constate, presque à regret, que rien de merveilleux ne s'offre à sa vue et que la légende de la Fille Bleue n'est... qu'une légende. C'est alors que se place l'épisode, d'une poésie tout à fait heureuse, qui a servi certainement de point de départ à l'ouvrage et qu'on regrette de ne pas voir mieux préparé et conclu. Tiphaine, survenue à son tour pour apporter des vivres à celui qu'elle aime en secret, Tiphaine qui *croit* fermement à la réalité de la Fille Bleue, finit par influencer Yvon au point de lui faire perdre la notion exacte de ce qui l'entoure. Le sergent, souffrant encore de sa blessure, voit enfin, dans la lumière surnaturelle qui filtre à

(1) Les témoignages de MM. Fouqué, Morey, Doussault, Jules Ferry etc. perdent par là toute valeur; nous avons maintenant le récit original et n'avons que faire des *interviews*.

travers les vitraux, une apparition véritable du spectre charmant dont la légende l'avait séduit. Tiphaine devient la Fille Bleue; Yvon, que l'ardeur de sa fièvre arrache au monde réel, l'invoque passionnément, tandis que la jeune fille, entrant dans son rôle de fée ou de génie comme malgré elle et sous la contrainte du charme où la retient l'étrangeté du décor, s'abandonne à sa tendresse, fascinée et ravie.

Dans la partition, telle qu'elle était originairement, et comme on l'a exécutée le soir de la première, ce premier duo avait sa contre-partie au début de l'acte suivant : c'était, après l'hallucination d'un amour surhumain, le réveil, dans l'aurore, des fiancés de l'amour terrestre. Les amants, encore nimbés de rêve aux yeux l'un de l'autre, s'avouaient leur passion. Et la scène recommençait, cette fois à la clarté du soleil, jusqu'à ce que les parents de Tiphaine, survenant tout à coup, annonçassent l'arrivée des chouans.

C'est à ce moment que reprend la version définitive directement enchaînée à la scène nocturne. Quand Yann s'apprête à immoler Yvon, l'ermite, intervenant pour ceux dont l'immatérielle passion l'a racheté, se met à l'orgue et fait vibrer la salle des mêmes accords étranges, que les paysans croient résonner sous les doigts de la Fille Bleue. La foudre à l'instant même, comme pour mieux accentuer l'intervention céleste, tombe sur la ruine, l'arme s'échappe des mains de Yann et l'ermite bénissant Yvon et Tiphaine, célèbre, avec tous les assistants, le pouvoir rédempteur de l'amour.

On conçoit qu'un tel sujet n'ait pu fournir à M. Erlanger, matière à un grand nombre de contrastes musicaux ni à cette énergie d'expression dramatique dont sa partition de *Saint Julien l'Hospitalier*, une œuvre de concert pourtant, nous l'avait montré possesseur. *Kermaria* est du théâtre immobile, c'est-à-dire que les péripéties extérieures y tiennent peu de place. Rien n'est plus favorable à l'expression de la musique que cette conception scénique du drame chanté. Ce fut celle de Wagner, à cette différence près, et elle est capitale, que, chez l'auteur de *Tristan*, le drame, pour être reporté dans l'âme des personnages, est tout aussi intense, tout aussi poignant que s'il se traduisait par les coups de théâtre et l'entassement de faits sensationnels avec lequel les hommes dits « *du métier* », le rendent généralement perceptible au spectateur. Mais pour que ce théâtre d'émotion pure soit possible, il faut qu'il repose sur un thème à la fois très simple et très substantiel. Celui de *Kermaria* n'est ni l'un ni l'autre. Il n'a ni unité, ni développement logique, fatal pour ainsi dire, et la scène la plus poétique qu'il contienne n'aboutit qu'à un dénouement forcé dont le caractère est de pur opéra-comique. L'intérêt ne se soutient que par quelques épisodes plaqués et par un verbiage peu en rapport souvent avec la condition des personnages et la situation. L'idée initiale du livret est heureuse, mais elle est dénaturée à force d'amplifications et le remède radical qu'ont adopté les auteurs en supprimant la moitié du dernier acte ne tend à rien moins qu'à la rendre tout à fait inintelligible. L'unique attrait de la représentation est dans la musique, et M. Erlanger, pour dangereuse que soit l'épreuve, doit s'estimer d'autant plus heureux de l'avoir subie, qu'il en est sorti à son avantage.

La partition de *Kermaria* est, en effet, d'une tenue excellente, d'une abondance et d'une richesse d'effets qui témoigne du tempérament de son auteur. On n'y peut guère relever, comme défauts, qu'une prédilection parfois injustifiée pour certaines tournures mélodiques et une tendance à alourdir l'harmonie par l'emploi des accords plaqués. Mais ce sont là des taches légères qui disparaissent dans l'ensemble habilement fondu et nuancé.

Le prologue a beaucoup de couleur et de mouvement; il produit un effet un peu gros, à la Meyerbeer, mais il en produit un, c'est incontestable : nous en avons surtout apprécié la fin, qui se relève de teintes plus subtiles, plus vraiment expressives. Dans le premier acte, il faut citer le prélude, majestueux et d'une belle sonorité, la scène entre Yann et les parents de Tiphaine, très vivante, exubérante même, comme il convenait, et qui prouve que M. Erlanger sera, quand il lui plaira, aussi *théâtral* que certains le lui demandent : il fera bien, toutefois, d'y réfléchir, car sa conception toute *musicale* de la scène a beaucoup de bon, et bien appliquée, sera la vraie. Le chœur des femmes et la chanson de rouet qui suit ne tiennent guère au drame. Ces deux épisodes ont, le premier de la fraîcheur et de la vivacité, le second un charme un peu superficiel, mais très communicatif. Ils ont été, je crois, ce que le public a vraiment le plus apprécié de tout l'ouvrage. La légende de *Kermaria* est d'un caractère très personnel aves ses harmonies étranges et persistantes et la mélodie douloureuse de l'orgue qui s'éplore lentement sur le murmure des voix lointaines. Peut-être ce morceau est-il un peu trop développé pour la scène et le mouvement lyrique y tient-il trop de place; mais ce défaut était inhérent au sujet.

On ne peut guère détailler le second acte, qui ne présente pas d'épisode bien tranché. Cette gêne, éprouvée par la critique, qui n'y trouve pas ses points de repère habituels (et si commodes !) est le meilleur éloge que l'on puisse faire de cette longue scène tour à tour fantastique, lyrique, passionnée et extatique avec la même sûreté d'expression et de moyens. Quant à moi, je n'ai pas le courage de blâmer M. Erlanger de n'y avoir pas introduit le délicieux *cantabile* en *fa* ou la ravissante phrase en *si bémol*, si traditionnels encore et si déplorablement prévus ; je le félicite, au contraire, d'avoir construit cet acte, d'un bout à l'autre, symphoniquement et..... sincèrement.

Kermaria est bien jouée par plusieurs des meilleurs artistes de la troupe de l'Opéra-Comique : M. Bouvet n'a qu'un petit rôle, mais il le chante et surtout le *mime* en artiste. M. Jérôme est excellent dans le rôle d'Yvon ; MM. Mondaut et Belhomme sont suffisants dans ceux d'Yann et d'Alain. Mlle Guiraudon a fait un brillant début dans le rôle de Tiphaine, et Mlle Wyns tient avec autorité celui d'Annette. Ajoutons que les chœurs font de leur mieux et que l'orchestre, sous l'habile direction de M. Danbé, s'acquitte à souhait d'une tâche souvent peu commode.

P. D.

REVUE DES REVUES

= **L'Image** (janvier). — Nous y signalons, de M. Roger Marx, une jolie étude, tout à fait digne de l'original, sur le maître décorateur moderne si parisien, Jules Chéret. Les amis du charmant artiste y trouveront, avec l'écho de leur admiration, maints renseignements intéressants sur sa façon de procéder, sur ses études préparatoires, avec des reproductions hors texte et dans le texte d'une belle composition au pastel, d'une *Pierrette* à la sanguine et de nombreux croquis, merveilleusement traduits par les graveurs Beltrand, Duplessis, Perrichon, Nagel, Guénelle, etc. Cet article, en même temps, rappelle à notre attention un Chéret trop souvent oublié : celui des peintures murales de certaine villa d'Évian, de l'Hôtel de Ville de Paris, et d'autres monuments.

= A noter encore dans ce deuxième numéro, d'une exécution typographique et artistique non moins intéressante que le premier : *Sœurs*, bois par M. G. Jeanniot, hors texte, et des croquis de Renouard, dont les graveurs Beltrand, Pottier, Joubard ont su conserver toute la saveur originale.

+ **Die Kunst für alle** (1er février). — Intéressante étude de notre collaborateur M. William Ritter sur le peintre roumain N.-J. Grigoresco, qu'il a fait connaître l'an dernier aux lecteurs de la *Gazette* dans une de ses correspondances d'Allemagne. Un portrait et neuf reproductions de tableaux accompagnent cet article.

+ Compte rendu de la dernière exposition de la Société de Saint-Luc, de Düsseldorf, et de celle de l' « Academy of Design », de New-York (avec nombreuses reproductions).

— **Mittheilungen der k. k. Central-Commission** (1897, 1er fascicule). — Articles de MM. R. Weishæupl, Tappeiner, L. Schneider, K Moser, L.-H. Fischer, sur diverses fouilles, suivies de découvertes de monuments et objets antiques ou préhistoriques, à Pola (fragments d'une architrave sculptée de temple romain, dont le dessin est donné dans l'article), aux environs de Sigmundskron (Tyrol), aux environs d'Holohlavy (Bohême), dans des cavernes près de Koflern (Carniole), aux environs d'Oslavan (Moravie), etc., (avec nombreuses figures).

— Notice de M. Aloïs Hauser sur trois pierres tombales historiées (dont il donne de bonnes reproductions hors texte) qui se trouvent dans l'église S. Maria delle Grazie, au couvent de Paludi, près Spalato : le premier de ces monuments, qui porte un écusson avec un cartouche, et est daté de 1531, est dans le joli style du début de la Renaissance italienne; les deux autres, ornés de la figure d'une femme et de celle d'un évêque mort en 1527, offrent un élégant mélange de Renaissance et de gothique oriental et décèlent une même main, probablement celle d'un sculpteur vénitien. M. Hauser signale dans la sacristie de cette église un portrait à l'huile de ce même évêque, regardé comme une œuvre de Lorenzo Lotto.

— Description, par M. R. Müller, d'un bas-relief en bois représentant la Cène et datant de la fin du XVe siècle, et de pierres tombales sculptées qui se trouvent à Drum (Bohême).

— Notice historique de M. F. Krauss sur une autre pierre tombale du XVIIe siècle, qui se trouve à l'église paroissiale de Bruck-an-der-Mur (Styrie), et sur la famille des Riedlmayr, à laquelle appartenait le personnage qu'elle recouvre.

— Article de M. K. Crnologar sur d'anciennes fresques de l'époque gothique qui décoraient toute l'église de Muljava (Carniole) et qu'on a, pour la plupart, dégagées récemment du badigeon qui les recouvrait.

— Début d'un important travail, très documenté, de M. Aloïs Wœzl sur le château Buon Consiglio, de Trente, ancienne résidence des évêques de cette ville (avec deux plans et plusieurs vues anciennes).

— Notices, accompagnées de gravures, sur une belle pierre tombale de 1493, ornée d'une figure de femme d'un superbe caractère, récemment découverte à Schwaz (Tyrol) ; — sur un intéressant panneau peint, représentant trois saints, qui se trouve à Ried (Haute-Autriche), au couvent des Capucins, et qui semble provenir d'un élève de Conrad von Soest, au commencement du XVe siècle; — sur le tombeau, de style Renaissance, des comtes Tarnowski, à la cathédrale de Tarnow (Galicie); — sur un lion de marbre, de style roman, qui se trouve dans une demeure à Salzbourg, et qui semble avoir servi autrefois de support à une colonne d'édifice, selon la mode lombarde ; — sur une ancienne porte de ville, datant de 1678, récemment démolie à Brannau-am-Inn (Haute-Autriche) ; — etc.

BIBLIOGRAPHIE

Quelques remarques à propos de la restauration des monuments d'art ancien, par M. Joseph Nève, chef de division à l'administration des Beaux-Arts, en Belgique.

La petite brochure que M. J. Nève publie (1) sur la délicate question des restaurations artistiques sera lue, souhaitons-le, non seulement en Belgique, mais aussi en France. Écrite dans un pays où la manie des reconstitutions architecturales sévit avec fureur, elle offre un véritable intérêt pratique, l'auteur ayant pu voir et observer de nombreux cas avant de nous soumettre son avis. Ce n'est donc point une vague déclamation de dilettante que sa brochure; et je me hâte de dire que c'est encore moins une défense des restaurateurs, rentoileurs, revernisseurs et « retapeurs » de tous genres dont nos œuvres d'art sont devenues la trop facile proie.

M. Nève, avec une conscience scrupuleuse, s'applique à nous donner la démonstration du principe : « Toute restauration doit être réduite au minimum. » Pour le tableau, il convient de

(1) Société Belge de Librairie. Schepens, directeur, Bruxelles.

s'abstenir complètement; jamais, en effet, le restaurateur ne pourra s'identifier suffisamment avec son modèle. L'auteur examine tour à tour les questions du rentoilage, du nettoyage, du revernissage ; reconnaissant les irréparables dégâts qui sont souvent la conséquence des opérations de ce genre, il préconise la création d'une commission spéciale qui déciderait les mesures à prendre. On sait qu'en France une telle décision a été prise ; mais on sait aussi, hélas! que les résultats n'ont pas été tels qu'on les souhaitait.

M. Nève recommande de ne pas toucher aux sculptures anciennes et engage très énergiquement les pouvoirs à défendre les monuments anciens, pierre par pierre, contre les architectes, qui sont trop souvent enclins à substituer leur propre conception à celle des premiers constructeurs. Pour conclure, l'auteur déclare que « toute restauration, pour ne pas dépasser le but, doit s'inspirer des idées conservatrices les plus larges ».

S'il nous était permis de formuler un souhait, nous demanderions à M. Nève de nous donner un jour l'aperçu historique de la question. Nos idées ont singulièrement varié, depuis la Renaissance, sur l'utilité des restaurations artistiques. Au siècle dernier, les plus belles statues antiques étaient encore traitées de la façon la plus cavalière du monde, et l'on allait jusqu'à remplacer les têtes absentes par des têtes de provenance toute différente!

Ce serait un joli chapitre à la fois de psychologie et d'esthétique que celui où l'on nous renseignerait sur les phases diverses et la décroissance finale de la manie restauratrice. M. Nève, qui connaît à fond le sujet, l'écrira sans doute un jour.

MOUVEMENT DES ARTS

Vente de la collection des Goncourt

Lundi, mardi et mercredi, à l'Hôtel Drouot, ont eu lieu les vacations de la vente des dessins, aquarelles et pastels du XVIII[e] siècle, faisant partie des collections des frères Goncourt. Total de la vente : 695.729 francs.

La première vacation a produit 295.195 francs, dont voici le détail :

N° 1. — La Fontaine, par Adam, 100 fr.

N° 4. — La Souricière, par Aubry, 330 fr.

N° 5. — Les Danseuses, par Bardin, 140 fr.

N — L'Épouse indiscrète, par Baudoin, 25.100 fr., adjugé à M. Veil-Picard.

N° 7. — Le Matin, du même, 7.100 fr., à M. Vagliano.

N° 8. — Les Soins tardifs, du même, 3.750 fr., à M. Gaston Menier.

N° 9. — La Toilette, du même, 1.000 fr.

N° 9 *bis*. — L'Indiscret, du même, 8.000 fr., à M. Gaston Menier.

N[os] 10 et 11. — Un Cabaret de la Courtille sous la Terreur ; l'Ile d'amour, de Beugnet, 2.750 fr., à M. Morgan.

N° 12. — Course de chevaux dans la plaine des Sablons, attribué à van Blarenberghe, 400 fr.

N° 14. — Le Coup de soleil, de Boissieu, 220 fr.

N° 15. — Sophie Arnould en costume d'Eucharis, de Bocquet, 230 fr.

N° 16. — Recueil de 106 costumes et travestissements, du même, 3.700 fr., à M. Nuitter.

N° 17. — Un Repas dans la campagne, de Borel, 290 fr.

N° 18. — Le Vent d'Orient, de Bouchardon, 90 fr.

N° 19. — Académie de femme, de Boucher, 18.500 fr. ; adjugé à M. Gaston Menier.

N° 20. — Femme nue, vue de dos, du même, 3.100 fr., à M. Paulme.

N° 21. — Femme nue, vue de face, du même, 620 fr.

N° 22. — Académie de femme nue, vue de dos, du même, 6.000 fr., à M. Floury.

N° 23. — L'Adoration des Bergers, du même, 1.100 fr.

N° 24. — Vénus au bain, du même, 2.900 fr., à M[me] la comtesse Péthion.

N° 25. — Jeune femme vêtue à l'espagnole, du même, 10.100 fr., à M. le comte I. de Camondo.

N° 26. — Jeune femme assise, attribué à Boucher, 150 fr.

N° 28. — La Jardinière, attribué au même, 435 fr.

N° 29. — Pastorale, attribué au même, 600 fr.

N° 30. — Un Vase, par Boucher, 870 fr.

N° 31. — La Passerelle, du même, 720 fr.

N° 32. — Cour de ferme, du même, 2.000 fr.

N° 33. — Une Laveuse, du même, 700 fr.

N° 35. — Dame causant, de Carmontelle, 470 fr.

N° 36. — Un Gentilhomme, du même, 600 fr.

N° 36 *bis*. — Portrait de la comtesse d'Egmont, du même, 805 fr., à M. Gustave Dreyfus.

N° 38. — Monument commémoratif, de Casanova, 90 fr.

N° 39. — L'Homme à la boule, de Chardin, 2.200 fr. (Musée du Louvre).

N° 42. — La vieille femme au chat, attribué à Chardin, 320 fr.

N° 43. — Jeune femme assise de côté dans un fauteuil, de Chasselat, 1.100 fr.

N° 44. — Femme assise sur un fauteuil, du même, 1.500 fr.

N° 45. — Portrait de Fenouillot de Falbaire, de Cochin, 650 fr.

N° 46. — Portrait de M[me] Dessaux, femme du premier médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, de Cochin, 2.000 fr.

N° 47. — Portrait de femme, du même, 2.000 fr., à M. Masson.

N° 48. — La Promenade dans le Parc, du même, 1.300 fr.

N° 50. — Ballet, de Cochin, 1.500 fr.

N° 51. — Deux compositions allégoriques, du même, 380 fr.

N° 52. — Allégories, du même, 500 fr.

N° 54. — Concours pour le prix Caylus, du même, 2.100 fr.

N° 57. — Femme tenant une coupe à la main, de Coypel, 150 fr.

N° 58. — Allégorie, Dandré Bardon, 65 fr.

N° 59. — Le Parnasse, du même, 75 fr.

N° 60. — Portrait de David, par lui-même, 3.100 fr., à M. le vicomte d'Harcourt.

N° 61. — Les Goûts différents, de Debucourt, 480 fr.

N° 62. — Le Prétexte, du même, 820 fr.

N° 63. — La Chaumière, de Desfriches, 135 fr.

N° 64. — Vue de l'intérieur de la salle du Panthéon de la rue de Chartres, de Desrais, 340 fr.

N° 65. — Le Déserteur, de Duclos, 220 fr.

N° 67. — Rentrée des gardes-françaises dans une caserne, de Dumas, 400 fr.

N° 69. — Fête sous la Révolution, de Duplessis-Bertaux, 400 fr.

N° 70. — Une Partie de cartes aux bougies, de Durameau, 1.000 fr.

N° 71. — Scène romaine au lit d'un mourant, du même, 100 fr.

N° 72. — La Tempête, du même, 200 fr.

N° 73. — Obélisque, avec figures allégoriques, de Durand, 580 fr.

N° 74. — Recueil de 68 croquis, en un volume, d'Eisen, 1.300 fr.

N° 75. — Apollon et les Muses dans un vallon, du même, 340 fr.

N° 77. — Henri IV et Gabrielle, du même, 300 fr.

N° 78. — Deux enfants en buste, du même, 350 fr.

N° 79. — Projet de décoration, du même, 80 fr.

N° 80. — La Nuit, du même, 200 fr.

N° 81. — Titre d'un cahier de romances, du même, 1.500 fr.

N° 82. — Portrait de Rosalie Fragonard, par Fragonard, 14.500 fr., à M. Floury.

N° 83. — Femme assise, du même, 2.100 fr.

N° 84. — Jeune fille assise par terre, du même, 2.400 fr.

N° 85. — Jeune femme allongée sur un banc de jardin, attribué au même, 370 fr.

N° 86. — Imprimerie secrète, attribué au même, 370 fr.

N° 87. — Le Grand-Père, attribué au même, 480 fr.

N° 88. — Dites donc, s'il vous plaît! du même, 12.000 fr., à M. Gaston Menier.

N° 89. — S'il m'était aussi fidèle! du même, 1.500 fr.

N° 90. — La Culbute, du même, 18.100 fr., à M. Gaston Menier.

N° 91. — L'Amour de l'or, 1.600 fr.

N° 92. — Le Taureau, du même, 7.500 fr., à Mme la comtesse de Péthion.

N° 93. — L'Écurie, du même, 2.050 fr.

N° 94. — Paysage, du même, 5.800 fr.

N° 97. — L'Abreuvoir, du même, 1.150 fr.

N° 98. — Un Four public, du même, 3.600 fr.

N° 100. — Vue de la Villa Borghèse, du même, 4.000 fr., à M. Bérend.

N° 101. — Les Cascatelles, du même, 17.500 fr., à M. Gaston Menier.

N° 102. — Enfants jouant dans une métairie, 14.500 fr., à Mme Mayer.

N° 103. — Le Coucher, de Freudeberg, 7.100 fr., à M. Muhlbacher.

N° 104. — Le Boudoir, du même, 6.000 fr., à M. Edgard Stern.

N° 105. — Fête du dieu Pan, de Gillot, 200 fr.

N° 106. — Bataillon d'amours, du même, 300 fr.

N° 107. — Médaillon aux deux têtes accolées, de Girodet de Roucy-Trioson, 230 fr.

N° 108. — Jeune homme en costume de cour, de Gravelot, 200 fr.

N° 109. — Jeune homme en costume de cour, du même, 310 fr.

N° 110. — L'Entretien galant, de Gravelot, 1.900 fr.

N° 118. — Un jeune ménage, de Greuze, 900 fr

N° 119. — Jeune femme au seuil d'une porte, du même, 600 fr.

N° 123. — Un marché à la volaille, de Guérin, 420 fr.

N° 125. — Mme Dugazon, dans le rôle de Nina, par Hoin, 19.000 fr., à M. Chappey.

2e VACATION

Même foule qu'hier et prix aussi élevés, que voici, au reste :

N° 128. — Une Bergère, de Huet, adjugée 3.050 fr., à M. Gérard.

N° 130. — L'Heureux accident, de Huet, 1.700 francs, à M. Stettiner.

Nos 132 et 133. — Une Ferme et une Cour de ferme, de Huet, 4.500 fr., à M. Morgan.

N° 146. — Deux Femmes, de Lancret, 2.600 fr., à M. Hugo.

N° 153. — Une Femme vue de face à mi-corps, de La Tour, 4.200 fr., à M. Thibaut.

N° 154. — Masque de La Tour, par La Tour, 11.100 fr., à M. le comte I. de Camondo.

N° 155. — Tête de femme, de La Tour, 3.200 francs, à M. Bourdenot.

N° 156. — Préparation de Mlle Dangeville, de La Tour, 8.100 fr., à M. le comte I. de Camondo.

N° 157. — Tête d'homme, de La Tour, 2.100 francs, à M. Paulme.

N° 158. — Le Mercure de France, de Lavreince, 3.100 fr., à M. Paulme.

N° 182. — Intérieur d'un artiste, de Mallet, 1.520 fr., à M. Jaurel.

N° 184. — La Mère et l'Enfant, de Mallet, 1.400 francs, à M. Jaurel.

N° 192. — Étude de petite fille au lit, de Moreau le jeune, 7.200 fr., à M. Heveltine.

N° 193. — Portrait de vieille femme, du même, 5.900 fr., à M. Haro.

N° 194. — La Revue du Roi à la plaine des Sablons, du même, 29.000 fr., à M. Chauchart.

N° 196. — Passage de Marie-Antoinette place Louis XV à l'occasion de la naissance du Dauphin, du même, 10.700 francs, au comte de Chabrol.

N° 197. — Recueil de costumes, du même, 1.480 fr., à M. Feral.

Nos 199 et 200. — Entrée d'un Parc et Intérieur de Parc, 9.000 fr., à M. Dufeuille.

N° 216. — Chien barbet surprenant un cygne sur ses œufs, d'Oudry, 1.700 fr.

N° 230. — L'Amour et le Badinage, de Pater, 3.900 fr., à M. Muhlbacher.

N° 232. — Louis Claude, comte de Goyon de Vaudurant, sous-gouverneur de Bretagne, 3.000 francs, au comte de Chabrol.

N° 238. — Portrait du peintre, de Portail, 5.500 francs (Musée du Louvre).

N° 239. — Deux négrillons, de Portail, 5.500 francs, à M. Muhlbacher.

N° 240. — Une dame en grand panier, de Portail, 4.100 fr. (Musée du Louvre).

N° 241. — Le Musicien, de Portail, 3.150 fr., à M. Paulme.

N° 242. — La Toilette, de Portail, 1.350 fr., à M. Stettiner.

N° 243. — Modèle du bras de fauteuil pour l'ameublement de l'impératrice Marie-Louise, de Prudhon, 2.000 fr., à M. Danlos.

N° 246. — Le Coucher de la Mariée, de Queverdo, 1.400 fr., à M. Marlier.

N° 249. — Intérieur de parc, de Hubert Robert, 1.000 fr., à M. Morgan.

N° 250. — La Villa Médicis, de Hubert Robert, 2.000 fr., au comte de Greffulhe.

N° 251. — Escalier monumental, de Hubert Robert, 1.280 fr., à M. Paulme.

Total de la vacation : 191.891 francs.

3e VACATION

N° 3. — Les Adieux à la nourrice, par Aubry, 2.100 fr., à M. Muhlbacher.

N° 13. — La Passerelle, de Boilly, 2.100 fr., à M. Stettiner.

N° 55. — Concours pour le prix Caylus, de Cochin, 1.905 fr., à M. Pierre Decourcelle.

N° 68. — La Foire de Saint-Ovide, de Duplessis-Bertaux, 1.050 fr., à M. Chappey.

N° 258. — Portrait de Louis XVI, de Saint-Aubin, 1.550 fr., à M. Dufeuille.

N° 261. — Matathias, de Saint-Aubin, 1.550 fr., à M. Georges Hugo.

N° 264. — Les Dimanches de Saint-Cloud (1762), du même, 2.100 fr., à M. Gouin.

N° 265. — Construction des boutiques sur les demi-lunes du Pont-Neuf (1775), du même, 7.100 francs, à M. Dufeuille.

N° 270. — Expérience de chimie dans le cabinet de M. Sage, du même, 1.850 fr., à Mme la comtesse de Ganay.

N° 271. — Les Régates, du même, 1.505 fr., à M. Morgan.

N° 273. — La Vénus de M. Mignot au Salon de 1757, 2.250 fr., à M. Paulme.

N° 276. — Une Perquisition judiciaire, du même, 3.750 fr., au comte Greffulhe.

N° 282. — Composition allégorique, 2.900 fr., à M. Paulme.

N° 285. — Causerie, du même, 2.800 fr., à M. Thomas Piétri.

N° 288. — Portrait d'Augustin de Saint-Aubin, par lui-même, 15.100 fr., à M. de Kerjégu.

N° 289. — Portrait d'une jeune femme, du même, 2.300 fr., à M. Rapilly.

N° 296. — Au moins soyez discret ! du même, 18.500 fr., à M. Muhlbacher.

N° 311. — Ouverture d'un chemin dans la campagne, de Taunay, 3.400 fr., à Mme Hahn Meyer.

N° 325. — Une femme assise, de van Loo, 3.200 francs, à M. Gimpel.

N° 336. — Les Merveilleuses, de C. Vernet, 2.000 fr., à Mme la comtesse de Péthion.

N° 340. — Figure de Printemps, de Watteau, 24.100 fr., à M. le comte de Camondo.

N° 341. — Figure d'Automne, de Watteau, 8.800 fr., à M. Walter Gay.

N° 342. — Un Mezzetin dansant, du même, 19.000 fr., à M. G. Menier.

N° 344. — Feuille d'études, du même, 17.500 fr., à M. Doucet.

N° 364. — Vue de l'entrée des Tuileries, de Winkeles, 2.600 fr., à M. Dollfus.

Total de la troisième vacation : 219.642 francs.

—

MM. Christie, Manson, etc., ont vendu le 6 de ce mois, à Londres, les tableaux suivants, provenant de la succession du baron de Hirsch :

Ph. Rousseau, douze peintures tirées des Fables de La Fontaine, 8.000 francs ; — Ziem, *Vue de Constantinople*, 6.300 ; — A. Cuyp, *Cheval ruant*, 3.525 ; — Louis David, *Télémaque quittant Eucharis*, 5.500 ; — Gainsborough, *Portrait de lady Mulgrave*, 18.475 ; — A. Kauffmann, *Le Jugement de Pâris*, 4.050 ; — Largillière, *Portrait de la duchesse de Villars*, 7.925 ; — L. van Loo, *Portrait de Henriette Rennetain*, 7.350 ; — Fr. Mieris, un *Intérieur avec une femme assise*, 4.735 ; — A. Ostade, *Les Musiciens ambulants*, 2.875 ; — Terburg, *Portraits d'homme et de femme*, 5.725 ; un *Intérieur avec une femme en toilette de satin blanc*, 12.075 ; — van Dyck, *Portrait d'enfant*, 42.000.

NÉCROLOGIE

—

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. **William-H. Stewart**, à l'âge de 76 ans. M. Stewart était l'amateur américain bien connu, dont la collection de tableaux est célèbre dans le monde entier.

—

On annonce la mort, à Madrid, où il naquit en 1825, du peintre **Luis de Madrazo**, frère de Federico de Madrazo, mort il y a environ deux ans, et de D. Pedro de Madrazo, actuel directeur de l'Académie de San Fernando. Il fut élève de son père. D. Jose, et l'auteur de nombreux tableaux d'histoire ; deux de ses principaux ouvrages figurent au musée du Fomento : *Pélage à Cavadonga* et *Funérailles de sainte Cécile*. Ce dernier est, peut-être, son œuvre capitale.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de dessins et d'affiches de M. **Mucha**, à la Bodinière, du 16 février au 10 mars.

Exposition de pastels de M. **Guillaumin**, galerie Vollard, 6, rue Laffitte, du 16 février au 15 mars.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Province

Montauban : Exposition des Beaux-Arts, du 22 juin au 6 juillet. Envoi des notices et des œuvres, du 1er au 12 juin, au Président de la section des Beaux-Arts 59, rue du Moustier.

CONCOURS OUVERTS

Paris

Concours de l'Union centrale des arts décoratifs pour l'Exposition de 1900. Prolongation de la date du dépôt des projets : remise du 20 au 30 avril, non au Palais de l'Industrie, mais à la Bibliothèque de la Société, 3, place des Vosges.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

CONCERTS DU DIMANCHE 21 FÉVRIER

—

Conservatoire (2 h.). — Symphonie en *ut* (Schumann); Hymne (Mendelssohn); Concerto pour orgue et orchestre (Haendel); Final du 1er acte d'*Euryanthe* (Weber); Symphonie en *mi bémol* (Haydn).

Seizième Concert Colonne (2 h. 1/4). — Ouverture du *Carnaval romain* (Berlioz); *Épisode oriental* (Coquard); Quatre pièces en forme de canon (Schumann); *Yanthis* (Pierné); Fragments du 3e acte du *Crépuscule des Dieux* (Wagner); Marche de *Tannhœuser* (Wagner).

Collection de feu M. HART
Ancien Syndic des Agents de change

OBJETS D'ART & D'AMEUBLEMENT

TRÈS BELLES PORCELAINES ANCIENNES
de Saxe, de Sèvres, de Mennecy, de Chantilly, de Chine et du Japon

Faïences de Delft, Orfèvrerie ancienne
Bronzes du XVIIIe siècle et de l'Empire

SCULPTURES, BIJOUX, CURIOSITÉS

TABLEAUX ET AQUARELLES
par Troyen, Chaplin, Madeleine Lemaire, etc.

MEUBLES des XVIIe et XVIIIe siècles

Tapisseries

VENTE après décès, HOTEL DROUOT, Salle n° 6
Du Lundi 8 au Vendredi 12 Mars 1897
à deux heures

Me Paul Lemoine	M. B. Lasquin
commiss.-priseur	expert
91, rue Lafayette, 91	12, rue Laffitte, 12

Chez lesquels se trouve le Catalogue.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE	PUBLIQUE
Samedi 6 Mars 1897	Dimanche 7 Mars 1897

De 1 heure 1/2 à 5 heures 1/2.

AVIS A MM. LES ABONNÉS

—

ÉDITION DE GRAND LUXE

A l'occasion des renouvellements d'abonnement pour 1897, un certain nombre de souscripteurs ayant changé l'édition ordinaire pour l'édition sur papier Japon, nous avons dû augmenter ce tirage spécial.

Nous rappelons que le prix de l'abonnement à l'**Édition de grand luxe** est de 100 francs.

VILLE DE PARIS

ADJ ON même sr une seule enchère, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 23 mars 1897, de **2** LOTS de **TERRAINS** à Paris (5e arrondiss.), ru du Cardinal-Lemoine, 22, 24 et 26, **près la rue des ECOLES.** — **1er Lot.** Cont. 846m10. M. à p. (225 f. le m.) 190.372 f. 50 **2e Lot.** Cont. 804m09. M. à p. (225 f. le m.) 180.920 f. 25. S'ad. aux not.: Mes Mahot de la Quérantonnais, 14, r. des Pyramides et Delorme, r. Auber, 11, dép. de l'ench.

RUE de **CHABROL** 61. Ce 374m. Rev. 13.750 fr. M. à p. **150.000** f. A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, le 16 mars 97. S'adr. aux not. Mes Leroy et **Breuillaud**, 333, rue Saint-Martin.

Bd HAUSSMANN, 165 angle r. de **BERRI**
Cont. 380 m. Rev. 34.000 fr. M. à px **350.000** fr. A adj. s. 1 ench. ch. des not. Paris, le 16 mars 1897. S'adr. à Me **Breuillaud**, not., 333, rue St-Martin.

Frg St-ANTOINE 1o : 27 et 29. Ce 842m. Rev. 39.010 fr. M. à p. 400.000 fr.; 2o 42 et 44. Ce 747m. Rev. 30.000 fr. M. à p. 300.000 fr.; 3o 31. Ce 92m58. R. 6.000 fr. M. à p. 60.000 fr. — 44, rue **Ste-ANNE** Ce 237m60. R. 17.070 f. M. à p. 140.000 f. — 17, **Pe SAULNIER** Ce 549 m. 51. Rev. 13.285 fr. M. à pr. 130.000 fr. — 2 et 4, rue **BOUTAREL** Ce 306 m. Rev. 14.285 fr. Mise à prix 125.000 fr. — 68 et 70, rue **CROZATIER** TERR. Ce 356m. R. 3.500 f. M. à p. 40.000 fr. — 20, r. **MOREAU** Ce 476m. R. 5.770 f. M. à p. 30.000 f. — **MENNECY** (S.-O.) Mais., Ferme, Terr. Ce 41 hect. 22 a. Rev. 6.726 fr. M. à p 120.000 fr. A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 16 mars 1897. S'adr. aux notaires : Mes Augouard, Portefin, Cherrier et **Breuillaud**, 333, rue Saint-Martin.

PROPté rue de Galilée, près la place des Etats-Unis, angle r. Hamelin. Ce 820m Rev. br. 62.800 f. M. à p. 650.000 f. Adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 16 mars 97. S'ad. Me Père, 9, place des Petits-Pères.

PROPté à Paris, rue Félicien David, 26 (16e arr.). Cont. 1.698 m. env. M. à p. 100.000 fr. A adj. sur 1 ench. ch. des not. Paris, 9 mars 1897. S'adr. à Me Lanquest, not., 92, boul. Haussmann.

CHEMIN DE FER
DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE
Stations hivernales :
Nice, Cannes, Menton, etc.

Billets d'aller et retour collectifs valables 30 jours.

Il est délivré, jusqu'au 30 avril inclus, dans toutes les gares du réseau P.-L.-M., sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres, aller et retour, aux familles d'au moins quatre personnes payant place entière et voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1re, 2e et 3e cl., pour les stations hivernales suivantes : Hyères et toutes les gares situées entre St-Raphaël, Grasse, Nice et Menton inclusivement.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de six billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois, c'est-à-dire que les trois premières personnes paient le plein tarif et que la 4e et les suivantes paient le demi-tarif seulement.

L'Administrateur-gérant : J. ROUAM.

Paris — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart

N° 9. — 1897 BUREAUX : 8, RUE FAVART 27 Février.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

Voici que la ville de Munich invite les artistes de toutes les nations à prendre part à sa septième exposition internationale. Entre Venise, Berlin, Bruxelles et Munich (sans compter l'exposition sur invitation de Copenhague), les peintres ne peuvent pas se plaindre de manquer de débouchés, et ce seront, dans toute l'Europe, cette année, comme autant de répétitions de notre Exposition de 1900.

Ce qui particularisera l'exposition bavaroise, en effet, c'est qu'elle sera organisée, cette fois, par la Société des Artistes de Munich, de concert avec la « Sécession ». Autrement dit, les deux Sociétés rivales fusionnent et s'engagent, dans un petit manifeste fort intéressant, à fusionner tous les quatre ans.

On voit avec évidence que la « Sécession » a conquis sa place au soleil; nous l'avons vue prospérer avec plaisir; mais nous ne nous attendions pas à un pareil succès : « L'expérience acquise par les deux *corporations* artistiques, dit le texte, profitera à l'œuvre commune, qui gagnera en richesse et en originalité ». Cela est avoué honnêtement et nous avons plaisir à lire le nom de M. Fr. von Uhde à côté de celui de M. Fr. von Lenbach. L'appel « au concours des écoles rurales allemandes » et aux « différentes tendances qui, à l'étranger, se disputent le domaine de l'art » nous paraît être un modèle à suivre le jour où on voudra rassurer les justes susceptibilités qui se sont émues l'autre jour dans notre pays et qui pourraient compromettre, en 1900, notre renom national.

—

On verra plus loin pour quelles misérables raisons l'État anglais si fortement constitué et si indemne du mal de la bureaucratie, a pourtant opposé, jadis, à sir Richard Wallace une fin de non-recevoir, alors que ce grand seigneur offrait ses admirables collections artistiques à sa patrie.

Faisons un retour sur nous-mêmes, et disons-nous bien qu'au lieu d'attaquer des institutions mesquines, qui sont partout les mêmes, nous agirions mieux en souhaitant et en préparant la venue d'une administration indépendante, consciente de ses devoirs et responsable de ses actes.

NOUVELLES

*** Un rapport vient d'être adressé au ministre de l'Instruction publique par M. le comte Delaborde, président du conseil des Musées nationaux.

Nous en extrayons les lignes suivantes, qui ont trait à la gestion de la caisse des Musées :

« Parmi les acquisitions votées par le conseil, figurent une tiare en or, de travail grec, et une parure de femme en or, de même travail. Ces deux précieux objets, trouvés dans la Russie méridionale, n'ont pas été portés au tableau ci-dessus parce que la somme de 200.000 fr., montant du prix d'achat, n'a pas été prélevée sur le budget de l'année courante. Elle a été avancée, sans intérêt, par des personnes dévouées à l'enrichissement de nos collections nationales. La moitié de ladite somme doit être remboursée en deux, l'autre en trois annuités.

M. Poirson, décédé à Paris, ayant légué aux Musées nationaux une somme de 80.000 francs, le conseil a exprimé l'avis qu'il y avait lieu d'accepter cette libéralité.

Dans une de ses dernières séances, le conseil a émis le vœu qu'une disposition fût introduite dans le règlement d'administration publique, qui lui soumettrait l'acceptation des dons et legs d'objets en nature.

Consulté par le ministre pour savoir s'il y aurait lieu d'exiger à certains jours du public une rétribution pour l'entrée dans les Musées nationaux, le conseil a émis l'avis qu'il serait désirable qu'une expérience préalable fût tentée en ce sens ».

*** Dimanche a été inauguré à Hyères (Var) le monument élevé à Massillon ; ce monument est dû à la collaboration de MM. Pécou, statuaire, et E. Eudes, architecte.

*** L'empereur Nicolas II vient d'accorder les distinctions suivantes, à la suite des expositions françaises de peinture organisées à Saint-Pétersbourg et à Moscou, au profit de la Croix-Rouge :

A MM. Puvis de Chavannes, président de la Société nationale des Beaux-Arts, et Édouard Detaille, président de la Société des Artistes français, la plaque de Saint-Stanislas ;

A M. A. Saglio, de la direction des Beaux-Arts, et à M. Josse Bernheim jeune, expert, organisateur des deux expositions, la croix d'officier de Sainte-Anne de troisième classe.

*** Le portrait de M. Alfred Darcel, médaillon en marbre par Mme Albazzi, vient d'être placé au musée de Cluny, dont M. Darcel était directeur dans les dernières années de sa vie.

*** Le savant directeur de la Galerie royale de peinture de La Haye, M. A. Bredius, vient de donner sa démission.

*** Le Gouvernement bavarois vient de nommer M. Hugo Graf directeur du Musée national, à Munich, en remplacement de M. H.-W. Riehl, admis à la retraite.

*** Depuis un mois est ouverte à Vienne, à l'occasion du centenaire de Schubert, l'exposition d'objets et de souvenirs concernant le grand musicien, que nous avons annoncée l'an dernier (1). Notre correspondant, M. Wilhelm Ritter, en parlera en détail à nos lecteurs.

Les Peintres Orientalistes

—

GALERIES DURAND-RUEL

Voici cinq ans que les peintres orientalistes nous convoquent périodiquement pour nous faire suivre leurs travaux exécutés dans l'année. Cette année même, nous annonce la notice de leur catalogue, une deuxième exposition qui va suivre immédiatement celle qui est ouverte actuellement chez Durand-Ruel, est en voie d'organisation à Tunis, sous les auspices du gouvernement, pour le 15 avril. L'activité qu'ils témoignent dans leurs manifestations artistiques et, en passant, ils l'avouent volontiers, dans leur propagande coloniale, se marque dans leurs envois, qui réalisent les promesses qu'ils nous ont faites. Il faut constater, en effet, que cette exposition présente un caractère d'unité, de tenue, d'intérêt artistique qu'on ne rencontre plus ailleurs.

On leur avait reproché jadis d'avoir oublié les traditions de leurs glorieux ancêtres romantiques, de renoncer à tous les éléments de passion, de vie, de pathétique, d'intérêt humain pour se confiner étroitement dans le cercle de l'observation, dans des études exclusives d'analyse — où ils excellaient d'ailleurs, — limitant leurs sujets à des aspects de paysage ou à des représentations de mœurs, de costumes, de personnages, de scènes de la vie intérieure ou extérieure de ces pays sans la préoccupation de recherches plus générales et plus élevées. Ils ont voulu montrer cette fois qu'ils pouvaient, suivant l'expression de M. L. Benedite, leur président, « atteindre plus profondément cette âme orientale si difficile à pénétrer pour nous, à la fois, semble-t-il, très simple et très complexe, enfantine et subtile, primitive et raffinée ».

Quel que soit le charme profond ou la forte saveur locale des ancêtres glorieux dont ils se plaisent à évoquer successivement le souvenir dans leurs expositions, on peut se demander, soit à côté de l'œuvre de Dehodencq antérieurement exposée, soit à côté de cet ensemble si séduisant, si exquis ou si grandiose de ces quelques toiles de Th. Chassériau, réunies cette année par les soins de M. L. Benedite, si les envois des orientalistes actuels ne portent pas une empreinte plus marquée du caractère oriental dans tout ce que sa poésie a de plus particulier, de violent, d'étrange et d'imprévu. Est-on allé plus loin, par exemple, dans l'expression de cet accent local, que M. Dinet avec sa *Douleur*, de vieilles femmes qui se déchirent la figure avec des grimaces et des hurlements tragiques, ou dans sa *Courtisane*, coiffée de sa tiare d'Ouled-Nayl comme une idole, toute ruisselante de sequins et de paillons sur l'éclat violent de ses vêtements aux couleurs bruyantes. Les mains teintes de henné, le visage impassible d'un joli petit sphinx exotique, elle serre contre son sein, sous la lumière brutale des lampes, un vieux nègre qui se pâme tandis que d'autres soupirants se traînent à ses pieds.

Cette vision, forte et brutale d'un Orient passionné et farouche, est donnée encore par M. Cottet, avec de beaux et puissants paysages des bords du Nil, comme ensanglantés par le soleil couchant, de robustes morceaux d'études de Becharis (Haute-Égypte) et cette *Tête coupée*, qui semble agoniser encore dans la solitude de ce Nil nocturne si profond et si intense, faisant songer à quelque

(1) Voir *La Chronique des Arts* du 9 mai 1896.

tête de martyre dans ces effroyables massacres dont l'Orient est encore le théâtre aujourd'hui.

La limpidité des nuits claires où baignent les petites villes algériennes, dans la fraîcheur des oasis, n'a jamais été traduite avec une émotion plus poétique que par M. Chudant dans son *Lever de lune sur l'oasis*, et dans son *effet de lune* (vieux Biskra); les aspects mystérieux ou délicats de ce Maroc dont on n'avait connu que la note de sombre splendeur avec Delacroix, Regnault et Benjamin Constant, qui est représenté ici même par une œuvre ancienne : le *Passe-temps d'un Kalife*, dans sa note la plus orientale, ont été compris, après Dehodencq, avec une exactitude qui n'exclut pas une très subtile poésie, par M. Girardot dans sa *Fête des morts chez les Juifs*, ses sites charmants des montagnes d'Angora et de la baie de Tanger et ses aquarelles délicates de femmes mauresques.

Quelques-uns continuent à être tentés par les spectacles de la vie orientale examinés sous les effets directs ou indirects de la lumière sûrement analysée. M. Lunois, dans *Le Foulage de l'orge* (Sud-oranais), nous donne une vision très franche et hardie de scène patriarcale. M. Marius Perret observe toujours, d'un œil particulièrement sagace, l'activité des êtres humains dans la chaleur torride et la clarté diffuse du ciel sénégalais; ses *Piroguiers du Guet N'Dar* (Sénégal), comptent parmi ses meilleurs tableaux. L'exposition de M. Paul Leroy est des plus remarquables. Il est impossible de rendre, avec un œil plus fin et plus délicat, le jeu discret des reflets dans ces intérieurs sahariens qu'habitent des figures silencieuses de fileuses assises au coin du foyer ou de tisseuses accroupies derrière leur trame, dont le travail continu de patiente araignée fait rêver. Ses paysages du Gebel Aurès ou des Ziban, sont d'une lumière exquise, et ses aquarelles si fraîches et si intelligentes du *Récit du captif*, de Cervantes, complètent dignement cet ensemble charmant et distingué. L'œil de M. Taupin est aussi un organe infiniment délicat, qui se plaît à noter sincèrement les scènes les plus tendres du couchant dans ces ksour du désert, où l'on entend, dans les rues presque entièrement gagnées par l'ombre transparente, le nasillement de *l'École arabe*, ou le bavardage du barbier qui rase les indigènes dans un carrefour. M. Bompard avec son *Fumeur de kief*, sa fileuse et ses brillantes et savantes études de Saint-Marc, à Venise; MM. Ch. Landelle, Giraudet, Belaensky (avec des vues de Samarcande), de Champeaux, qui traverse la mer jusqu'à Grenade, Albert Girard, Havet, Gaston Roullet (vues du Cambodge ou de Tunisie), etc., complètent, par des études intelligentes et distinguées, cette petite exposition.

A la sculpture, notons avec une Vierge montée sur un âne, d'un très charmant caractère, de M. Gérome, de belles études de lions, lionceaux, tigres et gazelles, de M. V. Peter; la série de figurines de M. Rivière Théodore qui, à elle seule, vaudrait la visite. Sa *Brodeuse tunisienne*, destinée à être exécutée en matières rares, son buste de *Juive* (ivoire et marbre), sont des morceaux tout à fait exquis.

A. V

La Collection Richard Wallace

—

On nous écrit de Londres :

« C'en est fait : la collection Richard Wallace appartient à l'Angleterre.

La mort de lady Wallace, veuve de sir Richard Wallace, avait soulevé une grande émotion, et chacun se demandait ce que deviendraient les précieuses collections de Hertford-House. « Il est certain, disait le *Daily Telegraph*, que sir Richard estimait ses collections au prix fabuleux de 87.500.000 francs : son désir positif était de les donner à son pays, et il proposa au gouvernement de les lui céder sous condition qu'elles restassent à jamais renfermées dans le palais de Manchester-square. Mais le gouvernement d'alors décida que cette condition était inacceptable, parce que la propriété du local était soumise à bail et non libre de tout recours.

Sir Richard, qui était d'un tempérament violent, s'écria, en recevant cette réponse : « Mais je le veux; je le veux ! ». Puis il rédigea sur une feuille de papier à lettre l'expression nouvelle de sa volonté de transmettre à sa femme seule l'ensemble de ses collections. On pouvait douter jusqu'à ces derniers jours si lady Wallace, née Française, tiendrait compte du désir que son mari avait manifesté et n'avait point accompli.

La collection de Hertford-House, formée pour la plus grande partie par le marquis de Hertford et léguée par lui à sir Richard Wallace, était originellement divisée en deux fractions dont l'une restait en France tandis que l'autre restait en Angleterre. Après la Commune, la fraction de la collection demeurée en France fut définitivement renvoyée à Londres, et, durant la construction de l'hôtel et des galeries de Manchester-square, exposée au Musée de Bethnal-Green qu'elle remplissait complètement ».

Le testament de lady Richard Wallace, qui vient d'être ouvert, fait don à la nation anglaise de la totalité des collections artistiques réunies par le marquis de Hertford et sir Richard Wallace.

Deux conditions sont imposées par la défunte :

1° Que le gouvernement fasse construire, dans un quartier central de Londres un musée où la collection soit installée dans son intégrité sous le nom de « Collection Wallace » ;

2° Que M. Murray Scott, secrétaire de feu sir Richard, soit nommé *trustee* du musée.

Voici une brève énumération des pièces les plus importantes de la collection Wallace.

Tableaux :

Six œuvres de Velazquez : *La Femme à l'éventail*, *Le Manège*, les *Portraits de Philippe IV*, de *Balthazar Carlos* et d'*Olivarès*.

Onze Murillo, parmi lesquels *L'Adoration des Bergers*, du couvent des Capucins de Gênes, et le beau *Portrait de Saint Thomas de Villanueva*.

Plusieurs Rembrandt, entre autres *Le Bon Samaritain* et *Le Travailleur de la première heure*, dont le sujet est tiré de la parabole évangélique ; *L'Archer noir*, le *Portrait du peintre par lui-même*, le *Portrait de sa mère* et le *Portrait de la famille Palekan*.

De beaux morceaux de Hobbema, d'Ostade, de P. de Hoogh, de Aart van der Neer, de Paul Potter, de Jan Steen, de Metsu, de Frans Hals, etc.

De sir Joshua Reynolds, les portraits de Mmes Bradyll, de Mme Carnac, de la comtesse de Lincoln, etc.

De Gainsborough, le célèbre portrait connu sous le nom de « *Perdita* ».

De Turner, plusieurs belles aquarelles.

Les œuvres de l'école italienne comprennent :

Deux belles *Madones* de Luini ; une *Sainte Famille* originale d'Andrea del Sarto, dont les copies abondent dans les musées d'Europe ; une magnifique *Sainte*, grandeur nature, par Cima da Conegliano. Dans les appartements particuliers de Hertford-House sont aussi conservés des fresques de Luini, un tableau curieux attribué à Ercole di Giulio Grandi, et une collection sans rivale de *Vues de Venise* par Canaletto et Guardi.

Le plus grand attrait de la galerie consiste encore dans les tableaux du siècle passé et de notre siècle. Il n'existe nulle part, si ce n'est au Louvre, une pareille collection de Watteau, de Lancret, de Greuze, de Fragonard. Delacroix, Decamps, Fromentin, Meissonier y figurent ; l'école de Barbizon n'est, il est vrai, représentée que par le *Macbeth et les Sorcières* de Corot. »

Louis Brest et la Vénus de Milo

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

(*Suite et fin*) (1)

RAPPORT DE LOUIS BREST

Milo, le 3 juin 1862.

Monsieur le Ministre,

Je reçois aujourd'hui même la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 26 du mois dernier et m'empresse de vous faire un exposé détaillé relatif à la découverte, l'achat et à l'embarquement de la Vénus de Milo, achetée par moi et remise à M. le vicomte de Marcellus, d'après l'ordre de S. E. M. le marquis de Rivière, ambassadeur à Constantinople, pour être envoyée en France, au musée du Louvre, à Paris, vers la fin de l'année 1819 (2).

Un certain paysan du pays, nommé Théodore Kendrotas (1), labourant son champ situé près de l'amphithéâtre, vit écrouler un rocher qui, en tombant, fit une ouverture où il put apercevoir une statue ; cette statue fut la Vénus. Le paysan s'étant mis à déblayer l'emplacement où gisait la Vénus, envoya son fils me prévenir de cette découverte, et au reçu de cet avis, je m'étais de suite rendu sur les lieux d'où j'ai pu examiner de près, reconnaître et admirer la beauté de la statue. Sur la demande que j'avais adressée audit Kendrotas s'il voulait me la vendre, il me répondit qu'il me la céderait de préférence à tout autre, moyennant le prix de six cents piastres, plus d'un habillement pour lui de la valeur de dix-huit piastres, en tout six cent dix-huit piastres du G. S.

La statue à peine dégagée et enlevée de sa niche, je la fis transférer en ma présence et pour ma tranquillité chez moi, et le lendemain, je m'étais empressé de donner avis à S. E. M. le marquis de Rivière de l'acquisition de cette antiquité, que je venais de faire pour 618 piastres, que je croyais digne pour le musée de France, et de le prier en même temps de m'envoyer le plus tôt possible un navire de guerre pour venir la chercher d'ici (2).

Un mois s'était écoulé et aucune réponse je ne recevais de la part de M. l'ambassadeur à Constantinople ; quelque temps après, une corvette anglaise, qui avait à bord deux Lords, ayant appris à Smyrne, par les officiers des bâtiments de guerre français, que j'étais possesseur d'une belle statue, vint à Milo et les deux voyageurs me demandèrent la permission de la leur montrer, ce que je leur avais accordé par complaisance.

Après l'avoir bien examinée, les deux visiteurs m'ont interrogé si je voulais vendre l'antiquité et à quel prix pouvais-je la leur céder ; je répondis à ces messieurs qu'elle n'était pas à vendre, que je ne l'avais point achetée pour en spéculer dessus mais pour la dédier au Musée de ma nation, lorsque MM. les Anglais m'ajoutèrent qu'ils me donnaient deux mille tallaris et qu'ils pouvaient même porter le prix à trois mille ; leur ayant donné la même réponse, ils ont quitté ma maison et, en partant, ils ont ajouté qu'ils pouvaient me la payer jusqu'à quatre mille tallaris (3).

Aussitôt après leur départ, j'avais de nouveau écrit à S. E. M. l'ambassadeur à Constantinople en lui rendant compte en même temps de la visite et de la proposition que MM. les Anglais m'avaient faite relativement à la statue. M. le marquis de Rivière m'avait à la fin écrit que dans quelques jours M. le vicomte de Marcellus, troisième secrétaire de l'ambassade, partirait bientôt sur la goélette du Roi *L'Estafette* pour aller visiter Jérusalem et qu'il donnerait l'ordre de toucher à Milo pour voir la statue et que, s'il la trouvait belle, il la prendrait ; en attendant, il me priait de la bien conserver jusqu'à son arrivée à Milo. A la récep-

(1) V. *Chronique des Arts* du 20 février 1897.

(2) La découverte est de 1820 seulement.

(1) Peut-être s'appelait-il aussi Yorgos ; c'est le nom que lui donnent les autres versions.

(2) Il n'est pas vrai que la statue ait été transférée chez Brest ; il n'est pas vrai qu'il l'eût acquise. La lettre de Brest au consul de Smyrne (et non à l'ambassadeur) est du 12 avril.

(3) Tout cela paraît inventé ; personne n'a jamais entendu parler de ces *lords* anglais. C'est seulement après l'enlèvement de la Vénus qu'un bâtiment anglais vint à Milo.

tion de la lettre de S. E. j'avais fait transporter la statue au bord de la mer et mise en magasin, attendant l'arrivée de la goélette. MM. les Anglais, piqués de la réponse que je leur avais donnée par rapport à la statue, en partant d'ici, s'étaient rendus à Chio où se trouvait alors le drogman du capadan pacha (grand amiral), nommé Mourusi (c'était là où tous les primats des îles de l'archipel devaient se rendre pour payer le tribut d'usage), et ils ont obtenu de lui d'envoyer un *bengardi* (décret) menaçant fortement les notables du pays pour lui faire avoir la Vénus, pour que le susdit Mourusi pût la porter au capadan pacha à sa rentrée à Constantinople (1).

L'homme du drogman porteur dudit décret était arrivé ici à l'effet de réclamer la statue, mais je m'étais à lui fortement opposé en lui déclarant que je croyais légale l'acquisition que je venais de faire et aucunement contraire aux traités et capitulations existant entre les deux gouvernements; que, d'ailleurs, la statue irait à Constantinople et que le capadan pacha pourrait la réclamer de M. l'ambassadeur de France, en sorte que, après bien des discussions, l'envoyé du drogman partit seul. Un misérable prêtre grec, nommé Vergis Milioti, ami du drogman Mourusi, est resté ici et n'a cessé de menacer et d'effrayer les primats de l'île.

Dans le courant du mois de mai 1820, la goélette du roi, *L'Estafette*, ayant à bord M. de Marcellus, étant arrivée en ce port et pendant que je me trouvais à bord, le hardi prêtre Vergis se rendit au magasin où j'avais disposé la statue, enleva la moitié et la porta à bord d'un bâtiment rayas de Ghalaxidis, en relâche en ce port, allant à Constantinople. Sorti à peine à terre de la goélette et appris le vol qui nous avait été fait, aussitôt avoir embarqué l'autre moitié de la statue et les deux autres pièces représentant Hermès et Hyraclès, je m'étais embarqué à bord de la grande chaloupe de la goélette, accompagné de son digne lieutenant, M. Berranger, et de douze hommes et nous fûmes à bord du navire agresseur. Au commencement, ils ont voulu nous défendre de monter ; mais nous y sommes parvenus de force d'enlever et de porter la statue à bord de la goélette (2). Cette affaire finie, M. le vicomte Marcellus et moi nous étions montés chez moi, où nous avions trouvé réunis tous les primats de l'île, tout effrayés et tremblants, craignant les avanies du drogman Mourusi. Le méchant prêtre Vergis avait nolisé un petit bateau et il s'était rendu à Chio pour aller porter plainte contre eux au drogman. Touchés de leur position, nous avions fait tout notre possible pour les tranquilliser ; je me rappelle que nous deux leur avions même formellement signé et livré un document officiel, par lequel nous déclarions que si, par suite de l'acquisition faite par moi, à Milo, d'une statue représentant une femme en marbre, les primats et notables de l'île essuyaient, de la part du drogman, quelque injustice ou disgrâce, M. l'ambassadeur de France leur promettait de les protéger et de les assister en cette occasion.

Les premiers jours du mois de juillet, le drogman Mourusi vint à Syphante, d'où il avait envoyé un officier de la marine turque, à l'effet de saisir d'ici et d'amener auprès de lui les trois primats du pays, les sieurs Pietro Tataruky, Av. (*sic*) Chiniandrity Michel et le vieux Économe Arminy; arrivés à Syphante, il les avait mis d'abord en prison et, ensuite, après leur avoir fait donner la bastonnade, il les a obligés de payer une amende de six mille cent piastres, équivalant alors à autant de francs. Informé de cet incident, j'avais écrit à Son Excellence à Constantinople, pour la renseigner sur l'injuste et brutale conduite du drogman envers les trois primats de l'île.

La goélette *L'Estafette*, à bord de laquelle il y avait M. de Marcellus, ayant relâché à l'île de Paros d'où il devait se rendre à Antiparos pour visiter la fameuse grotte de stalactites, m'écrivit une lettre par laquelle il me disait que nous avions fait une excellente acquisition antique et que notre statue faisait l'admiration de tous les connaisseurs ; à la réception de sa lettre, j'avais nolisé un bateau et étais allé à sa rencontre pour l'informer et du mauvais traitement et de l'avanie que les trois malheureux primats avaient souffert du drogman Mourusi ; malheusement, arrivé à Paros, j'avais trouvé partie l'*Estafette*, et à mon retour à Milo, j'avais de nouveau écrit à ce sujet à M. l'ambassadeur à Constantinople. Au reçu de ma lettre, M. le marquis de Rivière avait, en effet, entretenu de cette affaire le capadan pacha, qui lui avait promis qu'à l'arrivée à Constantinople du drogman non seulement il l'aurait réprimandé de ce qu'il avait fait, mais qu'il l'aurait obligé à restituer la somme injustement enlevée aux trois primats. Dans le courant du mois de *novembre 1820*, M. le marquis de Rivière allant en France sur la gabare *La Lionne*, avait exprès relâché en ce port et il m'a remis le bengardy que j'ai l'honneur de vous renfermer ci-joint et dont je vous prie, après en avoir pris connaissance, de me le retourner. En cette occasion j'avais réuni chez moi tous les primats du pays et leur en avais donné lecture ; malheureusement aucune satisfaction ne leur fut accordée, attendu la révolution grecque qui allait éclater alors et qu'à peine le drogman Mourusi, rentré à Constantinople au commencement du 1821, fut soupçonné comme complice de la révolte et décapité ainsi que son frère. D'après la promesse *par écrit* que M. de Marcellus et moi avions donnée aux primats et notables du pays de leur faire donner justice en cas d'avanie, ces messieurs venaient tous les jours chez moi me demander le remboursement de l'amende qu'ils avaient payée ; toutes mes plaintes et réclamations auprès de mes chefs directs, ambassadeur ou chargé d'affaires à Constantinople et au consulat général de Smyrne, étant restées sans aucun effet, *j'ai été forcé* de payer à la fin, de moi-même, ladite somme de six mille cent francs.

S. E. M. le marquis de Rivière, arrivé en France, avait cédé la Vénus au Musée du Louvre à son nom direct comme un objet par lui découvert et à lui appartenant, sans vouloir faire donner le mérite à celui qui, par ses grands soins, l'avait achetée et sauvegardée le premier, souffert tant de peine jusqu'à ce qu'il ait parvenu à lui

(1) Tout cela paraît inventé à plaisir. C'est la première fois qu'on voit intervenir « la perfide Albion » dans cette affaire.

(2) Ainsi, pas de bataille à terre, pas de statue traînée sur le rivage ; il n'y a plus trace, ici, du roman que Brest et Matterer ont raconté.

donner la destination qu'il lui a désignée dès le premier jour de sa découverte et à l'embarquer pour France. Bien que la chose fut autrement de ce qu'elle a été présentée à Paris, S. E. M. le marquis de Rivière, étant alors un personnage bien puissant et très influent auprès du roi, *personne n'a osé à le contredire.*

M. de Beaurepaire, protégé de M. le marquis de Rivière, étant resté alors chargé d'affaires à Constantinople, *par crainte* sans doute que je ne fisse publier par des journaux de l'opposition, en France, quelque article concernant la découverte de la Vénus (chose que je n'aurais jamais faite), m'avait *écrit et ordonné* de lui envoyer toute la correspondance regardant cette acquisition, consistant en cinq lettres de S. Excellence, trois de M. le vicomte de Marcellus, la *caution* que nous avions signée et délivrée aux primats et que j'avais retirée de ces messieurs, plus tard, après les avoir payés, et les reçus et quittances des primats pour les sommes que je leur avais payées, sous prétexte et promesse de les examiner et de me les rendre quelques jours après, promesse que M. de Beaurepaire n'a pas maintenue. Malgré mes prières maintes fois réitérées, malgré les bontés de tous ces chefs pour moi, personne n'a jamais voulu écrire en ma faveur, sur cette affaire, au département des Affaires étrangères, par crainte, toujours, de contrarier le susdit grand et puissant personnage.

Onze à douze ans après, M. le marquis de R. étant presque en agonie sur le point de mourir, assisté par M. l'abbé Janson Forbin, son confesseur, celui-ci lui avait dit quelques mots en ma faveur et alors il avait donné ordre au nommé Auguste Castagne, son protégé, chancelier de notre ambassade à Constantinople, de me rembourser la somme de six mille cent francs ; c'est ce que j'ai reçu plus tard, avec la différence qu'à cette époque-là, le franc valait deux piastres et trente paras, de sorte que j'avais *essuyé une perte* de cinq mille piastres environ, sans compter les intérêts de dix ans, les frais de transport de la statue et d'autres dépenses que personne ne m'a jamais payées. En voici, Monsieur le Ministre, tout le récit concernant la découverte, l'achat et l'embarquement de la Vénus.

Je reviens, maintenant, au reste de vos questions.

1° Vous me questionnez : « *Dans quelle attitude était la Vénus ?* »

— Elle fut trouvée dans sa niche (1) ; il y avait également debout les deux autres statues de Hermès et d'Hyraclès.

2° « *Avait-elle ou n'avait-elle pas ses bras ?* »

— Elle n'en avait point, la partie supérieure de la niche ayant écroulé les aura peut-être cassés et fit aussi une légère égratignure au nez de la statue.

3° « *Si elle les avait, comment se sont-ils brisés ?* »

— Comme la statue n'en avait pas, je présume qu'ils se sont brisés de la manière que je dis plus haut.

4° « *Dans ce cas, quelle était la pose et comment se fait-il qu'ils aient été perdus ?* »

(1) Il est certain qu'elle était en deux morceaux.

— Je vous dirai ce que je sais à ce sujet à la demande suivante.

5° « *Si on les a envoyés en France tardivement, par quel bâtiment sont-ils partis et à quelle maison la caisse était-elle adressée ?* »

— Après le départ de Son Excellence pour France, conformément à son désir, j'avais fait des recherches à l'endroit où la statue s'était trouvée et parmi les cailloux et la terre, j'avais trouvé beaucoup de morceaux de marbre provenant de statues mutilées, quelques offrandes, telles que des pieds d'enfants, des mains et autres et *les deux bras* que j'ai cru appartenir à la Vénus, le bras droit (*sic*) en trois morceaux, dont les doigts de la main fermée tenaient une pomme, et le gauche en deux morceaux ayant les trois doigts fermés et le pouce et l'index joints paraissant qu'ils aient tenu quelque chose. J'avais le tout emballé dans une caisse et envoyé en France vers le commencement de 1821 par un brick français et si je ne me trompe pas, c'était le *Saint Esprit* ou bien la *Confiance en Dieu*, capitaine Riquier, à l'adresse qui m'avait été donnée par Son Ex. de M. Bedefort, négociant à Toulon.

6° « *Pensez-vous que des fouilles faites sur le terrain voisin seraient permises par le propriétaire, et que ces fouilles amèneraient quelques découvertes ?* »

— Je ne pourrais rien vous assurer à ce sujet ; je vous dirai seulement que pendant la révolution des Grecs, que tout le monde avait la permission de faire des fouilles ; le sieur Théodore Xenos, de Patmos, alors négociant établi à Smyrne, plus tard, consul général grec en ladite ville, se trouvait à Milo, réfugié avec sa famille et celle de son frère Jean, s'étant arrangé avec le propriétaire du champ de la Vénus, avait fait des excavations dans une époque où je me trouvais absent de l'île avec M. l'amiral de Rigny, que j'accompagnai de partout par ordre ministériel, en qualité d'interprète ; à mon retour ici, j'avais appris que M. Xenos avait trouvé, à l'*est* de la niche de la Vénus, un emplacement rond ayant trois pieds de hauteur, plâtré d'un blanc très luisant, portant en trois lignes de grandes lettres, écrites à l'encre rouge, ayant au milieu une espèce de demi-colonne en pierre, avec un trou au centre ; cet emplacement avait la grandeur d'une chambre, mais ronde. Je pense que c'était un offertoire où l'on portait les objets offerts à la déesse. Le sieur Xenos avait démoli cet endroit si curieux et il n'a pas même copié l'inscription qui se trouvait tout autour. Le même avait fait des fouilles de l'autre côté de la niche de la Vénus, vers l'ouest, et il a rencontré une nouvelle niche avec de grandes pièces de marbre portant des inscriptions.

Au-dessus du champ de la Vénus, environ 15 à 20 pieds vers le *sud*, il y a un terrain appartenant au nommé Antoine Vergis, pilote en chef des Anglais, alors embarqué avec le commodore Hamilton, sur la frégate *Le Cabrian*, et qui, par ordre et pour compte de son commandant, avait fait des fouilles en ligne droite de la niche de la Vénus. Ayant trouvé une statue représentant un homme tout à fait nu, manquant de tête et de bras, on disait que c'était un héros qu'on avait placé à l'entrée de Nomos (*sic*), et quelques chandeliers en bronze.

Je vous dirai, en outre, Monsieur le Ministre, qu'en 1817, M. de Forbin, conservateur du musée du Louvre, ayant passé par Milo, avec la division commandée alors par M. le capitaine de vaisseau Halgan, j'avais acheté pour son compte deux statues mutilées, sans tête ni bras, pour trente piastres du G. S. Je me rappelle que ce monsieur avait dit que les deux statues en question représentaient Junon et Minerve; dans ce même terrain découvert se trouvait une autre statue en marbre, mais encore privée de tête et de pieds; on disait que c'était Pâris et que les Anglais l'ont également pris (1).

7° « *Serait-il très difficile d'exporter les objets trouvés?* »

— Résidant à la capitale, vous ne devez pas ignorer, Monsieur le Ministre, que les fouilles sont prohibées par le gouvernement grec et que, sans une autorisation du Ministre de l'intérieur, on ne peut pas en faire ici, et ensuite il y a dans le pays un soldat invalide, payé *ad hoc* par le gouvernement, à l'effet d'empêcher tous ceux qui travaillent sans permission et de surveiller les fouilles autorisées. Lorsqu'on découvre quelque ce soit antiquité, le surveillant et le propriétaire du terrain sont obligés de la dénoncer à l'éparque; celui-ci l'envoie, ainsi que le propriétaire, à Athènes, où elle est estimée par une commission d'archéologie (bien entendu, estimation minime et préjudicieuse pour le propriétaire), et on lui paie la moitié de sa valeur. Le propriétaire a aussi le droit de garder chez lui l'antiquité trouvée, s'il ne veut pas la vendre au Gouvernement, pourvu qu'il fournisse une caution en toute règle qu'il ne l'exportera pas à l'étranger.

Si Votre Excellence désire faire faire des fouilles, je crois que ce n'est pas difficile d'obtenir la permission; en ce cas, vous voudrez bien m'en donner avis, afin que je puisse faire préparer les outils et instruments nécessaires pour les excavations, et je prends sur moi le soin de la faire rigoureusement surveiller. Quant à la permission à obtenir du propriétaire, je me charge de la solliciter, bien entendu en le dédommageant. Par le *bengardy* que vous trouverez ci-annexé, vous verrez par son contenu, Monsieur le Ministre, que S. E. M. le marquis de Rivière ne dit pas dans la plainte portée au capadan pacha, que lui ou son secrétaire, M. de Marcellus, avait trouvé ou acheté une statue à Milo, mais que cette statue avait été achetée par les Français et pour la France; c'est, bien entendu, par l'agent consulaire de cette nation résidant à Milo (2).

Telle est, d'après ce que je me rappelle, Monsieur le Ministre, l'histoire de la Vénus que, conformément à vos ordres, je me suis empressé de vous raconter en détail.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Monsieur le Ministre,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Louis Brest.

(1) Ceci est fort important; on se rappelle que Voutier, Dumont-d'Urville et Brest ont cru que la Vénus appartenait à un groupe représentant le jugement de Pâris. L'origine de cette singulière hypothèse se trouve enfin expliquée.

(2) On se décourage au milieu de tant de mensonges! Brest avait écrit à Rivière : « J'ai voulu contracter avec le propriétaire. Mais les habitants de l'île lui ayant fait croire qu'elle (la statue) valait 20 à 30.000 francs, je n'en ai rien fait. » Tout ce que Brest obtint (et c'était beaucoup) fut que la statue ne fût pas donnée au capitan pacha *jusqu'à nouvel ordre* (Brest à David, 12 avril 1820).

Nous promettons à nos lecteurs — si cette histoire les amuse — de revenir prochainement sur le document publié ci-dessus; nous compléterons aussi, d'après des informations venues de l'École d'Athènes, ce que nous avons dit, dans la *Chronique* du 30 janvier, sur la base au nom de Théodoridas fils de Daïstratos.

Salomon Reinach.

Académie des Beaux-Arts

Séance du 20 février 1897

L'Académie des Beaux-Arts a procédé à l'élection d'un membre correspondant étranger dans la section de peinture. M. Maccari, de Rome, est élu, en remplacement de M. Antonio-Manuel de Fonseca, de Lisbonne, décédé.

Académie des Inscriptions

Séance du 19 février 1897

M. Salomon Reinach donne lecture d'une lettre de M. Cavvadias, correspondant de l'Académie, sur les fouilles qui se poursuivent actuellement à Athènes, entre le *mur franc* et l'Acropole. M. Cavvadias a découvert la grotte d'Apollon, dont les niches avaient reçu des tablettes de marbre avec inscriptions. Ces inscriptions sont des ex-voto d'archontes à Apollon *sous les longs rochers*. On croyait à tort, jusqu'à présent, que la grotte en question était celle de Pan.

Société des Antiquaires de France

Séance du 10 février 1897

M. Enlart commente un dessin du XVII[e] siècle représentant l'édicule qui recouvrait autrefois la fontaine du cloître de Beaulieu-lès-Loches.

M. Babelon présente des observations sur de petits cylindres de bronze, considérés ordinairement comme des masses d'armes, mais qui sont, en réalité, une partie détachée de l'ancien mors de bride des coursiers antiques.

Le Manuscrit des Hespérides

Le poète Basinio de Basinii, né à Parme en 1425 et mort en 1457, fut enterré à San Francesco de Rimini, dans ce Temple des Malatesta où l'ami-

tié de Sigismond lui avait réservé une place au milieu des plus illustres personnages de la cour de Rimini. Basinio avait demandé, dans son testament, que l'on gravât sur son tombeau ce vers : *Parma mihi patria est: sunt sidera, Carmina et Arma.* Ce vœu ne fut pas réalisé, dit M. Ch. Yriarte, dans la savante monographie qu'il a consacrée aux Malatesta et à laquelle nous empruntons ces renseignements. Cependant, si l'épitaphe que le poète s'était destinée ne figura pas sur son sarcophage, elle ne fut pas entièrement oubliée. Elle fut écrite, nous ne savons par quelle main, au bas du dernier feuillet de son poème des *Hespérides*; et il semble que ce soit là sa vraie place, puisqu'elle termine ainsi une œuvre qui fut le principal titre de gloire du poète.

Les *Hespérides* sont consacrées à la gloire de Sigismond Malatesta. Le manuscrit de ce poème qui était orné de précieuses miniatures, est aujourd'hui perdu, dit M. Ch. Yriarte. Et il ajoute que nous n'aurions aucune idée des peintures dont il était enrichi, si le graveur Francesco Rosaspina, qui mourut dans les dernières années du siècle dernier, n'en avait fait des fac-similés reproduits dans « un condottiere au xv^e^ siècle. » Nous ignorons quel fut ce Fr. Rosaspina ; nous ne connaissons qu'un artiste de ce nom, né à Monte-Scudolfo, près de Rimini, en 1762, mort à Bologne en 1842 et dont l'œuvre gravé est catalogué dans Haber et Rost, Nagler, Leblanc, etc.

Mais il y a mieux. Il se pourrait que ce fameux manuscrit se trouvât aujourd'hui dans les armoires de la bibliothèque de l'Arsenal.

Le manuscrit de l'Arsenal, provenant de la bibliothèque de M. de Paulmy, est d'une écriture italienne du xv^e^ siècle. Son origine est indiquée par une note originale inscrite au verso du dernier folio et ainsi conçue:

« *Die secundo decembris MCCCCLXXXXVIII^o^ iste liber consignatus fuit clarissimo domino Francisco Capello, equiti, nec non comiti de Rosis, Arimini provisori, ab illustrissimo domino Carulo q. illustr. dom. Ruberti de Malatestis de Arimino.* »

Il aurait donc été donné à Fr. Capello par Carlo Malatesta, troisième fils de Robert le Magnifique. Robert Malatesta était mort en 1482 et Carlo, né en 1480, avait alors dix-huit ans.

Ce manuscrit se compose de 137 feuillets de parchemin et est orné de 17 miniatures ayant pour sujet les victoires ou les aventures de Sigismond. Deux vers, écrits au-dessus de la note que nous venons de citer, en témoignent.

Hic Sigismundi tenet inclita fata libellus
Quem mira sequitur Carolus arte nepos.

M. Ch. Yriarte a reproduit cinq des miniatures des *Hespérides* et des *Argonautes*, d'après les fac-similés de Rosaspina (fig. 83, 84, 85, 86 et 189).

Deux seulement de ces gravures concordent avec les miniatures du manuscrit de l'Arsenal. La première (fig. 85) : « Sigismond attaque le château de Piombino », répond assez exactement dans son ensemble, à la miniature du troisième livre des Hespérides, f° 26. Les différences portent sur le nombre des navires qui débarquent, des troupes, dans le fond ; sur quelques combattants au premier plan, à gauche, et surtout sur les emblèmes des étendards et des housses de chevaux. Quant à la « Campagne contre Aragon » (fig. 83), au « Ravitaillement par mer » (fig. 84) et à la « Reddition de la forteresse de Piombino » (fig. 86), le manuscrit de l'Arsenal n'en offre aucun modèle.

La seconde est la « Construction du Temple des Malatesta » (fig. 189). Celle-ci est à peu près identique à la miniature du f° 126. L'état du monument en construction, la disposition des échafaudages, des poulies et des cabestans qui enlèvent les pierres, sont semblables. Il n'y a de différences que dans le nombre et la disposition des petits personnages, des tailleurs de pierre qui travaillent sur la place, devant le temple.

Cette miniature donne, en outre, un précieux renseignement sur l'artiste qui a orné ce livre de tant de remarquables compositions. Il a signé son œuvre : OP[VS] IOANIS PICTORIS PHANESTRIS.

Nous n'avons encore pu déterminer le vrai nom de ce peintre. Nous nous contentons, aujourd'hui, d'appeler l'attention sur le manuscrit de l'Arsenal et d'en faire connaître les principales particularités. Une étude plus approfondie nous permettra, sans doute, de l'identifier avec le manuscrit perdu des *Hespérides*.

Gaston SCHÉFER.

CHRONIQUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra. — *Messidor*, drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux. Poème de M. Émile ZOLA, musique de M. Alfred BRUNEAU.

On ne peut guère considérer comme une expérience probante de drame lyrique naturaliste l'ouvrage que vient de représenter l'Opéra. Le fait-divers symbolique, imaginé par M. Zola, qui a amalgamé plusieurs épisodes de la *Terre* et de *Germinal*, se passe de nos jours, il est vrai, mais il est encore reculé, sinon dans le temps, du moins dans l'espace ; les auteurs de *Messidor*, malgré leur conviction moderniste et leur soif de réalité, ont senti qu'en faisant appel à ce moyen d'expression si extraordinaire, si rebelle à toute localisation, la musique, ils devaient justifier son emploi par l'évocation d'un milieu pittoresque. Ainsi est recréée involontairement une sorte d'atmosphère légendaire ou du moins un cadre d'humanité primitive, d'époque indéterminée, où évoluent des types primordiaux de mère, d'amante, de révolté, etc..., que nous connaissons bien et que la musique, de par son caractère généralisateur, peut exprimer sans se mentir à elle-même.

Cette prétention d'actualité immédiate écartée, l'ouvrage de MM. Zola et Bruneau m'apparaît comme un drame lyrique intéressant, le plus significatif peut-être des ouvrages français qui aient été joués à l'Opéra depuis dix ans, le plus inquiet de direction nouvelle à coup sûr. Je ne veux pas insister sur le livret de M. Zola. Il est à son œuvre un peu plus que *La Esmeralda* n'est à l'œuvre de Victor Hugo, mais guère davantage. Il convient de ne pas reprocher à l'émi-

nent romancier le manque de profondeur de sa conception dramatique, l'empirisme avec lequel il développe le lieu commun symbolique base de l'action, l'invraisemblance de ce mélange de réalisme et de légende qui prépare un dénouement puéril. Pour cette fois, et malgré tout, l'auteur de l'*Assommoir* aura fait du naturalisme d'opéra. Mais il est évident que M. Zola n'a voulu que servir les tendances de son collaborateur et préparer le terrain à la musique.

Du côté de M. Bruneau l'effort d'art est plus puissant et le résultat plus complet. Cependant, ce qui frappe, à première audition, dans son œuvre c'est moins un caractère de nouveauté, dans la conception générale de la partition et dans l'adaptation de la musique au drame, que la personnalité et l'accent de cette musique même. Que ce soit chez M. Bruneau un parti pris esthétique, ou que, sans s'en douter et par la spontanéité de ses tendances, il soit revenu à l'ancienne tradition de la tragédie en musique, il n'en paraît pas moins évident que son idéal d'art est tout proche de celui de Gluck, à la forme près. C'est bien du drame illustré de musique, fortifié et agrandi par l'expression de la mélodie pathétique, du drame par excellence de l'école française qu'il dérive, plutôt que du drame wagnérien. Avec celui-ci, surgi des profondeurs de la musique beethovenienne, engendré par elle, intérieur comme elle, il n'a presque rien à voir. L'un est de l'action traduite en musique, l'autre de la musique traduite en action. Aussi peut-on s'étonner que M. Bruneau fasse même à la mode wagnérienne cette concession de lui emprunter quelques-uns de ses procédés. L'emploi du *leit-motiv* dans un ouvrage de ce genre me semble au moins inutile. Si vous voulez que l'action dramatique soit complète en soi, assez forte, assez théâtrale, selon les lois du drame verbal, pour se passer de musique, à quoi bon en accentuer les phases au moyen d'un développement symphonique dont le principe est tout musical? Moins il y aura de musique dans un drame de ce genre, plus l'impression en sera puissante. Quelques traits pathétiques, énergiquement placés rempliront parfaitement ce but et la déclamation ne pourra que gagner à prédominer le plus librement possible. C'est le système de Gluck; il n'y a fait exception que dans le second acte d'*Orphée*, admirable précédent de l'art wagnérien. Là, la musique étant le centre, le drame la circonférence, la conception du maître va de la première au second. Partout ailleurs, c'est le contraire.

Pour moi, qui crois qu'après Beethoven et Wagner, le drame lyrique doit naître d'une pensée toute musicale, et que l'action idéale est celle qu'on ne peut imaginer privée de musique, ou plutôt que la musique y doit être l'action même, je n'aurais garde de critiquer la manière de voir de M. Bruneau, et cela pour plusieurs raisons. La première est que l'artiste a le droit absolu d'agir suivant sa conviction; la seconde, que la théorie du drame indépendant de la musique et se suffisant à lui-même a suscité malgré tout des œuvres admirables; la troisième, que cette théorie est la seule admissible pour le compositeur qui n'est pas à lui-même son propre poète. Mais laissons là les généralités et revenons à *Messidor*.

Le drame, nous l'avons dit, se passe de nos jours; c'est au pays de Bethmale, dans l'Ariége, que s'en déroulent les péripéties. Le premier acte nous montre l'intérieur d'une maison montagnarde où vivent Véronique et son fils Guillaume, misérables tous deux, depuis que la terre, brûlée de soleil, ne produit plus rien, malgré l'acharné labeur. Les ruisseaux fécondants, descendus des hautes cimes, les ruisseaux chargés d'or, venus des grands rochers, affluent tous à présent chez Gaspard, jadis paysan, lui aussi, et maintenant possesseur d'une usine dont l'établissement a ruiné le pays. Véronique et son fils se désolent de leur pauvreté et de leur impuissance. Et un mauvais génie, un conseiller de haine, leur cousin Mathias, venu des villes, leur prêche la révolte, prédisant le soulèvement de l'armée des affamés. Mais sa rancœur reste impuissante sur la loyauté native de Guillaume, sur la foi confiante de Véronique. Celle-ci croit naïvement que, l'or détruit, le bonheur reviendrait au monde. Et elle médite de pénétrer dans la cathédrale légendaire où, assis sur les genoux de la Vierge Marie, l'enfant Jésus, de ses petites mains, laisse, goutte à goutte, tomber le flot scintillant du métal. Car, si quelqu'un se glissait dans la grotte merveilleuse, le charme se dissiperait, la cathédrale s'effondrerait, il n'y aurait plus d'or.

Mais voici passer sur la route Gaspard et sa fille Hélène, que Guillaume aime depuis l'enfance et qu'il ne peut voir sans un trouble profond, songeant à l'or maudit qui les sépare. Et Hélène défaille par la chaleur terrible qui calcine tout au dehors; en vain, Gaspard implore un peu d'eau, Véronique, impitoyable, refuse. « Il n'y a pas d'eau ici, clame-t-elle, pour l'oppresseur, pour l'affameur des misérables ». Cependant Guillaume, dans un mouvement spontané d'amour et de pitié, malgré la défense de Véronique, offre à Hélène le verre d'eau que Gaspard a demandé pour elle. Puis, après le départ des riches, Guillaume avoue à sa mère son amour pour Hélène,; mais Véronique, à son tour, révèle son secret à Guillaume et lui donne la raison véritable de la haine qu'elle porte à Gaspard. Elle a la conviction que l'usinier a jadis assassiné son mari, le précipitant du haut de la roche d'Enfer, pour lui ravir un morceau d'or qu'il possédait, qu'elle a retrouvé sur son cadavre, et avec lequel elle a tressé, dit-elle, une chaîne d'or magique, dont la vertu donne le bonheur à celui qui la porte et force les coupables à se dénoncer.

Désormais, Hélène et Guillaume ne pourront plus s'aimer sans arrière-pensée : elle craindra toujours que l'appât de sa richesse ne l'attire; lui verra toujours en Gaspard le meurtrier de son père.

Il faudra, pour que les amants s'appartiennent, que l'usine soit détruite, que la jeune fille soit redevenue pauvre.

Une avalanche secondera la révolte des affamés que conduit Mathias, et Véronique croira avoir découvert le couloir qui conduit dans la cathédrale d'or. Gaspard, pauvre à présent et errant avec Hélène, verra l'eau fécondante se répandre à travers les plaines couvertes de blé. La fortune n'est plus un obstacle à l'amour, le crime seul sépare encore Hélène et Guillaume; mais le dénouement nous fait connaître que l'assassin du mari de Véronique n'est autre que le subversif Mathias : le farouche anarchiste dérobe à Véronique le collier magique, et le charme que la vieille femme avait attribué au joyau le force à se

dénoncer. Il meurt de son plein gré, pour donner finalement raison à la légende et permettre à tout le monde d'être heureux.

Il faut considérer la mise en musique de bien des passages de ce poème en prose comme un véritable tour de force. Les scènes qui ont le mieux servi le compositeur sont celles où domine le sentiment pur, ou le lyrisme romantique qui est au fond de la manière de M. Zola. Au premier acte, citons, entre autres, la légende de l'or que chante Véronique; au second, la chanson du semeur; au quatrième, celle du berger. Partout ailleurs, le texte est suivi et commenté avec un souci de la lettre on ne peut plus louable, mais qui alourdit passablement l'impression.

Les épisodes développés dont l'accent frappe le plus se trouvent dans les deux premiers actes; la scène entre Véronique et son fils est puissamment traitée et d'une belle ampleur, et le moment où Guillaume verse à boire à Hélène est d'une couleur musicale exquise. Le second acte est celui dont la tenue est la plus belle et l'intérêt le plus soutenu; la scène de la révolte est traitée de main de maître et témoigne d'un don dramatique qui se serait mieux affirmé encore si l'action n'était, en ce livret, si languissante et si faible.

L'interprétation de *Messidor* est digne des plus chauds éloges. Mme Deschamps-Jehin chante avec la plus belle conviction le rôle de Véronique et sa magnifique voix y résonne puissamment. M. Alvarez fait un superbe Guillaume. M. Delmas a dessiné largement la figure de Mathias et M. Renaud est un très poétique berger. N'oublions pas Mlle Berthet et M. Noté, excellents tous deux, ni les chœurs, ni l'orchestre, pleins de zèle et d'ardeur. Les décors sont de toute beauté, celui du troisième acte surtout.

P. D.

REVUE DES REVUES

= **Die graphischen Künste** (19e année, 5e et 6e fascicules). — Étude de notre collaborateur, M. William Ritter, sur l'éminent aquafortiste hollandais, Carl Storm van 's Gravesande, accompagnée de 12 superbes gravures originales ou reproductions de gravures et de dessins du maître.

= Comptes rendus d'ouvrages d'art récemment édités à Vienne et à Saint-Pétersbourg et magnifiquement illustrés de fac-similés d'aquarelles et de dessins, dont plusieurs spécimens accompagnent cette bibliographie.

— **Zeitschrift für bildende Kunst** (février). — Étude de M. A. Rosenberg sur le peintre allemand Karl Heffner, auteur de paysages d'un style et d'une poésie remarquables, dont plusieurs sont reproduits hors texte ou dans le texte.

— Article de M. W. Schœlermann sur les recueils de dessins de l'artiste américain Charles Dana Gibson : types divers, scènes de mœurs, etc., dénotant une piquante observation de la société moderne (4 reproductions).

— Notice de M. G. Wustmann sur un portrait de Jean-Sébastien Bach, exécuté en 1772 (c'est-à-dire après la mort du musicien et, par conséquent, d'après un autre portrait, sans doute) par Liszewsky, et qui se trouve dans la bibliothèque du collège de Joachimsthal, à Berlin (reproduction hors texte).

— *Le Tombeau*, par J. Leisching : étude sur les diverses formes des monuments mortuaires depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

— Autres gravures : eau-forte originale de M. A. Koerttge, d'après un coin du vieux Strasbourg; et plusieurs reproductions de projets d'affiches et de divers objets d'art industriel : porte en fer forgé, meubles, vitrail, etc.

BIBLIOGRAPHIE

Sommaire de la **Gazette des Beaux-Arts** du 1er mars 1897. — Ernest Hébert (1er article), par M. Georges Lafenestre, de l'Institut; — La Décoration de Versailles au XVIIIe siècle (6e et dernier article), par M. P. de Nolhac; — La Statue équestre de Louis XV, par Edme Bouchardon (1er article), par M. Alphonse Roserot; — Les Miniatures de Fouquet à Chantilly, par M. Émile Michel, de l'Institut; — Hans Baldung Grien et le retable de Saint-Sébastien, par M. Robert Stiassny; — Les Goncourt et l'Art (2e article), par M. Roger Marx; — La Collection Caillebotte au Musée du Luxembourg, par M. L. Benedite; — Les Eaux-fortes de M. J.-P. Heseltine, par M. A. M.; — Bibliographie : l'Épopée byzantine à la fin du Xe siècle (Gustave Schlumberger, de l'Institut), par M. F. Mazerolle.

Trois gravures hors texte : *La Vierge au Paradis*, par M. E. Hébert, eau-forte de M. Gaujean; — *L'Intronisation de la Vierge*, miniature par Jean Fouquet, pour le Livre d'Heures d'Etienne Chevalier (coll. de Mgr le duc d'Aumale à Chantilly); — *Le Pont de Waterloo*, eau-forte originale de J.-P. Heseltine.

Nombreuses gravures dans le texte.

Albrecht Dürer's Wohnhaus und seine Geschichte. — Nuremberg, Schrag. In-16 ill.

Tous ceux qui ont visité la maison de Dürer, à Nuremberg, savent avec quel culte pieux tout ce qui concerne le grand artiste y est conservé. Le comité chargé de ce soin vient d'avoir l'heureuse idée de compléter cet hommage en publiant sur cette demeure et les souvenirs qui s'y rattachent un ouvrage à la fois d'érudition et de vulgarisation — comme nous en souhaiterions beaucoup en France — qui mît les pèlerins en plus intime communion avec le maître. Nous signalons chaleureusement à tous les amis de Dürer cet excellent opuscule; bourré de documents aussi exacts que précieux, il nous renseigne de la façon la plus précise sur la vie et les travaux de l'artiste dans cette humble maison de la Zisselgasse de-

puis le jour où il l'acheta, le 14 juin 1509, jusqu'à sa mort ; sur l'aspect qu'elle offrait à l'extérieur et à l'intérieur et qu'heureusement elle a conservé à peu près intact ; sur les vicissitudes par lesquelles elle a passé depuis trois siècles, etc. Quantité d'illustrations, reproduisant fidèlement d'anciennes gravures, des vues de la maison autrefois et aujourd'hui, des fragments de tableaux ou des dessins de Dürer offrant son portrait à différents âges et ceux de sa femme, de son père, de sa mère, de son frère, etc., ajoutent à l'intérêt du texte et rendent ce petit livre très artistique et tout à fait digne de la grande mémoire à laquelle il est consacré.

A. M.

MOUVEMENT DES ARTS

—

Collection des Goncourt

(2e vente)

Lundi, mardi et mercredi a eu lieu, à l'hôtel Drouot, la vente des objets d'art et d'ameublement du dix-huitième siècle ayant appartenu aux Goncourt.

Total de la vente : 229.500 francs.

Quelques prix sont intéressants à noter ; ce sont, pour les deux premières vacations, les suivants :

N° 7. — Deux grands vases en biscuit décorés de bouquets et de guirlandes de fleurs et de fruits, 600 fr.

N° 12. — Deux pots à thé en ancienne pâte tendre de Saint-Cloud, décor sous couverte dans le goût chinois, 750 fr.

N° 16. — Deux petites jardinières en ancienne pâte tendre de Sèvres, décor à fleurs, 1.300 fr.

N° 26. — Statuette en vieux saxe de petit Chinois, 600 fr.

N° 27. — Statuette en vieux saxe, la Muse Euterpe, 380 fr.

N° 30. — Deux flambeaux à balustres en vieux saxe à rocailles, 620 fr.

N° 44. — Légumier en vieux saxe, décor à fleurs, bords vannerie, 310 fr.

N° 47. — Deux beurriers, en vieux saxe, décor à fleurs, 410 fr.

N° 65. — Cabaret, en vieux saxe, décor à fleurs et mascarons, 700 fr.

N° 149. — Figurine, enfant nu étendu, terre de Lorraine, signée : S. M., 1755, 410 fr.

N° 151. — Étui en or de couleur, époque Louis XVI, 510 fr.

N° 154. — Couteau de poche avec manche orné de plaques émaillées, époques Louis XVI, 600 fr.

N° 173. — Bonbonnière en cristal de roche, monture or émaillé, fond et couvercle en vieux saxe avec inscription en roses : « Prenez-en », 3.200 fr.

Pour la troisième vacation, voici les plus hautes enchères :

N° 235. — Statuette attribuée à Clodion, 4.600 francs.

N° 236. — Deux vases attribués à Clodion, 2.100 fr.

N° 237. — Bas-relief, par Clodion, 720 fr.

N° 238. — Petit buste de femme, attribué à Marin, 1.150 fr.

N° 239. — Maquette du buste de Pizon, attribuée à Caffieri, 1.480 fr.

N° 240. — Statuette terre cuite d'enfant nu, 1.400 fr.

N° 245. — Statuette en marbre, dans le goût de Falconet, 1.500 fr.

N° 259. — Gourde plate en ancien céladon, monture du XVIIIe siècle en bronze ciselé et doré, 4.600 fr.

N° 260. — Statuette en bronze de Cupidon, 2.000 fr.

N° 261. — Deux presse-papier, levrettes en bronze, 1.180 fr.

N° 266. — Paire de candélabres de bronze, de Clodion, 5.400 fr.

N° 270. — Bras appliques Louis XV en bronze, 1.180 fr.

N° 276. — Lit Louis XVI, 2.080 fr.

N° 278. — Table oblongue Louis XVI, 2.550 fr.

N° 289. — Deux consoles appliques en bois doré, 1.150 fr.

N° 296. — Meuble de salon sculpté et doré, couvert en tapisserie de Beauvais, 63.600 fr.

N° 297. — Deux fauteuils couverts en tapisserie, 5.200 fr.

N° 298. — Feuille d'écran en tapisserie. 3.020 francs.

N° 299. — Tapisserie des Gobelins, d'après Natoire, 7.000 fr.

N° 300. — Portière étroite en Beauvais, 5.500 francs.

N° 301. — Tenture formée de panneaux en tapisserie des Gobelins, d'après Huet et Leprince, 19.500 fr.

N° 302. — Deux dessus de portes en tapisserie, 3.200 fr.

N° 303. — Tenture formée de panneaux en tapisserie d'Aubusson Louis XVI, 8.300 fr.

N° 304. — Deux portières en tapisserie à fleurs Louis XVI, 8.200 fr.

N° 306. — Deux portières formant une tapisserie. 1.720 fr.

N° 308. — Petit tapis de Perse ancien, 1.800 fr.

N° 327. — Tapis de Perse, 2.700 fr.

—

La vente de la bibliothèque du **baron Lucien Double** a eu lieu, cette semaine, à l'hôtel Drouot.

Parmi les prix les plus notables, nous avons relevé les suivants :

Limage de Vertu, exemplaire aux armes de François Ier, 1.805 fr.

Claudiani spera, exemplaire aux armes de François Ier, avec la signature autographe du roi, 1.455 fr.

Missale romanum, exemplaire aux armes de Charles IX, 1.130 fr.

Novum Testamentum, édition de 1568 reliée aux armes de Charles IX, 4.705 fr.

Chronologia des Mondo, relié aux armes de Henri III, 1.620 fr.

Œuvres de Lucrèce, édition de 1567, exemplaire de la reine Marguerite de Valois, 1.955 fr.

Découvertes de M. Marot, exemplaire aux armes de la reine Marie-Antoinette, 8.020 fr.

Traité d'agriculture aux armes de la princesse de Lamballe, 1.805 fr.

Commentarii di Galviello Symeoni, exem-

plaire de Th. Maioli avec son nom et sa devise, 5.600 fr.

Kalendrier des Bergers, 4.800 fr.

Dialogue et Devis des Damoiselles, 405 fr.

Le *Roman de la rose*, du seizième siècle, 730 fr.

Les œuvres de feu maistre Alain Chartier. Le *Champion des Dames*, livre plaisant, copieux et abondant, 510 fr.

Sensyk, la *Chasse* et le *Départ d'amours*, 700 fr.

L'*Adolescence de Clémentine*, 620 fr.

Les œuvres de M. Molière (1666), deux volumes, 910 fr.

Édition originale des *Femmes savantes* (1673), 300 fr.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec les plus vifs regrets la mort de M. **Albert Lecoy de la Marche**, sous-chef de la section historique aux Archives nationales, décédé dans sa cinquante-septième année. Il fut un érudit collaborateur pour notre *Gazette*, à laquelle il donna notamment une longue étude sur *L'Académie de France à Rome, d'après la correspondance de ses Directeurs* et d'intéressants articles sur *La Miniature en France du* XIII^e^ *au* XVI^e^ *siècle*, sur *L'Art d'enluminer*, sur *Les anciennes collections de manuscrits*, sur *La peinture religieuse*, etc.

—

On annonce la mort de l'illustrateur et peintre **Fr. Lix**, né en 1830, à Strasbourg. Il laisse, comme peintre des tableaux, des scènes alsaciennes : le *Pèlerinage à Sainte-Odile*, la *Marseillaise en Alsace*, les *Adieux à la patrie* et des compositions historiques dont les plus connues sont : un *Camille Desmoulins au Palais-Royal* et une grande toile, exposée l'an dernier et achetée par la municipalité de Strasbourg, un *Drame au Moyen âge*. Ses illustrations sont innombrables.

—

M. Gustave **Den Duyts**, peintre paysagiste belge, vient de mourir, à Bruxelles.

—

M. Charles **Parsons Knight**, peintre paysagiste anglais, est mort, à Londres, le 22 janvier, âgé de 68 ans.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

3^e^ Exposition de peinture, sculpture, architecture et gravure, de la **Société de Saint-Jean**, 76, rue des Saints-Pères, du 24 février au 8 mars.

4^e^ Exposition d'aquarelles, pastels, dessins, etc. de l'**Association artistique P. M. P.**, du 1^er^ au 21 mars, 19, rue de Caumartin.

Salon des **Cent**, à la Plume, 31, rue Bonaparte.

Exposition de peintures de M. **Gustave Pinel**.

Étranger

Bruxelles : Salon de la Libre Esthétique.

Cologne : Exposition d'eaux-fortes originales d'artistes allemands modernes, au Musée Wallraf-Richartz.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Étranger

Munich : 7^e^ Exposition internationale des Beaux-Arts, au Palais de Cristal, organisée par la Société des Artistes de Munich, de concert avec la « Sécession » de Munich, du 1^er^ juin à fin octobre. Envoi des adhésions avant le 1^er^ mai. Envoi des œuvres, du 20 avril au 1^er^ mai ; dépôt à Paris, chez Michel et Kimbel, 31, place du Marché Saint-Honoré.

CONCOURS OUVERTS

Versailles : Concours entre les architectes français pour la reconstruction de la mairie de Versailles. Clôture, le 12 juin prochain. Primes de 7.000, 3.000 et 2.000 francs aux trois premiers projets primés.

CONCERTS DU DIMANCHE 28 FÉVRIER

—

Conservatoire (2 h.). — Même concert que dimanche dernier.

A adj. s^r^ 1 ench. ch. des not. Paris, le 16 mars 1897,
MAISON à Paris, rue du Perche, 12. Rev. br. 7.745 fr. M. à pr. 30.000 fr. S'ad. à M^e^ Mahot de la Quérantonnais, 14, r. des Pyramides.

RUE de **CHABROL** 61. C^e^ 374^m^. Rev. 13.750 fr. M. à p. **150.000** f. A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, le 16 mars 97. S'adr. aux not. M^es^ Leroy et **Breuillaud**, 333, rue Saint-Martin.

PROPté à Paris, rue Félicien David, 26 (16^e^ arr.). Cont. 1.698 m. env. M. à p. 100.000 fr. A adj. sur 1 ench. ch. des not. Paris, 9 mars 1897. S'adr. à M^e^ Lanquest, not., 92, boul. Haussmann.

PROPRIETE **fg St-Jacques**, 19 et 21, partie. C^e^ 3.027 f. R. b. 11738. M. à p. 110.000. A adj s. 1 ench. ch. des not. de Paris, le 9 mars 1897. S'adresser à M^e^ **Bourdel**, notaire, rue Beuret, 30.

BOURG-LA-REINE Propr. boul. Carnot, 11. C^e^ 1.418^m^. M. à p. 40.000 f. A adj. baiss. m. à p. s. 1 ench. ch. not. Paris, 9 mars 97. S'ad. à M^e^ Amy, not., Paris, rue de la Pompe, 105.

2 MAISONS à Paris, r. Mayet, 16 et 16 *bis*. C^e^ 265 et 278^m^. R. b. 12.250 et 4.105 f. M. à pr. 100.000 et 30.000 fr. A adj. s. 1. ench. ch. not. Paris, 16 mars 97. M^e^ Vincent, 183, bd St-Germain.

L'Administrateur-gérant : J. ROUAM.

Paris — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart

N° 16. — 1897. BUREAUX : 8, RUE FAVART 17 Avril.

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

Les temps difficiles approchent. Est-ce une tendance instinctive de l'esprit ou une illusion d'optique artistique? Il semble encore une fois cette année que les écoles de peinture étrangères occuperont aux Salons une place de choix.

Pour la finesse du sentiment et la délicatesse de la vision colorée, elles viennent prendre le premier rang et, des quatre points cardinaux, d'outre-monts et d'outre-mer arrivent de nouveaux sons, de nouvelles nuances, de nouveaux parfums. La compétition s'élargit, sans que notre hospitalité se restreigne; les préliminaires de la grande bataille qui se livrera en 1900 s'ouvrent sous des auspices ambigus.

Et voici qu'on annonce comme tout à fait prochaine la création, à Paris, d'un *Institut* américain des Beaux-Arts, d'une *École de Paris* réservée aux femmes, où les lauréats d'un *Prix de Paris*, qui va être fondé, viendront du Nouveau Monde étudier chez nous certaines méthodes et chercher quelques exemples. L'œuvre a trouvé chez nous les patronages les plus flatteurs et les plus dénués d'arrière-pensée. Il n'en pouvait être autrement.

Les confréries étrangères éparses déjà autour de nous se resserrent donc, comme les *scholae* d'autrefois, mais dépouillées de tout appareil dogmatique. Il y a partout des Académies, un art officiel et de grands principes; c'est pour échapper à cette tutelle que les esprits indépendants de tous pays viennent à nous; et leur jeunesse est étonnée de nos querelles si vieilles, de nos divisions si factices.

La critique d'art française, comme elle le doit, s'est toujours montrée détachée d'un chauvinisme inutile; loin d'imiter l'homme d'État qui déclara jadis que les chemins de fer n'avanceraient pas et que leurs roues tourneraient sur place, elle constate, sans découragement, que le pôle artistique oscille lentement à certaines périodes et que force nous est de le suivre sans humeur.

La **Gazette des Beaux-Arts** *est heureuse d'annoncer à ses lecteurs que, cette année, elle a confié la critique des Salons à trois éminents artistes qui sauront parler* ex professo *de l'art qu'ils pratiquent avec tant de vaillance.*

M. Albert Maignan traitera de la peinture au Salon des Champs-Élysées.

M. Albert Besnard traitera de la peinture au Salon du Champ-de-Mars.

M. de Saint-Marceaux traitera de la sculpture aux deux Salons.

La première partie des études de MM. Maignan et Besnard paraîtra dans le prochain numéro de la Gazette.

NOUVELLES

*** Mme Édouard André vient de faire don au Louvre d'une série importante d'objets égyptiens comprenant : 1° un fragment de bas-relief provenant d'une tombe thébaine (XVIIIe dyn.); 2° deux beaux fragments de statuettes en basalte d'époque saïte représentant, l'une, *Psammetik Ier*, l'autre, *Psammetik III* (pièce d'une grande rareté); 3° un fragment

de statuette en bronze représentant le dieu à la tête de lion *Arihos*; 4° une tête de statue (granit noir); 5° un vase (même matière); 6° trois beaux vases d'albâtre; 7° une stèle de la XVIII^e^ dynastie (granit noir); enfin, un ensemble de plus de cinquante pièces, qui seront réunies dans une même vitrine qui, sur la demande de la donatrice, portera la désignation de *don Edouard André*.

*** Après une longue éclipse, deux tableaux de petite taille, les réductions exécutées par Ingres, d'après sa *Vénus Anadyomène* et sa figure de la *Source*, vont être placés au Louvre.

*** Deux pastels de La Tour, les portraits de Latude et du maréchal d'Aubeterre ont été légués au Musée du Louvre par M^me^ veuve Puissan.

*** Le samedi 1^er^ mai, il sera procédé à l'adjudication des travaux de terrassement et maçonnerie à exécuter au cimetière de l'Est pour la construction du *Monument aux morts*, de M. Bartholomé. L'emplacement de ce monument, si discuté depuis un an, est donc bien définitivement fixé.

*** Par arrêté du préfet de la Seine, M. Georges Cain, artiste peintre et collectionneur d'objets relatifs à la Révolution, vient d'être nommé conservateur-adjoint de la bibliothèque et du musée Carnavalet.

*** En exécution d'ordres émanant du département de l'intérieur, les musées de Londres seront ouverts au public tous les dimanches, à partir d'aujourd'hui jusqu'à la fin de septembre. On se rappelle que cette mesure avait été inaugurée l'an dernier et qu'elle avait donné les meilleurs résultats.

La foule s'est empressée de profiter du droit qui lui était rendu. Pendant les dimanches d'été de 1896, la Galerie nationale, qui est le grand musée de peinture londonien, n'a pas reçu moins de 29.607 visiteurs, le plus haut chiffre atteint en une seule journée étant de 3.240 et le moins élevé de 770. L'affluence n'a pas été moindre aux autres collections publiques. Le premier jour, le nombre de visiteurs constaté dans les musées de Londres a été de 9.022. Il y a eu affluence surtout à la Galerie nationale et à South Kensington.

*** Au Musée d'art industriel de Berlin est exposée, en ce moment, une collection de sceaux en cire, provenant de la succession d'un amateur, M. Warnecke, et comprenant environ 900 pièces, pour la plupart sceaux de villes, de monastères, de corporations, de personnages divers, etc., du XIII^e^ au XV^e^ siècle.

PETITES EXPOSITIONS

—

L'ŒUVRE DE MAURICE LE LIEPVRE

Le Cercle de l'Union artistique a pu réunir et présenter au public un certain nombre de tableaux du paysagiste Maurice Le Liepvre, qui donnent une haute idée de ce peintre, mort prématurément vers la fin de l'année dernière.

Le choix que les amis de Le Liepvre ont dû faire parmi les mille tableaux ou esquisses qui remplissaient son atelier est excellent et permet d'étudier les différentes étapes de cette laborieuse carrière d'artiste. Les premiers paysages qu'il a signés — il y a vingt-cinq ans environ — n'offrent rien de caractéristique; l'exécution en est laborieuse, la couleur lourde et sans transparence; ils plaisent cependant, par un accent de sincérité qui fait bien augurer de l'avenir; un peu plus tard, l'artiste se met sous la discipline d'Harpignies, dont il s'assimile rapidement les meilleures qualités. C'est de lui qu'il prendra le goût des paysages décoratifs aux larges silhouettes, aux contours bien arrêtés, où la recherche du style se marie heureusement à une étude très serrée de la nature. Mais bientôt cette imitation un peu servile ne lui suffit pas: l'étude de maîtres plus modernes et notamment des impressionnistes, dont la trace, pour discrète qu'elle soit, se manifeste clairement, donne à ses dernières œuvres la spontanéité, la vibration, l'ampleur qui leur manquaient encore. Dès lors, Le Liepvre est bien près d'être un maître, et parmi les paysagistes contemporains, j'en vois bien peu qui le surpassent.

L'artiste n'est guère sorti de son pays. C'est dans notre vieille France qu'il a peint la plupart de ses tableaux, ne recherchant ni les natures exceptionnelles, ni les effets tragiques ou compliqués : un cours d'eau qui coule paresseux dans une prairie bordée de saules, un bouquet d'arbres se profilant sur un ciel clair de novembre, une lisière de bois s'effaçant dans la brume du soir, voilà les sujets qu'il affectionne et que la belle simplicité de son style, non moins que la sincérité de son émotion, savent rendre intéresssants.

A quoi bon, après cela, examiner en détail les cent trente-huit numéros qui composent l'exposition? Tous offrent, à des degrés divers, les mêmes qualités : une grande allure décorative, une couleur tantôt discrète, tantôt un peu plus montée de ton, une facture qui, en dépit de certaines réminiscences d'Harpignies, de Monet, de Pissaro même, demeure très suffisamment personnelle. S'il nous fallait, cependant, faire un choix, nos préférences iraient à ces bords de Loire dont le peintre a si bien traduit la calme et plantureuse beauté. Un grand tableau, acquis il y a quelques années par le Musée de Tours, est, dans ce genre, une œuvre de premier ordre. Nous signalerons aussi de beaux dessins qui montrent la probité que l'artiste apportait dans ses moindres études.

OCTAVE FIDIÈRE.

Le Musée du Soir

—

Voici les conclusions déposées par le rapporteur de la Commission du Musée du soir instituée par le Conseil municipal :

Ouverture du Musée du soir dans une partie de la salle Saint-Jean;

Création d'un premier fonds de musée à l'aide de tapisseries de la Ville, d'esquisses de Delacroix et d'Ingres relatives à l'ancien Hôtel de ville, de dessins, peintures, photographies et moulages;

Premier choix de ces photographies et de ces moulages dans l'esprit de notre tradition française; préférence donnée aux monuments et aux fragments qui expriment d'une manière si admirable l'accord entre la conception de l'art et l'existence journalière;

Acceptation de dons et de prêts de photographies consentis par MM. Mieusement, Giraudon, Braun, Lévy;

Acceptation de dons et prêts de moulages de l'État et de M. Pouzadoux;

Acceptation de prêts d'objets de ferronnerie, de MM. Robert et Fontaine;

Démarche auprès de l'État pour obtenir le prêt de mobilier du garde-meuble et des bâtiments nationaux;

Organisation d'une première exposition de l'ameublement;

Prise en considération de l'idée qui a été présentée par MM. Carabin, Dampt, Nocq, Marty, de créer un atelier annexé au Musée du soir;

Enfin, appel à tous les techniciens qui voudront, par des conversations devant les objets exposés, expliquer les procédés, la destination et la signification de leur travail; appel également aux artistes, écrivains d'art, aux amateurs, et d'une façon générale, à tous ceux qui peuvent apporter des explications historiques et esthétiques, toujours sous la forme familière de conversations avec interrogations et dialogues.

Ces conclusions ont été adoptées par la Commission.

Un crédit de 10.000 fr. sera demandé pour l'aménagement de la salle Saint-Jean et l'organisation du musée.

Pour la Restauration de la Chambre de la Reine

A VERSAILLES

—

Nous avons étudié, dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er juillet 1896, l'histoire de cette admirable pièce de Versailles, qui est la chambre à coucher de la Reine, et nous avons établi le nom du sculpteur des boiseries Louis XV qui la décorent, Jacques Verberckt.

Cette pièce, qui avait vu Marie-Antoinette succéder à Marie Leczinska et gardait tant de souvenirs historiques, était demeurée cent ans intacte. Mais elle a été en partie détruite, sur l'ordre de Louis-Philippe et malgré les protestations de Nepveu, qui signalait l'inutilité d'enlever « la cheminée, les deux grandes glaces avec tous leurs panneaux pour faire place à deux grands tableaux », alors qu'il était si naturel de conserver « une pièce que les étrangers remarquaient particulièrement » (Rapport du 4 juin 1834). Le très juste sentiment de l'architecte de Versailles ne fut pas partagé par son maître, qui fit passer outre, désireux avant tout de continuer le placement des grands cartons de tapisseries Louis XIV qu'il avait décidé de mettre dans les grands appartements. A part les portes, le côté des fenêtres et naturellement le plafond, tout fut détruit.

Le dessin inédit qui a été publié par la *Gazette* montre l'état ancien des boiseries disparues. Il y avait, sur les deux côtés de la pièce deux magnifiques glaces du même dessin que celui qui a été conservé entre les fenêtres, avec une grande fleur de lys dans le bas, et deux grands troncs de palmier formant les montants et s'épanouissant dans le haut sous une couronne royale. Sous l'une de ces glaces était la cheminée, située contre le mur du Salon de la Paix. Tout le fond de la chambre et les retours jusqu'au balustre (détruit également) étaient en tapisseries. Tel était l'ensemble, créé en 1735 et détruit en 1834.

Il semblait qu'on dût perdre tout espoir de reconstituer avec ses éléments anciens cette pièce, dont la destruction est une des plus pénibles de celles dont souffrent les amateurs de l'art de Versailles. Il n'en est rien, par bonheur, et le mal n'est pas irréparable. Nous avons commencé par retrouver la cheminée, pièce importante de la décoration, qui est décrite dans les rapports de Nepveu. Cette cheminée, aux bronzes admirablement ciselés, est aujourd'hui à Trianon dans un appartement particulier et complètement ignorée du public. Le fonctionnaire qui la détient mettrait, nous le savons, le plus délicat empressement à la rendre à sa place historique. Ce n'est pas la cheminée de Marie Leczinska, dont toute trace a disparu : c'est celle que Marie-Antoinette avait fait faire dans le goût nouveau. Ce chef-d'œuvre d'art Louis XVI, auquel se rattache un si intéressant souvenir, ne choquait alors les yeux de personne dans la pièce Louis XV à laquelle Gabriel l'avait destinée, et son replacement serait tout à fait d'accord avec le principe d'une restauration historique.

Les deux glaces n'existent plus, mais il n'est pas difficile de les rétablir avec une certitude parfaite, d'après le modèle ancien de la troisième glace conservée, qui était de forme exactement semblable. Restent les panneaux de boiseries sculptées, qui complétaient la pièce et qu'on croyait détruits avec tant d'autres centaines de panneaux aussi importants dispersés par les démolitions du Musée. Ces boiseries ne sont pas perdues. Nous venons de les retrouver, en fort mauvais état, il est vrai, dans les magasins du Château. Ce sont quatre hauts panneaux de 90 centimètres de large, dont la dorure est conservée et dont le dessin est identique à celui des panneaux d'angle restés en place. Ce sont ceux qu'indique le

dessin publié par la *Gazette*. Des scènes de jeux enfantins ornent les cartouches du haut et du bas, ainsi que le cartouche central. Les douze petits bas-reliefs sont à ajouter à l'œuvre, déjà considérable à Versailles, du sculpteur Verberckt, dont toute cette décoration est un des plus anciens travaux.

L'état de délabrement dans lequel se trouvent les quatre panneaux paraît devoir être facilement réparé, et rien ne s'oppose plus désormais à une restauration certaine de la belle pièce historique qu'ils viendront compléter. Nous ne croyons pas qu'il y ait de travail plus urgent, ni plus intéressant à exécuter, le jour où l'on se décidera à étendre à l'intérieur du Château de Versailles les restaurations commencées à l'extérieur.

PIERRE DE NOLHAC.

Le Musée de Boston

—

Boston, qui passe pour la capitale intellectuelle du Nouveau Monde, possède, depuis 1870, un Musée des Beaux-Arts que pourrait lui envier plus d'une capitale européenne. Le bâtiment qui l'abrite actuellement a été inauguré le 3 juillet 1876. En 1888, comme les collections se trouvaient à l'étroit, les *Trustees* ouvrirent une souscription qui produisit plus de 1.200.000 francs et permit de doubler la surface disponible. D'autres agrandissements sont à l'étude. Il est bon de noter que le musée n'a jamais trouvé de ressources que dans la générosité du public américain : le seul don qu'il ait reçu de l'État ou de la ville est le terrain sur lequel il est construit.

La collection des moulages d'après l'antique est, je crois, la plus complète qui existe après celles de Dresde et de Berlin ; nous n'avons rien de pareil en France. Le dernier catalogue qui en ait été publié, par M. Edward Robinson, décrit environ neuf cents objets, parmi lesquels nombre de plâtres d'après des originaux disparus ou dont le possesseur actuel est ignoré. Ce catalogue est lui-même un modèle ; fait sur le plan de celui que Friederichs a autrefois dressé pour les moulages de Berlin, il a ce grand avantage, sur l'ouvrage allemand, de décrire une collection formée avec méthode, où les différentes époques, les différentes écoles, sont représentées dans une juste proportion. A Berlin, le vieux fonds de moulages date d'un temps éloigné, où l'on prenait, un peu au hasard, ce qu'on rencontrait. Il en est malheureusement de même à l'École des Beaux-Arts, dans la seule collection un peu considérable de moulages d'après l'antique dont nous disposions.

Le même M. Robinson a publié, en 1893, un excellent catalogue raisonné de neuf cents vases peints, pour la plupart de provenance grecque, qui ont été réunis au musée de Boston. Ce catalogue est précédé d'une histoire générale de la céramique antique, qui était, jusqu'en ces derniers temps, le meilleur exposé sommaire de la question (aujourd'hui, il faut nommer en première ligne les préfaces des catalogues de vases peints, rédigées par les conservateurs du British Museum). Depuis la publication de l'inventaire de M. Robinson, le musée a acquis, au printemps de 1895, une nouvelle collection très importante de vases grecs, comprenant des exemplaires signés d'Euphronios, de Hiéron, de Kachrylion, de Douris, de Brygos, de Pamphaios, de Nicosthènes, etc.

A partir de 1876, les *Trustees* du musée ont présenté à leurs souscripteurs des rapports annuels, où sont énumérés les acquisitions et les dons. Le vingt et unième rapport (1896) est sous nos yeux. En l'analysant, nous donnerons une idée de la variété et du nombre des séries représentées à Boston, ainsi que des sacrifices que le public s'impose pour les augmenter.

En 1896, le musée a été visité par 194.975 personnes, dont 17.781 payantes. Les entrées de ces dernières ont rapporté environ 20.000 fr., la vente des catalogues 5.000 fr. Les dépenses totales se sont élevées à 215.000 fr., les recettes à 205.000. Sur ces recettes, il y a 85.000 fr. qui proviennent de souscriptions et de dons, parmi lesquels une somme de 15.000 fr. due à miss Harriet Cruft. Le musée possède des valeurs de placement qui rapportent un intérêt de 90.000 fr. En outre, 35.000 fr. ont été souscrits, en 1896, en vue des constructions nouvelles dont la nécessité se fait vivement sentir. Le rapporteur regrette que le nombre des visiteurs ait été beaucoup moins élevé en 1896 qu'en 1895, et il attribue cette fâcheuse décadence à la vogue de la bicyclette!

Un établissement quelconque n'est sûr de son avenir que lorsqu'il dispose d'un capital suffisant pour pouvoir envisager avec indifférence les fluctuations des rentrées annuelles. Nous avons vu que le capital du musée de Boston représente déjà 10.000 fr. de rente; il est appelé prochainement à s'accroître dans de notables proportions, plusieurs riches citoyens lui ayant donné ou légué la nue-propriété de leurs biens. En 1896, le trésorier a reçu le reliquat de la succession de Mme Perkins, qui porte à plus d'un demi-million la somme léguée au musée par cette dame. Deux autres successions ont donné 250.000 et 475.000 francs. Cette dernière fortune est celle du directeur d'une école de Boston, George Hyde, qui, ayant consacré sa vie entière à la cause de l'éducation, n'a pas voulu que l'aisance à laquelle il était parvenu reçût une autre destination. Voilà des exemples qu'il est bon de rappeler à ceux pour qui le mot *Yankee* est synonyme d'âpreté au gain et de réalisme prosaïque. La Grèce et les États-Unis sont les deux seuls pays du monde où l'initiative des citoyens, peu secondés par les pouvoirs publics, fait presque tout pour la cause de l'enseignement supérieur et celle de l'art.

Le premier rapport imprimé est celui de M. Koehler, conservateur des estampes. Le nombre de ces documents dépasse actuellement 22.000. La plus importante acquisition a été celle d'un exemplaire de l'*Assomption de la Vierge*, gravure florentine attribuée à Botticelli et Baldini; Boston l'a acheté au Musée britannique, qui en possédait deux depuis 1895. On sait assez qu'en France les établissements publics ne peuvent vendre ni même échanger leurs doubles ; la liberté laissée au Musée britannique est utile à signaler.

Le rapport de M. Robinson sur les collections d'antiquités classiques mentionne d'abord l'acquisition de plusieurs sculptures en marbre. La

plus remarquable est la partie supérieure d'une figure d'Hypnos (le Sommeil), avec tête parfaitement conservée. L'attitude générale rappelle celle de la statue dite Psyché de Naples. D'après la photographie que je possède, le morceau paraît être aussi distingué d'exécution que d'invention et doit appartenir à la seconde école attique. Le musée de Boston s'est aussi enrichi d'une superbe tête en marbre d'Alexandre le Grand, découverte en Égypte, que j'ai eu l'occasion de voir à Paris lorsqu'elle fut offerte au Musée du Louvre. L'absence de toute patine (celle dont elle est revêtue aujourd'hui est artificielle) et l'identité presque absolue avec l'Alexandre du Capitole, pouvaient, au premier abord, inspirer des doutes. Depuis, M. Helbig a examiné cette tête de très près et lui a décerné, en la publiant dans les *Monumenti antichi* (1895, p. 74), un brevet d'authenticité. Le savant allemand considère le portrait de Boston comme très supérieur à celui du Capitole, qui en serait une réplique romaine.

Une grande tête d'Aphrodite, autrefois chez lord Palmerston à Broadlands, plus tard chez lord Gower, est probablement l'œuvre d'un sculpteur grec et l'on doit féliciter le musée de Boston de l'avoir acquise. Même s'il n'y faut voir qu'une copie romaine, c'est la réplique d'un original remontant à l'époque de Praxitèle et dont la place est désormais marquée à côté des têtes féminines apparentées à l'Aphrodite de Cnide.

Signalons encore une tête de déesse du IVe siècle, un bas-relief votif avec dédicace à Héraklès Alexikakos, un fragment de stèle funéraire attique avec inscriptions, un excellent buste de Corbulon, etc.

Parmi les monuments en pierre, notons, outre une tête barbue de Palmyre, une très importante stèle grecque avec peinture bien conservée. Cette peinture représente une femme assise jouant avec un oiseau auquel elle tend un fruit (IVe siècle av. J.-C.). Les peintures grecques sur pierre sont, comme on sait, de la plus insigne rareté.

La collection des bronzes s'est enrichie de 22 pièces, entre autres d'un admirable portrait de jeune fille, de grandeur naturelle, que je connais par une photographie ; c'est peut-être l'image d'une princesse de la dynastie des Ptolémées. Il y a encore un beau portrait romain et une boîte à miroir complète, sur le couvercle de laquelle figure, en relief, un Centaure entraînant une Nymphe. Un autre miroir offre un groupe de deux personnages ailés, peut-être Éros et Psyché. Ajoutez à cela une merveilleuse tête d'épingle en or, découverte dans le Péloponèse, avec des ciselures très délicates, des fragments de cercueils phéniciens en plomb, ornés de têtes de Méduse et de sphinx, enfin cinq vases peints et six figurines en terre cuite. Trois de ces dernières sont particulièrement intéressantes, parce qu'elles ont été rapportées de Grèce aux États-Unis avant 1836, c'est-à-dire à une époque où il n'était pas encore question des habiles faussaires qui ont tant fait depuis pour dégoûter les musées et les amateurs de l'achat des terres cuites dites de Tanagra (1).

Souhaitons, en terminant, que les savants préposés au Musée de Boston tiennent à honneur de publier bientôt leurs acquisitions de 1896. L'*American Journal of Archæology*, le seul recueil des États-Unis qui soit consacré à l'histoire de l'art, est beaucoup trop sobre de belles images d'après les monuments dont s'enrichissent les musées transatlantiques. La diffusion d'une héliogravure devrait être le complément indispensable de toute acquisition importante conclue par un établissement public. Cela se fait très irrégulièrement en Europe ; mais c'est justement pour cela qu'il serait piquant de voir l'Amérique donner l'exemple.

SALOMON REINACH.

1) La collection de peintures a reçu en don une *Pietà* de Delacroix, une esquisse de la *Cène* du Tintoret à S. Giorgio Maggiore et un portrait de Walter Scott par Charles R. Leslie. M. Habich (de Cassel) a donné quatorze dessins de Tiepolo ; d'autres amateurs ont offert des poteries orientales et italiennes, des tapisseries coptes, des objets égyptiens, etc.

REVUE DES REVUES

Art et Décoration (n° 3). — Cette livraison, fort réussie, contient une série d'articles très intéressants : sur le médailleur L.-O. Roty, par M. Léonce Bénédite (avec nombreuses et excellentes gravures en noir ou en sanguine, reproduisant des plaquettes, des médailles, des études de l'artiste) ; — sur *Les Industries d'art au Salon de la Libre esthétique*, à Bruxelles, par M. Octave Maus (7 grav.) ; — sur *Les Étoffes teintes d'Isaac*, par M. P. Verneuil (une planche et douze gravures dans le texte reproduisent des portières, frises, panneaux, etc., du plus heureux sentiment décoratif) ; — sur *Le Concours Rougevin*, par M. Lucien Magne : un tapis pour la grande chambre de la Cour de cassation (avec reproduction de huit projets, dont une en couleurs hors texte) ; — etc.

Zeitschrift für bildende Kunst (avril). — *Anciennes et nouvelles œuvres de Max Klinger :* étude par M. Julius Vogel, avec reproduction en couleurs de la *Salomé* exposée au Salon du Champ-de-Mars il y a deux ans, et nombreuses gravures d'après des dessins de ce curieux artiste.

Compte rendu détaillé (1er article) du Congrès de l'histoire de l'art, qui s'est tenu en octobre dernier à Budapest (six gravures, entre autres la reproduction du célèbre Calvaire de Gran).

Étude de M. Fritz Minkus sur *La Figure humaine considérée comme élément décoratif.*

— **Anzeiger des germanischen Nationalmuseums** (1897, fascicule 1). — Description, par M. Gustav von Bezold, de divers objets curieux faisant partie de la riche collection d'instruments scientifiques du temps passé, notamment des XVIe et XVIIe siècles, existant au Musée germanique de Nuremberg (avec 6 fig.).

— Publication, par M. Schmidt, d'un document conservé au Musée germanique, signé *Rychard*

off england, probablement le duc d'York, fils d'Edouard IV, roi d'Angleterre.

— Suite du catalogue raisonné de la riche collection de tapisseries du Musée (avec 12 intéressantes reproductions).

MOUVEMENT DES ARTS

—

Les six vacations de la bibliothèque moderne composant la collection des Goncourt ont produit un total d'environ 71.000 francs. Parmi les œuvres les plus intéressantes, citons :

La nécrologie de Jules de Goncourt, recueil contenant les principaux articles de journaux publiés après sa mort et précédé des lettres de condoléances de Michelet, Victor Hugo, George Sand, J. Janin, Flaubert, Zola, Renan, Taine, Banville, Berthelot, etc., etc. Sur le plat de la reliure se trouve incrusté le portrait de J. de Goncourt par Claudius Popelin; il a été vendu 2.305 fr.

La *Fille Élisa*, manuscrit autographe ayant servi à l'impression et contenant un chapitre qui n'a pas été imprimé; le chapitre inédit a pour titre : la « Danse des femmes dans le café » (1878); ce manuscrit a été vendu 1 600 fr.

La pièce la plus intéressante a été le manuscrit des *Notes sur l'Italie*, par E. et J. de Goncourt, réunies en un volume; ce volume renferme, dans le texte, de nombreux croquis de Jules de Goncourt, relevés d'aquarelles ; il a été vendu 4.250 fr.

L'*Art du dix-huitième siècle*, par E. et J. de Goncourt, douze fascicules en un volume, exemplaire unique, un des deux exemplaires sur papier de Hollande dont les épreuves ont été choisies dans les toutes premières épreuves d'essai sur chine et sur japon, ou sur papier ancien, et contenant des planches illustrant le livre par Bracquemond, Jules de Goncourt, etc., a été vendu 4.000 fr.

L'*Assommoir*, par Émile Zola, édition originale, avec la couverture, un envoi autographe, signé, une page autographe du manuscrit, la carte d'entrée du bal donné à l'Elysée-Montmartre à l'occasion de la 100e de l'*Assommoir* et un portrait de M. Zola peint à l'huile par M. Raffaelli, en 1892, a été vendu 980 francs.

—

Collection du baron Pichon

Vendue à l'Hôtel Drouot du 29 mars au 10 avril.

(*Suite*) (1)

Objets de vitrine. — 323. Couteau à manche prismatique d'argent, émaillé, décoré de rinceaux et d'un écu armorié. Commencement du XIVe siècle : 3.000. — 335. Trousse de voyage, Régence en jaspe vert sanguin et or, à décor de palmettes et moulures: couteau, deux cuillers, deux fourchettes, boîte à épices : 3.050. — 340. Couteau en or gravé, décor de fleurs émaillées bleu. Poinçons de Julien Alaterre, année 1773-74. Époque Louis XV. Écrin en galuchat : 2.550. — 342. Couteau à manche d'or de couleur ciselé, et et décor de rosaces et de moulures avec filets émaillés bleu; deux lames de rechange, l'une en or, l'autre en acier. Ep. L. XVI : 1.150. — 344. Couteau à manche plaqué de nacre gravée, avec garniture et applications d'or et de burgau, insignes et armoiries d'un prélat. Ep. L. XVI : 1.050.

Orfèvrerie d'argent. — 370. Petite coupe à vin ronde et profonde sur pied bas, en argent doré, aux armes de Thibert, XVIe siècle : 1.050. 387. Deux flambeaux en argent gravé à tige balustre ornée de pendentifs et base carrée à pans coupés. Poinçons de Perrine. Année 1698-99 : 1.120. — 388. Deux flambeaux en argent à douille feuillagée, tige à cannelures obliques avec mascarons et base ronde bordée de godrons. Poinçons de Perrine. Année 1698-99 : 1.500. — 389. Deux vases à deux anses à panse cannelée reliée au col par un tore orné de rosaces et au piédouche par un culot godronné. Poinçons de Perrine, 1701-02 : 1.900 — 392. Boîte à épices à bords contournés, en argent gravé, à rinceaux, quadrillés et entrelacs avec mufles de lions. Poinçons d'Étienne Balagny. Année 1708-09 : 1.120. — 393. Porte-huilier ovale, décoré au pourtour de médaillons bustes et de lambrequins. Année 1711-12. Poinçons d'Étienne Balagny : 1.100. — 400. Deux flambeaux en argent à douille hexagonale, tige balustre triangulaire décorée de mascarons et de pendentifs et base à six faces ornée de coquilles, de quadrillés et d'oves. Poinçons de Jacques Cottin. Année 1730 31 : 3.105. — 401. Flambeau en argent, tige balustre à quatre faces ornées de cordons de piécettes et base à bords festonnés, décorée de rosaces et d'oves. Poinçons de Julien Berthe. Année 1750-51. Ce flambeau a son pendant moderne : 800. — 402. Écuelle ronde à deux anses plates décorées de médaillons bustes et d'ornements en relief ; le couvercle présente une double frise d'ornements gravés et une rosace rayonnante. Année 1731-32, et 452. Plat rond à bords festonnés et godronné, daté de 1750-51, ensemble : 1.450. — 403. Écuelle ronde à deux anses plates ornées de rocailles, roseaux et godrons rayonnants ; couvercle enrichi d'ornements rocaille. Ep. L. XV, et 451. Plat rond à bords festonnés à moulures et à oves, daté de 1767-68, ensemble : 2.900. — 404. Deux flambeaux en argent, à tige ornée de trois pilastres enguirlandés et surmontés de têtes de béliers avec faisceau de baguettes enrubannées; base ronde à bords contournés, présentant un double écu d'alliance. Poinçons de Hubert Louvet. Année 1732-33 : 2.620. — 412. Théière octogone en argent gravé à décor d'entrelacs; déversoir en forme d'animal chimérique. Poinçons de Robin. Année 1738-39 : 1.350. — 413. Gobelet couvert en argent gravé, ciselé et doré, à bords à oves, et partie inférieure à feuilles et ornements. Année 1744. Poinçons de Robin : 1.000.

418. Beurrier en verre bleu sur plateau décoré d'ornements rocaille, à galerie ajourée. Année 1748-49. Poinçons d'Antoine l'Échaudel : 2.100.

431. Saucière en argent fondu et ciselé, décorée entièrement de feuilles de vigne et de rameaux d'olivier. Le pied est formé de ceps portant la saucière et venant en orner la panse; le haut est divisé en compartiments décorés, aux extrémités, de feuilles et, au centre, d'un écusson timbré

(1) Voir *Chronique des Arts* du 10 avril 1897.

d'une couronne de duc et supporté par deux griffons ailés, supports des armes de Mme de Pompadour. Vieux Paris; faite sous Julien Berthe, en 1755, par François Joubert : 5.700. — 434. Saucière en argent ciselé à anse formée d'un dauphin et à festons de fleurs et médaillons en relief au pourtour. Année 1782-83. Poinçons de Henri Clavel, rég. : 950. — 442. Deux plats carrés à côtes et angles rentrants et arrondis; au centre un écusson armorié. Datés de 1748-49 : 1.060. — 454. Groupe en argent : la Vierge et l'Enfant Jésus. XVIIIe siècle : 1.300. — 457. Deux salières en argent doré à deux récipients, décorés de cannelures, de coquilles et de rinceaux avec cartouches rocaille contenant un écu d'armoiries timbré d'une couronne de marquis. Époque Louis XV; et 458. Deux salières en argent doré semblables aux précédentes, aux armes de M. le baron Pichon : 1.080. — 463. Sucrier décoré ainsi que le couvercle et le plateau de médaillons encadrés de branches de fruits et de rosaces. Année 1772-73. Julien Alaterre : 2.550. — 464. Deux salières en argent ajouré à décor de guirlandes, quadrillés et à pieds à volutes : couvercles cannelés. Poinçons de Julien Alaterre et de J.-B. Fouache. Années 1773 à 1775 : 1.080. — 465. Deux salières en argent ajouré semblable aux précédentes, mais sans couvercles. Même époque : 1.080. — 467. Grande cafetière en argent à corps uni, bec cannelé et enguirlandé, pieds feuillagés et couvercle bordé d'un faisceau de baguettes. Poinçons de J.-B. Fouache. Année 1775-76 : 1.180. — 468. Cafetière en argent uni, bec cannelé et enguirlandé. Poinçons de Henri Clavel. Année 1780-81 : 1.300.

469. Petite cafetière en argent uni, semblable à la précédente. Poinçons de Clavel. Année 1782-1783 : 1.100. — 542. Coffre en acajou, renfermant un service à dessert en vermeil, Louis XVI, dix-huit couverts, vingt-quatre couteaux à lames de vermeil et quatre cuillers à compotes : 1.110. — 594. Boîte ovale à œufs du temps de l'Empire sur quatre pieds griffes de lions, décorée d'une frise de feuillages gravés : 1.430. — 605. Deux seaux à rafraîchir en argent, à anses formées de divinités marines et de dauphins, à décor de dieux mythologiques et aux armes de M. le baron Pichon : 3.200. — 606. Deux petits flambeaux bas en argent à base contournée ornés d'une figurine d'enfant nu : 1.550. — 608. Deux salières à deux récipients en argent doré, composées chacune d'une figurine d'amour frappant sur deux timbales; et 609-610. Quatre salières en argent doré, composées chacune d'une figurine d'amour jouant du tambour : 5.000.

(A suivre.)

—

Collection La Ferronnays

Vente effectuée à l'Hôtel Drouot le 12 avril.
Total de la vacation : 180.000 francs.

Nos 1 et 2. — Chocs de cavalerie, par Bourguignon, 1.200 fr.

N° 3. — Mme Adélaïde, attribué à Drouais, 750 francs.

N° 4. — Portrait de Mme Victoire, attribué au même, 1.320 fr.

N° 8. — Le Pêcheur à la ligne, de Français, 3.100 fr.

N° 9. — L'Ermite, attribué à Greuze, 8.350 fr.

N° 10. — La Savonneuse de Greuze, 19.000 fr.

N° 11. — Les Cascatelles de Tivoli, d'Hubert Robert, 2.850 fr.

N° 12. — Les Russes, du même, 1.550 fr.

N° 13. — La Bonne aventure, de Leprince, 3.000 fr.

N° 14. — La Conversation espagnole, de Van Loo, 5.500 fr.

N° 15. — Portrait de messire Philbert Ory, par Rigaud, 6.400 fr.

N° 18. — Portrait de Mme Lostanger, par Vigée-Lebrun, 5.800 fr.

N° 19. — Intérieur de l'église de Delft, par W. M..., 1.300 fr.

N° 21. — Fables choisies, mises en vers par J. de La Fontaine (publiées avec la vie de l'auteur, par M. de Monthenault). Paris, Desaint et Saillant, 1755. Quatre volumes in-fo, figures d'Oudry; maroquin rouge avec larges dentelles, filets tranches dorées. Exemplaire en grand papier aux armes de Claude-Lluil, marquis de Massiac : 6.700 fr.

Nos 22 à 24. — Trois tapisseries des Gobelins, scènes mythologiques, avec bordures à riches compositions, don du roi Louis XVI, 42.000 fr.

N° 25. — Tapisserie de la Renaissance, scène historique, 3.000 fr.

N° 16. — Très beau secrétaire Louis XVI en marqueterie de bois de luxe et garni de bronzes, 14.050 fr.

N° 32. — Commode Louis XVI en marqueterie de bois, 1.120 fr.

N° 35. — Grand meuble Louis XIV en palissandre, garni de bronze, forme bahut, 3.350 fr.

N° 36. — Petite table Louis XVI en marqueterie de bois, 1.200 fr.

N° 37. — Bureau plat Louis XV en marqueterie de bois, orné de bronzes, 800 fr.

N° 38. — Meuble cartonnier Louis XV en bois de violette et orné de bronzes, 1.750 fr.

N° 57. — Groupe en marbre de deux enfants luttant, attribué au XVIIIe siècle, 1.000 fr.

N° 64. — Paire de candélabres Louis XVI à figures d'Iris et de Mercure, 1.000 fr.

N° 69. — Paire de candélabres Louis XVI à statuettes d'enfants tenant des lances, 1.020 fr.

N° 71. — Pendule Louis XVI, en bronze doré, 2.500 fr.

N° 74. — Paire de candélabres formés par des vases en ancienne porcelaine de Chine famille verte, 1.000 fr.

N° 79. — Trois paires de grandes appliques à trois lumières, modèle aux cors de chasse, 3.700 fr.

N° 91. — Paire de candélabres Louis XVI à statuettes d'enfants, 1.000 fr.

N° 95. — Deux grands ibis en ancien blanc de Chine, 1.500 fr.

N° 96. — Paire de candélabres formés de vases en bronze style Louis XVI, 3.900 fr.

N° 104. — Très jolie miniature sur ivoire, portrait d'une dame de la Cour de Marie-Antoinette, 1.150 fr.

—

Œuvres de F. Rops de la collection T...

Vente faite à l'Hôtel Drouot les 5 et 6 avril 1897.

Voici les principaux prix atteints :

Le scandale, aquar. Six femmes en costume hollandais autour d'une table causent avec animation en prenant le thé : 6.000. — La nourrice aux Satyrions, aquar. : 350. — Œuvres badines de

Grécourt, dessin du frontispice à la plume : 950. — La parade, aquarelle. Frontispice du deuxième volume du Théâtre des Cent Croquis, reproduit et gravé pour Féminies : 580. — La femme au cheval de bois, aquar. Frontispice du dernier dizain du Théâtre des Cent Croquis, reproduit et gravé pour Féminies : 590. — Œuvres badines de Grécourt, étude pour le frontispice, crayon et aquarelle : 295. — La Messe de Gnide, dessin du frontispice à la plume : 310. — Peine, dessin à la plume : 150. — Family Horse, dessin au crayon et à la sanguine, sur une planche d'étude : 159. — Le massage, dessin à la plume rehaussé d'aquar. : 500. — Dans la Pusta, dessin à la plume : 125. — Départ pour Cythère, aquarelle. Frontispice du 5e dizain du Théâtre des Cent Croquis : 350. — Les rimes de joie, étude pour le frontispice, dessin à la plume : 460. — Peuple, dessin au crayon noir : 190. — Marguerite et Méphisto, aquar. : 400. — Tentation, dessin à la plume : 180. — Laitière bruxelloise, dessin à la plume, sur la planche de la lettrine pour Mme Clapisson, eau-forte en 4e état : 112. — Planche de trois croquis importants dans les marges de la Femme au trapèze, eau-forte en 6e état. Cette planche comprend : A droite, Pierrot Henry (Cirque d'été), dessin à la plume; au bas, Polichinelle M. Faustin, dessin à la plume; à gauche, Mlle de Tombray (Cirque d'été), dessin à la plume et au crayon : 260. — Femme slovaque, dessin au crayon rehaussé, dans la marge de La Vieille aux fleurs de lys, eau-forte : 150. — La feuille de vigne, dessin au crayon noir rehaussé : 350. — Holocauste, dessin au crayon noir rehaussé : 410. — Oude Kate, dessin au crayon noir. Au dos, étude au crayon noir d'une femme assise tenant un enfant sur ses genoux : 640. — La dentellière, dessin au crayon noir : 420. — Le bout du sillon, dessin au crayon noir. Au dos, étude au crayon noir d'un groupe de deux hommes coiffés l'un d'un bonnet de Scapin, l'autre d'un chapeau mou à plumes : 405.

—

A Londres, MM. Robinson et Fisher ont vendu, le 1er avril, une collection de tableaux anciens, dont les principaux prix ont été les suivants : Van de Velde, *Marine*, 8.400 fr.; Jan Steen, *Paysage*, avec nombreux personnages, 10 500; *Intérieur*, avec figures, 2.750; *Kermesse*, 3.000; *Intérieur*, avec figures, 24.925; Fr. Hals, *Portrait d'homme*, 87.925; de Keyser, *Paysage*, 13.125; *Paysage*, avec un cavalier, une dame et un chien, 18.375; Snyders, *Chiens attaquant un porc-épic*, 7.075; L. Bailly, *Intérieur avec figures*, 11.550; Guardi, *Fête sur le grand canal*, 8.925; *Marine*, effet de tempête, 3.275; Weenix, *Nature morte*, 8.650; G. Romney, *Portrait de Mme Yates en muse tragique*, 10.625; Watteau, *Fête champêtre*, 7.600; Paul Potter, *Paysage hollandais*, 7.400; Ruysdaël, *Paysage hollandais*, 8.125 ; van der Neer, *Incendie, la nuit*, avec bateaux et figures, 2.750.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Salon de la Société des Artistes français, au Palais de l'Industrie, du 20 avril au 8 juin.

Exposition d'œuvres de M. **Ch. Léandre**, au salon du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Exposition de peintures de M. **Carl Vautier**, dans son atelier, 29, boulevard Berthier.

Exposition des maquettes pour le concours d'affiches de l' « **Éclair** », Galerie des artistes modernes, 19, rue de Caumartin.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Province

Langres : Exposition de la Société artistique de la Haute-Marne, du 12 août au 11 septembre. Avis d'envoi, avant le 10 juin, à M. Truchot, vice-président de la Société. Dépôt des œuvres, à Paris, chez Guinchard et Fourniret, 76, rue Blanche, du 15 juin au 1er juillet.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

CONCERT SPIRITUEL

—

Conservatoire. Le Samedi Saint, 8 h. 3/4 du soir. — 3e symphonie en *ut mineur* (Saint-Saëns); *Requiem* (Mozart); Concerto pour violon (Max Bruch); *Libera me Domine* (Sam. Rousseau); Ouverture de *Léonore* (Beethoven).

HOTEL 113 Avenue **HENRI-MARTIN** et rue Octave Feuillet. Ce 1.167m. M. à p. 800.000 fr. Adj. s. 1 enc. ch. not. Paris, 18 mai 97. S'ad. M. Chatenay, arch., 40, r. de Berlin et Me Olagnier, 27, bd Italiens.

3 MAISONS rue du Bac, 150, bd St-Michel, 17, faub. St-Martin, 56. Rev. 11 800, 27.800 et 9.480 f. M. à p. 100.000, 270.000 et 80.000 fr. Prop. à Montmorency, r. du Marché, 13, M. à p. 30.000. Adj. s 1 enc. ch. not. 11 mai. Me Fontana, 10, r. Royale.

Maison à Paris **Ve VILLEMAIN** 21. Ce 107 m. 64. Revenu 1.600 fr. M. à p. 10.000 fr. Adj. sur 1 ench. ch. not. Paris, 27 avril 1897. S'ad. à Me Bourdel, rue Beuret, 30.

MAISON rue Mademoiselle, 5. Rev. 3.000 fr. M. à p. 30.000 f. Adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 4 mai 97. S'ad. à Me Bourdel, rue Beuret, 30.

Maison à Paris **RUE RICHER** 13. Revenu 25.140 fr. M. à pr. 375.000 fr. A adj. s. 1. ench. ch. not. Paris, le 11 mai 1897. S'ad. à Me Vincent, notaire, bd St-Germain, 183

L'Administrateur-gérant : J. Rouam.

Paris — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart

N° 6. — 1898 BUREAUX : 8, RUE FAVART 5 Février

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

Est-il besoin de le dire? Nous avons applaudi à la formation et nous applaudissons aujourd'hui à l'organisation de la Commission qui se propose de protéger les restes du « Vieux-Paris ». Ce qui nous effraie, c'est l'énormité de la tâche qui incombera aux vaillants conservateurs d'une ville dont le premier souci est de se transformer sans cesse.

Il existait déjà une Commission d'élite chargée de veiller aux embellissements et de surveiller les transformations. On a dû consulter cette dernière sur la façade de la future gare d'Orléans au quai d'Orsay; on la consultera sans doute sur l'opportunité qu'il y aurait de construire à la pointe de la Cité une trirème de pierre pour y jucher une contrefaçon misérable de la *Victoire* de Samothrace; mais, à vrai dire, cette langue de terre, ces arbres du vieux Vert-Galant, il appartient aussi bien à la Commission du Vieux-Paris de les défendre, car l'antique silhouette de l'île est intangible.

Société ou Commission officielle ou seulement reconnue d'utilité publique, les groupements de ce genre ne sont jamais investis que d'une mince autorité consultative et l'on sait que la Commission des monuments historiques elle-même ne dispose que d'un *veto* fictif. Or, dans une ville comme le Paris de nos jours, il conviendrait plus souvent d'empêcher l'édification de monuments nouveaux que d'arrêter la démolition de monuments anciens. Là est le point délicat. Comment s'opposer au prétendu embellissement d'un site parisien par l'adjonction d'un monument postiche? Il y a même des statues toutes faites et payées à leur auteur *suspendues* à l'état de menace sur les emplacements disponibles encore en ville. Comment, au nom de Paris, protester contre l'érection projetée, dans la cour du Louvre, d'une Jeanne d'Arc inutile? Il le faudrait pourtant.

Il faudrait protéger non seulement les parties bâties, mais aussi les perspectives, les vastes aires vides qui ne sauraient être remplies.

NOUVELLES

*** Le dimanche 30 janvier, l'Institut de France est entré en possession du domaine de Chantilly et de l'intégralité du legs que lui fit le duc d'Aumale.

*** On vient d'exposer au Musée de Berlin les projets envoyés au concours ouvert l'an dernier par l'empereur d'Allemagne pour la restauration, que nous avons annoncée (1), de la statue dite *L'Enfant de la collection Sabouroff*, auquel il manque la tête. Trente-deux projets, envoyés par trente et un artistes, ont été exposés; le prix a été décerné à M. Rheinhold Begas et à M. Paul Peterich.

L'empereur d'Allemagne, que ce succès encourage plus que jamais à continuer ces étranges sujets de concours, a proposé, pour l'an prochain, la reconstitution du beau torse d'Aphrodite qui est exposé dans la salle des Héros, au Musée de Berlin, ouvrage du III^e^ ou IV^e^ siècle avant Jésus-Christ et auquel manquent la tête, les bras et les jambes.

(1) V. *Chronique des Arts* du 6 février 1897, p. 49.

⁂ Une curieuse découverte archéologique a été faite au Palatin. On se rappelle qu'on découvrit en 1857, dans la partie du palais romain affecté au service de la garde prétorienne, un *graffito* aux traits assez grossiers, vrai dessin de corps de garde, représentant une tête de l'animal aux longues oreilles, dessin accompagné de cette légende, en caractères grecs : *Adore ton Dieu, Alexamène.*

Le dessin et l'inscription ont été reconnus appartenir au troisième siècle de l'ère chrétienne. Aujourd'hui, c'est-à-dire plus de trente ans après la première découverte, M. Marucchi a trouvé la réponse à cette gasconnade de l'époque, sous forme d'une inscription voisine de la première, et également en grec. C'est sans doute un prétorien chrétien qui parle : *Il est à souhaiter que Dieu, dont se moque l'auteur du dessin, lui ouvre les yeux à la vérité unique.*

⁂ On vient de découvrir sous une couche de badigeon dans la vieille église de Quartzsche (Prusse), bâtie par les Templiers, de précieuses peintures murales au nombre de treize, dont onze sont assez bien conservées et représentent des figures de saints plus que grandeur naturelle. Ces peintures semblent dater du milieu du XVe siècle; on a l'intention de les restaurer.

Le « Vieux-Paris »

La commission du « Vieux-Paris » s'est réunie jeudi matin, à l'Hôtel-de-Ville, sous la présidence du préfet de la Seine.

Après un échange de vues entre les membres de la commission, il a été décidé, sur la proposition de M. Lamouroux, conseiller municipal, que la commission plénière se réunirait le premier jeudi de chaque mois et qu'elle se subdiviserait en trois sous-commissions :

La première, composée de MM. Breuillé, Viollet, Longnon, Normand, Périn, Sardou, Delisle, Claretie, Lenôtre, Tourneux, Laugier, Guiffrey, Chassaigne-Goyon et Labusquière, sera chargée de faire l'inventaire des monuments et richesses artistiques anciens de la Ville de Paris, et d'en assurer, autant que possible, la conservation ;

La deuxième, composée de MM. Sauton, Lucas, Le Vayer, Froment-Meurice, Augé de Lassus, Bunel, Formigé, Bouvard, Defrance, Le Roux, Veber et Lallier, s'occupera plus spécialement des fouilles pratiquées à l'occasion des grands travaux ;

La troisième, composée de MM. Detaille, Lucipia, Cain, Baudin, Blondel, Arsène Alexandre, Montorgueil, Brown, Lambeau et Mareuse, aura pour attribution de recueillir, classifier et fixer par l'image les monuments et richesses artistiques inventoriés par la première sous-commission et découverts par la seconde.

Les trois sous-commissions, après une courte suspension de séance, ont désigné leurs bureaux.

Ont été désignés :

MM. Longnon, président; Périn, vice-président et Breuillé, secrétaire de la 1re sous-commission;

MM. Sauton, président; Lucas, vice-président et Lallier, secrétaire de la 2e;

MM. Detaille, président; Lucipia, vice-président et Cain, secrétaire de la 3e.

Ces trois bureaux, constitués en commission permanente, se réuniront sous la présidence de M. Lamouroux.

La première séance de la commission plénière a été fixée au premier jeudi du mois de mars.

PETITES EXPOSITIONS

LES MINIATURISTES
LES ESTAMPES DE M. H. RIVIÈRE
LES CUIRS DE M. SAINT-ANDRÉ DE LIGNEREUX

Comme les aquarellistes et les pastellistes, les peintres en miniature ont résolu de se grouper ; les membres de cette nouvelle association exposent en ce moment leurs œuvres à la Galerie Petit.

Ce n'est pas seulement le portrait-miniature qui est représenté à cette exposition ; elle comprend aussi les miniaturistes-enlumineurs. Ceux-ci s'efforcent de ressusciter l'art charmant qui, aux XIVe et XVe siècles, occupait l'ingénieuse patience des moines et fut une des premières manifestations de notre art national. Je n'ai malheureusement rencontré à la Galerie Petit que d'assez médiocres pastiches de l'art des Beauneveu et des Foucquet. Nulle verve, nulle fantaisie originale dans ces compositions qui n'ont, de l'art du moyen-âge que la gaucherie de l'exécution sans en rappeler l'amusante naïveté.

Quant aux portraits plus ou moins gouachés que présentent au public les miniaturistes proprement dits, ils ne font songer que de très loin, pour la plupart, à ceux d'Hall, d'Isabey, d'Augustin ou même de Mme de Mirbel. Il convient, toutefois, de mettre à part quelques noms. Citons donc, sans plus de commentaires, Mmes Debillemont-Charlon, Marguerite Delaroche et Carnot Beaupère, et M. Bonomé.

Une autre exposition vient de s'ouvrir sans fracas dans le bureau de location du théâtre Antoine. Elle ne se compose que d'une douzaine d'estampes en couleurs destinées, dit le prospectus, à la décoration de vestibules, chambres d'enfants, salles d'école, etc. L'artiste qui les a conçues, M. Henri Rivière, me semble trop modeste en leur assignant une telle destination et je ne vois pas pourquoi ces œuvres ne prendraient pas dans nos appartements une plus belle place.

Il n'est personne qui ne se souvienne des délicieux décors qu'Henri Rivière exécuta, il y a quelques années, pour le théâtre du Chat Noir. C'est le même procédé de large

simplification qu'il a adopté pour ses estampes où, à grands traits de crayon et à l'aide d'un petit nombre de teintes plates, il a su rendre, avec une surprenante grandeur, différents aspects de nature. Ici, c'est une longue théorie de barques de pêche qui s'avancent à la file dans le soleil levant ; là, une lande qui étale au bord de la mer son mélancolique tapis de fougères mortes ; plus loin, un bois de chênes aux épaisses frondaisons qui surplombe une étroite rivière... « Mais *ce n'est pas fait !* » diront les bonnes gens. — Si, vraiment. A ces prétendues ébauches il ne manque rien d'essentiel, ni la beauté de la silhouette générale, ni la couleur, ni le caractère propre à chacun des coins de terre qui ont inspiré l'artiste. En ce sens, elles sont plus complètes que plus d'un paysage laborieusement achevé.

Signalons enfin, à ceux qu'intéresse l'art décoratif, les cuirs ciselés et modelés que M. Saint-André de Lignereux expose en ce moment au *Figaro*. C'est une intéressante tentative qui pourrait bien faire revivre, à notre profit, l'industrie jadis si prospère des cuirs de Cordoue.

O. F.

La Réouverture du Musée de Lille

Cet événement, attendu depuis si longtemps, s'est enfin produit le dimanche, 30 janvier dernier. Après un discours de M. le professeur Debierre, premier adjoint au maire, délégué aux Beaux-Arts, les autorités ont parcouru rapidement les salles et les galeries ; ensuite, les portes ont été ouvertes au public, et dans la journée des milliers de visiteurs les ont franchies ; car la population lilloise aime ses Musées, dont, à juste titre, elle est très fière.

Par malheur, cette réouverture n'a été que partielle. Les précieux dessins, qui forment la riche collection connue sous le nom de Musée Wicar, sont encore dans les coffres-forts et les armoires où on les a déposés à la suite des accidents si graves survenus il y a plus de deux ans ; on nous fait espérer que dans un mois, au plus tard, on pourra de nouveau les étudier, les examiner à loisir et voir en quel état ils se trouvent ; mais je n'ose pas trop engager les étrangers à se fier à cette promesse ; ils feront bien d'attendre un nouvel avis. Seule, cette petite merveille de grâce et de pureté, désigné sous l'appellation de la *Tête de cire*, est exposée, mais dans une installation provisoire, déplorable sous tous les rapports ; on ne peut rien imaginer de plus mauvais goût.

Avant d'étudier en détail cette réorganisation, il me paraît nécessaire de rappeler en peu de mots quel était l'ancien état de choses.

Les Musées de Lille, qui pendant plus de quarante ans avaient été établis au second étage de l'Hôtel de ville, dans de bonnes conditions d'hygiène, furent transférés, en 1891-92, dans un palais spécialement construit pour eux, sur la place de la République, au centre de la ville. On peut dire que ce fut un malheur. Il serait, je crois, bien difficile, sinon impossible, de trouver un édifice aussi mal adapté à sa destination que ce lourd palais dans lequel tout a été absolument sacrifié pour des façades encore plus laides que riches et coûteuses.

Au rez-de-chaussée, de longues galeries voûtées, basses et mal éclairées par des fenêtres aux embrasures d'une épaisseur demesurée, car les murs de ce palais rappellent ceux des forteresses du moyen-âge.

A l'étage unique réservé à la peinture et aux dessins, quatre grandes salles, plus mal éclairées les unes que les autres et installées dans les pavillons d'angle. Pour les relier, trois galeries énormes, d'une hauteur exagérée, et deux plus petites, dont une seule bonne et l'autre médiocre ; toutes ces salles et galeries communiquant entre elles, car il n'y avait pas même une porte à cet étage, si bien que l'air humide, qui, sous ce climat brumeux, pénétrait à travers les immenses verrières de la façade et des pavillons, circulait partout et achevait l'œuvre de destruction commencée par le calorifère.

Dans ce palais, la chaleur est produite par de l'eau très chaude, circulant dans des tuyaux renfermés en des chambres de chauffe très nombreuses, accolées aux parois des galeries basses du sous-sol. Comme la surveillance de ces tuyaux se faisait difficilement, des fuites survenaient fréquemment, sans qu'on s'en aperçût ; l'eau surchauffée qui s'en échappait se volatilisait et la vapeur se répandait avec l'air chaud dans les salles et les galeries du Musée de peinture.

Au mois de novembre 1895, un grand nombre de tableaux se couvrirent d'une couche opaque d'une matière blanchâtre ; on ne voyait plus rien ; c'était un léger dépôt de résine, produit de la décomposition des vernis par l'air chaud humide ; des dégâts plus graves se révélèrent en même temps ; sous l'influence de l'humidité, des toiles se détendirent, des panneaux jouèrent, de vieilles préparations se gonflèrent, des soufflettes se produisirent et des morceaux de peinture tombèrent. On dut fermer les Musées. L'administration communale effrayée fit appel au concours de la Direction des Beaux-Arts et constitua des commissions d'étude ; mais aucune décision n'avait encore été prise quand survinrent les élections du mois de mai 1896, qui amenèrent à Lille un changement de municipalité.

La nouvelle administration ne tarda pas à s'occuper de la question des Musées. Elle s'adressa de nouveau à la Direction des Beaux-Arts, qui, sur la proposition de M. Roger Marx, inspecteur principal des musées départementaux, désigna trois experts au choix de la municipalité : M. Grouvelle, professeur à l'École centrale, pour le chauffage ; M. Moyaux, inspecteur général des Bâtiments civils et professeur à l'École des Beaux-Arts, pour le bâtiment, et M. Armand Frèret, membre de la commission des Musées nationaux, pour la restauration des tableaux. Ces messieurs se mirent à l'œuvre d'urgence et, le 9 octobre 1896, le Conseil municipal de Lille, sur la proposition de M. le professeur Debierre, votait un crédit extraordinaire de 220.000 fr., dont 190.000 pour l'édifice et 30.000 pour la restauration des tableaux compromis.

Ces travaux importants ont eu un plein succès. Les défauts de construction du calorifère ont été

réparés avec tant de soin que maintenant il envoie dans les salles de l'air chaud parfaitement sec, si sec même qu'on devra toujours veiller avec attention pour que l'excès de cette chaleur sèche ne produise pas de fâcheux effets. Tout le premier étage du Palais a été remanié ; les deux grandes galeries latérales ont été divisées en trois par des cloisons ; les plafonds vitrés ont été agrandis et baissés de près de trois mètres, en sorte que l'éclairage est devenu excellent ; par malheur, les salles des quatre pavillons d'angle laissent encore à désirer sous ce rapport ; deux sont à peu près passables, mais les deux autres, sur la façade principale, sont très mauvaises ; on voit à peine les toiles qui y sont exposées.

***

La haute direction de la restauration des tableaux fut confiée à M. Armand Fréret, qui fut chargé de faire exécuter les opérations prévues dans son rapport, et l'expérience a prouvé qu'il était impossible de faire un meilleur choix ; aussi doit-on vivement remercier M. Roger Marx d'avoir su trouver M. Fréret, *the right man in the right place*.

Dans cette délicate entreprise, M. Fréret eut pour principal auxiliaire M. Paccini, un artiste d'une rare habileté, capable de rendre aux œuvres des maîtres leur éclat primitif, tout en les respectant avec la plus scrupuleuse conscience.

Les vernis, décomposés par la chaleur humide, furent rendus transparents avec une prudence qu'on ne saurait trop louer. La couche opaque de résine déposée sur les tableaux atteints a été dissoute par un lavage à l'alcool, exécuté au pinceau avec le plus grand soin de manière que la première couche de vernis restât intacte et reprît sa transparence primitive, mais sans avoir ce brillant, parfois si désagréable, qui fait reconnaître les tableaux nouvellement revernis. Les chefs-d'œuvre du Musée, les Rubens, les van Dyck, les Corot sont maintenant dans l'état où ils étaient dix ans après que le maître y eut mis sa dernière main. D'autres dégâts, bien plus importants, furent réparés avec non moins de succès. La grande fissure, qui coupait en deux *La Descente de Croix*, de Rubens, a été remastiquée et repeinte avec tant d'habileté qu'il faut savoir où elle était autrefois pour la retrouver aujourd'hui ; deux autres œuvres du maître ont subi des restaurations encore plus considérables : *La Mort de la Madeleine* a été refixée et le *Saint François et la Vierge* a été rentoilé ; ensuite tous deux ont été restaurés avec le même bonheur. Cette réussite merveilleuse tient au procédé que M. Freret recommandait à la fin de son rapport en ces termes :

« La restauration des tableaux, pour ne pas changer de ton par la suite, doit être faite avec des couleurs exclusivement broyées à l'essence. On y ajoute quelques gouttes de vernis au moment de s'en servir. Cette façon de procéder donne la transparence et l'émail de la peinture ancienne. »

Il faut ajouter que cet excellent procédé exige chez celui qui l'emploie une très grande habileté, car il ne permet pas les repentirs, comme l'huile si complaisante.

En résumé, jamais les tableaux du Musée de Lille n'ont été en meilleur état. Cette restauration, si considérable par le nombre et l'importance des tableaux traités, fait le plus grand honneur à M. Armand Fréret et devra désormais être citée pour exemple.

(*A suivre.*) J. Flammermont.

Académie des Inscriptions

—

Séance du 21 janvier

Le torse de la « Minerve de Médicis ». — M. Müntz annonce à l'Académie que le torse de la « Minerve de Médicis », envoyé en 1841, par Ingres, à l'École des Beaux-Arts, vient d'être installé dans un vestibule où il sera facile aux archéologues de l'étudier.

Il discute à ce sujet la conjecture de M. Furtwaengler, qui considère le torse en question comme provenant d'un des frontons du Parthénon.

—

Séance du 28 janvier

La décoration d'un mausolée impérial. — La décoration du mausolée de Sainte-Constance, situé aux portes de Rome, sur la via Nomentana, marque, dit M. Müntz, mieux que n'importe quel autre monument le passage de l'art païen à l'art chrétien.

Si, par les richesses des ornements, par le choix d'une gamme claire et sonore et encore sans parti pris, par la prédominance de l'élément symbolique, elle se rattache aux traditions romaines du Haut Empire, le caractère confessionnel des représentations (longtemps mal interprétées) autorise, avec la dernière évidence, à la considérer comme le premier manifeste de la religion nouvelle.

M. Müntz, qui s'occupe depuis longtemps de reconstituer, à l'aide de descriptions ou de dessins anciens, cet ensemble précieux, dont il ne subsiste qu'une petite partie, communique à l'Académie une série de reproductions inédites, parmi lesquelles un croquis du quinzième siècle conservé à la Bibliothèque de l'Escurial, représentant une scène de sacrifice (Élie faisant descendre le feu sur l'autel).

M. Müntz montre en outre que, contrairement à l'opinion de M. de Rossi, les niches du mausolée étaient ornées de statues, probablement celles des douze apôtres.

On a récemment établi un rapprochement entre les « tableaux de Philostrate l'ancien » et une des scènes de Sainte-Constance.

M. Müntz est disposé à admettre qu'une autre mosaïque romaine du quatrième siècle, celle de l'ancienne basilique du Vatican, se rattachait également aux descriptions du rhéteur grec.

Le Bras-reliquaire de saint Louis de Toulouse

AU MUSÉE DU LOUVRE

—

On sait que Mme Spitzer, avant de livrer aux enchères la célèbre collection rassemblée par son mari, voulut distraire de tant de merveilles prêtes à se disperser un objet qui pût avoir pour la France la valeur d'un souvenir historique, et l'offrir au Musée du Louvre. Elle choisit, conformément aux indications qui lui furent données, un reliquaire qui avait contenu un bras de saint Louis d'Anjou, le fils de Charles II, roi de Sicile, qui renonça au trône pour prendre l'habit de saint François et qui mourut, à vingt-trois ans, évêque de Toulouse. La pièce d'orfèvrerie offerte par Mme Spitzer est exposée, depuis 1893, dans une des vitrines de la Galerie d'Apollon réservées aux objets précieux qui ont été donnés par les princes de la Maison de France, ou qui ont appartenu à l'un d'eux. On a jugé que cette place d'honneur était due au reliquaire qui rappelait le fils d'un roi français et le petit-neveu du premier saint Louis.

L'objet a la forme commune des bras-reliquaires. Le cylindre de cristal de roche qui renfermait l'ossement du saint est maintenu par quatre contreforts en argent, décorés d'émaux translucides. Au-dessus, une main d'argent doré qui fait le geste de bénir, sort d'une manche très courte, émaillée aux armes d'Aragon. Sur le fond d'argent rayé de pals de couleur rouge, sont réservés des écussons en forme de losange, qui portent les fleurs de lys et le lambel de la Maison d'Anjou. On lit sur le poignet, en lettres d'émail noires et rouges : *Hic est os brachii Sancti Ludovici episcopi.* La base en argent doré qui supporte le reliquaire est décorée d'écussons en losange, aux armes d'Aragon, de Castille et de Léon.

M. Bonnaffé, qui a parlé le premier de ce reliquaire (1), y voit un « chef-d'œuvre de l'orfèvrerie française ou plutôt bourguignonne du commencement du XVe siècle ». Quant à la provenance de l'objet, elle ne laisse aucun doute. D'après les renseignements détaillés que je dois à l'érudition si obligeante de M. Émile Molinier, le bras de saint Louis de Toulouse appartenait encore, il y a dix ans, au couvent dominicain de Medina del Campo, en Castille. D'après la tradition de la communauté, la donatrice du reliquaire aurait été la fondatrice même du monastère, doña Leonor, petite-fille d'Alonso, roi de Portugal, et veuve de Fernando IV, roi de Castille et d'Aragon. Le monastère fut fondé en 1418.

Peut-on admettre que le reliquaire ait été fait au commencement du XVe siècle pour la souveraine qui l'a donné ? Les armoiries s'y opposent : car, si les écussons de la base peuvent se rapporter à une reine d'Aragon-Castille, il n'en est pas de même des armes d'Aragon-Anjou. Comparez, au contraire, les écussons qui décorent la partie supérieure du reliquaire avec les armoiries peintes à Naples sur le tombeau du roi Robert d'Anjou, vous identifierez aussitôt les armes émaillées sur la manche de la main bénissante avec celles qui appartenaient à la seconde femme de Robert, Sancia, princesse d'Aragon. Il serait donc permis de supposer que l'objet, après avoir appartenu à la reine de Sicile, a été remonté, un demi-siècle après, sur une base neuve, quand il a passé aux mains de la reine d'Aragon ; l'hypothèse apparaît d'autant plus vraisemblable que la base et le corps même du reliquaire ne sont pas du même travail et ne semblent pas être du même temps. Mais je ne m'arrêterai pas à une présomption, alors qu'un document d'archives me permet d'établir de la manière la plus authentique la véritable origine de l'objet qui est entré au Louvre. Je puis prouver que le reliquaire de saint Louis de Toulouse a été exécuté, non en France ou en Espagne, mais à Naples, et fixer jusqu'à l'année où il a été commandé par le plus illustre des souverains de la maison d'Anjou.

Il a passé, dans la vente Spitzer, un autre bras-reliquaire, qui portait au catalogue de l'orfèvrerie religieuse le n° 212. Un peu plus petit que le bras de saint Louis, il provenait aussi de Medina del Campo et il passait également pour un présent de la reine Leonor (1). Il semblait, de plus, avoir été fait et dans la suite remonté en même temps que le reliquaire de saint Louis : mêmes écussons angevins sur la monture ancienne, mêmes écussons espagnols sur la base. La bordure de la manche portait l'inscription : *Hic est os brachii beati Luce Evangeliste.* La main de l'apôtre, qui surmontait le reliquaire, tenait entre ses doigts la plume avec laquelle il avait écrit son Évangile.

Or, j'ai pu retrouver un acte des Archives angevines où ces deux reliquaires sont l'un et l'autre clairement désignés. Le 30 avril 1338, la Chancellerie de Naples enregistra une série de paiements, parmi lesquels 1 once, 22 tarins et 10 grains remis à un gainier, maître Nicolas, pour le prix de quatre étuis de cuir destinés à contenir diverses pièces d'orfèvrerie, entre autres : « *une main avec une plume*, une monture en argent, dans laquelle est placé un cylindre de cristal contenant un os de saint Luc, et un pied d'argent surmonté de quatre piliers, entre lesquels est placé un cylindre de cristal contenant un os du bras de saint Louis. » Voici le texte :

... Magistro Nicolao vaginario pro pretio sugiorum quatuor de corio in quibus repositi sunt angeli duo de argento, pes unus de argento, manus una cum penna, gueris (*sic*), tabernaculo uno de argento, inter quas gueras positus est cannonus unus de cristallo continens os beati Luce. Pes unus de argento, cum pileriis quatuor inter quos positus est cannonus unus de cristallo

(1) *L'Art*, 1893, I, p. 175.

(1) « Entre las riquezas y joyas que de su Alteza goza ay el monasterio fué una sacratissima espina de la corona de N.-S.; un brazo del glorioso evangelista san Luca; un brazo del bienaventurado san Luys obispo, hijo del rey de Sicilla, religioso de la orden del bienaventurado san Francisco. Todas estan muy bien guarnecidas de plata dorada con sus viriles de cristal. » (Fernando Castillo, Historia general de Santo-Domingo y de su Orden de Predicadores; Valladolid, 1612-21, in-fo, t. II, p. 31.)

continens os brachii beati Ludovici et liberatorum in Capella Regia ad opus divinum... (Registre angevin, n° 314, f° 69).

Les descriptions ne laissent rien à désirer, et il n'y manque même pas l'indication de cette main qui tient une plume, détail unique, sans doute, dans l'iconographie des reliquaires.

Ainsi, les deux reliquaires pour lesquels le roi Robert fit faire des gaines en 1338, sont les mêmes qui ont été donnés au monastère de Medina del Campo, par la reine Leonor, et qui ont été achetés, vers 1890, pour la collection Spitzer.

On pourrait se contenter de la date que nous fournit le document; si les étuis sont commandés, c'est dire que les objets qu'ils sont destinés à renfermer viennent d'être terminés. Pourtant, il y a intérêt à rapprocher du texte précieux qui vient d'être cité un acte du 2 décembre 1336 qui note l'achat, pour le Trésor royal de Naples, d'un grand tube en cristal, fourni par le marchand napolitain Gentile Molettino, pour la somme très élevée de 6 onces de carlins d'argent (1).

C'est donc en 1337 exactement que le bras-reliquaire de saint Louis de Toulouse fut exécuté par un orfèvre de la cour angevine. Les registres des Archives napolitaines sont si riches qu'on pourrait leur demander jusqu'au nom de cet orfèvre. Mais je doute qu'ils le livrent jamais.

Si l'on tient, à la suite de M. Bonnaffé, pour le caractère français du reliquaire, on pourra se souvenir que Milet d'Auxerre, l'un des trois artistes qui ont travaillé au buste de saint Janvier, ce chef-d'œuvre sans pareil, peut-être, de la grande orfèvrerie française au moyen-âge, vivait encore en 1332 (2); un peu plus tard, en 1341, on trouvera un Jean de Saint-Omer, attaché comme orfèvre à la Cour de Naples (3). Mais, pour ma part, je ne vois rien qui distingue le bras-reliquaire de saint Louis d'un bon ouvrage italien. Or, il s'était formé à Naples même une école d'orfèvres du pays, sous la direction des maîtres français fixés à la cour, et, précisément à la date de 1337, on connaît un orfèvre royal appelé Marino Bianco de Sorrente (1).

Les connaisseurs pourront tenter, d'après ces textes, des conjectures. Je me contente d'avoir prouvé que le Louvre possède, avec un souvenir précieux d'un saint français trop peu connu en France, un objet d'art qui porte les armes de la reine Sancia et qui a été commandé par le roi Robert le Magnifique. Le bras-reliquaire de saint Louis de Toulouse mérite ainsi doublement la place qui lui a été attribuée parmi les objets royaux.

Émile Bertaux.

(1) Registre Angevin, n° 269, f° 73, dans l'*Archivio Storico per le Provincie Napoletane*, T. XI, p. 585.

(2) Reg. Ang., n° 284, f° 31, v°, id., p. 429.

(3) Reg. Ang., n° 314, f° 380, v°, id., p. 593.

(1) Reg. Ang., n° 314, f° 153, v°, id., p. 582.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

(*Suite*) (1)

—

LES EXPOSITIONS D'HIVER. — LA NEW GALLERY

L'exposition que la New Gallery nous offre cet hiver semble avoir été combinée pour satisfaire tous les goûts. De Simone Martini à Albert Moore, de Gossaert à Gainsborough, de Rubens à Rossetti, l'intervalle est immense; mais, si les tableaux que voici rassemblés sont d'inégale valeur, du moins rencontre-t-on parmi eux nombre d'œuvres dignes d'être étudiées et prisées.

Le principal attrait de l'exposition est la collection de peinture anglaise réunie dans deux salles, dont l'une est entièrement consacrée aux tableaux de Rossetti, et dont la seconde contient des morceaux de Gainsborough et des artistes anglais plus anciens, rapprochés de Mason, de Walker, de Pinwell. L'intention du comité organisateur semble avoir été de ménager des facilités de comparaison entre les peintres anglais les plus anciens et les plus récents, et ce comité a fait tous ses efforts pour s'assurer des meilleures œuvres des trois artistes désignés pour figurer auprès d'un Constable, d'un Bonington, d'un Gainsborough, d'un Hoppner, etc. Malheureusement, le groupe des modernes n'est pas bien choisi, les autres tableaux ne gagnent aucun avantage à cela, et il faut bien avouer le sentiment de désappointement que cette partie de l'exposition laisse au visiteur. On ne trouvera guère de relief non plus dans les œuvres d'un Albert Moore, d'un Etty, d'un Müller.

La salle de Rossetti offre une représentation très complète de l'œuvre du peintre, et ceux qui admirent l'art pratiqué par cet étrange personnage ont pleinement ici l'occasion d'apprécier un artiste, plus intéressant, à notre sens, par ses aspirations que par ses réalisations. Nous regrettons de ne pouvoir étudier, cet hiver, l'œuvre de la confrérie préraphaélite dans son ensemble; mais il est intéressant de noter les rapports qui existent entre l'œuvre de Rossetti et les premiers tableaux envoyés par Millais à la Royal Academy, et d'étudier comment deux natures différentes peuvent, d'un point de départ analogue, aboutir à des résultats totalement différents.

Parmi les tableaux de maîtres anciens des écoles étrangères exposés dans la troisième salle — la plus grande —, les plus remarquables sont deux esquisses de Rubens: un *Abraham et Melchissédec* (à lord Northbrook) et une *Chasse au sanglier* (à sir Francis Cook); deux superbes van Dyck, tous deux *Portraits de famille* (au duc de Norfolk); parmi les Hollandais, de bons tableaux de Berchem, de Jan van Huysum (à M. Alfred de Rothschild), Nicolas Maes, Ochterveldt, Simon Kick et Cornelius Janson. Les Italiens sont en minorité, mais ils occupent une place de choix avec l'adorable *Christ au Temple* de Simone Martini (Musée de Liverpool), signé et daté de 1342; la petite *Pietà* d'Ercole dei Roberti (même musée) et le *Portrait d'homme* de Boltraffio (à M. Mond).

(1) Voir la *Chronique des Arts* du 22 janvier 1898.

Mentionnons, pour finir, une suite de grandes toiles représentant des scènes de la vie du roi et de la reine de Bohême à La Haye. Ces tableaux n'ont jamais encore été exposés et sont attribués au peintre flamand Otto van Veen, le maître de Rubens; ils sont, en réalité, du Hollandais Adrian van der Venne (1589-1662), la similitude des noms ayant entraîné la substitution du nom de l'artiste le plus connu. La petite *Montée du Calvaire*, d'Albert Dürer, est l'original duquel une copie existe au Musée de Dresde (n° 1872). Le tableau est signé et daté de 1527 et peint en grisaille. Aucun des biographes de Dürer n'a signalé cette pièce, venue, il y a quelques années, de Lisbonne. Il en existe une variante au Musée de Bergame.

(*A suivre.*) H. C.

NOUVELLES D'ITALIE

MERCURE OU ARGUS

On sait que M. Müller-Walde, au mois de décembre 1894, a découvert sous le badigeon, dans la salle du Trésor du château de Milan, les restes d'une figure virile et colossale, qu'il a dénommée Mercure et attribuée à Léonard de Vinci. Le savant allemand s'est longuement expliqué à ce sujet dans un article du *Jahrbuch der preussischen Kunstsammlungen*, de 1897, où l'on trouvera également (p. 144) une photographie de la figure en question.

L'argumentation de M. Müller-Walde est d'une extraordinaire faiblesse. Il commence par reconnaître Mercure dans une figure aux proportions athlétiques, qui suggère plutôt l'idée d'Hercule. Il transcrit, sans les restituer ni les comprendre, les fragments d'un distique latin peint auprès du personnage, et où il lui suffit de constater qu'il est fait mention d'Argus, le gardien d'Io, qui fut tué par Mercure. L'attribution de la peinture au Vinci se fonde sur deux ombres d'arguments. D'abord, dans un manuscrit de Windsor, Léonard a écrit une sorte de *memorandum* ou d'*agenda*, où se rencontre le mot *Merchuric*. En second lieu, M. Mueller-Walde s'imagine que la figure de la salle du Trésor ressemble à l'Apollon Sauroctone, ce qui n'est pas, et il croit reconnaître le même modèle antique dans deux croquis de Léonard qui ne représentent pas davantage cette statue.

M. Novati, professeur à l'Université de Milan, n'a pas eu de peine à renverser tout cet échafaudage d'hypothèses gratuites et d'erreurs, dans un article de la *Perseveranza* (24 janvier 1898). Le personnage énigmatique n'est pas Mercure, mais Argus. Ce dernier, avec ses cent yeux, était bien plus propre à garder un trésor que Mercure, le dieu des voleurs. Le distique latin, restitué avec certitude, ne laisse aucun doute sur l'intention de l'artiste :

Quot deus abstulerat, tot lumina reddidit Argo,
Pervigil anguigerae servet ut arcis opes.

Ces jolis vers sont de quelque bon humaniste du XV^e^ siècle. Une fois que la désignation proposée par M. Novati est ainsi mise hors de doute — et il y a encore d'autres détails qui la confirment — tout le roman de M. Mueller-Walde s'écroule. Il ne doit plus être question du *Mercure* de Léonard de Vinci, mais de l'*Argus* d'un anonyme Milanais, inspiré de quelque image antique, non d'Apollon, mais de Dionysos. (Cf. Clarac, p. 378 R.)

S. R.

On nous écrit de Venise :

« On vient de découvrir à Donada deux navires antiques. Donada est une fraction de la commune de Contarina, dans la province de Rovigo (Vénétie). La Société Trezza, en exécutant des tranchées, à trente kilomètres de la mer, pour la continuation d'un canal d'irrigation, a découvert ces précieux vestiges du vieil art nautique.

« D'après les meilleures nouvelles, les navires remonteraient aux premiers siècles de l'ère chrétienne, tout au moins.

« Les autorités et les sociétés savantes, très émues, ont nommé une commission chargée de se rendre sur le terrain des fouilles. Cette commission est composée de : MM. Marchiori, ancien député, conseiller général de Rovigo ; commandeur Berchet, de l'Institut vénitien des Sciences et Arts ; chevalier Occioni-Bonafons, de l'Académie d'histoire vénitienne ; chevalier Gregoretti, ingénieur en chef de la Marine royale dans la troisième circonscription maritime. »

CHRONIQUE MUSICALE

Concerts Lamoureux

Au dernier concert Lamoureux, dirigé par M. Chevillard, nous avons eu tout d'abord l'ouverture de la *Flûte enchantée*, de Mozart, pièce instrumentale, admirable par l'écriture et l'éclat sonore, que l'on a trop peu l'occasion d'entendre en dehors du théâtre. Cependant, rien n'est plus purement symphonique et, par conséquent, moins théâtral que cette ouverture. Je n'ignore pas que l'on a tenté, Otto Jahn, notamment, de rapprocher la musique de Mozart de l'action symbolique imaginée par Schickaneder, et qu'on a vu dans les larges répercussions de cette fugue d'orchestre la peinture des épreuves auxquelles sont soumis les initiés pour parvenir à la lumière d'Isis. Il y a assurément quelque chose de juste dans cette définition de caractère, et les sonneries de buccins des prêtres, tirées du second acte, qui résonnent avant l'exposition du thème de fugue et au milieu de son développement rendent l'explication plus vraisemblable encore. Pourtant, la façon tout à fait spéciale dont Mozart s'est servi de ce motif reste strictement musicale et son ouverture, par rapport à la pièce, demeure emblématique, et même énigmatique pour ceux qui n'ont pas étudié de près le curieux mélange d'opérette et de franc-maçonnerie qui se trouve à la base de l'élucubration de Schickaneder.

M. Chevillard nous a donné une très remarquable exécution de la symphonie en *ut mineur* de Beethoven. Rarement on a mieux fait ressortir la fulgurante entrée du finale dont les périodes, pres-

que toutes en pleine force, sont si difficiles à équilibrer.

Comme première audition, un tableau symphonique de M. Silvio Lazzari était inscrit au programme. C'est d'après une poésie de Verlaine, *Effet de nuit*, que l'auteur l'a écrit en développant considérablement ce bref croquis d'une quinzaine de vers, de façon à en faire une œuvre musicale assez importante. Cet ouvrage descriptif me semble surtout briller par d'éminentes qualités de réalisation, d'orchestration en particulier, car c'est principalement par des associations de timbres que l'évocation musicale de ce paysage nocturne est obtenue. A vrai dire, le sujet ne motivant guère de motifs musicaux bien définis, l'on ne peut s'étonner de ne trouver dans l'ouvrage de M. Lazzari, en dehors des effets d'orchestre, que des recherches de rythme et d'harmonie. Ce sont là les moyens favoris de l'impressionnisme. Or, comme c'est un tableau impressionniste que M. Lazzari a voulu brosser, il faut reconnaître qu'il l'a traité avec beaucoup de largeur et de style.

La *Fantaisie hongroise* de Liszt, pour piano, appartient au genre romantique le plus incohérent. C'est fort brillant et absolument vide. Mme Henry Jossic, en jouant cette composition assez froidement, bien qu'avec beaucoup de sûreté et de correction, n'en a pas fait ressortir le vrai caractère. Je la félicite d'ailleurs de ne pas posséder l'espèce de virtuosité enragée qui est nécessaire pour soulever l'enthousiasme d'un public avec de telles acrobaties musicales.

Pour finir, la suite sur *Manfred* de Schumann, le *Venusberg* et la *Chevauchée des Valkyries*, joués avec une chaleur et une justesse d'accent des plus remarquables. M. Chevillard a fait d'énormes progrès depuis ses débuts, pourtant très satisfaisants.

P. D.

L'ART ET L'ARCHÉOLOGIE AU THÉATRE

Théâtre de la Renaissance. — La Ville Morte, par M. G. d'Annunzio.

La *Ville Morte*, de M. Gabriel d'Annunzio, qu'on vient de jouer au théâtre de la Renaissance, n'a pas prétendu rivaliser avec le succès de son voisin, *Cyrano;* ce n'en est pas moins une œuvre curieuse qui a vivement intéressé les lettrés et les artistes par l'audace de la donnée, la singulière pénétration qu'on y observe de l'histoire ou plutôt de la mythologie la plus lointaine dans un drame de vie moderne, la poétique beauté d'une langue que M. d'Annunzio manie comme son idiome maternel, enfin, le jeu admirable de Mme Sarah Bernhardt, vraiment impressionnante dans le rôle de voyante aveugle qu'on a irrévérencieusement baptisé du nom de « Madame Tirésias ». La *Ville Morte* n'appartient à la *Chronique* que par le décor et la mise en scène. L'action, on le sait, se passe dans les ruines de Mycènes où deux archéologues, frères de cœur, sont venus planter leur tente. Le décor principal, qui reparaît au 1er, au 3e et au 4e acte, représente la salle principale de leur habitation. C'est une salle spacieuse et claire soutenue par des colonnes peintes et se prolongeant par un large balcon d'où la vue plonge sur un paysage raviné et rocheux; à droite, le mur cyclopéen de l'acropole de Mycènes, percé, au milieu, par la porte des Lions. La salle, sobrement meublée, est de style grec; elle a des portes de bronze dont la forme trapézoïdale et le décor géométrique sont d'un heureux effet. Le long des murs s'entassent des fragments de bas-reliefs et de statues dont on ne sait pas très bien s'ils doivent figurer des originaux ou de moulages, apportés par les propriétaires pour embellir leur solitude. Ce sont, en tout cas, des vieilles connaissances, qui témoignent d'un goût très éclectique : une figure du fronton et une métope d'Olympie, le relief de Pharsale, la Victoire au taureau, l'Hermès de Praxitèle (déjà!).

Le décor du deuxième acte est beaucoup plus saisissant; il représente la « chambre de l'or » où nos heureux Schliemanns ont entassé les merveilleuses richesses découvertes par eux dans le tombeau du Roi des Rois. La salle, voûtée, appuyée sur de robustes piliers, s'éclaire, par deux étroites baies, d'un jour mystérieux. Le plafond s'orne de motifs empruntés au fameux plafond d'Orchomène; au-dessous court une frise peinte de guerriers dans le style des vases archaïques. Contre la muraille, sur les tablettes, par terre, une profusion de vases cinéraires, d'armes, de fragments étincelants d'or; à gauche, sur des socles d'un élégant profil, les lits où reposent les cadavres emmaillotés d'Agamemnon et de Cassandre, les poitrines cuirassées d'or, des masques d'or couvrant les visages; au pied du lit, une cuirasse et un bouclier d'or; sur la paroi, derrière, une panoplie d'or. Ces ors, mêlés aux marbres et aux argiles, jettent de magnifiques lueurs, et quand le fond du paysage, où de belles colonnes doriques en ruines se détachent sur une montagne pelée, s'illumine des feux du soleil couchant, puis passe au bleu sombre du saphir, il résulte de tout cela une symphonie vraiment étrange de quatre tons, rouge, bleu, noir et or, digne encadrement du terrible aveu, murmuré dans la pénombre par le frère incestueux. Quelque chose du frisson sacré de l'histoire des Atrides a passé par là, et la brosse de M. Amable n'a jamais été mieux inspirée. Quel dommage que les personnages qui se meuvent dans ce décor tragique soient costumés en bicyclistes! C'est à peine si les belles draperies grecques de Mmes Sarah Bernhardt et Dufrêne ont pu nous en consoler.

T. R.

REVUE DES REVUES

× **La Quinzaine** (1er février). — Après MM. Geffroy, Barrès, Pallier, Clayeures et autres qui ont, dans divers journaux et revues, signalé et soutenu notre campagne en faveur de Versailles et auxquels nous témoignons notre reconnaissance pour leur précieux concours, M. Louis Dimier consacre, dans ce numéro, un important article à la même question, et, par la même occasion, signale d'autres vandalismes dont plusieurs sont, hélas! irréparables; il demande que la commission réclamée par M. Hovelaque ne borne pas ses travaux à Versailles, mais consacre aussi une partie de son temps aux monu-

ments parisiens. Nous appuyons chaleureusement cette requête.

X **Magazine of Art** (janvier). — M. W. Roberts a fait un curieux relevé des plus hauts prix atteints, dans le courant de l'année 1897, par les œuvres de peintres anglais. Le *record*, comme on dit dans l'argot du jour, a été atteint, cette fois, par Romney, avec un portrait de Mrs Foster, qui a obtenu, aux enchères, la somme de 227.500 francs. Un autre portrait de femme, celui d'Anne Kershaw, a été vendu, chez Christie, 57.500 fr.; deux autres 87.500 et 50.000 fr.

Reynolds et Gainsborough, malgré leur incontestable supériorité, viennent, dans ce tournoi, au second rang; il est vrai qu'il n'a été vendu, dans le cours de cette année, aucune œuvre de premier ordre de ces maîtres. Du premier, un portrait de Lady Anne Fitzpatrick, dans le rôle de Sylvia, a été acheté 45.000 fr.; du second, plusieurs portraits ont été vendus à des prix qui vont de 17.500 à 120.000 fr. Quant à Lawrence, son magnifique portrait de Miss Farren, depuis comtesse de Derby, une de ses œuvres les plus connues, il a réalisé le prix de 157.250 francs.

Citons encore un paysage historique de Turner, *Mercure et Herse* (?), vendu 187.500 fr.; et parmi les artistes plus modernes, *Le Royaliste proscrit*, de Millais, 50.000 fr.

X M. Spielmann consacre un intéressant article à notre compatriote René Billotte qu'il regarde avec Cazin, comme le meilleur représentant de l'art du paysage en France. Après avoir très finement analysé le talent du *peintre de la banlieue parisienne*, comme il l'appelle, il lui trouve certains points d'analogie avec Fromentin, qui fut, paraît-il, son cousin, et dont il reçut, à ses débuts, les conseils.

X Continuation du travail de M. Frédérick S. Robinson sur les Trésors d'art de la Reine. Ce sont les meubles, que l'écrivain passe en revue, aujourd'hui, et en particulier, les *cabinets*, en marqueterie italienne ou française. De nombreuses gravures accompagnent ce consciencieux inventaire.

X Signalons encore, dans ce numéro, une étude de M. Robert de la Sizeranne sur *Le Château de Chantilly et le Musée Condé* et une monographie de la somptueuse résidence de M. Thomas J. Barrat, qui renferme une précieuse collection de tableaux et d'objets d'art: c'est là que se trouve, entre autres chefs-d'œuvre, le délicieux portrait de lady Scott-Moncrieff, dont ce numéro donne une excellente reproduction.

P **Dekorative Kunst** (1re année, no 2). — Article sur des ferronneries d'art modernes: poignées, entrées de serrures, garnitures de coffres, etc., avec reproduction d'œuvres intéressantes créées en ce genre en Allemagne, en Belgique et en Angleterre, par MM. A. Endell, H. Obrist, P. Behrens, G. Lemmen, P. Hankar, Riemerschmied, Lamiral, Ashbee, miss Croon, etc.

P Suite de l'excellente étude de M. S. Bing sur les tendances de l'art décoratif contemporain.

P M. A. Pit nous fait connaître un jeune sculpteur hollandais d'un talent original, Zyl, et des fragments d'une décoration de maison exécutée par lui, à Amsterdam: cariatides, chapiteaux, consoles, corniches, dont les motifs sont des figures humaines et surtout des animaux traités par larges plans et d'un caractère décoratif très accusé (9 fig.).

P Article de M. Édouard Garnier sur notre compatriote, le céramiste Albert Dammouse (avec reprod. de plusieurs de ses poteries).

P *Champ libre!* judicieuses réflexions de M. H. Schmidkunz contre l'encombrement des places publiques de nos villes modernes, de nos chambres, de nos salles d'expositions, etc.

(No 3). — *Tapis modernes*: étude par M. G. Lemmen (avec reprod. d'œuvres de l'auteur, de M. Glenbrander, de M. O. Eckmann et particulièrement de M. Brangwyn, dont un tapis exécuté pour « l'Art nouveau » de Paris et reproduit hors texte en couleurs).

P L'auteur du précédent article, M. Georges Lemmen, qui est un des artistes décorateurs les plus remarquables de Belgique, nous est présenté par M. O. G. Destrée, et plusieurs de ses créations: affiches, motifs pour décoration d'étoffes, de papiers, de tentures, etc., nous font admirer l'ingéniosité de son art.

P *Papiers peints artistiques*, par M. O.-J. Bierbaum (avec quantité de reproductions hors texte et dans le texte, d'après des modèles japonais, d'anciens motifs danois et d'intéressants cartons de MM. Lemmen, van de Velde, Ricketts, E.-R. Weiss, Lucien Pissaro, Dijsselhof, Peter Behrens, Anker Kyster, etc..

P Article sur l'art des monuments funéraires, par M. F. Schumacher (avec 7 fig. de l'auteur).

(No 4). — *La Fabrique royale de porcelaines de Copenhague*, par M. C. Nyrop (avec nombreuses reproductions).

P Étude sur l'artiste anglais T. J. Cobden-Sanderson et ses reliures, dont plusieurs beaux spécimens illustrent cet article.

P *Les Vitraux de couleur*, article accompagné de reproductions de verrières de Burne-Jones, miss Mary Newill, Bœcklin, Moriz von Schwind, H. Christiansen, R. Evaldre, K. Engelbrecht, Grasset, Vuillard, Roussel, etc.

P Fin de l'étude de M. Bing mentionnée ci-dessus.

P *L'Art moderne dans l'architecture française*, par M. C. Gardelle (avec reprod. de constructions de M. E. Vaudremer, A. de Baudot et Ch. Plumet).

P Ces trois numéros sont, comme le premier, terminés par des correspondances donnant les nouvelles artistiques des divers pays et mettant sous les yeux du lecteur, les nouvelles créations d'art décoratif de l'étranger.

— **Repertorium für Kunstwissenschaft** (XXe volume, 6e fascicule). — A propos d'une nouvelle édition récente du catalogue des peintures de l'ancienne Pinacothèque de Munich, M. E. Jacobsen publie sur plusieurs tableaux italiens de

cette galerie des observations critiques et historiques qui complètent ou modifient les indications ou attributions du catalogue.

— M. P. Kalkoff publie, pour servir de contribution à l'histoire d'Albert Dürer, divers renseignements concernant son voyage dans les Pays-Bas et particulièrement son départ précipité de ce pays, en 1521, départ qui, selon lui, aurait été occasionné par la crainte d'être emprisonné, comme deux de ses amis venaient de l'être, par l'autorité ecclésiastique, à cause de son attachement aux nouvelles doctrines luthériennes.

Un autre point de ce travail porte sur l'identité de la « reine d'Espagne » qui se trouvait au festin donné à Bruxelles quelques jours avant le départ de Dürer par l'empereur Charles-Quint et l'archiduchesse Marguerite en l'honneur du roi de Danemark, et auquel l'artiste fut convié. M. Kalkoff pense que cette « reine d'Espagne » était non pas la mère ou la sœur de Charles-Quint, comme d'aucuns l'ont pensé, mais la veuve du roi Ferdinand d'Aragon, qui s'était remariée en 1519 avec le margrave Jean de Brandebourg.

— M. K. Lohmeyer publie le résultat de recherches entreprises par lui sur les conditions d'exécution et l'auteur du monument funéraire du margrave Albert de Brandebourg, qui se trouve à la cathédrale de Kœnigsberg. Ce monument, dont probablement le peintre-graveur Jakob Binck avait fourni l'esquisse, aurait été exécuté, à Anvers, par le célèbre sculpteur Cornelis II Floris de Vriendt.

— *Contribution à l'histoire de Sebald Beham:* M. W. Schmidt, intervenant dans une discussion ouverte entre MM. U. Thieme et H. Modern au sujet de l'attribution, par celui-ci, à Schœnfelein de l' « Autel de Montbéliard », qui est au Musée impérial de Vienne (1), estime que cette œuvre est de Sebald Beham et donne une liste de gravures sur bois qu'il regarde comme provenant aussi de la main de cet artiste.

= **Die Kunst für Alle** (1er et 15 janvier). — Numéros consacrés à *L'Affiche moderne :* étude par M. L. Hollfeld, et quantité de reproductions hors texte et dans le texte, en noir et en couleurs, d'affiches françaises, allemandes, anglaises et américaines, etc.

(1er février). — M. G. Gronau expose dans ce numéro les remaniements dont la Galerie nationale de Berlin vient d'être l'objet, et énumère les nouvelles acquisitions de ce Musée en donnant la reproduction de la plupart de ces œuvres.

La **Kunst Chronik** du 27 janvier publie un article de M. H. Mackowsky sur le même sujet.

BIBLIOGRAPHIE

Les Églises paroissiales de Paris, monographies illustrées, par M. l'abbé A. Bouillet; photogr. de M. Ch.-G. Petit. — Paris, libr. de la *France illustrée*, et chez C.-G. Petit, 8, boulevard de Vaugirard. Fascicules in-8°.

C'est une heureuse idée qu'a eue M. l'abbé Bouillet de faire connaître en détail, par la description et par l'image, l'histoire et les beautés des églises de Paris dont les vieilles pierres, par les vicissitudes qu'elles ont subies et les spectacles qu'elles ont vus, sont parfois si éloquentes, et où, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, tant d'œuvres d'art (dont beaucoup sont ignorées du public) méritent l'attention; nous souhaiterions voir consacrer à tous nos anciens monuments parisiens de quelque importance des monographies de ce genre, aussi soignées comme texte et comme illustrations et toutefois d'un prix aussi modique (1 fr.).

Notre-Dame, tout naturellement, ouvre cette série; elle occupe trois livraisons, où successivement son aspect extérieur, son intérieur et son riche trésor sont étudiés au point de vue historique et artistique avec une érudition précise et avenante, à laquelle s'ajoute l'attrait de plus de soixante-dix photogravures très réussies, disséminées dans le texte, offrant des vues extérieures de la cathédrale d'une extrême variété et reproduisant les plus beaux morceaux d'architecture, de sculpture et d'orfèvrerie qu'elle renferme.

Saint-Étienne-du-Mont, une des plus vieilles et des plus curieuses églises de Paris, comme on sait, est l'objet d'une autre livraison non moins intéressante enrichie de vingt-deux belles gravures où son célèbre jubé et ses précieuses verrières tiennent une large place.

Nous annoncerons avec plaisir les fascicules qui suivront.

A. M.

L'Anarchie dans l'Art, par F.-A. Bridgman. — Paris, L.-Henry May, in-18.

Ce modeste livre d'un peintre de talent, qui ne se pique point de littérature, mais expose simplement et clairement des idées pleines de bon sens sur le danger de l'impressionnisme dans les arts, aussi bien en peinture qu'en musique ou en littérature, sera lu avec intérêt par tous les esprits impartiaux. Le symbolisme, l'impressionnisme, la nouvelle école musicale, comme aussi certaine critique, sont tour à tour très spirituellement appréciés par l'auteur, dont on peut ne pas partager la doctrine, mais dont il est impossible de méconnaître la sincérité.

Le Style dans les Beaux-Arts et les Arts industriels et décoratifs de tous les temps, publié par Georges Hirth. 1re série : *La Beauté humaine dans l'art à travers les âges. Antiquité*, par M. H. Bulle. Munich et Leipzig. G. Hirth. Livraisons in-4° (à 1 mark).

L'infatigable éditeur M. G. Hirth, auquel nous devions déjà le recueil si riche en documents de *L'Art pratique*, en crée aujourd'hui un nouveau qui ne promet pas d'être moins intéressant et moins utile et qui, tout en puisant dans le trésor des publications précédentes, ne fera pas double emploi avec elles. Il se propose de grouper en

(1) Voir *Chronique des Arts* du 25 janvier 1896, page 34.

seize séries (la Beauté humaine à travers les âges, — les Mœurs et le Costume, — les Animaux, le Monde des mythes et des légendes, — la Plante et l'Art ornemental, — l'Architecture, — la Décoration intérieure et la Peinture murale, — la Broderie et les Tissus, — le Meuble et la Menuiserie, — les Ustensiles, les Outils, les Instruments de musique, — les Vases et la Céramique, — la Serrurerie et la Ferronnerie, — l'Art du blason, les Armes et les Armures, — la Parure, les Médailles, — les Allégories, le Genre, — les Manuscrits, les Livres, les Ex-libris, — le Paysage), les œuvres les plus remarquables produites dans ces différentes sortes d'art ornemental. La première série, qui comprendra 42 livraisons formées de 12 planches accompagnées de substantielles notices, mettra sous nos yeux les diverses interprétations de la beauté humaine par le génie des différents peuples à toutes les époques; le premier fascicule nous offre quelques-unes des œuvres les plus remarquables créées dans ce domaine par les Égyptiens et l'école grecque primitive.

—

Der moderne Stil, von JULIUS HOFFMANN jun. Stuttgart, J. Hoffmann. Livraisons in-4° (1 mark).

Partout le mouvement de renaissance de l'art décoratif s'accentue; chaque jour, pour ainsi dire, de nouvelles revues se fondent en France et à l'étranger pour l'orienter, pour mettre les artistes de tous pays au courant des tendances et des créations nouvelles. La publication que voici sera exclusivement un recueil cosmopolite de documents choisis parmi ces dernières et comprendra 15 livraisons composées de 8 planches reproduisant chacune une ou plusieurs œuvres en photogravure. Le premier fascicule, que nous venons de recevoir, comprend un choix d'objets les plus divers et les plus intéressants : des tapisseries de Walter Crane, des meubles de G. de Feure, Bonvalet, A. Sandier, des ferronneries et métaux travaillés de Oakley, Sheehan, H. Nocq, des reliures de W.-C. Thomas, miss Birkenruth, Cobden-Sanderson, des étains et des bronzes de Brateau, Roty, Prouvé, des céramiques de Lachenal et de H. Kaehler, des objets d'orfèvrerie de G. Marks et d'A. Fisher, etc.

—

Geschichte der rheinischen Stædtekultur, par HEINRICH BOOS, avec dessins de JOSEPH SATTLER, II^e^ partie. Berlin, J.-A. Stargardt, in-4°.

Le deuxième volume de cette *Histoire de la civilisation dans les villes rhénanes*, que nous avons signalée, à son début comme un des plus beaux spécimens de l'art de l'imprimerie et de l'illustration, vient de paraître. Il est, de tous points, digne du premier, et nous ne saurions, sans nous répéter, en détailler les mérites. Pourtant, il convient de louer sans relâche la façon si intelligente et si caractéristique dont M. Joseph Sattler a compris cette illustration, et ceux qui auront le livre entre les mains ne se lasseront pas d'admirer tout ce que ces en-tête de chapitres, qui synthétisent si admirablement chaque partie du récit, ces lettres, ces culs-de-lampe, ont de savant, d'original et d'expressif.

A. M.

NOS QUESTIONS ET RÉPONSES

—

Réponse à la Question 2 (*Chronique*, n° 4) relative à des estampes de Debucourt.

On veut bien nous informer que les pièces suivantes :

Un jeune Sans-culotte républicain :
La Réprimande,

font aujourd'hui partie de la collection du baron Edmond de Rothschild.

MOUVEMENT DES ARTS

—

Bibliothèque Ashburnham

(*Suite*) (1)

2041. Horæ B. V. M. ad usum Romanum, impr. en romanes rouges et noires, vignettes, encadrements de fleurs, fruits, animaux, etc.; aux armes de France et de Bretagne. Maillard, successeur de Tory, avec la devise du « Pot cassé », 1541 : 13.250. — 2049. Heures à l'usage de Rouen, impr. à Paris par Simon Vostre, 1508-28, lettres bâtardes, gravures à sujets bibliques, Triomphes de César, Danse de la Mort, Saint Graal, etc., relié en veau, orné de dessins géométriques en noir, blanc et vert avec encadrements et sablés d'or : 4.375. — 2054. Horæ, secundum usum Sarum, en bâtardes sur vélin, gravures sur bois. Paris, Simon Vostre, 1520-36; exemplaire de Catherine Parr, portant des inscriptions autographes : 5.000 francs.

2074. Le jardin de Santé, impr. à Paris. Ph. Le Noir, 1539 : 1.300.

2254. Lancelot du Lac. Roman de chevalerie. Rouen, par Jahon le Bourgeois; Paris, Jehan du Pré 1488, 1^re^ édition; reliure de C. Lewis : 3.350. — 2255. Lancelot du Lac. Les 1^er^ et 3^e^ volumes de la Table ronde; impr. sur vélin en bâtardes sur 2 colonnes, initiales peintes. Paris, Ant. Verard, 1494 (incomplet) : 1.875.

2228. R. G. Landonniere. Voyages en Floride, traduit du français en anglais, par R. Hakluyt, lettres noires. Th. Dawson, 1587; aux armes de sir W. Ralegh : 9.750. — 2304. R. Le Fevre, Recueil des histoires de Troyes, traduites par W. Caxton et imprimé par lui en 1476 (33 feuillets manquent) : 15.000. — 2305. Raoul Le Fevre, Recueill of the Historyes of Troye, en 3 vol., lettres noires; 1^er^ livre imprimé en anglais, par W. Caxton vers 1472-4, mais ne portant ni lieu ni date, ni nom d'imprimeur; notes manuscrites en marges (49 feuilles manquent) : 20.950. — 2307. Raoul Le Fevre, Hoole Lyf of Jason; traduit et imprimé par W. Caxton, lettres noires. Le plus bel exemplaire connu, et des premières productions de la presse de Westminster, en 1477; tranches non rognées (complet) : 52.500 (C'est, dit-on, le prix le plus élevé qui ait été donné en vente

(1) V. *Chronique des Arts* du 15 janvier 1898, p. 221.

publique pour un Caxton). — 2458. Wolffganng von Man. Das Leiden Jesu Christi ; pages encadrées d'ornements, et 30 feuilles gravées figurant la Passion, impr. sur vélin. Augspurg, J.-H. Schonsperger, 1515 : 1.052,50. — 2528. Masuccio. Il Novellino, en lettres romanes. Venise, J. et G. Fratelli, 1492. Relié en maroquin brun gaufré, aux armes de Grenville : 5.000. — 2536. Jean Mangin (dit *Le Petit Angevin*). L'Amour de Cupido et de Psiche ; 32 gravures sur bois, bordures orientales. Paris, Jeanne de Marnef, veuve de Denis Janot, 1546 : 1.500.

2563. Merlin. Prophéties, 3 vol. reliés par Le Monnier, en maroquin jaune, avec larges bordures d'ornements rouges, jaune et or sur fond gros bleu pointillé or, doublé de maroquin rouge. Paris, 1498, Anthoine Verart, demeurant sur le pont Nostre-Dame : 19.000. — 2564. Merlin. La vita de Merlino, par Pietro Delphino; gravures sur bois vénitiennes. Venise, 1507 : 1.325. — 2579. P. Michault. La danse des aveugles; lettres bâtardes, capitales rouges, gravures. Impr. à Paris par Le Petit Laurens ; relié par Duru : 3.150.

2599. Mirrour of the Worlde : traduit par W. Caxton, pour Hugh Bryce; lettres noires, initiales rouges. Westminster, 1481 (incomplet) : 5.625.

2612. Missale ad Sarum, gothiques rouges et noires, notes de musique, gravures sur bois ; reliure estampée de roses et fleurs de lys. Paris, 1.504 : 4.800.

2614. Missale ordinis Benedicti ; le Canon impr. en très grands caractères gothiques, miniatures, initiales en couleurs ; Bamberg, 1481 : 3.250. — 2615. Missale Monachorum congregationis Casinensis; en gothiques rouges et noires sur vélin ; gravures, initiales, marges décorées. Venise, L. A. de Giuntis, 1506; relié par Clyde : 2.775. — 2616. Missale ad usum Cisterciensum ordinis, impr. sur vélin, en gothiques, bordures enluminées. Paris, N. Higmann, 1512 : 1.825. — 2617. Missale romanum ordinis S. Hieronymi; caractères gothiques, sur vélin, gravures sur bois, enluminures, belles initiales. « Cesaraugusta », 1526 : 3.525.

2622. Le Livre du roy Modus ; 1re édition, impr. à Chambéry, par Anthoine Negret, 1486 ; relié par Banzonnet Trautz : 14.875.

2744. Officium B. M. V., caractères gothiques, gravures sur bois au trait (sans titre). Ferrarie Laurentinum, 1497 : 2.050.

2759. Ordinary of Crystyante, 1re édition, par Wynken de Worde, 1502 : 1.875. — 2812. Pamphlets de la province de Pennsilvania. B. Clarke, 1681 : 2.525.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition annuelle de peinture et de sculpture du **Cercle de l'Union artistique**, 5, rue Boissy-d'Anglas, du 7 février au 10 mars.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Étranger

Vienne : Exposition internationale des Beaux-Arts, à l'occasion du jubilé de S. M. l'Empereur d'Autriche, de la mi-avril au 30 juin 1898. Demandes d'admission avant le 28 février, à la Commission de l'Exposition jubilaire des Beaux-Arts, au Künstlerhaus, I, Lothringerstrasse, 9, Vienne. Envoi des œuvres au Künstlerhaus avant le 15 mars.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

CONCERTS DU DIMANCHE 6 FÉVRIER

Seizième Concert Colonne (2 h. 1/4). — Symphonie en *si* bémol (Schumann) ; Concerto pour violoncelle (Saint-Saëns) ; Poème roumain (Enesco) ; 3e acte de *Siegfried* (Wagner).

Concert d'Harcourt (2 h. 1/2). — Ouverture de *Léonore*, n° 3 (Beethoven) ; Air de la cantate de l'*Épiphanie* (Bach) ; Deuxième Symphonie (Beethoven) ; Rêverie (Schumann) ; Air de *Fidelio* (Beethoven) ; *Largo* (Hændel) ; Ouverture de la *Flute enchantée* (Mozart).

Collection Léon Decloux

DESSINS, AQUARELLES
GOUACHES & TABLEAUX
DU XVIIIe SIÈCLE
œuvres de
Boilly, Borel, Bosio, Boucher, Chardin, Cochin, Debucourt, Eisen, Fragonard, Freudebert, Mlle Gérard, Gravelot, Greuze, Hoin, Huet, Isabey, Le Prince, Mallet, Marillier, Moreau, Ozanne, Pierre, Pillement, Portail, Prudhon, Hubert-Robert, Saint-Aubin, Swebach, Taunay, Trinquesse, C. Vernet, Mme Vigée-Lebrun, Watteau, Wille, etc.

MINIATURES
par
Weyler, Hall, Sicardi, Isabey, Heinsius, etc.

VENTE A PARIS
HOTEL DROUOT, Salles 9 et 10
Les Lundi 14 et Mardi 15 Février 1898
à 2 heures 1/2.

Comm.-priseur	Experts
Me Paul CHEVALLIER	MM. FÉRAL PÈRE & FILS
10, rue Grange-Batelière	54, Fg-Montmartre

EXPOSITIONS (Salles 9, 10 et 11)

PARTICULIÈRE	PUBLIQUE
Samedi 12 Février 1898	Dimanche 13 Février 1898

De 1 heure 1/2 à 5 heures 1/2.
Entrée par la rue Grange-Batelière.

Le gérant : J. ROUAM.

Paris. — Imprimerie de la Presse, 15, rue du Croissant. — Simart.

N° 25. — 1898 BUREAUX : 8, RUE FAVART 9 Juillet.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

La semaine dernière avaient lieu, à l'École des Beaux-Arts, devant les membres du congrès des architectes, d'intéressantes conférences. L'une d'elles mérite d'être signalée pour ses conclusions inattendues : celle de M. Larroumet, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, sur *L'Architecture byzantine en Guyenne et en Languedoc*.

Partant de Saint-Front de Périgueux, cette merveille byzantine, l'orateur n'a pas craint d'affirmer, en substance, que le Périgord et le Quercy sont le berceau de l'architecture gothique et que Notre-Dame de Paris est en germe dans Saint-Front et dans quelques églises de l'Angoumois ; c'est dans les pendentifs de la coupole grecque usitée en Aquitaine que se trouverait l'origine de la croisée d'ogives, de la voûte d'arêtes appareillée sur une membrure indépendante.

Cette thèse a été développée récemment par M. Corroyer dans son précis de *L'Architecture gothique*. Il n'en est pas de plus mal construite ; elle s'est déjà écroulée plusieurs fois et s'écroulera encore sur la tête de ceux qui la réédifient si patiemment. Elle est issue d'une méconnaissance absolue de ce qui est tranformation et de ce qui est invention dans l'histoire de l'architecture ; elle aboutit à une impasse en niant qu'il ait eu, depuis vingt-cinq siècles, quelques découvertes notables dans l'art de répartir les poussées obliques.

Pourquoi, en effet, M. Larroumet s'est-il arrêté à Saint-Front l'autre jour? Saint-Front est un chef-d'œuvre ; mais Saint-Front est en germe dans le monument de Ctésiphon, là-bas, aux bords du Tigre, et dans les voûtes d'une haute antiquité relevées par M. Dieulafoy. Depuis les tâtonnements des briquetiers de Mésopotamie jusqu'à l'art subtil des maîtres d'œuvre de l'Ile-de-France, point d'*hiatus* infranchissable. Mais quelque chose de grand, qu'on n'avait jamais osé imaginer, est né *sponte sua* dans cette Ile-de-France, dans la région environnante, le Vexin, le Valois, le Beauvaisis, une partie de la Champagne, tout le bassin de l'Oise, dans la vraie France, enfin.

Depuis soixante ans, une admirable école de hauts esprits a élucidé l'histoire et la critique de l'architecture nationale. Allons-nous revenir en arrière et partager bientôt la colère de Vasari contre ces maudites fabriques qui ont empoisonné le monde *(questa maledizione di fabbriche... che hanno ammorbato il mondo)* ? Nos architectes vont-ils retoucher de parti pris la philosophie de l'histoire comme ils en restaurent les monuments?

Mercredi dernier, l'Institut, toutes sections réunies, a autorisé le Comité administrateur du Musée Condé à percevoir, à titre d'essai et pour trois mois seulement, un droit d'entrée d'un franc par personne sur les visiteurs qui se rendront à Chantilly le samedi.

Nous reviendrons sur cette mesure qui semble avoir été quelque peu prise à la légère.

NOUVELLES

*** Au cours de la distribution des récompenses aux exposants du Salon de 1898, M. Henner, à qui, on le sait, la médaille d'honneur fut décernée par ses confrères, a été promu commandeur de la Légion d'honneur.

*** M. Formigé est nommé membre de la commission municipale des Beaux-Arts, dans la section d'architecture, en remplacement de M. Ginain, décédé.

*** Un emploi de professeur de dessin à l'École nationale des Beaux-Arts est vacant par suite de la démission, pour raisons de santé, de M. Jules-Eugène Lenepveu, artiste peintre, membre de l'Institut.

*** Ont été inaugurés pendant la dernière quinzaine :

A Clermont-Ferrand, en face la cathédrale, un monument commémoratif des Croisades, œuvre de MM. Gourgouillon, sculpteur, et Teillard, architecte;

A Paris, au square des Épinettes, une statue de Maria Deraismes, une des initiatrices du mouvement féministe; cette statue est l'œuvre de M. Barrias, de l'Institut.

*** La classe 71 des jurys de l'Exposition de 1900 a décidé de créer une section spéciale de la décoration des fêtes publiques.

Dans ce but, elle fait un appel direct à tous ceux que leurs travaux antérieurs et leur expérience reconnue lui indiquaient tout d'abord. Mais elle tient à s'assurer aussi le concours d'hommes encore inconnus et d'artistes indépendants auxquels elle veut réserver la plus grande liberté.

On peut s'adresser au président de la classe 71, groupe XII, 3e sous-commission, 9, quai d'Orsay.

*** Le naufrage du steamer *La Bourgogne* a entraîné la perte des œuvres d'art suivantes :

Le *Passage du Gué*, de Jules Dupré, qui se trouvait depuis de longues années à New-York et faisait retour en France;

Un important paysage de M. Cazin, le *Zuyderzée*, et un tableau et une aquarelle de M. Vibert.

*** On nous annonce à la dernière heure la découverte faite à Kew, près de Londres, d'importants bas-reliefs en bronze, provenant certainement d'un édifice français de la fin du XVIIe siècle. Ils représenteraient des scènes guerrières où Louis XIV joue le rôle principal et seraient dignes de porter le nom des plus grands sculpteurs de Versailles. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette curieuse trouvaille.

Exposition des Envois de Rome

A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

On nous pardonnera d'être bref sur cette attristante collection de travaux exécutés comme à contre-cœur par nos pensionnaires officiels à Rome.

Ni l'*Éros* de M. Moulin (1re année), figurine sans goût et sans pensée, ni la toile théâtrale de M. Larée (2e année), ni l'*Homère chantant au milieu des bergers* de M. Deschenaud (4e année), ni le *Martyre de saint Sébastien* de M. Leroux (3e année) ne recèlent quelqu'une de ces indications spontanées où on a plaisir à deviner une volonté, un désir tendant vers un art original ou vers des traditions préférées.

Une esquisse de M. Leroux, représentant une scène tragique tirée de la *Légende des Siècles*, de Victor Hugo, est spécialement composée des éléments les plus rébarbatifs auxquels la grosse imagerie demande ses effets dramatiques.

La sculpture nous présente, dans des blocs de dimension exagérée, de pesantes allégories : *La Destinée*, de M. Roussel (2e année), et *Le Remords*, de M. Octobre (4e année).

Notons seulement, comme témoignant d'études et de préoccupations intéressantes : pour la gravure, les envois de M. Germain (2e année) : un burin d'après un portrait de Lucas de Leyde et une copie d'après Lucas Cranach; à l'architecture, la restauration du temple de Jupiter à Terracine, par M. Chaussemiche (4e année).

Les Nouvelles Salles du Musée de Versaille

Malgré le manque de ressources que tout le monde connaît, la réorganisation scientifique du Musée de Versailles est continuée activement. On vient d'ouvrir dans l'attique Chimay plusieurs salles nouvelles où sont exposées deux suites d'œuvres d'un intérêt tout particulier.

La première se compose d'une série de plus de cent dessins, relatifs aux campagnes de Bonaparte en Italie pendant les années 1796, 1797 et 1800. Ils ont été exécutés, sous la direction de Vivant-Denon, d'après les croquis pris sur place, au fur et à mesure des événements, par les dessinateurs du Dépôt de la Guerre. Cette collection, très précieuse pour l'histoire militaire de la Révolution, est en grande partie l'œuvre de Bourgeois, de Zix, de Taunay, de Meynier, d'Hippolyte Lecomte; Carle Vernet y a également travaillé. Tous les combats importants des guerres d'Italie y sont représentés : Millesimo, Lodi, Castiglione, Arcole, Rivoli, Marengo. Carle Vernet a consacré à la bataille d'Arcole un important dessin, que l'on a pu voir récemment à l'exposition de l'École des Beaux-Arts. Mais c qui augmente encore l'intérêt de cette collec

tion, ce sont les dessins relatifs à des événements moins connus : les commissaires français enlevant à l'Académie de Parme ses principaux tableaux (entre autres le Corrège) pour les envoyer à Paris ; Bonaparte, au siège de Mantoue, faisant changer la direction des batteries pour épargner les peintures de Jules Romain au palais du Té ; des barques autrichiennes tirant sur Joséphine Bonaparte tandis qu'elle se rend en voiture à Desenzano ; les commissaires français assaillis auprès de la colonne Trajane. L'acquisition d'une pareille collection a une véritable importance.

Dans trois autres salles est exposée, d'une manière qui permet de les examiner facilement, une suite de plus de quatre-vingts esquisses de Gérard, véritable recueil iconographique de tous les personnages importants du commencement du siècle. Ces petits tableaux appartenaient depuis longtemps au Musée de Versailles (ils ont été acquis par Louis-Philippe, à la vente de l'atelier de Gérard, en 1837), mais ils étaient autrefois entassés dans un passage obscur où il était impossible de les voir ; grâce à leur arrangement actuel, ils auront, pour la plupart des visiteurs, tout l'attrait de l'inconnu. Gérard apparaît plus vivant, plus simple que dans ses grandes toiles ; ce n'est plus le correct et froid auteur des images officielles. Sans nous attacher spécialement aux esquisses dont les tableaux sont bien connus, signalons au passage : le peintre Isabey et sa fille ; Laréveillère-Lépeaux, assis au milieu d'un paysage, tenant un livre et une fleur ; l'impératrice Joséphine, en robe blanche, assise sur un trône en velours rouge ; Madame Récamier, esquisse du tableau appartenant à la Ville de Paris ; Talleyrand assis auprès de son bureau, peinture excellente, où l'air faux et dédaigneux du modèle a été bien saisi ; la comtesse Zamoïska, étendue sur une chaise longue, ayant auprès d'elle ses deux enfants nus, charmante esquisse dont certains détails font sentir l'influence de Prud'hon. Parmi les portraits du temps de la Restauration — ce sont les moins bons — citons encore : la comtesse de Laborde se promenant dans un jardin ; Louis XVIII dans son cabinet de travail ; Louis-Philippe, duc d'Orléans, en brillant uniforme.

De pareilles séries, acquises ou mises en valeur, ajoutent un véritable intérêt à notre grand Musée historique. Il est à souhaiter que ces heureux remaniements puissent être poursuivis sans interruption.

Une maquette du sculpteur Roland

AU MUSÉE DU LOUVRE

Dans la salle récemment ouverte au Musée du Louvre, et consacrée aux nouvelles acquisitions du département de la sculpture du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes, figurent en vitrine un certain nombre de petites pièces dont plusieurs ont été déjà signalées récemment ici même. Nous indiquerons, à notre tour, l'intérêt que présente une statuette de terre cuite, placée dans la même vitrine ; il s'agit d'une petite maquette librement traitée et représentant Caton d'Utique à demi étendu sur un lit et se donnant la mort.

Cete pièce, entrée au Louvre en mai 1894 (don de M. le docteur Worms), a été simplement désignée jusqu'à présent comme une œuvre de l'école française de la fin du XVIII[e] siècle. A notre avis, on doit y voir une ébauche de *La Mort de Caton d'Utique*, œuvre du sculpteur Roland (1) et dont une réplique de la main de l'auteur figure au musée de Lille.

Roland, d'abord élève des cours municipaux de dessin de la ville de Lille, puis élève favori de Pajou, fut, au retour de son séjour à Rome, agréé à l'Académie royale de peinture et de sculpture, le 2 mars 1782, sur la présentation de la *Mort de Caton d'Utique*. Nous ignorons ce qu'est devenu le morceau de réception original, probablement en marbre ; mais Roland en exécuta une réduction dont il fit hommage à la ville de Lille. Cette réduction, en plâtre, et qui est peut-être le *Caton* du Salon de 1783 (n° 271 du livret. — Caton d'Utique, figure en plâtre), a été coulée en bronze en 1873 par les soins de la commission du musée, et c'est ce bronze qui figure aujourd'hui au palais des Beaux-Arts de Lille.

L'identité est complète entre cette statue et la petite terre cuite du Louvre : même mouvement, même attitude, même ordonnance assez compliquée des draperies. L'ébauche est naturellement d'une allure autrement plus libre que la figure définitive ; l'exemplaire de Lille présente même cette exécution très soignée, ce modelé volontaire et savant, cette facture recherchée, un peu ronde, bien typique et commune aux morceaux de réception des sculpteurs du dernier siècle.

L'offre de la réplique de son *Caton* à la ville de Lille valut à Roland un certain succès. En reconnaissance, le magistrat fit don au sculpteur d'une cafetière d'argent aux armes de la Ville, envoya la statuette aux Écoles académiques (d'où elle passa plus tard au Musée) et fit inscrire sur le socle ce quatrain plus enthousiaste que poétique :

> Né dans les murs de Lille, enflammé d'un beau zèle,
> Sorti de cette École où germa son talent,
> Enfant chéri des Arts, le modeste Roland,
> Dans un morceau sublime, égale Praxitèle.

En 1782, Roland fut reçu membre de l'Académie de Lille sur la présentation d'une figure de terre cuite, *La Mort de Méléagre*. Cette œuvre ne se trouve plus à Lille, à notre connaissance, mais le musée de Lille possède deux autres sculptures de Roland : un médaillon, portrait de Feutry, homme de lettres lillois du début de ce siècle, signé et daté *Roland 1784*, et, ce qui est plus intéressant, un buste de jeune fille, la joue appuyée sur la main, d'une jolie recherche d'expression et d'un modelé délicat. Ce buste, signé Roland, se trouvait depuis longtemps égaré parmi les modèles en plâtre des Écoles académiques ; il y a peu d'années, la commission du musée en a fait exécuter une épreuve en bronze pour l'exposer.

Le Louvre possédait déjà trois œuvres de Ro-

(1) V. *Chronique des Arts*, 1898, n° 24, p. 212.

(1) Roland (Philippe-Laurent), né en 1746, à Marc-en-Pevèle (Nord), mort à Paris en 1816. David d'Angers, élève de Roland, a écrit une notice sur *Roland et ses ouvrages*. Paris, 1847.

land : deux bustes de terre cuite, *Surée* et *Pajou*, et un *Homère* en marbre (nos 801-803, cat. 1897). La petite terre cuite donnée par M. Worms vient heureusement apporter à côté de ces morceaux plus faits une ébauche du morceau de réception de Roland.

Ajoutons, pour terminer, que cette terre cuite provient de la collection de Jules Boilly, fils du peintre bien connu Louis Boilly ; celui-ci fut très amateur et collectionneur d'œuvres d'art. Il en récolta bon nombre dans la région du Nord, berceau de sa famille, en vendit et en donna au musée de Lille. On s'explique aisément dans sa collection la présence d'une œuvre de Roland, le compatriote, le contemporain et, fort probablement, le camarade de son père.

Marcel NICOLLE.

La Statue de Théodoridas

ET LA VÉNUS DE MILO

—

Au commencement de l'année dernière, j'ai publié, dans la *Chronique*, quelques documents nouveaux sur la Vénus de Milo et les circonstances où fut découverte cette statue (1897, p. 16, 24, 42, 72, 84). Je demande la permission de résumer en quelques lignes les conclusions auxquelles je suis arrivé (1) :

1° Le rapport, enfin exhumé, du consul Brest établit définitivement que la statue était privée de ses bras ;

2° Les dessins de M. Voutier, reproduits en 1892 par M. Ravaisson, prouvent qu'elle fut trouvée en compagnie de deux hermès et de deux inscriptions ;

3° L'une de ces inscriptions, signature d'un artiste postérieur à l'an 260, Agesandros, était gravée sur un bloc de marbre dans lequel était pratiquée une cavité ; Voutier a figuré l'hermès imberbe posé verticalement sur ce bloc de marbre ;

4° L'autre inscription, portant le nom de *Théodoridas fils de Daistratos*, servait, suivant le dessin de Voutier, de base à l'hermès barbu ; mais comme le bloc portant cette inscription a disparu, on peut douter qu'il existât, à l'origine, un rapport quelconque entre l'inscription et l'hermès. Ce dernier a pu fort bien, lors de la découverte de la statue, être posé debout pour faire pendant à l'hermès juvénile (2), dont le socle portait la signature d'artiste postérieure à l'an 260 av. J.-C.

Ce qui précède suffit à prouver que la restauration de la Vénus, préconisée par M. Furtwaengler, est absolument inadmissible. En effet, le savant archéologue de Munich croit que la base avec signature (perdue malheureusement depuis plus d'un demi-siècle) s'adaptait à ce qui reste de la base de la Vénus ; seulement, dans la cavité que présente le bloc inscrit, il imagine une colonnette de marbre sur laquelle se serait appuyé le bras gauche de la Vénus. Il est désormais évident que la base inscrite n'a jamais pu supporter qu'un hermès, et non une colonnette. Donc, *si la base inscrite s'adaptait vraiment à celle de la Vénus*, la seule restauration admissible est celle de Tarral : la Vénus debout, à côté d'un hermès, avec le bras gauche relevé et non appuyé.

Mais, si l'on admet que la base inscrite, avec signature d'artiste, était bien celle de la Vénus, il faut placer cette statue après 260 av. J. C. M. Furtwaengler, il est vrai, d'acord avec beaucoup d'archéologues allemands, n'hésite pas à la faire descendre jusqu'aux environs de l'an 100 avant l'ère chrétienne ; mais le style du chef-d'œuvre ne cesse de protester contre cette hypothèse, que le témoignage le plus explicite (et il n'y en a point) ne suffirait guère à nous faire admettre. Or, dans l'espèce, comme nous l'avons montré, c'est trop peu de dire que la Vénus, au cas où la base signée d'Agesandros serait la sienne, devrait être attribuée à une époque bien basse : il faudrait encore se résoudre à accepter l'affreuse restitution de Tarral, contre laquelle le goût de M. Furtwaengler s'est insurgé, puisqu'il lui en a substitué une autre, d'ailleurs impossible à défendre. Donc — et ceci est d'une rigueur presque mathématique — les admirateurs de la Vénus, s'ils veulent être conséquents, doivent *poser en principe* que le fragment de base, avec la signature d'Agesandros et l'hermès, n'a rien de commun avec la statue.

D'après un dessin fait au Louvre avant la perte ou la destruction de ce fragment, on voit que la ligne de brisure, sur la gauche, s'ajustait par à peu près à la ligne suivant laquelle est brisée, à droite, la base de la Vénus. C'est là un simple hasard. S'il y avait eu correspondance exacte entre les deux surfaces brisées, on les aurait rejointes et l'inscription ne se serait pas égarée. Il n'y avait certainement qu'un *à peu près*. L'hermès et la base signée sont les fragments d'un groupe quelconque ; la Vénus est une figure isolée.

On savait déjà que l'on avait découvert, avec la Vénus, des morceaux de sculpture appartenant à d'autres statues et à des époques diverses. C'est pourquoi j'avais émis l'opinion, en 1890 (1), que la niche où elle a été retrouvée avait servi de dépôt à un chaufournier. Je maintiens cette opinion, bien que feu Edmond Le Blant, dans l'intervalle, ait soutenu que la Vénus avait été cachée par quelque païen, ami du beau, au moment du triomphe du christianisme et de la fureur iconoclaste qu'il déchaîna (2). S'il en était ainsi, on aurait trouvé la Vénus seule ou avec d'autres statues *complètes*, comme les hermès qui lui tenaient compagnie ; on ne l'aurait pas exhumée avec un troisième bras (de dimensions trop grandes pour la statue), un pied, des inscriptions, etc. (3).

(1) Voir aussi un article sur le même sujet dans *The Nation*, 1897, p. 222, réimprimé dans la *Revue archéologique*, 1897, II, p. 298, avec quelques changements.

(2) « Je fis dresser la statue », écrit Voutier dans sa brochure. Il a sans doute fait dresser aussi les hermès.

(1) *Gazette des Beaux-Arts*, 1890, I, pages 376-394.

(2) E. Le Blant, *Mélanges de Rome*, t. X, page 389.

(3) Voir le témoignage de Dumont d'Urville, *Chronique des Arts*, 1897, p. 25.

De ces inscriptions, celle que Voutier a lue sur le bloc qu'il donne pour base à l'hermès barbu prend une importance singulière à la lumière des observations que j'ai faites en 1887 et que je puis compléter aujourd'hui.

L'inscription se lit : *Théodoridas Daistratou*, c'est-à-dire « Théodoridas fils de Daistratos. » Comme elle est perdue, et que le dessin de Voutier est très sommaire, on ne peut en estimer la date par l'étude de la forme des lettres; mais il se trouve que ce Théodoridas est connu d'ailleurs. C'est lui qui a dédié à Poseidon, vers 370 avant J.-C., la statue d'homme — sans doute son propre portrait — que nous reproduisons ici d'après un dessin fait, par M. Gilliéron, au Musée national d'Athènes.



La base de la statue a été découverte anciennement, transportée au vieux port et publiée en 1877; la statue a été exhumée la même année, au lieu dit *Klima*.

M. Cavvadias et tous les archéologues qui l'ont vue debout sur son piédestal, affirment, sans aucune réserve, que la base appartient bien à la statue (1). L'inscription gravée sur cette base se traduit ainsi : « Théodoridas, fils de Daistratos, à Poseidon. »

Or, la statue de Théodoridas faisait partie d'un ensemble. En même temps qu'elle, on a découvert une statue colossale de Poseidon, haute de plus de 2 mètres, qui est aujourd'hui au Musée d'Athènes (2). Il est assez naturel de penser que Théodoridas, ayant consacré le colosse de Poseidon en même temps que d'autres statues (3), ait voulu aussi consacrer au dieu sa propre image comme celle d'un respectueux adorateur. Les dédicaces de ce genre sont fréquentes en Grèce ; les textes littéraires en ont conservé plus d'un exemple.

Cela étant, il est bien probable que la statue de Poseidon doit être contemporaine de la dédicace de Théodoridas, à moins qu'on ne veuille supposer, tout à fait gratuitement, que le Poseidon de Théodoridas ait été remplacé plus tard par quelque autre image du même dieu. Assurément, cela est possible ; mais, en bonne méthode, il faut raisonner d'après les vraisemblances, dès qu'un motif très grave, qui n'existe pas dans l'espèce, ne nous oblige pas à raisonner autrement. Donc, jusqu'à preuve du contraire, j'admettrai que le Poseidon de Milo a été sculpté vers 370 avant J.-C., c'est-à-dire à l'époque où l'école de Phidias, continuée par Alcamène et par Céphisodote le vieux, allait faire place à celles de Scopas et de Praxitèle.

Cette conclusion peut paraître étrange, parce que tous les archéologues, jusqu'à présent, ont placé le Poseidon, d'après le style, vers l'an 150 avant J.-C. Mais les archéologues peuvent s'être trompés sur ce point. M. Furtwaengler ne vient-il pas, tout récemment encore, de signaler à Venise des originaux de la plus belle époque grecque, que l'on s'accordait à considérer comme des œuvres alexandrines ou romaines (1)? Et si, pour un chef-d'œuvre comme la Vénus de Milo, les plus habiles archéologues n'ont pu se mettre d'accord, les uns la plaçant vers 400, les autres vers 150 avant J.-C., n'a t-on pas le droit, quand il s'agit d'une œuvre moins parfaite, quoique sans conteste d'une belle allure, d'arguer de la latitude que nous laisse notre connaissance encore rudimentaire des styles grecs ?

Non seulement le Poseidon est, comme la Vénus, de dimensions colossales, mais il présente, avec la Vénus, des analogies incontestables, en particulier dans la disposition et le traitement des draperies. Ces analogies avaient frappé très vivement M. Furtwaengler ; elles ne le gênaient d'ailleurs pas, puisqu'il plaçait Poseidon et Vénus vers 150 avant J.-C. Elles ne nous gênent pas davantage, nous qui croyons les deux statues de plus de deux cents ans antérieures. Il y a donc moyen de s'entendre.

Et la statue de Théodoridas ? Elle est sans tête, ce qui enlève toujours un élément d'appréciation. Avouons franchement qu'à première vue on l'attribuerait volontiers à l'époque romaine, où les figures drapées de la sorte sont très nombreuses. Mais les artistes romains n'ont rien inventé ; leurs types convenus d'hommes drapés, de femmes drapées, sont imités de motifs grecs de la belle époque, en particulier du IVe siècle. Si le travail de la statue de Théodoridas n'est pas très bon, cela n'empêche pas du tout d'attribuer cette figure au IVe siècle ; il y a certes moins de différence, comme qualité, entre le Théodoridas et le Poseidon qu'entre le Poseidon et la Vénus (2). Or, Poseidon et Vénus doivent être contemporains. Et tout fait penser que ces deux figures

(1) Cavvadias, *Glypta*, t. Ier, p. 193, n° 237.

(2) S. Reinach, *Répertoire de la statuaire*, t. II, p. 28; *Gazette des Beaux-Arts*, 1890, I, p. 359. Il n'y ne a pas encore de bonne publication.

(3) Voir *Chronique des Arts*, 1897, p. 43. Il serait bien désirable de publier la note relative aux découvertes de 1877, que Ch. Tissot adressa d'Athènes au ministère des Affaires étrangères. Cette note était accompagnée de dessins. J'en ai vainement demandé communication au dernier directeur des Archives; mais je compte revenir à la charge auprès de son successeur.

(1) Voir *Mémoires de l'Académie de Bavière*, t. XXI (1898).

(2) M. Collignon, qui place le Poseidon au IIe siècle, croit le Théodoridas de la même époque. M. Furtwaengler et M. Collignon trouvent que le Poseidon ressemble à la Vénus. Donc, il n'y a pas trop de témérité à rapprocher de la Vénus notre statue de Théodoridas.

étaient à l'origine, sinon groupées, du moins placées à peu de distance l'une de l'autre. C'est ce qui explique — et je ne vois guère comment l'expliquer autrement — qu'une inscription au nom du même Théodoridas, lié indissolublement au Poseidon de Milo, se soit rencontrée, *teste* Voutier, à côté de la Vénus.

Je suppose qu'il y avait à Milo un sanctuaire de Poseidon, consacré par un riche citoyen du nom de Théodoridas et tout rempli de statues. Le nom de Théodoridas devait être gravé sur d'autres marbres que sur celui qui servait de piédestal à la statue du donateur. Le jour des catastrophes et de la barbarie venu, quelques ex-voto de Théodoridas restèrent en place; la Vénus, avec d'autres fragments de même provenance, fut transportée par un chaufournier en lieu sûr. L'inscription au nom de Théodoridas que l'on a exhumée avec elle semble déclarer bien hautement, à notre avis, qu'elle vient du même endroit que le Poseidon.

La Vénus! Que de fois déjà cette désignation d'Aphrodite a été révoquée en doute! On a songé à une Victoire, à une nymphe de l'île, à une Muse, que sais-je encore? Après tout, il faut bien avouer que la désignation traditionnelle ne repose sur rien de bien solide. La déesse, dit-on, avait les oreilles percées pour recevoir des pendants. Cela suffit-il, en archéologie, pour affirmer qu'une déesse s'appelle Vénus? Les pendants d'oreille sont-ils des attribut divins?

Il semble donc que, tout en maintenant, jusqu'à nouvel ordre, la désignation traditionnelle, on soit libre d'en chercher et même d'en proposer une autre. Or, voici, pour terminer cette causerie, une hypothèse nouvelle; je la donne comme une hypothèse, car je ne suis pas du tout convaincu qu'elle soit justifiée; mais j'aime autant, après l'avoir ruminée pendant plus d'un an, m'en délivrer en la soumettant à nos lecteurs.

Philochore, historien grec qui écrivait vers l'an 300 avant J.-C., nous apprend qu'il existait, dans l'île de Ténos, deux statues de Poseidon et d'Amphitrite, hautes de neuf coudées, qui étaient l'œuvre du sculpteur athénien Télésias. Par Strabon, nous savons que le temple et le bois sacré de Poseidon, à Ténos, étaient situés en dehors de la ville; Tacite aussi parle du culte de Poseidon à Ténos. Je rappelle ces deux textes pour qu'on ne soit pas tenté de remplacer, dans le passage de Philochore, le nom de *Ténos* par celui de *Mélos*.

Télésias est, d'ailleurs, complètement inconnu. Mais, comme Philochore écrivait vers 300, on peut supposer que Télésias a vécu au IVe siècle avant J.-C. A cette époque et, *a fortiori*, au Ve siècle, il ne peut guère être question d'une Amphitrite *groupée* avec un Poseidon; mais on peut parfaitement admettre la juxtaposition dans un temple, ou en plein air, de deux statues de ces divinités de la mer.

Les statues de Ténos avaient neuf coudées de haut, ce qui fait exactement 4 mètres, presque le double de Poseidon, haut de 2m,45 (cinq coudées et demie) (1). La Vénus de Milo a 2m,038 de haut (quatre coudées et demie). Il n'y a donc aucune relation directe à établir entre ces statues.

Mais s'il existait à Ténos, au IVe siècle, un sanctuaire de Poseidon avec des statues de ce dieu et d'Amphitrite, pourquoi l'île voisine de Mélos n'aurait-elle pas possédé, à la même époque, deux statues d'Amphitrite et de Poseidon ornant quelque sanctuaire du dieu marin?



Dans l'hypothèse où la Vénus de Milo serait une Amphitrite, on s'expliquerait enfin la direction singulière de son regard. Brunn a très justement fait remarquer que les divinités marines regardent au loin, comme si elles voulaient sonder l'horizon. Or, cette particularité de la Vénus de Milo est précisément de celles qui ont le plus embarrassé les auteurs de restitutions; c'est la grande objection à la restauration de Millingen, qui la concevait comme se mirant dans un bouclier.

Le Poseidon de Milo retient sa draperie de la main gauche et, de la main droite élevée, il tient un sceptre. Si la Vénus de Milo est une Amphitrite, et si elle a fait pendant au Poseidon, force est d'admettre qu'elle retenait sa draperie de la main droite (1) et qu'elle tenait un sceptre de sa main gauche levée.

Aux artistes à voir si cette restitution est acceptable. Puisse-t-elle, du moins, ne pas scandaliser les archéologues!

SALOMON REINACH.

(1) M. Cavvadias donne ce chiffre de 2m,45; M. de Sybel donne 2m,57; M. Collignon, 2m,17. Il faudrait se mettre d'accord.

(1) Elle pouvait porter la main vers sa draperie sans la retenir *stricto sensu*.

REVUE DES REVUES

B **Art et Décoration** (juin). — Suite des études sur les Salons : *Les Bijoux*, par M. Henri Vever (16 grav. et 1 planche hors texte en couleurs d'après un vase et un pendant de cou de M. Lalique); — *La Sculpture décorative*, par M. Paul Leprieur (11 grav.); — *Les Arts du feu*, par M. Émile Molinier (17 grav.).

)-(**Le Petit Temps** (3 et 7 juillet). — Le vicomte d'Agiout a publié dans ces numéros deux intéressants articles sur *Les Fraudes archéologiques* dont sont l'objet les objets d'or et de bronze, en indiquant les moyens de se mettre en garde contre ces supercheries. La série sera continuée.

** **Mercure de France** (Mai). — M. H. Davray a publié dans ce numéro une notice très détaillée et très intéressante sur le dessinateur anglais Aubrey Beardsley, mort récemment.

(Juillet). — Bonne étude de M. André Fontainas sur *Claude Monet*.

** A propos du nouveau Goya entré au Louvre, notice de M. Virgile Josz sur ce portrait et sur l'artiste.

|| **Revue Blanche** (1er juillet). — Comme conclusion à ses excellentes études, récemment analysées par nous, sur le néo-impressionnisme, M. Paul Signac apporte, en faveur du système de la division des couleurs employé par les néo-impressionnistes, les témoignages des écrivains et des artistes — Charles Blanc, Delacroix, Ruskin, O. N. Rood — qui l'ont préconisé, et pour répondre aux objections faites à ce système, rappelle l'opposition acharnée dont tous les novateurs ont été l'objet — tel Delacroix, tel Corot, invoqué néanmoins, plus tard, contre Claude Monet — par suite, semble-t-il, d'une répugnance instinctive de l'œil de la foule pour la couleur franche et harmonieuse.

R **Pan** (1897, 4e fascicule). — Dans la partie du texte consacrée aux beaux-arts :

R *Architecture réaliste :* sous ce titre, M. A. Lichtwark préconise chaudement l'abandon définitif, en architecture, des éternelles formules gothiques ou Renaissance indifféremment appliquées aux monuments les plus divers, et l'adoption d'un style architectural parfaitement en apport avec la destination de l'édifice, et dont une récente construction de Berlin, le « bazar Wertheim », de l'architecte Alfred Messel, peut servir d'exemple.

R M. W. von Seidlitz présente aux lecteurs du *Pan* la jeune et si vivante « Société des artistes de Carlsruhe », dont nous avons déjà parlé ici-même (3 reprod. d'après MM. Schœnleber, Laage et le comte Kalckreuth, auquel est dû également une belle lithographie originale, tirée hors texte : *Le Retour*).

R L'école artistique de Francfort est ensuite étudiée par M. H. Weizsæcker dans quelques-uns de ses représentants : le peintre Anton Bürger, qui s'est appliqué et a réussi à exprimer le caractère particulier des paysages et des scènes de la vie rurale en ce pays, ainsi qu'en témoignent trois gravures reproduites dans cet article ; — puis la petite colonie de peintres de Cronberg, composée de quantité d'élèves de Bürger ou d'artistes partageant les mêmes vues : Jakob Dielmann, Ph. Rumpf, Maurer, Dressler, Victor Müller, Peter Burnitz (2 reprod.) ; — enfin, un artiste qui suit son chemin à part, Peter Becker, le « dernier romantique », qui continue les anciennes traditions locales dans ses paysages, notamment dans ses albums de lithographies, déjà anciens, consacrés aux sites du Rhin, de la Saar et de Francfort (de lui, hors texte, une vue de la petite ville de Kiedrich).

R La fin de cette livraison, consacrée aux poètes et aux artistes des Pays-Bas et des Flandres (poésies de Mæterlinck, avec portrait hors texte en lithographie, par M. H. Petitjean, et un portrait de Constantin Meunier, d'après un dessin de M. Max Liebermann) renferme un intéressant article de M. H. van de Velde sur *La conception et l'exécution du meuble moderne*, avec des dessins de l'auteur.

R A mentionner encore, dans ce numéro, d'une exécution artistique digne de ses aînés, des lithographies ou eaux-fortes originales de MM. L. von Hofmann, Kœpping, une affiche de M. Orlik pour les *Tisserands* de Hauptmann, et une couverture de livre de Mme Th. Onasch.

* **L'Arte** (fasc. III-V). — *Un capitolo di storia del vestiario.* Les trois présentes études de M. G. Wilpert sont le résumé ingénieusement illustré de conférences faites à Rome sur le vêtement viril aux époques qui suivent le règne de Constantin. Elles visent, d'après les diptyques et autres monuments des IVe, Ve et VIe siècles, la tenue consulaire de grand gala, le *pallium* civil de la fin du IVe siècle et le *pallium* ecclésiastique.

* *Castel del Monte*, le château-fort octogone si caractéristique de la province de Bari, était, hier encore, une sorte d'énigme architectonique ; mais notre compatriote et savant collaborateur, M. Émile Bertaux, vient d'élucider le problème, au cours de ses recherches sur les architectes français de Frédéric II : c'est l'œuvre d'un de ces constructeurs aux gages de l'empereur souabe qui, dans la seconde moitié du XIIe et au commencement du XIIIe siècle, transportèrent dans les Pouilles et dans maintes provinces de l'Italie méridionale l'art de bâtir de notre pays, et cet ingénieur eut nom Philippe Chinard. M. E. Rocchi accepte de mauvaise grâce les conclusions de M. Bertaux ; tant il est vrai que, sur la terre de la Renaissance, *gothique* est encore obscurément synonyme de *barbare !*

* *Lorenzo Lotto a Treviso.* M. G. Biscaro essaye de jeter quelque lumière sur le séjour que Lotto fit à Trévise dans les dix premières années du XVIe siècle, sur ses rapports avec Barbari et sur ses peintures murales et autres, datant de cette période. Les archives notariées de Trévise permettent quelques approximations.

* *Il Pontificale di Antonio da Monza.* Il s'agit d'un magnifique manuscrit de la bibliothèque du Vatican, dont M. A. Venturi attribue les miniatures hors de pair au frate Antonio de Monza, alors qu'on les croyait de l'enlumineur Gherardo. A ce propos et en comparant ces miniatures avec celles du livre d'heures de Bonne Sforza (British Museum) et de la *Sforziade* (ibid.), M. V. insiste sur la caducité du système qui faisait attribuer aux plus célèbres peintres les plus belles enluminures, alors que la différence de métier est si grande.

* *La mostra eucaristica a Venezia* (1897). Notre collaborateur, M. E. Jacobsen, donne ici l'énumération des plus belles pièces d'orfèvrerie religieuses réunies l'an dernier à Venise. Les trésors d'église de la Vénétie sont riches en objets de grande richesse qui, portassent-ils la marque byzantine ou gothique, n'en ont pas moins une commune apparence vénitienne, un « senso di venezianità ».

* *Arte contemporanea.* Trois œuvres de M. D. Morelli.

BIBLIOGRAPHIE

Rethel, von Max Schmid (XXXIIe vol. de la collection des *Künstler-Monographien*). Leipzig, Velhagen und Klasing, 1898. In-8°, 122 pages avec 125 gravures.

Avec Moritz von Schwind, Alfred Rethel est celui qui marqua le mieux le mouvement romantique dans la peinture allemande d'un carac-

tère vraiment germanique, et à ce titre il méritait de prendre place après lui dans cette utile collection des « Monographies d'artistes » qui nous a fourni dernièrement l'occasion d'étudier le peintre de *Rübezahl* et de *La Fée Mélusine*. Celui-ci incarne le côté rêveur, imaginatif et poétique de l'âme allemande; l'autre en sut rendre plutôt les qualités rudes et fortes; l'un laissa son esprit se jouer dans le royaume de l'imagination et de la légende, parmi les chevaliers et les fées; l'autre s'attacha à la représentation des grands faits historiques, tenta de ressusciter les héros d'autrefois.

Né en 1826 à Diepenbend, près Aix-la-Chapelle, d'un père qui avait occupé un haut emploi dans l'administration préfectorale des départements du Rhin créés par Napoléon Ier, Alfred Rethel, après avoir reçu chez lui des leçons d'un vieux peintre flamand élève de David, Bastiné, entra, en 1829 à l'Académie de Düsseldorf et en fut un brillant élève. Il devait être le meilleur, le plus vigoureux représentant de cette école, adonnée avant tout à la peinture d'histoire. Ses dessins, esquisses, tableaux, disséminés dans différents musées ou édifices d'Allemagne, sont innombrables. Mais une œuvre entre toutes lui a mérité d'être sacré par les historiens d'art allemands le plus grand décorateur monumental de son pays : les fresques qu'il exécuta, à partir de 1840, à la salle Impériale de l'hôtel de ville d'Aix-la-Chapelle et où il a retracé les principaux événements de la vie de Charlemagne. Ce sont là vraiment des pages de haut style, dignes du grand empereur, sobres, claires et, pour quatre d'entre elles — car les autres furent achevées par le peintre Kehren, — d'un coloris un peu sévère bien en rapport avec son dessin viril et ces sujets grandioses.

Après cette œuvre maîtresse, il faut citer deux suites de dessins qui, elles aussi, témoigneront dignement pour lui devant la postérité : *La Traversée des Alpes par Annibal*, de même allure rude et mâle, et, en 1848, reprenant un thème philosophique cher aux vieux artistes allemands, une *Danse des Morts*, inspirée par les événements d'alors, empreinte d'une grandeur tour à tour tragique ou sereine. Hélas! Rethel ne devait pas connaître la fin paisible comme « le soir d'un beau jour » qu'il a accordée, à la dernière étape de ce cycle, au vieux sonneur mourant dans sa tour devant la fenêtre ouverte sur un radieux panorama illuminé des dernières lueurs du soleil couchant : peu de temps après son mariage, brusquement, au commencement de 1852, une maladie nerveuse vint troubler son esprit et le plonger de plus en plus dans les ténèbres jusqu'à ce qu'enfin son tour son corps mourût, le 1er décembre 1859.

Cette courte existence, cette belle carrière si brutalement interrompue, on les trouvera décrites minutieusement dans le livre chaleureux consacré par M. Schmid à la mémoire de l'artiste, sur lequel jusqu'alors n'existait qu'une simple brochure; il y a utilisé quantité de lettres et de dessins jusqu'alors inédits de Rethel, qui donnent à son travail un intérêt tout particulier, et les nombreuses reproductions d'œuvres de tout genre dont il est illustré contribueront encore au succès qu'il mérite.

A. M.

NOS QUESTIONS ET RÉPONSES

Question 5 :

Connaît-on quelque portrait d'Anne de Lorraine, décédée en 1560, épouse du prince René de Châlon (mort en 1544), et d'Élisabeth de Nassau, épouse de Henri de La Tour, duc de Bouillon, prince de Sedan, mère du maréchal de Turenne?

Cette question intéresse les organisateurs de l'exposition de portraits et objets relatifs à la maison d'Orange-Nassan qui aura lieu à Amsterdam à l'occasion de l'avènement de la reine Wilhelmine.

Question 6 :

Existe-il des portraits exécutés d'après nature de Pic de la Mirandole?

Question 7 :

Où se trouvent (en dehors du Théseion d'Athènes et du Trésor des Athéniens à Delphes) des représentations antiques peintes ou sculptées de Thésée domptant le taureau de Marathon?

Question 8 :

Il existe à Bakou un minaret persan de forme semblable à celle du fût de la colonne dorique grecque. Connaît-on quelque édifice analogue? Sait-on d'où pourrait provenir cette singulière ressemblance?

Question 9 :

Les fouilles récentes de Délos ont fait reconnaître que la partie du théâtre réservée au public avait une forme ovoïde, plus semblable à celle des salles de théâtre modernes qu'à celle ordinaire des théâtres antiques. (Voir : *Bulletin de correspondance hellénique*; *Revue des études grecques : Archæologia*). Connaît-on d'autres exemples d'un pareil plan de théâtre antique?

NÉCROLOGIE

On annonce la mort, à Marlotte, du peintre paysagiste **Allongé**.

Né à Paris en 1833, il avait passé par l'atelier de Léon Cogniet avant d'entrer à l'École des Beaux-Arts. Dégoûté de la peinture d'histoire, par son insuccès au concours du prix de Rome, il s'adonna, une fois sorti de l'École, au paysage, et ce fut lui, le premier, avec Camille Bernier, qui découvrit, en peut le dire, la Bretagne. La plupart des tableaux qu'il a peints dans la moitié de sa carrière, entre 1855 et 1875, empruntent à cette province leurs motifs, et il n'a certainement pas peu contribué, sans le savoir, au mouvement qui porte, tous les étés, vers les Côtes-du-Nord, le Morbihan ou le Finistère, un grand nombre de jeunes artistes.

Ce n'est pourtant pas la peinture qui devait conduire Allongé à la notoriété : les qualités de dessin par lesquelles il se distingua devaient

trouver dans le fusain un mode d'expression mieux fait pour les mettre en vue. En présence du succès que lui valurent, dès 1865, les études de nature qu'il exécutait de la sorte et qu'il exposait régulièrement aux Salons, Allongé, sans renoncer à l'huile, consacra le meilleur de son temps au fusain. Il ouvrit un atelier où il professa et mit grandement à la mode ce petit art spécial.

Allongé se livrait aussi à l'aquarelle.

Il exposait à la Société des Artistes français, qui l'avait récompensé plusieurs fois.

—

M. **Auguste Loustauneau**, artiste peintre, chevalier de la Légion d'honneur, est décédé à Versailles.

—

M. **Alexis Falize** père, l'un des fondateurs de la célèbre maison d'orfèvrerie Bapst et Falize, est mort le 21 juin à Moret, dix mois après la mort de son fils, l'orfèvre Lucien Falize. Le défunt, né à Liége et orphelin de bonne heure, vint s'établir à Paris et s'adonna à la bijouterie d'art, où son fils devait s'illustrer après lui. En 1864, il fonda la Chambre syndicale de la bijouterie, puis l'École de dessin professionnel. Il était âgé de quatre-vingt-sept ans.

—

On annonce de Madrid la mort du peintre paysagiste **Carlos de Haës**, Belge d'origine, mais naturalisé espagnol depuis de longues années.

Il était membre de l'Académie de San Fernando et inspecteur des cours de peinture de cette académie ; il était chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur.

MOUVEMENT DES ARTS

—

Succession de M. Segond

Vente faite à l'hôtel Drouot, salles 9 et 10, le 18 juin, par Me F. Albinet, commissaire-priseur, et M. H. Haro, expert.

1. Rosa Bonheur. Le Pâturage, toile : 15.900. — 2. Corot. La Cueillette, toile : 53.000. — 3. Rousseau (Théodore). La Mare, bois : 101.100. — 4. Ziem. Venise, toile : 20.000.

—

Collection Michel Tyszkiewicz

Vente faite à l'hôtel Drouot, les 8, 9 et 10 juin, par Mes Paul Chevallier et Ternisien, commissaires-priseurs ; MM. Rollin et Feuardent, experts.

ANTIQUITÉS

Poterie. — 10. Grand reposoir d'amphore, couvert de peinture d'ancien style ; trouvé à Thèbes : 640. — 14. Amphore grecque portant la signature de Polygnotos. Sujet : Hercule, le Centaure Nessus, le roi Dexamenus et sa fille Déjanire : 2.600. — 15. Lécythe blanc, trouvé à Erétrie : 500. — 19. Grand cratère représentant une course aux flambeaux. Signature d'artiste : Nicias, fils d'Hermoclès, du dème d'Anaphlystos ; 1.000. — 20. Grande hydrie à peinture polychrome. Sujet : Scène tirée des mystères d'Eleusis : 20.500. — 21. Canthare à vernis noir portant l'inscription : *afrodite* (propriété de Vénus) : 650. — 22. Grande amphore de fabrique tarentine. Sujets : l'Apothéose d'Hercule, deux scènes bachiques et un combat de Grecs et d'Amazones : 1.550. — 32. Amphore tarentine, ornée de feuilles d'acanthe en ronde bosse et d'un bas-relief représentant cinq petits Amours. Couvercle surmonté d'une tige droite : 1.600.

Verrerie. — 58. Aiguière d'ancien style, en verre améthyste : 500. — 59. Grand balsamaire en pâte vert de mer, incrustée de rubans ondulés en or, en bleu et en blanc : 360. — 60. Même forme, la panse ornée de marbrures polychromes : bleu, blanc, vert turquoise et or : 300. — 63. Pyxis en verre bleu avec son couvercle même décor : 575.

64. Verre à boire cylindrique, portant en grec une inscription en relief (remporte la victoire) ; 315. — 66. Grand gobelet en verre améthyste, façonné en massue d'Hercule : 450. — 70. Petite table montée sur trois pieds, trouvée à Boscoreale : 410.

101. Verre chrétien à fond d'or. Sujet : l'agneau pascal. Légende circulaire : *Conilia cailectina pie zhecec :* 705. — 102. Verre chrétien à fond d'or. Sujet : bustes à mi-corps d'un jeune romain et de sa femme. Entre eux le Christ. Légende : *Dulcis anima vivas :* 1.030. — 103. Verre chrétien à fond d'or. Sujet : Gladiateur armé d'un trident : *Stratonicale* (sic) *bene vicisti vade in avretia* (m.) : 1.380. — 104. Verre chrétien à fond d'or. Légende : *Anatoli Gaudeas* : 360. — 105. Verre chrétien à fond d'or. Légende : *Omobone :* 360. — 108. Verre de la Renaissance : 330.

Bronzes. — 110. Figurine de femme dans l'attitude des canéphores grecques ; inscription chaldéenne au nom de Dungi, roi d'Ur, roi de Sumer et d'Accad : 750. — 111. Taureau debout, applique de style perse : 210. — 112. Protome d'un taureau couché, décor de siège : 400. — 119. Grande tête étrusque en fonte pleine : 1.810. — 120. Junon étrusque : 330. — 121. Adolescent étrusque : 6.600. — 122. Groupe étrusque : guerrier debout à côté d'une femme voilée : 1.250. — 123. Discobole étrusque d'ancien style : 1.250. — 124. Satyre d'ancien style étrusque, avec jambes de cheval : 1.100. — 127. Gobelet étrusque, à patine vert pâle : 600.

130. Miroir étrusque, Hercule, Minerve, Eris, Thetis : 1.220. — 131. Miroir latin, jeune homme et jeune fille jouant des duodecim scripta, inscriptions en vieux latin : 420. — 132. Ciste représentant une scène de cuisine, inscription vieux latin : 510. — 133. Statuette d'Apollon, d'un style extrêmement ancien, trouvée à Thèbes, inscription en deux hexamètres : 5.200. — 134. Déesse d'ancien style grec, trouvée avec le numéro précédent : 350. — 135. Jupiter d'ancien style, portant une signature d'artiste : Hybrisstas (m') a fait : 2.600. — 139. Diane grecque, d'ancien style, VIe siècle, inscription grecque : 20.000. — 140. Buste d'une déesse d'ancien style : 615. — 141. Petit taureau votif trouvé dans les fouilles du Cabirion de Thèbes : 600. — 142. Autre de même provenance : 750. — 145. Masque d'une déesse grecque d'ancien style : 1.850. — 146. Masque de Silène : 880.

148. Tête casquée de Mars : 3.900. — 149. Vénus ôtant sa sandale : 14.000. — 150 Bacchus adolescent au repos : 5.000. — 151 Statuette de Minerve, trouvée en Étolie : 385. — 153. Grande situle en forme de tête de lutteur syrien : 2.8[illegible]0. — 155. Aigle perché sur une tête de bouc : 680. — 155. Manche de couteau. — 161. Disque portant une légende archaïque grecque : Exoida(s) m'a consacré aux fils du grand *Zeus*, (moi, ce disque) de bronze, à l'aide duquel il a vaincu les vaillants Céphalléniens : 1.550. — 162. Inscription grecque d'Argos : la loi relative au trésor de Minerve : 4.000.

Bijoux or. — 169. Pendeloque égyptienne, représentant le dieu Noum accroupi : 5.900. — 170. L'oiseau akem en or estampé et incrusté de pierres précieuses : 1.850. — 171. L'oiseau akem semblable au numéro précédent : 1.820. — 172. Bague égyptienne en or : 680. — 175. Grand diadème grec en or émaillé : 6.100. — 176. Collier grec, de très ancien style, acheté à Macri (de Lycie) : 1.850. — 177 à 179. Parure étrusque en or et en grenats, trouvée en Sardaigne : 3.800.

180. Collier en or massif, formé de 51 pendeloques ; trouvé en 1891, près de Segni ou d'Anagni : 900. — 182. Collier grec en or, les fermoirs s'amortissant par des têtes de lion, de beau style, trouvé en Sicile : 900. 183. Paire de boucles d'oreilles, réunies par une chaînette en or tressé. Égypte : 3.800. — 189. Épingle en or, portant une inscription en lettres granulées : 950. — 192. Boucle de ceinturon en or massif, trouvée en Hongrie : 1.620. — 193. Bague d'or, de style mycénien : 1.390. — 194. Petit scarabée en cornaline brûlée, serti dans une bague d'or : 750. — 197. Bague grecque en or massif. Mercure liant les cordonnets de sa sandale : 4.100.

202. Cassolette en forme de tête de lion : 1380.

Argenterie. — 219. Figurine de femme, en fonte pleine, de très ancien style chaldéen : 1.250. — 220. Patère phénicienne, en argent, trouvée près de Salerne : 7.200. — 222. Poisson en bronze incrusté d'argent : 55. — 223. Le chacal d'Anubis avec une inscription grecque sur la base : 1.200. — 226-229. Quatre pièces d'argenterie, trouvée à Torre del Greco : 1.590. — 230. Bouquetin ailé ; anse d'amphore, de travail sassanide, en argent plaqué d'or : 29.500.

251 à 303. 75 pièces, gemmes, cylindres, sceaux, camées et initiales : 106.000.

Marbres, etc. — 306. Magnifique statuette égyptienne en basalte noir : 21.500. — 308. Tête de femme d'ancien style grec : 6.500. — 309. Vase égyptien en albâtre, transformé en urne cinéraire grecque : 850. — 310. Bas-relief étrusque en calcaire : 1.250. — 311. Urne cinéraire romaine : 1.250.

Total de la vente : 358.866 francs.

—

Collection Charles Schefer

Vente faite à l'hôtel Drouot, salle 6, les 8, 9, 10 et 11 juin, par Me Tual et M. Mannheim.

Total : 125.822 francs.

Faïences de Perse. — 1. Coupe, fleurs émaillées bleu et vert ; lambrequin imbriqué à l'intérieur : 2.275. — 2. Bouteille à pans, fleurs en blanc sur fond jaunâtre ; garniture de col en métal : 550. — 3. Deux carreaux en forme d'étoile à huit rais, fleurs réservées en blanc sur fond à reflets métalliques rouge cuivreux ; inscriptions en bordure : 690. — 6. Plaque de revêtement, à reliefs et à décor en bleu et en rouge cuivreux à reflets : 510. — 9. Frise de carreaux, décor de trois compartiments de fleurs en blanc, bleu et manganèse : 510.

10. Tableau de douze carreaux ou plaques de revêtement, fleurs arabesques et rosaces : 310. — 11. Tableau de neuf carreaux ou plaques de revêtement, vase de fleurs et ornements en couleurs : 450. — 12. Plaque de neuf carreaux : 340. — 13. Petite plaque de revêtement ; inscription en bleu, en relief, fond de fleurs : 205. — 14. Deux plaques de revêtement, inscriptions arabes, en relief, sur fond bleu à rinceaux blancs. Traces de dorure : 250 et 155.

16. Carreau, en étoile, fleurs bleu, vert et rouge cuivreux à reflets métalliques, bordure d'inscriptions : 310. — 17. Plaque de quatre carreaux en incrustation de faïence, fleurs : 220. — 22. Coupe à reflets métalliques jaune cuivreux ; sujet de chasse et fleurs : 380.

Faïences de Damas et de Kutaia. — 37. Bouteille piriforme, palmettes bleu turquoise et palmettes réservées en blanc sur fond bleu : 2.250. — 38. Coupe ronde, sur piédouche bas, décor bleu de fleurs et grappes de raisin : 250. — 39. Coupe et broc, fleurs émaillées vert : 905. — 40. Broc, fleurettes en blanc sur fond bleu : 350. — 42. Broc, palmettes en blanc et vert sur fond bleu : 360. — 43. Plat creux : jacinthes, œillets et tulipes : 1.120. — 44. Plat creux, à bords lobés, au centre grappes de raisin et imbrications, et feuilles au marli : 390.

47. Plaque de trois carreaux, inscription au nom d'un maître faïencier de la ville de Kachan datée 1047 de l'Hégire (1637). Fleurs en blanc sur fond bleu : 260. — 48. Deux plaques, fleurs et palmettes sur fond bleu : 720. — 51. Deux carreaux, perroquet perché sur des branchages fleuris, en émaux blancs, verts et manganèse sur fond bleu : 630.

Faïences de Rhodes. — 55. Plat creux, tulipes et autres fleurs, en émaux de couleurs. Bord festonné : 400. — 56. Plat, décoré en couleurs sur fond bleu-turquoise du hom et grosses fleurs stylisées. Vermiculés et rinceaux au marli : 960. — 64. Plat, pivoines et tulipes, et 65. Plat, tulipes et œillets en émaux de couleurs : 550. — 70. Plat, pivoines, tulipes et œillets, et 71. Plat, branches d'œillet : 485. — 72. Plat, pivoines et tulipes, et 73. Plat, pivoines et jacinthes en émaux polychromes : 350. — 75. Plat creux, fleur au centre, pivoines et jacinthes. Marli à vermiculés en manganèse : 330. — 76. Plat creux, vases fleuris d'œillets, et deux branches de jacinthes ; vermiculés au marli : 430. — 77. Plat creux, à bords lobés, gerbe d'œillets et pivoines ; vermiculés au marli : 330.

85. Plat, œillets et tulipes ; vermiculés au marli : 440. — 87. Bouteille piriforme, décor polychrome de palmettes et de fleurs. Monture cuivre : 860. — 88. Broc, décor polychrome de fleurs : 630. — 92. Broc, fleurs en couleurs sur fond bleu : 640. — 93. Broc, imbrications polychromes : 1.120. — 94. Frise de quatre carreaux, fleurs et

feuillages en couleurs sur fond bleu : 400. — 95. Deux plaques en hauteur, le nom au milieu de pampres, en couleurs : 350.

Bronzes de l'Égypte. — 96. Flambeau en bronze damasquiné d'argent à base et douille octogones; plateau à bords festonnés ; oiseaux affrontés, fleurettes, entrelacs et petits médaillons. Égypte ou Syrie, XVI^e^ siècle : 5.750. — 97. Lampe en cuivre ajouré, gravé et damasquiné d'argent. Inscriptions arabes. Damas, fin du XIII^e^ siècle : 6.000. — 98. Lampe en cuivre jaune, en tronc de pyramide à quatre faces ; bordures d'inscriptions dans des rinceaux à jour ; au centre, armoiries. Égypte, XIII^e^ siècle : 450. — 99. Lampe en cuivre découpé, en tronc de pyramide à six faces ; inscription. Égypte XIV^e^ siècle : 320. — 100. Grande lampe persane en cuivre gravé et repoussé à jour, hexagonale, à trois étages, partie supérieure en dôme garnie de dix-sept portes-lumières, et terminée par un croissant. Inscriptions arabes. Égypte, fin du XV^e^ siècle : 400.

101. Support en bronze damasquiné d'argent. deux troncs de cône. Inscriptions et armoiries. Égypte ou Syrie, XIV^e^ siècle : 370.

Bronzes de la Mésopotamie et de la Perse. — 131. Écritoire en cuivre damasquiné : personnages et entrelacs. Travail de Mossoul de la belle époque, datée 1245, faite par Aboul Qasim, fils de Saïd : 1.200. — 132. Coupe ronde et basse, à trois poids en bronze damasquiné : animaux et rinceaux avec inscriptions. Mossoul, XII^e^ siècle : 1.540. — 135. Boîte cylindrique en bronze damasquiné d'argent, inscriptions et sphinx affrontés. Mossoul, XIII^e^ siècle : 470. — 136. Paire de flambeaux en cuivre damasquiné d'argent : personnages, rosaces, fleurettes et inscriptions stylisées. Mésopotamie : 1.300. — 137. Chandelier en bronze gravé et damasquiné : rinceaux et inscriptions. Mossoul, XIV^e^ siècle : 1.600.

Objets divers orientaux. — 167. Lampe de mosquée en verre incolore, décor émaillé, médaillons armoriés et inscriptions au nom de l'émir Saif-ed-dîn-Sargitmich, chambellan du sultan Mohamed-ibn-Qalaoun, XIV^e^ siècle : 4.000.

Bronzes de la Chine et du Japon. — 410. Théière sphérique, incrustée d'argent et d'or; zones de grecques en relief. Travail ancien : 1.360. — 414. Porte-fleurs, deux oiseaux chimériques accolés, en bronze partiellement champlevé, émaillé vert et incrusté de cuivre rouge. Ancien travail chinois : 1.100.

—

Vente faite à l'hôtel Drouot, salle 6, le 29 juin, par M^es^ G. Duchesne et André MM. Mannheim et Lasquin.

Suite de quatre magnifiques tapisseries des Gobelins, de la tenture dite des scenes d'Opéra, de Tragédie et de Comédie, exécutées d'après Charles Coypel, en 1763, 1764 et 1765, par Michel Audran.

1° Roxane et Atalide. — 2° Renaud endormi. — 3° Psyché abandonnée par l'Amour. — 4° Athalie interrogeant Joas, ensemble : 163.000 francs.

5 à 7. — Six très belles cantonnières en tapisserie de Beauvais, du temps de Louis XV, présentant, sur fond blanc, deux palmiers enguirlandés de fleurs retenues par des rubans bleus ; es cimes des arbustes sont réunies par des draperies rouges, dont les plis, se mêlant aux branches, viennent retomber jusque sur le tronc, deux : 29.000 ; deux : 29.000 et deux : 23.000 fr.

—

Quatre tapisseries des Gobelins d'une haute valeur artistique, provenant de la succession du marquis de G..., ont été mises en vente le 26 mai à l'hôtel Drouot : *Cérès*, *Bacchus*, *Junon* et *Saturne*, pièces du XVIII^e^ siècle, à fond rose, dont la composition est due à Claude Audran. Ces tapisseries, provenant de la succession du marquis de Gontaut-Biron, ont été adjugées pour la somme de 167.000 francs.

Deux vases Louis XV en porcelaine de Chine montés en bronze doré ont atteint 47.000 francs.

—

Collection Tabourier

Vente de tableaux, aquarelles, gouaches et dessins anciens et modernes, faite à l'Hôtel Drouot, salles 5, 6, 7 et 8, les 20, 21 et 22 juin, par M^e^ Chevallier, MM. Brame père et fils, MM. Durand-Ruel et Mannheim.

Total de la vente : 942.963 francs.

TABLEAUX ANCIENS

École française. — 89. Boucher (François). L'Amour oiseleur : 5.100. — 90. Clouet. Portrait de seigneur : 5.600. — 91. Clouet. Portrait d'homme : 2.800.

Fragonard (Honoré). 92. Le Vœu à l'Amour 18.500. — 93. L'Amour vainqueur : 6.100. — 94. L'Amour folie : 6.100. — 95. Portrait de M^me^ Dubarry : 4.700. — 96. Le Bac : 4.100.

97. Gelée dit le Lorrain (Claude). Site d'Italie au soleil couchant : 6.600. — 98. Greuze (J.-B.). Portrait de jeune femme : 3.100. — 92. Lajoue. Le jet d'eau : 2.000.

Lancret (Nicolas). 100. La Ronde champêtre : 112.000. — 101. Repos de chasse : 6.100.

102. Largillière (Nicolas). Portrait d'homme : 3.500.

Nattier (J.-M.). 104. Portrait du duc de Chaulnes : 4.100. — 105. Tête de femme : 7.500.

106. Pater (J.-B.-J.). L'Arrivée au camp : 28.100. — 107. Pater (J.-B.-J.). Le Campement : 29.000.

Prud'hon (P.). 108. L'Innocence préfère l'amour à la richesse : 5.000. — 109. La Chute des anges rebelles : 1.700. — 110. La Vertu aux prises avec le Vice : 5.000. — 111. Le Christ en croix : 5.000.

113. Watteau (Ant.). La Récréation champêtre : 6.000. — 114. Watteau (Ant.). La Collation : 1.450.

École française. 116. Portrait de jeune femme, époque du XVII^e^ siècle : 290. — 117. Paysage et 118. Paysage : 1.100.

DESSINS ANCIENS

École française

Boucher (François). 119. Vénus et l'Amour : 2.350. — 120. Jeune fille endormie, pastel : 1.050. — 121. Tête de jeune fille, dessin : 3.550. — 122. Femmes à la fontaine, lavis : 400.

124. Chardin. Tête de vieille femme, pastel : 3.700. — Cochin (C.-N.). 125. Portrait d'homme, dessin rond : 515. — 126. Portrait de femme, dessin rond : 800.

127. Eisen (Charles). Deux enfants, en buste, encre Chine : 780. — Lagneau ou Lanneau. 129. Portrait d'homme : 2.725.

131. Loo (Carle van). Portrait de Mme Favart, dessin : 2.000. — 132. Moreau (Louis). Les lavandières, gouache : 300.

134. Nattier (J.-M.). Mlle Baron et sa mère, dessin et sanguine : 2.600. — 135. Nilson. Les Quatre saisons : 1.820.

Prud'hon (P.-P.). 136. L'Amour enchaîné, dessin : 4.000. — 137. Entrevue de l'empereur Napoléon et de l'empereur d'Autriche aux avant-postes, après Austerlitz, dessin : 950. — 138. La Chasteté de Joseph, dessin : 6.155.

Saint-Aubin (Gabriel de). 140. Allégorie, dessin et aqua. : 240. — 141. La Saisie par huissier, plume et sépia : 805.

142. Saint-Aubin (Aug. de). Le duc d'Angoulême, plume : 450. — 143. Vigée-Lebrun (Mme). Portrait de sa fille, pastel ovale : 3.800. — 144. Watteau (Ant.). Trois têtes de femmes, crayon et sanguine (18-16) : 810.

TABLEAUX ANCIENS

Diverses écoles. — 145. Avercamp (Henri-Van). L'hiver en Hollande, rond : 2.000. — 146. Berkheyde (Gerrit). Le Dam à Amsterdam : 2.050. — 147. Berkheyde (Gerrit). Le Dam à La Haye : 3.305. — 148. Blaremberghe (Van). Le Bac : 2.500.

Bellotto (dit Canaletto). 149. Vue de l'Arno à Florence : 9.250. — 150. Vue de Florence : 7.700. — 151. L'Église catholique de la cour, à Dresde : 10.100. — 152. Vue de Dresde, avec les anciens bastions : 6.000.

155. Cuyp (Jacob-Gerritz). Portrait d'un jeune homme et de sa mère : 7.000.

158. Fyt (Jean). Nature morte : 3.950. — 159. Gelder (A. van). Le cadeau récompensé : 9.750.

Goyen (van). 160. L'Abreuvoir : 1.150. — 161. L'auberge : 1.550.

Guardi (F.). 163. La Visite des ruines : 5.000. — 164. La forêt : 1.150.

Holbein (Hans). 167. Portrait du cardinal Fischer, martyrisé pour la foi catholique sous Henri VIII, roi d'Angleterre : 10.300.

(*A suivre.*)

—

Collection de feu M. Delondre

Vente faite à l'Hôtel Drouot, salles 9 et 10, les 27 et 28 mai, par Me Chevallier, et MM. Mannheim et G. Petit.

Tableaux modernes. — 1. Courbet (Gustave). La Source : 1.450. — 2. Diaz. Clairière, daté : 1866 : 18.000. — 3. Diaz. Sous bois, 1859 : 7.000. — 4. Diaz. Les Faufragés, 1862 : 10.800. — 5. Tissot (James). Le départ de l'Enfant prodigue, 1863 (10.220) : 1.450. — 6. Tissot. Le retour de l'Enfant prodigue, 1862 : 2.150.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Province

Douai : 44e Exposition de la Société des Amis des Arts, jusqu'au 31 juillet.

Dunkerque : Exposition d'art décoratif, du 16 juillet au 31 août.

Enghien-les-Bains : 1re Exposition des Beaux Arts, du 10 juillet à fin septembre.

Saint-Germain-en-Laye : Exposition de tableaux, pastels, eaux-fortes en couleurs, affiches, etc., de MM. Ph. Parrot-Lecomte, Georges Godin et Ch. Gauthereau, au Pavillon Henri IV jusqu'au 5 septembre.

Versailles : 45e Exposition de la Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise, jusqu'au 2 octobre.

Vincennes : 7e Exposition annuelle des Beaux-Arts, à la Mairie, jusqu'au 24 juillet.

Étranger

Anvers : Exposition d'œuvres représentant des fleurs, des plantes ou des fruits.

Furnes : 2e Salon des Beaux-Arts, jusqu'à fin septembre.

Namur : Exposition des Beaux-Arts, à partir du 10 juillet.

Spa : 27e Exposition annuelle des Beaux-Arts, jusqu'au 20 septembre.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

CONGRÈS
des Historiens de l'Art à Amsterdam
EN 1898

—

Le Congrès des Historiens de l'art, lors de sa séance, à Budapest, en 1896, a résolu de se réunir de nouveau, à Amsterdam, en 1898.

Les soussignés, membres du comité perpétuel et du comité local, ont l'honneur d'inviter tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art de prendre part aux travaux du Congrès et d'en avertir le plus tôt possible M. le président ou M. le vice-président du comité local à Amsterdam.

Le Congrès sera ouvert le 29 septembre et durera jusqu'au 1er octobre. La cotisation est de 6 fr. 25 et sera versée pendant la séance. Ceux qui désirent faire des conférences ou présenter des communications sont priés d'en faire part au comité local à Amsterdam, au moins avant le 15 août.

Le comité perpétuel : Le Prof. Dr F.-X. Kraus, président ; le Prof.-Dr B. Haendcke, secrétaire ; le Prof.-Dr Schlie, trésorier ; le Prof.-Dr Dietrichson ; le Prof.-Dr Schmarsow ; le Dr Jordan ; M. Gaston Le Breton, directeur du Musée de Rouen ; le Prof.-Dr Lessing

Le comité local, à Amsterdam : MM. B. W. F. van Riemsdyk, président ; le Prof.-Dr Jhr. J. Six, vice-président ; le Dr C. Hofstede de Groot, secrétaire pour l'Allemagne et l'Angleterre ; M. A. Pit, secrétaire pour la France ; M. E. W. Moes, secrétaire pour la Hollande ; M. van Someren Brand ; M. C. G't. Hooft ; M. F. Coenen Jhr. ; M. Bart van Hoven ; M. A. Salm G. Bzar ; M. Jac. Ankersmit ; M. R. W. P. de Vries.

Le gérant : J. ROUAM.

Paris. — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart.

Un mot sur la topographie de Milo

Chronique 1896, p. 295

Parmi les savants qui ont bien voulu s'occuper de mon hypothèse touchant l'association de la Vénus de Milo (Amphitrite) et du Poseidon conservé au musée d'Athènes, quelques-uns m'ont demandé si les emplacements où ces deux statues ont été découvertes étaient assez voisins pour que la communauté d'origine fût admissible.

Il s'agit, en effet, de statues en marbre hautes de plus de deux mètres, fort lourdes, et qui n'ont pu subir, à l'intérieur/dit-il/ que des déplacements peu considérables. /de l'île,

Bien qu'ayant visité Milo en 1880, je n'avais pas de souvenirs assez précis pour répondre à la question qui m'était posée. Je me suis adressé à M. Lallier, vice-consul de France à Milo, qui a bien voulu m'écrire ce qui suit :

« Le lieu dit *Klima* est le nom donné aux jardins qui sont dans le ravin au bord de la mer ; la Vénus a été trouvée sur le flanc de la montagne au-dessus de ces jardins, près du théâtre et à environ 150 mètres sur le bord de la mer. Le Neptune a été trouvé par M. Jean Nostrakis, notaire à Milo, auprès de la tour *Mavro-Tikho*, à peu de distance de l'endroit où fut découverte la Vénus. »

La réponse de M. Lallier est formelle : les deux statues ont été exhumées « à peu de distance » l'une de l'autre.

J'ajoute, puisque l'occasion s'en présente, que mon dernier appel aux Archives du quai d'Orsay n'a pas été mieux accueilli que les précédents. On ne m'a toujours pas communiqué la lettre où Tissot, ministre de France à Athènes, annonçait à son gouvernement la découverte de Poseidon. Il ne s'agit cependant point de secrets d'État ! Mais il paraît que la consigne est formelle : *rien après 1830.*

SALOMON REINACH.



LA STATUE COLOSSALE DE POSEIDON

Clichés publiés dans le Petit Temps du 30 sept., avec un intéressant article de M. Henry Houssaye.

Flasch. Zur Venus von Milo, Jahrbuch d. kais. deutsch. arch. Inst. 1897 Hft. III p. 414 (cf. auch d. Congrès d'Amiens p. 415).

P. 417: Jedenfalls zeigt die Form des von Vautier gezeichneten Marmorstückes daß es [illegible] ist, indem sich einst kein Relief wie auch immer fortsetzte... Daß dies Stück ganz unmöglich Basis der Herme gebildet haben kann, als welche es Vautier zeichnet, ist richtig. Durch die Lesung Amphitrite wird es völlig bestätigt.

P. 418: Die Hermen selbst sind in Marmor u. dürfen wohl in den Hergang der Entstehung der einen Herme, der die hier als gleich early angesehen werden können, so sind jedenfalls später als Theokritos (Meister S. 616)

P. 418-9: Der Torso ist neu aber, wenn man bedenkt, daß der Kunstgeschichte der Tatsachen [illegible] sprechen will, unmöglich in die Zeit um Alexander die Datierung, die gerade allgemein angenommen wird, scheint mir deine Voraussetzung zu Liebe in die Zeit [illegible] Theokritos setzen) der Torso gehört aber seiner Kunst die Technik u. Komposition und Detail im ganzen der Venus nächstens verwandt.

P. 420. Der einzige Akt, der für Rankin hier in Betracht kommt, ist die Theokritos-Datierung. Dann [illegible] und die andre mit [illegible] Entfernung der Entstehung). Klein kann Vautier die Herme [illegible] Kombination [illegible] ist, [illegible] Torso [illegible].

Petit temps, Samedi 16 septembre 1900.

L'enfant à l'oie. — M. Salomon Reinach essaye d'établir que le célèbre groupe du Louvre, dit *L'enfant à l'oie*, ne représente pas, comme on l'a pensé, un simple sujet de genre. Ce groupe est, comme on le sait, la copie d'un bronze dû au sculpteur grec Boéthos.

M. Reinach montre que la lutte de l'enfant avec l'oie est sérieuse et n'offre aucun caractère de gaieté espiègle. Selon lui, il s'agit d'Esculape enfant qui, attaqué par une oie sauvage, la réduit à l'obéissance et en fait son animal familier.

A l'appui de cette hypothèse, il rappelle qu'il y avait des oies guérisseuses dans les temples d'Esculape, qu'une copie du groupe de Boéthos se voyait dans le temple d'Esculape dans l'île de Cos et que Boéthos est précisément cité, dans une inscription grecque, comme l'auteur d'une statue célèbre d'Esculape enfant.

La base de Théodoridas. — M. Héron de Villefosse annonce à l'académie qu'on vient de retrouver au Musée du Louvre une base en marbre ornée d'une inscription grecque qui porte le nom de Théodoridas, fils de Lasistratos, découverte à Milo en même temps que la célèbre Vénus de ce nom.

Ce monument n'était connu que par le croquis d'un officier de marine nommé Voutier présent à la découverte, croquis publié par M. Ravaisson et étudié par M. Salomon Reinach.

A une époque lointaine, cette base avait été malencontreusement accouplée au Louvre avec un monument funéraire de basse époque et les lettres de l'inscription passées au rouge avaient été dénaturées.

Ce qui est particulièrement intéressant, c'est que l'un des Hermès découverts avec la Vénus de Milo entre exactement dans une cavité pratiquée à la partie supérieure de la base.

Les moulages présentés à l'académie par M. Héron de Villefosse le démontre avec évidence.

Il est donc certain que Voutier n'avait pas réuni arbitrairement cette base et cet Hermès comme on l'en a accusé. Les historiens de l'art antique pourront donc utiliser ce document dans leurs études.

M. Salomon Reinach insiste sur l'importance de la découverte annoncée par M. Héron de Villefosse.

Cette découverte permet d'écarter d'une façon définitive, l'opinion de M. Furtwœngler, qui attribue la Vénus de Milo aux environs de l'an 100 avant Jésus-Christ.

M. Reinach pense qu'elle confirme, en revanche, la thèse qu'il soutient depuis plusieurs années, insistant à placer vers 380 avant Jésus-Christ non-seulement la Vénus de Milo, mais le Neptune de Milo, dont on peut voir en ce moment le moulage devant le pavillon hellénique dans la rue des Nations à l'Exposition universelle.

Ce Neptune a été offert par le même Théodoridas qui a consacré la base de l'Hermès retrouvée par M. Héron de Villefosse, laquelle, d'après les caractères de l'inscription, est antérieure à l'an 350 avant Jésus-Christ.

M. Salomon Reinach croit que la Vénus de Milo, — considérée par lui comme une Amphitrite — a été associée autrefois au Neptune, et que ces deux œuvres sont sorties du même atelier.

N° 3. — 1899 BUREAUX : 8, RUE FAVART 21 Janvier

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

On parle d'éventrer toutes les vieilles cités. Après Florence et Bruges menacées, c'est Lucerne et c'est Nuremberg. A Paris, le sort de l'hôtel Lauzun reste toujours en suspens... Mais laissons pour une fois toutes ces tristesses des choses ; parlons cortèges, villes en fête et réjouissances.

Il y a incontestablement un mouvement qui se dessine contre la vulgarité des décors dont on affuble Paris aux jours de grandes frairies. Nos yeux sont encore agacés par la laideur des festons et des astragales étalés lors des fêtes franco-russes et tout à l'heure, en visitant l'exposition des œuvres de Boudin, nous retrouvions, sur la façade du quai Malaquais, ces minables boucliers qui constituent la panoplie officielle adaptable à toutes les solennités. Mais il n'y a pas que le matériel qui soit défectueux : les défilés, les figurations, les cortèges sont tombés, dans ces derniers temps, au niveau de la plus vile puérilité.

On va donc essayer de constituer des « Sociétés artistiques » qui se chargeraient d'organiser les fêtes futures ;

« Et je ne trouve pas cela si ridicule ».

Ne faisons pas de réclames à ces projets embryonnaires, mais notons qu'ils viennent à propos. L'État et la Ville de Paris sont très pauvres en matériel, plus pauvres encore en idées, pauvres à ne pas soutenir la comparaison avec ce qui se fait à Dusseldorf ou à Munich. L'État n'a même pas de sapines à lui pour ses échafaudages, ni de voliges pour ses tribunes, ni d'étoffes pour ses décorations postiches. Rien d'étonnant à ce qu'une nouvelle industrie se forme : celle des entrepreneurs de fêtes, et rien de plus *fin de siècle* que la fondation d'un comité qui proposera au gouvernement, à la municipalité des réjouissances tarifées. Jadis, c'était le peintre du roi qui préparait les belles « entrées » ; ce sera maintenant un syndicat.

NOUVELLES

*** Le conseil des ministres, tenu lundi dernier, s'est occupé de l'installation du musée des Arts décoratifs au pavillon de Marsan. On sait que cette installation a été décidée par une loi de l'année dernière. Les ministres de l'Instruction publique et des Finances ont été chargés de prendre les mesures pour que cette installation ait lieu à bref délai. Une partie des bâtiments du pavillon de Marsan est actuellement employée comme dépôt des archives de la Cour des comptes, et il s'agit d'opérer la translation de ces dernières.

*** L'Exposition de peinture et d'objets d'art français organisée à Saint-Pétersbourg vient d'être inaugurée officiellement. L'empereur, les grands-ducs et les grandes-duchesses ont été reçus et introduits par M. H. Roujon, directeur des Beaux-Arts, délégué spécial du gouvernement français, et par l'ambassadeur de France.

L'exposition ne compte pas moins de huit cents tableaux et objets d'art. Beaucoup de nos peintres les plus réputés ont répondu à l'appel qui leur a été adressé.

*** La Société des Artistes français vient

de constituer son bureau pour l'année 1899. *Président :* J.-P. Laurens, membre de l'Institut. *Vice-présidents :* MM. Loviot et Frémiet, membre de l'Institut. *Secrétaires :* MM. Tony-Robert Fleury; Albert Maignan; Bartholdi; Pascal, membre de l'Institut; Mongin. *Trésorier :* M. Boisseau.

Conseil d'administration : MM. Busson; Dawant; Jules Lefebvre, membre de l'Institut; Cormon, membre de l'Institut; Gabriel Ferrier; de Richemont; Lévy; Saintpierre; Guillemet; Coutan; Étienne Leroux; Georges Lemaire; Carlier; Normand, membre de l'Institut; Moyaux, membre de l'Institut; Lefort; Sirouy. *President du jury de peinture :* M. Jules Lefebvre, membre de l'Institut. *Président du jury de sculpture :* M. Thomas, membre de l'Institut. *President de la section des Arts décoratifs :* M. Boisseau.

*** Parmi les causeries sur la littérature de l'art que la Société des Conférences (3e année) donnera, les mardis à 2 h. 1/2, à la salle Charras (4, rue Charras), nous signalerons les suivantes :

Mardi 28 février, M. André Michel : « L'Art et la Patrie. »

Mardi 7 mars, M. Vincent d'Indy : « De Bach à Beethoven » (Avec exemples au piano).

*** Jeudi dernier a été inaugurée, après la représentation de jour, dans le foyer des artistes de la Comédie Française, la statue de l'acteur Seveste, œuvre du sculpteur Fagel.

*** Les héritiers du baron Ferdinand de Rothschild, récemment décédé à Londres, viennent d'informer les conservateurs du British-Museum qu'en dehors de ses collections d'objets d'art, le baron de Rothschild laissait également à ce musée une partie de sa bibliothèque, une série très intéressante de gravures relatives aux *Corteges funèbres*, et tous ses missels et manuscrits à miniatures. La valeur totale des collections léguées par le donateur au British-Museum est estimée à 7.500.000 fr. Nous reviendrons sur ce don magnifique.

*** On a annoncé qu'une loterie s'organisait en Angleterre dont le gros lot unique était la série des Fragonard de Grasse, achetés l'an dernier par M. Wertheimer et récemment exposés à Londres.

Cette nouvelle est prématurée et nous tiendrons nos lecteurs au courant.

Une Exposition compromise

—

Sous ce titre, M. G. Babin, dont le nom est connu des lecteurs de la *Gazette*, a repris par le détail, dans le *Journal des Débats* du 19 janvier, la plainte que nous avons lancée, il y a quinze jours, contre l'inertie de la direction des Beaux-Arts dans la question si urgente de l'exposition rétrospective de 1900.

Il est impossible de mieux marquer les étapes qui mènent notre administration de l'incurie à l'indifférence totale.

Les adjurations de notre confrère seront-elles entendues? Pour que la réponse vînt à temps, il faudrait qu'elle fût immédiate.

Nous rappelons instamment l'attention de nos lecteurs sur l'appel que nous leur avons communiqué dans notre numéro du 3 décembre, de la part du comité de défense de la Vieille Florence.

Nous n'avons reçu qu'un nombre insignifiant d'adhésions, que nous avons communiquées au prince Corsini, président.

Les listes publiées en Angleterre sont couvertes de milliers de noms.

Nous recevons la lettre suivante :

A Monsieur le Directeur
de la *Chronique des Arts*.

Paris, le 13 janvier 1899.

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous permettre à un admirateur passionné de Jan van Eyck de protester contre l'attribution faite à ce grand homme de la très médiocre *Crucifixion* récemment acquise par le musée de Berlin?

M. von Tschudi, qui l'a publiée (*Jahrbuch*, 1898, pl. à la p. 202), déclare que c'est un chef-d'œuvre (p. 203 en haut) et ne craint pas de la rapprocher du merveilleux petit tableau de Turin!

Il suffit, je crois, d'ouvrir les yeux pour s'assurer que les éloges et les rapprochements de M. von Tschudi sont également mal justifiés.

Veuillez agréer, etc.

LECTOR ADSIDUUS.

PETITES EXPOSITIONS

—

H.-W. MESDAG

Le peintre hollandais H. W. Mesdag expose en ce moment, chez Durand-Ruel, une trentaine de marines, dont quelques-unes sont très importantes. C'est la mer de Scheveningue que cet artiste, justement apprécié, nous montre sous tous ses aspects.

Vous connaissez les pages distinguées de Fromentin sur La Haye, dont il a si bien saisi et défini le caractère aristocratique, silencieux, pittoresque, en même temps national et cosmopolite. Il parle aussi de la plage voisine, but charmant de promenade où tout voyageur est allé : « Aujourd'hui, écrit-il, je me suis fait conduire à Scheveningue. La route est une allée couverte, étroite et longue, percée en ligne directe au cœur des bois. Il y fait frais et noir, quels que soient l'ardeur du ciel et le bleu de l'air. Le soleil vous quitte à l'entrée et vous ressaisit au débouché. Le débouché, c'est déjà le revers des dunes, un vaste désert onduleux, clair-semé d'herbes maigres et de sables, comme il s'en trouve aux abords des

grandes plages. On traverse le village, on voit les casinos, les palais de bains, les pavillons princiers, pavoisés aux couleurs et aux armes de Hollande ; on gravit la dune, assez lourdement on la descend pour gagner la plage. On a devant soi, plate, grise, fuyante et moutonnante, la mer du Nord. Qui n'est allé là, qui n'a vu cela ? On pense à Ruysdael, à van Goyen, à van de Velde..... Comme pour mieux attester la permanence des choses en ce grand décor, le même flot, qui fut étudié tant de fois, battait avec régularité la plage insensiblement inclinée vers lui. Il se déployait, se roulait et mourait, y continuant ce bruit intermittent et monotone qui n'a pas varié d'une note depuis que le monde est monde. La mer était vide. Un orage se formait au large et cerclait l'horizon de nuées tendues, grises et fixes. Ce soir, on y verra des éclairs, et demain, s'ils vivaient encore, Guillaume van de Velde, Ruysdael, qui ne craignait pas le vent, et Bakhuysen, qui n'a bien exprimé que le vent, viendraient observer les dunes à leur moment lugubre et la mer du Nord dans sa colère. »

Ces notes si rares, exquises ou profondes, toujours pensées, d'un peintre qui fut surtout un écrivain, datent de 1875, croyons-nous. Si leur auteur avait quelque peu cherché, il eût découvert, au pied des dunes, un jeune peintre assis à la place où ses illustres devanciers s'étaient assis. C'était Mesdag qui n'a guère quitté, depuis, cette plage où se déroulent tous les spectacles qui plaisent à son œil de peintre. Il a les qualités sérieuses des peintres de sa race, entre autres cette conscience et cette patience d'observation qui ne se lassent jamais. A l'encontre de tant de marinistes qui se contentent d'établir quelques valeurs, non seulement il peint bien ses marines, mais il a le souci de les dessiner fortement. Ses ciels sont extraordinairement étudiés. Si sa palette reste grise et glauque, la faute en est à son pays. Alors que les vieux Hollandais cherchaient à rendre l'aspect ordinaire de la côte, sa tonalité générale, son atmosphère particulière, lui, en moderne, observe les accidents divers, s'applique à exprimer des contraires, à noter des écarts. Il préfère le matin et le soir à l'heure moyenne.

Un ciel sans nuages ne le tente pas souvent. Pourtant il réussit admirablement ces temps calmes où une mer laiteuse sommeille sur une grève pâle, sous un ciel incertain qui se dégrade.

Le n° 1, *Effet du soir*, avec ses tons plombés, troués des derniers éclats d'un soleil disparu qui jette encore quelques reflets dans le ciel, rend bien cet assoupissement équivoque d'un instant qu'on ne saurait dire tout à fait menaçant, ni prometteur. Le n° 7, *Préparatifs de départ au matin*, avec son animation de pêcheurs et pêcheuses autour du bateau, est d'un bleu gris à peine voilé. Dans le n° 4, *Hiver sur la plage*, où gît un bateau couvert de glaçons, solidement établi sur sa quille, ce sont les verts sombres du flot libre qui s'opposent aux blancs verdâtres des glaces. Le n° 8, *le Brouillard*, est un effet de soleil diffus qui met sur la mer des tons argentés. Dans le *Soir d'été*, les bateaux semblent plus légers et *la Rentrée des bateaux de pêche* s'opère par un déclin tranquille, dans un beau rythme grave et silencieux.

Les aquarelles ont les mêmes qualités et ont le grand mérite de conserver leur caractère d'aquarelles. *Le Temps orageux* est d'un effet sommaire et juste ; c'est bien la grande vague creuse de la mer du Nord, avec, au loin, la silhouette noire du bateau.

Julien LECLERCQ.

Académie des Inscriptions

—

Séance du 13 janvier

L'iconographie du « Roman de la Rose ». — Dans un mémoire intitulé « l'Iconographie du Roman de la Rose », M. Müntz insiste sur la nécessité de revenir à ces études iconographiques longtemps si florissantes dans notre pays et aujourd'hui si délaissées. Il s'attache à montrer quel rôle l'élement allégorique a joué dans la littérature et par suite dans l'art, depuis la « Carmen de bello civili » de Pétrarque, et surtout depuis la « Psychomachia » de Prudence, jusqu'à l'apparition de la vaste encyclopédie poétique à laquelle Guillaume de Lorris et Jean de Meung ont attaché leur nom.

A partir de ce moment, il est impossible de s'exagérer l'influence exercée par le « Roman de la Rose » sur l'art figuré.

M. Müntz cite une cinquantaine de manuscrits enluminés et, en outre, toute une série de tapisseries aux dimensions monumentales, qui mettent en scène ces acteurs si populaires jusqu'en plein seizième siècle : Bel, Auneil, Liesse, Malebouche, Faux Semblant et tant d'autres.

Ces personnifications se mêlent et se croisent avec le cycle parallèle des *vertus* et des *vices*, sans qu'il soit toujours facile de s'orienter au milieu de tant d'enchevêtrements.

Mais ce sont surtout les succédanés du « Roman de la Rose », le « Siège du château d'Amour », la « Cité des Dames » de Christine de Pisan, etc., qui ont eu le privilège d'inspirer les peintres et les sculpteurs. M. Müntz ne signale pas moins de quinze ivoires du quatorzième et du quinzième siècle représentant le siège du château d'Amour.

Quant à la « Cité des Dames », elle a, entre autres, servi de thème à deux importantes tapisseries de la collection de sir Richard Wallace dont la signification était demeurée lettre close jusqu'à ces derniers temps.

Aux quinzième et seizième siècles, les héros et les héroïnes du « Roman de la Rose » se glissent dans un autre cycle mi-historique, mi-allégorique : « les Triomphes de Pétrarque ».

Nous devons à cette intrusion tout un monde d'évocations aussi pittoresques que poétiques. La fresque, la peinture à l'huile, la miniature, la tapisserie surtout, se sont plu à dérouler de longs

et brillants cortèges dans lesquels paradent les habitants de l'Olympe créé par Guillaume de Lorris et Jean de Meung.

Société des Antiquaires de France

Séance du 11 janvier 1899

M. le président, faisant part à la Compagnie de la mort de M. Chabouillet, rend hommage à sa mémoire.

M. l'abbé Thévenet donne des renseignements sur les travaux exécutés actuellement au Forum.

M. Guiffrey présente huit dessins récemment entrés au musée du Louvre; ce sont des projets ou plutôt des modèles de tapisseries que l'on peut rapporter à la deuxième moitié du quinzième siècle.

M. Samuel Berger entretient la Société de curieuses miniatures inspirées par des juifs et faites pour des juifs. On les retrouve, en assez grand nombre, dans d'anciens manuscrits allemands, italiens et espagnols.

LA POSE
de la première pierre de la Ste Chapelle

Parmi les renseignements fournis par la pancarte attachée au cierge pascal de la Sainte-Chapelle le Samedi saint 1327 (1), il en est un bien fait pour nous surprendre. Nous y lisons, en effet, que cette année 1327 était : *Annus dedicationis Capellæ, 87.*

Ainsi, d'après ce document irrécusable, la dédicace de la Sainte-Chapelle aurait eu lieu en 1240, alors que tous les actes nous donnent la date du 26 avril 1248. Il est donc intéressant de rechercher le motif de cette divergence.

La Sainte Couronne d'épines est déposée par saint Louis le 19 août 1239 (2) dans la chapelle du Palais, alors sous le vocable de saint Nicolas : « *Ubi est edificata, non multo post, per eundem regem, basilica precioso scemate constructa* », nous apprend la relation de Gérard, moine de Saint-Quentin-en-l'Isle, publiée par M. Milier (3).

Jusqu'ici, on croyait que les travaux avaient été commencés seulement vers 1242; cette date nouvelle, fournie par la pancarte, vient donc modifier toutes nos suppositions; les comptes royaux (4) vont nous permettre de dégager la vérité. Non pas qu'il y soit nullement question de la Sainte-Chapelle même, mais ils éclairent les détails d'où l'ensemble peut se dégager.

Morand, dans son *Histoire de la Sainte-Chapelle*, se demande ce que peut être devenue la Sainte Couronne pendant les travaux, car nous savons que la Sainte-Chapelle est bâtie sur l'emplacement de la chapelle de Saint-Nicolas.

La chose est capitale, en effet; mais tous les documents semblaient faire défaut. C'est qu'on n'avait pas remarqué que, le 3 octobre 1239, *Renerius Testa cocta, pro cereis factis ante Sanctam coronam, ex quo adducta fuit usque ad Sanctum Dionisium*, avait touché LXX. s. Nous sommes ainsi fixés : la Couronne est transportée à Saint-Denis, c'est là qu'elle attendra l'époque de son retour à la Sainte-Chapelle : nous le préciserons tout à l'heure.

Puisque la Sainte-Chapelle s'élève sur l'emplacement de la chapelle de Saint-Nicolas, il fallait que celle ci fût démolie : il est plus que certain que la Couronne n'en est retirée que pour permettre de faire place nette; pendant l'hiver 1239-1240, on déblaiera le terrain, et les travaux d'érection de la nouvelle chapelle *dédiée* à la Sainte Couronne peuvent parfaitement commencer en 1240. Cet *annus dedicationis* correspondrait donc à ce que nous appelons la pose de la première pierre, tandis que la dédicace serait parfaitement du 26 avril 1248.

De cette dernière date, il n'est nullement question ici. Cependant, l'année 1248 est mentionnée sur la pancarte, mais comme anniversaire de la susception de ce troisième apport des grandes reliques de Constantinople que M. Miller, que Riant avaient vainement cherché (1). Il me paraît impossible, lorsqu'on lit attentivement le *Martyrologium Gallicanum*, de ne pas fixer cette arrivée aux 24-25 mars, car à ces deux dates (2) du Saussay, énumérant les reliques exposées dans la Sainte-Chapelle, semble avoir sous les yeux le texte même de Gérard (3).

(1) Communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance du 6 janvier 1899.

(2) Et non pas le 18, comme l'indiquent les *Bréviaires parisiens*. J'ai rectifié cette date dans une note au Comité d'Archéologie, 1898.

(3) *Journal des Savants*, mai 1878, et par Mély, dans *Exuviæ sacræ*, t. III, p. 102.

(4) *Historiens de France*, t. XXII, p. 601.

(1) Annus susceptionis sacro sancti ferri et Lanceæ, cum veste purpurea et arundine et spongia Domini et cum linteo quo fuit præcinctus in cæna et cum peplo B. Virginis et Virga Moysi, 79.

(2) Nono Kalendas Aprilis (24 mars). Parisiis in sacra palatii capella, ostensio lintei quo præcinctus ipse Christus, apostolorum suorum a se ablutos, stupendo humilitatis exemplo, pedes exstersit.

Octavo Kalend. Apritis (25 mars). Lutetiæ Parisiorum in Basilica regalis Palatii adoratio vivifice crucis... Ibidem horrenda exhibitio et religiosa veneratio cæterorum insignium ipsius Christi Domini dolorosæ passionis : nimirum spineæ coronæ qua redemitus et arundinis qua illusus et percussus, chlamydis coccineæ qua ludibriose vestitus, spongiæ in qua aceto potatus, ferri lanceæ qua latere transfixus et partis sudarii quo sepultus, opus humanæ redemptionis sua ipse incensus charitate consummavit. Quæ omnia sacratissima pignora cum magna parte superioris lapidis divini sepulchri et aliis pretiosissimis christianæ pietatis monimentis, s. Ludovicus Galliarum Augustus, eadem in sacra capella ad perpetuam venerationem et regiæ urbis, imo regni Christianissimi decus atque presidium, insigni devotione et ingenti reverentia ac celebritate collocavit.

(3) Erat in dicta urbe Constantinopolitana, gloriosissimum lancee ferrum... erat ibi illa trabea, vestis videlicet coccinea qua juxta ewangelicæ veritatis seriem, milites illudentes induerunt Dominum... Erat et arundo preciosa quam in ejus posuerunt dextra in sceptri similitudinem, per hoc vilipendentes ejus potenciam, qui habebat

Il semblerait, au premier abord, que ces citations ne se rattachent pas étroitement à la construction de la Sainte-Chapelle. Je n'en aurais pas parlé, si justement, en tête de l'énumération de toutes les reliques du troisième apport, dont l'anniversaire se célèbre les 24-25 mars, nous ne retrouvions la Sainte Couronne, qui cependant a une fête spéciale le 11 août (arrivée à Sens) et la grande Croix, apportée en 1241, par Guy Mauvoisin, seigneur de Rosny, dont la fête se célèbre le 30 septembre. Pourquoi alors ce double anniversaire pour les deux premiers apports seuls ? La raison ne pourrait-elle se trouver précisément dans l'arrivée de ce troisième apport, au moment où la Sainte-Chapelle vient d'être terminée ; car, à peine un mois plus tard, nous en verrons la dédicace, à laquelle assisteront cinq archevêques et onze évêques sous la présidence d'Eude de Châteauroux, évêque de Frascati, légat du Pape. L'occasion n'était-elle pas fort propice pour réunir triomphalement et placer (*collocare*) dans la chapelle qu'il allait si prochainement quitter pour l'Orient, toutes les reliques que Baudouin avaient cédées définitivement, dès le mois de juin 1247, au roi Louis IX, son royal créancier ?

F. DE MÉLY.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

L'EXPOSITION REMBRANDT A LA ROYAL ACADEMY

La Royal Academy a relevé le défi d'Amsterdam. L'exposition internationale de l'an dernier, qui attira en Hollande l'Europe entière, a trouvé une rivale sérieuse dans la manifestation purement anglaise dont Londres est le théâtre.

De bons juges affirment même que la fête est plus belle ici ; et il faut avouer qu'au point de vue de l'intérêt qui s'attache aux œuvres jusqu'à présent ignorées de Rembrandt, elle peut légitimement prétendre à la première place. Rappelons, en effet, qu'à Amsterdam, sur *cent vingt-quatre* tableaux, *quarante* venaient d'Angleterre et constituaient tous, ou peu s'en faut, des échantillons choisis et caractéristiques de collections célèbres. A *six* exceptions près, ces quarante morceaux reparaissent à Burlington-House ; mais ils y seront accompagnés de *soixante-deux* nouvelles pièces, dont plusieurs sont tout à fait inconnues des historiens les plus consciencieux eux-mêmes, et manquent dans tous les catalogues raisonnés de l'œuvre de Rembrandt.

D'autres, bien que mentionnées dans les répertoires, ont été rarement montrées au public, par exemple, le grand *Festin de Balthasar*, appartenant au comte de Derby (un tableau fort déplaisant, nous devons en convenir), le charmant *Portrait de Hendrickje Stoffels* appartenant à M. Morrison, le *Portrait d'un marchand*, un chef-d'œuvre (1659), prêté par le comte de Feversham, ou les cinq toiles envoyées par lord Leconfield.

Parmi les tableaux absolument inconnus, voici la *Descente de Croix* prêtée par le duc d'Abercorn. C'est une œuvre très remarquable, avec figures de grandeur naturelle, signée et datée de 1650. La composition est peut-être empruntée à quelque estampe italienne ; mais ce qui en fait le grand intérêt, c'est l'éclat des blancs, c'est la délicate harmonie des tons argentés. On ne retrouve cette gamme spéciale de coloris dans aucune autre œuvre du maître, ce qui fait de cette *Descente de Croix* un spécimen unique.

Tout à fait inconnus encore sont ce *Paysage*, prêté par M. Reiss, petite toile d'une beauté surprenante, rappelant le tableau d'Oldenbourg ; ce *Portrait de l'artiste* (à M. Berens), et cette splendide *Femme au perroquet* (1657) prêtée par lord Penrhyn.

A elles seules, de pareilles nouveautés suffiraient à justifier un pèlerinage à Londres cet hiver ; mais le niveau général de l'exposition est si élevé qu'on peut affirmer, sans grande crainte d'être contredit, que jamais la Royal Academy n'a étalé sur ses murailles un plus surprenant spectacle.

Nous espérons présenter bientôt aux lecteurs de la *Gazette des Beaux-Arts* quelques-unes des pièces les plus rares ; en attendant, disons que les *cent deux* tableaux et les *cent six* dessins de Rembrandt resteront exposés jusqu'au 11 mars. M. Léon Bonnat à prêté vingt-cinq dessins de son incomparable collection ; le reste appartient à M. Heseltine, à sir Charles Robinson, etc. Les tableaux sont admirablement disposés dans quatre salles, et les dessins occupent une salle spéciale. Toutes les œuvres exposées sont accrochées à hauteur de l'œil, espacées les unes des autres et réparties en vue de l'effet artistique plutôt qu'en vue de suites chronologiques.

Nous finirons en disant que l'Angleterre possède encore environ *cinquante-cinq* œuvres authentiques de Rembrandt non exposées cette fois-ci ; mais, telle que se présente l'exposition actuelle, il est certain qu'aucun pays ne pourrait en organiser une semblable.

H. C.

REVUE DES REVUES

o **L'Œuvre d'art** (1er janvier). — Compte rendu des dernières fouilles de Pompéi, par M. P. Gusman, très familier, comme nos lecteurs le savent, avec tout ce qui touche à cette ville (2 grav.).

o Début d'un article de M. Antony Valabrègue sur *Le Livre d'Heures de Maximilien conservé à la Bibliothèque de Besançon*, c'est-à-dire les feuilles détachées du célèbre livre d'Heures enluminé en 1513 par divers artistes allemands, sur-

omnium monarchiam. Erat et de spongia que Salvatori in cruce salutem nostram sitienti fuit porrecta, non optati potus refectionem preferens, sed aceti quo intacta fuerat acredinem representans. Erat et pars quedam sudarii quo in sepulcro positum corpus Christi obvolutum fuit. Erat et preciosum lintheum quo precinctus in cena Dominus, peracto humilitatis obsequio, pedes discipulorum extersit. Erat denique pars quedam de peplo gloriosissime Virginis et Virga Moysi, qua eduxit aquam de vena silicis, et in cujus virtute, factis in Egypto signis atque portentis ipse ad ultimum filios Israhel, sicco vestigio traduxit per medium sicci maris. Hec sunt preciosa pignora que adhuc, ut supra dictum est, Constantinopoli erant recondita, in quorum comparatione quantalibet vilescit substancia. (3e apport par les Frères Mineurs).

tout, comme on le sait, par Albert Dürer, et conservé à la Bibliothèque de Munich.

o *L'Art dans le costume féminin contemporain*, par M. P. de Corlay.

o Notice de M. G. Biers sur un sculpteur lorrain contemporain, M. Hannaux (avec reprod. de bustes et bas-reliefs de cet artiste).

o Hors texte : études de Léonard de Vinci ou une *Adoration des Mages* (collection de M. L. Bonnat) et d'après des chevaux lancés au galop (Bibliothèque de Windsor) ; — portrait de Lucrèce Borgia dans la fresque de *Sainte-Catherine*, de Pinturicchio.

---

v **Le Pays poitevin** (décembre 1898). — Nous relevons dans ce numéro la description par Mgr Barbier de Montault et la reproduction du portail de la cathédrale de Poitiers.

---

* **Art et Décoration** (janvier). — Étude de M. G. Soulier sur le peintre-décorateur Edme Couty, avec nombreuses reprod. d'étoffes, de tentures, couvertures, papiers peints, écrans, meubles en marqueterie, panneaux de broderie, etc., présentés dans le texte de la façon la plus séduisante, et d'un panneau décoratif : *La Rêverie*, donné hors texte en couleurs.

* Article de M. F. Weyl sur la décoration d'une salle de restaurant exécutée récemment à l'hôtel Langham par l'architecte Hurtré et le peintre Jules Wielhorski (av. reproductions d'ensemble et de détail, et fac-simile hors texte en couleurs d'une travée de cette salle.

* Notre collaborateur M. W. Ritter donne une intéressante étude sur *La Céramique moderne de Meissen :* nous avons dit, en effet, comment et avec quel succès la célèbre fabrique de Saxe avait récemment modernisé ses modèles ; plusieurs plats, vases, statuettes, etc., reproduits au cours de cet article, témoignent de cette heureuse renaissance.

* Le compte rendu, par M. L. Magne, des récents travaux de l'École normale d'enseignement du dessin, dite École Guérin (plus. reprod.) termine ce fascicule, particulièrement remarquable comme présentation artistique.

= **L'Art décoratif** (décembre 1898). — Cette revue continue à être surtout un recueil de documents figurés, parfois un peu mêlés. Ce numéro contient des reproductions (dont quelques-unes en couleurs) de diverses œuvres de Puvis de Chavannes, — de cheminées, meubles, verres, appareils d'éclairage, vitraux, etc., de M. Louis C. Tiffany, — de verres et vases de la fabrique du Val Saint-Lambert (Meurthe-et-Moselle), de verres anglais, de verres de Venise, etc., — de vitraux allemands modernes et anciens, — etc., reproductions commentées par de courtes notices dans les quelques pages réservées au texte en tête de chaque numéro.

= (Janvier 1899). — Tapis, dentelles, éventails, meubles, de M. Félix Aubert ; — vitraux de M. O. Paterson, de Glascow ; — poteries rustiques de Hemberg et de Kondern ; — meubles et couverts de table de M. R. Riemerschmid, de Munich ; — objets divers d'autres artistes allemands : Hans Thoma, Pankok, Endell, Habich, Kuschel ; — travaux d'élèves de l'École Guérin, à Paris ; — bijoux de M. Colonna (hors texte en couleurs).

— **The Studio** (octobre 1898). — Du présent numéro date la création d'une édition française de cette revue, que l'on peut continuer à tenir pour la plus vivante, la plus moderne des revues anglaises qui étudient les arts majeurs et mineurs.

— Une analyse détaillée et des reproductions fidèles divulguent la frise de *Cupidon et Psyché* que Burne-Jones avait exécutée pour l'hôtel du comte de Carlisle, à Londres.

— On n'a pas oublié avec quel plein succès M. Tony Grubhofer a illustré le voyage *A travers le Salzkammergut*, de notre collaborateur Auguste Marguillier. M. Tony Grubhofer a autorisé le *Studio* à reproduire plusieurs pages d'un album de vues prises dans le Tyrol ; rien de plus prestement enlevé que ces croquis bien variés d'aspect et de facture.

— A noter encore dans ce numéro : une étude de M. Roger Marx sur la *Renaissance de la Médaille en France ;* — une monographie de Kiosai, par le professeur Anderson ; — enfin, une note très édifiante sur les reliures en toile, souvent charmantes, de M. Talwin Morris.

— (Novembre 18 8.) — La revue semble revenue à son habitude d'ouvrir la livraison par une notice consacrée à un artiste. C'est le sculpteur Pomeroy qui obtient cette fois cet honneur ; son talent souple et facile n'en est point indigne ; on goûtera particulièrement de lui un haut-relief pour un tombeau et un panneau en cuivre : *La Prière*.

— M. Gabriel Mourey s'est intéressé aux illustrateurs français des publications musicales, et on ne saurait que le féliciter très vivement de sa curiosité ; elle lui a permis de rendre justice à tous ces grands artistes : Jules Chéret, Rivière, Auriol, Steinlein, Grasset, qui n'ont pas dédaigné d'employer leur maîtrise à embellir un titre de partition ou même la simple couverture de la chanson populaire.

— On ne connaît guère que de nom le peintre Grigoresco, qui a importé en Roumanie la tradition des paysagistes de l'école de 1830 ; M. William Ritter nous apprend à l'estimer en nous faisant connaître par le détail sa vie et son œuvre.

— De l'illustration, très soignée, comme à l'ordinaire, nous voulons retenir deux reproductions en couleurs, d'une exécution parfaite, d'après deux compositions de Henri Rivière.

BIBLIOGRAPHIE

H. d'Arbois de Jubainville, **La Civilisation des Celtes et celle de l'Epopée homérique.** Paris, Fontemoing, 1899.

Tous les archéologues connaissent, du moins dans la traduction française de M. Trawinski, le beau livre de M. Helbig sur *L'Épopée homérique*. S'aidant des documents nombreux et variés qu'ont fournis, depuis un demi-siècle, les nécropoles les plus anciennes de l'Italie et de la Grèce, le savant allemand a reconstitué ce qu'on peut appeler l'archéologie homérique et nous a fait, en quelque sorte, toucher du doigt les

objets matériels, armes, outils, parures, décrits ou seulement mentionnés dans l'*Odyssée* et dans l'*Iliade*.

L'horizon de M. Helbig est généralement borné par les limites du monde grec et du monde italique. Cependant plusieurs archéologues, avant lui et depuis la publication de son livre, ont cherché des points de comparaison plus loin encore, dans es pays scandinaves et même celtiques. Lors de la découverte des fameux vases d'or de Vaphio, antérieurs aux poèmes homériques, M. Murray déclarait que les chasseurs représentés sur ces vases lui faisaient l'effet de Celtes. Comme on sait que les langues celtiques, helléniques et italiques sont sœurs, tout autorisait à chercher des analogies entre les plus anciennes civilisations de la Grèce et de l'Italie, d'une part, celles de la Gaule et des Iles britanniques, de l'autre. Le premier savant qui se soit acquitté de cette tâche avec méthode est l'auteur du très intéressant volume que nous annonçons, M. d'Arbois de Jubainville.

« Recommençant à lire Homère, écrit-il dans sa préface, j'ai été surpris des nombreuses ressemblances que la civilisation décrite dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* offre avec celle que nous dépeignent les auteurs grecs et latins quand ils nous montrent ce qu'étaient les Celtes... Même après la chute de l'empire romain, la plus ancienne littérature de l'Irlande nous offre encore le tableau de la même civilisation dans cette île au commencement du moyen âge. »

Cette « plus ancienne littérature de l'Irlande », que personne ne lisait il y a seulement un demi-siècle, se compose d'ouvrages aussi curieux que volumineux et insipides, dont il n'existe encore ni traduction (en aucune langue) ni même d'édition complète. Il n'y a pas dix savants en Europe qui possèdent les connaissances nécessaires pour se faire une idée personnelle de cette littérature peu accessible et peu explorée. M. d'Arbois est du nombre, et c'est pourquoi nous lui devons un ouvrage qu'aucun archéologue de profession, non initié à l'intelligence des grands manuscrits irlandais, n'aurait pu songer à écrire.

Ce qui est piquant, c'est de voir M. d'Arbois faire ainsi, sur le tard, œuvre d'archéologue. Dans ses travaux antérieurs, presque tous de premier ordre, il a complètement négligé l'archéologie, s'accusant de l'ignorer, parfois avec une nuance de dédain. Désormais, qu'il le veuille ou non, cet historien éminent, ce profond linguiste comptera parmi les archéologues, et parmi les rares archéologues qui ont eu la gloire de défricher un domaine nouveau. Ce n'est pas un mince honneur d'avoir, pour la première fois, mis en lumière les liens intimes qui unissent, à travers un continent et de longs siècles, l'archéologie des héros d'Homère à celle des héros d'Ossian (du *vrai Ossian*, non pas de celui de Macpherson !)

On ne peut qu'admirer la sûreté de l'érudition de M. d'Arbois dans cette province de l'archéologie figurée, si nouvelle pour lui. Qu'il me permette, en lui rendant un hommage bien sincère, de transcrire ici quelques critiques que m'a suggérées la lecture de son livre.

P. 56, M. d'Arbois étudie le rôle des chiens de guerre chez les Gaulois et ajoute qu'ils sont inconnus à la littérature homérique. Sans doute ; mais ils sont bien connus de l'art gréco-ionien, qui reflète les traditions de l'époque homérique ; on les trouve figurés sur les sarcophages de Clazomène et sur beaucoup de vases archaïques. (Voir la *Revue des Études grecques*, 1895, p. 175). Il y a là une analogie de plus entre le monde proto-hellénique et le monde gaulois.

P. 174, M. d'Arbois dit que « Lucain atteste la notoriété en Gaule de ce dieu qu'il appelle *Teutates*. » On a démontré, au contraire, dans la *Revue Celtique*, dirigée par M. d'Arbois, que le Teutates de Lucain est un dieu local et qu'il est cité comme tel par le poète romain.

P. 232, l'auteur se trompe complètement quand il dit que les Celtes du temps de César inhumaient leurs morts ; ils les brûlaient et c'est pourquoi nous possédons si peu d'objets de cette époque. On a découvert des traces d'incinérations celtiques en Picardie, en Normandie, au mont Beuvray et dans le Gard. A la même page, M. d'Arbois dit qu'à l'époque néolithique l'usage dominant a été l'incinération : c'est exactement le contraire de la vérité. L'incinération ne se répandit en Gaule qu'à l'âge de bronze ; elle tendit à disparaître pendant le premier âge du fer, revint en honneur au second âge du fer et s'effaça définitivement vers le IIIe siècle après J.-C. M. d'Arbois a eu tort de citer à ce sujet feu Jules Quicherat, alors que le témoignage de ses propres yeux, au cours d'une promenade rapide au musée de Saint Germain, aurait suffi à le renseigner exactement.

P. 325, M. d'Arbois combat l'identification des vierges gauloises de Sena avec Circé et ses compagnes — identification qui a été proposée dans la *Revue Celtique*, t. XVIII, p. 1 — en disant que Circé n'est pas vierge. Sans doute, au sens physiologique du mot ; mais Circé n'est pas mariée et les filles de l'île de Sena, qui ne le sont pas davantage, se montrent tout aussi hospitalières que Circé envers les étrangers. Pomponius Mela, le seul auteur qui nous parle d'elles, atteste qu'elles ne rendent d'oracles qu'à leurs amants (*deditas navigantibus*). C'est du moins ainsi que je comprends le passage.

P. 341. De ce que le bouclier gaulois était très grand, il ne résulte nullement qu'il fût « très lourd », car il était en bois, avec une simple armature de métal.

P. 367, M. d'Arbois hésite à croire que les Gaulois eussent des armes de fer en 390, à la bataille de l'Allia, parce qu'aucun texte ne l'affirme. Mais on n'a vraiment pas besoin pour cela des textes. Nous connaissons quantité de sépultures gauloises contemporaines de la bataille de l'Allia et même antérieures ; or, on n'y rencontre jamais d'armes de bronze.

P. 374, l'auteur trouve « inutile d'insister sur le collier dont se parait le guerrier gaulois et qui, en Grèce, était réservé aux femmes. » Il aurait fallu, au contraire, insister sur cette question du *torques* ; si les textes grecs et latins du IVe et du IIIe siècle avant J.-C. l'attribuent aux guerriers gaulois, les tombes gauloises du VIe et du Ve siècle prouvent qu'il était *exclusivement* porté par les femmes. Je crois que les Gaulois n'ont adopté le *torques* comme ornement viril qu'à l'imitation des Étrusques, gens efféminés.

En terminant, je dois dire que le beau livre de M. d'Arbois ne doit décourager personne de traiter à nouveau le même sujet. Il y a encore bien

des analogies entre l'industrie grecque la plus ancienne et l'industrie celtique qu'il n'a pas eu l'occasion de signaler. Ces analogies sont surtout frappantes dans la décoration dite géométrique, dans l'emploi des spirales, des fers à cheval concentriques, etc. Il est probable que plusieurs d'entre elles sont de simples rencontres, comme la ressemblance qu'on a récemment observée entre une gravure sur os de renne découverte en France et un très ancien vase trouvé à Athènes; mais, avant d'exprimer une opinion à ce sujet, il faudrait posséder un tableau complet des analogies accidentelles ou autres, et c'est là un travail bien digne de tenter un archéologue sachant manier la plume et le crayon.

SALOMON REINACH.

—

Troyes pittoresque. 30 eaux-fortes originales, par M. P.-M. ROY, avec introduction par M. Albert BABEAU. — Paris, imp. Delâtre; et l'auteur, 39, rue Gabrielle; 1898. Trois fascicules in-4° avec couvertures spéciales illustrées (60 fr.).

A ceux qu'intéresse le côté pittoresque des vieilles villes — qui va, hélas! de jour en jour s'amoindrissant — traduit et mis en pleine valeur par un crayon ou une pointe alerte et incisive, cette suite d'eaux-fortes procurera de belles jouissances d'art. Tout ce que l'ancienne capitale de la Champagne a conservé de son passé lointain et qui fait le charme des rêveurs et des artistes : ses restes de remparts, ses canaux, ses vieilles rues étroites à pignons surplombants, ses églises fleuries de sculptures, ses monuments de toute sorte du Moyen âge ou de la Renaissance, se trouve réuni là, passe sous les yeux en une suite de visions romantiques des plus colorées. M. P. Roy a su admirablement choisir et varier ces aspects, en a même révélé plusieurs, et non des moins pittoresques, à ceux qui croyaient bien connaître cette ville, et de tous il a su dégager et exprimer le caractère intime et fort.

Si nous ajoutons que le Troyen si érudit et si artiste qu'est M. Albert Babeau a présenté au public le travail de son jeune compatriote, nous n'aurons pas à insister davantage sur le charme de cet album. Au reste, la *Gazette* tiendra à faire apprécier d'une façon plus tangible à ses lecteurs les savoureuses qualités de cette œuvre et de ce talent.

A. M.

NÉCROLOGIE

—

On annonce la mort de M. **George Henry Andrew**, décédé à Hammersmith; Andrew, peintre-aquarelliste, s'adonna principalement au paysage et à la marine; il était âgé de 82 ans.

—

M. **Friedrich Leitschuh**, bibliothécaire de la Bibliotheque royale de Bamberg et écrivain d'art vient de mourir. Il a publié le livre de voyage en Hollande de Dürer.

Erratum. — M. **Max Radiguet**, dont nous avons annoncé la mort dans notre dernier numéro, n'avait rien de commun avec le caricaturiste du même nom.

Agé de quatre-vingt-trois ans, il avait été décoré, en 1845, comme secrétaire de l'amiral Dupetit-Thouars.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de tableaux, sculptures et meubles de M. **Octave Volant**, galerie Dosbourg, rue Le Peletier.

Exposition annuelle de peinture et de sculpture du **Cercle artistique et littéraire**, 7, rue Volney, du 19 janvier au 17 février.

Province

Angers : Exposition des Beaux-Arts, jusqu'à fin mars.

Étranger

Londres : Exposition Rembrandt, jusqu'au 11 mars.

Monte-Carlo : Exposition des Beaux-Arts, jusqu'en avril.

Saint-Pétersbourg : Exposition d'art français, jusqu'au 12 février.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Paris

117e Exposition annuelle de la **Société des Artistes français**, à la Galerie des Machines, du 1er mai au 30 juin 1899. Dates d'envoi des ouvrages : peinture, dessins, aquarelles, pastels, etc., du 18 au 22 mars; sculpture, gravure en médailles et gravure sur pierres fines, du 1er au 5 avril; art décoratif, 9 et 10 avril; architecture, du 1er au 5 avril; gravure et lithographie, du 1er au 3 avril.

Étranger

Vienne : 21e Exposition annuelle du Künstlerhaus, du 18 mars au 30 mai. Envoi des ouvrages au comité de l'Exposition, I, Lothringerstrasse, 9, avant le 5 mars.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

CONCERT DU DIMANCHE 22 JANVIER

—

Douzième Concert Colonne (2 h. 1/4). — Symphonie en *ré* mineur (César Franck); — Concerto en *ré* pour violoncelle (Édouard Lalo); — Adagio pour instruments à cordes (G. Lekeu); — *Istar*, variations symphoniques (Vincent d'Indy); — Concerto en *la* mineur pour violoncelle (C. Saint-Saëns); — Fantaisie sur des airs populaires canadiens (P. Gilson).

L'Administrateur-Gérant : J. ROUAM.

Paris. — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart.

N° 40. — 1900 BUREAUX : 8, RUE FAVART 22 Décembre.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

AVIS A MM. LES ABONNÉS

Pour éviter tout retard dans la réception de la livraison de janvier de la GAZETTE DES BEAUX-ARTS, **nous vous rappelons que l'abonnement doit être renouvelé avant la fin du mois courant.**

On s'abonne dans tous les bureaux de poste de la France et de l'étranger, ou en envoyant directement à l'Administration de la GAZETTE **un mandat-poste de 60 fr. pour Paris, 64 fr. pour les départements, 68 fr. pour l'étranger. Abonnement semestriel à moitié des prix indiqués.**

PROPOS DU JOUR

La Direction des Beaux Arts — nous l'annonçons plus loin — vient de décider de faire copier par les Gobelins les peintures de Paul Baudry qui décorent le foyer de l'Opéra. On ne pouvait certes fournir à l'activité de notre manufacture nationale sujets plus intéressants et répondant mieux aux conditions de la tapisserie. Mais le mobile principal de cette détermination, croyons-nous, a été le désir très louable de mettre enfin à portée de l'œil et de faire apprécier dans leur beauté de lignes et de couleurs les admirables décorations que constituent ces peintures et que, à la hauteur où elles sont placées et dans l'aveuglant rayonnement des lustres, bien peu de personnes sont capables de distinguer.

Il y aurait, à notre avis, un moyen plus radical et moins coûteux d'obtenir ce désirable résultat : Pourquoi, une fois terminées les copies très fidèles qu'exécute en ce moment M. Lavalley, ne pas les mettre tout simplement à la place des originaux, — qui d'ailleurs, marouflés peu soigneusement, endommagés déjà par la chaleur et la fumée des anciens appareils d'éclairage, vont chaque jour se détériorant ? Ce serait répondre aux vœux du peintre lui-même qui, prévoyant et déplorant le triste sort réservé à son œuvre, souhaitait son transfert dans quelque galerie plus propice. La chose, irréalisable du vivant de Charles Garnier, qui mettait, on le comprend, son amour-propre à maintenir intact l'ensemble conçu par lui, est maintenant possible. Il ne manquera pas, d'ailleurs, de musées disposés à recueillir le précieux dépôt : sans parler du musée du Louvre, le musée des Arts décoratifs en formation, ou le Petit Palais, seraient heureux, soyez-en certain, de lui donner asile. Et, du coup, on aurait permis d'apprécier enfin à sa valeur ce merveilleux ensemble et sauvé une des œuvres capitales de l'histoire de l'art français.

La Chambre des députés, partageant notre méfiance à l'égard du fameux mur de refend qu'on nous promettait d'édifier derrière la salle des Rubens, a voté — ainsi qu'on l'a pu lire la semaine dernière — le principe de l'isolement absolu du Louvre et de l'éloignement du ministère des Colonies. Les pourparlers sont-ils engagés en vue de cette dernière solution, *seule logique et pratique*, nous le répétons ? Nous souhaitons de les voir aboutir *rapidement*.

NOUVELLES

*** Le roi de Grèce vient de faire don au musée du Louvre, pour la salle des moulages antiques organisée par M. Charles Ravaisson-Mollien, et qu'il avait fort admirée durant son dernier séjour à Paris, de la superbe statue de Neptune trouvée à Milo, qui avait été placée, durant l'Exposition, devant le pavillon de Grèce, dans la rue des Nations.

*** En attendant l'installation du musée des Arts décoratifs au complet, dans le pavillon de Marsan, MM. Berger et Redon achèvent l'aménagement de six salles qui leur ont été cédées par M. Caillaux ; là, seront exposés des meubles anciens : on y placera aussi, dans des vitrines, des objets d'art curieux. Ces six salles, qui constitueront la première partie du futur musée des Arts décoratifs, seront inaugurées dans les premiers jours du mois de janvier.

*** Sur l'initiative de M. Bouguereau, M. Roujon, directeur des Beaux-Arts, a décidé de faire reproduire par les Gobelins les peintures de Paul Baudry qui décorent le foyer de l'Opéra. Les copies d'après lesquelles seront exécutées ces tapisseries ont été confiées à M. Lavalley, ancien prix de Rome, qui a déjà commencé son travail.

*** Divers journaux ont annoncé qu'on allait procéder enfin à la construction d'un musée du Luxembourg définitif, digne d'abriter les œuvres artistiques des écoles modernes. M. Scellier de Gisors, architecte du Sénat, en aurait dressé les plans et il s'élèverait en bordure de la rue Auguste-Comte, emplacement choisi, il y a déjà longtemps, par l'ancien conservateur, Étienne Arago.

Malheureusement, les choses ne sont pas aussi avancées : la vérité est que le projet est toujours à l'étude, mais que la Chambre, comme on l'a vu dans la discussion du budget des Beaux-Arts, s'étant montrée particulièrement favorable à la construction d'un nouveau musée, le Ministre a l'intention d'aborder nettement la question après le règlement de celles du Conservatoire et du pavillon de Flore.

*** Les membres du comité de la Société des Artistes français se sont réunis samedi dernier, sous la présidence de M. J.-P. Laurens, afin d'arrêter les termes du règlement du prochain Salon, qui, on le sait, sera installé dans le Grand Palais.

L'exposition durera du 1er mai au 30 juin. La date du vernissage est fixée au 30 avril.

Chaque artiste, comme d'habitude, n'aura le droit d'exposer que deux ouvrages. Cette limitation a été adoptée par le comité à cause de l'exiguïté du local.

*** Mardi dernier un commencement d'incendie s'est déclaré dans la bibliothèque de l'Académie de médecine, rue des Saints-Pères. Deux bustes en bronze, représentant des anciens académiciens, Lisfranc et Mattei, ont été touchés par le feu et détériorés. Le second de ces bustes est l'œuvre du statuaire Franceschi. Toutes les collections précieuses ont pu être sauvegardées.

*** Un haut-relief, de grandes dimensions, vient d'être achevé par le sculpteur Denys Puech pour servir à l'ornementation du cabinet de travail de M. de Selves, préfet de la Seine. L'artiste y a représenté une sorte d'apothéose de la Ville de Paris. Celle-ci, sous la forme d'une femme aux traits à la fois doux et fiers, étend un bras protecteur sur les génies du Progrès et de la Science et sur le Travail, que figure un ouvrier ceint d'un large tablier. A l'arrière-plan, on distingue une vue panoramique de la capitale.

*** Le Préfet de la Seine vient de nommer membres de la commission du Vieux-Paris MM. André Hallays et Henri Lavedan, en remplacement de MM. Lamoureux et Jules Périn, décédés.

*** Le château du prince de Ligne, à Belœil, vient d'être la proie d'un incendie. Ce château, l'un des plus beaux de Belgique, a été bâti en 1140 ; il se composait d'un vaste bâtiment carré, flanqué de deux tours et environné de fossés.

A l'intérieur de l'édifice, se trouvaient une riche bibliothèque, une magnifique collection d'armes à feu, une galerie des portraits des princes de Ligne, une grande quantité de tableaux de grand prix et une foule d'objets d'art anciens et curieux ; on remarquait notamment, parmi ces objets, le glaive qui servit à décapiter les comtes d'Egmont et de Horn, le livre de prières de Marie-Antoinette au Temple, le portefeuille de guerre du grand Frédéric. La bibliothèque a pu être préservée de l'incendie ; on a aussi sauvé une épée de Rubens, la cuiller en bois de Luther, une tabatière en or garnie de pierreries, don de Marie-Antoinette. La collection de médailles a pu être soustraite aux flammes, ainsi qu'une lettre de saint Vincent de Paul et un chemin de croix du XVIe siècle. Par contre, les porcelaines de Chine et du Japon sont détruites ; les boiseries et lambris Louis XV avec médaillons représentant divers souverains d'Europe ont subi le même sort. La galerie des tableaux a beaucoup souffert ; un Carrache a disparu.

On estime les pertes à plus de dix millions.

*** D'après le journal *L'Asty*, la Grèce fait, depuis quelque temps, les démarches nécessaires à la réunion d'un congrès archéologique international à Athènes, d'abord biennal et ensuite annuel. On espère que tous les États prêteront leur concours aux projets.

LES
Décorations de l'Exposition Universelle

Une dernière liste de décorations décernées à l'occasion de l'Exposition Universelle vient d'être publiée.

Par décret en date du 16 décembre, rendu sur la proposition du ministre de l'Ins-

truction publique et des Beaux-Arts, sont nommés ou promus dans l'Ordre national de la Légion d'honneur :

A la dignité de grand-croix : M. Bonnat, peintre, membre de l'Institut.

A la dignité de grands-officiers : MM. Mercié, sculpteur; Massenet, compositeur de musique; Chauchard, collectionneur.

Au grade de commandeurs : MM. Daumet, architecte; Benjamin-Constant, peintre; Jean-Charles Cazin, peintre; Roty, graveur en médailles.

Au grade d'officiers : MM. Luc-Olivier Merson, A. Morot, J. Blanc, R. Billotte, J. Wencker, peintres;

F. Charpentier, A. Lenoir, Raoul-Charles Verlet, sculpteurs;

Gaston Redon, Laloux, architectes;

Achille Jacquet, graveur;

Lenepveu, compositeur de musique;

Taffanel, chef d'orchestre à l'Opéra.

Au grade de chevaliers : MM. Omont, conservateur à la Bibliothèque Nationale;

Gauckler, directeur des antiquités de Tunisie;

Maxence, Henri Royer, Bergeret, Albert Robida, Léon-Daniel Saubès, Paul-Jean Sinibaldi, Didier-Pouget, Joseph-Félix Bouchor, Lucien Simon, peintres;

Louis Convers, Seysses, Yencesse, Gauquié, d'Houdain, Varenne, sculpteurs;

Pontremoli, d'Espouy, Ridel, architectes;

Paugoy, architecte à Marseille;

Huyot, graveur;

Camille Erlanger, Victor Roger, Louis Varney, compositeurs de musique;

Giraud, chimiste à la manufacture de Sèvres;

André Michel, conservateur au Musée du Louvre, professeur à l'Ecole du Louvre et critique d'art;

Lutz, Charles-Léon Mannheim, Camille Boulanger, collectionneurs.

Antonin Barthélemy, sous-chef des services de l'Exposition décennale des Beaux-Arts.

D'autres décorations, décernées sur la proposition du ministre du Commerce, ont été promulguées le 15 décembre, parmi lesquelles nous relevons les suivantes, qui intéressent les arts :

Est promu au grade de commandeur : M. Émile Gallé, maître verrier.

Sont promus au grade d'officiers : MM. Albert Ballu, architecte en chef des monuments historiques de l'Algérie; Jambon, peintre décorateur; Léopold Mabilleau, directeur du Musée social; Paulin, architecte de la Ville de Paris et du gouvernement; Piat, sculpteur décorateur; Sandier, directeur des travaux d'art à la Manufacture nationale de Sèvres.

Sont nommés chevaliers : MM. Almeras, sculpteur ornemaniste; André, orfèvre émailleur; Anglade, peintre verrier; Auburtin, architecte; Aucoc, joaillier-bijoutier; Bigaux, artiste peintre décorateur; Émile-Arthur Bourgeois, compositeur de musique; Brincourt, architecte; Carrier-Belleuse, peintre, sculpteur et céramiste; Chrétien, dit Silvestre, luthier; Dammouse, céramiste d'art; Daum, maître verrier; Escalier, architecte décorateur; Lecat-Cartier, relieur d'art; René Stern, graveur; Tinayre, artiste peintre.

La *Gazette* est heureuse de trouver dans ces listes plusieurs noms qui lui sont chers, et elle prie ses éminents collaborateurs MM. Léon Bonnat, Émile Gallé, Omont, André Michel et Léopold Mabilleau d'agréer ses plus cordiales félicitations.

PETITES EXPOSITIONS

AU CERCLE VOLNEY

Huit peintres et un sculpteur se sont réunis dans la salle d'exposition du Cercle Volney.

Trois d'entre eux donnent à voir leurs études de paysages : M. Paul Buffet, rutilant avec des aspects de Provence, et, je crois, d'Abyssinie ; M. Léon Dambeza, timide en Bretagne et aux bords de la Loire ; M. Georges Souillet, hésitant devant les rochers d'Ouessant, délicat à exprimer les temps gris de Saint-Malo et de Brest. M. Eugène Cadel nous offre l'exemple singulier d'un artiste qui voit nettement les silhouettes, les figures caractéristiques, comme le prouvent certains de ses dessins, et qui appauvrit et amollit ses observations de nature lorsqu'il transpose ses dessins en peintures. M. André Devambez a lu attentivement Baudelaire et Kipling, qu'il illustre d'aquarelles et de dessins des mieux adaptés aux textes.

M. Frédéric Lauth est le portraitiste gracieux et sobre de femmes élégantes et fines, non sans une préoccupation de l'école anglaise qu'il perdra sans doute, car il est épris de vérité et de vie : il le prouve, en dehors de tout arrangement, par l'étude des visages et des mains de ces portraits de femmes, et par ces autres portraits, d'un abbé, d'un territorial, où il s'est placé bien en face de ses modèles. M. Henri Guinier raconte un voyage en Hollande par les figures de pêcheurs, de femmes, d'enfants, qu'il montre en accord si intime avec les fonds de maisons, de barques, de champs, de ciels : c'est d'un charmant art, aux colorations variées, douces et fines, au sentiment pensif sans mièvrerie. M. Jean Veber nous amuse de ses imaginations humoristiques : les façades de maisons qu'il voit comme des visages, les nains, les gnomes, les monstres de divers genres qu'il met en circulation à travers les paysages. Il semble qu'il ait trouvé tout à fait l'emploi de sa verve ironique, de son jugement mordant, avec l'assemblée de soupeurs et de soupeuses de son cabaret à la mode.

Le sculpteur du groupe, M. François Sicard, expose des bustes en bronze, en marbre, des figurines en cire, en étain, d'un excellent travail. En somme, l'exposition de ces neuf artistes est d'un caractère discret, retenu, fort louable. Tout de même, sans aller à la turbulence et aux violences de hasard, il faut s'enhardir.

A L'HOTEL-DE-VILLE

Il n'y a que quelques mots à dire des esquisses pour la décoration de la mairie d'Asnières exposées dans la salle des fêtes, à l'Hôtel de ville de Paris. On peut craindre, une fois de plus, le résultat de ce système du concours, qui semble libéral, et qui, pourtant, va le plus souvent contre toute justice. C'est presque énoncer un axiome que d'annoncer la mise en infériorité du plus apte à l'œuvre définitive par l'obligation de fournir une esquisse où il n'y aura fatalement qu'une indication brève, peu lisible. Au contraire, un peintre sans aucune conception décorative fournira une sorte de tableau tout fait, qui a les plus grandes chances de séduire un jury. Nous verrons bien comment les choses vont se passer en cette circonstance.

Il y aura seulement trois artistes appelés au second examen, avec exécution d'un fragment. Ce débat pourrait avoir lieu entre M. Paul Signac, qui a le mieux exprimé la vie du fleuve, le mouvement des bateaux, la silhouette des berges, et qui s'est préoccupé des lignes harmonieuses et de la qualité de lumière nécessaire, — M. Fay qui a marqué (trop uniquement) le caractère tragique de la région d'usines, — M. Gaston Prunier, qui a conçu un décor de feuillages, un peu touffu et uniforme, à la manière d'une tapisserie. A ces trois artistes, j'en ajouterai quatre autres pour essayer d'être tout à fait juste : MM. Dufy, Friesz, Walhain, qui ont le sens des lignes et des masses décoratives, M. Paviot, qui s'est manifesté élégant et bleuâtre, comme une sorte de Watteau inattendu de la banlieue.

Relisez maintenant l'étude critique d'Eugène Delacroix sur le système des concours.

G.

TÉMOIGNAGES INÉDITS

relatifs à la Vénus de Milo

M. E. Michon vient de publier, dans la *Revue des études grecques* (1900, p. 302-370), un intéressant article sur la découverte de la Vénus, son arrivée et son exposition au Louvre. Je me propose de signaler brièvement ce que cet article apporte de nouveau et de discuter, chemin faisant, quelques points sur lesquels je ne suis pas d'accord avec l'auteur.

Le marquis de Rivière revint en France sur la *Lionne*, où avaient été embarqués la Vénus et les autres marbres recueillis à Milo. Il avisa aussitôt le comte de Forbin, directeur des Musées royaux, qu'il désirait offrir ces objets au Roi. Forbin écrivit au marquis de Lauriston, ministre de la Maison du Roi, pour lui demander l'autorisation de faire débarquer et encaisser la statue à Toulon par les soins du peintre Révoil (22 décembre 1820). Six jours après, comme on paraissait craindre la dépense, Forbin revint à la charge (28 décembre). Enfin, le 4 janvier 1821, il put transmettre à Révoil, alors à Aix, l'invitation de se rendre à Toulon pour procéder aux opérations nécessaires. Le 12 janvier, il écrivit au comte de Missiessy, vice-amiral commandant à Toulon, pour le prier de prêter son concours à Révoil. La Vénus arriva à Paris en février (on ignore la date exacte) et la donation fut annoncée par le *Moniteur* du 7 mars; elle avait été acceptée par le Roi le 1er mars, au cours d'une audience accordée à Rivière.

Dès le 2 mars, Forbin demande à Lauriston l'autorisation de faire enlever « ce monument qui embarrasse beaucoup M. de Rivière »; il ajoute : « Je vais faire faire un procès-verbal de l'état dans lequel elle (la statue) se trouve, qui exigera d'importantes restaurations. » Ce procès-verbal manque. Une lettre de Forbin à Émeric David, du 13 septembre 1821, affirme « qu'il n'existe au Musée Royal aucun procès-verbal relatif à l'enlèvement de la statue. » Mais, à la fin de 1822, Forbin composa une note, destinée à l'Académie des Inscriptions, qui, publiée en 1852 seulement dans la *Revue contemporaine*, a été exhumée par M. Michon; cette note, dont la réimpression occupe cinq pages, a pour but de suppléer, dans une certaine mesure, à l'absence du procès-verbal d'enlèvement. Forbin dit l'avoir rédigée à l'aide de documents communiqués par les Affaires étrangères (correspondance des consuls de l'Archipel et note détaillée remise par Marcellus); la note de Marcellus avait été soumise par lui au vieux Fauvel, consul de France à Athènes, dont Forbin publia la réponse, d'ailleurs verbeuse et sans intérêt.

Voici deux assertions de Forbin qui présentent un certain caractère de nouveauté : 1° La statue aurait été exhumée en *février* 1820; 2° Marcellus aurait fait transporter la statue « du bord du brick grec sur son vaisseau », après l'avoir payée, alors que le moine grec Oikonomos l'enlevait sans la payer. M. Michon pense que la date de février est exacte, tandis que j'ai conclu d'une lettre de Dauriac que la Vénus avait été découverte le 8 avril (« il y a trois jours », écrit Dauriac à David, le 11 avril 1820). Je maintiens mon opinion. Les auteurs qui indiquent la date de février, Clarac, Forbin, Quatremère, Froehner, se sont tous inspirés du rapport de Marcellus et leurs témoignages se réduisent, en fait, à ce dernier.

Marcellus assure (*Souvenirs de l'Orient*, t. I, p. 237) que Yorgos trouva le buste à la fin de février et, deux semaines après, la partie inférieure. Cela est en contradiction formelle avec le récit de Voutier, qui dit avoir vu découvrir le même jour les deux parties de la statue (*Chronique des Arts*, 1897, p. 17). Non seulement il le dit, mais il le prouve par le dessin de son album qu'a publié M. Ravaisson. Il était allé à bord, dit-il, pour aller chercher cet album; se serait-il dérangé de la sorte s'il ne s'était agi que de dessiner la partie *inférieure* d'une statue? D'autre part, le dessin réfute l'assertion d'après laquelle Yorgos aurait transporté la partie supérieure de la Vénus dans sa cabane. Voutier doit avoir dit la vérité; or, le bateau où il était élève se trouvait bien à Milo le 8 avril.

Quant à la question du paiement, elle est singulièrement obscure. Le moine paraît bien avoir payé la Vénus, mais au prix dérisoire qu'il lui convint de fixer (750 francs); Marcellus compta à Yorgos un tiers en sus. Mais comment rem-

boursa-t-il e moine qui, furieux, s'embarqua presque aussitôt pour Chios? Il me paraît probable qu'il ne le rembourSa pas du tout et qu'il se persuada ne lui rien devoir, parce que le moine, pensa-t il, n'avait rien payé.

Dans le rapport envoyé par Brest à Bourrée, en 1862, que j'ai découvert dans les papiers de Tarral, il est dit que M. de Forbin, en 1817, passa par Milo et y acquit par l'entremise de Brest deux statues mutilées qu'il appela « Junon et Minerve ». Brest ajoute : « Dans le même terrain découvert (*sic*) se trouvait une autre statue en marbre, mais encore privée de tête et de pieds; on disait que c'était Pâris et que les Anglais l'ont également pris ». Donc, dès 1817, Brest avait entendu parler par Forbin du « Jugement de Pâris »; comme on connaissait le beau berger et deux des déesses, on devait s'attendre à rencontrer la troisième, Aphrodite. Ainsi s'explique, comme je l'ai fait observer en 1897 (*Chronique*, p. 87), pourquoi, sitôt la Vénus de Milo exhumée, Voutier et Dumont-d'Urville, forts de l'érudition que Brest devait à Forbin, se mirent à parler d'un groupe représentant le Jugement de Pâris.

Cette conclusion, pourtant bien logique, n'agrée pas à M. Michon. Il prétend que la statue virile mutilée, mentionnée par Brest en 1862, serait le numéro 200 de Berlin, découvert, au témoignage de Brest lui-même (dans une lettre écrite en italien à Gerhard, en 1830), en 1827, dans le même champ où avait été trouvée la Vénus. Mais cela est fort invraisemblable. Brest, qui avait correspondu avec Gerhard au sujet de cette statue et lui avait envoyé copie de la signature d'artiste qu'elle porte, n'aurait pas oublié cela au point de dire qu'elle avait été emportée par les Anglais. Il me semble évident que le prétendu « Pâris » de Brest est différent de la statue de Berlin; ce devait être un fragment sans intérêt, comme les deux statues acquises par Forbin et dont on n'a plus jamais entendu parler. Mais, alors même que M. Michon aurait raison d'identifier les deux statues viriles dont il a été question, mon raisonnement resterait très acceptable : c'est la demi-science de Forbin, reçue et transmise par Brest, qui est responsable des propos de Voutier, de Dumont-d'Urville et de B est lui-même au sujet de la Vénus, considérée comme victorieuse dans le concours de beauté sur le mont Ida.

A la page 339 de son mémoire, M. Michon publie pour la première fois le petit hermès barbu découvert avec la Vénus, planté sur sa base retrouvée au Louvre en 1900. On sait que cette base porte une dédicace de Théodoridas (*Chronique*, 1897, page 26); sur l'original, on a pu lire, à la suite du nom du père du dédicant, *Laistratos*, celui du dieu auquel la dédicace est faite, *Hermès*. Il faudra donc modifier l'étiquette du Louvre qui qualifie le buste de Bacchus, erreur commise par la plupart des archéologues et, d'ailleurs, facile à commettre. Il est sûr, absolument sûr, que le piédouche est bien celui de l'hermès; donc M. Furtwængler a eu tort d'incriminer la *fides* de Voutier et, en même temps, il appert que ce dernier a eu raison de figurer le second hermès, celui d'Hercule jeune (qualifié de Mercure par l'étiquette), sur le fragment de base avec la signature du sculpteur d'Antioche.

Il me semble évident que ces deux hermès, qui n'ont rien de commun avec la Vénus, n'ont rien de commun entre eux, car la tête barbue est encore phidiesque, tandis que la tête imberbe est hellénistique. Donc — puisqu'on ne peut imaginer un artiste d'Antioche signant un simple hermès (1) — le terme junévile a dû être associé, comme le sont souvent les termes, à une statue perdue; cette statue ne pouvait être la Vénus : 1° parce que le bras gauche de celle ci était levé et qu'elle n'aurait eu aucun rapport avec le terme voisin, *ce qui est sans exemple dans l'art grec;* 2° parce que le style est tout différent. En outre, j'ai observé récemment que la partie supérieure et postérieure de la tête du terme imberbe est entamée, comme si une main ou un attribut avait autrefois reposé sur elle. On peut donc reconstituer par la pensée un groupe où le terme aurait sa place, mais d'où la Vénus serait absente. J'ajoute que le style du terme imberbe est parfaitement d'accord avec la date indiquée par l'inscription du sculpteur d'Antioche (200-150 av. J.-C.).

M. Michon a peur d'adopter sans réserves mes conclusions, parce que, à l'époque où le fragment de la base inscrite fut transporté au Louvre, on crut remarquer qu'il s'adaptait sur la droite à la plinthe de la Vénus. Il revient, — timidement, il est vrai, — à l'hypothèse d'une restauration antique. Mais cette restauration aurait été absurde, l'hermès juxtaposé à la Vénus ne signifiant rien. Je répète donc que la juxtaposition par à peu près de la plinthe et de l'inscription ne pouvait être autre chose qu'un hasard; s'il y avait eu concordance parfaite, l'inscription eût été rajustée à la plinthe et nous la posséderions encore. On se laisse facilement tromper par la similitude des surfaces de cassure, alors même que les morceaux rapprochés n'ont rien de commun. Au début des fouilles de Myrina, il m'est arrivé de réunir des têtes de terres cuites à des torses, des bras à des épaules, etc., et de ne m'apercevoir de l'erreur que le lendemain. Je faisais alors ce qu'on a dû faire au Louvre après avoir rapproché de la plinthe de la Vénus le fragment de base inscrite : je prononçais le divorce pour incompatibilité. Si l'on écarte — comme le fait, bien entendu, M. Michon — l'hypothèse gratuite et injurieuse d'une destruction volontaire du fragment de base (2), la seule explication plausible est qu'on l'a éloigné parce qu'on a reconnu qu'il ne s'adaptait pas, et qu'on l'a ensuite égaré, parce qu'on n'y attacha plus aucune importance.

M. Michon a donné des détails piquants et nouveaux sur les tiraillements et les petites querelles auxquelles donna lieu l'installation de la Vénus au Louvre. Clarac, conservateur des Antiques, se plaignait de n'être consulté ni sur la restauration, ni sur le placement de la statue.

---

(1) Il n'y pas d'exemple d'un hermès isolé portant une signature — à l'exception, peut-être, d'un hermès portrait.

(2) Cette hypothèse, chère aux archéologues allemands, est fondée sur une lettre particulière adressée par Longpérier à Friederichs. M. Michon a reproduit cette lettre et en a montré les impossibilités et les équivoques. Il faut dire, à la décharge de Longpérier, qu'il ne pouvait pas se douter que Friederichs aurait l'indiscrétion de publier sa boutade.

Forbin, directeur des Musées, rejetait ce manque d'égards sur l'Institut et sur Quatremère de Quincy, tout en revendiquant, d'ailleurs, le droit de prendre les décisions qui lui convenaient sans en référer préalablement à Clarac. « Comment se fait-il, écrivait ce dernier vers le 20 mai 1821, que j'aie trouvé hier tous les préparatifs (*sic*, tel est le style de Clarac) pour placer cette statue, sans que j'en aie reçu aucun avis? Il n'y a personne qui ne trouvât extraordinaire qu'une statue de cette importance soit venue à mon insu et conduite par MM. les architectes, se placer au Musée et en chasser une autre qu'on a reléguée je ne sais où. »

La Vénus fut d'abord exposée pendant quelques jours, au moment de la donation, dans la salle Lacaze, puis dans la salle d'Auguste, ensuite dans la salle de la Paix, puis dans la salle du Tibre, enfin (vers 1853) dans l'ancienne salle de l'Isis, où elle est encore. La correspondance de 1822, entre Forbin et l'architecte Fontaine, dont le mauvais vouloir était très difficile à vaincre, est une des parties amusantes du mémoire de M. Michon. Mais l'intérêt archéologique en est nul. Le mémoire se termine par une notice sur deux projets destinés à commémorer la donation de la Vénus au Roi; l'un concernait l'exécution d'un vase de Sèvres, décoré d' « un sujet relatif à l'acquisition de la statue et à l'hommage que M. le marquis de Rivière en a fait à Sa Majesté » (il n'y fut pas donné suite); l'autre comportait la frappe d'une médaille commémorative dont le coin existe encore à la Monnaie (M. Michon en a publié un dessin), mais qui ne paraît pas avoir été distribuée. La légende ne fait aucune mention de la donation de M. de Rivière; singulier exemple d'ingratitude royale!

On voudrait savoir si Brest a eu raison, en 1862, de se plaindre des procédés de Rivière, qui laissa supporter au pauvre agent consulaire les frais de l'amende infligée aux primats de l'île de Milo et ne le dédommagea qu'*in articulo mortis* (*Chronique*, 1897, p. 86.) M. Michon se contente, à cet égard, de reproduire une lettre de Forbin à Rivière, alors capitaine des gardes du corps du Roi (8 avril 1825), par laquelle il lui transmet une réclamation adressée par les primats de Milo à M. de Rigny, capitaine des vaisseaux du Roi. D'autre part, M. Ravaisson a écrit que la quittance en grec délivrée par les primats à M. de Rivière, qui les dédommagea de sa bourse, existe aux Archives Nationales. Ce document mériterait d'être transcrit; il faudrait aussi en connaître la date, que M. Ravaisson, toujours insouciant du détail précis, n'a pas donnée. Je me propose de procéder, dès que j'en aurai le loisir, à cette petite vérification.

A diverses reprises, en lisant le travail si bien documenté et si consciencieux de M. Michon, j'ai été frappé de ce fait que certaines circonstances, indubitablement authentiques, ne sont plus attestées que par la notice de M. Froehner sur la Vénus de Milo, dans son catalogue — si remarquable pour l'époque — de 1869 (p. 168-179). C'est donc qu'il a disposé de documents dont il est seul à connaître l'existence. Dans le même ordre d'idées, je ferai observer que M. Michon ne cite jamais le dossier relatif à la Vénus de Milo, qui devrait être au Louvre; or, je me suis assuré qu'il n'y est pas. Comme M. Ravaisson n'a pas toujours été soigneux dans l'indication de ses sources; je ne suis pas certain qu'il ait disposé lui-même d'un dossier de la Vénus; toutefois, dans les nombreuses et longues conversations que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui au sujet de sa statue favorite, il ne m'a jamais dit que ce dossier manquât. Il se peut donc qu'il se soit égaré ou qu'il ait été déplacé; il est permis d'espérer, par conséquent, qu'on réussira quelque jour à le découvrir.

Au cours d'un article précédent (1), j'avais exprimé le regret de n'avoir pas été admis à consulter, au ministère des Affaires étrangères, la correspondance de Ch. Tissot, ministre de France à Athènes, en date de mars-avril 1877, époque où il se rendit à Milo sur le *Sané* pour essayer d'assurer à la France la possession du *Neptune*, actuellement conservé au musée d'Athènes. Depuis, j'ai reçu l'autorisation demandée, mais mes recherches ont été vaines : aucune lettre de Tissot, au ministère des Affaires étrangères, ne fait mention du *Neptune*, ni même du voyage du *Sané*. Cependant Tissot m'a parlé souvent, non seulement de son voyage, mais du rapport, accompagné de dessins, où il en avait consigné les résultats. Encore un document important qu'on retrouvera sans doute un jour au ministère des Beaux-Arts ou dans un autre dépôt d'archives, parce qu'il est inadmissible qu'il ait disparu (2).

SALOMON REINACH.

REVUE DES REVUES

— **Journal des Débats** (21 décembre). — M. André Hallays, dont on sait le zèle pour la conservation de nos vieux monuments, publie un feuilleton très intéressant sur *L'Hôtel de Rohan*, menacé, paraît-il, de destruction après le départ prochain de l'Imprimerie Nationale, et réclame énergiquement la conservation de ce superbe édifice. Nous reviendrons sur cette question.

— **Revue des Arts décoratifs** (novembre). — Intéressante étude de M. Émile Gallé sur *Le Mobilier contemporain orné d'après la nature* (avec 10 reprod. hors texte et dans le texte de meubles et verres du maître nancéen).

Suite de l'étude de M. Frantz Jourdain sur *L'Architecture à l'Exposition Universelle* (10 grav.).

Le Fer dans l'art moderne, par M. Lucien Magne (7 grav.).

(1) *Chronique des Arts*, 1898, p. 275.

(2) Je note avec plaisir que M. Michon incline à l'hypothèse que j'ai émise (*Chronique*, 1898, p. 226), consistant à qualifier notre Vénus d'Amphitrite et à l'*associer* (non pas à la *grouper*) avec le Neptune de Milo. Voir au Louvre, dans la salle africaine, la mosaïque de Constantine, où Amphitrite est debout à côté de Neptune, dans une attitude et un costume très semblables à ceux de la Vénus. Voir aussi l'*Amphitrite* du musée d'Avignon (*Répertoire*, II, 334, 4).

= **Art et décoration** (décembre). — *L'Orfèvrerie à l'Exposition*, par M. Paul Vitry (26 grav).

= *L'Ameublement à l'Exposition* (3e article), par M. G. Soulier (10 reprod.).

= *La Céramique à l'Exposition*, par A. Sandier (av. 32 grav. dans le texte et une planche en couleur, *Soupière en porcelaine de Rœrstrand*).

— **L'Art décoratif** (décembre). — Compte rendu, par M. R. Salvador, de l'exposition de la Société moderne des Beaux-Arts (9 reprod.).

— *La Céramique architecturale à l'Exposition*, par M. Ch. Saunier (5 ill. et 2 planches).

— *Les Tissus de tenture à l'Exposition*, par M. A. Germain (25 reprod.).

— *Quelques meubles*, par M. G.-M. Jacques (5 grav.).

— *La Décoration du fer*, par M. Lucien Magne (14 grav.).

— *Épilogue de l'Exposition*, par M. G.-M. Jacques.

P **Kunst und Kunsthandwerk** (1900, fasc. 10). — M. J. Dernjac donne une description historique et descriptive détaillée du palais Harrach, à Vienne, accompagnée de 13 gravures reproduisant la vue extérieure et plusieurs salles intérieures de cette somptueuse demeure de la fin du XVIIe siècle.

P Étude de M. W. Fred sur *Les Industries du métal à l'Exposition Universelle de Paris* (14 reprod.).

P M. F. Minkus nous fait connaître une belle buire en étain ciselée, du XVIe siècle, conservée au musée de Ling (3 grav.).

(11e fasc.). — Importante et intéressante étude de M. J. Folnesics sur l'artiste autrichien Franz Hein, peintre de portraits, de scènes légendaires, de paysages, etc., pleins de sentiment et de sens décoratif (26 reprod., dont une planche en couleurs).

P *L'Histoire de l'art et l'économie sociale*, par M. Th. Volbehr.

P Des nouvelles de la vie artistique, à Vienne, complètent, comme d'habitude, ces deux livraisons.

+ **Die Kunst unserer Zeit** (XIe année, fascicules 10, 11 et 12). — Livraisons entièrement consacrées à une importante étude de M. Al. Heilmeyer sur *La Sculpture allemande* (av. 90 reprod. hors texte et dans le texte, d'après Thorwaldsen, Schadow, Rauch, Hæhnel, Rietschel, Schilling, Hildebrand, R. Begas, Maison, Seffner, Stuck, Flossmann, Klinger, etc.)

BIBLIOGRAPHIE

Paul Vitry et Gaston Brière. — **Le Buste de Jean-Florent de Vallières, par J.-B. Lemoyne, au musée de Tours.** — Tours, imp. P. Bousrez. In-8e, 12 p., av. 1 planche.

Il existe dans les musées, surtout dans ceux de province, des ouvrages dont l'état civil n'est pas établi, « inconnus par un maître inconnu », auxquels, trop souvent, on n'accorde pas assez d'attention. Certains d'entre eux, cependant, mériteraient un traitement plus équitable et réserveraient parfois aux historiens qui les étudieraient le plaisir d'une découverte intéressante.

C'est le cas du très beau buste en terre cuite que l'on voit au musée de Tours et qui figura à l'exposition des portraits nationaux en 1878. Deux jeunes historiens d'art, MM. P. Vitry et G. Brière, piqués par les incertitudes et les obscurités qui planaient sur cette œuvre remarquable, désignée seulement par quelques-uns comme étant le portrait de Jean-Florent de Vallières, lieutenant-général des armées du Roi, résolurent de les éclaircir. Grâce à eux, nous savons maintenant de façon indiscutable qu'il s'agit bien là de ce personnage, et leur argumentation en faveur de l'attribution à J.-B. Lemoyne de ce buste magistral n'est pas moins solide, ni moins probante. Les travailleurs et curieux d'art leur sauront gré de cette contribution apportée à l'histoire de la sculpture française.

A. M.

M. Albert Soubies vient de publier, chez l'éditeur Flammarion, dans sa charmante collection de l'**Almanach des Spectacles**, un nouveau volume — le vingt-huitième, année 1899 — (petit in-8, 150 p.), orné, comme les précédents, d'une jolie eau-forte de M. Lalauze.

NECROLOGIE

Nous avons le regret d'apprendre la mort de **M. Charles-Henri Jeidels**, artiste peintre paysagiste, membre de la Société Nationale des Beaux-Arts, décédé à Hyères dans sa trente-sixième année, après une longue maladie. M. Jeidels était né à Bâle et demeurait à Paris. Il exposait des paysages et des figures de genre traités avec délicatesse, où l'on retrouvait souvent une note mélancolique. A l'Exposition Universelle, il avait un petit paysage plein de fraîcheur : *La Baie du Mont Saint-Michel*, vue des hauteurs d'Avranches, effet de matin.

On annonce de Marseille la mort de M. **Revoil**, architecte des monuments historiques à Nîmes, doyen des architectes du gouvernement, père du ministre de France à Tanger.

Il était né à Aix le 19 juin 1822. Élève de Caristie, il était entré à l'École des Beaux-Arts en 1845. Il commença à exposer au Salon de 1846, où il avait envoyé plusieurs planches sur l'état actuel et la restauration de l'abbaye de Montmajour, près d'Arles, dont il s'occupa à diverses reprises. Il a dirigé, dans le Midi, la restauration d'un grand nombre de monuments romans. Il n'est guère de grande ville de Provence ou de Languedoc où il n'ait construit quelque chapelle ou quelque église. La cathédrale de Marseille est le plus connu des monuments édifiés par lui.

Il a publié aussi différents ouvrages, notamment *L'Architecture romane du Midi de la France*. A l'Exposition Universelle de 1900, où il obtint une médaille d'or, il avait envoyé des œuvres intitulées : *Ciborium du maître autel de la cathédrale de Marseille* et *Porte en bronze de l'église Notre-Dame de la Garde à Mar-*

seille. En récompence des longs et remarquables services rendus par lui à l'art français, le gouvernement venait de l'élever au grade de commandeur de la Légion d'honneur. Il était chevalier depuis 1865 et il avait été promu officier en 1889, à l'occasion de l'Exposition Universelle où il avait obtenu une médaille de bronze.

MOUVEMENT DES ARTS

Tableaux anciens et modernes et tapisseries

Vente faite à l'hôtel Drouot, salle 6, le lundi 17 décembre 1900, par Me Paul Chevallier, commissaire priseur, et MM. Durand-Ruel, Buéso et Mannheim, experts.

Tableaux modernes, pastel, aquarelle. — 1. Courbet (Gustave). Chemin de la forêt : 950. — 2. Daubigny (Ch.). Les bords de l'Oise : 880. — Meissonier (J.-E.). La sentinelle, aquarelle : 5.100. — 4. Fromentin (Eug.). La caravane : 1.100. — 5. Jacque (Ch.). La bergère : 5.200. — 6. Jacque (Ch.). La rentrée du troupeau : 1.200.

7. Roybet (F.). Un gentilhomme : 5.000. — 8. Roybet (F.). Le buveur : 4.600. — 9. Ziem (F.). Le golfe de Venise : 6.150. — 10. Ziem (F.). La mare (Hollande) : 5.000. — 11. Courbet (G.). La vague : 6.250. — 12. Stevens (A.). La Veuve : 1.950. — 13. Isabey (Eug.). La tentation de Saint-Antoine : 1.020. — 14. Corot (C.). Le coup de vent : 12.000. — 15. Corot (C.). La charrette : 12.100. — 16. Millet (J.-F.). Le moulin à eau : 15.000. — 17. Rousseau (Th.). Le Rageur, vieux chêne dans les gorges d'Apremont : 16.250. — 18. Rousseau (Th.). Lisière de forêt, coucher de soleil : 5.000.

Tableaux anciens. — 19. Maes (Nicolas). Le Calviniste : 20.500. (Acheté par le musée de Bruxelles). — 20. École hollandaise. Le rommelpot : 1.300.

Tapisseries de Bruxelles, époque Régence. — 21. Le printemps : 10.500. — 22. L'été, Glorification de Cérès : 7.000. — 23. L'été, Glorification de Cybèle : 7.000. — 24. L'automne : 10.500. — 25. L'hiver, scène d'intérieur : 3.900.

Total : 165.450 francs.

Collection de M. Pierre Véron

Vente faite à l'Hôtel Drouot, salle 1, les 14-15 décembre, par Me Bailly et M. Haro.

Tableaux, aquarelles, dessins. — 29. Detaille. Aux manœuvres : 9.800. — 30. Detaille. Chasseurs à pied en grand'garde. 1885. Dessin gouaché : 440. — 31. Doré (G.). Le Champagne : 100. — 33. Duez (E.). Jeune femme au bord de la mer ; 235. — 35. Feyen-Perrin. L'Attente du retour de la pêche : 310. — 39. Fichel. Les Joueurs de cartes : 370 fr.

72. Neuville (A. de). Le Mobile : 2.050.

Total : 22.000 francs environ.

CONCERT DU DIMANCHE 23 DÉCEMBRE

Dixième Concert Colonne (2 h. 1/4). — *Faust* (Robert Schumann).

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de tableaux de M. **Ernest Chamaillard**, galerie Vollard, 6, rue Lafayette.

Exposition d'aquarelles de M. **Mainella**, galerie Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi, jusqu'au 31 décembre.

Exposition d'aquarelles, études peintes, dessins et eaux-fortes par **Meissonier**, galerie des Artistes modernes, 19, rue Caumartin, jusqu'au 4 janvier.

Étranger

Bruxelles : Exposition de la Société royale des Aquarellistes, au Musée moderne.

La Haye : 3e Exposition d'art français moderne, au cercle Pulchri Studio.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Paris

Salon de la **Société des Artistes français**, au Grand Palais des Champs-Elysées, du 1er mai au 30 juin. Envoi des ouvrages de peinture, du 15 au 20 mars ; des sculptures de petite dimension, les 1er, 2 et 3 avril ; des statues des artistes non exempts du jury, les 11 et 12 avril ; des hors concours, le 24 avril ; des travaux d'architecture, les 2 et 3 avril ; des gravures et lithographies, les 1er et 2 avril ; des ouvrages d'art décoratif, les 16 et 17 avril. Chaque artiste n'aura le droit d'exposer que deux ouvrages.

Province

Charenton : Exposition de la Société artistique, en avril 1901. Pour tous renseignements, écrire à M. Ch. Canivet, secrétaire de la Société, 40, avenue de Grenelle, Charenton.

(Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la Chronique.)

VILLE DE PARIS

A adj. s. 1 ench. Ch. de not. de Paris, le 15 janvier 1900 **2 TERRAINS** **ANGLE** des rues de la **VICTOIRE** et **MOGADOR** prolon^{t}. 1^{e} Surf. 406 m. M. à pr. **700** f. le mèt. 2^{e} Surf. 275 m. M. à pr. **180,000** f. S'adr. aux not. : M^{es} **Mahot de la Quérantonnais**, 14, r. d. Pyramides, et **Delorme**, r. Auber, 11, dép. de l'enc.

DÉPARTEMENT DE LA SEINE

LOTISSEMENT DES TERRAINS DE MAZAS

A adj. s. 1 enchère ch. not. Paris, le 8 janvier 1901 **2 LOTS** rue **Nouvelle** (6^{e} et 8^{e} du plan de l'îlot 4) C^{e} ch. lot 416m.53. M. à p. ch. lot 200f. le m. S'ad. not. M^{es} Delorme, r. Auber, 11 et Mahot de la Quérantonnais, 14, r. Pyramides, dép. de l'enchère.

NUE-PROPRIÉTÉ de créance de 33.303 fr. A adj. ét. **Masson**, not., 58, bd Haussmann, le 27 décembre 1900. Mise à pr. (pouvant être baissée) 10.000 fr. Consign. 1.000 fr.

L'Administrateur-Gérant : J. ROUAM.

Paris. — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart.

N° 5. — 1901 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 9 Février.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

Que de fois ne s'est-on pas plaint de l'envahissement de nos monuments publics par les affiches électorales! De tous côtés des réclamations se sont élevées ; personne n'a contesté leur légitimité, mais rien n'a été fait. Il semblerait qu'il existât une association occulte pour la dégradation des œuvres d'art. On ne préserve pas plus nos statues que les tableaux du Louvre : ici, le feu; là, le racloir; ailleurs, le marteau. Place aux Vandales!

On vient d'apprendre ce qu'il est advenu de la charmante fontaine de Sèvres, qui gît en miettes près du Petit Palais. On peut voir l'effet hideux des affiches sur la statue de la République, sur celle de Bobillot et, depuis deux jours, sur les socles des becs de gaz qui éclairent la place du Théâtre-Français. Jadis, c'était le marbre rose de la statue d'Émile Augier que l'on maculait de colle de pâte. On a protesté alors, comme nous protestons aujourd'hui, au nom du respect que l'on doit aux monuments publics et au nom du bon goût. Autant en emporte le vent!

Il y a pourtant quelque chose à faire. Si la loi de 1881 sur la presse paraît autoriser expressément cet abus dans son article 16, ainsi conçu : « Les professions de foi, circulaires et affiches électorales pourront être placardées... *sur tous les édifices publics* autres que ceux consacrés au culte... », il y a la loi du 5 avril 1884, qui, dans son article 84, attribue aux maires (à Paris, au préfet de la Seine) le soin « de *conserver* et d'administrer les propriétés de la commune... et, d'une manière générale, d'exécuter les décisions du conseil municipal ». Or, qui empêche le préfet de la Seine d'interdire cet affichage d'une laideur monstrueuse et, s'il le désire, de se faire autoriser par une décision du conseil municipal?

Il nous semble que là est le véritable remède à un état de choses que regretteront peut-être les imprimeurs et les marchands de papier, mais dont la disparition ne peut qu'être à l'honneur de l'édilité qui la décidera.

NOUVELLES

*** La commission d'organisation du prochain Salon s'est réunie cette semaine au siège de la Société des Artistes français.

MM. Humbert, Émile Renard et de Richemont ont été nommés délégués pour la peinture; MM. Boisseau, Blanchard, Gardet, Lefeuvre, pour la sculpture; MM. Pascal, Scellier de Gisors, Courtois et Suffit, pour l'architecture; MM. Maurou et Lefort, pour la gravure.

*** On vient de mettre en place, à la clef de l'arc d'amont du pont Alexandre III, un groupe allégorique en bronze représentant la Seine et la Néva accotant l'aigle russe, dont la pose avait été retardée par un incendie survenu dans l'usine du fondeur en mars 1900. Désormais, le pont Alexandre III est absolument achevé.

*** Une des plus jolies choses de l'Exposition, la fontaine en grès irisé de MM. Sandier et Alfred Boucher, exécutée par la Manufac-

ture nationale de Sèvres, qui se trouvait derrière le Petit Palais, vient d'être l'objet d'actes d'un vandalisme inouï. Des six grandes vasques qui s'élevaient autour d'elle sur d'élégants pilastres, quatre ont été brisées à coups de pavés. Des huit tortues aux carapaces luisantes et irisées qui entourent le bassin inférieur, cinq ont été lamentablement décapitées et trois ont disparu. Vandales et amateurs trop peu délicats ont uni ici leurs efforts. Enfin, sur les pieds mêmes des Grâces, à une hauteur de plus de trois mètres, une des grandes coquilles qui recevaient la cascade tombant du faîte de la fontaine, a été descellée et brisée.

*** M. Gérôme, de l'Institut, vient de faire don au Musée historique de l'armée de son buste original du général Cambriels; M. Crauck, de sa statue du général Faidherbe. Le musée vient d'entrer en possession du legs qui lui a été fait par son ancien conservateur, le général Vanson, qui comporte exactement 20.950 dessins, estampes et photographies contenus dans 99 cartons; deux séries de représentations d'uniformes russes en 1.615 planches; une suite de gravures françaises et étrangères de 226 planches; 658 photographies d'épées des XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles, quatre portraits d'officiers et soldats du XVIII^e^ siècle; enfin un tableau de portraits d'officiers de Bercheny-hussards.

*** Nous sommes heureux d'apprendre que notre éminent collaborateur M. Eugène Müntz vient d'être nommé membre correspondant de l'Institut royal des Sciences, Lettres et Arts de Venise.

*** La Société des Amis des livres, dans sa réunion de cette semaine, a décidé de décerner un prix de mille francs à l'artiste qui trouverait un caractère typographique momoderne.

*** Le correspondant italien du *Temps* annonce à ce journal une nouvelle découverte faite au Forum, qui va mettre d'accord les historiens et les archéologues sur un point discuté : celui de l'emplacement de l'arc de Tibère.

On sait que l'an 16 de Jésus-Christ, pour rappeler la victoire de Germanicus sur Arminius, à qui il reprit les aigles de Varus, Tibère fit élever au Forum un arc de triomphe. Les uns plaçaient le monument au débouché du *Vicus Jugarius*; d'autres, entre la basilique *Julia* et les rostres dits de César.

Cette semaine, entre les rostres de *Palicanus* et l'angle de ladite basilique, a été mise à découvert une plateforme de pierres concassées adossée pour ainsi dire au temple de Saturne. Cette plateforme a conservé l'empreinte des pilastres latéraux de l'arc, dont l'ouverture devait être d'environ cinq mètres.

On a remarqué que les matériaux ont une grande analogie avec ceux employés pour la tombe de Cæcilia Metella. Particularité curieuse: parmi la pierraille on a retrouvé des fragments de *lucerne* en terre cuite vernissée rouge, des os de poisson et des cosses de châtaignes.

L'arc de Tibère était donc placé symétriquement à celui de Septime Sévère et conformément à l'indication donnée par le bas-relief connu de l'arc de Constantin, c'est-à-dire en face de celui d'Auguste.

La découverte de l'emplacement de l'arc de Tibère a une grande importance comme point de repère pour la topographie du Forum à cette époque.

LES

Décorations de l'Exposition Universelle

A TITRE ÉTRANGER

—

Par décrets du Président de la République rendus sur la proposition du Ministre des Affaires étrangères et publiés (en ce qui concerne les étrangers habitant la France) au *Journal Officiel* du 2 février dernier, sont promus ou nommés, à titre étranger, dans l'ordre national de la Légion d'honneur :

Commandeurs. — MM. Dannat (William-Turner), artiste peintre américain; Antocolsky (Mark), artiste sculpteur russe; Edelfeldt (Albert), artiste peintre russe; Botkine (Michel), membre de l'Académie Impériale des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg.

Officiers. — MM. Bing, président de la Société des industriels de Copenhague; Gloesel (Henri), architecte danois; Harrison (Alexandre), artiste peintre américain; Krœyer, artiste peintre danois; Krohn, directeur du Musée des Arts décoratifs de Copenhague; La Farge (John), artiste peintre américain; Pastchenko (Vladimir), artiste sculpteur russe; Piasetsky, artiste peintre russe; Répine (Élie), artiste peintre russe; Saint-Gaudens (Augustus), artiste sculpteur américain; Vallgren, artiste peintre russe.

Chevaliers. — MM. Alexander (John-W.), artiste peintre américain; Bernstein-Sinayeff (Léopold), Russe, artiste sculpteur; Coolidge, architecte américain; Fabergé, orfèvre-joaillier, sujet russe; Fiérens, dit Fiérens-Gevaert (Hippolyte-Georges-Joseph), Belge, homme de lettres et critique d'art; French (Daniel-C.), artiste sculpteur américain; Harlamoff, artiste peintre russe; Haviland (George), Américain, fabricant de porcelaine à Limoges; Hébert (Louis-Philippe), sculpteur, sujet anglais; Hernandez (Daniel), artiste peintre péruvien; Johansen (Vigo), artiste peintre danois; Korovine (Constantin), artiste peintre russe; Lynch (Albert), artiste peintre péruvien; Melizer (Robert), architecte russe; Millet (Francis-D.), artiste peintre américain; Minco, architecte roumain; Mucha (Alphonse-Marie), Autrichien, artiste peintre; Nyrop, architecte danois; Ralli (Théodore), sujet hellénique, artiste peintre; Romagnoli (César-Abraham), Italien, artiste graveur; Schultz (Jal), artiste sculpteur danois; Simonidy (Michel), artiste peintre roumain; Story, artiste peintre américain; Tiffany, Américain, président de la Tiffany Company; Troubetzkoï (prince Paul), artiste sculpteur russe; Tuxen, artiste peintre danois; Wyié (Michel de), artiste peintre russe.

Cette liste ne comprenant que quelques-uns des pays qui ont participé à l'Exposition, on

annonce la publication prochaine d'une seconde, qui comprendra les décorations attribuées aux autres nations.

La *Gazette* est heureuse de trouver parmi ces noms ceux de deux de ses collaborateurs : MM. Fiérens-Gevaert et Mucha, et les prie d'agréer ses sincères félicitations.

PETITES EXPOSITIONS

AU CERCLE DE L'UNION ARTISTIQUE

« Comparer, c'est comprendre », a dit un savant qui pensait d'après nature; n'est-ce pas se divertir aussi, selon les mondaines jolies qui promènent l'ampleur de la jupe et l'impertinence du face-à-main dans la cohue parfumée des vernissages, petits ou grands? Parallèle entre les deux Cercles, voilà le prélude obligatoire des comparaisons périodiques ; mais le divertissement s'amoindrit, depuis que les mêmes artistes fréquentent la rue Boissy d'Anglas et la rue Volney. Le regard ne subit pas de transition brusque : les mêmes *Venises* de M. Saint-Germier, d'ailleurs délicat, les mêmes *Matins roses* de M. Bouchor, les mêmes *Versailles* de M. Franc-Lamy, qui se souvient d'Helleu, les mêmes portraits colorés ou pâlots de MM. Bordes ou Faivre, nous accueillent; 89 toiles, 24 bustes ou statues, total 113 numéros seulement : l'« Épatant », puisqu'il faut l'appeler par son nom, retient ce mérite d'être plus discret. Les portraits, toujours, y foisonnent : reconnaître le duc ou la douairière sous les initiales, c'est prolonger le divertissement. Anonyme encore, bien que réelle, la sirène de l'exposition ; c'est M^lle^ *X...*, par M. Jacques Blanche, le portraitiste amoureux de l'école anglaise, l'héritier des psychologues élégants qui pressentaient l'âme dans les roses : car ce n'est point seulement par le charme contemporain de la coiffure, du bandeau châtain sous le frisson des plumes, de l'azur rayé de la robe svelte et ragaillardie de velours noir, que le portrait se fait aimer dès l'abord, mais par la traduction raffinée d'une physionomie douce. Peintre et modèle ont sympathisé dans l'art.

Plus sévère, le *Portrait de M^me^ G. M...*, par M. Dagnan-Bouveret; plus vague, le fantôme féminin de M. Jacques Baugnies, déjà personnel et si justement remarqué l'an passé; plus précis, le profil de *M^me^ Henri Galante*, par M. Paul Thomas, dont la correction ne manque plus de souplesse. M. Guirand de Scévola persiste dans la gamme verdâtre et bizarre. En présence de l'habit noir de *M. Alfred Edwards*, M. Tofano me paraît plus heureux que M. Benjamin-Constant devant la pourpre romaine de *S. E. le Cardinal Mathieu*. J'ose préférer les grandes dames aristocratiques de M. F. Humbert à son *Lieutenant-colonel Marchand*. M. Jules Lefebvre ne peut se plaindre de rester sans portraitistes : après le buste de Puech, la peinture de Roybet décèle une nature plébéienne et sanguine qui contraste curieusement avec l'anémie distinguée de son art. Le paysage tourmente les veilles glorieuses de M. Carolus Duran, mais cette paisible *Matinée d'orage en Savoie* n'ajoute rien à sa gloire; plus émouvants, le grand *Crépuscule lunaire* de M. Gaston Guignard, une banlieue toujours « virgilienne » de M. René Billotte. M. de Clermont, silencieux, imite et se répète. A retenir, à souligner sur le catalogue, une chaude *Étude de barques*, à la Daubigny, de M. Victor Daulnoy, l'*Heure dorée, dans l'Estérel*, sur les crêtes aiguës du pays rouge, de M. Marcel Cogniet, plus haut en couleurs que M. Montenard.

Le bijou, comme diraient les visiteuses, c'est, de M. Walter Gay, l'*Intérieur d'un collectionneur*, exquisement solitaire et triste dans la gamme grise, à peine verte, où la commode Louis XV arrondit sa rousseur. Poésie et vérité. Le voilà l' « art français » que le statuaire Mercié veut personnifier dans un buste mièvre, et qui s'exprime plus vivement encore, pris sur le fait, en la réalité nuancée de deux portraits souriants : *M^me^ Nénot* et *M^me^ Henri Lavedan*, par le jeune maître Denys Puech. Parisienne presque, étant néo-grecque, la *Joueuse de boules* qui prend pour cible l'hiatus lugubre des masques tragiques : sa sensualité robuste et fine rappelle la lointaine *Phryné* de son auteur, M. Gérôme, de qui la statuaire polychrome est très supérieure à sa peinture; sa marine où flotte l'*épave* n'est point du tout byronienne. Et la petite *Mondaine* au minois flamand, de M. van der Straeten, est plus amusante que la pierre où M. de Saint-Marceaux voit un *Sphinx*...

EXPOSITION DANIEL VIERGE

Au sortir des Salons petits ou grands, toute exposition particulière est un régal, dès qu'elle a pour centre une personnalité digne de ce nom dont on abuse. Boulevard de la Madeleine, à la succursale des galeries Georges Petit, les dessins originaux, composant l'illustration de *Pablo de Ségovie*, sont le meilleur panégyrique de Daniel Vierge, un illustrateur de race, de la famille alerte et nerveuse qui commence avec Morin pour se transformer avec Lepère. La signature même de l'artiste est dans ce trait mince et résistant qui, traduit par le fac-similé du graveur, devient le rire narquois ou sinistre de la page commentée par une invention toujours en éveil. Croquis ironiques, dont l'écriture sautille dans la lumière : c'est le soleil espagnol d'accord avec le blanc du papier, que trouent des taches d'ombre. Et l'étonnement devient profond, si l'on évoque l'admirable énergie du dessinateur, qui, paralysé de la main droite à trente ans, rapprit le dessin de la main gauche!

EXPOSITION D'ARTISTES AMÉRICAINES PHOTOGRAPHES

En face de l'illustration s'affirme sa rivale, la photographie, qui, désormais, veut être un art : témoin les épreuves, au Photo-

Club, des blondes *misses* d'outre-mer, avec la gomme bi-chromatée pour collaboratrice, les *effets de fusain*, le *flou* des brumes près des *portraits* mystérieux à la Whistler.

Raymond Bouyer.

Académie des Inscriptions

Séance du 1er février

Une nouvelle divinité antique. — M. Héron de Villefosse signale à l'Académie une découverte épigraphique récemment faite à Saint-Marcel-lès-Chalon (Saône-et-Loire) et dont il a été informé par une obligeante communication de M. Lex, archiviste départemental.

Un propriétaire de Saint-Marcel a trouvé à 60 centimètres, dans un champ qu'il défonçait, un petit socle de bronze de forme octogonale avec deux faces parallèles plus larges que les autres. Sur l'une de ces grandes faces, entre la corniche et la plinthe, est gravée l'inscription suivante :

AUG. SACR
DEAE TEM
VSIONI
IANVAR
IS
VERI FIL
EX VOTO
V. S. L. M.

Elle se lit ainsi : *Augusto sacrum deae Temusioni Juanaris Veri filius ex voto : votum solvit libens merito.* Cette inscription nous révèle le nom de cette divinité topique inconnue jusqu'ici. Il faut regretter la perte de la statuette qui surmontait le socle en bronze et représentait probablement la déesse Temusio, dont il eût été intéressant de connaître le type et les attributs.

Découvertes d'inscriptions en Grèce. — M. Théodore Reinach communique deux curieuses inscriptions grecques de basse époque récemment découvertes. L'une, d'Argos, fait connaître le nom d'un nouveau statuaire, Archelaüs, et un nouveau proconsul de Grèce, Phosphorius, que M. Reinach propose d'identifier avec l'aïeul du fameux orateur Symmaque. L'autre, de Myndos en Carie, découverte par M. Paton, confirme le témoignage du premier livre des Macchabées sur l'existence d'une communauté juive dans cette localité; elle fournit un nom inédit, Theopempta, et un nouvel exemple d'une femme archisynagogue.

M. Collignon et M. Croiset ajoutent quelques observations à cette communication.

Société des Antiquaires de France

Séance du 23 janvier

M. Durrieu signale comme un fait curieux pour l'histoire de la librairie parisienne dans la première moitié du XIVe siècle la présence à Paris à cette époque d'un nombre considérable de copistes anglais.

M. Omont fait connaître un petit manuscrit récemment acquis par la Bibliothèque Nationale. C'est une sorte de traité de morale ou d'éducation du français composé à Metz au XVe siècle et intitulé *Doctrinal de noblesse.*

Séance du 30 janvier

M. Monceau discute les traditions relatives à la légende des Martyrs d'Utique.

M. L. Poinsot fait connaître et commente des inscriptions latines provenant de Mésie et fournissant des renseignements sur la mythologie des provinces danubiennes, en particulier sur une forme locale du culte d'Hercule.

M. Vitry étudie des inscriptions plus ou moins intelligibles, en lettres très ornées, qu'on voit sur la bordure des manteaux de certaines statues de la fin du XVe siècle et du début du XVIe siècle.

La Dédicace de la Niche

OÙ SE TROUVAIT LA VÉNUS DE MILO

Dumont-d'Urville, au mois d'avril 1820, copia à Milo une dédicace qui surmontait l'entrée de la niche où Yorgos et Voutier avaient découvert la Vénus. « L'entrée de la niche, écrit-il, était surmontée d'un marbre de quatre pieds et demi environ de longueur, sur six à huit pouces de largeur. Il portait une inscription dont la première moitié seule a été respectée par le temps ; l'autre est entièrement effacée... Néanmoins, j'ai copié avec soin les caractères qui restaient encore de cette inscription et je puis les garantir tous, excepté le premier, dont je ne suis pas sûr. Le nombre que j'indique pour la partie effacée a été estimé d'après l'espace qu'occupent les lettres apparentes. »

La première ligne contient le nom du dédicant et de la fonction qu'il a remplie (ὑπογυμνασιαρχήσας); la seconde ligne mentionne les objets dédiés, τάν τε ἐξέδραν καὶ τὸ... suivis de treize points ; la troisième ligne donne les noms des divinités auxquelles est faite la dédicace : Ἑρμεῖ Ἡρακλεῖ, sans indication de lettres illisibles ni à gauche ni à droite.

Cette inscription ne figure pas dans les neuf pièces que M. de Marcellus embarqua à Milo le 25 mai 1820. M. de Marcellus a même expressément affirmé qu'il l'avait laissée dans l'île. D'autre part, il dit non moins expressément qu'elle a été emportée au mois de novembre de la même année par le marquis de Rivière : « M. de Rivière, en quittant l'Archipel, désira voir le champ qui m'avait cédé sa Vénus. Il s'arrêta donc à Milo, y renouvela les libéralités, reconnut la niche et le champ d'Yorgos et en rapporta deux bras informes, d'un marbre différent de celui de la statue... Ils étaient sortis de terre depuis mon départ à l'endroit même où fut exhumée la Vénus. M. le marquis de Rivière emporta la longue ins-

cription que j'avais copiée et qui débute par ΑΓΧΕΟΣ ΑΤΙΟΥ » (1).

Cette lecture ΑΚΧΕΟΣ ΑΤΙΟΥ est identique à celle de Dumont-d'Urville; en réalité, il faut lire ΒΑΚΧΙΟΣ ΣΑΤΤΟΥ (2). Il serait singulier que Dumont-d'Urville et M. de Marcellus eussent l'un et l'autre omis de copier un des deux Σ. La conclusion qui s'impose, c'est que M. de Marcellus n'a pas copié la pierre, mais le rapport de Dumont-d'Urville. Nous savons, en effet, que ce rapport lui avait été communiqué au commencement de mai 1820.

Dans le tome II du *Musée de Sculpture* de Clarac, publié en 1841, se trouve, à la pl. LIV, n° 441, un fac-similé de la dédicace. Ce fac-similé est évidemment très soigné et n'a pu être exécuté que d'après l'original. Donc, quand même nous n'aurions pas le témoignage de M. de Marcellus, il serait nécessaire d'admettre que le marbre est arrivé au Louvre.

C'est donc bien à tort que M. Hiller von Gaertringen, l'éditeur des inscriptions de Milo, dans les *Inscriptiones Græcæ insularum* (fascicule III, 1898), écrit à propos de ce texte : *Lapidem Parisiis in Museo conservari falso scripsit Bœckh; Meli relictum tradit Vic. de Marcellus.* C'est Marcellus lui-même qui nous a appris le contraire (3).

M. Hiller n'a pas non plus jugé nécessaire de figurer par des points les lettres déclarées illisibles par Dumont-d'Urville. Aussi admet-il, quoique avec un ?, à la seconde ligne, le supplément proposé en 1893 par M. Furtwaengler : τάν τε ἐξέδραν καὶ τὸ ἄγαλμα.

M. Furtwaengler a proposé ce supplément dans la pensée que la dédicace de Bakkhios étant postérieure à l'an 200, comme la prétendue signature de la Vénus de Milo par l'artiste d'Antioche sur le Méandre, la construction et la dédicace de l'exèdre, la statue et les deux Hermès sont contemporains (4). Τὸ ἄγαλμα désignerait la Vénus; M. Furtwaengler admet cependant qu'il pouvait y avoir τὸ ἄγαλμα Ἀφροδίτης.

D'après Dumont-d'Urville, il y avait les traces de treize lettres après το. Le mot ἄγαλμα n'en donne que six, ce qui est trop peu; ἄγαλμα Ἀφροδίτης en donne quinze, ce qui est trop. Je laisse de côté la singularité de la dédicace ainsi conçue : « Bakkhios, fils de Sattès, ayant été hypogymnasiarque, dédie l'exèdre et la statue d'Aphrodite à Hermès et à Héraklès », où l'importance d'une statue comme la Vénus est bien peu mise en lumière. Il suffit de dire que, matériellement, les restitutions de M. Furtwaengler sont impossibles.

Sur la pierre, après το, il y a l'amorce d'un λ ou d'un α. Si l'on écrit τὸ λιθινὸν ἕδος, cela fait exactement onze lettres. Or, à la première ligne, où la restitution ὑπογυμνασιαρχήτας est certaine, il y a dix lettres là où Dumont-d'Urville marquait huit points; on peut donc admettre qu'il a pu commettre une légère erreur dans l'évaluation des lettres manquantes. On obtiendrait exactement les treize lettres si l'on écrivait τὸ λιθινὸν στίγος.

De toutes façons, il ne peut être question de la dédicace de la Vénus par Bakkhios, et ainsi s'écroule un des arguments mis en avant par M. Furtwaengler pour abaisser la date de la statue.

Héraklès et Hermès sont les patrons ordinaires des gymnases. Il devait y avoir, dans le gymnase de Milo, bien des dédicaces à Hermès et à Héraklès, tantôt réunies, tantôt séparées, surmontées de petits termes représentant ces dieux. Le fait que Bakkhios, vers 200 avant J.-C., dédie une exèdre à Hermès et Héraklès et que, dans cette même exèdre, à côté de la Vénus, on a trouvé deux termes d'Hermès barbu et d'Héraklès, ne prouve nullement que ces termes aient été dédiés par Bakkhios et soient contemporains soit de l'exèdre, soit de la grande statue qu'on y a trouvée. En admettant cela, M. Furtwaengler est allé beaucoup trop vite en besogne. C'est ce que démontre, d'ailleurs, l'étude directe du terme d'Hermès barbu et de la dédicace de Théodoridas à Hermès qu'il surmonte. D'abord, cette dédicace étant au nom de Théodoridas, non de Bakkhios, il est impossible de l'attribuer à ce dernier. En second lieu, les caractères de cette dédicace sont du IV^e^ siècle, tandis que ceux de la dédicace de Bakkhios, à en juger par le fac-similé de Clarac, sont bien postérieurs. Enfin, M. Furtwaengler n'aurait pas dû se contenter de dire que la tête qui surmonte ce terme est antérieure à l'Empire; le style — je m'en suis aperçu à nouveau en étudiant l'original avec M. Helbig — est celui de la première moitié du IV^e^ siècle, pour ne pas dire du début même de ce siècle.

Il est possible que Bakkhios, pour orner son exèdre, ait pris des termes plus anciens et en ait décoré sa construction; mais cette simple possibilité ne modifie en rien les conclusions auxquelles nous sommes arrivés.

Prenons maintenant le second Hermès, celui dont la tête est celle d'Héraklès jeune. Quoi qu'en ait dit M. Furtwaengler, sans doute pour l'avoir regardé trop vite, cette tête est postérieure à celle de l'Hermès barbu. Il y a, dans l'intervalle, non seulement l'art de Scopas, mais celui de Praxitèle; le rendu des yeux, en particulier celui de la paupière inférieure, est absolument différent. Rien n'empêche d'attribuer la tête d'Héraklès jeune au III^e^ siècle, comme tout oblige à placer celle d'Hermès barbu au IV^e^.

Cet Hermès avait aussi un piédestal, qui n'est plus connu que par les dessins de Voutier et de Debay, et sur lequel on lisait la signature du sculpteur d'Antioche du Méandre.

Il est inadmissible qu'un sculpteur ait pris la peine de signer tout au long un Hermès de facture courante. Évidemment, la signature était celle d'un groupe dont ce terme ne formait qu'un élément.

Le terme sert d'ordinaire de point d'appui à la figure principale ou à l'un de ses attributs. Je ne connais pas un seul exemple d'un terme d'Héraklès, d'Hermès ou de Priape posé à côté d'une statue d'Aphrodite et sans relations avec elle. Cela est vrai des statues en marbre ou en bronze comme des terres cuites.

Or, le bras gauche de la Vénus de Milo étant levé, il n'a jamais pu s'appuyer sur la tête du

(1) *Rev. Contemp.*, XIII, p. 291 (Loewy, *Inschr. Griech. Bildhauer*, p. 214.)

(2) Correction de M. Collignon.

(3) Ch. Michon, *Revue des Études grecques*, 1900, p. 333.

(4) Furtwaengler, *Masterpieces*, p. 377.

terme. D'autre part, cette tête est mutilée en haut du front et par derrière ; elle a donc pu fort bien supporter une main ou un attribut d'une statue plus grande placée sur la gauche.

Il résulte de là, avec une certitude presque mathématique :

1° Que le terme d'Héraklès et la Vénus de Milo n'ont rien de commun ;

2° Que la signature sur la base du terme d'Héraklès n'est pas celle de l'auteur de la Vénus ;

3° Que les hypothèses de M. Furtwaengler doivent partager le même sort que celles de Tarral et passer au débarras de l'histoire de l'art.

SALOMON REINACH.

Les Restaurations en Belgique

—

Les restaurateurs de Belgique, par la plume de M. Léon Cloquet, conférencier de Saint-Luc, ont répondu, dans la *Revue de l'Art chrétien* (1), à l'article où nous avons apprécié leurs copies et reconstitutions architecturales (2). Nous faisons bon marché de certains reproches qui n'ont rien à voir avec la question même. Nous n'avons pas su, paraît-il, conserver le calme qui convient à une « critique honnête » et nous dénigrons « systématiquement » nos compatriotes à l'étranger. Passons. Ce qui est plus grave, c'est que l'on prétend, sans l'ombre de preuve, que nous ne nous sommes pas documenté sur place et que nous avons été instruit, stylé, excité par des confrères et des amis de Belgique (3). Les dévastations de MM. les restaurateurs belges eussent-elles été dix fois plus graves, nous ne les aurions pas signalées — et surtout avec cette vivacité — si nous ne les avions constatées *de visu*. De nombreuses promenades archéologiques en vue d'un travail spécial nous ont forcément mis en présence des destructions et des pastiches. Et M. Cloquet, au surplus, récuse-t-il aucune de nos affirmations ?

Voyons en quoi consiste sa réponse. Elle a surtout pour objet de dégager la responsabilité de l'École de Saint-Luc. Notre second article sur les travaux de peinture et de sculpture (4) est absolument passé sous silence, et en reproduisant le premier, consacré exclusivement aux réfections architecturales, la *Revue de l'Art chrétien* a soin d'indiquer en note que les restaurations du Sablon, à Bruxelles, et du château des Comtes, à Gand, sont dirigées par des architectes « qui n'ont rien de commun avec l'École de Saint-Luc ». Nous sommes donc autorisé à croire que les restaurateurs du *Steen* de Gérard-le-Diable, à Gand, de l'hôtel de ville et de l'église Saint-Pierre, de Louvain, de la tour Saint-Rombaut, de Malines, des ruines d'Aulne et de Villers ont « quelque chose de commun » avec la trop célèbre Académie. Ne voulant mêler aucune personnalité à ces débats, où seuls les intérêts de l'art doivent rester en jeu, nous n'avons point spécifié, du reste, que ces restaurations étaient l'œuvre de tel ou tel architecte, appartenant à telle ou telle école, et nous nous sommes contenté de dénoncer l'Académie de Saint-Luc comme étant la pépinière la plus florissante des pasticheurs et copistes belges. M. Cloquet ne contestera pas le titre que nous accordons à cette institution.

Notre honorable contradicteur ne peut et ne veut pas comprendre qu'un architecte détruit le charme des ruines en essayant de les arranger. Là où naguère des ronces et des herbes folles entouraient les tronçons moussus des vieilles colonnes, M. Cloquet trouve beau « *que l'on empile avec ordre certaines pierres retrouvées qui constituent des documents architectoniques* ». Textuel.

N'avions-nous pas raison de prétendre que les merveilleux paysages abbatiaux d'Aulne et de Villers, tragiques et émouvants jadis dans leur mort vivante comme une image matérialisée des siècles, sont transformés en chantiers de construction, en locaux pour conférences archéologiques ? Les plus fervents admirateurs de ces travaux de « conservation » ne nient point, du reste, ce piteux changement. Avec M. Cloquet, ils admirent... Voici ce que nous lisons dans une grosse (et d'ailleurs très consciencieuse) monographie de l'abbaye d'Aulne : « En posant le pied « sur le sol de l'antique nef de l'église Notre-« Dame-d'Aulne, on se croit tout d'abord au beau « milieu d'un édifice en pleine construction. » (!! Et plus loin : « Tout, en un mot, contribue dès « l'abord à donner l'illusion susdite. » M. Cloquet, mieux que nous sans doute, appréciera la savoureuse délicatesse de ce trait...

Il est évident que, malgré toute leur bonne volonté, les restaurateurs ne parviennent pas à anéantir absolument la beauté des ruines et des monuments « confiés à leurs soins ». J'ai eu tout de même, je l'avoue, du plaisir à revoir cet été les édifices anciens de mon pays. Mais, grâce à d'indiscrets renouvellements, jamais ce plaisir ne fut entier. Quelques rares restaurations d'églises rurales, entreprises et terminées avec de faibles ressources, ont seules donné des résultats artistiques (Hastières près Dinant, entre autres). Il est certain que l'*abondance des crédits affectés aux restaurations cause tout le mal*. Dans cette même *Revue de l'Art chrétien*, on annonce que les travaux de l'église du Sablon de Bruxelles, dont les deux tiers sont déjà achevés, vont encore coûter 1.800.000 fr. !! Cela est proprement effrayant.

Il est fâcheux de devoir mêler la question d'argent à des différends esthétiques. Mais c'est, je crois bien, le seul moyen de servir d'une manière efficace la saine et juste cause que je compte défendre désormais sans relâche, de toutes mes forces, et pour laquelle j'espère grouper, un jour ou l'autre, en Belgique, tous les esprits désintéressés et voués sans réserve à l'art.

H. FIÉRENS-GEVAERT.

(1) 1901, 1re livraison.

(2) *Chronique des Arts* du 17 novembre 1900.

(3) On discute, dans le même numéro, mes recherches sur l'introduction de la peinture à l'huile en Italie. Je ne manquerai pas d'y revenir.

(4) *Chronique* du 1er décembre 1900.

CHRONIQUE MUSICALE

—

Les Concerts

Au moment même où M. Camille Chevillard répétait l'*Or du Rhin*, M. Edouard Colonne préparait la seconde scène du deuxième acte de *Tristan et Yseult*. Wagner nous laisse peu de répit au concert, décidément, mais je dois avouer que la scène d'amour de Tristan où il ne se passe presque rien que de la musique, suivant l'expression de Wagner lui-même, me semble mieux appropriée à une exécution symphonique que l'*Or du Rhin*, où la pantomime et le décor tiennent une si grande place. D'ailleurs, Wagner n'accaparait pas entièrement le programme de M. Colonne : Beethoven y figurait aussi avec l'ouverture de *Coriolan*, Lalo avec son *Concerto espagnol*, M. Rabaud avec la *Fantaisie russe*, dont j'ai rendu compte l'autre semaine, et M. C. Geloso avec un concerto de piano de sa composition qu'il exécutait pour la première fois.

Ce concerto, qui remplaçait la première scène du second acte de *Tristan*, a été assurément conçu par un bon musicien, en qui le virtuose n'a pas porté dommage au compositeur; il est adroitement développé, non sans quelque lourdeur, cependant, et habilement écrit pour l'orchestre, quoiqu'on puisse relever, çà et là, certaines vulgarités d'instrumentation. Mais les idées qui y sont mises en œuvre ne sont ni très saillantes, ni très personnelles, sauf peut-être celles de la seconde partie, la mieux réussie des trois, à mon avis. L'ouvrage est, d'ailleurs, d'aspect brillant, et, en l'exécutant avec toute la compétence que lui conférait sa qualité de pianiste et d'auteur, M. Geloso a bien mérité l'accueil flatteur que lui a fait le public.

La scène d'amour de *Tristan*, une des plus extraordinaires conceptions de Wagner, se déroule, au théâtre, avec une majestueuse lenteur qui en rend l'impression plus ou moins fatigante, selon la disposition d'esprit du spectateur.

Au concert, tout l'intérêt se concentre sur la musique et l'auditeur, sachant d'avance que rien ne peut se passer que dans l'orchestre, est mieux préparé à goûter tous les raffinements techniques que Wagner a prodigués là plus qu'en aucune autre de ses partitions.

L'exécution de cette scène colossale a été remarquable comme ensemble, et l'on peut complimenter M. Colonne d'en avoir obtenu une semblable dans des conditions peu faites pour favoriser l'équilibre de la voix et de l'orchestre. Les passages de douceur, en particulier, rendus avec une finesse de sonorité très séduisante, s'opposaient heureusement à ceux où les instruments, en raison de leur disposition en gradins, se déchaînaient avec trop de violence. Mme Adiny et M. Kalisch, qui chantaient les deux rôles principaux, et Mlle Planès, qui faisait Brangœne, ont droit à des éloges pour la manière dont ils se sont acquittés d'une tâche lourde et périlleuse entre toutes.

Au Conservatoire, très beau concert, qui débutait par la Symphonie en *si bémol* de Beethoven, dont le premier morceau et le finale ont été particulièrement bien dits ; le programme comprenait, entre autres morceaux du répertoire, une *Suite* de Bach, deux chœurs de Mendelssohn et l'ouverture d'*Euryanthe* de Weber. Au milieu de ces œuvres connues, le 3e acte d'*Armide*, allégé de quelques épisodes, présentait tout l'attrait d'une nouveauté ; c'est un plaisir toujours neuf, en effet, de constater à quel point Gluck sait encore s'imposer aujourd'hui, malgré les immenses progrès que la musique a accomplis depuis son temps. Le troisième acte d'*Armide*, le plus beau, sans conteste, de la partition, avec le cinquième, a produit la plus profonde impression. Mme Jeanne Raunay en a chanté le principal rôle avec une intelligence et une sûreté vocale qui lui ont valu de chaleureuses ovations ; à ses côté, Mme Chrétien-Laguet, à qui était dévolu le personnage de la Haine, a été également très applaudie. Les chœurs et l'orchestre, sous la direction expérimentée de M. Taffanel, se sont montrés les dignes interprètes d'une musique si noble, si riche en trouvailles expressives et dramatiques qu'à certains instants on la croirait composée d'hier. La sublime fin de ce troisième acte, notamment, semble détachée de quelque partition de Berlioz ou de Wagner et l'on a peine à croire qu'une telle conclusion tragique ait pu être écrite en 1777.

P. D.

REVUE DES REVUES

—

P **Revue universelle** (26 janvier). — Intéressante étude historique et esthétique de M. Fiérens-Gevaert sur *L'Embellissement des villes* (13 grav. reproduisant des monuments, places publiques, rues, ensembles décoratifs, etc., empruntés à Paris ou à d'autres villes de France et de l'étranger).

(2 février). — MM. Philippe Zilcken et A. Pl. donnent une intéressante revue des récentes productions de *L'Art en Hollande* accompagnée de 8 reproductions de tableaux, édifices, meubles, etc.

B **Revue illustrée** (1er février). — Article de M. Maurice Guillemot sur *Jules Chéret* (portrait et 16 reprod. de croquis de l'artiste).

= **Les Modes** (1900, n° 1). — Cette nouvelle revue contient une curieuse étude du comte Robert de Montesquiou sur le peintre Boldini, accompagnée de 3 reproductions, — et un article de M. Gabriel Mourey sur l'essai de mobilier moderne tenté par MM. G. de Feure, Colonna et Gaillard à l' « Art nouveau » (5 grav.).

O **L'Art du cuir** (15 janvier). — Tel est le titre d'une nouvelle revue dirigée par l'artiste ciseleur en cuir M. G. Dubouchet.

Ce premier numéro contient de lui un article sur l'histoire du cuir; le début d'une étude de M. Grollier sur *La Reliure d'art à l'Exposition de 1900*; un article signé Celliniste sur *L'Esthétique moderne*. Hors texte : une planche reproduisant une reliure en cuir incisé.

BIBLIOGRAPHIE

Les Cathédrales de France, par Arthur Loth. Paris, Laurens. In-4°, 241 p. av. 100 planches en phototypie (Tiré à 800 ex.; 30 fr.).

Malgré les révolutions, les guerres et les démolitions, aucun pays n'est riche autant que la France en églises monumentales anciennes, surtout en édifices religieux du Moyen âge. C'est une heureuse idée qu'ont eue l'auteur et l'éditeur de ce livre de les rassembler sous nos yeux, dans la diversité de leur architecture et de leur décor.

Dans un savant commentaire qui suit l'ordre chronologique, M. Arthur Loth nous les montre surgissant du sol l'une après l'autre, du XI[e] au XVII[e] siècle, d'abord d'aspect austère et fort, ensuite s'affinant, s'allégeant et se parant d'ornements toujours plus gracieux et plus riches; puis délaissant peu à peu les traditions nationales, adoptant les styles classiques de l'antiquité et, du coup, devenant inexpressives, froides et comme mortes.

Cette démonstration est singulièrement vivifiée et éclairée par les cent planches, très fidèles et pour la plupart excellentes, qui l'accompagnent et reproduisent toutes les cathédrales des différents diocèses de France, quelques-unes non seulement dans leur aspect extérieur, mais encore dans leur intérieur et leurs détails. Il est regrettable seulement que, tandis que le texte suit l'ordre rationnel, c'est-à-dire chronologique, l'illustration, en vue sans doute de la commodité des recherches (mais à cela la table aurait suffi), est placée dans l'ordre alphabétique. Mais, sauf cet inconvénient, l'ouvrage mérite de compter parmi les meilleurs travaux de vulgarisation artistique et est d'une exécution et d'une présentation parfaites.

A. M.

Drawings by Claude Gellée, called le Lorrain, in the Collection of J.-P. H., reproduced by the Autotype Company. London, 1901. In-8°.

Cet album, édité avec un goût sûr et un luxe discret, contient une série de reproductions très fidèles des dessins de Cl. Gellée, de la collection J.-P. Heseltine. Une courte notice indique les dimensions, le sujet de chaque ouvrage, ainsi que les collections dont il a fait partie.

NÉCROLOGIE

Le 6 février dernier est mort, à Paris, dans sa quatre-vingt-quatrième année, le peintre d'histoire **G.-A. Chassevent**.

Il avait professé au collège Saint-Barbe et au lycée Saint-Louis.

Nous apprenons également la mort du peintre paysagiste et animalier **Émile-Justin Merlot**, décédé à Montigny-sur-Loing (Seine-et-Marne), le 21 décembre dernier, à l'âge de soixante et un ans. Élève de Lavieille et de Harpignies, il exposait aux Salons depuis 1866. Son tableau de 1892, *Troupeau dans les marais de la Somme*, qui appartient au musée d'Auxerre, a figuré à l'Exposition universelle de 1900, et lui a valu une médaille de bronze.

Le peintre **Adolphe-Ossipovitch Charlemagne**, professeur à l'Académie des Beaux-Arts, vient de mourir, à Saint-Pétersbourg, à l'âge de soixante-quinze ans. Parmi ses peintures d'histoire les plus connues sont le *Campement de Souvarov en Suisse*, exécutée pour l'empereur Alexandre II, et *Catherine II dans l'atelier de Falconet*, tous deux popularisés par l'illustration.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition annuelle de peinture et de sculpture au **Cercle de l'Union artistique**, 7, rue Boissy d'Anglas, jusqu'au 7 mars.

Exposition de tableaux de M. **Maurice Courant**, galerie des Artistes modernes, 19, rue Caumartin, jusqu'au 15 février.

Exposition de tableaux de M. **Gustave Colin**, galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, du 8 au 22 février.

Exposition d'œuvres récentes du peintre **Charles Guilloux**, galerie Durand-Ruel, 16, rue Laffitte, jusqu'au 23 février.

Étranger

Londres : Exposition rétrospective d'orfèvrerie au Burlington Fine Arts Club, du 7 février au 28 avril.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Étranger

Stuttgart : Exposition des Beaux-Arts au Kunstverein, en mars et avril. Dépôt des ouvrages au Grand Palais des Champs-Elysées, jusqu'au 15 février.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

CONCERT DU DIMANCHE 10 FÉVRIER

Dix-septième Concert Colonne (2 h. 1/4). — Symphonie héroïque (Beethoven); — Concerto en *la* mineur pour piano (Schumann); — Nocturne pour flûte (Georges Hue); — *Roméo et Juliette* (Berlioz); — 1[er] concerto, op. 26 (Max Bruch); — Ouverture de *Rienzi* (Wagner).

FONDS DE CHARONNAGE, à Vincennes, r. de Paris, 168 *ter* (Soc. Dupont et C[ie]). A adj. étude **Manuel**, not., Paris, 182, r. de Rivoli, 14 fév. 1901. M. à p. 2.000 f. Loy. à remb. 1.400 f. Cons. 500 f. S'ad. à M[e] **Châle**, liq., 7, bd St-Michel et au not.

L'Administrateur-Gérant : J. Rouam.

Paris. — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart.

N° 9. — 1901 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 2 Mars.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr

PROPOS DU JOUR

Nous avions raison, malheureusement, de ne pas croire trop vite au déménagement du ministère des Colonies : affirmé par certains journaux, d'autres, qui semblent mieux renseignés, le nient et nous assurent qu'il restera au pavillon de Flore au moins encore une année, les bureaux de la direction des Beaux-Arts qu'il doit occuper ne pouvant émigrer avant un assez long temps rue Bellechasse dans les locaux qu'on leur destine sur l'emplacement de la caserne actuelle. Car telle est, paraît-il, la nouvelle solution adoptée par le ministre de l'Instruction publique, et le projet de loi qui règle ainsi la question doit être, dit-on, soumis prochainement à l'approbation du Parlement.

Nous espérons bien qu'en présence de tant de mollesse et d'indécision la Chambre, moins complaisante que le Sénat dernièrement, finira par regimber et se souviendra de la motion votée par elle sur la proposition de M. Berger : le départ du ministère des Colonies « *dans le plus bref délai* », l'étude du transfert provisoire de cette administration dans les locaux du commissariat de l'Exposition.

Il n'est nullement besoin que les Colonies trouvent, en quittant le Louvre, une installation somptueuse et définitive : ce qui importe et ce qui presse, c'est leur départ, l'éloignement du danger permanent qu'elles constituent pour l'incomparable trésor d'art qu'elles avoisinent. Or, dès demain, si le ministre veut suivre les indications de la Chambre, le Louvre peut être à l'abri du feu : *une centaine de bureaux*, nous assure-t-on, *sont absolument vides, avenue Rapp*. Et au Palais-Royal même, ou ailleurs, les locaux ne manquent pas : il ne s'agit que de vouloir les trouver et les occuper. Mais chez nous l'inertie administrative est si grande, et — ce qui n'est pas moins grave — les plus ardents enthousiasmes soulevés par les causes les plus justes tombent si vite que dans dix ans peut-être — si d'ici là une catastrophe ne s'est pas produite — les Colonies seront encore au pavillon de Flore.

Ce serait, cependant, un beau rôle pour un ministre plein d'initiative que celui de sauveur du Louvre, et M. Leygues peut être sûr que la postérité retiendrait plutôt ce titre glorieux que le vain qualificatif d'académicien.

Un article publié dans les *Débats* du 1er mars : *Comment on démolit Avignon*, ramène l'attention sur un vandalisme que nous avons déjà dénoncé : la destruction systématique des remparts de la ville des Papes. Nous nous associons à notre confrère pour réclamer des pouvoirs compétents — ministres, directeur des Beaux-Arts, Commission des Monuments historiques — une intervention énergique qui a trop manqué jusqu'ici.

NOUVELLES

*** Le musée du Luxembourg va fermer ses portes ces jours-ci et, pendant une quinzaine de jours, M. Bénédite dirigera les travaux de remaniement des collections d'art qu'il abrite. Ces remaniements sont devenus

nécessaires : certaines œuvres, prêtées à la Décennale, sont aujourd'hui revenues au musée ; d'autres encore ont été données ou léguées ; il s'agit de mettre en valeur les nouvelles acquisitions du musée des artistes vivants. En même temps, M. Bénédite préparera, dans une salle spéciale, l'exposition temporaire des œuvres de Rosa Bonheur.

*** Par arrêté de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux Arts, M. Lucien Magne a été nommé inspecteur général des monuments historiques.

*** Notre collaborateur, M. Paul Vitry, est chargé du cours d'histoire de l'art à l'École nationale des Arts décoratifs, en remplacement de Louis Ménard, qui vient de mourir.

*** M. André Brouillet, artiste peintre, vient de recevoir de l'administration des Beaux-Arts la commande de la décoration de la deuxième salle des commissions des conseils de l'Université à la nouvelle Sorbonne. Dans la première salle, M. Lhermitte, chargé de la décoration, traite de l'histoire des sciences, avec les figures de Claude Bernard et de Sainte-Claire-Deville. M. André Brouillet traitera, dans la deuxième salle, de l'histoire des Lettres, avec des sujets tirés de la vie de Michelet, d'Edgar Quinet et de Renan.

*** Mlle Juliette Courbet, sœur du célèbre peintre, a l'intention de léguer à la Ville de Paris, qui n'en prendrait possession qu'après sa mort, une quarantaine de toiles, études et ébauches de l'auteur des *Casseurs de pierres*. Mais elle met une condition à cette donation : ces œuvres formeraient un petit « musée Courbet. » Le service municipal des Beaux-Arts songe à l'installer dans une partie de l'hôtel de Lauzun, dont les autres salles seront aménagées en musée municipal du meuble.

*** La Ville de Paris vient d'acquérir les bas-reliefs *Le Travail*, de M. Guillot, qui ornaient la porte monumentale de l'Exposition. On ignore encore l'usage qu'elle en fera.

*** Les bustes en marbre du duc d'Aumale et de Pasteur, œuvres de M. Paul Dubois, ont été envoyés cette semaine à l'Académie française. M. Moyaux, architecte de l'Institut, a fait placer immédiatement celui de Pasteur dans la salle des séances ; quant au buste du duc d'Aumale, il a été provisoirement déposé dans une annexe du palais. Dans quelques semaines, il sera placé sous la coupole, entre les deux colonnes qui se trouvent derrière le bureau. Au-dessous du buste seront sculptées les armes du prince, surmontant une plaque de marbre où seront inscrites les dispositions principales du testament du duc d'Aumale relatives à la donation de Chantilly.

*** On annonce une exposition complète de l'œuvre de Daumier, à l'École des Beaux-Arts, à partir du 2 mai prochain.

De nombreux amateurs ont déjà promis leur concours ; mais il importe que la manifestation soit aussi complète que possible, et le comité fait appel à tous les possesseurs de toiles, dessins et estampes de Daumier. Les adhésions peuvent être adressées à MM. Jules Comte, président ; Louis de Fourcaud et Gustave Geffroy, vice-présidents du syndicat, ou à M. Frantz Jourdain, président de la commission d'organisation, 40, boulevard Haussmann.

*** Le *Nouvelliste de Rouen* du 24 février nous donne les renseignements suivants sur la restauration de la cathédrale. Un comité a été constitué dans le but de provoquer une souscription publique destinée à aider à la restauration du grand portail. Les travaux indispensables à la simple conservation du portail ont été évaluées à 600.000 francs. La ville de Rouen s'est obligée à fournir une contribution de 100.000 francs, payable en dix annuités ; le département s'est engagé pour pareille somme, payable en cinq ans ; le diocèse, de son côté, a promis un concours de 100.000 francs à recueillir par voie de souscription ; l'État doit fournir le reste. Le comité de souscription a recueilli 82.140 francs. Il ouvre une souscription pour les 17.860 fr. qui restent à recueillir. Les souscriptions sont reçues : au secrétariat de l'archevêché, chez les membres du comité, dans les presbytères et dans les bureaux des journaux du département qui voudront bien prêter leur concours.

Nouvelles du Musée du Louvre

Quelques salles du musée du Louvre, notamment dans la partie affectée aux dessins et aquarelles et dans celle qui se trouve en arrière de la grande colonnade de la place Saint-Germain-l'Auxerrois, viennent de subir des remaniements en vue de laisser libres celles où M. Molinier doit installer son exposition du mobilier Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, qui s'ouvrira prochainement. On a profité de ces remaniements pour ajouter aux objets exposés les dernières acquisitions, les derniers dons ou legs reçus par le musée.

Les visiteurs du Louvre pourront donc voir prochainement aux dessins, dans la salle 13, la collection de vingt-huit aquarelles de Jules Jacquemart léguée par la baronne Nathaniel de Rothschild.

Dans la salle voisine, on a exposé le coffre en orfèvrerie enrichi de pierres rares offert par les femmes de Russie aux femmes françaises et portant cette inscription : « Saint-Pétersbourg à la nation amie. » Un autre souvenir russe, la carte de France en marbres et pierres fines, offerte par le Tsar et qui figura à l'Exposition, a été placée dans une des salles de la Colonnade ; elle est encastrée dans un haut meuble en noyer sculpté.

Enfin dans la salle du trône de Napoléon Ier, garnie de vitrines contenant une infinité d'objets qui n'avaient pas été exposés jusqu'ici et qui intéresseront vivement les visiteurs, on a tendu la magnifique tapisserie flamande du commencement du XVIe siècle représentant *Le Jugement der-*

nier qui a été achetée il y a quelques semaines par la Société des Amis du Louvre, puis deux autres tapisseries flamandes, beaucoup moins grandes, mais non moins belles ni moins bien conservées : l'une est de la fin du XV^e^ siècle et l'on y voit saint Luc faisant le portrait de la Vierge; elle provient du legs Leroux. L'autre, d'un art incomparable, qui fait partie du don Davillier, disposée en triptyque, représente ces trois sujets : *Moïse frappant le rocher*, *La Vierge glorieuse*, *La Piscine probatique*.

PETITES EXPOSITIONS

—

QUELQUES ÉLÈVES DE GUSTAVE MOREAU

Il faut se borner, pour savoir non seulement écrire, mais comprendre. Les expositions nous menacent : elles sont trop! Mais, à l'avant-garde, à deux pas des novateurs de la « bande noire », les élèves de l'atelier Moreau sont l'intérêt de nos deux Salons, et, depuis longtemps, je réclame l'exposition d'ensemble qui manifesterait soudain la vigoureuse variété de leurs efforts. A son défaut, en voici quelques-uns qui se groupent avec leurs amis, 11, rue Boissonnade, chez chez M. J. de Froberville, en un quartier paisible. Ils sont douze peintres. Des élèves de Moreau, ceux-là seuls sont captivants qui ne l'imitent point... C'est pourquoi Jules Flandrin, Charles Guérin sollicitent les yeux. Ils prouvent leur vénération pour le maître en « étant autres ». Déjà remarqué, près de Milcendeau, avec un puissant *Crépuscule*, à la Société Moderne des Beaux-Arts, le premier s'affirme « peintre » en une simple pochade, *Après l'orage*, ou dans la pâte naïvement robuste d'un petit cadre, *Fleurs et fruits*, à rendre jaloux Cézanne. Depuis son grand panneau du *Luxembourg*, le second s'efforce de plus en plus vers l'harmonie : les gris chaleureux de ses natures mortes l'expriment. Quand reverrons-nous leurs chaudes lithographies?... A l'aquarelle ou au pastel, Gustave Poëtzsch et son ami Jean Morax interrogent la montagne bleuâtre; et ce dernier devient exquis sur la *Tamise*. Sans préjudice de la frileuse *Amsterdam*, la Bretagne pensive attire à *Bréhat* les pastellistes nerveux ou délicats : Dabadie ou Koënig, l'aquarelliste ami des beaux soirs, René Thiry. Discret et vivant ensemble. Et d'autres regardent la nature avec une sympathie tacite, Henri du Verne, en Bretagne encore, Paul Briaudeau, crépusculaire, Ludovic Vallée, dilettante amoureux des harmonies lumineuses, M. Vieillard, dessinateur coloré dans l'effroi du Paris nocturne... Une *Loire* finement verdoyante dans l'air mauve est signée Frob. Loin de la vanité prétentieuse, c'est avec ces riens que s'écrit l'histoire de l'art.

EXPOSITION DE DIVERS ARTISTES CHEZ HESSÈLE

Aussi bien vais-je rencontrer 13, rue Laffitte, chez l'éditeur Hessèle, un autre élève de Gustave Moreau parmi des jeunes : J.-G. Besson; c'est le confident faubourien des humbles auxquels apparaît parfois, si pâle, un Christ consolateur... Là, des études seulement, des pastels, des coins excentriques où les compagnons trinquent, où la blanchisseuse trime pour rester à peu près honnête, où la fille ébauche son mauvais rire à la brune... Les peintures de M. Braquaval sont plus classiques d'âme et de forme : des vues de *Boulogne-sur-Mer* ou du *Paris* heureux, en un reflet lunaire ou dans la mêlée des voitures. Une impression; point d'impressionnisme. Dans le même décor que Charles Guérin, *Au Jardin du Luxembourg*, M. A. Marquet recherche de préférence la synthèse violente, les oppositions sonores qui s'adoucissent dans ses pastels. Moins outrancier, l'aquarelliste M. Roux-Champion ne méprise point, pourtant, les chatoiements colorés que la minute fugitive enserre dans un contour : son *Brignoux*, ses *Falaises* attestent une vibration. Ses dessins bretons alternent avec la peinture non moins bretonne et plus emportée de M. A. Wilder, un nouveau venu; la *Houle* bleue scintille, les aquarelles sont un hommage candide à Jongkind. Et, parmi les estampes deux fois « originales », on se croit revenu aux jours des piquantes expositions chez feu Le Barc de Boutteville...

AU PHOTO-CLUB

Avec M. F. Holland Day et les œuvres de la nouvelle école américaine, c'est encore et toujours la photographie qui veut substituer à l'art humain la nature; mais, sans parler des procédés savants, cette nature est de l'art encore, puisqu'elle recourt à l'ordonnance, à l'arrangement, à la disposition du modèle : le n° 43, *Adam et Eve*, de M. Frank Eugène, est typique. A remarquer, de même, les *Sept paroles du Christ* et les *Portraits* de M. F. Holland Day, de Boston.

EXPOSITION DE GASTON MARQUET

A la Bodinière, en la cohue mondaine, c'est moins par ses petites études sagement peintes que cette exposition semble « artistique » que par l'amusant essai de ses *bois brûlés et teintés*, qui, lorsqu'ils veulent rester discrets, provoquent des sensations précises, inédites, grâce aux secrets nouveaux de la pyrogravure armée du thermocautère.

EXPOSITION DE M^me^ HENRIETTE RONNER

Plus mystérieux les modèles élus par M^me^ Henriette Ronner, de Bruxelles, une artiste. Le compagnon qui charma les écrivains, depuis Montaigne jusqu'à Baudelaire, a trouvé son peintre. « Les amoureux fervents et les savants austères » reconnaîtront leurs amis dans ces beaux chats aux yeux de changeante émeraude, qui savent unir tant de bonhomie à tant de ruse, tant d'élégance à tant d'inti-

mité, tant de voluptueuse grâce à tant d'indifférente ironie, tant de magnétisme à tant de calme. A part quelques trouvailles de Renoir ou de Steinlen, le « tigre du foyer » n'avait pas encore rencontré le psychologue assez amoureux pour l'incarner spirituellement dans la belle matière. Et si l'idéal est le réel vu par l'amour, Mme Ronner comptera parmi les grands portraitistes.

Raymond Bouyer.

Les fouilles sous-marines de Cérigotto

—

La découverte, sous trente à quarante mètres d'eau salée, au milieu des débris d'un navire, de tout un musée de statues grecques en bronze et en marbre, est un événement archéologique qui inaugure brillamment le vingtième siècle. Bien qu'il en ait déjà été question dans tous les journaux quotidiens et que l'Académie des Inscriptions s'en soit occupée à trois reprises, il n'est pas inutile de réunir ici les renseignements que l'on possède à ce sujet, en attendant que la suite des fouilles sous-marines et la reconstitution des œuvres rendues à la lumière permettent d'apprécier à sa juste valeur la signification de ces trouvailles inespérées pour l'histoire de l'art.

I

Le cap Malée, qui marque, avec le cap Ténare (Matapan), l'extrémité méridionale du Péloponèse, était, au temps de la navigation à voiles, justement redouté des navigateurs. Là se rencontrent les vents et les flots des mers Ionienne et Égéenne, produisant des remous et des tourbillons très dangereux. Il y avait chez les anciens Grecs ce proverbe : « En doublant le cap Malée, dis adieu au pays. » Au Moyen âge, on y bâtit une chapelle à saint Michel, d'où le nom moderne de *cap Saint-Ange*. « Les Grecs, dit Pouqueville, croient que l'archange se tient debout à l'extrémité de cette langue de terre, rejetant les vents et repoussant les vaisseaux tant que bon lui semble; mais les marins ne manquent jamais de lui adresser des vœux en approchant de ce cap, qu'ils surnomment *Xylophage*, ou mangeur de vaisseaux. »

En face du cap Malée s'étend l'île rocheuse de Cérigo, l'ancienne Cythère, qui offre au sud-est une baie assez spacieuse, mais mal protégée contre les vents du midi, la baie d'Avlémona, où bien des navires ont fait naufrage. A mi-chemin entre Cythère et la Crète est une île plus petite qui s'appelle aujourd'hui *Cérigotto*, c'est-à-dire « la petite Cérigo ». Ce nom est italien; les Grecs de la Morée et de Cérigo, au commencement de ce siècle, appelaient Cérigotto *Lious* et les Sfakhiotes de Crète la désignaient sous le nom de *Seghilio*. C'est là une corruption du nom antique Aigilia ou Ogylos, que nous connaissons par Lycophron, par Pline et par Estienne de Byzance. La consonne *S*, au commencement du nom moderne, n'est que le reste de la préposition grecque *eis* « vers », que nous trouvons de même dans le nom moderne de Cos, *Stanchio*, de Délos, *Sdiles*, de Constantinople (*Stamboul* = εἰς τὴν πόλιν), etc.

Cérigotto n'a pas de port; par gros temps, les abords en sont aussi périlleux que ceux de Cérigo et du cap Malée.

« Parmi les œuvres les plus hardies de Zeuxis, dit Lucien, on peut citer le tableau qui représente une hippocentaure femelle allaitant deux petits qui viennent de naître. Athènes en possède aujourd'hui une copie fort exacte; l'original fut, dit-on, envoyé à Rome par Sylla, général des Romains; mais on raconte que le vaisseau qui transportait ce tableau périt, avec le tableau même, à la hauteur du cap Malée. »

Un autre naufrage d'œuvres d'art, également enlevées d'Athènes, se produisit, au début du XIXe siècle, dans les mêmes eaux. Lord Elgin avait chargé l'Italien Lusieri de détacher les sculptures du Parthénon. Quand il s'agit d'embarquer la première cargaison, Elgin fit venir de Smyrne à Athènes le brigantin le *Mentor*. Au Pirée, le navire prit à bord dix-sept caisses de marbres comprenant une partie de la frise et des métopes du temple, et partit le 15 septembre 1802. Le 16, par le travers du cap Matapan, il fut assailli par une violente tempête et une voie d'eau se déclara; le pilote se réfugia dans la baie d'Avlémona, à Cérigo, où le *Mentor* coula le 17, par 10 brasses d'eau. Tous les efforts tentés pour relever le bâtiment échouèrent; alors, on eut recours à des plongeurs du pays, qui mirent plus de deux ans à opérer le sauvetage, mais réussirent à sauver presque tout. En 1803, quatre caisses furent retirées et envoyées à Smyrne, puis en Angleterre; en 1805, on en repêcha douze autres, qui furent transportées à Malte. La dix-septième caisse paraît n'avoir jamais été retrouvée; on supposa qu'elle s'était ouverte et que le contenu s'était répandu dans la mer. Au mois d'août 1875, un archéologue grec, Stamatakis, fut envoyé par la Société archéologique d'Athènes pour faire des sondages dans la baie d'Avlémona; il ne retrouva qu'un morceau de la carcasse du *Mentor* et un vase sans valeur (1).

II

Les petits-fils de ces plongeurs de Cérigo, qui ont ainsi conservé au monde une partie des sculptures du Parthénon, se sont montrés dignes de leurs ancêtres.

Vers la fin de 1900, des pêcheurs d'éponges, travaillant autour de l'île de Cérigotto, avertirent les autorités grecques qu'auprès de cette île, par une profondeur de plus de trente mètres, il y avait une accumulation considérable de fragments de marbre et de métal. Le gouvernement hellénique envoya sur les lieux un navire dont l'équipement, semble-t-il, laissait à désirer, mais dont l'équipage, assisté des pêcheurs d'éponges, s'est employé avec le plus grand dévouement à sa tâche difficile. A l'heure actuelle, si je compte bien, on a déjà retiré quatre statues de marbre, autant de statues de bronze et les débris d'une demi-douzaine d'autres figures; il est certain que l'on retrouvera tous les fragments de métal, qui résistent admirablement à l'action de l'eau, et que les statues dont on n'a encore que des morceaux pourront être complétées. Quant aux marbres, les premiers qu'on ait retirés étaient dans un état

(1) O. Riemann, *Les Iles ioniennes*, p. 29, d'après les archives du consulat d'Angleterre à Cérigo; Michaelis, *Der Parthenon*, p. 79, d'après Elgin.

déplorable; mais une statue de cette matière, protégée sans doute par quelque débris du navire, a été rencontrée depuis dans une condition très satisfaisante, à l'exception d'un des bras, presque entièrement rongé par l'eau de mer.

Cette statue représente un jeune homme un peu plus petit que nature, appuyé sur le genou droit, un bras pendant le long du corps et l'autre levé. Le travail en est extrêmement soigné et fait penser à une bonne copie d'un original de bronze, exécutée à Athènes ou à Rhodes vers le second siècle avant Jésus-Christ. Le motif est nouveau et a déjà donné lieu à beaucoup de discussions. Suivant M. Cavvadias, ce serait une figure appartenant à l'extrémité d'un groupe ou d'un fronton, dans l'attitude — familière à l'art grec — qui consiste à ramener une main levée vers les yeux, pour les protéger du soleil et faciliter la vision à distance. D'autres ont songé à un Niobide ou à un lutteur d'un groupe analogue à celui de la Tribune de Florence, où l'on a, aussi, pendant longtemps, cru reconnaître des Niobides. Toute tentative d'explication doit tenir compte de ce fait que les muscles du corps n'expriment aucune tension et que le bras retombant n'exclut pas moins l'idée d'un effort. Si donc c'est un guerrier, c'est un blessé, non un combattant.

Les statues de bronze sont d'une tout autre importance, ne fût-ce qu'à cause de leur insigne rareté. Tous les musées du monde réunis ne possèdent pas cent statues de bronze de grandeur naturelle, alors qu'on y compterait quatre mille statues de marbre. Cela tient à la valeur du métal qui, pendant les longs siècles du Moyen âge, a si bien tenté la cupidité des hommes que *deux* seulement, parmi les grandes statues de bronze exposées en plein air, se sont conservées jusqu'à nous : le Marc-Aurèle équestre de Rome et le Théodose de Barletta. Les chevaux de Venise ont été rapportés de Constantinople en 1204, à l'aurore de la Renaissance, alors que le règne du vandalisme touchait à sa fin; pourtant, de tous les grands bronzes dont la capitale de l'empire d'Orient était remplie, ce furent les seuls que les Croisés épargnèrent. La Grèce propre avait été dépouillée de la plupart de ses bronzes dès le temps de l'Empire romain. Au dire de Pausanias, Néron fit enlever cinq cents statues de bronze à Delphes; toutefois, à l'époque de Pline, sous Vespasien, on estimait qu'il en restait encore trois mille. D'autres empereurs vinrent puiser dans ce trésor et les Barbares firent le reste. Depuis la restauration de l'indépendance hellénique, on n'a découvert en Grèce que deux statues de bronze de grandeur naturelle : un éphèbe sans tête, retiré de la mer sur la côte de Salamine, aujourd'hui au musée de Berlin, et le fameux aurige de Delphes au musée local de Castri. Le musée d'Athènes ne possédait encore aucune grande statue de bronze; celui de Constantinople n'en a que trois. On voit donc quel enrichissement prodigieux constitue cette découverte de quatre ou cinq grandes statues de bronze à Cérigotto — et les fouilles sont loin d'avoir encore tout rendu!

La plus importante de ces statues (1), véritable chef-d'œuvre de l'art grec dans la seconde moitié du IV^e^ siècle, peut d'ores et déjà, m'écrit M. Cavvadias, être entièrement restaurée; tous les morceaux ont été tirés de la mer et la tête est intacte. C'est un éphèbe nu, debout, le bras gauche tombant le long du corps, le bras droit étendu. La tête, légèrement inclinée, rappelle, avec plus de sévérité, celle de l'Hermès de Praxitèle; les bras et les jambes sont d'un galbe et d'un modelé admirables. Peut-être s'est-on trop pressé d'y reconnaître Hermès orateur: d'abord parce que, dans les divers exemplaires connus de ce type (dont le meilleur, le prétendu *Germanicus*, est au Louvre), le bras n'est pas étendu horizontalement; puis, parce que, suivant une observation de M. Cavvadias, la main droite de l'éphèbe de Cérigotto devait tenir un objet circulaire, balle, patère ou couronne. A la réflexion, on est plutôt tenté d'y voir un sacrificateur qu'un orateur. Quant au style, il est incontestablement très voisin de celui de Lysippe, tel qu'il nous est connu par la copie de l'*Apoxyomène* exhumée à Rome en 1849; d'autre part, M. Jamot a découvert à Thespies, il y a une douzaine d'années, un bras en bronze de grandeur naturelle, qui paraît aussi appartenir à un grand bronze de Lysippe et qui rappelle, par la finesse du galbe, les bras de l'éphèbe sauvé des eaux (voir le *Bulletin de Correspondance hellénique*, t. XV, pl. XV). Cela dit, il faut savoir résister à la tentation de prononcer toujours des noms illustres en présence de belles œuvres d'art; il y avait en Grèce, du temps de Lysippe, bien d'autres fondeurs de bronze qui étaient capables de rendre la forme humaine avec la même pureté de style, la même précision élégante et sobre.

Une autre statue de bronze, plus petite que nature, se rapproche des types de Polyclète par la carrure des formes et la fermeté de l'attitude. Elle représente un éphèbe nu et debout, sans attributs, portant sur la jambe gauche et avançant légèrement les deux bras. La bouche était coulée séparément (ces raccords sont très fréquents dans les bronzes grecs de la plus belle époque) et n'a pas encore été retrouvée. Il sera bien intéressant, quand on possédera de bonnes photographies, de rapprocher cette statue des copies en marbre que nous avons des chefs-d'œuvre de Polyclète : le *Diadumène*, le *Doryphore* et l'*Amazone*.

La troisième statue est celle d'un éphèbe nu, debout, le bras droit pendant le long du corps, le bras gauche avancé et supportant une chlamyde qui est fixée à l'épaule. C'est là encore un type du V^e^ siècle, dont il existe d'assez nombreux exemplaires dans la série des petits bronzes. La surface du bronze paraît assez endommagée par l'oxydation et des concrétions calcaires. Il serait fort à désirer que le travail de nettoyage et de rajustage fût confié à un artiste habitué à ces délicates opérations; on peut craindre que les restaurateurs athéniens, malgré leur habileté, ne possèdent pas l'expérience nécessaire.

Une statuette de femme drapée, dont je n'ai pas vu de photographie, remonterait, d'après la description qu'en a faite M. Cavvadias, à la seconde moitié du V^e^ siècle. De la première partie de ce siècle sont les fragments d'une admirable statue de vieux lutteur : on a découvert jusqu'à présent une tête barbue, d'une singulière énergie,

(1) On peut en voir de petites photographies dans l'*Illustration* du 23 février, p. 128. D'autres vont paraître dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*.

analogue à celle du pugiliste exhumée à Olympie, et un bras entièrement couvert de ces bandes de cuir qui servaient, sous le nom de *cestes*, à rendre plus douloureux les coups des boxeurs. Les Grecs ne voulaient pas des jeux romains de l'amphithéâtre, mais ils étaient loin de craindre la vue du sang!

On possède, en outre, les jambes ou les bras d'au moins trois grandes statues qui, suivant toute apparence, seront complétées par les recherches ultérieures.

(A suivre). Salomon Reinach.

CHRONIQUE MUSICALE

Les Concerts

M. Weingartner est certainement un des chefs d'orchestre étrangers que les habitués de nos concerts voient revenir à Paris avec le plus de plaisir. Sans posséder la maîtrise incomparable d'un Richter ou d'un Hermann Lévi, M. Weingartner n'en fait pas moins preuve des plus éminentes qualités; il a l'ardeur, l'enthousiasme communicatif, la précision et la souplesse; il joint à une entente parfaite du haut style musical cette fraîcheur d'impression qui fait apparaître la pensée des maîtres sous un aspect toujours vivant et empêche l'interprétation de se figer dans une exactitude machinale; bref, M. Weingartner est des plus intéressants à entendre. L'empressement du public à l'applaudir est amplement justifié et les artistes, même les mieux informés des chefs-d'œuvre classiques (et l'on peut, je crois, ranger aujourd'hui, parmi ceux ci, les chefs-d'œuvre de Wagner) sont assurés d'en percevoir, sous sa direction, quelque particularité jusqu'ici obscure ou moins habilement dégagée.

M. Weingartner est un berlioziste fervent. Il a beaucoup fait pour répandre en Allemagne l'œuvre du maître français; il collabore avec M. Charles Malherbe à l'édition complète des partitions de Berlioz entreprise par la maison Breitkopf et Hærtel. Dans sa brochure, tant commentée, sur *La Symphonie après Beethoven*, la plus large place est faite à l'auteur de la *Symphonie fantastique*, de qui M. Weingartner met en évidence tout le génie novateur. On conçoit donc que M. Weingartner ait à cœur de montrer au public parisien comment il sent et comprend la musique de Berlioz. Et, par des expériences réitérées, il lui a prouvé qu'il la sent profondément et la comprend à merveille. Aussi la fait-il sentir et comprendre. Tandis qu'une exécution trop fougueuse et lâchée, ou trop correcte et classique, enlève à cette musique ce qui fait son charme propre, M. Weingartner sait en concilier toute la fantaisie avec la rigueur d'une exécution technique magistrale. Aussi porte-t-il l'impression qu'elle doit produire à la plus haute puissance. On l'a bien vu dimanche dernier avec l'ouverture de *Benvenuto Cellini*. Quant à l'exhumation de celle de *Rob-Roy*, ouvrage de jeunesse que l'on croyait détruit, sur l'affirmation de Berlioz lui-même, était-elle vraiment bien nécessaire?

M. Weingartner a conduit aussi au dernier concert Lamoureux une symphonie de sa composition. Ici nous touchons un point délicat. Malgré l'accueil excellent reçu par l'auteur et les applaudissements prolongés qui ont salué la fin de son œuvre, il est hors de doute que le public, en ceci, a fait bénéficier le compositeur de l'engouement qu'il manifeste pour le chef d'orchestre. Signé d'un nom étranger inconnu, ou simplement du nom d'un de nos compositeurs à nous, cette symphonie aurait probablement suscité un moindre enthousiasme. Ce n'est pas qu'elle soit sans mérite; loin de là. Il faut tout au contraire en louer la parfaite structure, la jolie instrumentation, les intentions sentimentales ou spirituelles. Mais l'œuvre de M. Weingartner pèche précisément parce qu'on n'en peut louer que ces qualités négatives. Une œuvre plus hardie, plus heurtée, moins parfaite peut-être, mais où se révélerait un tempérament plus fort, pourrait motiver un blâme en quelque sorte plus élogieux. La meilleure partie, à mon sens, est le finale, alerte et de léger essor, qui contient des développements habiles et d'heureuses combinaisons thématiques. Ensuite on peut citer le *scherzo*, à la manière de Schubert, dans lequel, malheureusement, on trouve plus de minauderie que de grâce spontanée. L'*andante* est d'une sentimentalité bien affectée et les alternances d'une phrase pseudo-beethovénienne et d'une sorte de choral, d'instrumentation parfois anémique, ne s'expliquent pas très clairement. Quant au mouvement initial, c'est certainement le moins bon des quatre.

Le grand succès obtenu par son œuvre avait-il troublé M. Weingartner? Je serais tenté de le croire, l'ayant trouvé inférieur à lui-même dans l'exécution des trois ouvrages wagnériens qui terminaient le concert. Je n'entends pas dire que cette exécution pêchât, en quoi que ce fût, sous le rapport technique. Son infériorité relative était du fait du chef, non de celui de l'orchestre. Du moins, M. Weingartner ne m'a pas semblé si bien inspiré que de coutume dans l'interprétation du *Venusberg*, de la *Siegfried-Idyll* et de l'ouvertures des *Maîtres Chanteurs*. Il n'a pas conduit ces morceaux avec la souplesse et l'entente des oppositions qui le caractérise et a montré une certaine tendance à en hâter l'allure générale.

P. D.

REVUE DES REVUES

— **Le Monde moderne** (février). — M. Émile Verhaeren donne sur Rembrandt quelques pages éloquentes, où il s'attache surtout à dégager la psychologie du grand artiste et et de son œuvre (12 reprod.).

— Un intéressant article de M. Paul Gruyer énumère les principales *Maisons de Paris historiques et curieuses* qui témoignent encore aujourd'hui des différents modes de construction successivement adoptés chez nous, du Moyen âge à nos jours (14 photogr.)

— M. B.-H. Gausseron nous fait connaître un des plus curieux monuments de l'antique civilisation chinoise : les tombeaux des empereurs Ming (xv^e^-milieu du xvii^e^ siècle), situées dans une vallée au nord-ouest de Pékin, et remarqua-

bles surtout par l'étrange avenue des Animaux qui y conduit, formée de figures gigantesques de lions, de chameaux, d'éléphants, de bêtes fantastiques, auxquels succèdent des statues de guerriers, de prêtres, d'hommes d'État, empreintes d'un caractère de réalisme et de grandeur saisissant et témoignant, chez les anciens Chinois, d'un goût de la sculpture gigantesque comparable à celui des Égyptiens et des Assyriens (3 illustr.).

= **L'Art décoratif** (février). — M. Albert Thomas nous présente plusieurs petits bronzes d'art de MM. L. Laporte, Chalon, Th. Rivière, Debut, Caussé, Ch. Peyre, Bouval, Milles, et Mars-Vallett.

= M. Charles Saunier décrit l'hôtel récemment construit boulevard Berthier pour Mme Yvette Guilbert par l'architecte X. Schœlkopf (5 vues extérieures et intérieures).

= M. Léon Maillard étudie diverses créations modernes d'orfèvrerie des maisons Cardeilhac, Christofle, P. Bruckmann (Munich), de MM. G. de Feure, Novak (Prague), Bindesbœll (Copenhague), etc. (21 grav.).

= Article sur des panneaux décoratifs de l'artiste italien Paoletti (6 grav.).

= *Le Meuble moderne*, par M. O. Gerdeil (4 grav.).

= *La Broderie japonaise*, par M. S. de Vaire (8 reprod.).

* **Art et décoration** (février). — Belle étude de M. Camille Lemonnier sur Constantin Meunier (14 reprod., dont 1 planche hors texte : *L'Industrie*).

* Suite de l'étude de M. Sandier sur *La Céramique à l'Exposition* (32 grav.).

* M. G. Soulier nous présente quelques couvertures ornées de façon très originale et très décorative par M. George Auriol (17 reprod.).

O **Revue des Arts décoratifs** (février). — *La Céramique d'architecture à l'Exposition Universelle*, par M. Camille Leymarie (11 reprod.).

O Suite de l'étude de M. L. Magne sur *Le Mobilier moderne à l'Exposition de 1900* (14 reprod.).

O M. Sander Pierron nous tient au courant des récents *Travaux d'art décoratif en Belgique* (13 reprod. d'œuvres de MM. G. Charlier, Craco, Lagae, V. Rousseau, Friadt, A. de Wever, Mme J. de Rudder, Mlle J. de Brouckère).

O Compte rendu de la deuxième exposition de la Société d'art moderne de Bordeaux.

× **La Lorraine artiste** (1er et 15 janvier, 1er février). — Fin des articles de M. E. Nicolas sur les verreries de M. E. Gallé à l'Exposition Universelle (nombreuses reproductions).

* **La Bibliofilia** (vol. II, liv. 9 et 10). — Ce double fascicule renferme un savant et intéressant article de M. Eugène Müntz sur *La Légende de la papesse Jeanne dans l'illustration des livres, du XVe au XIXe siècle* (6 grav.).

P **Die graphischen Künste** (1900, 4e livr.). — Article de M. G. Glück sur la galerie de tableaux de M. Rodolphe Kann, de Paris, à propos d'une récente et luxueuse publication de la Société des Arts graphiques de Vienne (8 reprod. d'œuvres de Ghirlandajo, Rembrandt, Vermeer de Delft, Fragonard, Rubens, Gainsborough, Tiepolo, J. van Ruysdael).

P Études de MM. A. Trost, G. Glück, Folnesics, K. Widmer, Roger Marx et Ph. Zilcken sur les peintres-graveurs Schmutzer, G. Kampmann, M. Suppantschitsch, W. Conz, F. Laing et Storm van 'sGravesande, dont plusieurs reproductions dans le texte ou gravures originales hors texte constituent, pour l'année 1900, la suite des albums édités avec tant de perfection par cette revue.

(1901, 1re livr.). — Fascicule consacré entièrement à la suite des monographies entreprises par M. Pol de Mont sur les principaux représentants de l'école moderne de peinture et d'illustration en Belgique : MM. Edm. van Offel, A. Rassenfosse, A. Baertsoen, Al. Hannotiau, Karel Doudelet, K. Mertens. De nombreuses reproductions de dessins et eaux-fortes dans le texte ou hors texte illustrent ces pages de la façon la plus intéressante.

BIBLIOGRAPHIE

Sommaire de la **Gazette des Beaux-Arts** du 1er mars 1901. — Quelques œuvres inédites de Philippe Roland, par M. Henry Marcel ; — Les Origines et le Développement du temple grec (1er article), par M. Henri Lechat ; — Les Coustou : Les Chevaux de Marly et le Tombeau du Dauphin (2e et dernier article), par lady Dilke ; — Jan van Eyck en France, par M. Karl Voll ; — En Provence (1er article), par M. Émile Michel, de l'Institut ; — Les Conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire et les reprises des Alliés en 1815 (8e et dernier article), par M. Charles Saunier ; — Bibliographie : La Sculpture à Troyes et dans la Champagne méridionale au XVIe siècle (R. Kœchlin et J.-J. Marquet de Vasselot), par M. Paul Vitry.

Cinq gravures hors texte : *Pendule des Trois Grâces*, marbre, par Falconet (coll. du comte I. de Camondo) : gravure au burin par M. E. Chiquet ; — *Orfèvreries de Gorham* : héliotypie Fortier-Marotte ; — « *Les Ombellules* », étagère de salon, par M. Émile Gallé : héliotypie Fortier-Marotte ; — *Pitié*, statue de l'école troyenne, XVIe siècle (église de Bayel, Aube) : phototypie ; — *Vierge* (église de Saint-Rémy-sous-Barbuise, Aube) ; *Vierge* (église de Saint-André-lez-Troyes) ; *Sainte* (église de Mussy-sur-Seine) : statues de l'école troyenne, XVIe siècle : phototypies.

Nombreuses gravures dans le texte.

NÉCROLOGIE

On annonce de Rome le suicide du baron **Pidoll**, peintre de paysages, qui a attenté à ses jours dans un accès de neurasthénie. Il était dans sa soixantième année. Il fut élève de Bœcklin dont il avait adopté la manière. Il appartenait à une ancienne famille viennoise, était chevalier de Malte et fut longtemps secrétaire de l'Ordre.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

20e Exposition de l'**Union des Femmes peintres et sculpteurs**, au Grand Palais des Champs-Élysées, avenue d'Antin, jusqu'au 14 mars.

Exposition de tableaux de M. **Paul Deltombe**, au salon de la *Plume*, 31, rue Bonaparte.

Exposition d'œuvres du statuaire **de Mallanville** (types indigènes de l'Exposition de 1900), galerie d'Orléans, Palais-Royal, du 1er mars au 15 avril.

Exposition de panneaux décoratifs de Mlle **Émilie Sain** et de tableaux de M. **Édouard Sain**, à la Bodinière, 18, rue Saint-Lazare, à partir du 2 mars.

4e Exposition de la **Société des Peintres de montagnes**, au Cercle de la Librairie, 11, boulevard Saint-Germain, du 3 au 26 mars (sauf le 14 mars).

Exposition annuelle d'aquarelles, dessins et gravures au **Cercle artistique et littéraire**, rue Volney, du 4 au 18 mars.

Exposition de tableaux de M. **Marcel Mangin**, galerie Mancini, rue Taitbout, jusqu'au 15 mars.

6e Exposition de la Société « L'Art dans tout » MM. **F. Aubert, Charpentier, Dampt, Desbois, Jorrand, Moreau-Nélaton, Plumet, Selmersheim, Angst, Bocquet, Dervaux, Hérold, Nau, Sauvage, Socard, Sorel**, galerie des Artistes modernes, 19, rue Caumartin, jusqu'au 16 mars.

Province

Lille : Exposition des Beaux-Arts et d'arts céramiques organisée par l'Union artistique du Nord. Dépôts des œuvres de Paris, chez Pottier, 9 et 14, rue Gaillon, avant le 10 mars.

Étranger

Leipzig : Exposition internationale de lithographie originale, jusqu'au 20 avril.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Province

Périgueux : 7e Exposition de la Société des Beaux-Arts, du 19 mai au 21 juillet. Envoi des notices avant le 1er mai, et des ouvrages avant le 4 mai, au secrétaire de la Société.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

CONCERT DU DIMANCHE 3 MARS

Dix-neuvième Concert Colonne (2 h. 1/4). — *Symphonie écossaise* (Mendelssohn) ; — *Variations symphoniques* (César Franck) ; — *Le Rouet d'Omphale* (Saint-Saëns) ; — *Marche funèbre* (Chopin) ; — Deux pièces pour piano (Chopin) ; — Fragments de *Fervaal* (V. d'Indy) ; Ouverture d'*Euryanthe* (Weber).

COMPAGNIE PARISIENNE

D'ÉCLAIRAGE & DE CHAUFFAGE

PAR LE GAZ

MM. les Actionnaires de la Compagnie sont invités à se réunir en assemblée générale annuelle, le jeudi 28 mars prochain, à 3 heures, Hôtel Continental (entrée rue Rouget-de-l'Isle, 2).

Les Actionnaires, propriétaires de quarante actions, qui voudront assister à cette assemblée devront, conformément à l'article 33 des statuts, déposer leurs titres au porteur (coupon d'avril 1901 détaché) au siège de la Société, 6, rue Condorcet (service des titres), du 25 février au 18 mars inclusivement, de 10 heures à 3 heures très précises.

Les actions sorties aux tirages annuels ne pourront être acceptées en dépôt. MM. les Actionnaires voudront bien, au préalable, les échanger contre des titres de jouissance, qui seront admis aux lieu et place des actions de capital amorties.

Il sera délivré un récépissé des titres déposés, en même temps qu'une carte d'admission à l'assemblée.

Maison avec Hôtel à Paris, pl. Vintimille, 10. Ce 615 m. Rev. br. 20,150 fr. M. à pr. 250,000 fr. Adj. s. 1 ench. ch. d.not. de Paris, le 5 mars 1901. S'adr. à Me Lanquest, not., 92, boul. Haussmann.

L'Administrateur-Gérant : J. Rouam.

Paris. — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart.

N° 10. — 1901 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 9 Mars.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr

PROPOS DU JOUR

Il faut signaler, comme un symbole digne de mémoire, l'occasion dernière où les pouvoirs officiels à l'Exposition ont pu faire montre une fois de plus d'originalité et d'à propos. Ils avaient eu la pensée de laisser à tous ceux qui avaient contribué au succès de leur œuvre un souvenir durable de reconnaissance, et l'on avait songé à réunir en une plaquette les résolutions du Sénat et de la Chambre avec la lettre du ministre exprimant sa gratitude à tous les collaborateurs de la grande fête du travail. Le projet était simple : il ne demandait qu'un peu de tact et de goût.

Or, voici que la plaquette est parue, et c'est merveille de la voir ! Des guirlandes Louis XVI courent le long des pages ; les fleurs et les fruits s'épanouissent dans les corbeilles ; les cadres royaux dépaysés entourent la signature du ministre du Commerce, tandis qu'au frontispice des Amours dus à Cochin le fils et daté de 1755 agitent avec nonchalance une palette et des compas ; on cherche, étonné, le chiffre harmonieusement entrelacé du roi ; on voudrait que le ruban qui noue les feuillets fût un peu pâli par les âges, et certes le chef-d'œuvre serait accompli si l'on retrouvait éparse je ne sais quelle odeur de bergamote.

C'est, en vérité, une singulière inspiration que ce document orné à l'antique pour célébrer l'effort d'un siècle qui s'élance à la vie, et j'imagine que les cendres du bon Cochin seront fort troublées s'il apprend que ses Amours frivoles ont eu par aventure la grave mission d'exprimer la pensée sociale d'un âge qu'il n'a point prévu. Après tant de concours, après tant de prix décernés, n'est-ce point un triste aveu d'ignorance ou d'impuissance que d'emprunter au passé, charmant mais lointain, le décor qui devrait dire les espoirs et les labeurs de demain ? Devant cet étrange oubli, les ouvriers, les artisans, les artistes, à qui est échue la plaquette officielle auront quelque droit de penser que seuls ils sont les vrais chercheurs et les gardiens du renouvellement nécessaire de toutes choses, tandis qu'au loin, indifférents et distraits, les dispensateurs des remerciements s'attardent aux grâces fanées des époques disparues.

Nous lisons dans les *Débats* du 5 mars :

« Les pompiers de service au ministère des Colonies ont été appelés à éteindre un feu de cheminée dans un des bureaux du deuxième étage en façade sur le quai.

« C'est la troisième fois depuis le commencement de l'hiver. Les dégâts sont sans importance. Il n'en est pas moins vrai que le transfert, si longtemps attendu, des bureaux du ministère voisin du Louvre, s'impose à bref délai. »

NOUVELLES

*** Une note récente ainsi conçue modifie les dates de dépôt des ouvrages au Salon de cette année :

La Société des Artistes français vient de fixer à vendredi de la semaine prochaine la date des premiers envois au Salon.

Tous les tableaux, aquarelles et dessins de-

vront être déposés au Grand Palais, dans les salles du premier étage, avant le 20 de ce mois. Le jury commencera aussitôt après ses opérations et ne pourra recevoir que 1.500 tableaux et 500 dessins ou aquarelles.

Les envois de sculpture ont dû être ajournés, en raison de l'occupation du hall du Grand Palais par le Concours hippique ; ils devront être faits les 10, 11 et 12 avril. Ceux de gravure et d'architecture, du 1er au 5 avril ; ceux de la section des arts décoratifs, les 16 et 17 avril.

On s'est aussi occupé des médailles et il a été décidé qu'il n'en serait distribué cette année que 90 : 40 à la peinture, 21 à la sculpture, 14 à la gravure, 12 à l'architecture et 3 aux arts décoratifs.

*** Nous allons cesser de voir, devant le guichet de l'Échelle, au Louvre, cette palissade noire, placée là *provisoirement*, paraît-il, en 1877. Une grille en fer forgé, et une porte en chêne sculpté vont la remplacer.

Le guichet de l'Échelle sera l'entrée principale du Musée des arts décoratifs, dont M. Redon, architecte du Louvre, vient d'achever d'aménager les premières salles et qui sera prochainement ouvert au public.

*** Le musée de Versailles vient de s'enrichir de deux nouvelles œuvres très curieuses : une *Prise de la Bastille*, plus intéressante à cause de sa facture, qui est de l'époque — que tous les autres tableaux de même sujet conservés dans d'autres collections ; et une toile très importante signée *Tellier*, peintre de portraits peu connu de l'époque révolutionnaire (il exposa des portraits au Salon de 1793) qui représente la fameuse scène, traitée par d'autres peintres de façon plus ou moins fantaisiste, où Boissy-d'Anglas salue la tête de Féraud qui lui est apportée à la Convention au bout d'une pique. Ce tableau, qui n'est pas dépourvu d'intérêt artistique, est surtout remarquable au point de vue de l'authenticité des costumes et du décor de la salle de la Convention.

Ces deux acquisitions, jointes à celle que faisait récemment M. de Nolhac du tableau représentant l'épisode du *Vengeur*, apportent à la salle de la Revolution du musée de Versailles une contribution importante.

*** M. Georges Leygues, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, désireux que les artistes, ouvriers et employés de la Manufacture de Sèvres gardent un souvenir durable de la fête confraternelle qui les réunit autour de lui au banquet donné le 5 février dernier, vient de demander à M. Chaplain, membre de l'Institut, une plaquette commémorative de cette soirée.

Le maître graveur vient de donner les dernières retouches au modèle de cette plaquette qui, au lieu d'être frappée en métal, sera éditée en biscuit de Sèvres, et dont un exemplaire sera remis à chacun des convives du 5 février.

L'on y voit un gracieux petit génie de l'Art, portant gaiement sur son épaule, comme un fusil, le laurier de la Gloire, arme des batailles futures, ou trophée des victoires passées.

En marge de ce chef d'œuvre délicat, on lit cette inscription : « La Manufacture nationale de Sèvres à l'Exposition Universelle de 1900. — Souvenir de la fête du 5 février 1901. »

*** Le Conseil de l'ordre des avocats au Conseil d'État et à la Cour de cassation, qui n'avait d'autre jeton qu'une vieille médaille à l'effigie du roi Louis XVIII, vient de demander, pour le remplacer, au graveur Louis Bottée, une plaquette dont le modèle, présenté récemment par l'artiste, a été fort apprécié. On y voit, sous un portique, au delà duquel se profile en horizon le Palais avec ses deux tours voisines de la Cour de cassation, une femme personnifiant la Défense. Drapée dans un péplum, elle est assise et s'accoude à une table chargée des Codes qu'elle consulte, tandis que de sa main droite, appuyée à la barre, elle tient le miroir de la Vérité. Ce jeton, frappé en plaquette, et par conséquent dépourvu de composition au revers, porte simplement sur cette seconde face l'inscription mentionnant son usage.

*** Au cours de la réunion des Amis des monuments parisiens, qui a eu lieu cette semaine, un des membres les plus actifs de la Société a soulevé une question qui n'est pas sans intéresser les amis du vieux Paris : il s'agit d'accorder des primes aux propriétaires qui veillent à la conservation des immeubles originaux et historiques, tout comme on accorde des primes à ceux qui font édifier les plus belles constructions modernes.

Comme l'État et la Ville de Paris ne peuvent acheter toutes les vieilles constructions parisiennes, la Société des Amis des monuments voudrait que les propriétaires y missent aussi du leur, et c'est pour les encourager dans cette voie qu'elle a adopté à l'unanimité la proposition qui lui a été faite.

*** Autre mesure digne de tous éloges.

En vue de mettre un terme au vandalisme dont sont l'objet, de la part des spéculateurs, les plus beaux sites de la Bretagne, M. le préfet des Côtes-du-Nord vient de nommer une Commission composée d'archéologues, d'artistes et d'agents des ponts et chaussées qui, s'adjoignant les maires des communes intéressées, auront à dénombrer les sites qui présentent un caractère d'art digne d'être respecté.

Il est à souhaiter que des mesures semblables soient prises dans la France entière.

*** La Société française de Numismatique, réunie à la Sorbonne le 2 mars, sous la présidence de M. de Marcheville, a entendu une communication de M. Babut sur des louis d'or de Louis XVI, contrefaits à Birmingham. M. Bordeaux a étudié l'ancien atelier monétaire de Perpignan ; M. R. Richebé a parlé des monnaies de Cugnon ; enfin, M. A. Blanchet a communiqué une monnaie inédite de Michel-Etienne, archevêque d'Embrun (1379-1427).

*** Sir Charles Robinson vient de résigner

ses fonctions de surintendant des collections royales d'Angleterre. Le roi lui a décerné une décoration en récompense de ses longs services.

Son successeur est M. Lionel Cust, directeur de la Galerie nationale de portraits; il aura sous sa direction les collections de Buckingham Palace, Windsor, Hampton Court et des résidences privées du roi et de la reine.

*** Le procès du prince Chigi à propos de la vente du Botticelli dont nous avons parlé (1) vient d'avoir son épilogue devant la cour d'appel de Rome.

On se rappelle qu'en première instance le tribunal avait condamné le prince et M. Desprez, l'acheteur, solidairement au paiement de 315.000 *lire*, prix auquel le tableau avait été vendu. Après deux jours de discussion, la cour, accueillant le recours du prince Chigi, a considéré que le fait constituait une simple contravention et l'a condamné seulement à 2.000 *lire* d'amende avec bénéfice de l'amnistie royale, ce qui réduit ladite amende à 200 *lire*.

Si le prince avait déclaré au gouvernement vouloir vendre son tableau à l'étranger, d'après l'édit Pacca, il aurait eu à payer plus de 60.000 *lire*. En ayant recours à une vente à un particulier habitant Rome, il en a été quitte pour deux cents.

*** Le 28 février dernier, le monde des arts a fêté, à La Haye, le soixante-dixième anniversaire du peintre de marines Henri-Guillaume Mesdag.

PETITES EXPOSITIONS

—

« LES ARTS RÉUNIS »

Trop de peintres et, surtout, trop de broutilles qui ne devraient jamais quitter l'atelier! Mais la vitalité de l'art contemporain s'exprime par des groupes nouveaux : en 1900, c'était M. Gabriel Mourey, puis M. Henri Frantz, qui présidait à ces efforts. Voici « Les Arts Réunis », sous la présidence de notre confrère Gustave Soulier. Dix-huit exposants, de vrais jeunes, pour la première fois groupés chez Georges Petit. Peinture, sculpture et gravure. Et les objets d'art, qui ne se montraient pas à la Société Nouvelle, qui n'apparaissaient que timidement à la Société Moderne, apportent ici leur contribution vivante, toute contemporaine, pour justifier pleinement l'étiquette et le programme. De nouveaux noms, et cette bonne intelligence entre les diverses ramifications de l'art, qui est un des traits saillants de l'époque. C'est ainsi qu'auprès de toiles délicatement lumineuses, — Hollandes crépusculaires de M. Bellanger-Adhémar, Pompéis rosées de M. Fournier, Bretagnes claires ou moroses de MM. Abel Truchet et Jean Rémond, galantes maquettes de M. Léon Sonnier pour *Maxim*, — la gravure s'enorgueillit des bois de M. Pierre Vibert, vigoureux comme ses dessins; l'art nouveau présente à la critique séduite les cristaux au tour et les chaudes poteries Robalbhen de M. Laurent-Desrousseaux, des cuirs étranges de M. Mère, un lustre, *Le Gui*, de M. Péjac, et deux chandeliers moins fins, un lit décoré par le sculpteur Eugène Boverie, l'élève de Chapu, comme MM. Jacques Froment-Meurice et Reymond de Broutelles. Et l'« hommage reconnaissant » de ces libres disciples de Chapu se traduit aux yeux dans une exposition rétrospective qui prouve combien, dès sa jeunesse, dès l'esquisse de son grand prix de Rome de 1855, le Sully-Prudhomme de la statuaire avait en lui de noblesse riante! Sa bonté se reflète encore en ces bas-reliefs qui ont la douceur d'une médaille, en ses médaillons qui sont des « bas-reliefs de métal ». Ce maître est regretté.

« L'ART DANS TOUT »

C'est encore le *modern style*, ici plus intransigeant, qui nous rappelle à la Galerie des Artistes modernes. Sixième exposition, rue Caumartin, d'un choix discret, mais résolu, de ces tendances qui se partagent les subtils enthousiasmes et les critiques ironiques. « Il n'y a point d'art nouveau, » dit un paradoxe profond de Grasset, qui jamais ne sera taxé d'obscurantisme... Toujours est-il que, depuis douze ans bientôt, les « arts mineurs » ont reconquis leur place au soleil et que des formes neuves sont issues des idées nouvelles. A nous de les contrôler, de les discuter, maintenant que leur existence est incontestable. Le meuble, plus résistant, devait entrer le dernier dans cette évolution transformant la parure du *home* : il a pris revanche avec MM. Charles Plumet, Félix Aubert et Tony Selmersheim, audacieusement associés pour sa métamorphose; avec MM. Sauvage et Sorel, amis des notes claires; avec M. Alexandre Charpentier, rude et fantasque; avec M. Jean Dampt, que le luminaire électrique attire. Le *Classeur à papiers* de M. Hérold est une marqueterie suggestive; son *Meuble d'amateur* est amusant. Mystérieux toujours les bijoux de M. Robert Nau, dans le décor des tapisseries de M. Jorrand, des poteries de M. Moreau-Nélaton, des vitraux moins austères de M. Socard. Ensemble intéressant, un peu froid.

UNION DES FEMMES PEINTRES ET SCULPTEURS

Le silence est une des formes de la politesse : non pas que cette vingtième exposition de l'Union soit inférieure aux précédentes! Mais le moyen, parmi 967 envois, de rester consciencieux sans devenir injuste? Tout ou rien : ne faudrait-il pas nommer toutes les aquarelles adroitement lavées, toutes les fleurs qui tachent le décor trop imposant du Grand Palais? Portraits et

(1) V. *Chronique des Arts* des 20 octobre et 10 novembre 1900, p. 322 et 338

paysages ne pullulent pas moins à la Société fondée par Mme Bertaux et qu'illustrent les lumières azurées de Mme Demont-Breton. Vous connaissez déjà les soirs de Mme Nanny Adam, les aquarelles de Mlle Astié, les portraits de Mlles Arosa et Camille Berlin, les virtuosités de Mme Mesdag, les sculptures de Mme de Frumerie. Mlle Andrée Bergman tire des *Citrons* un parti très décoratif. Les Salons nous ont renseigné sur le sentiment paysagiste de Mlle Valentine Pèpe, sur la joie de peindre (avouée par Mlle Charlotte Chauchet, dans un simple *Intérieur de cuisine, à Mons*.

Raymond Bouyer.

Académie des Beaux-Arts

Séance du 23 février

L'Académie, sur la demande d'un certain nombre de concurrents du prix Achille Leclère, accorde une réduction de moitié pour la coupe du monument, à raison du peu de temps réservé à l'étude du projet.

Société des Antiquaires de France

Séance du 20 février

M. Cagnat communique une inscription des ruines de Lebda (*Leptio Magna*, en Tripolitaine), d'après le *Mercure galant* de 1694.

M. de Manteyer présente de nouvelles observations sur le sceau-matrice de Foulques le jeune, comte d'Anjou.

M. Prou étudie les conditions dans lesquelles a été rédigée une charte fausse relative a la fondation de l'église Saint-Léonard de Bellême (Orne).

Les fouilles sous-marines de Cérigotto

(*Suite et fin*) (1)

III

A quelle époque remonte le naufrage dont on recueille aujourd'hui les précieux débris ? La réponse ne peut être douteuse : ce naufrage eut lieu à l'époque romaine, c'est-à-dire il y a deux mille ans. Au Moyen âge ou à la Renaissance, des bateaux chargés d'antiquités ont bien pu sombrer dans les parages du cap Malée, mais ces bateaux ne devaient porter que des marbres, parce qu'il n'y avait plus de bronzes à recueillir, du moins à la surface du sol. Tout au plus pourrait-on songer à un navire vénitien du XIIIe siècle, chargé de bronzes enlevés à Constantinople; mais cette hypothèse n'est guère admissible, les Croisés ayant préféré emporter des reliques de saints, des objets en or et en argent, des vases sacrés ou des étoffes de prix. Comme la plus récente des sculptures découvertes jusqu'à ce jour dans la mer n'est pas postérieure au Ier siècle avant l'ère chrétienne, on n'a aucune raison de faire descendre la date du naufrage jusqu'à l'ère romaine impériale. Tout incline à la placer vers l'époque qui vit abîmer dans les flots, près du cap Malée, le célèbre tableau de Zeuxis enlevé par Sylla, dont Lucien, dans le passage cité plus haut, nous a conservé le souvenir.

Les Romains, qui n'ont presque rien inventé, n'ont pas été les premiers à voler des œuvres d'art. Seulement, quand on remonte très haut dans le passé, ces enlèvements de statues ont un autre caractère : ce n'est pas tant l'image que le dieu lui-même dont le ravisseur croit s'emparer. Une statue est un fétiche, un talisman, une protection; le vainqueur qui l'enlève se fortifie en même temps qu'il affaiblit le vaincu. Cette conception, qui reparaît au Moyen âge dans la pratique si répandue du vol des reliques (1), a laissé des traces dans les inscriptions assyriennes. Sennachérib, en 694, s'empara de Babylone et y reprit les statues des dieux Ramanu et Sala, que Mardouk Nadinousour, roi d'Akkad, avait enlevées à Téglathphalasar, roi d'Assyrie, en 1112 avant J.-C. En 659, Assourbanipal s'empara de Suse et y enleva la statue de la déesse Nana, qu'un roi élamite avait dérobée d'un sanctuaire chaldéen en 2298 avant notre ère. Dans une inscription de Téglathphalasar Ier, il est dit qu'il emporta du canton de Sugi vingt-cinq images des divinités du pays. Sennachérib, en conquérant Addoumou, pays d'Arabie, emporta les statues d'Atar-Samaïn et des autres dieux. Les Arabes furent si affligés de la perte de leurs idoles que leur roi vint lui-même à Ninive pour supplier qu'on les lui rendît. « J'eus pitié de lui, dit Asarhaddon; je fis réparer ses dieux, j'y inscrivis l'éloge d'Ashour, mon maître, accompagné de mon nom et je les lui rendis. » Le même Asarhaddon, vainqueur d'un autre peuple arabe, celui de Khâzou, dit qu'il emporta en Assyrie « leurs dieux, leurs dépouilles, leurs trésors et leurs sujets ». Pendant plus de quinze siècles, les inscriptions cunéiformes attestent l'usage d'enlever des statues de dieux, non à cause de leur valeur intrinsèque ou de leur beauté, mais parce qu'on croyait enlever le dieu avec la statue. La même idée devait exister en Grèce vers l'an 1200 avant J.-C., témoin la légende qui montre Ulysse et Diomède s'emparant nuitamment de la statue de Pallas, le Palladium, qui, conservé dans la citadelle de Troie, couvrait la ville assiégée de sa protection. Les Romains prétendaient que Diomède et Ulysse avaient enlevé un faux Palladium et que le vrai, sauvé par Énée, avait été transporté par lui dans le Latium. On rapportait aussi qu'après la prise de Troie, comme les Grecs s'en partageaient les dépouilles, Sthenelos, fils de Capanée, eut pour sa part une statue de Zeus Herkeios.

« Longtemps après la migration des Doriens en Sicile, dit Pausanias, Antiphemos, le fonda-

(1) V. *Chronique des Arts* du 2 mars, p. 68.

(1) Lorsque Napoléon, à Potsdam, enleva l'épée de Frédéric le Grand pour la transporter aux Invalides, il obéit, peut-être inconsciemment, à un sentiment analogue.

teur de Géla, s'empara d'Omphace, ville des Sicanes, et transporta de là à Géla une statue faite par Dédale. Xerxès, fils de Darius, roi des Perses, enleva beaucoup de sculptures d'Athènes et, en outre, la statue d'Artémis Brauronienne du temple de Brauron ; il prit aux Milésiens la statue d'Apollon qui était au temple des Branchides et que Séleucus leur restitua bien plus tard. Ceux de Cyzique enlevèrent aux Proconnésiens une statue de la Mère Dindyméenne qui était en or et en ivoire d'hippopotame. » Donc, conclut Pausanias, l'empereur Auguste, en prenant des statues aux villes grecques, ne fit que suivre les exemples des Grecs et des Barbares, exemples remontant à une haute antiquité.

Parmi les statues que Xerxès enleva d'Athènes, nous savons d'autre part qu'il y avait l'Apollon de Kanakhos et les images des meurtriers des tyrans, Harmodios et Aristogiton. Évidemment, Xerxès ne pouvait considérer ce groupe de régicides comme celui de divinités tutélaires ; il semble qu'il l'emporta en Asie, au lieu de le détruire, parce qu'il le trouvait à son goût.

C'est donc à lui qu'il faut attribuer le douteux honneur d'avoir le premier volé des statues en raison de leur beauté — par dilettantisme et non par superstition.

Les grands vols des Romains commencent avec Marcellus et Fabius Maximus, qui dépouillèrent Syracuse et Tarente. Mais c'est surtout à partir des victoires sur Philippe et Antiochus que l'usage s'établit de transporter à Rome les statues des sanctuaires helléniques. On les avait d'abord prises par vanité, pour les faire figurer dans les pompes triomphales ; mais bientôt les Romains devinrent des amateurs féroces et s'emparèrent de statues parce qu'ils les trouvaient belles, choisissant de préférence les plus anciennes et celles qui étaient attribuées à des maîtres illustres. Quelques-uns, comme Verrès, se formèrent des collections en pleine paix, aux dépens des provinces qui avaient le malheur d'être gouvernées par eux. Les dictateurs et les empereurs en firent autant. Parmi les vols d'objets d'art remarquables par leur beauté et leur nombre, on peut rappeler ceux de Mummius, à Corinthe ; de Scipion, à Carthage ; de Sylla, à Athènes, en Béotie, à Olympie, à Delphes, à Épidaure ; de Pompée, en Asie ; de Cassius, à Rhodes ; d'Octave, à Alexandrie et en Grèce ; de Caligula et de Néron, à Delphes, à Rhodes, etc. Les empereurs byzantins ne se gênèrent pas davantage et firent de Constantinople un musée de l'art grec classique, dont une série d'incendies, la quatrième Croisade et la conquête turque n'ont rien ou presque rien laissé subsister.

Un heureux malheur a voulu qu'un bateau nolisé par Sylla ou l'un des « amateurs » de son espèce fit naufrage non loin de l'endroit où avait disparu la *Centauresse* de Zeuxis. Ce bateau nous rend aujourd'hui sa cargaison ; béni soit le coup de vent qui l'a fait chavirer !

IV

Ce n'est pas, d'ailleurs, la première fois que l'archéologie est appelée à profiter d'un naufrage. Caligula avait un yacht magnifique sur le lac de Némi ; ce yacht coula et n'a pas encore été renfloué, bien qu'on connaisse exactement l'endroit où il se trouve et qu'on en ait même déterminé la forme en faisant attacher, par des plongeurs, aux flancs du navire, une série de cordes, munies, à l'extrémité libre, d'un flotteur. Malheureusement, pour relever le vaisseau de Némi, il faudrait trois cent mille francs, que personne n'a encore offerts au gouvernement italien. Mais les plongeurs ont réussi à détacher et à ramener sur le rivage d'admirables bronzes d'art qui faisaient partie de la décoration du navire impérial ; ces morceaux de choix ont été déposés en 1895 dans la villa du prince Orsini, à Genzano, en même temps que des débris du gréement, des fragments de mosaïque, d'émail, de porphyre, de serpentine, etc., dont les salles du yacht étaient décorées. On remarqua, lors de ces recherches, que les bronzes retirés de l'eau après dix-huit siècles étaient admirablement conservés ; les fouilles si heureuses de Cérigotto suggèrent la même observation, très encourageante pour ceux qui doivent prochainement entreprendre l'exploration du lac sacré de Délos.

J'oubliais de dire qu'il existe encore, au fond du lac de Némi, deux autres navires romains qui ont été aperçus par les plongeurs, mais dont les archéologues ne se sont pas encore occupés. Si les possesseurs actuels de yachts voulaient bien se cotiser à cet effet, il y aurait là, pour un *yachting-club*, une admirable fouille sous-marine à faire, sur le plus beau lac et dans le plus glorieux paysage du monde.

SALOMON REINACH.

P.-S. — En parlant des grandes statues de bronze découvertes en Grèce (p. 69), j'aurais dû rappeler le Poseidon de Créusis, haut de 1m18, que j'ai publié dans la *Gazette* de mars 1900, p. 252.

REVUE DES REVUES

— **Jahrbuch der koen. Preussischen Kunstsammlungen** (1900, fasc. II). — M. Hans Graeven, étudiant trois triptyques d'ivoire, y reconnaît l'œuvre d'un même faussaire, qui, vers 1850, s'était fait une spécialité de cette fabrication. Le premier de ces triptyques provient de la collection Ruhl à Cologne et représente le Christ sur un trône. Sur les volets deux prophètes debout. M. Graeven reconnaît dans les volets la copie d'un ivoire qui se trouve depuis 1866 au South Kensington Museum. La preuve de l'inauthenticité lui apparaît surtout dans la disparate criante entre le style des volets et celui du panneau central dont l'ornement semble avoir été copié non sur un ivoire, mais sur un émail. Même mélange d'éléments hétérogènes dans un second triptyque, appartenant à la collection grand-ducale de Carlsruhe, représentant *L'Adoration des Mages*. Ici aussi les volets ont été copiés sur des ivoires originaux, tandis que le modèle des reliefs du panneau central a été emprunté à un reliquaire émaillé de Limoges que l'on voit au musée Kestner, à Hanovre. Le faussaire a donné une preuve de son inintelligence en transformant en coussin les nuages stylisés sur lesquels reposent, dans l'original, les pieds de la Madone. Le fronton a été copié sur la reproduction d'un émail de la collection Leven. Ce même fronton se retrouve

dans le troisième triptyque, appartenant au musée Kestner, pour lequel le faussaire s'est servi des mêmes modèles, mais dont certains morceaux sont authentiques. Il est possible que la Madone du centre provienne d'un ivoire ancien endommagé et rapporté. Quant aux deux volets, ce sont deux plaques émaillées dont l'authenticité n'est pas douteuse, qui faisaient partie, comme l'inscription le prouve, d'un reliquaire formant autel portatif, fabriqué à Sieburg dans la seconde moitié du XII[e] siècle, ainsi qu'on peut le conclure avec certitude de la forme de la mitre portée par deux personnages. M. Graeven démontre à ce propos que la châsse bien connue de l'abbaye de Grandmont provient aussi, contrairement à l'opinion de M. Palustre, de la fabrication de Sieburg (19 reprod.).

— M. von Fabriczy établit avec beaucoup de soin et une riche documentation la chronologie de la vie et des œuvres de Bernardo Rossellino. Il attribue à cet artiste le palais Ruccellai, à Florence.

— M. Henry Thode poursuit l'étude fouillée et subtilement analysée qu'il a consacrée à la peinture de la région centrale des bords du Rhin au XV[e] siècle et s'occupe en particulier du « maître de la Passion de Darmstadt ». Il rend un grand service à l'histoire de l'art allemand en indiquant les différentes phases de l'évolution de la petite école qu'il étudie et en y rapportant les œuvres subsistantes, classées chronologiquement. Après avoir essayé d'identifier Martin Hess avec un maître anonyme, il convient qu'il n'y a pas eu, à proprement parler, d'école dans la région centrale des bords du Rhin, puisque on ne retrouve point le développement suivi d'un idéal propre; mais cependant, parmi les influences des écoles du Bas-Rhin, de Souabe et de tous les éléments étrangers, on peut discerner un tempérament artistique particulier. Les peintres du Rhin central sont les premiers qui comprennent l'importance et le charme du clair-obscur, et cette remarque fait paraître sous un jour nouveau l'œuvre de Mathias Grünwald, qui ne semble plus désormais un phénomène isolé et presque incompréhensible. (13 reprod.)

— M. Max Lehrs étudie avec un soin minutieux l'œuvre du graveur que l'on désigne sous le nom de « maître de la Passion de Berlin » et nous en donne le catalogue en indiquant les erreurs commises par Passavant. (7 reprod.)

— Courte notice de M. Friedrich Lippmann sur un feuillet d'album de Dürer entré récemment, par suite d'un legs de Valentin Weisbach, au Cabinet des estampes de Berlin, et représentant les portraits de Paul Topler et de Martin Pfintzing. Ce feuillet appartenait à l'album de croquis de Dürer dans les Pays-Bas pendant le voyage de treize mois qu'il y fit en 1520. On connaît en tout douze feuillets de cet album, dont trois faisaient déjà partie du Cabinet de Berlin (reproduction).

NÉCROLOGIE

Le 22 février est mort subitement à Dijon, à l'âge de soixante-quinze ans, le sculpteur **Michel-Léon Breuil**, né à Flavigny (Côte-d'Or). Élève de l'École des Beaux-Arts de Dijon, on lui doit plusieurs bustes de célébrités locales. Le musée de Dijon possède de lui un buste de Vauban qui figura à l'Exposition de Dijon en 1858.

—

M. **Adrien Chancel**, architecte en chef des Bâtiments civils et Monuments historiques, architecte des palais nationaux, inspecteur général de l'enseignement du dessin et des musées, chevalier de la Légion d'honneur, est mort subitement, le 4 mars, à Perpignan, au cours d'un voyage. Il était âgé de quarante-huit ans.

—

Une dépêche d'Anvers nous apporte la nouvelle de la mort du compositeur **Peter Benoît**, chef du mouvement musical flamand en Belgique.

Pierre-Léonard-Léopold Benoît naquit à Harlebeke, petite commune de la Flandre occidentale, le 1[er] août 1834. Ses parents, humbles artisans, ne l'avaient pas destiné à la musique; ils voulaient en faire un peintre. Mais le jeune homme ne tarda pas à quitter la palette pour le piano, qui lui offrait des attractions irrésistibles. Il vint à Bruxelles vers 1850 et y suivit les cours du Conservatoire. En 1857, il obtenait le grand prix de composition, qui lui permettait d'entreprendre, aux frais du gouvernement et pendant quatre années, de lointains voyages d'études.

Au lieu de se rendre, comme tant d'autres, en Italie, il choisit l'Allemagne qui répondait mieux à ses aspirations et à son idée qu'il avait déjà conçue d'une rénovation de l'école musicale flamande. Il pensait, dès cette époque, qu'il y a dans le pays flamand une veine assez riche de mélodies nationales que les musiciens de ce terroir devraient s'approprier pour se créer une originalité capable de s'affirmer et de se développer en face de celle des autres nations. Peter Benoît l'a exposée et développée dans une brochure, envoyée d'Allemagne à l'Académie royale de Belgique, sur *L'École de musique flamande et son avenir*.

L'heure ne lui parut cependant pas encore favorable. A peine de retour de son voyage officiel, il repartait, en 1861, pour Paris. Il avait alors en portefeuille son *Roi des Aulnes*, un opéra qu'il voulait donner au Théâtre-Lyrique, mais qu'il ne put faire recevoir. Pour vivre, Peter Benoît dut accepter la direction de l'orchestre des Bouffes-Parisiens, qui avait alors pour directeur Offenbach. Et tout le temps que lui laissaient ses loisirs de folle musique, il l'employait à écrire de la symphonie religieuse ; sa *Messe*, son *Te Deum*, son *Requiem*, et d'autres œuvres.

Revenu en Belgique, Benoît y fit exécuter sa messe, qui fut très remarquée et commença sa réputation. De 1863 à 1880, il ne cessa de produire, et quelques-unes de ses œuvres furent pour lui l'objet de véritables triomphes, notamment ses deux oratorios *L'Escaut* (1867) et *La Guerre* (1873). Ces grandes compositions mirent Peter Benoît au premier rang des musiciens belges.

Il écrivit aussi plusieurs opéras flamands et surtout la musique de scène de drames et tragédies flamandes. Celle de *Charlotte Corday* est restée la plus populaire. Il composa aussi de nombreuses cantates et pièces de circonstance pour les grandes fêtes d'Anvers, où il était allé se fixer depuis 1867. A citer principalement sa *Ru-*

benscantate (1877), sa composition triomphale pour l'Exposition de 1880, son oratorio *Le Rhin*. Le tout, sans compter une grande quantité de mélodies, chants et ballades et une série d'écrits musicographiques.

Car Benoît était un ardent polémiste. D'Anvers, il dirigeait avec un entrain endiablé tout le mouvement musical flamand, dont il était à la fois le créateur et l'âme. Avec une indomptable ténacité, il avait poursuivi et atteint son but. Son école de musique anversoire, qu'il dirigeait depuis 1867, il voulait en faire un conservatoire royal flamand, à charge de l'État, en concurrence avec le Conservatoire de Bruxelles, où l'on fait de la musique en français. Il y a deux ans, les Chambres avaient accordé cette transformation, et Peter Benoit avaient été tout naturellement mis à la tête du nouveau Conservatoire.

Mais la maladie le guettait. Minée depuis quelque temps, cette puissante organisation vient de succomber. Mais il a fait école et son œuvre subsistera.

—

Le 21 février s'est éteint, à Munich, après une longue et cruelle maladie, un des connaisseurs et historiens d'art les plus considérables de notre temps, le Dr **Adolphe Bayersdorfer**, conservateur de la Pinacothèque royale.

Voué, presque dès l'enfance, aux études d'art, Bayersdorfer s'est surtout formé à Florence, dans l'intimité du baron de Liphart, l'amateur si clairvoyant, si suggestif, dont le souvenir restera éternellement cher à ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher, et, parmi eux, je citerai au premier rang MM. Bode et Schmarsow. Des années durant, il y eut, entre le vieillard et le jeune homme, un échange d'idées de tous les jours, une émulation ardente pour la solution de problèmes épineux ou encore pour la conquête de l'inédit.

Quoique la tournure de son esprit le portât de préférence à ce que l'on appelle en Allemagne « l'autopsie » des œuvres, Bayersdorfer ne dédaignait en aucune façon le secours des archives. Il fréquenta aussi Gaetano Milanesi, l'érudit et obligeant surintendant de l'« Archivio di Stato », et contrôlait, le plus possible à l'aide de documents écrits, ses conjectures sur la paternité des tableaux, genre d'exercice auquel il se plaisait par-dessus tout. Par le fait, malgré un certain penchant au paradoxe et une certaine subtilité, il avait un coup d'œil pénétrant et s'entendait, comme peu de critiques contemporains, à établir des rapprochements ingénieux. C'est lui, pour ne rappeler qu'un trait, qui, le premier, dès 1882, reconnut la main de Léonard de Vinci dans la petite *Annonciation* du Louvre. C'est lui encore qui entrevit l'intérêt d'une délicieuse statuette en bronze de Donatello, un *David*, dont il enrichit sa petite collection particulière, où l'on voyait également un petit volet de retable, un *Saint Pierre*, je crois, œuvre authentique de Masaccio, mentionnée par Vasari comme se trouvant à Pise.

De retour en Allemagne, Bayersdorfer fut attaché d'abord à la galerie de Schleissheim, qu'il réorganisa, puis à la Pinacothèque de Munich, dont il publia le catalogue, en 1891, en collaboration avec M. de Reber. Entre temps, il dirigeait, également avec M. de Reber, plusieurs publications importantes : le *Klassischer Bilderschatz* (Munich, 1889 et années suiv.), et le *Klassischer Skulpturenschatz* (Munich, 1896 et suiv.).

La mort est venue le frapper dans toute la force de l'âge; il ne comptait que cinquante-neuf ans. Quoiqu'il ait beaucoup écrit, il a peu publié, en somme, et l'on peut affirmer qu'il n'a pas donné sa mesure. Souhaitons que sa famille mette au jour les innombrables notes prises par lui au cours de ses voyages. Combien de points obscurs de l'histoire des arts ne s'éclaireront pas d'une lumière nouvelle !

C'était, en outre, un esprit véritablement ouvert, à la culture variée et solide, et une nature loyale, généreuse. Sa courtoisie s'étendait jusqu'à ses adversaires : après avoir combattu le sénateur Morelli pendant toute sa vie, il lui rendit hommage après sa mort.

Celui qui écrit ces lignes perd en Bayersdorfer un fidèle ami de plus de trente ans; il n'oubliera jamais tant d'heures de suggestive conversation passées avec lui, à partir de 1869, soit en Allemagne, soit en Italie, soit à Paris. Mais les études d'art aussi sont cruellement frappées par cette fin prématurée : elles voient disparaître un de leurs plus vaillants et distingués champions.

Eugène Müntz.

—

On annonce la mort, à Prague, du sculpteur **Emmanuel Max de Wachstein**, le doyen des artistes de Bohême. Il était âgé de quatre vingt-onze ans.

Fils d'un modeleur d'une des verreries des princes Kinsky, Wachstein fut envoyé à l'Académie de Vienne. Il passa ensuite dix ans à Rome, de 1839 à 1849, puis vint s'établir à Prague, où de nombreuses œuvres de sa main ornent les églises, les places publiques et les palais de la noblesse. Son chef-d'œuvre est le feld-maréchal Radetzki élevé sur le pavois par ses soldats sur une des places de Prague. Les figures des soldats sont l'œuvre de son frère, Joseph-Max, mort en 1855. Ce dernier était le père du célèbre peintre munichois, Gabriel-Max.

—

Nous recevons de Londres la nouvelle de la mort de sir **Francis Cook**, dont la célèbre galerie de Richmond contient le choix le plus varié d'œuvres d'art de toutes les écoles.

Cette précieuse collection fut formée, il y a environ quarante ans, sur les conseils de sir Charles Robinson, à qui alors s'offraient des occasions d'acquisitions sans pareilles.

Non seulement la galerie des tableaux est d'une valeur presque inestimable ; mais encore les faïences, les pierres gravées antiques, les missels, les pièces d'orfèvrerie, les bronzes et les miniatures que renferme aussi la collection, sont de haute importance.

Sir Frederik Cook, qui a pour fils notre collaborateur M. Herbert Cook, dont les correspondances d'Angleterre sont si appréciées de nos lecteurs, hérite de la galerie et du titre de son père.

La galerie restera toujours accessible, comme par le passé, aux amateurs et aux travailleurs.

CORRESPONDANCE

Nous recevons, à propos des articles récemment publiés ici par M. H. Fiérens-Gevaert sur *Les Restaurations en Belgique*, une lettre où M. L. Cloquet, un des architectes visés par notre collaborateur à deux reprises différentes, s'estime en droit de répondre, à son tour, devant nos lecteurs et de leur préciser certains faits contestés par M. Fiérens-Gevaert. Voici le passage principal de sa lettre :

« ... M. F.-G. a présenté comme imputables aux élèves de l'École de Saint-Luc des restaurations faites à dix monuments. J'ai rectifié ses dires pour quelques-uns de ceux-ci; il triomphe et me proclame en aveu pour les autres. Je suis obligé de mettre les points sur les *i* et de déclarer, que sur les dix monuments en question deux seulement, la Collégiale et l'Hôtel de ville de Louvain sont restaurés (et d'une manière remarquable d'ailleurs) par un ancien élève de l'École incriminée : M. Langerock.

Voici quels sont les autres monuments cités :

Église du Sablon, à Bruxelles. (Architecte, M. Van Ysendyck.)
Église de Sainte-Gudule (M. F.-G. dit : cathédrale) de Bruxelles. Je nie qu'elle soit restaurée par un ancien élève de l'École de Saint-Luc.
Château des comtes de Gand. (Architecte, M. J. de Waele, élève et professeur de l'Académie des Beaux-Arts de Gand.)
Steen de Gérard-le-Diable, à Gand. (Architecte, M. A. Verhaegen, ingénieur honoraire des ponts et chaussées.)
Cathédrale de Malines. (Architecte, M. H. Meyns, étranger à Saint-Luc.)
Abbaye de Villers. (Architecte, M. Licot, étranger à Saint-Luc.)
Abbaye d'Aulne. (Architecte, votre serviteur, élève et professeur de l'École de Génie civil de Gand.)
Église de Saint-Martin, à Saint-Trond. (Édifice moderne, donc hors de cause.)

« M. Fiérens-Gevaert s'est prévalu de dix exemples pour établir, à l'aide des résultats obtenus, l'influence funeste de « cette trop cé« lèbre Académie... pépinière, la plus florissante « des pasticheurs et copistes belges ». Des dix exemples, huit sont imputables à des architectes qui n'appartiennent pas à cette école. »

M. Fiérens-Gevaert, à qui nous avons communiqué cette lettre, nous adresse ces quelques lignes :

« Ne voulant pas encombrer la *Chronique* d'une trop longue réponse, je me contente de remarquer : 1° Que M. Cloquet est conférencier à l'École de Saint-Luc; 2° que j'ai, dès le premier jour, signalé l'église Saint-Martin de Saint-Cloud comme un édifice moderne; 3° que je me suis élevé surtout contre l'abus des restaurations et que la question des attributions n'ayant aucune importance dans l'espèce, la liste fournie par M. Cloquet n'enlève rien aux conclusions de mes articles. »

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de tableaux et aquarelles de M. **G. Clairin**, galerie Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi, jusqu'au 15 mars.

Exposition de tableaux de M. **René Seyssaud** et d'œuvres de M. **Ten Cate**, galerie Bernheim jeune, 8, rue Laffitte, jusqu'au 16 mars.

1re Exposition d'œuvres d'art de la **Société artistique et littéraire des agents de la Compagnie P.-L.-M.**, hôtel de Poilly, 5, rue du Colisée, jusqu'au 24 mars.

Exposition de pastels de M. **Favier**, au Cercle artistique et littéraire, 7, rue Volney.

2e Exposition de la **Société nouvelle de peintres et de sculpteurs**, galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, du 9 au 29 mars.

4e Exposition de la **Société artistique des amateurs**, 13, avenue Montaigne, du 10 au 31 mars.

Exposition de dessins, pastels, sculptures, bijoux, meubles et objets d'art de MM. **R. Davids, A. de Frumerie, Pierre Selmersheim** et Mme **Jeanne-P. Shelmersheim**, chez Hessèle, 13, rue Laffitte, du 15 mars au 1er avril.

Étranger

Berlin : 6e Exposition de la Société « L'Art libre », salle Keller et Reiner.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Province

Nancy : 2e Exposition d'art décoratif, peinture, sculpture, architecture à la « Maison d'art lorraine », à partir du 1er avril. Envoi des ouvrages avant le 25 mars.

Étranger

Venise : 4e Exposition internationale des Beaux-Arts, du 22 avril au 31 octobre. Envoi des ouvrages au Palais de l'Exposition (Jardin public), du 15 au 31 mars.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

CONCERT DU DIMANCHE 10 MARS

Vingtième Concert Colonne, consacré aux œuvres de M. Massenet (2 h. 1/4). — *Brumaire;* Arioso du *Roi de Lahore;* — *Phèdre;* — A. Air d'*Ève* et B. Extase de la *Vierge;* — Méditations de *Thaïs;* — *Chant provençal;* — Suite d'orchestre d'*Esclarmonde*.

L'Administrateur-Gérant : J. Rouam.

Paris. — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart.

N° 18. — 1901 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 4 Mai.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent* ***gratuitement*** *la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

Tandis que l'heure est proche où les futurs prix de Rome vont être désignés, il n'est pas hors de propos de jeter un regard sur les travaux qui les attendent et d'émettre un souhait qui les concerne. Une ancienne coutume veut que les peintres, durant leur séjour à la villa Médicis, exécutent la copie de quelque ouvrage célèbre, et ces études, réunies à l'École des Beaux-Arts, forment une collection d'un caractère tout particulier, où se retrouve le souvenir des chefs-d'œuvre lointains. C'est là une tradition fort louable, à laquelle on ne demande pas le service précieux qu'elle pourrait rendre. Ce musée de copies illustres s'accroît chaque année, mais à l'aventure ; il ne connaît d'autre loi que le hasard des fantaisies individuelles ; il se condamne à demeurer incomplet et disparate et à n'offrir aux yeux qu'un reflet incertain et capricieux des richesses d'art admirées à l'étranger. Il n'aurait cependant pas de peine à devenir beaucoup plus.

Il suffirait que l'École des Beaux-Arts fixât par avance une liste méthodique des nombreux ouvrages qui serviraient de modèles. Elle pourrait le faire aisément sans gêner le libre choix des artistes, tant la variété des modèles serait grande, et chacun, selon ses goûts, ses études, son tempérament personnel, saurait élire à son gré l'ouvrage qu'il se sentirait à même de reproduire le mieux. En même temps, une véritable galerie se constituerait ; elle recevrait, chaque année, la copie d'œuvres choisies pour leur valeur ou leur intérêt historique, et désignées pour prendre place dans la suite ordonnée de la collection ; elle se compléterait avec le temps, et elle s'étendrait sans difficulté, aujourd'hui que les pensionnaires franchissent volontiers les murs de la villa Médicis, ceux de Rome, et parfois même les frontières de l'Italie.

Ce serait reprendre, en des conditions meilleures, l'idée qui fut chère à Charles Blanc au temps où il rêvait un musée européen et racontait, avec trop de complaisance peut-être, aux lecteurs de la *Gazette* les étranges merveilles du *Cabinet de M. Thiers*. Sans doute, ce musée nouveau vaudrait moins par lui-même que par les ouvrages qu'il évoquerait ; il serait représentatif et symbolique ; il ne donnerait point l'œuvre dans son authenticité matérielle et dans sa lettre ; mais il en traduirait l'esprit. Pour ceux qui auraient vu l'original, il serait un souvenir ; pour les autres, une initiation ; pour tous, une occasion permanente de voir, de comparer et de comprendre.

NOUVELLES

*** On vient d'installer les principaux dessins italiens que possède le musée du Louvre dans la salle occupée depuis un an par les croquis de Pisanello.

C'est le début d'une transformation générale des salles affectées aux dessins, transformation occasionnée par l'installation au Louvre des collections du Garde-meuble.

*** L'Union des Arts décoratifs vient de prendre possession du pavillon de Marsan, où les richesses qu'elle possède ne tarderont pas à être définitivement installées. Une assemblée générale de ses membres s'est tenue dans une des salles qui sont déjà complète-

ment aménagées et où se trouvent les grandes tapisseries de Fontainebleau ; 400.000 francs de travaux ont déjà été exécutés, il en sera fait encore pour 1.200.000 francs afin de terminer l'installation. L'inauguration des bois et tapisseries spécialement, aura lieu assez prochainement.

*** C'est à M. Louis Bonnier, architecte du Gouvernement, que viennent d'être dévolues les fonctions d'architecte du palais de l'Elysée, vacantes depuis la mort de M. Adrien Chancel.

*** Dimanche dernier a été inauguré, au cimetière du Père-Lachaise, un buste d'Auguste Vitu, œuvre du sculpteur Guilbert.

*** L'exposition Daumier, organisée par le Syndicat artistique de la presse, s'est ouverte le 1er mai à l'École des Beaux-Arts. Le catalogue comprend cent trois peintures à l'huile et deux cent deux aquarelles et dessins originaux. C'est, grâce au concours des collectionneurs, l'œuvre presque complet de Daumier qui est mis sous les yeux du public. Les lithographies aussi nous sont montrées : un seul amateur en a mis 1.200 à la disposition du comité ; elles sont placées dans des cadres passe-partout dont on renouvellera le contenu deux fois par semaine. Le chiffre des bénéfices doit être réparti entre diverses œuvres de solidarité artistique, entre autres l'Orphelinat des arts, présidé par Mme Marie Laurent, et la Fraternité artistique, association destinée à venir en aide aux fils d'artistes, présidée par M. Roty.

Nous rendrons compte de cette intéressante manifestation dans le prochain numéro de la *Gazette*.

*** A l'occasion de l'exposition artistique internationale qui vient d'ouvrir à Dresde, l'Académie des Beaux-Arts de cette ville a élu membres plusieurs artistes allemands et étrangers parmi lesquels les peintres Bonnat et M.-N. Whistler et le sculpteur Bartholomé.

*** Des ouvriers chargés d'explorer les égouts anciens aux Thermes de Caracalla, à Rome, ont mis récemment à découvert un morceau de sculpture antique fort intéressant : une tête d'homme barbu, en marbre de Carrare, d'une facture large et ferme, et très bien conservée sauf une dégradation à la partie inférieure du nez ; les yeux, évidés, devaient probablement être garnis d'émail. Cette tête, qui mesure 45 centimètres de hauteur, semble avoir appartenu à une statue de Jupiter ou d'Esculape.

*** Le musée de Berlin vient de s'enrichir d'une collection des plus précieuses : la célèbre collection d'œuvres d'art asiatiques de M. Adolphe Fischer, de Berlin. Ce qui en fait le principal intérêt, c'est le nombre et la valeur des œuvres japonaises qu'elle renferme ; toutes les branches de l'art du Japon s'y trouvent représentées par quantité de pièces choisies entre toutes : kakémonos, bronzes, porcelaines, ivoires, etc.

PETITES EXPOSITIONS

—

XVIIe EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ DES « ARTISTES INDÉPENDANTS »

Faut-il évoquer, sur le seuil, la période épique et la grande légende des ancêtres, je veux dire le Salon des Refusés de 1863, où le meilleur de nos gloires futures se groupait autour de la *Femme en blanc* de Whistler ? Faut-il attester, au moins, la saveur des premières années, l'apparition d'Henri Martin, désormais passé maître, le Salon de 1892 avec l'exposition posthume de Seurat ? Le voisinage de tels souvenirs serait dangereux pour ce dix-septième rendez-vous d'ouvrages disparates où le vieux jeu débile coudoie sur les cimaises les audaces déjà vues... Plus de jurys ; la liberté ! Le programme est fort estimable. Et, d'ailleurs, c'est un vrai Salon, si l'on respecte la force du nombre : le catalogue, incomplet, mentionne plus de 1.000 envois ! Vont-ils nous fournir une indication sur les tendances de l'avant-garde ? A défaut de chefs-d'œuvre, nous apporteront-ils une plaisante leçon ?

Les groupes habituels se reconnaissent vite en cette mêlée. Fidèle aux « confetti » du pointillé qui divise les tons, avec Mlle Boch, avec MM. Charles Angrand, Cross, Dario de Regoyos, Antoine de la Rochefoucauld, Paul Signac, dans les idylles de M. Petitjean comme dans les usines de M. Luce, — le néo-impressionnisme est immobile en sa formule, mais il compte un grand artiste : M. Théo van Rysselberghe, de qui les *Baigneuses* sont un classique et fier décor. A côté, les débris de l'impressionnisme se reforment dans les études de MM. Albert et Lebasque, se transforment dans le groupe récent de MM. Roussel-Masure, Valtat, Paviot, Georges d'Espagnat, plus brutal ici, Albert André, féministe plus délicat *Au jardin* et dans un clair *Intérieur*. Autour de Cézanne, auquel il vient de rendre un *Hommage* public aux Salons de Bruxelles et de Paris, M. Maurice Denis, toujours si gentiment primitif, ramène les petits peintres — harmonistes ou simplistes — que hante l'arabesque : MM. Bonnard et Vuillard, Ibels, Ranson, Xavier Roussel, Paul Sérusier, F. Vallotton. Pareil murmure, plus distinct, dans les *Soirs à l'atelier*, d'un inconnu, M. Boigegrain : retenez ce nom !

Gustave Moreau ne redoutait ni l'outrance, ni l'effort : en voici la preuve dans ses disciples, MM. Milcendeau, Matisse, Charles Guérin, Gustave Poetzsch, de qui les paysages sont supérieurs aux portraits ; M. Vieillard aime le *Paris* qui souffre, et M. Briaudeau, très inégal encore, parvient au style dans un puissant *Crépuscule* : c'est le meilleur paysage du Salon.

Parmi les isolés, il y a des classiques : le paysagiste Korochansky, remarqué déjà ; l'aquafortiste Ouvré ; le décorateur Gaston Gérard. Le plein air vibre en une *Marine* de Mlle Kaselack, dans les « notes de

voyage » de M. Jean Biette, sur les prés fleuris de M. Charles Agard, un peintre. M. Monier n'est guère en progrès : c'est dommage ! Réaliste ou mystique, souvent macabre, la fantaisie se donne carrière avec MM. Dufrénoy, James Ensor, Mérodack-Janeau, Le Marcis, un amateur mort naguère, et qui projetait d'illustrer tout Dante ! C'est le Chenavard courageux de la *Divine Comédie*. Son imagination l'entraine et dépasse le savoir du dessinateur.

Les étrangers se font rares. L'Espagne envoie M. Francisco de Iturrino, qui n'est pas sans analogie avec notre Milcendeau plus têtu. A l'impressionnisme, qui a fait son temps, un peintre médiocre voudrait substituer l' « expressionnisme » : mais n'est-ce point, précisément, le secret désir de tous les jeunes ? Ne se devine-t-il pas dans les portraits de M. Schuffenecker, de même que dans les études des peintres-graveurs déjà vus chez Hessèle : MM. Ey'chenne, Marquet, Roux-Champion ; dans les tentatives les plus récentes du paysage décoratif, avec MM. Francis Jourdain, Guillemonat, G. Lacombe et Charles Lacoste, aussi poétiquement discret dans ses *Automnes* que M. Firmin Maglin dans ses *Triptyques des Saisons*, au salon de la *Plume ?* On veut réagir contre l'impression fugitive.

De toutes parts, un même but est visé. C'est la conscience, encore assourdie, de ce « renouvellement nécessaire » défendu par M. Roger Marx en sa causerie d'ouverture. Mais que les Indépendants ne s'enlisent pas comme leurs aînés des grands Salons ! Que leurs groupes cessent de piétiner à leur tour, figés, stationnaires ! L'audace elle-même peut devenir un poncif. Et, sauf l'*Idéal* nerveux de M. Maignan, la sculpture, ici du moins, ne s'en affranchit pas.

TABLEAUX D'EUGÈNE MARTEL.

Dans la faillite des traditions corrompues, c'est la personnalité qui pourra s'évader de cette impasse où il faut « inventer ou périr » : aussi bien, loin de plagier en vain son maître, un élève de Gustave Moreau retourne au pays et, dans sa Franche-Comté, loin de Millet, raconte naïvement, librement, fortement, ce qu'il a vu, parmi les humbles. Dans le salon somptueux d'Allard, M. Martel est un exemple.

Raymond Bouyer.

Académie des Beaux-Arts

Séance du 20 avril

Répondant à la demande qui lui avait été faite par le ministre de l'Instruction publique à l'effet de désigner six anciens grands-prix de Rome (composition musicale), dont le directeur de l'Opéra doit, aux termes de son cahier des charges, représenter, soit un opéra, soit un ballet, l'Académie a envoyé la liste suivante, dans laquelle elle range, par ordre d'ancienneté : MM. Paul Hillemacher, grand prix 1876 ; Lucien Hillemacher, grand prix 1880 ; Marty, grand prix 1882 ; Bachelet, grand prix 1889 ; Silver, grand prix 1891 ; Büsser, grand prix 1892.

Séance du 27 avril

Un décret autorise l'Académie à accepter le legs de 50.000 francs qui lui a été fait par Mme veuve Maillot, née Duban. Les arrérages en seront attribués, chaque année, au pensionnaire architecte ayant remporté le grand prix de Rome.

Le prix Duban sera proclamé en séance publique de l'Académie et ne sera décerné au pensionnaire qu'après sa pension expirée et après l'exposition, tant à Rome qu'à Paris, de son envoi aux époques réglementaires.

En ce qui touche le legs Beulé, l'Académie déclare qu'elle ne peut rien changer aux termes du testament. En conséquence, elle procédera par voie de comparaison entre les trois envois : peinture, sculpture et musique qu'après l'exécution au Conservatoire de musique, de l'envoi de la composition musicale.

La découverte du Neptune de Milo

Dans la *Chronique* du 30 janvier 1897 (p. 43), j'ai relaté les circonstances de la découverte du Neptune de Milo, en 1878, d'après les renseignements communiqués à M. Collignon par M. Carteron, consul de France à Syra, et publiés par M. Collignon, avec l'héliogravure du Neptune, dans le *Bulletin de Correspondance hellénique* (1889, p. 498). En 1898 (*Chronique*, p. 275), j'ai complété ces informations par une note de M. Lallier, vice-consul de France à Milo, qui précise l'endroit où a été découverte la statue.

D'autre part, j'ai insisté à plusieurs reprises sur l'importance d'une figure virile drapée, découverte en même temps que le Neptune, et qui a été placée au musée d'Athènes sur une base portant une dédicace de Théodoridas à Poseidon (*Chronique*, 1897, p. 42). La base et la statue ont-elles été exhumées au même endroit ? A quelle époque les a-t-on d'abord rapprochées ? Autant de questions qui restaient en suspens ou dans le vague.

Par les conversations nombreuses que j'eus autrefois avec lui sur cette affaire, je savais que Charles Tissot, ministre de France à Athènes de 1876 à 1880, s'était rendu à Milo sur un navire de guerre, le *Sané*, peu de temps après la découverte du Neptune, et avait adressé, sur cet événement archéologique, un rapport à M. Waddington, ministre des Affaires étrangères, qui l'avait transmis à son collègue de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, M. Bardoux.

Après de longues démarches dont le détail est sans intérêt, je suis enfin en mesure de publier la partie essentielle du rapport de Charles Tissot. Malheureusement, les *quinze* dessins qui l'accompagnaient ont été égarés. Une note inscrite sur la dépêche originale porte qu'ils ont été transmis au ministère des Beaux-Arts ; mais, malgré l'obligeance de M. Roujon, qui a prescri

des recherches rue de Valois, il n'a pas encore été possible de les retrouver.

Or, ces dessins sont d'une singulière importance. Ils nous fourniraient seuls, si nous les possédions, des renseignements précis sur l'état primitif des sculptures qui ont été exhumées à Milo en 1878.

J'espérais trouver aussi un croquis topographique indiquant, avec la rigueur de mise en pareille matière, l'emplacement de la découverte ; cette espérance a été déçue.

Voici, sans plus ample préambule, ce que nous apprend, sur l'affaire du Neptune, la correspondance de Charles Tissot.

Le 19 mai 1878, Tissot télégraphie au ministre des Affaires étrangères pour lui annoncer la découverte de « cinq statues de style grec, probablement de la fin du IVe siècle ». Il ajoutait : « La principale, un Neptune, est de toute beauté et comparable à la Vénus... Je vous envoie mes dessins par courrier. » Ce télégramme est commenté par une lettre de la main même de l'ambassadeur, expédiée d'Athènes le 19 mai 1878; j'en extrais ce qui peut intéresser l'archéologie :

« J'ai l'honneur de transmettre ci-joint à V. E. les dessins dont mon télégramme de ce matin vous annonçait l'envoi. Ces croquis se ressentent des conditions défavorables dans lesquelles je les ai exécutés. La statue équestre et l'une des deux statues de femmes sont seules placées de façon à ce que l'on puisse en saisir l'ensemble; les trois autres sont enfermées dans une pièce souterraine de six ou sept pieds carrés qui ne reçoit la lumière que par une étroite ouverture. Il m'a été impossible dès lors de les dessiner sous un jour convenable et à une distance suffisante pour éviter les raccourcis. Mes dessins ne peuvent donc donner qu'une idée très imparfaite du mérite des œuvres d'art que je vais essayer de décrire.

« La statue équestre (nos 1, 2, 3 et 4) est déplorablement mutilée. Du cavalier il ne reste que le buste jusqu'à la naissance des cuisses : la tête, les épaules, les jambes et les bras ont été brisés. Les jambes du cheval ont également disparu, mais la queue et la tête ont été retrouvées et sont représentées sous le n° 4. Le cavalier est revêtu d'une cuirasse de forme grecque, c'est-à-dire à courte taille, ornée d'une tête de Méduse et de serpents. Deux rangées de ptéryges, frangées à l'extrémité, descendent sur la tunique. Les bandes de cuir de la rangée inférieure, beaucoup plus longues qu'elles ne sont dans le costume romain, recouvrent en partie l'encolure et la croupe du cheval. La cavalier est ceint d'une *zôna* et porte un *pallium* sur l'épaule gauche. Le cheval, de petite taille et à forte encolure, appartient évidemment à la race grecque. Le harnachement est encore reconnaissable : on distingue parfaitement la têtière avec ses bossettes, le *balteus* qui ceint le poitrail et la housse qui recouvre la selle.

« Le groupe est de grandeur naturelle.

« La statue de femme reproduite dans le croquis n° 5 est un peu plus grande que nature. La tête et les deux bras, formés de morceaux rapportés, ont disparu. Le buste est revêtu d'une tunique serrée par une *taenia*. La partie inférieure du corps est enveloppée dans un peplum.

« Le dessin n° 6 représente une autre statue de femme, de grandeur naturelle, appuyée sur une caryatide et entièrement drapée dans un manteau sous lequel se dessine le bras droit. Par son mouvement et par l'ajustement des draperies, cette statue rappelle les plus gracieuses figurines de Tanagre. La tête et l'avant-bras gauche n'existent malheureusement plus. Le marbre est couvert en partie par des concrétions sablonneuses dont il serait facile de le débarrasser.

« La statue représentée sous le n° 7 présente une certaine mollesse de modelé. Elle ne vaut ni mieux ni moins que la plupart des figures masculines mises en scène dans les bas-reliefs funéraires du Dipylon. Elle est du même style et appartient, je crois, à la même époque. Des habitants de Milo m'ont affirmé qu'une base isolée, portant l'inscription suivante :

ΘΕΟΔΩΡΙΔΑΣ ΛΑΙΣΤΡΑΤΟ
ΓΟΣΕΙΔΑΝΙ

avait été retrouvée à côté de la statue et lui servait de piédestal. L'inscription est gravée en beaux caractères; le *sigma* est encore d'une forme ancienne et le génitif en O semble indiquer une date antérieure aux premières années du IVe siècle. Comme toutes ces statues, d'ailleurs, ont été retrouvées ensevelies pêle-mêle dans une sorte de fosse, je serais tenté de croire que le piédestal portant une dédicace à Neptune appartient plutôt à la cinquième statue, qui est, de beaucoup, la plus remarquable de toutes.

« Haute de 2m,50, elle représente un Neptune debout, appuyé sur son trident, ayant à ses pieds le dauphin qui figure parmi les attributs de cette divinité. La main gauche, appliquée sur la hanche, retient les plis d'un manteau qui couvre la partie inférieure de la statue et remonte sur l'épaule gauche. Le dessin n° 8 donne l'ensemble de la figure, brisée en plusieurs fragments qui existent tous et se rajustent exactement. Les nos 9, 10 et 11 représentent la partie supérieure de la statue sous trois aspects différents. J'ai éprouvé un véritable regret à ne pas pouvoir, par suite des circonstances que j'ai indiquées, la reproduire plus fidèlement et avec plus de détails. La tête est bien conservée, moins le nez, qui est brisé. La chevelure, la barbe, le front, les arcades sourcilières sont traités avec une largeur remarquable. Les attaches du cou, les muscles de la poitrine et des côtes sont modelés avec autant de finesse que de vigueur. Je ne connais pas de torse antique d'un travail plus parfait. Les croquis 12 et 13, qui donnent la partie inférieure de la statue, de face et de côté, ne sont que de simples indications : ce fragment étant couché par terre, sous une voûte basse, il est impossible d'en saisir l'ensemble. Les croquis nos 14 et 15, représentant l'avant-bras gauche, le bras droit et le pied gauche, ont été faits par un des officiers du *Sané*. La main droite est complète, moins l'index. Le trident devait être en bronze et former une pièce mobile.

« Le Neptune de Milo est, à mon avis, une des œuvres les plus remarquables de l'art hellénique.

« Charles Tissot. »

Donc, avec le Neptune, on a trouvé une statue équestre, deux statues de femmes drapées et une

tatue d'homme drapé (Theodoridas); l'information de M. Carteron, qui parlait à M. Collignon de *quatre* statues de femmes, était, par suite, inexacte. Dans le catalogue du musée d'Athènes, les statues féminines portent les nos 236, 238; la statue d'homme est le n° 237; le Neptune est le 235; je ne trouve pas trace du groupe équestre.

SALOMON REINACH.

REVUE DES REVUES

— **Art et Décoration** (mars). — Étude de M. Octave Uzanne sur le peintre et décorateur Georges de Feure, accompagnée de 23 reproductions (dont une hors texte en couleurs) de panneaux décoratifs, meubles, papiers peints, porcelaines, etc., dessinés par cet artiste.

— M. Léonce Bénédite nous présente *Un bâtisseur belge : Georges Hobé*, dont plusieurs villas, d'aspect rustique et pittoresque avec des intérieurs aménagés de façon simple mais admirablement appropriée à leur destination, sont reproduites au cours de l'article.

— *La Reliure étrangère à l'Exposition*, par M. Ém. Bosquet (8 grav.).

— Compte rendu du concours de la revue : une carte de Noël (13 grav.).

(Avril). — Un très intéressant article de M. Raymond Bouyer nous fait connaître l'œuvre sculpté d'un jeune artiste, M. Edmond Becker qui s'est révélé maître charmant dans plusieurs créations d'art appliqué : boucles de ceinture, broches, miroirs, encriers, pendules, manches d'ombrelles, etc., etc., dont une vingtaine sont reproduites dans cette étude.

— *Le Cuir décoré à l'Exposition Universelle*, par M. E. Belville (13 reprod.).

— M. C. Simon présente trois œuvres récentes de Carlos Schwabe pleines d'originalité et de signification profonde : *La Mort du fossoyeur*, *L'Éternelle chimère*, *La Passion* (toutes trois reproduites dans cet article, la première en couleurs et hors texte).

— Compte rendu, par M. G. Souler, de la récente exposition de « L'Art dans tout » (17 reproductions).

= **L'Art Décoratif** (mars). — M. H. Frantz décrit *Les Peintures décoratives de la nouvelle gare de Lyon*, dont une, de M. Auburtin, est reproduite dans son article.

= Étude de M. Albert Thomas sur le peintre décorateur Georges d'Espagnat (10 grav.).

= M. G.-M. Jacques nous présente divers tapis modernes, dessinés par Mlle Gisberg, de Stockholm, MM. Mucha, F. Aubert, O. Eckmann, Lemmen, H. Christiansen et Sturm (12 reprod.).

= *Quelques verriers*, MM. Daum, Ledou, L.-C. Tiffany, et leurs productions sont étudiées par M. A. Germain (14 grav.).

= *A travers la sculpture* (7 reprod. d'œuvres récentes de MM. Obiols et Léonard).

= *La Reliure moderne*, par M. Ch. Saunier (20 reprod.)

= Notice de M. O. Gerdeil sur un intérieur allemand à l'Exposition Universelle (3 grav.).

(Avril). — Étude de M. Charles Saunier sur le sculpteur Pierre Roche (14 ill.).

= *La Céramique de table*, par M. E. Sedeyn (23 ill.).

= M. Raymond Bouyer nous présente de jolies couvertures de partitions ou de morceaux de musique dues à divers artistes, et dont 14 sont reproduites dans son article.

= Description et reproduction du petit salon créé par M. G. de Feure à l'hôtel de l' « Art nouveau » Bing.

= *Le Vitrail*, par M. Ch. Saunier (14 reprod.).

= M. O. Gerdeil nous présente quelques meubles nouveaux de MM. P. Selmersheim et Landry (6 reprod.).

+ **Revue des Arts décoratifs** (mars). — Intéressante étude de M. Clément-Janin sur le médailleur F. Vernon (23 grav.).

+ *La Bijouterie et la Joaillerie à l'Exposition Universelle* (fin), par M. Ch. Saunier (17 reprod.).

+ *Le Mobilier moderne à l'Exposition de 1900* (suite), par M. L. Magne (14 grav.).

+ *La Céramique d'architecture à l'Exposition Universelle* (suite), par M. C. Leymarie (5 grav. dont 3 planches hors texte).

(Avril). — Fin de l'étude de M. Clément-Janin sur le médailleur Vernon (21 grav.).

+ Comptes rendus de l'exposition de « l'Art dans tout » par M. Pascal Forthuny (23 grav.) et de celles du Cercle « Pour l'Art » et de la « Libre Esthétique » de Bruxelles, par M. J. Pierron (12 grav.).

= **La Lorraine artiste** (15 février au 15 avril). Articles sur les ouvrages d'art appliqué de divers artistes lorrains : meubles de MM. Majorelle, Gruber, Gauthier; verreries de M. Daum; peintures et lithographies de M. V. Prouvé (nombreuses illustrations).

+ **La Revue** (15 avril). — *L'Art devant le socialisme*, par M. Camille Mauclair : les conditions nouvelles que font à l'art les progrès de la démocratie; les transformations qu'il devra subir pour s'accommoder à cet état social et élever l'esprit du peuple.

---

o **L'Art moderne** (21 avril). — A propos du récent 70e anniversaire de Constantin Meunier, M. Camille Lemonnier publie un éloquent article sur le magistral sculpteur et ses œuvres récentes.

— **Kunst und Kunsthandwerk** (1901, 1er fascicule). — M. Fritz Minkus rend compte de la récente « exposition d'hiver » du Musée autrichien d'art industriel à Vienne (68 grav. et 2 planches hors texte).

— M. A. Brüning présente de récents travaux : tapis, tentures, vignettes, etc. de M. Otto Eckmann, dont 14 sont reproduits dans son article.

(2e fascicule). — Étude de M. W. Fred sur l'architecte anglais H. Baillie-Scott (28 reprod. de villas, d'intérieurs et de meubles).

— M. E. Leisching nous fait connaître des ouvrages en acier : couteaux de chasse, ciseaux, etc. joliment ornementés du sculpteur autrichien Blümelbuter (8 reprod.)

— Étude de M. Hartwig Fischel sur les faïences du céramiste danois Kæhler, naguère admirées à Paris, à l'Exposition Universelle (9 reprod.).

(3e fascicule). — Étude de M. Dreger sur une récente et intéressante exposition d'œuvres de Walter Crane au Musée autrichien. 22 reproductions de tableaux, dessins, couvertures de livres, vases, tentures, vitraux, etc., illustrent cet article.

— *L'Orfèvrerie à l'Exposition Universelle de Paris*, par M. F. Minkus.

(4e fascicule). — *Les Écoles d'art industriel autrichiennes à l'Exposition Universelle de Paris*, par M. E. Pliwa (35 grav.).

— Étude de M. P.-G. Konody sur des peintures décoratives en relief de l'artiste anglais Moira, dont on a admiré à l'Exposition Universelle la décoration du Peninsular Pavillon (16 reprod.).

— Une revue des événements artistiques du mois, des nouvelles du Musée autrichien, une bibliographie des nouveaux ouvrages d'art, complètent chacun des fascicules de cette intéressante et luxueuse revue.

BIBLIOGRAPHIE

José Gestoso y Pérez. **Ensayo de un Diccionario de los Artifices que florecieron en Sevilla desde el Siglo XIII al XVIII inclusive.** T. I : A-O. — Séville, officina de la Andalucia moderna, 1899. In-8°, LXXX-412 p.

On sait combien les recherches sur l'histoire de l'art ont chômé en Espagne depuis le temps de Cean Bermudez. C'est donc avec la plus vive satisfaction que nous annonçons l'apparition de l'ouvrage de M. Gestoso. Ce savant, qui s'était déjà fait connaître par de nombreuses publications locales, nous apporte aujourd'hui un travail des plus consciencieux, dont les éléments ont empruntés aux archives de Séville, soit capitulaires, soit municipales, ainsi qu'aux bibliothèques ou musées de la même région.

Peut-être l'arrangement matériel de l'ouvrage prête-t-il à la critique. M. Gestoso, au lieu de suivre l'ordre alphabétique des noms, a groupé ceux-ci dans l'ordre alphabétique des spécialités; c'est ainsi qu'il a mis, à la suite les uns des autres, tous les armuriers, par exemple, tous les fondeurs de cloches, tous les charpentiers, céramistes, doreurs, etc. Avant de trouver un nom d'artiste, il faut donc savoir au juste quelle profession il exerçait. En outre, les spécialités dont le nom commence par un A se suivent sans rubriques, même sans alinéas, et il n'est pas toujours facile de s'y retrouver. Mais ce n'est là qu'un détail d'exécution.

Les notices sont sobres, mais suffisantes pour fixer l'identité des artistes.

Parmi ceux-ci, je relève, au hasard, quelques noms qui intéressent le lecteur français. « Petrus Gallicus » est l'enlumineur d'un manuscrit des *Gloses de Nicolas de Lyre*, écrites entre 1432 et 1437. « Jacobo Parisiense » est le continuateur du même ouvrage, auquel il travailla et à la fois comme copiste et comme enlumineur. « Jacques Francès », imagier, travaille, en 1532, aux sculptures des maisons capitulaires de Séville.

On voit, par ces quelques extraits, l'intérêt de l'ouvrage de M. Gestoso. Nous en attendons avec impatience la suite.

E. Müntz.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons la mort, à soixante et onze ans, du peintre **Blaise Desgoffe**, un des plus connus parmi nos peintres de natures mortes.

Son talent a toujours été limité à un cercle extrêmement restreint de motifs. Nul n'a su faire jouer comme lui la lumière sur les damasquinures et les nielles des armures, sur l'or ou l'argent des joyaux, sur les saillies et les creux des pierres gravées, sur les froideurs transparentes du cristal. Il a laissé dans ce genre des chefs-d'œuvre de probité dans le dessin, d'exactitude dans le rendu, d'observation méticuleuse dans le détail, mais des chefs-d'œuvre qui n'allaient pas plus loin que le trompe-l'œil.

On le retrouve, toujours pareil à lui-même, dans les deux toiles qu'il a encore envoyées, cette année, au Salon : *Reliquaire du seizième siècle, cristaux de roches et bibelots; Un calice en cristal de roche.*

Le Luxembourg a de lui deux tableaux. Les collections privées ont recueilli des centaines de ses pièces. Les honneurs ne lui ont pas manqué davantage. Médaillé plusieurs fois au Salon, il recevait, en 1878, le ruban de la Légion d'honneur.

MOUVEMENT DES ARTS

Collection Eugène Féral

Vente faite à l'Hôtel Drouot, salles 9 et 10, les 22, 23 et 24 avril, par Me Chevallier, commissaire-priseur, et MM. Manheim, experts.

Total : 266.000 francs.

Tableaux anciens. — 4. Beaubrun (Ch.). Portrait de Marie de Rabutin, plus tard Madame de Sévigné : 1.500. — 5. Bertaux (J.). L'Attaque des brigands : 1.000.

9. Boilly. La Fête de la grand'mère : 8.010. — 11. Boucher (F.). Panneau chinois : 3.800. — 12. Boucher (F.). Les Oiseaux symboliques : 1.000. — 14. Bouliard (Mlle), Portrait de l'artiste : 4.000.

16. Caresme (J.). Deux pendants. La Partie champêtre : 3.010 et 17. Les Baigneuses : 820. — 18. Champaigne (Ph. de). Le Songe de Jacob : 7.0 francs.

21. Clouet (F.). Portrait présumé de la reine Claude, femme de François Ier : 2.500

27. De Troy. Portrait de femme en Cérès : 1.650. — 29. Doyen (G.) Le Rhin. 30. Le Rhône : 1.510. — 31. Fragonard (H.). La Mère et l'Enfant : 1.400.

33. Huet (J.). Portrait de Marie-Joseph Chénier : 960. — 40. Largillière (N.). Portrait de jeune femme : 8.210. — 41. Largillière (N.). Portrait d'une dame : 1.250. — 42. Largillière (N.). Portrait d'un acteur en Apollon : 800. — 43. Largillière (N.). Étude pour un portrait d'homme : 1.130. — 44. Lépicié. La Visitation : 780.

51. Mignard (P.). Portrait de Mme de Montespan : 2 400. — 52. Mignard (P.). Portrait de la comtesse de Feuquière en sainte Cécile : 720. — Mignard (P.). Pan et Syrinx : 920.

59. Prud'hon (P.). Portrait du comte Sommariva : 1.400. — 60. Prud'hon (P.). L'Assomption de la Vierge : 1 450. — 61. Raoux (J.). La Coquette : 730.

Écoles allemande, flamande et hollandaise. — 74. Berghem (N.). La rentrée du troupeau : 1.950. — 75. Beschet (J.). Le mariage mystique de sainte Catherine : 820.

78. Dael (J. van). — Bouquet de fleurs sur une console de marbre : 3.000. — 82. Eeckhout (G. van den). Portrait d'homme : 850. — 83. Kessel (Jean van). La ferme : 1.950. — 85. Lambrechts. La collation : 830. — 87. Mans (F.-H.) Environs de Nimègue : 1.010.

89. Mieris (F. van). La femme au perroquet : 1.200. — 90. Mieris (G. van). Le buveur : 1.550. — 94. — Ruysdael (J.). Le château de Bredérode : 14.100.

98. Spaendonck (G. van). Vase de fleurs : 7.500. — 99. Spaendonck (Van). Corbeille de fleurs et de fruits : 4.000. — 107. Wynants (Jan). Environs de La Haye. — 109. Wynants (Jan). La Ferme : 1.800.

Écoles italienne et espagnole. — 113. École ombrienne (xve siècle). La Vierge, l'Enfant Jésus, saint Jérôme et saint François d'Assise : 5.200.

Tableaux modernes. — 120. Baron (H.). Scène romantique : 430. — 121. Baron (H.). Don Quichotte et Dorothée : 500.

128. Chaigneau (F.). La Rentrée du troupeau : 1.150 fr.

134. Dreux (A. de). La Chasse à courre : 700. — 135. Dejonghe (G.). Le Goûter : 520.

141. Faustin Besson. Les Dames sociétaires du Théâtre-Français, en 1855 : 1.000.

152. Jongkind (J.-B.). Le Merwede, à Dordrecht, par un clair de lune : 7.100.

169. Noel (J.). La Montée de la diligence : 1.420. — 161. Palizzi. Chèvres dans la montagne : 800. — 165. Roqueplan (C.). La Mère et l'Enfant : 1.020. — Roqueplan (C.). Le Moulin à eau : 985. — 167. Rousseau (Th.). Vue de Thiers (Puy-de-Dôme) : 675.

Dessins, aquarelles, pastels. — 180. Boucher (F.). Les Bergers galants : 1.050. — 181. Boucher (F.). L'Adoration des bergers : 450. — 184. Boucher (F.). La Fermière et ses Enfants : 640.

188. Carême. Vignettes et culs-de-lampe : 320. — 191. Cochin (C.-N.). L'Huître et les Plaideurs : 175. — 192. Cochin (C.-N.). Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter : 170. — 196. Dumonstier. Portrait d'une dame de qualité : 220.

(*A suivre.*)

Succession de M. H. P.

Vente faite salle 6, le 23 avril, par M. Tual et M. Georges Petit.

Produit : 44.000 fr.

Tableaux. — 1. Bastien-Lepage. Le Charbonnier : 1.000. — 2. Cazin. L'arc-en-ciel : 3.100. — 3. Corot. Le chêne : 4.000. — Corot. Le cavalier : 17.000.

5. Daumier. La plaidoirie, aquarelle : 4.500. — 6. Eug. Delacroix. Louis XI et Quentin Durward se faisant servir à déjeuner par la princesse de Croy, aquarelle : 1.180. — 8. Diaz. La mare : 1.000. — 8. Harpignies. Soleil couchant à Saint-Privé, aquarelle : 1.010. — 9. Charles Jacque. Poules du Houdan : 4.100. — 10. Charles Jacque. La basse-cour, aquarelle : 1.150.

12. Messonnier. Colonel de cuirassiers : 1.200. — 14. Raffet. Révocation de l'édit de Nantes, aquarelle : 300. — 17. Veyrassat. Le Départ pour les champs : 1.205. — 18. Vignon. Le Chemin du village : 820. — 20. Vollon. Les Fraises : 1.800.

—

Bibliothèque de M. Guyot de Villeneuve

(*Suite*) (1)

865. Les Œuvres de M. de Molière. Paris, Denys Thierry, Claude Barbin et Pierre Trabouillet, 1682, 8 vol. in-12, mar. bleu, fil., doublé de mar. rouge, dent., tr. dor. (Bauzonnet) : 13.200.

867. L'estourdy ou les contre-temps. A Paris, chez Gabriel Quinet, 1653. In-12, mar. rouge, fil., dos orné, dent. int., tr. dor. (Capé) : 485. — 868. Dépit amoureux. A Paris, chez Gabriel Quinet (1663). In-12, mar. rouge, fil., dos orné. — 689. Les Précieuses ridicules. A Paris, chez Charles de Sercy (1669). In-12, mar. rouge, dos orné, fil., tr. dor. (Mercier) : 5.100.

872. Sganarelle ou le cocu imaginaire. A Paris, chez Iean Ribou, 1690. In-12, mar. rouge, fil., dos orné, dent. intér., tr. dor. (Cuzin) : 3.000. — 873. Sganarelle ou le cocu imaginaire. A Paris, chez Augustine Courbé, 1662. In-12 de 6 ff. prél. et 5 pp., mar. rouge, dos orné, tr. dor. (Trautz-Bauzonnet) : 820. — 874. L'Escole des maris. A Paris, chez Gabriel Quinet, 1661. In-12, front. gravé, mar. rouge, fil., dos orné, dent. int., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet) : 930. — 875. Les Fâcheux. A Paris, chez Guillaume de Luyne, 1662. In-12, mar. rouge, fil., dos orné, dent. int., tr. dor. (Motte) : 560. — 876. L'Ecole des Femmes. A Paris, chez Guillaume de Luyne, 1663. In-12, front. de F. Chauveau, mar. rouge, fil., dos orné, tr. dor. (Motte) : 510. — 877. L'Escole des femmes. A Paris, chez Louis Billaine, 1663. In-12, front. de F. Chauveau, mar. rouge, fil., tr. dor. (Motte) : 350. — 878. La critique de l'Escole des femmes. A Paris, chez Gabriel Quinet, 1663. In-12, mar. rouge, fil., dos orné, tr. dor. (Trautz-Bauzonnet) : 450.

882. Le Mariage forcé. A Paris, chez Iean Ribou, 1669. In-12, mar. rouge, dos orné, fil., tr. dor. (Mercier) : 350. — 883. Les plaisirs de l'Isle enchantée. A Paris, chez Robert Ballard, 1665. Petit in-8, mar. rouge, fil., dos orné, dent. int. tr. dor. (Mercier) : 365. — 885. Le Tartuffe ou l'Imposteur. Imprimé aux despens de l'autheur

(1) Voir *Chronique* des 13, 20 et 27 avril 1901.

et se vend à Paris, chez Iean Ribou, 1669. In-12, réglé, mar. rouge, fil., dos orné, dent. int., tr. dor. (Cuzin) : 1.220.

886. Le Tartuffe ou l'Imposteur. A Paris, chez Iean Ribou. 1669. In-12, front. gravé, réglé, mar. rouge, fil., dos orné, dent int., tr. dor. (Trautz-Bauzonnnet) : 250. — L'homme glorieux. A Paris, chez Gilles Gourault, 1664. 2 parties en un vol., petit in-12, mar. rouge, dos fleurdelysé, doublé de mar. rouge, fil., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet) : 700. — 890. Le Festin de Pierre, comédie par J. B. P. de Molière. A Amsterdam, 1663. Pet. in-12, mar. rouge. fil., dos orné, tr. dor. (Mercier) : 250.

892. L'Amour médecin, Comédie, par I. B. P. Molière. A Paris, chez Théodore Girard, 1666. In-12e front. gravé, mar. rouge, fil., dos orné, dent. int., tr. dor. (Mercier) : 1.100. — 893 Le Misanthrope. A Paris, chez Iean Ribou. 1667. In-12 de 12 ff. lim. et 84 pp., front gravé, mar. rouge, fil., dos orné, dent. int., tr. dor. (Mercier) : 535. — 894. Le Médecin malgré lui. A Paris, chez Iean Ribou, au Palais... à l'image S. Louis, 1667. In-12. front. gravé, mar. rouge, fil., dos orné, tr. dor. (Mercier) : 900. — 895. Le Sicilien ou l'Amour peintre. Comédie. Par I. B. P. de Molière. A Paris, chez Iean Ribou, 1668. In-12, mar. rouge, fil., dos orné, dent. int., tr. dor. (Mercier) : 300. — 896. Amphitryon. A Paris, Chez Iean Ribou, 1668. In-12, mar. rouge, fil., dos orné, dent. int., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet) : 355.

(*A suivre.*)

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de l'œuvre de **Daumier**, à l'École des Beaux-Arts, quai Malaquais.

Exposition de l'Enfance, au Petit Palais des Champs-Élysées.

Exposition de tableaux de M. **Richard Hall**, galerie Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi, jusqu'au 16 mai.

Exposition de tableaux de M. **Henry Moret**, galerie Durand-Ruel, 16, rue Laffitte, jusqu'au 18 mai.

Exposition de tableaux de M. **Guillaumin**, galerie Bernheim jeune, 8, rue Laffitte, jusqu'au 20 mai.

1re Exposition organisée par le **Collège d'esthétique moderne** (MM. **Dezunnay**, **Duchemin**, **Durio**, **Girieux**, **H. Delepouve**, **Huard**, **Hugué**, **Jourdain**, **F. Launay**, **Iker**, **Maillol**, **de Mathan**, **Milcendeau**, **Minartz**, **Ricardo-Florès**), 17, rue de La Rochefoucauld, jusqu'au 3 juin.

Étranger

Darmstadt : Exposition de la « Colonie des Artistes », de mai à octobre.

Dresde : Exposition internationale des Beaux-Arts.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Province

Versailles : 48e Exposition de la Société des Amis des Arts, du 7 juillet au 22 septembre. Dépôt des ouvrages à Paris, chez Pottier, 14, rue Gaillon, ou envoi à M. Bercy, à l'Orangerie du Palais de Versailles, du 28 mai au 6 juin.

Étranger

Anvers : Salon triennal des Beaux-Arts, du 10 août au 6 octobre. Demandes d'admission avant le 1er juillet et envoi des ouvrages avant le 10 juillet au siège de la Société royale d'encouragement des Beaux-Arts, rue de Vénus.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

OBJETS D'ART
ET DE CURIOSITÉ

Anciennes faïences hispano-mauresques
italiennes et autres
Émaux de Limoges, Verres de Venise
Objets variés
Éventails, Sculptures
Bois sculptés de la Renaissance
Bronzes et Cuivres, Sièges et Meubles
Tapisseries des XVe et XVIe siècles

Vente Hôtel Drouot, Salle 10

Le lundi 6 mai 1901, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR	EXPERTS
Me **P. CHEVALLIER**	**MM. MANNHEIM**
10, rue Gr.-Batelière	7, rue St-Georges

Exposition publique

Le Dimanche 5 mai, de 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2

DÉPARTEMENT DE LA SEINE

Lotissement des Terrains de Mazas

A adj. s. 1 ench. ch. des not. de Paris, le 21 mai 1901.

2 LOTS 1° Angle bd **Diderot** et r. Nouvelle Surf. 314m65. M. à p. 360 f. le m.; 2e rue **Legraverend**. Surf. 298m42. M. à p. 130 fr. le m. S'adresser aux notaires Mes **Mahot de la Quérantonnais**, 14, rue des Pyramides, et **Delorme**, 11, rue Auber, déposit. de l'enchère.

PROPRIÉTÉ rue du **Surmelin**, 33. A adj. ch. des not. Paris, 7 mai 1901. Rev. p. bail, 450 francs. Mise à prix, 6.000 francs. S'adr. à Me **Hussenot**, not., 393, r. des Pyrénées.

L'Administrateur-Gérant : J. Rouam.

Paris. — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart.

N° 19. — 1901 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 11 Mai.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

Il n'est pas besoin de preuve nouvelle pour se persuader que les arts décoratifs ont acquis désormais la place qui leur fut trop longtemps refusée. Un an à peine s'est écoulé depuis qu'à l'Exposition Universelle ils signalaient avec éclat leur développement grandissant. Les voici à cette heure accueillis aux Salons annuels, où l'attention qui les environne proclame leur bienvenue. A cette lente et légitime conquête de leurs droits, maintenant accomplie, il importe d'accorder une consécration : elle serait définitive à souhait si, parmi les bourses de voyage dont chaque année bénéficient des peintres, des sculpteurs ou des architectes, il s'en trouvait une qui fût réservée à un artiste décorateur.

L'Etat doit aux arts décoratifs cette reconnaissance officielle de l'intérêt qu'il leur a maintes fois témoigné. Il les a encouragés par ses paroles et par ses actes ; il a souhaité leur progrès ; il a travaillé à leur avènement, quand il l'a pu ; il l'a appelé de ses vœux, là où il n'a pas été le maître. Il leur fit tacitement des promesses auxquelles il voudra donner une forme pratique, et l'étonnement serait cruel autant que profond si, après tant d'heureuses initiatives, il hésitait à appliquer dans son entier l'idée qui semblait avoir inspiré son attitude.

Faut-il rappeler aussi tout ce que l'art décoratif peut gagner à ce que ses adeptes aient, comme les peintres et les sculpteurs, la faculté de passer les frontières de France et d'aller ailleurs admirer les merveilles qui se sont assemblées le long des âges? Faut-il dire ce que peut inspirer l'étude de tous ceux qui mirent leur habileté et leur esprit à faire vivre le métal précieux, le bois, le fer ou le bronze? Et si, parmi les jeunes décorateurs appelés à voyager, il s'en trouve qui aient en eux une pensée originale, n'est-il pas vrai qu'elle saura s'enrichir et se préciser dans la contemplation du passé si ample et si divers, et dans la lecture de ce qu'un philosophe appelait le livre du monde ?

NOUVELLES

*** En vertu de la convention passée, le 18 novembre 1895, entre l'État et la Ville de Paris — convention annexée à la loi du 13 juin 1896 relative à l'Exposition Universelle de 1900 — le Grand Palais des Champs-Élysées est la propriété de l'État.

Dans un rapport qu'ils adressent au Président de la République, les ministres du Commerce et des Finances font observer que le Grand Palais, qui a été construit pour servir aux mêmes usages que l'ancien Palais de l'Industrie, paraît devoir, de même que ce dernier édifice, être affecté à l'administration des Beaux-Arts, à qui incomberait, dès lors, le soin d'en assurer l'entretien.

En conséquence, un décret promulgué à l'*Officiel* du 6 mai dernier, décide que le Grand Palais des Champs-Élysées sera désormais affecté exclusivement aux divers services de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (direction des Beaux-Arts).

*** L'Exposition de l'Enfance est ouverte, depuis dimanche dernier, au Petit Palais des Champs-Élysées. La *Gazette* parlera prochainement à ses lecteurs des nombreuses œuvres d'art qui y figurent.

*** L'impératrice Eugénie vient d'offrir au musée Carnavalet le berceau du Prince impérial, qui avait été donné par la Ville de Paris et qu'elle a envoyé à l'Exposition de l'Enfance, actuellement ouverte au Petit Palais.

*** La Ville de Paris a décidé d'acquérir deux grands bas-reliefs de Clodion qui ornent l'hôtel de Condé, situé rue Monsieur, lequel, après avoir appartenu au comte de Chambrun, va devenir prochainement la propriété d'une communauté religieuse.

*** La Monnaie vient de frapper deux exemplaires de la médaille commémorative du vingt-cinquième centenaire de la fondation de Marseille, qui, au nom du Comité de ce centenaire, seront offerts au président de la République.

Cette médaille est l'œuvre du graveur Auguste Patey. Pour décorer l'avers de cette médaille, l'artiste s'est inspiré de la légende de Gyptis et de Protis relative à la fondation de Marseille, 600 ans avant l'ère chrétienne : le roi Nanus vient d'offrir un banquet aux Phocéens débarqués sur la côte méditerranéenne, et sa fille Gyptis offre, selon l'usage, une coupe remplie d'eau à celui des hôtes de son père qu'elle choisit pour fiancé et qui est le jeune Protis.

Au revers, M. Patey a gravé un panorama de Marseille, pris du Pharo, avec le fort Saint-Jean et les deux ports aux premiers plans.

La médaille porte cette légende : *Actibus immensis urbs fulget massiliensis*, et cette date : *XXV^e centenaire MDCCCC*.

*** M. de Narishkine, conseiller de l'ambassade de Russie à Paris, se conformant aux intentions exprimées par le peintre russe Nicolas Gritzenko, avant sa mort, a offert à M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, le tableau peint par Gritzenko, comme peintre officiel de la marine impériale, représentant l'arrivée à Cronstadt du Président Félix Faure à bord du *Pothuau*, le 17 août 1897. Ce tableau vient d'être placé dans un des salons du ministère des Affaires étrangères au quai d'Orsay.

*** La Société française de numismatique, dans sa séance du 4 mai, à la Sorbonne, a entendu des communications de MM. Meyer, de Marchéville et Bordeaux sur les diverses monnaies françaises. M. L. Sudre a signalé un curieux passage des *Mémoires* de Bachaumont, relatifs aux monnaies de Louis XVI. M. Adrien Blanchet a exposé un projet de création d'une Société internationale de numismatique, qui publierait un *Bulletin* spécial. La Société française de numismatique a décidé de faire part de cet utile projet aux diverses Sociétés étrangères.

*** L'empereur d'Allemagne a manifesté l'intention de créer à Berlin un nouveau musée d'art composé de moulages d'œuvres de sculptures contemporaines et dont le noyau serait formé par les moulages ou maquettes qui seront envoyés à l'Exposition des Beaux-Arts qui aura lieu l'an prochain à Düsseldorf.

PETITES EXPOSITIONS

—

1re EXPOSITION DU « COLLÈGE D'ESTHÉTIQUE MODERNE »

Avec le printemps, quelle éclosion de peinture ! Trois Salons, en comptant celui des Indépendants avec ses trente visions dantesques, gage posthume d'un grand effort souvent trahi par l'exécution ! Une série de portraits, à l'Exposition de l'Enfance ! Enfin, Daumier, peintre et satirique, qu'il est toujours bon de revoir et qui nous donne une haute leçon d' « esthétique moderne » ! Le Collège, qui prend ce titre alléchant, ne s'est pas laissé rebuter par tant de concurrences : bravement, il ouvre sa première exposition juvénile dans un vieil atelier de la rue de La Rochefoucauld, en plein décor Empire. Bien des lacunes encore et des souvenirs : nous retrouvons M. Dezaunay conquis par l'impressionnisme, M. Delepouve par Carrière, M. Launay par Degas. Mais le poète Francis Jourdain dégage de mieux en mieux sa personnalité réfléchie en des paysages vaporeux, nuancés, crépusculaires, simples frottis parfois, d'une mélancolie pénétrante et décorative. M. Minartz est connu comme un virtuose du Paris nocturne. Et la trace de Gustave Moreau n'est pas abolie des préoccupations des réalistes, M. Duchemin, le dessinateur F. de Mathan, et le laborieux Milcendeau, nerveux comme un moderne et minutieux comme un primitif, qui rapporte de ses voyages à Bruges, en Espagne, en Vendée, son pays natal, toute une moisson de gouaches, de pastels et de fusains où les regards brillent dans les faces fouillées. Même ténacité dans un bas-relief espagnol et paysan de Durio, près de vives maquettes de Maillol.

EXPOSITION GUILLAUMIN

Maintenant que l'impressionnisme fait florès aux grandes ventes, il est suggestif d'en parcourir l'histoire à l'exposition d'ensemble de l'un de ses premiers partisans. « Un coloriste féroce », tel était d'abord Guillaumin, aux yeux mêmes de M. J.-K. Huysmans, le critique de l'*Art moderne*, si peu tendre pour ses coreligionnaires ! Mais, depuis le 15 avril 1874 et la première exposition des Impressionnistes chez Nadar, le paysagiste a peu à peu débrouillé le chaos brutal et « l'orage coloré » de ses toiles. Vingt ans après, son effort de peintre se concentrait chez Durand-Ruel ; et la présente série, chez Bernheim jeune, vient résumer sa laborieuse tâche. Certes, n'évoquez imprudemment ni Delacroix ni Wagner ; mais, en face des ravins roses et des ciels verts, auprès des *Soirs* farouches et des *Roches rouges d'Agay*, se dissimulent des notes plus douces : une *Gelée blanche à Crozant*, un *Bord de rivière* à la fin du jour, une *Rue de province* au clair de lune pâle, une *Nature morte* ancienne et plus solide

que les figures trop irisées. Franc du collier, le peintre travaille pour soi, sans chercher à plaire.

EXPOSITION HENRY MORET

Avec MM. Maufra, Gustave Loiseau, Delattre et Fréchon, le mariniste est un des derniers venus de l'impressionnisme épanoui. La Hollande et le Finistère ont ses préférences; mais il recherche la clarté. De la délicatesse en ses eaux bleues diaprées de vert tendre et de violet, sur ses rochers roussis de varech, dans ses taches incomplètes et trop promptes. C'est d'un raffiné sans persévérance.

EXPOSITION G. JEANNIOT

Estampes ou pastels, paysages blêmes ou marines, portrait anonyme ou profil perdu, salons où le *Flirt* alterne avec la *Lecture*, chez les *Modistes* rieuses ou devant *Sada Yacco* sinistre, eu un *Coin du pesage* ou dans le *Train du soir*, au passage de la *Marche* forcée du bataillon sous la pluie, au *Printemps* vert, sur les fortifs, où sommeille l'idylle des troupiers, l'observateur affine sa sensualité discrète et son ironie mordante, avec je ne sais quelle distinction mélancolique dans le trait.

Raymond Bouyer.

Académie des Beaux-Arts

Séance du 4 mai

Lecture a été donnée des lettres par lesquelles MM. Aynard, Germain Bapst, Gustave Clausse, Jules Comte, Charles Normand et le docteur Paul Richer, membre de l'Académie de médecine, déclarent poser leur candidature au fauteuil d'académicien libre, vacant par suite du décès de M. Philippe Gille.

Legs Doublemard. — L'Académie, ayant reçu communication d'un complément d'inventaire d'où il résulte que la succession de M. Doublemard représente un chiffre beaucoup plus élevé que celui qui avait été d'abord annoncé, et que, en conséquence, le legs fait à la compagnie s'élèverait à la somme de 50.000 francs, revient sur sa décision du 9 mars dernier par laquelle elle refusait le legs; elle déclare qu'elle accepte aujourd'hui la libéralité du testateur.

Ce legs a pour but d'instituer un prix à décerner, après concours, en faveur des logistes sculpteurs.

Académie des Inscriptions

Séance du 3 mai

Fouilles en Tunisie. — M. Héron de Villefosse signale une très intéressante découverte du Père Delattre, à Carthage, dans la nécropole punique, voisine de la colline de Sainte-Monique. C'est celle d'un grand sarcophage en marbre blanc rehaussé de peintures. Le décor, exécuté avec une grande finesse, se compose de couleurs rouges, noires ou bleues. La cuve est de forme rectangulaire, le couvercle a l'apparence d'un toit imbriqué à double pente; le travail du marbrier et celui du décorateur sont très soignés. La cuve est ornée d'oves, de méandres, etc. Aux frontons des couvercles sont peints deux bustes d'un ton rouge brun avec de grandes ailes bleues, sortes de génies qui tiennent en main un disque et un croissant. C'est jusqu'à présent un spécimen unique, à Carthage, de l'art du peintre en figures remontant à la période punique. Des photographies exécutées par M. H. Bourbon, dans le puits funéraire même, avant que les peintures n'aient été exposées à l'air et à la lumière, permettent d'apprécier à sa valeur cette décoration. L'intérieur du sarcophage renfermait le squelette d'un vieillard entouré d'aromates et de résine.

M. Ph. Berger communique à son tour la photographie de l'inscription punique de cette sépulture et en signale l'intérêt.

M. le docteur Carton communique une étude sur le théâtre de Dougga, ancienne Thugga (Tunisie), qu'il a pu explorer et dégager complètement dans ses campagnes de 1891, 1892, 1898 et 1899, grâce à l'appui de l'Académie et du service des antiquités de la Régence.

Le théâtre mesure 63 m. 50 de diamètre; sa hauteur au-dessus du sol de l'orchestre est de 15 mètres. Il est situé au dehors et à l'est de la ville antique et est adossé à la falaise rocheuse qui portait l'acropole. Seule la partie la plus élevée de l'édifice s'élève au-dessus du plateau où se trouvait cette dernière, formant le mur demi-circulaire extérieur de la *summa cavea*, dans lequel cinq portes permettaient de pénétrer à l'intérieur.

Entrant ensuite par la porte médiane, la plus importante, M. Carton guide ses auditeurs, grâce aux nombreux plans et dessins qu'il met sous leurs yeux, dans les diverses parties du théâtre. Il montre les trois étages de gradins, les escaliers, les galeries, la disposition des couloirs qui séparent les étages.

Il signale tout particulièrement l'arrangement de l'orchestre avec ses cinq marches disposées en hémicycle où s'asseyaient peut-être les spectateurs de marque; le mur du *pulpitum*, très remarquable par son ornementation et sa conservation; la mosaïque à cubes blancs qui orne le sol de la scène; sept trous situés en arrière du *pulpitum*, destinés à recevoir le ou les rideaux de la scène; les vestiges de la place occupée par les décors mobiles, et deux trous qui pouvaient être destinés au souffleur.

M. Carton termine par l'étude des inscriptions trouvées dans le théâtre. L'une d'elles nous apprend que le monument a été construit par P. Marcius Quadratus flamine, à l'occasion de son élévation aux fonctions de flamine perpétuel. Une autre nous révèle l'existence dans le théâtre d'un sanctuaire réservé au culte de Cérès; enfin, un grand nombre nous font connaître le *cursus honorum* de hauts personnages.

M. Dieulafoy et M. de Lasteyrie félicitent l'auteur de ses belles découvertes, tout en faisant des réserves sur certaines restaurations proposées par lui.

Fouilles à la cathédrale de Chartres. — M. Eugène Lefèvre-Pontalis, directeur de la Société française d'archéologie, fait une communication sur les fouilles exécutées sous sa direction, au mois de février dernier, dans la nef de la cathédrale de Chartres.

Des archéologues discutaient depuis longtemps sur l'emplacement de la façade primitive du douzième siècle. M. Lefèvre-Pontalis en a retrouvé les substructions à 2 mètres en arrière de la tour du Nord. Cette façade qui fut démontée pierre par pierre devait se relier aux clochers des murs de retour d'équerre. En outre, il a pu remettre au jour les fondations de la façade de la basilique élevée par l'évêque Fulbert entre 1024 et 1028, les soubassements d'un porche ajouté après coup en avant de la basilique, vers le milieu du onzième siècle, et deux massifs rectangulaires enfouis dans le sol entre les deux tours.

Nouveaux fragments des frontons d'Égine

I

Au mois de mai 1811, l'architecte anglais Cockerell, qui résidait alors à Athènes, partit pour l'île d'Égine en compagnie de son ami Foster, de l'architecte bavarois Haller von Hallerstein et d'un Wurtembergeois nommé Linkh. Leur but était de relever les ruines d'un temple dorique précédemment signalées dans l'île, sur une hauteur à deux lieues et demie du chef-lieu moderne. Les explorateurs n'eurent au début que trois ouvriers, par lesquels ils faisaient retourner les blocs afin de les dessiner et de les mesurer. Mais, dès le deuxième jour, ces recherches superficielles les rendirent à la lumière deux têtes de marbre; bientôt de nombreuses figures apparurent, constituant encore des groupes, car le temple avait été démoli par un tremblement de terre et les sculptures des frontons étaient restées là où elles étaient tombées, enfoncées à moins de trois pieds sous le sol actuel. Les premières trouvailles furent rapportées à Athènes par Foster et Linkh, tandis que Cockerell et Haller continuaient les fouilles. Au bout de seize jours, on crut avoir assez fait et toute la compagnie se réunit à Athènes, où l'on s'occupa de rajuster les fragments. Une convention intervint entre les explorateurs, aux termes de laquelle ils ne devaient céder leurs découvertes que d'un commun accord. Cockerell revint une fois de plus dans l'île et y fouilla sans résultat pendant trois jours. Désormais, on ne devait plus songer qu'à tirer parti des résultats de cette courte campagne, dont les frais avaient été minimes; une somme de 800 piastres fut versée, à titre de dédommagement, aux Éginètes dépossédés de leurs trésors, qui furent bientôt mis en sûreté dans l'île de Zante.

Louis, prince héritier de Bavière, apprit que les sculptures exhumées devaient rester à Zante jusqu'au 1er novembre 1812 pour y être vendues au plus offrant. Il envoya aussitôt Martin Wagner, artiste de Würzbourg, avec l'autorisation d'en donner 70.000 florins et même davantage. Quand Wagner arriva à Zante, les marbres n'y étaient plus; par crainte des incidents de guerre, on les avait transportés à Malte et Wagner ne put voir à Athènes que quelques moulages. Bien que Cockerell essayât de faire conclure l'achat par l'Angleterre et que Fauvel, consul de France à Athènes, eût offert, de son côté, 130.000 francs, Wagner réussit, en janvier 1813, à acquérir le tout pour le prince héritier de Bavière, au prix de 70.000 florins. Cockerell et consorts possédaient aussi, depuis 1812, la frise du temple de Phigalie, dans le Péloponèse; Wagner, cette fois mal inspiré, en déconseilla l'acquisition au prince Louis, et cette belle série de reliefs put prendre, bientôt après, le chemin de Londres. Elle est aujourd'hui, comme on sait, au British Museum.

Wagner revint à Rome sans avoir vu lui-même les sculptures d'Égine et ne put, à cause de la guerre, aller en prendre livraison à Malte que deux ans après, en 1815. Le vaisseau qui le ramenait, avec sa précieuse cargaison, souffrit d'une dangereuse tempête et fut, en outre, poursuivi par des corsaires; il fallut prendre terre à Naples et transporter les sculptures à Rome. Elles y furent complétées dans l'atelier de Thorwaldsen et sous la surveillance de Wagner. La restauration était terminée en mars 1817; ce n'est cependant qu'en 1828 que les statues restaurées et les fragments encore disponibles furent envoyés à Munich.

Dès 1816, avant la restauration, Wagner avait écrit un mémoire sur l'acquisiton du prince; son mémoire fut publié par Schelling, en 1817, avec des observations d'ordre esthétique. Ce document est d'un grand intérêt à cause de la minutieuse description des marbres encore fragmentés. Les restaurations furent exécutées d'après des modèles de Thorwaldsen, mais par les mains d'artistes inférieurs. On admira beaucoup leur travail et Thorwaldsen déclara lui-même, assure-t-on, ne plus pouvoir distinguer les parties antiques des autres, ce que le plus humble des débutants en archéologie n'a pas de peine à faire aujourd'hui. Cockerell attaqua seul les restaurations de Thorwaldsen, qu'il trouva, avec raison, arbitraires et qui auraient dû être exécutées non en marbre, mais en plâtre, comme l'avait demandé vainement l'archéologue allemand Hirt. Ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'on n'utilisa même pas tous les fragments antiques recueillis, dans la hâte de reconstituer des figures entières. D'autre part, grâce à l'heureuse insistance du prince Louis, Thorwaldsen s'attacha à conserver aux têtes (avec une seule exception) une apparence archaïque, ce qui fait que les groupes reconstitués à Munich n'offrent pas le ridicule spectacle d'un mélange de styles, si sensible dans d'autres statues grecques restaurées à la même époque suivant le goût néo-classique du XIXe siècle.

En installant les groupes à Munich en 1828, on suivit, pour la disposition du fronton occidental, l'arrangement adopté par Cockerell, qui l'avait communiqué dès 1817 à Hirt. Celui-ci le publia en 1818; Cockerell, l'année suivante, fit connaître lui-même, dans une revue anglaise, son projet de restauration des deux frontons. La première publication satisfaisante de l'ensemble est dû aux éditeurs de l'*Expédition de Morée* (1838, vol. III, pl. 46-70), qui avaient fait dessiner soigneusement à Munich toutes les statues et une partie des fragments. Pendant longtemps, on admit comme certaines les reconstitutions de Cockerell. C'est le mérite d'un savant russe, Adrien Pra-

chov, de les avoir révoquées en doute en 1873. Son œuvre de critique fut continuée en 1878 par Konrad Lange et fut l'occasion d'une polémique de ce dernier avec Léop. Julius. En 1900, publiant un nouveau catalogue raisonné de la Glyptothèque de Munich, M. Furtwaengler donna raison en principe à MM. Prachov et Lange; comme eux, il reconnut, dans d'assez nombreux fragments laissés sans emploi par Thorwaldsen, la preuve que les frontons avaient compris un plus grand nombre de figures que ne le pensaient Wagner et Cockerell; mais il ajouta prudemment que, dans l'état actuel de nos connaissances, une nouvelle tentative de restauration était prématurée; il fallait procéder d'abord à des recherches complémentaires sur les lieux mêmes. Cela était d'autant plus aisé que tous les terrains à l'entour du temple d'Égine appartiennent aujourd'hui à la Société archéologique d'Athènes. M. Furtwaengler obtint une subvention du prince régent de Bavière et partit pour Égine, au mois de mars 1901, avec MM. H. Thiersch de Munich et P. Herrmann de Dresde (1).

Voici, maintenant, les premiers résultats de cette campagne de fouilles longtemps attendue.

II

Les travaux commencèrent avec cinquante ouvriers, sous la surveillance de Pankalos Kharalambos, qui avait été, il y a vingt ans, chef de chantier à Olympie. Avec une obligeance parfaite, la Société archéologique d'Athènes, propriétaire des terrains, en avait abandonné l'exploration aux savants bavarois.

Les premières recherches portèrent sur la face orientale du temple. On retrouva et l'on déblaya complètement la rampe et la plate-forme indiquées sur le plan de Cockerell. Au nord-est, on remit au jour un canal de dérivation pour les eaux de pluie qui tombaient du toit du temple; ce canal, de construction hellénique, conduit à un bassin qui se déversait dans une citerne. Dans le terrain exploré, on recueillit une quantité de petits objets votifs, fibules de bronze, épingles, gemmes de style insulaire, etc. La masse des débris, le long du fronton oriental, rendit de nombreux fragments des frontons, tous de petite dimension, que les premiers explorateurs avaient négligés.

Au nord-est, l'expédition a découvert tout un édifice qui avait entièrement échappé à Cockerell, mais non à l'admirable exactitude de Blouet, architecte de l'*Expédition de Morée*. Sur le plan de l'*Expédition* figure, en effet, l'angle d'un Propylée, qui est aujourd'hui déblayé entièrement. Il se compose d'un portique ouvert vers le sud et d'un portique fermé vers le nord. Les supports étaient des piliers à huit pans, dont deux se sont conservés; on a aussi retrouvé un chapiteau. Le sol est couvert d'un enduit de stuc rouge, pareil à celui du *pronaos* et de la *cella* du temple. Vers le nord, le Propylée s'élargit et forme une montée à trois marches conduisant à la terrasse de l'édifice. A droite et à gauche il est borné par les murs du *temenos*, que les fouilles doivent prochainement dégager sur tout leur parcours. M. Furtwaengler ne doute pas que le Propylée ne soit contemporain du temple. Du toit, qui était en terre cuite, on a trouvé de nombreux restes, entre autres un fragment d'un griffon en terre cuite, du même style que ceux de la toiture du temple.

C'est à l'intérieur de ce Propylée qu'ont eu lieu les découvertes les plus intéressantes. On y a trouvé, juxtaposées, deux têtes admirablement conservées des frontons. L'une, qui est barbue, provient du fronton oriental : c'est celle d'un guerrier casqué avec des traces d'un bouclier sur le côté gauche du cou. M. Furtwaengler y a reconnu la tête du n° 86 de Munich, restauré à tort par Thorwaldsen sur le modèle du guerrier mourant. La seconde tête est imberbe et coiffée d'un casque corinthien rejeté en arrière. Elle appartient au fronton oriental, sans qu'il soit facile d'expliquer comment une tête de ce fronton a pu être transportée à l'orient du temple. Il y a lieu de croire que c'est la tête du guerrier armé d'une lance (n° 82 de Munich).

On a encore recueilli au même endroit quelques fragments de bras et de jambes, d'un excellent travail, en particulier un pied et deux mollets avec cnémides ainsi que des morceaux de figures ayant servi d'acrotères. Au sud du Propylée, les fouilles ont donné des statuettes archaïques en terre cuite, Aphrodite tenant une colombe, une déesse sur son trône, enfin un grand nombre de petites lampes.

La seule inscription qu'on ait encore recueillie est une dédicace incisée sur un vase; malheureusement, le nom de la divinité à laquelle était faite cette dédicace est perdue et l'on ignore encore, à l'instant où j'écris ces lignes, sous le vocable de quel Olympien était placé le temple d'Égine (Athéna suivant les uns, Zeus Panhellénien suivant d'autres) (1). Il est à présumer qu'on ne l'ignorera plus longtemps.

SALOMON REINACH.

(1) Pour tout ce qui précède, je renvoie à Furtwaengler, *Beschreibung der Glyptotek*, Munich, 1900, p. 3, 78, 117. Pour ce qui suit, voir le premier rapport du même archéologue dans le *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1901, p. 572. On trouvera des reproductions satisfaisantes des sculptures d'Égine et des frontons reconstitués par Cockerell dans le *Clarac de poche*, Paris, 1897, p. 488-494.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

(*Suite*) (2)

L'ART ESPAGNOL AU GUILDHALL

Londres semble avoir pris à tâche de continuer les expositions des vieux maîtres qui ont eu lieu depuis vingt-cinq ans à la Royal Academy. En 1898, une exposition fit connaître les œuvres de l'école française; en 1899, c'était Turner et ses contemporains qui attiraient l'attention du public. Cette année, l'exposition des peintres espagnols comptera parmi les plus attrayantes. Dans une salle nouvelle, ajoutée au musée, se trouvent quarante toiles signées du

(1) Voir, sur ce temple et son histoire, Frazer, *Pausanias*, t. III, p. 268-272.

(2) V. *Chronique des Arts* du 13 avril 1901.

nom glorieux de Velazquez. Une seconde salle contient les ouvrages de Murillo, Ribera, Zurbaran, El Greco, del Mazo, et non moins de quatorze Goya. Fortuny, Pradilla, Villegas, Domingo, Palmaroli occupent les deux galeries qui restent.

L'intérêt de l'exposition réside naturellement dans la salle de Vela.quez; et dire qu'une douzaine des quarante toiles attribuées au maître sont hors de toute discussion, ce sera rendre un grand hommage au jugement du directeur, M. Temple, qui en a fait choix pour les exposer. En réalité, l'Angleterre possède bien encore trois ou quatre autres chefs-d'œuvre authentiques du maître, appartenant à des particuliers; et s'ils ne sont pas présents, la faute n'en doit pas être rejetée sur l'énergique comité d'organisation. On a de même grand regret que la *Vénus* soit absente, car elle est unique dans la série des tableaux du maître. D'œuvres plus récentes, il y a le fameux *Porteur d'eau* ou *Aguador da Sevillia*, prêté par le duc de Wellington et *Deux petits garçons prenant leur repas*, peints par Velazquez avant qu'il ne vint à Madrid. Enfin *Une scène de cuisine (bodegone)* provient de la collection de sir Francis Cook. Viennent ensuite le portrait de grandeur naturelle d'Olivarès, le patron du peintre, prêté par la famille Dorchester, et de la même collection le portrait grandeur naturelle de Philippe IV: il n'y a pas de plus beaux exemples de portraits, même au Prado. Il est intéressant de retrouver dans cette exposition une ancienne répétition de l'Olivarès, et un portrait grandeur nature du roi. Le *Don Balthazar Carlos à la leçon d'équitation* appartient au duc de Westminster et il est plus beau que le tableau semblable de la collection Wallace, bien que l'un et l'autre soient originaux. Quant au portrait du jeune prince, qui appartient au marquis de Bristols, il est sûrement l'original sur lequel celui du duc d'Abercorn a été copié. Remarquable est le portrait de la *Dame à la mantille*, prêté par le duc de Devonshire et qui doit être rangé parmi les plus beaux ouvrages du grand maître espagnol. Il a été judicieusement restauré.

Parmi les portraits d'homme, il faut citer l'*Inconnu*, à la famille Apsley; le *Queredo*, de la même collection, et le *Juan de Pareja*, à lord Carlisle. Cet ensemble suffit à faire de l'exposition de la Royal Academy le pèlerinage obligé de tous les amateurs d'art.

Il est aussi d'autres peintres qui méritent d'être étudiés et l'on voudrait connaître davantage des artistes aussi brillants que del Mazo, et les autres continuateurs de Velazquez, dont la biographie est si obscure; il y aurait là un intéressant chapitre d'histoire de l'art à écrire, où l'on mettrait dans leur vrai jour le mérite d'artistes trop ignorés.

De Murillo, aucune œuvre capitale, mais différentes répliques de son *Immaculée Conception* et de jolies Madones. Un tableau, tiré de la série de l'*Histoire de l'Enfant prodigue*, le montre dans une manière plus sérieuse. De Ribéra, un beau *Saint Siméon* et une *Ascension* de Zurbaran, d'un charme grandiose. El Greco est représenté par une *Nativité* d'une grâce pénétrante et d'un brillant coloris. El Goya, qui passe pour avoir plus que tout autre hérité le génie de Vélazquez, mélangé à une étrange diablerie, a différents beaux portraits, dont quelques-uns proviennent des collections espagnoles.

Greco, Goya, Fortuny ne sont pas aussi connus en Angleterre qu'ils le sont en France ou en Amérique; il n'est pas douteux que la présente exposition attire sur leurs meilleurs ouvrages l'attention des amateurs.

H. C.

REVUE DES REVUES

+ **Revue des Deux-Mondes** (15 avril). — *Un grand musicien réaliste : Moussorgski*, par M. Camille Bellaigue.

= **Revue encyclopédique** (27 avril). — Dans un article intitulé : *L'Architecture à Paris (1895-1901)*, M. Pascal Forthuny passe en revue les principaux édifices construits pendant cette période et donne la reproduction de 11 d'entre eux : nouvelles gares d'Orléans et de Lyon, bureau central des téléphones et divers hôtels particuliers.

= M. Raymond Bouyer résume en quelques lignes finement senties la vie et l'œuvre de Cazin (4 grav.).

(4 mai). — Compte rendu du Salon de la Société nationale des Beaux-Arts, par M. Roger Marx (17 grav.).

* **Revue bleue** (6 avril). — Sous le titre : *La Restauration de Karnak*, M. Vidal donne des nouvelles des travaux entrepris sur ce point de l'Égypte par M. Legrain et dont nous avons annoncé les principaux résultats.

R **Nouvelle Revue** (1er avril). — M. H. Lechat résume *Les nouvelles fouilles en Crète*, entre autres la découverte faite par M. Arthur Evans du palais de Minos (1).

* **La Plume** (15 avril). — Une partie de ce numéro est consacrée au peintre Antonio de la Gandara : un article de M. Jean Lorrain, *Portraits oubliés*, et une étude de M. T. Klingsor sur l'artiste et son œuvre sont accompagnés de 4 reproductions de tableaux.

* Dans ce même numéro, M. Charles Saunier inaugure, par un excellent article sur les origines du mouvement actuel de rénovation de l'art appliqué, une série de chroniques sur les arts décoratifs.

V **Le Fureteur** (1er mai). — Numéro spécial consacré à Daumier : texte par MM. L. Douriac, G. Geffroy, Arsène Alexandre, Champfleury, Charles Blanc, accompagné de 4 reproductions.

P **Revue de la bijouterie, joaillerie, orfèvrerie** (février, mars et avril). — Suite des articles sur l'orfèvrerie française et étrangère à l'Exposition

(1) V. *Chronique des Arts* du 1er décembre 1900, p. 363.

Universelle, et, dans le numéro de mars, études de M. L. Jouvance sur *Les Bijoux de l' « Art nouveau Bing »*, et de M. Sylvestre sur *Les Bois sculptés de M. Becker* (nombreuses illustrations dans tous ces articles).

Kunstchronik (11 avril). — M. Émile Jacobsen, à la suite d'études approfondies à la galerie de peinture du musée de Bruxelles, propose, pour plusieurs œuvres anonymes des écoles primitives allemande, flamande et hollandaise, des changements d'attribution qu'il serait trop long d'énumérer ici, et auxquels nous nous bornons à renvoyer les historiens d'art.

— **Zeitschrift für bilden de Kunst** (janvier). — Ce numéro est consacré en grande partie à la description détaillée et à l'étude, par M. P. Weber, d'une curieuse série de fresques du XIII^e^ siècle décorant un vieil édifice dit Hessenhof, à Schmalkalden (Thuringe) et représentant divers épisodes empruntés au roman du Chevalier au lion, Iwein. Outre des plans et des vues des salles de l'édifice, trois planches reproduisant en couleurs ces fragments de peintures illustrent cette étude, précédée d'une vue d'ensemble sur les peintures profanes du moyen âge.

— *Préraphaélites allemands*, par M. von Janson : il s'agit de l'école de peinture religieuse fondée par les moines du couvent de Beuron (Prusse) et qui a pris comme modèles les primitifs italiens (quatre reproductions de peintures décorant le monastère de Beuron).

— Étude de notre collaborateur M. Georges Riat sur le peintre de mœurs Jean Enders (6 reprod.)

— *L'Art décoratif à l'Exposition Universelle de Paris* (suite) (15 ill.)

(Février.) — Étude de M. P. Warncke sur le portraitiste Hanns Fechner (11 reprod.).

— M. Ulrich Thieme nous fait connaître la galerie de tableaux de M. J. P. Gottschald, à Leipzig, qui contient surtout des petites toiles de l'école hollandaise, parmi lesquelles une *Marine* de L. Bakhuysen, un *Canal* de R. Zeemann, des *Paysages* de A. van de Velde et de J. Hooft, une *Rue de village* de A. van Stalbemt, un *Portrait de femme* de Dirksz Sandwoort et une *Tête d'étude* de Rembrandt (reprod. de toutes ces œuvres, et eau-forte hors texte d'après A. van de Velde).

— M. A. Wolf présente *Deux nouvelles acquisitions de l'Académie de Venise :* une *Madone avec des saints* de Palma le vieux, et un *Saint Jérôme* de Jacopo Bassano (reprod. dans cet article).

— Fin de l'étude de M. P. Weber sur les fresques du Hessenhoff, à Schmalkalden (3 grav.).

— *La Céramique d'art à l'Exposition Universelle de Paris*, par O. von Falke (29 grav.).

(Mars.) — Étude par M. C. de Mandach sur le peintre Eugène Burnand (7 reprod.).

— M. E. von Czihak décrit de superbes pièces d'orfèvrerie qui composent *Le Trésor de la confrérie de Saint-Georges, à Elbing* (Prusse) et donne la reproduction de cinq d'entre elles ; la plus belle est une statuette en argent de saint Georges tuant le dragon, du XV^e^ siècle, dont une réplique se trouve au Musée d'art industriel de Berlin.

— Article de M. M. G. Z. sur la galerie de M. Rodolphe Kann, à Paris, dont M. Émile Michel a parlé ce mois-ci à nos lecteurs (5 reprod.).

— *La Broderie d'art à l'Exposition Universelle de Paris*, par M^me^ H. Bartesch.

— *Les Écoles professionnelles du nord de la Bohême* (plusieurs grav.).

(Avril). — Intéressante étude de M. Max Liebermann sur le peintre Jozef Israels, accompagnée de nombreuses reproductions de tableaux et de dessins, dont une en couleurs, et de deux eaux-fortes originales de l'artiste.

— Étude d'ensemble sur *L'Art anglais à la fin du* XVIII^e^ *siècle*, par M. Max Schmid.

— Étude sur M. René Lalique par M. Richard Graul (5 reprod).

— *Les acquisitions du Musée des Arts décoratifs de Leipzig à l'Exposition Universelle de Paris.*

BIBLIOGRAPHIE

En Commémoration de l'Exposition Universelle, par Paul RENOUARD, préface d'André MICHEL. Album in-folio de quarante planches et un folio de préface, en carton. (125 ex. numérotés).

L'inlassable notateur de la vie contemporaine, Paul Renouard, ne pouvait laisser passer, sans le saisir, l'aspect pittoresque de l'Exposition Universelle. C'est le résultat de sa vision, scrupuleusement exacte, qu'il a consigné dans quarante dessins ou pointes sèches, superbes de fougue, de couleur et de vie, que l'on admire en ce moment au Salon de la Société Nationale, et dont la *Gazette* en reproduira prochainement quelques-unes. Les amateurs les retrouveront dans l'album que nous allons analyser.

L'endroit et l'heure! Ainsi Renouard définit, en une phrase synthétique, l'œuvre de son pinceau et de sa pointe. De cinq heures du matin, quand l'employé balaie les lampions tombés des arbres, à la nuit close, toute fleurie des gerbes des feux d'artifice, Renouard fixe les spectacles divers que son œil, subtile chambre noire, a emmagasinés. Successivement il nous montre la *Construction des deux Palais*, la *Fin des travaux dans le Grand Palais*, l'*Inauguration de l'Exposition* (salle des Fêtes), l'*Exposition de Sculpture*, le *Champ-de-Mars vu des cuisines de la Tour Eiffel*, avec un curieux effet d'ombre portée, le *Palais de l'électricité*, dont d'adroites fumées noires font ressortir la blancheur, des *Ouvriers remplaçant les lampes de la Tour Eiffel*, un *Lâcher de pigeons sur la passerelle du Palais des Armées de Terre et de Mer*, l'*Exposition rétrospective militaire*, le *Trottoir roulant*, quatre pointes sèches vivement enlevées, en deux planches, où les gens chavirent, la *Foule*

montant au Palais des Illusions, le *Balayeur (Juillet, à 5 h. du matin)*, l'*Indo-Chine à la Fête des Fleurs*, le *Déjeuner en plein air aux Indes Néerlandaises*, une *Section de l'Asie russe*, le *Rhinocéros* et *Une pluie d'orage* au Trocadéro, le *Cambodge*, la *Musique indigène de Madagascar*, des *Croquis d'exotiques*, la *Fin du jour* (repos des ouvriers électriciens à la Tour Eiffel, et une *Exposition Universelle vue de Meudon*, la nuit, qui est d'un effet prodigieux, surtout dans le tirage bistré.

A côté des vues, des portraits particulièrement intéressants par le côté aigu des figures que l'artiste sait dégager : MM. Loubet, Millerand, Picard, Delaunay-Belleville, Dervillé, Grison, Defrance, Chardon, Waldeck-Rousseau, Decrais, Jean Dupuis, Leygues, Roujon, Molinier, Bouvard, Résal, Binet, Giraud, Hayashi, Michiels van Verduynen, Jekill, Tenicheff, Dr Richter, Exner (ces six derniers, commissaires des gouvernements étrangers), enfin, l'inoubliable figure du *Vérificateur des Travaux*. Laissons-le dans son anonymat ; ce n'est pas un homme, c'est une fonction personnifiée !

En ajoutant un frontispice et un cul-de-lampe, on aura la désignation complète de cette œuvre importante et qui n'a été tirée qu'à 125 exemplaires, au prix de mille francs. C'est dire que tout le monde ne la peut pas posséder, mais il convient de renseigner tout le monde.

L'héliogravure a permis de conserver aux planches une dimension très voisine de celle des dessins. C'est un avantage. Cependant l'héliogravure, si retouchée soit-elle, ne laisse pas que d'alourdir et de confondre parfois les valeurs. Nous eussions préféré, en un format moindre, une interprétation par le bois ou une exécution à l'eau-forte. Mais ce regret ne sera partagé que par ceux qui n'éprouvent aucune sympathie pour les reproductions photographiques, en dehors du document, c'est-à-dire par une minorité. La majorité, elle, suivra Paul Renouard, — non pour le procédé, mais pour lui-même, — et, somme toute, elle fera bien.

CLÉMENT-JANIN.

MOUVEMENT DES ARTS

Collection de M. le comte de Demandolz-Dedons

Vente de 25 tableaux par Ziem et de tableaux, aquarelles et dessins divers faite à l'Hôtel Drouot, salle n° 6, le 26 avril, par Me Lair-Dubreuil, commissaire-priseur et Henri Haro, expert.

Tableaux par Ziem. — 1. Le Triomphe de Saint-Georges-le-Majeur : 6.550. — 2. Chiozza : Pêcheurs vénitiens : 6.100. — 4. Pont de Rialto, septembre : 9.000. — 6. Vue de Venise, le matin : 5.500. — 7. Polo sur l'Adriatique : 3.200. — 9. Kartoum, crépuscule du soir : 1.700. — 10. Oies passant la Seine : 3.310. — 11. Le Passeur : 5.100. — 13. Venise, clair de lune : 2.050. — 14. Dordrecht, canal de La Haye : 6.100. — 17. Colonne de Saint Marc : 1.520. — 18. Saint-Julien-lez-Martigues : 1.100. — 20. Paons perchés sur une tige ; et 21. Paons perchés sur une tige : 1.240. — 24. Fruits de Paris : 1.705.

Tableaux d'autres artistes. — 26. Howland. La Douleur : 95. — 27. Malfroy. La Maison de Ziem aux Martigues : 105. — 28. Meissonier. Étude de cheval bai cerise : 130. — 29. Meissonier : Études : 295. — 30. Monticelli. Une après-midi d'été : 750. — 32. Monticelli. Soir de fête : 235. — 33. Monticelli. La Rose : 320. — Monticelli. Après la fête : 250. — 37. Vollon. Après la pêche : 1.550.

Aquarelles et dessins. — 39. Meissonier. Gentilhomme Louis XIII : 505. — 40. Meissonier. Études de dragon d'Espagne : 500. — 41. Meissonier. Album de croquis : 560. — 42. Meissonier. Album de croquis : 135.

Produit : 64.000 francs.

—

Œuvres par Meissonier

Vente faite à l'Hôtel Drouot, salle 11, le 24 avril, par Me Tual et MM. Chaine et Simonson.

Aquarelles. — 1. Le Guide : 17.000. — 2. Un hussard : 2.100.

Études peintes. — 3. Cavaliers passant au gué : 1.020. — 4. Chanson de geste : 1.200. — Étude de cheval : 1.050. — 8. Le gros Dogue et le petit Chien : 820. — 9. L'Automne : 1.050. — 10. Le Chant : 2.030.

11. Cuirassier chargeant : 1.550. — 14. Étude de cuirassier : 2.000. — 15. Voyageur à cheval : 1.080.

Dessins. — 19. Officier du temps de Louis XV : 2.400. — 20. La Chaîne : 1.020.

Eaux-fortes. — 24. Annibal. Épreuve signée 100. L'Homme à l'épée. Étude signée : 100.

—

Un tableau de Raphaël, *La Vierge au voile* vendu le 19 avril, par autorité de justice, à Nice, a été adjugé à M. Raoul Gunsbourg pour la somme de cinquante-cinq mille francs.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de « monotypes » de M. **Gaston Guignard** et d'aquarelles de Mme **Madeleine Lemaire**, galerie Tooth, 41, boulevard des Capucines.

Exposition de peintures, aquarelles et pastels de M. **Georges Jeanniot**, chez Hessèle, 13, rue Laffitte, jusqu'au 15 mai.

Étranger

Londres : Exposition de la Royal Academy.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

L'Administrateur-Gérant : J. ROUAM.

Paris. — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart.

N° 37. — 1901 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 30 Novembre.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

On s'est vivement étonné de voir, au mois d'avril 1900, la cour du Ministère de l'Instruction publique transformée soudain en une sorte de musée de sculpture. Marbres, bas-reliefs, stèles, inscriptions antiques avaient été réquisitionnés au Louvre pour l'ornement du ministère. Ainsi le voulaient, disait-on, les exigences de l'Exposition. Une cour toute nue était sans prestige. Ne fallait-il pas que dès le seuil les étrangers fussent avertis qu'ils entraient, rue de Grenelle, dans le temple des lettres et du goût? Et n'y avait-il point un intérêt supérieur à laisser quelques statues exposées six mois durant aux intempéries ?

L'Exposition est terminée ; et les marbres n'ont pas encore été rendus. Voudra-t-on prolonger leur exil? Il n'est plus, cependant, d'étrangers à éblouir : et le public auquel il arrive de pénétrer aujourd'hui dans la cour de la rue de Grenelle juge inhumain cet abandon de marbres aux frimas d'un nouvel hiver. Les sculptures antiques des Musées nationaux n'ont que faire dans la cour d'un ministère. Si leur présence y est devenue si chère qu'on ne puisse s'en passer, il est facile de les remplacer par des répliques, dont le spectacle saura contenter, au passage, l'admiration rapide des solliciteurs.

NOUVELLES

*** Le Président de la République vient de signer le décret aux termes duquel le ministre des Beaux-Arts est autorisé à accepter, au nom de l'État, pour le musée du Louvre la collection d'objets d'orfèvrerie religieuse du Moyen âge et de la Renaissance, léguée par le baron Adolphe de Rothschild et dont nous avons dit l'importance.

*** La belle tapisserie d'*Achille à Scyros* dont nous avons annoncé récemment l'entrée au Louvre, a été non pas léguée mais donnée à notre musée national par M. Casati de Casatis, en exécution des volontés de sa sœur, Mme veuve Ch. Castier.

*** Dimanche dernier, au cours de la célébration du jubilé scientifique de M. Berthelot, à la Sorbonne, a eu lieu la remise au savant, par le Président de la République, de la belle plaquette de Chaplain, que nous avons décrite naguère (1).

*** Dimanche dernier a eu lieu, au cimetière de Montmartre, l'inauguration d'un monument élevé à Henri Heine par un groupe d'admirateurs autrichiens. Ce monument est l'œuvre du sculpteur danois Hasselriis.

*** Mardi dernier a été inauguré, dans la chapelle de l'Institut catholique, un monument à la mémoire de Mgr d'Hulst, œuvre du médailleur-sculpteur Chaplain et de l'architecte Daumet.

*** Voici le programme des cours de l'École du Louvre pendant l'année scolaire 1901-1902 :

Archéologie nationale. — M. Salomon Reinach, professeur suppléant, étudiera les principaux aspects des civilisations rudimentai-

(1) V. *Gazette des Beaux-Arts* du 19 octobre, p. 258.

res, en les éclairant de préférence au moyen des données archéologiques recueillies sur le sol de la Gaule, tous les vendredis, à 10 h. et demie du matin, à partir du 6 décembre.

Archeologie orientale et Céramique antique. — M. E. Pottier, professeur suppléant, étudiera les chefs-d'œuvre de l'art antique au Louvre (I. *Série orientale :* La Stèle des Vautours ; Le Vase d'Eténéna ; Les Statues de Goudéa ; Les Taureaux à face humaine ; Les Cylindres orientaux ; Le Char d'Assourbanipal ; Le Scribe accroupi. ; La Prêtresse Toui ; La Patère phenicienne de Dali ; Les Archers de Darius ; Le Buste d'Elche), tous les jeudis, à 1 heure et demie du soir, à partir du 5 décembre.

Archéologie égyptienne. — M. Pierret, professeur, continuera à étudier les grands monuments du musée du Louvre, tous les mardis, à 10 heures et demie du matin, à partir du 3 décembre.

Histoire de la peinture. — M. Georges Lafenestre, professeur, étudiera l'histoire de la peinture dans la Haute-Italie au XVI^e^ siècle, tous les samedis, à 10 heures et demie du matin, à partir du 7 décembre.

Histoire de la sculpture du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes. — M. André Michel, professeur, continuera l'étude de la sculpture monumentale en France, en Allemagne et en Italie au XIII^e^ siècle et pendant la première partie du XIV^e^, tous les mercredis, à 10 heures et demie du matin, à partir du 4 décembre.

Histoire des arts appliqués à l'industrie en France. — M. Émile Molinier, professeur, étudiera l'histoire du bronze appliqué à la décoration pendant le Moyen âge, la Renaissance, le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle, tous les vendredis, à 2 heures et demie du soir, à partir du 13 décembre.

Au Collège de France, le cours d'*Esthétique et d'histoire de l'art* sera professé par M. G. Lafenestre, professeur suppléant, qui étudiera les arts en France depuis la mort de Charles VIII jusqu'à la bataille de Pavie (1498-1525), les mardis et jeudis, à 10 h. 1/4, à partir du 3 décembre ;

Le cours de *Philologie et archéologie égyptiennes* sera professé par M. Georges Bénédite, professeur suppléant, qui étudiera, en tenant compte des dernières découvertes, la civilisation et les arts de l'ancienne Égypte sous les dynasties memphites, les lundis, à 1 h. 1/4, à partir du 2 décembre.

Enfin, au Musée de sculpture comparée du Trocadéro, le cours de M. A. de Baudot sur *L'Architecture française du Moyen âge et de la Renaissance* aura lieu les jeudis, à 2 h. 1/2, à partir du 5 décembre.

*** Le vendredi 22 novembre, à la première réunion du groupe d'études régionalistes tenue au Collège libre des sciences sociales, M. André Hallays a fait une conférence très éloquente et très applaudie sur un sujet qui fait souvent l'objet de nos préoccupations et de nos réclamations : *La Conservation des aspects et des monuments dans les villes anciennes.*

Plusieurs motions ont été ensuite présentées, et quelques-unes adoptées, touchant les moyens les plus pratiques de rendre à la province la conscience et l'amour de son passé et de tout ce qui forme son patrimoine artistique ou pittoresque. C'est là une œuvre digne de tous encouragements, que la *Chronique* sera toujours heureuse de seconder.

*** Le musée de l'Armée, qui possédait déjà une grande statue équestre de Faidherbe, placée dans la grande salle de gauche du rez-de-chaussée, vient d'en recevoir une seconde. C'est la réduction au quart d'exécution de la statue du général Faidherbe, œuvre de M. Mercié, destinée à la ville de Lille.

Le général de la Noë, directeur du musée, a également reçu trois fort belles médailles en argent, d'après David d'Angers, se rattachant à l'époque révolutionnaire et impériale. Ce sont les médailles du général Masséna, du général Kléber et de l'impératrice Joséphine. Les donateurs, MM. Jullien et Ménestrier, ont conservé les matrices de ces médailles, dont ils avaient fait exécuter une frappe spéciale.

Enfin, le musée de l'Armée a reçu de M. Borne, officier principal d'administration, la collection complète des uniformes de l'armée française, en 1848, soixante-quatre planches lithographiées contenues dans un portefeuille.

*** A la suite d'un concours qui vient d'avoir lieu, le sculpteur Léon Deschamps a été chargé de l'exécution de la médaille destinée aux députés de la prochaine législature.

*** A l'occasion du prochain centenaire de l'internat des hôpitaux de Paris, fondé en l'an X, le doyen et les professeurs de la Faculté de médecine ont décidé de conserver le souvenir des élèves de l'internat qui sont morts victimes de leur dévouement aux malades, en faisant frapper une médaille commémorative qui, gravée par M. Bottée, sera accompagnée d'une plaquette contenant les noms de tous les internes.

*** Sur la demande de M. de Jolly, préfet de Maine-et-Loire, un crédit de 19.000 francs vient d'être accordé pour la restauration du clocher de l'église abbatiale de Fontevrault. On sait que cette célèbre abbaye de femmes sert aujourd'hui de maison centrale, et les appropriations successives subies par cet édifice, un des plus beaux de France, en ont singulièrement changé le caractère. La nef a été divisée par une serie de planchers en plusieurs étages où sont établis des magasins et des dortoirs.

Il serait désirable que de nouveaux crédits permissent de rétablir l'église dans son état primitif. Dans une des chapelles latérales se trouvent les tombeaux des rois d'Angleterre Henri II et Richard Cœur de Lion, et d'Éléonore d'Aquitaine, épouse répudiée de Louis VII, roi de France.

Académie des Beaux-Arts

—

Séance du 23 novembre

Legs et donations. — L'Académie est autorisée à accepter le legs de 10.000 fr. fait par Mlle Marie-Mathilde Legrand pour la fondation d'un prix dénommé « prix Edouard Lemaître ».

Elle est également autorisée à accepter le legs fait à son profit par M. Doublemard et consistant en objets mobiliers et en valeurs mobilières. Le produit de la vente sera placé en rentes affectées à la fondation d'un prix annuel à l'École des Beaux-Arts.

Lecture est donnée d'une lettre du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts informant l'Académie que la Société française de gravure, fondée en 1868, qui a voté sa dissolution le 1er juin dernier, a décidé d'offrir à l'Académie des Beaux-Arts son actif, s'élevant à une somme de 44.258 fr. Les arrérages devront servir à fonder un prix qui serait décerné par cette compagnie, au nom et en souvenir de la Société française de gravure, à un ou plusieurs graveurs en taille-douce.

L'Académie a décidé qu'elle acceptait la libéralité de la Société de gravure.

Académie des Inscriptions

—

Séance du 22 novembre

Monument trouvé à Chypre. — M. Héron de Villefosse présente à l'Académie un objet antique appartenant au gouvernement anglais et qui lui a été confié par le major Chamberlain, haut commissaire anglais dans l'île de Chypre. Cet objet a été découvert au nord de l'île, aux environs de Lapithos, dans une petite localité appelée Vasilia.

C'est une corne de bouquetin en bronze, de 90 centimètres de développement, qui présente cette particularité d'être munie à son extrémité inférieure d'un tenon rectangulaire qui entrait dans une douille de même forme.

Les cornes de l'animal étaient donc mobiles ; sans doute le corps devait être en matière différente, en pierre ou en marbre.

On a déjà trouvé des exemples assez nombreux du même fait sur des monuments orientaux.

Les chapiteaux bicéphales de l'Apadâna formés de têtes de taureaux portent tous près des tempes de l'animal une douille rectangulaire qui servait à fixer des cornes en métal.

M. Héron de Villefosse mentionne encore plusieurs exemples.

Fouilles en Mysie. — M. Collignon communique les résultats de la dernière campagne de fouilles poursuivie en octobre 1901, par M. Paul Gaudin dans la métropole de Yortan en Mysie.

Ces recherches ont permis de délimiter le champ de la nécropole et d'étudier la nature et la disposition des sépultures. Il résulte des observations de M. Gaudin que les morts étaient inhumés dans de grandes jarres en terre cuite, contenant un mobilier funéraire qui consistait principalement en vases. L'étude de ces ustensiles, les comparaisons qu'elle suggère avec les céramiques primitives de la Troade et de Chypre permettent d'assigner à la nécropole de Yortan une date approximative qui ne paraît pas postérieure à 2.000 ans avant notre ère.

Communications diverses. — M. S. Reinach établit qu'une tête de femme, conservée dans la salle Clarac, du Louvre, appartient à une statue colossale découverte en 1865, à Baalbeck, en Syrie, par feu Joyau, architecte, restée ignorée à Beyrouth de 1885 à 1901 et recueillie récemment au musée de Constantinople par Numdi-Bey, sur la demande de M. Reinach.

M. Héron de Villefosse déclare avoir beaucoup connu l'architecte Joyau, qui lui raconta jadis que, dans l'impossibilité matérielle où il était d'enlever de Baalbeck la statue entière, il en avait cassé la tête et l'avait transportée en France.

M. Foucart commente et explique la signature d'un artiste grec récemment découverte à Rome.

Nouvelles de Crète

—

La seconde campagne de fouilles dirigée par M. Arthur Evans à Cnosse (1900-1901) a donné des résultats non moins extraordinaires que ceux de la campagne précédente (1). Une lettre de M. Evans à la *Société hellénique* de Londres nous permet d'entrer à ce sujet dans quelques détails (2).

Le palais de Cnosse est bien plus grand qu'on ne l'avait pensé tout d'abord et s'étend très loin du côté de l'ouest. Dix nouveaux magasins, quelques-uns remplis d'énormes jarres à provisions, sont venus s'ajouter aux huit que l'on connaissait déjà. Vers le nord, le petit portique découvert précédemment communique avec un quartier distinct, qui renferme un grand bain avec un escalier descendant; l'escalier est muni d'un parapet qui supportait les bases de colonnes en bois.

A l'est de la grande cour centrale, les fouilles ont commencé à dégager une vaste construction où se trouvaient, paraît-il, les principales pièces de réception et d'apparat. Au nord-est, il y a de petits magasins ; d'autres chambres voisines contenaient des presses à huile et à vin. Dans une salle, un sculpteur avait été surpris au moment de la destruction de l'édifice, témoin une belle amphore en pierre, d'une admirable exécution, placée à côté d'une autre amphore pareille, mais seulement dégrossie. Près de là était une autre chambre où l'arrangement intérieur des bancs de pierre suggère l'idée d'une école ou d'une « salle de classe ».

(1) Voir la *Chronique des Arts* de 1901, p. 181, 189, 201, 212, 221, 228, 235.

(2) *Journal of Hellenic Studies*, t. XXI, 2, p. 334 et suiv. Cette lettre a paru dans un excellent article, dû au directeur de l'école anglaise d'Athènes, M. Bosanquet, sur les fouilles poursuivies dans la Grèce continentale et les îles en 1900 et 1901. J'en ai fait l'usage le plus indiscret dans ce qui suit.

Vers le centre du quartier oriental du palais, on s'aperçut que les murs descendaient à une grande profondeur ; cette observation fut le point de départ d'une importante découverte. Une suite de trois escaliers en pierre conduit à un portique à colonnes dont les murs sont conservés sur une hauteur de vingt pieds environ. Un passage latéral conduit dans une seconde salle semblable qui s'ouvre sur une sorte de vestibule à onze portes, lequel donne, à son tour, dans un portique extérieur. L'escalier conduisant au premier portique est flanqué d'un parapet où l'on distingue les bases des colonnes de bois. Avec cette double rangée de colonnes, le portique doit avoir présenté un aspect analogue à celui des palais italiens de la Renaissance. Il y a des traces de l'amorce d'un quatrième escalier. Comme l'observe justement M. Evans, on n'a pas encore trouvé, même à Pompéi, d'escaliers superposés ; cela suffit à faire concevoir l'intérêt de sa découverte pour l'histoire de l'architecture dans l'antiquité.

Les trouvailles d'objets d'art ont été très nombreuses ; quelques-unes sont tout à fait surprenantes. Un couvercle de vase du type dit *alabastron*, portant gravés les noms et les titres du roi hycsos Khyan, dont les monuments sont très rares en Egypte même, vient attester à nouveau les rapports de la Crète avec l'Égypte vers le XV^e^ siècle av. J.-C. M. Evans reconnaît également une influence égyptienne dans un magnifique damier d'ivoire (partiellement plaqué d'or) et de cristal (plaqué d'or et d'émail bleu, le *kyanos* homérique). Il voit des *pions* de jeu dans de curieux poissons en os, sur lesquels sont gravés divers signes et des caractères, dont plusieurs ressemblent beaucoup à ceux de l'alphabet grec. Un fragment de fresque représente une main tenant un collier d'or auquel sont suspendues, en guise de pendeloques, des têtes de nègres, attestant les relations de la Crète avec la Libye et la Nubie, sans doute par l'entremise de l'Égypte. Du côté de la Babylonie, les traces de communications, directes ou indirectes, ne manquent pas non plus ; ainsi l'on a découvert un beau cylindre de lapis-lazuli, monté en or, portant des gravures mythologiques de style chaldéen.

Nos lecteurs n'ont pas oublié la découverte faite par M. Evans, dans le même palais de Cnosse, d'une bibliothèque de tablettes en argile couvertes de caractères inconnus. Aux deux mille et quelques spécimens recueillis en 1900 sont venus s'ajouter d'autres documents analogues ; une des nouvelles tablettes, plus grande que toutes les précédentes, ne comprend pas moins de 24 lignes. Avec les tablettes on a recueilli des empreintes de cachets, dont plusieurs représentent des scènes du culte. Sur l'une d'elles on voit une déesse, assise sur un rocher pyramidal entre des lions ; un fidèle s'approche d'elle et l'on aperçoit derrière lui un sanctuaire supporté par des colonnes. Une autre fois, c'est une suppliante qui apporte un vase à une déesse assise sous le disque solaire. On signale aussi une sorte de Minotaure assis sur un trône et d'autres « démons » du panthéon mycénien.

Parmi les fragments de peinture murale, il y a des variétés absolument nouvelles du costume mycénien : une dame avec une robe agrafée très haut, des prêtres vêtus de longues robes à bandes. Sur quelques très curieux fragments représentant des chasses au taureau, on distingue des femmes habillées comme les *toréadors* mâles, qui participent à ce périlleux amusement.

Plus intéressantes encore sont des parties de figures humaines en stuc peint et en relief. Le modelé des membres et des muscles témoigne d'un naturalisme extraordinaire dans sa minutie : les veines elles-mêmes sont indiquées ! On n'a pas encore rencontré de visage, mais M. Evans signale le revers d'une tête d'homme surmontée d'une couronne en relief ; cette couronne se compose d'une série de fleurs de lys penchées, avec, au milieu, une fleur de lys verticale. C'est évidemment l'imitation en relief d'un modèle métallique. Une couronne de fleurs de lys à Cnosse, mille cinq cents ans avant l'ère chrétienne !...

L'exploration de la vaste station de l'époque de la pierre polie sur laquelle a été établie le palais mycénien a donné aussi des résultats intéressants. On a exhumé nombre d' « idoles » en argile et en pierre, de types plus archaïques que ceux que l'on connaissait jusqu'à présent de l'Archipel et de la Grèce continentale. Il y avait encore de belles et grosses massues de pierre, où M. Evans croit voir une influence anatolienne. Suivant lui, la base de cette station néolithique remonte, pour le moins, à l'an 3000 avant Jésus-Christ.

A une journée de marche au sud-sud-ouest de Cnosse et à une heure environ de la mer s'élève l'acropole de Phaestos, ville mentionnée par Homère et dont on attribuait la fondation soit à un fils d'Hercule venu de Sicyone, soit à Minos lui-même. Des fouilles considérables ont été exécutées à Phaestos, de juin à octobre 1900 et de mars à juin 1901, par MM. Halbherr et Pernier, chargés de mission par le gouvernement italien. Sous les restes d'un infect village grec, les explorateurs ont rendu à la lumière un palais d'époque mycénienne, aussi considérable et, à certains égards, mieux conservé encore que celui de Cnosse.

La surface explorée est limitée au nord et à l'est par des précipices, au sud par une pente douce sur laquelle serpentait le chemin d'approche. A l'ouest, le palais se terminait par une terrasse extérieure ; au delà, était une cour munie de rangées de bancs en pierre, qui doit avoir été un lieu d'assemblée et peut-être de sacrifices publics. Le palais est un rectangle orienté vers les quatre points cardinaux. L'entrée principale, au sud, donne dans une cour à colonnades ; à gauche s'étend un dédale de petites chambres, comprenant un petit bassin et une salle avec bancs de pierre.

Vis-à-vis, de l'autre côté de la cour, est l'entrée du quartier nord-est du palais, encore imparfaitement exploré. Jusqu'à présent, la partie la plus importante est le quartier nord-ouest, construit sur deux terrasses élevées et comprenant les appartements d'apparat. Pour y arriver par l'entrée principale, il faut sortir de la grande cour et suivre un corridor long de cent pieds, large de vingt, qui conduit à la terrasse occidentale. Tournant alors à droite, on monte un escalier de vingt marches, large de quarante-cinq pieds, et l'on traverse un vestibule donnant dans un beau portique qui est divisé par une rangée de trois colonnes. Bien que le chemin ainsi décrit soit peu direct,

le quartier central du palais communique facilement avec tous les autres. Un escalier latéral descend vers une spacieuse antichambre, qui s'ouvre directement dans la cour principale ; un autre escalier conduit aux chambres du nord-est, qui étaient peut-être réservées aux femmes ; un troisième s'élève vers d'autres chambres construites sur une terrasse située au nord. De la terrasse occidentale part un magnifique escalier de vingt-neuf marches, qui monte jusqu'au sommet de la seconde terrasse.

Comme au palais de Cnosse, il y a une double rangée de magasins séparés par des piliers massifs ; on y accède par un corridor qui part de l'antichambre mentionnée plus haut. Au centre des magasins est un pilier carré, analogue aux piliers portant des haches doubles à Cnosse. La maçonnerie en pierre calcaire et les murs sont revêtus de gypse. Les blocs de calcaire portent de nombreux signes ou symboles, tels que la hache double, l'étoile, le trident ; mais les seuls documents écrits recueillis jusqu'à présent sont deux tablettes en terre cuite et une jarre portant des caractères incisés. Les fragments de peintures murales sont peu nombreux.

Un des objets les plus importants qu'on ait découvert à Phaestos est un morceau oblong de coquille où est gravée une procession de quatre figures vêtues de longues robes, avec des corps humains surmontés de têtes d'animaux et d'oiseaux. Déjà le palais de Tirynthe, exploré par Schliemann, avait livré une fresque représentant des hommes à tête d'âne ; depuis, des figures analogues ont été signalées sur des intailles crétoises. Ceux qui s'obstinent à nier le totémisme primitif en Grèce seront peut-être bien embarassés pour rendre compte de ces types mythologiques.

Bien d'autres explorations ont été conduites en Crète au cours de l'année 1900-1901. M. Halbherr a découvert une inscription relatant des guérisons miraculeuses au sanctuaire d'Esculape à Lebena. M. Hogarth et M. Bosanquet ont fouillé dans la région orientale de l'île, pays des Éteocrétois, avec ce résultat singulier qu'ils y ont trouvé peu de monuments remontant à une très haute antiquité. A Praesos, ville principale des Éteocrétois, on avait découvert, il y a plusieurs années, une courte inscription en caractères grecs, mais dans une langue inintelligible ; M. Bosanquet a eu la bonne fortune d'en exhumer une autre plus longue dans la même langue, qui est sans doute celle des tablettes recueillies à Cnosse. Il y a aussi trouvé quelques fragments de statues archaïques en marbre et une quantité de figurines en terre cuite datant du VI[e] au IV[e] siècle av. J.-C. M. Marshall a acquis pour le musée de Candie un sarcophage en terre cuite orné de peintures, dont l'une représente une hache double placée debout sur une colonne ; c'est là un document précieux à l'appui des recherches récentes de M. Evans sur le culte de la hache et du pilier en Crète, antérieur à celui des divinités personnifiées.

Deux jeunes Américaines, miss Boyd et miss Wheeler, ont exploré en mai-juin 1901 une ville mycénienne au lieu dit Gournià ; elles ont mis au jour deux rues bien pavées, nombre de petites maisons, des terres cuites archaïques et les restes d'un sanctuaire très intéressant, qui semble avoir été abandonné subitement. On y a recueilli une collection d'outils en bronze de tout genre, depuis la hache et la scie jusqu'à l'aiguille.

L'Allemagne n'a pas contribué, que je sache, aux recherches récentes dont la Crète a été l'objet. Les fouilles de l'École française n'ont pas été reprises ; mais un ancien membre de l'École, M. Ardaillon, a organisé une mission topographique pour lever, à très grande échelle, une carte de l'île, travail dont la nécessité se fait singulièrement sentir.

On voit que la Crète tient ses promesses, et au delà. Elle sera, d'ici quinze ou vingt ans encore, le champ privilégié des recherches archéologiques. C'est, d'ailleurs, une île magnifique, jouissant d'un climat enchanteur et très sain. Il n'y manque que des routes et des auberges. Cependant, comme nous l'avons dit, deux jeunes filles américaines ont pris une part active aux dernières explorations. C'est sans doute que l'on peut, en Crète, se passer d'auberges, ou que l'enthousiasme archéologique y supplée.

SALOMON REINACH.

CHRONIQUE MUSICALE

Les Concerts

Peu de nouveautés aux derniers concerts Lamoureux ; en revanche, des exécutions toujours remarquables du répertoire classique, au premier rang duquel il faut placer les symphonies de Beethoven. M. Chevillard, poursuivant la série des exécutions chronologiques de ces neuf chefs-d'œuvre, a joué la seconde, la troisième et la quatrième avec une égale entente de leur caractère respectif, du style qui leur convient et des mouvements exacts. En fait de premières auditions nous avons eu celles d'une poésie de V. Hugo, *Stella*, mise en musique par M. H. Lutz et chantée par M[me] M. Polack. Le public a bien accueilli cette œuvre d'un beau sentiment lyrique et a rendu justice au talent de son interprète. A un autre concert, M. Emile Sauer a joué en virtuose accompli un concerto de sa composition, avec le succès que remportent d'ordinaire les virtuoses accomplis. C'est à peu près tout, et quand j'aurai cité pour mémoire une reprise de l'amusante et fantaisiste *Scheherazade*, de Rimsky-Korsakoff, j'aurai dressé un bilan assez complet des trois dernières séances.

La moisson d'inédit n'est guère plus abondante chez M. Colonne. A moins qu'on ne veuille considérer comme une révélation la symphonie de Hérold, qui n'était point inédite, mais simplement ignorée et le méritait bien. Ces exécutions de symphonies françaises, antérieures à Berlioz, auront décidément mis en lumière d'une façon inattendue le génie de l'auteur de la *Fantastique*. Voilà donc comme on comprenait en France l'art symphonique au début du XIX[e] siècle, après Haydn et Mozart, et quand, déjà, Beethoven avait écrit l'*Héroïque*. A peine comme un bon devoir de classe ! On peut, d'ailleurs, faire valoir en faveur d'Hérold l'argument suivant lequel les dons d'« homme de théâtre » excluent le genre de facultés exigé par la musique pure. C'est un axiome encore en faveur aujourd'hui. En tout cas, l'exécution de ce médiocre ouvrage aura bien

démontré que, si Hérold fut homme de théâtre, il ne fut point symphoniste.

Pas plus, d'ailleurs, qu'un autre compositeur dramatique, plus illustre encore et à plus juste titre : C.-M. de Weber. On sait les étonnantes critiques que l'auteur du *Freischütz*, très jeune encore, se permit à propos des symphonies de Beethoven. Sa malencontreuse symphonie aide à les faire comprendre : elle atteste que le musicien capable de rassembler un tel amas de pauvreté devait demeurer absolument étranger à l'art beethovenien. Nous devons à M. Colonne l'éclaircissement définitif de ce petit fait d'histoire musicale.

Nous lui devons aussi une très remarquable exécution de la *Symphonie fantastique* de Berlioz, qui demeure un des plus beaux appoints de l'art français dans cette étude de la symphonie en Europe. M. Colonne possède l'œuvre comme personne; il excelle à en faire valoir toute la puissante étrangeté, tout le coloris exubérant, toute la fougue, toute la mélancolie, toute la brûlante passion. Que de choses géniales, d'ailleurs, dans cet ouvrage d'un jeune musicien de vingt-sept ans, écrit en 1830! Que de richesse d'invention, de fantaisie et de rythme! Que de trouvailles d'instrumentation qui parurent, à l'origine, d'une déconcertante nouveauté, qu'on imita cent fois depuis, et qui, malgré le temps lointain où elles furent neuves, n'ont point vieilli! Et quel abîme entre cette symphonie et celles de Hérold, de Méhul et de Gossec! L'ordre dans lequel elle se range, parmi les ouvrages français similaires, démontre péremptoirement l'importance de sa date. C'est de la *Symphonie fantastique* que part tout le mouvement musical contemporain en notre pays.

En fait de nouveautés, M. Colonne a exécuté une *Fantaisie* pour piano de M. Aubert, un jeune compositeur qui possède presque tout son métier. Il ne m'a pas paru, néanmoins, que cet ouvrage, adroitement écrit et instrumenté sans maladresse, fût de ceux qui, du premier coup, imposent une personnalité. Mais M. Aubert a tout le temps voulu pour développer la sienne et nous pouvons lui faire crédit de quelques années.

M. Théodore Dubois, qui semble avoir renoncé au théâtre pour ne plus écrire que de la musique symphonique et de la musique de chambre, a confié à M. Colonne l'exécution de son dernier ouvrage : *Adonis*. C'est un poème symphonique en trois parties où se fait reconnaître une main experte en l'art des combinaisons harmoniques, mais auquel on peut reprocher une certaine uniformité de couleur et de sentiment, quoique la troisième partie, qui décrit le printemps, ou le réveil d'Adonis, soit destinée à trancher sur les deux autres. Malgré l'habileté de la facture, ce manque de contraste diminue l'effet de cette importante composition, dont la partie la mieux venue est à coup sûr la première, qui dépeint la douleur de Vénus.

P. D.

REVUE DES REVUES

∧ **La Revue** (15 novembre). — Étude de M. L. de Saint-André sur le sculpteur danois Sinding (avec 6 reprod. d'œuvres).

— **Nouvelle Revue** (1er novembre). — De M. Raymond Bouyer, une étude importante sur la partition des *Barbares*, de M. Saint-Saëns.

(15 novembre). — Article de M. Camille Mauclair sur le statuaire « très français » Denys Puech.

= **La Revue illustrée** (15 novembre). — Article de M. Maurice Guillemot sur le sculpteur animalier Gardet (portr. et 11 reprod. d'œuvres).

× **Mercure de France** (novembre). — Sous ce titre : *Le Giron d'Antoine Watteau*, M. Virgile Josz nous décrit le milieu où fut élevé Watteau : sa ville natale Valenciennes, sa famille, et l'atelier de son premier maître Gérin, avant son départ pour Paris.

| **La Flandre libérale** (18 novembre). — Notre collaborateur M. L. Maeterlinck décrit un beau diptyque, récemment acquis par le musée de Gand, représentant *La Descente de croix* et *La Résurrection*, œuvre due soit à un peintre allemand influencé par les Flamands, soit à un peintre flamand qui séjourna longtemps en Allemagne et qui, peut-être, comme le ferait supposer le mode de peinture, l'exécuta dans l'Italie septentrionale, où il vient d'être retrouvé.

\+ **Emporium** (septembre). — *L'Art et la Vie des artistes vénitiens de la Renaissance*, par Pompeo Molmenti (27 reprod. d'œuvres d'art : monuments, sculptures, peintures).

\+ Étude de M. E. Cosomati sur le peintre allemand W. Trübner (9 reprod.).

(Octobre). — Étude de M. V. Pica sur le peintre italien E. Dalbono, auteur de nombreux tableaux de genre empruntés à la vie populaire (portr. et 17 reprod.).

\+ *L'Architecture à Crémone pendant la Renaissance*, par M. Fr. Malaguzzi-Valeri (15 grav.).

R **Art Journal** (août). — Sous ce titre : *Une cité du Moyen âge*, M. James Douglas décrit la petite ville de Rothenburg, en Bavière, qui, moins riche en monuments de premier ordre que Nuremberg, a pu, mieux que cette dernière cité, se défendre contre les transformations modernes et présente au voyageur un tout plus homogène et plus complet. L'auteur a illustré lui-même son étude de nombreux croquis qui justifient son enthousiasme pour la vieille cité bavaroise.

R M. William Sharp consacre une intéressante étude à la jolie ville de Taormina, à qui les magnifiques ruines de son théâtre, non moins que la douceur exceptionnelle de son climat, valent chaque année un nombre croissant de visiteurs.

R A citer encore un article sur *L'Art décoratif à Glasgow*, par M. Lewis F. Day; une étude sur l'aquarelliste Francis James; etc.

(Septembre.) — Continuant son remarquable inventaire historique et critique de la collection Wallace. M. Claude Phillips étudie dans ce numéro les œuvres de l'école française. Il insiste

principalement sur un magnifique portrait de Fénelon, par Philippe de Champaigne, sur deux paysages de Claude Lorrain et sur quatre Watteau : *Arlequin et Colombine*, *Amusements champêtres*, *Le Rendez-vous de chasse*, *Gilles et sa famille*, qui permettent de juger, mieux que dans aucune autre collection du Royaume-Uni, du génie du grand peintre français.

A citer encore dans ce numéro : *Une Excursion à Fez, capitale du Maroc*, texte et dessins de Geo Montbard; un article, signé Lusk, sur le peintre Samuel G. Hobson, et la fin de l'étude de M. Lewis F. Day sur *L'Art décoratif et industriel à l'exposition de Glasgow*.

O **Magazine of Art** (Août). — Article de M. Marion Hepworth Dixon sur le peintre animalier Walter Hunt.

O Monographie de la Royal Cambrian Academy à Conwag, par Ernest W. Hoslehust. Ce magnifique spécimen du style Tudor, bâti par sir John Hobbie, au cours du XVI^e^ siècle, appartient maintenant à l'Académie Cambrienne, et ses vastes salles où habita souvent la reine Élisabeth, abritent aujourd'hui les expositions de beaux-arts de la région.

O Étude sur le sculpteur danois Stephan Sending, par W. R. Prior.

O A signaler encore : un compte rendu de l'Exposition de Beaux-Arts de Glasgow ; une nomenclature des plus récentes acquisitions de la *National Art Library*, du British Museum, et, parmi les illustrations, une belle photogravure d'après le portrait de la reine Alexandra par Benjamin Constant.

(Septembre.) — Article de M. A. G. Temple sur l'exposition, récemment ouverte au Guidhall de l'art espagnol. Une des salles de cette exposition, entièrement consacrée à Velazquez, renferme la plupart des œuvres de ce maître contenues dans les collections anglaises ; une autre, avec plusieurs beaux spécimens de Murillo, montre d'intéressants tableaux d'artistes moins connus de la même époque, tels que : Herrera, del Mazo, Pantoza, Claude et Alphonse Coello, etc. Enfin, une dernière salle est consacrée aux peintres espagnols modernes et contemporains, depuis Goya jusqu'à Fransisco Pradilla en passant par Fortuny. Le premier y est représenté, entre autres œuvres, par un portrait du docteur Peral (1), un jacobin à face sinistre qui, suivant l'impression de M. Claude Phillips, donne l'impression d'un homme « qui a vu sans émotion les fusillades de Lyon et les noyades de Nantes. »

O A signaler dans le même numéro : une étude de M. B. Kendell sur *L'Œuvre de Raphaël Collin* ; une notice sur *Les Portraits de Shelley*, à la National Gallery, par le D^r^ Richard Garnett ; la fin du compte rendu de la dernière exposition de la Royal Academy, par M. H. Spielmann, et une revue des récentes acquisitions des principaux musées anglais.

(1) V. reprod. dans la *Gazette des Beaux-Arts* de septembre 1901.

BIBLIOGRAPHIE

Sommaire de la **Gazette des Beaux-Arts** du 1^er^ décembre 1901. — L'Art funéraire de la Bourgogne au Moyen âge (1^er^ article), par M. A. Kleinclausz; — Les Dessins de M. Fantin-Latour, par M. Germain Hediard; — Le Palais de Versailles et ses historiens (2^e^ et dernier article), par M. Maurice Tourneux; — Adélaïde Labille-Guiard (1749-1803) (2^e^ article), par M. le baron Roger Portalis; — Les Beaux-Arts à l'Exposition de Glasgow, par M. Pascal Forthuny; — Bibliographie : Michel Colombe et la sculpture française de son temps (P. Vitry), par M. X. Maurice; — Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les Beaux-Arts et la curiosité pendant le 2^e^ semestre de l'année 1901, par M. Auguste Maguillier.

Cinq gravures hors texte : *Portrait*, par M. Ernest Hébert (Salon de la Société des Artistes français), gravure à l'eau-forte, par M. Waltner; — *Ariane*, lithographie originale de M. Fantin-Latour; — *Nymphe*, dessin par Fantin-Latour : héliogravure Chauvet; — *La Vierge d'Olivet*, marbre (musée du Louvre) : héliogravure Chauvet; — *La Madeleine*, statue en pierre, fragment d'un « Sépulcre » (église de l'abbaye de Solesmes) : photogravure.

Nombreuses gravures dans le texte.

NÉCROLOGIE

La semaine dernière est mort, à Paris, M. **Paul-Émile Sautai**. Il était né à Amiens en 1812. Élève de MM. Jules Lefebre et Robert Fleury, il obtint une médaille en 1870, une médaille de 2^e^ classe en 1875 et de 3^e^ classe à l'Exposition Universelle de 1878, une médaille d'or aux Expositions Universelles de 1889 et de 1900. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1885. Il exposa pour la première fois en 1868. Il se consacra spécialement à la peinture des intérieurs de couvents et d'églises. On relève parmi ses œuvres principales : *Le Dante exilé*, qui est au musée de Rouen; *Fra Angelico da Fiesole* peignant au couvent de Saint-Marc (musée d'Amiens); *Saint Bonaventure* (musée d'Amiens); *La veille d'une exécution capitale à Rome*, qui est au musée du Luxembourg, ainsi qu'un *Intérieur de l'église de Lavardin*. Au Salon de cette année, il avait envoyé un *Saint François d'Assise*.

Le 14 octobre dernier est décédé, à Paris, un vieux peintre complètement retiré du mouvement artistique, mais qui avait obtenu autrefois de réels succès : **Alexandre Legrand**. Il était né à Paris le 15 mai 1822.

Élève de Léon Cogniet, il avait commencé d'exposer au Salon de 1844. Il peignit surtout des portraits et des sujets religieux, qu'il traita avec beaucoup d'élégance, de distinction et de senti-

ment : une *Annonciation*; un *Jésus au Jardin des Oliviers*; etc., et aussi divers sujets de genre.

—

Le compositeur **Joseph Rheinberger** vient de mourir à Munich. Il était né en 1839 à Vaduz, capitale de la petite principauté de Liechtenstein. Élève du Conservatoire de Munich, il appartenait au corps enseignant de cette école depuis 1859. Il avait aussi dirigé le chœur de la chapelle royale, pour laquelle il a composé des œuvres très distinguées. Parmi ses œuvres, il faut citer un poème symphonique, *Wallenstein*, plusieurs opéras, un *concerto* de piano, surtout des quatuors à cordes. Il était d'école et d'inspiration classiques.

MOUVEMENT DES ARTS

—

Tableaux modernes

Vente faite à l'Hôtel Drouot, salle 6, le 21 novembre, par Me Tual et M. Bernheim jeune.

Boudin (Eug.). 5. Les Barques de pêche : 2.200. — 6. Coin de port : 1.400.

10. Cézanne. Cour de ferme : 1.020.

13. Corot. Les Bouleaux : 3.700. — 14. Corot. Vue de Naples : 1.200.

15. Daumier. Au théâtre : 1.000.

Fantin-Latour. 26. Les Roses : 1.150. — 27. Roses dans un verre : 1.420. — 28. Dans la clairière : 1.950.

29. Gauguin. Ceylan : 500.

32. Boigneville. Les Carnaux : 1.000.

35. Helleu. Les Régates : 580.

38. Ingres. Portrait de Madame de Staël : 12.000.

Lebourg. 39. Paysage : 1.000. — 41. Bords de la Seine aux environs de Rouen : 1.620. — 45. Au Bas-Meudon : 1.255. — 46. A Andrésy : 1.120. — 47. La Seine au Bois de Boulogne : 1.180.

52. Monet (Claude). Dans les coquelicots : 6.900. — 53. Monet. La Maison sur le mail : 4.500.

Sisley (Alfred). Une cour à Chaville l'hiver, effet de neige : 4.900. — 59. Bords de Seine, givre : 5.805. — 60. Étude pour le pont de Moret : 2.000. — 61. La Meule de paille, octobre : 5.100. — 62. Les Échalas : 5.200.

63. Toulouse-Lautrec. Danseuses : 1.200. — 68. Ziem (Félix). Rives de lagune : 5.400.

Aquarelles, pastels, dessins. — 74. Daumier. Avocats : 1.920. — 77. Helleu. Repos : 125. — 78. Jongkind. Morlaix, aqua. : 420. — 79. Jongking. Le Village ; 500. — 81. Lewis-Brown. En vedette : 910.

82. Meissonier. L'Armurier, dessin à la sanguine : 500.

Total : 93.000 francs.

CONCERT DU DIMANCHE 1er DÉCEMBRE

Sixième Concert Colonne (2 h. 1/4). — Symphonie en *ré* mineur (César Franck); — Le Rêve d'Elsa, de *Lohengrin* (Wagner); — Ouverture des *Barbares* (C. Saint-Saëns); — Air de la *Damnation de Faust* (Berlioz); — Prélude de l'*Ouragan* (A. Bruneau).

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de tableaux de M. **Alexandre Nozal** et des *Vues de Paris* de M. **Abel Truchet**, galerie des Artistes modernes, 29, rue Caumartin, jusqu'au 7 décembre.

Exposition de tableaux de M. **Maxime Noiré**, hôtel d'Orléans, 17, rue de Richelieu.

2e Exposition de l'**Association mutuelle des femmes artistes de Paris**, salon de la *Plume*, 31, rue Bonaparte, jusqu'au 10 décembre.

Exposition de la série d'estampes en couleurs « *La Féerie des heures* », de M. **Henri Rivière**, salle des dépêches du Théâtre Antoine, 14, boulevard de Strasbourg.

2e Exposition du **Collège d'esthétique moderne**, 17, rue de La Rochefoucauld.

Exposition des **objets envoyés au concours de jouets** organisée par le préfet de police, dans le grand hall du Tribunal de Commerce, boulevard du Palais, jusqu'au 8 décembre (l'après-midi, de 2 h. à 4 h.).

Province

Angers : Exposition de la Société des Amis des Arts, du 30 novembre à février 1902.

OBJETS D'ART & D'AMEUBLEMENT

Faïences italiennes
Plat en Vieux Rouen à fond ocre
Porcelaines de la Chine et du Japon
Porcelaines de Saxe
Objets de Vitrine, Éventails
Châsse en ancien émail champlevé de Limoges
Pendules, Bronzes, Meubles
des XVIIe et XVIIIe siècles
Tapisseries, Tapis, Tableaux anciens et modernes
Aquarelles, Gouaches, Dessins
Estampes des Ecoles anglaise et française
du XVIIIe siècle
Appartenant à Mme B...
Porcelaines de Saxe et autres
Buire en terre de Lorraine, par Sigisbert
Appartenant à divers

VENTE

HOTEL DROUOT, Salles 9 et 10

Les lundi 9, mardi 10 et mercredi 11 décembre 1901
à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR

M. P. CHEVALLIER, 10, rue Grange-Batelière

EXPERTS

Pour les Objets d'art : **MM. MANNHEIM**, 7, rue St-Georges | Tableaux, Dessins, Est.: **M. L. DUMONT**, 27, rue Laffitte

Exposition publique

Le dimanche 8 décembre 1901, de 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2

L'Administrateur-Gérant : J. ROUAM.

Paris. — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — Simart, imp.

LA CRÈTE AVANT L'HISTOIRE

I

Bien que la Crète ait été souvent décrite, depuis le Florentin Bondelmonte (1422), et que de nombreuses antiquités de cette provenance aient été transportées en Europe, notamment à Venise, dès le XVII[e] siècle (1), on peut dire que l'exploration archéologique de la grande île ne commence que vers 1835, avec les voyages de l'Anglais Pashley (publiés en 1837). Mais ni Pashley ni ses successeurs, tels que Spratt, Perrot, Wescher, Thenon, Lenormant, ne concentrèrent leur attention sur les antiquités remontant aux époques les plus anciennes ; la riche épigraphie de la Crète, à l'époque classique, occupa d'abord presque exclusivement les archéologues. Le premier qui ait signalé en Crète des monuments de l'âge mycénien est notre compatriote M. B. Haussoullier (1880) (2) ; encore ne s'agissait-il que de quelques vases découverts à Cnosse, au cours de fouilles pratiquées, en 1878, par Minos Kalokaerinos, sur l'emplacement que M. A. Evans devait rendre célèbre. Kalokaerinos avait déblayé, sur une colline, des restes de murs, appartenant à un édifice très ancien. Les fouilles furent arrêtées par ordre de Photiadès pacha, alors gouverneur, qui aimait beaucoup les antiquités, au point d'en acheter et d'en vendre, mais entendait s'en réserver le monopole. Au printemps de 1880, Photiadès dit à M. W. J. Stillman, diplomate et journaliste américain, alors de passage en Crète, qu'un permis de fouilles serait volontiers accordé au gouvernement des Etats-Unis. En conséquence, le cabinet de Washington demanda l'autorisation d'explorer Cnosse et Gortyne, et M. Stillman fut envoyé à Candie en janvier 1881 pour préparer la campagne. Dans l'intervalle, Photiadès avait changé d'avis; Stillman, qui s'était mêlé de l'insurrection crétoise de 1866 à 1868, était suspect aux Turcs; on l'econduisit poliment et il dut quitter l'île au mois de mars 1881.

Son voyage, toutefois, n'avait pas été stérile. Il s'était rendu à Cnosse, y avait visité le coin de l'édifice déblayé par Kalokaerinos et n'avait pas hésité à y reconnaître les restes du fameux Labyrinthe de la Fable. Bien plus, il signala, sur les murs, des signes gravés d'un caractère particulier (reproduits à la p. 48 de son rapport) (3), qui lui suggérèrent l'idée d'un système graphique encore inconnu. « Les caractères inscrits, déclara-t-il, soit qu'on les prenne pour des hiéroglyphes, soit qu'on y voie des indications pour les constructeurs ou des signes pour guider à travers les couloirs du labyrinthe, appartiennent évidemment à une période antérieure à l'emploi des lettres grecques ou de tout système complet de numération. L'importance de cette découverte, si le caractère que je lui attribue est confirmé par les fouilles, n'a pas besoin d'être soulignée. » Ainsi, c'est à M. Stillman que l'on doit la double révélation de l'écriture syllabique crétoise et de l'édifice mycénien qui devait être déblayé vingt ans plus tard.

Les Américains écartés, Schliemann se présenta Pendant des années, l'heureux explorateur de Troie, de Mycènes et de Tirynthe essaya d'obtenir la permission de pratiquer des fouilles dans l'île. En 1886, en compagnie de M. Dörpfeld, il se rendit à Cnosse et fut frappé, à son tour, du caractère archaïque des murs déblayés par Kalokaerinos. Mais l'avidité des habitants, d'une part, la mauvaise volonté du gouvernement turc de l'autre, enfin et surtout l'état politique troublé de l'île empêchèrent Schliemann de donner suite à ses projets (1). Il m'a fait part lui-même, en 1889, des regrets que cette impossibilité d'agir lui avait laissés.

Ce fut alors le tour de savants italiens, MM. F. Halberr et P. Orsi, qui, sans pratiquer de véritables fouilles, enrichirent l'épigraphie crétoise de plusieurs textes d'une importance capitale et firent connaître des objets archaïques très intéressants, en particulier des boucliers en bronze découverts dans une caverne de l'Ida et des ossuaires en argile décorés d'ornements mycéniens. Un savant allemand, M. Fabricius, s'associa à une partie de leurs travaux, sur lesquels nous allons donner quelques détails.

II

En 1884, sur la rive gauche du Lethaeos, qui traverse les ruines de Gortyne, M. Halbherr découvrit les assises d'un mur circulaire entièrement couvert d'inscriptions. Deux fragments de ces inscriptions, dont l'ensemble forme tout un recueil de lois civiles et criminelles, avaient été signalés en 1857 et en 1879 par MM. Thenon et Haussoullier, membres de l'École française d'Athènes. Le Code de Gortyne, publié par MM. Comparetti, Bücheler et beaucoup d'autres, l'a été en dernier lieu, avec une traduction française et des commentaires, par MM. Dareste, Haussoullier et Th. Reinach (2). C'est le texte juridique le plus important que nous possédions de l'antiquité grecque (vers 460 av. J.-C.). Un autre mur de Gortyne livra des fragments d'un second Code qui semble appartenir à une époque un peu postérieure.

M. Halbherr copia, dans une autre ville crétoise, Praesos, une inscription d'un non moindre intérêt, bien qu'elle soit restée inexpliquée (3). C'est un fragment de cinq lignes, gravé en caractères grecs des environs de l'an 500 avant J.-C., mais dans une langue qui n'est évidemment pas hellénique. Or, l'auteur de l'*Odyssée* signale précisément en Crète des populations de souches diverses et parlant des langues différentes : Achéens, Doriens, Cydoniens, Pélasges, Étéocrétois. Ces derniers étaient, suivant toute apparence, les aborigènes de l'île et appartenaient au fonds de popu-

(1) *Cf. Museo italiano*, t. I, p. 141.
(2) *Revue archéol.*, 1880, II, p. 359.
(3) *Archaeological Institute of America*, 2[nd] annual report (1881).

(1) Voir *Revue archéol.*, 1887, I, p. 75.
(2) *Recueil des inscriptions juridiques grecques*, t. I (1891), p. 354 et suiv.
(3) Publiée par M. Comparetti en 1888 (*Museo Italiano*, t. II, p. 673).

lation primitive, antérieure à l'arrivée des Grecs, qu'Hérodote qualifie de *barbare*. Or, nous savons précisément par Strabon que Praesos, où fut découverte l'inscription en langage inconnu, était le centre géographique des Ètéocrétois. La découverte de M. Halbherr soulevait donc un coin du voile qui, partout ailleurs, nous dissimule les civilisations et les langues préhistoriques sur lesquelles l'hellénisme est venu se greffer et dont il a probablement hérité plus qu'on ne le croit.

Ce n'est pas le lieu d'insister ici sur les centaines de textes instructifs que M. Halbherr a ensuite recueillis au cours de ses voyages ; mais il faut dire quelques mots des curieuses œuvres d'art qui, découvertes depuis 1884 par Giorgio Pasparaki et le Syllogue grec de Candie, dans une grotte de l'Ida, furent décrites et publiées, en 1888, par les soins de MM. Halbherr et Orsi (1). Ce sont, d'une part, des figurines en bronze d'une extrême grossièreté, appartenant aux débuts même de l'art grec (vers 800 av. J.-C.) ; de l'autre, des patères et des boucliers votifs en bronze battu, couverts de figures et d'ornements qu'on s'accorda d'abord à considérer comme phéniciens, à cause du mélange de motifs assyriens et égyptiens qui les caractérise. Toutefois, en 1893, le célèbre archéologue Brunn contesta le caractère phénicien des boucliers de l'Ida (2) ; c'étaient bien des œuvres inspirées des monuments orientaux et égyptiens, mais qui, dans la conception comme dans l'exécution, reflétaient un tempérament artistique original. Cette thèse fut reprise et développée en 1889 par M. L. Milani (3), qui essaya de retrouver, dans les représentations mêmes des boucliers, des épisodes de la plus ancienne mythologie hellénique, en particulier de la légende de Zeus, dont la grotte de l'Ida avait été, suivant la tradition, le berceau. Suivant M. Milani, dont je partage le sentiment sur ce point, les boucliers de l'Ida sont antérieurs à l'an 800, alors qu'on les avait placés d'abord vers la fin du VIII^e^ ou au début du VII^e^ siècle avant J.-C. (4).

En 1890, M. Orsi fit connaître quelques tombes à couloir, de type mycénien, qui avaient été découvertes vers 1878 en Crète ; il publia aussi un *vase à étrier*, provenant de l'une d'elles, et des cuves funéraires en argile, affectant la forme de baignoires, dont la décoration est nettement mycénienne (5). D'autres cuves analogues furent signalées en 1892 par un membre de l'École française d'Athènes, M. Joubin, qui visita la Crète en 1891 et en 1892, dans le dessein de préparer l'exploration des ruines de Cnosse (6). L'insurrection de Crète fit échouer ces projets ; mais, dès 1894 — comme le prouve le t. VI de l'*Histoire de l'art* de MM. Perrot et Chipiez, publié à cette date — les yeux de tous les archéologues étaient tournés vers la grande île, d'où l'on attendait des révélations décisives sur la civilisation et l'industrie dites mycéniennes. Toutefois, nos connaissances positives se réduisaient encore à peu de chose et M. Orsi, parlant de la Crète, pouvait écrire en 1890 : *Un isola la quale, per quanto rinomata dalla fama antica, oggi è terra incognita per gli archeologi, mentre agli epigrafisti ha fornito prede ricercate.*

III

L'idée que le centre de la civilisation mycénienne doit être cherché en Crète est de celles dont il est difficile de dire quel savant l'a tout d'abord exprimée ; mais il me semble que l'honneur de l'avoir développée pour la première fois et appuyée d'arguments solides doit être attribué à M. Milchhoefer. Cet archéologue publia, en 1883, un important ouvrage sur les origines de l'art en Grèce (1), où il revendiqua le caractère original de l'art mycénien (à l'encontre de ceux qui le croyaient phénicien) et soutint qu'il avait surtout fleuri en Crète. L'auteur insistait sur une classe particulière de pierres gravées (dites depuis *gemmes insulaires*), qui se sont rencontrées à Mycènes et dans la Grèce continentale, mais principalement en Crète et dans les îles voisines. Il signalait aussi, avec une singulière clairvoyance, le mélange d'influences dont témoigne l'art mycénien et opinait qu'un pareil mélange n'avait pu s'opérer que dans une île dont la richesse et la haute civilisation étaient célèbres dès l'époque héroïque. Il rappelait le mot de Hoeck, l'historien exact et consciencieux de la Crète ancienne (1823-1829) : « La période la plus brillante de cette île finit au moment même où le reste de la Grèce commença à fleurir. » Voici quelques extraits de la longue analyse que je publiai, en 1883, du livre si suggestif de M. Milchhoefer.

« La puissance de la Crète est représentée, dans l'histoire mythique, par le nom de Minos. Sa situation en faisait le centre de l'Archipel ; ses rapports avec la Phrygie sont attestés par le nom de l'Ida, commun aux deux pays, le culte de Rhéa, les légendes des Dactyles, des Curètes et des Corybantes... De même que le nom de Minos représente, à l'époque la plus ancienne, l'importance politique de la Crète, celui de Dédale symbolise son rôle dans l'histoire de l'art. Le nom même de Dédale (Δαιδάλεος) prouve que l'activité de son école n'a pas eu pour objet la sculpture proprement dite, mais bien la ciselure, la gravure, l'incrustation, le repoussé et la damasquinure. Le bouclier homérique et les poignards découverts à Mycènes sont des spécimens de l'art des Dédalides... Les poignards de Mycènes sont travaillés dans le même style que les intailles de même provenance et celles de l'Archipel... La Crète apparaît (à l'époque de l'*Odyssée*) comme le centre commercial et intellectuel du monde grec, le centre aussi des légendes et des idées religieuses dont l'art primitif de la Grèce est l'expression. L'influence de la Crète

(1) *Museo Italiano*, t. II, p. 689 et suiv., avec un atlas in-fol. Cf. *Gazette des Beaux-Arts*, 1889, I, p. 59.

(2) Brunn, *Griechische Kunstgeschichte*, t. I, p. 93. Un doute avait déjà été exprimé, en 1888, par M. Frothingham (*Americ. Journ.*, 1888, p. 491.)

(3) *Studi e Materiali*. Florence, 1899, p. 1 et suiv.

(4) C'est encore l'opinion de M. Perrot, *Hist. de l'art*, t. VI, p. 452.

(5) *Monumenti dei Lincei*, t. I, p. 201 et suiv.

(6) *Bulletin de correspondance hellénique*, 1892, p. 275 ; cf. *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1891, p. 278 ; 1892, p. 428. — M. Mariani découvrit, en 1894, d'autres vases de style mycénien près de Tylisos. (*Rendiconti dei Lincei*, **18 mars 1894.**)

(1) A. Milchhoefer, *Die Anfaenge der Kunst in Griechenland*, Leipzig, 1883 ; cf. *Revue archéologique*, 1883, II, p. 366-381, et mes *Esquisses archéologiques*, 1888, p. 112-135.

associé à Kronos et Rhéa, partit de là pour s'établir à Olympie, où il devint le culte national des Grecs. La Déméter éleusinienne est également continua d'être dominante dans les siècles qui suivirent l'époque achéenne. Le culte de Zeus, d'origine crétoise. Epiménide, le purificateur d'Athènes, est un prêtre crétois. Les mystères, qui devaient perpétuer dans la Grèce classique la tradition des anciens cultes chthoniens, ne sont autres qu'une transformation dogmatique et raffinée par le symbolisme des mythes pélasgiques dont la Grèce était le centre. A côté de la Crète, la Thrace phrygienne joue un rôle important dans le développement religieux de la Grèce, et les cultes de ces deux pays ont une analogie incontestable. D'après la légende delphique, Apollon choisit parmi les Crétois les prêtres du sanctuaire pythien. La pierre que l'on montrait à Delphes comme celle qu'aurait avalée Kronos témoigne de l'adoption de la légende crétoise de Zeus dans le centre religieux de la Grèce du Nord. Enfin, avec la religion, la musique et les danses de la Crète se répandirent dans toute la Grèce. » M. Milchhoefer signalait aussi des influences crétoises sur l'art archaïque de l'Italie : « Plusieurs traditions mentionnent des relations anciennes entre le Péloponèse et la Crète d'une part, la Grande Grèce et la Sicile de l'autre. Le Crétois Aristoklès exécuta une offrande pour Evagoras de Zancle. Dédale, selon la légende, est venu à Cumes, d'où sa réputation s'est étendue sur une grande partie de l'Italie ; les villes siciliennes de Minoa et d'Engyon passaient pour avoir été fondées par les Crétois. Athénée et Strabon vont jusqu'à dire que tout le peuple des Iapyges est originaire de Crète. »

Les rapports entre la Crète et l'Italie méridionale, attestés par les écrivains anciens, ont encore été mis en lumière par M. Ettore Pais en 1892 et en 1894 (1). Ce savant a fait observer que la Crète possédait une rivière du nom de *Messapios* (à rapprocher des *Messapiens* de l'Italie méridionale) ; que Phalante, le héros national des Messapiens, avait été sauvé dans le golfe de Crissa par un dauphin, comme les Crétois y avaient été guidés par Apollon Pythien sous la forme du même animal ; que Iapyx, éponyme des Iapygiens, était, suivant un historien, fils de Dédale et d'une femme crétoise. En 1896, M. Patroni cita, à l'appui de la même opinion, des arguments archéologiques qui confirment d'une manière éclatante les vues de M. Milchhœfer (2). Une série de vases archaïques découverts en territoire messapien présentent des analogies tout à fait frappantes avec les céramiques mycéniennes, alors que les vases italiens sont chronologiquement très postérieurs. Il semble donc bien que le style mycénien a été introduit dans l'Italie méridionale par les Crétois et qu'il y a survécu, comme en Illyrie, à Chypre, dans la Russie méridionale et sans doute ailleurs encore, à la révolution industrielle produite dans la Grèce propre par l'invasion des barbares doriens.

(1) E. Pais, *Studi Storici*, 1892, et *Storia della Sicilia*, t. I. (1894), p. 335.

(2) G. Patroni, dans les *Monumenti dei Lincei*, t. IV (1896) ; cf. mon article : *La Crète, l'Illyrie et l'Italie méridionale*, dans l'*Anthropologie*, 1896, p. 536-542.

Nous possédons des inscriptions messapiennes que nous ne comprenons pas ; qui sait si l'on n'y découvrira pas un jour une langue apparentée à celle de l'inscription inintelligible de Phaestos et de ces inscriptions indéchiffrables de Crète, dont le premier spécimen, comme nous l'avons dit, a été signalé en 1881 par M. Stillman ?

IV

Après avoir retracé à grands traits, dans l'histoire de l'archéologie crétoise, le rôle des savants français et italiens et rendu hommage à la clairvoyance presque prophétique de M. Milchhœfer, il me reste à raconter la *période anglaise* de cette histoire, c'est-à-dire la série des étonnantes découvertes faites par M. Arthur Evans de 1893 à 1901 (1).

M. Arthur Evans, conservateur du Musée Ashmoléen d'Oxford, est le fils d'un riche fabricant de papier, aujourd'hui Sir John Evans, qui s'est fait lui-même une grande situation scientifique par ses publications sur les âges préhistoriques de la Grande-Bretagne et sur les monnaies celto-britanniques, enfin par la magnifique collection d'antiquités et de monnaies à laquelle il donne ses soins depuis plus de trente ans. Élevé à bonne école, M. Arthur Evans se tourna d'abord vers la numismatique et publia d'excellents travaux sur les monnaies grecques de la Sicile. En 1877, il explora l'Illyrie et la Bosnie, pays dont les richesses archéologiques étaient alors presque inconnues. Plus tard, il s'intéressa particulièrement aux pierres gravées, notamment à cette série de gemmes insulaires dont M. Milchhœfer, en 1883, avait révélé l'importance. Conduit ainsi sur le terrain de la civilisation mycénienne, il crut constater, en 1893, que certaines intailles très archaïques portaient des caractères graphiques appartenant à un système d'écriture inconnu et antérieur à l'alphabet phénicien. Pour acquérir de nouveaux monuments de cette classe, il se rendit à plusieurs reprises en Crète, fut étonné, à son tour, de la richesse de cette île en ruines de l'époque mycénienne (2) et conçut le projet de fouiller à Cnōsse. Mais comme les indigènes exigeaient des sommes exorbitantes pour accorder le droit d'explorer leurs champs, M. Evans, avec une patience infatigable et une impénétrable discrétion, se mit en devoir, depuis 1895, de les acheter. Au commencement de 1900, il réussit à acquérir ceux qui lui manquaient encore. Plusieurs propriétaires avaient, il est vrai, promis à l'École française d'Athènes de lui louer leurs terrains ; mais, ces terrains changeant de mains, les engagements des vendeurs devenaient caducs. M. Evans était libre de commencer des fouilles

(1) L'École française d'Athènes n'a pas cessé, de son côté, de contribuer à l'exploration de la Crète (fouilles encore inédites de M. Demargne, 1898-1900). L'École italienne, en particulier MM. Halbherr, Mariani, Taramelli et Savignoni a fouillé le Pythion à Gortyne et relevé dans toute l'île des centaines d'inscriptions grecques ; elle s'est également intéressée au préhistorique crétois. Il n'est cependant que juste d'attribuer aux recherches de M. Evans la place prépondérante qui leur appartient.

(2) La forteresse mycénienne de Goulas, en Crète, est la plus imposante ruine de cette époque que l'on connaisse ; voir A. Evans, *Annual of the British School*, 1895, p. 169 et suiv.

sur une vaste étendue ; les circonstances étaient d'autant plus favorables que la Crète, après une longue lutte contre les Turcs, se trouvait enfin et définitivement pacifiée. Le savant anglais fut secondé dans ses recherches par M. Hogarth, directeur de l'École anglaise d'Athènes ; par M. Duncan Mackensie, par l'architecte M. D. Fyfe et par l'habile dessinateur suisse M. Gilliéron. Les fouilles ont duré pendant les premiers mois de 1900 et ont été reprises au printemps de 1901 ; elles seront sans doute terminées dans l'automne de l'année courante ou dans les premiers mois de 1902.

Cela dit, avant de passer à la description des trouvailles faites par M. Evans à Cnosse, il faut nous arrêter sur les révélations touchant à l'écriture indigène de la Crète, qu'il porta d'abord à la connaissance du public en 1895 (1).

V

Les alphabets actuellement en usage chez les peuples civilisés dérivent tous de l'alphabet phénicien : c'est là un fait souvent affirmé et qui n'est pas contestable (2). Mais quelle est la source de l'alphabet phénicien ? Rougé s'est efforcé d'établir, en 1859, qu'il dérivait de l'écriture égyptienne hiératique, et cette opinion a trouvé créance jusqu'à nos jours. Elle laissait cependant subsister une difficulté grave, dont on ne s'était pas d'abord aperçu. Que faire de certaines écritures usitées dans la haute antiquité et qui, évidemment, ne se rattachent ni à l'hiéroglyphisme égyptien, ni aux cunéiformes de l'Assyrie, ni à l'alphabétisme phénicien ? De ces écritures, la mieux connue est celle qui fut employée jusqu'au III[e] siècle dans l'île de Chypre, concurremment avec l'écriture phénicienne et l'écriture grecque. George Smith prouva, en 1872, que les inscriptions gravées en caractères chypriotes étaient rédigées en grec. Comment admettre que les gens de Chypre se soient servis avec tant d'obstination d'une écriture incommode, où chaque signe représente une syllabe, s'ils l'avaient inventée de toutes pièces à une époque relativement récente, si elle n'était pas, à leurs yeux, un legs d'un passé très respectable et très lointain ?

Le problème se compliqua, vers 1875, par deux séries de faits nouveaux. D'une part, dans ses fouilles de Troie, Schliemann découvrit une quantité de fusaïoles portant des signes gravés, où des archéologues distingués n'hésitèrent pas à reconnaître les éléments d'une très ancienne écriture (3) ; de l'autre, on commença à s'occuper d'inscriptions conçues dans une langue inconnue, dans une écriture inconnue, que l'on releva sur des monuments attribués à un peuple de la Syrie, les Hittites. Un savant anglais, M. Sayce, fit observer, vers 1880, qu'il y avait des analogies indiscutables entre l'écriture chypriote et l'écriture hittite ; or, si cette dernière présente certaines ressemblances avec les hiéroglyphes de l'Égypte, il est certain qu'elle n'en dérive pas. On remarqua aussi que le nom de la ville de Kittion, à Chypre, ressemble singulièrement à celui de Khétas, que les Égyptiens donnaient aux Hittites, et l'on conçut l'idée d'une civilisation khéto chypriote, distincte de celles de la Phénicie et de l'Égypte, mais apparentée à celle des Pélasges des auteurs grecs, qui ont été les prédécesseurs des Hellènes.

A partir de 1889, les découvertes se multiplient et viennent rendre de plus en plus vraisemblable l'existence d'un groupe d'écritures syllabiques entre l'an 2000 et l'an 1000 avant J.-C. Les mêmes signes remarqués par M. Stillman à Cnosse, en Crète, paraissent sur des poteries archaïques de Mycènes, de Menidi, de Nauplie, de la Basse-Égypte (Kahun et Gurob) (1). En 1894, on les retrouve en Syrie, sur des tessons du tumulus de Lachish, provenant de couches très antérieures à l'an 1000. Enfin, en 1893, M. Evans commence à constater la présence des mêmes signes, formant parfois des inscriptions de cinq ou six caractères, sur un grand nombre de cachets de poteries découverts en Crète. Le mémoire qu'il publia à



Fig. 1. — Sceau en stéatite découvert en Crète. (Pictographes et signes linéaires)



Fig. 2. — Tablette votive, en stéatite, découverte en Crète. (Signes linéaires.)

ce sujet en 1895 ne laissa subsister aucune incertitude.

M. Evans put reconstituer un alphabet de 82 signes pictographiques (sanglier, tête de loup,

(1) A. J. Evans, *Cretan pictographs and praephoenician script*, Londres, Quaritch, 1895. M. Evans a donné un complément à ce travail dans le *Journal of hellenic studies*, t. XVII (1897), p. 327-395. Ce sont les fruits de ses voyages de 1895 et de 1896 dans l'île de Crète.

(2) Voir Ph. Berger, *Hist. de l'Écriture*, p. 369.

(3) Voir l'édition française d'*Ilios*, p. 910.

(1) Voir mon article dans l'*Anthropologie*, 1900, p. 497-502.

oiseaux, soleil, étoile, lune, montagne, navire, haches et outils divers, etc.), et un autre alphabet linéaire de 32 signes, en relations étroites avec les signes pictographiques, qui se rencontrent parfois sur les mêmes monuments, preuve qu'ils furent concurremment en usage. Le savant anglais institua des rapprochements frappants entre la nouvelle écriture et celle de Chypre, comme entre celles-ci et l'écriture hittite; il fit aussi pressentir que les analogies entre l'écriture crétoise et l'écriture phénicienne ne peuvent s'expliquer que dans l'hypothèse *où l'écriture phénicienne dériverait de l'écriture crétoise*. Ainsi la thèse universellement admise depuis un demi-siècle était ébranlée : les Phéniciens, qui ont donné leur alphabet au monde moderne, ne l'ont pas reçu de l'Égypte, mais des prédécesseurs des Grecs, des Pélasges, en particulier des Pélasges crétois.

VI

On peut fixer approximativement la date vers laquelle cette écriture crétoise, inégalement répandue dans la Méditerranée occidentale à l'époque mycénienne, fut introduite en Syrie pour y subir la transformation dont l'alphabet phénicien est le résultat. Aux environs de l'an 1500, l'écriture usitée en Syrie est celle des cunéiformes assyriens; c'est ce que démontrent les tablettes découvertes en 1888 dans la Basse-Égypte, à Tel-el-Amarna, tablettes contenant des correspondances entre les rois d'Égypte et les petits princes de Syrie (1). Cinq cents ans plus tard, l'existence de l'alphabet phénicien commence à être avérée. Donc, c'est entre 1500 et 1000 que des tribus crétoises ont dû prendre pied en Syrie. Or, les témoignages historiques confirment cette induction. Dans la Bible, la Crète s'appelle *Kaftor* et les Philistins que les Israélites trouvèrent en Palestine sont originaires de cette île; un culte de *Zeus né en Crète* subsista, jusqu'à la fin du paganisme, à Gaza, en Philistide; le nom de la rivière de Palestine, le Jourdain, se retrouve en Crète. Ce sont donc, suivant toute apparence, des Crétois, pressés par l'avant-garde de l'invasion dorienne, qui introduisirent sur la côte syrienne, vers l'an 1200 av. J.-C., le sytème d'écriture qui donna naissance à l'alphabet phénicien.

Sur les monuments égyptiens des environs de 1400 av. J.-C., on voit des tributaires et des captifs appelés *Kefti* dans les inscriptions égyptiennes, qui apportent au roi d'Égypte des vases en métal d'une forme identique à ceux qu'on a découverts à Mycènes. Ces Kefti sont des Crétois de Kaftor et des îles voisines, dont la civilisation était identique à celle que Schliemann a retrouvée dans les tombes royales de Mycènes et, très vraisemblablement, n'était pas mycénienne d'origine, mais crétoise.

On a découvert, sur la côte de Syrie, un certain nombre d'objets de style mycénien, notamment des statuettes de bronze; mais ces objets sont très inférieurs à ceux de la Grèce et des îles; ce sont des contrefaçons ou des bibelots de qualité médiocre, bons pour l'exportation. Ceux qui soutiennent encore, avec M. Helbig, que la civilisation mycénienne est d'origine phénicienne, prennent exactement le contre-pied de la vérité; comme je n'ai cessé de l'affirmer depuis 1893, la Syrie a reçu sa civilisation de la *Mycénie*, au moins autant que de la lointaine Assyrie et de l'Égypte.

La grande importance de la Crète, comme centre primitif de la civilisation de l'Archipel, n'a nullement été méconnue des écrivains grecs. Des auteurs crétois, dont Diodore de Sicile nous a conservé le témoignage, niaient que les Phéniciens eussent créé l'alphabet grec archaïque et soutenaient qu'ils s'étaient contentés de modifier un système d'écriture inventé en Crète par les Muses, filles de Jupiter (1). C'est exactement — aux Muses et à Jupiter près — le système auquel revient aujourd'hui l'érudition, à la suite des brillantes découvertes de M. Evans. L'écriture chypriote est une fille attardée de l'écriture crétoise; ail-

C'est au système d'écriture qui commença à se développer dans l'Archipel vers l'an 3000 av. J.-C. qu'il faut rattacher désormais non seulement le syllabisme chypriote, mais les caractères non helléniques de l'écriture lycienne, les graffites des fusaïoles de Troie, de la poterie de Lachish en Syrie, ceux des objets libyens ou proto-égyptiens recueillis, au cours de ces dernières années, par MM. Flinders Petrie et de Morgan, enfin la singulière écriture dite numidique, en usage dans l'Afrique romaine jusqu'à la fin de l'époque impériale (2), et qui survit dans l'écriture actuelle des Touareg *(tifinagh)* (fig. 3).

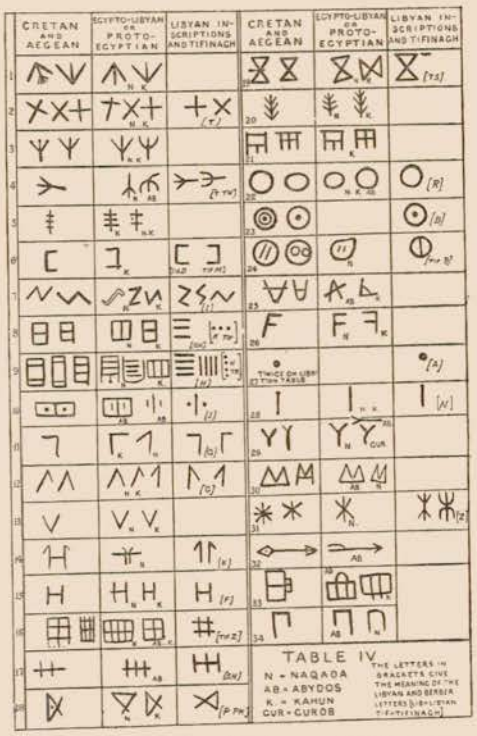


Fig. 3. — Comparaison d'écritures pré-helléniques et non helléniques.
(Tableau dressé par M. A. Evans).

(1) Voir *Revue archéol.*, 1889, II, p. 342-362.

(1) Diodore, V, 74; cf. mon article dans l'*Anthropologie*, 1900, p. 497-502.

(2) Evans, *Journ. of hellenic studies*, t. XVII (1897), p. 387.

Un préhistorien français, M. Piette, a même proposé de classer dans le même groupe d'écritures certains ornements peints sur des galets recueillis dans des cavernes du sud-ouest de la France et appartenant au début de l'époque néolithique (1). Cette hypothèse est sans doute trop aventureuse, mais il est permis de se demander si le système d'écriture égéen et crétois ne remonte pas à une antiquité bien plus reculée que les hiéroglyphes de l'Égypte eux-mêmes. Dans l'état actuel de nos connaissances et la pénurie des données chronologiques, on peut en chercher l'origine soit dans le nord de l'Archipel, soit sur la côte méridionale (dans l'Afrique du nord et en Égypte), soit dans l'île de Crète, au confluent de courants européens, africains et asiatiques, sans que rien n'autorise encore une conclusion positive à cet égard. L'essentiel, c'est qu'au delà du monde dominé par l'alphabet phénicien, qui est le nôtre, nous entrevoyons maintenant un monde beaucoup plus ancien, où régnait un système d'écriture rudimentaire et compliqué, où la diffusion et les variétés locales de cette écriture attestent à la fois une civilisation homogène et une singulière intensité de relations. L'archéologie vient confirmer cette conception d'une civilisation méditerranéenne primitive, qui n'était ni égyptienne ni assyrienne, en nous montrant, par exemple, un même type d'idole féminine primitive depuis la côte occidentale de l'Espagne jusqu'à la côte orientale de l'Anatolie (2).

VII

Le palais de Cnosse, découvert en 1878 par M. Kalokaerinos et presque entièrement déblayé par M. Evans, est un édifice long de plus de 120 mètres qui s'élève sur l'acropole de la ville mycénienne, un peu à l'est de la Cnosse gréco-romaine. Il a été contruit, vers 1400 av. J.-C., sur un terrain depuis longtemps habité, présentant tous les caractères d'une riche station de l'époque de la pierre polie, avec haches en serpentine et en hématite, poteries primitives, etc. L'endroit où ces débris se sont trouvés en plus grand nombre et forment la couche la plus épaisse coïncide précisément avec le centre du palais mycénien; il est donc probable que ce dernier a été élevé, comme tant de monuments de l'époque classique, sur un emplacement consacré par la tradition.

La construction de ce palais est très légère et rappelle un peu les édifices provisoires qui sortent de terre pour nos Expositions. Les matériaux solides sont la pierre calcaire et le gypse; quelques blocs de gypse atteignent des dimensions énormes, trois mètres de large sur un mètre de haut. Les murs intérieurs se composent de petites pierres irrégulières noyées dans de la terre et sont extérieurement revêtus de plâtre. Les pavés sont en gypse, en calcaire ou parfois en ardoise; dans les principales pièces, ils sont recouverts d'un ciment peint en rouge ou en blanc; quelques salles sont simplement pavées en ciment. Dans la superstructure, le bois jouait un grand rôle, sous forme de piliers, de colonnes ou de cadres supportant des revêtements de plâtre. Un fragment de peinture murale — publié en fac-similé par M. Evans (1), — reproduit la façade d'un temple avec des colonnes peintes en noir se rétrécissant vers la base, comme à la porte des Lions de Mycènes, et une profusion de décors bleus, rouges, noirs et blancs. L'aspect général devait être, à l'extérieur, analogue à celui des mosquées revêtues de faïences et, à l'intérieur, semblable à celui des appartements pompéiens les plus riches. Une description, même détaillée, des motifs de décoration serait inutile; il faut attendre la grande publication en couleurs que prépare M. Evans, d'après les aquarelles de M. Gilliéron.

Le plan du palais est compliqué; il y a de grandes salles spacieuses et une multitude de pièces étroites donnant, comme les cellules d'un cloître, sur de longs corridors. Ces pièces, à en juger par les trouvailles qu'on y a faites, servaient de magasins. Une salle a pu être désignée avec certitude sous le nom de *salle du trône;* le long des murs courent des bancs de pierre et, dans un intervalle entre deux bancs, s'élève un trône en gypse, avec un dossier sculpté en forme de feuille. Le siège est évidé pour recevoir un coussin. La décoration du trône et du dossier est décrite avec admiration par M. Evans: il y constate, non sans surprise, des motifs de l'art gothique, associés à d'autres qui appartiennent au style mycénien.

Le caractère à la fois religieux et seigneurial de cette demeure est clairement attesté par la présence de piliers sur lesquels sont gravées plusieurs haches doubles (2); on trouve le même signe sur les jambages des portes et les pierres d'angle. Or, on sait que la hache double est le symbole du Zeus crétois et que des dépôts de haches doubles en bronze ont été trouvées dans des cavernes crétoises consacrées à ce dieu. D'autre part, la hache double est le symbole du Zeus de la ville de Labranda en Carie. Ce Zeus Labrandos devrait son nom au mot lydien ou carien *labrys*, signifiant hache double (les anciens nous ont appris cela) et on a déjà émis l'idée que le *Labyrinthe* crétois, la demeure de Minos à Cnosse, était, comme Labranda en Carie, la « maison de la double hache », c'est-à-dire du dieu ainsi représenté et de son « vicaire ». La multiplicité des galeries et des corridors, dans le palais déblayé par M. Evans, vient à l'appui de l'hypothèse de M. Stillman qui, dès 1881, y avait reconnu le Labyrinthe de la fable. Une fois de plus — comme à Troie, à Mycènes, à Tirynthe — le fouilleur vient réhabiliter la tradition. Il faut observer encore que l'antiquité mettait le Labyrinthe crétois en relations avec le Minotaure, c'est-à-dire avec un dieu à tête de taureau; or, comme nous le verrons tout à l'heure, la représentation de cet animal tient une grande place dans la décoration picturale et plastique du palais.

---

(2) Piette, *L'Anthropologie*, 1896, p. 385.

(2) Voir mon mémoire *La Sculpture en Europe avant les influences gréco-romaines*, Angers, 1896, p. 3. et suiv.

(1) *Journal of hellenic Studies*, t. XXI (1901), pl. V.

(2) La photographie d'un de ces piliers a paru dans le *Journal of hellenic Studies*, 1901, p 110.

VIII

On connaissait déjà, par les fouilles de Mycènes et de Tirynthe, quelques peintures mycéniennes; mais tout ce qu'on possédait n'est rien en comparaison de ce que viennent de nous rendre les fouilles de Cnosse : des tableaux avec des figures de grandeur naturelle, des paysages, des sujets de genre qu'on dirait d'hier ! Bien entendu, l'on n'a recueilli que des fragments; mais, par une heureuse fortune, il en est qui se rajustent et, pour l'une au moins des figures de grandeur naturelle, on a conservé toute la partie supérieure, avec la tête intacte. Elle représente un jeune homme vêtu d'une sorte de juste au corps richement brodé, la taille — très mince — serrée par une ceinture métallique ornée de rosaces et de spirales. Il porte un collier d'argent, des boucles d'oreille et une plaque de métal en avant de l'oreille visible. La tête, dessinée de profil, est le premier exemple d'un portrait mycénien. Les traits sont réguliers, d'une correction presque classique, les yeux noirs, les cheveux noirs et bouclés. » Le rendu de l'œil de profil, dit M. Evans (1), le modelé du visage et des membres témoignent d'une perfection artistique que la Grèce historique n'a retrouvée qu'au v[e] siècle, c'est-à-dire huit ou neuf cents ans après la peinture de cette fresque de Cnosse. » Comme d'autres figures de même grandeur, dont il subsiste d'importants débris, le jeune homme portait un vase, qui paraît être une tasse pointue en argent, dans une monture d'or. Ce type de cornet est bien connu dans la céramique mycénienne; on trouve aussi des vases de cette forme entre les mains des chefs Kefti, sur les fresques du temps de Thoutmès III.

Le paysage le mieux conservé représente les bords d'une rivière, indiquée par des lignes serpentines entre lesquelles on distingue une anguille, poisson encore très fréquent en Crète. Sur les bords de la rivière sont des arbustes et des plantes avec des fleurs rouges; au fond se profilent des collines. Parmi les arbres on reconnaît des palmiers. Comme le paysage d'un des poignards de Mycènes, celui-ci rappelle tout d'abord ceux de la vallée du Nil; en effet, les peintures mycéniennes offrent des analogies avec celles de l'Égypte, elles sont sans doute dues à des hommes qui avaient visité ce pays, *mais elles ne sont pas égyptiennes de style.* C'est là un point sur lequel on ne saurait trop insister. L'art mycénien a une individualité propre, infiniment supérieure à celle de l'art égyptien et qui se révèle avec évidence même là où des motifs et des modèles égyptiens ont été mis à contribution. Dans la cour orientale du palais, M. Evans a recueilli une figurine égyptienne en diorite avec une inscription qui donne le nom du possesseur; elle appartient à la XIII[e] dynastie, c'est-à-dire aux environs de l'an 2000 avant J.-C., mais comme elle a été trouvée sous le pavé, il est probable qu'elle est plus ancienne que le palais. Cette figurine témoigne de relations entre la Crète et l'Égypte; elle vient s'ajouter aux quelques objets de fabrication égyptienne que l'on a recueillis dans d'autres milieux mycéniens et à Mycènes même; mais elle ne permet pas plus de parler d'une « Crète égyptienne » et d'un « Minos vassal du Pharaon » qu'une potiche chinoise découverte sous un parquet à Versailles n'autoriserait à compter la France de Louis XIV parmi les tributaires du Céleste Empire. Je continue à penser que la Mycénie a donné à l'Égypte bien plus qu'elle n'a reçu d'elle; les découvertes de M. Evans ne font que fortifier mon sentiment à cet égard.

La « peinture de genre », décrite par M. Evans, est tout à fait extraordinaire (1). C'est une longue frise de petites figures dont les contours, tant externes qu'internes, sont des lignes noires tracées avec une extrême délicatesse; le procédé de peinture est très sommaire et rappelle l' « impressionnisme » pompéien. La coloration des chairs est conventionnelle, comme dans les autres fresques de Cnosse : les femmes sont blanches, les hommes brun-rouge. Mais le sujet traité est encore plus remarquable que l'exécution. On voit des dames de la cour, vêtues de toilettes éclatantes, avec des cheveux frisés retombant en tresses sur les épaules et le dos. Elles portent des manches à gigot énormes qui se relient à la base du cou par un étroit ruban; à cela près, elles sont nues jusqu'à l'attache des jupes, à moins qu'il ne faille leur attribuer des guimpes d'une étoffe transparente et tout à fait ténue. Leurs tailles sont extrêmement minces et leurs jupes à volants, ornées de bandes brodées, sont rejetées en arrière comme par d'énormes « tournures ». Ces dames sont assises en groupes sur des balcons, engagées dans des conversations animées que traduit une gesticulation expressive. Dans une des scènes, on aperçoit les têtes d'une troupe nombreuse de femmes debout à côté d'un olivier; dans une autre, trois femmes regardent par une fenêtre; ailleurs encore, deux rangées de femmes à manches jaunes et jupes bigarrées lèvent le bras gauche comme pour saluer leur maître. Évidemment, ces « dames de la cour » sont les pensionnaires du harem royal, de ce harem du Minotaure auquel Athènes devait fournir chaque année sept garçons et sept filles, jusqu'au jour où Thésée, avec le secours d'Ariane, mit fin à cette traite des blanches... et des bruns.

IX

Nous ne sommes pas au bout des surprises, car la sculpture de Cnosse n'était pas inférieure à la peinture. Des deux morceaux de premier ordre que signale M. Evans, une tête de lionne en marbre et une tête de taureau en stuc peint (fragment d'un relief comprenant au moins deux bovidés de grandeur naturelle), le dernier seul a été publié en photographie (2) : c'est un vrai chef-d'œuvre, d'une vigueur et d'une largeur de style qui rappelle les taureaux des coupes d'or de Vaphio. M. Evans déclare avec raison que l'art classique n'a produit aucune figure d'animal qui soit aussi puissante et aussi vraie que celle-là.

Les magasins dont nous avons parlé contenaient de grandes jarres, des coffres de pierre revêtus à l'intérieur de plomb, des vases en pierre et en

(1) Evans, *The palace of Knossos* (extrait de l'*Annual of the British school*, 1900), p. 16.

(1) *Ibid.*, p. 46.

(2) *Ibid.*, p. 52.

terre cuite, etc. Mais la découverte capitale a été celle des archives du palais. Elles comprennent plusieurs milliers de tablettes en argile séchée au soleil et, par suite, très friable, qui avaient été rangées dans des récipients de terre cuite ou de bois cachetés à l'aide de « gemmes insulaires », du plus beau style de la glyptique mycénienne. La très grande majorité de ces tablettes portent des caractères linéaires ; un seul dépôt en a fourni une centaine couvertes de caractères pictographiques. Nous reproduisons ici (fig. 4 et 5) un spécimen de l'une et l'autre variété (1). Que signifient ces docu-

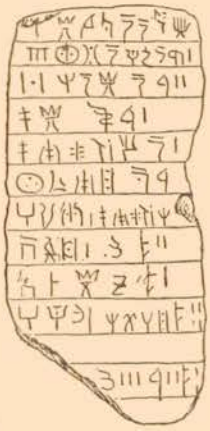


Fig. 4. — Tablette crétoise à signes linéaires.



Fig. 5. — Tablette crétoise à signes pictographiques.

ments ? M. Evans suppose que ce sont des inventaires et croit avoir déjà identifié les signes d'une numération décimale. On remarquera, à l'appui de son hypothèse, la fréquence de traits parallèles et juxtaposés. Mais il faut savoir attendre. Alors même que tous les fac-similés auront été publiés, le déchiffrement sera impossible, puisque nous ne connaissons ni l'alphabet ni la langue ; seule, la découverte d'une bilingue mycéno-égyptienne pourrait nous fournir la clef ; mais quel besoin les comptables du palais royal avaient-ils de tablettes bilingues ? Gardons-nous maintenant des Œdipes improvisés qui vont surgir de toutes parts et nous affirmer qu'ils ont lu sur ces tablettes du finnois, de l'hébreu, du bas-breton ou même du grec homérique !

Une chose est certaine : c'est que l'écriture linéaire des tablettes ne dérive ni de l'Assyrie ni de l'Égypte, qu'elle présente un caractère nettement « européen », qu'elle offre comme une image anticipée de l'épigraphie hellénique. Il n'en est pas de même des tablettes à signes idéographiques qui, cependant, ne sont pas postérieures aux autres. Il y a là un nouveau problème qui attend sa solution. M. Evans a fait observer que les cachets à signes pictographiques se sont rencontrés presque exclusivement dans l'est de la Crète, domaine des Eteocrétois ; il suppose que la pictographie était le système d'écriture particulier à ce peuple, qui conserva sa langue non hellénique jusqu'au v^e^ siècle, tandis que le syllabaire à caractères linéaires se serait constitué et développé ailleurs. La difficulté n'est pas sans analogie avec celle que présentent les inscriptions cunéiformes des deux variétés dites assyrienne et sumérienne ; puisse-t-elle susciter de moins âpres controverses entre savants !

X

Le palais de Cnosse a dû être abandonné subitement, vers le début du XIII^e^ siècle avant notre ère, par suite d'une catastrophe politique. On n'y a recueilli aucun objet postérieur aux temps mycéniens, pas même un fragment de vase à décoration géométrique. D'autre part, la couche de terre accumulée sur les débris était si mince que l'emplacement n'a jamais dû être habité ni planté d'arbres depuis plus de trois mille ans. Si donc le palais ne contenait plus ni or ni argent, alors que les peintures attestent le fréquent emploi de ces métaux, c'est que tout a été enlevé par les premiers envahisseurs et non par les chercheurs de trésors modernes. Le palais vidé, on y mit le feu et on laissa le temps faire son œuvre, recouvrant d'un manteau de poussière ce qui fut jadis le Labyrinthe de Minos. Quel encouragement pour ceux qui, dans un avenir prochain, tenteront la fortune sur d'autres points de la Crète préhistorique ! Le XIX^e^ siècle ne pouvait se clore par des découvertes plus étonnantes et plus propres à stimuler le zèle des chercheurs.

SALOMON REINACH.

(1) *Americain journal of archæology*, 1900, p. 490, 491.

Paris. — Imprimerie de la Presse, 15, rue du Croissant. — Simart.

N° 3. — 1902 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 18 Janvier.

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

Si l'on avait fantaisie de juger de son activité par le nombre de ses discussions, il faudrait assurément proclamer la Société des Artistes français aussi laborieuse que zélée. Elle a pris aux controverses un goût immodéré. On l'avait déjà vue, l'année dernière, se donner le lustre inattendu de séances orageuses et consumer les heures à des querelles qui, un instant, avaient emprunté les allures d'une révolution. La voici, cette année, de nouveau très émue par les discussions qui se poursuivent sur le nombre de toiles à recevoir au prochain Salon.

On a quelque peine à prendre au sérieux des débats où la sanction est si incertaine. L'apparente gravité qu'on leur donne s'évanouit quand on songe à la fragilité des décisions qui les suivent. La Société, d'ailleurs, invite d'elle-même au scepticisme. Elle avait fort doctement décidé, il y a un an, de limiter à seize cents le chiffre des toiles reçues, et, au jour du Salon, elle s'aperçut qu'elle en avait admis sept cents en supplément. On ne sait si cette générosité était due à la bienveillance plutôt qu'à la négligence, mais il parut assez que les décisions de la Société étaient sujettes à varier et que les nombres fixés par elle n'avaient rien d'immuable.

Il est douteux, au surplus, que l'avenir des arts soit intéressé à ces discussions. Le public a eu le bon sens de ne pas témoigner une attention excessive à des questions qui lui ont semblé s'adresser surtout à quelques spécialistes. Il a d'ailleurs coutume de considérer ce que l'on appelait jadis la république des arts comme un domaine pâisible. Aussi, a-t-il peu de sympathies pour les discussions qui évoquent les mœurs d'un monde où il se fait plus de bruit que de travail. Et ses préférences vont toutes à ceux qui croient assez servir l'art en se consacrant à une retraite studieuse.

NOUVELLES

*** Parmi les décorations de la Légion d'honneur conférées par le ministère des Affaires étrangères à l'occasion du 1er janvier, nous relevons les suivantes accordées à des artistes étrangers :

Officier : M. Sarasate, violoniste, sujet espagnol.

Chevaliers : MM. Rosen, artiste peintre russe Bisbing, artiste peintre américain ; Thomé, compositeur de musique.

*** Dimanche dernier a été inauguré à Saint-Étienne un monument à Francis Garnier, œuvre du sculpteur Tony Noël.

*** On organise en ce moment au musée du Luxembourg une exposition rétrospective des œuvres de Félix Buhot. Cette exposition sera ouverte vers les derniers jours de janvier.

*** Le comité de la Société des Artistes français a pris lundi une résolution grosse de menaces. Par 38 oui contre 24 non, il a décidé qu'il n'y avait pas lieu de tenir compte du vœu formulé par la dernière assemblée générale et que le jury du prochain Salon serait tenu de ne pas accepter plus de 1.600 toiles. Les opposants en demandaient 2.400.

*** Nous avons le plaisir d'annoncer que notre très distingué collaborateur M. Marcel Reymond vient de recevoir de l'Académie des Beaux-Arts de Florence le titre d'académicien honoraire.

C'est là une juste récompense des beaux tra-

vaux — bien connus de nos lecteurs — de M. Marcel Reymond sur l'art italien, et la *Gazette* est heureuse de l'en féliciter.

*** Dans sa séance du jeudi 16, la commission du Vieux-Paris a protesté, à l'unanimité, contre tout projet de jeter un pont sur la Seine entre le Pont-Neuf et le pont des Arts, ainsi qu'il en a été récemment question.

Dans la même séance, elle a émis le vœu : 1° que l'hôtel de la Pharmacie centrale des hôpitaux (ancien couvent des Miramionnes) fût classé comme monument historique ; 2° qu'il soit affecté à un musée de l'Assistance publique.

*** Le musée de l'Armée organise en ce moment une galerie des régiments de la République et de l'Empire, qui sera située en face de la galerie des régiments de l'ancienne monarchie. Le fonds de cette nouvelle installation sera constitué par une partie de la collection Vanson, à laquelle s'ajouteront de nouveaux dons venus de la « Sabretache » et d'un grand nombre d'amateurs.

*** Aujourd'hui 18 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, aura lieu au Collège libre des Sciences sociales, 28, rue Serpente, sous les auspices de la Fédération régionaliste française, une conférence de M. Vincent d'Indy sur *La Musique régionale*.

*** Sur la réclamation du nouveau directeur du musée du Prado, les toiles de la galerie de San Fernando vont être transportées à ce musée.

*** Des travaux effectués à la voûte d'une des chapelles de l'abside de l'église Saint-Pierre de Louvain ont mis à nu des peintures remarquables qui remontent au XV^e^ siècle. Elles appartiennent à un ensemble de douze grandes figures d'anges dont chacune occupait un des compartiments de la voûte. Cinq ont entièrement disparu ; des sept autres, il reste des morceaux plus considérables ; quelques figures même subsistent dans leur ensemble, mais non sans avoir perdu leur *velatura*. Néanmoins, telles qu'elles sont, les parties conservées sont tellement remarquables, qu'elles révèlent un artiste de premier ordre et que certains critiques belges n'ont pas hésité à prononcer le nom de Rogier van den Weyden.

*** Suivant une correspondance adressée au *Temps*, les travaux se continuent au Forum romain pour la recomposition, avec les morceaux épars, des colonnes, des architraves, des frises, etc., que les fouilles depuis des années ont fait revenir au jour et qu'on replace en tout ou partie dans leur ordre primitif. Actuellement, on s'occupe principalement de recomposer l'atrium de la maison des Vestales, avec sa rangée de colonnes dont récemment on a mis à découvert les bases.

Les fouilles relatives à la *Via sacra* se poursuivent activement. Entre le temple d'Antonin et Faustine et l'*Heroon* de Romulus sont revenus au jour plusieurs tronçons de voie ancienne et des vestiges de constructions qui précisent le point de décadence du Forum et de l'art romain de cette époque.

D'autres tronçons de la *Via sacra*, à pavés polygonaux, ont été mis à découvert du côté de l'arc de Titus, vers le point où la voie faisait un tournant et se trouvait coupée par deux murs colossaux de fondation. Au flanc de l'arc même a été trouvé un emplacement pavé de grands tuileaux carrés et à parois de courtine, sur lequel furent construits les degrés du temple dit de Vénus et Rome.

Là où la Voie sacrée tournait vers l'arc de Titus, a été trouvé un *cuniculus* à parois réticulées et à voûte solide, qui passait sous la voie même ; des travaux ultérieurs en feront connaître les points d'accès et de débouché.

Les fouilles de déblaiement du *vicus Tuscus* ont fait revenir au jour quelques pans de murs à courtine et quantité de fragments de vases moyen âge vitreux et coloriés.

Dans un temps prochain, les visiteurs pourront fouler le sol même de la Rome antique, toute la Voie sacrée où passaient les chars de triomphe des Césars.

*** Un incendie survenu dans la résidence de M. Ch.-J. Lucas, à Warnham-Court (Angleterre), a détruit plusieurs tableaux de prix, entre autres un tableau célèbre de Bonington : *Le Grand canal à Venise*.

PETITES EXPOSITIONS

EXPOSITION DE M^me^ LISBETH DELVOVÉ-CARRIÈRE ET DE MM. R. BESNARD, PRUNIER ET F. JOURDAIN

Tel est, à notre époque, l'attrait de la carrière artistique, qu'elle séduit souvent les enfants après le père, et que l'atelier de celui-ci devient l'école de ceux-là ; cette coutume est analogue à celle qui groupait autour des vieux maîtres moins des élèves que des fils adoptifs ; et elle est excellente, encore bien qu'il convienne que, comme autrefois, les néophytes allient, en une juste mesure, l'insoumission au respect.

M^me^ Lisbeth Delvové-Carrière est fort respectueuse des enseignements paternels : elle leur doit cet enveloppement où les fleurs qu'elle peint essaient de se cacher, et d'où elles se dégagent peu à peu, à l'examen, comme des buées matinales les choses. Mais elle a su transposer le ton, et nuancer les pétales d'exquises tonalités, renonçant ainsi à la monochromie. Quant à son *Paysage de Versailles*, il est vraiment d'une poétique et originale inspiration.

M. Robert Besnard n'est point encore arrivé à cette maîtrise, et il semble qu'il se cherche. On aimerait à jalonner de dates les tableaux, très divers, qu'il présente. Les uns, comme *Portrait d'enfant*, sont durs et gauches ; les autres, *Rêverie*, *Femme à la pivoine*, trop habiles ; mais à voir, à la terrasse

d'un café, cette courtisane à figure pâle, aux lèvres rouges, comme sa robe, à l'attitude résignée, devant la table verdâtre, parmi la lumière blême, on sent une individualité sans doute bien près d'éclore.

Il semble que celle de M. Gaston Prunier a franchi le pas décisif, et il faut l'en féliciter, quelque peu de hâte qu'on mette à le suivre. La nature qu'il nous montre, en effet, n'est pas celle qui enchante par sa beauté ; il aime les spectacles réalistes, laids, livides et sinistres. Son trait est dur et pesant, comme celui de Jeanniot, brutal comme dans Steinlen. *La Neige à Vaugirard* fait vibrer une maison rouge vif sous le toit blanc, par une opposition que Thaulow a recherchée bien souvent, mais en y mettant de la poésie. Même, certains de ces paysages, presque fantasmagoriques, font penser à Vincent van Gogh ; et leurs ciels tourmentés crient l'effroi.

M. Francis Jourdain est d'inspiration moins rébarbative, et il se plaît à chanter le poème de la nuit. Bien d'autres, avant lui, s'y sont essayés, depuis Aert van der Neer, voilant la lune derrière le feuillage, Joseph Vernet, qui l'étale en plein ciel, jusqu'aux modernes, Cazin, Pointelin, Chudant, etc., pour qui les ténèbres sont pleines de mystères. L'originalité de ce dernier venu est d'allumer des fenêtres aux maisons, comme à l'Opéra-Comique au décor de *Louise* ; et ces espaces lumineux, blonds, jaunes, rouges, parmi l'obscurité bleue, dans le silence, donnent une idée saisissante de la nuit. Mais l'ensemble ne laisse pas de paraître un peu monotone...

Georges Riat.

QUELQUES LETTRES INÉDITES

du sculpteur J.-C. Marin

(*Suite*) (1)

Enfin, il n'est d'absence si longue qui n'ait un terme. Marin rentra en France et l'on vit ses œuvres figurer avec plus de régularité aux Salons annuels. Le goût public s'était, il est vrai, détourné beaucoup des compositions gracieuses et molles auxquelles son talent se complaisait surtout, mais ses compositions ne demeuraient pas inaperçues et elles provoquaient encore quelque sympathie dans le cœur des adeptes de l'art du siècle passé. La grande erreur de Marin, qui fut celle, d'ailleurs, de son maître Clodion, fut, en cherchant à élargir ses conceptions de garder les procédés et la manière d'une exécution menue et pleine de finesse. Marin ne gagna guère à cette transformation, qui accentue surtout les défauts de sa facture parfois sèche et donne à ses figures de proportions amples des faux airs de statuettes agrandies. Comme Clodion, il poursuit le grand style dans ses inventions nouvelles ; mais, comme lui, il force son talent sans perdre son afféterie gracieuse et sans y gagner les qualités prônées par l'esthétique du jour.

C'est en province, à Lyon, que Marin passa alors quelques années de sa vie, à professer la sculpture à l'école des Beaux-Arts de cette ville. Sans doute que le sculpteur vieillissant se trouvait un peu dépaysé à Paris au milieu des générations nouvelles dont l'idéal n'était plus le sien, et, le besoin aidant, c'est avec empressement qu'il avait accepté une situation stable à Lyon. En lisant la lettre ci-dessous, adressée, elle aussi, à un ami de longue date, et où il est question d'autres amis aussi anciens tels que l'architecte Belanger, on verra bien vite combien Marin était alors heureux de son sort. Non seulement, celui-ci était assuré, mais encore l'artiste avait trouvé dans la sympathie d'une femme, venue sans doute avec lui d'Italie, l'auxiliaire puissant, le charme robuste qu'apporte avec lui un pareil sentiment. La phrase, toujours un peu embrouillée du style de Marin, s'obscurcit encore sous l'émotion qui le gagne et les mots disent mal ce qu'ils auraient à dire. Lisons-les pourtant avec bienveillance et sans sourire, car ce sont là les dernières paroles de satisfaction que nous verrons tomber des lèvres de l'artiste, et la désillusion viendra vite après elles assombrir les dernières années de la vie du sculpteur.

Lyon, le 2e jour de l'an 1815.

Mon très cher et très obligeant ami, je reçois à l'instant votre aimable et bonne, aussi bonne que tendre lettre, nourrie de tout ce qui peut calmer et attendrir le cœur en occupant agréablement l'esprit. Je ne puis trouver de véritable consolation qu'en recevant de vos nouvelles où je retrouve avec effusion de cœur et d'âme ce que votre amitié m'offre de charme et de bonheur. Oui, c'en est un grand dans la vie d'en avoir un comme vous, et Mme Ravelli en sent également le prix. Elle est heureusement arrivée en bonne santé ; j'avais tout prévu pour la loger dans un lieu sain et tranquille près de mon atelier. Son premier soin a été d'écrire à son fils et c'est une distraction bien involontaire de ma part qui a pu causer le retard qu'il a éprouvé en recevant un peu plus tard des nouvelles de sa maman. Avec quelle bonté et juste appréciation vous me retracez au naturel les qualités toutes aimables de cette bonne et sensible mère. Coulons encore un peu de temps et l'espoir d'un peu de bonheur pour consacrer au sein de l'amitié, de la vôtre mon digne ami, cet acte digne de nos sentiments les plus purs et les mieux placés. C'est à Paris, oui, mon ami, aux premières vacances et dans la saison la plus douce. Cette idée double mon existence et fera accroître mon talent en donnant à mes occupations, à mes travaux une nouvelle vie. Plein de cet espoir, je me repose sur l'espérance, dans l'espoir qu'elle couronnera mes vœux.

Je quitte avec regret un sujet qui me plaît au-dessus de tout pour vous parler un instant de M. Belanger, et vous dire, d'après une croyance et quelque connaissance des choses, que ce que l'on débite sur lui, sur tels ou tels faits, sont des calomnies. Il était, autant que je puis m'en rappeler, en prison à cette époque, ainsi que son

(1) Voir *Chronique des Arts* des 16 et 23 novembre, 14 et 23 décembre 1901, 4 et 11 janvier 1902.

épouse et beaucoup d'autres de ma connaissance qui y sont restés fort longtemps et qui n'ont obtenu sûreté et liberté qu'au moment de la chute de Robespierre.

Belanger était électeur de 89, de ceux qui ont nommé pour l'Assemblée constituante. Je ne lui ai point connu d'autre charge. Il est resté fort longtemps en prison, peut-être deux ans, pour une cause qui doit le mettre bien à son aise pour répondre à ceux qui pourraient l'attaquer injustement. Il a pu manquer de politesse; soyez sûr, mon ami, que c'est distraction, pur oubli, car c'est un homme qui a infiniment d'esprit, et de cet esprit qui approche du génie, surtout dans un artiste où l'on aime à rencontrer cette espèce de cachet qui décide le talent. Il a du goût, même de la grâce, il aime les camarades, il n'est jamais commun, il abhorre même ce pédantisme sec et compassé, ou du moins très empesé, de la plupart de ces artistes. S'il est vieux, ses talents ne le sont pas encore. Je dis plus, et c'est avec justice: j'ai connu peu d'artistes aussi aimables, aussi obligeants même par ses propres moyens que lui; il est vif, actif, et souvent affectueux avec les formes les plus aimables, très instruit sans étalage ni enflure. Ses connaissances et son goût delicat le mettent à même de convenir dans sa profession, au plus grand nombre de personnes que ceux qui, dans les arts, ne connaissent qu'un seul et unique point dans la perfection d'une palmette ou autre détail d'ornement, etc., qu'ils font exécuter par les artistes avec ce poli, ces détails souvent jusqu'à la sécheresse la plus minutieuse de la petite orfèvrerie.

Je craindrais d'aller trop loin en m'attardant trop sur le même sujet. Je veux finir, mon bon et si bon ami, et vous prie de graver dans votre mémoire tous les sentiments que vous avez fait naître dans mon cœur depuis que nous nous connaissons. M^me^ Reginalda Ravelli me prie de faire partager avec nous tout ce que son cœur lui dicte, ainsi qu'à moi, pour M^me^ Vern. Elle me parle de ses bontés pour elle et des derniers instants qu'elle a passés chez nous. Nous vivons de tout ce dont nos cœurs sont remplis. Mille souhaits heureux au commencement de cette année et surtout de la santé. Je fais les mêmes vœux pour le bon M. Guernot, ainsi que tout ce qui vous aime. Je regrette bien de ne pas avoir vu M^me^ Bonneville avant mon départ; je suis bien sensible à tout ce qu'elle a eu l'obligeance de dire de moi à M^me^ Ravelli. J'aurais aussi bien voulu embrasser M. de Baruel, ainsi que Madame et son aimable famille, ainsi que M. Langlois. Voilà les chagrins que l'on éprouve à vivre loin de ses amis.

Adieu, mon ami; adieu, je vous embrasse *e per siempre amico vestro a la vita e a la morte.*

MARIN.

Mes amitiés au jeune Ravelli; je pense souvent à lui; l'inquiétude qu'il a eue pour sa maman fait honneur à son cœur. Je l'embrasse comme il m'intéresse, pour lui et pour sa sensible et si bonne mère.

M^me^ Ravelli ainsi que moi vous remercie des bontés que vous avez pour son fils, qui doit aussi en connaître tout le prix (1).

(1) Cette dernière lettre est transcrite d'après les manuscrits de la Bibliothèque Nationale, nouvelles acquisitions françaises. n° 1306, f° 27. Elle est adressée à M. Vern, dont il a déjà été question ci-dessus.

Il y a, à la suite de cette lettre, un post-scriptum en italien de Reginalda Ravelli qui confirme ces sentiments de gratitude et les exprime à nouveau. Nous ne croyons pas devoir le reproduire, car il n'ajoute rien à ce que Marin lui-même a dit. Celui-ci, comme on l'a vu, semblait alors pleinement heureux. Sa vie matérielle était assurée par la situation qu'il allait occuper en professant à Lyon et un rayon de bonheur éclairait encore le travail de l'artiste. Il goûta quelque temps cette joie, car il eut le temps de former à Lyon quelques élèves qui lui firent honneur et dont le plus renommé est sans conteste Foyatier. Mais l'adversité guettait Marin et elle allait s'appesantir sur lui à l'heure où la vieillesse avait brisé ses forces et diminué son énergie.

(A suivre.) Paul BONNEFON.

CHRONIQUE MUSICALE

Les Concerts

Cette semaine, fait assez rare, c'est au Conservatoire, à la Société des Concerts, qu'il fallait se rendre pour trouver du nouveau. M. Marty avait mis à son programme un ouvrage inconnu jusqu'ici en France et fort compendieux : la *Rhapsodie mauresque* de M. Engelbert Humperdinck, l'auteur heureux de *Hœnsel et Gretel*. Une partie du troisième acte de l'*Hippolyte et Aricie* de Rameau achevait de donner à la séance, qui s'ouvrait par la symphonie en *mi bémol* de Mozart et se terminait par l'ouverture d'*Egmont*, un intérêt particulier.

M. Marty a de grandes qualités. Son bras est admirable de souplesse et de précision, et il s'en sert déjà avec une complète autorité. Mais on ne peut vraiment partager sa manière de comprendre certaines œuvres classiques qu'il a tendance à conduire avec une rigueur un peu uniforme et dans des mouvements quelquefois trop lents ou trop rapides. Le menuet de la symphonie de Mozart fut dit, à coup sûr, d'une manière trop solennelle; l'*andante*, par contre, sans charme et sans tendresse, et à une allure trop vive. Le souvenir qu'a laissé, à tous ceux qui l'ont pu admirer, l'interprétation de M. Weingartner n'était pas, par comparaison, à l'avantage de l'exécution de la Société des Concerts.

M. Marty semble plus à l'aise dans la musique moderne. Il mène, du moins, avec beaucoup de chaleur et de verve la *Rhapsodie* de M. Humperdinck. Cette longue et peu captivante composition n'a pas réussi, du reste, à beaucoup enthousiasmer l'assistance. C'est une sorte de suite d'orchestre en trois parties dont la première, Tarifa, porte en sous-titre *Élégie au coucher du soleil*; la seconde, Tanger, nous transporte dans un café maure, la nuit, et la troisième, dans le désert, à Tétuan. Cette dernière décrit une chevauchée qui débute

comme un concerto de violon. M. Humperdinck paraît affectionner les effets à découvert de ce bel instrument : la première partie de son œuvre commence et finit par une longue cantilène de violons sans accompagnement. Malheureusement, cette *Rhapsodie*, fort bien traitée d'ailleurs et brillante d'effets d'orchestre habilement combinés, n'a aucun caractère, bien qu'écrite sur des thèmes recueillis, paraît-il, dans un voyage en Espagne et au Maroc. Elle sent davantage le contrepoint que la nature sauvage, et le soleil y brille moins que la clarté d'une lampe bavaroise.

Les fragments d'*Hippolyte et Aricie* ont fait grand honneur à Rameau et à ses interprètes. Le chœur très sonore des Trézéniens, les charmants airs de ballet et les magnifiques récits que chante Thésée avant son invocation à Neptune — qui fait songer à la fois à Bach et à Gluck, — ont permis au public d'apprécier à sa juste grandeur la fière originalité du vieux maître français. M. Delmas a d'ailleurs supérieurement chanté le rôle de Thésée, et les applaudissements répétés par lesquels l'auditoire lui a témoigné sa satisfaction étaient amplement mérités.

Avant l'ouverture d'*Egmont* et sans doute pour reposer les assistants de l'indigeste *Rhapsodie* qu'ils venaient d'entendre, les chœurs ont chanté deux petites pièces de M. Saint Saëns, composées sur des poésies de l'*Art d'être grand-père*, de Victor Hugo. La première de ces faciles compositions, sorte de ronde populaire, accompagnée à l'orchestre par des timbres et des rythmes toujours différents, forme le badinage le plus gracieux. La seconde, plus grandiloquente, ne me semble pas si bien venue, bien que traitée avec cette maîtrise que l'auteur du *Samson et Dalila* met au service des moindres choses de la musique.

P. D.

REVUE DES REVUES

R Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire (15 décembre 1901). — A signaler un article de M. Henri Maistre sur *Le graveur Augustin de Saint-Aubin et la Bibliothèque du Roi*. On n'ignorait pas que Gabriel de Saint-Aubin, qui s'était fait une spécialité de graver les médailles, avait été désigné, à la mort d'Étienne Fessart, pour le remplacer dans la charge qu'il occupait de dessinateur et graveur de la Bibliothèque du Roi. Cette désignation eut lieu, paraît-il, à l'insu de Saint-Aubin et sur la demande de l'abbé Barthélemy et de Bignon, bibliothécaire du Roi ; le brevet de nomination fut expédié au mois de juin 1777.

M. Maistre précise toutes les circonstances de ce choix et fixe les dates avec certitude, grâce à quelques documents trouvés par lui aux Archives Nationales et qui forment le fonds de son travail. On apprend ainsi que les fonctions attribuées à Saint-Aubin étaient purement honorifiques et que l'artiste fit en vain plusieurs démarches pour tirer quelques avantages de la situation qui lui avait été faite. M. Maistre publie le texte de quatre requêtes adressées par Saint-Aubin au ministre, tantôt pour obtenir une pension et tantôt pour recueillir une indemnité de déplacement, car l'artiste avait déménagé et, pour se rapprocher de la Bibliothèque du Roi, quitté le quartier Saint-Jacques d'abord pour la rue Thérèse, puis pour la rue des Prouvaires où il devait mourir.

Tous ces placets eurent cela de commun qu'ils restèrent sans résultat, et Saint-Aubin ne fut pas plus heureux avec la République qu'avec la royauté, car, ayant été dépossédé du seul avantage que lui donnait sa charge, un atelier assez incommode et dans lequel il avait fait, à ses frais, diverses réparations, il ne put obtenir le logement au Louvre, qu'il sollicitait comme compensation. Le seul revenant-bon que Saint-Aubin ait jamais retiré de son passage à la Bibliothèque du Roi fut une allocation de 1.200 livres qu'il toucha, en compagnie de Cochin, pour graver ensemble les peintures de Romanelli qui, de nos jours encore, ornent le plafond de la galerie Mazarine, à la Bibliothèque Nationale. Ce projet n'eut pas de suite : il avait été conçu à la fin de 1786, mais Cochin mourut en 1790 et Saint-Aubin ne crut pas devoir exécuter seul ce qui avait été entrepris en commun. On vit passer à sa vente neuf dessins à la pierre noire d'après les tableaux de Romanelli, qui étaient, sans doute, tout ce qui avait été fait par l'artiste à ce sujet, et qui trouvèrent acquéreur à trente-neuf francs.

× **La Plume** (1er janvier). — Étude de M. Alphonse Germain sur l'art en Croatie et particulièrement sur un des plus remarquables artistes de ce pays, le sculpteur Robert Franges Mihanovic, dont quatre dessins d'après ses œuvres nous sont montrés et témoignent d'un tempérament vigoureux et plein de vie.

|| **Bulletin des Musées royaux des Arts décoratifs et industriels à Bruxelles** (nos 1, 2 et 3, octobre, novembre et décembre 1901). — Ce que nous réclamions dans un de nos récents *Propos du jour* pour nos musées nationaux, la création d'un bulletin officiel qui tienne le public au courant de leur vie journalière et de leurs accroissements, vient d'être réalisé en Belgique pour les musées des Arts décoratifs et industriels, qu'on installe dans le Palais du Cinquantenaire et pour l'aménagement desquels une somme de deux millions vient d'être votée par le Parlement belge. Ce *Bulletin* a pour but de permettre à tous ceux qui s'intéressent à ces musées d'en suivre la vie et le développement. Il renseigne sur les travaux d'aménagement en question, les dons, acquisitions, etc., et mentionne aussi les faits les plus importants touchant plus ou moins à ce qui forme l'objet de ces collections.

Le numéro de novembre contient, en particulier, des reproductions de deux des anges qui viennent d'être découverts dans l'église Saint-Pierre de Louvain, ainsi que nous l'annonçons plus haut (1).

Celui de décembre renferme une reproduction en grand de la tête de l'*Aurige* de Delphes, dont le musée vient d'acquérir un moulage, et sur lequel M. Jean de Mot publie une étude, accompagnée, en outre, de la reproduction d'un vase attique à figures noires rehaussées de blanc, conservé au même musée et représentant un conducteur de char.

---

(1) Voir ci-dessus, p. 18.

R **Rassegna internazionale** (1er déc. 1901). — M. Diego Angeli consacre un intéressant article biographique et critique au peintre Onorato Carlandi, dont la plupart des œuvres sont à la Galleria Nazionale de Rome et dont quelques-unes ont été vues à Paris.

R M. Guiseppe Gerola raconte les travaux de la mission envoyée en Crète afin d'étudier les antiquités et de rechercher les vestiges qui peuvent rappeler la domination vénitienne dans l'île.

P **Emporium** (novembre 1901). — Étude de notre collaborateur M. William Ritter sur le peintre Nicolas Gysis, dont il a parlé récemment à nos lecteurs (1) (portraits et 20 reprod. d'œuvres).

P Étude de M. R. Bellodi sur *La Basilique de San Andrea à Mantoue*, somptueux édifice de la fin du xve siècle, dont 16 vues d'ensemble ou de détail accompagnent cet article.

P *Saint François d'Assise dans l'art et l'histoire de Lucques*, par M. Pompeo Molmenti : le couvent de San Cerbone, le couvent de l'église de Saint-François à Lucques (6 ill.).

P Étude de M. V. Garzilli sur le peintre italien Francesco Guarini (né en 1611) (21 reprod. d'œuvres : épisodes de la vie de sainte Agathe à l'église consacrée à cette sainte à Solofra; autres peintures dans d'autres églises de cette ville, etc.).

(Décembre). — Étude de Mme S. Fornaro sur le peintre suisse Paul Robert, dont on connaît les belles peintures décoratives pour le musée de Neuchâtel (reprod. de ces œuvres et d'autres tableaux, avec portrait de l'artiste).

P Compte rendu par M. P. B. de l'Exposition triennale des Beaux-Arts à Anvers (15 reprod.).

P Importante étude de M. C. Ricci sur *Francesca de Rimini et les Polentani dans l'art*, accompagnée de 47 grav., reproduisant, entre autres, les différentes traductions par les artistes de tous pays de l'épisode des amours de Paolo et de Francesca de Rimini et de leur châtiment décrit par Dante.

— **Die graphischen Künste** (XXIVe année, fasc. 4). — Importantes études de M. K. Mayer sur la moderne école munichoise d'illustration, qui vise surtout à l'effet décoratif, et ses principaux représentants : MM. Schmidhammer, J. Diez, Thœny, R. Wilke, Th. Heine, B. Pankok, R. Engels, M. Eichler, W. Georgi, W. Püttner, A. Jank, Feldbauer, A. Münzer, Fr. Erler, etc., dont plusieurs spécimens nous sont offerts en des reproductions en noir et en couleurs, celles-ci d'une perfection technique admirable.

— Étude de M. J. Meder sur le portraitiste autrichien Ludwig Michalek (portrait et 4 reprod. d'œuvres, dont 1 eau-forte originale hors texte).

(XXVe année, fasc. 1). — Étude de M. C. Stechele sur un jeune peintre viennois, Maximilian Liebenwein, dont les dessins d'animaux sont des plus remarquables (6 reprod. en noir et en couleurs).

— Étude de M. J. Veth sur le paysagiste hollandais J.-G. Veldheer (nombr. et excellentes reprod. hors texte ou dans le texte).

— M. A. Riegl présente des gravures de M. R. Raudner d'après Jacob van Ruysdael (5 repr.).

— Le supplément de cette luxueuse revue, consacré spécialement aux nouvelles d'art graphique et qui donne maintenant la nomenclature de toutes les productions nouvelles des graveurs d'Europe ou d'Amérique et des récentes publications illustrées, contient, en outre, une étude de M. J. Holmes sur Hiroshigé, accompagnée de plusieurs reprod., dont une hors texte en couleurs, et une étude de M. J. Meder sur un voyage d'Altdorfer sur les bords du Danube en 1511, au cours duquel l'artiste prit des croquis, dont un, conservé à Budapesth, est reproduit dans cet article et identifié par M. Meder, grâce à un rapprochement avec des gravures du maître.

⨯ **Kunstchronik** (2 janvier). — M. Fritz Baumgartner établit de curieux rapprochements entre la prédelle sculptée du maître-autel de la cathédrale de Fribourg-en-Brisgau, exécutée sur les dessins de Hans Baldung et représentant l'*Adoration des Mages*, et diverses gravures de Dürer, auxquelles plusieurs détails de cette composition ont été empruntés sans aucun doute : le Turc à cheval et le roi nègre, tirés de l'*Adoration des Mages* de la *Vie de Marie* (Bartsch, 87); la Vierge, copie de la *Madone au singe*; le pan de mur de la hutte, identique à celui de la *Nativité* dans la *Vie de Marie* (Bartsch, 85); le saint Joseph, réplique en contre-partie de celui de la gravure sur cuivre *La Nuit de Noël* (Bartsch, 2). Des reproductions juxtaposées de toutes ces œuvres convainquent amplement de cette imitation de Dürer, par son ami et probablement élève.

(1) V. *Gazette des Beaux-Arts* d'octobre 1901, page 344.

BIBLIOGRAPHIE

EMMANUEL LŒWY. **Die Naturwiedergabe in der aelteren griechischen Kunst.** Rome, Lœscher, 1900. In-8°, 60 pages, avec nombreuses gravures.

La vieille esthétique hégélienne a fait son temps. Après avoir longuement discuté sur l'unité dans la pluralité, sur l'idéal matérialisé et la matière idéalisée, sur le beau phénoménal et le beau nouménal, etc., on en est arrivé à considérer l'esthétique comme une science psychologique, non comme une province nébuleuse de la métaphysique, et à demander à l'œuvre d'art elle-même, envisagée dans sa forme et dans sa couleur, le secret des émotions et des satifactions qu'elle procure. Un des premiers à entrer dans cette voie, après notre Fromentin, fut M. Emmanuel Lœwy, professeur à l'Université de Rome, dont le petit livre sur Lysippe, publié en 1884, contient en germe la plupart des idées qui ont été développées plus tard par le Danois Lange, en particulier la *loi de frontalité*, qui domine l'art primitif de tous les peuples et, dans une large mesure, l'art grec archaïque. Puis, ce fut le tour d'un sculpteur, M. Hildebrand, auteur d'un livre bien connu, *Problèmes de la forme*, qui a plus fait que toute l'école de Hegel pour expliquer la nature de l'œuvre d'art et démêler les raisons profondes de l'attrait

qu'exerce la beauté. M. Berenson, dans les introductions de ses petits volumes sur l'histoire de la peinture italienne, s'est rencontré, sur bien des points, avec M. Hildebrand. Si l'on parle aujourd'hui couramment de *lignes vivantes* et de *lignes mortes*, de *valeurs tactiles*, de *composition dans l'espace*, si l'on tend à substituer des idées précises à des abstractions dans l'analyse et dans l'appréciation des œuvres d'art, c'est en grande partie aux auteurs précités qu'on est redevable de ce progrès.

Le dernier livre de M. Lœwy, quoique très court, présente un intérêt de premier ordre pour l'intelligence de l'art antique. Il est malheureusement d'une lecture très ardue et l'auteur n'a rien fait pour le rendre plus accessible, ce qui eût été facile s'il l'avait terminé par un résumé condensant ses idées et ses théories sous forme d'aphorismes. Une des idées les plus originales est celle-ci : L'art ne commence pas par l'imitation de la nature, envisagée comme un modèle toujours présent aux yeux de l'artiste. Celui-ci a vu la nature (disons, pour simplifier, la figure humaine) sous un nombre infini d'aspects qui ont laissé une impression résiduaire dans son esprit. C'est d'après cette impression ou image moyenne qu'il travaille, en essayant de la rendre aussi claire, aussi complète, aussi intelligible que possible. D'abord, il la présente surtout en relief ou en dessin; plus tard seulement, la sculpture en ronde-bosse revendique ses droits. En représentant une figure en dessin ou en relief, l'artiste en montre la tête de profil, mais, dans l'intérêt de la clarté, il dessine de face l'œil et la poitrine, souvent aussi les jambes; ainsi procédèrent les sculpteurs égyptiens et les Grecs archaïques. Abordant l'image en ronde-bosse, il la modèle d'abord de telle façon qu'elle se présente entièrement de face, sans aucune ambiguïté ni complications de forme, droite, les bras collés au corps, raide et symétrique. Telle est la *Nikandra* de Délos. Vue de profil, cette statue primitive est insignifiante; elle est faite pour être regardée d'un seul côté. Mais l'art comprend bientôt que le spectacteur doit pouvoir tourner autour d'une statue, qu'il ne suffit pas de fixer dans la pierre une impression d'ensemble, mais qu'il faut en réunir plusieurs. Alors il combine avec la face deux vues de profil et il produit une statue comme l'Apollon de Ténéa, qu'on peut regarder de face et de profil, mais qui, pendant qu'on en fait le tour, n'offre que des contours disgracieux et sans expression. Le progrès ultérieur consiste à multiplier les aspects des statues qui en font valoir les qualités expressives; M. Lœwy pense que le terme de ce développement a été atteint par Lysippe, dont les œuvres peuvent être appréciées, comprises, admirées, indépendamment de l'angle sous lequel on les regarde. Si, comme on a lieu de le croire, le prétendu *Gladiateur* du Louvre est la meilleure copie existante d'un chef-d'œuvre de Lysippe, il est facile de contrôler, en tournant autour de cette statue, l'opinion de M. Lœwy; peut-être la trouvera-t-on un peu absolue, mais il y a là le germe d'études auquel un bel avenir paraît assuré.

Si les artistes archaïques ne disposent que d'un petit nombre de types qu'ils répètent sans cesse, s'ils évitent avec tant de soin les entrecroisements de lignes, les ruptures d'équilibre, les déhanchements, cela s'explique encore par le besoin de clarté qui les domine et par le fait qu'ils travaillent d'après une sorte d'image moyenne imprimée dans leur mémoire par la réalité mouvante, sans souci de fixer, comme par une vision instantanée, les mouvements éphémères où se complaît la nature.

De là aussi cette tendance, dans le bas-relief et la peinture, à présenter les corps sous leur aspect le plus large, sans oser de raccourcis, sans tenir compte des effets de la vision latérale. L'artiste primitif, comme l'enfant, attache moins d'importance à ce qu'il voit qu'à ce qu'il sait exister : l'image que la vision de la nature a laissée dans son cerveau est faite en partie de la conscience qu'il a de son propre corps.

Ceux qui prendront la peine de lire en entier le mémoire de M. Lœwy — et je les avertis qu'il devront y porter beaucoup d'attention — seront tout étonnés ensuite, en parcourant les galeries d'antiques du Louvre, de faire mille observations intéressantes : ce sera la juste récompense de leur labeur.

S. R.

Pierre Gusman. — *Les Villes d'art célèbres.* **Venise.** Paris, H. Laurens, 1902. In-4°, 156 p., av. 130 gravures.

Venise vient de prendre place, à côté de *Bruges et Ypres* et de *Paris*, dans la collection des *Villes d'art célèbres*. C'est M. Pierre Gusman, chargé d'une mission en Italie par le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et dont on connaît le grand ouvrage sur *Pompéi*, qui a rédigé ce nouveau volume, où l'on trouve, habillant un style vivant et pittoresque, un choix de belles gravures qui disent, au long des pages, la beauté de la ville sans pareille.

C'est, dans la *Description de la Cité* « pétrie d'orgueil et de volupté », le Canal Grande, le lion de Saint-Marc, érigé à la Piazzetta, la Piazzetta avec le Campanile et le palais des Doges, San Giorgio Maggiore, le pont des Soupirs, le palais Sanudo Ranavel, la Piazza, Saint-Marc.....

L'Architecture est illustrée par la cathédrale de Torcello, celle de San Donato à Murano, Saint-Marc, le Palais ducal, le musée Correr, les palais Loredan, Ca d'Oro, Foscari, Dario, dei Camerlenghi, Vendramin, Grimani, Santa Maria dei Frari, San Giovanni e Paolo, San Zaccaria, San Michele di Murano, Santa Maria della Salute, etc.

Voici, pour *La Sculpture*, les magnifiques tombeaux des doges Morosini, Mocenigo, Venier, Vendramin; les chefs-d'œuvre de Donatello, Antonio Rizzo; le Colleoni d'Andrea Verocchio; les Jacopo Sansovino, Lombardi, Vittoria, Barthel, Niccolo dei Conti, Bresciano, Roccatagliatar, Gaia...

Et *La Peinture*, décorative, somptueuse, païenne, après les Primitifs, présente Gentile et Giovanni Bellini, les *Vénitiennes* de Carpaccio, Cima da Conegliano, Basaiti, Montagna, Lotto, Bissolo, les « carnations savoureuses » de Giorgione, Palma Vecchio, « la chair vive » des Vénitiennes de Titien, Pordenone, Sebastiano del Piombo, les architectures de Paris Bordone, les « violences » du Tintoret, les magnifiques décorations de Véronèse, la grâce de Tiepolo et les jolies vues de Canaletto. Les érudits, les critiques d'art, les voyageurs et les simples curieux trouveront donc leur compte en ce joli volume, présenté avec goût, et constituant un véritable musée.

G. R.

M. Albert Soubies, poursuivant son instructif et attrayant voyage artistique à travers l'Europe, vient de publier, chez Flammarion, un nouveau volume de son **Histoire sur la Musique**, consacré aux productions du XIXe siècle en Danemark et en Suède (in-16, 81 p.).

NÉCROLOGIE

—

On annonce la mort, à Paris, d'un de nos sympathiques confrères, le comte **Alphonse-Bernard de Calonne**, bibliothécaire-archiviste de la Société des Agriculteurs de France et membre de la Société des Gens de lettres depuis 1847. Il était né à Béthune en 1818.

Littérateur, critique d'art, écrivain très fécond, il a été l'un des premiers collaborateurs de la *Revue contemporaine*, fondée en 1852, puis il l'a dirigée jusqu'à la fin de l'empire. Il a également collaboré à beaucoup de revues ; il a été le correspondant du *Times* à Paris, pendant la guerre. Il faisait partie de la rédaction du *Soleil*.

Il était chevalier de la Légion d'honneur.

—

On annonce la mort, à Autun, de M. **Bulliot**, archéologue distingué, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. On lui doit des fouilles importantes au mont Beuvray, l'ancienne Bibracte, et deux livres remarquables *La Cité gauloise* et *La Mission de saint Martin dans le centre de la France*.

—

Nous apprenons la mort, à Lyon, d'un artiste lyonnais de talent, M. **Jean-Jacques Drogue**, qui excellait surtout dans l'illustration décorative.

—

On annonce de Prague la mort de M. **Hippolyte Sobieslas Pinkas**, peintre et publiciste, chevalier de la Légion d'honneur. Il avait réuni beaucoup de sympathie dans les milieux français en rapport avec les Tchèques et était un ardent champion des idées françaises en Bohême. Il avait créé, il y a plus de quinze ans, l'Alliance française de Prague et, grâce à ses efforts constants, l'étude de la langue française et le développement de la littérature française et de notre art ont fait de grands progrès en Bohême.

MOUVEMENT DES ARTS

—

On a vendu la semaine dernière, à l'Hôtel Drouot, un très bel exemplaire d'une édition rarissime de Rabelais — si rare que Ch. Brunet en ignorait l'existence —, l'édition de Lyon 1565, sans nom d'imprimeur, probablement la première qui, sous le titre général d'*Œuvres*, continue le cinquième livre. Sur une demande de 200 francs, le précieux petit in-16, richement relié par Cuzin a atteint en quelques instants la somme de 2.700 francs.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de tableaux de M. **Louis Eymonnet**, à la Maison des Arts, 16, rue Balzac.

Exposition de tableaux de M. **L. Vallée**, chez Hessèle, 13, rue Laffitte, jusqu'au 31 janvier.

Exposition de tableaux de Mme **Lisbeth Delvové-Carrière** et de MM. **Robert Besnard, Francis Jourdain** et **Gaston Prunier**, galeries Silbelberg, 29, rue Taitbout, jusqu'au 10 février.

Exposition de l'œuvre du peintre **Francis Vernay**, aux bureaux de la *Revue blanche*, 23, boulevard des Italiens, à partir du 20 janvier.

Exposition de la **Société de la Miniature, de l'Enluminure et des Arts précieux**, galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, du 22 janvier au 2 février.

Étranger

Bruxelles : 10e Salon annuel du Cercle « Pour l'Art ».

Leipzig : Exposition d'estampes en couleurs, organisée par la Société des industries et des arts du Livre, à partir du 18 janvier.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Paris

120e Exposition de la **Société des Artistes français**, au Grand Palais des Beaux-Arts (Champs-Élysées), du 1er mai au 30 juin. Envoi des ouvrages de peinture, des dessins, aquarelles, pastels, etc., du 15 au 20 mars ; des grands ouvrages de sculpture, les 10, 11 et 12 avril ; des bustes, médaillons, médailles et pierres fines, les 1er et 2 avril ; des œuvres d'art décoratif, les 16 et 17 avril ; des ouvrages d'architecture, les 4 et 5 avril ; des gravures et lithographies, du 1er au 3 avril.

Exposition des **Artistes Indépendants**, aux serres du Cours-la-Reine, en avril. Demandes d'adhésion, à M. Antoine de La Rochefoucauld, 19, rue d'Offémont.

Province

Aix-en-Provence : Exposition des Beaux-Arts, du 27 avril au 28 juillet. Demandes d'admission, au siège de l'administration, rue de l'Opéra, 9, à Aix-en-Provence, avant le 17 mars.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

CONCERT DU DIMANCHE 19 JANVIER 1902

—

Treizième Concert Colonne (2 h. 1/4). — *La Damnation de Faust* (H. Berlioz).

L'Imprimeur-Gérant : André Marty.

Paris. — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart

N° 5. — 1902 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 1er Février.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

L'INSTITUT a coutume d'honorer le souvenir de ses membres en faisant exécuter le buste de chacun d'eux et en le plaçant ensuite dans quelque galerie où l'attend la suite glorieuse de ses devanciers. Mais, par une tradition singulière, ce buste n'est jamais commandé du vivant de celui dont il faudra un jour fixer l'image pour la postérité. Il advient donc assez fréquemment que le sculpteur qui reçoit la mission de faire revivre quelque membre de l'illustre Compagnie soit fort embarrassé de mener à bien son entreprise et se voie contraint de suppléer à l'absence des documents par les seules ressources de sa mémoire ou même de son imagination.

On n'a point de peine à concevoir qu'en pareille occurrence l'Institut ait cherché à modifier au plus vite des usages d'où dépend en partie l'idée qu'on se fera de lui à travers les siècles. On lui a même prêté le projet fantaisiste de commencer une collection de photographies, assurant au marbre futur une ressemblance certaine. Il serait à la fois plus simple et plus sûr de commander le buste du vivant même de celui qui doit être représenté. Si quelque pensée modeste détourne l'Institut d'un projet qui semble à l'excès flatter sa vanité, ne suffira-t-il point de lui rappeler que l'immortalité conférée à ses membres n'est point un honneur tardif et suprême, mais un privilège qui les environne dès le jour où ils ont passé le seuil de l'auguste demeure ? Et puisqu'ils sont voués à être représentés par le marbre, n'est-il pas préférable qu'ils aient eux-mêmes, dès le premier jour, le spectacle réservé aux regards de leurs contemporains et de la postérité ?

En même temps qu'il aurait avantage à connaître son modèle, le sculpteur pourrait aussi perpétuer le souvenir des membres de l'Institut non plus seulement à l'âge où la mort les a saisis, mais à l'heure glorieuse où ils entrent dans la Compagnie, qui est souvent aussi celle des travaux qui les ont illustrés. L'antique galerie des bustes se rajeunirait ainsi à la fois par la vérité plus grande des œuvres et par l'âge de ceux qu'elle immortalise.

NOUVELLES

*** Par décret du 10 janvier 1902, rendu sur la proposition du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, M. Noirot, peintre de marine, est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

*** C'est le lundi 17 février que seront inaugurées, au musée du Louvre, la salle Adolphe de Rothschild et les nouvelles salles des dessins.

*** L'Institut de France vient d'être autorisé à accepter le legs fait au musée Condé (Chantilly) par Mme Scheffer, veuve Marjolin, suivant son testament olographe du 8 janvier 1899, et consistant en dessin, portraits, buste de marbre et groupe en bronze désignés dans le testament.

*** M. Napoléon Mazet, le collectionneur mort récemment, a laissé un testament en faveur du musée de Cluny, dont les dispositions sont ainsi conçues :

A donner au musée de Cluny :
N° 1. Coiffure alsacienne ;
N° 2. Groupe en bois (la Vierge et l'Enfant

Jésus), trouvé dans les combles de la cathédrale de Reims;

N° 3. Saint Nicaise, figure en bois sculpté et doré, même provenance;

N° 4. Sainte Colombe sur son prie-Dieu, provenant de la communauté de Villemandeur, près Montargis (Loiret);

N° 5. Groupe en bois sculpté et doré (la Vierge et l'Enfant), même provenance;

N° 6. Groupe en bois sculpté et doré (saint Jean l'Évangéliste et l'aigle), donné par M. B..., de Toulouse;

N° 7. Tête sculptée en pierre rouge, trouvée à Strasbourg, faubourg National. Cette tête est très probablement une des figures de la cathédrale. Le corps de la statue est resté sur le monument;

N° 8. Chambranle de porte en pierre sculptée sur laquelle est inscrite la date : 1709. Trouvé, à Strasbourg, dans les fondations d'une maison, rue de la Scie;

N° 9. Base d'une colonne octogone. Dans cette sculpture, il y a un écusson tenu d'un côté par un lion et d'un autre par un ange. Symétriquement à l'axe de l'écusson est un chevalier armé qui tient la queue du lion. Le costume de chevalier est du quatorzième siècle. Ce travail fut trouvé dans les fouilles de l'ancien couvent de Sainte-Barbe, à Strasbourg;

N° 10. Grès de Flandre brun : Canette à forme élancée, ornée de danses, hauteur 24 centimètres, couvercle en étain, à la date de 1583. Sur la panse est l'inscription : « Lorsque les ménétriers font de la musique, les paysans dansent comme s'ils étaient enragés; le pasteur dit : Je veux danser avec vous. »

M. Mazet lègue, d'autre part, au musée Carnavalet un dessin représentant le Champ-de-Mars en 1796 et une collection d'assignats.

*** M. Georges Berger, président, et les membres du comité de l'Union centrale des Arts décoratifs se sont réunis dernièrement au pavillon de Marsan.

Ils ont décidé qu'on inaugurerait au printemps la partie du musée dont les salles sont déjà aménagées à gauche du guichet de l'Échelle.

*** La Commission d'organisation du Petit Palais s'est réunie la semaine dernière à l'Hôtel de ville, sous la présidence de M. de Selves, préfet de la Seine.

MM. Gérôme, Carolus-Duran et Frémiet, MM. Quentin-Bauchart, Labusquière, Bellan et Brousse, conseillers municipaux, Brown, inspecteur des Beaux-Arts, et Cain, délégué au Petit Palais, Veyrat et Rebiquet, secrétaires, assistaient à cette première réunion, au cours de laquelle on a discuté la marche à suivre pour l'organisation du futur musée des Beaux-Arts.

Dès cette semaine, la Commission s'est transportée aux magasins d'Auteuil, où sont réunies la plupart des œuvres d'art appartenant à la Ville. Cent vingt-cinq tableaux ont été provisoirement retenus, qui seront ensuite transportés dans des locaux plus spacieux et mieux éclairés, où se feront successivement les autres éliminations jugées nécessaires.

Après les magasins d'Auteuil, la Commission visitera l'Hôtel de ville, le musée Galliera, quelques mairies, tous les établissements municipaux, en un mot, où peut se trouver quelque œuvre d'art digne du futur musée.

*** Outre la médaille de Victor Hugo que doit, comme nous l'avons dit (1), exécuter M. Chaplain, une seconde médaille, due à M. Rozet, sera éditée également pour couronner la prochaine célébration du centenaire du poète.

*** La façade du Val-de-Grâce va être prochainement débarrassée du voisinage des vieilles maisons qui empêchent de la voir commodément. On est en train de démolir ces masures et de rebâtir devant le Val-de-Grâce sur des plans étudiés par le directeur des services d'architecture de la Ville de Paris, une place en hémicycle s'étendant en face du célèbre dôme, chef-d'œuvre de François Mansart.

*** Le lundi 3 février, à 9 heures du soir, aura lieu à la Société d'encouragement pour l'Industrie nationale, 44, rue de Rennes, sous les auspices de la Société franco-japonaise, une conférence de M. Bertin sur *L'Histoire de l'ancien Japon jusqu'à la fondation du Siogounat par Yoritomo au* XII[e] *siècle.*

*** Le prince Chigi, poursuivi, comme nous l'avons annoncé (2), devant le tribunal de Pérouse pour avoir vendu divers objets d'art, y compris la *Vierge aux épis* de Botticelli, a été acquitté, mais les deux intermédiaires pour la vente ont été condamnés chacun à trois mois de prison.

Le prince, ainsi que ses deux intermédiaires, sont condamnés aux dépens et devront racheter le tableau ou bien verser à l'État le montant de sa valeur.

*** On a parlé récemment de la découverte, faite à l'église San Francesco della Vigna, à Venise, d'une peinture murale exécutée, vers 1564, par Federico Zuccari, représentant *L'Adoration des Mages*, qui décorait le maître-autel d'une chapelle. En réalité, on s'est contenté de remettre au jour ce morceau, qui, à cause de son mauvais état de conservation, avait été, en 1840, recouvert par un tableau où un professeur de l'Académie de Venise, Angelo Grigoletti, en avait fait une copie.

*** A Berlin vient de s'ouvrir, au Cabinet des estampes, une très intéressante exposition des récentes acquisitions de ce département, œuvres de maîtres allemands, français et anglais, parmi lesquels nous relevons les noms de Carlos Grethe, Bürger, Klinger, Greiner, F. Schmutzer, Millet, Manet, Daubigny, Gaillard, Alphonse François, Guérard, Jacquemart, Toulouse Lautrec, Rops, van Rysselberghe, Buhot, Helleu, Desboutin, Rajon, Waltner, Fantin-Latour, Dillon, Willette, Béjot, Lepère, Whistler, etc.

*** On vient de découvrir au palais de Pampelune deux toiles jusqu'ici inconnues de Goya : l'une est un portrait de Ferdinand VII; l'autre représente Marie-Louise de Parme.

(1) V. *Chronique des Arts* du 21 décembre 1901, p. 322.

(2) V. *Chronique des Arts* du 20 octobre et du 10 novembre 1900, p. 322 et 338.

PETITES EXPOSITIONS

—

EXPOSITION DU CERCLE VOLNEY

L'Exposition du Cercle Volney n'est pas inférieure à celles qui l'ont précédée; elle ne leur semble pas supérieure. La plupart des toiles sont bonnes; c'est le mieux qui manque le plus.

Les anciens, les « patrons », MM. Benjamin Constant, Bonnat, Carolus Duran, Raphaël Collin, Cormon, Damoye, Humbert, Lefebvre, Maignan, Tattegrain, etc., continuent leur belle carrière, sans se surpasser. La plupart de ceux qui ont marqué en ces vingt-cinq dernières années par leurs recherches originales, et la personnalité de leur vision, comme MM. Carrière, Besnard, Cottet, Ménard, etc., ou ne sont pas représentés, ou ne le sont que par des *sectateurs*, comme disait le bon critique W. Bürger, et le talent de ces derniers fût-il grand, n'est qu'un reflet. Parmi les « jeunes », beaucoup se réservent pour le Salon, et, de ceux qui ont ici des tableaux n'émergent guère que MM. Hugues de Beaumont; Bellanger Adhémar, avec son *Canal à Bruges* dans le crépuscule; J. F. Bouchor, dont le *Portrait de Mlle M. L. P.* rappelle Lenbach; Paul Buffet, qui aime les paysages blonds comme Claude Lorrain et Albert Cuyp; Eugène Delestre (*La Seine à Conflans-Sainte-Honorine*); Adrien-Louis Demont, dont la *Mer du Nord* et le *Bateau engravé* sont très remarquables; Dewambez (*Une manifestation boulevard Montmartre, Trente ans ou la Vie d'un joueur*); P. G. Diéterle (*Les Bords de l'Orne*); A. Gosselin (*Soir au bord de l'Eure*); Guinier (*Portrait de Mlle B. A.*); G. Guignard (*Crépuscule dans les Dunes*); Guillonnet (*Portrait de M. Fugère*); S. Hugard (*Toilette du soir* et *La Tasse de thé*, dans un bel enveloppement d'intimité); P. Lauth; de Fournis; M. Moisset (*Effet du soir à la Bruyère*); Paul-Chabas; Henri Royer (*Portrait de Jacques X...*); Jean Veber, qui rappelle Breughel (*La Sorcière, Et allez donc!*); etc.

Mais l'impression d'ensemble est grise, quel que soit le talent des peintres cités et de ceux que le défaut de place empêche de mentionner, et malgré les couleurs ardentes, l'éclat des cadres, les tapis rouges et la belle lumière de ces confortables salles de cercle. Il faut bien se garder d'en accuser uniquement les artistes; une grande part de ce résultat incombe à la présentation.

Ces expositions, en effet, sont des Salons en miniature. Là, semble-t-il, est l'erreur, erreur même plus grande, puisque si cette exposition ne comporte que 218 numéros, ces salles sont loin d'être le dixième de celles du Grand Palais. De là, un tassement fatigant, et aussi une cacophonie déplaisante, à la longue.

Puis, s'il se comprend qu'il ne puisse y avoir qu'un seul Salon dans l'année, à cause de son caractère général et international, il n'en est pas de même pour ces expositions de cercle, institutions parisiennes avant tout. Or, le Parisien n'est pas ménager de ses démarches, et, au lieu de regarder tant de toiles rassemblées, il trouverait sans doute préférable de les étudier par séries isolées de portraits, de paysages et de tableaux de genre.

Quels seraient les avantages?

Il n'y aurait plus, pour les yeux, lassitude à contempler un crépuscule après une clownerie, une marine indigo à côté d'un salon jaune, un portrait de bourgeois placide près d'une scène funambulesque. Et l'on pourrait, par des comparaisons ainsi facilitées, étudier, dans un même genre, des techniques et des des tempéraments différents, qui se feraient valoir entre eux. Ce serait la variété dans l'unité.

Surtout, comme il y aurait moins de tableaux, plus d'air circulerait à leurs entours, et l'on s'astreindrait à plus de logique dans le placement des toiles, l'ordre du panneau dût-il en souffrir. Pourquoi demander, en effet, à des cadres de se ranger les uns auprès des autres, en une régularité parfaite? Le panneau est fait pour la peinture, et non celle-ci pour celui-là. Ainsi, par suite de cette coutume, en tel musée célèbre, un magnifique Ruysdaël, merveille incomparable, pour faire pendant à un cadre de même taille, a été relégué dans l'encoignure d'une salle, alors qu'il devrait triompher en pleine lumière, quel que soit le trouble qu'il apporterait dans l'arrangement... Mais ce sont là des rêveries...

Georges Riat.

NOUVELLES D'ANGLETERRE

—

La *National Gallery* a acquis un grand tableau d'autel de Signorelli qui faisait partie de la collection Mancini à Città di Castello. Cette peinture fut découverte, il y a quelques années, par M. Giacomo Mancini dans une cave, fort détériorée par l'humidité; elle a été restaurée et, en grande partie, refaite. Datée de 1515, elle fut donnée par Signorelli à un médecin français, Louis Rutanis, en reconnaissance de ses soins; Signorelli avait alors soixante-quinze ans! La composition, malgré des qualités de grandeur dignes du maître d'Orvieto, trahit la fatigue de son génie. De la même collection Mancini provient une *Nativité* de Signorelli, que la Galerie a acquise de M. Bardini, en 1882.

Le célèbre tableau d'autel de Raphaël dit *La Madone Colonna*, récemment acquis, comme nous l'avons dit, au prix de deux millions par M. Pierpont Morgan est prêté par cet amateur à l'exposition actuellement ouverte à Burlington House. Dans une salle voisine est une partie de la prédelle, séparée depuis longtemps — et sans doute pour toujours — du tableau principal. Un des morceaux, une *Pietà*, a été acquis par Mme Gardner et se trouve depuis l'an dernier à Boston. Deux des quatre autres petits tableaux, l'*Agonie dans le Jardin des Oliviers*, appartenant à la baronne Burdett-Coutts, et la *Marche au Calvaire*, figurent à l'exposition de Burlington House; il y a encore deux saints, en mauvais état, au musée de Dulwich. On a lieu de croire que le « Raphaël Colonna »

ne quittera pas l'Angleterre, M. Pierpont Morgan ayant installé ses collections à Londres, y compris la belle série d'objets du Moyen âge et de la Renaissance qu'il a acquis de M. Mannheim.

La maison Colnaghi a exposé, au mois de décembre 1901, la *Vierge et l'Enfant* de Botticelli, autrefois dans la collection du prince Chigi, qui a été récemment acquise par une dame américaine. Une brochure publiée en vue de cette exposition contient une excellente reproduction du tableau. C'est une œuvre importante de l'artiste, imitation, comme tant d'autres panneaux de la même époque, de la célèbre peinture de Fra Filippo Lippi aux Offices, *La Vierge et l'Enfant avec deux anges*. Le « Chigi-Botticelli » doit bientôt être transporté à Boston, où il rejoindra l'*Enlèvement d'Europe* de Titien et quantité d'autres chefs-d'œuvre.

Le commandant Fiorelli, directeur général des antiquités en Italie, a raconté, dans un rapport officiel, l'histoire de ce tableau de Botticelli. En juin 1899, le prince don Mario Chigi le vendit, au prix de 315.000 lire, à M. Edmond Desprez, de la maison Colnaghi de Londres, par l'entremise de M. Enrico Pardo (1). Le prince Chigi, en annonçant la vente au ministère de l'Instruction publique, avait déclaré que l'acheteur était un certain Lazzaro Papi, personnage dont on n'a jamais retrouvé la trace.

En revanche, M. Enrico Pardo a de nouveau fait parler de lui. M. Lanciant annonce, dans l'*Athenaeum* de Londres, qu'il a été condamné, ainsi que son associé, M. Sanguinetti, à une amende de 140.000 lire pour avoir vendu à un amateur inconnu le buste de Bindo Altoviti par Benvenuto Cellini. Le gouvernement pontifical était autrefois si jaloux de ce chef d'œuvre, qu'il l'avait fait enchaîner à un mur du palais Altoviti. En 1888, lors de la démolition du palais en vue de l'élargissement du Tibre, le buste fut transporté à Florence.

Académie des Beaux-Arts

Séance du 25 janvier

Le poème choisi dans le concours Rossini a pour titre : *Le Roi Arthur*, et pour auteur M. Ferdinand Beissier. Le livret sera mis à la disposition des concurrents musiciens à partir du 10 février. En conséquence, le concours Rossini, pour la composition musicale sera ouvert dès le 10 février, pour être clos le 31 décembre prochain.

Académie des Inscriptions

Séance du 24 janvier

Legs. — Le secrétaire perpétuel donne lecture d'un extrait du testament par lequel M. de Clercq, collectionneur et archéologue de grand mérite, lègue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une somme de 200.000 francs.

Les conditions imposées pour l'exécution de ce legs seront examinées en comité secret.

(1) Nous relatons ci-dessus (p. 34) l'issue du procès qui a suivi.

Fouilles en Crète. — M. Arthur Evans, conservateur du Musée ashmoléen d'Oxford, entretient l'Académie des fouilles qu'il poursuit depuis deux ans dans l'île de Crète, sur l'emplacement du fameux labyrinthe de Minos et dont nous avons parlé à plusieurs reprises.

Ce palais, dit aussi palais de Cnosse, dont, on se le rappelle, M. Edmond Pottier a naguère très longuement entretenu la Compagnie, est une extraordinaire construction antérieure au seizième siècle avant l'ère chrétienne.

M. Evans montre des spécimens des curieuses peintures murales, des statues et des bas-reliefs en plâtre et en stuc qu'il y a découverts, d'intéressantes photographies, notamment celle d'un damier en ivoire, or et lapis lazzuli, ainsi que de longues inscriptions sur argile conçues dans une langue et une écriture inconnues.

Société des Antiquaires de France

Séance du 22 janvier

M. Cagnat entretient la Société d'une plaque de plomb à formules magiques récemment entrée au musée de Tunis ; il y signale quelques particularités onomastiques.

CHRONIQUE MUSICALE

Les Concerts

La symphonie en *si bémol* d'Ernest Chausson et celle, en *ut mineur*, de Johannes Brahms, étaient inscrites au dernier programme de M. Colonne, de qui l'heureuse entreprise de montrer le développement de la symphonie française parallèlement à celui de la symphonie étrangère se poursuit avec un vif succès.

Nous voici maintenant en pleine période moderne, et c'est à présent, surtout, que les comparaisons peuvent devenir intéressantes entre les symphonistes des diverses écoles. Il n'est pas outré, peut-être, de prétendre qu'en ce qui touche l'époque immédiatement contemporaine elles ne sont pas à notre désavantage. Depuis quelques années, la musique française a énormément progressé dans le sens d'une constante épuration de style et d'une harmonieuse adaptation des moyens au but. Après Berlioz, de qui l'œuvre admirable semblait orienter définitivement la musique symphonique vers l'expression définie du drame, une réaction s'est faite en faveur des principes de la musique libre de tout programme, et ce mouvement, commencé par des maîtres tels que Lalo, Franck et Saint-Saëns, paraît devoir comporter des conséquences remarquables.

Ernest Chausson, que la mort a si cruellement frappé au seuil de sa maturité d'homme et d'artiste, fut un des premiers à suivre l'impulsion donnée. Dès la formation de son talent, il se sentit attiré vers les belles formes de la musique de chambre ; la symphonie que nous a jouée M. Colonne eût, sans aucun doute, été suivie d'autres travaux semblables si son auteur avait parcouru la carrière en laquelle il entrait quand la vie lui fut brutalement enlevée. Il est donc juste, si l'on veut apprécier toute la valeur de cette symphonie,

de ne la point considérer comme l'aboutissement complet des facultés de celui qui l'écrivit, mais comme un point de départ, comme un juvénile appel musical, auquel, hélas ! n'a répondu que l'éternel silence...

A cet égard, c'est une œuvre de la plus forte sève, non pas une production mûrie et assagie, mais pleine, au contraire, de ces défauts qui, dans la jeunesse, garantissent les futures qualités de l'artiste : amplifications véhémentes, surcharges et hésitations. La noble nature musicale d'Ernest Chausson s'y dessine, malgré cela, tout entière et l'on pressent, aux lueurs qui çà et là en jaillissent, l'éclat dont eût brillé sa personnalité définitive.

Le plus grave reproche que, peut-être, on pourrait adresser à cette symphonie, c'est de n'être pas toujours très symphonique et d'empiéter parfois sur le terrain du drame : le mouvement lent, notamment. Ernest Chausson convenait lui-même de cette faiblesse, à laquelle il était trop tard pour porter remède, mais dont il se garda soigneusement dans ses ouvrages postérieurs.

M. Colonne a donné de ces trois morceaux une exécution digne de l'œuvre. Le finale surtout a été rendu dans un mouvement chaleureux qui le mettait pleinement en valeur et en rehaussait le caractère tour à tour brillant, solennel et passionné.

La symphonie de Brahms, que M. Nikisch a jouée l'an dernier au Cirque d'Hiver et que je réentends ainsi à peu de mois d'intervalle, a beaucoup gagné dans mon estime depuis les années, déjà lointaines, où j'en pris connaissance. Du moins si j'en aperçois, comme autrefois, les graves défauts, ils ne me masquent plus les qualités que, naguère, j'avais tendance à leur subordonner. Sans doute il y a là bien de la pesanteur, de la froideur aussi, une lenteur de pensée souvent exaspérante et un respect de la convention d'école presque haïssable. Brahms me semble, encore à présent, dépourvu de ces vertus indéfinissables qui font, du premier coup, qu'une œuvre semble un être vivant. Gœthe eût dit de lui qu'il lui manquait l'élément « démoniaque ». Mais il a, par contre, une gravité douce qui finit par s'imposer, et, si sa musique ne plane pas toujours à une grande hauteur, elle entr'ouvre parfois les secrètes profondeurs du sol académique sur lequel elle chemine. Dans cette symphonie en *ut mineur*, la première de Brahms, dont M. Colonne nous a donné une exécution d'un très beau style, ces défauts et ces qualités s'équilibrent de la façon la plus heureuse, ou plutôt apparaissent et disparaissent tour à tour. Les parties vives de l'œuvre me semblent être l'*adagio* — d'un sentiment et d'une *tenue* musicale absolument admirables — et l'introduction du finale, où retentit si poétiquement, comme à travers une brume ensoleillée, la douce fanfare d'un cor. Le premier morceau, par contre, et le finale proprement dit, me plaisent moins. J'en admire, assurément, la belle ordonnance et l'écriture parfaite ; mais les idées sur lesquelles ils reposent sont d'un tour assez conventionnel pour ôter à leurs développements une partie de l'intérêt qu'on y pourrait prendre : le thème du finale nous offre un amalgame assez curieux de motifs disparates, avec son commencement, qui rappelle l'hymne à la Joie de Beethoven, et sa fin évoquant le souvenir de n'importe quelle phrase de Mendelssohn !

Entre temps, M. Colonne nous a fait entendre un jeune pianiste russe, M. Gabrilovitch, dont le jeu précis, mais un peu sec, ne pouvait servir d'excuse à l'exhibition de l'interminable *Concerto* de Chopin qu'il exécutait. Que de traits, de roulades, d'arpèges et de trilles pour ne rien dire l'auteur inspiré des *Nocturnes* et des *Préludes* a entassés là ! Et quelle pauvreté dans l'accompagnement de cet orchestre où un trombone double misérablement la basse des *tutti !*

Le *Concerto* pour violoncelle de M. Saint-Saëns est d'une tout autre sorte. L'orchestre n'y apparaît point, ainsi que chez Chopin, comme un domestique en livrée chargé simplement d'annoncer le virtuose. Il se mêle étroitement à la conduite du développement musical, il l'ordonne en dialogues charmants ; sans écraser l'instrument principal, sans, non plus, s'effacer devant lui, il le domine quand il faut et le met en valeur lorsqu'il convient. C'est une œuvre de maître. M. Hekking, qui l'interprétait, l'a très habilement jouée. Son exécution lui a valu un succès mérité, ainsi qu'à Mme Adiny celle d'un air de la *Rédemption* de César Franck.

P. D.

REVUE DES REVUES

× **The Connoisseur** (Novembre). — Étude sur la belle collection de porcelaines de Chine appartenant à M. Deming Jarves.

× M. Max Roldit a rassemblé d'intéressants renseignements sur *La Famille de Hogarth*. Le grand-père du peintre était un simple fermier, son père un maître d'école, son oncle un rustique faiseur de « chants et quolibets », et l'on retrouve chez William la causticité du « vieil Hogart » (1 gravure en couleurs.)

× Article de M. Lionel Hewlett sur *Les monnaies d'or anglo-françaises* destinées aux provinces françaises occupées par les Anglais au XIVe siècle et dont la frappe, ordonnée par Édouard III, précéda celle des monnaies d'or destinées à l'Angleterre. Le nom des souverains anglais ne cessa qu'après le traité de Brétigny d'être suivi sur ces médailles du titre de rois de France, qui fut alors remplacé par celui de ducs d'Aquitaine.

× Étude de Mrs Head sur une collection de *Peintures à l'aiguille* (« needlework pictures »), accompagnée de 10 curieuses reproductions.

× *Réparations et restaurations*, par M. H. Townsend.

× Gravures hors texte, en noir et en couleurs, d'après Velazquez, Reynolds, Bartolozzi.

(Décembre). — *La collection du duc de Westminster* est décrite par Mrs Steuart Erskine. (9 gravures, dont 5 hors texte.)

× Études de Mrs F. Nevill Jackson sur *L'évolution de la dentelle d'Alençon* ; — de M. Campbell Dodgson sur *Les vitraux suisses et leurs auteurs* (9 gravures) ; — de M. Franck Rinder sur *L'imprimerie de Kelmscott*, fondée par William Morris.

— **Repertorium für Kunstwissenschaft** (XXIVe volume, 1er fasc.). — Suite de l'important travail de M. Henry Thode sur Tintoret. L'auteur aborde, cette fois, les tableaux conservés à Venise, d'abord ceux de

l'Académie, de l'Ateneo, du Musée Correr, du Palais du roi, du Palais des Doges, et fait l'historique détaillé et l'étude critique de chacun d'eux.

— *Études sur les Vischer*, par M. Ludwig Justi. C'est une nouvelle contribution apportée aux travaux récents de MM. Seeger, Weizsæcker et Bode sur le grand sculpteur nurembergeois et ses fils; elle porte sur trois points principaux : la liste des œuvres sorties de l'atelier de Vischer; la collaboration avec des artistes étrangers à l'atelier ; la part qui revient aux fils et, par suite (un d'eux étant allé à Rome), la part de l'influence italienne dans cet œuvre.

Après avoir établi, en se basant sur différentes particularités d'exécution, la liste des travaux de l'atelier de Vischer, M. Justi conteste la part que pourraient avoir eue à ces travaux des artistes du dehors, notamment deux, retenus par M. Bode : le peintre Katzheimer, de Bamberg, dont un document dit qu'il reçut 6 florins pour un carton de plaque funéraire (M. Justi estime qu'il s'agit là d'une œuvre peu essentielle, à supposer qu'elle ait été exécutée), et Dürer, dont les dessins (aux Offices de Florence, au Christ Church College d'Oxford et au Cabinet des Estampes de Berlin) représentant le double monument funéraire du comte de Henneberg et de sa femme, érigé à Romhild, sont bien connus (M. Justi, à cause des différences qu'ils présentent avec les œuvres elles-mêmes, pense que ce sont là non pas des modèles, mais des dessins faits de mémoire par Dürer après une visite à l'atelier de Vischer). Enfin, la collaboration des fils semble à M. Justi une question assez peu claire sur laquelle on pourra discuter encore longtemps. En tout cas, la part de l'influence italienne, quoique visible, est assez restreinte dans l'œuvre de Vischer : elle a pu lui venir surtout par des artistes tels que Jacopo de Barbarj, lors de son séjour à Nuremberg, et Dürer.

— M. Karl Voll attribue au peintre flamand Josse van Ghent, qui séjourna de 1473 à 1475 à la cour d'Urbin et peignit dans l'église de cette ville une *Cène*, vingt-huit portraits idéaux de grands hommes de l'antiquité et du Moyen âge qui décoraient le palais ducal d'Urbin et qui sont aujourd'hui dispersés à Rome et à Paris, portraits que M. Schmarsow regardait comme œuvres de Melozzo da Forlì. M. Voll donne en même temps, d'après des contemporains, les inscriptions latines qui les accompagnaient.

— M. O Gutekunst fait connaître et décrit deux états différents, jusqu'ici non remarqués, de l'eau-forte de Rembrandt *Jan Cornelius Sylvius* (W., 282).

BIBLIOGRAPHIE

F. Herbet. — **Les Graveurs de l'École de Fontainebleau.** Fasc. IV : *Les Eaux-fortes nommées ou marquées*. Fontainebleau, Bourges, 1901. In-8°, 67 p.

Dans un récent article sur le graveur Georges Reverdi, longtemps méconnu sous le nom de Cesare Reverdino, M. Bouchot se plaignait avec raison que les amateurs d'estampes eussent si bien maintenu leurs recherches à l'écart de l'érudition générale, qu'on croit entrer dans un monde nouveau quand, des communs ouvrages d'histoire de l'art, on passe à la lecture de Bartsch, de R. Dumesnil et de Passavant. De là s'ensuit, de part et d'autre, un détriment qu'il est facile d'imaginer. J'ai souvent pensé que nous possédions, dans les catalogues dressés par M. Herbet des graveurs de Fontainebleau, une parfaite exception à cette règle. Chez cet auteur, les deux sources d'érudition se mêlent et donnent, en se confondant, naissance à de courts et substantiels ouvrages, qui n'ont pas d'analogue dans les classiques du genre.

Voici de ces catalogues le quatrième, non moins précieux que les précédents. Des artistes peu connus, mais dont la connaissance ne laisse pas d'importer à l'histoire générale de l'école, y trouvent place. Quatre réclament ici plus qu'une mention : ce sont Juste de Just (1), Mignon, le supposé Josse de Voltigeant, et Boba.

Le premier n'est autre que le graveur désigné dans Brulliot par les prétendues lettres N A C L, que Renouvier a restitué en Juste. Un témoignage de R. Dumesnil porte à dix pièces l'œuvre de cet artiste, et Brulliot assure qu'il en existe douze autres. M. Herbet apporte une description de cinq pièces, et propose l'identification infiniment probable de ce Juste avec Juste de Just, fils d'Antoine Juste, l'un des auteurs du tombeau de Louis XII.

Le nom de Mignon se trouve sur deux estampes, et aux Comptes de Fontainebleau. L'auteur lui attribue, avec toute apparence, nombre de pièces d'après Lucas Penni, dont Renouvier avait déjà fait une famille particulière, et celles que Bartsch rangeait sous le nom du présumé Despêches, lequel ne fut jamais que le propriétaire des pièces où son nom se trouve inscrit : soit, avec quelques autres, une suite de 27 estampes. M. Herbet mentionne un dessin de stucs de la collection His de la Salle, original d'une de ces estampes, et très faussement attribué au Rosso. Je croirais assez qu'il est de Mignon lui-même. Je me permets aussi de signaler à l'auteur, dans les cartons du Louvre, quelques dessins originaux de Lucas Penni pour les épisodes de la guerre de Troie, n°s 13, 14, etc. de son catalogue, et ce fait que lesdites estampes ont servi de modèles à une très belle suite d'émaux en couleur de la collection Liechtenstein.

Un maître dont on n'a guère parlé jusqu'à présent, et qui ne laisse pas de réclamer 28 pièces dans le catalogue de M. Herbet, a marqué ses ouvrages des initiales I V, séparées par un globe impérial renversé. L'auteur propose, vu l'époque probable, d'y reconnaître le peintre Josse de Voltighen, nommé en France Voltigeant, qui travaillait à Fontainebleau sous Henri IV.

L'article de Georges Boba est peut-être, à cause des questions qu'il soulève, le plus intéressant de tous. Il est remarquable que ce nom, découvert sur six petites estampes d'un style qui tient autant du Parmesan que du Primatice, se retrouve d'une part sous la plume de van Mander, inscrit parmi les élèves de Floris, et, d'autre part, au catalogue du musée de Reims, qui, sur le vu de pièces authentiques apparemment, l'identifie avec un maître

(1) Je remarque, en passant, la légère erreur qu'il y a à écrire, contrairement aux textes, Juste de Juste, principalement parce qu'il n'est pas douteux qu'invariablement écrit comme il est, le second de ces mots ne se prononçait pas *Juste*, mais *Ju*.

Georges, peintre du cardinal de Lorraine. Ce catalogue va plus loin et reconnaît le même peintre dans Georges Vénitien mentionné par Dethou, lequel Vénitien se confond chez Mariette avec Georges Bombare, qui, selon M. Bouchot, ne fait qu'un avec Georges Dunbury Anglais. Voilà bien des Georges, auxquels je promets cependant d'en ajouter quelque jour deux autres, issus des Flandres et plus ou moins engagés dans cet inextricable écheveau.

Aux graveurs que je viens de dire s'ajoutent dans le présent catalogue Ducerceau et ses planches d'ornements, rapportées pour la première fois aux mêmes sujets de Fantose et du Schiavon, et à leurs originaux de stuc ; F. Bertelli ; Geoffroy Dumoûtier et Dupérac pour mémoire, le second avec un excellent article ; Léonard Limousin ; Jacques Prévost de Gray ; le maître G. R. Véronais, présumé Jacques Riccio par l'auteur. Pour plusieurs très bonnes raisons, Rosso et le Primatice sont rejetés du nombre des graveurs.

Toutes ces diverses conclusions ne se rendent pas moins utiles à l'érudition générale qu'à la recherche spéciale des estampes. Elles sont parmi les parties essentielles de l'érudition de ce temps, et la parfaite et engageante clarté avec laquelle l'auteur les présente les rend une source d'instruction aussi plaisante qu'indispensable.

L. D.

NÉCROLOGIE

Cette semaine est décédé, à l'âge de cinquante-huit ans, à Neuilly-sur-Seine où il demeurait le statuaire **Adrien-Étienne Gaudez**, membre de la Société des Artistes français.

Adrien-Étienne Gaudez était né à Lyon le 9 février 1845. Élève de Jouffroy, il entra à l'École des Beaux-Arts en 1862 et commença d'exposer au Salon de 1864. Son premier envoi était une statue de plâtre *La Nymphe égarée*. Successivement, il exposa *Briséis captive chez Agamemnon*, *Bacchante*. *L'enfance de Jupiter*, *Moissonneur*, *Flore et Cérès*, groupes en marbre, de nombreux bustes d'hommes ou de femmes, *La nymphe Écho*, *Un Ciseleur du* XVI^e^ *siècle*. En ces dernières années, il envoya *Le faucheur*, et *Joie et labeur* qui reparut à l'Exposition Universelle de 1900, où cette œuvre lui valut une médaille d'or. Plusieurs de ses ouvrages ont été achetés par l'Etat ou par la Ville de Paris. On lui doit également un monument de *Florian*, élevé à Alais, et le monument des Enfants des Vosges morts pour la patrie, qui fut inauguré il y a quelques années à Remiremont. Pendant la guerre de 1870-71, Adrien Gaudez, prisonnier à Magdebourg, tailla dans le granit un mausolée, qui se trouve dans le cimetière de cette ville, à la mémoire des soldats français morts en captivité.

Il avait obtenu une médaille de 3^e^ classe en 1879, une médaille de 2^e^ classe en 1881, une médaille d'or en 1889 à l'Exposition Universelle. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

—

Nous apprenons la mort du peintre **Otto Scholderer**, né en 1834 à Francfort-sur-le-Mein. Il avait étudié à Paris, s'était lié avec Courbet, Manet et le cénacle de leurs amis. M. Fantin-Latour l'a représenté dans son célèbre tableau *L'Atelier des Batignolles* à la droite de Manet.

Il exposa, à plusieurs de nos Salons, de belles natures mortes et de bons portraits. Au moment de la guerre de 1870, il alla en Angleterre, où il s'établit, et connut là Cazin, Legros, Edwards et plusieurs peintres anglais. Il exposa plusieurs fois à la Royal Academy.

Depuis deux ans il était revenu à Francfort, près de son grand ami le peintre Hans Thoma. C'est là qu'il vient de mourir.

—

Le 31 décembre dernier est mort à Munich, à l'âge de soixante-cinq ans, le peintre **Max Adams**, qui fut élève de Piloty. Un de ses principaux tableaux, *La Chute de Robespierre*, est à la Nationalgalerie de Berlin.

—

Le 3 janvier est mort, à Sanct Michael près Eppan (Tyrol), le peintre **Claudius von Schraudolph**, qui fut directeur de l'École des Beaux-Arts de Stuttgart. Son tableau le plus connu est *Faust et Wagner*. Il était âgé de près de cinquante-neuf ans.

—

Le professeur **Gustav Schauer**, peintre d'histoire à Berlin, est mort le 8 janvier. Il était né le 24 juin 1826 et s'était fait connaître, non seulement comme artiste, mais encore comme protecteur des arts.

—

On annonce également la mort d'une femme peintre de Prague, qui s'était distinguée dans le paysage, **Charlotte Mohr-Piepenhagen**.

—

On annonce la mort du peintre américain **Julien Appleton Brown**, décédé à New-York, à l'âge de cinquante-huit ans. Il était né à Newburyport (Massachusetts) en 1844 et, après avoir fait ses études de peinture à Paris, avait exposé avec succès aux Salons.

MOUVEMENT DES ARTS

Collection Hayashi

Vente d'objets d'art du Japon et de la Chine, faite dans les galeries Durand-Ruel, du 27 janvier au 1^er^ février, par M^e^ Chevallier, commissaire-priseur, et M. Bing, expert.

Sculptures en bois. — 1. Statue Bodhisatwa, debout. Pièce du VIII^e^ siècle : 3.050 (au Musée du Louvre). — 2 Statuette en bois peint, Bodhisatwa, assis. IX^e^ siècle : 8.100. — 7. Statuette polychromée, Aspara, X^e^ siècle : 1.000. — Statuette anciennement polychromée, Kôchin-Seimen-Kongo foulant aux pieds un démon. X^e^ siècle : 520. — 10. Statuette en bois peint, le Bodhisatwa Monjou debout, ayant derrière lui l'auréole wagoko. IX^e^ siècle ; 1.650. — 11. Statuette en bois peint, le Bodhisatwa Jiso, assis : 4.200.

14. Statuette en bois peint et doré, Bichamon terrassant un démon, par Oumké, XII^e^ siècle : 4.200. — 15. Statuette anciennement dorée, Daï

Nitchi Nioraï du Kongo-Kaï, XII[e] siècle : 850. — 16. Statue grandeur naturelle, anciennement peinte et dorée, Bichamon avec la pagode dans la main gauche, XII[e] siècle : 5.100. — 17. Statuette en bois dorée et peint, le Bodhisatwa Monjou porté par une chimère, XII[e] siècle : 1.120. — 18. Figure en bois doré, Amida assis sur le lotus, XII[e] siècle : 3.050. — 40. Statuette, anciennement dorée, Kwanon, faisant de la main droite le geste d'argumentation. XIV[e] siècle : 3.900.

41. Figure de prêtre, en bois peint, assis. XIV[e] siècle : 3.000. — 44. Statuette en kanchitsou (laque sec), Amida, assis. XV[e] siècle : 580. — 48. Statuette en bois naturel foncé, le Bodhisatwa « Kwanon à onze têtes » : 1.000.

49. Figure anciennement dorée, Kwanon assis sur un socle en forme de lotus, XV[e] siècle : 1.020. — 52. Figure en bois peint et doré, le Bodhisatwa Kokouzo, sous les traits d'un adolescent, XVI[e] siècle : 600 francs.

54. Figure d'Amida, assis sur le lotus dans la pose adamantine, XVI[e] siècle : 600.

60. Sculpture en bois naturel, XVI[e] siècle : 1.200. — 71. Statuette en bois naturel, Foufi Kwanon debout. La signature de Hôguen Hoônn Moriterou gravée sous le socle, XVIII[e] siècle : 410.

72. Masque d'homme couvert, par-dessus sa coloration rouge, d'une patine noirâtre, VIII[e] siècle : 950. — 73. Masque d'homme bouche lippue surmontée d'une moustache, VIII[e] siècle : 900. — 74. Masque d'homme, peint en rouge, IX[e] siècle : 300.

Laques. — 84. Laque du VII[e] siècle, Boîte basse et rectangulaire, rinceaux en incrustations de nacre, sur un fond de laque noir. Période de Tempio : 1.200. — 85. Boîte à papier rectangulaire, laquée brun uni, trois poupées et un autre jouet, incrustés en burgau et en nacre. Époque de Kamakoura : 600. — 87. Boîte à miroir ronde et plate, couvercle bombé, fond aventuriné, blason dit Tomoï. Époque de Kamakoura : 2.020. — 88. Boîte à miroir ronde et plate en laque d'or, incrusté en nacre de rinceaux fleuris. Époque de Kamakoura : 2.100.

92. Boîte à parfums, carrée à angles rentrés, couvercle bombé, laque noir sablé d'or décoré, à plat, en or mat : 1.300.

93. Grande boîte rectangulaire à coins arrondis avec couvercle bombé, laque d'aventurine, à décors d'or mat : 800. — 94. Écritoire laque d'or sur noir, incrustations métalliques, paysage marin : 820.

95. Écritoire en laque toghidachi, décor en or mat à teintes rougeâtres, entrée d'un palais : 800. — 96. Petit plateau carré à bords relevés. En laque or, trois plants de chrysanthèmes épanouis : 560. — 98. Écritoire carrée à couvercle plat. Fond de parcelles d'or rouge, genre de laque appelé hiramé : 3.100.

99. Plateau en sparterie de bambou laqué brun, au centre motif en laque d'or de ton rouge. XVI[e] siècle : 605. — 100. Boîte à lettres rectangulaire, à dessus plat. Feuilles de fougères, en laque d'or mat : 800. — 101. Boîte dite Jûnbako, rectangulaire, à coins arrondis, couvercle à recouvrement : 620.

111. Boîte, dite Jûnbako, rectangulaire, à coins arrondi, fond aventurine, troupe de cigognes : 520. — 112. Boîte à parfums rectangulaire, décor en laque d'or, mamelon : 1.350.

120. Boîte à parfums carrée, coins arrondis. Laque plat, chrysanthèmes héraldiques en or mat sur fond aventurine : 400.

(*A suivre*).

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition d'aquarelles par M. **Paul Roux**, chez A. Fouache, 36, rue Taitbout, jusqu'au 28 février.

Exposition de tableaux de M. **Henri Jamet**, Petite galerie Drouot, 23, rue Drouot, jusqu'au 10 février.

9[e] Exposition de la Société des **Arts réunis**, galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, du 4 au 16 février.

Exposition annuelle de peinture et de sculpture du **Cercle de l'Union artistique**, 7, rue Boissy-d'Anglas, du 3 février au 6 mars.

Province

Lyon : Exposition de la Société des Artistes lyonnais, au palais de la Bourse, du 1[er] février au 10 mars.

Nantes : Exposition de la Société des Amis des Arts, du 1[er] février au 16 mars.

Étranger

Londres : Exposition de maîtres anciens au Burlington Fine Arts Club.

CONCOURS OUVERTS

Étranger

Milan : Concours pour le prix Tommasoni (6.000 *lire*) : Histoire de la vie et des œuvres de Léonard de Vinci. Date d'envoi des manuscrits : avant le 31 décembre 1905. Demander renseignements détaillés au secrétariat de l'Institut royal Lombard des Sciences et Belles-Lettres, palais Brera, à Milan.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

CONCERT DU DIMANCHE 2 FÉVRIER 1902

Quinzième Concert Colonne (2 h. 1/4). — Symphonie en *fa* majeur (L. Boellmann) ; — Air de *Xerxès* (Hændel) ; — Concerto en *la* mineur, pour piano (R. Schumann) ; — *a*) *Le Retour du Printemps* (Sibelius) ; *b*) Chant populaire finlandais ; *c*) Sérénade (B. Strauss) ; — *Les Maîtres Chanteurs* (R. Wagner) : I. Prélude ; II. Danse des Apprentis ; III. Marche des Corporations.

L'Imprimeur-Gérant : André Marty.

Paris. — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart

N° 7. — 1902 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 15 Février.

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

Il ne conviendrait pas de s'arrêter un seul instant aux dernières agitations de la Société des Artistes français, si ce n'était pour en dénoncer la vanité même et le ridicule. La Société semble ne plus connaître d'autre tâche que de défrayer la curiosité publique désœuvrée avec des incidents mesquins de coterie en décadence. C'était hier la grande querelle des élections de son Comité; aujourd'hui, c'est une tempête autour d'un buffet; demain, peut-être, la lutte pour les tourniquets? Voilà les illustres causes pour lesquelles la Société se dépense en batailles. Il n'y a que le souci de l'art qui demeure absent.

Par ces habitudes tapageuses, la Société se hausse sans doute jusqu'à la notoriété; mais, tandis qu'elle parade, elle néglige sa seule raison d'être, qui serait de travailler. Elle ressemble à ces comédiens qui prétendent intéresser le monde entier au bruit de leurs querelles et à qui le goût de la réclame ou l'illusion de leur importance fait oublier le soin même de leur art. Le public, qui s'amuse d'eux, a vite fait de se lasser : il préférerait leur trouver du talent.

Mais ce qu'il y a de plus ridicule et de plus choquant en ces conflits, c'est l'assurance avec laquelle la Société croit son existence indispensable à l'intérêt des arts. Si les incidents actuels servaient à lui rappeler une modestie nécessaire, ils n'auraient pas été tout à fait inutiles. On nous fait prévoir un printemps sans Salon. L'Art n'en mourrait point. S'il était besoin de preuve, l'histoire saurait nous rappeler les grands artistes disparus, dont la vie s'écoula dans une retraite studieuse, loin des Salons, des comités et des disputes; elle saurait nous faire connaître ceux qui, dans le présent, lassés et rebutés par l'agitation des médiocres et des ambitieux, vivent à l'écart et travaillent en silence. Ce sont là ceux dont elle retient les noms et les œuvres; elle pourrait reconstituer la suite glorieuse de la peinture du siècle sans se souvenir que les Salons ont existé.

La Chambre vient de voter, sans examen et sans qu'aucune protestation se soit élevée, la démolition de l'hôtel de Rohan après le transfert de l'Imprimerie Nationale à Javel. Le fait, quoiqu'il ne nous étonne guère, mérite d'être consigné. Nous ne sommes pas autrement surpris non plus de l'assentiment tacite donné à cette décision par un ministre qui, dans la question du Louvre et du ministère des Colonies, a donné la mesure de son insouciance pour les intérêts dont il a la garde. Quant à la Commission des Monuments historiques, on devine déjà qu'elle est restée fidèle à ses traditions d'apathie; elle aussi, comme son président, peut revendiquer sa part dans ce nouvel acte de vandalisme.

NOUVELLES

*** L'Exposition des œuvres de Falguière est ouverte depuis hier à l'École des Beaux-Arts et durera jusqu'au 8 mars. M. Roujon y a fait l'acquisition, pour le musée du Luxembourg, d'un tableau de l'artiste représentant la lutte de deux nymphes.

*** Le Cabinet des médailles vient de recevoir de la bibliothèque Sainte-Geneviève un cadeau qui complètera l'un des plus beaux meu-

bles du dix-huitième siècle dont sont décorées les salles, le magnifique médaillier en bois satiné avec cadres de bronze ciselé par Cressent, qui fut tant admiré l'an dernier parmi les chefs-d'œuvre exposés au Petit Palais.

Ce médaillier portait le buste du duc d'Orléans, fils du Régent, exécuté par le même artiste sur la commande des Génovéfains en reconnaissance du don de ses collections qu'avait fait le prince à l'abbaye de Sainte-Geneviève.

Mais, après l'Exposition, médaillier et buste furent restitués à leurs propriétaires respectifs.

Pour éviter cette regrettable disjonction dans un si bel ensemble décoratif, la bibliothèque Sainte-Geneviève a consenti à se dessaisir de l'original du buste signé par Cressent. Elle en gardera une réplique en bronze, et désormais le fameux médaillier de Cressent sera exposé bien complet, comme au Petit Palais, à l'admiration des visiteurs du Cabinet des médailles.

*** L'exécuteur testamentaire de l'éditeur de musique Hartmann vient d'offrir au musée du Luxembourg le portrait de Mme Hartmann, par M. Renoir, qui compte parmi les meilleures œuvres de cet artiste.

*** Le préfet de la Seine vient de signer l'arrêté nommant le personnel administratif du Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris, qui sera placé sous la direction de M. Gain, conservateur du musée Carnavalet, délégué provisoire au Petit Palais. Sont nommés attachés rétribués : MM. Yvanhoë Rambosson, Groukowski et Escolier; MM. Fochier Magnan, Hénard et Chassaigne de Néronde sont nommés attachés non rétribués.

*** Des fouilles entreprises sous le mont Jouer, près Guéret, sous la direction de M. Mercier, curé de Saint Goussaud, ont amené des découvertes archéologiques très intéressantes.

A environ 1 m. 50 de profondeur on a mis à découvert un camp fortifié gallo-romain très bien conservé, trois bâtiments presque intacts renfermant des urnes funéraires, des poteries et des ossements.

Dans l'une de ces constructions on a trouvé, en outre, quantité de monnaies et de médailles.

*** Depuis la semaine dernière, on peut voir dans la salle punique du musée Lavigerie, à Carthage, une pièce archéologique remarquable.

C'est un sarcophage en marbre blanc peint, dont le couvercle sculpté offre, en haut-relief, l'image d'une femme vêtue d'une longue tunique et ramenant en avant le voile qui lui couvre la tête. Le personnage ainsi couché sur sa bière mesure plus de deux mètres de longueur. Le marbre conserve des traces de couleur et même de dorure. Cette belle pièce de sculpture, qui remonte à l'époque des guerres puniques, est, comme statue de marbre entière, la plus ancienne que les fouilles aient fait sortir du sol de Carthage. Elle doit être l'œuvre d'un artiste grec ou étrusque.

Le sarcophage découvert par le P. Delattre provient d'une chambre située au fond d'un des puits de la nécropole punique, voisine de Sainte-Monique; il renfermait les restes d'un cadavre plongé dans une couche de résine.

*** Voici dans quel ordre seront données cette année, à Bayreuth, les représentations wagnériennes :

Juillet : 22, *Le Vaisseau fantôme*; 23, *Parsifal*; 25, *L'Or du Rhin*; 26, *La Valkyrie*; 27, *Siegfried*; 28, *Le Crépuscule des Dieux*.

Août : 1er et 4, *Le Vaisseau fantôme*; 5, 7, 8 et 11, *Parsifal*; 12, *Le Vaisseau fantôme*; 14, *L'Or du Rhin*; 15, *La Valkyrie*; 16, *Siegfried*; 17, *Le Crépuscule des Dieux*; 19, *Le Vaisseau fantôme*; 20, *Parsifal*.

PETITES EXPOSITIONS

EXPOSITION JULES ADLER

M. Jules Adler a rapporté d'un long séjour à Charleroi une série de tableaux et de dessins, qu'il présente sous le titre général : *Au Pays de la Mine*. Ce sujet semblait réservé jusqu'ici à des Flamands, comme Lucas Gassel, de Helmont, en Brabant, mort après 1560, et qui s'en fit une spécialité, et comme le sculpteur Constantin Meunier, de nos jours.

Les études antérieures du peintre l'y prédisposaient d'ailleurs, mais ne sauraient être comparées à celles-ci. Si le souvenir est exact, elles étaient, sauf le *Creusot*, de pâte maigre et avare, d'aspect gris et nébuleux, de réalisme morose. Les nouvelles, au contraire, de touche grasse et colorée, plus enveloppées même que les précédentes, dégagent une poésie pénétrante de choses qui ne semblent pas en comporter naturellement. Tel est le privilège de l'art véritable : il ennoblit tout ce qu'il aborde, fussent des fumées, des hauts fourneaux, des murs noirs, et les physionomies déformées par la misère.

Poétiques sont *La Sambre, un dimanche*, *Les Fumées*, *La Maison du garde*, par l'aube, le jour et le crépuscule, avec les prairies qui font une ceinture riante autour de la cité sinistre, le fleuve bleuté charriant les immondices, et la maisonnette qui évoque une vie de douce et intime quiétude à quelque cent mètres du travail forcené et collectif. Les *Hauts fourneaux* affectent un caractère fantastique qui fait penser à des sortes de ruines de villes orientales et à certains tableaux où les Hollandais ont montré l'incendie de leur vieil hôtel de ville d'Amsterdam, en 1652, avec une émotion sensible encore après tant d'années révolues. Et ces humbles : *Un mineur*, *Une trieuse*, *Ramasseuse d'escarbilles*, *Herscheuse*, *Pousseuse de berlines*, *Un maître porion*, *Le Gardien du terril*, représentent le travail dans ce qu'il a de plus grave et de plus impressionnant. Voilà des œuvres nobles, senties et belles...

UNION DES FEMMES PEINTRES ET SCULPTEURS

Les œuvres de M. Jules Adler ont la plupart des qualités qu'on vient de dire, parce qu'il est un observateur en communication directe et fréquente avec la nature. C'est là ce qui semble manquer surtout aux femmes artistes,

comme à une foule d'hommes, d'ailleurs, bien plus, à coup sûr, que la bonne volonté, la technique, et même le talent. Ni Rosa Bonheur, qui s'exila toute sa vie à Thomery, dans la forêt de Fontainebleau, pour mieux étudier et de plus près le sujet de ses toiles, ni Mmes Berthe Morizot, Mary Cassat, Marie Bracquemond et Henriette Brown ne paraissent avoir fait école parmi les exposantes d'aujourd'hui. Et c'est bien tant pis pour ce Salon.

Mais, à défaut d'œuvres personnelles et fortes, qu'elles ne peuvent guère faire, tout le temps du moins qu'elles regarderont la nature à travers des admirations, un enseignement dont elles ne savent pas se libérer, ou le prisme de leur imagination, on y voit nombre d'aimables et charmantes productions, supérieures, certes, aux habituelles occupations féminines, quoiqu'elles soient de même sorte, et si nombreuses, qu'il serait superflu de les citer toutes et impossible de faire un choix.

Il faut souhaiter, en terminant, que la prochaine exposition contienne des œuvres en moins grand nombre (il y a près de 1.100 numéros à ce Salon !), plus caractéristiques et « vécues » pour ainsi dire, et que la température ne contribue pas, elle aussi, par surcroît, à rendre si froides ces salles immenses du Grand Palais...

Georges Riat.

Académie des Beaux-Arts

Séance du 1er février

L'Académie procède à la désignation des jurés adjoints et supplémentaires qui, de concert avec les membres des bureaux et de chaque section, constitueront les jurys appelés à décerner, cette année, les prix de Rome.

En voici la liste :

Peinture. — Jurés adjoints : MM. Lhermitte, Flameng, Schommer, Ehrmann, Wencker, Toudouze, Carolus Duran.

Jurés supplémentaires : MM. Maignan, Baschet, Dawant, Blanc.

Sculpture. — Jurés adjoints : MM. Peynot, Cordonnier, Sanson, Verlet.

Jurés supplémentaires : MM. Gasq, Henri Lefebvre.

Architecture. — Jurés adjoints : MM. Thomas Mayeux, Lambert, d'Espouy.

Jurés supplémentaires : MM. Bénard et Bœswillwald.

Gravure en taille-douce. — Jurés adjoints : MM. Dubouchet et Sulpis.

Juré supplémentaire : M. Levasseur.

Gravure en médailles. — Jurés adjoints : MM. Bottée et Dupré.

Juré supplémentaire : M. Patey.

Composition musicale. — Jurés adjoints : MM. Widor, Marty, Gabriel Fauré.

Jurés supplémentaires : MM. Gastinel et Pierné.

Académie des Inscriptions

Séance du 31 janvier

La Minerve de Poitiers. — M. Gaston Boissier soumet à l'examen de l'Académie la photographie qui lui a été adressée par M. Hild, doyen de la Faculté des lettres de Poitiers, de la statue d'Athena, en marbre, haute de 1m,52, qui a été récemment découverte à Poitiers (1).

Cette figure est malheureusement amputée du bras droit qui tenait la lance et aussi de la main gauche qui tenait le bouclier; cette dernière a cependant été retrouvée non loin de là.

Des trous de vrille sur les bras à la jointure des épaules, au sommet du casque et dans le creux de la main indiquent que des ornements en bronze, peut-être même le bouclier en cette matière, complétaient le marbre.

Le type est celui d'une œuvre archaïque très soignée, très raffinée dans le détail.

M. Schlumberger dépose également sur le bureau, et avec une note à l'appui, une photographie de cette même Minerve, qui lui a été envoyée à cette intention, par le lieutenant colonel Marais, un des membres les plus actifs de la Société des antiquitaires de l'Ouest.

Cette épreuve représente la statue sous un aspect assez différent et offre, par ce fait, un certain intérêt.

L'iconographie de Julien l'Apostat. — On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, des portraits de l'empereur Julien l'Apostat et les archéologues se sont demandé si les statues qu'on désigne sous son nom représentent bien, en réalité, les traits de cet empereur. Deux de ces statues sont à Paris : l'une au musée du Louvre, l'autre, au musée de Cluny ; une troisième se trouve couronner le faîte de la façade principale de la cathédrale d'Acerenza, en Apulie.

Tandis que ces questions se discutaient, le hasard des ventes d'antiquités a fait rencontrer à M. Babelon, conservateur du Cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque Nationale, une bague en or dont le chaton est orné d'une sardoine gravée qui représente un buste de Julien. M. Babelon présente des empreintes et des photographies de cette précieuse intaille. Il en rapproche les effigies monétaires et divers passages du *Misopogon* dans lesquels Julien répond à ceux qui le raillaient à cause de sa barbe touffue.

La pierre gravée dont vient de s'enrichir le Cabinet des médailles représente effectivement Julien avec une moustache énorme, des favoris épais et en grosses mèches, un menton aux poils longs et rudes, qu'on a laissés croître sans les diriger par aucun artifice de toilette. En voyant cette intéressante gemme, on constate que Julien, en répondant aux brocarts de ses ennemis, n'exagère guère sa laideur.

En classant chronologiquement et par ateliers les monnaies de Julien, M. Babelon est parvenu à un résultat curieux dont il a exposé toutes les preuves devant l'Académie. C'est que, dans chaque atelier, et pour chaque émission de monnaie nouvelle, on suit pas à pas, durant les vingt mois du règne de

(1) V. *Chronique des Arts* du 25 janvier, p. 26.

Julien, les transformations graduelles de l'effigie impériale, transformations d'autant plus rapides qu'elles furent la conséquence des développements de sa barbe abandonnée à l'état de nature.

Par le rapprochement des monnaies, de l'intaille nouvelle et des textes littéraires, M. Babelon est parvenu à démontrer devant l'Académie que les deux statues du Louvre et du musée de Cluny, dont la provenance est inconnue et qui n'ont probablement pas été trouvées à Paris, quoi qu'on en ait dit, représentent plutôt Julien que tout autre personnage : c'est Julien avant qu'il eût été investi de la dignité de César, barbu et costumé en philosophe, la tête ceinte d'un diadème de pontife païen, « stéphanéfore ».

Quant au buste qui surmonte l'église d'Acerenza et dans lequel on a voulu voir Julien, cette attribution n'est pas justifiée. C'est un buste d'Hadrien, dont l'épiderme a souffert des intempéries auxquelles il est exposé depuis des siècles. Peut être même ce buste a-t-il été gratté et retouché à l'époque où il fut placé au faite de la cathédrale où l'on voulut qu'il représentât saint Pierre. Le Moyen âge et la Renaissance, principalement en Italie, ont souvent faif subir des retouches et des altérations aux monuments antiques anxquels on se proposait de donner une affectation et une appellation chrétiennes.

Communication. — M. de Lasteyrie continue la lecture de la notice qu'il a écrite sur l'église de Saint-Gilles (Gard).

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

—

L'EXPOSITION DE MAITRES ANCIENS
A LA ROYAL ACADEMY

Après une période de cinq hivers, pendant lesquels ont eu lieu des expositions particulières des œuvres de Leighton, Millais, Rembrandt, van Dyck, et des maitres anglais morts dans ces cinquante dernières années, l'exposition de cet hiver est encore une fois consacrée aux vieux maitres. Pendant 27 ans successivement les murs de Burlington House ont été couverts de trésors de l'art ancien empruntés aux musées historiques de l'Angleterre ou à des collections plus modestes formées plus récemment, et maintenant cette magnifique série est continuée par une exposition en tous points égale aux précédentes. Deux traits dominent dans la présente exposition : d'abord les œuvres des peintres anglais sont rigoureusement exclues, et ensuite une salle entière est consacrée à Claude Lorrain. Ceci est une juste revanche du jugement porté sur Claude par Ruskin, et cette exposition marque un réveil d'intérêt en faveur du grand paysagiste français, qui a été pendant des années si sévèrement traité en Angleterre. Nous laisserons cette section de l'exposition pour une prochaine étude et procéderons d'abord à l'examen de quelques-unes des principales œuvres contenues dans les autres salles.

Au premier plan, il faut citer la célèbre *Madone* de Raphaël acquise récemment par M. Pierpont Morgan, et dont nous avons parlé dernièrement (1).

(1) V. *Chronique* du 1er février 1902, p. 35.

Raphaël est encore représenté par le *Couronnement de saint Nicolas de Tolentino* (à sir Frederick Cook) et par une *Madone avec l'Enfant* (à miss Mackintosh) qui a été récemment reproduite, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1). C'est une occasion d'études qui mérite d'être saisie par ceux qui recherchent les œuvres authentiques du peintre d'Urbin.

D'importants ouvrages italiens sont représentés par les scènes de la création d'Albertinelli (à sir Hubert Parry), pièce remarquable, bien digne de la National Gallery, et non exposée jusqu'à présent. Il faut signaler aussi une *Madone avec des Saints* de Montagna, ouvrage inconnu jusqu'à ce jour; — le portrait de Benevieni, par R. Ghirlandajo (à M. Salting), une des pièces les plus remarquables de la série des portraits; — un splendide portrait d'homme par Titien (à M. Bankes, de Kingston Lacey), datant de la meilleure période; — une grande *Sainte Famille*, de Fra Bartolommeo (à sir Frederick Cook), signé et daté 1516; — un tableau d'autel, signé et daté, de Lanini.

Lord Northbrook envoie un bon Luini, et lord Brownlow son beau Catena. Voici d'importants exemplaires d'Alvise Vivarini (un *Saint Sébastien*), Pesellino (les deux *cassoni* du palais Torrigiani à Florence), divers bons portraits de Bartolommeo Veneziano et un superbe Pontormo (à lord Windsor). Cet ensemble constitue une belle collection d'œuvres italiennes, telle qu'on n'en a pas vu depuis beaucoup d'années.

Les Hollandais sont représentés par quelques bons Rembrandt, dont le portrait de jeune homme, à M. Sanderson, le portrait d'homme, à lord Mansfield, et un paysage à M. Pierpont Morgan, sont les plus remarquables. Il y a aussi de superbes œuvres de Frans Hals, de Jordaens, et un groupe de portraits de la famille de Balthazar Gerbier par Rubens. Un petit paysage de van der Meer de Delft, portant son monogramme, suscitera sans doute bien des discussions et sera comparé à un autre van der Meer de Harlem. Enfin, on remarque encore un grand Jan Steen, un bon Terburg, des pièces caractéristiques de Cuyp, Ruysdael (celles-là d'une exceptionnelle beauté), Aart van der Neer, et d'autres maitres.

L'art espagnol a été dernièrement, au Guildhall, l'objet d'une très belle exposition. Malgré ce souvenir, l'attention est attirée cette fois par une grande *Fuite en Égypte* de Murillo (à Mme Hanbury) et on attribue à Velazquez une première idée de la célèbre peinture de Madrid connue sous le nom des *Menines*. Elle a été prêtée par M. Bankes, mais, à l'examen, il semble que ce soit une copie, à une échelle réduite, de Pareja ou de Mazo. On remarque encore un grand portrait de Espinosa, un maitre rare qui a dû certainement peindre quelques-unes des toiles attribuées à Velazquez.

Les Flamands sont bien représentés par le portrait d'homme de Memlinc (à M. Salting) et par la brillante *Messe de saint Gilles* (à M. Steinkopf). la *Madone à l'iris*, de Dürer, doit être citée pour ses dimensions et sa couleur remarquable (à sir Frederick Cook) et à cause des discussions qu'elle soulève.

L'exposition est ouverte jusqu'à la seconde semaine de mars.

H. C.

(1) V. *Gazette des Beaux-Arts*, 3e pér., t. XXIII, page 410.

La Fin d'une légende

—

On lit partout que Titien, mort en 1576 de la peste, naquit en 1477, un an avant Giorgione, trois ans avant Lorenzo Lotto et le vieux Palma. C'est sous l'aspect d'un centenaire qu'on se figure le plus volontiers l'auteur de tant de chefs-d'œuvre éternellement jeunes.

Titien centenaire est une belle figure, mais à laquelle il va falloir renoncer. Le peintre de Cadore a trompé lui-même la postérité ; comme tant de vieillards, il a aimé à se vieillir encore et cette coquetterie a été prise au sérieux jusqu'à ce que M. Herbert Cook vînt la dénoncer. L'intéressant article où il a rendu ce service à l'histoire a paru dans le *Nineteenth Century and after*, numéro de janvier 1902, p. 123-130.

Pour la date de la mort de Titien, nul doute n'est possible. Cet événement eut lieu en août 1576. Mais la date de sa naissance n'est établie par aucun document. Le plus ancien texte qui le concerne est daté de 1511. Du 2 décembre de cette année, on possède un reçu par lequel *Io Tician di Cador Dipintore* reconnaît avoir touché de l'argent pour certaines fresques à Padoue. Si, à cette époque, Titien avait été âgé de trente-quatre ans, il serait singulier que l'on ne sût rien de lui antérieurement à cette date.

Il est vrai que les historiens de l'art n'ont pas été embarrassés pour remplir le vide de la jeunesse du Titien. Ils ont découvert dans son œuvre immense bien des tableaux se rattachant à la tradition des Bellini, qu'ils ont placés, par conjecture, entre 1500 et 1511 ; de ce nombre sont le fameux tableau Borghèse *Aphrodite et Médée*, le *Concert* de Pitti, le *Zinsgroschen* de Dresde, la *Madone aux cerises* de Vienne, etc. Mais ce n'étaient que des hypothèses, au sujet desquelles les critiques n'ont pu, et pour cause, se mettre d'accord.

Le plus ancien témoignage littéraire sur Titien est celui de Lodovico Dolce dans son ouvrage *L'Aretino o dialogo della pittura*, publié à Venise, en 1557, du vivant de Titien. Il y est dit que Titien fut successivement l'élève de Gentile Bellini, de Giovanni Bellini et de Giorgione, avec lequel il travailla aux fresques du Fondaco dei Tedeschi, alors que lui (Titien) *était à peine âgé de vingt ans*.

Or, la date des fresques en question est connue par des documents ; Giorgione les commença en 1507 et les termina en 1508. Donc, au dire de Dolce, Titien serait né entre 1487 et 1489, et non en 1477.

La première édition des *Vite* de Vasari parut en 1550 ; une édition augmentée fut publiée en 1568. Dans cette édition, Vasari énumère un grand nombre d'œuvres de Titien et ajoute : « Tous ces ouvrages, ainsi que beaucoup d'autres que j'omets, ont été exécutés par l'artiste jusqu'à ce jour, où il a dépassé l'âge de soixante-seize ans. En 1566, quand Vasari, l'auteur de la présente histoire, était à Venise, il alla voir Titien et le trouva, quoique très âgé, le crayon à la main et peignant avec activité. »

D'après ce témoignage, Titien serait né vers 1490, et non pas en 1477.

Vasari dit ailleurs que Titien avait dix-huit ans quand il adopta la manière de Giorgione. Or, comme la liaison des deux artistes se place en 1507, date des fresques du Fondaco dei Tedeschi, cela met encore la naissance de Titien vers 1490, non en 1477.

Comment s'est donc formée une légende chronologique qui s'est accréditée sans conteste, malgré les témoignages contraires des contemporains ?

C'est Titien lui-même, avons-nous dit, qui en est l'auteur. En 1571, il écrivait à Philippe II une lettre qui s'est conservée et où il faisait appel à la générosité du roi d'Espagne en raison de la difficulté des temps. « Je suis assuré, disait-il, que la bonté infinie de Votre Majesté tiendra compte des services d'un vieux serviteur *âgé de quatre-vingt-quinze ans*, en lui donnant quelque témoignage de sa reconnaissance et de sa libéralité. » Ainsi, en 1571, Titien indique, comme date de sa naissance, l'an 1476. Cinq ans après, le 27 février 1576, il adresse une nouvelle supplique à Sa Majesté catholique ; Titien y parle deux fois de son grand âge, rappelle ses relations avec Charles-Quint, mais ne dit point qu'il soit centenaire, alors que, dans sa lettre de 1571, il se prétendait âgé de quatre-vingt-quinze ans.

Évidemment, si Titien était entré dans sa centième année à l'époque où il écrivit cette seconde lettre, il aurait eu mille bonnes raisons d'en informer Philippe II. On peut donc dire que la seconde lettre rectifie l'inexactitude chronologique de la première et qu'en définitive il n'en reste rien.

Si deux auteurs du XVII^e^ siècle, Tizianello et Ridolfi, ont fait naître Titien en 1477, ce n'est peut-être que pour avoir eu connaissance de la lettre de Titien adressée au roi d'Espagne en 1571, ou pour avoir recueilli, à Venise même, une légende qui s'était formée à la même époque autour de l'illustre vieillard.

Donc, Titien est né vers 1489, et ce résultat n'a pas seulement un intérêt de curiosité, car il faudra désormais reviser toutes les hypothèses au sujet des premières peintures de l'artiste. Collaborateur de Giorgione dès l'âge de dix-huit ans, il n'a pu passer que trois ou quatre ans dans les ateliers des Bellini et n'apprendre d'eux que les rudiments de son art. Ce qui n'est pas giorgionesque dans ses tableaux doit être attribué à une autre influence ; peut-être trouvera-t-on que le vieux Palma a été le Timoteo Viti de Titien.

SALOMON REINACH.

REVUE DES REVUES

—

— L'**Athenæum** (1^er^ février) annonce la publication, par M. J.-P. Richter, d'un catalogue raisonné de la collection de peintures de Locko Park, appartenant à M. Drury-Lowe. Il est question de cette galerie dans le catalogue raisonné des tableaux du musée de Berlin (n° 83), à propos des deux portraits attribués à Mainardi que possède ce musée et dont M. Bode signale des répliques chez M. Drury-Lowe et chez un marchand à Florence (ces dernières sont depuis deux ans dans une collection parisienne bien connue). M. J.-P. Richter attribue les répliques de Locko Park à Domenico Ghirlandajo.

M. Drury-Lowe possède également une belle tête de Cossa, où M. J.-P. Richter reconnaît le portrait

du duc Hercule d'Este, ce que le critique anonyme de l'*Athenæum* conteste avec de bons arguments.

L'objet le plus important de la collection serait un bouclier peint sur lequel est représenté David triomphant de Goliath, au milieu d'un paysage rocheux et désolé. Alors que M. Richter l'attribue à Antonio Pollajuolo, la critique préfère en faire honneur au rude et génial Andrea di Castagno, artiste d'une trempe analogue, mais d'un art moins avancé.

O **Art Journal** (janvier). — MM. G.-D. Leslie et Fred.-A. Eaton, l'un le premier, membre, et le second, secrétaire de la Royal Academy, publient une intéressante notice sur le grand peintre de portraits Thomas Lawrence. En dehors du mérite artistique du peintre qu'ils apprécient fort justement, ils font ressortir l'incroyable souplesse d'esprit qui lui permit, comme président de l'illustre corporation, de montrer de si rares qualités d'homme du monde et d'érudit, lui, le fils d'un pauvre hôtelier de Bristol, qui avait tout juste reçu une bonne instruction primaire.

O Article de M. W. Bromhead sur M. George a Fothergill, peintre animalier de talent et qui a cette originalité de s'être acquis une solide clientèle comme peintre de chevaux tout en continuant l'exercice de sa profession de médecin.

O Signalons encore dans ce numéro un article sur la technique de la peinture à fresque, une description pittoresque de la vallée de Rothiemuchus, par le Rév. Hugh Macmillan ; une étude sur le peintre Hugh Cameron, etc.

O Parmi les illustrations, une mention spéciale est due à la belle gravure de M. A. Raid d'après *La Cathédrale de Saint-Paul, vue de la rivière*, peinture de M. H. Dawson.

V **Magazine of Art** (janvier). — Étude de M. Baldry sur le peintre animalier Arnesby Brown, que l'écrivain regarde comme un des maîtres de demain.

V *Les Arts appliqués à l'Exposition de Glasgow*. Sous ce titre, M. W.-M. Gilbert célèbre les vitraux de MM. W. Guthrie, Andrew Wells et Mac Culloch ; les porcelaines de la Manufacture royale de Copenhague, les bijoux de M. Herz, les étains de M. Moriz Hacker, de Vienne, les émaux de notre compatriote M. Charlot.

V Une intéressante étude anonyme, intitulée *Les Variations de Goya*, encadre à souhait un certain nombre de reproductions des œuvres de ce maître si varié et si inégal. Ce sont un petit tableau de genre, *L'Escarpolette*, qui date évidemment de la jeunesse du peintre, et n'annonce en rien la formidable aquafortiste des horreurs de la guerre ; puis une diablerie qui fait songer à Téniers. D'un tout autre intérêt est un grand tableau historique représentant *Saint Bernardin de Sienne prêchant*. Cette composition, destinée à l'église San Francisco el Grande, et que Goya obtint à la suite d'un concours où il battit ses concurrents, rappelle par certains points Velazquez, et l'on sent que le peintre s'est guindé vers un style qui n'était pas le sien. On le retrouve en revanche tout entier dans deux excellents portraits, celui de Munaniz, propriété de l'Académie de San Fernando et dans un grand portrait de l'infant Cardeñes Don Luis de Bourbon, qui appartient au marquis de Casa Torres.

Λ **The Artist** (janvier). — Nous ne saurions trop recommander, d'une façon générale, à nos lecteurs, cette jolie publication où, en de brefs et substantiels articles, sont passés en revue chaque mois, toutes les questions qui peuvent intéresser les amateurs d'art. A ceux qu'intéresse surtout l'art industriel et décoratif, nous signalerons les études sur l'association corporative (guild) d'Hardecraft, sur les poteries de Lachenal, les meubles de Majorelle, etc. A ceux qui préfèrent l'art proprement dit et les questions rétrospectives, nous conseillerons de lire une étude de Botticelli et le compte rendu d'une très curieuse exposition de Raeburn qui vient de s'ouvrir à Londres chez MM. Paterson et Forbes.

Λ Parmi les nombreuses illustrations qui accompagnent le texte : un portrait au crayon de Rodin par M. Gutzon Borglum ; une reproduction d'après le *Sacrifice du lépreux* de Botticelli, et de nombreux croquis exécutés par les membres du fameux Sketching Club de Londres.

BIBLIOGRAPHIE

La Divina Commedia, novamente illustrata da artisti italiani. A cura di Vittorio Alinari. — Firenze, Fratelli Alinari, 1902. In-4°.

De même que les littérateurs, les poètes, les historiens, les linguistes, les théologiens ne peuvent se lasser de commenter la *Divine Comédie* de Dante et d'en publier sans cesse de nouvelles éditions, sans parvenir à en épuiser la riche matière, de même les artistes y trouvent les plus merveilleux motifs que puisse rêver leur imagination. Et les éditions nouvelles s'accumulent dans nos bibliothèques, nous apportant toujours de nouveaux éclaircissements et de nouveaux plaisirs.

Qui ne considère comme une des joies de sa vie de posséder la reproduction du manuscrit de Berlin, la *Divine Comédie* illustrée par Botticelli ! Depuis Botticelli, les plus grands artistes de France et d'Italie, peintres ou sculpteurs, n'ont cessé d'emprunter quelque motif au divin poème. Gustave Doré, pour s'en être inspiré, a vu grandir son génie et a créé une des œuvres maîtresses de l'art français au XIXe siècle.

Aujourd'hui, ce n'est pas un artiste isolé, c'est l'Italie elle-même qui, en faisant appel à ses meilleurs artistes, aux artistes de toutes ses provinces, a voulu élever un nouveau monument au plus illustre de ses fils.

Nous recevons des éditeurs, les frères Alinari, de Florence, les premières livraisons de cet ouvrage, dont les trois parties : *L'Enfer*, *Le Purgatoire* et *Le Paradis*, seront publiées dans le courant de cette année.

Bonne chance à l'infatigable éditeur et aux vaillants artistes qui, en s'attaquant à un tel sujet, prouvent que l'école italienne ne veut pas s'attarder à la représentation de ces motifs futiles que lui demande trop souvent cette aristocratie de parvenus qui, nouvelle horde de barbares, envahissent

en conquérants ses nobles cités, mais qu'elle veut élever son âme en demandant ses inspirations au plus noble de ses penseurs.

M. R.

La belle publication périodique de M. Georges Hirth, **Der Formenschatz** (**L'Art pratique**), cet utile recueil d'œuvres d'art de tout genre que nous avons déjà signalé et recommandé à nos lecteurs, vient d'accomplir, avec le dernier fascicule de 1901, sa vingt-cinquième année. On devine quelle mine précieuse de documents constituent pour les artistes et les travailleurs les 4.358 planches publiées depuis ce laps de temps. L'intérêt, cependant, n'en diminue pas avec les années, et la valeur des monuments de toute sorte reproduits — comme toujours avec toute la perfection désirable — au cours de l'an dernier n'a d'égale que leur variété. Une place de plus en plus grande sera seulement accordée, annonce l'éditeur, à l'art moderne, et ainsi se complètera chaque jour davantage la plus vaste encyclopédie d'art qui se puisse rêver.

En même temps se poursuit chez le même éditeur, sous la direction de M. Herbert Hirth, la non moins excellente publication **Der schœne Mensch in der Kunst aller Zeiter** (**La Beauté humaine dans l'art de tous les temps**), représentation par l'image de l'évolution de l'idéal de la beauté chez les artistes de toutes les écoles. Les douze fascicules de l'année 1901 ont été consacrés particulièrement à l'école française et offrent 144 excellentes photogravures d'après les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècle.

NÉCROLOGIE

—

Un des plus célèbres archéologues anglais, **Edmond William Smith**, directeur, depuis 1898, du musée de Lucknow, est mort le mois dernier.

Il s'était consacré spécialement à l'étude des anciens monuments de l'Inde, et seconda efficacement par ses travaux de restauration et de conservation les efforts du gouvernement de l'Inde pour la sauvegarde de ces monuments. Parmi les villes et les édifices auxquels il consacra spécialement ses travaux, citons Futtehpore-Sikri, Lucknow, le fameux Tâj-Mahal d'Agra dont notre collaborateur M. Robert d'Humières parlait naguère dans la *Gazette*, etc.

—

Le peintre **Sidney Cooper** vient de mourir à Londres à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

—

Le peintre militaire **Emil Hünten** vient de mourir à Dusseldorf. Il était né à Paris en 1827, où il fit ses études dans l'atelier de H. Flandrin. Il travailla ensuite à Anvers avec Wappers, puis à Dusseldorf avec Camphausen et Julius Lessing.

De la peinture d'histoire, Hünten passa bientôt à la peinture militaire par la transition naturelle de certains épisodes des campagnes de Frédéric II. Quand éclata la guerre de Sleswig entre la Prusse et l'Autriche et le Danemark, Hünten, appelé par le kronprinz Frédéric, qui goûtait fort son talent, suivit les troupes prussiennes. C'est ainsi qu'il fixa, d'après nature et au cours même du combat, l'assaut des redoutes de Düppel : le tableau, célèbre en Allemagne, figura dans la Nationalgalerie de Berlin.

Hünten suivit de même la campagne de Bohême en 1866, et la campagne de France en 1870-1871. Sa *Bataille de Kœniggrætz* (Sadowa) est à l'Arsenal de Berlin ; son *Combat de Loigny* au musée de Brême ; son *Attaque de cuirassiers à Wœrth* — une de ses meilleures œuvres, pleine de mouvement et de justesse — à Berlin, à la Nationalgalerie.

—

Le 3 janvier sont morts à Munich les peintres **Ernst-Julius Engelmann** et **Conrad Beckmann**.

—

Le 18 octobre dernier est mort à Stockholm le peintre **Jean-Auguste Malmstrœm**.

—

A Copenhague sont morts, le 31 octobre, le peintre d'histoire et de genre **F.-E. Lund** et, au mois de novembre, le sculpteur **Th. Stein**.

MOUVEMENT DES ARTS

—

Collection Hayashi

Inro (*Suite*) (1)

302. Kajikawa. Paysage : 220. — 318. Singes acrobates : 360. — 319. Fleurs des champs : 460. — 320. Inagawa. Cygnes : 520. — 323. Kajikawa. Chevaux dans un paysage : 380. — 325. Dame et enfants : 185. — 327. Kajikawa. Paysage : 235. — 332. Kajikawa. Rizière : 520. — 334. Paysage : 850. — 335. Kajikawa. Vol de cigognes : 260. — 336. Môyei. — Touffes d'herbes et 337. Herbes et sauterelles : 305. — 338. Tôyô. Vol d'oiseaux : 225. — 339. Inagawa. Décor de pins et 340. Kajikawa. Corbeille de fruits : 300.

342. Kôma Yassutada. Oiseaux : 410. — 343. Kôma Yassutada. Hirondelle : 510. — 344. Kôma Yassutada. Canards : 400. — 345. Kôma Yassutada. Aigle : 450. — 346. Kôma Yassutada. Faucon : 300 — 347. Kôma Kiuhakou. Cigognes : 520. 349. Kôma Yassutada. Paon : 285.

352. Shiômi Massanari. Bateau de passeur : 720. — 353. Shiômi Massanari. Enfant et bœuf : 400. — 354. Shiômi Massanari. Trois singes : 610. — 355. Shiômi Massanari. Rats : 400. — 356. Kiôriu. Barque de passeur : 825. — 357. Shiômi Massanari. Bateau de passeur : 815. — 358. Shiômi Massanari. Palmiers : 260. — 366. Deux pièces : 1° Tôyô. Coq, poule et poussin ; 2° Kajikawa. Fleurs de cerisier : 355. — 372. Ritsuo. Accessoires de danse de Nô : 1000. — 373. Ritsuo. Héron : 1.400. — 374. Ritsuo. Imitation d'un bâton d'encre de Chine : 1.150. — 375. Ritsuo. Vol de hérons : 1.320.

Inro du XIX^e^ siècle. — 377. Forme de pochette : 215. — 378. Libellules et papillons : 710. — 379. Pivoines : 750. — 389. Paysage et vigne : 230. — 386. Cerfs : 255. — 388. Coq : 430. — 392. Bœuf monté par un paysan : 950. — 396. Tôyô. Vol d'hi-

(1) V. *Chronique des Arts* des 31 janvier et 8 février 1902.

rondelles : 450. — 399. Kanchôçaï. Une paysanne : 380 francs.

401. Kanchôçaï. Oies dans les roseaux : 330. — 402. Moyé. Lapin : 210. — 406. Bounriusaï. Cerf sous un arbre : 210. — 408. Jokaçaï. Pont rustique : 380. — 411. Fleurs de chrysanthèmes : 320. — 416. Arbres : 350. — 419. Imitation d'un tchaïré : 155. — 421. Pigeons : 370.

Peignes. — 443. Grand peigne laque : 105. — 444. Yoyouçai. Peigne laque : 110. — 445. Peigne et bâtonnet laque : 165. — 447. Deux peignes : 1° laque ; 2° Hôounsai. Bois naturel : 205. — 455. Deux peignes ivoire : 150. — 459. Kataoka Jitokou. Peigne ivoire : 255. — Kataoka Jitokou. Peigne ivoire : 195.

Porcelaines de la Chine. — 462. Potiche Céladon, dynastie des Ming, XVI^e^ siècle : 200. — 463. Grand vase bleu, dynastie de Kang-Hi, XVII^e^ siècle : 200. — 466. Cornet, dynastie de Kang-Hi : 310. — 470. Coupe coquille d'œuf, décorée en émaux polychromes, dynastie de Young-Tching : 255.

Porcelaine du Japon. — Porcelaine d'Arita : 475. Brûle-parfums, couvercle en bronze, XVII^e^ siècle : 105.

Porcelaine de Hirato : 485. Chat, XVIII^e^ siècle : 510.

Poteries chinoises. — 502. Grand bol. Temmokou, XIII^e^ siècle : 620. — 504. Bol Temmokou. XIII^e^ siècle : 805. — 505. Vase de forme bursaire. XII^e^ siècle : 1.850. — 509. Bol céladon. XVI^e^ siècle : 350 francs.

Poteries coréennes. — 511. Genre Koraï. Grande bouteille ovoïde, XVI^e^ siècle : 300. — 512. Genre Hakémé. Bol, XVI^e^ siècle : 200. — 514. Genre Hohiki. Pot, XVI^e^ siècle : 350. — 516. Genre Michima. Coupe, XVI^e^ siècle : 265. — 517. Genre Koraï. Petite jardinière, XVI^e^ siècle : 270. — 521. Genre Yédo-waki. Petite jardinière, XVI^e^ siècle : 365. — 532. Genre Raïchinn-Michima. Coupe, XVI^e^ siècle : 205. — 534. Genre Hakémé. Pot, XVII^e^ siècle : 620.

Poteries japonaises. — Poteries de Séto : 557. Très petit tchaïré, XIV^e^ siècle : 105. — 567. Bol, XVI^e^ siècle : 255.

Poterie de Shino : 625. Bol, XVII^e^ siècle : 135.

Poterie Ofouké : 631. Bol, XVIII^e^ siècle : 350.

Poterie de Naroumi : 636. Tchaïré, XVII^e^ siècle : 215.

Poteries de Karatsu : 638. Bol, XVI^e^ siècle : 210. — 639. Grand bol, XVI^e^ siècle : 450.

(*A suivre.*)

QUESTIONS ET RÉPONSES

Question 12 :

On lit dans le catalogue de 1828 de la vente Pierre-Hippolyte Lemoyne :

Helle (Ferdinand). Travaillait à Paris en 1650.

53. Deux portraits à mi-corps, peints sur cuivre avec beaucoup de finesse.

Ovale. Haut. 22 cent. 1/2.
Larg. 17 cent. 3/4.

Les personnes qui pourraient indiquer où se trouvent actuellement ces deux petits portraits, sont instamment priées d'en faire part à M. Le Moyne, 21, rue Croix-des-Petits-Champs, à Paris.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition des œuvres de **Falguière**, à l'École des Beaux-Arts, jusqu'au 8 mars.

Exposition de tableaux de **A. Sisley**, galerie Durand-Ruel, 16, rue Laffitte, du 15 février au 1^er^ mars.

Exposition d'œuvres récentes de MM. **Claude Monet** et **Camille Pissarro**, chez Bernheim jeune, 8, rue Laffitte, du 15 au 28 février.

Exposition d'œuvres de M. **Théo van Rysselberghe**, chez Otto, rue Royale, à partir du 15 février.

Exposition de tableaux de M^lle^ **E. de Krougli coff**, M^me^ **Marval**, et MM. **Flandrin, Marquet, Matisse** et **Petitjean**, galerie Weill, 25, rue Victor-Massé, jusqu'au 28 février.

Exposition d'œuvres récentes de MM. **Fournier, Luce, Pinchon** et **Sauvé**, galerie Silberberg, du 17 février au 6 mars.

Exposition des **Aquarellistes français**, galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, du 19 février au 13 mars.

Province

Nimes : Exposition d'arts décoratifs et industriels, du 16 février au 16 mars.

CONCOURS OUVERTS

Paris

Concours pour une **affiche artistique officielle de l'Exposition de Hanoï.** 3 prix : 500, 300 et 200 fr., et 3 primes de 100 fr. chacune. Dépôt des projets, du 25 février au 1^er^ mars, à l'Office Colonial, bureaux de la Presse, 21, galerie d'Orléans au Palais-Royal, où sont donnés les renseignements sur le programme et les conditions du concours.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

CONCERT DU DIMANCHE 16 FÉVRIER 1902

Seizième Concert Colonne (2 h. 1/4). — Symphonie en *la* mineur (C. Saint-Saëns) ; — Concerto n° 7, en *mi* mineur, pour violon (L. Spohr) ; — *Psyché* (César Franck) ; — Chaconne, pour violon seul (J.-S. Bach) ; — *Tannhœuser*, scène du Vénusberg (R. Wagner).

L'Imprimeur-Gérant : André Marty.

Paris. — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart

N° 18. — 1902 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 3 Mai.

LA CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

Il ne s'était trouvé encore nulle imagination pour concevoir l'existence d'un Salon « officiel. » La Société des Artistes français nous a fait, cette année, la surprise de cette innovation. Sur les affiches très laides qui annonçaient la date du vernissage, elle a inscrit une brève mention indiquant qu'elle ouvrait la « cent-vingtième exposition officielle ». Ces trois mots sont une trouvaille. En rappelant ses plus anciennes origines, la Société entend se rassurer sur sa propre existence. Elle ne se trouve pas assez grande pour affronter seule l'opinion ; elle a besoin de remettre en mémoire tout son passé et de signaler qu'elle est la descendante en ligne directe et légitime des anciennes expositions, — celles qu'organisaient l'Institut et l'État. En vain, dans ces quarante dernières années, des transformations se sont-elles accomplies ; en vain quelques libres esprits ont-ils voulu assurer aux artistes un peu d'indépendance et les réunir en une Compagnie autonome. La Société reste de cœur en tutelle : elle a besoin de sentir s'étendre sur elle la main protectrice de l'Académie et celle de l'État lui-même.

Au surplus, on demeure anxieux et rêveur devant ce beau mot d' « officiel ». On voudrait savoir quels privilèges il confère, ou quelles merveilles il annonce. Nous ne sommes plus au temps de « l'art d'État » ; on ne saurait donc croire qu'une exposition porte ce nom mystérieux d' « officiel » pour avertir la foule qu'elle possède seule la formule sacrée, admise et vérifiée par les pouvoirs publics. Veut-elle dire qu'elle a le droit d'exposer à son gré toute la peinture qui lui plaît, la mauvaise et même la bonne ? Elle pourrait le faire sans brevet du gouvernement. Prétend-elle enfin, par ce verbe magique, en imposer aux ignorants et leur apparaître environnée d'un lustre emprunté? Il est vrai qu'il se trouve toujours un public pour tout croire ; mais un autre se rencontre aussi plus désabusé, qui désabuse l'autre à son tour. Peut-être la Société se déclare-t-elle « officielle » simplement par humilité : elle a besoin des encouragements de l'État pour produire des œuvres au grand jour, et de ses récompenses pour être assurée de leur mérite.

NOUVELLES

*** Les ateliers de la Chalcographie du musée du Louvre seront désormais ouverts tous les jeudis au public.

*** On annonce pour le 15 mai l'ouverture d'une exposition d'art décoratif ancien et moderne dans les salles actuellement terminées du nouveau musée des Arts décoratifs au pavillon de Marsan, qui s'enrichira prochainement du fameux Cabinet des Singes de l'hôtel de Rohan.

*** Des artistes étudient en ce moment le projet d'un Salon d'automne qui serait organisé sur les bases suivantes : 1° Création d'un Salon d'automne, sans aucune préoccupation d'exclusivité à l'égard des membres d'une Société existante ; 2° jury composé pour la moitié de peintres ou sculpteurs, pour un quart d'amateurs éclairés et de collectionneurs ; 3° interdiction de faire partie du jury à tout professeur d'un de ces

ateliers organisés dans Paris comme de véritables maisons de commerce, pour éviter les innombrables injustices nées de ce chef ; 4° abolition de toutes récompenses et admission de droit, au bout d'un certain nombre d'admissions par le jury.

*** Les travaux que l'on exécute en ce moment pour l'agrandissement du palais de la Bourse ont mis à découvert des poteries et des amphores très anciennes, des faïences finement décorées, un plat en grès à motifs dans le goût de la Renaissance, un robinet de bronze orné d'une tête de lion et portant des fleurs de lys agréablement ciselées, un fer à cheval d'une forme particulière, un fragment de coupe irisée ornée de dessins bachiques, etc.

*** La Commission du Vieux Paris a décidé de s'opposer à la vente de deux crédences fort anciennes en bois sculpté et doré et de deux belles portes en bois, le tout du plus pur style Louis XVI, existant dans l'église Saint-Denis, rue de La Chapelle, qu'on se disposait à remplacer par des œuvres modernes.

*** Ce soir samedi, à 8 h. 3/4, sous les auspices de la Société d'études italiennes, M. P. de Bouchaud fera, à la Sorbonne, une conférence sur *L'Œuvre de Raphaël à Rome*.

*** On vient de découvrir à Arles, en pratiquant des fouilles dans le faubourg de Trinquetailles, de magnifiques mosaïques. L'une d'elles, qui mesure trois mètres cinquante sur deux mètres, représente l'enlèvement d'Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie. C'est une pièce de toute beauté et merveilleusement conservée. La Société archéologique de Provence, à la suite de cette découverte, a pris la direction des fouilles et espère retrouver le palais d'Adhémar de Grignan.

*** Le professeur Dœrpfeld, qui fait des fouilles dans l'île de Leucade, croit avoir trouvé au sud des montagnes de Skaros les ruines du palais d'Ulysse.

*** Une dépêche de l'agence *Paris-Nouvelles* annonce qu'on a déposé au Parlement Italien une motion pour la reconstitution de l'ancien Sénat romain. La « Curia », le célèbre monument sur le Forum, est devenue l'église Saint-Adrien.

M. Boni, l'architecte qui est chargé des fouilles du Forum, compte sur d'heureux résultats.

Dans la « Curia » reconstituée, on réunirait les tables de bronze ou de pierre sur lesquelles sont inscrits les lois et les autres actes publics romains.

Une centaine de députés ont signé, le 21 du courant, un ordre du jour invitant le Gouvernement italien à prendre les mesures nécessaires pour l'accomplissement de ces travaux.

*** On vient de découvrir dans le chœur de l'église de Montcherand (canton de Vaud), sous un badigeon, d'intéressantes peintures de la fin du XI[e] ou du commencement du XII[e] siècle, représentant en demi-grandeur naturelle les apôtres, et au-dessus, au centre de la voûte, le Christ bénissant.

CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur de la *Chronique des Arts*,

Il n'est pas exact qu'une grande maison ait le monopole de la photographie au Louvre ; mais il est exact que la permission de décrocher les peintures pour les bien éclairer soit le monopole d'une grande maison. Il en résulte : 1° comme l'a montré M. Cook dans la *Revue archéologique*, que les bonnes épreuves photographiques d'après les tableaux du Louvre sont plus chères de beaucoup que les photographies de peintures vendues dans les autres musées de l'Europe ; 2° que les épreuves à bon marché, exécutées d'après des tableaux placés trop haut ou mal éclairés sont, en général, très inférieures à celles que l'on vend au même prix à Rome, Florence, Naples, Berlin, etc.

Si, d'autre part, le rédacteur de votre *Propos du jour* veut chercher quels avantages le Louvre tire du monopole en question, je crois qu'il pourra chercher longtemps, car j'ai procédé moi-même à cette enquête et n'ai rien trouvé du tout.

SALOMON REINACH,
Membre de l'Institut. »

Cette lettre, en exposant avec précision les conditions dans lesquelles on peut photographier les tableaux du Louvre, confirme et complète notre dernier *Propos du jour*.

PETITES EXPOSITIONS

EXPOSITION BERTHE MORIZOT

Ce qui empêche, semble-t-il, les nombreux passants qui défilent devant les œuvres des impressionnistes, de rendre la pleine justice que méritent les efforts de ces peintres et beaucoup de leurs productions, c'est qu'ils regardent ces œuvres de près, comme on est habitué à considérer les classiques, et qu'ils ne prennent pas la peine de chercher la distance requise pour que l'analyse des tons se reconstitue en synthèse ; c'est comme si, à l'Opéra, on se plaçait proche les cuivres, les cymbales et la grosse caisse.

Certes, avec cette manière d'agir, les toiles de Berthe Morizot, exposées en ce moment, ne supporteraient pas plus l'examen que celles de MM. Monet, Pissarro et de Sisley. Mais, à un recul suffisant, elles apparaissent très harmonieuses, avec des gammes de lumière claire et diffuse, tendre et délicate, enveloppante et caressante, comme seule pouvait les jouer une sensibilité féminine.

La plupart avaient déjà paru aux expositions de 1892 et de 1897 ; d'autres s'y sont adjointes ; et l'ensemble permet de déterminer les deux manières de l'artiste. Belle-sœur de Manet, Morizot a tout d'abord été influencée

par ce maître; les œuvres de cette première période accusent le dessin, la charpente, et la couleur en est un peu sombre, solide, appuyée et grasse. Celles qui suivirent, inspirées de Fragonard, son ancêtre, et de M. Renoir sont moins précises de contour, et de tonalités plus claires, comme inconsistantes, à peine frottées, d'une finesse frêle, élégante et grêle. On peut se plaire aux deux manières, chacune fort intéressante; et il serait oiseux à tout le moins de chercher à préférer celle-ci à celle-là...

EXPOSITION BRUNO LILJEFORS

M. Bruno Liljefors ne présente pas cette dualité, et, sans doute, ne la présentera jamais; mais son œuvre ne courra pas risque d'être monotone, car elle est dramatique, travail de chasseur qui est devenu peintre, et parce que la mer, objet de ses prédilections, et dont l'étude emplit sa vie, est la variété même.

C'est le long des fjords de Norvège qu'il la contemple; tantôt elle est indigo, tantôt vert de chrome, vert pâle, grise, bleutée; parfois calme et reposée, parfois hurlante sous la rafale. Le plus souvent, il l'anime d'oiseaux, qui s'ébattent en ses ondes ou sur la grève: ce sont les albatros au nez crochu, le grand-duc sanguinaire, la mouette fûtée, ou même d'humbles canards pacifiques qui se prélassent sous les retombées des saules.

Ces toiles sont très originales, malgré l'influence japonaise qu'on y sent, et fort décoratives; tendues sur les murailles, elles les suppriment, et permettent à la pensée, échappant aux contingences, de s'évader vers les lointains de l'imagination et du rêve...

Georges RIAT.

Un Chef-d'œuvre de la Peinture hollandaise du XV^e^ siècle

AU MUSÉE DU LOUVRE :

« *La Résurrection de Lazare* »

PAR GÉRARD DE HARLEM

Rien: tel était jusqu'à présent, pour la peinture hollandaise du XV^e^ siècle, le bilan de notre grand musée national. Et pour la première moitié du XVI^e^, à peu près rien : trois ou quatre pièces — dont une copie (1) — parmi lesquelles le morceau principal, un portrait d'homme de Jan Scorel, figurait, il n'y a pas longtemps encore, sous la désignation d'*École Vénitienne* (2). De la grande école de Harlem au XV^e^ siècle, le chef de file, Albert van Ouwater, était absent, aussi bien que son disciple et rival, le plus grand représentant du groupe, Gérard de Harlem (Geertgen tot Sint Jans), qui, bien que mort à peine âgé de vingt-huit ans, trouva le temps de surpasser son maître éminent. Je ne parle pas de Thierry Bouts, originaire de Harlem, dont nous possédons (sous le nom de Roger van der Weyden) une *Déposition*, ni de Gérard David, né à Ouwater, représenté au Louvre par un tableau des *Noces de Cana* très proche de sa manière. (Ces deux maîtres émigrèrent de bonne heure vers les provinces du Sud des Pays-Bas : le premier, établi à Louvain, y acheva la partie importante de sa carrière, et s'y ressentit des influences environnantes, venues des écoles de Tournai, de Bruxelles, de Gand; le second, installé à Bruges, y subit le charme captivant et amollissant de Hans Memling et, plus tard, après la mort de ce dernier, les premières atteintes de l' « italianisme ». Tous les deux, le plus ancien, Bouts, comme le plus jeune, David, gardèrent toujours, le premier surtout, les traces manifestes de leur origine et de leur éducation « hollandaises ». Mais, vu le caractère mixte de leur œuvre et leur longue résidence loin de leur pays natal, on les classe, avec raison, parmi les *Flamands purs* (comme Philippe de Champagne parmi les Français, etc.).

Du célèbre Jérôme Bosch de Bois-le-Duc, dont la carrière empiète sur les deux siècles, XV^e^ et XVI^e^, de ce *Hollandais pur* s'il en fût, et si apparenté à Gérard de Harlem, nous ne possédons rien, pas même une œuvre d'atelier ou d'école. Rien non plus de son contemporain Cornelis Engelbrechtsz de Leyde, le maître de Lucas de Leyde, dont la situation, à cheval sur les deux siècles, est pareille à celle de Bosch. Et quant à l'illustre élève et successeur d'Engelbrechtsz, Lucas de Leyde, qui appartient bien au XVI^e^ siècle à ses débuts, nous avions, il y a dix ans, laissé passer l'occasion d'acquérir à Paris même, à la vente A. Hulot, une œuvre de lui, une *Vierge*, qui figure depuis lors au musée de Berlin... Enfin, de l'école d'Amsterdam, où Jacob Cornelisz (van Oostsanen) occupe une position analogue à celle de Cornelis Engelbrechtsz à Leyde, nous ne possédions que le portrait mentionné ci-dessus de son élève Jan van Scorel, qui appartient au plein XVI^e^ siècle en sa première moitié.

Cette regrettable pénurie va prendre fin, par l'entrée au Louvre d'une page capitale dans l'histoire de cette belle période primitive. C'est une *Résurrection de Lazare*, panneau d'une conservation rare, de 1 mètre 22 de haut sur 95 centimètres de large (1). L'œuvre provient d'Espagne : il y a tout lieu de croire qu'elle y fut emportée, après le siège de Harlem par les Espagnols en 1573, sur l'ordre et au profit de quelque commandant des troupes victorieuses, dans la famille duquel elle serait restée, jusqu'à ce qu'elle arrivât aux mains de M. Jules Renouvier, de Montpellier, et, par voie d'héritage, en celles de son neveu, M. le baron Albert d'Albenas, à qui elle vient d'être acquise. Ces longs séjours en pays méridionaux, sous des climats secs et lumineux, joints au petit nombre probable des vicissitudes ordinaires aux œuvres d'art, grandes voyageuses, expliquent seuls l'état de belle conservation, de merveilleuse fraîcheur de notre chef-d'œuvre : en restant à Harlem et dans les régions du Nord, humides et sombres,

(1) Probablement d'après un original du néo-Mostart (voir *Gazette des Beaux-Arts*, 3^e^ pér., tome XXI, page 273). C'est le seul vestige que nous possédions de l'école de Harlem au XVI^e^ siècle.

(2) Le personnage est accoutré à la mode de Venise, où Scorel passa au moins deux fois, à l'aller et au retour de son voyage en Palestine.

(1) Les panneaux de Vienne dont nous allons parler ont 1^m^73 de haut sur 1^m^38 de large.

il eût couru de plus grands risques, et subi sans doute des altérations heureusement évitées.

Ces lignes n'étant qu'une manière de présentation, ce n'est pas ici le lieu d'exposer les questions d'attribution, de date, de situation historique de l'œuvre, etc. Ces questions seront développées dans une étude d'ensemble ultérieure : *Les Chefs de l'école de Harlem, Albert van Ouwater et Gérard de Saint-Jean, et les deux « Résurrections de Lazare »*. Qu'il suffise de dire que la comparaison de notre tableau avec les deux tableaux célèbres et authentiques de Gérard de Harlem au musée de Vienne, la *Déposition* et l'*Incinération des restes de saint Jean*, ne permet pas de mettre en doute son attribution. Renouvier et Waagen avaient vu juste, dès 1857 : notre *Résurrection* est bien du précurseur (1) de génie dont les œuvres rarissimes, si originales, si souverainement captivantes et harmonieuses, belles de tous les attraits réunis, arrachèrent à Dürer cette exclamation naïve et profonde, rapportée par Karel van Mander : « Vrai, en voici un qui fut peintre dès le sein maternel ! » Il fallait que la mémoire du jeune artiste, trop tôt fauché par la mort, fût consacrée et sauvée de l'oubli ; il était bon, consolant, admirable, qu'elle le fût ainsi, par l'acte touchant d'un de ses pairs et successeurs les plus dignes, par l'intuition d'un de ses grands frères en art, mieux partagé par le sort.

Quant à la description détaillée de l'œuvre, à sa comparaison avec l'œuvre similaire d'Ouwater au musée de Berlin — comparaison tout à l'avantage de Gérard, et qui fait mesurer le chemin parcouru, avec quelle rapidité ! — elles ne sauraient davantage trouver place ici.

Ce qui est sûr, c'est que nous avons là une tête de ligne, une « tête de série », qui offre une ample pâture à l'étude la plus approfondie, à l'admiration la plus intarissable.

L'exposé préalable de notre pénurie, en fait de Hollandais *primitifs*, avait son éloquence ; mais la satisfaction de combler une grosse lacune n'est pas à comparer à la haute jouissance qui émane de l'œuvre, de son excellence de composition, de l'intérêt de sa mimique, de la beauté de son fond de paysage, de son singulier raffinement de couleur. Ajoutez à cela la rareté extrême des œuvres du maître, et l'état de conservation de celle-ci, toutes choses dont j'ai déjà parlé. Par cet ensemble unique de qualités, l'heureux concours d'efforts qui a réussi à assurer la possession de ce chef-d'œuvre, si enviable, à notre grand musée national, se trouve pleinement justifié, et ne saurait manquer de réunir l'entière approbation, d'une part, de tous les vrais connaisseurs et gens de goût ; d'autre part, de toute la portion du public qui sent naturellement les belles choses et se trouve portée d'instinct vers le génie.

Camille Benoit.

(1) Précurseur et *initiateur*, il l'est de Bosch (et, par lui, de Pierre Breughel le vieux) : voyez cette liberté et largeur d'exécution, cette sorte de « lâché » voulu, ce souci des menus détails, néanmoins, et cette étrangeté, ce *japonisme* de certains types. Je le préfère à Lucas de Leyde pour l'aisance de la facture, l'eurythmie du groupement, l'éloquence simple du geste, le choix raffiné et harmonieux des tons, sans parler du moelleux, du velouté et du lumineux des fonds ; et puis, il est pur de « romanisme ». Enfin, par la conception de son sujet, par l'invention du Lazare, par la diversité et la vivacité des sentiments exprimés, et surtout par le type du Christ, qui demeurera, désormais, bien propre à l'école hollandaise, déjà il prépare, il annonce Rembrandt, et l'évoque pour nous.

Académie des Inscriptions

—

Séance du 25 avril

Le Suaire de Turin. — La question de l'authenticité du suaire du Christ actuellement conservé à Turin — question soulevée à la dernière séance de l'Académie des Sciences par M. Vignon et résolue par lui dans le sens de l'affirmative — est aujourd'hui portée devant l'Académie des Inscriptions.

M. Léopold Delisle, l'éminent conservateur de la Bibliothèque Nationale, donne lecture de la note suivante :

« J'ai eu l'occasion d'exprimer dans le *Journal des Savants*, en septembre 1900, mon opinion sur la valeur des arguments développés par notre correspondant, le chanoine Chevalier, au sujet du suaire de Turin et auxquels les Bollandistes ont donné leur adhésion.

« A la demande de plusieurs de nos confrères, je crois devoir déclarer que ces arguments me paraissent avoir conservé jusqu'ici leur valeur. »

Le chanoine Ulysse Chevalier, de Romans (Drôme) a, en effet, publié sur cette question un travail communiqué en 1900 à la réunion des Sociétés savantes des départements, — que notre collaborateur M. F. de Mély a résumé ici (1) en rendant compte du livre de M. Arthur Loth sur le même sujet — et qui conclut en faveur de la négative.

Prix. — L'Académie accorde une somme de 2.000 francs à prendre sur la fondation Piot, à M. Eugène Deprez, « qui se propose d'aller à Londres étudier les documents d'archives relatifs à la construction de l'hôtel du roi et de la Tour de Londres et dans lesquels il est fait mention d'artistes français sous les règnes d'Édouard Ier, d'Édouard II et d'Édouard III ».

Le président annonce que la Société centrale des architectes a attribué la médaille d'or qu'elle décerne annuellement à un archéologue, à M. Merlin, membre de l'École française de Rome, « pour les fouilles qu'il a faites au printemps et à l'automne de 1901 à Dugga, en Tunisie, sur l'emplacement de l'ancienne Thugga ».

Les fresques de Montfavet. — M. Müntz communique une lettre qu'il a reçue de l'abbé Gayet, curé d'Andeville (Oise), au sujet de sa récente communication sur les « peintures d'Avignon ».

Cet archéologue signale des fresques du pontificat de Clément VI, — contemporaines, par conséquent, de celles du palais des papes — qui sont conservées dans le presbytère de Montfavet (banlieue d'Avignon) et qui semblent jusqu'ici avoir échappé à tous les archéologues.

Ces fresques, purement ornementales, ont été exécutées sur les ordres du cardinal de Montfavet.

(1) V. *Chronique des Arts* du 8 septembre 1900, p. 303.

Il serait à souhaiter, dit M. Müntz, qu'un ensemble de faits aussi intéressants fît l'objet d'une monographie accompagnée de reproductions.

Épigraphie. — Le R. P. Séjourné, supérieur du couvent de Saint-Étienne, à Jérusalem, communique plusieurs inscriptions sémitiques et grecques qui lui ont été adressées par ses confrères les religieux dominicains de l'École biblique.

Il signale également une nouvelle mosaïque, découverte à Madaba, par le curé catholique don Manfredi.

M. Oppert lit aussi une notice dans laquelle il commente également divers titres épigraphiques.

Société des Antiquaires de France

Séance du 23 avril

M. le comte Couret soumet à la Société un livre d'heures orné de miniatures et portant le blason du pape Alexandre VI, qui aurait été commandé en 1495 par le cardinal Grimani à un peintre flamand. Il en défend l'authenticité, contestée à plusieurs reprises. Le volume appartient à la bibliothèque du grand séminaire d'Orléans.

M. Durrieu en confirme l'origine flamande ; il a dû être exécuté à Bruges au commencement du seizième siècle pour être envoyé en Italie. Les armes d'Alexandre VI ont été ajoutées, après coup, mais sans aucune intention de supercherie ; il est possible que ce manuscrit ait été préparé pour lui, sans lui avoir jamais appartenu. M. Henri Martin croit que les peintures sont flamandes, mais que l'écriture est italienne.

M. Dumûys communique une inscription romaine trouvée dans les murs d'Orléans le 11 avril dernier. C'est une dédicace à Auguste. On a trouvé en même temps des statues d'Hercule et de Vénus en pierre.

div O AVG
MOCETI
saCRVM
MOLETES
diex VERVNT
et POSVER
uNT

M. Michon, au nom de M. Héron de Villefosse, absent, communique une Note de M. Philippe Lauzun, correspondant à Agen, sur la découverte à la Motte (28 kilomètres d'Agen), d'une statuette représentant probablement une Vénus.

CORRESPONDANCE DE BELGIQUE

L'exposition où doivent être groupées, à Bruges, les œuvres de la primitive école flamande appartenant, en majeure partie, aux collections privées, ne se fera pas, comme on l'avait annoncé d'abord, dans les locaux de l'Académie de dessin et de peinture. C'est le palais du gouvernement provincial qui sera mis à la disposition des organisateurs. Ce nouveau local l'emporte par son emplacement et son étendue; la distribution des salles y est aussi meilleure.

La pauvreté de Bruges en matière de locaux pouvant servir à une exposition donne à l'initiative du comité organisateur une portée considérable. Il est permis d'espérer que l'évidence du fait amènera l'antique cité flamande à se préoccuper de la construction d'un musée où soient logés définitivement — et convenablement — les chefs-d'œuvre de ses maîtres.

H. H.

REVUE DES REVUES

∧ **Le Figaro illustré** (n° 143). — Livraison consacrée au peintre et caricaturiste Forain : étude critique par M. H. Frantz, accompagnée de nombreuses reproductions.

(N° 145). — L'œuvre du peintre Toulouse-Lautrec forme le sujet de cet autre fascicule spécial, dont M. Arsène Alexandre a écrit le texte et qu'illustrent quantité de reproductions en noir et en couleurs de tableaux ou d'études de l'artiste.

O Minerva (1er avril). — Dans un article parsemé de vues ingénieuses, M. Louis Dimier expose de quelle façon doit se faire l'éducation artistique de la femme, par quelles étapes il faut la faire successivement passer dans l'étude des œuvres d'art.

(15 avril). — Étude de M. André Fontaine sur Félix Buhot, à propos de l'exposition de son œuvre au Luxembourg (6 reprod.).

(1er mai). — Étude de M. Charles Le Goffic sur *Le peintre de la renaissance néo-grecque Jean-Louis Hamon.*

— **Nos anciens et leurs œuvres** (1902, 4me livr.). — Cette revue, consacrée exclusivement, nous l'avons dit, à retracer le passé artistique de Genève, contient, dans ce numéro, une notice de M. Barthélemy Bodmer sur le miniaturiste Louis-René Arlaud-Jurine (1751-1829), dont deux miniatures et plusieurs études, eaux-fortes, etc., sont reproduites ; — la fin de l'article de M. C.-M. Briquet sur les papiers filigranés à l'écu de Genève, — et des notes sur un vieux puits Renaissance existant dans une maison de Genève (repr. hors texte), sur des gravures (également hors texte) d'après des pastels de Liotard représentant Mme d'Épinay et l'impératrice Marie-Thérèse, et sur l'architecte Émile Reverdin (1845-1901), dont plusieurs constructions sont reproduites dans l'article.

— (1902, 1re liv.). — Mme Danielle Plan décrit une collection particulière, celle du Dr Gosse, renfermant des éventails, miniatures, médailles, dessins, etc., parmi lesquels un beau dessin de Liotard représentant *Mme Alexandrine Fatio*, et un *Portrait de Jacques-Laurent Agasse* par lui-même (reprod. hors texte, ainsi qu'un éventail et une ceinture peints par Saint-Ours, 1752-1809).

— *Coup d'œil sur les thalers de Genève des* XVIe *et* XVIIe *siècles* par M. E. Demole (6 reprod. hors texte).

— Notice de M. H. Bourdillon sur le peintre décorateur Henri Silvestre (1842-1900), qui fut professeur d'art appliqué à l'industrie, et dont de jolis croquis sont reproduits dans cet article.

P **The Monthley Review** (Octobre 1901). — M. Herbert P. Horne publie sur les trois tableaux de bataille de Paolo Uccello que possèdent le Louvre, la National Gallery et les Offices une intéressante étude qui nous donne l'histoire et l'explication de ces peintures. Elles formaient jadis un ensemble qui, suivant un inventaire, dressé en 1492, des œuvres d'art appartenant aux Médicis, figurait dans la chambre à coucher du palais de Laurent le Magnifique, via Larga, et représentait les principaux incidents de la bataille de San Romano (1er juin 1432) : le tableau de la National Gallery figurait l'attaque de Niccolo de Tolentino, celui des Offices la retraite des Siennois, et celui du Louvre l'attaque des Florentins sous la conduite de Micheletto.

V **Onze Kunzt** (1re année, nos 1—5 : janvier à mai 1902). — C'est le titre d'une nouvelle revue, très artistique de fond et de forme, publiée à Anvers chez l'éditeur J.-E. Buschmann et consacrée exclusivement à la glorification de l'art des Pays-Bas ancien et moderne. Les cinq premiers fascicules contiennent, entre autres, une importante étude de M. Max Rooses sur *Les Dessins de maîtres de l'école flamande* (illustré de reprod. du *Portrait du cardinal de Santa Croce*, au Cabinet de Dresde ; de l'*Annonciation*, de Jan van Eyck, au Cabinet de Berlin; de la *Tête de moine* de Memling, au Louvre; de dessins de Hieronymus Bosch, de Peter Breughel); — une notice de M. J. Veth sur le peintre Jacob Maris (2 grav.); — un article de M. J.-A. Loebèr sur des tissus des Indes néerlandaises (plus. grav.); — des études de M. G.-W.-H. Verster sur le peintre hollandais Breitner, dont on vit de beaux tableaux à l'Exposition Universelle (5 reprod.); de M. G. Eekhoud sur le sculpteur récemment décédé Paul de Vigne (8 belles reprod. d'œuvres) et sur le peintre Victor Gilsoul (2 grav.); de M. P. B. sur le paysagiste Hendrick Luyten (5 reprod); de M. A. Plasschaert sur le peintre de natures mortes Floris Verster (3 grav.); — un article de M. F. Coeneu sur le musée Willet-Hoethuysen d'Amsterdam, et sa collection de verreries anciennes allemandes, vénitiennes, etc. (plus. reprod.); — une étude de M. Jacques Mesnil sur des œuvres primitives flamandes conservées en Italie : *La Cène*, de Justus de Gand, figurant au musée d'Urbin; *La Déposition de croix*, de Roger van der Weyden, aux Offices de Florence (belles reprod.); — une notice de M. Max Rooses sur le *Portrait de Hendrick van Halmale*, par Peter Thijs, de la collection Francis Bartlett, à Boston ; — un article de M. Max Rooses sur la riche collection de tableaux Edmond Huybrechts, d'Anvers, qui va être mise en vente (10 reprod.); — etc.

Des nouvelles artistiques de tous pays complètent chaque fascicule de cette belle revue.

× **Kunstchronik** (27 février). — M. H. S. nous fait connaître une œuvre d'un artiste presque oublié, Jodocus Vredis, moine du cloître de Weddern, près Dülmen (Westphalie), né entre 1470 et 1480 et mort en 1540 prieur de ce couvent : un autel domestique orné de bas-reliefs en terre cuite représentant, au centre, *La Madone avec l'Enfant* et sur les côtés, quatre saintes, conservé au musée d'Osnabrück (reprod. dans cet article).

Deux autres ouvrages du même genre, mais moins importants, se trouvent aux musées de Münster et de Berlin.

(24 avril). — M. L. Jacobsen décrit et étudie un tableau conservé au musée de Cologne, représentant *Esther, Assuérus et Aman assis à une table* (reprod. dans cet article), jusqu'ici regardé comme de l'école de Rembrandt, et où il reconnaît soit l'original, soit une copie, exécutée par Jan Victor dans l'atelier de Rembrandt, d'un tableau du maître hollandais cité par Houbraken, et qui aurait été exécuté vers 1640.

BIBLIOGRAPHIE

Charles Saunier. — **Les Conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire. Reprises et abandons des Alliés en 1815 ; leurs conséquences sur les musées d'Europe.** Paris, H. Laurens. In-8°, VIII-191 p. av. 12 planches (12 fr. Tiré à 600 exempl.).

Les lecteurs de la *Gazette* n'ont certainement pas oublié la série d'articles si intéressants que M. Ch. Saunier publia sous ce titre, il y a deux ans: ils y trouvaient dépeint, pour la première fois, par les témoins et les acteurs mêmes de cette histoire, d'après des pièces jusqu'alors inédites des Archives Nationales ou des archives des Musées nationaux, l'extraordinaire exode de chefs-d'œuvre qui, à la suite des armées victorieuses de la Révolution et de l'Empire, venait de tous les points de l'Europe converger vers Paris pour former pendant quelques années le musée le plus prodigieux qu'on eût encore vu, jusqu'à ce que les hasards de la la guerre fissent, hélas! reprendre à la plupart de ces œuvres le chemin de leur ancienne patrie. Cette fortune étonnante et trop brève, avec tout ce qu'elle entraîna de représailles, M. Saunier nous la conte de façon définitive dans le livre que voici, où divers développements et quelques pièces nouvelles sont venus s'ajouter aux articles que nous venons de dire, où douze planches hors texte présentent dans des dimensions plus grandes les illustrations primitives qui ajoutaient à l'intérêt du récit.

C'est une histoire passionnante que forme la simple réunion des documents officiels et des témoignages contemporains sur ce sujet, — et il faut louer grandement M. Saunier d'avoir, en historien modeste et intelligent autant que consciencieux, su s'effacer presque entièrement devant eux. On suit et on voit, en les lisant, les progrès de l'idée noble de la Convention créant en 1791 le Muséum des Arts, puis l'enrichissant peu à peu par des contributions en nature au détriment de la Belgique, des provinces du Rhin et de l'Italie vaincues, l'enthousiasme suscité par l'entrée triomphale à Paris (figurée dans une curieuse estampe) de toutes les merveilles du génie humain; les justes représentations, aussi, de ceux qui, avec Quatremère de Quincy, plaidaient la cause du bon sens en montrant les défauts de cette excessive et chimérique centralisation; la continuation, cependant, des exactions des armées impériales; l'installation du musée Napoléon par Vivant Denon, Visconti et le secrétaire général Lavallée (dont M. Saunier a reproduit le beau portrait, par Prud'hon, au mu-

sée d'Orléans) ; l'apogée du musée après Austerlitz, Ulm, Iéna, et, bientôt après, les années malheureuses, les réclamations des alliés vainqueurs, les négociations longues et difficiles, où Lavallée surtout se montre le plus dévoué des administrateurs et, par sa ténacité, réussit à nous conserver les œuvres des Primitifs florentins et les *Noces de Cana* de Véronèse ; enfin, les restitutions inévitables, le musée à demi vide et, pour comble, perdant peu après, par la plus criante des injustices, ses deux fidèles défenseurs : Denon, démissionnant pour échapper aux tracasseries de la Restauration, Lavallée, destitué par Louis XVIII.

La courageuse attitude de ces deux hommes méritait l'hommage éloquent que M. Saunier rend à leur mémoire, en attendant que le Louvre, à son tour, leur témoigne sa juste reconnaissance ; c'est un monument définitif que notre collaborateur leur a érigé dans ce livre excellent, que tous les amis du Louvre se doivent de posséder.

A. M.

—

Dix Eaux-fortes par Charlotte Popert. — Rome, chez l'auteur ; Paris, Hessèle.

Dans un récent voyage en Sardaigne, Madame Charlotte Popert avait été frappée par la variété des types si expressifs de l'île sarde. Tant de races diverses ont pris possession de l'île, des Phéniciens aux Romains et des Sarrasins aux Espagnols, que quelque chose de cette diversité même demeure encore dans la population d'aujourd'hui. Madame Charlotte Popert a essayé de fixer quelques-unes des physionomies dont elle a gardé le souvenir. Les dix eaux-fortes qu'elle vient de publier — et qui sont comme le premier chapitre d'un album futur — sont des portraits représentant la figure entière ou le buste. Elles sont remarquables par l'intensité de l'expression. Grâce à des jeux de lumière et d'ombre, grâce au dessin à la fois hardi et précis, l'artiste a rendu tout ce que ces types recèlent tantôt de réalisme mystérieux, tantôt de poésie mélancolique. Vieillards, femmes, jeunes gens portent en eux quelque chose de taciturne, qui est caractéristique et qui est saisi avec beaucoup de sobriété et de force dans les dessins de Madame Popert : tous ces regards semblent suivre une vision anéantie, et c'est ce qui contribue, remarque d'Annunzio, au charme tout particulier de cet album.

NÉCROLOGIE

—

Nous apprenons la mort d'un vieil artiste qui eut son époque de succès au cours des expositions ayant marqué les dernières années de l'Empire. **Laurent Grandfils** fut pendant quarante ans professeur de sculpture à l'Académie de Valenciennes, c'est dire qu'il eut comme élèves les Crauck, les Hiolle, les Carpeaux, etc. Retraité depuis longtemps, le vieux maître s'est éteint à l'âge de quatre-vingt-douze ans, à Chatou.

—

Le 29 mars dernier est mort à Hanovre, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, le doyen des architectes allemands, **Konrad Wilhelm Haase**, né, en 1818, à Einbeck. Parmi ses œuvres, qui manifestaient l'inspiration gothique, on cite le musée provincial de Hanovre.

—

Joseph von Storck, qui fut directeur du musée des Arts industriels de Vienne, est mort dans cette ville, le 27 mars dernier, à l'âge de soixante-douze ans.

—

Le 11 avril est mort à Aix-la-Chapelle, à l'âge de soixante-huit ans, le peintre d'histoire **Franz Reiff**, professeur à l'école technique de cette ville.

MOUVEMENT DES ARTS

—

Bibliothèque de feu M. Eugène Paillet

Vente de livres et manuscrits faite à l'Hôtel Drouot, salle n° 7, les 19 et 20 mars, par Me Maurice Delestre, commissaire-priseur, et M. Ed. Rahir, libraire-expert.

Manuscrits

1. Horæ Beatæ Mariæ Virginis. S. l. n. d., in-16 de 209 ff. et 4 ff. blancs à la fin, chagrin noir, bordure en argent ciselé, milieux avec sujet, tr. dor., fermoirs. (Rel. anc.) Superbe manuscrit sur vélin de l'école flamande, exécuté à la fin du xve siècle ou au commencement du xvie siècle, provient des collections De Bure, A. Firmin-Didot et baron de La Roche Lacarelle : 35.000. — 2. Le Traicté de Peyne, poème allégorique dédié à Monseigneur et à Madame de Lorraine. S. l. n. d., pet. in-8 de 20 ff., mar. brun jans., gardes de vélin, tr. dor. (Trautz-Bauzonnet.) Joli manuscrit sur vélin du commencement du xvie siècle, orné de seize intéressantes miniatures peintes en grisaille : 2.350.

Livres anciens. — 10. Matthæus de Cracovia. Tractatus rationis et conscientiæ. S. l. n. d. (Moguntiæ, J. Gutenberg, circa 1460) in-4 goth. mar. brun, riches comp. à froid, inscriptions et tranches argentées. (Trautz-Bauzonnet) : 2.080. — 11. Aur. Augustini de Arte predicandi. S. l. n. d. (Strasbourg. Mentelin, vers 1466), pet. in-fol. goth. de 22 ff. veau brun, compart. estampés, tr. dor. (Première reliure) : 1.000. — 12. Imitatione christi, incipit libellus consolatorius ad instructor deutor. (Imprimé à Augsbourg par G. Zainer, vers 1471), s. d., in fol. goth. de 76 ff. non chiffr., mar. brun, plats entièrement couverts d'ornements à froid avec mascarons et croix au milieu des plats, gardes en vélin, tr. dor. (Trautz-Bauzonnet) : 4.050. — 19. Le Grant Testament Villon et le petit. Son codicile. Le jargon et ses balades. Imprimé à Paris par Pierre Caron ; in-8 goth. de 44 ff., fig., mar. noir jans., doublé de vélin blanc, tr. dor. (Chambolle-Duru) : 1.850. — 21. Le Romant de la rose (par G. de Lorris et J. de Meung). Nouvellement imprimé à Paris, s. d., in-4 goth. à 2 col. de 192 ff., fig. sur bois, mar. rouge, dos orné, fil., tr. dor. (Niedrée) : 880. — 29. Le premier (-tiers) volume de Lancelot du Lac. On les vend à Paris par Jean Petit, 1533, 3 part. en un vol. in-fol. goth., impr. à 2 col., fig., mar. bleu, dos et plats ornés de comp. (Simier) : 605.

32. M. T. Ciceronis Opera omnia. Parisiis, ex-officina Roberti Stephani, 1543-1544, 13 parties en 9 vol. in-8, réglés, mar. bleu, dos orné, fil., dou-

blés de mar. rouge, dent., tr. dor. (Rel. anc.) : 1.215. — 33. Les Œuvres de Clément Marot. A Lyon, à l'enseigne du Rocher, 1545, 2 parties en un vol. in-8, mar. rouge, dos orné à la grotesque, fil., doublé de mar. vert, tr. dor. (Rel. anc.) : 2.055. — 39. Les Vies des Hommes illustres Grecs et Romains, par Plutarque de Chæronée, translatées premièrement de grec en françois par maistre Jacques Amyot. A Paris, par Vascosan, imprimeur du Roy, 1567-1574, 15 parties en 14 vol. in-8, réglés, mar. bleu, dos orné à la grotesque, fil., tr. dor. (Rel. anc.) : 920.

49. Les Satyres du Sieur Regnier. A Paris, chez Toussaint du Bray, 1609, pet. in-9, de 4 ff. lim. et 133 pp. vélin (Rel. anc.) : 830.

53. Le Moyen de parvenir, par Beroalde de Verville. Imprimé ceste année s. d., (de 1612 à 1620), pet. in-8 de 1 f. pour le titre et 922 pp., la dernière cotée 672, vélin blanc estampé, tr. bleue ciselée. (Rel. anc.) : 900.

60. Discours de la Méthode, par Descartes. A. Leyde, de l'impr. de Jan Maire, 1637. in-4; fig., veau. (Rel. anc.) : 535. — 62. Les Satyres et autres œuvres du sieur Regnier. Leiden, Jean et Daniel Elzevier. 1652, pet. in-12, cart., non rogné. (Rel. anc.) 1.205. — 69. Le théâtre de P. Corneille. Les tragédies et comédies de Th. Corneille. Suivant la copie imprimée à Paris, 1664-1678, 4 vol. pet. in-12, portr. et front., mar. rouge jans., doublés de mar. rouge, larg. dent., tr. dor. (Cuzin) : 1.140.

82. Les Œuvres de Monsieur de Molière, enrichies de fig. en taille-douce. Paris, Denys Thierry, Cl. Barbin et P. Trabouillet, 1682, 8 vol. in-12, fig. de Brissart, veau, dos orné. (Rel. anc.) : 340.

Livres anciens illustrés. — 107. Ars moriendi ex variis sententiis. Impressum Nürmberge per ven. dnm. Jo. W. Presbrm., s. d., in-4 goth. de 14 ff., mar. noir, bandes d'entrelacs à froid encadrant les plats, doublé de vélin blanc, tr. dor. (Cuzin) : 400. — 108. Les Simulacres et historiées faces de la mort. Lugduni Melchior et Gaspar Trechsel fratres, 1538, in-4 de 52 ff. fig., mar. noir, figures allégoriques, semis de larmes, doublé de vélin blanc, tr. dor., étui (Marius Michel) : 2.820. — 113. Livre de la conqueste de la Toison d'or, par le prince Jason de Tessalie. Paris, 1563, in-fol. oblong, mar. brun tête de nègre, doublure et gardes en vélin blanc, fil., tr. dor. (Marius Michel) : 900.

114. Premier volume contenant 40 tableaux, texte allemand. S. n. l. n., vers 1570, in-fol. vélin, présentant les troubles arrivés en France pendant les guerres de religion : 1.150. — 125. Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé. S. l. (Paris, Quillau), 1718, pet. in-8, front. et fig., mar. citron, comp. de mosaïque de mar. bleu et rouge, étui. (Cuzin) : 5.100. — 130. Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut. Amsterdam, 1753, 2 vol. in-12, réglés, fig. mar. bleu jans., doublés de mar. citron, dent. à petits fers. (Trautz-Bauzonnet) : 950. — 132. Contes et nouvelles en vers par M. de La Fontaine. A Amsterdam (Paris), 1762, 2 vol. in-8, port. et fig., mar. rouge, dos orné, fil. tr. dor. (Rel. anc.) Édition dite des Fermiers généraux, parfaitement illustrée par Eisen et Choffard : 3.600. — 133. La Partie de chasse de Henri IV, avec quatre estampes en taille-douce, d'après les dessins de M. Gravelot, par M. Collé. Paris, veuve Duchesne, 1766, in-8, fig. mar. bleu, dent. tr. dor. (Cuzin), dessins originaux ajoutés : 3.500.

146. La Guerre des dieux, par Évariste Parny. Paris, P. Didot l'aîné, an VII, 1799, in-12, fig., mar. bleu, fil., doublé de mar. rouge, dent., gardes en moire, tr. dor. (Lortic) : 330. — 147. Caprichos inventados y grabados al agua fuerte, por Francesco Goya y Lucientes pintor. Madrid, vers 1799, in-4, pl. mar. brun, dos orné, fil., doublé de mar. La Vallière, encadrement de fil. et dent., tr. dor. (Meunier) : 960. — 148. Pastoralium de Daphnide et Cloe (Græce). Parisiis, excudebam Petrus Didot, 1802, in-fol., mar. violet, fil., tr. dor. (G. Lewis). Édition du texte grec publiée par D. Coray, ornée de 9 gravures d'après les dessins de Prud'hon et de Gérard. Exemplaire unique sur peau de vélin, auquel on a joint les dessins originaux : 38.000.

Total : 241.831 francs.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition rétrospective et moderne de la gravure sur bois, à l'École des Beaux-Arts, jusqu'au

7e **Salon international de photographie**, au Photo-Club, 44, rue des Mathurins, jusqu'au 1er juin.

Exposition de tableaux de M. **E. Dreyfus-Gonzalez**, à la Maison des Arts, 16, rue Balzac.

Exposition de tableaux de M. **A. Chabanian**, à la Maison des Artistes, 15, rue Royale, jusqu'au 12 mai.

Exposition de tableaux de M. **Le Pan de Ligny**, chez Hessèle, 13, rue Laffitte, du 8 au 20 mai.

Étranger

Berlin : Exposition de la Sécession.

Berlin : Exposition de la Société des artistes berlinois.

Liége : Exposition de l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts, en mai et juin.

Londres : Exposition d'art français, Earl's Court, South Kensington, du 7 mai au 15 octobre.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Province

Gand : 38e Exposition des Beaux-Arts, du 24 août au 2 novembre. Envoi des ouvrages avant le 22 juillet.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

L'Imprimeur-Gérant : André Marty.

Paris. — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart

N° 29. — 1902 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 30 Août.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

On ne saurait juger avec trop de sévérité la triste fin de la Société Française de gravure. Le petit événement qui s'est passé récemment à l'Académie des Beaux-Arts suffit à montrer de quelle nonchalante abdication la Société s'est rendue coupable. Ce n'est pas que les apparences manquent de correction. A ne regarder que de l'extérieur, les faits sont extrêmement simples. Il existait une Société française de gravure. Cette Société s'est dissoute. Elle disposait d'une certaine somme d'argent. Elle l'a offerte à l'Académie des Beaux-Arts, afin que les arrérages fussent destinés à fonder un ou plusieurs prix. L'Académie a accepté. L'histoire, on le voit, semble très naturelle.

Elle l'est infiniment moins, pour peu que l'on examine quelle est la réalité. Une Société qui, de son propre gré, se décide à périr, n'est-ce pas le signe d'un renoncement trop étrange pour qu'il ne donne pas à réfléchir ? Il ne paraît pas que la Société de gravure ait eu de raison sérieuse de vouloir disparaître. Elle était ancienne et avait su acquérir du prestige ; elle avait édité, sous la présidence de M. Delaborde, de belles gravures au burin ; elle possédait une série de planches précieuses ; enfin, elle n'était pas pauvre ; elle disposait d'un capital de 46.796 fr. ; elle était donc, sous tous les rapports, à même de faire tout le bien que peut réaliser l'initiative privée. Et c'est cette Société qui soudain déserte, pour confier à l'Académie le soin de décerner des prix en son souvenir !

Il n'est pas besoin de longue réflexion pour s'apercevoir des conséquences singulières de cette retraite sans gloire. Les ressources de la Société vont désormais servir à récompenser, sous la direction de l'Académie des Beaux-Arts, la correcte banalité des graveurs nourris de l'enseignement officiel, pensionnés par l'État et médaillés par lui. On dirait que les membres de la Société, oublieux du zèle de leurs prédécesseurs, ont reculé devant leur tâche, et l'ont un beau jour abandonnée, avec un sans-gêne qui fait peu d'honneur à leur courage. Si pareil mal de langueur et d'indifférence s'emparait des Sociétés diverses qui encouragent les artistes à la recherche et au labeur personnel, c'en serait fait de toute initiative privée, et l'on verrait toutes choses se précipiter dans la servitude des institutions d'État et dans la routine des traditions acquises.

NOUVELLES

*** Ont été inaugurés pendant la dernière quinzaine :

Le 17 août, à Villefranche-sur-Rhône, un monument aux combattants de 1870-1871, œuvre du sculpteur Marquet de Vasselot ;

Le 17 août, à Besançon, un monument à Victor Hugo, œuvre du sculpteur Juste Becquet, et un buste de Pasteur ;

Le même jour, à Broons, la statue de Duguesclin qui figurait jadis à Dinan ;

Le 24 août, à Saint-Pierre-le-Moutier (Nièvre), une statue de Jeanne d'Arc, œuvre de Mme Signoret-Ledieu ;

Le même jour, à Montaigu (Vendée), un monument au colonel de Villebois-Mareuil.

*** On se soucie enfin d'achever la décoration du Panthéon, et M. Édouard Detaille vient

de recevoir la commande d'une grande composition pour l'abside de cet édifice. Le sujet choisi est : « Les journées de Juillet 1830. » Il se trouve au-dessous de la mosaïque d'Hébert représentant le Christ.

Dalou, avant de mourir, avait complètement achevé le modèle de l'immense groupe des Orateurs de la Révolution, qui doit occuper le fond de l'une des deux chapelles latérales.

Antonin Mercié a terminé à peu près la maquette des Généraux de la Révolution, groupe qui fera pendant à celui de Dalou, dans l'autre chapelle latérale.

*** Le sculpteur Marqueste, membre de l'Institut, vient de recevoir de l'État la commande d'un buste du célèbre peintre paysagiste Jules Dupré.

*** A l'exposition historique des Gobelins et au Salon du mobilier actuellement ouverts au Grand Palais des Champs-Élysées est jointe une exposition fort intéressante de la Manufacture de Sèvres, montrant diverses pièces décorées par des procédés nouveaux.

*** A la suite de l'exposition Félix Buhot, M. Léonce Bénédite organisera au musée du Luxembourg une exposition des œuvres de John Lewis-Brown que possède le musée, et auxquelles viendront s'ajouter quelques tableaux prêtés par des collectionneurs.

Cette exposition s'ouvrira vers le mois de décembre prochain et durera six mois.

*** Le 18 août a eu lieu la séance extraordinaire du Conseil municipal de Paris concernant le legs Dutuit. Le Conseil a voté à l'unanimité l'acceptation de la collection et son installation au Petit Palais, qui devra être mis, le 29 septembre au plus tard, à la disposition des services des Beaux-Arts ; puis il a décrété l'ouverture d'un crédit de 8.000 francs pour l'érection de deux bustes des frères Dutuit qui seront placés dans le Petit Palais, au milieu des collections léguées à la Ville, et, enfin, a décidé que le nom de Dutuit serait donné à une rue de Paris.

Déjà le plan des futures salles de la collection Dutuit est tracé : la partie du Petit Palais qui a été choisie est celle qui forme, sur le Cours-la-Reine, les deux galeries sud, entre le grand hall en façade sur l'avenue Alexandre III et la porte de la façade postérieure que surmonte l'horloge aux Trois Parques de Lemaire. C'est là que M. Charles Girault va former les divisions des salles réservées par catégories aux antiques, aux manuscrits, aux ivoires, aux émaux, médailles, etc. Tout, dit-on, sera prêt à la date fixée par le testateur.

*** Le musée de l'Assistance publique, dont nous avons parlé, sera aménagé vers la fin de l'année, dans l'ancienne abbaye des Miramionnes, sur le quai de la Tournelle. La pharmacie des hôpitaux, qui occupe actuellement cette ancienne abbaye, serait transférée en dehors de Paris. Le nouveau musée comprendra toutes les œuvres d'art, tous les documents, actuellement disséminés dans les vieux hôpitaux parisiens dont la disparition est proche. On cite parmi ces pièces : une fort belle table à cuivres finement ciselés, la table de travail de Fouquier-Tinville, et, sur cette table, la trousse de Dupuytren ; deux grands vases de Chine offerts par Napoléon Ier à l'ancien Hôtel-Dieu ; un buste en fer forgé, d'une valeur considérable, et un bahut Renaissance digne de Cluny ; de la Pharmacie centrale, on exposera une remarquable collection de pots de pharmacie du XVIIe siècle, d'un très joli décor camaïeu.

Dans ce petit musée figureront encore de très beaux et très intéressants antiphonaires provenant de la Charité, puis des tableaux : le portrait d'Angélique Faure, veuve de Claude de Bullion, ministre d'État, fondatrice de l'hôpital de la Charité des convalescents ; un intéressant portrait du chancelier d'Aligre et un autre d'Élisa Roy, comtesse de Lariboisière, par Gros ; etc.

*** M. Levesque, bibliothécaire du séminaire de Saint-Sulpice, d'accord avec M. Herbet, maire du 6e arrondissement, a pris l'initiative de fouilles qui seraient exécutées sur la place Saint-Sulpice, dans le but de remettre au jour la crypte de l'ancienne chapelle, les tombeaux, etc. La commission du Vieux Paris se réunira au mois d'octobre et c'est à ce moment que M. Sellier lui soumettra le projet et le devis des travaux à effectuer.

*** La catastrophe du campanile de Venise a appelé l'attention sur les monuments anciens de tous pays. Et voici qu'on signale sur la façade de la cathédrale de Chartres, à la partie supérieure du portail royal, une fissure de deux mètres. Il serait temps d'intervenir avant que le mal soit irréparable.

*** La Commission des Monuments historiques vient d'acheter les ruines de Saint-Jean-d'Aulph (Haute-Savoie). La vieille abbaye bénédictine avait résisté à la tourmente révolutionnaire ; mais elle s'effritait, quand l'intervention de l'État a permis de sauver les derniers débris de la plus remarquable église romane de la Savoie, beau type d'architecture cistercienne du douzième siècle.

*** La Société « L'Esthétique », dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs, organisera au commencement du mois d'octobre prochain un premier congrès national ayant pour objet l'étude de l'Esthétique ; ce congrès sera présidé par MM. A. Rodin, Roger Marx, Bourgault-Ducoudray, Ch. Beauquier. Dans le comité : MM. Charles Brun, secrétaire de la Fédération régionaliste française, Léon Desoyer, maire de Saint-Germain-en-Laye, Édouard Detaille, Duteil d'Ozanne, Georges Godin, Charles Houdard, professeur à la Sorbonne, Raphaël Lemeunier, Jean Lahor, Legoffic, André Mellerio, Gabriel Mourey, Léon Pive, Robert de Souza, etc. Pour toute communication, s'adresser à M. G. Godin, président du comité, 38, rue Voltaire, Saint-Germain-en-Laye.

*** On vient de découvrir dans une propriété privée, près de Saint-Romain-en-Gall (Isère), une belle mosaïque romaine (que reproduit le *Monde illustré* du 16 août) représentant Hylas surpris par les nymphes au moment où il va puiser de l'eau dans le fleuve Ascanius.

*** Les galeries de sculpture du Vatican viennent de s'enrichir d'une œuvre antique des plus remarquables : un bas-relief grec, du v[e] siècle, représentant un athlète avec son serviteur qui lui présente la strigile et l'huile. Ce bas-relief, auquel manque malheureusement la partie inférieure et presque tout le personnage du serviteur, a été découvert dans des travaux de restauration à l'église San Lorenzo de Piscibus. Jusqu'au xvi[e] siècle, il était demeuré intact : un dessin du sculpteur français Pierre Jacques le représente entier, tel qu'il figurait alors dans la collection du cardinal Cesi.

*** On a découvert à la cathédrale de Hildesheim une grande fresque, datant probablement du xv[e] siècle, représentant *Le Couronnement de la Vierge*.

*** On a découvert dans une ancienne chapelle de la petite ville saxonne d'Ostchatz des peintures murales du xv[e] siècle, représentant des Apôtres et la Madone vénérée par un donateur.

*** La « Sécession » de Vienne se propose d'ouvrir en janvier-février 1903 une exposition ayant pour objet « l'histoire du développement de l'impressionnisme en peinture et en sculpture ». Nous relevons, dans la liste des artistes dont elle se propose de réunir à cette occasion quelques œuvres, les noms suivants :

En peinture : Velazquez, Goya, Manet, Degas, Claude Monet, Renoir, Cézanne, Puvis de Chavannes, Whistler, A. Besnard, L. Simon, Cottet, H. de Toulouse-Lautrec, Maurice Denis, Bonnard, Vuillard, K.-X. Roussel, Wallotton ;

En sculpture : Houdon, Carpeaux, Rodin, Carriès, Fix-Masseau, Schnegg, Toussaint, M[lle] Claudel, Desbois, Baffier, Bourdelle, A. Charpentier, V. Rousseau, Rosso, Hoetger, Vigeland.

Encore le panneau de Glasgow

Peu de chefs-d'œuvre, parmi ceux qui sont exposés à Bruges, appellent plus l'admiration et la discussion que le merveilleux panneau appartenant à la Corporation de Glasgow et représentant, comme on sait, un donateur protégé par un saint (1). Les lecteurs de la *Gazette* ont encore présent à l'esprit le brillant article de M. Benoit, publié dans la livraison du 1[er] novembre 1901, où le panneau de Glasgow, revendiqué pour l'école française de la fin du quinzième siècle, a été rapproché des tableaux du Louvre où figurent Pierre de Bourbon et Anne de Beaujeu, du tableau de la collection Somzée (également envoyé à Bruges) et du triptyque de Moulins.

L'importance de la question justifie une petite enquête rétrospective, non pas sur l'origine de la peinture de Glasgow, qu'un hasard heureux pourra seul nous révéler, mais sur les attributions successives dont elle a été l'objet. Je me contente, d'ailleurs, d'un très petit nombre de citations précises, qui permettent d'établir à quel moment et presque à quelle heure ce petit chef-d'œuvre a été revendiqué pour l'école française et enlevé à Hugo van der Goes.

En 1893 (*The Academy*, 1893, I, p. 65), le tableau de Glasgow est considéré sans hésitation, par M. Claude Philipps, comme une œuvre de Hugo van der Goes. En 1896, dans le même recueil (1896, I, p. 81), un article du même critique témoigne que des controverses se sont élevées et que l'opinion courante n'est plus universellement admise : « Il y a eu quelque accord (*some acquiescence*) à attribuer au même maître (Hugo) le magnifique *Saint Victor et un Donateur* de la galerie de la Corporation de Glasgow ; mais, là encore, nous sommes sur un terrain incertain (*on uncertain ground*). »

Au mois de juin 1900, le savant conservateur-adjoint des peintures au musée de Berlin, M. Friedlænder, entre le premier — ou du moins le second — dans une voie nouvelle. Son article, compte rendu d'une exposition de tableaux flamands à la New Gallery de Londres, de janvier à mars 1900, a paru dans la troisième livraison du *Repertorium für Kunstwissenschaft* (Berlin et Stuttgart, 1900, p. 245-258). Je traduis littéralement les deux intéressants passages qui concernent le tableau en question :

P. 247-248 : « Hugo van der Goes manquait à l'exposition. Il est vrai que l'on y voyait de nouveau le magnifique tableau de Glasgow, qui, placé au milieu de l'exposition du Burlington Fine Arts Club [1892], y avait été admiré comme une énigme, et qu'il avait encore été exposé sous le nom de van der Goes ; mais un examen nouveau de l'ouvrage m'a convaincu que cette désignation était aussi peu exacte que l'attribution à van Eyck ou à Memling. Je crois maintenant que cette peinture n'est nullement flamande, mais française, et je reviendrai plus loin sur ce sujet. »

« Plus loin », c'est à la fin du même article, p. 258 : « La peinture française était naturellement peu représentée, mais relativement de façon très avantageuse. Outre un délicat portrait de femme, produit de ce groupe d'artistes que les érudits français récents attribuent, par de bonnes raisons, à Corneille de Lyon (n° 46, George Salting), il faut rendre à la France le volet avec sainte Madeleine et une donatrice âgée, exposé par M. de Somzée, sous le nom superbe de van Eyck (n° 27) (1). Exécuté avec un soin infini, avec une vigoureuse coloration locale et un excellent modelé, un peu froid, pédantesque et bariolé, ce panneau admirablement conservé suggère à tout observateur informé le nom de Fouquet, en particulier la pâle *Madone* de Fouquet à Anvers. Toutefois, je ne crois pas que le miniaturiste français soit lui-même l'auteur de ce panneau, où je ne trouve pas la grandeur de lignes, la simplification, la stylisation qui lui sont particulières. Peinte vers 1490, date qu'indique également le costume, cette œuvre, excellente en son genre, peut être due à un peintre français qui appartenait au cercle de Fouquet. De cette peinture je passe, sans le moindre effort, au magnifique panneau de Glasgow, exposé sous le nom de van der Goes (n° 51). Tout d'abord, le saint représenté n'est probablement pas Victor, mais Louis. Les lys royaux de France ne

(1) Reprod. dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 3[e] pér., t. XXVI, p. 371.

(1) C'est le tableau gravé dans la *Gazette*, avec la désignation « Ecole française de la fin du xv[e] siècle », livr. du 1[er] novembre 1901, p. 376.

doivent pas être négligés. Tout indique ici la France, le format, le type de la composition, la gaieté de la couleur locale, les motifs aisés et pleins d'effet du mouvement, le *pathos* de l'expression et le caractère monumental de la disposition du groupe. Il ne manque pas d'œuvres françaises qui, par le style, sont voisines de la peinture de Glasgow, comme les volets du Louvre avec Pierre de Bourbon et Anne de France. Dans ces tableaux, comme dans celui de Glasgow, le paysage de collines, d'un ton vert clair, est étonnamment identique. Si je dois craindre que cette nouvelle attribution d'un tableau souvent étudié puisse exciter quelque surprise, je veux, pour autoriser mon hypothèse, apprendre au lecteur que l'excellent connaisseur Fairfax Murray est arrivé de son côté, à ce que l'on m'assure, au même résultat que moi. »

L'hypothèse si séduisante de MM. Murray et Friedlænder est-elle restée inaperçue, malgré la crainte exprimée par ce dernier qu'elle ne parût téméraire? Je ne trouve pas dans mes notes, d'ailleurs très incomplètes, d'extraits de revues allemandes à ce sujet ; mais voici la preuve que l'attribution du panneau de Glasgow à l'école française n'a été ignorée ni en Angleterre, ni en France.

Dans une revue illustrée, intitulée *The Northern Counties Magazine*, publiée à Newcastle, M. Roger Fry a donné, en décembre 1900 et janvier 1901, deux excellents articles sur l'art français du Moyen âge à l'Exposition Universelle de 1900. Dans le second article, il a reproduit en photogravure le triptyque d'Aix, le tableau d'Enguerrand Charonton et le triptyque de Moulins. On lit à la p. 211 : « Pour ceux qui ont admiré, l'hiver dernier, à la New Gallery, le magnifique tableau de la collection de Glasgow, autrefois attribué à van Eyck et maintenant à van der Goes, représentant un donateur agenouillé devant un paysage vert et protégé par un saint vêtu d'une armure, ce peut être une surprise d'apprendre que c'est presque certainement un chef-d'œuvre français et non flamand ; ceux qui voient, au Petit Palais, les trois ouvrages que nous avons fait reproduire se demanderont naturellement pourquoi, possédant ceux-là, nous n'en possédons pas d'autres..... Quand deux peintures, comme celle de Glasgow et le *Buisson ardent*, ont été attribuées tour à tour à divers maîtres flamands (d'abord à van Eyck) et ont fini par être acceptées comme des œuvres françaises du XV^e^ siècle, il est impossible de mettre en doute l'existence, en France, d'une grande école, ou plutôt de plusieurs grandes écoles de peinture. »

Les articles de M. Fry furent l'objet d'un compte rendu détaillé dans la *Revue archéologique* de mai-juin 1901. On y lit à la page 432 : « Le merveilleux tableau de Glasgow, cru successivement de van Eyck et de van der Goes, est, en réalité, français. »

Lorsque, dans le court espace de temps compris entre juin 1900 et novembre 1901, quatre personnes (il y en eut sans doute beaucoup d'autres) se sont trouvées d'accord pour attribuer à l'école française un tableau jusque-là universellement regardé comme flamand, il y a quelque chance que cette opinion nouvelle soit le résultat presque mécanique du progrès des études internationales sur l'histoire et l'art. On serait donc tenté de voir, dans cette coïncidence, un argument plus fort que toute impression subjective en faveur de ce que M. Friedlænder semblait lui-même considérer comme une hérésie. Cependant une pareille conclusion s'imposerait avec beaucoup plus de force si, à notre époque de nombreux périodiques et de lectures multiples, l'hypothèse que les opinions concordantes dérivent d'une source unique ne se présentait inévitablement à l'esprit. Et c'est ici le lieu de regretter que les critiques d'art, moins minutieux que les archéologues (qui ont reçu une éducation philologique), éprouvent tant de scrupules à grossir leurs articles de références, à exposer brièvement où en sont les questions au moment où ils entreprennent de les traiter. Il y a là pourtant un devoir, qui ne saurait être négigé. Lorsqu'un philologue se décidera un jour à nous donner un manuel documenté de l'histoire de la peinture, comparable à la belle *Histoire de la Sculpture grecque* de M. Collignon, il sera fort embarrassé pour rendre à César ce qui est à César, car sa besogne de bibliographe équitable n'aura pas été préparée par les « connaisseurs » (1).

SALOMON REINACH.

Académie des Beaux-Arts

Séance du 23 août

Donation. — Un décret autorise l'Académie à accepter le don que lui a fait la Société française de gravure d'une somme de 46.796 fr. 98, qui devra être placée en rentes 3 0/0 sur l'État français et dont les arrérages seront affectés à la fondation d'un prix, au nom et en souvenir de ladite Société, à un ou plusieurs graveurs en taille-douce.

Académie des Inscriptions

Séance du 13 août

Découverte d'inscriptions diverses. — M. Clermont-Ganneau communique de la part de M. Grenard, consul de France à Sivas (Asie Mineure), les photographies d'une grande inscription hittite qui a été récemment découverte à Palangah.

A côté de cette inscription, gravée sur une sorte de fût de colonne en granit orné de sculptures se trouvent deux grands lions en pierre, de style également hittite.

Ce monument vient, sur les instances de M. Grenard, d'être transporté à Constantinople.

La Statue équestre de Milo. — M. Salomon Reinach rappelle qu'on a signalé à Milo, en 1877, la découverte de toute une collection de statues de marbre, parmi lesquels se trouvait un Poseidon colossal et une grande statue équestre.

(1) A propos de tableaux français méconnus, je saisis l'occasion de dire qu'un archéologue de mes amis, examinant avec moi des photographies, m'a suggéré de considérer comme français les numéros 539A-539D de Berlin. Si cette opinion, qui me paraît très soutenable, est partagée par d'autres savants, je nommerai l'auteur de l'hypothèse ; sinon, j'attendrai qu'il la propose et la défende lui-même.

Le Poseidon est au musée d'Athènes et le musée du Louvre en possède un moulage depuis 1900; mais la statue équestre avait disparu et était restée inédite.

Un membre de l'École française d'Athènes, M. Schiff, a communiqué à M. Reinach une photographie de cette statue qui, jusqu'en 1901, était demeurée couchée sur le sable du rivage. A cette époque, elle a été transportée à Athènes par les soins du ministre, M. Stais, qu'une tempête avait obligé de relâcher à Milo.

La base de cette statue équestre s'est conservée en partie et porte une dédicace datant des environs de l'an 200 après Jésus-Christ. Or, à cette date, il y avait encore dans l'île une école de marbriers capables d'exécuter de grandes statues dans un style digne de la belle époque. Il y a donc lieu de considérer le Poseidon de Milo, découvert en même temps, non comme une œuvre hellénique ou alexandrine, mais comme la copie tardive d'un original grec qui aurait pu être enlevé de l'île par les Romains.

—

Séance du 22 août

De quelques têtes attribuables à l'école de Phidias. — M. Salomon Reinach s'efforce de mettre en lumière les caractères distinctifs du style de Phidias, en particulier dans le modèle et le dessin des traits du visage.

Le point de départ obligé d'une étude de ce genre est l'admirable tête du fronton occidental du Parthénon, qui appartient à la famille de Laborde, à Paris, et dont la partie supérieure est intacte. Les observations de détail qu'elle suggère sont confirmées par les quelques têtes bien conservées des métopes et de la frise du Parthénon et permettent de reconnaître, parmi les copies antiques qui remplissent nos musées, des œuvres apparentées à celles-là. De ce nombre est une grande tête de bronze découverte à Paris même au dix-septième siècle, qui est exposée à la Bibliothèque Nationale.

M. Reinach attire aussi l'attention de l'Académie sur des têtes du style de Phidias conservées à Oxford, à Londres, à Dresde et à Corneto. En terminant, il exprime le regret que les études de détail soient encore si difficiles, par suite du petit nombre des grandes photographies d'après l'antique et l'insuffisance de nos musées de moulages.

Archéologie orientale. — M. Clermont-Ganneau cherche à rétablir le sens d'une inscription phénicienne de trois lignes faisant partie d'un groupe d'antiquités phéniciennes, dont le musée du Louvre vient de faire récemment l'acquisition.

Les origines de la « Danse des Morts ». — M. Edmond Pottier lit une notice sur un canthare de terre cuite émaillée d'époque gréco-romaine donné au musée du Louvre par M. Paul Gaudin.

Ce monument est décoré sur la panse de sept squelettes modelés en relief, tenant des thyrses et dansant. On y retrouve même le motif célèbre de Bacchante en délire attribué à Scopas.

La technique comporte une double polychromie, en brun et en vert clair, des formes d'anses ciselées, qui indiquent une imitation directe de la métallurgie.

Le sujet lui-même est à rapprocher des deux célèbres gobelets de Boscoreale qu'on appelle les « vases aux squelettes ». Mais ce qui fait ici la nouveauté du sujet, c'est le motif de danse qui ne se trouve pas jusqu'à présent sur les monuments similaires. C'est donc un document important pour l'étude des origines antiques de la *Danse des Morts*, représentée sur de nombreux monuments du Moyen âge.

CORRESPONDANCE DE SUÈDE

—

Le Musée national de Stockholm vient de faire une acquisition importante pour sa galerie de peinture : le grand tableau de M. Lucien Simon, *Causerie du soir*, qui figurait au Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts (1).

Depuis peu d'années seulement les collections publiques de Suède ont pu acquérir des œuvres d'art français moderne, et celles-ci sont encore trop peu nombreuses. A l'exposition de Stockholm, en 1897, on avait commencé par l'achat d'un Raffaëlli et d'un René Ménard ; depuis, le musée a reçu en cadeau le *Jeune homme à la pomme* d'Édouard Manet, et, en 1901, on a acheté encore un René Ménard. C'était tout, quand, au commencement de cette année, la galerie reçut par legs de M. Philippe Heilborn, ancien consul de Suède à Marseille, une petite collection choisie de tableaux français, principalement d'œuvres de l'école de Fontainebleau. Cette collection consiste en trois petits tableaux exquis de Dupré, un Corot, un paysage par Millet, trois Jacque, *Vénus et l'Amour* par Diaz, une *Nymphe* par Henner, un Ribot, un Vollon, deux Isabey et quatre petits morceaux de moindre valeur.

Quant au tableau de M. Simon, déjà exposé au musée depuis le milieu de juillet, il a été accueilli avec la plus grande admiration par le public comme par la critique, et on se félicite d'avoir acquis pour les collections de l'État une œuvre qui représente d'une manière si éclatante les meilleures faces de la peinture française contemporaine.

E. G. F.

REVUE DES REVUES

—

V **Le Monde catholique illustré** (30 juillet). — Article de M. L. Callari sur une récente exposition de gravures françaises du XVII[e] siècle organisée à Rome au Cabinet des estampes du palais Corsini (23 reprod. d'après Claude Lorrain, Callot, N. de Poilly, Cl. Mellan, R. de Nanteuil, F. Collignon et Antoine Masson).

P **Revue hebdomadaire** (9 août). — M. G. Phélip fait connaître un musée peu visité : celui du Val-de-Grâce où figurent plusieurs peintures, sculptures, dessins, estampes de sujet historique (9 grav.).

(16 août). — Article de M. A. Charmelin, à propos du musée égyptien du Louvre (dont 10 grav. représentent diverses salles ou œuvres marquantes), sur la religion, les mœurs égyptiennes, telles que les révèlent ces collections.

(1) La *Gazette des Beaux-Arts* publie, dans son numéro du 1[er] septembre 1902, une gravure au burin de M. Salles, d'après ce tableau.

— **L'Occident** (août). — Suite de l'excellente étude de M. Maurice Denis sur *Les élèves d'Ingres :* après avoir examiné l'apport de l'école d'Ingres, l'auteur résume le caractère et l'œuvre de quelques figures : Hippolyte Flandrin, Paul Flandrin, Lehmann, Ziegler, les frères Balze, Signol, V. Orsel, Périn, E. Roger, Louis Lamothe, Léon Benouville, Timbal, Amaury-Duval (duquel sont reproduits 3 dessins), Sturler.

O Minerva (1er août). — Dans un très intéressant travail, *Une Colonie française du Moyen âge : le royaume de Chypre*, M. Camille Enlart décrit et étudie les monuments principaux qui témoignent encore aujourd'hui de cette domination franque, à Famagouste, à Cérines, à Saint-Hilarion, à Lapais, à Nicosie, etc. (9 grav.).

L'Art moderne (10, 17 et 24 août). — Intéressante étude de notre collaborateur M. L. Maeterlinck sur les origines de l'art flamand.

— **Pel et Ploma** (février). — M. E. Ort étudie le poème en dialecte catalan intitulé *Boires-Baixes*, par MM. L. Bonnin et Roviralta et qu'a illustré de curieux dessins l'un des deux auteurs, M. Bonnin.

— Note par M. Chavarri sur le peintre valencien Santiago Rusiñol.

(Mars). — Article par M. J.-M. Sert sur le rôle et la place éminente qu'occupe dans l'art français contemporain le maître P.-A. Besnard ; plusieurs fac-similés de ses dessins et 8 phototypies d'après ses peintures religieuses à l'hôpital de Berck, ainsi qu'un portrait de M. Besnard par l'artiste catalan M. Casas, illustrent cet article.

(Avril). — Ce fascicule renferme une étude succincte relative à quelques ouvrages récents du peintre catalan Meiffren, paysagiste de talent et qui a obtenu diverses récompenses à la suite de nos expositions parisiennes. Plusieurs excellentes reproductions de ces ouvrages illustrent cette étude ainsi que le portait de l'artiste, dessiné par M. R. Casas.

— Nous relevons également, dans ce même fascicule, une notice biographique et critique due à la plume de M. Pompeyus Gener sur la vie et l'œuvre d'un peintre remarquable, Francisco Masriera, mort récemment. Son portrait, par M. R. Casas, orne cette notice.

|| **Revista de Aragon** (juillet-août-septembre). — Étude par M. Valenzuela des conditions actuelles de l'art en Aragon et plus spécialement de l'état présent de l'école des Beaux-Arts de Saragosse, dont il relève la médiocrité des ressources, la presque totale absence des modèles et l'insuffisance de l'enseignement donné aux rares élèves qui fréquentent cette école.

= **Mir Isskoustva. (Le Monde artiste)** (1902, nos 1-3). — Cette revue russe, très combative, dont le programme est très étendu, est entrée dans la quatrième année de sa publication. Paraissant tous les mois, elle consacre une grande partie de ses pages à des études purement littéraires (L. Chestow : *Nietzsche et Dostoïewski* ; D. Merejkovski : *L. Tolstoi et Dostoïewski*). Dans la partie artistique, le journal fait une guerre un peu exagérée à l'enseignement académique (M. Rostislaff : *Les petites Académies*) et à l'école réaliste des artistes de la Société des Expositions ambulantes (*péréolvijniki*) Jaremitch : *L'Origine des tendances littéraires et sociales dans la Peinture russe*), qui, pendant plus d'un quart de siècle, a beaucoup contribué au relèvement de la peinture en Russie. Les trois premiers numéros de cette année contiennent une série de notes polémiques de ce genre.

= Parmi les articles d'un intérêt plus général, nous signalerons l'intéressante page de M. Alexandre Benois : *Saint-Pétersbourg pittoresque*, accompagnée de 50 reproductions de monuments d'architecture et de sculpture. C'est une philippique ardente en faveur de la grande capitale russe qui, d'après l'auteur, paraît avoir beaucoup perdu, dans les derniers cinquante ans, de son caractère monumental. La revue nous donne des photographies des meilleurs monuments du XVIIIe siècle. La plus grande partie de ces monuments est due à des artistes étrangers, comme Rastrilli père (+1744), C. Rossi (1775-1849), A. Rinaldi (173.-1792), D. Fresini (+1734) ; mais quelques artistes russes comme Zakaroff (1760-1811), Woronikine (1760-1814), Stessow (1769-1848), Tchérakinsky (1713-178.) se sont inspirés d'eux. L'auteur s'étonne, à juste titre, que parmi les historiens d'art, au XVIIIe et au XIXe siècle, on ne trouve presque personne qui se soit intéressé aux monuments de la capitale russe, laquelle, avec ses environs, peut donner une série de spécimens purs du style des époques indiquées.

= Du même auteur, dans le n° 3, une judicieuse critique de l'exposition, au Palais de Tauride, de *La Petite industrie rurale*, étude qui sera lue avec intérêt au moment où on s'occupe d'introduire ces objets en France. (Voir la *Revue des études franco-russes*, n° 5, p. 147.)

= La chronique des arts de cette publication est très bien faite, et on remarque le souci de la rédaction de tenir les lecteurs au courant du mouvement moderne presque dans toutes les manifestations artistiques en Russie et dans les autres pays de l'Europe.

= Un même caractère de modernité distingue les abondantes illustrations, les gravures, lithographies et dessins des artistes russes. A mentionner particulièrement les neuf gravures sur bois (vues de Saint-Pétersbourg) de M. Ostrooumov, tout à fait dans le caractère d'Auguste Lepère, et une eau-forte spirituelle de M. V. Sérof (*Portrait de M. Maté*).

BIBLIOGRAPHIE

The Dominican Church of Santa Maria Novella at Florence, a historical, architectural, and artistic study, by the Rev. J. Wood Brown. Édimbourg, Schulze et Company, 1902. 1 vol. gr. in 4° de XIV-176 p., avec 3 plans, une eau-forte originale et 9 gravures en phototypie.

L'artiste, exilé de Florence par les forces ou les hasards de la vie, revoit toujours au premier rang

parmi ses souvenirs, lorsque sa rêverie le ramène en Toscane, la façade et les cloîtres de Santa Maria Novella; la façade, au soleil couchant, lorsque sa dentelle de pierre et de marbre est dorée par la lumière, les cloîtres par un clair matin qui ranime toutes les fresques. Avec tant d'autres monuments florentins, l'église, que Michel-Ange nommait « sa dame », partage ce sortilège d'être admirée, aimée, peut-être, comme une personne vivante.

Ce sentiment d'amour intense pour l'édifice de miracle anime tout le livre grave, profondément établi sur les documents originaux d'archives, que M. Wood Brown vient de consacrer à l'histoire de Sainte-Marie-Nouvelle. Et ce mot de *consacrer*, devenu banal, doit reprendre ici toute son énergie, son ampleur première. Il y a dans cette œuvre, que les autres églises florentines envieraient, un respect tout sacerdotal pour le monument magnifique.

Ce livre commence par nous dire une charmante histoire sur les origines de l'église et du monastère dominicains. C'est que Sainte-Marie-Nouvelle, aujourd'hui située au cœur de Florence, fut dans les premiers temps une église hors les murs, une de ces églises *des champs* telle qu'il en existe à Paris dans les rues les plus populeuses et qui gardent dans leur vieux nom le charme des âges où la campagne les entourait encore. Les chanoines du Dôme venaient prendre l'air champêtre à Sainte-Marie-Nouvelle; ils y trouvaient, près du Mugnone, que l'on a détourné au XVI^e^ siècle, les haleines salubres qui les reposaient et les rafraîchissaient; le centre de Florence n'a jamais senti bon. Même aujourd'hui que les murailles sont tombées et les vieilles rues dépecées, la pluie d'hiver et le soleil de printemps y réveillent d'âpres odeurs. Au Moyen âge, on échappait à ce purgatoire en faisant quelques pas. Il faut, présentement, aller beaucoup plus loin.

C'est un don charmant du caractère latin, qu'il s'attache aux pays, aux choses, leur est reconnaissant et se plaît à les embellir. Du XII^e^ au XIII^e^ siècle, les chanoines songeaient à parer leur résidence, ils y édifiaient des cloîtres.

C'est en 1221 que le puissant Ordre de Saint-Dominique, introduit dès 1117 à Florence, prenait possession de Sainte-Marie-Nouvelle; l'ouvrage de M. Brown raconte, pièces par pièces, l'histoire de cette mainmise qui fut définitive et fit la grandeur et la beauté de l'église et du couvent.

C'est le 9 novembre qu'eut lieu la transmission, comme le prouvent les textes déjà publiés par Fineschi (1). L'Ordre dominicain ne put commencer aussitôt la construction désirée de la nouvelle église. M. Brown a fait un tableau très exact du caractère spécial qu'avait cette espèce de religieux et de la situation où se trouvait l'Ordre à Florence, durant la première partie du XIII^e^ siècle.

L'Église luttait âprement contre les hérésies, et celle des Patarins fut prépondérante à Florence. Les « chiens du Seigneur », que les fresques du Cloître Vert ont représentés en train d'exterminer les loups hérétiques, furent déchaînés contre la secte dangereuse, et Florence donnait aux nouveaux venus le succès populaire qu'elle réserve à ses favoris. Leur prise de possession, à Sainte-Marie-Nouvelle, n'alla point sans un vacarme prolongé, que donnèrent toutes les nuits, pendant une année entière ou à peu près, les démons dépossédés. Et les annales de Malvenda ont soin de relater « que l'on entendit des voix terribles et les hurlements des diables ». Ils n'empêchèrent pourtant point qu'une deuxième église, confondue présentement dans l'église définitive, s'élevât dans le lieu conquis par les frères prêcheurs. Enfin, les dernières années du XIII^e^ et la première période du XIV^e^ siècle virent s'élever l'église actuelle, avec le complément de son campanile et de sa sacristie. Les Cavalcanti, les Ricasoli, l'histoire et la légende, incrustèrent leurs noms à cette place et lui donnèrent la magie des vieilles pierres florentines, imprégnées par la tradition et les beaux contes. Pavée, cloisonnée de tombeaux, Sainte-Marie-Nouvelle se fit illustre entre les premiers sanctuaires de la cité. Pour en déshonorer les grâces et les beautés, il fallut l'accord néfaste du premier grand-duc Médicis, Cosme I^er^, et du « classique » Vasari, ancêtre, patron et parrain des professeurs, restaurateurs et autres malfaiteurs en *eur*. M. Brown dit très justement que « tombes, autels et peintures changèrent de place, dans un mouvement et avec une folie qui font penser à quelque danse infernale. » Le même esprit de cuistrerie outrecuidante qui fit démembrer et blanchir Santa Croce régnait ici, la tyrannie aidant à la bêtise.

Je ne saurais, dans quelques lignes, suivre les curieuses recherches et les remarques ingénieuses que prodigue l'auteur. L'église même et ses annexes des chapelles et des cloîtres, puis les cimetières, où Ruskin lâcha cette jolie confusion des Strozzi avec les Stiozzi, fertile, du reste, en remarques apocalyptiques et profondes (*Mornings in Florence*) (1), ont été l'objet d'études qui seront complétées peut être, mais bien malaisément, tant elles sont fines et fortes. Il n'est pas un coin, une dépendance de l'église, qui ne soit montré et mis en lumière. Un excellent itinéraire du monument est encore éclairé par une eau-forte et plusieurs reproductions bien faites. Je ne dirai pas que ce livre sera le manuel du visiteur à Santa Maria Novella. Le format en écarte toute idée de manuel. Mais, avant une visite à la divine église, ou au retour d'une de ces matinées qu'un artiste y passe, et qui coulent comme des heures, ce livre sera la meilleure, la plus sûre des compagnies. Et l'auteur peut être assuré qu'il vient d'attacher son nom à la couronne, déjà bien fleuronnée, que forment les historiens étrangers des arts et des mœurs à Florence.

Pierre GAUTHIEZ.

(1) Fineschi (le P. Vincent), archiviste du Couvent de S. Marie Nouvelle, à la fin du XVIII^e^ siècle; dans ses *Memorie istoriche*.

(1) New-York, 1900, in-12, p. 22 : « ask for the tomb of Marchesa *Strozzi*-Ridolfii... »

—

La Cathédrale Saint-Bavon à Gand, avec texte du chanoine VAN DEN GHEYN. Haarlem, H. Kleinmann. In-folio, 12 p. avec 16 planches.

On connaît assez l'imposante beauté de la cathédrale Saint-Bavon de Gand. Remontant au X^e^ siècle (sa crypte fut consacrée en 941), elle fut réédifiée ou remaniée successivement aux XIII^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles. M. le chanoine van den Gheyn, très connu par ses travaux d'érudition archéologique, vient de

consacrer à cet important monument une monographie des plus complètes et tout à fait digne du sujet par sa présentation artistique.

Après l'historique de l'édifice lui-même, il aborde la description et l'étude des nombreuses œuvres d'art — et l'on sait s'il en est d'importantes — qu'il renferme : le maître-autel du XVIIIe siècle, œuvre du célèbre sculpteur et architecte anversois P.-H. Verbruggen, aidé des sculpteurs gantois Jacques Coppens, Philippe Martens, P. Hebbelynck et de l'orfèvre anversois Picavet ; les monuments funéraires d'évêques érigés dans le chœur ; la chaire de Laurent Delvaux (XVIIIe siècle) ; les candélabres de cuivre florentins acquis en Angleterre après la mort de Charles Ier et placés dans le sanctuaire ; les portes en cuivre doré du chœur, œuvre du fondeur anversois Guillaume de Vos (XVIIe siècle) ; le lustre en fer forgé de la chapelle de l'évêque (XVIe siècle) ; enfin, l'immortel chef-d'œuvre des frères van Eyck : le retable de l'*Agneau mystique*.

De superbes planches en phototypie reproduisent en même temps, outre l'édifice lui même, vu extérieurement et intérieurement, toutes ces œuvres d'art, et six sont spécialement consacrées au polyptyque de l'*Agneau mystique*.

—

La même librairie, qui a déjà publié, comme on sait, les beaux albums consacrés à l'œuvre de Hubert et Jan van Eyck et de Memling, entreprend maintenant sous la même forme, en belles planches in-folio, la reproduction de l'œuvre de **Gérard David** et de **Quinten Matsys**.

La première de ces publications offre, dans sa 1re livraison, le *Baptême du Christ* du musée de Bruges, avec 7 planches de détails du tableau, puis l'*Adoration des Mages* et *Un chanoine avec ses saints patrons*, du même musée.

La 1re livraison du second ouvrage, après une courte introduction, renferme 12 planches uniquement consacrées au triptyque *La Légende de sainte Anne*, du musée de Bruxelles, qu'elles reproduisent dans son ensemble et dans tous ses détails.

Avec les deux précédents albums cités tout à l'heure, se constitue ainsi comme un livre d'or des principaux maîtres primitifs flamands, qui sera particulièrement apprécié de tous les visiteurs de l'exposition de Bruges.

—

L'époque des voyages nous invite à signaler tout particulièrement à nos lecteurs un bel ouvrage récemment paru à la librairie Larousse : **l'Allemagne contemporaine illustrée**, par M. P. Jousset (in-4e ; 282 p., avec 22 cartes et 588 reproductions photographiques). C'est un tableau absolument complet de l'Allemagne dépeinte, sur tous ses aspects : géographique, commercial, industriel, historique, artistique, pour chaque province et chaque localité importante, tableau rendu encore plus instructif et plus vivant par quantité de cartes et de plans, et surtout par une riche illustration photographique reproduisant tous les sites et monuments intéressants du pays. On ne saurait, à ce dernier point de vue, rêver documentation plus complète et plus belle, et ce sera, en même temps, pour tous les visiteurs de l'Allemagne désireux de conserver le souvenir de leur voyage, l'album le plus intéressant à conserver.

NÉCROLOGIE

—

On annonce la mort du peintre orientaliste **Victor-Pierre Huguet**, décédé le 16 août à Paris, à l'âge de soixante-sept ans.

Victor-Pierre Huguet était né à Lude (Sarthe) le 1er mai 1835 ; il avait été l'élève d'Émile Loubon. Ses premiers envois au Salon datent de 1859, où il figura avec un *Lavoir en Provence ;* il exposa ensuite des vues du Caire, de Lybie, de Constantine et d'Algérie. Le musée de Nîmes possède de cet artiste : *Un marchand d'esclaves traversant le désert de Suez*. Il avait obtenu une médaille de 3e classe en 1873 et une médaille de 2e classe en 1882.

—

On annonce de Metz la mort du peintre **Edmond Rinkenbach**, un Alsacien qui, depuis dix ans, s'était établi à Metz. Par ses natures mortes et par ses portraits, il avait acquis une certaine réputation. Le musée de Metz possède de lui sa principale œuvre, un excellent portrait d'un des plus célèbres enfants de Metz, le compositeur Ambroise Thomas.

—

Nous apprenons aussi la mort du marquis **de Granges de Surgères**, vice-président du Conseil héraldique et de la Société académique de Nantes, membre de la Société Nationale des Antiquaires de France et d'autres Sociétés savantes, décédé à Pornic, à l'âge de cinquante-trois ans.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Province

Charenton : Exposition de la Société artistique, jusqu'au 31 août.

Étranger

Gand : 38e Exposition triennale, jusqu'à novembre.

Prague : Exposition d'art français moderne, du 1er septembre au 2 novembre.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

L'Imprimeur-Gérant : André Marty.

[Paris. — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart

N° 36. — 1902 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 22 Novembre.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

Il est des vandalismes agressifs et qui s'étalent. Ils ne sont pas les moins cruels, mais étant les plus connus, ils sont ainsi les moins difficiles à combattre. Il en est, au contraire, d'obscurs et de secrets; le hasard qui les révèle n'intervient souvent que trop tard, et l'inconscience qui les protégeait ne s'éclaire qu'après les malheurs accomplis.

Qui se doute qu'au voisinage du Luxembourg, non loin de l'Observatoire, des fresques de Besnard se détériorent depuis de longues années dans un vestibule de l'École de Pharmacie ? Ceux qui aiment les arts n'ont point souvent occasion de fréquenter cette école, et ceux qui fréquentent cette école ne sont pas forcément des amis des arts. Ce n'est pas que les fresques où Besnard a raconté, avec une rare puissance de poésie, quelque chose de l'histoire du monde et de l'évolution des sciences soient exposées aux intempéries. Elles se développent dans une galerie couverte et close par des portes vitrées. Mais cette galerie est un passage banal, qui tous les jours voit un long défilé d'élèves, de préparateurs ou de garçons. On voudrait en vain croire que les fresques n'ont jamais eu à souffrir du voisinage de tant d'hommes. Les éraflures, les traces visibles de mains profanes attestent à l'évidence des sacrilèges anciens.

Tandis que le temps passe, les tonalités curieuses de ces fresques, où jadis s'était joué la fantaisie d'un maître, s'effacent et les formes, de même, ici et là, disparaissent. N'est-il pas à souhaiter que l'École de Pharmacie, plus soucieuse d'un ouvrage qui la décore, songe enfin à les préserver, et ne suffira-t-il point de lui avoir signalé le méfait qui s'accomplit chez elle pour qu'elle ait à cœur de le réparer quand il est temps encore ?

NOUVELLES

*** Trois nouvelles acquisitions viennent d'être installées au musée du Luxembourg: une gracieuse et claire petite toile de Souza-Pinto, *Enfants faisant cuire des pommes de terre dans les champs ;* un panneau caractéristique d'Henri d'Estienne, *Vieille femme d'Aragon*; enfin, un buste en bronze, à mi-corps, de *Barbey d'Aurevilly*, par M. Zacharie Astruc.

*** A l'occasion du cinquantième anniversaire de l'entrée de M. Georges Perrot à l'École normale supérieure, dont il est le directeur depuis vingt ans, une délégation composée de MM. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, Michel Bréal, René Cagnat, Paul Foucart, membres de l'Institut, professeurs au Collège de France, Th. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, Léon Heuzey, conservateur au musée du Louvre; Alfred et Maurice Croiset, Edmond Pottier, Max Collignon, Salomon Reinach, Victor Bérard, Gustave Fougères, Paul Jamot, Vidal de la Blache, etc., s'est rendue, mercredi dernier, à l'École normale supérieure.

Au nom de la délégation, M. Max Collignon, membre de l'Institut, professeur en Sorbonne, a remis à l'éminent historien de *l'Art dans l'antiquité* le volume des *Mélanges Perrot*, auquel ont collaboré, non seulement en France, mais encore à Vienne, à Rome, à Athènes, à Munich, à Oxford, à Dresde, à Leipzig, etc., les savants qui reconnaissent M. Georges Perrot

pour un de leurs maîtres les plus respectés et les plus aimés.

A cette occasion, l'Académie des sciences de Bavière a élu M. Perrot membre correspondant.

*** S. M. l'empereur d'Allemagne a fait remettre à M. Léopold Delisle, administrateur de la Bibliothèque Nationale, à l'occasion de son cinquantenaire, la « grande médaille d'or pour les sciences », distinction extrêmement rare.

*** A la suite de l'exposition de Turin, S. M. le roi d'Italie a conféré au peintre Besnard le grade de commandeur dans l'ordre des Saints-Maurice-et-Lazare.

*** M. Georges Toudouze, ancien membre de l'École française d'Athènes, recommencera le 26 novembre le cours d'histoire de l'art qu'il professe à l'École d'art de la rue Boissy d'Anglas.

*** Un vol important a été commis au musée des médailles de Marseille dans le courant de la nuit de mardi à mercredi.

Les voleurs ont pénétré par la toiture de l'établissement dans la salle où se trouvent les vitrines renfermant les monnaies et les médailles. Ils se sont emparés exclusivement de celles en or, négligeant les monnaies et médailles qui, en numismatique, ont cependant une valeur plus considérable, telle, par exemple, la « drachme massaliote Lakydon », dont il n'existe que deux exemplaires connus, et qu'ils n'ont pas emportée.

Le butin a été néanmoins considérable et ne comporte pas moins de 783 unités, se rapportant :

13 à la Provence romaine;

13 à la Provence franque, dont les monnaies furent frappées à Marseille et à Arles, et qui sont très rares;

43 à la Provence indépendante, comprenant les monnaies des comtés de Provence, de la maison d'Anjou, dont font partie l' « augustale » et la « demi-augustale » or de Charles Ier;

23 à la Provence seigneuriale;

35 aux papes et légats d'Avignon;

78 à la Provence royale;

10 médailles historiques de Provence;

2 personnages remarquables de Provence;

132 monnaies françaises, dont l'écu d'or de saint Louis, connu à trois exemplaires;

29 grands-maîtres de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem;

2 monnaies grecques et coloniales;

133 monnaies de l'empire romain;

31 de l'empire d'Orient.

La valeur artistique des monnaies ou médailles volées est évaluée à plus de 100.000 fr., représentant environ 8.000 fr. d'or. C'est une perte inestimable et irréparable, probablement, car on craint que les cambrioleurs n'aient déjà fait fondre leur butin.

*** Sur la demande de M. Bouvard, directeur des services d'architecture, la Commission du Vieux Paris vient d'émettre le vœu qu'on imprime un recueil des anciennes ordonnances concernant la voie publique.

M. Bouvard, en effet, a expliqué aux membres de la Commission que l'administration rencontrait de grandes difficultés dans l'application des anciennes réserves et prescriptions relatives à la voie publique et aux maisons de Paris. Ces difficultés proviennent de l'impossibilité où l'on se trouve souvent de se procurer des textes précis sur les charges et servitudes dont furent frappées autrefois certaines rues et certains immeubles. Les dessins surtout manquent absolument. Les textes existent bien, mais ils sont disséminés un peu partout, aux Archives, dans les bibliothèques, etc. Il importerait de les réunir.

La Commission s'est rangée à l'avis de M. Bouvard. Du même coup, elle a voté un autre ordre du jour protestant contre la violation de ces vieilles ordonnances sur des points de Paris dont il importe de sauvegarder l'aspect architectural. Les façades de la rue de Rivoli, de la place Vendôme, de la place des Vosges, de la place des Victoires, sont bariolées d'affiches e d'enseignes fort laides, dont on n'aurait pas dû tolérer la mise en place. De plus, par suite de l'application du décret de 1850, on gratte, on repeint de vieilles maisons artistiques qui perdent ainsi tout leur caractère. Aussi, la Commission émet le vœu que ce règlement soit revisé, et que les propriétaires d'immeubles intéressants ne soient pas obligés de les repeindre à l'huile, mais seulement de les brosser pour en enlever la poussière.

*** Un exemple excellent pour les villes dont les monuments sont menacés.

La municipalité de Tonnerre ayant formé le projet d'installer un marché public dans la nef de l'hôpital de cette ville, fondé en 1293 par Marguerite de Bourgogne, reine de Naples et de Sicile, et dont Viollet-le-Duc disait qu'il est un des plus beaux exemples d'architecture civile du XIIIe siècle, un comité dont font partie MM. le Dr Chaput, Cornil, André Hallays, Max Leclerc, Pozzi et Maurice Prou, a ouvert, dans le but de réparer et de sauver le vénérable édifice, une souscription pour laquelle ils font appel à tous les amis des vieux monuments et dont le montant sera remis à l'administration de l'hôpital, à condition que celle-ci s'engage à ne jamais y établir « un marché, ni aucun établissement pouvant porter atteinte à son intégrité ».

*** Le service des missions scientifiques au ministère de l'Instruction publique vient d'être informé télégraphiquement d'importantes découvertes faites par MM. Merlin et Bruel, dans le chantier des fouilles de Dougga. Plusieurs dédicaces du Temple de Mercure, de la Fortune, de Vénus et de la Concorde, une grande inscription lybique et une statue municipale colossale ont été mises à jour. Le 12 novembre, une belle mosaïque, représentant Vulcain et les Cyclopes forgeant des armes pour Énée, est venue augmenter ces richesses.

*** M. Ballu, architecte en chef des monuments historiques en Algérie, a télégraphié au gouverneur qu'on venait de découvrir à Timgad un château-d'eau (*lacus*), sur le côté sud de la grande voie triomphale et à 12 mètres du ravin qui coupe cette voie. Une magnifique statue de Pomone en marbre blanc a été trouvée dans le

réservoir du *lacus*. Le P. Delattre, qui dirige des fouilles à Carthage, vient, de son côté, ainsi qu'il l'annonçait le 7 novembre à l'Académie des Inscriptions, de découvrir un splendide sarcophage en marbre très bien conservé, qui date du quatrième siècle. Dans l'intérieur se trouvait un squelette, ayant au doigt une magnifique bague en or, ornée de ciselures.

*** Le 15 novembre a eu lieu au Caire, en présence du khédive, l'inauguration du nouveau Musée des antiquités égyptiennes, construit par notre compatriote, M. Marcel Dourgnon, et aménagé par les soins de M. Maspero.

*** Le musée de Bruxelles n'a point acquis, comme on l'avait annoncé, « un portrait de M. Cottet »; il a acheté un tableau de M. Cottet: *Mère et enfants*, et le *Portrait de M. Cottet*, par M. J.-E. Blanche.

Académie des Inscriptions

Séance publique annuelle
(14 novembre)

M. Philippe Berger, président, fait en termes émus l'éloge des membres de la Compagnie disparus depuis un an, puis énumère les lauréats des prix dont nous avons donné la liste en leur temps. Enfin, il parle des grandes écoles sur lesquelles s'étendent le patronage et la sollicitude de la Compagnie, rappelle l'inauguration récente, à l'École d'Athènes, d'une section étrangère destinée aux jeunes savants des pays qui n'ont pas d'école à Athènes, fait l'éloge des travaux de l'École de Rome et de son activité au dehors même de l'Italie, à Dougga, par exemple, où M. Merlin a continué avec succès les fouilles entreprises par le service des antiquités de Tunisie.

M. H. Wallon, secrétaire perpétuel, fit ensuite une notice sur J.-A.-A. Régnier, qui appartient à la Compagnie et que l'Université compta parmi ses membres les plus distingués.

Enfin, M. Jules Lair fait une très attachante et divertissante communication sur le journal de la captivité, en Morée, du chirurgien Pouqueville, qui fut membre de l'Académie des Inscriptions.

Société des Antiquaires de France

Séance du 5 novembre

M. Mowat fait circuler les empreintes de médaillons d'or trouvés à Aboukir et appartenant au docteur Eddé, d'Alexandrie.

M. Héron de Villefosse présente les moulages d'un cachet assyrien et d'un fragment de moule d'applique qui font partie de la collection de M. le comte Costa de Beauregard, et une note de M. le docteur Carton sur des statuettes en terre cuite découvertes à Sousse. Il montre ensuite un petit bateau en bronze provenant, dit-on, de Fourvière. Ce pouvait être un *ex-voto* de quelque batelier lyonnais.

Autour des fouilles de Samos

Le phylloxera — qui l'eût cru? — vient de rendre un service à la science. Depuis un siècle au moins, l'emplacement du magnifique temple de Héra à Samos était couvert de vignobles qui produisaient des raisins secs très estimés; les efforts des archéologues pour y poursuivre des fouilles s'étaient heurtés aux prétentions exorbitantes des vignerons. Vers 1885, la présence du phylloxera fut constatée dans l'île et l'on tenta de remédier au mal par l'introduction de plants américains. L'expérience ne réussit pas, la vigne dépérit et voilà pourquoi, au mois de septembre dernier, la Société archéologique d'Athènes, représentée par l'éphore général des antiquités grecques, M. P. Cavvadias, a pu conclure avec le gouvernement de Samos une convention pour l'exploration complète du vieux temple. Les négociations ont été facilitées par le zèle d'un Samien, M. Sophoulis, ancien élève de l'Université de Munich et professeur libre d'archéologie à l'Université d'Athènes; devenu président du conseil de Samos, il n'oublia pas qu'il était archéologue et invita la science athénienne à lui prêter son expérience et son concours. En récompense de sa louable initiative, il a été nommé, ces jours-ci, membre d'honneur de la Société archéologique d'Athènes.

A la fin du mois de septembre, M. Cavvadias aborda à Samos, y rejoignit M. Sophoulis et se rendit avec lui à Colonna, sur l'emplacement du temple, situé sur la côte méridionale de l'île, à une demi-heure de marche du village de Tigani et à 200 mètres du bord de la mer. Là eut lieu, le matin du 1er octobre, une cérémonie imposante. Un vieux moine du couvent samien de la Sainte-Trinité, le Père Kyrillos, vint célébrer un service religieux au milieu d'un nombreux concours de peuple et appeler les bénédictions du ciel sur les fouilles, qui commencèrent immédiatement, avec 60 ouvriers (1). Au bout de quelques jours, M. Cavvadias repartit pour Athènes, laissant la conduite des recherches à M. Sophoulis. Elles ont déjà donné un grand autel, une quantité de fragments d'architecture et des inscriptions; mais il faut attendre un des prochains fascicules de l'Ἐφημερίς pour être édifié sur l'importance des trouvailles. Pour le moment, nous voulons seulement résumer l'état de nos connaissances archéologiques sur l'île de Samos, à la veille de découvertes qui ne manqueront pas de les accroître, et jeter un coup d'œil sur le passé d'une terre ionienne qui a joué un rôle très considérable dans l'histoire de l'art grec.

I

L'île de Samos est, après Rhodes, la plus grande des Sporades; elle a près de 40 kilomètres de long. Située en face du golfe d'Éphèse, elle est séparée de la pointe de Mycale, vers l'est, par un détroit large à peine de deux kilomètres. A l'ouest, elle se prolonge, vers la côte de l'Attique, par un chapelet d'îles, Icarie, Myconos, Syros, Cythnos, Céos. Ces îles sont les débris d'une terre autrefois continue, comme l'ont démontré MM. Albert Gaudry et

(1) Bürchner, *Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, 1902, n° 240.

Forsith Major ; la faune tertiaire de Pikermi en Attique se retrouve, en effet, à Samos (1). L'invasion de la mer ou la rupture de la ligne de terre doit se placer entre le milieu de l'époque tertiaire et les débuts des temps géologiques actuels.

Un des sommets de l'île s'élève à la hauteur de 1.500 mètres ; il est presque toujours couronné de neige. L'aspect de l'île tout entière est montagneux ; elle émerge des flots comme un grand roc escarpé. Si, comme on le suppose, le nom de Samos est sémitique et signifie « la haute », il faut convenir que les Phéniciens ont eu raison de lui donner ce nom, que l'on retrouve dans celui d'une autre île très élevée située plus au nord de l'Archipel, Samothrace, la patrie de notre *Victoire*.

A la différence de tant d'îles grecques et turques, Samos est encore boisée ; elle l'était sans doute bien plus encore dans l'antiquité. Le climat en est excellent et le sol d'une admirable fertilité, qui lui valut, aux temps hellèniques, les noms de *désirée* et de *charmante*, ἐπιθυμητή, ἱμερόεσσα. Ses grenades et ses raisins étaient célèbres ; on disait que les roses y fleurissaient deux fois par an, que les arbres fruitiers y portaient deux récoltes ; enfin, les Grecs avaient résumé leur admiration pour Samos dans un proverbe : que *les oiseaux mêmes y donnaient du lait !*

La reine de l'Olympe, Héra, était née à Samos. Au IIe siècle après J.-C., on montrait encore à Pausanias un bosquet d'agnus-castus à l'ombre duquel la déesse était venue au monde, sur les bords du ruisseau l'Imbrasos. C'est là qu'elle grandit, c'est là qu'elle épousa Zeus. Varron nous apprend qu'elle était figurée dans son temple sous l'aspect d'une fiancée voilée (*in habitu nubentis*) et que ses fêtes étaient célébrées avec des rites nuptiaux. Cela veut dire que l'on représentait annuellement l'hiérogamie, le mariage sacré de Zeus et de Héra, sous les traits d'un prêtre et d'une prêtresse. Il se passait quelque chose d'analogue à Éleusis.

Peuplée d'abord par des Cariens et des Lélèges, Samos fut colonisée ensuite par des Ioniens venus d'Épidaure, et joua un rôle très important dans l'ancienne confédération ionienne. Les Samiens étaient de hardis navigateurs et furent les premiers, suivant Thucydide, à réaliser de grands progrès dans la construction des vaisseaux. Vers 630, un Samien, du nom de Kolaios, osa le premier franchir les Colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar) et pénétrer dans l'Océan ; à son retour, il dédia, dans le temple de Héra, un cratère de bronze orné de têtes de griffons et reposant sur trois figures agenouillées. Ce renseignement est très intéressant, non pas seulement pour l'histoire du commerce grec, mais pour celle de l'art, car il prouve l'origine ionienne de ces *protomés* de griffons ornant des vases de métal qui sont un des motifs les plus fréquents de l'art archaïque. On en a trouvé de pareils à Olympie, en Étrurie, à Marseille et jusque dans le département de la Côte-d'Or, à Sainte-Colombe ; je crois avoir démontré que des imitations de ce motif se rencontrent dans l'art de la Russie méridionale, de la Sibérie, et même des Barbares qui envahirent l'Empire romain au VIe siècle (2).

La splendeur de Samos, à l'époque qui précède les guerres médiques, se résume dans le nom de son fameux tyran Polycrate, le plus fortuné des hommes, mais que son bonheur effraya. Évidemment, c'était le commerce qui avait enrichi les Samiens ; leur agriculture n'y eût pas suffi. Entre tant de preuves que nous avons de leur richesse, on peut citer le fait que, dès le VIIe siècle avant J.-C., Samos frappa un grand nombre de monnaies d'électron, dont une collection est entrée, il y a quelques années, au Cabinet des médailles (1). L'art de graver les pierres dures et celui de travailler le bronze allaient de pair avec celui des monnayeurs. Un artiste de Samos, Glaucos, avait inventé la soudure des métaux ; un cratère exécuté par lui, avec un support en fer décoré de zones d'animaux, fut dédié à Delphes, vers 600, par un roi de Lydie, Alyatte, preuve que l'on travaillait à Samos mieux que sur la côte d'Asie. Un autre roi de Lydie, Crésus, offrit à Delphes, en 548, un cratère énorme, œuvre de Théodore de Samos, dont on vantait également une vigne d'or où les grappes de raisin étaient incrustées d'émeraudes. Il est probable que la statue d'Héra dont nous parlerons plus loin est sortie de l'école de ce Théodore, dont les produits se sont également rencontrés sur l'acropole d'Athènes.

Polycrate avait cent navires de guerre et traitait d'égal à égal avec le roi d'Égypte Amasis. Aristote cite les travaux qu'il fit exécuter à Samos comme un exemple des bienfaits par lesquels un tyran console les peuples de la perte de leur liberté. Ces travaux étaient le temple colossal de Héra, qu'il rebâtit ou qu'il acheva ; un tunnel long de 1.500 mètres, avec un canal intérieur, pour amener de l'eau potable à sa capitale ; enfin, un môle d'une grandeur extraordinaire, pour protéger l'entrée du port.

La perfidie d'un satrape mit fin à la vie de Polycrate et Samos, après lui, tomba sous la domination des Perses. C'est de là que partit la flotte qui portait les futurs vaincus de Marathon (490). En 479, après Salamine, la bataille décisive de Mycale, qui abattit la suprématie des Perses, fut livrée dans les eaux de Samos, entre l'île et la côte d'Asie. Samos fit dès lors partie de la confédération maritime présidée par Athènes. Pendant quelque temps, les deux cités vécurent en parfaite entente ; mais une querelle s'éleva et Athènes envoya contre Samos une armée. Périclès et Sophocle y servaient comme stratèges. C'était une armée bien athénienne, où les plaisirs n'étaient pas interdits. Au dire d'un poète (comique, il est vrai), les courtisanes qui l'avaient suivie gagnèrent tant d'argent pendant les longues opérations du siège, qu'elles construisirent à Samos même, du produit de leur butin, un temple dédié à Aphrodite. Malgré ces distractions, les Athéniens l'emportèrent ; Samos fut vaincue et dut livrer toute sa flotte. Après la victoire de Lysandre, qui mit fin à la guerre du Péloponèse, elle passa sous l'obéissance de Sparte ; les Samiens, restés fidèles à la cause d'Athènes, vécurent en exil et causèrent plus d'une difficulté diplomatique au gouvernement athénien.

Lors du partage de l'empire d'Alexandre, Samos appartint pendant quelque temps à l'Égypte, à laquelle elle était unie, depuis le temps de Polycrate, par des relations commerciales qui n'ont

(1) *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, janvier 1899 ; Gaudry, *Les ancêtres de nos animaux*, p. 85 et suiv.

(2) *Revue archéologique*, 1901, I, p. 33.

(1) Babelon, *Revue numismatique*, 1894, p. 254.

jamais complètement cessé. Elle soutint Antiochus et Mithridate contre Rome. Annexée en 84 à la province d'Asie, elle fut cependant traitée avec faveur par les Romains, qui lui laissèrent ses institutions libres jusqu'à la fin du rer siècle. Puis, elle disparut à peu près de l'histoire. En 1550, elle fut prise et dévastée par les Ottomans. Tournefort, qui la visita au début du XVIIIe siècle, y trouva 12.000 habitants, dont un grand nombre de moines. Elle prit une part active à la guerre de l'Indépendance hellénique. Un citoyen influent, le logothète Lycurgue, fut, pendant plusieurs années, le maître absolu de l'île et y construisit, malheureusement aux dépens des monuments antiques, des fortifications qui subsistent encore. La flotte turque parut souvent devant Tigani sans risquer un débarquement. Mais, la quatrième année de la guerre, Tahir-Pacha fit de grands préparatifs pour briser la résistance des Samiens. Vingt mille hommes de pied furent réunis sur la presqu'île de Mycale, avec une flottille de barques que protégeaient les puissantes frégates turques croisant entre Mycale et le cap Blanc. La petite escadre grecque veillait, se tenant à distance des canons turcs. Le 17 août 1824, Canaris lança ses brûlots contre un grand vaisseau ottoman et y mit le feu. Aussitôt les troupes de terre coururent vers le rivage pour aider au sauvetage des marins; mais tout à coup la poudrière de la frégate s'enflamma, les débris du navire furent projetés sur la côte et tuèrent ou blessèrent un grand nombre de Turcs. Une panique se déclara; Tahir-Pacha mit toutes voiles dehors et gagna la haute mer; les troupes turques s'enfuirent, abandonnant leurs tentes et leurs bagages. Alors les Samiens sautèrent dans leurs barques, abordèrent à Mycale et rapportèrent dans leur île un riche butin. On raconte qu'on trouva vingt-quatre Turcs écrasés sous un seul canon de la frégate qui avait été projeté sur la côte par l'explosion (1).

Toutefois, Samos ne devint pas grecque. Depuis 1835, elle a joui d'un régime privilégié; elle a pour gouverneur un chrétien de Constantinople, que l'on appelle « prince de Samos », et forme une principauté vassale plutôt qu'une province de la Turquie. Samos a son drapeau à elle et son Parlement ou Conseil général; sans avoir retrouvé son ancien éclat, elle est redevenue assez riche et paraît honnêtement gouvernée.

(*A suivre.*) SALOMON REINACH.

CHRONIQUE MUSICALE

Les Concerts

Le quatuor Heermann, qui succédait au quatuor Rosé à la Philharmonique, n'a peut-être pas quelques-unes des qualités séduisantes qui distinguent les artistes viennois. Il possède, en revanche, plus d'ampleur, de gravité et de force. Précisément, il nous a fait entendre un quatuor de Mozart, comme le quatuor Rosé; nous avons pu, de la sorte, le comparer à celui-ci dans l'interprétation d'un même style. Celui de Mozart passe pour exiger plus de légèreté et de grâce que de force, plus de souplesse que de largeur, plus de séduction que de profondeur. Et, à la vérité, ce style est empreint, en effet, de beaucoup de séduction, de souplesse et de grâce. C'est un des côtés les plus apparents du génie de Mozart; c'est le seul que beaucoup d'artistes aperçoivent; c'est aussi celui que le quatuor Rosé s'attache à faire ressortir. J'ai dit avec quel heureux et artistique ensemble. Mais, qu'il y ait en même temps chez Mozart, de la force, de l'ampleur et de la gravité c'est chose également indéniable, et dont on ne peut douter après avoir entendu le quatuor Heermann. Celui-ci ne nous a pas donné, pour cela, une interprétation lourde et pompeuse de la pensée du maître: il nous l'a simplement traduite d'une manière plus complète, éclairant les deux aspects d'une des musiques les plus accomplies qui soient d'une égale clarté, en en dévoilant tour à tour la face tendre et la face héroïque. Ce merveilleux quatuor, en *sol* majeur — le premier des cinq dédiés à Haydn — apparut de la sorte, dans la plénitude de sa magnificence poétique et musicale, un prodige de sentiment, de raison et de science, une des rares œuvres qu'on puisse ranger dans cette catégorie supérieure de productions, dont le fond et la forme sont si étroitement liés, où l'expression correspond si exactement à la pensée qu'ils semblent des créations naturelles plutôt que des travaux humains.

M. Baldelli, dont le répertoire, largement mis à contribution, fournissait à ce concert les intermèdes locaux indispensables, est un chanteur italien de l'ancienne école. C'est la bonne, au moins quant à la perfection du mécanisme, à la pureté de l'émission, à la sûreté de l'attaque et à la franchise du *sostenuto*. Beaucoup de chanteurs célèbres prendraient utilement des conseils de M. Baldelli, en ce qui concerne tout cela. Quant au reste, il faut avouer que le *bel canto*, extrêmement agréable tout d'abord, est un art aussi délicieux que borné, qui s'accorde mal avec l'expression des sentiments que la musique moderne s'efforce de traduire. Non pas qu'il ne soit susceptible d'une très réelle et communicative puissance expressive — pour les avoir admirablement chantés, M. Baldelli n'en a pas rendu moins émouvants le *lied* de Beethoven et l'air de Caldara, — mais cette faculté d'émouvoir, qu'il possède sans contredit, demande pour se déployer, des textes qui concordent avec tout ce que la tradition particulière du *bel canto* requiert de placide et d'ordonné. C'est un art très musical, en somme, et fort peu dramatique, si peu dramatique que, par l'abus qu'on en fit, le drame musical fut bel et bien mis en danger de mort. Mais, de temps à autre, c'est le plus fin divertissement qu'on puisse imaginer, et le talent des rares chanteurs, comme M. Baldelli, qui possèdent encore les secrets de ces grâces un peu surannées, expliquent, en les faisant renaître, les fanatismes des *orechianti* d'autrefois.

Les autres numéros du programme étaient un fragment de sonate de Haydn pour violoncelle et piano, qui valut à M. Becker un triomphe mérité, et un quintette à cordes de Brahms à l'exécution duquel M. van Wœfelghem prit part comme second alto. C'est une œuvre sensiblement plus claire et plus légère que les symphonies ou le concerto du compositeur dont il fut question l'autre semaine. Plus brève aussi, ce qui est toujours à considérer quand il s'agit de Brahms. On ne sent guère de lourdeur et de convention que

(1) Ross, *Reisen in den Inseln*, t. II, p. 154.

dans le finale de ce quintette, du reste de construction intéressante. Dans le second morceau, le *scherzo* et l'*adagio* alternent de façon assez peu motivée, sinon par une idée de derrière la tête du musicien, que la composition même ne nous rend pas, par son expression, bien plausible. La meilleure partie est assurément la première; d'un caractère tranquille et d'un style tempéré, elle se laisse écouter sans ennui ni fatigue. J'ajoute que l'exécution très convaincue du quatuor Heermann entre pour beaucoup dans ce résultat.

La séance de mardi dernier donnée par la même Société avait lieu, cette fois, avec le concours de M. Édouard Risler et de Mlle Marie Delna. Elle ne fut pas moins brillante que la précédente, dans un ordre musical tout différent : la musique de quatuor et la musique de piano n'ont guère de points communs, et rien ne ressemble moins aux quatuors de Mozart et de Beethoven que leurs sonates. C'est plutôt à leurs symphonies, avec leurs oppositions de masses et leurs passages à plein jeu, qu'il convient de les comparer, en général. Et, précisément, c'est une manière d'orchestre que le piano de M. Risler. Il en sait tirer une variété de timbres prodigieuse, qui s'accorde aussi bien à ce style pseudo-orchestral de classiques, qu'à l'écriture contrapontique de Bach, ou aux effets purement pianistiques de l'école de Chopin et de Liszt. Il nous a permis de juger de cette diversité en jouant d'abord la belle *Fantaisie chromatique* de Bach, de ravissantes pièces de Couperin, et la sonate en *la* mineur de Mozart, puis celle en *la bémol* (op. 110) de Beethoven, qu'il interprète avec plus de puissance encore et de charme que naguère, et, pour finir, une transcription faite par lui du *Till Eulenspiegel* de M. Richard Strauss. Quand on connaît l'œuvre, on sait les difficultés qu'elle présente comme enchevêtrements rythmiques et mélodiques. M. Risler n'a pas craint de les transporter au piano, assumant, à lui seul, la tâche que se partage un orchestre de quatre-vingts musiciens. L'extraordinaire est qu'il les remplace parfaitement. Mais je doute que sa transcription soit jouée par d'autres que par lui. En tout cas, elle ne saurait l'être comme par lui. Son succès a été largement partagé par Mlle Delna, qui chanta un air d'*Orphée*, la romance de la *Damnation de Faust*, et une mélodie de Beethoven.

P. D.

REVUE DES REVUES

= **La Grande Revue** (1er octobre et 1er novembre). — Étude intéressante — quoique un peu touffue — de M. Camille Mauclair sur l'*Identité et la fusion des arts*, identité et désir de fusion que rêva ou que démontra l'esthétique d'un Wagner, d'un Stéphane Mallarmé, des peintres impressionnistes, des peintres « intimistes » contemporains, de Rodin, et autres artistes dont l'œuvre, en plus des sensations propres à leur art respectif, suggère des sensations empruntées aux autres arts ; témoignage de l'unité de principes où tendent les efforts de l'art moderne et sur laquelle doit se baser désormais la critique : de même que les arts aujourd'hui s'efforcent de se hausser au-dessus de leur propre domaine, pour s'appuyer directement sur ce qui ne change pas et ce qui les régit tous, sur le Rythme, de même la critique de l'avenir, cessant d'être la basse ou étroite appréciation que nous savons, devra s'adresser à la sensibilité sous toutes ses formes, éveiller, dans l'esprit du public et même des artistes, la perception des analogies, leur révéler la part de beauté commune et universelle contenue dans les œuvres étudiées, élargir ainsi leur vision et leur sentiment du Beau.

= Dans la première de ces livraisons, on trouvera en outre un article intéressant et très documenté sur le séjour de plusieurs années que firent à Bruxelles deux grands sculpteurs français, François Rude et Auguste Rodin, et sur les œuvres qu'ils y exécutèrent : le premier, des cariatides à l'ancien théâtre de la Monnaie, brûlé en 1855 ; un fronton (aujourd'hui au Musée d'Art monumental) pour l'ancien hôtel des Monnaies ; tout un ensemble de décoration sculpturale au château de Tervueren, malheureusement incendié en 1879 (mais des moulages de quelques bas-reliefs sont conservés au Musée d'art monumental) ; deux cariatides pour un hôtel de la rue Royale (aujourd'hui au Musée communal de la Maison du Roi), etc. ; — le second, quatre cariatides, un tympan et deux grands groupes, *L'Asie* et *L'Afrique*, au palais de la Bourse ; puis, des groupes au palais des Académies, et les six belles cariatides des maisons situées aux deux coins ouest de la rue Grétry et du boulevard Anspach.

‖ **Le Temps** (18 novembre). — M. Edmond Pottier résume, dans un article intéressant, le résultat des fouilles entreprises depuis quelques années au Forum de Rome, fouilles qui ont mis à jour tant de monuments importants et transformé l'aspect de l'ancien Forum.

O **Revue alsacienne** (1902, fasc. IV). — Intéressant article de Mme Frédéric Régamey, *Quatre ans d'Alsace*, illustré de nombreux croquis — paysages et types — de l'auteur.

O Fin de l'étude de M. J. Guiffrey sur les tapisseries de *La Vie de la Vierge* conservées à la cathédrale de Strasbourg, et reproduction hors texte, en phototypie, de cinq d'entre elles, qui complètent la série des dix-neuf pièces.

R **L'Art moderne** (16 novembre). — Article de M. H. Fiérens-Gevaert sur le sculpteur belge Georges Minne.

P **Nos anciens et leurs œuvres** (1902, 3e livraison). — Fascicule consacré entièrement au peintre genevois Barthélemy Menn (1815-1893) auquel la *Chronique* a naguère consacré une étude (1) : M. Barthélemy Bodmer résume la vie et l'œuvre de son compatriote en un intéressant article illustré de nombreuses reproductions, dont six hors texte.

\+ **Emporium** (septembre). — Étude de M. V. Pica sur le peintre belge Fernand Khnopff (portr. et 23 reprod. d'œuvres).

(1) V. la *Chronique* du 11 juin 1898, p. 204.

+ *Les Palais et les Fêtes dans la Venise de la décadence*, par M. P. Molmenti (24 fig.).

+ *Le Château de Novare*, par M. Biagio Chiara (13 grav.).

(Octobre). — *Les Beaux-Arts à l'Exposition de Turin*, compte-rendu par M. Aitelli, accompagné de 20 reprod.

+ Étude de M. G. Frizzoni sur *Quelques œuvres de Tiepolo* : le *Triomphe d'Apollon*, de la galerie de Stoccarda; le panneau dit « de *Tous les Saints* », à l'église paroissiale de Rovetta; la *Glorification de la Vierge*, à Udine; le *Mariage de Frédéric Ier avec Béatrice de Bourgogne*, de la Résidence de Wurzbourg; la *Mort de Didon*, de la coll. du prince Youssoupoff, et une *Allégorie* du musée Poldi-Pezzoli, à Milan (reprod. de toutes ces œuvres).

+ Article sur Baalbec et ses ruines, par M. S. Borghèse (28 grav.).

+ *L'Art de la dentelle à Venise*, par M. M. Morasso (20 grav.).

(Novembre). — Compte rendu, par M. P. Buschmann, de l'exposition des Primitifs flamands à Bruges (27 gravures).

+ *Les Tombeaux de l'époque de la Renaissance à Florence* par J. Mesnil (13 reprod.).

---

* **The Connoisseur** (mai). — Suite de l'article signé R. E. D. sur la collection de M. Michael Tomkinson. Après les laques, l'auteur étudie les bronzes. Plusieurs très belles gardes de sabres (*tsuba*) sont reproduites, ainsi que des pièces en *kara-kané* (littéralement : *métal chinois*) fondues à cire perdue, des ivoires et des *kakémonos*.

* Étude de M. Ralph Nevill sur le caricaturiste James Gillray, contemporain de Rowlandson et qui dessina avec humour des scènes populaires.

* Article de M. W. Harvey sur les tapisseries du château de Hardwicke, qui ont été récemment restaurées en partie et exposées au Kensington Museum. Ces tapisseries auraient été commandées vers 1450 par Henri VI d'Angleterre. Elles décoraient l'ancienne salle du château de Hardwicke, jusqu'à ce que Élisabeth de Hardwicke, femme de sir William Cavendish, les ayant fait couper et mutiler, en décora une nouvelle salle édifiée à côté de l'ancienne. L'existence de ces tapisseries prouverait, selon M. Harvey, qu'Eugène Müntz a écrit à tort qu'après le XVIe siècle la réputation des broderies anglaises (*opus anglicanum*) fut aussi pauvre qu'elle avait été brillante avant cette époque. Ces tentures auraient pourtant été exécutées par des artisans flamands. (Reproduction en couleurs, d'après une aquarelle de miss Marion Reid.)

(Juin). — Article de Mrs Stewart Erskine sur la collection de tableaux de M. de Rothschild (reproduction d'œuvres de Greuze, Romney, Terburg, etc.).

* Étude de M. B. Kendell sur le peintre de chevaux Georges Subbs (1725-1802). (1 reproduction en couleurs).

* M. W. Gaskell parle des très curieux bronzes qui ont été rapportés du Bénin à la suite de l'expédition anglaise de 1897. La plupart sont des bas-reliefs assez maladroitement exécutés, mais non sans art. Ils datent du seizième siècle, époque où le Bénin était fréquenté par des aventuriers portugais, chevaliers de l'ordre de Saint-Jean. Ce sont ces Européens que représentent les bronzes exposés au British Museum et qui ont probablement été exécutés sous leur direction. Bien des objets en ivoire, en corne ou en métal appartenant à différents musées, et dont l'origine était jusqu'à présent inconnue, proviennent évidemment de la même source.

(Juillet). — Les principaux articles de ce numéro sont consacrés à la collection de céramique chinoise de M. Gorland, de New-York, aux premiers essais de la fabrique de Delft, aux médailles commémoratives des avènements de souverains anglais, etc. — Citons encore une étude de M. Léonard L. Lillingston sur les images populaires destinées à illustrer les complaintes populaires qui racontaient les crimes célèbres. Ces grossières gravures sur bois, auxquelles il est difficile d'attribuer un mérite artistique quelconque, sont néanmoins recherchées par un certain nombre de collectionneurs.

* Parmi les illustrations qui ornent ce fascicule, nous signalerons une belle héliogravure d'après la *Sainte Famille* de Rubens, et un *Portrait de la comtesse Lucan*, par Angelica Kauffmann, deux œuvres faisant partie de la collection du comte Spencer.

(Août). — Premier article sur la collection de M. Frohne, de Copenhague, consacré aux faïences de Delft. (Nombreuses reproductions.)

* Suite des articles sur les orfèvreries appartenant aux collèges de Cambridge. Les pièces les plus importantes, appartenant au « Corpus Christ College », sont décrites et reproduites.

(Septembre). — La collection Huybrechts est décrite par M. Whitby (6 reproductions).

* Le Dr Philip Nelson présente lui-même quelques sculptures grecques faisant partie de sa collection : une tête de Minerve en marbre, d'après un bronze attribué à Alcuménè, et une tête d'athlète, que le professeur attribue à Crésilas, élève de Polyclète.

BIBLIOGRAPHIE

Les Carreaux de pavement italiens du XVe siècle, par M. Henry Wallis. London. B. Quaritch, 1902. In- 8°, 40 p. av. 93 grav.

M. Wallis poursuit ses études sur la céramique italienne du XVe siècle. Après avoir noté dans un premier ouvrage toutes les influences orientales qu'elle avait subies, après avoir suivi dans un second volume toutes les recherches et tous les tâtonnements de l'art du potier sur le sol même de l'Italie avant la première floraison du XVe siècle, il nous donne aujourd'hui le résumé le plus complet et le plus clair de tout ce que l'on sait actuellement sur les carreaux de pavement qui, au XVe siècle, décoraient tant de chapelles de la péninsule.

Alors qu'il est si difficile de dater avec précision et de situer l'origine des pièces de céramique de forme, dont un très petit nombre sont datées, nous avons retrouvé, au contraire, de nombreux ensem-

bles de carreaux encore en place, aux lieux mêmes pour lesquels ils avaient été fabriqués ; souvent même des documents d'archives sont venus fixer les points de discussion. Pour cette branche de la céramique italienne, le champ des hypothèses se trouve donc fort heureusement limité.

M. Wallis a pu faire ainsi un classement méthodique et chronologique tout à fait excellent, où je ne pense pas qu'un seul ensemble de carreaux connus ait été omis. Il a cité le plus ancien de tous, celui de la chapelle Caracciolo de San Giovanni a Carbonara à Naples, de 1440 environ, si l'on admet qu'il fallut pour l'exécuter que quelques années s'écoulassent après la mort du sénéchal assassiné en 1432. M. Wallis prend prétexte d'un document d'archives, une commande de 20.000 carreaux céramiques adressée à Benedetto da Majano à Florence, pour croire ce pavement d'origine toscane. Il étudie ensuite celui de Santa Maria della Verita à Viterbe, d'un dessin gauche et lourd, qui est sans doute l'œuvre maladroite d'un artiste local.

L'un des plus célèbres est le pavement de San Paolo de Parme, sur lequel le marquis Campori a relevé la date de 1503. D'autre part des lettres initiales pouvant se rapporter à une abbesse du monastère, Maria de Benedictis, ont ainsi permis à M. Molinier de proposer la date de 1482, qui paraît à M. Wallis devoir être adoptée. La finesse et le charme des figures en font un des plus beaux ensemble céramiques de l'Italie. A peu près de la même date semble devoir être le pavement de la chapelle des della Rovere à Santa Maria del Popolo à Rome, et de quatre chapelles de diverses églises de Naples.

M. Wallis rend hommage à l'excellent travail que M. Frati a consacré aux carreaux de la chapelle de San Petronio de Bologne, dont il a bien nettement précisé l'origine faentine (Casa Bettini) et la date de 1487.

Quelques carreaux isolés, mais très intéressants, du musée de Pérouse, du Musée civique de Turin, amènent M. Wallis à étudier les beaux ensembles céramiques de Rome, celui de l'oratoire de Léon X au château Saint-Ange et celui de l'appartement Borgia au Vatican, dont quelques fragments furent retrouvés par le professeur Tesorone, et enfin quelques pièces provenant des appartements d'Isabelle d'Este, à Mantoue.

La substantielle étude de M. Wallis est accompagnée de 93 planches, gravées d'après des dessins de l'auteur, et c'est cela qui en fait un outil de travail de premier ordre pour ceux qui veulent étudier sérieusement la céramique italienne. Il est impossible de dessiner avec une intelligence plus aiguë du style ancien, que ne fait M. Wallis, et c'est devant un livre comme celui-ci qu'on sent toute la supériorité qu'un beau dessin personnel aura toujours sur la froide reproduction photographique. Mais cela est si rare !

Ce petit livre est édité avec un goût dans le choix du papier, dans l'impression, dans la gravure, comme dans la reliure, qui devrait remplir de confusion nos éditeurs d'art.

Gaston MIGEON.

NÉCROLOGIE

On annonce la mort de M. **Pierre Decoreis**, peintre distingué de natures mortes, professeur honoraire aux écoles de Toulon, décédé à l'âge de soixante-huit ans.

MOUVEMENT DES ARTS

Collection Michiels de Beer

Dans cette vente, faite à Gand, les 10 et 11 novembre, par Me TYMAN, notaire, et MM. J. et A. LE ROY, experts, nous relevons :

1. Quatre panneaux en ancienne tapisserie de Bruxelles, attribués à François van der Borght, représentant un parc de château et des paysages animés de personnages ; bordure figurant un encadrement à guirlandes de feuillages, ornements et attributs : 22.200.

2. Pendule en bronze ciselé et doré, allégorie de l'Amour et de la Fidélité : Un Amour tenant un flambeau, conduit un char attelé de deux chiens. Le mouvement, posé dans la roue, porte sur une bande émaillée en bleu l'inscription : Sirost à Paris. Socle en marbre vert orné de deux amours, d'attributs, de couronnes de fleurs et de deux colombes. Époque Empire : 3.200.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de peintures, pastels et dessins par MM. **Girieud**, **Launay**, **Picasso** et **Pichot**, galerie Weill, 25, rue Victor Massé, jusqu'au 15 décembre.

Exposition des projets envoyés au **concours d'enseignes** à l'Hôtel de ville, salle Saint-Jean, du 22 novembre au 8 décembre.

Exposition des œuvres primées au **concours de photographies de monuments religieux** organisé par le *Figaro*, grand hall du *Figaro*, 26, rue Drouot, jusqu'au 26 novembre.

CONCOURS OUVERTS

Province

Pau : Concours entre les architectes et sculpteurs français pour l'érection d'un monument aux Enfants des Basses-Pyrénées morts pour la patrie. Dépense générale : 35.000 fr. Envoi des plans et dessins, 7, rue des Cordeliers, à Pau, avant le 1er février 1903. S'adresser, pour tous renseignements, à M. Georges Madaune, secrétaire général du Comité, à Pau.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

L'Imprimeur-Gérant : André MARTY.

Paris. — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart

N° 37. — 1902 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 29 Novembre.

LA CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. . . . . 12 fr. | Six mois . . . . . 8 fr.

PROPOS DU JOUR

Des savants, des lettrés, des artistes se sont réunis pour former une ligue qui est digne d'attention. Ils se proposent de préserver, dans la mesure de leurs moyens, les conservations des bibliothèques et des établissements pareils, de ces titulaires amateurs et imposteurs que la politique impose et que la science réprouve.

C'est un usage détestable et connu, que celui de récompenser d'éphémères et douteux services rendus dans le secret des ministères par des offices honorifiques où l'insuffisance des favorisés éclate seulement au regard des professionnels. La Ligue rendra un signalé service si elle sait écarter quelques-uns de ces fâcheux.

Il faut souhaiter que son ambition s'étende et qu'elle ait à cœur de protéger les musées, qui ne sont pas sans courir, eux aussi, quelque péril. Tel obscur folliculaire, qui apprit tardivement l'orthographe, mais qui progressa vite dans l'art de plaire aux pouvoirs, se croit apte à garder quelque chose de nos richesses nationales, et au besoin à les accroître. Les candidatures étranges se posent, se reposent et s'insinuent. Et d'aventure, parfois, elles sont accueillies par lassitude et par indifférence. Là où il faut des calculateurs, les danseurs n'ont pas renoncé encore à se présenter.

La Ligue réussira-t-elle à leur fermer les portes ? On pourrait craindre qu'elle disposât de moyens un peu platoniques. Mais elle aura pour elle l'opinion, qu'elle pourra à bon droit émouvoir et qui a parfois le sens des intérêts publics. Elle aura fait une belle œuvre si elle arrive à répandre la pensée que, dans l'administration des Beaux-Arts comme ailleurs, il est une seule règle qui vaille : celle qui réclame « l'homme qui convient à la place qui convient. »

NOUVELLES

*** Le samedi 22 novembre, a été inauguré, à Paris, avenue Friedland, le monument élevé à Balzac par la Société des Gens de lettres et dû au ciseau de Falguière.

Dimanche dernier 23 novembre a été inauguré à Nogent-sur-Marne un buste de Mathias Mantarnach, ancien président des Sauveteurs de la Marne.

*** Le mardi 25 novembre ont été inaugurés les bâtiments de la nouvelle Académie de Médecine, rue Bonaparte, œuvre de l'architecte Rochet.

*** La date de l'inauguration du musée municipal au Petit Palais est maintenant officielle : c'est le 11 décembre, en présence du président de la République, du président du Conseil, du ministre de l'Instruction publique, du préfet de la Seine et des présidents du Conseil municipal et du Conseil général, qu'aura lieu cette cérémonie.

*** A la séance du 21 novembre du Conseil municipal, M. Quentin-Bauchart a demandé, au nom de la 4e commission, et obtenu le transport au Petit Palais des *Dernières funérailles* de M. Barrias et du *Paradis perdu* de M. Gautherin, qui se trouvent actuellement à l'Hôtel de Ville.

Le préfet de la Seine a lu ensuite une lettre de M. Frémiet, qui serait désireux de voir au Petit Palais une reproduction de son *Duguesclin*, dont le modèle appartient à l'État. Le Conseil accepte cette offre et décide d'adresser des remerciements à l'auteur.

*** Aux termes de l'arrêté préfectoral établissant le programme du concours d'enseignes

artistiques, cinq membres du jury devaient être désignés par les concurrents. Ceux-ci ont élu comme jurés titulaires : MM. Jambon, Grasset, Lalique, Alexandre Charpentier, Frantz Jourdain, et comme jurés supplémentaires, pour le cas de non-acceptation d'un titulaire, MM. Chéret et Binet.

De son côté, le préfet de la Seine devait désigner cinq membres du jury du concours d'enseignes, organisé par la Ville de Paris. Ces cinq membres viennent d'être désignés. Ce sont MM. Vaury, président du tribunal de Commerce; Albert Maignan, artiste peintre; Cain, conservateur du musée Carnavalet; Grand-Carteret, homme de lettres, et Bonnier, architecte.

L'exposition publique du concours aura lieu à l'Hôtel de Ville, salle Saint-Jean, jusqu'au dimanche 7 décembre inclusivement, de midi à six heures du soir.

*** La Ville vient d'acquérir, pour le Musée Galliera, un bas-relief en marbre bleu turquoise, intitulé *Au loin*, œuvre de Mlle Blanche Hément.

*** Le projet de prolongation de la rue de Rennes jusqu'au quai Conti, qui entraînerait la construction d'un pont entre le Pont-Neuf et le pont des Arts et la démolition d'une partie de l'Institut, ainsi que le projet de la construction d'une ligne du Métropolitain sous les fondations mêmes des bâtiments affectés aux services officiels de l'Institut et sous la salle des séances ordinaires des Académies, ont motivé, de la part de l'Institut, une note de protestation qui a été présentée aux ministres compétents par MM. Gaston Boissier et Berthelot, secrétaires perpétuels de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions.

*** Voici la nomenclature des cours sur l'histoire de l'art qui seront professés au Collège de France pendant le 1er semestre 1902-1903 :

Le cours d'*Esthétique et Histoire de l'art* sera professé par M. G. Lafenestre, suppléant, qui étudiera l'art des Pays-Bas au XVe siècle dans ses rapports avec les arts français, italien et allemand, les mardis et jeudis, à 10 h. 1/4.

Le cours de *Philologie et Archéologie égyptiennes* sera professé par M. Georges Bénédite, suppléant, qui continuera d'étudier, en tenant compte des dernières découvertes, la civilisation et les arts de l'ancienne Égypte sous les premières dynasties, tous les lundis, à 1 heure.

Le cours d'*Antiquités américaines*, fondé par M. le duc de Loubat, sera professé par M. Léon Lejeal, qui étudiera diverses questions d'archéologie mexicaine, les samedis à 5 heures.

Enfin, le cours de *Numismatique et Glyptique*, fondé par la *Gazette des Beaux-Arts*, sera professé par M. Ernest Babelon, qui traitera des monnaies grecques depuis les origines jusqu'à l'invasion des Perses en 480 av. J.-Ch., les lundis et jeudis, à 5 heures.

A l'École des Beaux-Arts, le cours d'*Histoire et Archéologie* est professé par M. Heuzey, les mardis, à 1 heure 1/2.

Celui d'*Esthétique et Histoire de l'art* est professé par M. L. de Fourcaud, les jeudis, à 3 heures.

Celui d'*Histoire de l'architecture* est professé par M. Lucien Magne, les lundis, à 10 heures.

Celui d'*Histoire de l'architecture française du Moyen âge et de la Renaissance* est professé par M. Bœswilwald, les jeudis, à 10 heures.

*** Le 22 novembre, M. Roujon, directeur, des Beaux-Arts, a inauguré, à l'École nationale des Arts industriels de Roubaix, un musée des tissus.

*** On a retrouvé, dans un égout des environs du cours Belzunce, un certain nombre de pièces et médailles provenant du vol du musée de Marseille. Toutes ces médailles sont en bronze, et cette circonstance semble confirmer que les cambrioleurs sont de vulgaires malfaiteurs n'attachant de valeur qu'aux pièces d'or qui sont entre leurs mains. La municipalité va promettre une prime de 5.000 fr. à qui fera rentrer la ville en possession des médailles dérobées.

PETITES EXPOSITIONS

EXPOSITION K.-X. ROUSSEL

Les artistes que l'on confond sous la désignation, d'ailleurs fort impropre, de « symbolistes » tiennent dans l'art contemporain une place identique à celle naguère assignée aux impressionnistes. J'entends par là que leur originalité encourt la même réprobation et les voue à être forcément incompris du grand nombre. Doivent-ils s'en plaindre, alors qu'ils ont, pour les soutenir, le suffrage de l'élite, annonciateur de la postérité? La décoration de la chapelle de la Vierge à l'église du Vésinet, par M. Maurice Denis, un *Intérieur* de M. Vuillard, une illustration pareille à celle que vient de terminer M. Pierre Bonnard pour *Daphnis et Chloé*, n'auront pas cessé d'émouvoir et de charmer, alors que mainte œuvre autour de laquelle on mène grand bruit aujourd'hui est promise au définitif, à l'irrémissible oubli?

L'ensemble des dessins rehaussés de M. K.-X. Roussel est digne de faire cortège aux créations à l'instant citées; ils se rapprochent, dans notre souvenir et dans notre estime, des croquis de Jongkind et des surprenants paysages de ce Vernay, de Lyon, que la Centennale de 1900 nous révéla et nous apprit à aimer. La vision de K.-X. Roussel est particulière et son mode d'écriture infiniment délicat; le peintre donne, avec un plein succès, la sensation de la lumière et de l'ambiance. Tout, dans son art, se recommande d'un goût affiné et de la sensibilité la plus rare.

EXPOSITION GIRIEUD, PICHOT, PICASSO, LAUNAY

« Deux Français, deux Espagnols. Tous les quatre sont animés du même mépris pour le convenu. Leur vision est personnelle. Ils ne sacrifient rien au désir de plaire, et si, parfois, ils montrent quelque incertitude, ce n'est point pour ménager telle ou telle opi-

nion, mais parce qu'ils se cherchent encore eux-mêmes. » Ainsi dit — excellemment — la préface du catalogue signée Harlor. Tenez que, sauf M. Girieud, peintre fougueux et âpre d'une Provence rutilante, les autres exposants ne sont déjà plus des inconnus. M. Ramon Pichot s'est manifesté, non sans succès, à maintes reprises; plusieurs ouvrages de M. Picasso avaient été remarqués, au début de la présente année, à la même galerie Weill: il s'affirme très en progrès d'après ses dessins aquarellés et d'après son tableau : *Une Maison à Barcelone*; il en va de même pour M. Launay, peintre de la manière forte, qui s'avère, en ses gouaches, notateur aigu et subtil de la mimique des tribunaux.

EXPOSITION CARO-DELVAILLE

M. Caro-Delvaille est parmi les rares artistes que les derniers Salons aient mis en lumière. Son talent s'y est affirmé avec une autorité grandissante. Il a une conception personnelle de la femme d'aujourd'hui et de la vie mondaine; son métier, où la puissance n'exclut pas la délicatesse, lui appartient en propre. M. Caro-Delvaille n'enveloppe pas seulement les spectacles dans la lumière diffuse qui convient à ces intimités ; il en montre aussi l'ambiance morale (*En visite*, *Le Petit déjeuner*). Outre que l'exposition ouverte à la Galerie Silberberg confirme ces dons, elle prête à plus d'une remarque imprévue. Des figurines modelées, des dessins, des ébauches, révèlent avec quel soin M. Caro-Delvaille étudie non seulement le style de la mode, mais encore le maintien, la démarche, toutes les allures de la femme moderne. Notez que le metteur en scène habile du *Thé* s'entend d'aussi bonne façon qu'un La Gandara à poser une figure isolée (*La Femme aux estampes*, *Edith*); puis sa palette va sans cesse s'éclaircissant, s'enrichissant de gris perlés, de roses éteints, d'une douceur qui eût enchanté Velazquez. Enfin, cet intimiste sait être, quand il lui plaît, un peintre de plein air; il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter à ce tableau du *Jardin*, heureux en tout point et qui donne, à l'heure présente, la meilleure mesure du talent de M. Caro-Delvaille.

EXPOSITION DEGOUVE DE NUNCQUES ET J. MASSON

M. J. Masson et M. Degouve de Nuncques ont séjourné à l'île Majorque et ils ont ressenti en face de cette nature somptueuse des impressions parallèles et également intenses; ils en ont rapporté quantité d'études claires, ensoleillées, d'un très particulier aspect avec leurs tonalités laiteuses. Les procédés de notation de M. Degouve de Nuncques rappellent plus d'une fois la manière patiente des faiseurs de kakemonos japonais. Ceux de M. Masson subordonnent avec raison l'inscription du détail au sentiment de l'ensemble. Durant ces journées tristes et grises, les ouvrages groupés à l'*Art Nouveau* offrent au visiteur l'illusion bienfaisante d'une excursion au pays de la lumière, au pays de la féerie et du rêve. R. M.

Académie des Inscriptions

—

Séance du 21 novembre

Fouilles de Carthage. — M. Héron de Villefosse présente la photographie du magnifique sarcophage que vient de découvrir à Carthage le P. Delattre. Le couvercle est orné d'une statue en relief représentant un prêtre carthaginois à longue barbe, tenant une cassette, la main droite ouverte et tournée en dehors. La tête est fort belle, elle était rehaussée de peintures dont celle des yeux s'est conservée.

M. Philippe Berger communique le texte et la traduction des deux inscriptions funéraires que le P. Delattre a également découvertes à Carthage; très différentes, de style épigraphique, elles présentent l'intérêt d'être toutes deux des épitaphes de prêtresses, et de prêtresses mariées. Les inscriptions ne contiennent aucun nom divin indiquant à quel culte ces prêtresses étaient attachées; leur condition de femmes mariées offre, en revanche, un grand intérêt pour la connaissance de la religion carthaginoise.

Communications.—M. Clermont-Ganneau donne lecture d'une lettre de P. Germer-Durand, annonçant le don qu'il vient de faire au musée de N.-D. de France, à Jérusalem, de deux bustes, dont l'un — peut-être une divinité moabite — a été trouvé à Kérac, et l'autre, une simple figurine de terre cuite — probablement un ex-voto — a été trouvé à Artouf.

M. Noël Valois donne lecture de la notice qu'il a rédigée sur la vie et les travaux de son prédécesseur M. Jules Girard, directeur au moment de sa mort, il y a moins d'un an, de la fondation Thiers. M. Valois s'applique à démontrer que Girard, fils d'un maître du burin, fut avant tout un artiste, et que, dans son enseignement, outre l'érudition, l'éloquence, qu'il mettait au service de ses études sur la Grèce, il se montra toujours un admirateur, clairvoyant entre tous, des beautés de l'art antique.

Autour des fouilles de Samos

—

Suite et fin (1)

II

La capitale moderne est au nord, tournée vers Constantinople ; elle s'appelle *Vathy*. De l'ancienne capitale, au sud, regardant Milet et l'Egypte, il ne reste guère qu'un théâtre et des murs, épais par endroits de quatre mètres et hauts de six.

Tournefort visita l'emplacement du temple de Héra; il y vit la grande colonne qui est encore debout et qui a donné son nom à la localité, *Colonna*. A la fin du XVIII^e^ siècle, la Société anglaise des *Dilettanti* dessina et mesura les fragments visibles d'architecture. Quelques fouilles, sur lesquelles les détails manquent, eurent lieu en 1850 et en 1853. Mais le premier à entreprendre l'exploration scientifique du temple fut notre compatriote M. Paul Girard. En 1879, étant membre de l'École

(1) V. la *Chronique* du 22 novembre, p. 287.

française d'Athènes, il déblaya l'angle nord-est de l'édifice et une grande partie de la façade orientale (1). Bien qu'il fût soutenu par une contribution de la Société centrale des Architectes et une souscription personnelle de Barthélemy Saint-Hilaire, il dut reculer devant les dépenses excessives qu'aurait nécessitées l'expropriation des vignobles. Les fouilles furent reprises en 1883 par un autre membre de l'École d'Athènes, M. Clerc, qui essaya, mais en vain, d'atteindre l'angle nord-ouest du temple et dut se contenter de rendre à la lumière une partie du dallage en tuf et les assises d'un petit temple dorique voisin.

Depuis cette époque, les découvertes se multiplièrent à Samos. En 1884, on retrouva le tunnel d'Eupalinos, un des grands travaux ordonnés par Polycrate, qui traverse la colline située derrière l'ancienne ville (2). En 1886, le musée britannique acquit une collection de terres cuites découvertes à Samos. En 1890, on y trouva un beau sarcophage du VI^e^ siècle, avec colonnes ioniques, une statue virile nue avec dédicace d'un certain Leukios à Apollon et un bas-relief du V^e^ siècle. En 1894, un archéologue allemand, M. Boehlau, fouilla des tombes et y recueillit d'intéressantes céramiques, aujourd'hui au musée de Cassel. L'année suivante, un musée d'antiquités fut fondé dans l'île ; les fouilles qui viennent de commencer sont, sans doute, destinées à l'enrichir.

Hérodote disait que le temple de Héra à Samos était le plus grand qu'il eût vu. C'était un édifice d'ordre ionique, décastyle et diptère, qui paraît avoir mesuré 160 mètres sur 80 environ. Les fouilles de M. Girard et les observations faites sur les lieux par des architectes permettent de dire qu'il y eut trois temples successifs : un très ancien, et probablement plus petit ; un colossal, bâti en tuf, terminé du temps de Polycrate et brûlé par les Perses ; enfin, le temple reconstruit en marbre que vit Hérodote. On a retrouvé les bases des colonnes en tuf sous celles de l'édifice postérieur. Les colonnes de marbre étaient colossales, ayant 6 mètres de tour et 13^m^225 de hauteur de fût. Les profils des bases présentent un aspect singulier qui rappelle celui des colonnes du temple d'Éphèse, peut-être un peu plus anciennes. On a retrouvé un fragment de chapiteau qui a permis de déterminer le diamètre supérieur des colonnes. Les fûts n'étaient pas cannelés (3). Les assises du temple étaient formées de grandes plaques de tuf quadrangulaires. Le toit n'était pas en marbre, mais en tuiles peintes, dont M. Girard a recueilli de nombreux fragments. J'ajoute que le fait de la reconstruction au V^e^ siècle est encore attesté par la découverte, au-dessous du niveau du temple actuel, d'un tesson de vase à figures noires qui remonte incontestablement à une époque antérieure.

La richesse du temple de Héra était prodigieuse. A côté d'une multitude de statues de bronze et de marbre, les anciens y admiraient un trésor comprenant d'innombrables objets en or et en argent : vases, plats, miroirs, coupes, bijoux divers. Une inscription, découverte en 1877, énumère la garde-robe de la déesse, c'est-à-dire les vêtements et les parures dont on ornait sa statue aux jours de fête : tuniques de couleurs éclatantes, manteaux de lin, coiffures diverses, telles que mitres et cécryphales. Cet inventaire a été rédigé en 346 avant J.-C. ; le témoignage de la pierre est confirmé par celui des monnaies, qui nous montrent la Héra de Samos couverte d'étoffes et de bijoux comme les Vierges sculptées des châsses italiennes et espagnoles.

Heureusement, nous possédons au Louvre même, grâce à l'habile diplomatie de M. Girard, un spécimen authentique et justement admiré de l'ancien art samien, qui est, aussi, suivant toute probabilité, une copie de la statue de Héra qui figurait au fond du temple de Samos à l'époque de Polycrate.

En 1876, à dix mètres au nord de l'angle nord-est de l'Héraion, on découvrit une statue en marbre de Héra qui y avait sans doute été placée à titre d'offrande. Elle était enfoncée verticalement dans la terre, les pieds en haut. En 1880, on réussit à l'embarquer sur un caïque : elle occupe aujourd'hui le milieu de la salle archaïque du Louvre. M. Girard, qui l'avait vue et en avait apprécié l'intérêt au cours de ses fouilles de 1879, l'a publiée l'année d'après ; depuis, elle n'a cessé d'occuper les archéologues. Au premier abord, on dirait une colonne plutôt qu'une statue ; mais un examen attentif révèle bientôt, dans cette œuvre primitive, des qualités délicates et une entente de la forme qui fait présager les chefs-d'œuvre prochains. La déesse est debout, serrée dans la gaine étroite de sa tunique, sur laquelle se croisent et se recroisent un châle, un manteau, un voile, ajustés d'une manière très compliquée et qu'on ne semble pas encore avoir expliquée avec précision. Le bras droit pend le long du corps : le bras gauche est relevé sur la poitrine et tenait un attribut. M. Girard avait deviné que ce devait être une grenade, parce que la Héra de Polyclète, à Argos, en tenait une ; sa conjecture a été vérifiée par la découverte, sur l'Acropole d'Athènes, de la partie supérieure d'une statue de même style, sortie peut-être du même atelier samien, où la déesse tient, en effet, un fruit dans la main gauche.

Pourquoi Héra tenait-elle une grenade ? « C'est un secret religieux qu'on ne peut pas dire, » répond Pausanias. « C'est, disent les modernes, parce que la grenade est l'emblème de la fécondité. » Voilà une explication très simple, trop simple même ; pourquoi Pausanias aurait-il eu peur de dire que la grenade symbolise la fécondité ? D'autre part, la grenade joue un rôle important dans les mystères ; les initiés aux mystères d'Eleusis ne pouvaient en manger ; les femmes qui célébraient les Thesmophories devaient se garder de goûter aux pépins de la grenade. On racontait que Proserpine, enlevée par Pluton aux Enfers, avait perdu le droit de revenir à la lumière en mangeant un pépin de grenade. La grenade, disait-on encore, était née du sang de Dionysos. Les Furies plantèrent un grenadier sur la tombe d'Etéocle ; quand on cueillait un fruit de cet arbre, il en coulait du sang. De même, un grenadier poussait sur la tombe de Ménécée, victime, comme Etéocle, d'une mort violente. Rêver de grenades était un signe qui annonçait des blessu-

(1) *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1880, p. 383 et pl. XII (plan de M. Lambert).

(2) Fabricius, *Athenische Mittheilungen*, t. IX, p. 165.

(3) Voir Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. VII, fig. 268, 269 (deux bases de colonnes), fig. 272 (le fragment de chapiteau).

res (1). Il résulte de tous ces textes que la grenade ne devait pas symboliser la fécondité, mais le sang, et que la sainteté qui s'attachait à ce fruit était une des formes du *tabou du sang*, si universel parmi les civilisés comme parmi les sauvages. Si Pausanias n'a pas voulu dire pourquoi Héra tenait une grenade, c'est peut-être que l'on enseignait à ce sujet, dans les mystères, quelque doctrine qui, même aujourd'hui, semblerait un peu difficile à rapporter.

Revenons à la Héra de Samos. Outre la réplique de la partie supérieure que l'on a découverte sur l'Acropole d'Athènes, le même endroit a fourni une statue sans tête, de style analogue et drapée pareillement. Les œuvres samiennes sont absolument différentes de celles qu'on rapporte à l'école insulaire de Chio ou à l'école attique primitive; il y a donc eu à Samos, vers 550, une école d'art ayant son individualité propre, dont les œuvres étaient transportées jusqu'à Athènes, et qui a sans doute exercé une grande influence sur la sculpture des îles de l'Archipel situées plus à l'ouest. La seule tête que l'on connaisse de cette école, celle de la première réplique de la Héra de Samos découverte sur l'Acropole, a quelque chose de tout à fait particulier dans l'expression ; on l'a rapprochée, non sans raison, des sculptures du XII^e^ siècle français (2).

M. Girard avait recueilli à Samos, au cours de ses fouilles, une plaque de tuf sur laquelle est dessiné à la pointe un profil archaïque du caractère le plus exquis. Ce morceau est également entré au Louvre ; on peut le voir dans une vitrine de la salle Clarac. Il a été publié une seule fois (3) et n'est pas connu comme il mériterait de l'être. C'est un chef-d'œuvre que l'on comparera volontiers au profil du saint Jean, dans la salle des Sept Mètres, attribué à Piero di Cosimo ou à Bianchi. J'y vois, pour ma part, un croquis tracé par un ouvrier d'art, dans un moment de loisir, au cours de la reconstruction du temple vers 470 ; on ne peut, en effet, attribuer une destination précise à ce croquis inachevé, *enlevé* avec une sûreté de main prestigieuse. Mais quels ouvriers que ceux qui dessinaient ainsi avec un caillou pointu sur une plaque de tuf!

Auprès de la Héra on avait trouvé, en 1876, un torse d'homme archaïque. « Un peu plus bas écrivait M. Girard, on découvrit un dallage admirablement conservé, quelque fragment peut-être de la voie sacrée qui reliait l'Héraion à la ville de Samos. Nous savons, en effet, par Pausanias, qu'une avenue conduisait de la cité jusqu'au temple. Comme le sanctuaire des Branchides, comme le temple de Delphes et de Délos, l'Héraion avait sa ἱερὰ ὁδός, probablement bordée de statues et de tombeaux. Il faut souhaiter qu'un jour cette route soit retrouvée ; que de précieux documents ne fournirait-elle pas à l'étude de la civilisation samienne et à l'histoire de l'art ionien! »

Depuis que M. Girard écrivait ces lignes (1880), un professeur du gymnase d'Amberg, M. Bürchner, a pu relever, en 1895, la Voie Sacrée sur un parcours de plus d'un kilomètre; elle était bordée de temples et de monuments funéraires, dont il est plus que probable que l'on trouvera des restes, bien que ce soit là surtout que le logothète Lycurgue, vers 1821, ait fait chercher des matériaux pour construire ses ouvrages de défense. Un des tombeaux qui bordaient la Voie Sacrée de Samos paraît avoir joui d'une faveur analogue à celle qui s'attache à la tombe d'Héloïse et d'Abélard. « A Samos, dit Pausanias, sur la voie qui mène au temple de Héra, il y a le tombeau de Rhadiné et de Leontichos, où ont coutume de venir prier ceux qui souffrent du mal d'amour. ». Qui donc étaient ces deux amants, dont la tombe était l'objet de pèlerinages? Un poème intitulé *Rhadiné* et attribué à Stésichore, commençait ainsi :

« Romps le silence, Erato, muse de l'harmonie,
« et, aux doux accords de ta lyre amoureuse, célé-
« bre les amants de Samos. »

Mais Strabon, qui nous a conservé ces vers, affirme qu'il ne s'agissait pas de l'île de Samos : c'était la Samos de Triphylie, bourgade obscure. Quoi qu'il en soit, voici l'histoire : Rhadiné, fiancée du tyran de Corinthe, s'embarque pour cette ville et y arrive; son amant, dans l'espoir de la rejoindre, lance son char sur la route de Corinthe; enfin, le tyran les égorge et les ensevelit l'un et l'autre dans le char de Leontichos. C'est tout — et c'est peu. Il devait y avoir, dans l'île de Samos, une tradition différente, que Pausanias a eu en vue et qu'il aurait été fort aimable de nous conter.

***

Attendons donc avec confiance les résultats des fouilles de Samos. C'est, à l'heure actuelle, le seul chantier de fouilles ouvert dans l'Archipel, car les travaux ne recommenceront qu'au printemps à Délos et en Crète. Souhaitons que le doux climat de Samos permette qu'ils se poursuivent sans interruption durant l'hiver et qu'au prochain anniversaire du mariage de Zeus avec Héra le temple que la déesse préférait à tous, sauf à celui de Carthage (1), dessine enfin sur le sol déblayé sa majestueuse ossature.

SALOMON REINACH.

(1) Frazer, *Pausanias*, t. III, p. 184.

(2) Collignon, *Histoire de la Sculpture grecque*, t. I, p. 163.

(3) Girard, *Monuments grecs*, 1880, p. 15.

CHRONIQUE MUSICALE

Académie Nationale de Musique : *Bacchus*, ballet en deux actes et cinq tableaux de M. Alphonse Duvernoy. — **Les Concerts.**

Un ballet à l'Opéra est presque toujours un spectacle agréable, très rarement un divertissement artistique. Il serait curieux d'en chercher la raison. Serait-ce que le local se prête moins à ce genre de musique qu'à celui de la tragédie lyrique ? Au contraire, l'Opéra qui est, ne l'oublions pas, Académie de musique *et de danse*, semble avoir été créé et mis au monde bien plus pour la danse que pour la musique. On y a plus de soin, en général, de ce qui intéresse les yeux que de ce qui touche les oreilles ; quand les chœurs et l'orchestre sont parfois plus ou moins négligés, les costumes, les décors, la pompe des défilés, l'ingéniosité de l'éclairage et des machines, bénéficient de

(1) Virgile, *Aen.*, I, 16.

tout le souci de perfection dont la musique ne profite que par surcroît. Ce grand cadre luxueux et glacial, où rien n'est sensible de ce qui est simplement et sobrement beau, où chaque geste, pour « porter », doit être exagéré, chaque son grossi, chaque effet chauffé à blanc, où tout se ralentit et se solennise, où *Don Juan* s'éteint, où *Siegfried* s'étiole, ce tombeau doré de l'orchestre et du chant, devrait, semble-t-il, être le char de triomphe du ballet. Et, de fait, il y en eut parfois de réussis. Pourquoi n'y en eut-il jamais d'admirables, sauf *Namouna*, qui ne le fut que par la musique? C'est que la danse, comme la musique, est ici à l'Académie, et la danse plus encore que la musique. Le génie vigoureux des maîtres a su parfois secouer les chaînes conventionnelles du libretto d'opéra. Il n'a rien pu jusqu'ici contre les rites du libretto de ballet, qui fait que ce spectacle, qui pourrait être un des plus beaux du monde, demeure simplement le plus aimable et le plus ridicule; le plus aimable, en ce que la séduction personnelle des interprètes peut aisément y tenir lieu d'esprit et d'intérêt; le plus ridicule, en vertu du formulaire traditionnel qui en règle la conception, le plan, la conduite.

Le *Bacchus* que M. Duvernoy a mis en musique n'échappe pas à cette critique générale. C'est le ballet à grand spectacle dans toute sa splendeur, dans toute son insignifiance : dans toute son amabilité aussi et sa grâce empressée. Les auteurs de ce *poème*, qui ont emprunté leur sujet à un scénario de Mermet, ne se sont mis en peine que de satisfaire aux traditions de la danse académique qui sépare la pantomime de la chorégraphie à peu près comme l'opéra fait du récit, de l'air et des ensembles vocaux. Seulement, bien entendu, chacune de ces subdivisions, ici, a ses spécialistes : les danseurs ne sont pas les mimes, de sorte, que les airs à vocalises, ou à pirouettes, si l'on préfère, sont exécutés par d'autres artistes que ceux à qui sont dévolus les récits. Cette convention n'est pas la moins affligeante, ni la moins contraire aux progrès du genre.

Il ne faut pas chercher, dans le livret dont s'est inspiré M. Duvernoy, un profond sens dramatique, ni un grand respect du caractère des mythes, bien qu'il y soit question de la conquête de l'Inde par Bacchus. S'il se fût agi d'Alexandre, par exemple, la pièce n'aurait vraisemblablement pas été très différente et nous accordons qu'elle n'aurait eu nul besoin de l'être, l'époque et le lieu ne regardant en ces matières que le décorateur et le costumier. Encore ceux-ci ne se sont-ils pas mis, cette fois, en très grands frais d'exactitude. Il m'a bien semblé que la place d'Aysdh a donnait sur un horizon de montagnes emprunté à la *Maladetta*, et j'ai cru reconnaître, dans certaine caverne du quatrième tableau, un décor du troisième acte de *Siegfried*. Mais qu'importe la vérité de l'histoire et des paysages, si les danseuses dansent aimablement : l'Opéra, n'est pas le Collège de France.

Il suffit de savoir que l'action se passe dans ce milieu indo-grec et l'on peut, sans inconvénient, épargner au lecteur le récit de l'affabulation quelconque et décousue qui sert de prétexte aux différents tableaux dont se compose ce ballet. Ne parlons donc que de la musique.

Celle de M. Duvernoy est d'un compositeur expérimenté et maître des secrets du théâtre; elle s'adapte sans efforts apparents à toutes les particularités du genre rempli d'exigences auquel elle s'est, cette fois, appliquée. En général, elle n'est ni très compliquée, ni très hardie, ce qu'on ne songerait pas à lui reprocher si elle décelait plus de goût pour la simplicité véritable et plus de franchise de caractère. Mais elle s'écoute sans peine, ce qui est bien un mérite par ces temps de prétentieuse et nuageuse médiocrité. Elle rencontre parfois heureusement sans s'efforcer vers l'imprévu, et ces trouvailles naturelles ne sont pas sans prix. Je n'en veux pour exemple que le pas de la Gnossienne au second tableau.

Il va sans dire que toute la troupe dansante de l'Opéra prend part à l'exécution du ballet nouveau. On y admire les grâces de Mlle Zambelli, en Érigone; l'autorité de Mlle Sandrini, en Yadma; l'élégance de Mlle L. Mante, en Bacchus; la gentillesse de Mlles J. Regnier et Viollat, deux petits faunes ravissants, et la souplesse de Mlle Piodi, la Gnossienne. Les rôles d'hommes, beaucoup moins agréables, sont tenus en conscience par MM. Hansen, Ladam et Vanara; quant au groupe imposant des bacchantes, il est composé de sujets de choix que leur trop grande quantité m'empêche de dénombrer.

***

La Société des Concerts a repris dimanche ses séances au Conservatoire. Son programme de réouverture, composé de pièces du répertoire : la deuxième symphonie de Beethoven, un air des *Saisons* de Haydn, le *Songe d'une Nuit d'été*, l'ouverture d'*Euryanthe* — comprenait un numéro inédit : une suite d'airs de ballet extraits des *Indes Galantes* de Rameau. C'est un véritable plaisir d'assister à la résurrection d'une musique si vivace et si forte en sa grâce surannée. Des cinq numéros dont se compose cette suite, chacun, pris séparément, est un petit chef-d'œuvre d'invention rythmique, d'esprit et de délicatesse. Il n'est pas jusqu'à l'instrumentation, dont la reconstitution a coûté — je le sais mieux que personne — tant de recherches patientes, qui n'ajoute, par sa naïveté raffinée, du prix et du caractère à leur agrément. M. Marty nous en a donné une excellente exécution.

P. D.

REVUE DES REVUES

Fondation Eugène Piot. Monuments et mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (t. V, fasc. suppl., n° 15 de la coll.), — Ce fascicule est consacré à la fin du travail de M. Héron de Villefosse — dont le début avait été publié dans le n° 10 — sur le trésor de Boscoreale et est enrichi de nombreuses vignettes, et de 6 planches, d'une admirable exécution.

Zeitschrift für christliche Kunst (1902, fasc. 1). — Étude du P. Braun sur des mitres italiennes du Moyen âge conservées à la cathédrale d'Anagni, à celle de Capoue, à Saint-Pierre de Bologne, à Bagnorea, etc. (9 reprod.).

— Notice de M. Schnütgen sur une monstrance de la première moitié du XVe siècle, faisant partie du musée archiépiscopal de Cologne (reprod.).

(Fasc. 2). — M. H. Graven reconstitue, à l'aide de documents et de dessins, un lustre à branches du XI[e] siècle, qui se trouvait autrefois à l'église Saint-Michel de Lunebourg et qui fut fondu en 1792, et il en rapproche un lustre semblable et de la même époque, conservé à la cathédrale de Brunswick et restauré de façon défectueuse en quelques endroits (3 fig.).

— Suite de l'histoire de la symbolique des animaux dans l'art de l'Occident, par le P. Beissel.

— M. Schnütgen décrit une ancienne bannie du XVI[e] siècle, en damas de soie rouge, décorée au centre d'un Agneau de Dieu, conservée dans la collection Thewalt, à Cologne (reprod.).

(Fasc. 3). — Étude de M. W. Effmann sur les beaux fonts baptismaux sculptés de l'église Saint-Nicolas de Fribourg, en Suisse, exécutés de 1458 à à 1515 par maître Herman et maître Gyliam, et reproduction de ces fonts et des huit bas-reliefs à personnages qui les ornent.

— M. K. Schlie démontre par des documents que le retable peint et sculpté de l'église de Grabow (Mecklembourg), daté de 1379, n'est pas, comme on l'avait admis jusqu'ici, l'œuvre d'un artiste de Lübeck, mais fut exécuté à Hambourg.

— Étude du P. J. Braun — continuée dans les trois livraisons suivantes — sur la règle et le sens des couleurs dans la liturgie chrétienne.

(Fasc. 4). — A propos d'une *Madone avec l'Enfant* attribuée à Memling de la collection Steinmeyer, à Cologne, et qui, par l'influence qu'elle décèle de Roger van der Weyden et de Dierick Bouts, semble être une œuvre de jeunesse du maître, M. Firmenich-Richartz donne un intéressant essai sur le développement artistique de Memling à ses débuts.

— Compte rendu — continué dans les quatre livraisons suivantes —, par M. Schnütgen, de la récente exposition historique d'art religieux à Düsseldorf, dont la *Gazette* a parlé récemment à ses lecteurs (nombr. reprod.).

(Fasc. 5). — Importante et intéressante étude — continuée dans les fascicules suivants — de M. A. Steffens sur les fresques du XIV[e] siècle ayant trait à l'histoire de la Vierge, de saint Pierre, des Rois Mages et du pape Silvestre V, qui décorent, au-dessus des stalles, le chœur de la cathédrale de Cologne, et qui, cachées au XVI[e] siècle par des tapisseries, badigeonnées ensuite à la fin du XVII[e], ont été remises au jour en 1842 (4 reprod.).

(Fasc. 7 et 8). — Étude de M. J.-A. Endres sur des peintures murales de l'époque romane qui décoraient jadis les voûtes de l'église Saint-Emmeram de Ratisbonne.

= **Kunstchronik** (16 octobre). — Compte rendu détaillé — terminé dans le numéro suivant — des travaux du récent Congrès d'histoire de l'art à Innsbruck.

(30 octobre). — Étude de M. B. Haendcke sur le *Jugement dernier* de Michel-Ange : son esthétique, son mode de conception et de composition.

= Contribution à l'histoire de Dürer : M. A. Gümbel publie un document duquel il résulte que le retable à volets de la chapelle fondée par le Nurembergeois Sebald Schreyer, à l'église de Schwabisch-Gmünd, provient de l'atelier du grand peintre.

(6 novembre). — *Souvenirs sur Michel Munkacsy*, par M. F. von Udhe.

(20 novembre). — Notre collaborateur M. Georges Riat consacre à la mémoire d'Eugène Müntz un article qui résume excellemment la vie et l'œuvre de l'historien regretté.

BIBLIOGRAPHIE

La Renaissance française au prieuré de Bouche-d'Aigre (Eure-et-Loir), par Edmond Radet. Paris, Plon-Nourrit et C[ie], 1902. In-4°, III-119 p. av. 8 planches.

Ce beau livre, qui, au point de vue typographique, est en tous points digne de la maison Plon-Nourrit qui l'a édité, n'est pas seulement une monographie. L'auteur, par de nombreuses et savantes digressions, a su heureusement élargir son cadre, en sorte que c'est une véritable étude d'ensemble qu'il nous présente sur l'architecture de la fin du XV[e] et de la première moitié du XVI[e] siècle en France, et particulièrement dans les vieilles provinces de l'Ile-de-France et de l'Orléanais.

Fidèle partisan des doctrines de Palustre, M. Radet démontre une fois de plus l'indépendance que sut garder l'art français vis-à-vis des influences étrangères, et ramène à sa juste mesure le rôle que jouèrent, dans le grand mouvement de la Renaissance française, les artistes — peu nombreux, en somme — qui nous vinrent d'Italie. Aux noms, à peu près seuls en honneur il y a cinquante ans, de Primatice, de Rosso et de Vignole, il oppose une liste glorieuse de noms français : Robert de Luzarches, Pierre de Montereau, Gilles Le Breton, Pierre Girard, Pierre Gadyer, Denis Sourdeau, Pierre Neveu dit Trinqueau, Charles Viart, etc. La plupart de ces grands artistes avaient déjà accompli le meilleur de leur œuvre quand vinrent en France les représentants officiels de l'art italien, et, sous leur direction, des merveilles de pierre, de brique et de marbre s'étaient élevées, délicatement inspirées de l'antique, mais très différentes des œuvres similaires italiennes et merveilleusement adaptées à notre génie national, à nos mœurs, à notre climat.

Ce n'est pas seulement dans les palais fastueux de nos rois qu'il est bon d'étudier la Renaissance française. Beaucoup de demeures plus modestes, et dont les architectes avaient dû s'accommoder de budgets plus restreints, présentent au point de vue de la pureté du style un égal intérêt. De ce nombre fut le château que fit construire, vers 1585, dans l'enceinte même du prieuré de Bouche-d'Aigre, un prélat gentilhomme, l'abbé Louis II de Crevant.

Bâtie dès les premières années du XII[e] siècle, dans un site pittoresque, au confluent du Loir et de l'Aigre, l'abbaye de Saint-Jean et Saint-Paul de Bouche-d'Aigre ne cessa, depuis sa fondation, d'être l'objet de nombreuses faveurs. Cette prospérité ne fit que s'accroître le jour où ses destins furent confiés à Louis de Crevant, déjà possesseur de nombreux bénéfices, et qui, à de larges ressources financières, joignait un puissant crédit

auprès des cours de France et de Rome. C'est lui qui conçut, s'il ne commença de l'exécuter, la belle demeure qu'achevèrent ses neveux, et dont M. Radet nous raconte l'histoire.

Cette histoire, qu'il serait trop long d'exposer ici, même succinctement, est celle de cent autres édifices dignes de passer à la postérité et que le vandalisme des guerres et des révolutions, l'incurie ou la misère de leurs propriétaires, ont amenés peu à peu à l'état de ruines. Il n'en fut cependant pas tout à fait ainsi pour Bouche-d'Aigre, et les fragments qui en subsistaient au début du XIXe siècle, bien qu'enchâssés dans de vulgaires bâtiments d'exploitation, étaient assez intacts pour permettre de concevoir l'édifice dans son ancienne splendeur.

« Pour atteindre leur plein développement, écrivait il y a quelques années M. Radet, les arts ont besoin d'un milieu raffiné et riche, d'une élite facilitant leur tâche aux artistes par une protection éclairée et une vie luxueuse. » Quand M. Radet écrivait ces lignes, il ne prévoyait pas que le destin lui ferait rencontrer, dans la personne du comte du Faur de Pibrac, le propriétaire actuel de Bouche-d'Aigre, un de ces amateurs d'élite qui sont, pour les artistes, une rare bonne fortune. Chargé par ce dernier de relever de ses ruines la gracieuse maison abbatiale de Louis II de Crevant, M. Radet a fait surgir sur les bords de l'Aigre un élégant édifice, conçu dans le style le plus pur de la première Renaissance et où il s'est efforcé de restituer de la façon la plus scrupuleuse le château des Crevant. Mieux que les louanges banales que nous pourrions, nous profane, lui décerner, une visite à Bouche-d'Aigre permettra de juger combien il a heureusement triomphé d'une si délicate entreprise.

O. Fidière.

NÉCROLOGIE

Le paysagiste **Émile Breton**, frère cadet du peintre et poète Jules Breton, vient de s'éteindre, après une longue maladie, dans sa soixante-douzième année, à Courrières (Pas-de-Calais), où il était né.

C'était un artiste de race. Tempérament fougueux, il excellait dans les effets de mer démontée, de nuits pluvieuses et froides, de ciels d'orage ou crépusculaires d'une violence impressionnante et tragique. Sa couleur était lourde, mais forte, et son genre particulier d'impression se caractérisait par quelque chose de large et d'épique qui le distinguait singulièrement, en art, de son frère.

Émile Breton était, depuis de longues années, retiré dans son village natal de Courrières. Il n'exposait plus que de loin en loin aux Salons, où, cependant, ses travaux étaient toujours accueillis avec faveur.

Émile Breton avait été médaillé aux Salons de 1866, 1867 et 1868, avait obtenu une médaille de 1re classe à l'Exposition universelle de 1878, à la suite de laquelle il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur, et enfin avait été titulaire d'une médaille d'or à l'Exposition de 1889.

—

On annonce également la mort, à Paris, d'un peintre décorateur de talent, M. **Paul Schmitt**, décédé à peine âgé de quarante-sept ans.

—

Le peintre belge **Alfred Cluysenaer** est mort la semaine dernière, à Bruxelles.

Le portrait de son fils qu'il exposa en 1871, actuellement au musée de Bruxelles, lui fit la réputation d'un portraitiste de premier ordre.

Plus tard, il exécuta à l'Université de Gand de vastes panneaux historiques, qui décidèrent de sa vocation de peintre de grande décoration murale. Malheureusement, il fut mal secondé dans cette voie; les commandes ne vinrent pas et Cluysenaer, découragé, se retira définitivement du grand mouvement artistique.

Il consacra le meilleur de sa vie à l'Académie de Saint-Gilles, dont il fut le directeur, et qui acquit rapidement une réputation méritée.

Il était le fils de l'architecte bien connu, qui dressa les plans du Conservatoire de musique de Bruxelles et des Galeries Saint-Hubert. M. Alfred Cluysenaer avait soixante cinq ans.

—

Un autre peintre, **Corneille van Leemputten**, paysagiste et animalier, vient également de mourir à Bruxelles.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de dessins et peintures de M. **Louis Hayet**, 1, rue Geoffroy-Marie, jusqu'au 30 novembre.

Exposition de tableaux exécutés avec les nouvelles couleurs solides à l'huile, par MM. **A. Besnard**, **Carrier-Belleuse**, **J. Chéret**, **J.-F. Raffaelli**, **Steinlen**, **Fr. Thaulow**, galerie Durand-Ruel, 16, rue Laffitte, jusqu'au 15 décembre.

Exposition d'œuvres de M. **Henri Caro-Delvaille**, galeries Silberberg, 29, rue Taitbout, jusqu'au 20 décembre.

Exposition de tableaux de **peintres hollandais**, galeries Amstelhoek, 14, rue Boissy-d'Anglas.

Exposition de tableaux de M. **Jules Sevestre**, galerie des Artistes modernes, 19, rue Caumartin, du 1er au 6 décembre.

Étranger

Saint-Louis (**Amérique**) : 7e Exposition annuelle de la Société des Artistes de l'Ouest, jusqu'au 7 décembre.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

L'Imprimeur-Gérant : André Marty.

Paris. — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart

N° 20. — 1903 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 16 Mai.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . **10** fr. || Étranger (Etats faisant partie de
Départements . . . . . **12** fr. || l'Union postale) . . . . . **15** fr.

Le Numéro : 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

Il convient de reconnaître que l'Administration fait tous ses efforts pour ne laisser aucun doute sur son apathie. En dépit des protestations et des avertissements maintes fois répétés par la presse et exprimés jusqu'au Parlement, elle se refuse à prendre au sérieux les périls d'incendie qui menacent le Louvre. Elle fait mieux encore. Non contente de jouer avec le danger, elle prend plaisir à l'accroître. On peut voir, dans la cour Napoléon, des baraques se dresser près du ministère des Finances, sous les fenêtres même du musée. Ces baraques sont en bois; elles sont habitées par de malheureux employés qui y gèlent et qui ne manquent pas d'y faire du feu. Leur présence est une menace perpétuelle.

Les esprits simples penseront que sans doute elles sont indispensables au ministère et qu'elles ne sauraient disparaître sans faire le plus grand tort aux finances de l'État. Or, ces précieuses et menaçantes baraques sont aujourd'hui sans emploi. Elles furent installées jadis en des circonstances particulières, qui imposaient au ministère des Finances un surcroît de travail et réclamaient une surabondance de personnel. Elles ne sont plus qu'une survivance du passé, aussi inutile que dangereuse.

Faut-il ajouter encore qu'elles ont le désavantage d'être fort laides ? La cour Napoléon, ni les bâtiments du Louvre n'ont besoin de cette annexe informe, qui les met en péril et, à la fois, les déshonore. Mais l'Administration, qui traite à la légère l'incendie toujours redoutable du musée du Louvre, en prend encore bien plus à son aise avec la beauté de Paris. Elle met à maintenir le mal toute la persévérance qu'elle ne met pas à faire le bien.

NOUVELLES

*** Dimanche dernier, 10 mai, a eu lieu, au cimetière Montparnasse, l'inauguration d'un monument à Sainte-Beuve, œuvre du statuaire José de Charmoy.

*** Mardi dernier ont été inaugurés au cimetière de Pantin un buste de l'aéronaute Severo et un médaillon du mécanicien Saché, œuvres de Mme Bloch.

*** Parallèlement à la belle exposition des Arts musulmans qui est ouverte actuellement au pavillon de Marsan, la Bibliothèque Nationale, par les soins de MM. Omont et Blochet, a organisé une petite exposition, à la galerie Mazarine, des plus beaux manuscrits à miniatures de ses collections. Une des grandes curiosités est d'y pouvoir étudier les manuscrits de la célèbre collection Schefer, qui fut acquise l'an dernier par la Bibliothèque.

*** Le magasin de vente des Manufactures et Ateliers d'art de l'État vient d'ouvrir au coin du boulevard des Italiens et de la rue Favart. On y trouve les produits de Sèvres et de la Monnaie, et les gravures de la Chalcographie du Louvre.

Annonçons, à ce propos, que notre distingué collaborateur M. Henry de Chennevières, conservateur adjoint des peintures, des dessins, et de la Chalcographie du Louvre, va publier dans quelques jours, chez l'éditeur Joanin, un catalogue sommaire de la Chalcographie du Louvre, qui sera suivi, dans quelques mois, d'un catalogue général historique et analytique,

illustré de reproductions, de ce copieux ensemble de planches qui ne monte pas à moins de 7.000 numéros.

*** Les « Amis du Louvre », unis aux « Amis du Luxembourg » que préside M. Delpeuch, ancien sous-secrétaire d'État, vont demander au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts de faire retirer de la façade de l'Opéra le fameux groupe de *La Danse* de Carpeaux. Le ministre ferait exécuter une copie en pierre de ce groupe, et c'est cette copie qui serait exposée, devant l'Opéra, aux déprédations des éléments.

*** La salle des Fêtes de la Galerie des Machines, la dernière construction jusqu'ici intacte de l'Exposition de 1900, vient de disparaître. L'État a imposé aux entrepreneurs chargés de la démolition l'obligation d'en retirer intacts les quatre triptyques de MM. Flameng, Cormon, Maignan et Rochegrosse, qui ornent sa coupole. Les peintures des voussures des arcades et des amphithéâtres, allégories des Mois et des Cinq parties du monde, qui sont de MM. Diogène Maillard, Thirion, Surand et Hirsch, ainsi que les *Saisons* de MM. J.-P. Laurens, Thibaudeau, Courtois, Bonnencontre, Motte, P.-A. Laurens et autres, doivent être également réservées pour une vente ultérieure.

*** « L'art pour le peuple et par le peuple », tel est le but que s'assigne une Société internationale qui se constitue en ce moment, sur l'initiative de M. Jean Lahor. Elle étudiera en des réunions, des congrès, des expositions, toutes les questions intéressant l'art populaire.

S'associant aux œuvres des habitations ouvrières ou à bon marché, elle se propose de créer, à bon marché aussi, leur décoration et leur mobilier ; et elle prendra donc en ses attributions toutes les questions intéressant les habitations ouvrières et l'art qui leur peut et doit être appliqué, comme à tout édifice destiné aux besoins du peuple, à toute « maison du peuple », école, bibliothèque ou institut populaires, mairie, gare, caserne, hôpital, etc.

La Société fournira à la fabrique et à tous d'excellents modèles pour renouveler, dans un style simple et pur, le mobilier imposé aujourd'hui par tant de fabricants sans goût.

Afin de créer cet art nouveau pour le peuple et pour tous, et afin aussi de le faire en partie créer par le peuple, comme il créait son art autrefois, la Société provoquera la formation à Paris d'un musée d'Art populaire et la création, en chaque capitale de nos anciennes provinces, de musées provinciaux.

La manifestation première de cette Société sera une grande Exposition internationale d'art et d'hygiène, dont l'habitation à bon marché serait le centre.

*** M. Albert de Sarret de Grozon vient de léguer à la ville d'Arbois sa maison pour en faire un musée et 100.000 francs pour entretenir ce musée, au-dessus de la porte duquel on devra sceller une plaque portant le nom du donateur. Le testament lègue, en outre, à la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny, pour acheter ou construire un hôtel destiné à cette Société, une somme de 100.000 francs.

*** Le 25 avril a eu lieu à Venise, en présence du prince royal, du ministre de l'Instruction publique italien M. Nasi, de M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique de France, et du maire de Venise, comte Grimani, la pose solennelle de la première pierre du nouveau Campanile, qui sera réédifié exactement sur le modèle du précédent. On pense que la construction sera terminée dans quatre ans.

*** Au cours de travaux exécutés en ce moment à la cathédrale Santa Maria del Fiore, à Florence, où l'on met en place la nouvelle porte centrale, œuvre de Passaglia, on a découvert, en déplaçant l'autel de la Sainte-Trinité, une inscription qui accompagnait jadis le sarcophage de l'évêque Orso, dont cet autel avait pris la place, et cette inscription donne le nom de l'auteur du monument : *Opera — De Lenis Natus Ex Magno Camaino.*

Ce Camaino était un disciple de Giovanni Pisano, et le monument fut exécuté en 1321, à la mort de l'évêque Orso.

Des lavages pratiqués sur les parois en pierre de la chapelle, annonce le correspondant du *Temps*, ont remis au jour les traces d'importantes décorations polychromes faisant fond au sarcophage. En outre, près de la fenêtre voisine, et sous une teinte couleur de pierre, l'architecte qui dirige les travaux s'est aperçu qu'il y avait des auréoles de saints en relief. Or, après avoir enlevé la couche qui les recouvrait sont apparues, en effet, plusieurs têtes de saints à nimbes d'or. Ce sont des peintures du *trecento* ou du *quattrocento*, alternées de riches ornementations. En poursuivant les recherches, on s'est rendu compte que les parois latérales de l'église sont toutes couvertes de semblables décorations cachées de la même façon. Il y a là tout un travail délicat à effectuer pour rendre à la lumière ces intéressantes peintures.

La précieuse mosaïque de Taddeo Gaddi, représentant *Le Couronnement de la Vierge*, située au-dessus de la grande porte, à l'intérieur, a été restaurée. Les fresques, peintes par Santi di Tito, élève de Michel Ange et d'Allori, qui sont de chaque côté de la mosaïque, ont été nettoyées.

PETITES EXPOSITIONS

EXPOSITION CAROLUS DURAN

« J'ai tout donné à Courbet, dit Castagnary à la fin de son *Salon de 1866*, parce que plaider la cause de Courbet, c'est plaider en même temps la cause de ceux qui l'entourent : Millet, Bonvin, Ribot, Vollon, Roybet, Duran, Legros, Fantin, Monet, Manet. » La présence à l'Exposition centennale de 1900 de l'*Homme endormi* (1861) et de l'*Assassiné* (1866) a certifié quelle étroite parenté rattachait M. Carolus Duran au maître d'Ornans. Ici même cette filiation se trouve confirmée par le tableau du *Convalescent*. M. Arsène Alexandre, préfacier du catalogue, n'a point manqué d'insister sur ce point et

il est encore d'accord avec ceux qui le précédèrent dans la critique, lorsqu'il se porte garant de l'indépendance du talent chez M. Carolus Duran. N'est-ce pas à propos du *Portrait de Mme Feydeau*, exposé en 1870, que M. Théodore Duret s'exprimait de la sorte : « Délaissant le terrain conventionnel et rejetant toute idée de type étranger au temps présent, M. Carolus Duran fait pour le portrait ce que les maîtres naturalistes ont fait pour le paysage. Il se met en face du modèle vivant et il cherche à le reproduire par une opération de prime saut, ne voulant voir en lui que ce qu'il possède en propre. Ce n'est donc plus un type indécis, froid, plus qu'à moitié conventionnel, comme ceux de M. Cabanel, que M. Carolus Duran nous montre, mais un type réel, une femme vivante, la femme de notre temps telle qu'elle a, en toutes choses, une manière à elle d'être et de paraître. »

Exécuté en 1873, le portrait de Mlle Croizette à cheval, au bord de la mer, justifie autant, si ce n'est plus encore, les éloges décernés par M. Théodore Duret ; après trente années il n'a rien perdu de sa fière allure, de son style ; il prédomine parmi quantité d'autres toiles célèbres, diverses à l'extrême, opportunément remises au jour (le *Maître d'armes*, le *Portrait de ma mère*, l'*Enfant sur fond gris*), et en toute assurance on doit le tenir pour l'œuvre par où M. Carolus Duran s'est le plus grandement honoré dans la pratique de son art.

EXPOSITION HOK'SAI, HIROSHIGÉ ET KOUNIYOSHI

Cette réunion vaut par elle-même et par les enseignements qui peuvent en être tirés. Notre génération ne professe plus le culte d'antan à l'égard de ces trois maîtres, relativement modernes, grâce à qui l'art graphique du Nippon fut, pour une bonne part, révélé aux premiers japonisants. Ils paraissent les héritiers d'une tradition glorieuse, mais c'est plutôt à leurs devanciers, moins habiles peut-être, mais autrement puissants, que va notre dilection. Il n'en faut pas moins rendre justice à tout ce qu'il peut y avoir de verve dans une scène de mœurs de Hok'sai, de sens pittoresque dans un paysage d'Hiroshigé, de beauté terrifiante dans les cauchemars de Kouniyoshi. Puis l'occasion est encore précieuse de constater l'ascendant exercé par ces exemples sur nos artistes de France. Il est telle vue cavalière de Hiroshigé dont on serait tenté d'attribuer la paternité à Manet, tant l'auteur de l'*Olympia* sut intégralement s'assimiler les principes d'observation et jusqu'aux procédés de notation du maître japonais.

EXPOSITION LAPRADE ET MINARTZ

Les expositions de la Société Nationale des Beaux-Arts et celle des Indépendants surtout, nous ont appris à connaître et à goûter très vivement les ouvrages de M. Pierre Laprade et de M. Paul Minartz. Les débuts du premier datent du Salon de 1899 ; M. Pierre Laprade y avait envoyé deux vues du Luxembourg, qu'il remontre aujourd'hui, et qui fixaient d'emblée sur la qualité de sa vision, sur sa sensibilité et sur son goût. Dans la suite, ces dons heureux se sont fortifiés, développés ; tour à tour M. Pierre Laprade a abordé les genres les plus variés, la peinture d'intimité et le paysage, le nu et la nature morte, et toujours il a prouvé, avec un égal succès, son amour de la belle matière et sa prédilection pour les accords de tons à la fois riches et graves. Il est au nombre des plus délicats artistes que les dernières générations aient vu se produire.

C'est à la définition de la vie parisienne, des lieux de distraction, de plaisir, que se consacre le talent primesautier et souple de M. Minartz. Après Degas et Lautrec, après M. Louis Legrand et M. Paul Renouard, M. Minartz a su faire œuvre personnelle en donnant comme objet à son art la peinture des bals, des cafés-concerts et des théâtres. Ajoutez que cet observateur averti se double d'un peintre attentif à la variété des ambiances et au jeu des diaprures, si bien que ses tableaux ne valent pas moins par l'agrément de la technique que par la contribution qu'ils apportent à l'iconographie des mœurs parisiennes au commencement du vingtième siècle.

EXPOSITION DE LA GALERIE WEILL

La renommée pleinement épanouie y fait escorte à la célébrité naissante. On y voit des peintures de M. René Ménard, de M. Dauchez, de M. Luce, des aquarelles de M. Gaston Prunier et, côte à côte, des tableaux ayant pour auteurs des artistes justement applaudis aux Salons des Indépendants : M. Marquet, M. Matisse, M. René Juste, M. Ph. Charbonnier.

EXPOSITION RUPERT BUNNY

Parmi la cohue annuelle des Salons, les tableaux de M. Rupert Bunny se sont d'emblée aristocratiquement différenciés. On les a aimés pour l'originalité de la conception et l'aisance de la tenue, pour la particularité de l'éclairage et l'harmonie du coloris ; dans cette exhibition intime, de semblables mérites recommandent les deux allégories ayant pour sujet *Les Heures* ; elles constitueraient, à notre sens, d'agréables cartons de tapisserie ; des portraits, des paysages, offrant l'intérêt d'études accessoires ou préliminaires, s'accordent à présager le décorateur charmant que pourrait être M. Rupert Bunny si l'occasion lui était fournie.

R. M.

Académie des Beaux-Arts

Séance du 9 mai

Prix. — La section de composition musicale propose de décerner le prix Rossini, dont la valeur est de 3.000 francs, à la partition portant pour épigraphe : *Labor*, inscrite sous le n° 2. Le nom de l'auteur sera proclamé samedi prochain.

Académie des Inscriptions

—

Séance du 8 mai

Prix. — L'Académie alloue sur les fonds de la fondation Garnier « affectés chaque année à toutes les expéditions, missions, voyages, fouilles et publications que l'Académie croira devoir faire exécuter dans l'intérêt des sciences historiques et archéologiques » :

6.000 francs à M. Dufour, architecte, pour terminer les recherches archéologiques commencées en 1901 dans le monument khmer du Bayor à Angkor;

1.500 francs au lieutenant Desplagnes pour reprendre et continuer ses fouilles dans les tumuli de la région de Tombouctou.

Un médaillon d'or de Constantin. — M. Babelon communique à l'Académie un grand médaillon d'or de Constantin qui fait partie des collections de M. Carlos de Beistegui. Ce bijou, qui donne à Constantin le titre d'*Invictus Constantinus Maximus Augustus* et porte au revers la légende : ***Félix adventus Augustorum nostrorum***, a été frappé pour commémorer la célèbre entrevue de Constantin et de Licinus, à Milan, en février 313. On sait que c'est dans cette conférence que fut proclamée pour la première fois la liberté des cultes.

Communication. — M. S. Reinach communique, au nom de M. Clerc, directeur du musée de Marseille, un bas-relief découvert à Montsalier et appartenant à l'abbé Arnaud d'Agnel.

Il représente un groupe de trois personnages et une tête humaine de grande dimension posée sur une espèce de socle portant des lettres grecques dont le sens nous échappe.

Société des Antiquaires de France

—

Séance du 6 mai

MM. Gauchery, Mayeux et Fromageot sont élus associés correspondants nationaux à Vierzon (Cher) et à Paris.

M. le baron de Baye, au nom de M. Delort, de Villefranche-sur-Saône, communique une boucle de ceinturon trouvée à Messiny (Ain).

M. Maurice expose que l'autel représenté sur les monnaies du Bas-Empire se rencontre toujours sur les pièces frappées dans des villes qui étaient le siège d'une assemblée provinciale.

Le Commerce des Œuvres d'art

ET LES AMATEURS AMÉRICAINS

—

Dans le premier fascicule d'une nouvelle revue d'art publiée à Berlin (1), l'un des plus éminents et le plus universel des connaisseurs, M. Bode, a cru devoir mettre en garde les amateurs américains contre une véritable conspiration dont ils sont victimes. Son article, écrit avec verve et sans réticences — il ne se gêne pas pour imprimer les noms propres tout au long — n'est pas moins amusant qu'instructif et vaut la peine d'être résumé avec détail.

Il existe aux Etats-Unis quelques collections déjà anciennes, formées lentement par des hommes de goût, auxquelles M. Bode ne marchande pas les éloges. C'est au prix d'un labeur personnel, de voyages multipliés, que M. Quincy A. Shaw a réuni les œuvres d'art qui ornent sa petite villa près de Boston. Henry Marquand, auquel New-York doit son Metropolitan Museum, avait mis des années à composer sa galerie de peinture, comprenant des œuvres de Rembrandt, de Rubens, de van Dyck, de Hobbema, de Ruisdael, de P. Cristus, ainsi qu'une riche série d'antiquités de tout genre qu'il donna, de son vivant, au musée. Entre 1880 et 1890, quelques Américains surent habilement tirer parti du bon marché relatif des œuvres d'art anciennes qui paraissaient en foule sur les marchés de l'Europe. Ainsi, M. Henry Havemeyer a pu, en peu d'années, former la galerie qui décore sa maison de New-York et dont une salle entière est ornée de portraits authentiques de Rembrandt. Ainsi encore se sont constituées les collections de M. Yerkes, à New-York, et de M. Gardner, à Boston; la veuve de ce dernier a continué à acheter des œuvres d'art, tant en Italie qu'en Angleterre, et a fait bâtir, pour les exposer, un palais qui doit bientôt devenir musée public. Parmi ces collectionneurs, qui ont su faire vite et bien, on peut encore nommer MM. Ryerson et Henderson à Chicago, M. Angus à Montréal. Mais tous ces amateurs ont cela de commun qu'ils ont acheté eux-mêmes leurs œuvres d'art, qu'ils les ont choisies une à une, qu'ils les aiment et en comprennent la beauté.

De bonne heure, les Américains ont commencé à acquérir des tableaux français, en particulier de l'école de Fontainebleau, qui n'étaient pas appréciés à leur valeur en France même. M. Quincy A. Shaw, qui, outre de nombreux tableaux de maîtres de Barbizon, possède une centaine de peintures, de pastels et de grands dessins de Millet, racontait à M. Bode comment il acquit son plus grand tableau de Millet, une *Tuerie de porcs*, avec des figures de grandeur naturelle. Il y a une quarantaine d'années, demeurant à Paris, il aperçut cette peinture à la fenêtre d'un petit magasin et, frappé de sa beauté, n'hésita pas à en faire l'emplette. Mais, comme sa chambre était déjà encombrée de tableaux de l'école de Fontainebleau, il dut suspendre le nouveau venu dans son salon. Tous ses amis qui vinrent lui rendre visite s'étonnaient qu'il eût pu acheter une toile aussi ridicule; à la fin, intimidé par leurs critiques, il vendit le tableau. Plus de trente ans après, il le rencontra dans le commerce en Amérique et l'acheta vingt fois le prix payé à Paris, comme pour se punir lui-même de la faiblesse dont il avait preuve en écoutant des conseillers incompétents.

Non seulement la collection Shaw, mais les musées et collections privées de Boston, New-York et Chicago, contiennent, dit M. Bode, plus de chefs-d'œuvre de l'école française que toutes les collections d'Europe, sans en excepter celles de la France.

On peut reconnaître la même supériorité aux collections américaines d'objets japonais et chinois : celles de M. Felonosa (peintures), de M. Morse (porcelaines, au musée de Boston), de M.

(1) *Kunst und Künstler*, nov. 1903, p. 5-12.

Garland à New York (porcelaines), de M. van Hoorn à Montréal (sculptures en pierre du Japon). Seule, la collection orientale de M. Salting, longtemps exposée à South Kensington, peut être comparée à celles-là.

Après cette génération de collectionneurs connaisseurs, a paru celle des collectionneurs qui ne savent pas grand'chose et sont d'autant plus pressés d'acquérir. Ils veulent faire grand et éblouir le monde ; à cela semblent se borner les jouissances que leur procurent les œuvres d'art. Leur méthode favorite consiste à acheter des collections en bloc, parce qu'ils sont trop occupés ou trop ignorants pour en former pièce à pièce. A cette nouvelle couche d'amateurs répond une nouvelle couche de marchands. Leurs fournisseurs habituels ne sont plus eux-mêmes des connaisseurs, mais des spéculateurs souvent dépourvus de scrupules. Un brave marchand de l'ancien type avertit ses clients que les chefs-d'œuvre ne se rencontrent pas du jour au lendemain et que l'on n'acquiert pas des collections entières sans prendre le mauvais et le médiocre avec le bon. Le marchand nouveau style dédaigne ces considérations : vous êtes prêt à payer une galerie princière ? *Ecco servito* ! Le temps d'entrer, de faire le tour et de signer un chèque, vous êtes sacré grand collectionneur. On conçoit à quels abus peut et doit conduire un pareil système. M. Bode affirme qu'il s'est formé un *ring* dont l'objet est l'exploitation du milliardaire américain, que ce *ring* a des accointances dans les agences américaines de nouvelles et fournit ainsi des informations fantaisistes à la presse européenne, qui les répète avec une ignorante docilité.

L'amateur américain d'aujourd'hui paie les œuvres d'art de deux à dix fois leur valeur. Dans ces conditions, il est évident que quelques morceaux de premier ordre passent l'Atlantique; mais la plupart de ceux qui font le voyage ne doivent pas laisser de regrets aux Européens.

(A suivre.) SALOMON REINACH.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

Une fois de plus, M. Temple nous offre, au Guildhall de Londres, une exposition digne de ses devancières. Cette fois, c'est l'école hollandaise qui remplit les quatre salles.

L'une est consacrée aux maîtres anciens. Ici brillent quelques Rembrandt, notamment, le *Portrait de Titus*, provenant de la galerie d'un « M. X., de Paris », qui prête aussi son magnifique Vermeer de Delft. Frans Hals avec son *Portrait de l'amiral Ruyter* (à lord Spencer), de Koninck avec le *Paysage* de la collection de lady Wantage — un chef-d'œuvre, — Ruisdaël avec un autre *Paysage* (à M. Salting, qui l'a acheté dernièrement de la galerie Leuchtenberg), et Jan Steen avec un portrait de lui-même (au comte de Northbrook), représentent de façon très satisfaisante les phases caractéristiques de cette école si célèbre. Reste à savoir si le public anglais viendra visiter cette exposition, comme il a fréquenté l'exposition espagnole, où 305 000 personnes ont franchi les tourniquets.

Ceux qui préfèrent l'école moderne auront à admirer les tableaux de Josef Israels, des Maris, Mauve et Bosboom, représentés de façon la plus complète qu'on ait jamais vue à Londres.

Une salle, enfin, contient le legs Gassiot, collection de tableaux anglais modernes, dont le Guildhall est devenu tout récemment l'héritier heureux.

Ajoutons que cette exposition admirable reste ouverte tous les jours, entrée gratuite, jusqu'au 25 juillet.

H. C.

REVUE DES REVUES

Fondation Eugène Piot. Monuments et manuscrits publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (T. VIII). — Ce volume est rempli tout entier par un important mémoire de M. de Lasteyrie. On attendait du savant archéologue qui occupe à l'École des Chartes la chaire de Quicherat qu'il intervînt dans les discussions provoquées depuis quelques années par les travaux d'un historien d'art allemand, M. Vœge. Dans un livre, contestable, mais remarquable, paru en 1894 : *Die Anfænge des monumentalen Stiles im Mittelalter : eine Untersuchung über die erste Blütezeit französischer Plastik*, cet écrivain avait soutenu la thèse suivante : C'est à Chartres, au portail occidental de Notre-Dame, que la grande sculpture monumentale a préludé en France aux chefs-d'œuvre des cathédrales gothiques ; mais c'est en Provence, et, notamment, à Saint-Trophime d'Arles, qu'il faut chercher les origines de cette création géniale, de cet accord de la statuaire et de l'architecture. Dans le sud-est de la France, sur le sol provençal saturé de monuments antiques, la statuaire chrétienne était, en quelque sorte, prédestinée à renaître. Cette thèse, soutenue avec beaucoup de verve, d'ingéniosité et d'érudition, semblait d'abord avoir ému et persuadé quelques critiques français, notamment M. Émile Mâle et M. Marignan, qui, depuis s'est élevé contre elle. M. André Michel, en 1896-1897, tout en rendant pleine justice aux éminents mérites du livre de M. Vœge, l'avait réfutée à l'École du Louvre et avait soutenu que, parmi beaucoup de raisons qui s'opposaient à son adoption, la chronologie devait d'abord entrer en ligne : Arles, postérieur à Chartres, ne pouvait l'avoir influencé. — En intervenant à son tour dans le débat, avec sa grande autorité, M. de Lasteyrie nous paraît l'avoir définitivement tranché. Sans rajeunir autant que MM. Millin, Jacquemin, Estrangin, Clair et, en dernier lieu, Marignan avaient tenté de le faire, le portique de Saint-Trophime, il maintient qu'il n'est venu qu'après le portail Royal de Chartres et qu'en tout cas, fût-il contemporain, il ne pourrait lui avoir servi de modèle. Il étudie ensuite quelques autres sculptures romanes du bassin du Rhône, Saint-Gilles, Nîmes, Beaucaire, Saint Bernard de Romans, Maguelonne, etc., etc., et nous signalons, comme particulièrement importante, la magistrale étude qu'il a faite de la façade de Saint-Gilles. — Le prototype de Chartres, c'est Saint-Denys, dont malheureusement il ne reste rien. Et, parmi les éléments qui, sous l'inspiration de la direction puissante de Suger, vinrent se fondre et s'unifier dans ce grand

chantier de Saint-Denys, il faut sans doute faire une place importante, bien plus qu'aux écoles tardives de la Provence, à celles du sud-ouest et surtout à ces ateliers toulousains qui, à Toulouse même et à Moissac, avaient donné des preuves précoces de leur vitalité.

Les influences purement provençales, c'est plutôt dans l'Italie et dans l'atelier d'Antelami qu'il faudrait les chercher. Or, on a des œuvres datées d'Antelami à partir de 1178 et même 1165; c'est un argument pour ne pas céder à la tendance de ceux qui voudraient rajeunir Arles et Saint-Gilles jusqu'au XIII^e^ siècle. M. de Lasteyrie, d'ailleurs, n'a pas abordé cette question, et le mémoire que nous signalons ne traite que des œuvres provençales et françaises.

\+ **Le Mois littéraire et pittoresque** (février). — Article de M. Augé de Lassus sur la collection Dutuit au Petit Palais (17 belles ill.).

(Mai). — Etude de M. V. Brandicourt sur *Les Stalles de la cathédrale d'Amiens* (17 intéressantes reprod. de l'ensemble et des détails).

O Kunst en Leven (**L'Art et la Vie**) (1902, 6^e^ livraison). — M. Fol de Mont consacre une étude à M^me^ de Rudder, auteur de superbes panneaux décoratifs, brodés en soie avec une habileté égale à celle des artistes japonais.

(7^e^ livraison). — Ce fascicule est entièrement consacré au peintre flamand A.-J. Heymans dont les paysages imprégnés de poésie traduisent le calme des champs, la vie du berger, le silence de la nuit. (Nombreuses reproductions).

(8^e^ livraison). — Études sur MM. Rassenfosse, le graveur élève de Félicien Rops (lithographie originale), et François Maréchal, aquafortiste précis.

= **Art Journal** (mars). — *Venise qui s'en va*, par Joseph Pennell. Sous ce titre mélancolique, l'artiste pleure la Venise d'antan, celle qui l'a si souvent et si heureusement inspiré, et à laquelle le développement de l'industrie, la récente catastrophe du Campanile, et aussi certains projets de port de guerre font perdre chaque jour un peu de son incomparable beauté. (Illustrations d'après les œuvres de l'auteur.)

= Continuation de l'étude de M. Claude Phillips sur *La Peinture hollandaise dans la collection Wallace*.

= *L'Exposition d'hiver de Burlington House*. Notice sommaire sur cette belle exposition, avec une reproduction du *Chemin bordant la rivière*, de Cuyp, une des perles du musée de Dulwich.

= Autres articles sur *L'Art de M. Brangwyn*, sur *L'Exposition des Arts et Métiers*, etc.

= (Avril). — *The « Loukmanoff cartoons »*, par Miss Vera Cambell.

On sait que Raphaël exécuta, vers 1525, pour le pape Léon X les cartons qui devaient servir de modèles pour les tapisseries qu'il destinait à la chapelle Sixtine. Il est généralement admis que ces cartons sont bien ceux surnommés « cartons Loukmanoff », du nom d'un de leurs nombreux détenteurs successifs, et qui viennent d'être achetés par les États-Unis. Leur authenticité, toutefois, a été contestée, notamment par les admirateurs des fameux cartons d'Hampton Court. Selon miss Cambell, cette authenticité ne serait pas douteuse ; les cartons d'Hampton Court, par contre, ne seraient que des copies faites après la mort de Raphaël, en vue de tapisseries *de basse lisse*, que Léon X destinait au roi Henry VIII, et qui, un siècle plus tard, furent achetées par Charles I^er^, sur les conseils de Rubens. Nous n'entendons pas prendre parti dans le débat. Disons seulement que l'opinion de l'écrivain ne repose pas seulement sur des hypothèses, mais sur des observations qui semblent probantes.

= Étude de M. J. Morris-Moore sur l'Académie Raphaël, à Urbino, jadis demeure des ducs de Montefeltro et della Rovere, aujourd'hui école d'art patronnée par le gouvernement italien. Ce magnifique édifice, dont les différentes parties ont été construites entre 1350 et 1500, renferme d'exquis détails d'architecture et de sculpture, entre autres une porte du sculpteur siennois Francesco di Giorgio, une statue de Girolamo Campagna et une porte de Maso di Bartolomeo, avec un tympan de Luca della Robbia.

= A lire dans le même numéro : la suite de l'étude de M. G. Francis Laking sur *Les armures de la collection Wallace*, — un article sur les acquisitions d'œuvres d'art faites par l'État en 1902, — un compte rendu de la dernière exposition de la Royal Scottish Academy, — etc.

\+ **Magazine of Art** (mars). — *La Collection de Peintures françaises de l'Empereur d'Allemagne*, par M. L. de Fourcaud. Les premiers tableaux dont se compose la collection de l'empereur d'Allemagne sont peu connus du public. Deux fois seulement, depuis un quart de siècle, en 1883, à l'occasion des noces d'argent du prince héritier, et plus récemment, lors de notre Exposition Universelle, ces trésors ont été en partie exposés. Mais, en temps ordinaire, cette collection, disséminée dans les résidences royales de Berlin, Charlottenbourg, Potsdam et Sans-Souci est d'un accès difficile. Notre compatriote L. de Fourcaud a pu heureusement lever ces obstacles, et il commence, dans ce numéro du *Magazine*, une étude spécialement consacrée aux œuvres françaises de cette collection.

C'est vers le commencement du XVIII^e^ siècle, quand l'électorat de Brandebourg fut érigé en monarchie, que fut commencée cette collection. Le roi Frédéric I^er^, malgré la sévère économie avec laquelle il administrait ses finances, fit preuve d'une certaine munificence à l'égard des artistes qu'il attira à sa cour. Il fut particulièrement bien inspiré en y faisant venir le peintre Antoine Pesne, aux conseils duquel lui-même et son illustre successeur durent leurs meilleures acquisitions.

Antoine Pesne, qui, au moment où Frédéric I^er^ le fit demander à Berlin, habitait Rome en qualité de pensionnaire de notre Académie Royale, était un artiste de valeur et il a laissé plus d'une œuvre intéressante : telles le portrait de Frédéric I^er^ et celui de Frédéric II enfant, que l'on peut voir à Berlin. Il eut, toutefois, assez de modestie pour ne pas s'exagérer ses mérites et assez de courage pour signaler à ses maîtres les meilleurs tableaux de ses

contemporains, dût leur voisinage nuire au prestige des siens. C'est ainsi que, sur ses conseils, les collections royales s'enrichirent de nombreuses peintures, par Largillière, Bon Boullongne, de Troy, Raoux, Chardin, Watteau, Pater, Lancret, etc.

Il ne faut pas croire, cependant, que les monarques prussiens s'en remissent complètement au goût de Pesne ou des différents agents qui le secondaient à Paris. Frédéric Ier, et plus encore Frédéric II, avaient, en fait d'art, des prédilections bien marquées. Ce n'était pas aux sujets héroïques qu'allaient les sympathies de ces rudes guerriers, mais bien aux fêtes galantes, aux portraits d'acteurs et d'actrices, aux peintures brillantes et aux sujets voluptueux. De là la prédominance des Watteau, des Lancret et des Pater dans leur collection, qui, sous ce rapport, n'a pas de rivale.

Cette première partie de l'étude de M. de Fourcaud, qui n'est qu'un avant-propos, est brillamment illustrée par la reproduction de quatre des pages les plus connues du maître de Valenciennes : *Un Concert champêtre*, les deux pendants : *A l'enseigne de Gersaint*, et *le Départ pour Cythère*.

+ Il y a quelque cinquante ans, un Français, nommé, je crois, Ducornet, et qui, né sans bras, peignait à l'aide de ses pieds, eut un moment de célébrité. L'Angleterre possède un phénomène analogue dans la personne de M. Bartram Hiles, qui, lui, peint avec sa bouche, et à qui, à en juger par les reproductions qu'on nous montre de ses œuvres, l'on ne peut refuser au moins une singulière adresse.

+ A signaler encore dans ce numéro un article de M. F. Butcher sur *l'Art Indien à la dernière exposition de Delhi*, — une étude sur le graveur anglais William Strang, — et une notice de M. J.-E. Whitby sur *L'Art belge contemporain*.

(Avril.) — *Le Portrait de Miss Rodbard, par Romney*. En même temps qu'une belle reproduction de ce portrait, le *Magazine* publie une courte notice sur cette œuvre célèbre. Nous y voyons, entre autres détails intéressants, que cette peinture, qui, en 1902, fut adjugée pour l'énorme somme de 273.000 francs, ne fut payée à l'auteur, en 1786, que 2.100 francs.

+ Étude sur le graveur D.-Y. Cameron, auteur de remarquables eaux-fortes d'après les principaux monuments de l'Angleterre et de l'Italie, et duquel la *Gazette* a publié naguère une gravure originale. Signalons parmi ses meilleures œuvres une vue de la *Ca d'Oro*, à Venise, d'une remarquable souplesse d'exécution.

+ Sous ce titre : *Our rising artists* (mot à mot : *Nos artistes qui se lèvent*), le *Magazine* consacre de temps à autre quelques pages aux réputations artistiques naissantes. C'est ainsi que, cette fois, M. Van der Veer célèbre le talent de M. Gabriel von Glehn, dont les portraits sont, paraît il, fort appréciés.

+ Article de M. G. H. Palmer sur le Campanile de Venise, accompagné de nombreuses reproductions de gravures qui montrent les transformations qu'a subies la place Saint-Marc depuis sa création, vers le commencement du dixième siècle.

+ A signaler encore un article sur le sculpteur Waldo Story.

BIBLIOGRAPHIE

—

Anatomie artistique des animaux, par Ed. Cuyer. — Paris, J.-B. Baillière et fils. Un vol. in-8°, XII-300 pages, avec 143 figures (7 fr. 50).

Chargé depuis dix ans de l'enseignement de l'anatomie plastique à l'École Nationale des Beaux-Arts, M. Cuyer consacre, chaque année, comme complément aux études d'anatomie humaine, un certain nombre de leçons à l'anatomie des animaux que l'artiste peut avoir à représenter.

Ce sont ces leçons qu'il a coordonnées en un traité d'ensemble, où il passe successivement en revue l'ostéologie, l'arthrologie, la myologie des principaux animaux. Des chapitres spéciaux sont consacrés à l'étude des membres et de la tête chez le cheval, le bœuf, le mouton, le porc et le chat, etc. Les proportions et les allures du cheval sont étudiées tout spécialement en deux chapitres distincts.

Cet ouvrage, des plus utiles pour les artistes animaliers, qui trouveront là le résumé de longues et savantes observations, est enrichi de 143 figures explicatives, toutes dessinées par l'auteur.

—

La collection du si utile **Almanach des Spectacles** de notre confrère Albert Soubies vient de s'augmenter d'un volume (le XXXIe), qui contient la table très exacte et très complète des pièces représentées en France depuis dix ans.

NÉCROLOGIE

—

L'écrivain d'art et peintre munichois **Friedrich Pecht**, qui fut pendant longtemps éditeur de la revue *Die Kunst für alle* (aujourd'hui *Die Kunst*) est mort à Munich, le 24 avril, dans sa quatre-vingt-neuvième année. Il a publié de nombreux écrits, parmi lesquels une série de quatre volumes intitulée : *Deutsche Künstler des neuenzehnten Jahrhunderts* (*Artistes allemands du XIXe siècle*); *Geschichte der Münchner Kunst im neuenzehnten Jahrhunderts* (*Histoire de l'art munichois au XIXe siècle*), etc.

—

M. **José Jimenez y Aranda**, le peintre espagnol bien connu, grand-croix de l'ordre d'Isabelle la Catholique, vient de mourir à Séville, à l'âge de soixante-cinq ans. Professeur à l'École des Beaux-Arts de cette ville, il avait fait de longs séjours à Rome, Paris et Madrid. A l'Exposition Universelle de 1900, à Paris, il obtint une médaille de première classe pour sa suite de dessins sur *Don Quichotte*. On lui doit la belle illustration du *Tartarin sur les Alpes*, de Daudet. Peintre des élégances de l'époque de Louis XVI et du Directoire, il était l'auteur d'un tableau qui fit grande sensation, *Le Christ*, propriété d'un grand collectionneur parisien.

—

On annonce également la mort de M. **Anatole de Bélie**, décédé à l'âge de trente-cinq ans. Il était fils du contrôleur en chef des travaux diocésains au ministère des Cultes.

MOUVEMENT DES ARTS

Collection de feu M. Eugène Lyon

Vente de tableaux, faite à la galerie G. Petit, le 7 mai, par Me Chevallier, MM. Tedesco et J. Féral.

3. Constable (J.). The Road to Dedham : 6.000. — 4. Corot. Paysan à cheval dans la campagne : 73.000. — 6. Daubigny. Les Bords de la Tamise, soleil couchant : 25.500. — 8. Delacroix (Eugène). Les Bords du fleuve Sebou : 19.500. — 10. Diaz. La Nymphe et l'Amour : 15.000. — 11. Dupré (J.). Le Ruisseau : 13.600. — 14. Fromentin (Eugène). Rencontre de cavaliers arabes : 20.000. — 15. Géricault. La Charge d'artillerie : 25.000. — 17. Goya (F.). La Présentation du nouveau-né : 8.000. — 19. Isabey. Les Prisonniers : 8.200. — 22. Roybet. Gentilhomme examinant un ciboire : 7.400. — 23. Rubens (P.-P.). Le Baptême de Constantin : 18.000. — 27. Troyon. Le Bœuf blanc : 19.500. — 31. Ziem. Le Retour des pêcheurs sur le Grand Canal, à Venise : 8.300.

Total : 315.260 francs.

Collections de Mme C. Lelong

(XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES)

2e Vente (1)

Vente faite à la galerie G. Petit, du 11 au 15 mai, par Me Chevallier et MM. Mannheim, Féral et Larcade.

496. Bachelier. Portraits des chiens de Mme de Pompadour : 8.500. — 497. Boilly. Les Loisirs du marché : 15.000. — 498. Boucher. La Marchande d'œufs : 25.000. — 500 501. Boucher (Fr.). Scènes intimes : 10.500.

503. Casanova (Fr.). Le Repos des bergers : 3.700. — 505. Champaigne (Ph. de). Portrait d'Anne d'Autriche : 4.200. — 507. Cuyp (Albert). Portrait de fillette : 14 800.

508. De Marne (J.-L.). Le Moulin à eau : 6.100. — 509. Desportes. Portrait du marquis de la Folleville : 10.000.

514. Drouais (Att. à Fr.). Portrait d'un jeune prince : 9.000.

520. Greuze (Att. à J.-B.). Portrait d'Édouard Froment de Castille : 22.800. — 522. Hobbema (Att. à). La Ferme : 4.100.

524 Huet (J.-B.). Le Retour du berger : 13.200. — 526. Une bacchante : 8.000.

527. Lagrenée. Une Source ; et 528. La Guerre : 6.400. — 537. Mayer (Mlle C.). Portrait de l'artiste : 11.200.

540. Nattier. Portrait de Mme Adélaïde de France : 33.000. — 541. Nattier. Portrait de Mme Victoire de France : 31.000. — 542. Nattier. Portrait de Mme Louise-Élisabeth de France : 31.500. — 543. Nattier. Portrait du Dauphin, fils de Louis XV : 17 000. — 544. Nattier (Att. à). Portrait allégorique de la duchesse de Châteauroux : 12.200.

547. Oudry (J.-B.) Portrait d'un garde-chasse avec deux chiennes de la meute royale : 22.500. — Oudry (J.-B.). 548. Chien blanc à taches brunes : 549. Chienne noire et blanche ; 550. Chienne blanche tachée de feu ; 551. Renard guettant des perdrix. Quatre dessus de portes : 24.000.

555. Périn (L.). Le Chien favori : 5.000. — 556. Pierre (J.-B.). Pomone : 7.600.

560. Rembrandt van Ryn (attr. à). Portrait d'homme : 6.700. — 562. Rigaud (H.). Portrait de Louis de la Tour d'Auvergne, comte d'Évreux : 22.500. — 572 Vestier. L'Amour désarmé : 10.800. — 574. Watteau (Attr. à A.). Le Concert ; et 575. La Danse. Deux pendants : 19 500.

585. École française, XVIIIe siècle. Décoration de salon. Quatre panneaux. Huit panneaux d'entre-deux. Treize panneaux de soubassements : 55.000.

587. École française, XVIIIe siècle. Portrait présumé de Dumont le Romain : 5.100. — 588. École française, XVIIIe siècle. Fillette tenant une guirlande de roses : 7.000.

(A suivre).

(1) V. la *Chronique* des 2 et 9 mai 1903.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition d'œuvres de M. **Carolus Duran**, galerie Bernheim jeune, 8, rue Laffitte, jusqu'au 12 juin.

Exposition de peintures, pastels, aquarelles, dessins, par MM. **Charbonnier**, **Dauchez**, **Duprat**, **Gonzalès**, **R. Juste**, **A. Le Beau**, **Luce**, **Marquet**, **Matisse**, **René Ménard**, **G. Prunier**, galerie B. Weill, 25, rue Victor Massé, jusqu'au 31 mai.

Exposition de peintures et dessins de M. **Tony Minartz**, galerie Barthélemy, 52, rue Laffitte, jusqu'au 12 juin.

Exposition de peintures originales de **Hok'saï**, **Hiroshighé** et **Kouniyoshi**, galerie de l'Art nouveau Bing, 22, rue de Provence.

Province

Reims : Exposition des Beaux-Arts, du 15 mai au 15 septembre.

Rouen : Exposition des Beaux-Arts, du 14 mai au 15 juillet.

Versailles : 50e Exposition de la Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise, du 17 mai au 26 juillet.

Étranger

Berlin : Exposition de la Société des Artistes berlinois.

Berlin : Exposition de la « Sécession ».

Baden-Baden : Salon des Beaux-Arts, au Curhaus, jusqu'à octobre.

Londres : Exposition d'art hollandais, au Guildhall, jusqu'au 25 juillet.

Londres : Exposition d'art grec antique, organisée par le Burlington Fine Arts Club, du 16 mai au 12 juillet.

(Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la Chronique.)

L'Imprimeur-Gérant : André Marty.

Paris. — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart

N° 21. — 1903 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 23 Mai

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . 10 fr. || Étranger (Etats faisant partie de l'Union postale). . . . . 15 fr.

Départements . . . . . 12 fr. ||

Le Numéro : 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

Il nous est arrivé maintes fois de réclamer ici en faveur des œuvres d'art abandonnées sans raison aux intempéries et aux dégradations. La *Chronique* éprouve donc un plaisir particulier à noter la démarche par où viennent de se signaler les Amis du Louvre et les Amis du Luxembourg. Ces deux Sociétés, également amies de nos musées et de nos richesses d'art, se sont concertées pour demander au ministre de remplacer sur la façade de l'Opéra l'original du groupe de la *Danse* par une copie. Leur requête aura-t-elle meilleure fortune que les avertissements si souvent répétés en faveur de la sécurité du Louvre? On voudrait le croire, et volontiers on se laisserait aller à l'espérer, si l'expérience ne rendait en vérité fort sceptique en matière de sollicitude administrative.

Rien n'est plus juste, cependant, que la récente demande introduite par les deux Sociétés. En vain dira-t-on qu'une œuvre conçue pour un ensemble architectural n'est à sa place que dans cet ensemble même. Il ne s'agit point de troubler l'ordre général de la façade de l'Opéra ni de la déparer. On ne prétend point ôter une œuvre essentielle à la décoration. On lui rendra une copie aussi bien exécutée que possible et qui, vue à distance, offrira un spectacle satisfaisant. Quant à l'original magnifique de Carpeaux, il sera, enfin, soustrait aux influences de l'air et de la pluie ; il trouvera asile dans un musée où, du moins, il sera à l'abri. Si ennemi que l'on soit, pour les œuvres d'art, de la retraite dans les musées, qui pourrait ne pas la préférer à la destruction lente du temps ?

NOUVELLES

*** M. Edmond Saglio, directeur du musée de Cluny, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, est promu officier de la Légion d'honneur.

*** Par décret en date du 20 mai, rendu sur le rapport du ministre des Colonies, ont été promus ou nommés dans l'ordre national de la Légion d'honneur à l'occasion de l'exposition d'Hanoï :

Au grade de commandeur : MM. Auguste Rodin, sculpteur; Roger Marx, critique d'art, commissaire général des Beaux-Arts à l'Exposition d'Hanoï;

Au grade d'officier : MM. Henri Martin, Auguste Pointelin, Ernest Quost, peintres; Fernand Desmoulin, graveur;

Au grade de chevalier : MM. Charles Duvent, Jean-Jacques Rousseau, Raymond-Louis Allègre, Albert Fourié, Albert Lebourg, peintres; Odilon Redon, peintre et graveur; Alphonse Moncel, Rupert Carabin, Victor Laporte dit Laporte-Blairsy, sculpteurs; Lucien Fournereau dit Fournereau-Yon, architecte, inspecteur de l'enseignement du dessin et des musées; Albert Jacquot, luthier; Émile Mercier, relieur artistique; Louis Porcabeuf, imprimeur d'art en taille-douce; Ruffier, peintre orientaliste.

*** Par décision du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, le poste de conservateur du palais de l'Élysée, dont le titulaire, M. Raguet, est mort récemment, est supprimé. Les fonctions de conservateur sont réunies à celles de l'architecte du palais, M. Bonnier.

*** Jeudi dernier a été inauguré, à Nancy, un monument au peintre Charles-François Sellier, œuvre du sculpteur Finot.

*** Le musée d'Auxerre vient d'être victime d'un vol important. Des cambrioleurs en ont

enlevé 25 bijoux en argent; 33 bijoux divers, pour la plupart en or; 3 bijoux anciens; 200 paires de boucles et de pendants d'oreilles, en or et garnis de pierres précieuses. Ces pièces, ayant appartenu au maréchal Davoust et à la marquise de Blocqueville, étaient exposées dans la salle Eckmühl.

Les principaux objets volés sont les suivants : petit coffret qui dut appartenir à la reine Margot ; broche en or et émail ; broche byzantine ; cuiller fait au repoussé ; boîte à odeur en or avec pierre amazone, cadeau de l'impératrice Joséphine ; poignard manche en or, lame damasquinée de Tolède, donné par la duchesse d'Orléans ; épingle en or ouvragée ; collier Louis XIII argent doré ciselé ; broche en filigrane Louis XIII ; croix attribuée à Benvenuto Cellini, etc.

Nous apprenons, en dernière heure, que la police a arrêté quatre individus, au domicile desquels on a retrouvé de nombreux objets provenant de ce vol.

*** Le célèbre peintre H.-W. Mesdag vient de faire à l'État hollandais un cadeau vraiment royal : celui de sa maison, avec la collection de tableaux et d'objets d'art qu'elle renferme, à la condition qu'après la mort de M. et de Mme Mesdag, qui en conservent la garde, l'État veille à l'entretien et à la conservation de cette collection unique, évaluée à plus de sept millions de francs.

Notre école française de 1830 y est représentée par des œuvres de Millet, Corot, Rousseau, Daubigny, Delacroix ; l'école hollandaise contemporaine par W. Maris, Boosboom, Jacob Maris, Mauve, Roelop, Israëls, Mesdag, Mme Mesdag ; puis de vieux meubles, des objets d'art, des faïences de la Chine et du Japon, etc.

Académie des Beaux-Arts

Séance du 16 mai

Prix. — L'Académie a rendu son jugement sur le concours du prix Rossini (composition musicale). Ce prix, de la valeur de 3.000 francs, dont le sujet était un poème de M. Fernand Beissier ayant pour titre *Le Roi Arthur*, a été attribué à M. Marcel Rousseau, fils de M. Samuel Rousseau, professeur au Conservatoire.

L'Académie impose cette année aux concurrents pour le grand prix de Rome de composition musicale une cantate intitulée *Alyssa*.

C'est une légende irlandaise qui a pour auteur Mlle Marguerite Coiffier.

Académie des Inscriptions

Séance du 15 mai

Prix. — L'Académie proclame le résultat du concours dit des Antiquités de la France. Citons parmi les récompenses décernées :

1re médaille à l'abbé Angot, pour son *Dictionnaire historique de la Mayenne* ; — 2e médaille, M. Gsell : *Les Monuments antiques de l'Égypte*.

1re mention, M. l'abbé Dijon : *L'Église abbatiale de Saint-Antoine en Dauphiné* ; — 2e mention, M. Labande : *Études d'histoire et d'archéologie romanes* ; — 5e mention, M. de Rochemontaix : *Les Églises romanes de la Haute-Auvergne* ; — 7e mention, MM. de Gerin-Ricard et l'abbé Arnaud d'Agnel : *Les Antiquités de la vallée de l'Arc* ; — 8e mention, M. Portal : *Histoire de la ville de Cordes*.

Communication. — M. Babelon communique, au nom de M. Clermont-Ganneau, une lettre de M. Veber, ingénieur, datée de Tripoli et contenant un dessin et un estampage d'une colonnette de pierre calcaire trouvée à Leptis Magna. Le fût est surmonté d'un chapiteau sculpté dans le même bloc. Sur la face antérieure de l'abaque est gravée une ligne de caractères romains. L'inscription se poursuit entre deux autres lignes dans un cartouche formant la partie inférieure du chapiteau.

M. Clermont-Ganneau lit ainsi l'inscription :

Merc[urio] et Minervæ
Animos !
Summa fide.

Dans la face supérieure de l'abaque est pratiqué un encastrement rectangulaire qui devait servir de socle à quelque motif de sculpture disparu, peut être des statuettes ou un groupe représentant les deux divinités, Mercure et Minerve, auxquelles est faite la consécration. Le tout devait être appliqué, par sa face postérieure, contre quelque édifice de forme et de dimensions indéterminées.

Société française de Numismatique

Séance du 7 mars

Le comte de Castellane résume l'histoire de la monnaie de Tours. Depuis l'époque carolingienne coexistaient les espèces du roi, puis du comte et celles de l'abbaye de Saint-Martin, frappées tantôt séparément, tantôt en commun. Il reprend ensuite l'étude des monnaies d'Avignon pendant la coseigneurie des rois de France.

M. Adrien Blanchet présente quatre monnaies antiques de la collection de M. Luneau, pour Mapilia et Aveni[o].

M. de Villenoisy signale un bronze du Cabinet de France qui semble être un projet pour un écu de six livres devant circuler avec le louis d'or de 1694, projet qui ne fut pas adopté.

Séance du 4 avril

Le comte de Castellane présente un denier à la clef frappé par la cité d'Avignon et portant au sommet une étoile qui paraît être le blason simplifié de Raymond de Baux, podestat d'Avignon et dictateur des cités qui repoussaient la souveraineté de la Provence et du Comtat à cette époque.

M. P. Bordeaux lit un acte conservé aux archives de Belgique, relatif à de « petits vœux tournois à clef » qui semblent être des angevins qui couraient pour des tournois.

M. Adrien Blanchet démontre que deux des principales monnaies de Marseille antique ont été imitées de monnaies de Syracuse et de Teuromenium de Sicile.

Séance du 9 mai

M. G. Bordeaux communique, de la part de M. Eichler, une monnaie de cuivre d'un évêque de Liége ; un écu d'or de François Ier pour le Dauphiné, postérieur à la fermeture des trois ateliers de cette province ; une maille tournois de fabrique anormale, peut-être étrangère.

M. Blanchet expose l'interprétation nouvelle que M. Villers donne des pièces de Lyon, dites à l'hôtel de Rome et d'Auguste.

Le Commerce des Œuvres d'art

ET LES AMATEURS AMÉRICAINS

(*Suite et fin*) (1)

M. Pierpont Morgan a réuni, depuis peu d'années, une collection très considérable qu'il expose libéralement à Londres, et dont on peut, par conséquent, apprécier la valeur. A la dernière exposition hivernale de la London Academy, les peintures de M. Morgan n'ont pas fait brillante figure. Le célèbre tableau de Raphaël (du duc de Ripalda) avait été refusé par tous les grands musées d'Europe, alors qu'on pouvait encore l'acquérir à un prix raisonnable. C'est une œuvre de jeunesse, froide et peu originale, qui, au dire de M. Bode, manque de charme ; toutefois, c'est un tableau authentique, bien conservé et de dimensions exceptionnelles. Authentiques également, les portraits de Rubens et de van Dyck possédés par M. Morgan, ainsi que certaines œuvres des grands portraitistes anglais du XVIIIe siècle ; mais ils ne donnent de ces maîtres qu'une idée incomplète. En revanche, ce qu'il y a de mieux à faire pour les tableaux portant le nom de Rembrandt, c'est de n'en point parler du tout.

M. Morgan a été plus heureux en acquérant les collections entières de petits objets d'art qui avaient été formées par MM. Charles Mannheim à Paris, Henry Pfungst à Londres, E. Gutmann à Berlin. Il possède un grand nombre de bronzes, d'émaux, de bois, d'œuvres d'argenterie allemande, d'étoffes coptes, etc., qui forment des séries importantes, mais bien inférieures à des séries similaires appartenant à des particuliers de Londres et de Paris. Le nombre de pièces de premier ordre qu'il a réussi à acquérir est encore minime ; cela est vrai même pour les bronzes de la Renaissance, bien que la personne qui en achète pour lui soit honnête et expérimentée.

Un autre Crésus américain, M. W. A. Clark, fit sensation l'an dernier à Vienne en acquérant, pour plus d'un million et demi, la modeste collection de tableaux du feu maître de chapelle Preyer. C'était un amateur de troisième ordre qui, il y a trente ans, achetait des peintures des petits maîtres hollandais et de l'école de Barbizon. Parmi ces dernières, il y avait un magnifique Daubigny ; mais les Hollandais étaient tous médiocres. Un « Metsu », évalué pour M. Clark à 50.000 fr., fut vendu, il y a vingt-cinq ans, pour la centième partie de cette somme ; il portait alors les restes de la signature authentique de Vercolje, peintre postérieur d'une génération à Metsu. On ne peut d'ailleurs que trouver heureuse la facilité dont a fait preuve M. Clark, car le produit de son acquisition a été versé à l'hôpital des enfants à Vienne.

Une aventure qui mériterait d'être mise en scène est arrivée à M. Henry Walters, de Philadelphie, dont le père était un bon collectionneur de l'ancien style. M. Walters vint à Rome et fut amené chez Don Marcello Mazzarenti Ordelaffi, aumônier de S. S. Léon XIII. Là, dans un palais voisin du Vatican, s'étalait une ample collection de « rossignols », parmi lesquels huit « Raphaël », une demi-douzaine de « Titien », de « Corrège », de « Rubens » de « Rembrandt », de nombreux « Botticelli », des « Pérugin », etc., sans compter des statues antiques, des sarcophages, des objets d'église, des sculptures de la Renaissance. On fit accroire à M. Walters qu'il avait mis la main sur un musée de chefs-d'œuvre ignorés. L'Américain l'acquit en bloc pour *cinq millions de francs*, prix supérieur à celui de la collection Campana. Quand le gouvernement italien fit estimer ce bloc pour percevoir le droit de 20 0/0 *ad valorem* sur les œuvres d'art exportées, les experts l'évaluèrent 200.000 francs, donnant lieu à une taxe de 40.000 francs. De 200.000 francs à 5.000.000, il faut avouer qu'il y a de la marge !

« M. Henry Walters, écrit hardiment M. Bode, est redevable de cette acquisition à son ami, M. Laffan, le redouté possesseur du *Sun* de New-York et d'une agence télégraphique connue, homme entreprenant, auquel on attribue la formation d'un *trust* d'objets d'art. On dit que M. Laffan a procuré à M. Walters un expert viennois, dont le rôle consistait à garantir les attributions et à évaluer les objets ; c'est grâce à lui aussi que les journaux du monde entier ont célébré la bonne fortune de M. Walters et que pas un n'a osé la mettre en doute. Et tout ce *hokus-pokus* à propos d'une collection où il n'y a ni *un* tableau important, ni *une* statue importante, qui comprend à peine une demi-douzaine de bonnes pièces de second ordre ! »

D'autres amateurs ont été moins grossièrement trompés que M. Walters ; toutefois, les œuvres dites de Mino et de Rosellino, que Mme Gardner a acquises, au printemps de 1902, à la vente Guidi, à Rome, que d'autres ont achetées au comte Bombicci, à Florence, sont des produits de ce sculpteur anonyme et de peu de talent que nous appelons le « maître des Madones de marbre » ; elles ne justifient pas les attributions pompeuses qu'elles avaient reçues, et elles ont été payées entre cinq et dix fois leur valeur.

M. Bode conclut que l'Europe n'a point à s'inquiéter des acquisitions de la ploutocratie américaine. « La seule collection Dutuit, dont la ville de Paris vient de s'enrichir, est à elle seule plus importante que tout ce que les Américains ont acquis depuis dix ans. » La collection Wallace, ouverte en 1901 à Londres, est supérieure à toutes les collections privées du monde. L'Europe est assez riche pour laisser partir sans regret quelques milliers de majoliques d'Urbin, d'émaux de Limousin et de Reymond, de sculptures allemandes en pierre et d'étoffes coptes.

Nous laissons, bien entendu, à M. Bode la responsabilité de ses assertions et de ses jugements. Mais il nous semble que les avis d'un tel connaisseur méritent de ne point passer inaperçus. L'en-

(1) V. *Chronique des Arts* du 16 mai 1903, p. 164.

thousiasme mal éclairé des milliardaires américains pour les œuvres d'art anciennes constitue un péril pour l'art contemporain ; à force de payer des sommes folles pour des Raphaël ou des Titien d'arrière-boutique, ils perdront l'habitude, sinon la faculté, d'acquérir les œuvres authentiques des artistes vivants. Parmi ces derniers, plus d'un s'est déjà abaissé au métier d'imitateur et même de faussaire, faute de pouvoir tirer parti de son talent et parce que la tentation de « faire de l'ancien » devient trop forte. Le jour où les Crésus seront bien convaincus que les chefs-d'œuvre du XV^e^ et du XVI^e^ siècle ne sont plus à vendre, ou ne sont à vendre que de loin en loin, ils achèteront de bonnes œuvres du XX^e^ siècle, qui deviendront peut-être des « chefs-d'œuvre » à leur tour, quand le temps aura opéré la sélection. Il y aura tout avantage pour eux, comme pour les artistes et pour l'art en général; la moralité même du commerce en profitera.

SALOMON REINACH.

REVUE DES REVUES

× **Revue Universelle** (15 mai). — *La Villa Médicis*, par M. S. Rocheblave (9 grav.).

= **L'Arte** (juillet-août 1902). — Gustave Frizzoni. *Souvenirs d'un voyage artistique au delà des Alpes*. article sur la galerie de tableaux du professeur Richard von Kaufmann, à Berlin, une des plus belles et des plus intéressantes de cette ville. M. G. Frizzoni étudie les œuvres remarquables qu'elle contient, appartenant aux anciennes écoles flamande, hollandaise, allemandes du Nord et des régions rhénanes; les maîtres italiens sont représentés par les Primitifs, de Duccio à G. di Paolo et Lazzaro Grimaldi, et pour les artistes de la fleur de la Renaissance, de Botticelli au Tintoret. Parmi les œuvres des écoles hollandaise, allemande, flamande, etc., M. Frizzoni signale un beau portrait d'homme de van der Weyden, une *Présentation au Temple* du « maître de Saint-Éloi », un triptyque de Hans Memling, une *Madone* de Lucas de Leyde, une *Sainte Anne sur un trône, entourée de la Vierge et de Saints*, œuvre charmante, et qui pourrait être du peintre français Jean Perreal; enfin, un beau portrait de Hans von Kulmbach, et plusieurs tableaux de L. Cranach.

= Pietro Toesca. *Le Liber canonum de la Bibliothèque Vallicelliana*. M. Toesca établit que ce manuscrit, quoique évidemment illustré par un miniaturiste de l'École de Reims, ne fut pas composé en France, mais bien en Italie, sous le pontificat de Nicolas I^er^, et probablement entre les années 858 et 867.

= Arduino Colasanti. *L'Exposition internationale d'Art décoratif moderne à Turin*. M. Colasanti constate le mouvement de renaissance artistique que cette exposition a permis d'apprécier, spécialement pour l'Italie. Il déplore que cette dernière se soit laissé distancer durant si longtemps par les autres nations dans la voie des arts et espère que cette rénovation de son génie national portera des fruits.

= P. d'Ancona. *La représentation allégorique des Arts libéraux au Moyen âge et dans la Renaissance* (suite). Continuant l'étude commencée dans le précédent fascicule, M. P. d'Ancona recherche les premières représentations allégoriques des Arts libéraux en dehors de la littérature. Il les trouve tout d'abord dans les miniatures du manuscrit de la Bibliothèque impériale de Vienne, fait à Byzance au commencement du VI^e^ siècle.

Dans l'*Historia Karoli Magni et Rotholandi*, on signale la décoration d'une partie du palais de l'Empereur, où figuraient les sept Arts.

Vers le milieu du X^e^ siècle, les scènes des Noces de Mercure et de la Philologie sont brodées sur une nappe d'autel donnée par Edwige de Svevia aux moines de Saint-Gall.

Deux siècles plus tard, le même sujet reparaît en deux tapisseries appartenant à l'église de Plaisance.— Une des œuvres les plus curieuses où se retrouve l'influence prépondérante de l'art gothique est le grand candélabre à sept branches de la cathédrale de Milan, connu sous le nom d'*Arbre de la Vierge*. Les sept Arts y sont figurés ainsi que les quatre grands fleuves antiques, etc. Le candélabre doit dater du commencement du XIV^e^ siècle. Trois œuvres, dues au ciseau d'artistes précurseurs de la Renaissance, nous montrent des représentations des concours scolastiques : ce sont la grande fontaine de Pérouse et deux pupitres de Niccolo et Giovanni Pisano, dans les cathédrales de Vienne et de Pise. A Sainte-Marie-des-Fleurs, on voit également les sept Arts figurer en bas-reliefs dans une grande décoration commencée par Giotto, Andrea Pisano et ses élèves, et terminée par Luca della Robbia.

(Septembre-octobre).— Suite de l'article précédent On retrouve les sept Arts sur le monument funéraire René d'Anjou à Sainte-Claire de Naples. Le temple de Malatesta, à Rimini, est également décoré des sept Arts, en bas-relief de marbre, œuvre d'un artiste inconnu et dont quelques-uns sont très beaux. La dernière représentation plastique des Arts libéraux se voit sur un monument sépulcral à Saint-Pierre de Rome, dû au ciseau du Pollaiuolo. Ce tombeau, coulé en bronze en 1493, est, d'ailleurs, plus remarquable par son admirable patine que par le travail du sculpteur.

En dehors des représentations plastiques, les sept Arts figurent sur nombre de mosaïques, miniatures, fresques, etc. Il faut signaler la mosaïque du séminaire d'Ivrea; la fresque de l'apothéose de saint Thomas-d'Aquin, à Sainte-Marie-Nouvelle, où les sept Arts sont remarquables par l'expression charmante de leur physionomie : cette fresque, devait avoir de grandes analogies avec celle décorant la chapelle Cortellieri, aux Eremitani de Padoue, œuvre de Juste de Florence, que des restaurations maladroites, en 1610, ruinèrent et perdirent et qui nous est connue par des descriptions de Michiel, de Savonarole, du Scardeone et de Vasari. — Deux manuscrits nous présentent encore les Arts libéraux : le *Liber secularum Litterarum* de Cassiodore, exemplaire ayant appartenu à Pétrarque et décoré de miniatures, et un exemplaire du *De Nuptiis* de Moncianno.

= G. Frizzoni, *La Galerie Kaufmann, à Berlin* (fin). Parmi les peintres italiens, M. Frizzoni cite les noms de Botticelli, représenté par une admirable *Judith tenant la tête d'Holopherne*,

de petite dimension ; de Niccolo de Foligno, avec son *Saint Jean Gualbert devant le crucifix ;* du Bolonais Lorenzo Costa, auteur d'un intéressant *Saint Jérôme méditant* ; de Garofalo, représenté par un petit tableau de la *Circoncision de Notre-Seigneur*.

L'une des œuvres les plus belles de la collection est la prédelle représentant *La Résurrection*, de Brutiana, attribuée sur le catalogue à un « moine vénitien de la fin du XV^e^ siècle », et à laquelle il est difficile de donner un auteur plus précis. M. Frizzoni signale, en terminant, des portraits de G.-B. Maroni, du Tintoret, du Bassano et de N. Neufchatel.

— **Emporium** (mars). — Étude de M. F. Majuoni d'Intignano sur le sculpteur Rude (portr. et 12 reprod.).

— *Murano et ses verres*, par M. P. Molmenti.

— *Les Almanachs à travers les siècles* (suite), par M. I. Baroni (41 intéressantes ill.).

(Avril). — *Artistes contemporains : Léon Frédéric*, par M. V. Pica (portrait et 21 reprod.).

— *Pierre Breughel le vieux*, par M. A. B. (23 grav.).

— *Les Ex-libris*, par M. J. Galli (41 ill.).

— *Châteaux normands dans la province de Catane : Paterno et Motta Santa Anastasia*, par M. G. Paterno Castello (13 grav.)

(Mai). — Étude de M. A. Risi sur le peintre italien de scènes de genre Leonardo Bazzaro (portrait et 19 reprod.).

— M. G. Frizzoni étudie les œuvres d'art qui composent la galerie Tadini, à Lovere, près Bologne : tableaux de G. Bellini, du Parmesan, de Pâris Bordone, du Titien, etc. (8 reprod. d'après ces tableaux et des œuvres parentes en d'autres collections).

— Article de M. L. Torri sur les bouffons et les scènes bouffonnes dans l'art des diverses écoles (21 ill.).

— *Bruges*, par M. A. Malvezzi (19 grav.).

+ **Onze Kunst** (janvier). — Étude de M. A. Vermeylen sur le sculpteur Constantin Meunier (8 belles reprod.).

+ *Initiation à l'art de Rubens*, par M. J. Veth (2 grav. d'après l'*Adoration des Mages* du musée d'Anvers, et le *Paysage avec le char d'Atalante et de Méléagre* du musée de Bruxelles).

+ *Art industriel hollandais*, étude par M. W. Vogelsang (9 grav.).

(Février). — Fin de l'étude de M. A. Vermeylen sur Constantin Meunier (3 grav.).

+ *Les Dessins de maîtres flamands*, par M. Max Rooses (suite) : les romanistes Frans Floris, Martin de Vos, Stradanus, P. van der Borgt, Otto Venius, A. van Noort, etc. (3 reprod.).

+ *La Fabrique de tapis de Deventer et les modèles de Colenbrander*, par M. E. Thorn-Prikker (7 grav.).

(Mars). — Étude de M. J. Winkler Prins sur le peintre flamand Dick Nijland, auteur de paysages et études de nature pleins de sincérité attentive et émue (5 reprod.).

+ *Les Dessins de maîtres flamands* par M. Max Rooses (suite) : les petits maîtres du XVI^e^ siècle (5 reprod.).

+ Article de M. P. B. jr. sur le tableau de Hugo van der Goes acquis récemment par le musée de Berlin (reprod.) (1).

(Avril). — *La Collection Pacully*, par M. Max Rooses (4 grav.).

+ Étude de M. L. Simons sur le paysagiste flamand D. Wiggers (7 reprod. d'œuvres).

+ M. Max Rooses fait connaître un tableau de Rubens : *Faune pressant des raisins*, conservé dans une famille d'Anvers (reprod. hors texte).

+ Des nouvelles d'art de tous pays complètent chacun de ces fascicules.

BIBLIOGRAPHIE

P. VITRY. — **De quelques travaux récents relaitfs à la peinture française du XV^e^ siècle.** Paris, Rapilly, 1903. In-8°, 45 p. (Extr. du *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, n° 1, 1903).

Trop longtemps victime d'un injuste oubli, notre école primitive de peinture est l'objet, depuis quelques années, d'études patientes qui, peu à peu, nous font prendre consicence de sa valeur et de son originalité, et auxquelles le projet, formé par M. Henri Bouchot, d'une exposition de Primitifs français, comme pendant à la belle exposition de Bruges de l'an dernier, donne un intérêt de plus.

A la veille — il faut, du moins, l'espérer — de la réalisation de ce séduisant projet, M. Paul Vitry a pensé, avec juste raison, qu'il pourrait être à la fois intéressant et utile de résumer ces divers travaux et d'établir l'état actuel de la question. C'est ce qu'il vient de faire dans ce mémoire, présenté d'abord à la Société archéologique de Touraine, comme devant intéresser plus particulièrement la province, si essentiellement française, où, plus qu'ailleurs, fleurit l'art de nos peintres du XV^e^ siècle.

Tour à tour il signale et, au besoin, discute les études — que nos lecteurs connaissent déjà presque toutes pour les avoir lues dans la *Gazette* même, ou en avoir trouvé le compte rendu dans notre « Revue des revues » — de M. Georges Lafenestre sur Fouquet ; — de M. Paul Durrieu sur deux miniatures d'un livre d'Heures de la Bibliothèque royale de La Haye qui semblent pouvoir être rattachées à l'œuvre de Fouquet ; — de M. Camille Benoit sur *La Peinture française à la fin du* XV^e^ *siècle* (2), et la proposition hasardeuse de M. G. Hulin, dans son *Catalogue critique de l'Exposition de Bruges*, d'identifier Jean Perréal avec le « Maître de 1488 » et le « Maître de Moulins » ; — les attributions plus sûres, proposées par M. E. Male, au peintre Bourdichon, des miniatures des Heures d'Anjou, du Missel de Tours et du Livre d'Heures de Charles VII (3) ; — la découverte par MM. Vesme et Carta

---

(1) V. *Chronique des Arts* du 7 février 1903, p. 42.

(2) V. *Gazette des Beaux-Arts* des 1^er^ août, 1^er^ octobre et 1^er^ novembre 1901, 1^er^ janvier et 1^er^ mars 1902.

(3) V. *Gazette des Beaux-Arts* du 1^er^ mars 1902.

des noms des artistes, Jean Bapteur, de Fribourg, et Perronet Lamy, de Saint-Claude, qui enluminèrent la plus grande partie du manuscrit de l'*Apocalypse* des ducs de Savoie (aujourd'hui à l'Escurial) dont les vingt derniers feuillets sont l'œuvre de Jean Colombe; — les discussions récentes élevées autour de l'œuvre du « Maître des demi-figures de femmes », à propos de l'identification fantaisiste avec Jean Clouet proposée par M. F. Wickhoff et combattue par M. L. Dimier ici-même (1) et par M. André Michel; — les études de M. Paul Durrieu sur le *Manuscrit d'Alexandre* de la collection Dutuit, dont l'auteur pourrait être, suivant lui, un certain Philippe de Mazerolles, travaillant à Bruges, mais originaire de France; — l'attribution à Simon Marmion, par M. S. Reinach, du manuscrit des *Grandes Chroniques de Saint-Denys* conservé à Saint-Pétersbourg, dont l'étude se poursuit en ce moment dans la *Gazette*; — puis les utiles études et indications de M. Henri Bouchot sur le livre d'Heures de la comtesse d'Angoulême récemment passé en vente à Paris (2), attribué par lui à Jean Couart qui travaillait à Bourges; sur les portraits de Louis XI (3), et sur toute une série de portraits de l'école française du XV^e^ siècle transmis par des gravures du XVI^e^ ou du XVII^e^ siècle et aujourd'hui disparus, comme est également disparu le volet qui probablement faisait pendant, de l'autre côté de la *Vierge* de Fouquet, du musée d'Anvers, au superbe panneau d'*Étienne Chevalier* que le musée de Berlin a acquis il y a quelques années; — enfin, l'étude de M. P. Vitry lui-même sur un portrait de Dunois, retrouvé récemment par M. Gabeau, de Tours, morceau d'un extrême intérêt pour l'iconographie et pour l'art français du XV^e^ siècle.

Il s'agit là, on le voit, d'un faisceau de documents qui, en aidant à éclairer les uns par les autres — ce que n'a pas manqué de faire à l'occasion M. P. Vitry — les problèmes soulevés par les œuvres étudiées, constitue un premier essai de cette étude d'ensemble sur le rôle et l'importance de notre art national, encore si peu connu, du XIV^e^ au XVI^e^ siècle, que servirait si puissamment la réalisation du projet de M. Bouchot et à laquelle il faut espérer, avec M. Vitry, que tous les travailleurs apporteront le concours de leur savoir et de leur bonne volonté.

A. M.

L'Art et la Loi. — Traité des questions juridiques se référant aux artistes et aux amateurs, éditeurs et marchands d'œuvres d'art, par Édouard Copper. — Paris, libr. Achille Heymann. In-8°, XI-611 p.

Les ouvrages qui traitent de la propriété artistique sont assurément fort nombreux, et certains — celui de M^e^ Pouillet notamment — sont aujourd'hui classiques; mais ils n'envisagent jamais que le droit qu'a l'artiste de reproduire son œuvre, négligeant tous les litiges auxquels peuvent donner lieu la création et la circulation de cette œuvre même; — et cependant c'est de là que le peintre, le sculpteur... et le marchand tirent le plus clair de leur gain : le volume que M. Édouard Copper vient de faire paraître sert à combler cette lacune.

On y trouve étudiés de la manière la plus complète, avec un souci, qu'on ne saurait trop reconnaître, de n'omettre aucun cas possible, tous les conflits qui peuvent se produire du fait de la création d'une œuvre d'art : quels privilèges sont conférés à son auteur et à ceux qui auront acquis de lui tout ou partie de ses droits, et dans quels cas ces privilèges reçoivent des limitations; quelles conditions doit réunir une vente d'objets artistiques, à l'amiable ou aux enchères, pour être valable; quels sont les fraudes ou les vices cachés qui peuvent en entraîner l'annulation et faire encourir à certains professionnels, courtiers, experts, commissaires-priseurs, des responsabilités spéciales; enfin, quels principes juridiques sont applicables aux musées, aux œuvres qui y sont contenues ou léguées, aux expositions officielles ou privées.

L'ouvrage de M. Copper est ainsi appelé à rendre aussi bien aux artistes et à toutes les personnes s'intéressant à l'art, qu'il éclaire sur leurs droits comme sur leurs obligations, qu'aux juristes, qu'il renseigne sur des usages ou des nécessités professionnelles généralement ignorés d'eux, les plus importants services, et il faut le louer grandement de l'avoir entrepris.

NÉCROLOGIE

M. **Raguet**, conservateur du palais de l'Élysée, chevalier de la Légion d'honneur, est décédé la semaine dernière à Paris, à l'âge de quarante trois ans.

On annonce la mort à Bressuire, à l'âge de soixante et un ans, de M. **G.-A. Barrion**, pharmacien, qui avait réuni, avec un goût parfait, un choix de peintures, de dessins, de médailles et de gravures.

Il serait à désirer que sa belle collection d'eaux-fortes, dans laquelle tous les maîtres du XIX^e^ siècle ont leur place, ne fût pas dispersée, mais qu'elle revînt à quelque collection publique, car elle renferme des pièces uniques et de toute rareté.

M. Barrion fut, en outre, pendant de longues années la providence des jeunes artistes et il sera vivement regretté.

MOUVEMENT DES ARTS

Collection Maddalena

Vente de monnaies grecques et romaines, faite à l'Hôtel Drouot, salle 7, les 7, 8 et 9 mai, par M^e^ M. Delestre et MM. Sambon et Canessa.

Monnaies grecques. — 149. Fensernia (Veseris?). Tête de Junon Lacinia. Bellérophon sur Pégase : 505. — 150. Hyria. Tête de Junon Lacinia. Taureau androcéphale : 650. — 239. Tarente. Taras nu, sur un dauphin : 900.

261. Cavalier (jeune éphèbe) arrivant victorieux au but, un personnage nu (écuyer ?) arrête le cheval fougueux. Taras assis sur le dauphin : 460.

---

(1) V. *Chronique des Arts* des 13 et 17 septembre 1902.

(2) V. *Chronique des Arts* des 14 et 21 mars 1902.

(3) V. *Gazette des Beaux-Arts* du 1^er^ mars 1903.

321. Tête de Pallas, à dr., coiffée d'un casque athénien orné du monstre Scylla. Hercule debout : 440. — 355. Tête de femme parée de bijoux : 1.610.

518. Tête de Héra-Lacinia, diadémée et parée de bijoux. Hercule assis sur un rocher, recouvert de la dépouille du lion : 425. — 523. Tête laurée d'Apollon. Trépied : 1.160.

581. Pandosia. Tête de Héra-Lacinia, parée de bijoux. Chasseur assis : 810. — 586. Sicile. Deux aigles déchirant un lièvre. Crabe : 2.300. — 651. Époque de Dionysios et de sa dynastie (405-345). Tête de Proserpine, parée de bijoux, couronnée de roseaux et dauphins. Homme conduisant un quadrige au galop. Tétradr. par Évainète : 900.

706. Égypte. Ptolémée Ier. Tête diadémée du roi, l'égide autour du cou. Quadrige d'éléphants : 480.

Monnaies romaines. — 992. Caesar Avgvst. Pont. Max. Tribvnic. Pot. Tête d'Auguste à gauche ; derrière, une Victoire qui lui attache une couronne : 710. — 1095. Annia Faustina. Buste drapé. Concordia. Élagabal et Faustine se donnant la main : 700.

—

Miniatures

Vente faite Hôtel Drouot, salle 8, le 9 mai, par Me Chevallier, MM. Paulme et B. Lasquin fils.

Miniatures et bonbonnières. — 15. Hall (P.-A.). Portrait de Charles-Philippe, comte d'Artois, colonel général des Suisses et Grisons. Miniature sur ivoire, ovale : 2.000.

Dessins, aquarelles, gouaches. — 31. Boucher (F.). Vénus et l'Amour : 2.505. — 77. Pernet. (Deux pendants.) Vues de palais et colonnades, en ruines, animées de figures et animaux : 1.100. — 95. Vigée (L.). Bergère assise, donnant à manger à sa chèvre : 800. — 120. Robert (Hubert). (Deux pendants.) Ruines antiques, à Rome, avec figurines : 1.550.

Produit : 26.180 francs.

—

Collections de Mme C. Lelong

(XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES)

2e Vente *(suite)* (1)

Total de cette vente : 2.112.102 fr.

Porcelaines d'Allemagne. — 613. Paire de bouts de table, Saxe : 1.700. — 615. Deux oiseaux, Saxe, au plumage noir et blanc, arbres et rochers : 2.300. — 618. Deux oiseaux, Saxe, sur des troncs d'arbres : 1.700. — 625. Chien carlin et chienne : 4.600. — 626. Deux carlins, Saxe, bases à rocailles, en bronze : 2.850. — 629. Statuette, Saxe, sorcière debout : 4.215. — 643. Deux statuettes, Saxe : personnages orientaux assis : 2.215 et 1.600. — 646. Deux statuettes, Saxe, femmes debout : 3.950.

650. Pièce de surtout de table, Saxe, groupe central : deux femmes drapées et deux enfants tenant une gerbe de blé et une corbeille de fleurs, personnifiant le Printemps et l'Été : 10.100.

651. Monument simulant un bosquet, Saxe, colonettes à volutes et dôme ajouré. Rehauts de dorure et bronzes à rocailles : 1.100. — 652. Calvaire, Saxe, Christ sur une croix en bois, sainte Madeleine, la Vierge et saint Jean : 1.020. — 653. Statuette, Louisbourg, Source sous les traits d'une nymphe étendue : 1.350.

Porcelaines de Vincennes et de Sèvres. — 659. Deux jardinières carrées, Vincennes, camaïeu rose, Amours sur des nuages, 1754 : 11.000. — 660. Sucrier, pot à lait et soucoupe en ancienne porcelaine tendre de Sèvres, enfants dans des paysages, 1757. Décor par Bulieux aîné : 1.925. — 661. Socle rectangulaire, Sèvres, quatre compartiments à sujets allégoriques, 1759. Décor par Dodin : 5.600.

663. Fonds de plateau, Sèvres, paysage animé : 2.900. — 664. Théière et sucrier, Sèvres, à réserves de paysages animés : 5.000. — 665. Plateau rectangulaire, Sèvres, coquilles, quadrillés, fleurs et rubans, 1763. Décor par Thévenet aîné : 4.900. — 666. Plaque, Sèvres : l'Amour vu de face et bandant son arc, 1765. Décor par Dodin : 7.600.

685. Deux petites corbeilles ajourées, Sèvres en bleu et en dorure fleurons : 3.700.

692. Socle carré en bronze doré, plaques en ancienne porcelaine tendre de Sèvres, à fleurs : 5.900. — 693. Boîte en bois et cuivre, plaque lobée en ancienne porcelaine tendre de Sèvres, sujet pastoral : 2.550. — 694. Statuette, Sèvres, femme nue, sur une draperie, 3.300.

Porcelaines et faïences. — 698. Vase côtelé, fleurs, porcelaine tendre de Chantilly : 1.250.

701. Deux pots de toilette cylindriques, Mennecy, bouquets de fleurs : 3.100. — 704. Buste en biscuit de jeune femme : 4.005. — 705. Service, faïence de Marseille, fabrique de la veuve Perrin, à fleurs : 4.600. — 708. Plaque rectangulaire, ancienne faïence de Delft, rosace entourée d'insectes : 1.355.

Porcelaines de la Chine et du Japon. — 712. Trois brûle-parfums, Chine et bronze : 4.300. — 713. Deux chats ancien céladon bleu turquoise, Chine : 5.000.

714. Deux coupes et deux perruches, ancien céladon bleu turquoise de la Chine, bases à fleurs, feuilles et rocailles en bronze doré : 7.300. — 715. Deux cassolettes sphériques, en céladon bleu turquoise de la Chine : 2.400. — 716. Flambeau, cornet à dragon, Chine (?) : 3.200.

718. Deux candélabres, arbustes en bronze avec statuettes de personnages chinois : 3.900. — 728. Deux coupes rondes, Chine, famille verte, à compartiments : 3.020. — 731. Deux bouteilles à panses sphériques, Chine, famille verte, à dragons et poissons en relief : 9.700.

736. Paire de candélabres, à fleurs et rocailles en bronze doré : 8.000.

737. Paire de candélabres en bronze patiné et doré, à rocailles et feuillages du temps de L. XV : 4.600.

744. Chat, en ancien céladon bleu turquoise de la Chine, branchages et rocailles en bronze doré du temps de L. XV : 4.000. — 745. Brûle-parfums, Chine, émaillés rouge corail et base en bronze du temps de L. XV : 4.800. — 749. Paire de vases, céladon gris-caquelé de Chine, anses et zones en biscuit brun doré. Montures bronze doré, L. XVI : 3.000.

Objets divers. — 755. Deux groupes en cristal de roche, travail chinois : 5.250.

(1) V. la *Chronique* des 2, 9 et 16 mai 1903.

Sculptures. — 771. Statuettes en terre cuite : Diane debout. XVIIIe siècle : 4.950. — 772. Petit groupe en terre cuite : Vénus et deux Amours. XVIIIe siècle : 2.000. — 773. Petit groupe en terre cuite : le Triomphe d'Amphitrite : 6.100. — 778. Deux petits bustes en terre cuite, portant le nom de Clodion au revers : Jeune femme et adolescent : 7.000 francs.

779. Deux statuettes, femmes debout : 9.700. — 780. Statuette en terre cuite, personnifiant la Sculpture : 8.000. — 781. Buste en marbre blanc, femme : 13.000. — 784. — Statue en marbre blanc, Omphale nue : 6.050 francs.

Bronzes et pendules. — 789. Deux statuettes, bronze platine brune : le Jour et la Nuit, d'après Michel-Ange. L. XIV : 4.700.

790. Deux groupes en bronze patiné : Hercule et Omphale, et Bacchus et Ariane : 7.200. — 791. Deux statuettes en bronze à patine brune : le Rémouleur et Vénus accroupie, d'après l'antique. XVIIIe siècle : 3.950. — 805. Petit palmier en bronze doré, L. XV, animaux et fruits en jade, agate, travail chinois : 2.950. — 806. Écritoire contourné, en ancienne laque rouge de la Chine, à haies fleuries : 3.200.

811. Paire de chevaux en bronze ciselé et doré, à galerie, enfant nu, allégorie de l'Amour et de la Guerre. Ép. L. XV : 16.500.

817. Paire de candélabres, bouquet de fleurs de lys soutenu par deux nymphes. Ép. L. XVI : 7.600. — 820-821. Deux paires de candélabres en bronze doré, enfants debout : 6.588 et 7.800.

825. Pendule en terre cuite, groupe allégorique des Arts libéraux. Ép. L. XVI : 9.000. — 826. Pendule en bronze doré et à patine brune, femmes drapées à l'antique et figurant l'Astronomie. Ép. L. XVI : 5.900.

823. Pendule bronze patiné et doré et marbre blanc, femme et Amour. Ép. L. XVI : 5.950. — 829. Pendule bronze doré et marbre blanc, deux sphinx et groupe allégorique à la Charité, Cachard successeur de Charles Le Roy, à Paris. Ép. L. XVI : 9.500.

830. Paire de vases en bronze patiné vert et doré : 5.000. — 831. Deux urnes oblongues en albâtre oriental. Ép. L. XVI : 4.600. — 847. Deux statuettes, bronze doré et patiné : Amours. XVIIIe siècle : 5.950. — 849. Pendule en marbre blanc, femme vêtue à l'antique. Ép. L. XVI. Mouvement signé : Boulu, élève de Lépine, horloger de l'impératrice à Paris : 22.000. — 853. Paire de candélabres en bronze patiné et doré, petite bacchante et jeune satyre, d'après Clodion : 4.600. — 854. Paire de candélabres en bronze, Amour monté sur un cygne et Amour sur un aigle : 7.550. — 865. Pendule bronze doré, arbuste et deux dindons, petit chien et deux figurines : vielleuse et joueur de cornemuse, ancienne porcelaine de Saxe. Cadran signé : Henry Voisin : 6.400. — 866. Pendule, vase ovoïde, en porcelaine tendre, émaillée vert et bronzes dorés. Cadran signé : Lepaute, horloger du Roi : 38 500.

Sièges. — 867. Bergère, en bois sculpté à rocailles et quadrillé. Ép. L. XIV : 4 500. — 872. Chaise-longue contournée, bois sculpté et doré, à cartouches, fleurs et coquilles. Ép. L. XV : 4.800. — 875. Petit canapé en bois sculpté et doré, à feuilles d'acanthe et piastres. Ép. L. XVI : 1.800.

876. Chaise percée en bois sculpté et doré, à feuillages et fleurs. Ép. L. XVI : 1.260. — 879. Fauteuil de bureau en bois sculpté et doré, à rosaces, baguettes enrubannées, etc. Signé : Gény. Ép. L. XVI : 2.000. — 880. Chaise-longue, bois sculpté et doré, à rais de cœur et rang de piastres. L. XVI : 9.000. — 881. Canapé et quatre fauteuils en bois ajouré, sculpté et doré, à couronnes de fleurs, feuillages. Ép. L. XVI : 25.000.

Sièges couverts en tapisserie. — 883. Lit de repos en bois sculpté et doré, à coquilles et feuillages ; coussin en tapisserie de Beauvais, d'après Bérain. Époque Régence : 40.500. — 884. Quatre fauteuils en bois sculpté à rocailles et feuillages, tapisserie à animaux. Ép. L. XV : 45.000. — 885. Deux fauteuils en bois sculpté et peint blanc, sièges en tapisserie de Beauvais : médaillons à fleurs. Ép. L. XV : 2.550. — 886. Canapé en bois sculpté, tapisserie de Beauvais. Vénus sur un char traîné par deux biches. Ép. L. XV : 7.100.

887. Quatre fauteuils en bois laqué blanc et or, ancienne tapisserie d'Aubusson, à médaillons : 4.400. — 888. Deux fauteuils en bois sculpté et peint gris, tapisserie d'Aubusson, à personnages et fables de La Fontaine. Ép. L. XVI : 2.500. — 889. Deux bergères en bois, coussins en tapisserie d'Aubusson, à personnages. Ép. L. XVI : 5.450. — 891. Canapé et huit fauteuils en bois sculpté et doré, à feuilles et baguettes enrubannées, tapisserie : sur le dossier du canapé, une marchande de colifichets ; sur le siège, une chasse au tigre ; sur les dossiers des fauteuils, enfants personnifiant la Peinture, l'Architecture, la Musique, la Chimie, l'Astronomie et l'Agriculture ; sur les sièges, fables de La Fontaine. Ép. L. XVI : 92.000.

(*A suivre*).

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition d'œuvres de M. **Armand Point** et de **l'atelier de Haute-Claire**, galerie Georges Petit, 12, rue Godot-de-Mauroi.

Exposition de **peintures et objets d'art** à l'Exposition d'horticulture, serres du Cours-la-Reine.

Exposition des **peintres et sculpteurs de chasse et de vènerie**, terrasse de l'Orangerie, aux Tuileries, jusqu'au 26 mai.

Province

Charleville : 8e Exposition de l'Union artistique des Ardennes, du 24 mai au 28 juin.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

L'Imprimeur-Gérant : André Marty.

Paris. — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart

N° 27. — 1904 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 30 Juillet.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . 10 fr. || Étranger (Etats faisant partie de l'Union postale). . . . . 15 fr.
Départements . . . . . 12 fr. ||

Le Numéro : 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

La distribution des récompenses du Salon n'est pas seulement l'occasion de cérémonies officielles et de banquets. Elle invite aux réflexions et aux discours. Elle réunit aux artistes ceux qui s'intéressent à leurs travaux, ceux qui les organisent et aussi ceux qui les jugent. On s'y plaît à jeter un regard d'ensemble sur le Salon déjà fini et sur les enseignements qu'il vient d'apporter.

Il faut retenir les paroles qu'a prononcées le président de la Société des Artistes français. Elles attestent une vraie largeur d'esprit et elles contiennent en termes mesurés une leçon utile. On voudrait être assuré que la belle tolérance pour toutes les recherches et l'intelligente compréhension de tous les efforts dont a fait preuve le président de la Société anime tout le monde. Il fut un temps où l'on ne parlait que d'écoles, et où l'on ne jurait que par le maître. Notre époque offre au contraire le spectacle de la plus riche diversité; les tempéraments les plus contraires s'y expriment librement; la fantaisie de chacun ne connaît d'autre limite que le bon ordre même de sa recherche. Est-ce à dire qu'il faille adorer l'avenir et brûler le passé? Ici encore un sens avisé de l'histoire a bien inspiré l'orateur et lui a fait prononcer sur la tradition et les innovations de judicieuses paroles.

Il semble que les idées qu'il exprimait aient, par une heureuse rencontre, trouvé par avance leur application dans les achats faits cette année par l'Etat. Trop souvent l'intervention de l'Etat laissait déçus ceux qui l'auraient voulue indépendante et avisée. Trop souvent les acquisitions paraissaient être l'effet de complaisances, et on ne se lassait pas de s'indigner en démêlant, là aussi, de détestables influences politiques. Les achats de cette année marquent heureusement l'ère d'une direction nouvelle. On a réduit à leur minimum la part des caprices ministériels, et, partout où le choix a pu être tout à fait libre, il a été très heureusement libéral. Il n'a prétendu exclure aucune tendance, ni manifester aucune étroite préférence : il a honoré, partout où il l'a trouvé, l'effort individuel. N'est-ce pas là une réforme bienvenue et qui mérite les louanges?

NOUVELLES

*** Ont été inaugurés pendant la dernière quinzaine :

Le 17 juillet, à Marines (Seine-et-Oise), un monument de l'amiral Peyron, œuvre du sculpteur Henri Georget;

Le 19 juillet, aux Archives Nationales, un buste de M. Gustave Servois, directeur honoraire des Archives, dû au ciseau du sculpteur Roussel ;

Le 24 juillet, à Chanteloup (Sarthe), un monument commémoratif du combat du 11 juillet 1871, sur la stèle duquel est placé un médaillon représentant le commandant Arnould;

Le 24 juillet, à Asnières, un nouvel Hôtel des postes.

*** La Commission du budget a examiné, sur le rapport de M. Henry Maret, le budget des Beaux-Arts. Elle a opéré, sur l'ensemble de ce budget, une économie totale de 37.000 fr. Elle a, notamment, réduit de 78.000 fr. le crédit extraordinaire demandé pour réparations à effectuer à la salle des fêtes du Trocadéro.

Par contre, la Commission a voté un crédit de 20.000 fr. pour l'aménagement du château de la Malmaison et un autre crédit de 16.000 francs pour l'amélioration du petit personnel des Beaux-Arts.

Enfin, la Commission du budget a renouvelé la résolution prise par la Commission précédente, invitant le gouvernement à se conformer à la loi de finances de 1904, qui ordonne le transfert du ministère des Colonies du pavillon de Flore dans les bâtiments de l'avenue Rapp.

*** La basilique de Saint-Denis, qui avait prêté à l'exposition des Primitifs français les statues de Charles V et de Jeanne de Bourbon, s'en dessaisit définitivement au profit du Louvre.

Ces deux chefs-d'œuvre du quatorzième siècle n'étaient d'ailleurs à Saint-Denis qu'en dépôt. Les deux statues figuraient autrefois aux côtés du portail de l'église des Célestins de Paris, que Charles V avait fait construire près de son hôtel Saint-Paul.

*** Le Conseil des Musées, dans sa dernière séance, a acquis le tableau de l'école provençale du XV^e^ siècle : *Le Christ au tombeau* que possédait l'église de Boulbon, près Avignon, et que M. Bouchot avait signalé et reproduit dans la *Gazette* du 1^er^ juin.

*** Le tableau de Rembrandt donné au Louvre par M. Kæmpfen, est exposé depuis quelques jours dans la grande salle du pavillon Denom.

*** Les Musées nationaux viennent de faire un héritage intéressant, consistant en une série de neuf petits portraits de Boilly, représentant différents membres de la famille de M^me^ veuve Rivière, la testatrice, et en un grand portrait du poète dramatique Arnault, secrétaire perpétuel de l'Académie française, par Vincent. Cette dernière œuvre sera placée au musée de Versailles.

*** Le musée de l'Armée vient de recevoir une remarquable collection de dessins militaires russes, qui lui a été offerte par M. Delarue, et qui a été aussitôt placée dans la salle de la Révolution. Ces dessins extrêmement intéressants, tant au point de vue artistique que documentaire, sont fort rares et d'une grande valeur. Ils sont l'œuvre d'un artiste russe de grand talent, de la fin du dix huitième siècle, Guil Kobenn. Ils représentent des scènes militaires russes, vers 1790, à l'époque où allaient s'effectuer les derniers partages de la Pologne.

*** La maquette, par Falguière, du monument de Pasteur inauguré le 16 juillet sur la place de Breteuil, vient d'être offerte à l'Institut de la rue Dutot, qui possède déjà plusieurs autres modèles de monuments élevés à la mémoire de l'illustre savant.

*** Le Conseil municipal a définitivement voté, en ce qui concerne l'aménagement du Champ-de-Mars, la proposition de M. Chérioux qui, au nom de la 3^e^ Commission, acceptait les modifications de détail exigées par l'Etat au plan que nous avons exposé ici jadis, et qui comprend, notamment, la démolition de la Galerie des Machines.

*** A la Madeleine, où d'importants travaux sont effectués en ce moment, on vient de découvrir, dans la crypte, le tombeau de Vignon, l'architecte du monument. Il fut, le seul de tous les concurrents, qui réussit à plaire à Napoléon et dont le projet convint le mieux à ce que demandait l'empereur : un temple à la Gloire, et non pas une église. Son tombeau, qui était enfoui sous un amas informe, va être dégagé et restauré.

*** On va poser sur la façade de l'immeuble portant le n° 80, rue Blanche, une plaque commémorative portant l'inscription suivante :

« Théodore Ballu, architecte en chef de l'Hôtel de ville, de l'église de la Trinité, etc., né à Paris le 8 juin 1817, est mort dans cette maison le 22 mai 1855 ».

*** Le jeudi 21 juillet les amis et les élèves du professeur Huchard lui ont remis une médaille ciselée par le sculpteur Alfred Boucher, qui reproduit à l'avers les traits du destinataire et représente au revers une figure allégorique de la médecine tutélaire.

*** La classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique a, dans sa dernière séance, élu comme associés M. Bonnat, en remplacement de Gérôme, et M. Rimski-Korsakow, en remplacement d'Edouard Lassen.

*** Du 20 au 25 juillet ont eu lieu à Arezzo des fêtes en l'honneur de Pétrarque à l'occasion du sixième centenaire de sa naissance. On a placé sur la maison natale du poète, via dell' Orto, une plaque commémorative, et le Comité du centenaire a fait frapper une médaille imitée des belles œuvres du XV^e^ siècle, qui reproduit le seul portrait authentique de Pétrarque d'après un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, publié naguère par la *Gazette* (1).

*** Les fouilles de Timgad ont fait découvrir, près du temple de Jupiter Capitolin, un objet très précieux. C'est un candélabre de bronze, dont les extrémités représentent des pattes de lion, et qui porte une lampe de même métal d'une grande richesse de décoration.

*** Malgré les protestations de la presse espagnole et les mesures prises par le gouvernement, le chapitre de Valladolid a conclu la vente des tableaux du Greco, qui appartiennent désormais au musée de Boston. Cet incident, qui a vivement ému l'opinion publique, hâtera sans doute le vote de la loi contre l'exportation des œuvres d'art.

(1) Numéro du 1^er^ février 1890, p. 165.

Les Concours pour le Prix de Rome

—

En proposant aux architectes comme thème de concours l'édification d'une nouvelle Manufacture nationale des Gobelins, l'Institut a entendu soustraire les activités à l'ambition vaine d'un art de parade et les obliger, de vive force, à respecter les exigences, trop souvent méconnues, de la destination. Si la pensée ne laisse pas d'être louable, l'ensemble des projets s'accorde à établir que l'enseignement distribué à l'école sait mal favoriser une conception architecturale utilitaire et pratique. Le manque de simplicité, de personnalité, de rationalisme, est ici presque constant. L'idée de la destination n'est guère suggérée par les façades à colonnes ou à pilastres d'édifices pompeux; leur aspect, qui rappelle maintes fois celui des fâcheux Palais des Champs-Elysées, annonce tout aussi bien un musée, une mairie, une école, qu'une manufacture d'Etat. Qu'il soit loisible de rencontrer de ci, de là, dans les dispositions générales d'un plan, quelque aménagement ingénieux, ou même chez MM. Alaux, Tauzin, Hébrard, d'honorables velléités de logique, je l'accorde; mais aucun emploi de matériau spécial, si bien indiqué en la circonstance, et pas davantage de régénération dans le décor, à tout instant surchargé ou poncif. A juger d'après ce concours, les architectes du quai Malaquais paraissent résolument étrangers à ce qui se passe au dehors et bien peu se montrent acquis au principe du renouvellement nécessaire de l'art et de son adaptation aux besoins modernes.

Tout différents les sculpteurs ! On leur a demandé de représenter, dans une figure, *Saint Jean-Baptiste prêchant dans le désert*, et la plupart ont pensé à Auguste Rodin non moins qu'à Donatello. La hantise de l'œuvre du Luxembourg apparaît partout : celui-ci s'est souvenu de l'élan de la marche; cet autre a reproduit, dans sa ressemblance quasi littérale, le masque de la statue, les traits et la bouche ouverte. Saint Jean devient, selon M. Fabre et M. Brasseur, un illuminé à la face convulsée, à l'œil hagard, ou d'après la fiction de M. Benneteau, de M. Larrivé, une sorte d'énergumène, à la gesticulation désordonnée. L'invention demeure aussi dramatique, dans son expression plus mesurée, chez M. Descatoire, M. Gaumont et surtout chez M. Blaise et M. Févola en l'avenir desquels on placera de belles espérances. Seul M. Crenier a imaginé un saint Jean Baptiste, jeune, imberbe presque, non sans séduction et dont la contenance timide détonne parmi l'exubérance de tant d'allures d'une fougue tourmentée.

Sur les dix concurrents au prix de peinture, deux, M. Pierre Gourdault et M. Concaret, ont été mis en belle lumière, grâce au dernier Salon. Sans prétendre que leurs versions respectives de la *Décollation de saint Jean* valent les ouvrages naguère applaudis au Grand Palais, c'est justice de reconnaître en ces nouveaux travaux la confirmation des dons par où leurs auteurs avaient su d'emblée conquérir. Derechef on goûte la puissance du coloris, la diffusion heureuse de l'éclairage, ainsi que les libres accents d'un métier sain, ample et souple. Il y a encore révélation d'un vrai tempérament de peintre de la part de M. Godefroy — dont la toile s'empreint joliment des matités sourdes de la fresque — et de la part de M. Aubry ; certes, dans l'envoi de M. Aubry, le visage de Salomé est d'une construction bizarre, mais, en compensation, quel plaisant concert de nuances assorties à souhait pour la joie du regard ! Avec moins d'originalité, peut-être, M. Muller s'atteste quand même un coloriste discret auquel tout éclat et toute vulgarité spontanément répugnent.

R. M.

ARCHITECTURE

L'Académie des Beaux-Arts a rendu, le samedi 23 juillet, son jugement pour le grand prix de Rome (architecture). En voici le résultat :

Grand prix de Rome : M. Hébrard (Ernest-Michel), né à Paris le 11 septembre 1875, élève de MM. Ginain et Scellier de Gisors.

Premier second grand prix : M. Tauzin (Henri-Alexis), né à Paris le 17 avril 1879, élève de M. Pascal.

Pas de *deuxième second grand prix*.

Mention : M. Leprince-Ringuet (Pierre), né à Paris le 27 décembre 1874, élève de M. Laloux.

PEINTURE

Le lundi 25 juillet a été rendu le jugement pour la peinture. En voici le résultat :

Pas de *grand prix de Rome*.

Premier second grand prix : M. Godefroy (Achille-Eugène), né au Havre le 15 novembre 1882, élève de MM. Jules Lefebvre et Tony Robert-Fleury.

Deuxième second grand prix : M. Leroux (Georges-Paul), né à Paris le 3 avril 1877, élève de M. Léon Bonnat.

Mention : M. Troncet (Félix-Maurice-Antony), né à Buzançais le 23 mai 1879, élève de M. Jean-Paul Laurens.

SCULPTURE

Le mardi 26 juillet a été rendu le jugement pour la sculpture :

Grand prix de Rome : M. Larrivé (Jean), né à Lyon le 28 décembre 1875, élève de M. Barrias.

Premier second grand prix : M. Blaise (Aimé), né à Anzin (Nord) le 28 juillet 1877, élève de M. Barrias.

Le *deuxième second grand prix* n'est pas décerné.

Mention : M. Benneteau (Félix), né à Paris le 9 mai 1879, élève de MM. Falguière et Mercié.

Aujourd'hui samedi s'ouvre l'exposition du concours de gravure en taille-douce.

Au Musée de Versailles

—

LES NOUVELLES SALLES DE PORTRAITS DU XVII[e] SIÈCLE

Le 27 juin dernier, M. le Directeur des Musées nationaux a inauguré de nouvelles salles aménagées au premier étage du Palais de Versailles, sur l'emplacement de l'appartement occupé, au XVIII[e] siècle, par M[me] de Maintenon. L'on sait que c'est par une étrange erreur que Louis-Philippe, se conformant aux avis de son bibliothécaire M. Vatout, ordonna la destruction de cet appartement, auquel s'attachaient de si grands souvenirs historiques ; il croyait que M[me] de Maintenon avait habité de l'autre côté de la cour de Marbre ! Il était cependant bien facile de connaître la vérité : il suffisait d'ouvrir une description de Félibien ou de regarder le plan de Demortain, qui n'est point introuvable.

En ces pièces, où malheureusement rien ne rappelle plus la décoration d'autrefois, ont été réunis des portraits de personnages qui vécurent sous le règne personnel de Louis XIV. Certains de ces tableaux avaient déjà été mis en lumière, mais beaucoup étaient jadis oubliés à l'attique du Nord, exposés d'une manière barbare et gâtés par d'étranges voisinages.

Dans la première salle, qui s'ouvre sur l'escalier de la Reine, ont été groupés, autour d'une image officielle de Louis XIV que l'on peut attribuer à Saint-André (vers 1670), des portraits de surintendants des bâtiments et d'artistes employés aux maisons royales. Parmi ces portraits, qui proviennent pour la plupart de l'Académie de peinture, l'on compte des œuvres de grande valeur : Nicolas Fouquet, aux yeux ardents et inquiets, pâle sous ses longs cheveux noirs, morceau de très belle facture, attribué à Sébastien Bourdon ; en face, son heureux rival, J. B. Colbert, en des vêtements sombres, peinture sèche et dure, mais curieuse, sur laquelle Claude Lefebvre fut reçu à l'Académie en 1666 ; près de lui, son fils Colbert de Seignelay, jolie copie d'un Lefebvre par Marc Nattier le père (en 1676) ; Gédéon Berbier du Metz, premier président à la Chambre des Comptes, conseiller honoraire de l'Académie et Charles Perrault, contrôleur général des Bâtiments, également honoraire de l'Académie, images précises qui nous donnent des preuves du talent de Philippe Lallemant, qui eut la réputation d'un très habile peintre de portraits (morceaux de réception de 1672) ; enfin deux pièces célèbres : le Pierre Mignard, de Hyacinthe Rigaud et le Colbert de Villacerf, de Pierre Mignard (don de l'auteur à l'Académie en 1693), qui, somptueusement encadrées, ont repris toute leur importance. A côté de ces protecteurs ou directeurs de l'art officiel, voici des sculpteurs : Martin Desjardins, par H. Rigaud, debout, la main appuyée sur une tête d'esclave du monument de la place des Victoires, dont la curieuse silhouette se profile dans le fond, et Louis Lerambert, la figure épanouie, conversant en son atelier, ayant près de lui la maquette d'une statue de nymphe, modelée peut-être pour le parc du château royal. Œuvre charmante de couleur chaude et harmonieuse, ce portrait rétrospectif fut l'un des morceaux de réception de Nicolas Belle en 1703.

Cette galerie d'artistes se continue en la seconde salle avec Jules Hardouin-Mansart, exécuté d'après nature, à la demande de l'Académie par de Troy le père ; l'orfèvre Claude Ballin, don de M. L. Goldschmidt, attribué avec vraisemblance à Antoine Coypel ; le peintre J.-B. Martin, par Claude Lefebvre ; les deux Keller, les fondeurs des admirables bronzes du Parterre d'eau, par Rigaud ; André Le Nôtre, par l'Italien Carlo Maratta. Des écrivains ont été placés auprès des artistes : Fénelon, par Vivien, Molière et Racine, médiocres ouvrages anonymes, un petit La Bruyère, et, parmi eux, la figure gracieuse de M[me] de Sévigné, peinture de facture sèche, mais intéressante, récemment acquise à la vente Monbrison.

La pièce qui s'ouvre sur la « salle du Sacre » fut le grand cabinet de M[me] de Maintenon ; c'est là que les jeunes filles de Saint-Cyr vinrent jouer *Esther* et *Athalie*. Le portrait bien connu de la créatrice de la Maison royale, par Ferdinand Elle évoque, à cette place, le souvenir de celle qui y vécut. Près de cette image, des portraits de la famille royale ont été disposés : le Grand Dauphin, d'après Rigaud ; son fils, le duc d'Anjou, le futur roi d'Espagne, d'après Mignard ; M[lle] de Blois et M[lle] de Nantes, par Vignon ; la Palatine, réplique d'atelier de H. Rigaud ; le futur Régent jeune ; la petite duchesse du Maine, qui souffle des bulles de savon, toile charmante, qui montre un côté délicat et gracieux du talent de Pierre Mignard. Des figures d'artistes encore, car c'est le fonds le plus riche, complètent cette exposition : le médailleur Jean Warin, F. Couperin, organiste de la chapelle ; le graveur Sébastien Leclerc, Jean Lemoyne, peintre et dessinateur, collaborateur de Bérain, le grand-père du sculpteur Jean-Baptiste, pastel récemment acquis et attribué à Vivien. Une curieuse comparaison pourra s'établir entre les trois portraits de Boileau qui ont été rapprochés sur le même panneau : une réplique de Rigaud, un ovale d'après le même artiste, et le buste de plâtre peint qu'exposait J.-J. Caffieri au Salon de 1785, pour lequel l'excellent sculpteur s'est inspiré de ces œuvres mêmes. On retrouvera, à côté de ces toiles un peu oubliées, d'autres bien connues : la vigoureuse esquisse de Turenne par Charles Le Brun, préparation d'après nature, dont l'artiste se servit pour ses cartons de l'*Histoire du Roi* ; Toussaint Rose, le secrétaire du grand Roi, excellente peinture qui rappelle la facture de Jouvenet, et l'étonnant Dangeau de Rigaud, qui s'étale, tout gonflé d'orgueil, en son éclatant manteau de grand-maître de Saint-Lazare.

L'on aimerait pouvoir montrer par des documents pittoresques et contemporains quelques-uns des événements qui se passèrent au château, la physionomie de la Cour en des cérémonies publiques et solennités du règne ; mais des peintures de ce genre, la série officielle de Le Brun et van der Meulen exceptée, sont rares. C'est pourquoi l'on attache un grand intérêt à certains tableaux offerts ici à l'étude : celui d'Antoine Pezey : Louis XIV recevant le serment de Dangeau comme grand-maître de l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel et de Saint-Lazare (18 décembre 1695), qui, avec une minutieuse exactitude, nous donne l'aspect de l'ancienne chapelle établie sur l'emplacement où s'élèvera le salon d'Hercule ; deux van der Meulen, datés de 1669, lumineux et clairs, qui représentent des promenades du roi autour de Fontainebleau et de Vincennes ; la curieuse scène peinte par Louis de Silvestre : le roi donnant audience, à

Fontainebleau, au prince-électeur de Saxe (27 septembre 1714) ; l'esquisse admirable d'Antoine Coypel (dont il existe une réplique au musée de Saintes) qui est comme une illustration des pages où Saint-Simon raconte cette réception d'ambassadeurs ou pseudo-ambassadeurs persans, le 19 février 1715, comédie peut-être par laquelle on chercha à distraire le grand roi vieilli et triste ; enfin, cette peinture, dénuée de toute valeur artistique, mais si précieuse pour l'histoire du château : l'intérieur du cabinet du grand Dauphin (devenu de nos jours la salle des Nattier), qui nous fait connaître toute cette décoration dans le style de Bérain, la disposition des vases, des tableaux, la forme des fameux meubles de Boule si admirés des contemporains, qui constitua l'une des merveilles du Versailles de Louis XIV.

***

L'organisation de cette galerie du XVIIe siècle a eu pour conséquence un remaniement presque complet de la première salle du rez-de-chaussée, devenue une salle de la Régence, ouvrant logiquement et chronologiquement le XVIIIe siècle. On y a nouvellement placé, à côté du tableau de J.-B. Santerre (réplique probable) *Le Régent conseillé par Minerve*, des portraits d'artistes qui illustrèrent cette période ou terminèrent alors leur carrière : Coysevox, qui revit avec sa figure de brave homme et de vaillant ouvrier tailleur de pierre et de marbre, dans l'œuvre savoureuse de réalisme de Gilles Allou (1711) ; Hyacinthe Rigaud, sagement peint par P. Le Bouteux ; Jean-François de Troy, charmante réplique du portrait que conserve la galerie des Offices, et qui fut un cadeau de J.-J. Caffieri à la Manufacture des Gobelins ; enfin Largillière, par lui-même, en 1711. C'est ce grand peintre qui triomphe en cette salle, avec l'admirable portrait du sculpteur Thierry, et avec celui d'un chef d'armée qui, debout, le grand cordon rouge de Saint-Louis barrant la cuirasse, tenant d'une main crispée le bâton de commandement, ordonne l'attaque ou l'assaut d'une ville ; toile de premier ordre, longtemps oubliée, et qui, malgré des recherches, reste à identifier. Le nom du maréchal du Bourg a été proposé, mais sans preuves suffisantes ; l'on attend et l'on espère qu'un rapprochement heureux, fortuit ou subtil, arrachera à l'œuvre son secret.

G. B.

Académie des Beaux-Arts

—

Séance du 23 juillet

Prix. — L'Académie décerne le prix quinquennal Estrade-Delcros, de la valeur de 8.000 fr., à l'œuvre de Joseph Blanc, récemment décédé.

La valeur de ce prix sera remise à sa veuve.

Académie des Inscriptions

—

Séance du 15 juillet

Fouilles d'Angkor et de Délos. — M. Senart donne quelques indications sur le rapport sommaire dans lequel M. Dufour, missionnaire de l'Académie à Angkor, expose le commencement des travaux relatifs au déblaiement du Bayon d'Angkor Thom et à la reproduction des sculptures et reliefs qui décorent ce monument, considéré comme le chef-d'œuvre de l'art khmer. Il fait passer sous les yeux de ses confrères les premières photographies relevées par M. Dufour ; elles promettent une suite précieuse à la série que le jeune architecte a rapportée d'une première campagne qu'on ne saurait rappeler sans signaler la place d'honneur qui en revient au regretté Charles Carpeaux.

M. Homolle communique une lettre de M. Holleaux sur les fouilles poursuivies à Délos par les membres de l'École d'Athènes. Cette lettre est accompagnée de photographies représentant un Hermès en marbre et Aphrodite au bain surprise par un satyre. D'autres photographies sont entre les mains du duc de Loubat, correspondant de l'Académie, qui assiste à la séance.

Médaille. — La commission de la fondation Paul Blanchet décerne la médaille de vermeil à la Société archéologique de Constantine pour l'ensemble de ses publications depuis sa fondation.

Société des Antiquaires de France

—

Séance du 8 juin

M. Adrien Blanchet communique un moule en terre cuite du Moyen âge qui paraît avoir servi à la contrefaçon des bulles de Grégoire IX.

M. Toutain étudie le texte de Strabon qui mentionne un sanctuaire de Hera Argonia, au nord de Paestum.

M. Monceau communique au nom de M. Gauchler et commente plusieurs inscriptions chrétiennes d'Afrique.

Lecture est donnée d'une note de M. Aveneau de la Grancière sur le résultat de fouilles faites au nouveau cimetière de Vannes.

—

Séance du 15 juin

M. Chapat résume un long mémoire sur les destinées de l'hellénisme au delà de l'Euphrate.

M. Ruelle fait une communication sur le « diagramme de Florence » ou tableau musical grec conservé à la bibliothèque Laurentienne (1).

—

Séance du 22 juin

M. Marquet de Vasselot rouvre la discussion soulevée dans une précédente séance sur l'authenticité du portrait en émail de Jean Fouquet, qui appartient au Louvre. (La *Gazette des Beaux-Arts* publie dans sa livraison du 1er août une étude du même auteur sur ce sujet.)

M. Lafaye communique en y ajoutant des observations des nouvelles archéologiques envoyées de Toulon par M. Franchi Moulin.

—

Séance du 6 juillet

MM. le Dr Victor-Nodet, André Lemoisne, H. Vasnier et Charles Buttin sont élus associés correspondants nationaux.

M. Michon entretient la Société de différents

(1) V. *Chronique des Arts* du 18 juin, p. 196.

objets en argent découverts en 1902 dans la Géorgie occidentale.

M. Durand-Gréville fait une communication sur divers *Crucifiements* des Offices, du musée de Berlin, etc., qu'il croit pouvoir attribuer au peintre Hubert van Eyck.

M. Chenon présente une peinture en forme de triptyque provenant d'une église berrichonne et qui porte la date de 1544. Le centre de sa composition figure le Crucifiement.

—

Séance du 13 juillet

M. Ch. Ravaisson-Mollien fait une communication sur diverses reproductions de la *Joconde* ; il croit pouvoir affirmer qu'on la voit, près de Léonard de Vinci, à Saronno, dans le *Mariage de la Vierge*, par B. Luini, et montre que sa présence est en rapport avec le sujet principal de cette fresque.

M. Dimier revient sur la question de la petite galerie du Louvre.

M. Merlin communique, au nom de M. Cagnat, deux inscriptions latines récemment trouvées à Narbonne.

M. Durand-Gréville revient sur sa précédente communication relative à un tableau qu'il avait attribué à Hubert van Eyck.

—

Séance du 20 juillet

M. Michon lit un mémoire sur les trois stèles funéraires de l'ancien Cabinet de Cardin le Bret, à Donaueschingen.

M. Leprieur revient brièvement sur la question du diptyque de Melun, par Jean Fouquet, qu'il a pu examiner depuis la fermeture de l'Exposition des Primitifs français.

Rogier de Tournai et Zanetto Bugatto

Les historiens de la peinture flamande au XV^e^ siècle ne paraissent pas avoir fait attention à deux textes très importants, relatifs à Rogier van der Weyden, qui ont été publiés en 1902 par M. Malaguzzi Valeri (*Pittori Lombardi del Quattrocento*, p. 125 et suiv.). Je les ai signalés brièvement dans le *Journal des Savants* (1903, p. 181).

Le 26 décembre 1460, le peintre Zanetto Bugatto, protégé de Francesco Sforza et de sa femme Bianca Maria, est recommandé par le duc de Milan au duc de Bourgogne ; il se rend dans les États de ce dernier prince pour profiter des leçons du célèbre maître Guillaume : « *Adeo eidem arti deditus est, ut auditâ famâ Magistri Gulielmi apud prefatam vestram dominationem seu in partibus illis remorantis, qui artis illius pre ceteris optimam cognitionem habere predicatur, obtenta a nobis licentia instituerit illum adire dediscendi aliquid ab eo gratiâ. Ipsum itaque Zanetum, quem sua pro virtute non mediocriter carum habemus, jam dicte Dominationi Vestre commendamus.* » Qu'est-ce que le célèbre maître Guillaume ? Il semble qu'il y ait là une erreur de nom et que le scribe ait écrit *Gulielmi* pour *Rugeri*.

En effet, au mois de mai 1463, Zanetto Bugatto était de retour de son voyage d'instruction et la duchesse Bianca Sforza écrivait à Rogier une lettre de remerciements qu'a publiée M. Valeri. L'intitulé de cette lettre est en latin : *Nobili viro dilecto Magistro Rugerio de Tornay pictori in Burseles* (Bruxelles). La lettre elle-même est en italien : je la traduis librement :

« La duchesse... Connaissant votre réputation et votre habileté, nous avons autrefois décidé de vous envoyer notre peintre Zanetto, afin qu'il apprît de vous quelque chose dans l'art de peindre. A son retour, il a rapporté avec quelle bienveillance et quelle affection vous l'avez reçu, avec quel zèle vous avez tenu compte de notre recommandation, avec quelle libéralité vous lui avez enseigné votre art. En ayant eu également connaissance, nous vous adressons nos remerciements et, tant à cause du service rendu que de vos singuliers mérites, nous nous mettons à votre disposition pour tout ce qui pourrait vous être agréable. Donné à Milan, le 7 mai 1463. »

Zanetto est souvent mentionné dans les documents des archives des Sforza ; il paraît être mort au commencement de 1476. Le 9 mars de cette année, le duc demande qu'on le remplace à Milan, en qualité de portraitiste officiel, par *uno pittore Ceciliano*, qui est Antonello de Messine. Il doit certainement exister un bon nombre de portraits de Bugatto, mais on n'en a pas encore identifié un seul, et, comme il a passé trois ans dans l'atelier de Rogier à Bruxelles, il est probable que plus d'un portrait de Zanetto porte, dans les musées, l'étiquette : « École flamande. »

Tout récemment, M. C. Hasse, reprenant une ancienne hypothèse abandonnée, a prétendu distinguer deux peintres du nom de Rogier et a formulé comme il suit ses conclusions (*Roger van Brügge, der Meister von Flemalle*, Strasbourg, 1904, p. 51) :

« En même temps que le peintre de la ville de Bruxelles, Roger van der Weyden, vivait à Bruges, entre 1400 et 1480, Roger de Bruges, élève de Jan van Eyck, maître de Memling et de Friedrich Herlin. Ce grand maître naquit probablement à Bruges et visita l'Italie en 1450. Il est identique au peintre du tableau d'autel autrefois dans l'abbaye de Flémalle. »

M. Hasse ne connaissait pas la lettre de la duchesse de Milan. Le fait que cette princesse s'adresse à Rogier de Tournai, peintre à Bruxelles, comme au plus célèbre des maîtres flamands, suffit à rendre très vraisemblable qu'il s'agit du peintre qui visita l'Italie en 1449-1451 et ne semble pas favorable à l'hypothèse qu'il existât, à la même époque, deux peintres renommés du même nom.

J'ajoute que les relations de Rogier avec les Sforza avaient déjà été soupçonnées par Crowe et Cavalcaselle, qui se demandent (p. 251 de l'éd. allemande) si Rogier avait passé par Milan pour se rendre à Ferrare, ou si Sforza avait eu connaissance de son mérite par les éloges du duc de Ferrare. La collection Zambeccari à Bologne possédait une *Crucifixion* (1) où, sur le premier plan, figurent deux personnages agenouillés, que leurs armoiries permettent d'identifier à Francesco-Maria Sforza et à Bianca Visconti ; le page à gauche de cette dernière serait son fils, le duc Galeazzo Maria. Crowe et Cavalcaselle attribuaient la conception et l'exécution de cette peinture à Rogier.

Salomon Reinach.

(1) Aujourd'hui à Bruxelles.

REVUE DES REVUES

— **L'Occident.** — Article de M. Émile Bernard sur le peintre et lithographe Odilon Redon.

(Juin). — Sous le titre *Un chef-d'œuvre inconnu de la peinture française au* XV^e^ *siècle*, M. Maurice Denis signale à l'attention des fervents de notre art national une très remarquable suite de peintures qui décore la vieille église de Kernascléden, près du manoir du Pont-Callech, en Bretagne, « un des ensembles les plus complets, les mieux conservés et les plus caractéristiques de la vieille peinture française », et en donne la description détaillée.

— Étude de M. Paul Lafond sur la curieuse suite de portraits d'Alfred Bruyas, par divers artistes tels que Gleyre, Delacroix, Courbet, Ricard, etc., léguée par lui au musée de Montpellier.

(Juillet). — Étude de M. Émile Bernard sur le peintre Paul Cézanne.

---

o **Le Mois littéraire et pittoresque** (Mai). — Article de M. Louis Arnould sur l'art de la dinanderie et les œuvres les plus remarquables sorties des ateliers de Dinant (19 grav.).

o Le *Palais-Royal*, par M. J. Thirion (17 grav.).

(Juin). — La *Cathédrale de Westminster*, par M. A. Sainte-Marie Perrin (1 plan et 9 vues).

= **Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire** (15 juin). — *Les Miniaturistes à l'Exposition des Primitifs français*, par M. Henry Martin (suite) (4 reprod.).

= **Zeitschrift fur historische Waffenkunde** (n° 5, janvier 1904). — A signaler une importante étude sur l'artillerie du milieu du XVII^e^ siècle. M. von Mayer donne d'intéressants renseignements sur les calibres en usage à cette époque, ainsi que des reproductions de figures anciennes, notamment d'un mortier à crémaillère, etc.

= Bonne étude de M. Robert Forrer sur certaines collections d'armes de Strasbourg ; celle de l'auteur renferme de beaux types d'épées archaïques dont il donne des figures.

= Les autres articles se rapportent aux armes de guerre modernes.

(N° 6, avril 1904). — Étude de M. Robert Coltman-Clephan sur la collection Wallace, avec nombreuses figures d'armures de joute et de guerre, du XVI^e^ siècle, et aussi d'une épée très intéressante parce qu'elle prouve, une fois de plus, que les formes à gardes peu compliquées, à quillons chevauchés, à pas d'âne et à anneau de côté oblique, appartiennent beaucoup plus au XVII^e^ siècle qu'au XVI^e^. L'épée figurée a appartenu au comte palatin Wolfgang Wilhelm, à qui elle fut donnée par le roi d'Espagne Philippe III. Mais la description est inexacte. Le pommeau n'est point « *oviforme* », mais *ophérique*, et c'est déjà là un caractère qui peut aider à dater l'arme. Nous avons figuré dans la *Gazette* (1894, t. II, p. 318) une épée du Musée d'artillerie, qui est de ce type et sans doute de la même époque, bien que l'on ait gardé l'habitude de la regarder comme un travail français du XVI^e^ siècle.

= Un article de M. Sterzel sur les fouilles faites sur l'emplacement de la vieille Aliso, dans la vallée de la Lippe, est accompagné d'une planche utile à consulter pour qui s'intéresse à l'armement des premières années de l'Empire. On sait que Drusus avait fait de cette place une forteresse qui tomba aux mains des Germains après la défaite de Varus. Parmi les objets déterrés on doit citer plusieurs bons types de *pilum*, des grands carreaux de baliste et autres projectiles, des chausse-trappes, etc.

= Les autres articles se rapportent aux armes à feu et à l'artillerie de la période moderne. Il convient de signaler un article bibliographique sur l'excellente étude publiée récemment par M. Charles Buttin, archéologue français, sur les anneaux disques préhistoriques et les tchakras de l'Inde (Annecy, 1903). Ce travail est certainement ce qui a paru de plus remarquable en France, depuis quelques années, comme étude critique des objets et des textes. On ne saurait trop recommander l'opuscule de M. Buttin à l'attention des exégètes. Ce qu'il avance sur le glaive flamboyant de l'archange gardien du Paradis se déduit par une méthode scientifique qu'on ne saurait assez louer.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire de l'Habillement et de la Parure, par Louis Bourdeau. (Bibliothèque scientifique internationale). Paris, Félix Alcan, éditeur. Un vol. in-8° de 302 p.

La confection des vêtements fut un des premiers objets de l'activité humaine. En même temps que le souci de sa conservation, ou tout au moins de sa commodité, le portait à se mettre à l'abri des intempéries, l'homme aimait à se parer et à s'embellir, et c'est ainsi que la mode naquit, en même temps que l'usage de se vêtir.

M. Bourdeau entreprend d'abord l'histoire des différentes industries se rattachant à l'habillement ; la préparation des peaux, le tissage, la teinture des tissus, etc. Il étudie ensuite les transformations successives du vêtement et de la parure, chaque partie du costume étant traitée séparément. Un grand nombre de renseignements utiles à tous se trouvent réunis dans ce volume qu'un plan méthodique permet de consulter aisément.

NÉCROLOGIE

Le dessinateur bien connu **Daniel Bac**, de son vrai nom **Émile Louvet**, est mort à Angers à l'âge de soixante-treize ans.

—

On annonce la mort de **M. Théophile Landry**, architecte diplômé du Gouvernement, membre de la Société centrale des architectes.

—

Le chanoine **Truchet**, président de la Société d'histoire de la Maurienne, est mort le 23 juillet à Saint-Jean-de-Maurienne, âgé de soixante-dix-sept ans. Il laisse des travaux très estimés sur sa province natale. Le dernier ouvrage qu'il a publié sur la cathédrale de Saint-Jean-de-Maurienne est une précieuse contribution à l'étude archéologique de la Savoie.

César de Cock, le doyen des peintres paysagistes belges, vient de mourir à Gand, sa ville natale, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Après avoir remporté des succès à l'Académie et obtenu en même temps un premier prix de violon au Conservatoire de Gand, ainsi qu'un prix de chant, il partit pour Paris et s'adonna bientôt uniquement à la peinture, faisant de la forêt de Fontainebleau son principal lieu d'études. Il se lia là avec Rousseau, Diaz, Dupré et surtout Corot. Ses sous bois furent très réputés, jadis, à Paris.

—

Le peintre allemand **Karl-Christian Andreæ** est mort le 23 mai à Helenaberg, près Sinzig (Prusse rhénane). Il était né le 3 février 1823 à Mühlheim-sur-le-Rhin. Élève de Karl Sohn et de Schadow à Düsseldorf, puis lié à Rome avec les « Nazaréens » Cornelius, Steinle et Overbeck, il vécut, à partir de 1857, à Dresde principalement et y fonda une Société d'art religieux qui existe encore. En dehors de quelques portraits, Andrea s'est occupé exclusivement de sujets religieux ; il a exécuté dans ce genre quantité de tableaux, gravures et cartons, et décoré quantité d'églises d'Allemagne, d'Autriche et de Hongrie, principalement la cathédrale de Fünfkirchen, l'église évangélique de Linz, la Christuskirche de Cologne, etc.

—

On annonce la mort à Dresde, le 22 mai, du peintre **Gustav-Ernst-Theodor Schmidt**, ancien conservateur et restaurateur de la Galerie de peinture de Dresde.

—

A Malaga est mort le peintre de marines **Emilio Ocón**, ancien professeur à l'École des Beaux-Arts de Madrid. Son tableau le plus réputé est *La ultima ola* (*La Dernière vague*) qui figure au Liceo.

MOUVEMENT DES ARTS

—

Collection de feu Mme la baronne de X...

Vente faite à la galerie G. Petit, le 17 juin, par Me Chevallier, MM. J. Féral et Mannheim.

Tableaux modernes. — 2. Delacroix (Eug.). Un vase de fleurs : 6.000. — 4. Isabey (Eug.). Les Apprêts du déjeuner de chasse : 8.800. — 7. Rousseau (Théodore). Le Pêcheur : 10.000.

Tableaux anciens. — 9. Bellini. La Vierge et l'Enfant aux cerises : 12.100.

24. Mierevelt. Portrait d'une dame de qualité : 22.000. — 25. Mierevelt. Portrait d'un seigneur hollandais : 20.000.

29. Moro. Portrait d'une princesse : 22.000. — 35. Ostade. La Partie : 18.000.

36. Raphael Sanzio (attribué à). Le Mariage mystique de sainte Catherine : 11.800.

38. Rubens (Pierre-Paul). Loth et ses filles : 75.000. — 39. Ruysdaël (J.). Entrée de forêt : 18.500. — 40. Velde (G. van de). Marine hollandaise : 27.500. — 42. Vos (C. de). Portraits d'une dame et de ses enfants : 56.000. — 43. Vos (C. de). Portraits d'un homme et d'un jeune garçon : 36.000.

46. Wouwerman (Ph.). Le Départ pour la chasse : 17.500.

Objets d'art. — 50. Garniture de cinq pièces, trois potiches et deux cornets à réserves quadrilobées, oiseaux sur des arbustes. Ancienne porcelaine de Saxe, marque : A. R. (Augustus Rex) : 9.100.

Sculptures. — 54. Buste en marbre blanc, grandeur nature, par Vassé, 1760. Portrait de jeune femme : 30.100.

Bronzes, pendules. — 55. Deux landiers en bronze à patine brune, la Paix et la Guerre : 19.000. — 58. Paire de candélabres, groupe en bronze à patine brune, nymphes et bacchantes à demi-nues. Ép. L. XVI : 40.000. — 59. Paire de candélabres, statuette d'Amour nu, en bronze à patine brune. Ép. L. XVI : 13.500. — 61. Pendule à musique, en marbre blanc et bronze doré ; lyre surmontée d'un soleil. Cadran signé : Lépine, Her du Roi. Ép. L. XVI : 16.500.

Tapisseries, tapis. — 66. Tapis rectangulaire de la Savonnerie du XVIIIe siècle, fond noir, bouquet et couronne de fleurs entre deux corbeilles : 20.000.

Produit : environ 743.000 francs.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition des ouvrages présentés au **concours de Rome (gravure en taille-douce)**, à l'École des Beaux-Arts, quai Malaquais, les 30, 31 juillet, 1er et 3 août.

Étranger

Anvers : Exposition du livre moderne, au musée Plantin-Moretus, du 17 juillet au 15 octobre.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Province

Lagny (Seine-et-Marne) : 6e Exposition de l'Union artistique et littéraire, du 14 au 28 août. Dépôt des ouvrages du 1er au 5 août, aux écoles, rue Paul-Bert, à Lagny, ou à Paris, jusqu'au 15 juillet, chez M. Pottier, 14, rue Gaillon.

Lille : Exposition des Beaux-Arts et Arts décoratifs de l'Union artistique du Nord, du 1er octobre au 1er novembre. Envoi des ouvrages avant le 1er septembre, ou dépôt à Paris, chez M. Pottier, 14, rue Gaillon, du 25 août au 1er septembre.

Roubaix : Exposition des Beaux-Arts de la Société artistique de Roubaix-Tourcoing, du 17 septembre au 31 octobre. Dépôt des ouvrages, à Paris, chez Ferret, 36, rue Vaneau, du 25 au 29 août.

Toulon : 3e Exposition de la Société des Amis des Arts, du 24 novembre 1904 au 15 janvier 1905. S'adresser à M. Boyer, président, 9, rue Dumont-d'Urville, à Toulon.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique).

L'Imprimeur-Gérant : J. F. Schnerb.

Paris. — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart.

N° 36. — 1904 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 19 novembre.

LA CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . 10 fr. || Étranger (Etats faisant partie de l'Union postale). . . . . 15 fr
Départements . . . . . 12 fr. ||

Le Numéro . 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

Une exposition doit avoir lieu prochainement dans un pays voisin, et la France, qui y participe, songe à organiser une section de beaux-arts. Ce sera peut-être pour le ministre l'occasion d'une réforme importante, de laquelle en définitive dépend le sort de nos expositions à l'étranger.

Selon le régime en vigueur, ce n'est pas l'État qui, par l'intermédiaire de ses fonctionnaires ou de commissaires nommés à cet effet, choisit les ouvrages destinés à représenter publiquement l'art français contemporain. C'est un jury complexe, qui réunit en un bizarre mélange les membres de l'Institut, les sociétaires de l'un et l'autre Salon, et une minorité de juges libres appelés par le ministre. Si l'inventeur de ce système avait eu pour unique devoir d'assurer à tout prix la tranquillité du ministre et du directeur des Beaux-Arts, il faudrait louer sans réserve son ingéniosité. Il est impossible de fuir davantage la responsabilité et de mieux prévenir les risques de l'initiative. Le ministre et le directeur sont réduits à l'état d'appareils enregistreurs, état sans gloire, mais sans péril.

Les victimes désignées, ce sont nos expositions d'art à l'étranger. On devine aisément par quelles complaisances réciproques, alliances, complots et compromissions, les coteries disparates de ces jurys omnipotents arrivent à se mettre d'accord, et l'on sait, par un récent exemple, quelles œuvres sont allées de l'autre côté de l'Atlantique faire figure d'art contemporain. Il s'est trouvé que partout où l'État était officiellement présent, il endossait, par une désastreuse abdication, les choix souvent stupéfiants des conseils tout puissants qu'il s'était donnés, pour éviter de choisir lui-même, et, paradoxale conséquence, les seules expositions significatives et dignes d'être vues ont été celles où, sans organisation officielle, il intervenait officieusement et en toute liberté.

Il faut que la leçon de ces expériences soit entendue. Le système des jurys composites qui ne risquent pas de brouiller le ministre avec la République ni avec personne, mais qui le brouillent singulièrement avec la dignité et le bon goût, est définitivement condamné. La substitution des groupes à l'initiative du chef est dans le domaine de l'art, comme ailleurs, un lourd solécisme. Si le ministre le comprend, les bonnes volontés ni les énergies ne lui feront défaut pour mener à bien une réforme où la valeur et l'existence même de nos expositions sont engagées. Lorsque l'État expose, c'est à lui de choisir, sous sa propre responsabilité.

NOUVELLES

*** Dimanche dernier, 13 novembre, ont été inaugurés à Lyon le monument du chirurgien Ollier, œuvre du sculpteur Alfred Boucher et de l'architecte Louis Rogniat, et les nouveaux bâtiments du Conservatoire de Musique.

Le même jour a été inauguré à Coulommiers un théâtre municipal.

*** Le 9 octobre dernier à été inauguré, près de Saint-Julien (Haute-Vienne), sur les bords de la Glane, où travailla souvent Corot,

un médaillon du peintre, œuvre du sculpteur Couteilhas.

*** Par un récent décret, M. Chaumié a été autorisé à accepter, au nom de l'Etat, la donation faite au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, par M. Mors, d'une somme de 30.000 fr. destinée à la création et à l'entretien, pendant cinq années, d'un cours consacré à l'enseignement supérieur de l'histoire et de l'art musical. C'est à l'aide des fonds provenant de cette donation qu'est créé au Collège de France un cours, dont est chargé M. Jules Combarieu.

*** Le peintre Chartran vient d'être chargé de dessiner un modèle d'encadrement pour le billet de location des places du théâtre de l'Opéra-Comique. Sa composition, qui occupe toute la marge de droite du billet, représente une Muse qui chante, et de sa main gauche retient pressée contre son peplum la cithare antique; de la main droite, elle montre le Parthénon lumineux, dominant l'Acropole blanche, et la mer cérulèenne, qui forment la frise de la composition. C'est le graveur Emile Derbier qui a été chargé de l'exécution de cette vignette.

*** Six tableaux viennent d'être placés au musée de Versailles dans une nouvelle salle, située au rez-de-chaussée au fond de la cour de Marbre.

Ces tableaux, très intéressants, sont la *Cérémonie du centenaire de Victor Hugo*, par Chartran; la *Cérémonie des récompenses de l'Exposition universelle de 1900*, par Tattegrain; puis quatre tableaux provenant de dons : *Portrait d'Edouard Pailleron*, par S. Sargent; *Portrait d'Antoine-Vincent Arnault*, par F.-C. Vincent (1801); *Portrait de Mme Arnault*, par J.-B. Regnault; *Portrait de M. Alphonse de Neuville*, par Ernest Duez.

*** La section d'histoire et de philologie du Comité des travaux historiques a, dans sa dernière séance, reçu de son président, M. Léopold Delisle, la nouvelle d'une intéressante découverte qui vient d'être faite à Nantes. Parmi les précieux manuscrits légués au département de la Loire-Inférieure par M. Dobrée, et conservés au musée qui porte le nom de ce généreux donateur, figure une très belle Bible du treizième siècle, en deux volumes, ornée de délicates miniatures. Un érudit nantais, M. l'abbé Durville, chargé de décrire les manuscrits du musée Dobrée, vient de démontrer que cette Bible était identique à une Bible de la librairie du Louvre, mentionnée dans les inventaires de 1411 et de 1413 et sortie peu à près de la Bibliothèque du roi, à la suite du don qui en fut fait par Charles VI à son confesseur Renault des Fontaines, évêque de Soissons.

*** Les questeurs du Sénat ont décidé qu'aucune demande d'érection, dans le jardin du Luxembourg, de monument commémoratif, ne pourrait être examinée s'il ne s'est écoulé dix ans depuis le décès de celui en l'honneur duquel le monument est projeté. Cette décision a été prise pour mettre un terme à l'envahissement incessant du jardin du Luxembourg par des monuments qui ne sont pas à leur place dans un jardin public.

Déjà, en 1901, sur la proposition de M. Dusolier, un délai de cinq ans avait été stipulé. Il apparaît maintenant que ce délai est insuffisant.

*** Voici la liste des cours d'histoire de l'art qui seront professés à l'Ecole du Louvre pendant l'année scolaire 1904-1905 :

Archéologie nationale. — M. Salomon Reinach, professeur, étudiera, à la lumière de découvertes récentes, diverses questions d'archéologie préhistorique, celtique et méditerranéenne, tous les vendredis, à 10 h. 1/2 du matin, à partir du 9 décembre;

Archéologie orientale et céramique antique. — M. E. Pottier, professeur suppléant, étudiera les premières périodes de la céramique antique d'après les récentes découvertes de Crète, de Milo et de Santorin, tous les jeudis, à 1 h. 1/4 de l'après-midi, à partir du 8 décembre;

Archéologie égyptienne. — M. Pierret, professeur, expliquera les grands monuments du musée du Louvre, tous les mardis à 10 h. 1/2 du matin. La première leçon, sur « Les phases de l'Art égyptien », aura lieu le mardi 6 décembre;

Histoire de la peinture. — M. Henri de Chennevières, professeur suppléant, étudiera la peinture française au XVIIIe siècle, tous les samedis, à 4 h. La première leçon, qui aura lieu le samedi 10 décembre, traitera des « Femmes académiciennes dans l'ancienne Académie royale de peinture »;

Histoire de la sculpture du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes. — M. André Michel, professeur, traitera de la sculpture et principalement de la sculpture italienne à la fin du XIVe siècle et dans la première moitié du XVe siècle, tous les mercredis, à 10 h. 1/2 du matin, à partir du 7 décembre;

Histoire des arts appliqués à l'industrie. — M. Gaston Migeon, professeur, étudiera l'histoire des arts décoratifs et industriels des peuples musulmans, tous les vendredis, à 2 h. 1/2, à partir du 9 décembre.

*** A la Faculté des Lettres, les cours ayant trait à l'histoire de l'Art seront les suivants :

Histoire de l'Art, par M. H. Lemonnier, professeur. Cours public : tat de la science sur les grandes questions d'histoire de l'art français depuis les origines, les jeudis, à trois heures;

Cours réservés aux étudiants : Exercices pratiques, les lundis, à 2 heures; — Notions nécessaires à l'histoire de l'art (bibliographie, technique et instruments de travail), les lundis à 4 heures.

Histoire de l'Art (Musique), par M. Romain Rolland, chargé du cours. Cours réservé aux étudiants : Glück, ses précurseurs au XVIIe et au XVIIIe siècle, l'Europe musicale de son temps, les jeudis à 9 heures.

Archéologie, par M. Collignon, professeur.

Cours public : L'Acropole d'Athènes au v^e^ siècle, les samedis à 3 heures. Cours réservé aux étudiants : Études de diverses questions relatives à l'art hellénique et exercices pratiques, les mercredis, à 10 heures.

L'ouverture des cours publics aura lieu le 28 novembre. Celle des conférences a eu lieu le 7 novembre.

*** A l'École des Chartes, où les cours ont rouvert le 3 novembre, le cours d'archéologie française du Moyen âge est professé par M. R. de Lasteyrie, les mercredis à 2 h. 1/2 et les jeudis à 3 heures.

*** A l'École des Beaux-Arts, le cours d'*Histoire et archéologie* est professé par M. L. Heuzey, le mardi à 1 h. 1/2; celui d'*Esthétique et Histoire de l'art*, par M. L. de Fourcaud, le jeudi à 3 h.

*** Mardi prochain, 22 novembre, à 2 h. 1/2, aura lieu à la galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, une conférence du comte Robert de Montesquiou : *A propos de la gravure en couleurs au Japon.*

*** Les membres fondateurs de la Société du Salon d'automne, réunis en assemblée le 10 du courant, ont procédé à la nomination de nouveaux sociétaires. Sont élus :

Peinture. — MM. Lavery, A. Legros, Max Liebermann, V. Prouvé, Renoir, Odilon Redon, R. Ulmann.

Art décoratif. — MM. Edouard Bénédictus, Brindeau (Paul de Jarry), Alexandre Bigot, Paul Véra, M^me^ Blanche Ory-Robin, M^lle^ Louise Germain.

Gravure. — MM. Achille Ouvré, Basile Kadinsky, Wilhelm Lefebvre.

Sculpture. — M. Troubetzkoï, M^lle^ Lepla, M^lle^ Camille Claudel, M^lle^ Yvonne Diéterle.

*** La Société de géographie de Saint-Nazaire vient de prendre une initiative qu'il semble utile de signaler comme tentative digne d'être généralisée. Elle a ouvert un concours de photographie pour l'arrondissement de Saint-Nazaire dans le but de commencer une sorte d'inventaire des richesses archéologiques, pittoresques, artistiques de cette région, et elle a présenté au public ces clichés en faisant également appel aux collectionneurs locaux et aussi aux peintres, artistes, graveurs, dessinateurs, formant ainsi une « exposition artistique et documentaire » qui donne de la vie de cette région, dans le présent et dans le passé, un tableau très varié et des plus intéressants.

*** La salle d'honneur du 31^e^ régiment d'infanterie, à la caserne des Tourelles, vient de recevoir un groupe du sculpteur Camel, *Cambronne*, qui reproduit l'épisode fameux de Waterloo.

*** La *Revue Alsacienne* organisera à Strasbourg, dans le courant de l'hiver, deux conférences françaises sur l'art. M. André Michel, professeur à l'Ecole du Louvre, traitera ce mois-ci des *Origines de l'Art gothique* (avec projections). M. André Hallays a choisi pour sujet *L'Art du dix-huitième siècle en Alsace.* Sa conférence aura lieu au mois de janvier.

*** L'Académie des Sciences de Bavière a élu membre correspondant M. H. Omont, conservateur à la Bibliothèque Nationale de Paris.

*** Des peintures murales du Moyen âge ont été découvertes récemment dans l'église du village de Bardenitz près Jüterbog (Prusse).

Académie des Beaux-Arts

Séance du 12 novembre

Direction de l'Académie de France à Rome. — L'Académie des beaux-arts, consultée par le ministre de l'Instruction publique, propose, comme candidats à la place de directeur de l'Académie de France à Rome, en remplacement de M. Guillaume, démissionnaire :

En première ligne : M. Saint-Saëns (composition musicale).

En deuxième ligne : M. Barrias (sculpture).

En troisième ligne : M. Bernier (architecture).

A ces noms, l'Académie a ajouté celui de M. Carolus-Duran (peinture).

Académie des Inscriptions

Séance du 11 novembre

Subvention — Sur le rapport de M. Edmond Pottier et au nom de la commission de la fondation Piot, l'Académie accorde une subvention de 2.000 francs à M. Bigo, architecte, ancien pensionnaire de la villa Médicis, pour l'aider à entreprendre des fouilles au *Circus Maximus* à Rome.

Société des Antiquaires de France

Séance du 9 novembre

M. de Mély fait une communication au sujet de quatre cent onze signatures nouvelles qu'il a relevées sur des œuvres de peintres du Moyen âge, dans les musées d'Europe.

M. Héron de Villefosse communique, au nom du P. Delattre, la description d'un abrascas conservé au Musée Lavigerie, à Carthage.

M. de Villefosse fait une autre communication sur une inscription bilingue de Samothrace conservée au musée du Louvre.

M. Ruelle complète une communication en 1889 par M. l'abbé Beurlier, au sujet d'une pierre gnostique.

M. le capitaine Espérandieu fait une communication sur des bas-reliefs provenant d'Entrain et relatifs, pour la plupart, au culte mithriaque.

Société Française de Numismatique

Séance du 5 novembre

M. Adrien Blanchet, président, rappelle la perte douloureuse que la Société a faite dans la personne de son président honoraire. M. Anatole de Barthélemy, membre de l'Institut.

M. Collombier présente des chaines d'or portant des annelets en nombre variable qui ont pu être la première forme des points secrets.

M. Bordeaux montre un essai de tranche de monnaie d'or.

M. Blanchet rappelle une trouvaille de 15 statères de Philippe de Macédoine ou de très bonnes imitations gauloises de ce type faites en 1805 à Paris, au coin de la rue du Bac et du quai. Il mentionne à cette occasion les divers exemplaires de ces pièces rencontrés en France.

Un Grand local pour Musée, disponible à Paris

Dans la partie ouest de Paris, au milieu d'une magnifique avenue desservie par des bateaux, des tramways et le chemin de fer de Ceinture, il existe une immense construction toute prête pour recevoir un musée ; il y manque seulement des portes et des fenêtres !

Elle se compose de 234 salles bâties en maçonnerie, communiquant entre elles par deux grandes portes, éclairées de chaque côté par deux vastes baies par lesquelles l'air et la lumière pénètrent à flots. Le développement total des salles atteint deux kilomètres. Chaque salle a au moins cinq mètres de haut, sept de large et quatre de long.

Je parle des arcades du viaduc d'Auteuil, sur lesquelles passe le chemin de fer de Ceinture. Quelques-unes ont déjà été converties en magasins ; trois ou quatre ont donné asile à une gare. Tout le reste est disponible. On s'y promène volontiers par le mauvais temps. Mais, la nuit, ces arcades sont mal fréquentées. Malgré des inscriptions en gros caractères qui défendent de les salir, il est trop évident qu'on ne les respecte pas toujours, sans doute parce que les inscriptions sont illisibles la nuit, ou pour tout autre motif.

Les murs sont en parfait état et n'auraient même pas besoin d'un crépissage. Il suffirait de bétonner le sol, ou d'y mettre de l'asphalte, et de fermer les deux grandes baies latérales par des cloisons fenêtres vitrées. La nuit, ces portes-fenêtres et des portes devraient être protégées par des volets en tôle, pour soustraire les vitres aux projectiles des gamins.

La trépidation causée par le passage des trains est presque insensible. Sans doute, il ne faudrait pas exposer, dans ces 230 salles, de la verrerie de Venise ; mais quel emplacement idéal pour un musée de sculpture comparée, pour un musée de moulages, qui pourrait devenir, en peu d'années, aussi riche que l'*Albertinum* de Dresde ! Quelle admirable promenade couverte serait ce musée, où toute l'histoire de la sculpture se déroulerait sur une longueur de deux kilomètres !

Une partie des arcades pourrait être réservée au musée de marine, dont on cherche depuis si longtemps à débarrasser le Louvre. Seuls, quelques grands plans en relief s'y trouveraient à l'étroit ; il serait facile de les transporter aux Invalides.

Évidemment, la hauteur des arcades ne permettrait pas d'exposer le *David* de Michel-Ange ou les *Dioscures* du Monte Cavallo ; mais, pour ces monuments d'une grandeur exceptionnelle, aucun lieu d'exposition ne vaudra jamais le *hall* vitré de l'École des Beaux-Arts. Il ne peut être question de supprimer les quatre musées de moulages qui existent à Paris, ceux de l'École des Beaux-Arts, du Trocadéro, de la Sorbonne, du Louvre, mais d'en constituer un où les monuments seraient classés dans l'ordre chronologique et pourraient trouver place au nombre de plusieurs milliers.

L'installation ne coûterait presque rien ; il suffirait, pour chaque statue, pour chaque bas-relief, d'un socle en bois monté sur des roulettes, permettant de photographier l'objet sous le meilleur jour.

J'ignore si ces arcades appartiennent à l'État, à la Ville ou à la compagnie du chemin de fer de Ceinture. Il me suffit de signaler l'utilisation possible de ce vaste local, qui pourrait devenir, à très peu de frais, un des musées les plus instructifs et les plus attrayants de Paris.

Salomon Reinach.

CORRESPONDANCE D'AUTRICHE

LES CYCLES D'OPÉRAS DU THÉATRE NATIONAL DE PRAGUE

Le Théâtre National (tchèque) de Prague tend de plus en plus à prendre rang parmi les premières scènes du monde. Non seulement on l'a vu monter ces dernières années des œuvres étrangères (ne citons que *Louise*) d'une façon telle que la représentation originale ne pouvait guère être meilleure, mais il a pris l'habitude d'offrir chaque été aux étrangers de passage à Prague au retour des villes d'eaux du nord de la Bohême des cycles complets d'œuvres des grands compositeurs nationaux. Cette année-ci ce fut d'abord, au printemps, un cycle Smetana, immédiatement suivi d'un cycle Dvorak. Et maintenant vient de s'achever un autre cycle de vingt représentations, au cours desquelles l'œuvre théâtral entier de Smetana a défilé, une partie de ceux de Dvorak et de Fibich, plus quelques nouveautés de récents compositeurs tchèques d'un haut intérêt, enfin *Vstudni (Au fond du puits)* de Vilem Blodek et *Popelka (Cendrillon)* de Josef Richard Roskosny, deux œuvres antérieures un peu oubliées, quoique d'un véritable intérêt musical. Mais ce qu'il faut surtout retenir de ces fêtes, c'est la mise hors pair de deux musiciens nouveaux, d'un art subtil et frais, d'une science consommée, d'un atticisme d'expression et d'une élégance d'écriture tout à fait séduisants : MM. J.-B. Foerster et Karel Kovarovic.

Il serait bon qu'à leur égard ne se perpétue pas le malentendu, pour ne pas dire la conspiration du silence, dont furent victimes Smetana et Fibich et auquel le seul Dvorak a échappé de par l'amitié de Brahms et de Hanslick, de par l'éditeur Simrock et de par l'Angleterre et l'Amérique. Si l'on veut

être juste aujourd'hui envers Smetana, auteur d'opéras, il faut l'écouter en reconstituant son temps et son milieu ; alors il apparaît l'un des plus grands maîtres qui aient jamais existé, surtout si l'on a connaissance, par ailleurs, de ses poèmes symphoniques, de sa musique de chambre et de sa cantate *Ceska pisen*. Mais l'œuvre entier de Zdenko Fibich (trois symphonies, plusieurs opéras, les plus beaux comme musique malheureusement desservis par des *libretti* lamentables et prétentieux, des ouvertures, mélodrames et poèmes symphoniques) est à découvrir et provoquera de considérables étonnements : le second acte de *Sarka* et les maîtresses scènes de *Pàd Arkuna* (*La Ruine d'Arkoun* — île de Rügen) défient l'oubli. Quant aux musiciens de second rang, Blodek, mort trop jeune sur de si belles promesses, et Roskosny, ils ne solliciteront jamais l'attention, par delà les frontières de Bohême, que des spécialistes et des érudits. MM. Fœrster et Kovarovic, au contraire, sont des gloires de demain et qui ne peuvent continuer à demeurer la propriété exclusive de Prague.

Du premier nous avons entendu une *Eva*, qui a le tort d'être un drame en costume slovaque pardessus une musique si raffinée, si subtilement psychologique, qu'elle conviendrait exclusivement aux passions de héros aussi bien élevés que ceux d'Octave Feuillet, ou pour rester dans le domaine musical que ceux d'*Onieguine* et de la *Dame de pique*, les deux chefs-d'œuvre de Tchaïkovski. Qu'on enlève donc à tout ce monde les pittoresques hardes populaires et qu'on le mette en toilettes décolletées et en habit, nous aurons un chef-d'œuvre. Autrement le chef-d'œuvre reste musical et l'auditeur croit éprouver un phénomène de bilocation tout à fait déconcertant : il entend la plus tendre et la plus exaltée — disons la plus *racinienne* musique moderne — et il voit évoluer des cotillons courts et des gars bottés incapables de souffrir et de s'encolérer sur de tels accents. M. Kovarovic, au contraire, a écrit deux partitions merveilleusement appropriées, malgré leur délicatesse, au drame historique violent de *Psohlavci* et à la série de scènes d'un charme vieillot et cependant tout jeune, intitulée *Na Starèm belidle (A l'ancienne blanchisserie)*. Malgré des délicatesses presque florales, la musique de *Psohlavci* (*Les Têtes de chien*, nom d'une tribu chode, nord-ouest de la Bohême), adhère admirablement à son texte parce que basée presque entièrement sur la mélodie populaire et tout en créant dans les scènes élevées une déclamation d'une exacte appropriation à la grandeur et au tragique des personnages. Comme mise en scène et soin dans l'exécution, c'est souvent l'une des choses les plus saisissantes qui se puisse admirer au théâtre. La seconde œuvre du même auteur est un spectacle riant et charmeur qui découpe en tableaux musicaux l'un des plus célèbres romans de la littérature tchèque. La valeur musicale en est plus grande encore et la finesse de la personnalité de M. Kovarovic y trouve une excellente occasion de pénétrer et d'analyser les plus exquises nuances de sentiment de l'âme tchèque.

William Ritter.

REVUE DES REVUES

— **Revue archéologique** (1901, 1er semestre). J. Déchelette, *Les Peintures murales du Forez*. Résumé de l'ouvrage publié par MM. Déchelette et Brassart. — G. Gastinel, *Cinq reliefs tarentins*. Ex-voto aux Dioscures. — S. Gsell, *Quelques sculptures antiques de l'Algérie*. Esculape et Silène de Cherchell. — S. Reinach, *L'Hécate de Ménestrate*. Étude sur un texte de Pline qui intéresse la polychromie antique. — Marquet de Vasselot, *Le Trésor de l'abbaye de Reichenau*. — A. Moret, *Scènes du bouclier d'Achille et tableaux de tombes égyptiennes*. — G. Chauvet, *Statues et Statuettes antiques de la Charente*. — G. Millet, *La Collection byzantine de l'École des Hautes Études*. — S. Reinach, *Un Portrait de l'empereur Julien*. Buste placé en haut de la cathédrale d'Acerenza ; l'auteur démontre que les statues du musée du Louvre et de Cluny ne représentent pas Julien. — J. Déchelette, *L'Officine de Saint-Rémy*. Vases à reliefs gallo-romains. — P. Leprieur, *La Sculpture en Champagne*. — Ce volume est illustré de 11 planches hors texte.

(1901, 2e semestre.) — H. Horne, *Une Fresque de la jeunesse de Botticelli* : Vierge et Enfant, dans un oratoire à Settignano. — Ch. Maumené, *Les Monuments mégalithiques des hauts plateaux de la province de Constantine*. — J. Déchelette, *Poteries de la Tène à décors géométriques incisés*. — W.-K. Prentice, *Mosaïque de Serdjilla* (Syrie). — A. Gayet, *Cinquième campagne de fouilles à Antinoë*. — S. Reinach, *Têtes antiques de la collection Rousset à Uzès*. — L. de Laigue, *Rhyton d'argent de Trieste*. — S. Reinach, *Stèle funéraire de Nisyros*. — A. de Ridder, *Plaques découpées archaïques*. — E. Michon, *La prétendue statue de Julien l'Apostat au Musée du Louvre*. — G.-E. Rizzo, *Le prétendu portrait de Sappho*. — O. Costa de Beauregard, *Les Cuirasses celtiques de Filliges*. — P. Paris, *Statue d'éphèbe à Madrid*. — Ce volume est illustré de 11 planches hors texte.

(1902, 1er semestre.) — F. Cumont, *Deux bas-reliefs mithriaques*. — C. Torr, *Jésus et saint Jean dans l'art*. Prouve que les anciens artistes chrétiens ont cru saint Jean-Baptiste beaucoup plus âgé que Jésus. — S. Reinach, *Une Statue de Baalbeck divisée entre le Louvre et Tchinli-Kiosk*. Il s'agit d'une statue d'Isis assise entre deux sphinx ; la tête d'un des sphinx est au Louvre. — F.-B. Tarbell, *Lécythe protocorinthien signé à Boston*. — F. de Mély, *Le Saint Suaire d'Exobregas*. — G. Seure, *Poteries de l'âge de bronze en Géorgie*. — M. Vassits, *La Nécropole de Klicevac en Serbie*. B. Berenson, *Tableau de Peselino à Empoli*. — A. Mahler, *L'Apollon pythien au Louvre*. — Clermont-Ganneau, *Stèle phénicienne d'Oumm-el-Aoumid*. — S. Reinach, *Divinités équestres*. Représentation de déesses à cheval dans l'art grec et dans l'art gallo-romain. — J. Déchelette, *Étude sur la civilisation des Gaulois cisalpins. Montefortino et Ornavasso*. — S. Reinach, *L'Iconographie de Julien l'Apostat*. — A. Mahler, *Réplique de l'Aphrodite d'Arles au Louvre*. — H. Breuil, *Bronzes celtiques de Châteauroux*. — Carton, *Panthères bacchiques sur un bas-relief de Tunisie*. — A. de Molin, *Agrafes de ceinturon burgondes*. — S. Reinach, *A propos d'un stamnos béotien*. Étude sur

le *svastika* considéré comme symbole de l'oiseau. — S. Ronzevalle, *Bas-relief de Homs*. — J. Déchelette, *L'Esclave à la lanterne*. — Ce volume est illustré de 12 planches hors texte.

(1902, 2e semestre.) — H. Lucas, *Un Ganymède au musée de la Maison Carrée*. — S. Reinach, *Le Moulage des statues et le Sérapis de Bryaxis*. — H. Breuil, *Une Cachette hallstattienne à Argenton*. — V. Mortet, *Recherches antiques sur Vitruve*. — L. Dimier, *Benvenuto Cellini à la cour de France*. — S. Reinach, *Permis d'exporter délivrés à Rome*. — R. Weill, *Hiérakonpolis et les origines de l'Egypte*. — S. Reinach, *Le Musée de Naples*. — A. Mahler, *La Minerve de Poitiers*. — H. Hubert, *La Collection Moreau au Musée de Saint-Germain*. — S. Reinach, *La Statue équestre de Milo*. — E. Picot, *Statue de Vénus envoyée à François Ier*. C'est peut-être la Vénus du Louvre considérée, à tort, comme provenant de Fréjus. — R. Merlet, *La Cathédrale de Chartres et ses origines*, — J. Déchelette, *Les Seaux de bronze de Hemmoor*. — P. Gauckler, *Les Fouilles de Tunisie*. — Ce volume est illustré de 7 planches hors texte.

— **Die Kunst** (février 1904). — Articles de M. W. Leistikow sur la nouvelle association allemande du « Künstlerbund » (1) et son congrès à Weimar; — de M. H. Rosenhagen sur *La Peinture finlandaise* (16 reprod.) ; — de M. E.-W. Budt sur un graveur nurembergeois, Ludwig Kühn (5 reprod. et 1 lithographie originale en couleurs) ; — sur la jeune Société viennoise « Wiener Kunst im Hause » (Art domestique viennois) (nombr. gravures) et sur des ouvrages en métal de M. W.-J. Stokvis, d'Arnhem (9 reprod.) ; — du comte de Leiningen-Westerburg sur le dessinateur et vignettiste Richard Grimm (nombr. reprod.) ; — sur d'ingénieux jouets et objets en bois des frères Kleinhempel (26 reprod.).

— Début d'un travail de M. W. Gensel sur *Les Maîtres du paysage intime* : Louis-Gabriel Moreau, Georges Michel, Paul Huet, Delaberge, Théodore Rousseau, Jules Dupré, etc. (22 grav.).

(Mars). — *Les Maîtres de paysage intime* (suite) (43 reprod. d'après Corot, Diaz, Millet, Troyon, Daubigny et Courbet).

— *Une méthode d'enseignement artistique*, par M. W. van Debschitz.

(Avril). — Notes de M. H. Thode sur le peintre Hans Thoma et les qualités de son style (portrait et 25 reprod. d'œuvres) ; — de M. J.-J. David sur le sculpteur viennois Rudolf Weyr (24 reprod.) ; — de M. A.-H. Plinke sur *Les devoirs de l'art plastique dans les grandes villes d'Allemagne* ; — de M. H. M. sur l'architecte et décorateur munichois Richard Riemerschmied (nomb. reprod.).

(Mai). — Articles de M. G. Habich sur *L'Exposition de la Sécession de Munich* (25 reprod.) ; — de M. G. Pauli sur l'exposition des Beaux-Arts de Brême ; — de M. H. Weiszäcker sur une belle et importante décoration murale de M. W. Steinhausen au Gymnase de Francfort (6 grav.) ; — de M. J. Kleinpaul sur le nouvel escalier du musée de l'Albertinum à Dresde, décoré de peintures et de sculptures par M. H. Prell (8 grav.) ; — sur *L'Art allemand à l'exposition de Saint-Louis* (nomb. reprod.) ; — sur *L'Art appliqué en Alsace* (6 reprod., notamment de beaux ouvrages de marqueterie de M. C. Spindler) ; — sur de nouvelles céramiques de M. Hermann Mutz d'Altona (plus. reprod.).

(Juin). — Notice de M. F. Wolter sur le peintre Lenbach, récemment décédé (25 grav.).

— Articles, par M. Zuckerkandel, sur l'exposition de la Sécession viennoise (22 grav.) et sur l'architecte et décorateur autrichien Koloman Moser (38 grav.).

— Notes sur de nouvelles céramiques de Delft ; sur des papiers peints artistiques ; etc.

— Hors texte : *Baigneuse*, lithographie originale de M. P. Dillon.

(Juillet). — Comptes rendus, par M. H. Rosenhagen, de l'exposition de la Sécession de Berlin (25 reprod.), et par M. E. Wieland, de la première exposition, à Munich, du nouveau groupe artistique allemand le « Künstlerbund » (fin de l'article dans la livraison suivante (51 reprod.).

— Étude de M. H. C. Marillier sur le sculpteur et décorateur anglais George Frampton (20 reprod.).

— *L'Art décoratif à l'exposition de Dresde*, par M. E. H. (5 grav.).

— Articles sur une maison d'artiste à New-Jersey (11 vues extérieures et intérieures) ; — sur des modèles de dentelles de M. Félix Aubert (4 grav.) ; — sur l'École d'art décoratif de Prague à l'Exposition de Saint-Louis (18 grav.).

— Hors texte : *Mise au tombeau*, dessin par M. L. Corinth.

(Août). — Articles de M. P. Schumann sur la nouvelle société « Les Elbiens » à l'Exposition de Dresde (15 reprod.) ; — de M. H. Board sur l'École des Arts décoratifs de Düsseldorf (nombreuses reprod. en noir et en couleurs de travaux d'élèves).

(Septembre). — Comptes rendus, par M. H. Board, de l'exposition internationale des Beaux-Arts de Düsseldorf (25 reprod.) ; — par M. F. Wolter, de l'exposition du Palais de Cristal à Munich (26 reprod.).

— *L'Exposition de Saint-Louis*, par M. Max Creutz (28 grav.).

— *L'Art appliqué à la première Exposition du « Künstlerbund »*, par M. G. Fuchs (12 grav.).

(1) V. la *Chronique des Arts* du 30 janvier 1904, p. 33.

BIBLIOGRAPHIE

La Vie des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes, par Giorgio Vasari, traduction nouvelle par Charles Weiss, capitaine de gendarmerie. Paris, librairie Albert Foulard. Un vol. in-8° de XI-912 pages.

L'ouvrage de Vasari, malgré ses inexactitudes, aujourd'hui trop connues pour être dangereuses, sera toujours, non seulement un des plus précieux documents sur les artistes italiens de la Renaissance, mais encore par ses discours préliminaires et son introduction aux trois arts du dessin, un des écrits qui nous renseignent le mieux sur la conception esthétique d'un Florentin du XVIe siècle, vivant dans un milieu encore imprégné de la pensée d'un Vinci et contemporain d'un Michel-Ange. Ces chapitres sont traduits pour la première fois dans cet ouvrage; quant aux biographies, elles sont annotées soigneusement d'après

les travaux des historiens récents de la Renaissance et des renvois indiquent où se trouvent actuellement les œuvres citées.

C'est donc un très utile ouvrage que vient de nous donner M. Ch. Weiss. Ajoutons que le texte en est d'une excellente typographie, qui facilite la lecture et les recherches.

S.

—

Le 30e volume de l'**Almanach des Spectacles** de M. Albert Soubies vient de paraître (Paris, Flammarion ; in-32, 160 p. av. 1 planche). On y trouvera, comme dans les précédents, tous les renseignements désirables sur le mouvement théâtral au cours de l'année dernière. Comme dans les précédentes années, une eau-forte de Lalauze illustre cet élégant volume.

NECROLOGIE

—

Dans les derniers jours d'octobre, est mort à Paris le peintre de marines et de paysages **Charles Kuwasseg**, élève de son père Carl-Joseph Kuwasseg, de Durand-Brager et d'Isabey. Il était né à Draveil, en Seine-et-Oise. Il commença d'exposer au Salon de 1859, et y figura, depuis, presque chaque année. Il était membre de la Société des Artistes français et avait obtenu une médaille de 3e classe en 1892.

—

On annonce aussi la mort de M. **Frœlicher**, architecte, décédé à Paris la semaine dernière.

—

Le peintre paysagiste **Rudolf Ribarz** est mort à Vienne (Autriche) le 12 novembre, à l'âge de cinquante-six ans. Il était né à Vienne le 30 mai 1848. Elève de Zimmermann, Ribarz avait passé vingt ans à Paris, faisant partie d'un petit groupe de paysagistes autrichiens qui travaillaient dans la campagne française. Ses toiles, dont plusieurs ont figuré aux Salons de la Société Nationale des Beaux-Arts, se distinguaient par un profond sentiment de la nature, une exécution très libre et très savoureuse. Dans les dernières années, il avait accepté le professorat de l'Ecole des arts industriels à Vienne, pour le genre décoratif qu'il avait toujours cultivé en même temps que le paysage.

—

En septembre dernier est mort à Livourne, âgé de plus de soixante ans, le peintre **Pietro Senno**, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Florence. Il a peint surtout des paysages, mais fut aussi animalier et même s'essaya à la peinture d'histoire dans sa grande toile *Waterloo (11 juin 1815, 8 heures du soir)*.

—

On annonce également la mort : du peintre de genre, de portraits et de paysages le professeur **Karl Breitbach**, de Berlin, né dans cette ville en 1833, élève de Couture à Paris, puis de Knaus, et mort subitement à Cassel, au mois d'août dernier; — le même mois, à Francfort, où il était né le 4 avril 1825, du professeur **Johann Heinrich Hasselhorst** ; — à Soest (Westphalie), du peintre paysagiste **Peter Becker**, né à Francfort le 10 novembre 1828 ; — le 7 août, à Munich, du sculpteur **Adolf Nowotny**, âgé de cinquante ans ; — à Liebenzell, de l'architecte **Theophil Frey**, de Stuttgart, âgé de cinquante-neuf ans ; — le 11 août, à Düsseldorf, du graveur au burin **Fritz Dinger**, né à Wald, près Solingen, le 22 janvier 1827 ; — le 17 août, à Lübeck, du peintre et illustrateur **Konrad Weidmann**, né le 10 octobre 1847, à Diessenhofen (Suisse), et qui rapporta d'une expédition allemande en Afrique d'intéressants dessins ; — le 20 août, à Berlin, du peintre munichois **Thomas von Natusius** ; — le 26 août, à Trieste, du portraitiste **Umberto Veruda**, né à Venise en 1870 ; — le 9 septembre, à l'âge de cinquante-cinq ans, du peintre d'histoire **P.-A. Swedomski**, né en Russie, qui étudia à Düsseldorf, puis près de Munkacsy, et vécut principalement à Rome ; — le 12 septembre, à Lübeck, du paysagiste le professeur **Karl Rettich**, né en 1841 à Rosenhagen, près Travemünde ; — fin septembre, à Carlsruhe, du paysagiste **Hugo Knorr**, né le 17 novembre 1834, à Kœnigsberg, professeur à l'école polytechnique de Karlsruhe ; — le 4 octobre, du directeur du Musée d'art industriel de Flensburg (Schleswig-Holstein), **Heinrich Savermann**, décédé dans sa soixante-troisième année.

MOUVEMENT DES ARTS

—

Collections Bourgeois, de Cologne

(*Suite*) (1)

Porcelaines (suite). — 253. Jeune homme en costume de gentilhomme Frankenthal. Vers 1760; et 254. Jeune fille costumée en noble dame : 9.562,50. — 255. Le prince-électeur Carl Theodor de Palatinat. Frankenthal. J.-A. Hannong. Vers 1760; et 256. La princesse Elisabeth Augusta, épouse du précédent : 2.762 50. — 263. Groupe de Chinois. Frankenthal, 1773 : 1.750. — 264. L'Hiver. Groupe faisant partie d'une série des saisons. Frankenthal. 1773 : 1.312,50. — 266. Bergers des Alpes. Groupe. Frankenthal. 1777 : 1.537,50. — 270. La boîte d'optique. Groupe. Frankenthal. Période de Carl Theodor : 1.812 50. — 273. Le valet amoureux de sa maîtresse. Groupe. Hœchst. Vers 1770; et 274. Le maître amoureux de la servante. Groupe. Pendant : 5.750. — 278. Le galant cavalier. Nymphenburg. Vers 1755-1760 : 2.312,50.

Verreries. — 303. Grande lampe de mosquée. Travail arabe. Vers 1300. Frise portant une inscription réservée sur fond d'émail bleu et interrompue par six anses de suspension; trois médaillons séparés par des arabesques sur le col et inscription en bleu; pied bas entouré de deux bandes d'ornements, médaillons de fleurs. Traces de dorure : 9.062,50. — 304. Bouteille. Travail vénitien, xve siècle. En verre incolore. Médaillon circulaire bordé de rosaces d'or ponctuées de blanc et de rouge à sujet peint en émail : David debout tenant d'une main une fronde et de l'autre la tête de Goliath; et Judith, tenant d'une main un sabre recourbé, de l'autre la tête d'Holopherne : 7.825. — 307. Verre à pied de forme évasée. Venise. Vers 1500. En forme de calice, en verre bleu et large bande d'imbrications : 4.562,50. — 309. Couple plate. Travail espagnol. xvie siècle : 1.187 50. — 311. Bocal. Travail allemand, 1613. L'Aigle impériale en noir, avec

(1) V. *Chronique des Arts* des 5 et 12 novembre.

le globe et le sceptre ; sur ses ailes, 28 écussons d'armoiries : 1.400. — 330. Grand vitrail représentant des saints. Province rhénane. XV^e^ siècle : 1.875. — 332 337. Cinq scènes de la vie des Saints et portrait d'un donateur. Travail flamand. XVI^e^ siècle : 1.618,75. — 358. La Vierge, l'Enfant Jésus et deux Saintes Femmes. Province rhénane (Cologne ?) 1480-1500 : 1.250.

Emaux. — 361. Croix, cuivre champlevé et émaillé. Maestricht. Vers 1170. Supportée par trois pieds et par un socle hémisphérique surmonté d'une boule méplate. Ornements et symboles : les quatre Évangélistes assis. La décoration et les personnages sont en émail, les chairs sont en réserve : 11.500. — 362. Châsse. Cuivre champlevé, émaillé et doré. Travail français. Limoges. Seconde moitié du XII^e^ siècle. En forme de maison à toit pyramidal : 8.750. — 363. Châsse. Cuivre champlevé et émaillé. Travail français. Limoges. Vers 1200. En forme de maison, plaques clouées sur une âme de bois, crête ornée de découpages à jour en forme d'entrée de serrure : 10.625. — 364. Châsse. Cuivre champlevé et émaillé. Travail français. Limoges. XIII^e^ siècle. En forme de maison, plaques clouées sur une âme de bois : 3.625. — 366. Châsse. Cuivre champlevé et émaillé. Limoges. XIV^e^ siècle. En forme de maison : 7.500.

367. Statuette-reliquaire. Cuivre champlevé, émaillé et doré : 1.070. — 368. Plaque de reliure. Cuivre champlevé, émaillé et doré. Limoges. Fin du XII^e^ siècle. La Crucifixion : 6.250. — 370. Crosse. Cuivre champlevé et émaillé. Limoges. Seconde moitié du XII^e^ siècle. Décorée de fleurs, de rinceaux et d'inscriptions en caractères orientaux : 5.250. — 374. Deux flambeaux. Cuivre champlevé, émaillé et doré. Limoges. Vers 1300 : 3.125. — 375. Flambeau. Cuivre champlevé et émaillé. Trace de dorure. Limoges. Première moitié du XIII^e^ siècle : 1.687 50. — 376. Flambeau. Cuivre champlevé et émaillé. Traces de dorure. Limoges. Fin du XII^e^ siècle : 2.125. — 383. Plaque d'extrémité d'une châsse ; et 384. Plaque ayant formé l'autre extrémité de la même châsse. Limoges. Seconde moitié du XII^e^ siècle : 2.100.

395. Mors de chape. Cuivre repoussé et doré et émaux champlevés. Travail français. XIII^e^ siècle : 1.500. — 396. Fiole pour saintes huiles. Argent doré, gravé et émail cloisonné. Travail allemand. XVI^e^ siècle : 1.562 50. — 406. Coupe. Émail peint. Limoges. Pierre Reymond. 1534-1582. Grisaille. Chairs saumonnées. Sujets d'après Petit Bernard : Joseph veut retenir Benjamin (Genèse, XLIIII) ; Neptune sur les flots : 3.812 50. — 407. Plaque. Émail peint. Travail français. Limoges. Manière de Martin Didier. Vers 1560. Persée délivrant Andromède : 2.625. — 409. Coupe. Émail peint. Limoges. N. Laudin. XVII^e^ siècle. Combat de cavaliers romains (d'après un maître florentin de la fin du XVI^e^ siècle) : 7.750. — 410. Coupe. Émail peint. Travail français. Limoges. N. Laudin. XVII^e^ siècle : Combat de cavaliers romains. Émaux de couleur, contre émail noir : 2.250. — 411. Reliure. Émail peint. Saxe. Vers 1700. Bouquets et vases : 1.250. — 412. Plaque. Émail peint. Manière des frères Huaut. XVIII^e^ siècle : 1.512,50. — 414-422. Neuf écussons d'armoiries. Travail allemand. XIX^e^ siècle : 5.025. — 426. Deux grands vases cloisonnés. Japon. XVIII^e^ siècle. Deux Japonais conduisant un cheval : 4.637,50.

Orfèvrerie religieuse. — 427. Bras-reliquaire. Argent en partie doré. XV^e^ siècle : 5.312,50. — 428. Reliquaire. Argent. Travail allemand. (Rhin Westphalie). Milieu du XV^e^ siècle : 1.562,50. — 431. Crosse. Argent doré. Travail allemand. Seconde moitié du XV^e^ siècle : 5.625. — 432. Flambeau. Argent. Travail allemand. Milieu du XIII^e^ siècle : 2.437,50. — 433. Porte-missel. Argent ciselé et doré. Quatre pieds de femme de double griffe de lion supportant le socle rinceaux et écusson d'armoiries champlevé et émaillé. La plaque mobile destinée à supporter le missel représente le couronnement de la Vierge : 60.625. — 435. Calice. Argent doré. XIV^e^ siècle : 2.775. — 439. Calice du cardinal Jean de Torrecremata. Argent doré. Travail italien. 1480-1500 : 2.500. — 440. Calice. Argent doré. Travail de l'Allemagne du Sud. 1516 : 3.250.

(*A suivre.*)

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition du **concours d'affiches pour la Société protectrice des animaux**, au Petit Palais des Champs Élysées, jusqu'au 28 novembre.

Exposition de tableaux de M. **Kees van Dongen**, galerie Vollard, 6, rue Laffitte, jusqu'au 25 novembre.

Exposition de tableaux de M^lle^ **Berthe Zuricher**, galerie Vollard, 6, rue Laffitte.

Exposition de tableaux de M. **Edouard Dufeu**, galerie Berne-Bellecour, 68, boulevard Malesherbes, jusqu'au 5 décembre.

Province

Albi : Exposition des Beaux-Arts, jusqu'au 4 décembre.

Bordeaux : Salon d'automne de la Société des Artistes girondins, en novembre et décembre.

Saint-Nazaire : Exposition artistique et documentaire de la région.

Tours : Exposition artistique en novembre et décembre.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Province

Nantes : 14^e^ Exposition de la Société des Amis des Arts, du 27 janvier au 12 mars 1905. Dépôt des ouvrages du 22 décembre au 6 janvier, chez Robinot, 32, rue de Maubeuge, Paris.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

ERRATUM

Dans l'article de M. Dimier *Sur l'architecte vrai de l'ancien Hôtel de Ville* (*Chronique* du 12 novembre), p. 289, col. 1, ligne 12, au lieu de : Henri II, lire : Henri IV.

L'Imprimeur-Gérant : J. F. SCHNERB.

Paris. — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart.

N° 6. — 1905 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 11 Février.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . **10** fr. || Étranger (Etats faisant partie de
Départements . . . . . **12** fr. || l'Union postale) . . . . . **15** fr.

Le Numéro : 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

Le Parlement s'est, l'autre jour, occupé du Louvre et du déménagement toujours attendu du ministère des Colonies. Ce n'est pas la première fois. On voudrait que ce fût la dernière. Nous vivons dans une attente paradoxale et périlleuse qui doit prendre fin. A deux reprises différentes, la libération du Louvre, le bannissement des Colonies ont été inscrits dans la loi : et la loi reste lettre morte. Les Colonies incendiaires, en dépit des votes du Parlement, des promulgations officielles, des textes législatifs, de toutes les démonstrations possibles, continuent de vivre à côté des Rembrandt, de brûler du bois dans les cheminées et, au besoin, d'y mettre le feu.

A mesure que le temps passe, on découvre de nouveaux locaux où les Colonies seraient fort bien. Mais on n'a pas encore découvert le moyen de les décider à en choisir un et à s'y installer. Que les cartons coloniaux élisent domicile avenue Rapp ou rue Oudinot, peu importe! Mais, de grâce, qu'ils partent! Chaque fois que le Parlement discute, on démontre surabondamment la nécessité pressante de déménager les Colonies et la possibilité d'agir tout de suite. Ces manifestations platoniques deviennent à la longue lamentables ; elles révèlent trop d'indifférence ou d'impuissance.

Si M. le sous-secrétaire d'État est d'aventure en peine d'une action d'éclat pour inaugurer son administration, une occasion magnifique s'offre à lui. Puisse-t-il être le protecteur du Louvre, le vainqueur des Colonies! La reconnaissance publique l'environnera. Et il ne lui restera plus qu'à débarrasser le Louvre du voisinage des Finances.

NOUVELLES

*** Le *Journal Officiel* du 8 février publie un arrêté du ministre de l'Instruction publique aux termes duquel, sur la proposition du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, « les ouvrages d'art achetés ou commandés par l'Etat seront, à moins d'impossibilités résultant de la nature même des œuvres, groupés et exposés annuellement dans un local dépendant du sous-secrétariat d'Etat des Beaux-Arts ».

*** On vient d'exposer au musée du Louvre, dans une des salles du rez-de-chaussée de l'aile septentrionale, une très curieuse collection d'objets antiques provenant d'Asie Mineure et offerts au musée par M. Paul Gaudin qui, depuis plus de dix ans, ne se lasse pas d'enrichir nos musées nationaux.

Il y a là, entre autres, une très belle série de bas-reliefs grecs et quelques terres cuites qui feront la joie des archéologues comme des simples amateurs. (Entrée par la salle des grands monuments assyriens).

*** M. Georges d'Esparbès, homme de lettres, vient d'être nommé conservateur de la Malmaison, dont le nouveau sous-secrétaire d'Etat se propose d'achever d'ici quelques mois la reconstitution commencée par son prédécesseur, M. Marcel.

*** Lundi dernier a été inauguré au cimetière de Fécamp un monument à la mémoire des marins morts en mer, œuvre de l'architecte Alker et du peintre et sculpteur Langrand.

*** M. Édouard Cuyer, peintre et professeur d'anatomie plastique, vient d'être nommé

président de l'Association des professeurs de dessin de la Ville de Paris et du département de la Seine.

*** Trois belles miniatures qui faisaient jadis partie d'un précieux manuscrit du XV^e^ siècle de la *Cité de Dieu* appartenant à la bibliothèque de Mâcon se trouvant maintenant entre les mains d'un libraire de Londres, la municipalité et quelques amateurs ont ouvert une souscription pour réintégrer ces trois feuilles dans le livre dont elles avaient été distraites. 9.000 francs ont déjà été recueillis, parmi lesquels 2.500 fr. donnés par la municipalité. Un grand collectionneur anglais a promis la même somme. Il reste encore à trouver environ 7.000 francs. Les personnes qui désireraient contribuer à ce rachat sont priées de s'adresser à M. le comte Alexandre de Laborde, 5, avenue du Trocadéro. La liste des souscripteurs sera publiée une fois la somme totale réunie.

*** Il a été, un moment, question d'élever, sur l'emplacement de l'ancien bassin de la place du Trocadéro, un monument à Beethoven, projet contre l'inutilité duquel nous avions protesté dans un de nos récents *Propos du jour*. Ce projet semble abandonné : on se décide à installer à cette place un kiosque à musique dont M. Formigé, l'architecte des promenades de Paris, a déjà posé les fondations. Autour du kiosque, dont la construction sera des plus élégantes, on établira un jardin.

*** On vient de créer à Alger un comité du Vieil-Alger, qui a pour objet de défendre et de rechercher ce qu'il y a d'intéressant et de curieux parmi les restes de la cité d'autrefois.

*** Un Congrès international de l'Art public se tiendra à Liège, en septembre prochain, à l'occasion de l'exposition internationale des Beaux-Arts qui aura lieu dans cette ville.

L'Association belge de l'Art public s'est réunie sous la présidence de M. Beernaert, ministre d'État, pour arrêter les questions qui seront discutées à ce congrès.

Le secrétaire général du comité d'organisation a développé les trois points du programme de l'Art public : 1° créer une émulation entre les artistes en traçant une voie pratique où leurs travaux s'inspirent de l'intérêt général; 2° revêtir d'une forme artistique tout ce qui se rattache à la vie publique contemporaine; 3° rendre à l'art sa mission sociale d'autrefois en l'appliquant à l'idée moderne dans tous les domaines.

L'assemblée a adopté ensuite le programme du congrès, qui a pour objet le progrès moral, économique et social par l'école, par l'académie et par l'école d'art, par le musée et les expositions, par l'aspect et l'administration du domaine public. La première section s'occupera de l'école; la deuxième de l'académie et de l'école d'art industriel; la troisième du musée et des expositions; la quatrième de l'aspect et de l'administration du domaine public. Une cinquième section s'occupera des encouragements à donner à l'art dramatique.

M. de Villenoisy est venu apporter l'adhésion de la France.

*** La semaine dernière a été inaugurée au Hohenzollern-Kunstgewerbehaus de Berlin, par M. Studt, ministre de l'Instruction publique, assisté de M. Schmidt, directeur des Beaux-Arts et de M. H. von Tschudi, directeur de la National Galerie, et en présence de l'ambassadeur de France, une très intéressante exposition de sculpture française, organisée par notre compatriote le fondeur A.-A. Hébrard.

*** Les belles fresques ayant pour sujets des épisodes de l'Odyssée que le peintre Friedrich Preller avait exécutées dans la « Maison romaine » de Leipzig, qu'on vient de démolir, deviennent la propriété de la Ville de Leipzig. On va probablement les placer dans l'escalier de l'Université.

*** On annonce d'Eisenach que la Société Jean-Sébastien Bach vient d'acheter, pour y fonder un musée de souvenirs, la maison natale du grand musicien.

*** Les archéologues n'ont jamais exploré qu'une minime partie des ruines d'Herculanum. Si les fouilles n'ont pas été poursuivies, c'est d'abord que les travaux de Pompéi ont longtemps suffi à absorber, avec l'attention du public, les crédits disponibles; c'est aussi et surtout que, d'après une tradition indiscutée, Herculanum passait pour être enseveli sous une couche de lave si dure et si épaisse que la pioche ne pouvait l'entamer. Les géologues prétendent que cette tradition n'est nullement fondée et il est question aujourd'hui de reprendre les fouilles. On le souhaite d'autant plus que les objets d'art les plus précieux de Naples, notamment les meilleurs bronzes et beaucoup de manuscrits du musée proviennent presque tous des fouilles commencées, à diverses reprises, sur l'emplacement d'Herculanum

Dans un article du *Times*, le promoteur de cette idée, M. Charles Waldstein, donne à ce sujet quelques renseignements complémentaires. Son intention serait d'associer toutes les nations civilisées à cette grande entreprise et de constituer dans chaque pays, avec le concours des artistes et des savants les plus connus, un comité de patronage destiné à recueillir des fonds. M. Waldstein assure qu'il a déjà intéressé à son projet, en Angleterre, sir Edward Poynter; en France, M. Homolle; en Allemagne, M. Dœrpfeld. Il aurait obtenu l'approbation de plusieurs chefs d'État, notamment de M. Loubet, de M. Roosevelt et de l'empereur d'Allemagne, et celle du gouvernement italien. Le ministre de l'Instruction publique d'Italie a, d'ailleurs, déclaré devant le Parlement que, en tout état de cause, il se conformerait aux termes de la loi de 1902 et que, si des fouilles étaient faites à Herculanum par une Société étrangère, le produit de ces fouilles appartiendrait entièrement à l'État italien.

Au Musée du Luxembourg

Le Musée du Luxembourg a rouvert ses portes jeudi dernier après avoir été, comme chaque année, l'objet de remaniements pour exposer les nouvelles acquisitions de la galerie.

L'exiguité des locaux du musée rend chaque fois de plus en plus ardue cette opération, et on ne saurait trop louer l'ingéniosité avec laquelle chaque année le zélé conservateur du musée, M. Bénédite sait résoudre ce difficile problème.

Les tableaux nouveaux qui ont pris place dans les salles sont des œuvres de MM. Adler (*Haleurs*), Bergeret (*Nature morte*), R. du Gardier (*Femme en blanc sur la plage*), Buffet (*Paysage*), Caro-Delvaille (*Ma femme et ses sœurs*), Cottet (*Marine*), Desvallières (*Portrait de femme*), Doucet (*Portrait de la princesse Mathilde*), H. d'Estienne (*Noce en Bretagne*), Girardot (*Cimetière israélite à Tétuan*), Gorguet (*Aphrodite et Éros*), Hanicotte (*Leur mer*), Hoffbauer (*Coin de bataille*), Lappara (*Guitariste*), Lebasque (*Goûter sur l'herbe*), Lepère (*Le Grain et Nature morte*), Le Sidaner (*Le Dessert*), Jacques Martin (*Fleurs et fruits*), Ribot (*Portrait de l'artiste*), Renouard (*Portraits de MM. Mollard et Roujoux*), Roll (*Étude des « Troyens à Carthage »*), Saint-Germier (*Le Rapport secret*), Seignemartin (*Fleurs*), Troncy (*Les Bijoux*), Vuillard (*Intérieur*), enfin le *Christ* de M. Henner provenant de la Cour de cassation.

La galerie du sculpteur s'est enrichie d'œuvres de Dalou (*Paysans*) et de MM. Becquet (*Joseph en Égypte*), Blondat (*Amour*), Cordonnier (*Sur le pavé*).

Le roulement établi pour la salle de peinture étrangère afin de montrer successivement les productions des diverses écoles ramène cette fois celles des écoles anglaise et écossaise. Seize œuvres se sont ajoutées à l'ancienne collection, signées de MM. Alma Tadema (*Hommage à Esculape*), Armfield (*Faustine*), Belleroche (*Printemps*), Blair-Bruce (*Marine*), Brangwyn (*Puits au Maroc*), Bunny (*Après le bain*), Conder (*Magnolias*), Hankey (*Toilette rustique*), Harris Brown (*Portrait*), James Kay (*L'hiver sur les bords de la Clyde*), Lavery (*Printemps*), Morrice (*Le Quai des Grands-Augustins*), Picknell (*Marine*), Mlle Powers (*Trésors*), Tony Robertson (*En Écosse*).

Mais la principale attraction offerte par la réouverture du musée est, dans la salle réservée aux expositions temporaires dont M. Bénédite a pris depuis quelques années l'initiative, l'exposition (qui durera jusqu'à fin mars) d'une série de cinq hauts-reliefs en pierre, du sculpteur Auguste Rodin, pour la décoration du vestibule d'entrée d'une villa à Évian, et de douze pointes sèches du même artiste.

La *Chronique* rendra compte plus en détail, dans son prochain numéro, de cette intéressante manifestation artistique.

PETITES EXPOSITIONS

DEUXIÈME SALON DE L'ÉCOLE FRANÇAISE
(Grand Palais)

La libre concession du Grand Palais à toutes les Sociétés organisatices d'expositions ne marquerait-elle pas l'acheminement vers un Salon unique, ouvert à tous? Cette fois c'est à l'Ecole francaise qu'échut ce privilège; 744 ouvrages sont inscrits au catalogue; les meilleurs participants se recrutent, qui aux Salons officiels de mai — MM. Nobillet, Genty, Grun, Grosjean, Braquaval, Lobel-Riche, Wely, — qui aux Indépendants : M. Peccatte et M. Huet. Les curieux que tourmente la divination de l'avenir retiendront les noms de MM. Plauzeau, Georges Marie, des paysagistes Féau, Terrel des Chênes, et de M. Adolphe Millot et Antony Régnier, tous deux interprètes délicats de la flore agreste.

EXPOSITION DU CERCLE DE L'UNION ARTISTIQUE

Rien ne s'accorde mieux avec le cadre et le milieu que l'élégante correction mondaine dont sont nanties la plupart des peintures ici présentes. Ce ne sont que portraits de Dagnan-Bouveret et d'Aimé Morot, de François Flameng, d'Humbert et de Bordes, et les modèles de s'offrir à l'examen de la galerie avec complaisance, mais non sans apprêt, parfois sous de très décoratives allures. Il y a plus de laisser-aller et comme une détente heureuse du talent dans les effigies peu compassées de MM. Jacques Baugnies, Pierre Bracquemond et R. de Chabaud-Latour. L'école de Manet est représentée par M. Gervex et par M. Roll, ce dernier digne en tout point de son beau passé (*Jeunesse en rose*). M. Pierre Lagarde pareillement sait ne pas déchoir. Ah! la trop rare aventure que la rencontre d'études simples, franches et libres : le *Soir* de M. Assézat de Bouteyre, la *Brume matinale* de M. Paul Cosson, l'*Abreuvoir* de M. Doigneau, le *Rapport secret* de M. Saint-Germier et aussi certain nu dont M. Cormon est l'auteur et qui garde un charme d'attirance whistlérienne.

EXPOSITION DES INTIMISTES
(Galerie Graves)

Ils sont là tous, ou peu s'en faut, les célèbres dont les tableaux sont la joie et la gloire de notre Luxembourg : les Maurice Lobre, les Vuillard, les Martel, les Morisset, les Moreau-Nélaton ; ceux auxquels vont nos sympathies ferventes : Bonnard, Laprade, Matisse, Prinet, Caro-Delvaille, Hugues de Beaumont ; puis les plus récents adeptes de la peinture d'intimité : André Bourgeois, Paul de Castro, Richard Miller, et, enfin, ces artistes charmantes, dont la sensibilité aux jeux de la lumière diffuse s'est dès longtemps prouvée : Mme Galtier-Boissière, Mlles Germaine Druon et Jeanne Duranton. L'idée de ce groupement imprévu est, entre toutes, ingénieuse et séduisante ; il faut souhaiter que l'essai ne demeure pas sans lendemain et que, renouvelé avec les perfectionnements de l'expérience, il certifie le lustre où atteint présentement un genre en traditionnelle faveur dans l'école française.

EXPOSITION SERRUYS
(Galerie Barbazanges)

« C'est un jardin abandonné, sauvage et doux, reconquis par la nature, où les plantes

sylvestres étouffent dans leurs lentes étreintes les fleurs aimées des hommes, semées puis oubliées par le jardinier négligent ». Ainsi dit Marcelle Tinayre au sujet des paysages de Mme Serruys : la diaprure des corolles s'y avive parmi la verdeur des frondaisons luxuriantes et l'on ne saurait, en vérité, refuser à ces fraîches impressions de nature l'intérêt réclamé en leur faveur avec tant d'insistance jolie. Les portraits et les sculptures de Mme Serruys relèvent encore d'un art honnête et sincère, mais de beaucoup moins féminin et moins souple.

R. M.

La loi sur la protection des paysages

Dans sa séance du 2 février dernier, la Chambre des députés a adopté le projet de loi de MM. Dubuisson et Beauquier ayant pour objet d'organiser la protection des sites et monuments naturels, pittoresques, historiques ou légendaires de France :

Article 1er. — Il sera constitué dans chaque département une commission des sites et monuments naturels de caractère artistique.

Cette commission sera composée : du préfet, président ; de l'ingénieur en chef du département ; du chef de service des eaux et forêts ; de deux conseillers généraux ; de cinq membres choisis par le conseil général parmi les notabilités des arts, des sciences et de la littérature.

Art. 2. — Cette commission dressera une liste des propriétés foncières dont la conservation peut avoir, au point de vue artistique ou pittoresque, un intérêt général.

Art. 3. — Les propriétaires des immeubles désignés par la commission seront invités à prendre l'engagement de ne détruire, ni modifier l'état des lieux ou leur aspect.

Si cet engagement est donné, la propriété sera classée par arrêté du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Si l'engagement est refusé, la commission notifiera le refus au département et aux communes sur le territoire desquels la propriété est située.

Art. 4. — Le préfet, au nom du département, ou le maire, au nom de la commune, pourra, en se conformant aux prescriptions de la loi du 3 mai 1841, poursuivre l'expropriation des propriétés désignées par la commission comme susceptibles de classement.

Tous les frais de procédure, d'expropriation ou d'indemnité resteront à la charge du département ou de la commune intéressés.

Art. 5. — Après l'établissement de la servitude, toute modification des lieux sera punie d'une amende de 100 à 3.000 fr.

La poursuite sera exercée sur la plainte de la commission.

Académie des Inscriptions

Séance du 3 février

Fouilles et découvertes. — M. Dieulafoy annonce qu'on vient de découvrir à Grenade, en creusant une tranchée dans la Gran Via, un trésor composé de 600 deniers en parfait état de conservation. Ces monnaies sont rondes ; elles se réfèrent à une période de la domination arabe qui était déjà connue.

M. Clermont-Ganneau fait connaître que, grâce à l'initiative éclairée du prince d'Arenberg, membre de l'Institut, son président, l'administration du canal de Suez a décidé d'entreprendre des fouilles archéologiques dans la région traversée par le canal. La direction de ces recherches a été confiée à M. Clédat, de l'Institut archéologique oriental du Caire. Le point choisi pour la première campagne est le Tell el Herr, situé entre le canal et Farama, l'ancienne Péluse, à 18 kilomètres environ de celle-ci.

Les premiers travaux ont été exécutés en janvier d'après les résultats des sondages, M. Clédat écrit, qu'il a la certitude de recueillir sur ce point des monuments de l'époque saïte. Il a déjà découvert quelques fragments d'inscriptions grecques de basse époque très mutilées et une petite monnaie. M. Clermont-Ganneau a reconnu dans celle-ci un quart de sicle juif avec les symboles ordinaires. Cette trouvaille permet d'espérer que M. Clédat découvrira en cet endroit d'autres antiquités juives.

M. Hamy donne lecture d'une note sur les résultats archéologiques des explorations sahariennes de M. Fourcau. L'explorateur a découvert 223 stations de l'âge de pierre et recueilli plus de 6.000 objets qui se trouvent actuellement déposés au musée ethnographique du Trocadéro.

Le Suaire de Turin. — M. Delisle annonce à l'Académie, de la part de M. de Mély, qu'une photographie du Saint Suaire de Turin, autre que celle qui a été mise en vente, a été faite et qu'elle a donné une épreuve *positive*, ce qui doit faire tomber la légende du suaire *négatif*.

Communications. — M. Havet fait une communication sur « la mise en relief par disjonction dans le style latin. »

M. Pottier donne lecture d'une note sur le bronze de Naples dit d'Alexandre à cheval.

Société des Antiquaires de France

Séance du 1er février

M. Pallu de Lessert fait une communication sur les routiers romains et la déformation des noms de lieux dans l'Afrique romaine.

M. Monceaux étudie le déchiffrement d'une inscription incise dans un grand *dolium* de terre cuite provenant de Mauretani et conservé au musée de Carthage. La lecture de plusieurs des mots de cette inscription paraît encore douteuse à M. Amont, à qui M. Monceaux avait communiqué diverses photographies de ce monument.

M. de Mély donne lecture d'une note sur le vase Sellières et d'une autre sur les fouilles exécutées par M. René Merlet dans la cathédrale de Chartres, fouilles dont le *Bulletin de la Société française de fouilles archéologiques* a fait connaître les résultats.

La « Vierge » de Dalmau au Louvre

L'acquisition récente, faite par le musée du Louvre à la vente Bourgeois de Cologne, d'une *Vierge avec saints* attribuée à l'Espagnol Dalmau prend une importance particulière par suite d'une étude très suggestive que M. Dvorák vient de consacrer au même artiste (*Jahrbuch* des Musées de Vienne, 1904, 5me fasc., p. 246). M. Dvorak ne connaissait pas encore le tableau de Cologne, qui n'est pas signé ; mais il est familier avec celui du musée de Barcelone, représentant aussi la Vierge avec des saints et des donateurs, qui porte la signature de *Luis Dalmau*. M. Justi, un des premiers qui se soit occupé de ce peintre catalan, a insisté sur l'extrême analogie de sa technique et de ses types avec ceux de Jean van Eyck ; la photographie publiée par M. Dvorák d'après le tableau de Barcelone n'est pas moins significative, à cet égard, que la peinture nouvellement acquise par le Louvre.

On estime généralement, mais sans preuves bien convaincantes, que Petrus Cristus est le seul des peintres flamands qui ait été l'élève direct de Jean van Eyck. Pour Dalmau, nous n'avons pas de document qui l'atteste, mais cela est vraisemblable au plus haut point.

Un tableau célèbre du musée de Madrid, la *Fontaine des Eaux vives*, autrefois dans la sacristie du cloître de Parral, près de Ségovie, a été longtemps attribué à l'un des van Eyck à cause des analogies évidentes qu'il offre avec le retable de l'*Agneau*. Plusieurs critiques l'ont donné à Hubert van Eyck ; Bürger et Cavalcaselle y voyaient l'œuvre de Jean ; Mündler et Waagen celle d'un imitateur ou plutôt d'un copiste, qui aurait eu sous les yeux un original disparu d'Hubert, tandis que d'autres, comme MM. Justi et H. von Tschudi, ont pensé que l'original disparu était de Jean. M. Dvorák se rallie à cette dernière opinion et la précise. L'architecture fantastique de la fontaine offre des éléments qui ne se rencontrent pas dans l'architecture du nord de l'Europe au xve siècle, mais que l'on trouve en Espagne, représentés dans le travail de la pierre et dans celui du bois. Le copiste ou l'imitateur serait donc un Espagnol, qui aurait peint entre 1447 et 1459, dates de la fondation et de la dédicace du cloître de Parral.

En comparant le tableau de Madrid et celui de Barcelone, M. Dvorák s'est convaincu que le premier est l'œuvre du signataire du second, le Catalan Luis Dalmau. Les analogies de détail sont très nombreuses et frappantes ; mais il serait inutile de les énumérer sans illustrations à l'appui.

Déjà Waagen remarquait que la partie inférieure du tableau de Madrid est de beaucoup meilleure que le reste. M. Dvorák pense que Dalmau, en peignant cette partie, avait sous les yeux une œuvre aujourd'hui perdue de Jean van Eyck : ce serait la peinture vue par Poncz dans la cathédrale de Valencia et dont la description s'écarte, surtout dans le haut, du tableau de Madrid. L'identité des deux tableaux a été, il est vrai, souvent affirmée, mais elle ne paraît pas admissible ; d'ailleurs, Poncz lui-même dit avoir vu en Castille plusieurs copies du tableau de Valencia « infiniment éloignées de la beauté de l'original ».

Jean van Eyck, mort en 1441, a voyagé en Espagne ; il a pu fort bien ramener de Barcelone à Bruges et y former dans son atelier un jeune artiste qui, après la mort du maître, sera revenu travailler dans sa ville natale. Les peintures de Barcelone et du Louvre, datées de 1450 environ, seraient des produits caractéristiques de ce talent peu original, où la rudesse catalane transparaît pourtant sous le vernis brugeois. Dalmau eut des imitateurs en Espagne même ; bien des peintures de ce pays, crues importées de Flandre, sont sans doute des œuvres d'artistes locaux qui restent à dénommer. Comme tout ce développement est encore presque inconnu, il faut féliciter le Louvre d'avoir acquis à Cologne un des documents qui sont le plus propres à l'éclairer.

Salomon Reinach.

REVUE DES REVUES

|| **Revue des Deux Mondes** (15 janvier). — Cette livraison renferme une étude de notre éminent collaborateur M. Émile Michel sur Constable. Après avoir, pour mieux faire saisir la portée de son œuvre, exposé la situation de l'école anglaise au moment où l'artiste apparut, il retrace la carrière du rénovateur du paysage moderne et commente son œuvre, dont il oppose le développement logique et le caractère de vérité profonde au décousu et à l'étrangeté de la vie et de l'art de Turner.

— **Fondation Eug. Piot. Monuments et mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions** (fasc. 21). — M. G. Bénédite présente une nouvelle palette en schiste trouvée en Égypte et profite de cette occasion pour étudier toute la série connue de ces palettes. Elles sont curieuses par les représentations qui ornent les plus importantes et qui sont sinon des scènes historiques, du moins des allégories ayant un caractère historique et intéressantes pour la question toujours ouverte des origines de la civilisation égyptienne. La destination de ces objets reste obscure et l'examen du nouvel exemplaire ne permet pas à M. Bénédite de l'éclaircir avec certitude.

— MM. Perdrizet et Chesnay décrivent la métropole de Serrès, l'une des plus grandes villes de la Macédoine, ville préromaine, même préhellénique. C'est une construction très vieillie. Elle possède une mosaïque qui, si elle était en meilleur état, compterait parmi les plus imposantes de l'art byzantin. Le trésor de la métropole renferme un certain nombre d'objets curieux, émaux, broderie, argenterie.

— M. F. de Mély étudie des vases de Cana. Ces vases appartiennent à la série des reliques qui, n'ayant jamais existé en Orient, ont été cependant offertes, durant le Moyen âge, à la vénération des fidèles. L'auteur explique comment la légende de ces vases a été peu à peu établie et dresse par ordre alphabétique, selon la ville où ils se trouvent, la liste de ces vases.

— M. Marcel Dieulafoy consacre à la sculpture polychrome en Espagne, du xiie au xve siècle, une longue et intéressante étude. La première et la seconde partie traitent des œuvres ; la troisième de la technique ; la quatrième concerne l'histoire de la sculpture au xve siècle et l'influence des écoles

flamandes, bourguignonnes et allemandes ; la cinquième, enfin, nous fait assister au début de la Renaissance.

— M. P. Leprieur décrit, ainsi qu'il l'avait déjà fait ici (1), les beaux ouvrages laissés au Louvre par M. Albert Bossy. C'est d'abord la magnifique *Vierge* en bois, jadis admirée au Petit Palais en 1900. Dans son catalogue illustré, M. Molinier la date de la fin du XIII[e] siècle ; M. Leprieur, après une très minutieuse étude et de nombreux rapprochements, croit pouvoir la dater du XIV[e] siècle commençant. Une autre *Vierge* en bois, léguée aussi par M. Alb. Bossy, est une charmante œuvre flamande du XV[e] siècle. Une image de *Saint Etienne*, du XV[e] siècle, est au contraire un ouvrage français. Enfin, une petite *Vierge* en marbre est un ouvrage français et date de la première Renaissance. Le don Albert Bossy comprend encore un fragment de tapisserie à personnages représentant un sujet emprunté à l'histoire d'Esther, et une *Madone*, beau tableau du *quattrocento*, entre Lippi et Verrocchio.

— M. Camille Benoit, à propos du tableau l'*Invention de la vraie Croix* acheté par le Louvre (2) et qui semble originaire de Picardie, fait une curieuse histoire de ce sujet rare. Et, en même temps, il analyse avec précision les milieux d'où sont venues les œuvres, sans s'arrêter aux noms propres, sans s'astreindre à des attributions forcément fantaisistes. L'important lui paraît être de différencier ceux qu'on nomme en bloc les « primitifs flamands » des primitifs français et de déterminer quelques caractères de l'école française du Nord au XV[e] siècle.

(Fas. 22.) — Fascicule entièrement consacré au manuscrits des *Grandes Chroniques*, provenant de la bibliothèque de Philippe le Bon, conservé à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, que M. Salomon Reinach a présenté naguère aux lecteurs de la *Gazette* (3). M. S. Reinach l'étudie ici en détail, en accompagnant sa démonstration de 91 fac-similés en héliogravure.

BIBLIOGRAPHIE

L'Art chrétien en France, des origines au XVI[e] siècle, par M. Alphonse Germain. Paris, Bloud et C[ie]. In-16, 64 p.

M. Alphonse Germain, auteur déjà d'un ouvrage de haute valeur sur *Le Sentiment de l'art et sa formation par l'étude des œuvres* (4), nous donne, dans cette brochure, un excellent résumé d'un des chapitres de cette histoire universelle de l'art dont il avait précédemment dégagé la philosophie.

L'auteur a tout lu — on s'en aperçoit à la copieuse bibliographie qui termine sa plaquette — de ce qui concerne son sujet et, ce qui est plus rare, l'a bien lu ; et la clarté de la présentation, la sûreté de la documentation, qui, malgré son abondance et les limites où elle était tenue de se renfermer, n'a rien de la sécheresse d'une énumération, mais qu'anime au contraire un vif sentiment des œuvres étudiées, font de cette brochure (que déparent, malheureusement, trop de fautes typographiques) un des meilleurs ouvrages sur la matière.

A. M.

Nous signalons à tous ceux qui s'occupent d'histoire de l'art une nouvelle publication qui leur rendra les plus grands services : la bibliographie internationale de l'histoire de l'art (**Internationale Bibliographie de Kunstwissenschaft**), éditée depuis 1902 par M. Arthur L. Jellinek à la librairie Behr, de Berlin. Plus complète que la bibliographie, cependant déjà très étendue, qui, jusqu'à l'an dernier, fut publiée dans le *Repertorium für Kunstwissenschaft*, puisqu'elle concerne toute l'histoire de l'art à toutes les époques et chez tous les peuples, alors que celle du *Repertorium* ne s'occupait que de l'époque chrétienne jusqu'au XIX[e] siècle, elle remplace avantageusement cette dernière. Elle ne lui est pas inférieure d'autre part — et ce n'est pas peu dire — au point de vue du soin et de l'exactitude de sa rédaction. Non seulement tous les livres, mais encore tous les articles des revues d'art de chaque pays y sont mentionnés, avec, parfois, des renseiments explicatifs fort utiles. En outre, un classement méthodique par sujet, et, dans chaque sujet, par époques, par pays, par artistes, etc., rend les recherches très faciles.

On devine, par ce seul exposé, quelle somme de travail et quelle source abondante de précieux renseignements représente l'entreprise de M. Jellinek. C'est la plus complète de toutes celles tentées jusqu'à ce jour. Il est à souhaiter qu'elle soit encouragée comme elle le mérite ; en tout cas, tous les travailleurs lui feront le meilleur accueil.

A. M.

NECROLOGIE

Adolf von Menzel

L'Allemagne vient de perdre son plus grand artiste : le peintre, dessinateur et graveur Menzel est mort jeudi dernier 9 février, à Berlin, dans sa quatre-vingt-dixième année.

Né le 8 décembre 1815 à Breslau, Adolf-Friedrich-Erdmann Menzel vint à Berlin en 1830 et suivit quelque temps les cours de l'Académie ; mais c'est surtout à lui seul qu'il dut sa formation artistique. Obligé, avant l'âge de vingt ans, par suite de la mort de son père, de subvenir lui-même à son existence, il se fit connaître d'abord par des suites de dessins (*Künstlers Erdenwallen*) et de lithographies de sujet historique. Mais il dut surtout sa réputation aux 400 dessins dont il illustra, de 1839 à 1842, l'*Histoire de Frédéric le Grand* de Kugler ; aux 200 compositions dont il orna, par la suite, l'édition publiée par Frédéric-Guillaume IV des *Œuvres de Frédéric le Grand* ; à ses dessins sur bois pour le livre *Au temps du roi Frédéric*, et aux 600 illustrations qu'il sema dans une quatrième publication : *Uniformes de l'armée de Frédéric II.*

(1) V. *Chronique des Arts* du 23 janvier 1904, p. 26.

(2) Gravé dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1903, t. II, p. 504.

(3) V. *Gazette des Beaux Arts* des 1[er] avril, 1[er] juillet et 1[er] novembre 1903.

(4) V. *Chronique des Arts* du 28 novembre 1903, p. 314.

Ces dessins ne sont en rien inférieurs à leur réputation. Vérité historique scrupuleuse, interprétation dramatique et nerveuse des grandes scènes historiques, originalité et finesse d'invention, sentiment parfait de l'art de l'illustration, tous les dons, en un mot, que comportait ce pittoresque sujet, Menzel les avait apportés dans cet énorme travail. Ses images alertes étaient une joie des yeux pour la foule. Les délicats y prenaient leur plaisir comme les autres, et l'Europe n'y fut pas plus insensible que la Prusse. Elle fit bon accueil à l'artiste, et la France, sous le second Empire, le tint en une estime très haute et très particulière.

Le succès de cette illustration (à côté de laquelle il faut placer aussi une excellente illustration de la comédie *La Cruche cassée*, de H. de Kleist) conduisit Menzel à choisir pour sa peinture des sujets empruntés au cycle du grand Frédéric. La suite de compositions peintes qu'il donna, à partir de 1850, sur Frédéric le Grand et les hôtes du château de Sans-Souci : *Frédéric II à Sans-Souci*, le *Concert de flûte*, *Frédéric II en voyage*, *Frédéric II à Hochkirch*, *Frédéric-le-Grand et Joseph II* fut accueillie avec enthousiasme, et l'on n'apprécia pas moins les tableaux qui, de 1865 à 1880, substituèrent la personne et l'entourage de l'empereur Guillaume à la personne de Frédéric II, notamment le *Couronnement du roi Guillaume à Kœnigsberg*.

Une troisième série de tableaux fut inspirée à l'artiste par son séjour à Paris vers 1867, par des voyages dans la Bohême, le Tyrol et la Haute-Italie et par le spectacle de la vie contemporaine. De cette série, incontestablement la meilleure, signalons surtout *Un dimanche aux Tuileries*, *Jour de semaine à Paris*, *Le Jardin des Plantes*, *Souvenir du théâtre du Gymnase*, le célèbre tableau de *La Forge*, celui, non moins célèbre, du *Marché aux légumes à Vérone*, *Près de la cheminée*, *Souper après le bal*, etc., et quantité de gouaches et aquarelles étonnantes de vérité : *Restaurant à l'Exposition Universelle de 1867*, *La Damenstiftskirche à Munich*, *Le Maître autel de la cathédrale de Salzbourg*, *Aux eaux de Kissingen*, *Procession à Hof-Gastein*, etc., etc., œuvres d'une ampleur, d'une sincérité d'observation, d'une science du dessin et d'une liberté de facture admirables, unies au métier le plus achevé.

Après quantité de distinctions de toute sorte, Menzel avait reçu de l'empereur d'Allemagne, le 1er janvier 1899, le grand-cordon de l'Aigle noir, distinction supérieure du royaume et qui confère la noblesse. Il était membre correspondant de notre Académie des Beaux-Arts et chevalier de la Légion d'honneur.

La *Gazette des Beaux-Arts* a consacré à Menzel de nombreux articles : en 1880 (t. I et II), 1884 (t. II), 1885 (t. I et II) et tout dernièrement, en novembre 1904, à propos de l'exposition de son œuvre à Düsseldorf.

—

Le sculpteur **Louis-Ernest Barrias**, membre de l'Institut, est mort à Paris le 4 février, à l'âge de soixante-quatre ans. Frère du peintre Félix Barrias, son aîné de vingt ans, il était né à Paris le 13 avril 1841. Élève du peintre Léon Cogniet, puis des sculpteurs Jouffroy et Cavelier, il obtint, en 1865, le prix de Rome avec un bas-relief sur ce sujet : *La Fondation de Marseille*, puis envoya régulièrement aux Salons des allégories et des bustes. La *Jeune fille de Mégare*, du Salon de 1870, aujourd'hui au musée du Luxembourg, œuvre où se révélait un sens très délicat de la grâce et de la vie, le fit entrer dans la notoriété ; puis, en 1872, son *Serment de Spartacus*, œuvre d'un accent plus robuste, placé aussitôt dans le jardin des Tuileries. Mais son plus grand succès date du Salon de 1878, où était exposé son groupe des *Premières funérailles*, Adam et Ève portant le cadavre d'Abel, composition savamment équilibrée, pleine de naturel et de vérité, de justesse et de force de sentiment. Vinrent ensuite, pour ne citer que ses œuvres les plus importantes et les meilleures : le *Bernard Palissy*, du square Saint-Germain-des-Prés (1880) ; le *Mozart enfant* (1883), statuette où dominent de nouveau la fraîcheur et la grâce et que la réduction en bronze a rendu populaire ; la suave figure de la *Jeune fille de Bou-Saada* jetant des fleurs sur la tombe du peintre orientaliste Guillaumet, au cimetière de Montmartre (1890) ; *La Nature se dévoilant*, statue en marbre polychrome (1902), au musée du Luxembourg ; la figure tombale de la *Duchesse d'Alençon*, au dernier Salon, etc.

Il a moins réussi dans le genre noble de la « grande sculpture » : son monument de *La Défense de Paris* (1881), au rond-point de Courbevoie ; sa *Défense de Saint-Quentin* (1882), et surtout son énorme monument de Victor Hugo, érigé en 1902, à Paris, sur la place d'Eylau, sont loin de valoir les œuvres de demi-caractère pour lequel son talent délicat était fait.

Barrias avait obtenu une médaille de 1re classe en 1872, la médaille d'honneur en 1878, une médaille d'or à l'Exposition Universelle de la même année, deux grands prix à celles de 1889 et de 1900. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1878, il avait été promu officier en 1887, commandeur en 1900. Il était membre de l'Institut depuis 1884.

—

On annonce la mort de **M. Rodolphe Kann**, décédé à Paris mercredi dernier. Il occupait dans le monde des amateurs un rang éminent. La galerie de peintures que renferme son hôtel de l'avenue d'Iéna et dont M. Émile Michel a décrit les trésors dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1) était sans doute la première de Paris et une des plus belles collections privées d'Europe.

—

Le professeur **Oswald Achenbach** est mort à Düsseldorf.

Né le 2 février 1827 dans cette ville, il fut, comme son frère aîné André, peintre de paysages. Il avait fait en 1845 et en 1850 deux voyages en Italie et en avait ressenti de si fortes impressions que, rentré en Allemagne, il n'en peignit pas moins des sites transalpins, et cela toute sa vie durant. Très fécond, Oswald Achenbach a fait ainsi dans la bourgeoisie allemande, dont il était un des artistes favoris, autant pour la popularité de l'Italie que pour celle de l'école de Düsseldorf. En 1863, il fut nommé professeur de paysage à l'Académie de cette ville, où il enseigna jusqu'en 1872.

(1) V. *Gazette des Beaux-Arts* des 1er mai et 1er juin 1901.

Le peintre **Hermann Corrodi** vient de mourir à Rome. Né à Frascati le 23 juillet 1844, il étudia à Rome et à Paris, puis fit un voyage en Orient, et finit par se fixer à Rome, où il se fit connaître comme peintre de genre et comme paysagiste et aussi comme peintre de portraits. Il était également très apprécié en Angleterre, ayant été autrefois le professeur de la reine Alexandra.

—

On annonce également la mort, à Vienne, du sculpteur et professeur à l'Académie, **Joseph Pokorny**, âgé de soixante-quinze ans; — à Munich, du peintre **Moritz Weinholdt**, décédé le 4 janvier dernier, âgé de quarante-quatre ans; — à Londres, du peintre **Broughton**, trouvé mort dans son atelier; — à Bruxelles, de M. **Edward van der Meulen**, qui s'était fait une spécialité de la peinture des chiens, et qui vient de mourir à l'âge de soixante-trois ans; — à Bruxelles, également, du peintre **J.-A. Herpain**, décédé dans sa trentième année.

MOUVEMENT DES ARTS

—

Collection du comte J. de Bryas

Vente faite à l'Hôtel Drouot, salle 6, le lundi 6 février, par Me P. Chevallier et MM. Féral et Mannheim.

Objets d'art. — 3. Deux vases cylindriques ajourés en ancien céladon bleu turquoise de la Chine; garnitures en bronze doré, du temps de L. XVI : 3.200. — 4. Vase en ancienne porcelaine de Saxe, réserves à sujets galants, sur fond semé de fleurettes, monté en aiguière, en bronze ciselé et doré, feuillages et rocailles. Ép. L. XV : 5.050.

5. Deux jardinières carrées, plaquées d'acajou et appliques en bronze doré, fond vert, à vases de fleurs, animaux et rinceaux. Ép. L. XVI : 1.280. — 6. Écuelle, avec plateau et couvercle, en ancienne porcelaine tendre de Sèvres, à quadrillés et coquilles, rubans et fleurs) Année 1762 : 6.900. — 7. Nécessaire formé de plaques d'agathe blonde herborisée; monture en or ciselé, à fleurs et rocailles, petits flacons à bonchons d'or, cuiller et miroir. Ép. L. XV : 3.700. — 8. Statuette en ivoire sculpté : la Vierge debout; elle portait l'Enfant Jésus, dont il ne reste que la partie inférieure. France, XIVe siècle : 8.000. — 9. Statuette en pierre sculptée de Sainte Femme, debout. France, XIVe siècle : 2.320.

10. Statuette en terre cuite : Moïse, debout, présentant les tables de la Loi au peuple. Par Bouchardon : 710. — 11. Buste en terre cuite, grandeur nature de personnage portant la perruque. Par Pajou; signé et daté de 1768 : 30.000. — 12. Pendule en bronze doré et marbre blanc : rinceaux et oiseaux, deux cygnes et deux Amours. Ép. L. XVI : 4.500. — 13. Pendule à cage en bronze doré, draperies, branches de laurier, moulures et denticules; cadran émaillé présentant les signes du Zodiaque et exécuté par Coteau. Mouvement signé « Robin, horloger du roy ». Ép. Louis XVI : 8.000. — 14. Horloge à gaine en marqueterie de bois de violette à quadrillés, bronzes ciselés. Ép. L. XV : 9.100 francs.

Tableaux anciens, pastels. — 15. Boucher (François). Les Bulles de savon. Cadre en bois sculpté : 21.500. — 16. La Tour (Maurice-Quentin de). Portrait d'homme, pastel, cadre en bois sculpté : 20.000. — 17. Perronneau (Jean-Baptiste). Portrait présumé de la marquise d'Anglure, pastel, cadre en bois sculpté : 39.000. — 18. Reynolds (Sir Joshua). Portrait du poète Robert Merry. Toile : 12.500.

19. École française (XVIIIe siècle). Le Parc, cadre en bois sculpté : 3.250. — 20. Le Maître de l'autel de saint Barthélemy (École de Cologne, 1490?-1515?). Le Baptême du Christ. On lit à gauche un monogramme apocryphe de Lucas de Leyde. Cette œuvre provient de la cathédrale d'Aarnheim. Panneau : 46.000.

Total : 225.820 francs.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de hauts-reliefs pour une décoration d'architecture et de pointes sèches par M. **A. Rodin**, au Musée du Luxembourg, jusqu'à fin mars.

Exposition de tableaux et sculptures de Mlle **Yvonne Serruys**, galerie Barbazanges, 48, boulevard Haussmann, jusqu'au 27 février.

1re Exposition d'ensemble de **peintres intimistes**, galerie Henry Graves, 18, rue Caumartin, du 10 au 25 février.

Exposition de tableaux de M. **Picabia**, galerie Haussmann, 67, boulevard Haussmann, du 10 au 25 février.

1re Exposition des artistes de **La Ruche**, 2, passage de Danzig, du 12 au 26 février.

24e Exposition de l'**Union des femmes peintres et sculpteurs**, au Grand Palais, avenue d'Antin, du 12 février au 9 mars.

Exposition de tableaux de M. **Pierre Waidmann**, galerie des Artistes modernes, 19, rue Caumartin, du 13 au 25 février.

Exposition de tableaux et aquarelles de Mme **Madeleine Lemaire**, galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, du 16 février au 2 mars.

27e Exposition des **Aquarellistes français**, galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, du 17 février au 9 mars.

Étranger

Berlin : Exposition de sculpture française au Hohenzollern-Kunstgewerbehaus.

Rome : 75e Exposition internationale de la Société des Amateurs des Beaux-Arts, jusqu'au 31 mai.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Province

Amiens : Exposition de la Société des Amis des Arts de la Somme, du 18 mai au 2 juillet, dans les galeries du Musée de Picardie. Dépôt des œuvres, à Paris, du 1er au 10 avril, chez Robinot, 32, rue de Maubeuge; ou envois directs, avant le 15 avril au Musée.

L'Imprimeur-Gérant : J. F. Schnerb.

Paris. — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart.

N° 19. — 1905 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 13 Mai.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . 10 fr. || Étranger (Etats faisant partie de
Départements . . . . . 12 fr. || l'Union postale) . . . . . 15 fr.

Le Numéro : 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

L'École des Beaux-Arts donne en ce moment l'hospitalité à l'exposition d'ensemble d'un grand artiste étranger, et ce pieux hommage est accueilli par une approbation unanime. Ce fut jadis le vœu de l'artiste lui-même de voir la série de ses principaux ouvrages réunie à Paris ; le zèle et le goût d'un conservateur de musée diligent ont su y répondre très heureusement. Et le gouvernement, en prenant part officiellement à cette manifestation, a eu une conscience très nette de son rôle.

Le nombre des expositions d'ensemble s'est, en ces dernières années, multiplié avec une complaisance peut-être excessive. Faute de pouvoir toujours offrir aux yeux du visiteur les œuvres capitales, on se dédommageait en abusant des pièces rares, des ébauches, des plus informes projets même, et sans méconnaître l'intérêt de ces documents pour l'étude, on se demandait s'ils méritaient la publicité d'une exposition et s'ils apprenaient quelque chose sur la beauté propre de l'artiste ainsi représenté.

Il est plus intéressant et plus utile de convier le public, comme on vient de le faire, à une contemplation qui ne le laisse point déçu, et qui lui donne la faculté de voir assemblés des ouvrages qui demain seront dispersés. On s'assure, à remarquer les provenances diverses des peintures exposées, que c'est une joie unique et aussi une bonne fortune pour les historiens que de voir d'ensemble ce qu'on aurait eu beaucoup de peine à retrouver en détail dans les galeries particulières lointaines et dans les musées. Ce qui vient de se faire pour un étranger pourra être refait pour d'autres encore ; il y a là un champ nouveau promis à l'activité des organisateurs ; il y a là une voie nouvelle par où mériter la reconnaissance des amateurs et des hommes d'étude.

NOUVELLES

*** Dimanche dernier a été inaugurée à Neuilly-sur-Seine une statue de Jeanne d'Arc, œuvre du sculpteur Péchiné et de l'architecte Guiard.

*** Voici la composition définitive de la commission spéciale instituée par les arrêtés des 2 et 18 mars, pour la défense contre l'incendie des palais nationaux de Paris :

Président : le sous-secrétaire d'Etat.

Membres : MM. le rapporteur général du budget au Sénat ; le rapporteur général du budget à la Chambre des députés ; le rapporteur du budget des Beaux-Arts au Sénat ; le rapporteur du budget des Beaux-Arts à la Chambre des députés ; Menier, député ; l'inspecteur général des bâtiments civils et des palais nationaux de la division dans laquelle est classé l'édifice ; l'architecte de l'édifice ; l'inspecteur général du Garde-meuble et des palais nationaux ; le préfet de Police ; Formigé, architecte, représentant le préfet de la Seine ; le commandant Cordier, des sapeurs-pompiers de Paris ; le chef du cabinet du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts ; le chef du bureau des Bâtiments civils et des palais nationaux ; le chef du bureau des travaux d'art, musées et expositions ; le chef du bureau de la conservation des palais nationaux ; le chef du bureau de la liquidation des dépenses et du contentieux.

Secrétaires : MM. Petot, sous-chef du bu-

reau des bâtiments civils et des palais nationaux ; Pradel, secrétaire particulier du sous-secrétaire d'Etat.

Secrétaires-adjoints : MM. E. Berger, rédacteur au bureau des bâtiments civils et des palais nationaux ; Avoine, rédacteur au bureau des bâtiments civils et des palais nationaux.

Sont, en outre, adjoints à cette commission, en ce qui concerne les palais du Louvre et des Tuileries :

Le rapporteur du budget des colonies au Sénat ; le rapporteur du budget des colonies à la Chambre des députés ; le directeur des musées nationaux et de l'Ecole du Louvre.

*** Par arrêté ministériel en date du 9 mai 1905, pris sur la présentation du Conseil supérieur de l'enseignement des Beaux-Arts, M. Gustave Michel, statuaire, a été nommé, sur la proposition du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, professeur de modelage aux cours du soir de l'Ecole Nationale des Beaux-Arts, en remplacement de M. Injalbert, appelé à d'autres fonctions.

*** L'exposition de l'œuvre peint et gravé de Whistler a été inangurée mercredi dernier par MM. Bienvenu-Martin, ministre, et Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, avec LL. Exc. sir Francis Bertie, ambassadeur d'Angleterre et M. Mac Cormick, ambassadeur des Etats-Unis.

Cette exposition restera ouverte jusqu'au 12 juin.

*** La Société des Amis du Luxembourg vient d'offrir à ce musée un tableau de Toulouse-Lautrec représentant un coin du Concert des Ambassadeurs.

*** Mme Benjamin-Constant vient d'offrir à la Ville de Paris une des plus belles œuvres de son mari : la grande scène marocaine intitulée *Le Jour des funérailles*, qui fut admirée au Salon de 1889. La Ville de Paris ne possédait aucune œuvre du maître, en dehors d'une esquisse de sa décoration de l'Hôtel de ville ; elle exposera celle-ci, qui compte parmi ses plus belles, au Petit-Palais.

*** M. Pallu de la Barrière a pris possession de son poste de conservateur du château de la Malmaison, offert à l'Etat par M. Osiris, et M. Georges d'Esparbès l'a remplacé aussitôt au château de Fontainebleau.

L'œuvre de reconstitution de la demeure qu'habita Joséphine, et d'où partit l'empereur pour Sainte-Hélène en 1815, va se continuer sous la direction du nouveau conservateur. On sait que M. Osiris, avant de remettre le château à l'Etat, l'a fait restaurer avec autant de goût que d'exactitude. Le Garde-meuble va fournir des meubles de l'époque, et des dons particuliers attendus permettront d'organiser un musée napoléonien. L'impératrice Eugénie a déjà fait don de la harpe de l'impératrice Joséphine.

*** Le directeur de l'enseignement primaire M. Gasquet, vient d'adresser à toutes les directrices d'écoles normales une circulaire pour leur demander des travaux de couture, des ouvrages d'enfants et surtout des poupées, des costumes de nos anciennes provinces. Ces objets sont destinés à compléter les collections si intéressantes du musée de la rue Gay-Lussac. Une exposition des poupées nouvellement reçues s'est ouverte depuis la semaine dernière à ce musée.

*** Le 14 mai aura lieu à Bastia l'inauguration d'un musée dû à l'initiative et aux efforts d'un excellent artiste, M. Casabianca, et de M. l'abbé Le Héron.

*** Le 6 mai a été inauguré, à Rome, à la villa Borghèse, une statue de Victor Hugo, œuvre du sculpteur Pallez.

*** A l'occasion des fêtes du centenaire de Schiller qui ont eu lieu cette semaine en Allemagne, le recteur de l'Université d'Iéna a proclamé docteur *honoris causa* notre compatriote le sculpteur Rodin.

*** L'exposition organisée à Madrid à l'occasion du troisième centenaire de la publication de *Don Quichotte* a été inaugurée samedi dernier, à la Bibliothèque nationale, en présence de la famille royale. L'exposition comprend 599 gravures, l'édition du *Don Quichotte* de Jimenez Aranda, ainsi que 97 volumes et livres de chevalerie et autres, cités dans *Don Quichotte* et dont Cervantès raconte que le barbier et le curé firent un autodafé, des tapisseries de la Manufacture royale, représentant des scènes de *Don Quichotte*, et 460 éditions différentes du célèbre ouvrage de Cervantès, parmi lesquelles figure la première qui fut publiée.

*** Une plaque commémorative portant l'inscription « Chêne Millet » vient d'être apposée sur un des superbes chênes qui, dans la vallée de Munster (Haute-Alsace), garnissent la route de Mittlach. Cette plaque est destinée à perpétuer le souvenir du peintre Millet, l'auteur de l'*Angélus* et des *Glaneuses*, qui, se trouvant en 1868 en villégiature à Munster, chez M. Fritz Hartmann, ancien maire de cette ville, et ayant entrepris avec lui et le peintre Alexis Kreyder une excursion dans la vallée, fut frappé par un superbe massif de chênes, dont il prit une esquisse pour un de ses tableaux. Pour honorer la mémoire de l'artiste, la commune de Metzeral (près Münster) a pris la décision de conserver ces arbres et de faire apposer une plaque au plus beau d'entre eux.

PETITES EXPOSITIONS

EXPOSITION WHISTLER
(École des Beaux-Arts)

Il nous revient que Whistler avait désiré le suprême hommage dont certains s'étonnent. En vérité, on ne saurait qu'y applaudir. Whistler a débuté en France ; notre pays a été pour lui une seconde patrie ; il s'est formé

à l'école de Courbet et de Fantin, non moins qu'à celle de Velazquez ; c'était de quoi motiver le retour de l'honneur rendu naguère à Alfred Stevens. D'ailleurs, la qualité de l'œuvre répond à tout ; comme son auteur, elle est exquise, raffinée et subtile. Mais sied-il d'insister, alors que Whistler est, dans la *Gazette*, l'objet d'une étude renseignée et complète, écrite par celui même auquel nous devons ce régal d'art d'une si rare volupté ? Que M. Léonce Bénédite soit du moins ici félicité, pour les tableaux si lointainement dispersés qu'il a su réunir ; les plus anciens révèlent un Whistler inconnu de la génération présente qui égale, ou plutôt dépasse, l'auteur des *Harmonies* et des *Nocturnes*.

EXPOSITION CECIL ALDIN

(Galerie Georges Petit)

M. Cecil Aldin continue la tradition de Caldecott ; il affectionne les mêmes sujets que son devancier. On prend plaisir à ses illustrations pour la *Journée d'un chien*, pour la *Chasse à courre*, à ses dessins destinés au *Punch*. La série des grandes aquarelles représentant les « anciennes auberges anglaises où s'arrêtaient les diligences » révèle que le peintre du sport se double d'un humoriste perspicace et subtil.

EXPOSITION PIERRE GUSMAN

(Galerie Barbazanges)

Aquafortiste et xylographe, peintre et écrivain, M. Pierre Gusman s'est fait aimer et connaître par ses livres, ses estampes, ses aquarelles, dont le style rappelle parfois René Ménard. En même temps qu'ils disent la dévotion compréhensive et fidèle de l'artiste et de l'archéologue à la terre latine, les ouvrages réunis à la galerie Barbazanges attestent, chez leur auteur, le pouvoir d'assouplir victorieusement des techniques variées au gré de la volonté et de l'inspiration.

EXPOSITIONS DIVERSES

Bœcklin est mort sans que nulle exposition de son œuvre ait été tentée en France et il le faut d'autant plus déplorer que les pastiches falots et lointains de son fils sont plutôt pour compromettre un nom glorieux (Galerie Bernheim). Des effets de neige d'une sincérité toute septentrionale, par M. Holmboe (Galerie des Artistes modernes) ; M. Ramon Pichot affirme chez Hessèle l'activité de son talent inégal et varié. A la galerie Graves, tandis que la manière de Mme Gutti confond étrangement Lenbach et Reynolds, le « London Sketch Club » ouvre une exposition d'ensemble, hospitalière aux humoristes et qui groupe des travaux sans prétention, souvent pourvus des libres attraits du primesaut.

R. M.

Académie des Beaux-Arts

Séance du 6 mai

Élection. — Lecture est donnée des lettres par lesquelles MM. Allar, Carlès, Hughes, Injalbert, Tony Noël, Peynot, Verlet posent leur candidature au fauteuil de membre titulaire de la section de sculpture, vacant par suite du décès de M. Eugène Guillaume.

La section de sculpture présentera aujourd'hui samedi à la Compagnie le classement de ces candidats dans l'ordre de ses préférences et l'élection aura lieu le samedi suivant.

Académie des Inscriptions

Séance du 5 mai

Les vases préhistoriques de Neggadeh. — M. Georges Foucart, chargé de cours à l'Université d'Aix-Marseille, communique un mémoire très documenté sur les vases dits préhistoriques de Neggadeh et sur les peintures qui les décorent.

Cette série, la plus ancienne qu'on ait trouvée jusqu'ici, est d'un intérêt capital pour la connaissance de l'Égypte primitive.

Après avoir examiné les hypothèses des savants qui ont traité ce sujet, M. Foucart étudie méthodiquement et interprète les diverses figures. Il montre que la représentation, déjà conventionnelle, des objets eux-mêmes d'où est sortie l'écriture hiéroglyphique, sert à exprimer la même demande que les textes de l'époque classique, c'est-à-dire à assurer au mort la participation aux fêtes des dieux et la nourriture nécessaire pour la vie d'outre-tombe.

Ainsi, dès les origines de l'Égypte, on trouve sur les vases de Neggadeh la même race, les mêmes dieux, les mêmes idées de la vie future que sur les monuments de la période pharaonique.

Sur la demande de M. Perrot, M. Georges Foucart ajoute à son travail de nombreux détails sur la valeur des signes hiéroglyphiques.

Mission en Afrique. — Le docteur Hamy résume les derniers travaux de M. E.-F. Gautier, chargé d'une mission par l'Académie.

Ce voyageur, qui est en route pour le Hoggar, a continué à découvrir dans la Sousfana et la Saoura de nombreux vestiges du passé, tumuli de diverses formes et gravures rupestres nombreuses, dont la plus intéressante, trouvée à Barrabi (Târit), est tout à fait analogue à celles du Sud oranais.

Le « Blessé défaillant » de Crésilas (1)

Lettre à M. Salomon Reinach

Mon cher ami,

Vous me demandez de donner aux lecteurs de la *Gazette* les raisons que j'ai eues et que je puis avoir encore de suspecter l'authenticité de la statuette de bronze offerte par Mme Corroyer aux Musées nationaux et transférée au musée de Saint-

(1) V. *Gazette des Beaux-Arts* du 1er avril 1905.

Germain. Je me rends bien volontiers à votre invitation, mais en hâte, étant sur le point de partir pour un voyage de plusieurs semaines. Je n'ai même plus le temps d'aller, comme vous m'y conviez aimablement, au musée de Saint-Germain, examiner de nouveau la statuette que je n'ai pas revue depuis douze ans.

C'était dans la séance du 29 mars 1893, de la Société des Antiquaires de France. Mon excellent confrère M. Corroyer avait, avant l'ouverture de la séance, déposé la statuette sur la table centrale autour de laquelle les arrivants prenaient place, et plusieurs d'entre ceux-ci, examinant ce bronze qui n'est pas, comme vous le dites bien, « de ceux qui inspirent, dès l'abord, une confiance sans réserve », étaient loin de supposer que quiconque eut l'idée de le présenter comme antique. Quelques-uns même, irrévérencieusement, prononçaient ce mot de « sujet de pendule Premier Empire », que vous avez relevé (p. 202). Le bronze Corroyer eut donc, si j'ose ainsi m'exprimer, une déplorable entrée de jeu. Je fus de ceux qui lui firent mauvais accueil; aujourd'hui encore, après avoir lu votre habile et savant plaidoyer, à travers lequel je crois voir percer des inquiétudes inavouées, je demeure convaincu que nous sommes en présence d'un faux moderne. Voici mes raisons:

1. La première, celle qui a le plus de valeur à mes yeux, mais qui, aux vôtres, n'en a peut-être aucune, est toute subjective: ce bronze ne me dit rien qui vaille et je le trouve mauvais. Affaire de sentiment, direz-vous; mais ce sentiment, ancré dans mon esprit et résumé de mon expérience, souffrez que j'en tienne compte pour mon propre usage, car votre article ne l'a ébranlé en rien.

2. L'étrangeté du sujet: il est sans analogue dans l'art antique. Vous rappelez que le sexe du personnage a donné lieu à une discussion à la Société des Antiquaires et vous avez, vous-même, éprouvé grand embarras à le déterminer. Comme la pose de ce guerrier, son sein droit découvert et son petit bouclier échancré rappellent les représentations ordinaires des Amazones, j'avais forgé plaisamment un barbarisme pour désigner cet androgyne de fantaisie que la majorité de mes confrères décréta du sexe masculin: « Alors, me suis-je écrié, c'est un *Amazon* ! » Vous-même, après avoir pensé à l'*Amazone blessée* de Crésilas, vous vous arrêtez au *Blessé défaillant* du même.

3. Les renseignements contradictoires fournis sur la découverte. Lors de la discussion à la Société des Antiquaires, M. Corroyer voulut bien, sur ma demande, se livrer à une enquête: elle dura plusieurs semaines et n'aboutit point. Aux premières nouvelles, la statuette avait été découverte par un ouvrier, quelques mois auparavant, dans une cachette, en réparant la cave d'une maison de Bavai. Quinze jours après, on disait que la découverte avait eu lieu depuis dix ans; puis on me dit: vers 1848; enfin, elle avait été faite sous la Restauration, par le grand-père d'un ouvrier décédé. De tous ces mensonges, une vérité pourtant se dégageait pour moi: c'est que le bronze n'avait pas été trouvé à Bavai, où personne n'en avait jamais entendu parler. Je reconnus bientôt que je ne saurais rien et qu'on nous cachait, à M. Corroyer et à moi, la véritable origine. J'abandonnai mes recherches, ne voulant pas paraître m'acharner à ruiner un objet d'art sur lequel mon opinion était déjà faite et qui appartenait à un confrère avec qui j'ai toujours, après comme avant l'incident, entretenu les relations les plus cordiales. J'ai su, depuis lors, que M. Fourdrignier, qui connaît bien Bavai et ses antiquités, avait fait sur place une nouvelle enquête: personne à Bavai n'a pu lui fournir le moindre éclaircissement.

4 Les rapprochements que vous proposez avec beaucoup de finesse et d'à-propos entre la physionomie de ce guerrier blessé et d'autres œuvres du même style, telles que la Pallas de Velletri, l'Amazone du palais des Conservateurs, le buste de Périclès, loin de fortifier la thèse de l'authenticicité, ne font, suivant moi, que fournir la preuve de ceci: le bronze Corroyer a été exécuté à une époque moderne où le néo-grec était à la mode, par exemple sous le Directoire, le Premier Empire ou la Restauration. Les œuvres soignées de ce temps-là, conçues dans le goût classique, s'inspirent des statues célèbres que vous énumérez justement; elles en reproduisent, d'aussi près que le pouvaient leurs auteurs, la physionomie qui était alors considérée comme l'idéal de la beauté grecque: c'est essentiellement le *type académique* dont on était engoué.

5. Mais cette physionomie donnée au guerrier blessé n'est pas en rapport avec la circonstance qu'on a voulu représenter. Que penser, en effet, de ce héros au masque glacé, sans expression, qui, debout, contemple d'un œil morne et presque miclos, le sang qui jaillit à flots de la terrible entaille qui lui est faite à la cuisse ? Le réalisme, sans doute, n'eût pas été de mise au temps de Crésilas, mais, pas la moindre expression de douleur, pas le moindre étonnement, c'est trop peu. Ce n'est pas là du stoïcisme, c'est de l'*indifférentisme* qui n'est pas de circonstance. Qui ne reconnaîtra à ce signe que nous sommes en présence d'un sujet baroque, œuvre d'un vulgaire pasticheur, la tête étant la copie d'un poncif et jurant d'être placée sur les épaules d'un guerrier si affreusement blessé ?

6. Quelle fragilité dans cette assertion *à la Furtwaengler*, que nous avons affaire à une réplique du *Blessé défaillant* de Crésilas ! En quoi cet homme qui regarde sa blessure d'un visage si placide est-il *défaillant* (*vulneratum deficientem ?*)

7. Qu'est-ce que cette draperie théâtrale, ce « grand manteau de cavalerie », jeté en plis à la fois si amples et si secs, si longs et si lourds sur les épaules et le dos du personnage ? Ne sentez-vous pas dans ce style l'inspiration de David ou de Canova ?

8. J'avais observé, et vous remarquez aussi, que la patine n'est pas uniforme et que celle des *additions*, que vous supposez gallo-romaines, c'est-à-dire la patine « du plateau et des haches découpées, diffère notablement de celle, du reste, en particulier, par des reflets argentés. » Vous expliquez cette particularité par une différence d'alliage et vous ajoutez : « Cette différence seule suffirait à prouver que les attributs, c'est-à-dire le lampadaire, n'appartiennent ni à la même fabrique, ni à la même époque que la statuette. » Il est, en effet, de toute évidence qu'il y a eu rafistolage de la statuette, mais est-ce bien dans l'antiquité ? Je n'insisterai pas sur la patine, ou plutôt sur les deux patines, qui m'avaient paru suspectes l'une et l'autre : de trop longues années se sont écoulées depuis le jour où j'ai fait sur ce point des observations que je n'ai pas le loisir de contrôler au-

jourd'hui ; il me faudrait reprendre d'attentives comparaisons avec la patine des bronzes de Bavai conservés au Cabinet des médailles, ou aux musées de Douai et d'Avesnes. Cependant, permettez-moi de présenter une remarque. C'est par la grande différence d'alliage des deux bronzes que vous expliquez la différence de leurs patines : soit ! Mais vous insistez sur ce fait que le métal du lampadaire et des autres additions est particulièrement riche en étain. Or, c'est un fait d'expérience constante, et que vous pouvez aisément vérifier, que, de deux bronzes mis en contact très prolongé, s'il en est un qui soit très riche en étain, il se décompose et se détériore par l'effet du courant électrique qui s'établit spontanément. Ce phénomène bien connu a été observé, en particulier par M. de Villenoisy, dans les bronzes antiques qui se trouvent dans le cas que nous examinons. Or, je remarque que dans la statuette Corroyer, les portions riches en étain n'accusent aucune détérioration ou décomposition spéciale. Cette circonstance ne peut s'expliquer chimiquement que dans l'hypothèse d'un faux qui n'est pas très ancien. C'est là encore un indice de modernité qui me confirme dans l'idée que le bronze Corroyer, fabriqué au temps où régnait le goût du néo-grec, sous le Directoire, par exemple, aura ultérieurement subi quelques dégradations ; un rafistoleur vulgaire est survenu, qui aura affublé la statuette de divers attributs pour faire un lampadaire. Mais le métal employé par lui n'avait pas le même alliage que la statuette primitive et il n'a pu réussir à donner à son bronze argentin la même nuance de patine qu'avait obtenue son devancier.

9. Non seulement le style de la statuette est nettement étranger à celui des bronzes qu'on a trouvés en Gaule et, en particulier, à Bavai, mais son étonnante conservation, même pour les plus délicats attributs ne saurait manquer d'impressionner défavorablement. Rien ne manque à ces palmettes, à ces hachettes à double tranchant, à cette *pelta* amazonienne, pourtant minces et fragiles comme des feuilles de zinc ; aucun des quatre petits glands fixés aux coins des draperies n'est arraché ; le plateau du candélabre avec sa collerette en dentelle paraît presque neuf. La minceur extrême de la fonte de la statuette toute entière me choque pour un bronze antique ; elle rend plus singulière encore la parfaite conservation de l'objet.

10. Je n'insisterai pas sur des détails techniques que vous considérez comme des critères d'authenticité, tels que les incrustations de bronze rouge destinées à figurer le sang sortant de la blessure, ou encore les raccords à la surface du bronze, je veux dire les petites pièces rectangulaires « rapportées après la fonte pour suppléer à certains défauts ». Pour éclairer ma religion sur ces différents points, je me suis adressé au chef d'une des plus anciennes maisons de bronzes d'art de Paris, M. Delafontaine. Cette maison a reproduit, dès la fin du XVIII^e^ siècle et pendant la plus grande partie du XIX^e^, les plus beaux bronzes antiques du Cabinet des médailles, de Naples et d'autres collections publiques ; elle a parfois aussi transformé en lampadaires ou autres ustensiles un certain nombre de ces modèles grecs et romains, afin de leur donner une utilité pratique. Les renseignements techniques que M. Delafontaine et son chef d'atelier ont eu l'obligeance de me fournir me permettent d'affirmer que les critères que vous m'opposez sont sans valeur ; les procédés de raccords, rapiéçages ou incrustations, tout en variant aujourd'hui, suivant les méthodes particulières à chaque maison, sont souvent encore exactement les mêmes que ceux auxquels les anciens eurent recours d'une manière plus uniforme et routinière.

11. Laissez moi enfin vous remercier du délicieux conte dans lequel votre fertile imagination reconstitue les avatars successifs de notre précieuse statuette. Elle nous apparaît d'abord sans candélabre, au premier siècle de notre ère, honorée comme la réplique admirable d'un chef-d'œuvre de Crésilas ; puis intervient un avisé « bourgeois gallo-romain », un peu amateur-archéologue de province, qui croit — comme vous, un instant — posséder une Amazone. Vous nous montrez notre homme, à l'esprit pratique et utilitaire, faisant transformer, par le moins médiocre des toreuticiens de *Bagacum*, son *bronze d'art* en lampadaire amazonien avec hampe hélicoïdale. Vous n'y étiez pas, mais c'est, dites-vous, comme si vous y aviez été ! Et voilà comment, ô miracle ! cette réplique d'un chef-d'œuvre grec, après avoir circulé de main en main pendant plus de quatre siècles, pour être enfouie enfin sous les ruines amoncelées par les Barbares, nous parvient sans usure notable, sans trace d'incendie ou de coups extérieurs, presque vierge de toute cassure.

Quelque longue que soit cette lettre, je vous ferai part encore, avant de terminer, d'une réflexion générale que je crois nécessaire. Lorsque nous nous trouvons — comme c'est le cas, et vous en convenez — en présence d'un monument inquiétant, suspect, ce n'est pas à ceux qui doutent à faire la preuve de la non-authenticité. Où irions-nous, certes, si nous admettions comme antiques, dans les musées, tous les objets dont la fausseté ne saurait être bien catégoriquement démontrée ?

Il nous parvient tous les jours, à vous comme à moi, des monuments qui parlent d'eux-mêmes et dont l'antiquité est au-dessus de toute discussion. Lors même qu'on nous trompe sur leur provenance, cela n'importe au point de vue de l'authenticité, qui n'a pas besoin d'être appuyée de preuves extrinsèques. Mais dès qu'il s'agit d'un objet qui n'inspire pas une confiance sans réserve et provoque des scrupules légitimes ; singulier par son sujet, son aspect, sa conservation ; annoncé comme originaire d'un endroit — c'est le cas pour Bavai — qui a déjà servi de pavillon à des objets faux ou suspects, je dis que c'est aux partisans de l'authenticité à la démontrer et à faire la preuve. Ils doivent préciser d'où vient l'objet contesté ; où, quand et comment il a été découvert, en quelles mains il est passé. Si nous ne pouvons rétablir cet état civil par une enquête matériellement documentée, la plus élémentaire prudence nous conseille de nous abstenir.

Voilà pourquoi, vous ayant fait part de mes inquiétudes au sujet du bronze Corroyer, je ne discuterai plus à son sujet. J'attendrai qu'on me fournisse des preuves de son authenticité, et, ce jour-là, je n'hésiterai pas, croyez-le bien, à reconnaître que je me suis trompé ; mon amour-propre n'en serait nullement blessé, car j'estime qu'il vaut mieux encore, en pareille matière, pécher par excès de prudence que par excès de confiance.

Veuillez agréer, mon cher ami, etc.

E. Babelon.

REVUE DES REVUES

— **Paris illustré** (avril). — Beau numéro spécialement consacré au Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts : étude ; critique par M. Gabriel Mourey, accompagnée de 25 reprod. d'œuvres.

— **Forma** (n° 6). — Poursuivant, avec ses reproductions d'œuvres des anciens maîtres espagnols, son entreprise d'un « musée idéal d'art espagnol », cette revue donne, dans ce fascicule, des reproductions de plusieurs tableaux importants du Greco — un *Portrait de Giulio Clovio*, au musée de Naples ; les deux exemplaires de *L'Enterrement du comte d'Orgaz*, au musée du Prado et à Tolède, — puis du tableau de Luis Dalmau, *L'Intronisation de saint Isidore*, récemment acquis par le Louvre.

— Début d'une étude de M. V. Lamperez y Romea (continuée dans le fascicule suivant) sur *Les Églises espagnoles en briques* (18 gravures).

— La revue proteste ensuite contre le projet néfaste, formé à Grenade, d'installer un tramway électrique sur les pentes qui mènent à l'Alhambra.

— Illustrations dans le texte et hors texte : paysages par M. O. Junyent ; intérieurs par M. Torni Esquius ; portrait du violoncelliste Pablo Casals, par M. Eugène Carrière, etc.

(N° 7). — *Le Rôle de Goya dans la peinture*, par M. M. Utrillo, étude accompagnée de 26 reproductions d'œuvres peu connues du maître : son propre portrait le représentant peignant (collection du comte de Villagonzalo) ; plusieurs portraits ; une scène de naufrage ; plusieurs de ses fresques à l'église San Antonio de la Florida ; des allégories ou scènes fantaisistes, etc.

— Autres gravures hors texte : des portraits de *L'Infant Don Carlos, fils de Philippe IV* (musée du Prado) et de *Philippe IV* (même musée et musée de Boston), par Velazquez (du moins les deux premiers) ; — un dessin de Raphaël récemment donné au musée de Barcelone ; — une étude en couleurs du peintre Benedito pour son tableau *Les Avares*.

BIBLIOGRAPHIE

Praxitèle, par Georges Perrot ; — **Lysippe**, par Maxime Collignon ; — **Douris et les peintres de vases grecs**, par Edmond Pottier. Paris, Laurens, 1905 (Coll. des *Grands artistes*). 3 vol. in-8, de chacun 126 p. avec 24 grav. hors texte.

Quand on aime l'art d'un amour sincère, quand on a trouvé dans ses chefs-d'œuvre les plus vives et les plus pures joies de la vie, on souhaite faire partager ces joies, en assurer le bénéfice au plus grand nombre possible d'esprits cultivés. C'est le but que s'est proposé d'atteindre l'éditeur H. Laurens, dont l'heureuse initiative a créé les deux collections qui ont pour titre : *Les Villes d'art célèbres* et *Les Grands artistes*. C'est aussi la pensée de rendre ce service qui a groupé autour de lui les critiques et les historiens de l'art dont les noms estimés figurent sur les volumes déjà publiés de ces deux collections. Jusqu'ici, les seuls « grands artistes » qui aient trouvé place dans cette galerie étaient des artistes modernes ; mais le public auquel s'adressaient ces études y avait pris assez de goût pour que l'heure semblât venue de le convier à s'intéresser aussi à cet art antique où l'art moderne, lors de la Renaissance, avait été chercher des inspirations et des modèles. Assuré de répondre ainsi au secret désir de ceux qui l'avaient encouragé dans ses premiers efforts, l'éditeur Laurens n'a donc pas craint de les inviter à le suivre jusqu'en Grèce, où les transportent trois monographies qui ont paru le même jour. Deux de celles-ci sont consacrées à des maîtres de la statuaire. M. Perrot, dans son *Praxitèle*, cherche à définir le génie de l'auteur du célèbre Hermès, retrouvé comme par miracle à Olympie, et de cette Aphrodite de Cnide, pour qui les anciens ont professé la même admiration que les modernes pour les *Vierges* de Raphaël. M. Collignon, dans son *Lysippe*, étudie le sculpteur attitré d'Alexandre, celui avec lequel finit le siècle qui termine la période classique. M. Pottier, dans son *Douris et les peintres de vases grecs*, s'applique à donner une idée de ce que fut, au v^e^ siècle avant notre ère, cette peinture sur argile dans laquelle nous arrivons à saisir comme un reflet fidèle et une réduction simplifiée des grandes fresques et des tableaux de chevalet qui, vers ce même temps, firent la gloire des Polygnote et des Zeuxis, fresques et tableaux dont il ne subsiste pas le plus léger débris.

Ces trois études sont dues à trois de ces historiens de l'art antique, tous trois membres de l'Institut, que l'on appelle d'ordinaire des archéologues. C'est dire qu'elles supposent un long travail de recherches poursuivies dans les musées et les bibliothèques, de comparaisons minutieuses instituées sur des monuments qui ne nous sont trop souvent parvenus qu'à l'état fragmentaire ; mais ces érudits sont franchement entrés dans l'esprit de l'entreprise à laquelle ils avaient tenu à honneur de s'associer. Ils se sont imposé le devoir de dissimuler l'effort que leur avait coûté la préparation de ces essais et d'écarter de ces pages tout appareil scientifique. Ce qu'ils ont voulu, c'est fournir à des gens de goût, auxquels manquait une éducation spéciale, les moyens de se reconnaître au milieu de tant d'œuvres du génie antique qui se pressent dans nos musées et d'arriver ainsi à mieux comprendre l'originalité de l'art grec et son infinie variété. Ce qui les aidera, ils l'espèrent, à obtenir ce résultat, c'est les images qui illustrent ces élégants volumes. On a tâché de les bien choisir, et les soins donnés au tirage témoignent de la compétence et du zèle éclairé de l'éditeur.

MOUVEMENT DES ARTS

Succession de M^me^ E. Warneck

Vente d'objets d'art et de haute curiosité, faite à l'Hôtel Drouot, salles 7 et 8, les 3 et 4 mai, par M^e^ Chevallier, MM. Mannheim et Canessa :

Bois sculptés. — 34. Bas-relief en bois ajouré et sculpté, à deux compartiments, le Christ portant sa croix, et Pietà. Travail des bords du Rhin. École de Clèves, XVI^e^ siècle : 12.200.

Sculptures. — 45. Buste d'enfant souriant, en terre cuite. École florentine, XV^e^ siècle : 2.150. — 71. Deux statuettes terre cuite, enfant nu tenant une mitre d'évêque et enfant portant un faisceau de

licteur. Ép. L. XV : 4.000. — 79. Buste de fillette en plâtre teinté, d'après Houdon : 1.550.

Objets variés. — 80. Petite châsse en cuivre et émail champlevé, sainte en relief. Limoges, XIIIe siècle : 2.300. — 83. Album, lettres ornées, provenant de manuscrits de toutes époques, depuis la période romane : 1.650. — 87. Coffret oblong en ivoire sculpté ; rinceaux et animaux. Venise, XVIe siècle : 1.020. — 105. Coffret oblong en pâte, fond doré, personnages, rinceaux et rosaces. Italie, XVe siècle : 1.720.

Fers. — 125. Garniture d'épée de cinq pièces en fer ciselé et partiellement doré, pierreries, sujets mythologiques. Ép. L. XV : 2.050.

Bronzes. — 131. Lampe en bronze à patine brune, en forme de tête de cheval. Padoue, XVe siècle : 1.260. — 132. Statuette en bronze : Persée debout Padoue, XVe siècle : 9.800. — 133 Statuette en bronze à patine brune : joueur de cymbales. Padoue, XVe siècle : 5.700. — 134. Statuette en bronze à patine noire : Saint Jean-Baptiste debout. École de Riccio. Padoue, XVe siècle : 7.700. — 136. Lampe en bronze à patine brune, en forme de cygne. École de Riccio. Padoue, XVe siècle : 5.600. — 137. Statuette en bronze à patine verte : Cléopâtre nue. Italie, XVe siècle : 2.700. — 138. Statuette en bronze à patine brune d'enfant nu, debout. Attribuée à Vicenzo Ghiberti. Florence, XVe siècle : 1.450. — 139. Statuette en bronze à patine brune : satyre nu. Florence, XVe siècle : 2.600.

140. Statuette bronze à patine brune : le Tireur d'épine. Florence, XVe siècle : 5.400. — 141. Groupe bronze à patine brune : Hercule et Antée. Florence, XVe siècle : 4.000. — 142. Statuette d'Arion, nu, enlevé par un cheval marin. Bronze à patine noire. Attribuée à Bertoldo Florence, XVe siècle : 21.200. — 143. Statuette bronze à patine brune : Saint Sébastien. Florence, XVe siècle : 6.000. — 144. Lampe en bronze à patine brune, Silène, sur pied-balustre. XVe siècle : 3.900. — 148. Figurine bronze patiné : enfant nu monté sur un cygne. Florence, XVIe siècle : 2.350. — 149. Groupe bronze à patine brune : Enlèvement d'une Sabine, de Jean de Bologne. Florence, XVIe siècle : 9.500. — 150. Même groupe, avec variante. Florence, XVIe siècle : 10.400. — 151. Statuette en bronze à patine brune : Vénus accroupie, de Jean de Bologne. Florence, XVIe siècle : 3.700. — 152. Statuette en bronze à patine brune : Mercure volant, de Jean de Bologne. Florence, XVIe siècle : 3.000. — 153. Statuette bronze à patine brune : figure allégorique de femme, de Jean de Bologne. Florence, XVIe siècle : 8.600. — 154. Statuette en bronze à patine verte : Baigneuse debout. Florence, XVIe siècle : 1.500. — 156. Figurine bronze : caricature de Cosme Ier de Médicis, par Valerio Cioli. Florence, XVIe siècle : 2.000. — 157. Figurine bronze à patine brune : jeune triton soufflant dans une conque. Florence, XVIe siècle : 2.050.

158. Statuette bronze, à patine brune, d'Hercule accroupi. Florence, XVIe siècle : 1.020. — 159. Figurine d'écorché debout, le bras gauche levé, en bronze à patine brune. Florence, XVIe siècle : 1.380. — 161. Groupe bronze à patine brune : guerrier nu. Florence, XVIe siècle : 2.100. — 162. Statuette bronze : adolescent nu. Florence, XVIe siècle : 5.000. — 170. Deux chenets, statuette mythologique. Venise, XVIe siècle : 3.600. — 171. Enfant nu, debout, jouant du tambourin. Venise, XVIe siècle : 1.505. — 172. Encrier triangulaire en bronze à patine brune : saint Marc, et trois lions. Venise, XVIe siècle : 3.000. — 173. Deux marteaux de portes en bronze noir : tritons brandissant des serpents. Venise : XVIe siècle : 3.000. — 174. Minerve nue. Venise, XVIe siècle : 2.150. — 181. Encrier bronze, patine brune : statuette équestre. Italie, XVIe siècle : 1.850. — 207. Deux chenets en bronze doré, motif d'architecture. Ép. L. XV : 2.450. — 218. Lion passant, de Barye ; et 219. Lionne passant, de Barye. Bronzes, patine verte. Anciennes épreuves : 3.000.

Produit : 222.307 francs.

—

Collection de Mme S...

Vente de tableaux modernes, faite à la Galerie G. Petit, le 5 mai, par Me Chevallier et M. Haro.

Tableaux. — 3. Boudin (Eugène). Vue du port de Bordeaux : 6.700. — 5. Boudin. Venise : 6.100. — 6. Boudin. Bordeaux, un coin du port : 3.500. — 7. Boudin (Eug.). Bordeaux ; le Port : 5.100. — 8. Boudin (Eug.). Un coin du port : 3.200. — 10. Brissot (F.). La rentrée du troupeau : 1.850.

20. Jacque (Ch.). La Bergerie : 48.000. — Jongkind. 22. Grenoble : 2.800. — 23. Paysage hollandais : 5.300. — 24. Harfleur : 2.900.

29. Lépine (S.) Le Jardin des Tuileries : 3.050. — 30. Lépine (S.). Bords de la Seine, à Ivry : 5.500.

38. Roybet (F.). Gentilhomme, époque Louis XIII : 3.650

42. Veyrassat (J.). Le Chemin de halage : 2.650. — 43. Vibert (J.-G.). La Quêteuse : 190. — 44. Vollon (A.). La Soupière : 720.

Ziem (F.). — 45. Le Palais ducal : 8.700. — 46. Constantinople ; les Eaux douces : 4.900. — 47. Venise. Les Lagunes. Effet de soleil couchant : 10.000. — 49. Entrée du Grand Canal à Venise : 8.700. — 50. Quai des Esclavons. La Promenade : 11.000. — 52. Venise : 8.100. — 53. Le Campanile et le Palais ducal : 4.600. — 54. Constantinople ; la Corne d'Or : 4.300 — 55. Venise : la Barque : 4.500. — 57. La Voile blanche : 4.800.

Aquarelles et pastels. — 63. Isabey. Après le duel : 1.400. — 64. Isabey (E.). La Procession : 1.520. — 65. Isabey (E.). Cavaliers en marche : 1.300. — 69. Lhermitte (L.). Les Laveuses : 6.500.

Total : 211.930 fr.

—

Collection de feu M. Paul Bérard

Vente de tableaux modernes, faite à la Galerie G. Petit, les 8 et 9 mai, par Mes Chevallier et Lair-Dubreuil, MM. G. Petit, Bernheim jeune et Mannheim.

Tableaux. — 1. Diaz. Le Berger et son troupeau dans la plaine : 1.250.

Monet (Claude) — 6. La Débâcle : 27.100. — 7. Les Coquelicots : 12.000. — 8. La Cabane des douaniers, à Varangeville : 9.200. — 9. Gelée blanche : 11.000. — 10. Les Bords de l'Epte : 15.500. — 11. La Mer à Varangeville : 10.200.

Morisot (Berthe). — 12. La Femme à l'éventail : 4.900. — 13. La Petite Cigale : 11.200.

Renoir. — 15. L'Après-midi des enfants, à Vargemont : 14.000. — 16. Les Enfants : 8.700. — 17. La Fête de Pan : 15.000. — 18. La Fillette à la ceinture bleue : 13.200. — 19. Songeuse : 12.000. — 20. L'Enfant blanc : 10.030. — 21. Le Petit écolier : 4.000. — 22 La Petite pêcheuse : 10.000. — 23. Baigneuse : 6.500. — 24. Venise : 4.500. — 25.

Profil blond : 4.100. — 26. La Femme au chapeau noir : 2.550. — 27. Les Pêches : 6.000. — 28. Le Faisan : 3.000. — 29. Dans les fleurs : 3.250. — 30. La Fillette au tablier blanc : 2 100. — 31. Géraniums dans une bassine de cuivre : 7.000. — 32. Les Lilas : 4.400.

Sisley. — 34. Les Coteaux d'Argenteuil : 10.100. — 35. L'Abreuvoir de Marly : 12 500, — 36. Les Bords de l'Oise : 8.050.

Aquarelles, pastels. — 39. Harpignies (H.). Le Pont-Neuf, vu du petit bras de la Seine : 800. — 40. Naples : 600. — 42. Morisot (Berthe). Jeune femme assise : 420. — 44. Pissarro. Le Champ : 420. — Sans numéro. Renoir. Pastel : 1.500. — 45. Vernet (Carle). En chasse : 450.

Total des tableaux : 272.565 francs.

(*A suivre.*)

—

Bibliothèque E. Daguin (1)

QUATRIÈME PARTIE

Vente de livres rares et précieux, anciens et modernes, ayant appartenu à M. E. Daguin, faite à l'Hôtel Drouot, salle 7, du 10 au 12 avril, par Me Maurice Delestre et M. Durel.

Livres anciens. — 1126. Hore Intemerate Virginis Marie. Par Tielma Kerver pour Guillaume Eustace (Koehler) : 1.100. — 1133. Heures Latines et Françoises. Paris, F.-H. Muguet, 1727. (Rel. anc.) : 9.000 — 1139. Heures Nouvelles, dédiées à Mme la Dauphine. Écrites et gravées par L. Senault. A Paris, chez l'autheur, rue de Bussy, mar. rouge. (Rel. anc.). Exemplaire aux armes de la comtesse du Barry : 1.080. — 1157. Corpus Doctrinæ Christianæ, anno 157), veau brun. (Rel. anc.) : 1.100.

1173. Les Œuvres de Platon, traduites en françois (par Dacier). Paris, Anisson, 1701, 2 vol., mar. bleu. (Rel. anc.). Bel exemplaire aux armes de Adrien de La Vieuville : 4 0. — 1.179 Collection des Moralistes anciens. A Paris, chez Didot l'Aîné, 1782-1795, 18 vol. in 18, mar. rouge. (Derome) : 460. — 1186. Les Caractères de Théophraste. A Paris, chez Estienne Michallet, 1688. (Rel. anc.) : 480. — 1190. Petit Copost en françoys. Imprimé lan 1530. (Cuzin père) : 800. — 1209. Callot. Les Misères et les Malheurs de la guerre. Paris, 1633 : 446.

1212. Phebus des deduits de la chasse des bestes sauuaiges et des oyseaulx de proye [par Gaston Pœbus, comte de Foix] (1505), mar. brun (Cuzin père) : 6.950.

1249. Les XXI Epistres de Ouide (1522), mar. brun (Cuzin père) : 1.225. — 1238. Opera Jocunda No. D. Johais Georgii Alioni Astensis (15?1), mar. brun (Cuzin père) : 2.650.

1240. Sensuyt Listoire des deux vrays amans Eurial et la belle Lucresse. A Paris, par Michel Le Noir (Cuzin père) : 1500. — 1.284. Le Paradis Perdu de Milton, traduction nouvelle. Paris, Desaint et Saillant, 1755, 3 vol. in 12, mar. citron. (Rel. anc.). Exemplaire aux armes de la marquise de Pompadour : 3.500. — 1291. Lincarnacion Natiuite de Nostre Saulueur et Redempteur Jesu-Christ. (Cuzin père) : 5 800. — 1292. Lomme Pecheur par Parsonnages ioue en la ville de Tours. Imprimé à Paris, (1508). (Cuzin père) : 4.710.

1296. La partie de chasse de Henri IV, comédie en trois actes (par Collé). A Paris, chez Vente, 1770, fig. de Gravelot, mar. rouge. (Rel. anc.). Exemplaire aux armes de la Dauphine Marie-Antoinette : 6.905.

1411. Avli Gellii. Noctes atticae. (Rel. anc.) : 1.310. — 1412. Les Cent Hystoires de Troyes (par Christine de Pisan). (Cuzin père) : 1.400. — 1413. Gyrons le Courtoys. Auecques la deuise des armes de tous les chevaliers de la Table ronde. (Cuzin père) : 2.600. — 1414. Le Recueil des Hystoires de Troye. Imprimé à Lyon par Anthoine du Ry, (1529). (Cuzin père) : 4.000.

1437. L'Ingénieux Don Quixote de la Manche, par Michel de Cervantes. A Paris, chez Jean Foüet, 1614. (Rel. anc.) : 3.555.

1.466. L'histoire de Thucydite Athenien. Imprimé à Paris, en l'hostel de maistre Josse Badius. Libraire et imprimeur. (Rel. anc.) : 3.450. — 1474. Abrégé chronologique de l'Histoire de France, par le Sr de Mezeray. A Amsterdam, chez Abraham Wolfgang, 1673-1674, 6 vol. mar. bleu. (Rel. anc.) : 1.000. — 1484. Ceremonies observées av Sacre. A Paris, chez Iamet Mettayer et Pierre L'huillier, 1594. (Lortic) : 2.600. — 1493. Mémoires du Cardinal de Retz. A Amsterdam, chez J. Fred, Bernard, 1731-1738. (Rel. anc.) : 1.620. — 1502. Les vies des hommes illustres grecs et romains. Paris, Vascosan, 1567-1574, 14 vol., mar. bleu foncé. (Rel. anc.) Exemplaire aux armes de Machault d'Arnouville : 1.105.

Total des 3e et 4e parties : 321.721 francs.

(1) V. *Chronique des Arts* des 7 et 14 janvier, 28 avril et 6 mai 1905.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de peintures, dessins, pastels et eaux-fortes de M. **Ramon Pichot**, chez Hessèle, 13, rue Laffitte, jusqu'au 15 mai.

Exposition d'œuvres nouvelles du peintre **Albert Guillaume**, galerie P. Chaigneau, 4, rue Drouot, jusqu'au 5 juin.

10e Salon de photographie du **Photo-Club**, au Petit Palais des Champs-Élysées, jusqu'au 12 juin.

Exposition de peintures et pastels de M. **Henri Gervex**, galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, du 16 mai au 5 juin.

Exposition de peintures de Mlle **Sophie Egoroff** au musée Guimet.

Province

Amiens : Exposition de la Société des Amis des Arts de la Somme, du 18 mai au 2 juillet.

Étranger

Anvers : Exposition rétrospective d'œuvres de Henri Leys et de H. Brakelser, au Musée royal des Beaux-Arts, du 15 mai au 15 juin.

New-York : Exposition de gravures anglaises en mezzo-tinte, prêtées par M. J. Pierpont-Morgan, au Cabinet des estampes.

Turin : Exposition de la Société des Beaux-Arts.

L'Imprimeur-Gérant : J.-F. SCHNERB.

Paris. — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart.

N° 20. — 1905 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 20 Mai.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . 10 fr. || Étranger (Etats faisant partie de
Départements . . . . . 12 fr. || l'Union postale) . . . . . 15 fr.

Le Numéro : 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

Le projet de séparation de l'Église et de l'État continue d'inquiéter ceux qui ont le souci des richesses artistiques et des édifices du culte. Il n'est point de Société, ni d'Académie provinciale qui ne tienne à honneur d'envoyer des adresses aux pouvoirs publics ou d'émettre des vœux. Toutes ces manifestations ont l'avantage de tenir l'opinion publique en éveil, de rappeler sans cesse que la question encore en suspens est d'une indéniable importance, et de préparer les solutions.

S'il est difficile de démêler ce qui se fera, on discerne très nettement ce qu'il faudrait faire. Il y a deux résultats à obtenir : l'un est de protéger les objets mobiliers contre les acheteurs et brocanteurs de toutes sortes durant la période probablement assez longue de la discussion ; le second est d'introduire dans la loi des dispositions certaines assurant la sauvegarde des édifices et des richesses qu'ils contiennent. Sur le premier point, on peut espérer quelque chose de la circulaire récente ordonnant un inventaire, si elle est appliquée sans retard et si les amis de l'art et les Sociétés régionales prêtent un appui bénévole à l'œuvre commune. D'ailleurs il ne s'agit là que de mesures transitoires.

Restent les destinées futures des édifices, et l'on sait combien ici la question se complique. On discute, en effet, pour savoir d'abord s'ils seront loués, rendus dans certains cas aux municipalités ou réservés, comme le bon sens le réclame, à la seule destination pour laquelle ils ont été construits. On se propose ensuite d'examiner les mesures de protection à prendre, et c'est à ce point de vue que nous avons réclamé une extension de la loi sur les monuments historiques. Il semble qu'un nouvel amendement, tout récemment déposé, soit de nature à nous donner satisfaction. Il déclare les édifices et les objets mobiliers imprescriptibles et soumet toute opération, vente, cession, échange, à l'autorisation du ministère. Cette mesure aurait pour effet de permettre à l'État de conserver ou d'acquérir, ou de faire acquérir par les musées tout ce qui serait digne d'être gardé, et en même temps de laisser vendre tout ce qui serait sans intérêt. Les transformations continuelles du texte de la loi ne nous donnent point la faculté de croire que cet amendement puisse être adopté dans sa lettre : l'essentiel est que l'esprit en survive.

NOUVELLES

*** La commission chargée d'étudier la question de la préservation des musées du Louvre contre l'incendie s'est réunie cette semaine, sous la présidence de M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts.

Après avoir, d'un commun accord, reconnu l'urgence du transfert du ministère des Colonies, les membres de la Commission se sont transportés sur différents points du palais. Ils se sont entretenus, au cours de cette visite, de la suppression des logements d'employés, de la modification ou du transfert des cabinets des conservateurs, de la suppression du chauffage au bois ou à la houille, dans des cheminées ou des poêles, de l'extension à tous les locaux du système de chauffage à l'eau

chaude ou à la vapeur et à foyer extérieur, de la suppression des foyers provisoires, de la suppression des cloisons en briques et des fermes en bois de la toiture, et enfin d'une séparation plus complète du musée et du ministère des Finances.

La Commission, tout en reconnaissant l'impossibilité de mettre à exécution, avant le déplacement du ministère des Colonies, ces modifications et ces travaux de toute nature, dont la nécessité lui a paru s'imposer, a pris la résolution de les mettre à l'étude, dès que les circonstances le lui permettraient. Elle a nommé M. Gaston Menier rapporteur, et elle a déclaré que sa responsabilité ne saurait être engagée si, dans le plus bref délai, satisfaction ne lui était donnée en ce qui concerne le déplacement du ministère des Colonies.

*** Hier, vendredi 19, a eu lieu au cimetière de L'Hay (Seine), l'inauguration du buste du romancier Gustave Toudouze, père de notre collaborateur Georges Toudouze ; ce buste est l'œuvre du statuaire Camille Alaphilippe.

*** Par arrêté ministériel en date du 15 mai 1905, pris sur la proposition du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, M. Besnard (Paul-Albert) a été nommé membre du conseil supérieur des Beaux-Arts, en remplacement de M. Roll, devenu membre de droit dudit conseil en qualité de président de la Société Nationale des Beaux-Arts.

*** Par arrêté ministériel en date du 15 mai 1905, pris sur la proposition du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, M. Roll (Alfred-Philippe), artiste peintre, président de la Société Nationale des Beaux-Arts, a été nommé, à ce titre et pour deux années, membre de la commission consultative spéciale des acquisitions aux expositions organisées par la Société des Artistes français et par la Société Nationale des Beaux-Arts, en remplacement de M. Carolus-Duran, appelé à la direction de l'Académie de France à Rome.

*** Par arrêté ministériel en date du 15 mai 1905, pris sur la proposition du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, M. Louis Lumet, secrétaire de la commission consultative spéciale des acquisitions organisées par la Société des Artistes français et par la Société Nationale des Beaux-Arts, a été nommé, pour deux années, membre de ladite commission.

*** M. Georges Lafenestre, conservateur des peintures au musée du Louvre, a repris son cours à l'Ecole du Louvre. Il étudiera les samedis, à 10 h. 1/2, l'œuvre de Sandro Botticelli et de ses contemporains florentins.

*** Sur la proposition de M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, le ministre de l'Instruction publique a décidé qu'une somme de 30.000 fr. pourrait être répartie, dès cette année, à titre « d'encouragements spéciaux », variant de 500 à 1.000 fr. aux artistes français âgés de moins de trente-deux ans au 1er janvier 1905, exposant aux deux grands Salons annuels, et dont l'œuvre aura paru susceptible d'être encouragée. Cette répartition sera assurée par le Conseil supérieur des Beaux-Arts, réuni en jury spécial.

Cette décision a été motivée par la situation faite à un grand nombre de jeunes artistes peu fortunés qui se recommandent à l'attention par des qualités particulières, et dont les œuvres, non acquises par l'Etat, méritent cependant un encouragement que, jusqu'à présent, l'administration des Beaux-Arts était impuissante à leur donner.

*** En vertu de certaines modifications récemment apportées au règlement de la Société des Artistes français, une médaille d'honneur pourra être désormais attribuée à la section de gravure en médailles. Cette récompense sera accordée au Salon de cette année pour la première fois.

*** Dans sa dernière séance, la commission du Vieux-Paris s'est occupée de diverses œuvres d'art renfermées dans l'église Saint-Sulpice.

Elle a demandé le classement du petit orgue de Marie-Antoinette placé dans la chapelle des Etudiants.

Elle a également demandé le classement d'une cuve baptismale de la Renaissance, aujourd'hui placée dans la chapelle des fonds baptismaux et qui fut, au moment de la Révolution, enlevée de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

Elle a émis le vœu que six belles grilles de fer qui se dégradent dans les souterrains de Saint-Sulpice et ne peuvent être utilisées dans l'église actuelle, soient transportés dans une des écoles professionnelles de la Ville pour y servir de modèles.

Enfin, elle a exprimé le désir que le portail latéral de Saint-Sulpice soit restitué dans son ancien état avec les sculptures décoratives qui l'ornaient autrefois et dont les moulages sont conservés dans les combles de l'église.

*** Le jury du douzième concours Crescent pour la composition d'un ouvrage lyrique s'est réuni au Conservatoire national de musique et de déclamation. Après examen des diverses partitions déposées, le jury a décidé d'accorder une mention à la partition écrite par M. Ph. Bellenot, maître de chapelle de Saint-Sulpice, sur un poème de M. Alban de Polhes.

Nouvelles Acquisitions du Musée du Louvre

La salle des nouvelles acquisitions du musée de sculptures du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes est, en ce moment, l'objet de remaniements importants. La *Gazette des Beaux-Arts* publiera, dans un de ses prochains numéros, une étude d'ensemble sur les monuments qui viennent de prendre place dans nos collections nationales. Voici, en attendant, quelques rapides indications sur les plus importants d'entre eux.

Les séries du Moyen âge se sont enrichies : 1° de deux magnifiques colonnes romanes offertes par la Société des Amis du Louvre et dont nous avons

déjà parlé ; 2° d'un délicieux petit bas-relief connu à Chartres sous le nom du *Scribe*, et qui représente un *Saint Mathieu* assis à son pupitre et écrivant sous la dictée de l'ange. Le morceau est de l'art le plus fin du XIIIe siècle français et tout voisin de certains fragments provenant du jubé de Chartres ; 3° d'une grande *Vierge* du commencement du XIVe siècle, qui devait être placée, jadis, au trumeau d'un portail d'église et qui provient de la région de Sens ; 4° d'une *Vierge* en bois de l'Annonciation, de l'école pisane et très probablement de la main de Nino Pisano, provenant de la collection L. Goldschmidt ; 5° des statues de Charles V et de Jeanne de Bourbon, si heureusement attribuées au musée, et qui, après un exil tout à fait arbitraire, sont revenues prendre place dans ce Louvre où leurs sœurs jumelles, les fameuses statues de la « vis de Charles V », au palais du Louvre, faisaient l'admiration des contemporains.

A la Renaissance appartiennent : 1° une *Vierge* en pierre peinte des débuts du XVIe siècle de l'école champenoise, sœur charmante de quelques-unes de celles que nous ont fait connaître MM. Raymond Kœchlin et Marquet de Vasselot. Le jour trop cru de la salle lui fait peut-être perdre un peu de sa finesse ; le morceau est, en tout cas, de premier ordre et l'une des plus précieuses acquisitions du département ; 2° une petite *Vierge* de l'Annonciation, agenouillée, de Tilman Riemenschneider, provenant de la collection Goldschmidt ; 3° un *Christ au mont des Oliviers*, en bois polychromé de la fin du XVe ou du commencement du XVIe siècle, originaire du Midi de la France et intéressant à rapprocher de celui de la cathédrale de Rodez ; — le *Saint Jean* en bois (école de Touraine), de la collection Goldschmidt, que l'on a vu l'an passé à l'exposition des Primitifs ; — enfin, un *Pleurant*, provenant d'un tombeau bourguignon du XVIe siècle, dont la *Gazette* a reproduit le dessin fait pour Gaignières, placé directement dans la salle Beauneveu, à côté du tombeau de Philippe Pot.

Pour la sculpture moderne : deux admirables plâtres de Houdon (épreuves originales à terre perdue), viennent ajouter à la série déjà si riche des œuvres du maître des pièces doublement précieuses, puisqu'elles représentent sa femme et l'une de ses filles. Deux miniatures contemporaines, provenant, comme les bustes, directement de la famille du sculpteur et le représentant avec sa femme, ont été acquises en même temps par le département de la peinture.

Une maquette en terre cuite d'une statue de Jean-Jacques Rousseau, qu'une tradition mal établie attribuait également à Houdon, a été également acquise par le musée, non pas comme une œuvre du maître, mais comme un témoin du concours institué en 1793 pour l'érection d'un monument à Jean-Jacques et dont les événements dispersèrent les projets avant que l'exécution ait pu en être commencée.

Un legs de Mme Grégoire a fait entrer au musée un buste de Flore par Deseine ; c'est un morceau de la fin de la carrière de l'artiste, arrivé à la période académique et inférieur aux très beaux plâtres acquis il y a quelques années.

—

Un des tableaux qui firent le plus d'impression à l'exposition des Primitifs français va entrer au musée du Louvre. Grâce aux efforts persévérants de M. Georges Berger, son président, la Société des Amis du Louvre vient d'acquérir la *Pietà* de l'hospice de Villeneuve-lès-Avignon, un des morceaux capitaux de l'école avignonnaise et de la peinture française au XVe siècle.

—

Fidèle aux volontés plusieurs fois manifestées de son vivant par M. Corroyer, sa veuve, Mme Corroyer, vient de léguer par donation, avec réserve d'usufruit, au musée du Louvre la très belle collection d'orfèvrerie religieuse et civile du Moyen âge qu'elle avait conservée.

—

Le Département des objets d'art du Moyen âge et de la Renaissance vient d'acquérir un petit bronze florentin de la première moitié du XVIe siècle, représentant un homme marchant, que Courajod aurait pu ajouter à la liste des bronzes imités de l'antique sur lesquels il avait fait un si intéressant petit livre. On y peut retrouver, en effet, la représentation d'un dieu lare.

—

M. Édouard Larcade vient de faire don au musée du Louvre d'une ceinture en vermeil, travail de la Renaissance allemande.

La Conservation des Monuments religieux

Lundi dernier, à la rentrée de la Chambre des députés, M. le député Grosjean a déposé un amendement destiné à assurer la conservation des objets artistiques dépendant des édifices du culte. Voici le texte de cet amendement :

« Les immeubles ou objets mobiliers ci-dessus visés sont imprescriptibles.

Ils ne peuvent être vendus, cédés ou échangés sans autorisation du ministre des Beaux-Arts. En cas de refus, recours est ouvert devant le Conseil d'État contre la décision ministérielle.

L'État, les départements, les communes, les musées, les Sociétés d'art ou d'archéologie, les associations cultuelles de la province, ont un droit de préemption et de préférence pour l'achat ou l'échange desdits immeubles ou objets mobiliers. Ils les conserveront ou acquerront contre toutes revendications, même justes, des héritiers ou ayants droit des donataires ou testataires, moyennant indemnité fixée à dire d'experts.

Dans le cas où sera accordée l'autorisation du ministre des Beaux-Arts, celui ci pourra prescrire les conditions de la vente, cession ou échange.

Un droit de sortie de 20 0/0 est dû par l'acquéreur qui emporte à l'étranger l'objet aliéné. Il est perçu au bénéfice d'une caisse spéciale dont les ressources sont destinées à la conservation des monuments et œuvres d'art actuellement consacrés au culte.

Toute vente, cession ou échange conclu en violation des dispositions précédentes est nulle de plein droit.

Les contrevenants pourront être condamnés à une amende de 50 à 10.000 francs et, si l'aliénation est clandestine, à un emprisonnement de six jours à trois mois, où à l'une de ces deux peines seulement. »

***

L'Académie de Reims vient d'adresser à chacun des membres des Sociétés archéologiques la circu-

laire suivante au sujet de la protection des édifices du culte :

« Monsieur et cher confrère,

La loi qui protège les monuments historiques n'a pu jusqu'ici étendre son action qu'à une élite d'édifices et d'œuvres artistiques d'un mérite exceptionnel. Vous jugerez s'il n'y aurait pas lieu d'en élargir le cadre. Si cette réforme était insuffisante, il serait à souhaiter que l'on avisât à d'autres moyens pour préserver de la ruine ou de la dilapidation un nombre considérable d'édifices d'ordre secondaire et d'œuvres de simple curiosité ou de souvenir historique local qui, sans avoir une très grande valeur au point de vue de l'art, ont des droits à être sauvegardés dans leur intégrité et mis à l'abri des destructions dont ils peuvent être menacés dans un prochain avenir.

Pour ces motifs, nous venons vous demander d'envoyer sans retard votre avis désintéressé et compétent aux pouvoirs publics, comme l'a fait l'un des membres de notre Société. Il s'agit de leur exposer, dès maintenant, la nécessité de l'adoption d'une mesure qui rendrait les églises inaliénables avec leur mobilier et permettrait d'en assurer l'entretien. »

De son côté, la Société archéologique du Midi de la France, siégeant à Toulouse, a émis à l'unanimité, dans sa dernière séance, le vœu motivé suivant :

« Considérant l'intérêt d'art et d'histoire que présentent les édifices religieux ;

Considérant les intérêts fondamentaux de l'enseignement des beaux-arts et des arts industriels ;

Considérant le respect qui est dû aux œuvres qui sont la parure de la France et très souvent le profit des plus humbles villages par l'affluence des archéologues et des touristes,

La Société archéologique du Midi de la France insiste pour que les monuments religieux et leur mobilier soient intégralement conservés et que la loi n'en modifie pas la destination ancienne. »

Académie des Beaux-Arts

Séance du 13 mai

Élection. — L'Académie dresse la liste des candidats au fauteuil de membre titulaire de la section de sculpture laissé vacant par suite du décès de M. Guillaume.

Elle porte : en première ligne, M. Allar ; en deuxième ligne, M. Injalbert ; en troisième ligne, M. Tony Noël ; en quatrième ligne, M. de Saint-Marceaux. A ces noms, l'Académie a, par des votes successifs, ajouté ceux de MM. Antonin Carlès, Hugues, Peynot et Verlet.

La lettre de M. Michel posant sa candidature à ce même fauteuil étant arrivée après les délais réglementaires, n'a pu être acceptée par l'Académie.

L'élection reste fixée au samedi 20 mai.

Concours de Rome. — Sont admis à entrer en loge, pour prendre part au concours définitif du grand prix de Rome (composition musicale) :

MM. 1. Dumas, 2. Rousseau, 3. Gaubert, 4. Motte-Lacroix, 5. Gallois, 6. Estyle, tous élèves de M. Ch. Lenepveu.

Société des Antiquaires de France

Séance du 3 mai

M. le comte Durrieu annonce qu'il vient de trouver à Londres, au musée Sloane's, dans un livre d'heures manuscrit, de très belles miniatures inconnues jusqu'ici et qui doivent être attribuées à Jean Bourdichon, le peintre du livre d'Heures d'Anne de Bretagne. — La *Chronique* publiera dans son prochain numéro un article détaillé de M. le comte Durrieu sur cette intéressante découverte.

M. H. de La Tour, au nom de M. Durand-Gréville, fait une communication sur trois portraits du musée Pitti, de Florence.

M. le comte de Loynes lit un mémoire sur la colonisation saxonne dans le Boulonnais au IVe et au Ve siècle.

Le « Blessé défaillant » de Crésilas (1)

Lettre à M. E. Babelon

Mon cher ami,

Laissez-moi d'abord contester la dernière assertion de votre lettre : que c'est aux partisans de l'authenticité d'un objet à en faire la preuve et que, pour cela, ils doivent en reconstituer l'état civil. Si vous aviez raison sur ce point, que de monuments antiques il faudrait abandonner ! Pour ne citer qu'un exemple : on ne sait rien touchant l'origine de la *Diane à la biche*, dont les jambes trop grêles font songer à l'école de Fontainebleau. Il m'est arrivé de suspecter l'authenticité de cette statue, mais à tort, car je ne pouvais fournir d'arguments sérieux à cet effet. C'est la fausseté ou la modernité d'un objet qui doit être démontrée, en particulier par la mise en évidence des éléments dont s'est inspiré le faussaire. On appelle authentiques les objets dont on n'a pas, ou dont on n'a pas encore démontré la fausseté. Quand on vous apporte un objet, quel qu'il soit, votre esprit se livre à un travail très rapide, quelquefois presque instantané, qui consiste à passer en revue les motifs de suspicion et, soit à les écarter tour à tour, soit à en retenir quelques-uns. Si, après cet examen, vous en affirmez l'authenticité, c'est simplement que vous vous reconnaissez incapable d'établir le contraire !

Cela dit, permettez-moi de passer en revue vos raisons de douter ; je sais que ces raisons ne sont pas les seules et que plusieurs archéologues, avec lesquels je suis en correspondance, trouvent suspects le type du casque, la disposition des glands de la draperie, le modelé du corps nu sous les draperies et d'autres détails. Mais, en attendant que ces arguments aient été versés officiellement au débat, je me contente d'examiner les vôtres.

1. Votre impression n'est pas bonne. Nous sommes d'accord. L'objet est de ceux qui imposent le doute. Mais combien d'objets authentiques sont dans ce cas ! Rappelez-vous le comte Tyskievicz, heureux acquéreur des médailles de Tarse, se hâtant d'aller les revendre parce qu'il les croit fausses ! Rappelez-vous le buste de bronze de votre Cabinet des médailles, trouvé, dit-on, à Paris, au

(1) V. *Chronique des Arts* du 13 mai 1905.

XVIIe siècle ; il a mauvaise mine ; nous l'avions suspecté l'un et l'autre ; M. Furtwaengler en a défendu l'authenticité, en a attribué l'original au Ve siècle et j'avoue, pour ma part, qu'il m'a tout à fait convaincu.

2. L'étrangeté du sujet. Si c'est bien une copie romaine du *Blessé* de Crésilas, pendant de son *Amazone blessée*, cette objection disparaît. Vous avez été encore mieux inspiré que vous ne le pensiez en qualifiant cet éphèbe d'*Amazon*.

3. Les renseignements contradictoires sur la découverte. En pareille matière, ce qui est très rare, c'est d'obtenir des informations concordantes et sérieuses. On peut mettre en doute l'authenticité de la provenance sans abandonner, pour cela, celle de l'objet. Ainsi je suis certain qu'aucune des deux statues dites de Julien n'a été, malgré les dires de leurs étiquettes, découverte à Paris ; mais je crois, comme vous, à l'antiquité de ces statues.

4. Analogies avec les œuvres néo grecques du XIXe siècle. Je demande qu'on précise, qu'on me cite une seule sculpture de ce temps-là inspirée par la description que fait Pline de l'œuvre de Crésilas. J'en ai vainement cherché, tant à Paris que dans les musées rhénans.

5. Indifférence de la physionomie. Ceci est un argument très fort en faveur de l'authenticité. Les néo-grecs ne savaient pas encore combien l'art classique du Ve siècle a subordonné les expressions aux attitudes. Voyez la tête indifférente du *Discobole* de Myron, celle d'*Eos portant le corps de Memnon* dans le beau vase du Louvres, celle des femmes Lapithes dans le fronton ouest d'Olympie.

6. Vous trouvez fragile l'hypothèse qui reconnaît, dans le bronze Corroyer, une copie du *Blessé défaillant* de Crésilas. J'avoue ne pas bien comprendre. Non seulement cette hypothèse s'impose à moi, qui admets l'authenticité, mais elle s'impose à vous, qui la mettez en doute. Le faussaire que vous postulez a dû vouloir restituer la statue de Crésilas, connue par un passage de Pline ; s'il n'y avait pas songé, nous serions en plein dans le merveilleux, car alors comment aurait-il eu l'idée d'emprunter les traits du Périclès et de l'Amazone, attribués à Crésilas ? De quelle pensée, de quel modèle antique se serait il inspiré ? J'ajoute que l'attribution du *Périclès* à Crésilas remonte à 1884, celle de l'*Amazone* à 1886 ; si donc il s'agit d'un faux, il doit avoir été fabriqué entre 1886 et 1893, de préférence en Allemagne, où ces identifications ont été proposées.

7. Le « grand manteau de cavalerie » est précisément un emprunt à l'une des statues d'Amazones, celle que l'on attribue, depuis 1886, à Crésilas. Je ne vois là rien qui me rappelle David ou Canova.

8. Vous postulez un « rafistoleur vulgaire » qui aura affublé d'un lampadaire baroque une statuette fabriquée sous le Directoire. J'ai déjà dit (n° 6) que l'hypothèse d'un faux aussi ancien est inadmissible. Mais pourquoi le rafistoleur n'a-t-il pas simplement mis une lance dans la main de la statue ? Je ne conçois pas la psychologie que vous attribuez à ce contemporain. En revanche, je comprends très bien qu'à l'époque romaine on ait transformé une statuette en lampadaire, parce que j'en connais et que j'en ai cité d'autres exemples. Les statues lampadaires du premier Empire sont d'un type absolument différent ; ce ne sont jamais des figures en mouvement.

9. Vous exagérez un peu l'état de conservation ; il y a des trous dans le bronze qui proviennent de l'usure du métal.

10. Je crois que le chef d'atelier de M. Delafontaine vous a mal compris ; je me suis aussi informé auprès d'un technicien. Les modernes font des raccords et des rapiéçages, mais ils les dissimulent ; les anciens n'avaient pas de scrupules à cet égard. Rappelez-vous que notre ami Émile Molinier s'est précisément autorisé des rapiéçages de la statuette Corroyer pour la déclarer authentique, après avoir commencé par la dire fausse.

11. Mon petit roman. Mais, mon cher ami, vous en faites un aussi : le faussaire du Directoire, qui aurait deviné Crésilas avant Michaelis et Furtwaengler, puis le « rafistoleur vulgaire », amoureux de lampadaires baroques. Nous faisons tous des romans ; c'est notre manière de servir la cause de l'histoire. Franchement, que racontons-nous sur Crésilas, sur Phidias ? D'ingénieux romans, fondés sur quelques bribes de vérité.

Je reçois à l'instant une lettre d'un archéologue très connu ; il m'écrit de Rome qu'il va venir à Saint-Germain pour voir la statuette ! De la rue Richelieu, c'est moins loin ; aussi laissez-moi, en terminant, exprimer l'espoir de reprendre un de ces jours la discussion avec vous, en présence du litigieux original.

Cordialement à vous,

Salomon REINACH.

CHRONIQUE MUSICALE

Académie Nationale de Musique : *Armide*, opéra en cinq actes de Quinault, musique de Gluck.

Il eût été surprenant qu'après les brillantes reprises d'*Orphée*, d'*Iphigénie en Tauride* et d'*Alceste* à l'Opéra-Comique, l'Opéra tardât encore longtemps à mettre à profit la vogue de Gluck pour nous rendre cette *Armide* dont plusieurs générations de directeurs nous faisaient la promesse et dont on attendait depuis près de vingt ans que l'un d'eux voulût bien la tenir.

M. Gailhard, en remplissant les engagements de ses prédécesseurs et les siens propres, a montré plus de probité que de hardiesse, l'épreuve du succès des autres partitions de Gluck ayant suffisamment indiqué qu'*Armide* devait réussir. Elle a a réussi, en effet, autant par la force qui l'anime que par le luxe de la mise en scène et par l'attrait d'une interprétation qui réunit les premiers sujets de l'Académie Nationale de musique. De sorte que sinon la hardiesse du directeur de l'Opéra, du moins sa probité aura reçu sa juste récompense.

Il y a peu de chose, au reste, à dire d'*Armide*. L'œuvre est universellement connue. Tous les musiciens la possèdent ; tous les amateurs l'ont jouée ou en ont entendu au concert les parties les plus belles, l'acte de la Haine et le cinquième acte, qui en demeurent, au théâtre, les parties les plus belles aussi. On en sait le fort et le faible : la grandeur et l'âpreté tragique aux scènes de réelle humanité, la monotonie et l'agrément un peu fané aux scènes de convention. La représentation, en renforçant l'intérêt des unes, accuse d'autant mieux la vétusté des autres, tant au point de vue de la poésie et de théâtre qu'à celui de la musique.

Ce résultat, qu'il était facile de prévoir, n'a pas

nui au succès de l'ouvrage. On conçoit, toutefois, que l'appréhension que cette prévision faisait naître, comme la complication de la mise en scène et certaines difficultés d'exécution matérielle, aient motivé les longues hésitations qui ont précédé cette reprise. Avant que le public eût montré tant d'enthousiasme pour *Orphée* et *Alceste*, on pouvait craindre que la beauté incomparable des grandes scènes d'*Armide* ne compensât pas ce que les petites ont d'un peu languissant. Et, même après ces épreuves, certains doutes étaient permis. *Armide* est loin de posséder les qualités théâtrales d'*Orphée* ou d'*Iphigénie en Tauride*, de cette dernière surtout, où l'action est si simple, si concentrée que le livret peut passer pour un modèle de tragédie lyrique et qu'il a inspiré à Gluck sa partition la plus soutenue et la plus conforme à ses idées réformatrices. Par bien des côtés *Armide* marque une régression sur les ouvrages qui l'ont précédé. Le livret de Quinault est soumis à la rhétorique d'opéra du temps de Lulli, et Gluck, malgré tout son génie, n'a pu faire qu'il ne fût rempli de hors-d'œuvre, de petits airs, de petits ballets, qu'il lui fallut bien composer et qui embarrassent la tendance de la musique vers l'expression dramatique. Ces hors-d'œuvre, qui assignent à cet opéra une date, le font assurément paraître plus loin de nous que ceux des ouvrages de Gluck, dont le poème fut écrit sur ses indications. Il ne diffère de l'opéra à grand spectacle de Lulli et de Rameau que par la musique. Et l'on pouvait craindre que cette impression d'archaïsme ne nuisit aux beautés durables dont, malgré tout, il est rempli.

Mais la musique de Gluck, comme celle de Rameau, de Lulli et de tous les maîtres anciens, en remontant, si l'on veut, jusqu'à Monteverde, renferme un élément indestructible; quand sa voix s'élève au-dessus de son époque, au niveau duquel elle se tient dans beaucoup de scènes d'*Armide*, elle est assez forte pour emplir tous les temps. L'expression des passions tragiques ne peut vieillir quand elle est saisie et rendue avec tant de puissance, au lieu que la façon dont les hommes conçoivent les sentiments actifs, ou les états moyens de la sensibilité varient à l'infini suivant les lieux et les époques. Gluck qui, parlant d'*Alceste* et d'*Armide*, tremblait qu'on ne voulût comparer deux ouvrages dont l'un devait « faire pleurer » et l'autre « éprouver une voluptueuse sensation », ne pensait pas, assurément, aux spectateurs de 1905. Pour ceux de son temps, il avait certainement rendu avec autant d'intensité l'expression de volupté que celle des larmes. Pour ceux du nôtre, il est à supposer qu'ils se font de la première une idée différente et moins tranquille. Et c'est un fait très frappant, de nature à faire réfléchir beaucoup de musiciens, qu'alors qu'aujourd'hui encore les fureurs et le désespoir d'Armide peuvent soutenir la comparaison avec ceux d'Iseult, par exemple, personne ne s'aviserait de mettre en parallèle la bacchanale de *Tannhæuser* ou le chœur des Fleurs de *Parsifal* avec les peintures *voluptueuses* de Gluck.

Celles-ci ne sont plus qu'agréables en leurs mouvements de menuet ou de gavotte, tandis que les deux grands monologues d'Armide ou son invocation à la Haine n'ont rien perdu de leur efficacité dramatique. C'est pour ces trois scènes et quelques autres moins typiques, mais fort belles encore en leur émotion passionnée, que l'ouvrage valait d'être repris et inscrit au répertoire de l'Opéra, près de cent trente ans après son apparition.

P. D.

REVUE DES REVUES

La Correspondance historique et archéologique (janvier-février 1905). — *La Collection de Carmontelle chez M. de Lédans*, par M. A. Rey. Comme on le sait, une importante collection de dessins de Carmontelle — en tout 561 portraits — est conservée actuellement dans le Musée Condé, à Chantilly, et M. Gruyer, membre de l'Institut, lui a consacré un gros volume descriptif (1). Mais si les portefeuilles du duc d'Aumale contiennent la plus grande partie des dessins de Carmontelle, recueillis par son ami Richard de Lédans et mis en vente par celui-ci en 1816, ils ne renferment pas tout, et c'est de ce qui manque que s'occupe M. A. Rey dans l'étude que nous signalons. C'est la nomenclature des dessins qui ont disparu depuis la vente de 1816 et dont on trouve la trace dans un *Appel nominal des portraits composant le recueil de feu M. de Carmontal* (sic), *avec une légère notice sur quelques-uns des personnages qui offrent plus ou moins d'intérêt*. Ces notices sont de Richard de Lédans, comme l'*Appel nominal* lui-même, qui est gardé à Chantilly. En le faisant connaître au public, M. A. Rey a mis à la portée de tout le monde un utile instrument d'information, et, le cas échéant, d'identification.

Magazine of Art (mars 1905). — Souvenirs de M. H. Spielmann sur Jean-Léon Gérôme (1824-1904). Quelques détails intéressants sur son atelier, ses œuvres de sculpture, etc.

Enquête sur l'Art nouveau : ce que c'est et ce qu'on en pense. Dans ce numéro sont rapportées les opinions de MM. Blizard, Jackson, Alfred Gillest, Walter Crane, Voysey, Gisumbe, George Clausen, etc.

Étude de M. Franz E. Emanuel sur Sidney Lime, dessinateur humoriste, collaborateur de nombreux journaux illustrés (reproductions).

Suite de l'étude du professeur Hubert von Herkomer sur la peinture de portrait considérée au point de vue technique.

Suite de l'étude de M. Aymer Vallance sur l'ameublement et la décoration de la maison. Dans ce numéro l'auteur s'occupe des papiers de tenture.

Notes de M. Harry Furniss : *Comment il faut dessiner à la plume*. Quelques indications pour les spécialistes.

Notices sur l'exposition des Maîtres anciens à la Royal Academy, et sur les nouveaux membres de la Royal Academy : MM. Bonnat et Frémiet.

(Avril). — Étude de M. Henri Frantz sur Gaston La Touche (nombr. reprod.).

Suite de l'enquête sur l'art nouveau : opinions de MM. H. W. B. Davis, Reginald Blomfield, C.-D. Leslie, etc.

Notices de M. Martin Hardie sur les séances

(1) V. *Gazette des Beaux-Arts* du 1er novembre 1902, p. 433.

de pose chez sir Thomas Lawrence, à propos de l'histoire d'un tableau : il s'agit des portraits de Paul et William Pattison. Intéressante publication de nombreux documents.

| Notice de M. Andreas Aubert sur les caricatures de Turner, par Thomas Fearnley.

| Suite de l'étude de M. Aymer Vallance sur l'ameublement et la décoration de la maison. Dans ce numéro, l'auteur s'occupe du boudoir. De nombreux modèles sont reproduits.

| Suite des souvenirs de M. Val C. Prinsep sur Dante Gabriel Rossetti.

| Étude de M. P. C. Konody sur le caricaturiste George-R. Halkett (nombreuses illustrations).

(Mai). — Étude de M. Percy Bate sur la peinture contemporaine à Glasgow. Les artistes les plus importants sont : Joseph Henderson, R. Macaulay Stevenson, E. A. Wolton, D. Y. Cameron, etc. Plusieurs de leurs œuvres sont reproduites.

| Étude du prince B. Karageorgewitch sur le regretté Émile Gallé, le grand artiste verrier (nombr. reprod.)

| Note de M. A. B. Skinner sur un vitrail du Victoria and Albert Museum ; ce vitrail est l'œuvre de Guglielmo de Marcilla, un Français né en 1467, qui vécut et travailla en Italie.

| Étude sur Robert Goff, le grand aquafortiste anglais, et reproduction de plusieurs de ses eaux-fortes.

— Suite de l'enquête sur l'Art nouveau : opinions de MM. W. D. Caric, George C. Haité, Henry Woods, etc.

| Notice de G. C. W. sur George Dutch Davidson (1879-1901), peintre dessinateur et décorateur.

| Fin de l'étude de M. L. de Fourcaud sur les tableaux français dans la collection de l'empereur d'Allemagne. Dans ce numéro l'auteur étudie des tableaux de Lancret, Pater et Chardin. (Nombreuses illustrations).

| Notice de M. Val C. Prinsep sur la vie d'un étudiant à Paris en 1859.

| Compte rendu des ventes de 1904.

(Juin). — Compte rendu de l'exposition de la Royal Academy (nombreuses illustrations).

| Article de M. Archibald Sparke sur la galerie d'art de Bury et la collection Wrengley (nombreuses reproductions).

| Notice de M. A. Horsley Hinton sur M. Frederick H. Evans, un romantique de la photographie. Sa spécialité semble être les intérieurs de cathédrales, et les exemples reproduits sont fort beaux.

| Suite de l'enquête sur l'Art nouveau : opinions de MM. Marcus Stone, J. Mac-Whister, etc.

| Étude sur les aquafortistes anglais Alfred East et F. V. Bunidge (nombreuses illustrations).

| Notes de M. Harry Furniss sur le dessin à la plume.

| Article de M. Cyril Davenport sur l'art du camée en France aujourd'hui, art perdu, d'après l'auteur, en Angleterre. Quelques exemples de Lemaire, François, Gaulard, etc., sont reproduits.

| Notes sur les nouvelles acquisitions des musées, etc.

(Juillet). — Article sur la sculpture à l'exposition de la Royal Academy (nombreuses illustrations).

| Notice de M. H. Spielmann sur l'aquafortiste anglais Hermann Struck. Plusieurs de ses eaux-fortes sont reproduites.

| Article de M. Wal C. Princep sur la vie d'un artiste en Italie en 1860.

| Article de M. Harry J. Powell sur l'art de la verrerie en Bohême.

| Note sur le portrait que Gainsborough peignit de ses deux filles.

| Notice de M. J. E. Whitby sur l'artiste belge Jef Leempoels (nombreuses illustrations).

| Étude sur les décorateurs allemands contemporains : des modèles de Salzmann, de Terenbacher, etc., sont reproduits.

| Chronique artistique, bibliographie, etc.

L'éditeur annonce que le *Magazine of Art* cesse de paraître à dater de ce numéro.

BIBLIOGRAPHIE

L'Église de Cormeilles-en-Parisis, par A. Besnard. — Paris, Lechevallier, 1904. In-4°, 52 p. avec 21 ill.

M. A. Besnard, architecte, a tenté, pour la première fois dans cet ouvrage, une monographie complète de l'église de Cormeilles-en-Parisis. Son étude savante et précise, un peu aride dans sa description minutieuse, répond absolument aux desiderata de l'école archéologique actuelle. Elle a le mérite d'être conduite par un homme de métier, qui analyse avec sûreté les qualités techniques et les remaniements possibles de telle ou telle partie.

L'église de Cormeilles, assez composite, offre une série de remarquables chapiteaux repris à la fin du XV^e^ et au début du XVI^e^ siècle, dans le style le plus gras et le plus large de cette époque. Mais son principal intérêt archéologique est dans ses parties les plus anciennes, datant du milieu du XII^e^ siècle. M. Gonse, dans son *Art gothique*, avait déjà signalé le caractère et la valeur de sa crypte voûtée sur croisée d'ogives, dont il plaçait la construction, d'après une simple impression, du reste, avant les travaux de Suger à Saint Denis, c'est-à-dire avant 1140. M. Besnard ne croit pas pouvoir accepter cette date et établit que l'église, dépendant de l'abbaye de Saint-Denis et présentant certains détails que l'on ne trouve pas encore dans les constructions de Suger, a dû être entreprise sur les ordres ou sous l'inspiration de celui-ci après les travaux de la célèbre abbatiale.

P. V.

NECROLOGIE

Le comte **André Mniszech**, qui vient de mourir à Paris, et qui appartenait à l'aristocratie polonaise, était à la fois un peintre distingué et un amateur passionné d'objets d'art. Il s'est éteint à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, en son hôtel de la rue Boissière, qu'il avait rempli de toiles de maîtres, de nombreux et importants objets de curiosité et de ses propres toiles.

—

On annonce de Lyon la mort d'un peintre dont les paysages étaient très appréciés au Salon de Paris et dans les expositions de province de

sa région, M. **Armand-Auguste Bilouzet**, né à Saint-Genis-Laval (Rhône). Il avait obtenu une mention honorable en 1891, une médaille de 3e classe en 1893, une médaille de 2e classe en 1897, et une mention honorable à l'Exposition universelle de 1900.

—

Au commencement du mois de mai est mort, à l'âge de soixante-cinq ans, à Fontainebleau, un homme auquel les artistes et les touristes, peintres ou visiteurs de la forêt de Fontainebleau ont toujours témoigné une véritable reconnaissance, M. **Colinet**. Après la mort de Denecourt, il avait continué l'œuvre de celui-ci, qui consistait à marquer les routes et sentiers de la forêt et à en signaler les curiosités les plus intéressantes. En 1900, M. Colinet, qui, depuis vingt-cinq ans, se livrait au travail d'indication qu'il avait entrepris, reçut de la main des poètes et des artistes un livre d'or et fut fait officier de l'Instruction publique.

—

On annonce d'Orléans la mort de M. **Herluison**, expert-libraire-éditeur et archéologue bien connu.

En même temps que lui, est mort aussi à Orléans un autre archéologue également très estimé, l'abbé **Desnoyers**.

Tous deux avaient consacré de longues études aux monuments de leur ville et de leur province, ainsi qu'à Jeanne d'Arc. M. Herluison avait été nommé, il y a quelques années, chevalier de la Légion d'honneur.

MOUVEMENT DES ARTS

—

Collection de feu M. Paul Bérard

(*Suite et fin*) (1)

Porcelaines, faïences. — 53. Soupière ronde et plateau Saxe, fleurs en couleurs : 2.500. — 58. Salière, rinceaux en bleu. Ancienne porcelaine tendre de Saint-Cloud : 2.100. — 59. Pot, en ancienne porcelaine tendre de Chantilly, à la haie fleurie, style japonais : 650. — 67. Écuelle et couvercle, Mennecy; grappes de raisin en ronde-bosse et fleurs : 1.050. — 68. Deux vases forme tulipes, ancienne porcelaine tendre de Vincennes, fleurs : 2.355. — 74. Tasse-trembleuse et présentoir, Sèvres; lambrequins avec quadrillés roses, par Capelle : 1.620. — 75. Tasse-trembleuse avec couvercle et présentoir; baguettes enguirlandées et fleurs. Sèvres. Décor par Thévenet aîné : 1.020. — 78. Deux flacons carrés en ancienne porcelaine du Japon, oiseaux et arbustes. Montures bronze doré : 1.820.

Objets de vitrine. — 86. Boîte en or de couleur ciselé à sujets allégoriques. Ép. L. XV : 6.300. — 93. Boîte ovale en or partiellement émaillée à fond bleu, feuillages émaillés vert. Ép. L. XVI : 5.200. — 109. Boîte ronde en écaille blonde posée et galonnée or, feuilles et entrelacs. Ép. L. XVI : 1.300. — 113. Boîte ovale, en ancienne porcelaine tendre, rosaces dorées sur fond gros-bleu. Monture or : 4.500. — 123. Boîte ovale en or émaillé, sujet galant XVIIIe siècle : 1.800.

(1) V. la *Chronique des Arts* du 13 mai.

Bronzes, meubles. — 123. Deux statuettes d'Amours en bronze patiné. Ép. L. XVI : 4.200. — 129. Pendule bronze ciselé et doré, corbeille de fleurs et frises d'acanthe Cadran signé : Causard. Ép. L. XVI : 4.400. — 131. Canapé d'angle en bois sculpté et partiellement doré, du temps de L. XV, soie rayée et brochée à fleurs : 1.800. — 132. Bureau plat en acajou, garnitures de bronzes, galerie de cuivre. Ép. L. XVI : 8.200. — 133. Secrétaire à abattant, en marqueterie de bois de couleurs, à carrelages et feuilles : bronzes Ép. L. XVI : 18.000. — 134. Table toilette en marqueterie de bois de couleurs : armoiries et oiseaux. Ép. L. XVI : 5.500.

Total des objets d'art : 98.675 francs.

Produit total : 371.240 francs.

—

Succession de M. C. Lécuyer

Ventes d'antiquités, faite à l'Hôtel Drouot, salle 10, les 5 et 6 mai, par Me Chevallier et MM. Rollin et Feuardent.

Terres cuites grecques. — 52. Jeune fille de Tanagra assise : 1.215. — 65. Grande figurine de Vénus, drapée, tenant une pomme. Myrina : 1.620. — 68. Mercure dans la grotte de Calypso : 1.200. — 121. Joueuse de lyre, assise sur un rocher. Tanagra : 820. — 177. Génie sans ailes, planant dans les airs. Myrina : 920. — 183. Génie bachique sans ailes, planant dans les airs. Myrina : 850. — — 219. Masque d'Hercule, portant des traces de dorure. Smyrne : 400.

Vases peints grecs. — 260. Cratère. Bachus jeune, tenant le thyrse et un canthare : 230. — 261. Cratère. Bacchus et Ariane debout entre deux Silènes tenant des thyrses : 240. — 270. Pyxis. Sur le tour, intérieur d'un gynécée : 260. — 272. Aryballe doré. Enfant dans un char et deux Amours adolescents volant vers la droite : 480.

Produit : 36.000 francs.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de sculptures, peintures, pastels, etc., de M. **Emile Bourdelle**, galerie A. A. Hébrard, 8, rue Royale.

Exposition de tableaux, dessins et eaux-fortes de M. **André Dauchez**, galerie Henry Graves, 18, rue Caumartin, du 21 mai au 10 juin.

Province

Amiens : Exposition de la Société des Amis des Arts de la Somme, au Musée de Picardie, du 18 mai au 2 juillet.

Caen : Exposition de la Société des Beaux-Arts, à l'Hôtel de Ville, du 20 mai au 20 juin.

CONCOURS OUVERTS

Paris

Concours ouvert par la **Société nationale des Architectes de France** pour 1905 : Hôtel pour un journal quotidien. Remise des projets, à Paris, à l'hôtel des Chambres syndicales, 3, rue de Lutèce, avant le 31 août.

L'Imprimeur-Gérant : J.-F. SCHNERB.

Paris — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart.

N° 24. — 1905 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 1er Juillet.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . 10 fr. || Étranger (Etats faisant partie de l'Union postale). . . . . 15 fr.
Départements . . . . . 12 fr. ||

Le Numéro : 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

Quelques tableaux soupçonnés d'être faux ont été récemment l'occasion d'un procès où s'est manifestée une fois de plus toute l'incertitude de l'art des experts. On a entendu, à propos de toiles de maîtres, soutenir avec force arguments le pour et le contre, et il ne paraît pas qu'après tant d'éloquence la vérité se soit trouvée mieux établie. Assurément ce tournoi d'hypothèses est une salutaire leçon pour la critique d'art, qu'il rappelle à la modestie; c'est aussi une consolation pour les amateurs qui ne possèdent pas de collections. Mais il est moins agréable pour les tribunaux appelés à se prononcer, et à ce point de vue il appelle quelques réflexions.

Il y a beaucoup d'experts, tout le monde ayant droit d'ouvrir boutique et de se parer de ce titre. La compétence s'acquiert moins facilement. Mais le public a toute latitude de s'adresser où il veut : la mode, faite de tyrannie et de mollesse à la fois, qui veut partout, aujourd'hui, de l'intervention et de la protection, n'a point encore inventé de préserver le public contre sa propre bêtise, et on lui laisse la liberté de l'erreur. Les tribunaux, ayant plus de responsabilité, ont le devoir de manifester plus de discernement et, puisqu'ils ont recours aux lumières de connaisseurs spéciaux, il faut qu'ils aient soin de les choisir.

C'est une profession spéciale que d'être experts. Les plus grands artistes en sont le plus souvent incapables, et dans le procès récent où il a été fait appel au témoignage de peintres contemporains, ce n'est pas grâce à eux que le débat aurait pu s'éclaircir. Ils n'ont rien dit ; ils ne pouvaient rien dire : ce n'est pas leur métier. Le connaisseur professionnel peut ne pas savoir dessiner ni modeler ; mais il a pour lui l'expérience spéciale, une longue habitude des ouvrages et des époques, et aussi un instinct privilégié, un don de la vue ou du toucher qui souvent vaut plus que son apprentissage technique. L'art qu'il pratique n'en reste pas moins conjectural ; nous sommes ici dans un domaine où la conviction remplace la certitude scientifique. Mais, dans cette mesure-là même, il est naturel que les tribunaux s'assurent des avis où l'hypothèse a moins de part, et qu'ils se fassent aider par les hommes dont la compétence et l'autorité sont le plus généralement reconnues.

On a parlé d'installer une exposition des sports au Cours-la-Reine. Si ce n'est qu'un projet en l'air, il est absurde et il faut qu'on y renonce ; si c'est une décision prise, elle est coupable, et il faut aussi qu'on y renonce pour ne pas défigurer inutilement un quartier de Paris encore respecté.

NOUVELLES

*** Ont été inaugurés pendant la dernière quinzaine :

Le dimanche 18 juin, à l'École nationale d'agriculture de Grignon, un bas-relief portant les médaillons de trois des plus illustres professeurs de l'Ecole : Sanson, Dehérian et Mussat ;

Le mardi 20 juin, à Troyes, la belle église Saint-Urbain, datant des XIIIe et XIVe siècles, restaurée et achevée sous la direction de M. Selmersheim ;

Le même jour, à Fontainebleau, le mo-

nument du peintre O. de Penne, œuvre du sculpteur Le Duc;

Le dimanche 25 juin, à l'École des Hautes Études, dans la salle où est installée la bibliothèque de Gaston Paris, offerte par Mme la marquise Arconati-Visconti, le buste de l'éminent professeur, œuvre de M. Denys Puech;

Le même jour, à Lorient, une statue de Jules Simon, réplique en bronze de la statue, œuvre de M. Denys Puech, élevée à Paris;

Le même jour, à Bezons, un monument, *La Gloire de la République*.

*** Par décret présidentiel en date du 20 juin, M. Leprieur, conservateur adjoint au musée national du Louvre, est nommé conservateur du département des peintures, des dessins et de la chalcographie audit musée, en remplacement de M. Lafenestre, nommé professeur au Collège de France.

M. Vitry, attaché au département de la sculpture du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes, est nommé conservateur adjoint au même département.

*** Les Amis du Louvre, qui avaient récemment la bonne fortune de faire entrer au musée du Louvre la célèbre *Pietà* de Villeneuve-lès-Avignon, offrent au même musée quatre panneaux peints sur bois représentant des scènes de la vie et du martyre de saint Georges. Ces pièces, qui avaient figuré à Bruges et à l'exposition des Primitifs français, sont l'œuvre d'un artiste ayant fréquenté les peintres du duc de Berry au commencement du XVe siècle, s'il n'est l'un d'eux.

*** M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, vient de prendre au sujet du château de Maisons-Laffitte une décision qui répond au vœu que nous avions exprimé naguère: il a résolu de faire de ce monument historique une annexe du musée du Louvre. La grande galerie sera ornée de magnifiques tapisseries et de meubles anciens, et les salles, des tableaux et des statues qui ne peuvent trouver place dans notre musée national.

*** M. Guadet, architecte, a été délégué au Conseil supérieur de l'Instruction publique pour l'Ecole des Beaux-Arts, en remplacement de M. Jules Thomas, décédé.

*** Par décret présidentiel en date du 6 juin, rendu sur le rapport du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, l'enseignement professionnel de la dentelle à la main est organisé dans les écoles normales d'institutrices d'Arras et de Chambéry, et dans les écoles primaires publiques de filles de Longues Marigny, Bayeux, Meuvaines, Glecy (Calvados) et Fougerolles (Haute-Saône).

D'autre part, un groupe de dames de la société parisienne vient de fonder, en vue d'encourager la production de la dentelle à la main, de plus en plus délaissée en Normandie et en Auvergne, une association dont la présidence d'honneur a été offerte à Mme Loubet, et qui a pris le titre « La Dentelle de France ».

*** Le Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, au Petit Palais, vient de s'enrichir d'un important ensemble d'œuvres du peintre Ziem, offert par l'artiste à la Ville de Paris. Une salle spéciale renferme cette série, composée de trente-cinq toiles, quarante et une aquarelles, et d'un très grand nombre d'études peintes, d'albums de dessins et de croquis, et même de quelques-unes de ses copies à la plume d'estampes de Rembrandt.

Cette salle sera très prochainement inaugurée et ouverte au public.

*** M. Thiers va avoir son buste au palais Mazarin. Ce buste est la dernière œuvre de M. Guillaume, qui a laissé également les bustes de deux autres de ses anciens collègues de l'Institut: Mignet et Charles Blanc. Ces trois bustes vont être placés dans le vestibule des salles des séances hebdomadaires des académies au palais Mazarin.

*** Le Salon de la Société des Artistes français est prolongé jusqu'au dimanche 2 juillet inclusivement.

*** En raison du grand succès, au musée Galliera, de l'exposition du fer forgé, du cuivre et de l'étain, et pour répondre à de nombreuses demandes de la province et de l'étranger, le jury a décidé de prolonger cette exposition jusqu'au 30 septembre.

*** La 4e commission du Conseil municipal a décidé en principe d'accepter la proposition du ministre des Beaux-Arts de participer à la création d'un monument commémoratif de la grande école française de paysage de 1830 près des palais des Champs-Elysées. Ce monument comporterait un hommage à Corot, Th. Rousseau, Millet, Jules Dupré et Daubigny.

Elle a décidé aussi l'achat et l'exécution du projet du monument du sculpteur Moncel *A la gloire de Musset* pour lequel la participation de l'Etat est acquise, et l'achat d'une *Figure d'enfant*, bronze par M. Brou.

*** Un décret vient de confirmer l'arrêté du préfet de la Seine approuvant la délibération par laquelle le Conseil municipal de Paris a décidé qu'il y avait lieu d'attribuer le nom de Berlioz au square de la place Vintimille.

*** La Société pour la protection des paysages de France vient de tenir son assemblée générale à la salle Mors. Après une allocution de M. Beauquier, député du Doubs, son président, et un rapport documenté de M. R. de Souza, un vote pressant a été émis pour que le Sénat votât prochainement et dans sa teneur intégrale la loi sur les sites adoptée par la Chambre.

*** Le trente-cinquième Congrès des Architectes français s'est tenu du 18 au 24 juin, à Caen et à Paris. Il s'est terminé, à Paris, par la distribution des récompenses que la Société centrale des Architectes français décerne chaque année aux architectes, aux entrepreneurs et aux ouvriers. Parmi ces récompenses, nous remarquons le prix Dejean (2.500

francs), décerné à M. Eugène Hénard, architecte ; le prix biennal Delarue (1.540 fr.), à M. Lapeyrère, architecte.

*** La Commission des Monuments historiques vient, sur la proposition du ministre et du sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts, d'adopter, en principe, le classement des bâtiments de la Grande Chartreuse, aujourd'hui abandonnés, et notamment du fameux cloître du quinzième siècle.

*** Le musée de Rouen vient de placer dans une de ses salles de peinture un portrait de Boieldieu, par Boilly. L'illustre compositeur y est représenté debout, laissant errer sa main droite sur un clavecin. Ce tableau appartenait à Mme Sanson, petite-fille de Boieldieu.

Les Récompenses des Salons

Le Conseil supérieur des Beaux-Arts, dans sa séance du 15 juin 1905, présidée par M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts, a décidé qu'il y avait lieu de décerner à divers artistes exposanes aux Salons des encouragements spéciaux de 1.000 francs à répartir de la façon suivante :

Cinq encouragements à la peinture ;
Trois encouragements à la sculpture ;
Un encouragement à l'architecture ;
Un encouragement à la gravure et lithographie.

Le vote a donné lieu aux résultats suivants :

Peinture

Mlle Desportes (Henriette) ; M. Patissou (Jacques) ; Mlle Pêpe (Valentine) ; MM. Charavel (Paul-Frédéric-Antoine) ; Carrera (Augustin).

Sculpture

MM. Camus (Jean-Marie) ; Tourte (Frédéric-Pierre-Marc) ; Colin (Georges).

Architecture

M. Ebrard (Henri).

Gravure et Lithographie

M. Toupey (Alexandre).

Le Conseil supérieur a décidé ensuite d'attribuer quarante encouragements spéciaux de 500 francs à répartir ainsi :

Seize encouragements à la peinture ;
Dix encouragements à la sculpture ;
Quatre encouragements à l'architecture ;
Deux encouragements à la gravure en médailles et sur pierres fines ;
Six encouragements à la gravure et lithographie ;
Deux encouragements à l'art décoratif.

Le vote a donné les résultats suivants :

Peinture

M. Plauzeau (Alfred) ; Mlle Rondenay (Marcelle-Andrée) ; MM. Florence (Paul-Émile) ; Lobel-Riche (Alméry) ; Cancaret (Jacques) ; Guérin (Charles) ; Boutet de Monvel (Bernard) ; Reynolt (Antoine-Marie) ; Guédy (Gaston) ; Barlangue (Gabriel) ; Cazes (Clovis) ; Vaillant (Pierre-Henri) ; Déziré (Henri) ; Villain (Charles-Albert) ; Tirode (Léon) ; Cauvy (Léon).

Sculpture

MM. Gras (Jean-Pierre) ; Iselin (Georges) ; Michelet (Firmin-Marcelin) ; Durand (Georges-Alexandre) ; Halou (Jean-Alfred) ; Moulin (Eugène-Émile) ; Vincent (Charles) ; Malet (Joseph-Frédéric Antonin) ; Despiau (Charles-Albert) ; Evrard (Héliodore).

Architecture

MM. Gaudibert (Léon) ; Planché (Fernand) ; Fournier de Saint-Maur (Antoine-Marie-René) ; Dutreix (Louis-Pierre).

Gravure en médailles et sur pierres fines

MM. Lafleur (Abel) ; Durousseau (Paul).

Gravure et Lithographie

MM. Léon (Édouard) ; Robbe (Manuel) ; Germain (Jules) ; Mlle Cuisinier (Marguerite) ; M. Louveau-Rouveyre ; Mlle Collas (Paule).

Art décoratif

Mlle Rogers (Ellen) ; M. Rapin (Henri).

—

La Commission de la Société dite « des Idées du Père Gibus », présidée par M. Sully-Prudhomme, a voté les prix suivants :

Peinture. — 200 francs à M. Laparra pour son tableau *Les Étapes de Jacques Bonhomme*, exposé au Salon de la Société des Artistes français.

Sculpture. — 200 francs à M. Carlès pour sa statue *Bacchus*, exposée au Salon de la Société des Artistes français.

Nous donnons, d'autre part, la liste des prix décernés par l'Académie des Beaux-Arts à des artistes des Salons.

Les Achats de la Ville aux Salons

Le Conseil municipal a voté les acquisitions suivantes aux Salons :

PEINTURE

Bertram, *Baie de Somme* (S. A. F.) ;
F. Cartier, *La Vieille porte de Moret* (S. A. F.) ;
Franck-Lamy, *Le Ponte Vecchio, Florence* (S. A. F.).
Saubès, *Autour du berceau* (S. A. F.) ;
Steck, *Le Retour de Viroflay* (S. A. F.) ;
Trigoulet, *Le Jardin* (S. A. F.) ;
Zo, *Un coin de marché de l'Encarnacion, Séville* (S. A. F.) ;
Andreau, *Le Berger* (S. N.) ;
Hochard, *Les Chantres* (S. N.) ;
Moullé, *Les Bords du Loing* (S. N.).

SCULPTURE

Desbois, *Chasseresse*, statue marbre (S. N.) ;
Barthe, *Prière*, statue marbre polychrome (S. A. F.) ;
Evrard, *Chasseur surpris*, statue marbre (S. A. F.) ;
Roger Bloche, *La Faim*, groupe bronze (S. A. F.) ;
Georges Lemaire, *Immortalité*, statuette en lapis, agate, jaspe et or (S. A. F.).

OBJETS D'ART

Un vase en grès, par M. Ernest Carrière (S. N.).

PETITES EXPOSITIONS

EXPOSITION DE M. ALBERT BESNARD
(Galerie Georges Petit)

Voici, avec l'exposition Whistler, la plus fière manifestation de cette saison d'art finissante. M. Albert Besnard s'y récapitule triomphalement ; au cours de cette évocation d'un tiers de siècle de labeur rien ne rappelle la prééminence du décorateur prestigieux qui para de beauté les murs de la maison commune, de l'église, de l'école, de la Sorbonne ; seul le peintre de chevalet s'offre au jugement, et il ne paraît pas vraiment que depuis Delacroix on ait rencontré organisation plus puissante, imagination plus riche et mieux secondée par la mémoire pittoresque. En cette ère nouvelle, revenue des ivresses romantiques, M. Besnard s'est gardé de la fièvre turbulente des drames passionnés ; de même l'élévation de son esprit laissa sans prises sur lui le terre à terre d'un naturalisme exclusif ou grossier. La culture du goût, le souci spontané de l'allure hausse au style les portraits naguère discutés qui, maintenant réunis, se classent parmi les créations essentielles de l'école moderne ; il y a eu là, sans conteste, apport d'inédit, aussi bien dans le dispositif que dans la nouveauté de l'éclairage et la volupté des harmonies. Ce que M. Besnard retient dans la réalité c'est l'irréel ; ce qu'il goûte autour de lui, ce sont les spectacles où s'ajoute à l'intérêt pittoresque le prestige du caractère, de la tendresse ou du recueillement ; ce vers quoi il aspire c'est vers le symbole des vérités éternelles. Tout se transforme et s'embellit à la suggestion d'un cerveau qui conçoit du même coup l'idée et la forme qu'elle doit revêtir. Depuis les époques disparues jusqu'aux temps futurs entrevus durant le songe sur la « pierre blanche », M. Besnard a parcouru les âges de l'humanité sans s'arrêter à aucun ; il a cultivé tous les genres, rendu toutes les lumières, abordé toutes les techniques à commencer par la miniature et l'eau-forte pour aboutir à la décoration murale. Son talent, irrassasié d'inédit, l'a poussé à la découverte de beautés ignorées, et ainsi il poursuivra sa carrière, accordant la curiosité de son esprit avec l'originalité de ses moyens d'expression comme si l'ambition le hantait d'opposer au renouvellement fatal de la nature, le rayonnement créateur du génie humain.

EXPOSITION PAUL CÉZANNE
(Galerie Vollard)

L'aquarelle est pour M. Paul Cézanne un passe-temps et en même temps une documentation préalable à sa peinture. Œuvres d'intimité, réalisées par l'artiste pour lui-même, elles valent par l'intensité de la couleur vibrante et douce, et d'autre part le don signalétique s'y atteste de faire vivre la matière dans l'atmosphère limpide. L'impérieuse et accessible beauté de ces aquarelles ne laissera pas, j'imagine, de gagner à M. Paul Cézanne les suffrages de ceux que ses travaux de peintre sont, à notre gré, trop lents à conquérir.

EXPOSITIONS DIVERSES

Les Indépendants ont leur Salon d'été chez Pierrefort et à la librairie Prath. A défaut de révélations inattendues, des sympathies s'y renferment, notamment celles vouées à M. Briaudeau et à Mmes Marval, dont un tableau de mœurs enfantines, l'*Histoire du Petit Poucet*, est tout souriant de grâce ingénue et charmante.

R. M.

La Conservation des Monuments religieux

L'Académie des Inscriptions et les Sociétés d'archéologie, comme nos lecteurs l'ont vu, ont pris la tête d'un mouvement pour la sauvegarde des monuments religieux que menace la loi sur la séparation. A ce sujet, M. Eugène Lefèvre-Pontalis, directeur de la Société française d'archéologie, a adressé la lettre suivante à M. le ministre de l'Instruction publique :

Paris, le 15 juin 1905.

Monsieur le ministre,

Au moment où le 72e Congrès organisé par la Société française d'archéologie va s'ouvrir dans la ville de Beauvais, je tiens à m'associer à la lettre en date du 2 juin dernier, qui vous a été adressée par M. G. Perrot, au nom de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

En dehors des monuments historiques, un très grand nombre d'églises rurales, avec leurs statues, leurs chapiteaux, leurs pierres tombales, leurs mobiliers et leurs vitraux, présentent un intérêt capital pour l'histoire de notre architecture nationale. La liste des édifices classés par la loi de 1887 ne comprend même pas le quart des églises romanes, gothiques et de la Renaissance qui attirent à la fois les archéologues et les touristes.

Or, l'article 11 de la loi sur la séparation des Églises et de l'État, voté par la Chambre des députés le 9 juin dernier, prévoit cinq cas de désaffectation des églises sans se préoccuper de leur caractère artistique et du sort éventuel de leur mobilier. Je tiens à me faire l'interprète des vœux de mes confrères en insistant sur l'utilité de soumettre toute demande de désaffectation à la Commission des Monuments historiques, en même temps qu'au Conseil d'État, afin de ne pas laisser dénaturer l'aspect extérieur et intérieur d'une église ayant une valeur archéologique.

Notre Société, fondée par M. de Caumont en 1834, et reconnue comme établissement d'utilité publique, a pour but spécial la conservation des anciens monuments de la France. Elle a dépensé plus d'un million pour les préserver de la ruine et pour les faire mieux connaître par des excursions archéologiques et par des descriptions scientifiques.

Les études archéologiques ont droit à votre sollicitude au même titre que toutes les branches de la science, et le patrimoine artistique de la France doit être garanti contre des actes de vandalisme qui auraient un caractère légal. Notre Société, qui compte 750 membres, vous serait très reconnaissante des mesures que vous prendrez pour mettre toutes nos richesses monumentales à l'abri des périls qui pourraient les menacer.

Veuillez agréer, Monsieur le ministre, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Eugène Lefèvre-Pontalis,
Directeur de la Société française d'archéologie.

Académie Française

Séances des 15 et 22 juin

Prix. — L'Académie a décerné les prix suivants :

Prix Charles Blanc (2.400 fr.) : Un prix de mille francs à l'ouvrage *Rome*, de notre collaborateur M. E. Bertaux que nous félicitons bien vivement; deux prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Peintres genevois*, par M. Baud-Bovy ; *Le palais du Luxembourg*, par M. Hustin ; un prix de 400 fr. à l'ouvrage : *Le Musée de la Comédie-Française*, par M. E. Dacier.

Sur le prix Sobrier-Arnould (2.000 francs), un prix de 1.000 francs est décerné à M. Maréchal, pour son ouvrage *Rome, souvenirs d'un musicien.*

Sur le prix Monthyon, un prix de 1.000 fr. à M. R. Schneider pour son ouvrage *L'Ombrie.*

Sur le prix Marcelin Guérin (5.000 fr.), destiné, selon les intentions du fondateur, à récompenser les livres et écrits qui se seraient récemment produits en histoire, en éloquence et dans tous les genres de littérature, et qui paraîtraient les plus propres à honorer la France, 1.000 fr. sont décernés à M. le docteur Bucher, directeur de la *Revue alsacienne illustrée.*

Académie des Beaux-Arts

Séance du 17 juin

Prix. — L'Académie, après s'être associée aux regrets formulés par son président à propos du secrétaire général de l'Institut, M. Pingard, a décerné les prix suivants :

Prix Jean-Jacques Berger (de la valeur de 15.000 francs, destiné à récompenser une œuvre d'art relative à l'histoire de Paris, servant à la décoration de cette ville ou intéressant sa renommée artistique) : M. Laloux, pour sa gare du chemin de fer d'Orléans (quai d'Orsay).

Prix Brizard (de la valeur de 3.000 francs, à décerner à l'auteur d'un tableau à l'huile admis aux expositions des beaux-arts de Paris et représentant une marine) : M. Henri Marret, pour son tableau *La Rade de Tanger.*

Prix Eugène Piot (2.000 fr., destiné à récompenser une œuvre de peinture représentant un enfant nu de huit à quinze mois) : Mlle Carpentier, pour son tableau *Bébé joue.*

Prix Meurand (paysage), de la valeur de 1.000 fr., à décerner au jeune peintre de paysage s'étant déjà fait remarquer dans les expositions annuelles de peinture : M. Grau, pour son tableau *Les Rives de l'Escaut.*

Prix Edmond-Lemaître (300 fr., à attribuer, par voie de concours, au plus méritant des jeunes peintres paysagistes n'ayant pas atteint vingt-cinq ans lors du concours) : M. Balande, pour son tableau *Le Quai d'Orsay en hiver.*

Prix Maxime David (400 fr., à décerner à la meilleure des miniatures présentées aux expositions des Beaux-Arts) : Mme Faralicq-Delobel.

Prix Desprez (1.000 fr., à attribuer à l'auteur d'une œuvre de sculpture choisie parmi celles que les artistes eux-mêmes auront soumises à l'examen de l'Académie) : M. Evrard, pour sa statue *Chasseur surpris.*

Prix Antoine-Nicolas-Bailly (1.500 fr., à décerner à l'auteur d'une publication sur l'architecture) : M. Ballu, pour son ouvrage sur *Les Ruines de Timgad.*

Legs. — Lecture a été ensuite donnée de l'ampliation du décret autorisant l'Académie à accepter le legs que lui a fait M. Roux d'une somme d'environ un million de francs destinée « à la création de concours pour des prix à distribuer aux sections de l'Académie, celle de composition musicale exceptée ».

Académie des Inscriptions

Séance du 16 juin

Prix. — Parmi les prix décernés par l'Académie, signalons les suivants :

« Antiquités de France » (3.000 francs). — 1re médaille, de 1.500 fr. : M. Joseph Déchelette, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*; *Les Fouilles du mont Beuvron.*

3e médaille, de 500 fr. — L'abbé Métais, *Cartulaire de l'abbaye de la Trinité de Vendôme.*

1re mention. — M. Fournier-Bonnard, *Histoire de l'abbaye royale et de l'ordre des chanoines de Saint-Victor de Paris.*

2e mention. — M. Georges Musset, *Cartulaire de l'abbaye royale de Saint-Jean-d'Angély.*

3e mention. — M. Fleury, *Étude sur les portails images au douzième siècle.*

Séance du 23 juin

Prix. — L'Académie décerne sur le prix Gobert, de la valeur de 10.000 fr., « destiné à récompenser le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent », un premier prix (9.000 fr.) à M. Delaville Le Roulx pour son *Cartulaire des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.*

Les signatures des Primitifs. — M. de Mély communique le premier chapitre de son étude sur les signatures des Primitifs.

Il soumet aujourd'hui à l'examen de l'Académie les photographies et les estampages de 116 signatures de sculpteurs du onzième à la fin du quinzième siècle.

Pour éviter toute hésitation, il a exclu, dit-il, les signatures italiennes et ne présente que celles qui sont suivies du mot *fecit.*

Le savant archéologue explique dans quelles conditions la légende qui prétend qu'aucun Primitif n'a signé son œuvre a pris naissance. Il montre l'école romantique découvrant, en 1833, un vieux monument et cite un article du *Journal de Paris* de juillet 1837 qui, pour la première fois, met la chose au point.

Il montre aussi le comité d'archéologie qui vient d'être formé, étudiant la question qu'il ne tarde pas à abandonner, et termine en énumérant les désastres causés à Toulouse, à Autun, à Saint-Genis, en maints autres lieux encore, et en émettant le vœu que des mesures soient prises pour protéger les signatures qui nous restent contre l'insouciance de ceux qui sont chargés de les conserver.

RÉUNION
des Sociétés des Beaux Arts des Départements

Vingt-neuvième session

La réunion de la Société des Beaux-Arts des départements s'est tenue, cette année, du 13 au 17 juin à l'École des Beaux-Arts. Voici le résumé des communications faites au cours de ces séances :

Mardi 13 juin. — Dans une allocution pleine d'à-propos, M. Jules Guiffrey, membre de l'Institut, présidant cette séance, l'éminent administrateur de la Manufacture nationale des Gobelins rappelle la vaste et utile entreprise commencée en 1877, et si lentement poursuivie par suite de l'indifférence des pouvoirs publics, de l'Inventaire général des richesses d'art de la France, et adresse une pressante requête pour la continuation et l'achèvement rapide de ce précieux recueil qui, au jour de la séparation des Églises et de l'État, rendrait d'immenses services.

M. *Paul Leroy* donne lecture de notes pour servir à l'histoire de l'art aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles.

M. *Charles de Beaumont* fait une communication sur des broderies tourangelles du XVII^e^ siècle. — M. *Jadart*, après lui, fait connaître sommairement la richesse de la collection de devants d'autel brodés conservée à l'Hôtel-Dieu de Château-Thierry.

M. *Émile Biais* lit une notice sur les tapisseries « de la Licorne » du château de Verteuil. — M. l'abbé *Bossebœuf* et M. *de Beaumont* donnent des explications complémentaires sur cette tenture, qui doit avoir été tissée au début du XVI^e^ siècle.

M. *Alfred Gabeau* décrit des toiles peintes en Touraine au XVIII^e^ siècle, qu'il attribue à Christophe Huet, ou, de préférence, à Pillement.

M. *Maurice Hénault* parle d'une œuvre inconnue de Jean-Baptiste Pater, sculpteur valenciennois : la chaire à prêcher d'Avesnes-lès-Aubert, près Cambrai.

M. *F. Lorin* fait connaître un portrait de Julie d'Angennes, au château du Tremblay.

M. *Léon de Vesly* lit un travail sur Jacques Millets-Déruisseaux, architecte et sculpteur rouennais du commencement du XVIII^e^ siècle.

M. *Henri Jadart* lit une notice sur un Christ de prétoire aux armes de Jean-Jacques de Mesmes, comte d'Avaux, président à mortier au Parlement de Paris (1671), œuvre curieuse où le Christ est escorté d'une Minerve.

M. *Camille Leymarie* raconte les séjours de Corot en Limousin.

M. *Paul Pellot* lit un travail sur le graveur Duflos.

M. *Léon Charvet* parle de l'enseignement public des arts du dessin à Lyon avant 1793.

Mercredi 14 juin. — M. C. Enlart, présidant la séance, prononce une allocution sur l'utilité des répertoires et inventaires d'objets d'art mobiliers dressés par les Sociétés archéologiques de province et insiste auprès de M. Guiffrey pour que cette tâche se poursuive activement.

M. *Albert Jacquot* communique la suite de son essai de répertoire des artistes lorrains; il s'occupe cette fois des orfèvres, joailliers, argentiers et potiers d'étain.

M. l'abbé *Brune* entretient l'assemblée de sculptures anciennes conservées dans des églises ou des musées ou disparues.

M. *Paul Leroy* lit deux travaux composés en collaboration avec feu H. Herluison, récemment décédé, sur l'organiste Ferdinand-Albert Gautier, et sur le violoniste Alexandre Boucher.

M. *Eugène Thoison* parle du peintre d'histoire e portraitiste Claude Lefebvre (1632-1675).

M. l'abbé *Bossebœuf* lit une notice sur la galerie des portraits d'abbesses de Fontevrault.

M. *E. Delignières* lit une monographie du peintre picard Morel d'Arleux, qui fut le collaborateur de Vivant-Denon dans l'administration du Musée Napoléon.

M. *Alfred Gabeau* communique des notes sur deux peintres tourangeaux oubliés : T.-E. Pringot et J.-F. Guérize.

M. le chanoine *Ch. Urseau* donne un travail sur les œuvres de la Renaissance en Anjou, et spécialement les vitraux.

M. *L. Quarré-Reybourbon* parle des artistes lillois Émile Salomé, peintre de genre (1833-1881) ; Louis Salomé, graveur en taille-douce (1812-1863), et Adolphe Vanderwinck, dessinateur (1833-1885).

M. *J. Martin* parle du « gisant » du château d'Uxelles, curieuse sculpture ancienne dont certains détails n'ont pas de similaires dans les mausolées d'hommes d'armes décrits jusqu'ici.

Jeudi 15 juin. — M. Louis de Fourcaud, présidant la séance, prononce une allocution sur le premier maître de Poussin, Quentin Varin, de Beauvais.

M. le baron *Guillibert* lit une étude sur le comte A. de Forbin, directeur général des musées royaux (1777-1841).

M. *Bouillon-Landais* parle du peintre marseillais de Fontainieu (1760-1850).

M. *Émile Biais* fait connaître deux œuvres inédites de Petitot et de Nattier, conservées au château de Verteuil : un émail du premier, représentant le moraliste La Rochefoucauld ; une peinture du second, représentant le portrait de la duchesse de La Rochefoucauld-d'Estissac. Il lit ensuite une note sur un office de la Vierge transcrit par le calligraphe du XVII^e^ siècle N. Jarry, ayant fait partie de la collection du marquis de Ganay, et conservé au même château.

M. *Paul Clauzel* lit un travail sur le théâtre à Nîmes à la fin du XVIII^e^ siècle.

M. *Numa Coste* raconte les origines de l'École de dessin et du musée d'Aix-en-Provence.

M. *O. Estournet* donne une importante monographie des peintres rouennais les Hallé.

M. *Léon Galle* signale une fontaine du XVI^e^ siècle et une nymphée du XVII^e^ siècle, à Gorge-de-Loup, près de Lyon.

M. *Gaston Varenne* décrit des peintures de Quentin Varin récemment découvertes dans l'église Saint-Nicolas-des-Champs, à Paris.

Vendredi 16 juin. — M. S. Rocheblave, présidant la séance, insiste, à son tour, sur les précautions à prendre pour sauvegarder les monuments d'art religieux menacés par la séparation des Églises et l'État.

M. *E. de Montégut* donne lecture de deux études : sur le tombeau de François van der Burch, archevêque de Cambrai (1615-1644), par le sculpteur Ledoulx, et sur la fontaine, dite de François I^er^, à Ruelle (Charente), dont il réclame le classement par la Commission des Monuments historiques.

M. *Félix Thiollier* lit un travail sur les sculptures foréziennes.

M. *Léonce Lex* fait une communication sur deux musiciens bourguignons du XVIII[e] siècle, Claude et Lazare Rameau, parents de Philippe Rameau.

M. Henry Jouin, secrétaire de l'École des Beaux-Arts, donne ensuite lecture de son rapport général sur les travaux présentés à cette session.

Le « Blessé défaillant » de Crésilas (1)

Nous avons reçu la lettre suivante :

« Tegernsee, 11 juin 1905.

Monsieur le Directeur,

J'ai été étonné que même après l'excellente publication, faite par M. Salomon Reinach dans la *Gazette* (2), de la belle statuette en bronze de Bavai, des doutes aient pu subsister sur son authenticité. Comme M. Salomon Reinach, dans son article, a cité l'opinion que j'ai exprimée devant lui, l'automne dernier, en présence du bronze même au musée de Saint-Germain, je voudrais vous attester l'exactitude avec laquelle mon opinion a été reproduite et ajouter que les doutes émis par M. Babelon ne me troublent pas le moins du monde, pas plus que les objections que d'autres pourraient formuler à ce sujet.

Après avoir dû, en 1896, lors de l'acquisition par le Louvre de la « tiare de Saïtapharnès », dénoncer la fausseté de cet objet, je suis heureux de pouvoir ici me poser en défenseur d'une magnifique pièce antique appartenant à un musée français. Il est infiniment plus agréable de se faire le champion du beau que d'être obligé à condamner le laid et le faux.

Il a fallu sept ans pour faire éclater la vérité de mes accusations contre la tiare. J'ai eu la satisfaction de voir prouvés exactement tous les griefs que j'avais formulés. Là, l'auteur même du faux pouvait témoigner ; il n'en est malheureusement pas de même pour un objet authentique : ici, c'est l'œuvre seule qui parle et il nous faut comprendre son langage. Aussi, je m'attends à ce que bien au delà de sept ans il y ait encore des gens pour douter de l'authenticité du délicieux morceau que le musée de Saint-Germain a la bonne fortune de posséder et ne pas comprendre son langage, pourtant si clair, à mon avis. D'ailleurs, ce sont justement les meilleurs ouvrages antiques, ceux qui se distinguent de la masse des morceaux ordinaires, qui ont coutume de susciter le doute et l'incrédulité : telle la magnifique tête d'Athéna Lemnia de Phidias du musée de Bologne, qui longtemps a été regardée comme fausse.

Pourquoi n'éprouvé-je pas le moindre doute sur l'authenticité du bronze de Bavai ? Cela n'est pas facile à dire, pas plus qu'il n'est facile de justifier les jugements pour ou contre l'authenticité d'une œuvre ; car ces jugements résultent d'une somme d'observations ou d'expériences que les mots ne peuvent exprimer que d'une façon très imparfaite. Je ne puis que proclamer ceci : le bronze de Bavai est aussi authentique et aussi antique que n'importe quelle œuvre considérée comme telle.

Avant tout, l'état extérieur du bronze ne me laisse pas le moindre doute à cet égard. Depuis de nombreuses années, j'ai fait une étude spéciale de l'imitation des anciennes patines ; j'ai observé sur plusieurs milliers de bronzes fraîchement sortis de terre les particularités de leur aspect extérieur et les ai comparés avec toutes les variétés possibles d'imitations ; or, le genre de patine qu'offre le bronze de Bavai n'existe *que* dans les pièces authentiques.

Une autre preuve d'authenticité résulte des petites pièces quadrangulaires appliquées pour réparer la statuette, et non pas dissimulées, mais très apparentes : cette particularité n'existe *que* dans les bronzes antiques. M. Molinier l'a très justement remarqué dès 1893.

Ensuite, les incrustations de cuivre rouge (mamelons, ceinturon, blessure, filets de sang) sont, de même, *seulement* un procédé usité dans les antiques ; je ne les ai jamais observées sur les bronzes plus récents ou les faux que j'ai eus entre les mains.

Enfin, le fait que le bronze, comme M. Salomon Reinach l'a montré, a été fondu en quatorze morceaux, que la base a été aussi fondue à part et que les pieds y ont été fixés avec des chevilles, tout cela est un procédé antique, nullement usité dans les bronzes modernes ou les falsifications.

L'utilisation de la statuette comme lampadaire ou porte-flambeau se retrouve, comme M. Salomon Reinach l'a démontré, dans plusieurs autres bronzes antiques. Je puis ajouter que l'ornementation des accessoires ajoutés dans ce but, et qui se composent de haches d'Amazone et de *peltai*, loin de déceler un faussaire, sont une nouvelle preuve d'authenticité. La statuette représente un homme ; y voir une Amazone, comme le firent quelques critiques modernes, était une simple erreur. Ces « haches amazoniennes » et la *pelta* étaient justement dans cette période des premiers temps de l'Empire où fut exécuté ce bronze, des motifs de décoration particulièrement affectionnés et d'un usage général qui, depuis longtemps, n'avaient plus aucun rapport avec les Amazones. M. Babelon et M. Salomon Reinach semblent tous deux l'avoir oublié ; comment un faussaire l'aurait-il su ? Ainsi, ces « haches amazoniennes » sont justement une preuve d'authenticité. Le « petit roman » que M. Salomon Reinach a inventé, et qui a excité la critique de M. Babelon, est inutile : le possesseur de cette statuette, qui la transforma en lampadaire, ne pensa pas le moins du monde qu'il s'agissait d'une Amazone.

A ceux, enfin, qui voudraient objecter le style de la figure ou tel ou tel détail, comme le casque, je ne puis que conseiller d'étudier de plus près les œuvres antiques ; ils y découvriront facilement beaucoup d'analogies avec la statuette de Bavai. Je plains ceux qui ne veulent pas reconnaître quel délicieux morceau antique nous a été conservé là, et j'espère, dans leur intérêt, qu'ils finiront par s'en convaincre.

Veuillez agréer, etc.

A. FURTWAENGLER. »

(1) V. *Chronique des Arts* des 13 et 20 mai 1905.
(2) V. *Gazette des Beaux-Arts* du 1[er] mars 1905.

CORRESPONDANCE D'ALGÉRIE

L'EXPOSITION D'ART MUSULMAN A ALGER

Le nom d'Alger évoque l'idée de chaleur, de lumière, de soleil : rien de plus trompeur si l'on arrive l'après-midi dans la capitale de notre grande

colonie méditerranéenne : les blanches maisons de la ville turque, étagées en triangle sur la montagne qui cache le soleil, paraissent grises, et c'est au milieu d'un jour morne que l'on pénètre dans le port, où la désillusion est plus complète encore : d'immenses bâtiments construits à l'imitation des caravansérails de la rue de Rivoli, cachent de leur masse les habitations indigènes et vous rappellent quelque préfecture dans un département lointain de la mère-patrie ; deux mosquées échappées avec peine au vandalisme d'une administration dont les arts et le goût sont le moindre souci, jettent seules une note exotique à l'arrivée.

Sous Louis-Philippe, grand bâtisseur de vilaines maisons, on avait pratiqué dans la ville arabe une échancrure pour construire la place du Gouvernement, qui, moins étendue qu'aujourd'hui, descendait jusqu'au port ; sous l'Empire on éleva les édifices poncifs du boulevard de la République, qui supprimaient la vue des quartiers indigènes ; on songea même à déplacer la mosquée de la Pêcherie, dont le pittoresque a le tort d'égayer les casernes de la place du Gouvernement ; la République, ne voulant pas être en reste avec les régimes qui l'ont précédée, a érigé entre ce monument et la grande mosquée, les écrasant de sa masse, une immense construction quadrangulaire qu'on a baptisée du nom pompeux de Palais consulaire et qui n'est que le dernier exemple de l'absence de goût chez ceux à qui a été confié le soin d'administrer la ville d'Alger. Rien n'est respecté : que dire de cette mosquée des Ketchaoua transformée, sous le vocable de Saint-Philippe, en une ridicule église chrétienne parée du titre imposant de cathédrale ? Ici le Barbare n'est pas le Turc.

Combien est plus pittoresque le vieil Alger des deys que nous montrent les lithographies recueillies par René de La Blanchère et conservées au musée de Mustapha !

Aujourd'hui, on s'aperçoit qu'on a fait fausse route, qu'Alger s'étend vers Mustapha, que c'est de ce côté que les étrangers auraient dû créer leur ville, au lieu de déshonorer la cité indigène avec leurs constructions en rapport ni avec le pays, ni avec le climat, ni avec la population ; à la place des remparts, qu'en ce moment même on démolit, du côté de l'ancienne porte d'Isly, un quartier neuf s'élève ; les bureaux de la *Dépêche algérienne*, construits dans le style mauresque, font un heureux contraste avec les maisons voisines à cinq étages : dans tous les cas, la leçon aura servi ailleurs, et Tunis a été sauvé par Alger.

La seule excuse que peuvent invoquer les conquérants, c'est que, vraiment, si l'ensemble de la ville arabe, vue de loin, présente une belle apparence, l'architecture, étudiée dans le détail, était misérable. Nous sommes loin ici des belles résidences de Cordoue et de Séville : des marbres de qualité inférieure, taillés sans goût la plupart du temps, provenant de Sicile, forment les portes des maisons riches ; de médiocres plaques de revêtement d'origine italienne, à la place des chefs-d'œuvre de la céramique persane, cachent les murs, sauf dans de trop rares bâtiments, comme dans la mosquée de Sidi Abd-er-Rahman et la Bibliothèque de la ville, ornées de jolies plaques de Delft. L'arc brisé tlemcénien est la caractéristique de l'architecture des patios : il reste encore quelques maisons, en petit nombre toutefois, qui gardent de l'intérêt : l'ancien harem transformé en palais archiépiscopal, le palais d'hiver du dey, l'habitation de Mustapha-Pacha, devenue la Bibliothèque, etc.

J'étais allé à Alger pour assister au Congrès international des Orientalistes qui s'est tenu dans cette ville au mois d'avril ; on avait, à cette occasion, chargé M. Stéphane Gsell, directeur du Musée des Antiquités, d'organiser une exposition d'art musulman ; le temps était court et les objets étaient difficiles à réunir ; il faut reconnaître que M. Gsell a apporté dans la tâche délicate qu'il avait entreprise une ardeur et un goût qui lui ont permis de transformer en peu de temps un ramassis d'objets, la plupart d'un intérêt secondaire, en une exposition d'objets musulmans d'apparence fort respectable. Le cadre choisi par M. Gsell était d'ailleurs charmant : c'était la Médersa, construite par un architecte français de talent, M. Petit, inaugurée l'année dernière et dirigée avec science par M. W. Marçais ; elle écrase malheureusement le monument le plus intéressant d'Alger, le sanctuaire vénéré de Sidi Abd-er-Rahman.

Sous la coupole de la Médersa, tendue d'étoffes tunisiennes, ornée de drapeaux empruntés à la mosquée voisine, de panoplies d'armes, des vitrines renfermaient des bijoux, des cuivres, des broderies ; j'ai remarqué, à droite en entrant, les objets un peu lourds en argent prêtés par les synagogues, et contre les pieds-droits, quatre coffrets massifs chargés de dorures de mauvais goût, dont les feuilles de chêne dans l'ornementation trahissent l'influence européenne.

Deux salles de la Médersa avaient été consacrées aux broderies algériennes ; ces broderies, exécutées en soie tantôt bleue et rouge, tantôt violette sur étamine, sont d'un aspect agréable et plus original en apparence qu'en réalité ; les dessins, souvent inspirés de modèles lyonnais, sont harmonieux ; les fonds, les uns gris, les autres blancs, font bien ressortir le dessin et la couleur des broderies ; c'est peut-être ce qu'il y a de plus caractéristique dans l'art algérois. Il nous faut noter aussi des caftans de damas, de velours bleu ou rouge, brodés de fils d'or ; j'ai beaucoup admiré une magnifique selle brodée d'or. Dans une vitrine sont exposés quelques Corans manuscrits, dont aucun n'est comparable au magnifique volume conservé dans la mosquée de la Pêcherie, datant probablement du commencement du XIV^e^ siècle, c'est-à-dire de la belle époque des Ilkhans mongols de l'Iran ; toutefois, un de ces Corans, qui comprend 132 feuillets, est remarquable par ses dessins géométriques : c'est, sans doute, un travail du Maghreb espagnol.

Une salle était consacrée à l'art berbère ; on y remarquait les étoffes de laine, servant de tentures ou de haïq, caractérisées par des dessins géométriques, losanges, triangles, etc., qui appartiennent à d'autres pays et à d'autres époques ; la tonalité des étoffes est grise, avec des colorations bleues, rouges ou brunes. Également caractéristiques, dans cette salle, sont les bijoux de l'Aurès ; il est très naturel que les arts d'ornement et, en particulier, les bijoux aient pris un développement plus considérable en Kabylie que dans les autres parties de l'Algérie, car les femmes, n'y étant pas voilées, se parent davantage ; elles préfèrent le clinquant des bijoux neufs à la patine des objets usagés qu'elles cèdent facilement aux amateurs ; l'art de la Kabylie est ancien, et les travaux des orfèvres sont surtout exécutés dans les six villages de la tribu des

Benni-Yenni, près du Fort National (1) ; les ouvriers achètent leurs matières premières à Alger, qui les tire en grande partie de Paris ; le corail rouge vif, employé en quantité, est préféré au corail rose pâle ; beaucoup de broches sont ornées de pendentifs qu'on retrouve en Tripolitaine et même en... Norvège. On voyait, dans cette salle berbère, un coffret de bois d'environ 40 cent. de long sur 15 de haut, de style byzantin, fabriqué peut-être en Tunisie, dont le dessin se retrouve dès le troisième et le quatrième siècle de notre ère ; un berceau kabyle en bois, incrusté d'olivier, appartenant au colonel de Vialar, offre également de l'intérêt.

La salle du Maroc était ornée de tapis de Rabat, de broderies de Fez, d'armes et de quelques objets de provenance espagnole ; l'arrangement était remarquable, mais les objets étaient médiocres.

Deux salles renfermaient les objets d'origine orientale, mais, malgré les louables efforts des organisateurs, ils paraissent n'avoir réuni qu'un nombre restreint d'objets de valeur. J'ai remarqué quelques jolis tapis, l'un d'une tonalité jaune, un autre à fond bleu ; il y avait quelques plaques de revêtement persanes, mais bien insignifiantes à côté des beaux modèles que nous possédons à Paris ou qui sont exposés au Kensington. M. Rey avait envoyé une bouteille en verre à long col, pâle spécimen de l'art admirable auquel nous devons les belles lampes du Caire ; il y avait une écritoire arabe, qui rappelle de loin celle de la collection Schefer ou celle du Louvre. M. Rouby avait exposé une aiguière et des plats persans.

Somme toute, il était intéressant de réunir ces objets pour essayer de marquer la place du Maghreb ou, tout au moins, de l'Algérie dans l'art musulman. Ce n'est pas la faute des organisateurs si la comparaison avec l'Orient n'est pas favorable à l'Algérie : dépourvu d'imagination, l'art algérien vit d'emprunts ; il est une imitation, parfois grossière, généralement peu heureuse, de l'art étranger ; il subit à la fois l'influence du Maroc, tributaire des Maures d'Espagne, et de la Tunisie, qui doit énormément à la Sicile et à Gênes. Ce résultat, quelque désagréable qu'il soit à l'amour-propre de l'Algérie, était utile à enregistrer.

Henri CORDIER.

REVUE DES REVUES

| **Revue des Deux Mondes** (1er juin). — Sous le titre *Le Geste moderne aux Salons de 1905*, M. Robert de la Sizeranne étudie particulièrement les œuvres de sculpture exposées aux Salons et la façon nouvelle dont notre statuaire s'applique à exprimer, de préférence, dans la vie moderne, le travail, la pensée ou la douleur.

= **La Renaissance latine** (15 juin). — Etude de M. Jacques Blanche sur Whistler.

O **Revue illustrée** (15 juin). — *L'Œuvre d'Albert Besnard*, par M. Georges Lecomte (5 reprod.).

P **Le Tour du Monde** (3 juin). — M. Gerspach décrit les beautés diverses de Lugano, « la ville des fresques », et en particulier, les peintures de Luini qui décorent l'église de Sainte-Marie-des-Anges (13 grav.).

— Dans le supplément de cette revue, notice sur les fouilles de Crète et le palais de Minos (3 grav.).

V **Le Mois littéraire et pittoresque** (juin). — *Le Salon de 1905* : Société Nationale, par M. E. A. (14 reprod.).

V *La Cité de Carcassonne*, par M. F. Bousquet (avec 1 plan et 14 photographies).

P **La Plume** (15 mai). — Article de M. Guillaume Apollinaire sur le peintre Picasso (5 grav.).

(1er juin). — *Contre la restauration du Parthénon*, par M. P.-H. Boussac.

— Étude, terminée dans le numéro suivant, de M. A. van Bever sur le peintre van Gogh (7 reprod.).

— *Les Salons de 1905*, par M. Ch. Saunier (1 grav.).

(15 juin). — Notes de M. Camille Mauclair sur l'exposition Whistler (7 reprod.), et de M. Fernand Massé sur l'exposition du sculpteur Émile Bourdelle.

R **Revue alsacienne illustrée** (1905, fascicules 1 et 2). — Cette revue, que l'Académie française, comme nous l'annonçons plus haut, vient de récompenser, en la personne de son directeur, comme une des publications « les plus propres à honorer la France » non seulement par sa haute tenue littéraire et artistique, mais, plus encore, par l'admirable tâche de conservation alsacienne qu'elle poursuit depuis six ans avec un zèle si désintéressé et une méthode si parfaite, continue ses études d'histoire et d'art local. On trouve dans le premier des fascicules de cette année une étude de M. N. Nerlisy sur un charmant peintre de mœurs strasbourgeoises, auteur d'illustrations pleines d'originalité et de saveur pittoresque, Eugène Einsfelder (1836-1876) (portrait et 14 reprod. d'œuvres, dont 2 hors texte) ; — la suite du travail de M. A. Laugel sur *L'Art populaire en Alsace* (14 grav. et 1 hors texte en couleurs) ; — une note du Dr F. Dollinger sur de vieilles maisons strasbourgeoises (4 fig.) ; — une étude de M. E. Polaczek sur une maison romane à Rosheim (8 fig.).

R Dans le deuxième fascicule, articles de Mme Frédéric Régamey sur le beau château de la Robertsau, près Strasbourg, et ses œuvres d'art (27 grav., dont 3 hors texte) ; — notes de M. A. Laugel sur une exposition des artistes rhénans contemporains à Strasbourg, et de M. W. sur *L'Art alsacien* ; — suite du travail de M. A. Laugel sur *L'Art populaire en Alsace* (5 gr.) ; — enfin, étude de M. Jos. Gény sur les dessins à la plume de Hans Baldung illustrant la traduction manuscrite par Murner de l'*Histoire Universelle* de Sabellius, manuscrit divisé en trois parties conservées à la Bibliothèque de Carlsruhe, à celle de Schlestadt et dans l'ancienne collection Firmin-Didot, à Paris (reprod.).

— **Kunstchronik** (26 mai). — Article de M. Ludwig Justi sur le *Samson et Dalila* de Rembrandt, récemment passé, comme nous l'avons dit, de l'ancienne collection Schœnborn-Buchheim, de Vienne, au musée de la ville de Francfort.

(1) Paul Eudel, *L'Orfèvrerie algérienne et tunisienne*, Alger, 1902, in-4°.

BIBLIOGRAPHIE

J.-B. Giraud. — **Lucien Magnin, relieur lyonnais. (1849-1903)**. Lyon, Rey, 1905. Un vol. in-4°, 36 p. av. 80 pl.

Les amateurs de belles reliures n'apprendront pas sans un vif plaisir que les principales œuvres de l'artiste lyonnais Lucien Magnin, justement renommé dans le monde des livres, viennent d'être réunies et publiées en héliogravure. Depuis la reliure à entrelacs et en mosaïque inspirée des Maïoli et des Grolier, jusqu'aux plus modernes ornementations tirées de la fleur et de la plante, la virtuosité de L. Magnin se révèle à chaque page, toujours d'un goût parfait et d'une sûreté d'exécution hors de pair. Les quatre-vingts reliures qui composent le volume sont précédées d'une introduction qui couronne d'une pieuse guirlande le monument élevé à la mémoire de l'excellent artiste.

NECROLOGIE

Nous apprenons la mort, le 27 juin, à Monnaie (Indre-et-Loire) du caricaturiste **Baric**.

Il était né dans le même département, à Sainte-Catherine-de-Fierbois, en 1830, et débuta dans la vie comme employé des Postes. Son goût pour le dessin et ses facultés d'observation lui firent abandonner l'administration pour devenir, dans le *Journal amusant* et dans le *Petit Journal pour rire*, un des caricaturistes les plus populaires. Il s'était fait une spécialité de traduire les mœurs des soldats, et surtout celles des paysans dont il rendait avec beaucoup d'humour la finesse cauteleuse et la malicieuse bonhomie.

—

Le 11 juin est mort à Rouen, à l'âge de soixante-trois ans, l'architecte **Paul Déchard**.

—

Malgré que nous n'apprenions qu'aujourd'hui la mort, le 17 janvier dernier, de M. **Alfred Risleng**, notaire à Strasbourg, il sied de consacrer quelques lignes à la disparition de cet homme de valeur qui, à Strasbourg, au lendemain de la tourmente de 1870, et depuis, montra l'exemple de la constance alsacienne et du culte des traditions locales. Amateur plein de goût, qui avait réuni une collecton choisie d'objet d'art, il organisa à plusieurs reprises des expositions d'art moderne ou rétrospectif alsacien, dont les plus remarquées furent, en 1903, celle des armes et des uniformes d'Alsace, et, en 1904, celle des bijoux alsaciens. Il collabora activement à la fondation du Musée alsacien, dont nous avons parlé naguère ici (1) et en avait été nommé par acclamation président.

Il était né à Strasbourg le 16 avril 1828 et était chevalier de la Légion d'honneur.

—

Le compositeur **Léon Jouvet**, né en 1828, à Ath (Belgique), est mort à Bruxelles, au commencement de ce mois. Il s'était fait un nom par des chansons et des mélodies pleines de fraîcheur, et par des opéras comiques : *Quentin Metsys* (1865), et *Le Tricorne enchanté* (1868). Il était professeur de chant choral au Conservatoire de Bruxelles.

(1) V. la *Chronique des Arts* du 11 mars 1905, p. 76.

—

Le 8 juin est morte à Uccle (Belgique), Mme **Marguerite Holeman**, dont les peintures et les dessins rehaussés attestaient une personnalité aiguë et primesautière, inclinée vers l'observation humoristique et la satire, et parfois aussi vers l'évocation du monde surnaturel.

—

A La Haye est mort, à l'âge de soixante-treize ans, le professeur d'architecture à l'École polytechnique de Delft **Eugène Cogel**, connu par ses ouvrages *L'Histoire des styles architecturaux* et *L'Étude des formes architectoniques*. Il a construit, entre autres, l'Université d'Utrecht.

—

Le professeur **Constantin Uhde**, fondateur de la Haute école technique de Brunswick, vient de mourir à l'âge de soixante-neuf ans. Il était un connaisseur excellent de l'architecture de l'antiquité et de la Renaissance, et il laisse, avec un ouvrage en quatre volumes sur *Les constructions et les formes artistiques de l'architecture*, une publication sur les édifices de l'Espagne.

—

On annonce également la mort, à Prague, de l'historien **Wenceslas Vladivoj Tomec**, membre de l'Académie des Beaux-Arts de Prague, décédé le 12 juin, dans sa quatre-vingt-septième année ; — à Düsseldorf, du jeune peintre, âgé seulement de trente-cinq ans, **Ludwig Neuhoff**, auteur de scènes néo-romantiques qui avaient eu du succès.

MOUVEMENT DES ARTS

Collection de feu M. Boy

(*Suite et fin*) (1)

Horloges. — 622. Horloge cylindrique gravé et doré, monument à six faces. XVIe siècle : 2.220. — 623. Horloge de table, carrée, en bronze gravé et doré à figures et rinceaux. Travail flamand, XVIe siècle : 1.200.

Orfèvrerie, bronzes. — 639. Trois plaques de coffret, plaques de verre ou de cristal, peintes en dorées. Art italien ou espagnol, XVIe siècle : 3.000. — 640. Cadre, cuivre repoussé. Art espagnol, XVIe siècle : 1.020. — 644. Croix en bronze gravé et doré, médaillon rectangulaire formant un empattement et Christ en bronze doré. Art français, XIIe siècle : 3.000. — 645. Crosse, cuivre fondu et ciselé et vieil argent gravé. Art français, XIIe ou XIIIe siècle : 4.100. — 646. Reliquaire en cuivre doré. Travail flamand, XIIIe siècle : 2.700. — 648. Reliquaire, boîte rectangulaire allongée, colonnettes à chapiteaux adhérents, enchâssées des pierres cabochons, panneau abritant les reliques, montures d'argent doré. Art français, XIIIe siècle : 17.000. — 654. Pied de reliquaire, taillé à six pans. Art

(1) V. *Chronique des Arts* des 3 et 10 juin 1905.

espagnol, XIVe siècle : 2.200. — 631. Reliquaire en argent et cuivre doré. XVe siècle : 2.550.

676. Reliquaire, cristal de roche, monté en cuivre gravé, doré et émaillé. Art italien, Sienne. XVe siècle : 3.100. — 683. Monstrance-reliquaire, argent doré. Italie, XVe siècle : 1.620. — 693. Grand baiser de paix, argent et bronze doré. Italie, XVe siècle. Anse ancienne en argent : 3.350. — 700. Croix en cristal de roche. Espagne, XVIe siècle : 2.330. — 705. La Vierge portant L'Enfant Jésus, groupe, base à cinq pans, décorée de plaques d'émaux champlevés. Art français : 7.000. — 711. Petite colombe, bronze fondu ciselé et doré. Art français, XIIe siècle : 1.800. — 715. Christ. Art français, XIIIe siècle : 2.050.

720. Crosse, bronze doré, rinceaux gravés et nœud sphérique. Art italien, XIIIe siècle : 3.050. — 729. Petite coupe en bronze à patine brune, dragons affrontés. Travail de Padoue, XVe siècle : 1.200 — 730. Bec de gondole en bronze, en forme de chimère. Travail vénitien, XVe siècle : 1.100. — 751. Statuette bronze : Hercule nu, debout, brandissant sa massue. XVIe siècle : 1.750. — 753. Saint Sébastien, bronze. Patine brune. Art allemand, XVIe siècle : 61.000. — 755. Statuette en bronze patiné : Hercule portant le sanglier d'Erymanthe. Par Jean de Bologne. Travail florentin, XVIe siècle : 8.900. — 758. Saint Sébastien. Art italien, XVIe siècle : 2.100. — 706. Statuette en bronze : Saint Sébastien mort, attaché à l'arbre. XVIe siècle : 1 450.

Pierres, marbres. Terres cuites. — 786. Portrait de femme, bas-relief, marbre blanc. Art italien, XVe siècle : 3.150. — 788. La Vierge, buste en terre cuite peinte. Art flamand, XVe siècle : 8.000 francs.

Bois sculptés. — 802. Le Mariage de la Vierge, groupe en bois sculpté. Art français, XVe siècle : 2.050. — 811. Devant de coffre en bois sculpté : arcatures gothiques et armes de France. XVe siècle : 2.900. — 821. Saint Cosme et saint Damien, bas-relief, bois de chêne. Art français, XVIe siècle : 2.900 francs.

825. Dossier de stalle en chêne, à quatre panneaux : feuillages stylisés et médaillons d'hommes et de femmes. Art français, XVIe siècle : 3.200. — 826. Devant de coffre : le Christ conversant avec la Samaritaine. Art français, XVIe siècle : 1.800. — 845. Deux panneaux en chêne sculpté : buste d'homme et buste de femme. XVIe siècle : 2.375. — 852. Devant de coffre en bois sculpté, à quatre bustes de personnages. XVIe siècle : 4.000. — 853. Devant de coffre en bois sculpté : histoire de saint Jean-Baptiste. XVIe siècle : 3.750. — 856. Panneau de retable en bois sculpté : le Christ crucifié et deux saints personnages. XVIe siècle : 1.600. — 857. Panneau en noyer sculpté en bas-relief : trophée d'armes de style antique. XVIe siècle : 2.550. — 859. Statuette de négresse nue, accroupie, en ébène sculpté. XVIe siècle : 6.100.

876. Modèle de la clôture d'une chapelle de la cathédrale de Rodez, par Nicolas Bachelier ; bois sculpté. Époque François Ier : 13.800. — 883. Bas-relief en buis : guerrier et figure de l'Abondance. Allemagne, XVIIe siècle : 1.150. — 884. Coffret oblong, à couvercle bombé en bois sculpté, figures allégoriques tirées de légendes allemandes. Allemagne, XVIe siècle : 6.000. — 886. Bas-relief en bois sculpté. Apparition d'un ange. Allemagne, XVIe siècle : 3.550. — 889. Pilastre et chapiteau en bois sculpté, à groupe d'Amours et candélabres. Travail de Sienne, XVIe siècle : 3.100.

Meubles. — 903. Grand coffre rectangulaire, cinq figures debout, sous des arcades gothiques. Serrure ancienne en fer forgé : 3.250. — 904. Dressoir (partie supérieure d'un). Bois de chêne, peintures de fer, contreforts, panneaux sculptés, motifs d'architecture gothique. Art français, XVe siècle : 2.100. — 906. Grand meuble de sacristie en chêne, panneaux d'un heaume avec deux dragons entrelacés et deux écussons. Auvergne, XVIe siècle (Restauration) : 9.100. — 907. Coffre, chêne sculpté, rectangulaire ; bas-relief représentant un écusson avec armoiries. Art français, XVIe siècle. Serrure ancienne : 3.550.

Tapisseries, étoffes, tapis. — 921. Lé de velours rouge tissé d'argent doré. XVe siècle : 3.000. — 941. Tapis de lutrin en velours bouclé d'argent et ciselé. Espagne, XVIe siècle : 4.100. — 942. Tapis de lutrin en velours rouge, broderies de soie et d'argent. Espagne, XVIe siècle : 1.650. — 948. Fragment d'une tapisserie, personnage. Art flamand, XVe siècle : 1.140. — 949. Tapisserie, deux scènes séparées par une colonnette, prince sur un trône, entouré de nombreux personnages, de l'époque Louis XIII, et intérieur de palais, prince assis sur un trône et personnages. Art français. XVIe siècle : 24.000. — 950. Tapisserie à grands personnages, trois scènes divisées par des pilastres d'architecture, deux souverains assis sur un trône recevant une ambassade, personnage remettant une bourse à un autre personnage et femme assise sur un char. Art flamand, XVIe siècle : 32.000.

955. Tapisserie : Chasse au sanglier. Bruxelles XVIe siècle : 5.800. — 956. Portière, bordures à fond crème, trophées et figures de femmes sous des arcatures, feuillages, au centre la Moisson. Laine. Bruxelles, XVIe siècle : 3.000. — 957. Portière bordures à fond crème, trophées d'armes et figures de femmes sous des arcatures, au centre de la tapisserie est la tonte des moutons. Bruxelles, XVIe siècle : 3.000. — 962. Tapisserie : les Pêcheurs. Laine. Aubusson, XVIIIe siècle : 9.100. — 966. Tapis persan, cavaliers, bordure noire. XVIe siècle : 3.400. — 967. Tapis persan, fond bleu foncé, bandes de feuillages stylisés. XVIe siècle : 4.500. — 968. Tapis persan, fond rouge, en bleu foncé. XVIe siècle : 4.000.

Produit : 1.407.206 francs.

—

Collection Gutierez de Estrada

(Suite et fin) (1)

Objets variés. — 114. Écritoire en laque et argent doré. Armoiries de Cottin de Fontaine. Ép. L. XV : 2.020.

Pendules, bronzes. — 117. Statuette de Ganymède à califourchon sur l'aigle et tenant les foudres de Jupiter. Bronze patiné du XVIIe siècle : 6.500. — 119. Grande pendule en marbre blanc, bronze patiné et doré, à cinq cadrans et trois statuettes des Parques. Époque Louis XVI : 6.200. — 120. Pendule à cage en bronze ciselé et doré. Cadran signé : Ferdinand Berthoud. Ép. L. XVI : 5.000. — 127. Paire de candélabres en bronze ciselé et doré ; têtes d'aigles ; branches feuillagées. Ép. L. XVI : 9.000.

131. Paire de candélabres en bronze ciselé, satiné noir et doré. Femme drapée, tenant un vase. Ép. L. XVI : 4.500. — 132. Paire de chenets en bronze patiné et doré. Enfant assis en face d'un

(1) V. la *Chronique des Arts* du 27 mai.

lion couché. Ép. L. XVI : 2.900. — 133. Paire de chenets en bronze doré, à cassolettes. Ép. L. XVI : 2.700. — 134. Calendrier L. XVI, cadre en bronze doré : 700. — 135. Paire de candélabres, femme en bronze noir du temps de L. XVI. Bouquets de lumières en bronze doré : 4.100. — 137. Encriers simulant une fontaine, vasque en marbre blanc, dauphins en bronze doré et vase en biscuit, XVIII^e siècle : 1.505. — 138. Deux vases ovoïdes, en marbre de couleur, et bronzes dorés. Style L. XVI : 500. — 139-140. Deux paires d'appliques en bronze ciselé et doré : 1.020. — 141. Deux colonnes en marbre noir, bases en marbre jaune, chapiteaux ioniques en bronze doré : 920. — 142. Deux simulacres d'aiguières en marbre de couleur et bronzes dorés à rocailles et feuillages : 1 000.

Sièges. — 144. Canapé et six fauteuils en bois sculpté et doré, couverts en tapisserie du temps de L. XV : 14.200. — 145. Meuble de salon en bois sculpté et doré, couvert en tapisserie d'Aubusson du temps de L. XVI : enfants, sujets tirés des Fables de La Fontaine : 10.500. — 146. Fauteuil en bois sculpté et peint gris, couvert en tapisserie du temps de L. XVI à bouquets, fleurs : 1.120.

Meubles. — 162. Table de dame, en marqueterie de bois de couleur et d'ivoire. Galeries de cuivre. Ép. L. XV : 5.105. — 164. Petite table-poudreuse en bois de placage contournée. Encadrements et galerie de cuivre. Ép. L. XV : 3.305. — 165. Deux petites commodes en bois de placage, chutes, culs-de lampe, sabots, etc., en bronze doré. Signées : F. Rubestuck. Ép. L. XV : 5.000. — 167. Petite table de dame L. XV, en marqueterie de bois de couleur. Chutes et galeries de bronzes : 2.800. — 171. Meuble d'entre-deux L. XV, en bois de placage et marqueterie en bronzes ciselés et dorés. Signé : M. Carlin : 3.100. — 173. Commode en marqueterie de bois de couleur, à trophées, instruments de musique et vases et bronzes. Ép. L. XV : 3.600 francs.

175. Secrétaire L. XVI, en acajou, trois médaillons à sujets d'enfants, et bronzes ciselés et dorés : 3.000. — 177. Meuble d'entre-deux à hauteur d'appui, en bois de placage, et bronzes. Signé : Leleu. Ép. L. XVI : 13.500. — 178. Commode en acajou, frises, encadrements, poignées en bronze doré. Signée : G. Bennemann. Ép. L. XVI : 5.300. — 179. Commune demi-lune en acajou et bronzes dorés. Signée : L. Moreau. Ép. L. XVI : 6.500. — 180. Commode demi-lune en acajou, encadrements en bronze. Signée : L. Aubry. Ép. L. XVI : 3.050.

185. Bureau plat L. XVI, en bois de placage, bronzes dorés : 3.000. — 188. Meuble d'entre-deux à hauteur d'appui, panneaux en ancienne laque de Coromandel, paysages animés. Ornements de bronze doré : 5.000. — 193. Bout de bureau-cartonnier en bois de placage, deux Amours et deux cadrans, trois plaques en porcelaine tendre : 3.020. — 198. Meuble-cabinet, panneaux d'ancienne laque dorée et burgautée sur fond aventuriné ; bronzes dorés : 3.700.

Étoffes, tapisseries. — 208. Suite de deux tapisseries flamandes du temps de Louis XIV : 1° la Chasse de Diane, et 2° Scène allégorique à la moisson : 20.500. — 209. Suite de deux tapisseries flamandes du temps de Louis XIV. Le Printemps et l'Été sous les traits de femmes : 19.500. — 210. Tapisserie flamande du XVIII^e siècle, scène mythologique : la Naissance de Pâris : 11.050. — 211. Tapisserie rectangulaire du XVIII^e siècle, deux adolescents occupés à balancer une jeune femme sur une escarpolette. Fond de ruines et de paysages. Bordure simulant un cadre : 8.200.

Produit : 486.000 francs.

—

Pastels par Perronneau

Vente de deux pastels, par J.-B. Perronneau, faite à l'Hôtel Drouot, salle 10, le 20 juin, par M^e Maurice Delestre et MM. Paulme et Lasquin.

1. Portrait de M^me ***; buste de jeune femme, de face. Pastel de forme rectangulaire sur papier. Signé en haut et à droite. Cadre du temps en bois sculpté et doré : 11.200.

2. Portrait de M^me ***. Buste de femme, vue de de trois quarts. Pastel de forme ovale sur vélin. Cadre ancien, bois sculpté : 1.100 francs.

—

Portraits par J.-L. David

Vente faite à l'Hôtel Drouot, salle 6, le 22 juin, par M^es Chevallier et Dubourg et M. Féral.

David (Jacques-Louis) — 1. Portrait de M. Desmaisons : 40.000. — 2. Portrait de M^me Buron : 8.500. — 3. Portrait de M. Buron, pendant du précédent : 6.000.

Total : 54.500 francs.

QUESTIONS ET RÉPONSES

—

Question 15 :

Si quelqu'un de nos lecteurs connaissait des œuvres du peintre Kucharski (ou Kourski), celui qui fit au Temple le portrait de la reine Marie-Antoinette et les portraits du Dauphin, nous lui serions obligé de nous le faire savoir.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de peintures, céramiques et dessins de **Paul Gauguin**, galerie Vollard, 6, rue Laffitte, jusqu'au 12 juillet.

Exposition de l'Enfance, au Cours-la-Reine et aux Serres de la Ville, jusqu'en octobre.

Province

L'Isle-Adam-Parmain : Exposition artistique, jusqu'au 31 juillet.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Province

Le Havre : Exposition triennale des Beaux-Arts du 27 juillet au 1^er octobre. Dépôt des ouvrages à Paris, chez Pottier, 14, rue Gaillon, du 25 juin au 5 juillet.

L'Imprimeur-Gérant : J.-F. Schnerb.

Paris. — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart.

N° 36. — 1905 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 25 Novembre.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . 10 fr. || Étranger (Etats faisant partie de l'Union postale). . . . . 15 fr.
Départements . . . . . 12 fr. ||

Le Numéro : 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

Le Conseil supérieur des Musées aura prochainement l'occasion de fixer une importante question de procédure. Il est, en effet, appelé à délibérer une seconde fois sur l'acceptation d'un don qu'il avait une première fois refusé malgré l'avis favorable du comité consultatif. Assurément il avait agi selon son droit, mais la réunion anormale d'un second conseil indique cependant que la délibération primitive ne s'était point passée dans des conditions la rendant parfaite.

Il suffirait, pour éviter le retour de pareilles incertitudes, que le Conseil supérieur des Musées se fît une règle de toujours entendre le conservateur du département intéressé. La loi a donné au Conseil les pouvoirs les plus étendus ; il est le maître qui ratifie les achats et accepte les dons. Rien ne lui serait plus naturel que de laisser le conservateur exposer lui-même les raisons de son choix et les besoins de son musée. Il y aurait même là une contre-partie utile aux autres avis qui peuvent être exprimés au cours des délibérations. Trop souvent, l'opinion des artites présents au Conseil fait assez d'impression sur les amateurs et les fonctionnaires pour emporter la décision, en dépit du jugement d'autres membres plus clairvoyants ou plus courageux. Le conservateur est l'avocat désigné de ses achats ou des dons offerts à son département.

Faut-il ajouter que cette intervention du conservateur au Conseil des Musées est, pour lui-même, une garantie indispensable? C'est le réduire, en vérité, à un rôle trop précaire que de lui faire enregistrer docilement des décisions sans qu'il ait eu l'occasion de plaider pour ce qui est à son jugement le meilleur. C'est lui qui est responsable; c'est lui qui a la charge de la bonne organisation de son département ; c'est à lui de connaître, d'acquérir ou d'obtenir les ouvrages qui combleront les vides de ses collections et prendront place dans des séries historiques. Il est donc légitime qu'il se puisse toujours expliquer. Le Conseil supérieur des Musées décide en dernier ressort, reste le juge suprême : il ne saurait trop attentivement entendre ceux-là mêmes dont il règle les destinées.

M. Marcel Boulenger a signalé dans la *Revue bleue* le triste état où se trouve actuellement la façade de l'église de Luzarches. Une consolidation s'impose, et ce joli édifice de la Renaissance n'est même pas classé parmi les Monuments historiques. Il suffira, pensons-nous, de signaler cette omission à la Commission des Monuments historiques, pour qu'elle s'empresse de la réparer et de veiller au salut de ce précieux morceau d'architecture.

NOUVELLES

*** Dimanche dernier, 19 novembre, a eu lieu à Lyon, dans la grande cour du Palais des Arts, l'inauguration d'un monument élevé à l'architecte Gaspard André, œuvre du sculpteur Chorel et de l'architecte Pascalon.

*** Par arrêté du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, pris sur la proposition du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, M. Charles Formentin a été nommé membre de la Commission chargée d'étudier toutes les questions relatives à l'organisation

des musées de province et à la conservation de leurs richesses artistiques.

⁂ Aujourd'hui, samedi 25 novembre, sera inaugurée à l'Ecole des Beaux-Arts l'exposition, que nous avons récemment annoncée, des travaux des écoles provinciales des Beaux-Arts, de dessin et d'art appliqué.

Cette exposition, organisée par M. Valentino, chef du bureau de l'enseignement à l'administration des Beaux-Arts, qui en a rédigé le programme, comprendra les travaux de 48 établissements sur 300 environ actuellement existants, savoir : les écoles nationales, régionales ou municipales des beaux-arts ou d'art appliqué à l'industrie de Lyon, Dijon, Limoges, Bourges, Nice, Roubaix, Amiens, Clermont-Ferrand, Montpellier, Nantes, Poitiers, Rennes, Rouen, Saint-Etienne, Tours, Abbeville, Aix, Aurillac, Besançon, Bordeaux, Brive, Caen, Cambrai, Caudry, Cholet, La Ciotat, Commercy, Douai, Langres, Le Havre, Le Mans, Lorient, Mâcon, Mantes, Marseille, Moulins, Nimes, Orléans, Remiremont, Sedan, Tarare, Toulouse, Tulle, Valence, Valenciennes, Verdun, Versailles, Vire.

Ces travaux constituent non pas un ensemble de résultats choisis parmi les travaux des meilleurs élèves, mais plutôt une suite pédagogique démontrant la méthode appliquée par chaque école, depuis les classes élémentaires jusqu'aux cours supérieurs. Les différentes branches d'application du dessin y sont représentées, mais la plupart des écoles ont surtout en vue l'application professionnelle.

L'exposition sera ouverte au public à partir de demain dimanche.

⁂ Le *Journal Officiel* du 19 novembre a publié la liste des récompenses décernées aux exposants français à l'Exposition universelle et internationale de Liége.

La section française des Beaux-Arts a été mise hors concours. Dans la classe 13 (librairie), la *Gazette des Beaux-Arts* reçoit un diplôme de grand prix.

⁂ L'École pratique d'enseignement mutuel des Arts dont nous annoncions naguère la fondation a ouvert lundi dernier la série de ses conférences. Celles-ci ont lieu tous les jours à 5 h. 1/2 (section esthétique et historique) et à 8 h. 1/2 (sections technique, ou juridique et économique).

Dans la première section (5 h. 1/2), aux conférences de MM. François Benoît, Albert Besnard, Léonce Bénédite et G. Séailles, déjà données, succéderont les suivantes :

25 novembre : *Principes et lois des arts du meuble*, par E. Gaillard; — 27 novembre, 4, 11 et 18 décembre : suite des leçons sur les notions d'esthétique et de critique d'art, par M. François Benoît; — 29 novembre : *Rapports de la peinture et de la sculpture dans l'art grec*, par M. Th. Homolle; — 30 novembre, 7, 14 et 21 décembre : visites-conférences dans les musées; — 1er décembre : *Une éducation d'artiste : Raphaël*, par M. Salomon Reinach; — 2 décembre : *La Tapisserie, ses principes et ses lois*, par M. A. Perraud; — 6 décembre : *Formation et influence de l'art byzantin*, par M. Ch. Diehl; — 8 décembre : *Comment conduire des fouilles archéologiques*, par M. Albert Ballu; — 9 décembre : *Le pittoresque dans l'architecture du Moyen âge*, par M. H. Laffillée; — 13 décembre : *La Sculpture française au XIIIe siècle*, par Mlle L. Pillion; — 15 décembre : *Transformation de Metz au XVIIIe siècle et l'œuvre de Blondel*, par M. André Hallays; — *Le Livre avant la découverte de l'imprimerie, et l'écriture dans l'antiquité*, par M. A. Christian; — 20 décembre : *Le Rôle éducateur de l'œuvre d'art*, par M. L. Hourticq; — 22 décembre : *Un Maître d'œuvre au XIIIe siècle : Villard de Honnecourt*, par M. E. Bertaux; — *L'Art japonais*, par M. Raymond Kœchlin.

Dans le seconde série (8 h. 1/2), mentionnons les conférences suivantes : 25 novembre : *De la représentation des animaux dans la peinture et la sculpture*, par M. V. Peter; — 29 novembre : *Les Arts du bois : Comment meubler notre maison*, par M. E. Gaillard; — 2, 9, 16 et 23 décembre : *La technique du métal dans l'objet d'art*, par M. Ed. Monod; — 5 décembre : *Quelques programmes d'architecture du temps présent : les Habitations à bon marché*, par MM. L. Bonnier et H. Provensal; — 6, 13 et 20 décembre : *Les Arts du bois*, par M. E. Gaillard; — 7, 14 et 21 décembre : *La Construction d'une maison d'habitation*, par M. H. Laffillée; — 19 décembre : *La Perspective directe et rationnelle*, par M. H. Goichot.

⁂ Lundi dernier, 20 novembre, les élèves et les amis du professeur S. Duplay, membre de l'Académie de médecine, lui ont offert une plaquette et un médaillon, œuvre du sculpteur

⁂ Deux des statues de la chapelle de Rieux, à Toulouse, avaient été prêtées à l'église Notre-Dame-du-Paur, lors du rétablissement du culte, pour occuper deux niches de la façade, demeurées vides depuis la construction de ladite église. Par un accord entre la municipalité et le clergé de la paroisse, ces statues viennent de rejoindre au musée des Augustins les quinze autres dont elles étaient séparées depuis plus d'un siècle. Elles seront remplacées par deux copies dues au ciseau de M. Moulins.

⁂ C'est notre compatriote M. Lucien Simon qui a obtenu, cette année, à l'Exposition des Beaux-Arts de Pittsburg, la médaille d'or et le prix de 7.500 francs accordés par l'Institut Carnegie.

⁂ Le musée d'Anvers vient d'acquérir deux œuvres de Jordaens ayant figuré à l'exposition rétrospective de ce maître. Ces œuvres sont : l'une, *Méléagre et Atalante*, tableau qui appartenait à un amateur de Copenhague; l'autre, *Le Roi boit*, dessin provenant d'une collection particulière de Munich.

Le même musée a également fait l'acquisition de deux portraits de Cornelis de Vos.

*** Les travaux de déblaiement des dunes sur l'emplacement de l'antique ville d'Emporion, fondée par des Grecs-Phéniciens, et depuis occupée par les Romains, dans le golfe de Rosas, ont mis à découvert une partie d'un ancien temple romain composée d'une muraille en ciment percée de niches pour cercueils, en manière de « columbarium », d'un pavement en mosaïque, le marbre portant un grand sépulcre, également en ciment, et d'une sorte de rotonde surélevée ayant dû contenir un autel ou une statue. Les fouilles continuent pour dégager la partie opposée.

PETITES EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS THÉODORE RIVIÈRE
LOUIS LEGRAND, VAN RYSSELBERGHE
PREMIÈRE EXPOSITION DE LA
SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DES AQUARELLISTES

Des trois artistes qui, cette semaine, s'offrent à notre curiosité, les deux premiers, le sculpteur Théodore Rivière et le graveur Louis Legrand, aimés et appréciés du public, avaient à peine besoin d'une consécration nouvelle ; le troisième, le peintre belge van Rysselberghe, dont la physionomie était moins familière demande, au contraire, à être classé. Nulle parenté d'art, sans doute, entre ces trois maîtres ; des formules irréductibles ; s'il était nécessaire, cependant, de leur trouver un mérite commun, je dirais qu'ils sont, tous trois, de bons ouvriers et soutiennent par une facture attentive, consciencieuse, inquiète, une inspiration qui ne s'appauvrit pas pour être savamment exprimée.

On fera sans doute, quelque jour, l'histoire de la petite sculpture. On dira comment l'art délicieux de Clodion, tué par l'intolérance davidienne, avait failli renaître sous la monarchie de Juillet ; on rappellera les charges de Dantan aîné et cette statuette de Fanny Elssler qui, éditée par Susse, eut un si étonnant succès. Puis on montrera la réduction Colas exerçant son œuvre néfaste, Barye résistant presque seul et Daumier campant son *Ratapoil*, au milieu de l'inintelligence de ses contemporains. Puis, lorsqu'arrivé à une période bien rapprochée encore de la nôtre, on saluera la renaissance d'un art fécond, après avoir indiqué quelques précurseurs, tel Moreau-Vauthier aidé par Falize, il faudra faire la grande, la large place à Théodore Rivière. Un sentiment très fin du caractère et de la grâce, le sens des belles matières ont fait de celui-là un maître et un rénovateur et l'exposition actuelle marque assez la richesse et la variété de son œuvre comme aussi elle en indique les limites.

M. Rivière est amoureux de l'ivoire, de l'argent, des bronzes aux patines innombrables, et des pierres. Il en sait le prix et il les agence, non par un désir futile de curiosité, mais pour leur saveur propre. Telle statuette est une symphonie de métaux, comme ce *Paon*, où l'argent et le bronze caressent l'œil ; comme cette figure du *Silence*, où la sécheresse des ivoires prend une signification mystérieuse. Polychromie naturelle, usage des couleurs, variété et accord des tons transforment en bijoux très doux des figurines modelées avec un souci jaloux de la forme. Épris du caractère, il a la perception aiguë des civilisations et des races : nègres, cavaliers arabes, juives tunisiennes, femmes annamites ; il fait jaillir le trait distinctif, fait vivre l'animalité spéciale et, dans le passé, son imagination voit, avec la même clairvoyance distincte, Salammbô, les barbares et les guerriers romains et hellènes.

Faut-il ajouter que parfois ce caractère devient trop marqué, qu'il s'enfle ou devient caricatural et que *Néron*, *Charles VI et Odette*, inquiètent par une outrance que soutient mal une facture très sobre?

Et, s'il fallait faire quelques réserves sur un art si complet, c'est précisément cette sécheresse que l'on incriminerait. Cette sécheresse est naturelle. Venu avant d'autres, il a fallu que Rivière se fît sa langue, et qui s'étonnerait qu'il ait gardé souvent un soin de pureté, de fini qui, emprunté à la grande sculpture, paraît ici parfois étriqué? C'est le grand reproche qu'encourt cette série, d'ailleurs si remarquable, de portraits sculptés. La physionomie, l'allure familière, la silhouette, la physiologie du modèle, y sont parfaitement saisies, mais on voudrait plus de liberté dans ces redingotes un peu sèches, de modelé spirituel et mince. D'ailleurs point n'est besoin ici d'opposer à Rivière ceux qui ont creusé le même sillon, d'invoquer Dejean ou Troubetskoy. Il suffit d'invoquer celles de ses œuvres où, de lui-même, il a élargi son style, adopté une allure sommaire, large : ainsi ces *Danseuses* incomparables, ou encore ce tour de force, cette *Caravane* de bronze qui se développe avec une aisance certaine, sans esprit de mauvais aloi, sûre de lignes, de masses, d'effet.

Louis Legrand nous convie à examiner ses essais les plus récents dans un art qu'il pratique en maître, mais avec un besoin perpétuel de scruter ses procédés et de chercher des rendus inédits.

Il continue à nous promener dans les foyers de la danse, dans les bouges et dans les bars, où, ainsi que Degas et Toulouse-Lautrec, il nous avait depuis longtemps introduits ; par contraste, il nous ramène comme il le faisait déjà dans les campagnes, parmi les paysans ou sur les bords de la mer. L'intérêt est dans la science et le métier.

A l'âpreté ancienne s'associent aujourd'hui des essais de modelé très adouci, presque précieux (ainsi dans *Les Quatre danseuses*) ; ou bien un usage très sobre de la couleur réduite à indiquer d'une façon sommaire, l'on dirait classique, par deux ou trois tons discrets, une masse d'arbres ou une ligne d'horizon ; ou bien encore la ténuité de pointes sèches d'une sûreté impeccable.

Qu'un artiste se surveille et se renouvelle ainsi, c'est un signe. Seuls, les meilleurs ont des exigences semblables.

Van Rysselberghe est un adepte fervent de la touche divisée et il l'applique avec une vigueur toute logique. D'un procédé si libre, si large, il semble qu'il tire des effets un peu serrés, un peu âpres. Comme beaucoup de ses compatriotes, dont la technique est tout à fait différente, comme Léon Frédéric, comme Laermans, il a une âcreté singulière. Mais il a aussi une remarquable solidité ; la mise en place est irréprochable, et ses *Pinèdes*, comme ses *Jets d'eau* de Potsdam, ont des plans qui ne vacillent pas.

Par un paradoxe singulier, les taches qui triomphent d'ordinaire dans le paysage, servent surtout van Rysselberghe dans l'étude du nu. Il aime et il comprend le corps féminin comme ses grands ancêtres, et ses études à la sanguine, d'une sobriété classique, comme ses tableaux, sont harmonieux et doux. Il a moins le sens du plein air que celui des symphonies apaisées et intimes et c'est là le charme particulier de la composition décorative qu'il a intitulée *Sous les pins* et où la réalité s'unit sans effort au rêve.

Certes, on ne peut chicaner des artistes sur leurs procédés, l'essentiel est qu'ils traduisent sans contrainte une pensée. Pourtant, quand ils se réclament d'une étiquette, on peut leur demander de s'y conformer. Or, à l'Exposition de la Société internationale des aquarellistes, il n'y a pas, à proprement parler, d'aquarelles, mais des gouaches plus ou moins travaillées, fatiguées, empâtées. Faut-il croire que l'art délicat, léger, et de notations rapides et de premier jet soit entièrement perdu, ou faut-il penser plutôt que les aquarellistes véritables se sont abstenus ? MM. Maufra, Prunier, Suréda montrent ici leurs qualités habituelles, Bartels témoigne une virtuosité presque italienne, Kandinsky continue la série de ses amusantes images du Salon d'Automne. Ce sont des dessinateurs ou des coloristes, mais des aquarellistes, non pas.

Léon Rosenthal.

Académie des Beaux-Arts

Séance du 18 novembre

Candidatures. — Le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres par lesquelles (ordre alphabétique) MM. Besnard, Chartran, Raphaël Collin, Gabriel Ferrier, François Flameng, Friant, Gervex, Lecomte du Nouy, Albert Maignan, Renard, Tony Robert-Fleury et Toudouze déclarent poser leur candidature au fauteuil de membre titulaire de la section de peinture, en remplacement de M. Bouguereau.

Aujourd'hui samedi, classement des candidats ; samedi prochain, élection.

Académie des Inscriptions

Séance publique annuelle (17 novembre)

M. Maxime Collignon, président, après avoir, en termes excellents, fait l'éloge des membres de l'Institut morts dans l'année et rendu compte des concours annuels, termine en signalant les travaux des écoles savantes placées sous le patronage de l'Académie : celles d'Athènes et de Rome et celle d'Extrême-Orient.

M. Georges Perrot, secrétaire perpétuel, prononce ensuite l'éloge de son prédécesseur, M. Wallon.

Enfin, lecture est donnée de la liste des prix et récompenses que l'Académie des Inscriptions a décernés cette année et que nous avons annoncés en leur temps.

Le Musée Barracco

A l'angle du Corso, là où cette voie décrit un coude vers le pont Saint-Ange, s'élève depuis peu un petit édifice de style classique, environné d'un jardin. Sur la façade sont inscrits ces simples mots : *Museo di scultura antica.* C'est l'admirable collection formée par le sénateur Barracco et donnée par lui à la ville de Rome. Autrefois, elle n'était accessible qu'à de rares privilégiés, au troisième étage d'une maison du Corso ; désormais, tous les visiteurs de Rome prendront connaissance de ces trésors et remercieront le grand homme de goût qui leur a fait ce royal cadeau.

M. Barracco a su profiter des occasions uniques qu'offraient aux collectionneurs les grands travaux d'édilité entrepris à Rome depuis 1872. A la différence des mécènes de la précédente génération, des Campana et des Torlonia, il visa plus à la qualité qu'à la quantité. Il a le sentiment de l'exquis, de l'attique ; ce que Rome ne lui fournissait pas, il l'a demandé à la Grèce ou à ce grand marché d'antiquités grecques qu'est Paris. « Une heure passée chez M. Barracco, écrivait récemment M. Louis Pollak (1), chez cet intime ami de Morelli, enseigne plus de choses que maint gros livre. La nature l'a comme prédestiné à être un Grec. Il naquit à Crotone, la plus florissante des villes grecques de l'Italie ; il apporta de là, dans la nouvelle capitale italienne, comme un souffle du génie hellénique. » Tout jeune, il lutta contre les Bourbons ; dès 1860, il était député ; en 1886, il devint sénateur et occupa pendant de longues années les fonctions de questeur. Quand il prend la parole, c'est que des questions d'art sont en jeu. Ce patriote italien a toujours été l'ami et le protecteur des savants de toute nationalité ; l'Université de Halle l'a nommé docteur *honoris causa.*

Le nouveau musée, construit aux frais de M. Barracco par l'architecte Koch, abrite des chefs-d'œuvre qui sont, pour la plupart, bien connus de la science par la luxueuse publication de M. Helbig (*Collection Barracco*, 2 vol., avec texte français). Dans la première salle, dont le milieu est occupé par un magnifique torse grec d'Apollon, on voit des reliefs assyriens et une belle série de sculptures égyptiennes depuis l'Ancien Empire jusqu'à l'époque romaine (tête de lion en bois de sycomore, reliefs de *mastabas* représentant des scènes de la vie rustique, portraits en basalte de Pharaons, le célèbre portrait en basalte de César). A gauche, une salle contient les œuvres de l'art grec jusqu'à la fin du v^e^ siècle, entre autres la stèle funéraire d'un cavalier, un portrait de stratège, une tête d'éphèbe éginétique. Les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque de la belle époque sont représentés par d'excellentes copies romaines, un jeune athlète polyclétéen, des répliques de l'Amazone, du Doryphore, du Diadumène. A ces œuvres sont mêlés de beaux spécimens d'art étrusque, une tête de femme de Bolsena « tout imprégnée, dit M. Pollak, du *pathos* grec », puis des sculptures chypriotes et, sur le mur, une mosaïque d'ancien style byzantin, autrefois propriété des Barberini. A l'entrée de la première salle est une *protomé* de lion plus grande que nature, en albâtre, trouvée en Sardaigne,

(1) *Neue Freie Presse*, 8 avril 1905.

peut-être le seul monument d'art phénicien que l'on ait découvert en Italie.

La seconde salle est entièrement réservée à l'art classique. A l'entrée, de part et d'autre, une grande *toutrophore* attique; à droite, têtes du v^e^ et du vi^e^ siècle, entre autres l'Apollon « Barracco », le Marsyas de Myron, des portraits de Démosthènes, d'Épicure, d'Alexandre, un Hermès criophore et une suite admirable de reliefs votifs. Devant ces reliefs, sur des coussins de velours, d'autres répliques des têtes du Doryphore et du Diadumène. La partie gauche de la première salle renferme d'excellents bas-reliefs funéraires attiques, les portraits d'Épiménide, de Sophocle et d'Euripide. Parmi les œuvres hellénistiques, on admire surtout une grande tête féminine de style pergaménien. Enfin, un relief palmyrénien, des terres cuites de Tarente et une série choisie de vases grecs. En tout, il y a une centaine d'objets de premier ordre, exposés dans la meilleure lumière et avec le goût le plus sûr. Une salle, réservée aux spécialistes, contient la riche bibliothèque archéologique de M. Barracco et des collections de photographies. Voilà le premier musée de Rome où l'on puisse regarder, s'instruire et travailler, avec les facilités que l'on devrait trouver partout et que l'on ne rencontre à peu près nulle part.

L'inscription dit : *Musco di scultura antica*. La postérité reconnaissante, qui commence pour cet excellent homme de son vivant, dira : *Museo Barracco*.

Salomon Reinach.

REVUE DES REVUES

Revue hebdomadaire (4 et 11 novembre). — Intéressante étude de M. de Lanzac de Laborie sur *Les Embellissements de Paris sous Napoléon* : les Tuileries, le Louvre, le Carrousel, le palais du Roi de Rome à Chaillot, la colonne Vendôme, la place de la Concorde et l'arc de l'Étoile; historique de ces travaux.

— **Oud-Holland** (1904, 2^e^ livr.). — M. A. W. Weisman élucide, dans une étude très documentée, l'histoire de la famille des peintres De Keyser. Son travail se termine par une généalogie de cette nombreuse famille.

— *L'Art hollandais dans les musées de province en France*, par M. le D^r^ A. Bredius (2^e^ article) :

Musée de Montauban. — M. A. Bredius attribue à Hans Memling une superbe *Tête de moine* (n° 1) du Musée Ingres, à Montauban, et dit, en note, que « d'autres » y voient une œuvre très voisine de Jan van Eyck. En fait, M. L. Gonse y voit une œuvre du milieu du xv^e^ siècle, avec des qualités de dessin et d'observation dignes de Jan van Eyck; et nous croyons, pour notre part, qu'il faut la rendre à Hubert van Eyck.

A propos d'un petit *Portrait de donateur* (n° 2), M. A. Bredius pense à Josse van Clef (le Maître de la *Mort de Marie*). Sans aller jusque-là, nous dirons avec lui que l'œuvre est hautement intéressante.

La *Tête de femme* (n° 4), dont M. Bredius dit, avec raison, qu'elle a été attribuée, fort mal à propos, à Velazquez, est néanmoins une très belle peinture. Ingres, en apprenant que cette tête avait été découpée dans un tableau plus grand par celui qui la lui apportait, entra dans une telle fureur que le vendeur inconnu prit la fuite et n'osa jamais revenir pour se faire payer. Cette anecdote, que M. Bredius répète sans savoir s'il doit y croire, était racontée comme authentique par les propres amis du grand peintre.

N° 9. *Un Ecclésiastique qui trépane une femme*. M. Bredius croit plutôt à un sculpteur qui travaille à une tête de martyr. Un examen attentif nous a prouvé qu'il s'agit d'un médecin qui perce un abcès; car la tête a des cheveux, et le sang coule sur sa joue. Le savant critique attribuerait volontiers cette peinture à Jan de Bray. Mais le monogramme semble renfermer les lettres C H N A R S. Il est suivi de l'indication ÆTA' SVE 51-1652. L'artiste s'est servi d'un moulage pour exécuter la tête de la patiente, ce qui explique l'impression de M. Bredius. Quant à l'opérateur, il a un vêtement noir avec capuchon, mais sa moustache et sa barbiche ne permettent pas de le considérer comme un moine.

N° 10. Beau *Portrait d'homme*, attribué à Pourbus. Le critique y reconnaît un bon Antonio Moro.

N° 12. Le *Cheval tenu par un garçon dans un paysage* lui paraît être « un bon Pieter Wouwerman ». L'œuvre nous semble être plus près d'A. Cuyp, à cause de l'exécution solide du cheval; mais le garçon est un peu trop lâché pour que l'on ose s'arrêter à Cuyp lui-même.

L'auteur parle ensuite d'une « superbe *Nature morte* de Chardin ». Il ajoute que ce n'est pas le lieu de parler de l'énorme quantité de dessins d'Ingres, qui montrent « la précision et la conscience rares de ce maître comme *dessinateur* ». L'éloge est grand; il nous paraît encore trop faible; certains dessins d'Ingres rivalisent avec les plus beaux de Raphaël, de Holbein et de Léonard de Vinci.

Passant à la collection municipale proprement dite, M. Bredius cite un grand *Charles V* par Claudio Coello (n° 192), « qui est dans un triste état et demande à être rentoilé ». Avis à qui de droit.

Le *Saint Augustin en méditation* (n° 193) lui paraît être non une copie d'après Murillo, mais une œuvre originale d'un autre maître espagnol. Il se demande pourquoi la belle *Tête de moine* justement attribuée à van Dyck n'est pas restée au Louvre. Et il signale, en passant, un très bon *Paysage* flamand (n° 198), dont la couleur se détache et est à moitié tombée.

La *Tête de faune* (n° 200), attribuée à Jordaens, qu'il rend à van Dyck, a été visiblement découpée dans une toile plus grande.

N° 201. *Savetier*. M. Bredius le rend, en toute justice, à Jan Miel.

Un magnifique portrait hollandais garde les traces d'une signature qui fait penser à Jacques Waren, peintre de Hoorn. « Il a beaucoup souffert, par la faute d'un mauvais restaurateur ».

N° 205. *Tête d'apôtre*, attribuée à Rubens. Il la rend, avec raison, à van Dyck jeune.

N° 210. *Joueurs de tric-trac*, par van der Lamen, « bon morceau en train de périr : la couleur tombe par écailles ».

N^os^ 211 et 212. Deux belles *Natures mortes*, par un peintre italien du xvii^e^ siècle, Giuseppe Recco. Traces évidentes d'une signature (*Reco*).

A relever parmi les « inconnus » un *Portrait* de la seconde moitié du xvi^e^ siècle, représentant

un homme d'un certain âge qui est un Nicolas Neuchatel (dit Lucidel).

Le n° 331 n'est pas un Berghem, mais un Dirck van Berghen faible.

M. Bredius a cherché vainement le n° 332, attribué à Ruysdaël.

Le n° 339 : « Inconnu », *Pont défendu par un poste à l'entrée d'un bourg*, lui paraît être un Lambert Doomer.

N°s 351 et 352 : « Deux petits portraits » dans le genre de Moro, excellents, vraies œuvres d'art.

N° 365, attribué à Johan Stephan von Calcar. M. Bredius reconnaît dans ce beau portrait, au quart de grandeur naturelle, d'un élégant Italien de vingt ans, une œuvre « du premier temps de Rubens ».

Sans numéro, une *Société de musiciens*, dans le costume des environs de 1590, excellent morceau, exécuté par un Flamand ou un Hollandais en Italie, dont la couleur tombe par écailles.

Sans numéro encore, un grand tableau avec *Berger et bergère* de grandeur naturelle « très important », signé *J. G. Cuyp Fecit*. M. Bredius y voit une œuvre de J. G. Cuyp d'une période peu avancée, vers 1635, et il pense que les vaches du second plan et le ciel, très lumineux, pourraient bien être de la main d'Albert.

M. Bredius cite encore une *Tête de saint Pierre* qu'il restitue avec raison à van Dyck jeune; et (n° 375) une *Vierge*, fort abîmée, mais de la main de Paul Véronèse.

BIBLIOGRAPHIE

Ivories, par Alfred Maskell, F. S. A. London, Methuen, s. d. Un vol. in-8°, 441 p. avec 88 pl.

M. Alfred Maskell a un nom bien connu de tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'ivoirerie ; dès 1872, William Maskell avait publié le *Catalogue des Ivoires* du musée de South Kensington, un des bons travaux sur la matière ; il faut souhaiter au volume de son parent un égal et aussi durable succès. En vérité, rien n'est moins un catalogue que ce livre et il semble bien que l'auteur l'ait destiné surtout au grand public ; il a jugé que les belles œuvres d'art dont il s'occupe ne sont pas simple matière à archéologie et qu'il était bon de les faire connaître à tous ; aussi s'est-il attaché à présenter son sujet le plus agréablement possible, sans l'encombrer d'érudition et en illustrant le texte d'un grand nombre de belles images, empruntées pour la plupart aux collections si riches des musées anglais. M. Alfred Maskell s'est intéressé à l'ivoirerie de toutes les époques et a jugé qu'à toutes elle a produit des œuvres remarquables ; il nous montre les admirables animaux gravés sur os trouvés dans les cavernes des temps préhistoriques, les plaques de revêtement de meubles de l'Assyrie, les cuillères de l'Égypte en forme de femme nageant ou se jouant dans les lotus, les rares statuettes que l'antiquité nous a laissées puis, après les diptyques consulaires, les tâtonnements des époques carolingienne et romane, les merveilleuses réussites de la civilisation byzantine, les œuvres religieuses de l'art gothique français où les ivoiriers rivalisent presque avec les grands imagiers, les objets si raffinés dont usait à ce moment la toilette des grandes dames; enfin ce sont les productions un peu prétentieuses, mais d'une étonnante habileté, du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle et même les tentatives de renaissance de l'ivoire qu'a essayées l'art contemporain. Tout cela est bien présenté et l'auteur n'ennuie jamais.

Il va sans dire qu'on ne pouvait lui demander de faire œuvre originale en toutes ces matières ; il est fâcheux peut-être qu'il n'ait pas approfondi davantage certains points, comme a fait, par exemple, M. E. Molinier, dont le volume sur les ivoires, dans son *Histoire générale des Arts appliqués à l'Industrie*, tout en étant parfaitement lisible pour tous, est plein de vues originales et a fait avancer la science. Nous ne parlons pas du chapitre, un peu bien écourté vraiment, sur l'époque du haut Moyen âge; M. Alfred Maskell a pensé peut-être que les essais un peu rudes des ivoiriers d'alors rebuteraient son public et il n'a consacré que quelques pages à des siècles d'évolution si intéressants. Mais il est un point sur lequel nous eussions beaucoup voulu qu'il insistât : c'est sur les ivoires anglais. Il n'est guère douteux qu'on ait fabriqué des ivoires en Angleterre au XIV^e^ siècle et quelques morceaux authentiques l'attestent, mais peut-être une étude comparative de la sculpture anglaise et des innombrables ivoires qui nous restent permettrait-elle d'en déterminer d'autres et de les distinguer de ceux de fabrication française. Dans l'ignorance où l'on est encore, faute de publications spéciales, de la sculpture anglaise, un Anglais seul pouvait, aujourd'hui, tenter ce travail ; M. Alfred Maskell s'est contenté de reprendre les attributions de William Maskee, qui, sur ce point, sont tout à fait fantaisistes, et d'y ajouter certaines appréciations qui les aggravent encore. C'est le plus sérieux reproche que l'on puisse faire à son livre, qui, pris d'ensemble, est fort bien fait et au courant, si ce n'est pourtant, des sources allemandes ; tel qu'il est, d'ailleurs, il ne peut que rendre service aux gens du monde désireux de s'instruire et éclairer les amateurs qui, depuis quelques années, recherchent si ardemment jusqu'aux moindres débris de l'art des ivoiriers d'autrefois.

Raymond Kœchlin.

NECROLOGIE

Le statuaire **Crauk** est mort à Paris, dans sa soixante-dix-huitième année.

Né à Valenciennes en 1827, Crauk vint développer de bonne heure à Paris ses dons instinctifs. A l'École des Beaux-Arts, où il reçut l'enseignement de Ramey, de Dumont et de Pradier, il se distingua rapidement, et ce fut à vingt-quatre ans qu'il obtint en 1851 le prix de Rome. Son retour d'Italie fut marqué par une série de productions du plus beau caractère, un groupe de *Bacchante et Satyre* (bronze, 1857), une *Omphale* en marbre (1859), un *Faune* en bronze (1861), qui le classèrent parmi les maîtres du genre et lui valurent des médailles successives de 3^e^, de 2^e^ et de 1^re^ classe au Salon. Une *Victoire* couronnant le drapeau français (bronze, 1864), qui s'érige encore aujourd'hui au sommet d'une colonne dans le square des Arts et Métiers, signala son exposition en 1864, et son groupe en marbre *Le Crépuscule*, qui figure au

jardin du Luxembourg, dans l'avenue de l'Observatoire, ne fut pas moins goûté.

Mais déjà d'autres travaux le réclamaient. Il s'était affirmé, dès le début, dans le monument de place publique. On lui demanda bientôt de tous côtés d'illustrer nos gloires militaires et civiles et de les perpétuer en marbre ou en bronze. Ce fut, en 1868, le *Duc de Malakoff*; en 1869, *Dupuytren*; en 1872, le *Comte de Montalivet*; en 1876, le *Maréchal Niel*, et pour l'École d'Alfort, le physiologiste *Bourgelat*; en 1877, le *Maréchal de Mac-Mahon*; en 1880, pour la ville de Seclin (Nord), la *Comtesse Marguerite de Flandre et de Hainaut*; en 1888, pour Cambrai, le *Cardinal Giraud*. Sa dernière œuvre, exécutée il y a vingtaine d'années, fut le *Monument de l'amiral de Coligny*, érigé rue de Rivoli, derrière la grille du temple de l'Oratoire. L'artiste a donné à cette effigie et aux figures allégoriques qui l'entourent une noblesse et une sérénité vraiment imposantes.

Innombrables furent les bustes de Crauk. Il fut, avec Carpeaux, le portraitiste attitré de tous les grands personnages de l'Empire. L'Impératrice avait été la première à poser devant lui. Son buste fut suivi de ceux du maréchal Baraguey-d'Hilliers, de la comédienne Favart, du maréchal Pélissier, de Casimir Périer, de l'architecte Baltard, du chah de Perse Nass'r eddin, de Jules Barbier, de Victor Tissot, d'Edmond About, de Francisque Sarcey et de l'amiral Aube.

Tout cet œuvre se recommande par des qualités de savoir, de distinction et de conscience qui le préserveront de l'oubli.

Crauk avait été nommé en 1864 chevalier de la Légion d'honneur, et en 1878 officier. Son *Coligny* lui valut en 1903 la croix de commandeur.

—

On annonce la mort, à Tours, de M. **Félix Laurent**, directeur de l'École régionale des beaux-arts et conservateur du musée de Tours depuis 1876, décédé à l'âge de quatre vingt-cinq ans.

—

Nous apprenons avec un vif regret la mort de M. **Hans Graeven**, conservateur du musée de Trèves. Bien qu'il fût fort jeune encore — il n'avait pas trente-cinq ans — M. Graeven s'était fait un nom dans l'histoire de l'art du haut Moyen âge et il était, en cette matière, l'un des hommes les plus compétents. Ce sont surtout les ivoires qu'il avait étudiés et ses recueils des ivoires carolingiens, romans et byzantins des collections anglaises et italiennes publiés en 1898 et en 1900 sont classiques; il préparait le volume sur les collections allemandes, quand il a été frappé par la maladie qui devait l'emporter. Outre ces recueils, M. Graeven laisse un grand nombre d'articles extrêmement importants donnés ces dernières années dans le *Jahrbuch* de Berlin, dans celui de Vienne, dans les *Mélanges Piot* et dans d'autres revues savantes. Sa mort sera regrettée de tous ceux qui s'occupent d'études d'art médiéval; tous avaient eu l'occation d'apprécier l'étendue de son information, la sûreté de son jugement et aussi la bonne grâce de son caractère.

MOUVEMENT DES ARTS

—

Collection von Parnwitz

(*Suite*) (1)

343. Grand miroir rocaille, orné de fleurs et tiges peintes et en relief, cintré et surmonté d'une couronne fleurie; sans marque : 1.875. — 346. Groupe : Auguste III et une dame (la comtesse Brühl), le roi, en habit bleu et or avec cordon de l'Aigle-Blanc, tient sa tabatière d'une main et offre l'autre à la dame, dont la large robe à panier est richement décorée de fleurs peintes ; socle fleuri, première époque, modèle de Kaendler, sans marque : 11.875. — 347. Groupe : Cavalier baisant la main d'une bergère, tous deux debout près d'un arbre, à leurs pieds, moutons et chien ; première époque, sans marque : 11.262 50 ; et 348. Pendant du précédent : Cavalier et dame richement vêtus, assis au pied d'un arbre, s'appuient l'un contre l'autre; près d'eux, un chien, socle fleuri : première époque, sans marque : 8.250.

349. Dame, la comtesse Brühl, en robe à paniers, ornée de fleurs, assise dans un fauteuil, tient d'une main un éventail, de l'autre une tasse de chocolat; sur ses genoux un chien, près d'elle un laquais nègre ; socle fleuri; première époque, sans marque : 9.312 50. — 354 et 355. Deux geais perchés sur des troncs d'arbres et regardant à terre; modèles de Kaendler ; première époque, sans marque, ensemble : 15.250. — 356. Un franc-maçon sur piédestal, avec emblèmes ; modèle de Kaendler, marque glaives : 3.250.

361. Berger assis, présentant un chou à un agneau posé sur son genou, marque glaives : 3.212 50. — 362. Bergère assise, pendant du précédent : 7.562 50. — 366. Grand coq multicolore, pendule sur socle fleuri et monture ciselée, rocaille, bronze français, XVIII^e^ siècle, formant pied et rameaux soutenant le cadran ; modèle de Kaendler : 5.950. — 367. Fiançailles polonaises, groupe de trois personnages en costumes slaves, sur socle fleuri ; première époque, sans marque : 2.100. — 368. Groupe d'animaux, cerf mordu par trois chiens ; sans marque : 3.625. — 370. Soupière ronde, à anses nattées, avec plateau plat, décor de fleurs et scènes de genre dans cartouches, bordures d'arabesques dorées ; marque glaives : 2.762 50.

373. Groupe Arlequin et Colombine portant une cage ; à leurs pieds un chien, socle fleuri ; première époque; sans marque, modèle de Kaendler ; 5.887 50. — 374. Pendant du précédent : 11.250. — 375. Auguste III à cheval précédé d'un Marocain, le roi en tenue de général, sur cheval pommelé, tourné à gauche, socle fleuri. Très rare, modèle de Kaendler ; première époque, sans marque : 15.625. — 377. Théière à décor chinois et semis de fleurs de thé or et couleurs ; modèle rare, marques glaives : 4 500. — 381. « La Vue », figure allégorique de la suite des Cinq sens, femme mi-nue, mi-drapée, tenant une longue-vue et un miroir ; près d'elle un aigle et un amour tenant une lanterne, socle rocaille ; modèle de Kaendler ; marque glaives : 4.625. — 382. « Le Goût », pendant du précédent, femme drapée mangeant un fruit ; près d'elle, sur piédestal, un singe grignotant et un Amour

(1) V. *Chronique des Arts* des 11 et 18 novembre 1905.

tenant une écuelle à soupe et une cuiller, socle rocaille : 3.375. — 383. Europe et le taureau, plus deux nymphes à genoux tenant des fleurs, socle à volutes en relief ; marque glaives et initiales K. H. C. : 3.312 50. (*A suivre.*)

—

Dans une vente récente dirigée à Londres par MM. Sothby, Wilkinson et Hodge ont été adjugées quatre éditions de pièces de Shakespeare, toutes légèrement détériorées : Le Marchand de Venise, 1662 : 5.000 fr. — Le Roi Richard III, 1605 : 6.250 francs. — Histoire de Henri IV, 1608 : 25.000 fr. — La seconde partie du Roi Henri IV, 1605 : 7.500 francs. — Le Roi Lear, 1608 : 22.500 fr.

QUESTIONS ET RÉPONSES

—

Question n° 16 :

Nous avons reçu la lettre suivante de M. Chabeuf, président de la Commission des Antiquités de la Côte d'Or :

Dijon, le 10 novembre 1905.

Monsieur,

Dans les cartons de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, on a retrouvé dernièrement la photographie d'une lithographie dont j'ai l'honneur de vous adresser la reproduction. L'épreuve, montée sur onglet, semble bien provenir d'un livre, mais aucune fiche d'identité n'y est jointe. Il y aurait cependant un grand intérêt pour la Commission à connaître l'origine et le sort du tableau, la *Circoncision*, dont il s'agit; d'abord, plusieurs des personnages présentent des ressemblances frappantes avec ceux que l'on voit dans un panneau du musée de Dijon, l'*Adoration des Bergers*, attribuée autrefois à Memling, donné aujourd'hui, avec plus de vraisemblance, à ce peintre non encore identifié d'une manière certaine, que, en attendant mieux, l'on nomme le maître de Flémalle. Mais ce qui rend surtout le tableau de la *Circoncision* précieux pour la Bourgogne, c'est que l'intérieur d'église représenté ici est manifestement celui de Notre-Dame de Dijon, le type bien reconnaissable par ses caractères particuliers de l'architecture bourguignonne au XIII[e] siècle.



La Commission des Antiquités recevrait avec reconnaissance tous renseignements lui permettant de retrouver la trace du tableau dont il s'agit.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition des **travaux des écoles provinciales des Beaux-Arts du dessin et de l'art appliqué**, à l'École des Beaux-Arts, du 25 novembre au 25 décembre.

Exposition rétrospective des eaux-fortes de M. **Louis Legrand**, galerie Pillet, 51, rue Le Peletier, jusqu'au 10 décembre.

Exposition des **concours annuels de la Réunion des fabricants de bronzes**, au musée des Arts décoratifs, pavillon de Marsan, jusqu'au 10 décembre.

Exposition de tableaux de M. **Edouard Cavé**, galerie Henry Graves, 18, rue Caumartin, jusqu'au 16 décembre.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Province

Lyon : 19[e] Exposition de la Société lyonnaise des Beaux-Arts, Palais municipal, le 8 février 1906. Dépôt des ouvrages à Paris, du 20 au 23 décembre, chez Pottier; envois directs du 2 au 4 janvier 1906.

Pau : 42[e] Exposition de la Société des Amis des Arts, du 15 janvier au 15 mars 1906. Envoi des œuvres à Pau avant le 20 décembre; ou dépôt à Paris, chez Pottier, du 25 novembre au 8 décembre.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

L'Imprimeur-Gérant : J. F. SCHNERB.

Paris. — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart.

N° 7. — 1906 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 17 Février.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . 10 fr. || Étranger (Etats faisant partie de l'Union postale). . . . . 15 fr.
Départements . . . . . 12 fr. ||

Le Numéro : 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

Au cours de la discussion sur le budget des Beaux-Arts, il a été question d'organiser, sous le patronage de l'État, une loterie qui fournirait les ressources indispensables à l'établissement des théâtres populaires de Paris. Le budget est arrivé à un tel état de surcharge qu'on n'ose plus en tirer de quoi procéder à certaines réformes. Il faut trouver dans des recettes extraordinaires les moyens de réaliser de très vieux projets, et c'est pourquoi plusieurs législateurs ont émis et recommandent l'idée de la loterie.

Nous ne discutons pas ici le principe. Nous souhaitons seulement que si l'administration l'accepte, si elle est désireuse de pouvoir enfin tenir les promesses qu'elle était obligée de remettre sans cesse, elle ne réserve pas tous ses efforts aux seuls théâtres populaires. C'est assurément une œuvre intéressante que d'organiser des spectacles pour le peuple, mais la reconstruction du musée du Luxembourg, celle du Conservatoire et de l'École des Arts décoratifs, le transfert des Colonies, l'organisation des musées de province, ne sont pas des projets moins importants ou moins urgents. Depuis des années on les examine, on les approuve, et on les ajourne faute d'argent. Tout rapport sur l'administration des Beaux-Arts comporte ainsi un certain nombre de chapitres, devenus irritants par la répétition même de leurs réclamations et de leurs regrets.

Puisque l'État demande à un moyen insolite des ressources supplémentaires, qu'il profite donc de l'occasion pour régler quelques-unes des questions invariablement pendantes. S'il y a une loterie, que ce soit une vaste loterie. Si on cherche hors des voies communes à nous satisfaire, qu'on ne se contente pas de créer deux ou trois théâtres populaires; que l'on songe aussi aux autres projets en souffrance; que l'on donne enfin à l'administration des Beaux-Arts les moyens de liquider tout son arriéré de promesses et de satisfaire les réclamations déjà anciennes des amateurs et du public.

NOUVELLES

*** Un arrêté du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, en date du 3 février, vient d'instituer au Conservatoire une classe d'ensemble de diction lyrique, obligatoire pour tous les élèves des classes de déclamation lyrique (opéra et opéra-comique).

*** Les questeurs du Sénat et de la Chambre se sont réunis la semaine dernière au Palais-Bourbon, pour s'occuper de la frappe de la médaille commémorative du Congrès du 17 janvier dernier qui a élu M. Fallières président de la République. L'exécution de cette médaille avait été confiée, lors des congrès précédents, à un seul artiste. Cette fois, les questeurs des deux Chambres se sont mis d'accord pour instituer une sorte de concours, très restreint, entre quatre artistes qu'ils ont choisis et auxquels sera demandé une maquette. On choisira entre les quatre concurrents celui auquel la demande sera définitivement donnée. Les trois autres recevront une prime pour leur travail. La dépense s'élève à 7 ou 8 francs par médaille, soit environ 2.400 francs pour le Sénat, et 5.500 francs pour la Chambre. Il y a, en outre, à payer les honoraires de l'artiste.

⁂ Il est question de réunir par une construction centrale les deux serres du Cours-la-Reine. Les travaux commenceront au printemps prochain, après les expositions d'aviculture, d'horticulture et le Salon des Indépendants. Les deux serres actuelles ne seront plus que les deux ailes de l'ensemble qui s'appellera désormais le « Palais des fleurs ». M. Chatenay, vice-président de la Société d'horticulture, a signé, au nom de cette Société, un bail aux termes duquel la Ville de Paris lui cède les serres pour vingt années. Cette Société s'engage, en retour, à exécuter annuellement pour 24.000 francs de travaux dans ces serres ou à leurs abords.

⁂ Le Salon (dont nous annonçons plus loin l'ouverture) de l'Estampe originale, formé par les expositions juxtaposées de la Société des peintres-graveurs français, récemment reconstituée, et de la Société des peintres-lithographes, comprend une exposition rétrospective de l'œuvre lithographique complet de Fantin-Latour.

⁂ M. Verneau, ancien pharmacien à Dijon, vient d'offrir au musée de cette ville un grand vase en faïence polychrome, grand feu, de la fabrique de Premières (Côte d'Or). C'est, avec un autre grand vase exécuté pour Jules Favre, la pièce la plus importante qui qui soit sortie des fours de Premières.

⁂ La fondation des Beaux-Arts « Gottfried Keller » de Suisse vient de faire l'acquisition des œuvres d'art suivantes : le *Portrait de Mme von Albert Keller* par Lenbach, pour le musée des Beaux-Arts de Berne ; le retable de l'église de Gandria, à Lugano, pour le Musée National de Zurich, et le tableau d'Arnold Bœcklin, *Cortège des dieux*, pour le musée des Beaux-Arts de Bâle.

⁂ Le 25 janvier a été inaugurée à Berlin, au palais Redern, une exposition d'art ancien organisée par la Société du Kaiser Friedrich Museum. Elle ne comprend que des œuvres appartenant aux membres de cette Société, principalement des tableaux de toutes les écoles, surtout de l'école hollandaise du XVIIe siècle : Frans Hals et autres peintres ; mais on y trouve également des œuvres de petite sculpture et des objets d'art.

L'enseignement des Arts décoratifs

Par arrêté du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en date du 10 février, rendu sur la proposition du sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts, il est institué un Conseil supérieur de l'enseignement des Arts décoratifs, dont la composition est la suivante :

Président. — Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Vice-président. — Le sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts.

Membres. — MM. Cazes, Antonin Dubost, Albert Gérard, Maxime Lecomte, Pams, Pauliat, Peytral, Gustave Rivet, sénateurs ;

François Arago ; Aynard ; Georges Berger, président de l'Union centrale des Arts décoratifs ; Gervais, Lauraine, Levraud, Henry Maret, Mas, Massé, Gaston Menier, Sarraut, Sibille, Simyan, députés ;

Brousse, président du Conseil municipal de Paris ; Bel'an, syndic du Conseil municipal de Paris ; Chautard, et Turot, conseillers municipaux de Paris ;

Bonnat, directeur de l'École nationale des Beaux-Arts ;

Georges Cain, Gorguet, Luc-Olivier Merson, Picard, Quost, Thesmar, Toudouze, Willette, artistes peintres ;

Aubert, Lalique, artistes décorateurs ;

Allouard, Bartholomé, Alfred Boucher, Charpentier, Desbois, Gardet, Lachenal, Larche, Léonard, Théodore Rivière, sculpteurs ;

Binet, architecte ; Louis Bonnier, président de la Société des architectes diplômés par le Gouvernement ; Magne, et Mayeux, professeurs à l'École nationale des Beaux-Arts ; Vaudremer, architecte, membre de l'Institut ;

Lepère, Maurou, Waltner, artistes graveurs ;

Borderel, président de la Chambre syndicale des charpentiers ; Bouilhet, vice-président de l'Union centrale des Arts décoratifs ; Cornille, président de la Chambre syndicale des tissus d'ameublement ; Debain, président de la Chambre syndicale des fabricants d'orfèvrerie d'argent ; Dervillé, industriel ; Defosse-Braquenié, fabricant de tapisseries ; Falize, orfèvre ; Fenaille, industriel ; Follot, président honoraire de la Société d'encouragement à l'art et à l'industrie ; Hainot, fabricant de tapisseries ; Harant, président de la Chambre syndicale de la céramique et de la verrerie ; Jugand, président de la Chambre syndicale de la menuiserie du bâtiment ; Laguionie, directeur des grands magasins du Printemps ; Laurent, directeur des grands magasins du Louvre ; Louchet, président de la Réunion des fabricants de bronze ; Layus, premier vice-président de la Société d'encouragement à l'art et à l'industrie ; Maciet, membre de l'Union centrale des Arts décoratifs ; Georges Moreau, directeur de la librairie Larousse ; Mühlbacher, vice-président de la Société d'encouragement à l'art et à l'industrie ; Pérol, président de la Chambre syndicale de l'ameublement ; Ricois, directeur des grands magasins du Bon Marché ; Roussel, président honoraire de la Chambre syndicale de la charpente en fer ; Henry Roujon, président de la Société d'encouragement à l'art et à l'industrie ; Gustave-Roger Sandoz, orfèvre ;

Alexandre Arsène, Chéron, Adrien Fauchier-Magnan, Ch. Formentin, Lautier, G. Lecomte, L. Lumet, Pradel, Y. Rambosson, Roger-Milès, Sarradin, Ch. Saunier, Tabarant, Marius Vachon, critiques d'art ;

D'Ardenne de Tizac, conservateur du musée Cernuschi ; Baumgart, administrateur de la Manufacture nationale de Sèvres ; Bigard-Fabre, chef du bureau des travaux d'art, musées et expositions au sous-secrétariat d'État des Beaux-Arts ; Ralph Brown, inspecteur en chef des services des Beaux-Arts de la ville de Paris ; Paul Colin, inspecteur général de l'enseignement du dessin ; A. Dayot, inspecteur des Beaux-Arts ; Delard, conservateur du musée Galliera ; Guiffrey, administrateur de la Manufacture nationale des Gobelins ; H. Havard, inspecteur général des Beaux-Arts ; H. Lapauze,

conservateur du palais des Beaux-Arts de la ville de Paris; Paul Léon, chef du cabinet du sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts; Louvrier de Lajolais, directeur de l'École nationale des Arts décoratifs; Valentino, chef du bureau de l'enseignement et des manufactures nationales au sous-secrétariat d'État des Beaux-Arts.

Secrétaires avec voix consultative. — MM. Bertone, Beylard, Borchard et Stock, inspecteurs de l'enseignement du dessin et des musées.

Secrétaires adjoints. — MM. Berteaux et Thierry, attachés au cabinet du sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts; Faure, rédacteur au sous secrétariat d'État des Beaux-Arts.

Budget des Cultes et Budget des Beaux-Arts

La Commission du budget vient d'établir un rapport portant répartition, entre les ministères des Beaux-Arts et celui des Finances, des crédits de l'ancien budget des Cultes.

Les services de la Conservation des édifices religieux seront dès à présent confiés au sous-secrétariat d'État des Beaux-Arts. L'administration des Beaux-Arts pourra ainsi procéder au départ prévu entre tous les immeubles, par l'article 16 de la loi qui prescrit de faire un classement complémentaire des édifices servant à l'exercice public du culte et dans lequel seront compris tous les édifices ayant une valeur artistique. Cette opération faite, l'administration des Beaux-Arts ne conservera que la surveillance des édifices classés; les autres seront sous la surveillance du propriétaire, c'est-à-dire des communes, des départements ou de l'administration des Domaines.

Comme conséquence, les crédits suivants inscrits au dernier budget des Cultes passent au budget des Beaux-Arts :

Personnel de l'Administration centrale (service des édifices cultuels)	40.000
Matériel (service des édifices cultuels)	4.000
Secours pour les édifices cultuels	1.793.000
Personnel des édifices cultuels (inspection et direction des travaux)	86.000
Entretien des édifices cultuels appartenant à l'État	533.000
Grosses réparations des édifices cultuels appartenant à l'État	1.055.000
	3.511.000

Au Musée de Versailles

On vient de placer dans la salle des nouvelles acquisitions deux tableaux qui méritent une courte mention. Le premier, don de M. Georges Sortais, représente un bal à la cour de Henri III. C'est, en quelque sorte, l'agrandissement avec de légères variantes du petit tableau qui se trouve au Louvre (n° 657 du catalogue de l'École française par Villot) et qui est désigné sous ce titre : « Bal donné à la cour de Henri III à l'occasion du mariage d'Anne, duc de Joyeuse, avec Marguerite de Lorraine en septembre 1581 ». Dans une grande salle ornée de pilastres et de niches à statues, s'avance au milieu de l'assemblée un couple, le duc de Joyeuse conduisant sa femme par la main; à gauche, on remarque assis Henri III, Catherine de Médicis et Louise de Lorraine; d'autres personnages sont certainement des portraits et seraient susceptibles d'être identifiés malgré l'imprécision des traits; à droite de la composition, une femme assise, vue de dos, et l'orchestre des musiciens.

Ce curieux tableau paraît être une réplique, peinte au commencement du XVII[e] siècle d'après un original disparu, car le petit tableau du Louvre, très restauré d'ailleurs, ne saurait passer pour l'original. La peinture de Versailles serait aisément mise en pendant avec cette autre représentation d'un bal de la même époque qui est conservée au Louvre (n° 656 du catalogue Villot); c'est un précieux accroissement pour la salle du XVI[e] siècle.

L'autre tableau est le portrait du sculpteur Pierre Julien; il est dans son atelier, en veste de travail, les outils à la main; près de lui, sur la selle à modeler, la statuette du *Gladiateur mourant* qui fut son morceau de réception à l'Académie en mars 1779 et se voit aujourd'hui au Louvre. Peinture de second ordre, mais intéressante pour l'iconographie, assez rare, de l'auteur de l'*Amalthée* et du *La Fontaine*.

Les admirateurs d'Eugène Lami devront désormais aller chercher ses chefs-d'œuvre, les *Batailles d'Hondschoote et de Wattignies*, dans une salle de l'aile du nord, voisine des salles d'Afrique et de Crimée, où ces toiles ont été transportées. La pièce naguère occupée par ces tableaux va être aménagée pour recevoir des portraits du XVII[e] siècle, et ainsi faire suite aux salles voisines de l'ancien appartement Maintenon.

PETITES EXPOSITIONS

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE LA PEINTURE A L'EAU
UNION DES FEMMES PEINTRES ET SCULPTEURS
M. LOUIS CABIÉ

Les artistes qui viennent de fonder la Société internationale de la peinture à l'eau ne se piquent pas de restaurer l'aquarelle classique. Ils s'unissent, selon les termes de leurs statuts, « pour donner plus d'essor et plus de liberté à l'aquarelle et pour s'intéresser à tous les procédés de peinture à l'eau quels qu'ils soient. » L'exposition par laquelle ils débutent a une tenue assez rare et offre un intérêt et un charme réels.

Parmi les sociétaires étrangers dominent les Belges : MM. Henri Stacquet, Alfred Delaunois, Henri Cassiers, Franz Charlet présentent des œuvres d'un métier raffiné mais qui, dues à des procédés trop similaires, ne gagnent pas à être rapprochées. M. Fernand Khnopff en apparaît, par contraste, plus complètement personnel : ses *Souvenirs de Bruges*, son *Héron*, qui s'apparente à l'art japonais, sa *Recluse*, mettent bien en valeur les différents aspects d'un art dans lequel une facture très sûre, très discrète et très tendue soutient une pensée complexe et inquiète.

M. Alexandre Benois offre d'amusantes vues de Versailles, qui rappellent d'un peu trop près les images de M. Boutet de Monvel; les

fantaisies décoratives de Mlle Crespel avoisinent les intérieurs adroits et légers de M. Walter Gay. M. Gaston La Touche fut souvent plus heureux, et l'on revoit toujours avec plaisir les fortes études de M. Lucien Simon.

La Société internationale se recommande de la mémoire d'Adolf Menzel et de Constantin Meunier. Les *Ruines de Rheinfels* n'apprendront pas grand'chose aux admirateurs du maître de Berlin. La collection des études de C. Meunier est, par contre, fort intéressante et présente, en dehors des séries coutumières, des croquis pris en Espagne, où l'on saisit bien, appliqués à d'autres héros, la puissance d'observation simplificatrice du chantre des puddleurs.

On ne saurait reprocher aux femmes peintres de trop aimer les fleurs, mais on pourrait désirer qu'elles trouvent des moyens d'expression plus variés ; de même, les portraits qu'elles signent gagneraient à ne point répéter les mêmes airs de tête, les mêmes ajustements et les mêmes effets. On ne s'étonnera pas, cependant, qu'une exposition fort nombreuse, dont le catalogue comporte 1.500 numéros, réunisse plus de praticiennes que d'artistes soucieuses d'originalité. Ce qui choque bien davantage, c'est ce désir presque universel de netteté, de fini, d'éclat factice, on dirait de propreté. Très rares sont les tentatives un peu hardies ; encore ces dernières sont-elles presque toutes le fait d'artistes étrangères. Cette timidité, ce vernis extérieur, qui répond rarement à une maîtrise réelle, sont les causes les plus essentielles de l'impression de monotonie qui se dégage des expositions féminines. Mlle Charlotte Chauchet, Mlle Grix, Mme Duran-Marx se signalent par leur effort d'émancipation. Mlle Rondenay s'exerce presque seule à la composition, Mlle Jeanne Duranton a des délicates *Intimités*. Dans la section des objets d'art, où s'expriment parfois de jolies pensées, on remarquera les mousselines peintes de Mlles Czarnecka.

Les œuvres que M. Cabié soumet au public témoignent d'une conscience d'artiste et d'un labeur soutenu. La facture n'en est pas originale ; elle se rattache à la grande tradition dont M. Harpignies est le plus illustre représentant. Elle est solide, travaille à rendre l'architecture des terrains et des arbres, se préoccupe plus d'exactitude que d'agrément et, en visant à la force, est parfois dure et sèche, presque toujours âpre. L'artiste touche parfois à la maîtrise ; jamais il ne signe une page bâclée ou inconsistante, et son exemple est fait pour montrer le prix des fortes études et du travail sans défaillance.

Léon Rosenthal.

Académie des Beaux-Arts

Séance du 10 février

Concours. — Il est donné connaissance du prix Bordin, à décerner en 1903, et qui doit être attribué au meilleur ouvrage sur l'esthétique ou l'histoire de la peinture publié depuis 1900.

Ce thème est le suivant : « De l'évolution de l'architecture contemporaine en France et à l'étranger et des tentatives qualifiées d' « art nouveau ». Le dépôt des mémoires devra être fait au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier 1908.

Académie des Inscriptions

Séance du 9 février

Découverte d'une nécropole punique. — Le R. P. Delattre, le savant directeur des fouilles pratiquées sur l'emplacement de l'antique Carthage, signale dans une note, par l'entremise de M. Héron de Villefosse, la découverte, qui vient d'être faite à Ullique, dans la propriété du comte de Chabannes, d'une importante nécropole punique.

Les sarcophages mis à découvert jusqu'ici sont en tuf coquillier : ils ont un aspect très massif.

Les puits ne sont pas disposés en rangées comme à Carthage, mais placés en tous sens.

L'un d'eux renfermait un squelette de femme : près de la tête on a recueilli plusieurs bijoux ainsi qu'un collier composé de petites globules en or, et vers les pieds, deux grands anneaux d'argent.

Enfin, près de cette nécropole, le comte de Chabannes a déblayé une maison romaine ornée de fresques et de mosaïques.

La bibliothèque d'Éphèse. — Pour faire suite, dit-il, à une communication faite au cours d'une séance antérieure sur « les bibliothèques de l'antiquité », M. Héron de Villefosse offre à l'Académie une photographie de la *Bibliotheca celsiana*, monument qui, on le sait, a été mis à découvert ces temps derniers à Éphèse.

Ce document, qui est dû au R. P. Louis Jalabert, professeur à l'Université de Beyrouth, donne une vue très complète et très nette des ruines de cette bibliothèque et permet de saisir dans tous ses détails la disposition intérieure de l'édifice.

Les ruines d'Alésia. — Sur la demande du docteur Simon, président de la Société archéologique de Semur, le commandant Espérandieu, correspondant de l'Académie, fait une communication sur les résultats de récents sondages qui ont été pratiqués sur le plateau du mont Auxois.

Ces travaux, dont la Société de Semur a pris l'initiative, ont fait découvrir des débris de toutes sortes, notamment une innombrable quantité de clous, des fragments de poteries de diverses époques, et de nombreuses monnaies gauloises et romaines, dont la plus récente est du temps de Valentinien II.

Ils ont, en outre, permis de constater que les ruines d'Alésia existent encore, à quelque centimètres au plus de la surface du sol, et qu'il suffirait de recherches suffisamment étendues pour reconstituer le plan de la ville antique.

La Société de Semur n'a besoin, dans ce but, que des ressources pécuniaires qui lui manquent.

Après l'exemple qui nous est donné à l'étranger par les fouilles de la Saalburg, de Numancia, de Colchester et d'autres localités encore, il faut espérer que ces ressources ne lui feront pas défaut — car il s'agit aussi pour la France d'une question nationale — et que l'emplacement de notre

célèbre oppidum pourra être méthodiquement exploré jusqu'au roc.

Société des Antiquaires de France

Séance du 31 janvier

M. Vitry lit un travail de M. Perdrizet, qui conteste l'attribution, proposée par M. de Laigue, d'une fresque du XV^e^ siècle, de la Chartreuse de Pesio à un moine nommé Antoine Le Cacq.

M. l'abbé Thédenat communique une série de moules à bijoux égyptiens en pierre dure. On a pu fondre trois bagues en alliage dans le plus curieux, qui se compose de trois pièces.

M. Boinet étudie les portraits de Marguerite de Valois qui se trouvent dans son livre d'Heures.

M. Michon donne lecture d'un mémoire de M. Perdrizet sur des verres de Sidon donnés en prix dans des concours.

M. Cagnat signale trois chapiteaux byzantins photographiés à Chersonèse par M. le baron de Baye. On lit sur l'un d'eux une inscription funéraire romaine.

Séance du 7 février

M. le comte de Loisne communique une statuette en bronze gallo-romaine trouvée à Caucourt (Pas-de-Calais) et la photographie d'une statuette en marbre du temps de Louis XII, qui représente Adroald, abbé de Saint-Bertin à Saint-Omer.

M. Mayeux commence la lecture d'une étude sur les statues des portails du XII^e^ siècle de la province de Sens, qui sont encore intacts à la cathédrale de Chartres, au Mans, à Provins, à Saint-Loup-de-Naud.

Documents inédits concernant le sculpteur Marin (1)

Fête de la Paix

Le 18 Brumaire an 10

Avoir Exécuté sous les ordres du Citoyen Chalgrin, Architecte, Membre de l'Institut, Ordonnateur des fêtes nationales,

Savoir,

Une statue en plâtre de deux mètres quatre-vingts centimètres de proportion, représentant la Paix offrant l'olivier.

En avoir fait le modèle en terre, fait faire le moule à creux perdu, remonté et réparé le plâtre, présidé au transport et à la mise en place dans le Temple.

Le tout avec célérité tant de jour que de nuit et l'emploi dispendieux des hommes nécessaires.

Prix convenu à la somme de Trois mille francs,

3.000 francs.

(Signé) : MARIN.

Je soussigné, Membre de l'Institut, Architecte, Directeur des fêtes Nationales, après vérification et examen des travaux relatés au présent et attendu que le prix a été convenu l'ai arrêté à la somme de trois mille francs. Réduite à celle de *dix-huit cents francs* à cause de celle de douze cents francs reçue à compte.

A Paris, le 29 Brumaire an 10,

(Signé) : CHALGRIN.

(*A suivre.*)

(1) Voir *Chronique des Arts* du 10 février 1906.

A propos du Tableau de Jérôme Bosch au Musée municipal de Saint-Germain

Nous avons reçu la lettre suivante :

« Monsieur,

Permettez-moi deux petites observations au sujet du Bosch de Saint-Germain que M. Schmidt Degener vient de publier dans la *Gazette* du 1^er^ février.

P. 151 : Postérieurement à la visite de M. Gonse, auquel j'avais signalé ce tableau, il a été nettoyé à fond avec de l'alcool par un amateur de Saint-Germain ; les repeints, qui étaient grossiers, ont disparu et la peinture primitive s'est trouvée parfaitement conservée au-dessous. Je possède une photographie du tableau exécutée *avant* le nettoyage ; elle est vraiment telle, qu'il eût été impossible à M. Gonse de la reproduire.

Le tableau de la collection Crespi, beaucoup plus grand et d'une exécution ~~plus~~ fine, a été signalé par moi dans le *Répertoire des Peintures*, t. I, p. 663, où j'ai publié un croquis du tableau de Saint-Germain, légué à la ville par feu Ducastel. Il en existe une photographie dans le commerce.

Agréez, etc.,

Salomon REINACH. »

CORRESPONDANCE DE MUNICH

L'EXPOSITION D'HIVER DE LA SÉCESSION

Deux parties nettement distinctes : une réunion des œuvres d'art antique (sculpture, bijoux et poterie) dispersées dans les collections d'amateurs de Munich et de quelques autres *extra muros*, puis la juxtaposition de l'œuvre de trois artistes modernes sans lien l'un avec l'autre. Entre ces quatre éléments d'intérêt, inutile même de chercher des transitions.

1° *Les antiques.* La pièce de résistance est la magnifique copie mutilée du Doryphore de Polyclète qui porte le nom du comte de Pourtalès ; mais le plus précieux appoint de documents inédits est fourni par la collection du D^r^ Paul Arndt. On y voit, du reste, ce fragment de relief romain où l'on a prétendu reconnaître Auguste remerciant Apollon de la victoire navale d'Actium, et qui a été reproduit dans la publication de Bruckmann. Mais ce qu'il faut signaler surtout, c'est la beauté de mouvement d'une statuette féminine penchée sur le côté, retenant ou mettant son manteau, et le sentiment tout moderne, embarras et pudeur, qui la caractérise. Que s'il s'agit au contraire de la beauté de la matière, nous irions tout droit à cette tête un peu fruste dans son état actuel, mais tout de même exquise, d'Alexandre le Grand, trouvée en Égypte et qu'expose M. Furtwaengler. Quant aux vitrines de bijoux et de poteries, Étrurie ou

Égypte, de terres cuites tanagréennes, pas moyen d'entrer dans le détail : la petite salle en était comble et la foule stationnait si dense au milieu de cet entassement, qu'il était impossible de s'y livrer à une étude sérieuse. Par prudence, du reste, et vu les difficultés de la surveillance, cette section de l'exposition n'a été ouverte que peu de jours.

2° M. *Becker Gundahl.* Un peintre portraitiste de paysans, surtout de paysannes, inégal, inquiet, sollicité par trop d'influences contraires, et incapable de nager à travers plusieurs courants. Mais, de ci, de là, quelques saines œuvres, dont un portrait de sa mère, curieusement établi dans les indigos, les bleus de Prusse et les violets, et certain diptyque de femmes agenouillées, où l'on a senti la noblesse des belles coiffes de soie noire. D'autre part, si M. Becker Gundahl ouvre une fenêtre dans un intérieur paysan, la muraille n'est pas trouée et l'on a l'impression d'un petit tableau pendu dans le grand. Quant à ses études de paysage, elles visent au sommaire habituel aux œuvres exposées à la Sécession, avec une outrance si peu sincère qu'on les abandonne sans regret pour les beaux dessins à la plume qui illustrèrent jadis divers récits moyenâgeux, et par quoi l'on voit bien que l'artiste n'est certainement plus aujourd'hui dans la voie véridique de son talent.

3° M. *Victor Weishaupt*, dont c'est ici l'exposition posthume, fut un travailleur méritoire qui excella dans la peinture du bétail et du paysage bavarois et qui laisse des œuvres fort analogues à certaines de Rosa Bonheur. Il fut de ces artistes qui se résignèrent à ne pas sortir d'un genre donné, voire même d'un certain nombre de motifs, et dont l'œuvre, tout de même, survivra, pour des finesses d'observation, des délicatesses de vision servies par une sûreté de main très souple et une conscience scrupuleuse Il n'est, du reste, jamais mesquin et il laisse quelques vraies grandes pages pleines d'une poésie rurale fortement exprimée par des moyens strictement honnêtes. C'est de la peinture dénuée de brillant et de virtuosité, mais jamais fatiguée. Les sujets: des labours au haut d'un champ d'où l'on domine tout un horizon de forêts et de villages, des étangs où se baignent des vaches, un *Taureau furieux*, qui est une maîtresse-œuvre. Les petites études de sols, de chemins, de marais et de tourbières sont charmantes. Jamais on n'a mieux bu dans son verre, et le verre n'était pas si petit qu'on le pouvait croire.

4° M. *Richard Pietzsch* surprend d'abord, irrite ensuite, et, lorsque l'on a suffisamment exprimé sa mauvaise humeur, il se trouve qu'on est tout de même séduit. Ici, la rudesse est naturelle, et la naïveté, si voulue soit-elle, est du moins conséquente. M. Pietzsch n'a pas plusieurs manières et je ne me souviens pas de l'avoir vu peindre autrement. Enfin, il a eu le mérite de s'apercevoir que la vallée de l'Isar, aux portes de Munich, réserve à ceux qui le savent sentir, un des plus grandioses spectacles qui soit au monde et, qui plus est, unique en son genre. Chose incroyable, on ne s'était jamais avisé de le peindre : cela n'entrait pas dans la tradition du paysage tel que nous l'avaient faite la Hollande et la France. Ces vastes manteaux de forêts noires, déchirés par la courbe immense d'une rapide rivière vert clair entre deux lèvres de gravier, cela avait quelque chose de si sauvage, de si âpre, de si dénué de ces détails qui, autrefois, faisaient le « pittoresque », que plus les promeneurs y allaient, plus les peintres s'en détournaient. D'autre part ils préféraient la campagne de Dachau où l'atmosphère et les brumes sont tout. Ici, l'élément variable est fourni par les saisons : la forêt est vert tendre ou rose tendre ; elle est toute noire ou elle est orange. Mais nul vague vaporeux autre que celui des rideaux de pluie n'est permis au peintre de ce ravin balayé par le vent. En revanche, l'hiver, il a des neiges presque alpestres déjà. Et la sauvagerie du pinceau de M. Pietzsch est bien adéquate à celle de cette nature. Vus à une exposition ordinaire, ces charmants tableaux détonnent par leur sincérité ; réunis, ils s'assortissent si bien qu'ils valent une rude et magnifique promenade en forêt.

William Ritter.

REVUE DES REVUES

|| **Musées et Monuments de France** (1906, n° 1). — Cette nouvelle revue mensuelle (1), publiée sous la direction de notre collaborateur M. Paul Vitry, conservateur adjoint au musée du Louvre, sans être le bulletin officiel des Musées que le marquis de Chennevières avait un moment entrepris et dont nous réclamions ici naguère la reprise, se propose de tenir le public au courant des enrichissements de nos collections. Elle présentera, en planches d'une exécution soignée, accompagnées de notices succinctes dues généralement aux personnes qui auront eu l'initiative de ces acquisitions nouvelles, les principales œuvres d'art entrées dans les musées. En même temps, elle publiera les monuments importants, déjà connus, que quelque circonstance particulière ou leur intérêt propre remettrait en lumière.

C'est ainsi que le premier numéro contient des articles de M. Paul Leprieur, conservateur des peintures au Louvre, sur le *Master Hare* de Reynolds, légué au Louvre par le baron Alphonse de Rothschild ; — de M. Henri Bouchot sur la *Pietà* de Villeneuve-lès-Avignon, donnée à notre musée par la Société des Amis du Louvre ; — de M. André Michel sur une charmante *Vierge* française du XIV^e^ siècle qu'il a fait récemment entrer au département de la sculpture et qu'il présentera prochainement à nos lecteurs ; — de M. Raymond Kœchlin sur un beau triptyque d'ivoire du XIV^e^ siècle, presque inconnu, de la Bibliothèque d'Amiens ; — de de M. P. Frantz Marcou sur le château d'Azay-le-Rideau, récemment acquis par l'État.

D'excellentes photogravures hors texte reproduisent toutes ces œuvres (à l'exception de la *Pietà*), et des nouvelles des musées de Paris et de province ou concernant des monuments de France complètent la livraison.

= **L'Occident** (décembre 1905 et janvier 1906). — Fin des extraits, colligés par M. Émile Bernard, des *Discours sur la peinture* de Reynolds.

— **Rivista d'arte** (juillet-août 1905). — Le portrait de Jean des Bandes Noires qui se trouve aux Offices a été de tous temps attribué au Titien. M. Gronau croit pouvoir conclure, d'un examen

(1) Éditée à Paris chez H. Laurens ; 12 fr. par an.

minutieux, que cette attribution est fausse. En outre, il résulte des lettres de l'Arétin que Titien dut faire le portrait, puis n'eut pas le temps de tenir sa promesse. Le tableau des Offices aurait été peint vers 1545 par Gian Paolo.

— M. C. Ricci remarque qu'une des habitudes d'Andrea del Sarto est de figurer les personnages agenouillés et assis sur les talons, de façon que l'ensemble du corps puisse être inscrit dans un triangle. Partant de cette observation, il attribue à Andrea del Sarto un beau dessin de la galerie de Naples reproduisant sainte Catherine et semblable à la sainte Catherine du tableau qui est au musée Pitti.

— M. O. H. Giglioli publie, pour la première fois, les photographies du *Saint Jean Evangéliste* et du *Saint Michel* peints par Pontormo pour l'église de Saint-Michel, à Pontormo, près d'Empoli.

(Septembre). — M. Peleo Bacci consacre une notice à Agnolo di Polo, élève de Verrocchio. Il cite les documents jusqu'ici inédits de Pistoia, relatifs à cet artiste.

— M. Corrado Ricci publie un beau dessin de Corrège, appartenant à un particulier de Milan, et représentant la Madone avec l'Enfant.

— La revue publie une belle photographie du polyptyque que Gentile da Fabriano peignit pour la chapelle Quaratesi, dans l'église de San Niccolo. Ce tableau est, au dire de Vasari, le meilleur ouvrage du peintre.

(Octobre). — M. Giovanni Pozzi revient sur quelques dates relatives à l'œuvre d'Arnolfo di Cambio, à laquelle M. Venturi a consacré un article dans l'*Arte* (fasc. IV, 1905, p. 254). Il critique la date de 1300 pour le sépulcre de Boniface VIII et, après une longue discussion, conclut que Arnolfo di Cambio ne partit pour Florence, en 1296, qu'après avoir travaillé au sépulcre de Boniface.

— M. Kühnel présente des documents relatifs à l'histoire du tableau de *Tobie et les trois archanges* de l'Académie des Beaux-Arts de Florence.

(Novembre). — M. Luigi Fumi étudie les prétendues mosaïques d'Orcagna du musée de Kensington, qui passent pour venir de la cathédrale d'Orvieto, et conclut que, cette attribution illustre étant manifestement inexacte, le musée de Kensington devrait changer l'étiquette qui induit le public en erreur.

— M. Jacques Mesnil revient sur la question des archanges étudiée dans le précédent numéro par M. Kühnel. Il discute les différends documents cités, et maintient que le tableau de *Tobie et les trois archanges* n'a pu être exécuté avant 1467.

(Décembre). — Le Musée Fitzwilliam de Cambridge possède un tableau attribué à l'école florentine du milieu du XIVe siècle. M. Oswald Sirén, qui est l'auteur d'un livre sur Lorenzo Monaco, reconnaît, dans le tableau de Cambridge, la manière de l'artiste. La même galerie contient deux autres tableaux représentant, comme celui de Lorenzo Monaco, la Vierge et l'Enfant. L'un est de Giovanni del Ponte, l'autre est attribué à Parri Spinelli.

— M. Carlo Gamba étudie un tableau de Piero di Cosimo qui se trouve à l'église del Crocifisso, près de Borgo S. Lorenzo. C'est une *Madone entre saint Jean-Baptiste et saint Thomas*. Le tableau est malheureusement en très mauvais état, et l'auteur de l'article réclame qu'on y prête attention, si l'on ne veut pas le laisser se perdre complètement.

Les **Novoïé Vrémia** (14/27 janvier) renferment la relation d'un fait qui, ayant toute la valeur de l'actualité, n'est pas dépourvu d'un certain intérêt artistique.

Il y a environ deux ans, le prieur de l'église de Tasoro, petit village du gouvernement de Koursk, voulant se venger de Léon Tolstoï, dont les écrits n'étaient pas de son goût, commanda à un artiste russe, pour son église, un tableau figurant le Jugement dernier et fit représenter le grand écrivain parmi les damnés, sous la figure d'un paysan russe. Les autorités du diocèse, avisées, donnèrent l'ordre au surintendant ecclésiastique de la localité d'ouvrir une enquête, à la suite de laquelle, le fait ayant été reconnu exact, la peinture murale fut entièrement recouverte d'un épais badigeon.

BIBLIOGRAPHIE

C. Boulanger. — **Le Mobilier funéraire gallo-romain et franc en Picardie et en Artois.** Paris, Leroux, 1905, in-4°, avec 50 planches et 300 gravures.

Ce bel ouvrage tient les promesses du titre : il donne, en chromolithographies et en gravures excellentes, un inventaire à peu près complet des « mobiliers funéraires » du nord-est de la France, depuis le IVe jusqu'au VIIe siècle. Mais il nous apporte, en outre, ce que le titre ne laisse pas espérer, une étude d'ensemble très exacte et très documentée de ces nécropoles de la Picardie et de l'Artois, où l'on trouve d'abord les monuments de l'industrie gallo-romaine influencée par celle des Barbares voisins ou immigrés, puis, sans transition, après les grands désastres de l'invasion de 416, les produits de l'industrie franque. M. Boulanger a suivi le développement de cette industrie jusqu'à l'époque carlovingienne et a fort bien marqué, après M. Pilloy, les modifications qu'elle subit au cours des siècles. Un archéologue estimé écrivait récemment qu'on ne peut dater, à trois siècles près, un bijou *barbare*; ceux qui liront avec attention l'introduction et les notices de M. Boulanger se convaincront que, s'il en était ainsi en 1880 ou même plus tard, cela n'est plus vrai aujourd'hui. Dans ce domaine comme dans d'autres, l'étude des détails et l'exploration méthodique des sépultures a introduit des critères chronologiques que l'on peut considérer comme définitivement acquis.

S. R.

NECROLOGIE

M. **Charles-Louis-Ferdinand Dutert**, architecte honoraire des bâtiments civils, inspecteur général honoraire de l'enseignement du dessin, officier de la Légion d'honneur, est mort mardi dernier à Paris. Il était né à Douai le 21 octobre 1845. Élève de Lebas et de Ginain, il obtint le grand prix de Rome d'architecture en 1869.

Son nom reste attaché au grand effort constructif de l'Exposition de 1889 par la conception

qu'il eut et l'étude artistique qu'il fit de la colossale galerie des Machines au Champ-de-Mars ; feu Contamin, ancien élève de l'École Centrale, en fit les calculs et dirigea la construction. Le Comité de la Presse de l'Exposition, chargé de distribuer le prix de 100.000 francs offert par M. Osiris, consacra cette heureuse alliance de l'art de l'architecte avec celui de l'ingénieur en décernant deux prix, l'un à M. Dutert et l'autre à M. Contamin.

On doit également à Dutert un des plus remarquables édifices qui aient été construits depuis quinze ans à Paris : les nouvelles galeries du Muséum d'histoire naturelle.

—

La semaine dernière est mort à Paris le graveur **Paul Chenay**, qui s'était fait une spécialité des gravures de dessins en fac-similé; il a travaillé quelque temps pour la Chalcographie du Louvre.

Paul Chenay était parent de Victor Hugo, et il a gravé les dessins du maître pour une publication dont Th. Gautier écrivit le texte. Il était né à Lagnieu (Ain) en 1818.

—

Le peintre **Eduard Charlemont** est mort à Vienne la semaine dernière. Il était né à Jamnitz (Moravie) en 1848. Élève de Engerth et de Makart, il obtint de vifs succès avec des portraits d'enfants et des décorations idylliques ou allégoriques pleines de grâce. Ses meilleures œuvres sont les plafonds qu'il peignit au Burgtheater de Vienne : *Apollon et les Muses*, *Le Songe d'une Nuit d'été*, etc.

MOUVEMENT DES ARTS

Dessins modernes

Vente faite à l'Hôtel Drouot, salle 10, le lundi 12 février, par M. Delestre et M. Roblin.

Gouaches, aquarelles, pastels, miniatures. — 2. Boilly (Louis). Portrait de l'artiste : 680. — 5. Bonnet (L.-M.). Louis XV donnant une audience. Plume et aquarelle : 285. — 6. Boquet (L.). Joueuse de mandoline. Aquarelle : 230.

15. Charlier. Baigneuses, d'après Fr. Boucher. Gouache : 550. — 16. Charpentier. La Toilette de l'Enfant, et Intérieur villageois. Deux pendants : 290. — 18. Cochin le fils (C.-N.). Portrait du docteur Antoine Petit. Mine de plomb : 330. — 21. Cosway (R.). Portrait de femme. Crayon noir et sanguine : 200. — 25. Durameau (L.). La Tempête. Crayon noir et sanguine : 200.

28. Dyck (attr. à Van). Portrait d'homme en buste, avec large collerette : 2?5. — 47. Jeaurat (E.). Le Marchand de pâtés. Crayon et sanguine : 150. — 49. Julliard (attr. à). Les Jardiniers, d'après Fr. Boucher ; et 50, les Oiseleurs, d'après Fr. Boucher. Gouache : 905. — 53. Lagneau. Portrait de femme âgée. Dessin : 980. — 54. Lagneau. Portrait d'homme âgé. Dessin : 750.

57. Lancret (N.). Étude d'homme couché. Sanguine : 250. — 71. Moreau (Louis). Paysage. Gouache ovale : 1.450. — 73. Moreau le Jeune (d'après J.-M.). Les Délices de la maternité. Plume et aquarelle : 360. — 77. Nicolle (V.-J.). Porte romaine, et Vue de la porte Majeure à Rome. Deux aquarelles : 260.

80. Olivier (M.-B.). Le Portrait. Gouache. Cadre ancien en bois sculpté : 10.000.

83. Panini. Vestibule de la basilique Saint-Pierre à Rome : 215. — 88. Pujos. Portrait d'homme : 350. — 89. Rembrandt van Ryn. Étude de trois figures pour la Ronde de nuit : 300. — 90. Rembrandt van Ryn. Tobie et l'ange. Plume : 315. — 93. Robert (Hubert). L'Escalier. Sanguine : 300. — 95. Robert (Hubert). Escalier conduisant à une cour intérieure du palais. Sanguine : 230. — 99. Robert (Hubert). Terrasse d'un palais : 420. — 100. Robert (Attr. à H.). Le Matin. Le Midi. Pendants : 350. — 107. Saint-Martin (R. de). Paysage avec moulin et lavandières. Sépia : 155. — 109. Teniers le Jeune (David). Danse villageoise. Plume et lavis d'encre de Chine : 230. — 118. Wallaert (P.). Paysage, avec château fort et personnages. Aquarelle : 200. — 119. Watteau (Attr. à Ant.). Feu lle d'études, cinq femmes en pied. Sanguine : 310. — 121. Watteau (Louis Fr.). Études de soldats. Deux pendants : 265. — 123. Wocher (M.). Paysans revenant du marché : 230. — 126. École française du XVIII^e siècle. Jeune femme en buste, tenant un œillet. Pastel : 680. — 128. École française du XVIII^e siècle. Paysage avec fontaine, pont rustique et baigneuses. Aquarelle : 265. — 134. École française du XVIII^e siècle. Le Tailleur pour dames. Sanguine : 205. — 136. École française. L'Étreinte amoureuse. Gouache : 250.

Produit : 30.800 francs.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de tableaux de M. **Derving Woodward**, galerie Georges Bernheim, 9, rue Laffitte, jusqu'au 22 février.

Exposition de tableaux de M. **Louis Braquaval**, galerie Durand-Ruel, 16, rue Laffitte, jusqu'au 27 février.

Exposition de tableaux de M. **Delamarre**, galerie Haussmann, 67, boulevard Haussmann, jusqu'au 28 février.

Exposition de tableaux, dessins et lithographies de MM. **Ricardo Florès, Maurice Robin, Marcel Roblot**, librairie Rosier, 26, rue de Richelieu, jusqu'au 1^er^ mars.

2^e^ Exposition d'ensemble des « **Intimistes** », galerie Henry Graves, 18, rue de Caumartin, jusqu'au 3 mars.

Exposition des **Associations des élèves et anciens élèves des cours de dessins appliqués à l'art et à l'industrie**, à l'Hôtel de ville, du 18 février au 5 mars.

Exposition des **Aquarellistes français**, galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, du 18 février au 9 mars.

14^e^ Exposition des **Peintres orientalistes français**, au Grand Palais des Champs-Élysées, avenue d'Antin, du 17 février au 10 mars.

7^e^ Exposition de la **Société des Peintres-graveurs français**, Grand Palais des Champs-Élysées, avenue d'Antin, du 17 février au 10 mars.

Exposition de tableaux de M. **Evelio Torent**, 67, rue Rochechouart, du 23 au 25 février.

L'Imprimeur-Gérant : J. F. Schnerb.

Paris. — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart.

N° 8. — 1906 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 24 Février.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . 10 fr. || Étranger (Etats faisant partie de l'Union postale). . . . . 15 fr.
Départements . . . . . 12 fr. ||

Le Numéro : 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

Les amis de Paris qui aiment la beauté de leur ville ont sujet de craindre pour les destinées de la place Vendôme. Les enseignes des boutiquiers s'y développent hardiment, sans aucun souci du caractère de la place; sur la pierre des façades, les montures de stores et les fermetures en fer rompent l'harmonie des lignes; des aménagements plus osés encore ont déformé sans façon ici et là des portes et des fenêtres.

Le triste exemple de la place des Victoires est un avertissement qui suffit à faire redouter pour la place Vendôme une semblable transformation. Un souvenir du grand siècle, demeuré au cœur de Paris, est assez précieux pour qu'on l'environne de quelque sollicitude. Et ce n'est pas gêner le développement naturel du commerce que de réclamer la sauvegarde d'un ancien quartier, que recommande sa belle ordonnance et l'air de grandeur simple des constructions de Mansart.

C'est en pareille occurrence que l'administration des Beaux-Arts serait bien inspirée de demander le classement. Peut-être les intéressés, piqués d'un beau zèle collectif, ne feraient-ils pas trop de difficulté à laisser les façades de nos bâtiments protégés par la loi. Et, sans même recourir à cette mesure, est-il impossible d'obtenir le respect des servitudes établies et la stricte application de règlements capables de garder contre les innovations qui la défigurent une place qui a son originalité et sa noblesse ?

NOUVELLES

*** Hier vendredi, 23 février, a été inauguré, à Paris, à l'angle du Théâtre-Français, le monument d'Alfred de Musset, œuvre du sculpteur Antonin Mercié, offert à la Ville de Paris par M. Osiris.

*** Par décret du Président de la République en date du 16 février rendu sur la proposition du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, Mme Lemaire, née Colle (Jeanne-Magdelaine), dite Madeleine Lemaire, peintre, et MM. Guillonnet (Oscar-Denis-Victor), peintre, Ségoffin (Victor), sculpteur, et Mounet (Paul), sociétaire de la Comédie-Française, professeur au Conservatoire, sont nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

*** Par décret du Président de la République en date du 20 février, M. Victor Dupré, directeur du personnel au ministère de la Justice, est nommé directeur de l'Imprimerie Nationale, en remplacement de M. A. Christian, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

*** Par décrets du Président de la République en date des 16 et 19 février, rendus sur le rapport du garde des sceaux, MM. Savary, sénateur ; Puech, député ; Lèbe-Gigou, inspecteur des Finances ; Dupré, directeur de l'Imprimerie Nationale ; Grillon, prote ; Géruzet, contremaître ; Villeval, lecteur d'épreuves ; Clavel et Soulier, compositeurs à l'Imprimerie Nationale, sont nommés membres de la commission instituée il y a quelques mois pour examiner les modifications qu'il y aurait lieu d'apporter au fonctionnement de l'Imprimerie Nationale.

*** La Bibliothèque Nationale de Paris va être enrichie par un bibliophile anglais du second volume de la traduction française de l'*Histoire des antiquités juives* de Josèphe dont elle possède le premier volume.

M. Yates Thompson, membre de la Société des Arts, avait découvert, il y a trois ans, chez un bouquiniste de Londres, le second volume de cette traduction, ayant appartenu au duc de Berry, frère de Charles V, puis à Jacques d'Armagnac, qui fut décapité sous Louis XI. Le volume était orné d'une belle enluminure; mais il lui manquait une douzaine de pages. Après plusieurs années de recherches, M. Thompson apprit que dix de ces pages se trouvaient dans la bibliothèque du roi à Windsor, et il demanda à Edouard VII de les rendre. Le roi y consentit de grand cœur et le volume ainsi restauré sera offert à la Bibliothèque Nationale de Paris.

*** Le Conseil d'administration de l'Union centrale des Arts décoratifs, répondant aux nombreuses demandes qui lui ont été faites, a décidé qu'à partir du 1er mars courant le musée des Arts décoratifs (pavillon de Marsan) resterait ouvert jusqu'à 5 heures. La Bibliothèque, qui en forme le complément nécessaire, est ouverte à tous, gratuitement, les jours ouvrables, de 10 heures à 5 h. 1/2 et le soir de 8 heures à 10 heures.

*** L'État vient de commander à M. Jean-Paul Laurens, pour la salle des fêtes de la préfecture de Saint-Étienne, dont le maître avait déjà décoré deux panneaux avec ses toiles de l'*Entrée de François Ier* et des *Mineurs*, un plafond dont l'encadrement, formé de figures en bas-relief, sera sculpté par M. Laurens lui-même, qui va pour la première fois manier l'ébauchoir.

La maquette de ce plafond a été présentée la semaine dernière au sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts. Le maître a pris comme sujet de sa composition, qui ne mesure pas moins de vingt-quatre mètres de surface, *Les Horreurs de la guerre*.

*** Des voleurs se sont introduits dans la nuit de mardi à mercredi dernier au musée de Tours et y ont dérobé un certain nombre de camées et la poignée de l'épée du maréchal Baraguay-d'Hilliers. Le montant des objets volés s'élèverait à cinquante mille francs environ.

*** On signale de Talant, près Dijon, la disparition de l'église paroissiale d'un tableau de grande valeur représentant la Vierge tenant l'Enfant Jésus, copie de celui attribué à saint Luc, actuellement à la cathédrale de Saint-Pierre-et-Saint-Paul à Moscou. Cette toile était un don du duc de Bourgogne Jean sans Peur à l'église de Talant; une inscription en latin placée au bas du tableau relatait la date du don et le nom du donateur.

*** La ville d'Orange ayant décidé d'exécuter elle-même les travaux de consolidation et d'amélioration nécessaires à son théâtre et auxquels l'Etat devait concourir, a demandé au ministre de l'Intérieur l'autorisation d'organiser à cet effet une loterie de un million.

*** La Société pour la protection des paysages de France, dans sa dernière séance de comité, a émis les vœux suivants :

1° Que la municipalité d'Annecy, en cas de construction d'un casino, ne comble point une partie du lac, et respecte intégralement la situation riveraine de la superbe allée d'arbres dite d'Albigny ;

2° Que le tracé de la nouvelle ligne de Paris-Chartres ne porte aucune atteinte au paysage si justement célèbre des Vaux de Cernay.

*** Les confrères, les admirateurs, les amis et les compatriotes du statuaire Paul Dubois ont formé le projet de lui élever à Nogent-sur-Seine (Aube), sa ville natale, un monument qui sera exécuté par le sculpteur Alfred Boucher, compatriote et élève de Paul Dubois. Un comité vient de se constituer à Paris, sous la présidence d'honneur de M. Casimir-Périer, et la présidence effective de M. Léon Bonnat, membre de l'Institut, successeur de Paul Dubois à la direction de l'Ecole des Beaux-Arts. Les souscriptions sont reçues chez M. Ramus, agent de change, 41, avenue de l'Opéra, et aux bureaux du *Figaro* et du *Journal des Débats*.

*** Sur l'initiative des Rosati, un comité vient de se former en vue d'élever un monument au peintre Charles Cazin, à Samer (Pas-de-Calais), pays natal de l'artiste. Les souscriptions sont reçues chez le trésorier, M. A. Hulleu, 22, rue de l'Odéon.

*** Une Société se fonde, la Société française de paléologie, dans le but de grouper les personnes qui s'occupent d'arts anciens ou de sciences anciennes — paléographie, archéologie, numismatique, art héraldique, folklore, vieille musique, vieille peinture, vieilles estampes, etc., — de leur permettre ainsi d'étendre le plus possible leurs relations dans le monde savant, de procurer à celles qui ne peuvent quitter la province les moyens de puiser des renseignements dans les bibliothèques et dans les musées de Paris, et aussi de tirer de l'obscurité ou de sauver de l'oubli nombre de travaux et de trouvailles dignes de notoriété. La nouvelle Société, dont le siège est 6, place du Palais-Bourbon, a pour président d'honneur M. Dujardin-Beaumetz. La Société se propose de créer un bulletin dans lequel seront insérés les comptes rendus des travaux de ses adhérents; d'organiser à Paris et en province des conférences et des expositions; de constituer, à son siège social, un dépôt d'archives, et de publier deux fois par an une liste de ses adhérents avec leur adresse et l'indication des études auxquelles ils se livrent, afin de permettre à chacun d'eux de trouver, dans chaque ville de France au moins, un confrère capable de donner tous les renseignements dont il pourrait avoir besoin.

*** Il vient de se fonder à Berlin une Société dont le comité d'honneur se compose des principaux conservateurs de bibliothèques publiques et de cabinets d'estampes d'Europe : MM. Bode, H. Bouchot, Sidney Colvin, H. Hymans, C. Ricci, etc., et de

quelques amateurs, comme le duc de Devonshire et le prince d'Essling.

La *Graphische Gesellschaft* se propose de rééditer les plus rares impresssions du XV^e^ et du XVI^e^ siècle, particulièrement les xylographes : *Bible des pauvres*, d'après l'exemplaire unique de la bibliothèque de Heidelberg ; *les Sept Planètes* (1450) ; l'*Eunuque* de Térence (Ulm, 1461), etc, et des suites de gravures sur bois et sur cuivre : l'œuvre de G. Campagnola, du maître italien de 1515, le *Triomphe de la Foi* d'après Titien, les gravures sur cuivre d'Adam Elsheimer, etc.

Chaque publication sera accompagnée d'un texte dû à MM. Max Lehrs, conservateur du Cabinet des estampes de Berlin ; Max J. Friedlaender, directeur aux musées royaux de Berlin, et Paul Kristeller.

*** Un comité vient de se former en Autriche pour faire apposer à Sanct-Gilgen, au bord du lac de l'Abersee, près Salzbourg, une plaque commémorative sur la maison natale (qu'on a pu identifier tout récemment) de la mère de Mozart, Anna Maria Walburga Pertl.

Les personnes désireuses de souscrire sont priées de s'adresser à M. le D^r^ Anton Matzig, à Sanct-Gilgen, près Salzbourg.

*** Le docteur Bredius, le savant directeur du musée de La Haye, qui possède déjà de nombreux Rembrandt, vient d'en acquérir un nouveau. C'est une peinture de la jeunesse du maître (vers 1632) datant de l'époque où il se plaisait aux scènes mythologiques : elle représente *Andromède enchaînée*. Ce tableau, très bien conservé et d'un effet de lumière éclatant, vient de la famille d'Oultremont.

*** On annonce que les travaux de reconstruction du campanile de Saint-Marc sont activement poussés. Les fondations sont terminées ; la charge de l'édifice s'appuiera sur d'énormes blocs de pierre, assurant un équilibre plus stable que les anciens fondements. L'aspect du campanile sera en tous points semblable à l'ancien. La partie décorative doit être édifiée en pierres de taille ; le clocher, tout en métal, sera surmonté d'un paratonnerre. La loggetta sera naturellement rétablie dans sa forme primitive, et, peut-être avant la fin de l'année, verra-t-on le campanile achevé.

Le Budget des Beaux-Arts

La discussion du budget des Beaux-Arts a été, comme chaque année, l'occasion d'examiner les différentes questions qui se sont posées à l'administration. Et comme chaque année, cette revue a donné lieu à plus de paroles que de résolutions, à plus de promesses que d'actes.

On a réclamé la création de théâtres populaires, et on a souhaité de trouver des crédits ; on a réclamé avec une plus exacte observation des cahiers des charges dans les théâtres subventionnés, tout en regrettant que le sous-secrétaire d'État ne soit pas mieux armé ; on a enfin émis le vœu que des subventions fussent données au théâtre d'Orange, à Béziers, au théâtre de la Nature, à Champigny, et à tous les théâtres du peuple.

Les Écoles d'art décoratif ont été l'objet d'observations de M. Georges Berger, qui a dénoncé en termes énergiques le mauvais état des locaux. Le gouvernement répond qu'il est en pourparlers avec le Conseil municipal pour construire une grande École d'art décoratif sur l'emplacement de l'ancien Hôtel-Dieu.

L'éternelle question du Louvre est reprise dans une longue discussion. Il y a une loi votée depuis plusieurs années et ordonnant le transfert du ministère des Colonies. Pourquoi n'a-t-elle pas été appliquée ? On ne le dit pas. En revanche, le sous-secrétaire d'État annonce : 1° qu'il a demandé un crédit pour acheter de nouveaux calorifères, les anciens étant trop dangereux ; 2° qu'il a fait établir des bouches d'incendie ; 3° qu'il songe à faire évacuer le Louvre par les fonctionnaires actuellement logés, quitte à demander un crédit pour les indemnités de logement. Malgré les efforts de plusieurs orateurs, qui exposent même les moyens d'exécution pratique, le déménagement des Colonies et celui des Finances reste à l'état de projet. On assure une fois de plus que la solution est imminente ; on croit même que le ministère des Colonies pourra être transféré rue Oudinot au mois d'octobre.

La reconstruction du Conservatoire donne lieu aux plaintes, aux souhaits et aux promesses qui sont de style. On les retrouvera au prochain budget.

L'ouverture du jardin des Tuileries, décidée par la Ville et l'État, est aussi l'objet d'un vœu traditionnel : les Parisiens réclament que le jardin ferme plus tard. Les grandes eaux de Versailles reçoivent, elles aussi, des assurances de sollicitude, ainsi que les jardins de Saint Cloud.

A propos de la manufacture de Sèvres, on relève qu'il serait nécessaire de réorganiser les locaux dans lesquels est installée l'école d'application. Mais c'est encore un vœu platonique, comme aussi la demande de crédits pour l'accroissement du musée céramique.

On décide que, faute d'autre emplacement, les élèves de l'École des Beaux-Arts pourront travailler dans le jardin de l'École, et étudier les fleurs en plein air.

La Société protectrice des paysages de France apprend que la subvention allouée l'an dernier leur est maintenue. La Chambre apprend avec un certain étonnement qu'elle a voté une loi sur la protection des paysages il y a deux ans : on ne paraît pas y donner suite.

Chemin faisant, un souvenir est accordé à l'*Inventaire des richesses d'art de la France*. Commencé en 1882, il a été interrompu faute de crédit. Tout le monde lui veut du bien, mais l'argent manque. Peut-être les anciens crédits des Cultes passés aux Beaux-Arts permettront-ils de reprendre cet indispensable inventaire.

Au cours de la discussion, il a été expliqué que, conformément au projet dont la *Chronique* a parlé dans son dernier numéro, les crédits figurant à l'ancien budget des Cultes pour l'entretien des édifices diocésains passeraient à l'administration des Beaux-Arts.

Au Musée du Louvre

Le musée du Louvre vient d'acquérir le *Portrait de Mme de Calonne*, par Ricard, qui passe pour un des chefs-d'œuvre du maître. Mme de Calonne y est représentée de trois quarts, assise dans un fauteuil à dossier rose éteint d'un ton très délicat, accoudée et rêvant. Il y a dans cette œuvre séduisante, si raffinée qu'elle soit, comme une nuance de simplicité et d'harmonie paisible, à la manière d'un Fantin. Ricard, qui exagéra souvent et poussa jusqu'à l'extrême complication les subtilités du métier, semble s'y être relativement détendu.

L'étude d'après le même modèle, encore actuellement conservée et exposée au musée du Luxembourg, notablement moins importante, d'ailleurs, et autrement comprise, sera curieuse à comparer, à ce point de vue, comme variante de procédés.

L'œuvre nouvellement acquise, qui est le portrait définitif, doit être d'autant mieux accueillie au Louvre, que Ricard y était jusqu'ici assez mal représenté, par des portraits d'hommes surtout, pour la plupart en déplorable état de conservation, comme celui de Paul de Musset, où l'abus des bitumes a entraîné de fatales détériorations. C'est donc une véritable lacune qui est comblée par ce charmant portrait féminin, où Ricard se montre tout à fait à son avantage, et dans une peinture de pureté parfaite ayant gardé toute sa fleur.

Le musée du Louvre vient aussi de s'enrichir d'une belle réunion de figures et vases en ancienne porcelaine de Chine, don de M. Tissandier.

PETITES EXPOSITIONS

EXPOSITION D'ENSEMBLE DES INTIMISTES
SOCIÉTÉ DES PEINTRES-LITHOGRAPHES
ET SOCIÉTÉ DES PEINTRES-GRAVEURS FRANÇAIS
LES PEINTRES ORIENTALISTES FRANÇAIS
SALON DE L'AUTOMOBILE-CLUB
EXPOSITION DES AQUARELLISTES FRANÇAIS
M. DELAMARRE

L'Exposition des Intimistes souligne un des côtés les plus heureux de l'évolution de l'art contemporain. La nature morte proprement dite, l'objet rendu pour lui-même avec une maîtrise plus ou moins experte, ne nous intéresse plus et nous resterions insensibles aux prestiges d'un Blaise Desgoffe ou d'un Vollon ; mais qu'un objet précieux ou humble nous soit présenté dans l'ambiance où il vit, que l'on nous ouvre un intérieur pauvre ou riche, raffiné ou simple, nous nous associons à la pensée de l'artiste qui note des sensations délicates et des nuances de tons et d'âmes. Ici, la virtuosité sèche n'est plus de mise ; une attention trop aiguë tourne à l'inventaire et c'est un écueil que n'évite pas M. Tenré. Il faut aussi prendre garde, en introduisant dans ces salons ou ces chambres des personnages, de n'en pas troubler la chanson et de ne point détruire l'émotion par l'anecdote. Il y a là une mesure difficile à garder. MM. Charles Guérin, Morisset, Etienne Moreau-Nélaton excellent à ménager ces nuances. M. de Beaumont y réussit le plus souvent. M. Vuillard, dont la personnalité appelle tant d'éloges et des réserves si certaines, subjugue, pour ainsi dire, les êtres par leur milieu. Les intérieurs désertés ne sont pas les moins expressifs, tels ceux de Mme Galtier-Boissière. Quelquefois une intention seule donne à l'œuvre son caractère d'intimité, et les fleurs que M. Ernest Laurent nous présente sont vraiment intimes parce que l'on y sent moins le souci de faire valoir les pivoines et les roses de Noël que d'évoquer l'atmosphère dont elles ont été baignées et les dispositions avec lesquelles un œil exquis les a contemplées.

Du plus haut intérêt est ce Salon de l'Estampe originale formé par l'union des deux Sociétés des Peintres-lithographes et des Peintres-graveurs français. Combien il est dommage que le public, si empressé à des exhibitions de peu de valeur, se dérobe et refuse de s'y complaire et de s'y instruire ! La variété et la souplesse de métier de nos graveurs, leurs efforts pour renouveler les procédés anciens, pour trouver des systèmes d'expression nouveaux seraient dignes cependant d'exciter une curiosité plus générale. Les maîtres illustres, MM. Bracquemond, Legros, Waltner, sont ici représentés, M. Lepère y présente l'ensemble le plus savoureux. L'exposition de M. Israels a presque l'importance d'une révélation. Près de ces aînés figurent les travaux précieux de M. Louis Legrand, les masques de M. Jacques Beltrand, les bois de M. Paul Colin, les eaux-fortes de MM. Dauchez, Béjot, Beurdeley ; les recherches de M. Suréda. MM. Léandre ou Belleroche montrent les ressources de la lithographie. L'estampe originale prouve sa vitalité contre laquelle les développements des arts mécaniques ne peuvent rien, parce qu'elle seule unit étroitement la pensée et la main qui la traduit.

Comme préface à cette manifestation, on a exposé l'œuvre lithographique de Fantin-Latour. Cet hommage rendu à la mémoire d'un artiste qui trouva, pour exprimer les pensées les plus rares, une expression adéquate serait plus complet si les pièces étaient classées dans leur ordre chronologique avec l'exactitude qui permet, seule, de mesurer l'évolution et la portée d'un grand esprit.

Nous sommes trop avertis ou trop blasés pour être touchés par des spectacles et des scènes exotiques, et nous aurions peut-être, aujourd'hui, pour les orientalistes, une particulière sévérité. Des grands artistes nous ont appris à être exigeants. Le procès-verbal, l'étrangeté voulue ne nous arrêtent point. Ici, comme en tout genre, rien ne vaut à nos yeux que l'interprétation personnelle. De là, sans doute, le faible intérêt que provoquent la plupart des toiles algériennes, turques ou simplement vénitiennes. Dans l'exposition présente, M. Gasté a des notations d'une rapidité voulue assez heureuse ; MM. Dagnac-Rivière ou Suréda se complaisent aux cuisines compliquées de la palette ; M. Bompard cherche et trouve, pour rendre les spectacles vénitiens, la touche franche et puissante ; M. Jouve expose des animaux d'une belle facture.

Ça a été une heureuse pensée que de rassembler quelques-unes des œuvres de Cordier, ce sculpteur qui eut le sens ethnographique et celui de la polychromie et qui, dans la recherche du type, fut toujours soucieux et respectueux de la plastique.

Parmi les expositions de cercles, celle de l'Automobile-Club se distingue par un souci moins exclusif de mondanité, par une saveur d'art plus libre. M. Roll témoigne, dans son *Effet d'orage*, un effort inquiet de renouvellement; M. Cormon expose des études très sincères; M. Devambez, qui donne à des qualités de premier ordre une application trop exclusive, recommence constamment le même tour de force avec le même bonheur; la verve de M. Jean Veber se fatigue; M. Gagliardini, sans renoncer à l'éclat, tente des notations plus chaudes. Le clou de l'exposition, c'est la section de l'art précieux. M. Falize, avec ses bijoux historiques, y côtoie M. Lucien Gaillard, qui expose des peignes d'une rare légèreté de formes et de coloris et des coffres laqués qui constituent une nouveauté véritable. M. Lalique, par un contraste violent, oppose des bijoux puissants, d'une splendeur étrange, à des colliers dont les lignes et les tons ont une mesure et une sobriété classiques, et M. Dammouse, avant tout, excite les sensations les plus rares avec ses coupes, ses vases et ses plaques de pâte de verre, où des poissons se jouent dans des eaux mystérieuses parmi des algues.

Aux Aquarellistes, parmi des productions faciles, inconsistantes ou mièvres, on regarde les fusains de M. Lhermitte, les études minuscules de M. R. Binet, moins bien inspiré par Versailles que par Assise, les aquarelles froides mais classiques de M. Zuber, les vues prestigieuses de M. Luigi Loir et les impressions discrètes et voilées de M. Duhem.

M. Delamarre rapporte de Belgique, de Hollande et d'Italie des études où il a cherché la note franche et vigoureuse. Le rouge un peu brutal qu'il affectionne le sert mieux pour traduire les vibrations du Nord que celles du Midi et les meilleures de ses toiles sont, sans doute, celles qu'il a brossées à Bruges.

Léon Rosenthal.

Les Musées d'art aux États-Unis

L'année qui vient de commencer paraît devoir être « marquée d'un caillou blanc » dans l'histoire des collections d'art américaines. Nos lecteurs savent qu'en 1905, après la mort de Palma di Cesnola, directeur à vie du Musée métropolitain de New-York, ce poste important, jusque-là si singulièrement occupé, fut confié à sir Purdon Clarke, qui a montré, au Victoria and Albert Museum de Londres, ses talents d'organisateur et de connaisseur. Il manquait deux conservateurs compétents pour les sections des antiques et de la peinture, l'une et l'autre encombrées d'objets faux ou de dixième ordre, où les belles choses ont besoin d'être mises en valeur et délivrées de ce fâcheux voisinage. La bonne fortune du Musée métropolitain a fait découvrir ces deux *right men*. L'un, M. Robinson, a créé, classé, catalogué et rendu célèbre le Musée d'archéologie classique de Boston, le seul des États-Unis que M. Furtwaengler, au cours d'une récente visite dans ce pays, ait cru pouvoir louer sans réserves. Certaines difficultés, survenues au mois d'août 1905, ont poussé M. Robinson à donner sa démission; son œuvre sera continuée, à Boston, par M. Hill, *curator* des antiquités grecques, et M. Robinson prend la direction du Musée d'art de New-York, comme auxiliaire de sir Purdon Charke, au traitement de *quarante mille francs* par an. Il aura fort à faire; mais je suis ses travaux depuis vingt ans et je le crois à la hauteur de n'importe quelle tâche exigeant de la science, du dévouement et du goût.

Pour le département de la peinture, les *trustees*, dont l'un des plus influents est M. Pierpont-Morgan, ont eu la main heureuse: ils ont choisi un peintre anglais doublé d'un critique d'art, M. Roger Fry, auteur d'un excellent livre sur Bellini, d'une édition modèle des *Discours* de Reynolds et de nombreux articles très remarqués sur les Primitifs français et flamands. M. Fry a eu jusqu'à présent une grande part dans la direction et la rédaction du *Burlington Magazine of art*.

Enfin, le défunt millionnaire de Chicago, bien connu en France par le portrait de Bonnat, Marshall Field, a légué la somme énorme de *quarante millions* au Field Columbian Museum. Du coup, cette institution se trouve être la plus riche du monde; quand même les frais généraux absorberaient la moitié de ses revenus, c'est-à-dire un million, il resterait disponible un budget d'acquisition égal à ceux des musées du Louvre et de Berlin réunis. Si le maniement de cette fortune est confié à de vrais connaisseurs, qui ne se préoccupent pas d'acheter des œuvres de maîtres à la mode, mais de belles œuvres, le Field Museum a devant lui un avenir que pourraient lui envier beaucoup de vieilles et riches collections européennes.

Salomon Reinach.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

Une véritable surprise s'est produite tout récemment à la National Gallery : on vient de découvrir dans ses réserves une vingtaine de tableaux de Turner. Ce sont des pièces de toute beauté, datant des dernières années de l'artiste, d'une fraîcheur et d'une délicatesse surprenantes. Aussi la nouvelle salle de la Tate Gallery, à Millbank, où sont exposés ces trésors, nous révèle Turner dans toute sa splendeur, et attire tous les jours une foule immense.

L'histoire de cette découverte — ou plutôt réhabilitation — suscite des réflexions peu à l'honneur de l'administration de la National Gallery. Ces toiles sont restées cachées depuis 1851, date de la mort de Turner, qui les avait léguées à l'Angleterre. On ne s'en était plus occupé ensuite et personne ne savait que ces toiles existaient encore sous le toit même de la National Gallery.

Elles n'avaient besoin que d'un peu de vernis, la poussière de cette cinquantaine d'années les ayant conservées, et l'humidité, heureusement, ne les ayant pas endommagées.

Mais que dire de cet oubli coupable ? Ni Boxall, ni Burton, ni Poynter, les derniers directeurs, n'ont rien fait, et ce n'est qu'après cinquante ans que les *trustees* tirent enfin ces œuvres de leur cachette et rendent justice à la mémoire du légataire ! Il manque encore à la National Gallery — après plus d'une année — un directeur compétent.

H. C.

REVUE DES REVUES

+ **Mercure de France** (1er février). — *Réfutation esthétique de Taine*, par M. Péladan : « Cette considération, qui juge l'œuvre d'art d'après ses précédents et ses subséquents, qui lui donne son rang dans l'évolution esthétique, cette considération critique qui compare et établit un palmarès chronologique, abolit la véritable esthétique. L'ouvrage d'art doit nous apparaître comme un individu, et comme tel, il faut l'envisager sans souci de ses aïeux ou de ses fils, sinon les spécialistes seuls pourraient en approcher. »

La connaissance des conditions dans lesquelles ont été conçues les œuvres d'art n'aide-t-elle pas, cependant, à les mieux comprendre ?

— **Blætter für Gemældekunde** (1er volume, fasc. 8, janvier 1905). — Notre collaborateur M. Th. von Frimmel, directeur et principal rédacteur de cette revue si riche en précieux documents sur l'histoire de la peinture, publie dans ce numéro la suite de la rubrique *Œuvres retrouvées d'anciennes collections célèbres*. Il s'agit, cette fois, de deux *Paysages* de Gérard Snellinck ayant fait partie de la galerie Kaunitz et appartenant aujourd'hui au Dr A. Marquet, de Vienne (reprod.).

— *Un Portrait-miniature de Thorwaldsen*, par Hornemann, au Musée Thorwaldsen de Copenhague (reprod.).

— Notes sur l'ancienne collection Tedesco (3 grav.) et sur la collection Alexander Scharff, toutes deux à Vienne.

— Publication d'un tableau, signé du monogramme de Jan Boeckhorst, *Le Christ apparaissant à la Madeleine*, dans la collection Friedrich Schwartz, à Vienne.

— Remarques sur le peintre de fleurs du XVIIIe siècle Kaspar Hirschely.

(Fasc. 9.) — *Spécimens de la peinture flamande de paysage au* XVIIe *siècle :* tableaux de Lukas van Uden et de Jan Wildens (3 reprod.).

— Notice de M. F. von Sagberg sur un *Officier*, par J. van Craesbeck, faisant partie de sa collection (reprod.).

— Publication d'un portrait de l'empereur Maximilien Ier, œuvre probable de Hemessen (coll. Figdor, à Vienne) ; d'un portrait du peintre Buck, par J. Kupetzky (musée Bruckenthal, à Hermannstadt), et d'un portrait d'homme de l'école hollandaise, daté 1570 (coll. G. Gottschcer, à Vienne).

— Notes sur le peintre tyrolien du XVIIIe siècle Martin Knoller.

(Fasc. 10.) — Notice sur une réplique sur émail de la *Liseuse* de Liotard, appartenant à S. M. l'empereur d'Autriche (reprod.).

— *Francesco Guardi*, par M. Armin Friedmann.

(2e volume, fasc. 1). — Important travail sur la collection Henriette von Klarwill, de Vienne, renfermant de nombreux tableaux de l'école hollandaise de Molenaer, Ph. de Koninck, Toorenvliet, J. A. Duck, N. Maes, J. Asselyn, G. Hoet, P. Bril, M. Naiven, Breughel le jeune, Davidsz de Heem, Toorenburgh, Lambrechts, Jan van Os, etc. (18 reprod.).

— Notice sur le peintre autrichien Rudolf von Alt, récemment décédé (portrait).

(Fasc. 2). — C'est une collection française, celle de M. Fritz Rivoire, à Puteaux, qui est étudiée dans ce numéro. Elle renferme des tableaux de Vestier, du peintre Armand Charnay, de Chaplin, de Trouillebert, de M. Roybet, etc. (6 reprod.).

— M. Th. von Frimmel nous fait connaître ensuite un panneau (conservé dans la collection Reichel, à Grossgmain, Autriche) où se voient les restes, très endommagés, d'une *Madone avec l'Enfant* qu'il attribue à Albert Dürer et qui porte, d'ailleurs, le monogramme du maître avec la date 1510 (?) (2 reprod.).

— Publication, par M. Fritz Arndt, de deux portraits au pastel de Louis XVI et de Marie-Antoinette, encore dauphin et dauphine, par le peintre autrichien Joh. Heinrich Schmidt.

— Notice sur un portrait de femme par le peintre bolonais Ubaldo Gandolfi, conservé dans la collection von Stefenelli, à Hietzing, près Vienne (reprod.).

(Fasc. 3). — M. Th. von Frimmel rapproche très ingénieusement quelques dessins de Dürer tels que l'*Adam* de l'Albertina, le *Guerrier tenant un bouclier* des Offices, l'*Esculape* de la collection Beckerath au musée de Berlin, et, surtout, le *Guerrier avec une massue et un bouclier* de la collection Bonnat, d'une statuette antique de guerrier en bronze trouvée à Helenenberg (Carinthie) en 1502, et gravée sur bois, en 1534, dans les *Inscriptions sacrosanctæ vestutatis* de Petrus Apianus : la ressemblance d'attitude est frappante (3 reprod.).

— Notices sur une *Madone vénérée par les Anges* de Bonifazio de Pitati, dans la collection de M. Max Gerstle, à Vienne, et sur le seul tableau signé qu'on connaisse de Jacob Isaaksz van Swanenburgh : *La place Saint-Pierre à Rome*, à la galerie de Copenhague (reprod. de ces deux œuvres).

(Fasc. 4.) — *Tableaux retrouvés d'anciennes collections célèbres :* un *Paysage avec des lions dans une caverne*, de Roeland Savery, autrefois dans la galerie Fesch, aujourd'hui dans la collection Matsvanszky, à Vienne (reprod.).

— *Remarques sur la première manière polychrome de Jean van Goyen* (2 reprod.).

(Fasc. 5.) — *Pensées sur la philosophie de l'art.* II : Le sentiment artistique et la technique.

— Notice sur un autre tableau de *La place Saint-Pierre à Rome*, par Swanenburg, conservé à la galerie d'Augsbourg, où il est attribué à tort à Dirk van Delen (reprod.).

— *Nouvelles acquisitions de quelques collections particulières :* les collections Hoschek, de Prague, et K. Geldner, de Bâle (5 reprod.).

— Notes sur des tableaux du « pseudo van de Venne » au musée de Besançon et dans la collection Geldner de Bâle (1 reprod.).

(Fasc. 6.) — Étude sur la collection Alex. Fleischner de Vienne, riche, notamment, en œuvres des écoles italiennes et hollandaises, et dont la vente devait avoir lieu prochainement (15 reprod.).

— Notice sur *Quelques œuvres de Carlo Cignani : Joseph et la femme de Putiphar*, aujourd'hui dans la collection J. J. Lichtmann à Vienne, et un *Saint Joseph avec l'Enfant Jésus endormi*, qui fit partie jadis des collections Hussian et Widerhofer (2 reproductions).

— Note de Mme Alexandrine Kend sur un *Mariage mystique de sainte Catherine* dû à un maître néerlandais du début du XVIe siècle, acquis récemment par le Musée germanique de Nuremberg (reprod.).

(Fasc. 7). — Article de M. Al. Raimund Hein sur des tableaux du poète autrichien Adalbert Stifter (1806-1868), paysages des Alpes autrichiennes pour la plupart (6 reprod.).

— Publication d'œuvres françaises (de Coypel) et italiennes de la collection Stefenelli à Gratz (6 grav.).

— Notice sur un portrait d'homme de l'école française vers 1530, appartenant au groupe des œuvres du pseudo-Amberger, récemment entré dans la collection Weinberger, à Vienne (reprod.).

— *Représentations figurées des plaisirs du patinage* (2 grav.).

— Des notes bibliographiques, des nouvelles de tous pays, une importante correspondance où l'on trouve quantités d'utiles renseignements, terminent chacun de ces fascicules.

— Cette revue a donné, en outre, au mois de juin dernier, le premier fascicule d'un supplément réservé surtout à la publication de documents historiques non susceptibles d'être illustrés. Ce premier numéro contient un article de M. Emil Sigerus sur *Le Commerce des œuvres d'art à Vienne au XVIIIe siècle* ; — la publication, par M. Th. von Frimmel, d'extraits d'un livre très rare sur la technique de la peinture à l'huile, publié en 1692, à Amsterdam, par le peintre Willem Beurs : *De groote Waereld in 't kleen geschildert* ; — enfin, l'autobiographie du peintre, d'origine néerlandaise, mais né à Stockholm en 1635, Martin Meytens.

BIBLIOGRAPHIE

Henri Vever. **La Bijouterie française au XIXe siècle.** T. Ier : Consulat, Empire, Restauration, Louis-Philippe. Paris, Floury, 1906. In-4°, 383 p., avec nombreuses illustrations.

La bijouterie de la première moitié du XIXe siècle n'est sans doute pas la période la plus glorieuse de cet art : elle n'est pas à dédaigner pourtant, et son histoire, écrite par un spécialiste, est fort curieuse. M. Vever nous raconte la vie des principaux bijoutiers français du Consulat à la Révolution de 1848 avec une abondance de documents dont la recherche a dû lui coûter des peines infinies, documents écrits, très intéressants souvent, documents graphiques aussi, en très grand nombre et tout à fait caractéristiques, qui font défiler sous les yeux des lecteurs tous les types de bijoux créés durant cette période. Ce qui donne son unité à ce livre, c'est l'art avec lequel M. Vever a su rattacher son sujet à l'histoire générale des mœurs. La mode n'est pas une affaire de hasard, et presque toujours on trouve une raison à ses grands courants ; ce sont ces raisons que l'auteur a bien mises en lumière. Après nous avoir montré la désorganisation des ateliers par la crise révolutionnaire, il nous fait voir la bijouterie renaissant, grâce à l'amour du faste de Napoléon et à un goût spécial de Joséphine pour les joyaux ; les bijoux, à ce moment, sont somptueux et même un peu voyants, malgré le goût à l'antique qui domine. Puis vient la Restauration ; les émigrés rentrés sont médiocrement riches et il faut à la Cour un luxe bon marché ; aussi les pierres peu coûteuses, l'or mince, deviennent-ils à la mode, et trop souvent la qualité du travail ne rachète pas la pauvreté de la matière. Avec Louis-Philippe, la bourgeoisie domine, une bourgeoisie riche, qui aime de nouveau les pierreries ; mais les traditions n'existent plus dans les ateliers, et les innovations ne sont pas toujours heureuses : les innombrables bijoux gothiques, nés sous l'influence du romantisme, sont plus bizarres que beaux ; quelques-uns deviennent parfaitement ridicules dans leur sentimentalité, et le Louis XIV et le Louis XV que fait naître la restauration de Versailles n'est guère supérieur au genre moyen-âgeux. Il y a d'honorables exceptions à cette médiocrité, et M. Vever les recherche volontiers, mais la moyenne est terne et l'on se sent assez loin encore d'une renaissance possible. Le deuxième volume, après nous avoir fait assister au second Empire, nous montrera enfin cette renaissance et ce n'est pas un petit service que M. Vever aura rendu, en épuisant une matière qui paraissait ingrate et dont il a tiré un excellent parti.

R. K.

NECROLOGIE

On annonce la mort d'un artiste qui eut son heure de célébrité dans un genre aujourd'hui périmé, la peinture d'histoire traitée à la manière du genre, et le petit tableau de mœurs à costumes : **Adrien Moreau.**

Né à Troyes le 18 avril 1843, il avait fait son éducation à Paris, dans l'atelier de Pils. Un de ses premiers tableaux, *Néron chez les belluaires*, exposé en 1869 au Salon, avait éveillé l'attention et déterminé la voie où il devait recueillir des succès justifiés par de sérieuses qualités de goût et de dessin, sans parler d'une ingénieuse et fine mise en scène.

On fit fête, en 1876, à sa *Kermesse au Moyen âge* ; en 1878, à son *Menuet* ; en 1879, à sa *Répétition de la tragédie de « Mirame » chez le cardinal de Richelieu* ; en 1883, à ses *Seigneurs courant la bague* ; en 1886, à sa *Duchesse de Longueville cherchant à soulever la population de Dieppe contre l'autorité royale* ; en 1887, à sa *Mascarade au dix septième siècle* ; en 1889, à son *Tabarin*, et de 1890 à 1900 à toute une série de toiles empruntées à l'histoire de Napoléon et de Joséphine.

Adrien Moreau s'était essayé, entre temps, à des motifs tout contemporains. Il n'y avait pas été moins goûté. Son *Intérieur de serre* (1870), son *Concert d'amateurs* (1873), ses *Gitanos* et son *Marché à Grenade* (1878), et plus tard son *Retour de marché*, son *Tambour de village*, sa *Fête-Dieu*,

lui avaient valu les mêmes succès de grand public que ses compositions à motifs historiques.

Adrien Moreau avait également contribué à remettre en honneur l'aquarelle. Il était du petit groupe qui fonda, en 1878, la Société des aquarellistes.

—

Un artiste dessinateur bien connu, M. **Auguste Deroy**, vient de mourir à Maintenon, où il s'était retiré. Deroy avait collaboré à de nombreuses publications illustrées, notamment à l'*Illustration*, au *Monde illustré*, etc.

—

Le 6 février est mort à Ajaccio le sculpteur **Wilhelm von Ruemann**, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Munich depuis 1887. Né en 1850 à Hanovre, il étudia à Munich, dans l'atelier de Wagmüller. Ses principales œuvres qui, comme celles de son maître, sont conçues dans les traditions de la Renaissance italienne et sont pleines de vigueur et de vie, sont une fontaine monumentale à Lindau, le monument bavarois sur le champ de bataille de Wœrth, le tombeau de la duchesse Ludovica de Bavière à la Glyptothèque de Munich, le monument de Ohm devant le Polytechnikum de cette ville, des bustes de Bismark et de Moltke au Reichstag de Berlin, etc., etc. Sa dernière commande fut, il y a deux ans, un monument de Pettenkofer pour la place Maximilien, à Munich.

MOUVEMENT DES ARTS

—

Succession des rois Milan et Alexandre de Serbie

Vente faite à l'Hôtel Drouot, salle 6, les 16 et 17 février, par Me Chevallier et M. Georges Petit.

Tableaux. — 18. Manet. Portrait de Mme Guillemet (esquisse) : 2.520. — 21. Michetti. Sauvageon : 600. — 25. Mols Niels Petersen. Un naufrage : 1.050.

Aquarelles. — 36. Brown (J. Lewis). Le Passage du gué : 830. — 38. Cézanne. Paysage : 1.300. — 40. Cézanne. Pêches : 850. — 103. Rochegrosse Danses d'Océanie : 600.

Pastels. — 109. Baertsoen (A.). Au bord du canal : 420. — 115. Degas. Danseuse à sa toilette : 1.650. — 142. Monet (Claude). Paysage : 430. — 146. Renoir. Jeunes filles : 1.000. — 150. Sisley. La Ferme : 350 francs.

Dessins. — 172. Cazin. Le Moulin : 305. — 193. Renoir. Études de nu : 400.

Gravures et divers. — 208. Degas. La Toilette : 275. — 209. Degas. Femmes : 215. — 214. Cadre en filigrane d'argent : 1.030.

Produit : 34.000 francs.

—

Autographes

Vente faite à l'Hôtel Drouot, salle 8, le 14 février, par Me Maurice Delestre et M. Noël Charavay.

18. Berlioz (Hector). Esquisse de l'air de Benvenuto Cellini, manuscrit aut. sig., paroles et musique, 2 p. in-folio : 210. — 35. Chopin (Frédéric). Morceau de musique autographe, 9 p. in-4 oblong. : 1.600.

37. Commune de Paris, 200 pièces. Millière, Vermesch, Lissagaray, Amouroux, A. Arnould, Tridon, Vermorel, Ed. Vaillant, J.-B. Clément, Delescluze, Lefebvre-Roncier, Lisbonne, Malon, dossier sur la police, la garde nationale, imprimés, passe-port, etc. : 320. — 124. Mendelssohn-Bartholdy (Félix), compositeur de musique allemand, auteur du *Songe d'une Nuit d'Été*. Morceau de musique aut. sig. avec paroles : 305. — 123. Wimpffen (Félix, de), général, qui signa la capitulation de Sedan, en 1870. Précieux dossier historique relatif à Sedan et au livre du général Wimpffen : 235.

Produit : 8.689 francs.

—

Collection de feu M. Léon van der Hœven

Vente d'objets d'art et de haute curiosité de la Renaissance et du XVIIe siècle, faite à l'Hôtel Drouot, salles 7 et 8, les 19, 20 et 21 février, par Me Paul Chevallier et MM. Mannheim et Molinier.

Grès, Faïences. — 15. Vase, faïence de Faenza, XVe siècle, ovoïde, frise dessinée en bleu lavé de violet : 1.420. — 21. Deux cornets de pharmacie, faïence de Faenza, XVIe siècle. Fond blanc, fruits et feuillages : 3.400. — 24. Cornet de pharmacie, faïence de Gubbio, XVIe siècle. Fond bleu, rinceaux fleuris : 2.300. — 34. Vase, fabrique de Castel-Durante, XVIe siècle ; de forme sphérique aplatie, médaillon à fond bleu, couronne de laurier teintée de jaune, buste de guerrier antique : 1.535.

Étains. — 98. Bassin d'aiguière et aiguière en étain, par Caspar Enderlein, Nuremberg, XVIe siècle : 960.

Cuivres, Bronzes. — 133. Plat rond en cuivre. Venise, XVIe siècle. Rinceaux, draperies et guirlandes : 1.850. — 195. Faunesse debout, dansant Art italien, Padoue, XVe siècle, bronze. : 1.900. — 208. Mortier en bronze. Art français, XVIe siècle : 1.020. — 216. Deux statuettes en bronze doré, XVIe siècle. Adam et Ève : 3.720.

Produit des deux premières vacations : 70.400 fr.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition d'études de M. **Francis Jourdain**, galerie Druet, 114, faubourg Saint-Honoré, jusqu'au 3 mars.

Exposition rétrospective des gravures originales en couleurs de M. **J.-F. Raffaelli**, galerie Pellet, 51, rue Le Peletier, jusqu'au 10 mars.

Exposition d'aquarelles de M. **P. Franc Lamy**, galerie Tooth, 41, boulevard des Capucines, du 20 février au 20 mars.

Exposition de tableaux de M. **Ferdinand Chaigneau**, galerie Chaigneau, 4, rue Drouot, du 24 février au 31 mars.

Exposition d'**aquarelles, dessins et gravures**, au Cercle artistique et littéraire, 7, rue Volney, du 25 février au 11 mars.

L'Imprimeur-Gérant : J. F. Schnerb.

Paris. — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart.

N° 10. — 1906 BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 10 Mars.

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . 10 fr. || Étranger (Etats faisant partie de l'Union postale). . . . . 15 fr.
Départements . . . . . 12 fr. ||

Le Numéro : 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

Une statue a été élevée à Musset, il y a quinze jours, sur la place du Théâtre-Français. On discute pour savoir si le choix de ce poète est très heureux, ou si quelqu'autre n'aurait pas mieux mérité d'avoir son monument près de la maison de Molière. Mais on s'accorde, en général, à reconnaître la statue particulièrement fâcheuse, parce qu'elle défigure une place qui avait son caractère.

Les rues de Paris, et d'ailleurs, ont habitué à rencontrer tant de sculptures inutiles qu'il faut avoir, de nos jours, bien de la maladresse pour offenser le goût du public. On y a réussi. L'opinion, d'ordinaire accommodante, n'a pu rester insensible à l'aspect de ce poète malade dont une Muse semble surveiller l'évanouissement. L'éloquence officielle a eu l'indulgence d'y reconnaître l'auteur des *Nuits* ; les passants sont plus difficiles.

Il aurait été cependant beaucoup pardonné à cette statue si elle avait été placée avec plus de discrétion ; mais, adossée à la colonnade du Théâtre-Français, elle semble installée à plaisir pour troubler l'harmonie générale du lieu ; elle étale ses lignes blanchâtres avec l'insouciance ostensible de s'accorder ou non à ce qui l'environne. La coutume de commander un monument d'abord et de lui découvrir ensuite un asile fait voir, ici, ses mauvaises conséquences. On a rapproché au hasard, et selon des règles où l'art n'entre pas, une place sans statue et une statue sans place. Comment une telle méthode ne donnerait-elle pas d'insolites résultats ? Elle est d'un temps où l'on a perdu le sens de la sculpture monumentale : ce n'est pas celle qu'employaient ces anciens architectes, grands maîtres des ensembles harmonieux, qui dessinaient eux-mêmes le plan des places publiques et des monuments voisins.

NOUVELLES

*** Dimanche dernier, 4 mars, a été inauguré au cimetière du Père-Lachaise, sur la tombe de Falguière, un monument commémoratif, dû au sculpteur Marqueste.

*** Par décision ministérielle, prise sur la proposition du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, M. Chaumet, député, est nommé membre de la Commission chargée d'étudier toutes les questions relatives à l'organisation des musées de province et à la conservation de leurs richesses artistiques.

*** Par décret en date du 3 mars 1906, M. Henri Martin, conservateur adjoint à la Bibliothèque de l'Arsenal, est nommé administrateur de cette Bibliothèque, en remplacement de J.-M. de Heredia, décédé.

*** Nous avons plaisir à trouver, parmi les récentes nominations d'officiers d'Académie parues à l'*Officiel* du 5 mars dernier, le nom de notre érudit collaborateur, M. Gaston Brière, que nous félicitons bien cordialement.

*** L'administration des Beaux-Arts a fait à l'exposition du Salon de l'École française les acquisitions suivantes : *Le Forum romain*, par M. Gaston Leroux ; *La Forge au village*, par M. Manceaux ; *La Cure de Saint-Mère*, par M. Mathieu ; *Avant le bain*, par M. P. de Plument.

*** On annonce — et nous voulons espérer que la nouvelle est certaine — que la célèbre *Mise au sépulcre* de l'abbaye de Solesmes,

que le liquidateur de la Congrégation émettait la prétention d'enlever de la place qu'elle occupait et de vendre aux enchères, est sauvée : l'Administration des Beaux-Arts, mise en éveil par les plaintes de la Commission des Monuments historiques, a prononcé que le déclassement obtenu il y a une trentaine d'années par la Société civile qui se prétendait propriétaire de Solesmes était nul, cette Société ayant été déclarée par un jugement récent « personne interposée ».

*** A la Société des Artistes français, le vote pour l'élection de deux membres du jury de peinture pour les années 1906 et 1907, en remplacement de MM. Bouguereau et Henner, décédés, a eu lieu la semaine dernière au Grand Palais des Champs-Élysées. MM. Olive et Saint-Germain ont été élus.

*** Le jury de la section de musique de la Société Nationale des Beaux-Arts a terminé l'examen des œuvres présentées au Salon. Quatre-vingts-six compositions ont été admises.

Pendant la durée du Salon, du 15 avril au 30 juin, deux concerts seront donnés par semaine, le mardi et le vendredi, à 3 heures.

Les visiteurs pourront ces jours-là, sans augmentation de prix, assister à ces concerts dont la série sera ouverte par MM. Saint-Saëns et Fauré, les deux présidents de la section de musique.

*** Après le recéleur, les auteurs du vol du musée de Tours (1) viennent d'être arrêtés. Malheureusement, en ce qui concerne les bijoux volés, tous ceux qui étaient en or avaient été fondus, notamment la poignée d'épée du maréchal Baraguey-d'Hilliers.

*** Les démarches continuent activement pour assurer le succès de la prochaine exposition van Eyck, qui doit avoir lieu, nous l'avons annoncé déjà, dans les galeries du musée des Beaux-Arts de Gand. Le gouvernement belge a chargé son ministre accrédité à Berlin de faire la demande officielle des volets du retable de Saint-Bavon, actuellement au Kaiser-Friedrich Museum, pour permettre la reconstitution temporaire de l'*Agneau mystique* qui sera le « clou » de cette belle manifestation d'art.

Pour les adhésions et renseignements, s'adresser à M. L. Maeterlinck, conservateur du musée de Gand.

*** On vient de découvrir, en Frise, une nouvelle œuvre de Rembrandt. Le Dr Bredius, qui a eu récemment la bonne fortune de remettre au jour l'*Andromède* dont nous avons parlé, a reconnu la main du maître dans cette nouvelle peinture, qui représente Saskia en Didon, et qui doit avoir été exécutée par Rembrandt lorsqu'il se rendit en Frise en 1634 pour son mariage avec Saskia, ou quelque temps après, et semble n'avoir jamais quitté la famille du possesseur actuel. Saskia y est représentée assise dans un fauteuil, vêtue d'une robe de brocart d'argent à demi recouverte d'un manteau richement passementé d'or. Les manches sont presque les mêmes que celles de la robe qu'elle porte dans la *Sophonisbe recevant la coupe empoisonnée* (plus connue, à tort, sous le nom de *La Reine Artémise*) du musée de Madrid, datée de 1634. De la main gauche Saskia tient un grand parchemin ; à sa droite sont placés un gobelet sculpté dans une noix de coco et un bassin de cuivre. Le tout se détache sur un fond gris. La beauté et la force du coloris, l'intensité de la lumière font de ce portrait une œuvre des plus remarquables et qui reprendra tout son éclat lorsqu'on aura fait disparaître des retouches maladroites existant en plusieurs endroits, notamment dans le fond (1).

Ce tableau figurera à l'exposition des peintres de Leyde du XVII[e] siècle, organisée dans cette ville à l'occasion du trois centième anniversaire de Rembrandt et qui s'ouvrira en juillet prochain.

*** On va installer prochainement dans les bâtiments de l'Orphelinat réformé de Haarlem le Musée Frans Hals, qui se trouvait trop à l'étroit dans les petites salles de l'Hôtel de ville qui l'avaient abrité jusqu'à présent.

*** Le savant égyptologue suisse Edouard Naville annonce, dans le *Journal de Genève*, une importante découverte faite le 7 février dernier au cours des fouilles qu'il dirige : une chapelle élevée par Thoutmès III à la déesse Hathor dans le voisinage du plus ancien temple de Thèbes. Elle est décorée de peintures admirablement conservées et renferme une figuration sculptée de la déesse, sous la forme consacrée d'une vache de grandeur naturelle allaitant un jeune enfant qui n'est autre que Aménophis II, fils de Thoutmès III. Cette sculpture, dans un état de conservation presque parfait, est en grès peint de couleur brun rouge, avec des taches noires. M. Maspéro, directeur du service des Antiquités d'Egypte, vient d'ordonner le transport au musée du Caire de ces peintures et sculptures afin de les préserver de toute tentative de vandalisme.

(1) Voir *Chronique des Arts* du 24 février, p. 58.

PETITES EXPOSITIONS

EXPOSITION MANET — SOCIÉTÉ DE SAINT-JEAN
M. CHAIGNEAU — M. ODILON REDON
M. FRANCIS TATTEGRAIN
M. ZICKEN — M. J.-J. GABRIEL — M. AUGUSTIN REY
M. ARTHUR PRAT

Le grand événement artistique de cette semaine est l'exposition des Manet de la collection Faure. Manet y est représenté par des œuvres célèbres, capitales : le *Bon bock*, le *Guitarero*, le *Buveur d'absinthe* ; surtout une suite de morceaux tous caractéristiques permettent de suivre les étapes de sa carrière.

(1) On a chargé, paraît-il, de cette restauration le professeur Hauser, de Berlin. Dieu veuille qu'il ne traite pas Rembrandt comme il a traité Dürer, il y a deux ans, à Munich !

Le voici, en 1856, écolier mal émancipé, qui peint, sous l'influence de Couture, le portrait d'*Antonin Proust*; puis ce sont ses études au Louvre en 1859, copies de la *Vierge au lapin*, des *Petits cavaliers*, si intelligentes, si fraîches ; à ce moment sa personnalité est déjà formée : le *Buveur d'absinthe* (1859), le *Guitarero* (1860) affirment successivement. Désormais ses chefs-d'œuvre se succèdent : le bon ouvrier se complaît à des natures mortes savoureuses : le *Lapin* (1866), la *Brioche* (1870) ; le peintre puissant et psychologue fait les portraits du graveur Belot (le *Bon bock*, 1873), de M. Henri Rochefort (1881) ; enfin, le plein air s'accuse de jour en jour : annoncé dans la *Plage de Boulogne* (1869), le *Port de Bordeaux* (1871), les *Travailleurs de la mer* (1873), il s'épanouit dans les *pali* du *Grand canal de Venise* (1875), et triomphe dans le *Printemps* (1881).

La simple énumération de ces œuvres, dont un catalogue fort bien fait facilite l'étude, suffira pour marquer l'importance de cette manifestation. Elle est loin, sans doute, d'être complète ; Manet y est représenté, on dirait sous ses aspects les plus modérés, les plus sages. Elle affirme, une fois de plus, la puissance de cet incomparable génie. Le *Bon bock*, qu'on n'avait pas vu, si je ne me trompe, depuis 1889, apparaît plus complet, plus sain de facture, plus actuel que jamais ; chef-d'œuvre s'il en fût, joyau de l'art français, gloire du Louvre s'il recevait sa destination véritable. Verra-t-on les animosités périmées et les clameurs dont le temps a fait justice se survivre au point d'empêcher un acte nécessaire de réparation ? Nous regretterons, quelque jour, d'avoir été peu soucieux de Manet, comme avant lui, d'autres illustres méconnus. Il est temps d'aviser ; demain il sera trop tard pour le faire.

L'exposition de la Société de Saint-Jean réunit des œuvres qui sont, pour la plupart, consacrées à la religion, sinon pénétrées du sentiment religieux. L'ensemble en prend un aspect particulier, et les toiles profanes apparaissent comme des dissonances. La préoccupation religieuse se traduit par une atténuation de la palette, par une tendance à la pénombre, à l'abstraction. La pensée catholique s'y écarte de la vie et de la joie, elle est recueillie, mystique, ou, du moins, crépusculaire. Seul, d'ailleurs, M. Maurice Denis s'exprime dans un langage spécial, sinon complet. Les autres artistes sont tels ici que nous les connaissions par ailleurs. Nous retrouvons les signatures familières de MM. Maignan, Désiré Lucas, Richemont, de M. L.-O. Merson, qui expose des cartons de vitraux, de M. Ernest Laurent, qui a un portrait délicat et dont le sculpteur Gustave Michel présente le buste. L'intérêt essentiel est dans la réunion d'œuvres peintes et lithographiées de Ch. Dulac, cet artiste si bien doué et qui mourut trop jeune (1865-1898) (1). D'une main simple, discrète, mais en même temps très hardie, il développait une pensée ardente et profondément sincère. Capable de morceaux de facture, il disait surtout ses méditations. Souvent le signe de la croix précède sa signature et ses vues d'Italie sont les étapes d'un pèlerinage. Les convictions les plus étrangères à la sienne s'inclinent devant cette unité.

(1) V. la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er avril 1899, p. 325.

La carrière de M. Ferdinand Chaigneau a été longue et honorable. Les œuvres qu'il présente au public nous le montrent sur des sentiers où il suit, à quelque distance, d'illustres devanciers. Rousseau, Troyon, Daubigny, Millet, Jacque ont été ses amis et ses inspirateurs. « Dans sa retraite forestière, au bord de cette glorieuse plaine de Chailly, il retrouve en ses promenades, dit M. Camille Mauclair, ces fidèles et chères ombres. » Il peint Barbizon, les moutons au pâturage, à l'abreuvoir ou dans les bruyères, la mare en forêt, le troupeau sous la poussière, le crépuscule et le soir.

L'exposition de M. Odilon Redon témoigne des tendances complexes de cet artiste si personnel, si incomplet et si curieux. D'un côté, les visions mystiques, où l'on ne saurait se hasarder à le suivre sans crainte de s'égarer, d'autre part, ses fleurs aux fanfares sommaires et éclatantes, ses panneaux, tels que pourrait les admirer l'Extrême-Orient. Ces deux préoccupations paraîtraient inconciliables si des hallucinations colorées n'en formaient le trait d'union. M. Odilon Redon éprouve, sans doute, un plaisir mystique, à peindre ces vases au rouge vibrant ou au bleu profond et puissant. Ce sont, tout au moins, assurément de magnifiques taches, et, de les voir et de les admirer, facilite l'accès d'autres œuvres moins immédiatement accueillantes à qui n'y est pas naturellement attiré.

M. Francis Tattegrain a souvent touché au succès décisif et jamais il ne l'a obtenu ; il semble que, parmi des qualités très sérieuses, il lui ait été refusé le don de plaire. Ses études nouvelles faites sur le bord de la mer, dans les garennes et les dunes, simplement conçues, solidement établies, sobres, ne laissent pas que de rester froides. Quant aux effets de lumière nocturne, bien que l'artiste les poursuive depuis plusieurs années, il ne semble pas qu'il trouve, dans sa technique un peu étroite, les éléments pour y réussir.

M. Zilcken pratique l'eau-forte ou la pointe sèche avec la sobriété de ceux qui ont aimé véritablement leur art. Très discret et très sûr, il ne vise pas à la puissance. Souvent ses pièces ont une tenue toute classique et évoquent les vieux maîtres. Il ne semble pas qu'il ait comme peintre le même bonheur ou plutôt faut-il regarder ses toiles comme des travaux préparatoires dont le cuivre recevra la dernière et complète expression.

Les œuvres de M. J.-J. Gabriel ont été visiblement composées avec amour par un artiste dont la pensée est rarement originale, mais dont la main est habile et qui se plaît dans les recherches du métier. L'ensemble, bien qu'aucune page ne tranche, à vrai dire,

sur les autres, a la tenue à laquelle atteignent seuls la conscience et le travail soutenu.

M. Augustin Rey s'est inspiré des estampes japonaises et aussi des décors du théâtre d'ombres de l'ancien Chat-Noir et il a, en Italie, dans les Alpes, sur la Côte d'Azur, composé d'amusantes silhouettes. C'est un jeu intéressant, mais ce n'est qu'un jeu : ces images ne sont pas compréhensives; elles ont été simplifiées par élimination, par caprice ingénieux et non par synthèse; elles plaisent un instant, mais l'imagination ne s'y satisfait pas et l'on ne saurait s'y arrêter.

Que dire des œuvres de M. A. Prat ? Elles déconcertent par l'assurance de l'artiste et l'insuffisance de ses moyens. Il serait aisé d'y trouver matière à plaisanterie, si tout effort artistique n'imposait pas le respect. C'est une épreuve bien périlleuse qu'une exposition particulière et à Paris.

Léon Rosenthal.

Au Musée de New-York

Fondé au mois de novembre 1905, le *Bulletin* du Musée Métropolitain de New-York, qui devait paraître quatre fois par an, devient mensuel, tant les acquisitions et les donations se multiplient, tant est louable le zèle des conservateurs qui veulent porter sans retard à la connaissance du public les enrichissements des collections dont ils ont la garde.

M. George A. Hearn, qui avait déjà donné 24 tableaux au musée, en joint 27 autres, en exprimant le vœu que, pendant vingt-cinq ans au moins, ces œuvres restent réunies dans une même salle. Il complète ce don par celui d'une somme de 625.000 francs, dont les intérêts doivent servir à acquérir des peintures d'artistes vivants, nés aux Etats-Unis ou naturalisés dans ce pays.

La collection des tableaux offerts par M. Hearn contient quelques œuvres du XVII[e] siècle, de Claude Lorrain, de Poussin, d'Ostade, de Pieter de Hooch, de Cuyp, de van Dyck ; mais la plupart sont du XVIII[e] et du XIX[e]. Je relève sur la liste le portrait de M. Burroughs, oncle de l'artiste, par Gainsborough ; ceux de Mrs Arnold et de Mrs Angelo, par Reynolds ; la *Dame au collier de corail*, par Hoppner ; le portrait de M. William Forsyth, par Raeburn ; celui de lady Hamilton, par Romney, de lady Ellenborough, par Lawrence. Il y a aussi des paysages de Bonington, Wilson, Calcott, Constable, Crome, Wyant, etc.

J'oubliais de dire que M. Hearn donne encore 125.000 francs pour le cas où un ou plusieurs des tableaux de sa collection seraient reconnus apocryphes ; cette somme doit servir à les remplacer par des œuvres authentiques des mêmes maîtres. Les experts seraient nommés par le musée ; M. Hearn se réserve, de son vivant, de procéder lui-même aux acquisitions complémentaires.

M. William T. Blodgett et miss Eleanor Blodgett, dont le père, William Tilden Blodgett, fut un des fondateurs du musée de New-York, ont donné, pour perpétuer sa mémoire, quatre tableaux anglais de premier ordre. Le *Bulletin* en publie des gravures : ce sont les portraits de Mrs Fitz Herbert par Romney, de Gainsborough par lui-même, de Mrs Baldwin par Reynolds, enfin une vue de la rivière Stour par Constable. M. Blodgett fut un des cinquante amateurs qui, en 1870, eurent l'idée de doter New-York d'un musée des Beaux-Arts. Il fit, à l'intention du musée naissant, la première acquisition considérable, celle de 174 tableaux flamands et hollandais, au prix global de 600.000 francs. Le *Bulletin* a publié de curieuses lettres écrites, en 1872, par le président du Comité du musée, M. John Taylor Johnson, à son ami M. Blodgett : « J'espère bientôt apprendre que le *Slave Ship*, de Turner, a été acquis (il est aujourd'hui au musée de Boston). Un autre peintre anglais dont j'ai longtemps désiré avoir un spécimen est sir Joshua Reynolds ; mais il m'est difficile d'en trouver un à ma convenance. Si j'avais *M[me] Boddington en sainte Cécile* (Lenox) et un bon Murillo, je mourrais content ! » — « M. Rowe nous fait cadeau d'une colossale *Danseuse* de Schwanthaler, le célèbre sculpteur allemand de Munich. Il se peut que cela soit très beau, mais une danseuse de huit pieds de haut est dure à digérer. A l'avenir, nous devrons réfréner l'exhubérance des donateurs, sauf en ce qui touche les dons d'argent ; de l'argent, ils peuvent nous en offrir tant qu'ils veulent. » Observation judicieuse et qui n'est pas opportune qu'à New-York. — « Nous pouvons aujourd'hui (22 février 1872) considérer que le musée est bien lancé et sous des auspices favorables. Les gens ont été généralement surpris, et agréablement surpris, de trouver ce que nous leur avons montré. Personne n'avait imaginé que nous pourrions faire un pareil déploiement et l'envie de louer est, aujourd'hui, aussi générale que l'était hier celle de blâmer. Nous avons quelque chose à faire voir dans ce musée, quelque chose de tangible et de bon. Personne ne peut plus crier au *humbug*. » Les Etats-Unis de 1872, encore sous le coup d'une effroyable guerre civile, n'étaient pas le pays de Crésus qu'ils sont devenus. Dans la souscription initiale pour la fondation du musée, il n'y eut qu'un seul don de 50.000 francs et deux de 25.000, dus à MM. Johnston, Blodgett et Alexander T. Stewart. Et, maintenant, voici M. Hearn qui donne d'un seul coup 800.000 francs !

M. Pierpont Morgan vient d'acquérir et d'offrir au musée une magnifique collection de monnaies grecques formée par M. John Ward, dont le catalogue a été dressé par M. Hill, du British Museum, et sera publié prochainement. Cette acquisition comble une grave lacune, car le Musée Métropolitain ne possédait guère, jusqu'à présent, qu'une riche série de monnaies des Ptolémées. Du même M. Ward, M. P. Morgan a acheté une collection choisie de 450 scarabées égyptiens, que ce collectionneur avait publiée lui-même en 1902 (*The sacred beetle, a popular treatise on Egyptian scarabs.*) Comme le musée était déjà riche en scarabées, grâce à l'acquisition des séries formées par M. E. Farman, il se trouve être désormais un des musées du monde les mieux pourvus de ces curieux objets.

MM. Canessa, de Paris et de Naples, ont cédé une collection de trois cents vases grecs et romains, dont le *Bulletin* donnera prochainement la description.

Parmi les autres additions faites au musée, il faut noter un singulier monument d'art lamaïque,

coupe de sacrifice sur pied de bronze ciselé, avec couvercle de bronze, dont le récipient est formé d'une calotte de crâne humain soigneusement polie. Le pied et le couvercle sont ornés de turquoises et d'émaux. Don de M. William M. Laffan.

Signalons enfin un cadeau de M. Jacques Seligman : un groupe pastoral en porcelaine de Hœchst du XVIIe siècle, dont il n'existe, dit-on, qu'une seule réplique, conservée au musée de Sèvres.

Sur la couverture du *Bulletin*, on trouve tous les renseignements relatifs au personnel, aux heures d'ouverture, etc. Le président du Musée est M. J. Pierpont Morgan ; les vice-présidents, MM. R. Stuyvesant et J. Stewart Kennedy ; le secrétaire, M. R. W. de Forest. Sir C. Purdon Clarke est directeur, M. Edward Robinson directeur adjoint. Il y a un conservateur de la peinture, un conservateur des moulages, un bibliothécaire ; mais e ne vois ni un orientaliste, ni un numismatiste, ni un spécialiste des arts industriels de la Renaissance, ni un expert sinologne et japonisant. On nous dit qu'il existe un *Guide général*, réédité chaque année, et vingt catalogues partiels (je ne connais que celui des peintures par M. Story, avec de nombreuses phototypies.) Les amateurs peuvent se procurer au musée, à deux francs pièce, de petites photographies au charbon *(carbonettes)*, d'après les objets exposés. Détail curieux pour finir : un restaurant est joint au musée, où l'on mange *à la carte* de 10 heures à 6 heures et *à table d'hôte* de midi à 4 heures. Que dirait-on d'une *table d'hôte* au Louvre ? Il n'y a que les *Noces de Cana*.

Salomon Reinach.

Académie des Beaux-Arts

Séance du 3 mars

Concours. — Après lecture du procès-verbal de la précédente séance, l'Académie, par suite de la demande de plusieurs concurrents, décide que la date du dépôt des projets rendus pour le concours du prix Achille Leclère (prix à décerner à l'auteur du meilleur projet d'architecture, sur un sujet proposé par l'Académie) sera reculée au vendredi 9 mars. L'exposition du concours aura lieu le lundi 12 mars, de dix heures à quatre heures, au musée De Caen (annexe de l'Institut).

Académie des Inscriptions

Séance du 2 mars

Sceaux du Moyen âge. — M. Auguste Coulon présente quelques spécimens des moulages de sceaux pris dans les archives de la Côte-d'Or pour les Archives Nationales, de la période de 1269 à 1331. Certains d'entre eux représentent la ville de Vienne, le martyre de saint Léger, la légende de saint Andoche, et offrent tous une contribution à l'histoire de l'art, à l'archéologie et à la chronologie.

Communications diverses. — M. H. Omont fait une communication sur un manuscrit nouvellement acquis par la Bibliothèque Nationale et qui contient un traité inédit de Jean d'Argilly, chanoine de Saint-Étienne de Dijon. C'est la première fois que ce nom apparaît dans l'histoire littéraire de la France au douzième siècle.

M. Héron de Villefosse communique au nom de P. Jalabert, professeur à l'Université de Beyrouth, le texte d'une nouvelle inscription latine renfermant les noms réunis des trois membres de la triade héliopolitaine. Elle a été trouvée dans un village voisin de Beyrouth. Les trois divinités sont dénommées Jupiter, Vénus et Mercure. Il présente ensuite une inscription trouvée à Carthage par le P. Delattre, dans laquelle il est probable qu'il s'agit d'une dédicace à Bacchus faite par les marchands de vins en gros de Carthage.

M. Foucart lit une étude sur Didymos.

Société des Antiquaires de France

Séance du 28 février

M. Mély communique à la Société la photographie d'un bas-relief du XIIe siècle du musée de Nîmes, représentant une *Crucifixion* qui porte la signature F. de Rilpuetos me fec.

M. Ravaisson-Mollien lit une étude sur un portrait envoyé par Léonard de Vinci à Marco Antonio della Torre, conservé à Budapest et qui était accompagné d'un autographe cité par Viardot en 1844.

M. Léon Dumuys présente la photographie d'une loggia datée de 1540, qui se trouve à Orléans et dont un caisson de la soute contient un médaillon de Henri IV ajouté après coup.

Il explique la question de l'alignement de la rue du Tabour, qui entraînera le recul de la façade de la maison d'Agnès Sorel et de la véritable maison de Jeanne d'Arc.

Enfin il signale la découverte, à Orléans, de deux trésors de 200 pièces d'or et d'argent du XIVe au XVe siècle.

Documents inédits concernant le sculpteur Marin (1)

Monsieur,

Vous avez su par Madame Reginaldo Navelli mon installation définitive à Lyon. Je ne vous parlerez pas du passé, ni de mon voyage, ni des vives craintes que j'ai partagé avec les lionnais qui aiment a bien vivre. J'ai été invité à dîner chez plusieurs d'eux. Je me suis trouvé avoir dans cette ville plus de connaissance que je ne le croyais.

Le lendemain du jour où je suis arrivé je me suis présenté à mes Collègues et au Directeur de cet établisscment, M. Ar aux ; ils ont penssé que vu la circonstance je devais venir logé au Palais des Arts, ci-devant Palais de Notre Dame de Saint Pierre. Vous penssé bien mon ami combien j'ai été sanssible a ces douces paroles et que de suite sans délibérer un instant j'ai été chercher mon petit bagage à l'hôtel du Parc où j'avais passé la nuit avec grande inquiétude de ce que l'on était vivement frappé de ce que l'on croyait voir le matin : me voilà donc depuis trois semaines occupé par le nouvel emploi, donnant des leçons de sculpture et dans les intervales occupé à faire quelque petite

(1) V. la *Chronique des Arts* des 10 et 17 février.

chose pour moi en attendant les beaux jours pour commencer quelque chose pour le Salon *si le tems le permet*.

Je me suis mis en pension chez une bonne dame Vᵉ fort âgée et très dévote dont la cuisine est douce et bonne. J'ai pris ce parti pour tranquilliser Madame Reginaldo qui craignait que je ne pris pas d'heure fixe pour mes repas. Je me suis arangé seulement pour le diner.

Je n'ai pas encore vu MM. Poupard ni Miger, l'un et (*sic*) effectivement Recteur d'une institution de belles lettres avec de bons appointements m'a-t-on dit, et l'autre commissaire de Police à Saint-Just. J'espère être présenté sous peu à M. Poupard, qui est aussi membre de l'Académie de belles lettres, sciences et arts de Lyon et l'autre je me présentré moi-même. Je n'éprouve point cet ennui mortel que fait éprouver un déplacement je m'occupe beaucoup sans cela je tomberais dans des réflexions accablantes au lieu que par le travail je m'oublie et crois souvent être à Paris et voir toutes mes affections une chose à laquelle j'ai peine à m'abituer c'est ce tambour presque perpétuel. Ah ! mon digne ami, je compte les jours et les voit passer sans regrets Je soupire à l'instant des vacances pour me raprocher de vous et de la bonne dame Romaine qui doit être inquiète. Soyez sûr que vous recevrez ma lettre cette idée m'afflige ma tête ce perre. Je vous embrasse de cœur et d'âme.

Je n'ai point encore pu voir ni M. le Préfet ni M. le Maire ils ont beaucoup d'affaires ils savent que je suis a mon poste cela me tranquilise. Portez vous bien mon ami, ainsi que Madame à qui je vous prie de faire agréer avec mon respect l'hommage de mon respectueux attachement et lui recommande bien la bonne dame romaine dont j'ai eu des nouvelles il y a peu de jours ainsi que de son fils.

Je voudrais avoir des nouvelles de Mᵐᵉ Reginaldo et des votres tous les jours

Il a du faire bien frois à Paris car à Lyon depuis mon arrivée il n'a cessé de neiger et ce nest que depuis trois jours quelle commence à fondre. J'ai reçu des nouvelles de Rome, j'ettais inquiet sur un grouppe ébauché en marbre, je croyais que l'on me l'avait expédié mais prudemment on la laissé en dépot chez M. Canova, il nen est pas de même d'un autre marbre de moi expédié depuis près de 4 mois dont je n'ai point de nouvelles. Adieu mon bon et obligeant ami, il ne faut plus penser aux pertes, mais bien à l'espoir de vivre un jour en paix. Sur ce je vous embrasse de cœur et d'âme et suis bien votre reconnaissant ami.

MARIN.

(Au dos) : *A Monsieur*
Monsieur Vern
rue d'Enfer, nº 35
vis-à-vis l'hôtel du marchand Lefèvre
à Paris.
Lyon..... 1814
M. Marin
reçu le 19 février.

REVUE DES REVUES

Les Arts (février). — Après deux articles de M. Jean Guiffrey sur la collection du baron de Schlichting (6 reprod. d'œuvres de Titien, Judith Leyster, Rubens, Fragonard et Pajou) et de M. Gaston Migeon sur les objets d'art récemment acquis par le Musée du Louvre (11 fig.), la plus grande partie du numéro est consacrée à l'exposition récente de Rhéti étudiée ici, comme dans la *Gazette des Beaux-Arts*, par M. Attilio Rossi (23 reproductions).

= **Zeitschrift für christliche Kunst** (1901, fasc. 11). — Cette revue entreprend, à partir de ce numéro, sur la belle exposition de Düsseldorf en 1904 (1), une série d'études (continuée dans les dix fascicules suivants), signées des noms les plus autorisés : MM. E. Firmenich-Richartz, A. Kisa, P. Schubring, le P. Beissel, sur les tableaux exposés. Chacun de ces articles est accompagné de reproductions dans le texte ou hors texte des œuvres commentées.

= Suite des notices de M. Schnütgen (continuées également dans les livraisons suivantes) sur les objets d'orfèvrerie du Moyen âge exposés à Düsseldorf en 1902.

= Étude de M. H. Oidtmann sur les beaux vitraux du xvᵉ siècle de l'ancienne église Sainte-Madeleine de Strasbourg, détruite par le bombardement des Allemands en 1870.

(Fasc. 12) — *Symbolisme artistique*, par M. Andreas Schmidt.

= Considérations sur l'art moderne à l'Exposition internationale des Beaux Arts de Düsseldorf, par M. F. G. Cremer (continuée dans les livraisons 1, 2, 3 et 7 de l'année suivante).

(1905, fasc. 1). — *Les Animaux à la crèche du Sauveur*, par C. Lübeck : histoire de cette tradition au point de vue iconographique.

(Fasc. 2). — *Pétrarque et le Symbolisme antique*, par M. E. Teichmann.

(Fasc. 3). — *Les Peintures murales de l'époque romane dans les provinces du Rhin*, par M. Schnütgen (7 reprod.).

(Fasc. 4). — Notice du P. J. Braun sur un calice du xvɪɪᵉ siècle, d'origine suisse, conservé à l'église Saint-Joseph, à Paris (reprod.).

= Étude (terminée dans le fascicule suivant), de M. E. von Mœller sur les figurations en art de la Justice les yeux bandés.

(Fasc. 5). — Article du P. J. Braun sur un reliquaire du xɪɪᵉ siècle conservé dans l'ancienne église des jésuites de Molsheim, en Alsace (reprod.).

(Fasc. 6). — Importante étude de M. Otto von Falke sur le célèbre orfèvre Nicolas de Verdun et la religieuse des Trois Rois du trésor de la cathédrale de Cologne (6 fig.).

(Fasc. 7). — Article de M. L. Barker sur une nouvelle église récemment construite à Mettlach (5 fig.).

= Notice du P. J. Braun sur des ornementations en guipure de parements d'autel, conservées au Musée National de Munich (4 reprod.).

(Fasc. 8). — *Plats en métal gravés des* xɪɪᵉ *et* xɪɪɪᵉ *siècles*, par M. A.-C. Kisa (9 fig.) (suite dans les fasc. 10 et 12).

= Notice de M. B. Kleinschmidt sur le « rational » du prince-évêque Ferdinand II de Paderborn (1665)

(1) V. *Gazette des Beaux-Arts* du 1ᵉʳ octobre 1904, p. 265.

(6 fig. représentant cet ornement et des sceaux antérieurs à cette époque où on voit des évêques revêtus de cet insigne).

(Fasc. 9.) — M. Schnütgen décrit un manuscrit à figures de la *Biblia pauperum*, comprenant 48 grandes miniatures qui offrent une grande analogie avec le style des tableaux de Conrad Witz (mort en 1447) conservés à Bâle (4 fig.).

(Fasc. 10.) — Notice de P.-J. Braun sur un brodeur colonais anonyme du XVII[e] siècle, dont de belles œuvres — chasuble, antipendium — sont conservées à l'église de l'Assomption de Cologne (4 reprod.).

(Fasc. 11). — M. Karl Atz étudie un curieux retable peint à volets du XV[e] siècle conservé dans l'église Notre-Dame à Stams (Tyrol) et donne l'explication des figurations symboliques qui encadrent le sujet central représentant la Nativité de l'Enfant Jésus (reprod.).

= M. Hugo Rathgens signale dans un manuscrit de la Bibliothèque de Leipzig (cod. n° 165) datant du VIII[e] ou IX[e] siècle une représentation de l'église Saint-Martin de Cologne, qui donne l'ancienne physionomie de cette église avant l'incendie de 1139. (M. R. Bruck, dans le *Dresdner Jahrbuch*, dont nous donnerons un compte rendu prochainement, a consacré aussi une étude à cette miniature reproduite ici.)

= Notice du P. J. Braun sur des tableaux de Rubens (*Saint Ignace*), van Dyck (*Saint François-Xavier*) et Gerhard Seghers (*Le Crucifiement* et l'*Assomption de la Vierge*), à l'église de l'Assomption à Cologne.

(Fasc. 12.) — M. Fr. Witte signale un intéressant ensemble de peintures murales de l'époque romane, récemment découvertes dans la petite église de Saint-Kilian, à Lügde, près Pyrmont (3 grav.).

= Notice de M. J. Graus sur un curieux confessionnal daté de 1607, existant dans l'église de Sanct Georgen ob Murau (Styrie) (reprod.).

BIBLIOGRAPHIE

Florence, par M. Émile Gebhart. — Paris, Laurens, 1906. Un vol. in-4°, 160 p., avec 176 grav. (Coll. des *Villes d'art célèbres*).

Le charmant petit livre que M. Émile Gebhart a écrit sur Florence ne prétend pas être une étude méthodique ni un guide complet. C'est le récit très simple d'un voyageur qui est un historien et un ami fervent de l'Italie. Venu à Florence, il regarde d'abord la ville des hauteurs du Viale dei Colli et la décrit dans son ensemble. Puis il la visite, et considère successivement les habitants, les palais, les églises, les musées, précisant ainsi de plus en plus l'image qu'il veut en donner, et amenant le lecteur, par une connaissance progressive, à une étude plus minutieuse de l'art florentin. En six courts chapitres, M. Gebhart trace à grands traits l'histoire de la peinture et de la sculpture depuis Giotto et Andrea de Pise jusqu'à Michel-Ange. Et il termine par une visite dans ces reliquaires d'art où se voient des ouvrages non florentins, les richesses artistiques de toutes sortes, venues de l'héritage des papes. Au cours du récit, M. Émile Gebhart, qui connaît et qui aime les vieilles chroniques, les poésies, les légendes de Toscane, fait revivre nombre de souvenirs qui, par leur abondance et leur précision achèvent, comme l'auteur l'a voulu, « d'évoquer l'âme de Florence ». A côté des livres d'analyse et d'érudition, il y a place pour des synthèses, pour des ouvrages de vulgarisation d'une lecture plus aimable, et quand les savants ont le goût de les écrire eux-mêmes, c'est une bonne fortune dont les lettrés se réjouissent. Ajoutons que le livre est illustré de la façon la plus heureuse. A. C.

—

La librairie E.-A. Seemann, de Leipzig, vient d'ajouter une nouvelle publication artistique à celles, déjà nombreuses, qu'elle éditait. Le succès de ses reproductions photomécaniques en couleurs de ses *Meister der Farbe* (publiées en édition française à Paris, chez Laurens, sous le titre : *Maîtres contemporains*) lui a donné l'idée d'appliquer les excellents résultats de ce procédé à l'art ancien, et voici que viennent de paraître les deux premiers fascicules d'un album de même genre et de même format : **Die Galerien Europas**, où sont reproduits, avec des notices historiques et critiques rédigées par les écrivains les plus compétents les chefs-d'œuvre de peinture des musées d'Europe et qui sera complet en vingt-cinq livraisons de chacune huit planches (à 3 marks en souscrivant à l'ouvrage complet, ou 4 marks séparément).

Le premier fascicule renferme le *Portrait de femme* de Domenico Veneziano, du musée de Berlin; le *Paon blanc* de Hondecoeter, de la galerie de Cassel; la *Madone avec l'Enfant* de Boltraffio, du musée de Budapest; l'*Anneau du Pêcheur* de Pâris Bordone, de l'Académie de Venise; la *Ronde d'enfants portant des fruits* de Rubens, de la Pinacothèque de Munich; le *Paysage dans la campagne romaine* de Dughet, du musée de Berlin; la *Jeune femme tenant des fleurs* de Melzi, de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg; enfin, la *Sainte Nuit* du Corrège, de la galerie de Dresde. En outre, une étude sur Vermeer de Delft, par M. Walter Cohen) est jointe à ce fascicule.

Le deuxième fascicule renferme, avec une étude de M. Richard Graul sur Fragonard et un article de M. J. Husnik sur le procédé de reproduction photographique en trois couleurs usité pour cette publication, l'*Adoration des Mages* de H. von Kulmbach, du musée de Berlin ; la *Chaumière* de Vijnants, du musée d'Amsterdam ; la *Violante* de Palma, du Musée impérial de Vienne ; le *Troupeau à la lisière d'une forêt* de J. van Ruisdael, de la galerie de Cassel ; la *Vierge enfant* de Murillo, de la collection Speck von Sternburg à Lützschena ; le *Portrait de Boyo* de Velazquez, du musée de Berlin ; le *Concert* de Fragonard, du musée du Louvre ; enfin une vue de *Venise* de Turner, de la National Gallery de Londres.

NECROLOGIE

On annonce la mort du paysagiste **Jean Desbrosses**, président de la Société des peintres de montagne.

Né en 1835 à Paris, Desbrosses, fils d'un petit ouvrier, n'avait pu qu'à travers mille obstacles se livrer à sa vocation. Le hasard, à l'heure des dé

buts, lui fit rencontrer Chintreuil dont il devint l'élève et le compagnon de vie passionnément dévoué. Desbrosses, cependant, s'apparente beaucoup plus, par le choix particulier de ses motifs et par l'exécution très précise et soignée de ses toiles, avec le maître vosgien qu'avec Chintreuil. Telle quelle, son interprétation n'est pourtant pas sans mérite. Ses notations claires et gaies sont d'une sincérité qui ne va pas sans charme, et le grand mérite en est la fraîcheur. De tous les paysagistes non impressionnistes de ce temps, Jean Desbrosses est peut-être celui qui eut le sens le plus juste et le plus fin de l'atmosphère. Ses petits tableautins, aux motifs surtout épisodiques, sont toujours baignés d'air, et la lumière y règne en maîtresse, mais c'est une lumière froide.

Membre de la Société des Artistes français, Desbrosses y avait obtenu, entre autres succès, une deuxième médaille au Salon de 1887, et l'Exposition universelle de 1889 lui avait valu une médaille de bronze.

—

Le 25 février est mort à Dresde l'ancien directeur de l'École d'art industriel et du Musée d'art appliqué de cette ville, **Karl Graff**. Il était né le 4 mars 1844 à Grabow. Il étudia l'architecture à Hanovre chez Hase, et à Berlin chez Lucæ, Strack et Ende et travailla à la restauration des cathédrales de Güstrow et Schwerin, puis, attiré par le mouvement architectural qui se produisait à Vienne, alla y travailler chez Hasenauer, dans les bureaux duquel il occupa une situation prépondérante. Il prit une grande part à l'installation du Musée autrichien d'art industriel. En 1874 il était appelé à Dresde au poste de directeur de l'École d'art décoratif, et le Musée d'art industriel de cette ville fut en grande partie exécuté d'après ses plans.

—

Le 6 février dernier est mort à Milan l'archéologue **Vincenzo Forcella**, qui s'appliqua surtout à l'étude des inscriptions et a rendu de grands services à l'histoire de l'art.

—

Le peintre **Zichy**, peintre de l'empereur et de la Cour impériale de Russie, vient de mourir à Saint-Pétersbourg.

—

On annonce également la mort à Düsseldorf du peintre **Eberhart Samuel**, âgé de soixante-quatorze ans ; — et à Stuttgart, le 15 février, du peintre **Engen von Hacklænder**.

MOUVEMENT DES ARTS

—

Collection de M. Ch. B.

Vente d'estampes, miniatures et tableaux, faite à l'Hôtel Drouot, salle 6, les 21 et 22 février, par Me Paul Aulard et MM. Paulme et Lasquin.

Estampes anciennes et modernes. — 19. Descourtie. F.-S.-Wilhelmine de Prusse, princesse d'Orange et de Nassau : 850.— 25. Hopner (D'après) Mrs Benwell, gravé par Ward : 1.700. — 30. Janinet (F.). L'Agréable négligé, d'après Baudouin : 1.700. — 31. Janinet (F.) La Compagne de Pomone, d'après Saint-Quentin : 760. — 33. Janinet (F.). Mademoiselle du T... (Duthé). Estampe ovale, grand in-4°, d'après Lemoine, 1799, épreuve imprimée en couleurs : 2.605. — 34. Janinet (F.). La Toilette de Vénus, d'après F. Boucher : 920. — 38. Lawrence (D'après N.). Ah ! le joli petit chien ; le Petit conseil. Deux pendants, gravés par F. Janinet : 2.600. — 39. Lawrence (D'après N.). Le Billet doux ; Qu'en dit l'abbé. Deux pendants, par N. de Launay : 900. — 57. Reynolds (D'après Sir J.). The Honourable Mrs Bingham, gravé par Bartolozzi : 620.

Miniatures, émaux. — 123. Isabey (J.). Portrait de jeune femme. Miniature sur vélin, ovale. Signée et datée : 1825. Cadre en bronze ciselé : 5.950.

Objets d'art et d'ameublement. — 201. Deux plats en ancienne porcelaine de Chine, famille rose. Deux femmes debout auprès d'un pavillon : 900. — 230. — Tasse droite et soucoupe, Sèvres, pâte tendre, à fond jaune et semis de myosotis en bleu ; médaillon, les lettres D en or et B en roses, entrelacées (chiffre de Mme du Barry ?). Décor de Moiron et Grison, 1786 : 1.250.

Produit : 65.000 francs.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de quelques toiles de M. **Paul Cézanne**, galerie Vollard, 6, rue Laffitte, jusqu'au 13 mars.

Exposition de paysages de M. **Francis Tattegrain**, galerie Allard, 17, rue de Caumartin, jusqu'au 15 mars.

Exposition de tableaux et dessins de M. **Jules Cayron**, galerie Henry Graves, 18, rue de Caumartin, jusqu'au 28 mars.

Exposition de tableaux de M. **Raymond Charmaison**, galerie Arnould, 7, rue Racine, jusqu'au 31 mars.

Étranger

Bruxelles : Salon de la Libre Esthétique.

Francfort-sur-le-Mein : Exposition internationale de l'art de la reliure, au Musée des arts et métiers, du 15 mars au 16 avril.

Troppau : Exposition de porcelaines européennes, au Musée d'art industriel, jusqu'au 15 mars.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Étranger

Rotterdam : Exposition des Beaux-Arts, du 12 mai au 24 juin. Dépôt des œuvres à Paris, chez Robinot, 32, rue de Maubeuge, avant le 14 avril.

L'Administrateur-Gérant : J. F. Schnerb.

Paris. — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart.

N° 30. — 1906. BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 22 Septembre.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . 10 fr. || Étranger (Etats faisant partie de
Départements . . . . . 12 fr. || l'Union postale) . . . . . 15 fr.

Le Numéro : 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

On annonce que l'État est décidé à créer une monnaie nouvelle en nickel. Après la pièce de vingt-cinq centimes, il a résolu, dit-on, de frapper une pièce de dix centimes. Ce projet n'intéresse pas seulement les économistes et les financiers, il touche les artistes.

Il faut espérer que l'État aura un peu plus de souci de la pièce de dix centimes qu'il n'a fait de sa devancière. Les péripéties des vingt-cinq centimes en nickel sont demeurées légendaires. La pièce était laide et mal commode, et il fallut la refaire. On la rendit d'un usage un peu plus pratique, mais on ne réussit pas à l'embellir. Elle est lourde, sans relief et sans beauté. Aura-t-on de nouveau la même négligence ?

Cette indifférence à l'esthétique a paru d'autant plus fâcheuse qu'elle succédait à un essai de rénovation des plus heureux. Dans la période qui avait précédé, des efforts avaient été faits à la Monnaie pour changer les effigies, et donner à notre époque des pièces d'or et d'argent personnelles. On s'était adressé alors à de grands artistes : Chaplain avait trouvé un emblème nouveau pour la monnaie d'or, tandis que Roty créait pour les pièces d'argent la Semeuse, qui a tout de suite pris les allures d'une figure traditionnelle.

Il y aurait quelque chose de singulier de la part de l'État à paraître réserver ses soins aux monnaies précieuses, exclusivement, et à traiter sans façon le billon ou le nickel. On s'était pourtant jadis occupé du modeste sou. Le nickel n'a pas eu cette fortune. Il ne faut pas que les pouvoirs publics lui refusent son attention, s'il y a un nouvel essai. Les monnaies sont patientes et se vengent : elles transmettent pendant longtemps dans les âges futurs le bon ou le mauvais renom des gouvernements.

NOUVELLES

*** Ont été inaugurés pendant la dernière quinzaine :

Le dimanche 9 septembre, à Plouha (Côtes-du-Nord), un monument à la mémoire du peintre Jean-Louis Hamon, œuvre du sculpteur Hexamer ;

Le dimanche 16 septembre, à Marseille, le monument de Puget, œuvre du sculpteur Henri Lombard.

*** M. Barthou, ministre des Travaux publics a fait transporter au Louvre un fort beau paravent en savonnerie, à sujets de chasse, qui ornait son cabinet. C'est pour le maréchal de Mac-Mahon que ce paravent avait été confectionné en 1873 avec les tapisseries provenant de la dotation impériale. Il avait orné, à la préfecture de Versailles, qu'habitait alors le maréchal, le grand salon dit salon de l'Impératrice.

*** M. Pierpont Morgan vient d'envoyer à l'exposition des miniatures de la Bibliothèque Nationale un choix de vingt-deux miniatures de l'école anglaise, qui sont parmi les plus précieuses de sa collection. Il s'y trouve, notamment, un portrait de *Mme Du Barry*, par Cosway, qui fut gravé à Londres par J. Condé en 1791, et un portrait non moins remarquable de *Anne de Danemark* par Oliver, dans un encadrement en émail.

*** On vient d'exposer, dans la salle Bugeaud, au Musée de l'Armée, le portrait, par Tony Robert-Fleury, du général Lebrun, qui commandait le 1er corps à Bazeilles. Cette œuvre d'art est due à la libéralité de Mme la générale Lebrun.

M. le général Niox s'occupe de rassembler dans la salle d'Assas les souvenirs militaires des guerres d'Afrique et des expéditions coloniales. Cette salle sera ouverte prochainement, quand seront commencés les travaux de réfection de la salle Bugeaud.

*** Le ministre des Beaux-Arts a donné son approbation au choix, qui lui était proposé par le directeur de l'Opéra-Comique, de M. Jacques Miranne, comme premier chef d'orchestre de ce théâtre.

M. Miranne exercera cette fonction conjointement avec M. Ruhlmann. Le poste de directeur de la musique est supprimé.

*** M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts, dans sa visite à la section des Beaux-Arts de l'exposition coloniale de Marseille s'est rendu acquéreur des œuvres suivantes : Dagnac-Rivière, les *Fripiers au Maroc* ; Doigneau, une aquarelle ; Duvent, *Pont de pierre à Canton* ; Georges Fraipont, *Théâtre populaire annamite* ; Giran-Max, *Environs de Marseille* ; Paul Jouve, un dessin ; José Silbert, *Type marocain* ; Vollet, *La Pagode des lotus* ; et une grande toile d'Emile Bernard, *L'Esclave malade*.

A la même exposition, le jury des Beaux-Arts, sous la présidence de M. Tony Robert-Fleury, a attribué des bourses de voyage aux colonies aux lauréats suivants :

Peinture : MM. Dabadie, d'Estienne, Garibaldi, Godeby, Gourse, Guillaume-Roger, Marché, Moteley, de la Nézière, Pinchon, Richebé, Léon Ruffe, Sébille, Vivès-Apy.

Sculpture : MM. Paul Berthier, de Mellanville, Emile Pinchon.

Gravure : Mme Marie Gautier.

*** La Société des Amis des Monuments Parisiens s'est émue de la cession à bail consentie à l'Association des Etudiants de l'ancienne Faculté de médecine, située rue de la Bûcherie et destinée à devenir la « Maison des Etudiants ». Elle a donc émis le vœu qu'il ne soit pas fait usage, à cet effet, de la salle gothique de l'ancienne rotonde de Winslow, qui devra être conservée dans son état actuel, ainsi que la façade du XVe siècle, éclairée de plusieurs fenêtres en ogive ouvrant sur la cour. La commission du Vieux-Paris a adopté un vœu de classement de l'ensemble des bâtiments de l'antique maison.

*** M. Dujardin-Beaumetz vient d'ordonner la restauration de l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes, à Soissons, qui est un des plus charmants spécimens de notre architecture du XVIe siècle.

*** En enlevant le remblai qui cachait, à la cathédrale de Bourges, une partie de l'église basse, on a retrouvé les traces de la construction première du XIIIe siècle. En même temps on a retrouvé, dans un sarcophage, le corps d'un archevêque avec la croix pastorale en cuivre doré, la crosse, également en cuivre et l'anneau en or, avec cabochons de turquoises. Les trois pièces ont été déposées au musée de Bourges.

*** Une très intéressante peinture murale, figurant *Le mariage de Gaston d'Orléans avec Marie de Bourbon-Montpensier* (1625) vient d'être retrouvée, en enlevant un badigeon, dans une curieuse maison de Champigny-sur-Vende (Indre-et-Loire) où se voit le superbe château jadis possédé par le duc et la duchesse et actuellement propriété de Mme la comtesse de La Roche-Aymon.

*** Le couvent des Ursulines, dans lequel se trouve enclavée la tour Jeanne d'Arc, à Rouen, étant tombé à la suite d'une vente récente, entre les mains d'autres propriétaires, la Société des Amis des Monuments Rouennais redoutant que la tour ne soit, par suite de constructions nouvelles, entourée de bâtiments qui en déroberaient l'aspect, a adressé au Conseil général de la Seine-Inférieure une pétition invitant l'administration préfectorale à engager des pourparlers en vue d'assurer la vue de la tour. Le Conseil général, à l'unanimité, a ratifié ce vœu.

*** Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en Espagne, M. Jimero, vient d'attirer l'attention du ministre de la Justice sur les ventes clandestines d'objets d'art qui se renouvellent avec trop de fréquence, au préjudice du patrimoine artistique de l'Espagne. Afin de marquer sa volonté de faire cesser de tels abus, le comte de Romanonés a donné l'ordre de faire une enquête officielle dans chaque province et de dresser un inventaire complet et définitif des trésors artistiques qui s'y trouvent.

*** On annonce de Gex qu'un propriétaire de Cessy, M. Antoine Carpin, vient de découvrir, dans la cour de son habitation, située au centre du village, deux sépultures qui paraissent appartenir à l'époque mérovingienne. Ces deux tombes, dont les dalles qui les recouvraient n'ont pas bougé, sont en parfait état de conservation. Les ossements qu'elles renfermaient étaient intacts et les squelettes ont pu être entièrement reconstitués. On y a trouvé, en outre, deux boucles de ceinturon en bronze, deux plaques d'agrafe en cuivre, une plaque de ceinturon de même métal et un poinçon en bronze. Les deux sépultures font évidemment partie d'une nécropole qui doit être entièrement conservée : le sol d'une cour, d'un jardin, d'une cave et de diverses pièces cache, en effet, des alignements de tombeaux que l'on devine facilement à l'aide de la pioche.

*** Le 20 septembre a été inauguré à l'exposition internationale de Bucarest, dont la *Gazette* parlera prochainement à ses lecteurs, le pavillon de la section française. A cette occasion, M. Léo Claretie, président de cette section, a remis au roi Charles Ier une plaquette commémorative, œuvre du graveur Bottée.

*** A Savognino (Grisons) on vient de placer une inscription commémorative du séjour de Segantini, le peintre italien, qui vécut là de 1886 à 1894.

*** On annonce de Nuremberg que deux tapisseries de grande valeur ont été volées dans l'église Saint-Laurent : un *Mariage mystique de sainte Catherine* et un *Christ en croix entre la Vierge et saint Jean*. Elles mesurent 1m20 de long sur 0m80 de haut.

*** Lors du dernier congrès archéologique, qui eut lieu à Athènes en 1905, il fut convenu que le congrès suivant se tiendrait au Caire, en 1909, à l'époque des vacances de Pâques (14 avril). Le comité de ce congrès, qui vient de se constituer sous la présidence du Khédive, et qui comprend toutes les notabilités scientifiques de l'Egypte, a désigné comme président exécutif M. Maspéro, directeur général du service des antiquités d'Egypte. Ce congrès, d'après le programme récemment arrêté, se tiendra, en trois étapes, à Alexandrie, au Caire et à Thèbes, du 10 au 21 avril. Des excursions dans la Haute-Egypte seront, en outre, organisées pour les membres qui le désireront. Dès maintenant, les adhésions peuvent être adressées à la commission du congrès archéologique international, au Musée égyptien, au Caire.

*** En enlevant une boiserie du chœur de l'église de Santa Maria in Campo, à Florence, on a mis récemment à découvert une fresque du quinzième siècle, que l'on attribue à un peintre contemporain de Botticelli. Cette fresque représente l'histoire de saint Galgano qui, après une vie agitée, se retira dans les solitudes du mont Siepi et y mena une existence d'ascète.

*** Le Musée du Livre, c'est ainsi que l'on désigne à Bruxelles une association de fondation récente, ayant pour objet l'étude des questions relatives au Livre ainsi qu'aux industries et aux arts qui s'y rapportent. Des collections seront réunies dans ce musée en vue de l'étude et de la propagation de l'enseignement professionnel et de la diffusion des connaissances concernant le Livre. Cette association du Musée du Livre comprendra des membres effectifs individuels, des membres protecteurs, des membres collectifs ; par ces derniers, il faut entendre des associations ou institutions scientifiques, artistiques, littéraires, professionnels, et des membres correspondants choisis à l'étranger, en raison de leurs connaissances spéciales et qui seront à même, par leur influence ou leurs travaux, de rendre des services à la nouvelle institution. Des expositions et des conférences seront organisées par séries ; une publication périodique tiendra les intéressés au courant de ce qui se fera au Musée du Livre. Chaque année, à la Saint-Nicolas, s'ouvrira dans son local une foire aux livres, à laquelle pourront concourir les libraires de tous pays, qui pourront y exposer tous les ouvrages qui leur conviendront.

*** Le gouvernement russe vient d'acheter, au prix de 18.000 roubles, la bibliothèque du poète Alexandre Pouchkine, qu'il a fait déposer provisoirement à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, jusqu'à ce que les événements permettent de l'installer définitivement et d'y adjoindre une sorte de musée, qu'on se propose de fonder sous le nom du grand écrivain. Dans ce musée seront rassemblés tous les documents littéraires et historiques relatifs à la littérature russe, depuis Pouchkine jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle.

Académie des Inscriptions

Séance du 7 septembre

Fouilles de Délos. — Lecture est donnée de deux lettres adressées par M. Holleaux, directeur de l'École française, à M. le duc de Loubat, pour le tenir au courant des fouilles de Délos. Les résultats qui, paraît-il, en sont superbes, feront prochainement l'objet d'une communication étendue de M. Holleaux.

Séance du 14 septembre

Séance publique annuelle. — L'Académie fixe au vendredi 16 novembre la date de la séance publique annuelle.

Bronzes d'Alésia

Depuis le début des fouilles d'Alésia, deux bronzes d'une grande valeur artistique ont été rendus à la lumière. Le premier, un buste de Silène, est un morceau d'un excellent travail, mais qui ne nous apprend rien de nouveau, les pareils existant au musée de Naples, où ils proviennent des fouilles de Pompéi. Il n'en est pas de même de l'admirable applique (*emblema*) représentant un Gaulois mort, le torse nu, les jambes couvertes des braies nationales. Ce bronze-là est un petit chef-d'œuvre, absolument intact, d'une puissance de modelé et d'une délicatesse de ciselure merveilleuse ; en outre, dans la nombreuse série des statues et des reliefs représentant des Gaulois, celui-là est *absolument unique* ; c'est un motif nouveau, comparable, mais nullement identique, au *Gaulois mort*, en marbre, qui est au musée de Venise. Cette superbe pièce a été moulée ; elle sera reproduite prochainement dans la Revue *Pro Alesia*, et la *Gazette* la fera connaître également à ses lecteurs. Une image de Gaulois mort, découverte dans la ville romaine qui a remplacé la cité gauloise de Vercingétorix, n'y a-t-il pas là de quoi stimuler la libéralité du public à laquelle l'entreprise nationale du déblaiement d'Alésia fait appel ?

S. R.

REVUE DES REVUES

o **Mercure de France** (1er et 15 août, 1er et 15 septembre). — *Eugène Carrière*, par M. Charles Morice.

\+ **Art et Décoration** (janvier 1906). — Études de M. M.-P. Verneuil sur les reptiles dans la

décoration (44 ill. en couleurs); — de M. Léonce Bénédite sur le peintre Lucien Simon (13 reprod. d'œuvres, dont 1 en couleurs); — et projets de villas au bord de la mer, dessinées par M. Genuys (2 grav.).

(Février). — *Idées sur Eugène Carrière*, par M. C. Mauclair (11 repr.); — études de M. Roger Marx sur le céramiste Auguste Delaherche (14 fig. et 1 planche en couleurs), — et de M. Ch. Saunier sur le portraitiste hollandais Antoon van Welie (4 reprod.).

+ Compte rendu d'un concours d'affiches par M. E. Grasset (12 grav.).

(Mars). — Articles de M. M.-P. Verneuil sur l'artiste décorateur Maurice Dufrène (nombreuses grav.); — de M. C. Mauclair sur Jean-Paul Laurens (14 grav. dont 1 en couleurs); — de M. Jean Gaudin sur les travaux de l'École d'art de Birmingham (14 ill.).

(Avril). — Articles de M. Moreau-Vauthier sur une salle de musique décorée par le sculpteur Dampt, dans l'hôtel de la comtesse R. de Béarn (11 vues, dont 1 en couleurs); — de M. Pol Neveux sur le peintre et graveur belge Armand Rassenfosse (10 reprod.); — de M. François Courboin sur l'eau-forte : sa technique, ses différents genres, etc. (avec nombreux exemples figurés dans le texte ou hors texte).

(Mai). — Étude de M. Henry Marcel sur les peintures de M. Henri Martin pour le Capitole de Toulouse, que l'on admira au Salon dernier (8 reprod. dont 1 en couleurs); — de M. Léonce Bénédite sur Fantin-Latour (11 reprod.); — de M. Paul Vitry sur une nouvelle série de dessins par M. Paul Renouard (6 reprod.); — de M. Ch. Genuys sur un livre récent de M. Eugène Grasset, *Ouvrages de ferronnerie* (4 fig.).

(Juin). — Fascicule entièrement consacré aux Arts décoratifs aux Salons : étude par M. M.-P. Verneuil, accompagnée de très nombreuses illustrations, dont 1 planche en couleurs.

(Juillet). — Suite de l'étude sur les Salons : la peinture, par M. Léonce Bénédite; la sculpture, par M. Paul Vitry (nombreuses reproductions).

+ Notice de M. Fiérens-Gevaert sur le beau monument du peintre Segantini, par le sculpteur Leo Bistolfi (reprod.).

(Août). — Numéro spécialement consacré à la belle exposition de dentelles anciennes et modernes au musée des Arts décoratifs : compte rendu par M. L. Deshairs, accompagné de nombreuses reproductions.

— Hors texte en couleurs : *Port d'Alger au crépuscule*, par M. Albert Besnard.

X **L'Art décoratif** (janvier 1906). — Articles de M. C. Mauclair sur Henner (8 reprod.); — de M. L. Riotor sur l'exposition de la Société d'Art décoratif (11 ill.); — de M. J. Copeau sur celle de la gravure en couleurs à la galerie Georges Petit (7 fig.); — de M. Pierre Roche sur l'exposition japonaise au dernier Salon d'Automne (4 reprod.); — de M. J. Uhry sur une taverne parisienne décorée par Steinlen, Grün, Willette, etc. (9 ill.).

(Février). — Articles de M. C. Mauclair sur le peintre J. Adler (13 reprod.); — de M. R. de Félice sur quelques œuvres récentes d'art appliqué de MM. E. Brandt et Edouard Schenck (17 reprod.); — de M. Ch. Saunier sur le sculpteur Auguste Suchetet (9 reprod.); — de M. L. Riotor sur la récente exposition des Écoles d'art départementales (9 ill.).

(Mars). — Articles de M. Pascal Forthuny sur les transformations du Casino municipal de Nice (25 ill.); — de M. Y. Rambosson sur le peintre Désiré Lucas (12 reprod.); — de M. J. Bramson sur le sculpteur tchèque Bohumil Kafka (9 reprod.); — de M. L. Riotor sur l'Art à l'école (7 ill.).

(Avril). — Articles de M. Jean Vignaud sur le portraitiste Antoon van Welie (11 reprod.); — de M. Ed. Uhry sur le théâtre-concert « La Cigale » et ses décorations (7 ill.); — de M. Maurice Baud sur l'art suisse contemporain (2e article) (7 reprod.); — de M. A. Basler sur le médailleur François Roques (6 reprod.); — de M. G. Quénioux sur le dessin et son enseignement (article continué dans la livraison suivante; 50 ill.); — de M. L. Riotor sur un concours de l'Union des Arts décoratifs (7 ill.).

(Mai). — Articles de Mlle P. Bayle sur le panneau de M. Lévy-Dhurmer destiné au Palais de Justice (4 reprod.); — de M. Ed. Uhry sur un intérieur moderne (8 ill.); — de M. R. de Félice sur le portraitiste Jules Capron (10 reprod.); — de M. L. Riotor sur l'exposition de reliures au Musée des Arts décoratifs (9 ill.).

(Juin et juillet). — Livraisons consacrées aux Salons : articles de MM. C. Mauclair, R. de Félice, Y. Rambosson, prince Karageorgevitch et Émile Sedeyn (nombreuses reproductions d'œuvres).

V **Revue alsacienne illustrée** (1906, n° III). — Notice de M. Anselme Laugel sur le sculpteur alsacien Philippe Gross, auteur, entre autres, de la statue de Kléber à Strasbourg (portrait et 26 reprod. d'œuvres), — et 19 reprod. d'œuvres exposées à la Maison d'art alsacienne.

X **Images du Musée alsacien** (1906, 3e fasc.). — *Issenhausen*, héliogravure; — *Bonnets des bourgeoises de Colmar au* XVIIIe *siècle et au commencement du* XIXe *siècle, et des environs de Colmar*, planche en couleurs; — *Détails d'une ferme à Buswiller*; — *Troncs pour nids d'oiseaux*, curieusement taillés en bois ou modelés en terre cuite en forme de visages humains, planche en couleurs.

Kunst und Künstler (janvier 1906). — M. L. Corinth étudie l'art du charmant peintre et illustrateur humoristique Th.-Th. Heine et la vie artistique à Munich à la fin du XIXe siècle (15 reprod. en noir et en couleurs); — M. Max-J. Friedlaender, la collection Carstanjen, qui fut exposée l'hiver dernier au musée de Berlin : œuvres de primitifs allemands, de Rembrandt et de maîtres hollandais, etc. (5 reprod.); — M. Hugo Haberfeld, l'exposition d'art religieux moderne à la Sécession de Berlin, dont M. William Ritter a rendu compte ici même (1) (5 reprod.); — M. F. Poppenberg, la récente exposition d'éventails anciens à Berlin (7 reprod.).

(Février). — Études de M. H. Kesser sur le

---

(1) Voir *Chronique des Arts* du 3 février 1906, p. 36.

peintre suisse Kuno Amiet (9 reprod.); — de M. E. Zimmermann sur la porcelaine chinoise (7 ill.); — de M. W. Stengel sur le plein air chez les maîtres anciens; — de M. E. Heilbuth sur les lithographies de notre compatriote P. Bonnard (13 reprod. d'après son *Daphnis et Chloé*).

(Mars). — Intéressante étude de M. Jan Veth sur les adaptations d'œuvres anciennes dont témoignent plusieurs portraits et compositions de Rembrandt : par exemple son portrait gravé de 1637, et l'eau-forte du *Jeune homme pensif* de 1637, inspirés, semble-t-il, par le *Balthazar Castiglione* de Raphaël ; son portrait gravé de 1639 et celui de la National Gallery, imités de l'*Arioste* de Titien, etc. (9 fig.).

— *L'Évolution actuelle de la peinture*, par M. Émile Baur.

— *L'Exposition centennale de l'art allemand à la Nationalgalerie de Berlin*, par M. E. Heilbuth (nombreuses reprod. d'œuvres exposées).

(Avril). — Articles de M. J. Engel sur Menzel auteur de cartons de vitraux (1 reprod.); — de M. Théodore Duret sur notre compatriote Renoir (11 reprod.); — de M. A. Aubert sur des notes, poésies, etc., laissées par le grand paysagiste allemand Caspar Friedrich, que la Centennale de Berlin vient de remettre en lumière (13 reprod. de tableaux et dessins de l'artiste et de son portrait par Peters); — de M. H. Mackowsky sur l'Opéra de Berlin, bâti pour Frédéric le Grand par Knobelsdorf (article continué dans la livraison suivante) (12 fig.).

(Mai). — Articles de M. K. Voll sur un beau *Portrait d'homme* de Frans Hals, des environs de 1650, acquis récemment par la Pinacothèque de Munich (reprod.); — de M. K. Scheffler sur l'excellent sculpteur allemand Adolf Hildebrand (14 reproductions).

— Nombreuses reproductions de tableaux exposés à la Centennale de Berlin.

(Juin). — *La Nature et l'Art*, par M. G. Pauli; — *Les Meubles de l'école d'Hepplewhite* (créations anglaises du XVIII^e^ siècle) (9 reprod.); — article de M. W. Stengel sur un livre d'esthétique d'un auteur allemand Johann Paester, édité à Mannheim en 1807; — et compte rendu, par M. E. Heilbuth, de la récente exposition de la Sécession à Berlin (21 reprod.).

(Juillet). — Articles de M. Fr. Servaes sur le peintre autrichien F.-G. Waldmüller, si admiré à la Centennale de Berlin (13 reprod. d'œuvres); — de M. J.-A. Lux sur l'art des jardins; — de M. J. Rohde sur le peintre et sculpteur danois J.-F. Willumsen (14 reprod. d'œuvres, dont 1 hors texte en couleurs); — de M^me^ Marie Schuette sur quatre lithographies de Goya, dont trois épreuves uniques, récemment acquises par le musée de Berlin (reprod. de ces 4 planches, où sont traitées des scènes de mœurs espagnoles).

(Août). — Études de M. H. Scheffler sur le grand artiste allemand Feuerbach, remis en honneur par la Centennale de Berlin (12 reprod. d'œuvres); — de M. E. Kolloff sur *Le Coloris et la technique des couleurs chez Rembrandt* (2 reprod.); — de M. Maurice Denis sur notre compatriote, le sculpteur A. Maillol (6 reprod.); — de M. H. W. Singer sur la troisième exposition allemande d'art appliqué à Dresde.

BIBLIOGRAPHIE

La Renaissance septentrionale et les premiers maîtres des Flandres, par H. Fiérens-Gevaert. Bruxelles, G. van Oest, 1905. In 8^o^, 224 p. av. 112 grav. dans le texte et hors texte.

Quelles qu'en soient les causes multiples, le courant d'admiration qui nous a reportés vers les Primitifs ne se ralentit pas, au contraire, et les publications sur le XV^e^ siècle encombrent les tables de travail de ceux qui veulent être au courant. M. Fiérens-Gevaert, à son tour, vient d'écrire un livre dont il a voulu faire un compendium de tous les documents essentiels sur l'art flamand au XIV^e^ et au XV^e^ siècle, et un plaidoyer en faveur des origines flamandes de ce qu'il a appelé, avec raison, la Renaissance septentrionale.

Cette question des origines fera sans doute encore verser beaucoup d'encre. Il manque, de part et d'autre, un nombre suffisant d'œuvres d'art conservées, sur lesquelles on pourrait établir le débat. Dans les deux pays, les œuvres d'art du XIV^e^ siècle, surtout en ce qui regarde la peinture, font presque défaut. Les Flamands disent : « Nous avons eu des œuvres d'art, cela est certain, indubitable ; seulement, elles ont été détruites par les iconoclastes. Les auteurs inconnus de ces œuvres disparues sont les vrais précurseurs de nos grands peintres du XV^e^ siècle. Nous ne devons rien, rien, à personne. » Les plus modérés, et M. Fiérens-Gevaert est de ce nombre, veulent bien reconnaître et même proclamer que la France a été, du XII^e^ au XIV^e^ siècle, l'institutrice des nations ; mais, disent-ils, au XIV^e^ siècle, surtout vers la fin, l'art français est devenu flamand. Les meilleurs ouvrages français de cette époques sont dus à des Flamands. Nos meilleurs artistes s'expatriaient pour aller où se trouvaient des rois et des seigneurs, le luxe et le goût des arts. C'est même pour cela qu'à cette époque on ne trouve guère d'œuvres d'art remarquables entre les frontières des Flandres.

A quoi un partisan de l'opinion opposée pourrait objecter que les hommes de génie, là même où ils sont nés, avortent, si le milieu éducatif ne leur est pas favorable ; et quel milieu pourrait exister dans un pays d'où les meilleurs s'en vont ? D'autre part, ceux qui sont venus auprès des rois et des seigneurs français ont d'abord fait leur éducation en France, chez des artistes français ou francisés, à tel point que leurs œuvres ne peuvent guère se distinguer des œuvres françaises. Les frères Limbourg sont venus tout jeunes en France. Broederlam, qui est très probablement né à Ypres, où on le voit établi pendant plusieurs années, a pourtant séjourné en France, et sa peinture est d'un art franco-italien, comme la peinture française du même temps. Telle est la thèse qui nous a paru, dès le premier jour, la plus vraisemblable.

Nous pensons, d'ailleurs, qu'on attache une trop grande importance, de part et d'autre, au moins parmi les promoteurs d'opinions extrêmes, à une question qui peut se résumer ainsi : à quelle époque précise l'art flamand, élève de l'art français, est-il devenu à son tour l'instituteur de son maître ?

Le fait bien certain est celui-ci : à partir des environs de l'an 1400 (Hubert était alors âgé de trente et quelques années), l'art flamand a produit des

chefs-d'œuvre très supérieurs à ceux de l'art français. La Flandre est devenue, vers l'an 1400, l'institutrice de la France, sinon pour l'architecture et la sculpture, du moins, incontestablement, pour la peinture. Ce que M. Fiérens-Gevaert suppose vrai à partir de 1375, nous le voyons vrai à partir de 1400. Cette différence d'un quart de siècle vaut-elle une discussion en règle? Peut-être oui, parce qu'on doit servir la vérité d'aussi près que possible; mais, enfin, ce n'est guère qu'une nuance, et quand on en est là, on est bien près de se mettre d'accord.

La discussion serait plus longue à propos des vastes problèmes que pose M. Fiérens-Gevaert dans les premières pages de son livre. L'auteur admire hautement le génie de Giotto; mais il croit que « sa sublimité », qui « considérée en soi est sans tache, imposa des formules systématiques et abstraites à toute une école ». Nous croyons que les successeurs de Giotto n'ont pas eu assez de génie pour parler la langue forte et savoureuse du maître: ils n'ont imité que son accent.

Mais dès le seuil du XV^e^ siècle Fra Angelico (1387-1455) et Masaccio (1401-1428), l'un réaliste, l'autre pur idéaliste, renouent la tradition du grand art, étant l'un et l'autre, *l'un à peu près autant que l'autre*, fidèles à la nature.

L'art flamand du XV^e^ siècle est-il vraiment une réaction contre le symbolisme? Mais quoi de plus franchement symboliste dans sa conception d'ensemble que le retable de *L'Adoration de l'Agneau*? Les bonnes réactions artistiques se font par un retour non pas au « réalisme », mais à la nature, ce qui n'est pas nécessairement la même chose.

Le temps nous manque pour suivre M. Fiérens-Gevaert dans l'étude de l'histoire de l'art flamand depuis ses lointaines origines. Nous admirons comme lui, et peut-être encore plus que lui, le *Sergent d'armes* du Beffroi de Gand (aujourd'hui au musée lapidaire de la ville) antérieur au milieu du XIV^e^ siècle et déjà si vivant. Nous allons volontiers avec lui voir le retable de Haekendover, près de Tirlemont, où un sculpteur de génie a taillé dans le bois, vers la fin du XIV^e^ siècle, les vivantes figures des trois vierges et celles des maçons qu'elles paient (1). Nous admirons moins que lui le tabernacle de Hal (2), plus élégant de plis et d'attitudes, mais un peu moins humain, moins près de la nature. Nous nous écartons davantage de lui de Courajod et de quelques autres savants historiens d'art qui voudraient voir le chef-d'œuvre de la sculpture belge dans la statue en marbre de *Sainte Catherine* de Notre-Dame de Courtrai (3), œuvre, à notre avis, froidement élégante et un peu conventionnelle.

C'est plaisir de suivre ainsi, de page en page, d'image en image, les destinées d'un art qui devait aboutir à un si admirable épanouissement. Le livre de M. Fiérens-Gevaert, nous l'avons dit, est un très bon compendium, très bien et très clairement ordonné, de documents sur l'histoire de l'art de son pays. En ce qui concerne les affirmations de faits, nous l'avons trouvé généralement très exact et très bien renseigné. Les documents écrits en langue française et en langue flamande lui sont également familiers, et sa bibliographie très complète épargnera à plusieurs d'entre nous bien des recherches et des perplexités. Tout le monde sera enchanté de trouver au bas de certaines de ses pages le texte même des documents d'archives flamands concernant les artistes et leurs œuvres. Il faut le remercier, notamment, d'avoir analysé, avec plus de détail que personne, le récit du voyage que fit Jan van Eyck en Portugal, avec messire Jehan, seigneur de Roubaix, ambassadeur de Philippe-le-Bon.

A-t-il commis quelque erreur de détail dans la masse des faits qu'énumère son volume? C'était probable *a priori* dans un ouvrage de ce genre. Comme on n'est jamais mieux renseigné que sur soi-même, nous en signalerons une ou deux qui nous concernent, dans les citations qu'il a bien voulu faire de nos attributions de certains ouvrages à Hubert et Jean van Eyck.

Il croit, par exemple, que nous voulons rendre à Hubert la tête de *Christ* vue de face, du musée de Berlin. Ce n'est pas tout à fait notre avis. Nous avons dit qu'à cause de l'exécution trop molle, on doit se contenter d'y voir « l'œuvre d'un élève, ou plus probablement d'un copiste reproduisant un original perdu de Hubert ».

De même il nous fait dire que la *Vierge* d'Incehall est d'Hubert. La Vierge et l'Enfant, en effet, dans ce délicieux petit tableau, sont de l'Hubert tout pur. Notre conclusion était qu'il fallait voir l'original avant de se prononcer. Nous ajoutions pourtant que si, « *comme il est probable, vu la signature* », on n'y trouvait pas « la morbidesse dans les chairs, l'exécution en pleine pâte dans les draperies » qui, pour nous, sont caractéristiques de Hubert, il faudrait bien admettre que ce petit chef-d'œuvre, conçu et dessiné par Hubert, a été au moins *terminé par Jan*.

Depuis le moment, déjà lointain (février 1904), où nous avons énoncé cette opinion, il nous a été possible de refaire la tournée de tous les van Eyck d'Europe, sauf la Russie. Notre connaissance de la facture propre à Hubert s'est perfectionnée d'autant, et nous croyons plus probable que jamais que l'exécution de la *Vierge* d'Incehall est de Jan, autant qu'on peut en juger d'après une bonne photographie.

On nous pardonnera de nous arrêter longtemps à des vétilles. Mais, depuis quelques années, la question de la séparation des œuvres des deux frères, qui n'avait jusque-là été traitée que négligemment et plutôt par intuition, a pris une importance de plus en plus grande. Nous croyons, d'ailleurs, que la solution est proche. Aux arguments parfois contradictoires, mais précis et, par là, propres à la discussion, présentés par Otto Seeck, Karl Woll, James Weale, Alfred Marks, Max Dvorak, etc., si l'on veut bien ajouter nos arguments tirés de l'exécution, les plus décisifs de tous, nous sommes persuadés qu'on ne tardera pas à s'entendre. Pour le moment, la discussion reste ouverte. M. Fiérens-Gevaert, en ce qui concerne les tableaux séparés, n'a guère donné d'attributions personnelles. Il est plus précis en ce qui concerne le retable de l'*Agneau*. Ses conclusions se rapprochent beaucoup de celles de M. Max Dvorak.

« L'*Agneau mystique*, les *Chevaliers*, les *Juges*, les *Ermites*, les *Pèlerins* sont de l'aîné, sauf la plus grande partie des paysages; on peut accorder aussi à Hubert les conceptions des trois grandes figures de *Dieu le Père*, de *Saint Jean-Baptiste* et

(1) V. *Gazette des Beaux-Arts*, 1903, t. II, p. 397.
(2) *Ibid.*, p. 399.
(3) *Ibid.*, p. 336.

de la *Vierge*, que Jan acheva. Tout le reste est l'œuvre du frère cadet : les *Anges chanteurs* et *musiciens*, *Adam* et *Ève*, les volets extérieurs. Enfin, le grand mérite du cadet consiste surtout dans l'unification des chefs-d'œuvre. »

Mettons en regard notre opinion personnelle.

Nous attribuons à Hubert, dans le retable, non seulement tout ce que M. Fiérens-Gevaert lui attribue, mais encore la partie du panneau de l'*Agneau* qu'il lui avait retirée : les trois figures centrales en entier ; les *Anges musiciens* (auxquels Jean semble avoir travaillé un peu) ; enfin, *tout* l'extérieur des volets. Il ne reste à Jan, d'après nous, que l'*Adam*, l'*Ève* et les *Anges chanteurs*. Quant à l'unification de l'ensemble par Jan, nous la nions résolument. Il est possible que Jean ait beaucoup travaillé au retable, mais en sous-ordre, les dernières touches, les touches décisives étant de la main d'Hubert, très reconnaissables partout, sauf dans les trois volets de Jan.

Pour le moment, on le voit, la discussion est bien ouverte. Mais, répétons-le, elle sera vite close quand on voudra s'occuper un peu moins des types et du style, qui ont bien leur importance, et un peu plus de l'exécution, qui reste le critérium principal, trop négligé.

Il était bon que M. Fiérens-Gevaert écrivît son livre. C'est une œuvre claire, bien documentée, discutable dans quelques appréciations générales, mais excellente comme point de départ pour les discussions futures.

E. DURAND-GRÉVILLE.

La plus ancienne vue de Gand (commencement du XVe siècle). Le carrefour de la rue Courte du Jour (alors : Vierwegsche Ede), vers la Walpoorte, représenté sur un volet du retable de l'Agneau mystique des frères Van Eyck. Communication préliminaire à un ouvrage en préparation, faite à l'Assemblée générale solennelle de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Gand, à l'Hôtel de Ville, le 11 février 1906, par Armand HEINS. [Gand], mars 1906. In-8°, 16 p. av. 1 planche.

Dans cette plaquette, tirage à part du *Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Gand*, M. A. Heins étudie la vue de ville peinte au dos du volet de l'*Adam* qui fit partie du retable de l'*Agneau mystique* et qui est aujourd'hui au musée de Bruxelles. Contrairement à l'opinion de M. James Weale, adoptée par M. Durand-Gréville, d'après laquelle il faudrait voir là un coin de Bruges aux environs de la rue Neuve Saint-Gilles (actuellement rue de la Main d'or) où habita Jan van Eyck, M. Heins estime, comme Liévin de Bast l'avait déjà prétendu en 1824 dans le *Messager des Sciences et des Arts* de Gand, qu'il s'agit là d'une vue d'un carrefour de Gand aujourd'hui rue Courte du Jour, près de la Walpoorte, et il en identifie tous les détails. La question a son importance, car elle entraîne la conclusion ou bien que cette partie du retable fut peinte à Bruges par Jan, qui y habita, ou bien qu'elle le fut à Gand, probablement par Hubert. C'est à cette affirmation qu'avec de Bast, van Lokeren, Kervyn et autres, aboutit M. Heins.

Une reproduction hors texte de la peinture en question accompagne ce travail.

M.

NÉCROLOGIE

L'architecte **Albert Tissandier**, frère de l'aéronaute Gaston Tissandier, dont il fut le compagnon et collaborateur assidu, s'étant passionné, lui aussi pour le problème de la navigation aérienne, vient de mourir à Jurançon, près de Pau. Il était né à Anglure (Marne) en 1839, et après avoir fait ses études à l'École des Beaux-Arts, avait exposé aux Salons, à partir de 1867, des projets d'édifices ou des vues d'anciens monuments. Il avait obtenu une médaille de 3e classe en 1892, une de 2e classe en 1895, et une médaille d'argent à l'Exposition Universelle de 1900.

M. **Arthur Christian**, ancien directeur de l'Imprimerie Nationale, est mort, le 16 courant, à Corcelles (Rhône), à l'âge de soixante-huit ans. Après avoir fait une brillante carrière dans l'administration (successivement préfet de la Charente, de la Somme, directeur de la Sûreté, préfet de l'Hérault, de la Loire, d'Alger), il fut nommé en 1895 directeur de l'Imprimerie Nationale et exerça ces fonctions jusqu'au commencement de 1906, époque à laquelle, à la suite d'une campagne des plus vives qui fut suivie d'une réorganisation de l'Imprimerie Nationale, il fut remplacé par M. Dupré, ancien directeur du personnel au ministère de la Justice.

M. Christian a publié une histoire de l'Imprimerie Nationale, avec la reproduction de tous les caractères en usage dans cette maison (1). C'est à son initiative qu'on doit l'*Histoire de l'Imprimerie en France*, chef-d'œuvre d'art typographique et de science, que Claudin, le libraire mort récemment, écrivit et dont trois volumes ont déjà été publiés.

Il était commandeur de la Légion d'honneur.

Dimanche dernier est mort à Paris le collectionneur **Edouard Chappey**. Parmi les antiquaires parisiens peu possédaient comme lui la science du XVIIIe siècle, et il avait réuni un choix des plus remarquables de meubles de cette époque, de porcelaines de Saxe, etc., dont plusieurs figurèrent à l'exposition rétrospective du Petit Palais en 1900.

Nous apprenons la mort, à l'âge de soixante-deux ans, de **Mme Marguerite Olagnier**, qui fut un compositeur de musique de talent. Elle avait fait jouer en 1881 à la Renaissance, avec succès, un opéra-comique, *Sais*, et laisse plusieurs mélodies, dont quelques-unes ont été publiées, un grand opéra fantastique, *Le Persan*, et une opérette en trois actes, *Lilipa*.

On annonce de Londres la mort du compositeur **George Jacobi**. M. Jacobi, qui était né à Berlin en 1840, avait tout jeune fait de la France sa patrie d'adoption. Élève de notre Conservatoire de musique, membre de l'orchestre que conduisait Offenbach, il quitta Paris après la guerre et s'établit en Angleterre. De 1872 à 1898, il conduisit l'orchestre de l'Alhambra et composa pour ce célèbre music-

(1) Voir *Chronique des Arts*, du 20 janvier 1906, page 23.

hall une centaine de ballets. On lui doit aussi la musique de scène de *Robespierre* que sir Henry Irving avait monté et joué.

—

On annonce également la mort à Berlin, du sculpteur **Kosack**, professeur à l'École royale d'art, âgé de quatre-vingt-deux ans ; — à Dresde, du peintre et professeur **Karl Schœnherr**, âgé également de quatre-vingt-deux ans et dont les œuvres sont dans le sentiment de celles de Schwind ; — à Blasewitz, près Dresde, du peintre **Carl Heyn**, né à Leipzig en 1834 ; — à Cologne, du sculpteur **Richard Mœst**, âgé de soixante-cinq ans ; — à Munich, du peintre **Hans-August Zirngibl**, âgé de quarante-deux ans.

MOUVEMENT DES ARTS

—

Collection de médailles

Vente de médailles grecques, romaines et des temps modernes, faite à l'Hôtel Drouot, salle 10, les 22 et 23 juin, par Me Maurice Delestre et MM. Sambon et Canessa.

Monnaies antiques. — 15. Tête féminine, la chevelure ceinte d'un large bandeau ; derrière, E. R. Taureau androcéphale à dr., cour. par la Victoire ; au-dessous, N. ; à l'exergue : Neogolitès : 385. — 70. Teanum Sidicinum, Tête d'Hercule à dr. R. Trige conduit par la Victoire vers la g. : 320.

116. Lucanie. Tête de Pallas à dr., le casque orné d'un Scylla derrière, une chouette. R. Taureau cornupète à dr. au-dessous, à l'ex., deux poissons. Tétrad. : 1.380. — 143, Bruttium. Tête de Zeus Dodonéen à g. R. Dioné assise à g. Tétradr. : 740. — 151. Terina. Tête de nymphe à dr., la chevelure ceinte d'un bandeau ; au pourtour, Terinaion ; derrière, la sigle du graveur Phrygillos. R. Niké-Ligée assise à g. sur un cippe, dans une charmante pose d'abandon. Didr. : 690.

155. Sicile. Aigle à g., sur un chapiteau de colonne. R. Crabe. Tétr. : 265. — 156. Sicile. Deux aigles déchirant un lièvre, derrière, une sauterelle. R. Victoire conduisant à g. un quadrige. Tétr. : 510. — 166 *bis*. Katanaion. Tête laurée d'Apollon à dr. R. Homme drapé conduisant un quadrige au pas vers la dr. : 355. — 167. Katanaion. Tête laurée d'Apollon à dr. R. Homme cour. par la Victoire, conduisant un bige au pas vers la dr. Tétr. : 1.030. — 185. Messana. Scalp de lion de face. R. Tête de veau à g. Tétr. : 600. — 191. Naxus. Tête laurée d'Apollon à dr. R. Silène ivre accroupi entre un terme dionysiaque et un cep de vigne, il tient de la main g., un thyrse et de la dr., porte à ses lèvres un canthare. Didr. : 520.

226. Tétradrachme inédit par Eumène. Tête féminine à g., la chevelure ceinte de bandelettes et en partie flottante au vent. Au pourtour, Syracosiôn et quatre dauphins. R. Quadrige au grand galop vers la g., la Victoire couronne l'Aurige. A l'exergue, une coquille. Tétr. : 1.490. — 227. Décadrachme par Kimon. Tête d'Aréthuse à g., la chevelure dans une résille d'or et ornée de l'ampyx sur lequel se lit l'initiale de l'artiste. Au pourtour, quatre dauphins. R. Quadrige victorieux au galop vers la g. ; une Victoire couronne l'aurige. A l'ex., armes destinées à être données en prix. Décadr. : 1.005. — 228. Décadrachme par Evainète. Tête de Coré à g. ; derrière Syracosiôn et pecten ; au pourtour, quatre dauphins. R. Quadrige victorieux à g. A l'ex., des armes. Décadr. : 910. — 229. Décadrachme par Evainète, Syracosiôn. Tête de Coré à g. ; au pourtour, quatre dauphins. R. Quadrige victorieux à g. A l'ex., des armes. Décadr. : 370. — 241. (Agathocle). Tête de Coré à dr. ; R. Victoire érigeant un trophée ; à dr., la triquètre. Tétr. : 1.135. — 342. Tête de Coré à dr. R. Victoire érigeant un trophée. Tétr. : 405.

Thrace. — 268. Lysimaque, roi de Thrace. Tête d'Alexandre le Grand, à la corne de bélier. R. Pallas assise à g. Or : 250.

Macédoine. — 279. Tête de Pallas à dr. R. Foudre, arc et massue. Or : 200.

Rome.— 334. Vitellius. A. Vitellivs. German. imp. tr. P. Tête à dr. R. Inscription dans une couronne. Or : 200.— 336. Trajan. Imp. Buste à dr. R. L'Empereur à cheval à dr. terrassant un ennemi. Or : 355. — 338. Hadrien. Tête laurée à dr. R. Aegyptos. Personnification de l'Egypte : 250. — 345. Caracalla et Plautille. Buste à dr. R. Buste de Plautille à dr. Or : 500. — 351. Hérennius César. Buste à dr. Hérennius debout à g. Or : 350.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition du 6e **Concours de jouets**, à l'Alcazar d'Été, jusqu'au 7 octobre.

Province

Charenton : 9e Exposition de la Société Artistique, du 23 septembre au 14 octobre.

Gros-Rouvre (**Seine-et-Oise**) : 3e Salon de la Société des amis de l'Yveline, jusqu'au 23 septembre.

Rambouillet : Exposition des Beaux-Arts.

CONCOURS OUVERTS

Paris

Concours de **dentelle à la main, pratique et d'un prix moyen** organisé pour mai 1907 par le comité de « La Dentelle de France ». Programme : dentelle dont le prix de vente du mètre ne devra pas dépasser 2 fr. 50 par centimètre de hauteur ; maximum de hauteur : 0,25 centim. ; minimum de longueur de l'échantillon : 0,30 centim. ; joindre le modèle dessiné. 9 prix à décerner : un de 1.000 fr. ; trois de 500 ; cinq de 100. Pour plus de renseignements, s'adresser au secrétaire-trésorier de « La Dentelle de France », 5, rue Las Cases, Paris.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

L'Imprimeur-Gérant : P. GIRARDOT.

Paris. — Imprimerie de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart.

N° 2. — 1907. BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 12 Janvier.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . 10 fr. || Étranger (Etats faisant partie de
Départements . . . . . 12 fr. || l'Union postale) . . . . . 15 fr.

Le Numéro : 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

Deux décisions importantes viennent d'être prises par le ministère des Beaux-Arts. L'une se rapporte au transfert du musée du Luxembourg dans les locaux du séminaire de Saint-Sulpice; l'autre à l'installation de musées provinciaux dans les édifices épiscopaux.

La question du Luxembourg est trop connue pour qu'il soit besoin de la rappeler longuement. Il n'est pas, depuis de nombreuses années, un rapport sur le budget des Beaux-Arts qui ne contienne des réclamations énergiques contre l'insuffisance des locaux. Sans l'activité ingénieuse du conservateur, ce musée, qui par sa destination doit être le plus vivant de tous, était voué, faute de place, à une sorte d'inertie désastreuse. En vain des projets d'agrandissement étaient-ils lancés à chaque saison : on les étudiait, on les discutait, et finalement on les ajournait. Aujourd'hui, par suite d'événements indépendants de toute question d'art, les immeubles occupés par le séminaire de Saint-Sulpice se trouvent vacants. Le gouvernement pense à y installer le Luxembourg : une nouvelle ère va s'ouvrir enfin pour notre galerie d'art contemporain, et tous ceux qui ont jadis travaillé pour que le sort du Luxembourg devint meilleur se réjouiront de cette perspective.

En ce qui concerne les évêchés, on se trouve, comme pour le séminaire de Saint-Sulpice, devant un fait accompli. Des édifices souvent fort beaux et présentant un intérêt artistique sont vacants : le projet du ministre est d'y installer des musées régionaux. Quand on sait dans quelles modestes conditions se trouvent nos galeries provinciales, on ne peut qu'approuver la mesure qui leur donnera un abri plus digne d'elles, et plus capable aussi d'attirer la foule des visiteurs. A l'heure où les musées de province obtiennent la personnalité civile, il est heureux que par ailleurs leur situation soit accrue, attire davantage l'attention du public et des amateurs, et si la vie artistique provinciale doit un jour partout s'éveiller comme il arrive déjà en quelques régions, l'installation nouvelle des musées n'y contribuera peut-être pas médiocrement. Enfin, il y a un intérêt de premier ordre à ce que les édifices épiscopaux soient entre des mains fidèles et attentives, qui les respectent et qui les entretiennent. En devenant l'asile d'œuvres d'art, ils seront, eux aussi, comme les ouvrages qu'ils abriteront, surveillés et conservés.

NOUVELLES

*** Par arrêté du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en date du 29 décembre 1906, rendu sur la proposition du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, a été nommé membre du Conseil supérieur de l'enseignement des Arts décoratifs, M. Vernier (Emile), ciseleur, président de la Société des Artistes décorateurs.

*** L'Union centrale des Arts décoratifs a reçu dernièrement pour le musée du pavillon de Marsan plusieurs dons intéressants : de Mme René Goblet, un grand vase de Chine bleu et or; de M. François Carnot, des verreries de Barcelone des XVIe et XVIIe siècles; du marquis et de la marquise de Saint-Seine, en souvenir de M. Raoul Devaux, un plat de Damas, deux chopes en céramique de Rhodes, un tapis oriental.

En outre, un grand industriel de Saint-Gall, M. Blanck, vient de lui adresser une importante collection de bonnets brodés et de béguins. Ces coiffures proviennent, pour la

plupart, de la Bavière et du Tyrol bavarois. On va les exposer dans une salle spéciale.

*** Mercredi dernier a eu lieu l'élection du comité de la Société des Artistes français pour les années 1907, 1908 et 1909. Ont été élus :

Peinture. — MM. Bonnat, J Bail, Robert-Fleury, Tattegrain, Cormon, Albert Maignan, Ed. Detaille, J. Lefebvre, Rochegrosse, Dawant, Adan, Ferrier, J.-P. Laurens, R. Collin, Gagliardini, J. Dupré, Baschet, Humbert, Maillart, Merson, Harpignies, P. Chabas, Zuber, Demont, Guillemet, Laugée, Dameron, Comerre, Petitjean, Toudouze, Morot, Debat-Ponsan, Chartran, de Richemont, Vayson, Zwiller, Saintpierre, Glaize, Pelez, F. Flameng, Gilbert, Renard, Lecomte du Nouy, Cagniart, Hermann-Léon, Hébert, Duffaud, Wencker, Busson, Saubès.

Sculpture. — MM. Boisseau, Blanchard, Georges Lemaire, Alfred Boucher, Coutan, Allouard, Gardet, Louis Noël, Mercié, Carlès, Hannaux, Carlier, Larche, Frémiet, Vital-Cornu, Michel, Loiseau-Rousseau, Mathurin Moreau, Becquet, Coutheillas.

Architecture. — MM. Pascal, Laloux, Daumet, Vaudremer, Nénot, Moyaux, Louis Bonnier, Raulin, Deglane, Blavette.

Gravure. — MM. Le Couteux, Ruffe, Maurou, Boulard, Bouisset, Focillon, Huyot, Huvey, Achille Jacquet, Mignon.

*** Une Association des anciens élèves des ateliers de l'Ecole des Beaux-Arts vient d'être organisée.

L'Association a pour objet de resserrer les liens de solidarité entre des camarades d'études et d'aider par un mutuel appui ceux que la fortune a peut-être injustement délaissés, et aussi d'étudier les questions relatives à l'Ecole des Beaux-Arts, aux Salons annuels, aux expositions, enfin de créer des bourses de voyage et une caisse de secours. L'Association a déjà reçu plus de trois cents adhésions ainsi que des dons.

Pour toutes communications concernant l'Association, s'adresser à M. Fernand Sabatté, 35, rue Gros.

*** M. C. de Mandach, docteur de l'Université de Paris, a ouvert cette semaine, à la Sorbonne, un cours libre d'histoire de l'art. Ce cours a pour sujet : *Le Style classique chez Raphaël et Michel-Ange*, et aura lieu le jeudi, à 4 h. 3/4 (amphithéâtre Descartes).

*** Au Collège libre des Sciences sociales, 28, rue Serpente, M. D.-A. Agache, architecte diplômé du gouvernement, donnera tous les mardis, à 4 h. 1/2, à partir du 22 janvier, une série de conférences ayant pour thème l'*Histoire sociale des Beaux-Arts*. La leçon d'ouverture aura comme sujet : l'*Evolution de la critique en art.*

*** Le cours de l'histoire de l'art professé par M. Georges Toudouze à l'Ecole d'art, 35, rue Boissy-d'Anglas, a lieu tous les samedis, à 4 h. 3/4. Il est complété par des promenades dans les musées les samedis à 9 h. 1/2 du matin.

*** La tour historique de Saint-Jacques, à Chinon, s'est écroulée le 28 décembre.

*** En travaillant aux fondations d'une maison, rue du Gouvernement, à Saint-Quentin, on a découvert une cachette faite à dix centimètres sous le sol d'une ancienne cave. La cachette contenait un certain nombre de pièces d'or et d'argent et deux bagues en or fin. Parmi les pièces en or se trouvent trois écus de Charles VII, quelques royaux et plusieurs moutons, enfin un écu de François Ier. Les bagues sont de deux modèles bien différents : l'une est faite d'un anneau très large, très épais, sans aucun ornement ; l'autre est formée de deux anneaux parallèles reliés par des battes contenant des lamelles d'or ornées de fleurons à quatre lobes. Les deux champs de la bague sont ornés de très élégants festons ajourés.

*** Les belles peintures murales exécutées à l'Hôtel de ville d'Anvers par Henri Leys, le maître dont on organisa l'an dernier à Anvers une exposition d'ensemble, sont menacées d'une ruine prochaine, par suite des conditions défectueuses dans lesquelles elles furent exécutées. Toute restauration en étant malheureusement impossible, M. L. Cardon a proposé récemment, dans l'*Art moderne*, de les préserver simplement par des glaces qui les abriteront contre l'action de la poussière et de l'air humide salin spécial à Anvers.

*** Le projet d'organiser à Bruges une exposition de la Toison d'Or est définitivement arrêté en ses grandes lignes. L'exposition s'ouvrira en juillet prochain, sous la présidence de M. le baron Henri Kervyn de Lettenhove ; elle groupera les portraits ou bustes des souverains et des chevaliers, les tableaux représentant les chapitres, les manuscrits et miniatures reproduisant les dignitaires de l'Ordre et ses cérémonies, les reliures aux armes des chevaliers et la littérature ayant trait à la Toison, les sceaux, médailles et monnaies, les tapisseries, les dalmatiques, les colliers, les armes, les drapeaux, les orfèvreries.

PETITES EXPOSITIONS

15e EXPOSITION DES FEMMES ARTISTES
(Galerie Georges Petit)

En un temps où les peintures de Berthe Morisot sont recherchées presque à l'égal de certaines œuvres de Manet et où Miss Mary Cassatt s'est fait une place à côté de M. Degas et de M. Renoir, il ne nous sied plus de dédaigner la concurrence féminine. Les femmes ont, de nos jours, de brillants champions en poésie comme en peinture. Il leur manque encore, chose étrange, de s'être révélées créatrices d'idées musicales. Celles qui peignent comme les hommes ne sont pas toutes présentes ici, puisque le catalogue n'enregistre pas plus le nom de Mlle Dufau que celui de Mme Marval. Mais la contribution de Mlle Marcotte et de Mme Marie Duhem, de Mlle Germaine Druon et de Mlle Jeanne

Duranton, de Mme Delvolvé-Carrière et de Mme Séailles, de Mme Galtier-Boissière et de Mme Pauline Adour assure à ce petit Salon des dames une incontestable tenue d'art. Ce n'est pas que leurs œuvres soient exemptes de toute empreinte masculine. L'amitié, ici, et, là, les liens du sang expliquent honorablement l'obsession qui fascine Mme Séailles comme Mme Delvolvé-Carrière. L'une y échappe du moins dans ses paysages, tandis qu'on sait gré à l'autre, lorsqu'elle prend à son père le vase de fleurs qui se devine sur la commode, à l'arrière-plan de telle fameuse *Maternité*, d'avoir retenu la part d'héritage la mieux appropriée à un tempérament féminin et d'y avoir ajouté la nuance d'un sentiment décoratif particulier. Il serait plus difficile d'approuver ce que Mme Desbordes emprunte, pour ses Ophélies couronnées de fleurs, aux plus laborieuses fantaisies peintes par le sculpteur Bourdelle.

Quant à Mme Marie Duhem, son cas ne relève pas de l'imitation, mais d'une affinité innée qui fait d'elle, dans ses paysages intimes comme dans ses intérieurs fleuris ou dans son charmant *Coin de table*, l'émule de son mari. Intimistes, à l'exception de Mlle Adour qui cherche le décor et la synthèse, elles le sont toutes, et peintres d'intérieurs aussi. Mlle Germaine Druon justifie une réputation qui, dans le genre délicat, n'est presque pas inférieure à celles de M. Prinet ou de M. Walter Gay. Il est naturel que les femmes consacrent volontiers aux fleurs le plus fin de leur talent, et il est vraiment agréable de constater que les toiles où les fleurs jouent un rôle prépondérant comptent parmi les meilleures de cette exposition, que ce soit l'excellente *Serre* de Mlle Marcotte, ou le bouquet de roses blanches que Mlle Jeanne Duranton associe à de verts feuillages sur la table servie de blanches porcelaines, ou les hortensias dont Mme Galtier-Boissière a vu la note heureuse près d'un vieux fauteuil réséda.

Si leur art se ressent moins des inquiétudes contemporaines, les miniaturistes, Mme Debillemont-Chardon, Mme Bernamont et surtout Mlle Odérieu, continuent dignement pour leur sexe une longue tradition de gracieuse habileté.

EXPOSITION BORISSOV

(Galerie des Artistes modernes)

Pour des raisons semblables, les glaces éternelles de la haute montagne et les banquises du pôle ont trouvé peu d'interprètes qui aient su, de leurs mornes et terribles beautés, extraire la possibilité d'art qui y est fatalement, comme en toutes choses, enfermée. M. Alexandre Borissov sera-t-il le Segantini de la Nouvelle-Zemble? Il est légitime, il est beau qu'un Russe ait le premier élevé à la dignité de la peinture ces paysages qui ne se sont guère jusqu'ici reflétés que dans les yeux fraternels des rennes et des Samoyèdes. Par la nouveauté, la rareté, l'inattendu des sites et des effets, son exposition a un si vif intérêt qu'on se reprocherait comme une mesquinerie de signaler çà et là une certaine sécheresse, dont la cause n'est peut-être qu'une trop scrupuleuse sincérité. Là où ne paraissent ni l'homme ni la plus rudimentaire habitation humaine, cette sécheresse disparaît et la manière s'élargit jusqu'à une synthèse qui ne manque ni d'allure ni d'émotion. Plus de deux cents études ou tableaux sont l'héroïque butin rapporté de dix expéditions par un chasseur passionné de visions inédites. Il évoque avec la même franchise les timides printemps de cette hiémale contrée, le soleil pâle qui sourit à la terre surprise de sa brune nudité, puis les chaînes de montagnes blanches aux ombres férocement bleues, les nuits lumineuses que peuplent les ours vaguant à travers les immenses champs de neige, les bastions branlants de glace aux transparences vertes et bleues, et l'infernal crépuscule d'un jour d'éclipse : entre deux hautes falaises translucides qui semblent la porte du royaume d'Épouvante, l'eau de pourpre sombre se presse dans l'étroit couloir, depuis l'horizon du ciel opaque et noir, que barre, reflet d'une mystérieuse fournaise, une seule bande de lumière rouge.

EXPOSITION MICHETTI

(Galerie Bernheim)

C'est une réunion d'environ deux cents études anciennes, pastels ou dessins, qui paraissent avoir été choisies un peu au hasard et qui n'ont guère d'autre intérêt que de représenter l'état de l'atelier de l'artiste il y a une vingtaine d'années. Les meilleures sont des esquisses assez vivantes de types populaires, rixes, foules en promenade ou sortant de l'église, enlevées de ce crayon gras et preste, aux traits effilochés, qui est bien italien et qu'on retrouve, par exemple, dans les œuvres de M. Mancini. Quelques notes de paysage, menues et souvent mièvres, et, par contraste, de peu plaisantes têtes d'hommes et de femmes beaucoup plus grandes que nature, ne nous autorisent pas à porter un jugement sur un peintre qui est depuis longtemps fameux en Italie et dont on a vu ici, en 1900, de grandes compositions dramatiques et décoratives.

EXPOSITION NICO JUNGMANN

(Galerie Georges Petit)

En ces premiers jours de l'an 1907, ce sont des artistes étrangers qui se partagent les différentes galeries d'exposition. Après le Russe et l'Italien, voici le Hollandais. Mais celui-ci est moins jalousement national. Suivant les traces de son célèbre compatriote M. Alma-Tadema, il s'est depuis plusieurs années établi en Angleterre. C'est à Londres qu'il a conquis, très jeune, une réputation qu'il demande à Paris de consacrer. Les vieilles Bretonnes et les enfants du Faouët l'attirent autant que les pêcheurs hollandais ou les fiancées de Zélande, et, parmi les modèles divers qu'il se propose, on ne sait s'il préfère Greuze ou Holbein, Kate Greenaway ou Van Beers. Le principal mérite de cet artiste éclectique, plus savant que spontané, est un amour de dessinateur minutieux, apparenté à Rops et à M. Rassenfosse, pour le trait incisif. Sa couleur est tantôt réduite à une simple grisaille, tantôt avivée jusqu'aux tons les plus aigres. Mais ces inégalités s'expliquent peut-être par des recherches de technique. Même quand le résultat n'est pas beaucoup plus agréable que certaines enluminures de fonds d'assiettes, il faut, sans doute, remercier un jeune artiste de vouloir, au siècle où nous sommes, peindre *a tempera*.

Paul JAMOT.

La Protection des Antiquités et Œuvres d'art

EN ITALIE

—

M. Rava, ministre de l'Instruction publique, d'accord avec M. Majorana, ministre du Trésor, vient de déposer devant la Chambre italienne un projet de loi pour la protection des antiquités et des œuvres d'art.

La loi nouvelle proclame la supériorité — en matière de propriété artistique — du droit de l'État sur celui du particulier,

Déjà l'édit du cardinal Pacca, du 7 avril 1820, interdisait non seulement de transporter les objets d'art des provinces pontificales à l'étranger, mais encore de Rome dans les provinces elles-mêmes sans en avoir obtenu préalablement l'autorisation.

Le nouveau projet de loi s'applique à toutes les choses meubles et immeubles qui présentent un intérêt historique, archéologique ou artistique, à l'exclusion des édifices et objets d'art dont l'exécution ne remonte pas à plus de cinquante ans ; toutes ces choses sont inaliénables quand elles appartiennent à l'État, aux communes, aux provinces, aux fabriques, aux confréries, aux associations ecclésiastiques ; mais la vente ou l'échange entre ces diverses personnalités légales en est autorisée sous la surveillance de l'État.

Les syndics, les présidents des députations provinciales, les présidents des conseils de fabrique, les curés et recteurs des paroisses et les administrateurs des associations possédant ou jouissant des œuvres devront en remettre la liste détaillée au ministère de l'Instruction publique. De telle sorte, un catalogue général de la richesse artistique de la nation sera rendu possible.

La mutation de propriété des antiquités et œuvres d'art ne pourra être faite sans en avertir au préalable le ministère de l'Instruction publique. Le gouvernement aura un droit de préemption sur ces objets, et pourra les acquérir au prix fixé dans un contrat d'aliénation. L'exportation en est naturellement interdite et le gouvernement en peut faire l'achat.

(*Le Temps.*)

Académie des Beaux-Arts

—

Séance du 5 janvier

Concours. — M. Roujon, secrétaire perpétuel, annonce que dix-sept poèmes ont été envoyés pour le concours Rossini (poésie).

Le jugement de ce concours aura lieu incessamment, afin de mettre le livret choisi à la disposition des concurrents pour le prix de composition musicale de même valeur (5.000 francs), qui doit être ouvert le plus tôt possible et clos le 31 décembre 1907.

Éloge. — La séance a été terminée par la lecture faite par M. Humbert d'une notice sur la vie et les œuvres de M. Benjamin Constant, auquel il a succédé en 1902 dans la section de peinture.

Académie des Inscriptions

—

Séance du 4 janvier

Décès. — Notification est faite à l'Académie de la mort, que nous annonçons plus loin, de M. Benndorf, directeur de l'Institut archéologique de Vienne et correspondant de la Compagnie depuis 1895. Le président rappelle l'œuvre de ce savant et rend un juste hommage à sa mémoire.

Monuments bouddhiques. — M. Sénart donne des nouvelles de la mission Pelliot, actuellement au Turkestan chinois.

Cet explorateur a reconnu et dégagé dans les ruines de Toumchouq, non loin de Maralbachi, un grand temple bouddhique, revêtu d'un nombre considérable de sculptures gréco-indiennes, ainsi que des fragments de manuscrits pleins d'intérêt.

CHRONIQUE MUSICALE

—

Théâtre National de l'Opéra-Comique : *Madame Butterfly*, drame lyrique en 3 actes de MM. G. Giacosa et L. Illica, musique de Giacomo Puccini, adaptation française de P. Ferrier.

On doit savoir gré à M. Carré de nous avoir fait connaître une œuvre, qui est sinon la meilleure des productions de la jeune école italienne, du moins l'une des plus sincères, des plus soignées en sa forme et des plus musicales en son inspiration. Il ne faut pas confondre, en effet, M. Puccini avec un Leoncavallo ou un Mascagni : il n'a pas cette emphase ni ce goût du tumulte, ni cette excessive simplicité d'écriture. Sa pensée est plus délicate, ses connaissances sont moins rudimentaires, et, pour tout dire, il a plus de talent que tous ses émules. Avec cela, il est de leur race, et sa musique est fortement, presque uniquement, italienne : c'est dire qu'elle est assez peu plaisante pour des oreilles françaises. On ne saurait croire à quel point la mélodie continue ennuie et fatigue, surtout quand cette mélodie est partout pareille à elle-même et n'accuse pas la moindre différence ni entre les personnages, ni entre les situations, ni entre les sentiments, contente d'être italienne toujours. Qu'est-ce qu'une mélodie italienne, selon la mode d'aujourd'hui ? C'est, à ce qu'il me semble, une mélodie fondée sur des rapports d'harmonie très élémentaires, qui module peu et ne s'écarte guère du genre diatonique, mais ne possède, en revanche, ni rythme bien défini, ni forme bien caractérisée. C'est une série d'intervalles assez faciles à prendre, propres à bien faire valoir une voix agréable, mais juxtaposés sans raison, sans ordre, sans dessein apparent : rien qui soit plus éloigné de former une phrase qu'une telle mélodie ; rien de plus amorphe, de plus inorganique, de plus quelconque. C'est le dernier produit de la décomposition de l'ancien opéra ; c'est le dernier degré de cette perversion musicale qu'on appelle la passion du *bel canto*. Il va sans dire, d'ailleurs, que cette mélodie, qui n'est guère qu'un solfège, sera présentée à découvert, dans toute sa pauvreté : l'orchestre l'accompagnera le plus souvent à l'unisson, à grand renfort de violoncelles ; l'harmonie sera aussi simple que possible en son fond, et toutes les figures de

contre-point, telles que les associations de motifs et les imitations, seront bannies comme suspectes de pédantisme. Quant à l'orchestre, il sera traité de manière à bien sonner, ou tout au moins à sonner fort, sans la moindre intention expressive ou pittoresque. Et, sans doute, on me dira que la première condition, pour que la musique soit plaisante, c'est que le chant soit agréable et l'orchestre clair. J'en conviens, mais ce n'est là que la première condition ; ces premiers éléments, ces atomes musicaux doivent être reliés entre eux, disposés, organisés par une pensée qui les domine. Le chant pour le chant, et le son pour le son, voilà toute l'esthétique des Italiens modernes : c'est, on le voit, un véritable matérialisme musical.

Cependant, l'ouvrage de M. Puccini, si indifférents qu'il nous laisse, se recommande par des qualités assez honorables. L'orchestration a un éclat soutenu qui fatigue, mais cet éclat n'est pas brutal ; l'harmonie, très simple, essaye du moins de voiler sa simplicité par certains artifices de réalisation ; la mélodie, enfin, toute monotone, n'a pas cette honteuse mollesse si fréquente en d'autres œuvres de la même école : les accents, qui n'en sont point neufs, sont du moins assez fermes et dénotent chez l'auteur une conviction qui impose le respect. L'œuvre inspire des regrets : car on sent qu'elle eût été beaucoup meilleure si M. Puccini avait un peu mieux cultivé et développé ses dons naturels.

Le sujet est une assez plate transcription de *Madame Chrysanthème*. Le nom franco-anglais de Madame Butterfly est, en effet, celui d'une geisha japonaise : un lieutenant de vaisseau américain, nommé Pinkerton, l'épouse, puis l'abandonne et ne revient que pour chercher l'enfant de ces noces éphémères ; c'est même sa femme qu'il charge, très délicatement, de cette mission. La Japonaise est restée fidèle, elle n'a rien voulu croire des avis que lui prodigue le consul des États-Unis, un certain Sharpless ; mais à ce dernier coup ses yeux s'ouvrent enfin : elle cède l'enfant et accomplit derrière un paravent de miséricorde le harakiri des ancêtres. C'est, on le voit, un mélodrame d'invention très gauche, mais assez fertile en romances, duos et lamentations : tout ce que peut demander un musicien assez peu soucieux de la vérité des caractères ou de la vraisemblance des événements. Quant à la couleur locale, il ne la faut chercher ni dans la creuse rhétorique des librettistes (que M. Paul Ferrier transcrit, je ne sais pourquoi, en vers funambulesques), ni dans la musique de M. Puccini, car deux ou trois motifs conçus selon la gamme défective des Chinois, mais accompagnés de l'harmonie la plus classique, montrent seulement à quel point M. Puccini est insensible au charme de la musique d'Extrême-Orient.

Mais par bonheur M. Carré, le grand magicien de la scène, nous restitue toute la délicate et gracieuse poésie qu'un sujet japonais appelle, et que les auteurs n'avaient pas su nous donner. Le titre de l'ouvrage parle une sorte de sabir franco anglais qui n'a cours, je crois, dans aucun pays du monde ; mais le rideau parle japonais et évoque, en trois caractères, l'image du Papillon humain. Les décors sont à l'avenant : mer grise, pêcher en fleurs, portique rouge sang, perron de bois de la petite maison perchée au sommet de la colline, voilà de quoi nous consoler de la fugue d'école qui sert d'ouverture et par où M. Puccini a prétendu nous jeter d'emblée en plein rêve japonais. Et les deux actes suivants nous font voir la chambre aux panneaux de papier huilé qui glissent et s'ouvrent sur un jardin où neigent les pétales des arbres en fleurs. Tout cela est fort joli, et plus exact encore que joli : un peu minutieux peut-être, et sans composition ; trop de détails et pas d'ensemble. La mise en scène est bien supérieure au décor : il faut voir, au premier acte, les prosternements des servantes devant le maître du logis, puis l'arrivée des jeunes filles et leurs révérences d'une gravité un peu comique. Il est vraiment dommage que l'entrée d'un vieux bonze d'opéra vienne troubler cette gracieuse fête et nous ramener en pleine convention. Mme Marguerite Carré arrive, avec des moyens physiques exactement contraires à ce qu'il faudrait, à réaliser assez bien la mièvrerie nipponne ; Mlle Lamare, qui joue la suivante, a une grâce souffreteuse qui est jolie ; et M. Cazeneuve, dans le rôle d'un louche négociateur, a la laideur la plus pittoresque et des contorsions de vieux bronze chinois. Les rôles européens sont beaucoup moins favorables aux acteurs : M. Jean Perier n'en mérite que plus d'éloges pour avoir su donner une si noble froideur et une tendresse secrète au malencontreux consul d'Amérique. Comme dans l'*Enfant-Roi*, comme dans *Miarka*, le talent de l'acteur crée réellement, à lui seul, tout le personnage. M. Ed. Clément n'a pas eu ce bonheur et le lieutenant de vaisseau Pinkerton n'est ici qu'un ténor, d'ailleurs agréable. Somme toute, on peut dire que la nouvelle pièce a été l'occasion pour la musique italienne d'une défaite de plus, pour M. Giacomo Puccini d'un succès d'estime, et pour M. Carré d'un grand succès personnel.

Louis Laloy.

REVUE DES REVUES

O Mercure de France (1er janvier). — M. Arnold van Gennep consacre un article très intéressant au nouveau Musée ethnographique de Cologne, construit aux frais d'une famille patricienne de Cologne, la famille Rautenstrauch, et inauguré le 12 novembre dernier. Il en décrit en détail l'aménagement, admirablement bien compris et qui fait de ce nouveau musée, même en Allemagne où existent déjà tant de musées excellents, un établissement modèle et « le meilleur musée ethnographique de l'Europe, Grande-Bretagne comprise ».

V Le Mois littéraire et pittoresque (décembre 1906). — *Une famille de peintres au XVIIIe siècle : les Drouais*, par M. Jacques Hérissay (10 reprod. d'œuvres).

(Janvier 1907). — Articles de M. E. Chartraire sur le tombeau du Dauphin, fils de Louis XV, par Guillaume Coustou, à la cathédrale de Sens (14 ill.) ; — et de M. Armand Ravelet sur la pittoresque petite ville de Cordes, près d'Albi, et ses nombreux vestiges du Moyen âge (13 phot. et 1 plan).

+ Images du Musée alsacien (1906, 6e fasc.). — *Procession de la Fête-Dieu à Geispolsheim* ; — *Fauteuils alsaciens de style Renaissance* ; — *Porte d'une ferme à Ringendorf* ; — *Bagues et alliances paysannes*, planche en couleurs.

= **Forma** (nos 8, 9 et 10). — Études sur des peintres espagnols contemporains : le portraitiste Ramon Casas, par M. M. Utrillo ; — le décorateur J.-M. Sert, par M. l'abbé Joseph Gudiol (nombreuses reprod. en noir ou en couleurs).

(Nos 11 et 12). — M. M. Utrillo signale, dans la collection du sénateur et écrivain Don Gustavo Morales, à Madrid, un tableau, *Les Agréments de l'Été*, qu'il attribue à Watteau (reprod.).

= *Tolède*, par M. G. Morales (13 gravures, parmi lesquelles des reproductions de détail des *Funérailles du comte d'Orgaz*, du Greco).

— Dans la première de ces deux livraisons, reproduction d'une sculpture d'Alonso Cano à Grenade : une *Tête de saint Jean-Baptiste*.

— Dans la seconde de ces livraisons, notice de M. M. Utrillo sur deux tableaux de Velazquez dans la collection Wallace : l'étude dite *La Leçon d'équitation*, et un portrait de dame (peut-être la femme de l'artiste ?) (reprod. de ces œuvres dans le fasc. suivant).

(N° 13). — Notes sur le paysagiste espagnol Pahissa (portrait et 13 reprod. d'œuvres).

= *La Verrerie*, par M. Carlos de Bofarull (nombreuses fig.).

(N° 14). — Notice de M. Arthur Masriera sur l'ancienne cathédrale de Lérida (18 fig.).

= *Peignes liturgiques et profanes*, par M. M.-J. Bertran (5 reprod.).

= Dans cette livraison et la précédente, reproduction de 6 tissus anciens déposés actuellement au Musée archéologique de Barcelone et offrant des épisodes de la vie de Jésus-Christ, d'après des dessins de l'école de Dürer.

La ville de Bruges s'est émue de l'article publié par M. Cardon dans l'*Art Moderne*, article dont nous avons donné une analyse, à cette place, dans notre dernier numéro. Si la municipalité reconnait avec M. Cardon que « la création prochaine d'un musée parfaitement situé et parfaitement aménagé est absolument nécessaire à Bruges », elle rassure les amateurs de l'art flamand sur les conditions de salubrité de la chapelle et sur l'état actuel des tableaux, moins endommagés, dit-elle, que M. Cardon ne l'estime et dont toutes les dégradations sont antérieures au placement dans le local actuel.

Nous consentons volontiers à prendre acte de ces déclarations qui prouvent, de la part du bourgmestre et des échevins de Bruges, une juste conscience des trésors d'art qu'ils ont mission de conserver. Mais on ne peut cependant pas se défendre d'une certaine angoisse en apprenant que le mode de chauffage employé dans cette étroite chapelle est « un poêle américain, allumé jour et nuit ».

BIBLIOGRAPHIE

Les Miniaturistes français, par Henry Martin. — Paris, Henri Leclerc, 1906. Un vol. in-8°, VIII-246 p., av. 35 pl.

Ce livre, dont les différentes parties furent rédigées à propos de l'Exposition des Primitifs français, devait être présenté, ici même, par l'homme qui fut l'âme de cette exposition et que la mort brutale vient d'empêcher d'en voir lever tous les fruits. Une longue et profonde amitié unissait Henri Bouchot à M. Henry Martin et, pour dissemblables que fussent leurs tempéraments et leurs procédés de travail, l'ardent promoteur des études sur nos vieux peintres français ne cessa de témoigner une confiance bien justifiée et une estime singulière pour la science réfléchie, la sûreté de jugement et la mesure dans l'affirmation du savant conservateur des manuscrits de l'Arsenal, aujourd'hui, enfin, administrateur de cette bibliothèque qui lui devait tant. Seul, Henri Bouchot aurait pu rappeler comme il convenait l'appui qu'il trouva dans l'auteur de ce livre lors de sa généreuse tentative de 1904, la sûreté, l'extension et parfois peut-être le frein salutaire qu'apportèrent à ses enthousiastes conclusions les conseils amicaux qu'il trouva toujours prêts et toujours discrets à ses côtés.

Contentons-nous de signaler au public ce livre précieux où presque toutes les questions qui se posent à propos de notre miniature française du Moyen âge sont abordées, où deux chapitres excellents sont consacrés à résumer avec précision et critique ce que l'on sait à l'heure actuelle de nos enlumineurs, de leurs noms et de leurs œuvres depuis le XIIIe siècle jusqu'au XVIe, où plusieurs autres contiennent l'exposé de vues personnelles et nouvelles sur la composition et les méthodes de travail des ateliers, sur les notes manuscrites et sur les esquisses que fournissaient les chefs de ceux-ci à leurs auxiliaires, sur les sujets habituellement traités et sur les modes de représentation accoutumés, sur les procédés techniques enfin, qui étaient mis en usage, particulièrement sur ceux de l'application de l'or et des feuilles à calquer.

Signalons aussi les deux chapitres, d'importance exceptionnelle, que l'auteur, comme pour mieux marquer sa prédilection à leur égard, a mis presque en tête de son ouvrage, sur les *portraits* de personnages plus ou moins célèbres que nous révèlent les manuscrits depuis le temps de saint Louis jusqu'à celui de François Ier. Ce sont là découvertes précieuses que viendra confirmer et consacrer l'exposition qui se prépare pour l'année prochaine à la Bibliothèque Nationale des origines du portrait peint et dessiné en France jusqu'au XVIIe siècle.

Les études et les publications sur la miniature sont d'une difficulté et d'une rareté qui s'expliquent par la nature même de leur objet, par la longueur des recherches indispensables, le nombre infini des documents, la peine que l'on rencontre à les reproduire, la nécessité de les comparer de souvenir, etc. Il est bien rare, de plus, que le lecteur puisse, comme lorsqu'il s'agit de peintures ou de sculptures, vérifier et juger rapidement par lui-même la valeur des affirmations du critique. Il n'en a que plus besoin d'avoir confiance en son guide, de se sentir dans une main sûre, prudente et expérimentée, de ne pas craindre les rapprochements hâtifs, les fantaisies d'attribution, les interprétations hasardées de signes obscurs ; la sagesse, la mesure, la circonspection, aussi bien que la profonde connaissance du sujet dont témoignent ce livre nous rassurent pleinement et nous permettent de dire qu'il mérite d'être largement répandu, ce qui ne paraît malheureusement pas l'intention de

l'éditeur, comme un ouvrage classique sur la matière.

Il conviendra, tout au moins, qu'il serve de point de départ à toutes recherches futures de détail entreprises sur le même sujet, de référence à toute personne, historien, critique ou curieux, qui voudra se renseigner exactement sur ce que fut la miniature du Moyen âge.

Paul VITRY.

—

Notre confrère Albert SOUBIES vient de faire paraître, à la librairie des Bibliophiles, le tome XXXV (année 1905) de son élégant et utile **Almanach des Spectacles** (in-32, 157 p. avec 1 eau-forte).

NECROLOGIE

—

La science archéologique a fait une grande perte, le 2 janvier 1907, en la personne du professeur **Otto Benndorf**, directeur de l'Institut archéologique autrichien, membre de l'Académie de Vienne et correspondant, depuis 1895, de l'Académie des Inscriptions.

Né en Saxe en 1838, Otto Benndorf eut la bonne fortune d'étudier, à l'Université de Bonn, sous la direction de trois des plus grands savants du XIX^e^ siècle : Welcker, Ritschl et Otto Jahn. C'est surtout l'influence de ce dernier qui lui donna le goût de l'archéologie figurée et qui, sans le détourner de l'étude des textes, l'engagea dans celle des monuments.

Pourvu d'une bourse de l'Institut archéologique allemand, Otto Benndorf voyagea en Grèce et en Italie. A Rome, de concert avec R. Schoene, il rédigea un catalogue raisonné du Musée du Latran profane, qui parut en 1868 ; c'est un modèle de ce genre d'ouvrages, qui n'a guère été surpassé depuis.

Professeur à Zurich, Otto Benndorf y prépara deux mémoires importants sur les sculptures du temple de Sélinonte et sur les casques et masques funéraires, qui achevèrent d'établir sa réputation. De Zurich, il passa à Munich, puis, bientôt après, à Prague, où il enseigna jusqu'en 1877. A cette époque, il précéda à M. Conze dans la chaire d'archéologie à l'Université de Vienne, qu'il occupa jusqu'en 1898; il prit alors sa retraite pour se consacrer entièrement à l'Institut archéologique autrichien, qu'il avait fondé en 1897, et au recueil périodique publié par cet Institut, les *Jahreshefte*.

Otto Benndorf prit une part considérable à quatre grandes entreprises archéologiques, auxquelles son nom restera attaché. En 1875, il travailla avec M. Conze dans l'île de Samothrace, où fouillait une mission autrichienne soutenue par deux navires de guerre. Il fut un des premiers (après Longpérier) à reconnaître la grande valeur artistique de la *Victoire* de Samothrace, rapportée au Louvre par Champoiseau, et le premier à déterminer, par comparaison avec des monnaies, la date et la signification de ce chef-d'œuvre. En 1882, il dirigea une expédition autrichienne en Lycie, retrouva le mausolée de Trysa et en rapporta les magnifiques bas-reliefs au musée de Vienne. La monographie qu'il publia sur l'*Héroon* de Trysa est une des plus belles dont l'archéologie et l'histoire de l'art puissent s'honorer. En 1896, de concert avec l'architecte Niemann, Otto Benndorf étudia les ruines et les bas-reliefs de Tropæum Trajani (Adam-Klissi) dans la Dobrudja, mis au jour par le sénateur roumain Tocilesco, et leur consacra un ouvrage qui, vivement attaqué par M. Furtwaengler, n'en reste pas moins le premier travail approfondi sur l'art gréco-romain dans les provinces de l'Empire. Enfin, depuis 1896 jusqu'à sa mort, Otto Benndorf fut l'âme de ces belles fouilles autrichiennes d'Éphèse qui, conduites avec la méthode la plus rigoureuse, ont singulièrement accru notre connaissance de l'architecture antique, tout en dotant le musée de Vienne de plusieurs chefs d'œuvre, notamment de la grande statue en bronze d'un athlète nettoyant son strigile.

Dans le domaine de la céramique grecque, Otto Benndorf a été le plus compétent et le plus original des continuateurs d'Otto Jahn. Son grand ouvrage sur les vases grecs et siciliens est le premier où les beaux produits purement attiques aient été l'objet de toute l'attention qu'ils méritent. L'école de céramographie française (Rayet, Dumont, Collignon, Pottier) se rattache, par des liens étroits, aux études de Otto Benndorf, qui offrit, en outre, aux archéologues une vaste série de documents bien choisis et bien reproduits, publiés sous le titre de « Planches de démonstration » (*Vorlegeblætter*).

L'enseignement scientifique de l'archéologie à Vienne a été véritablement créé par Otto Benndorf. Avec des ressources modestes, il y fonda un « séminaire », qui publia des *Mittheilungen* et des *Abhandlungen;* il le dota d'une bibliothèque admirable et d'un petit musée très instructif ; c'est un des endroits du monde où l'on est le plus à l'aise pour travailler, le mieux pourvu de ressources de tout genre pour s'initier à la science ou pour contribuer à ses progrès.

Otto Benndorf, presque seul parmi les archéologues de langue allemande, était un remarquable écrivain. Il avait des scrupules tout français de clarté et d'élégance ; il savait revêtir ses jugements artistiques d'une forme délicate et fine, sans jamais tomber dans le *pathos* métaphysique. Parmi ses courts mémoires — sur la *Vénus* de Tralles, sur les statues de bronze de Naples, sur l'athlète d'Éphèse — il y a des morceaux vraiment exquis, qui méritent d'être réimprimés et réunis en volumes, comme l'ont été ceux d'Otto Jahn et de Henri Brunn. Moins universel que le premier de ces savants, moins inventif peut-être que le second, Otto Benndorf eut sur eux la supériorité de son rare talent littéraire et d'une connaissance beaucoup plus directe et plus approfondie des grands monuments de l'Orient grec. Son nom vivra et restera honoré, tant à Vienne qu'ailleurs, comme celui d'un des plus brillants représentants de l'archéologie et de l'histoire de l'art, à l'époque féconde qui vit se réaliser l'union de ces études pour la meilleure intelligence et la plus grande gloire de l'hellénisme.

Salomon REINACH.

—

Nous avons le regret d'apprendre la mort de notre confrère M. **Charles-Alphonse van Ryn**, directeur de la revue hebdomadaire bruxelloise, *La Fédération artistique*, décédé à Bruxelles le 2 janvier. Il était né à Anvers, le 1^er^ janvier 1840.

MOUVEMENT DES ARTS

Mobilier ancien, Tapisseries appartenant à M. S.

Vente faite à l'Hôtel Drouot, salles 5 et 6, le 28 décembre, par Me F. Lair Dubreuil et MM. Paulme et Lasquin.

19. Paire de vases, forme Médicis, en ancienne porcelaine de Paris, médaillons d'Amours et guirlandes de fleurs, monture bronze ciselé et doré. Ép. L. XVI : 1.100. — 44. Pendule formant cage-suspension, deux oiseaux chanteurs, en bronze ciselé et doré, avec grilles en cuivre gravé et ornementé ; cadran marqué : François Konner, horloger de la Cour à Bruchsal (sic). Ép. L. XVI : 1.505.

Sièges anciens. — 60. Salon, canapé et six fauteuils en bois sculpté et doré, recouvert en ancienne tapisserie d'Aubusson, ép. L. XVI : 8.085. — 61. Cinq fauteuils et un pouf recouverts en ancienne tapisserie au point, XVIIIe siècle : 1.115. — 65. Six grands fauteuils en bois sculpté, peint et rehaussé d'or, recouverts en ancienne tapisserie au point, ép. Régence : 3.635. — 66. Six chaises en bois sculpté, peint et rehaussé d'or, recouvertes en ancienne tapisserie, ép. Régence : 2.500.

80. Armoire-bibliothèque, bois de placage avec filets de cuivre incrustés, XVIIIe siècle : 1.300. — 81. Régulateur en bois de placage, bronzes ciselés et dorés, cadran métallique, ép. L. XV : 1.105. — 85. Commode en marqueterie de bois de couleur, ép. L. XVI : 1.050. — 86. Table rognon, marqueterie de bois de couleur, ép. L. XVI : 585. — 89. Guéridon octogonal, en marqueterie de bois de couleur, XVIIIe siècle : 910. — 92. Secrétaire en acajou, colonnes détachées, encadrements de moulures et perles, ép. L. XVI : 560. — 93. Commode acajou, à colonnes détachées, encadrements de moulures et perles, ép. L. XVI : 535.

108. Jardinière ovale, en acajou, garnie de bronzes, ép. L. XVI : 700. — 109. Table tricoteuse, en acajou, ép. L. XVI : 500. — 114. Bureau plat en acajou incrusté de filets de cuivre, ép. L. XVI : 460. — 115. Table-bureau, en acajou, ornée de bronzes, ép. L. XVI : 400. — 116. Petite table en acajou mouluré de cuivre avec plaques de porcelaine blanche, ép. L. XVI : 680. — 118. Bureau à cylindre, en acajou, époque L. XVI : 705.

Tapisseries anciennes. — 119. Tapisserie d'Aubusson : verdure avec avenue de château, berger, bergère et animaux, ép. L. XIV : 1.700. — 120. Tapisserie d'Aubusson, verdure avec cours d'eau, bordure à fleurs, ép. L. XIV : 1.075. — 123. Deux tapisseries des Flandres, sujets guerriers ; bordures d'encadrement, XVIe siècle : 7.005.

126. Tapisserie des Flandres : deux vases et une jardinière ornés de fleurs ; bordure d'encadrement à pilastres, cartouches et petits médaillons, XVIIe siècle : 2.400. — 127. Tapisserie des Flandres : paysage avec cours d'eau et abbaye ; bordure à fleurs et fruits, ép. L. XIV : 1.925. — 128. Tapisserie des Flandres, trois panneaux cousus ensemble ; petite bordure d'encadrement à fleurs et fruits, ép. L. XIV : 9.600 — 129 à 132. Quatre fragments de tapisserie des Flandres ; paysages et chasses, XVIe siècle : 6.050.

Produit : 106.400 francs.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de tableaux de M. **Pickert**, galerie Bernheim jeune, 15, rue Richepanse, du 10 au 19 janvier.

Exposition de tableaux, pastels, aquarelles, gravures, sculptures et objets d'art de MM. **G. Bærwolf, André Bourgeois, L. Braun, Ed. Champon, Ed. Cousin, E. Dezaunay, Ed. Diriks, Le Fauconnier, Ch. Genty, Armand-Alexis Larroque, F. Deconchy. Bergès, Ch. Houdard, H. Jourdain, Manuel Robbe, Adnin, P.-E. Gairaud, Carl Millès, Ruth Millès, B. Hoetger, Clara, Terrier, Cardet**, au Théâtre des Funambules, 18, rue Saint-Lazare, jusqu'au 20 janvier.

Étranger

Vilna : 1re Exposition artistique lithuanienne.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Paris

Salon militaire (exposition d'œuvres artistiques d'officiers) au Grand Palais des Champs-Élysées, du 3 au 24 mars. Dépôt des œuvres chez Ferret, 36, rue Vaneau, du 15 au 21 février.

Salon des Artistes français, au Grand Palais des Champs-Élysées, du 1er mai au 30 juin. Dépôt des ouvrages : *Peinture*, 11 au 15 mars, et pour les hors concours le 28 mars ; notices avant le 20 mars. — *Dessins, aquarelles*, les 11 et 12 mars. — *Sculpture, gravure en médailles et sur pierres fines*, 2 et 3 avril, et 13 au 15 avril ; hors concours, jusqu'au 25. — *Architecture*, les 4 et 5 avril. — *Gravure et lithographie*, 2 et 3 avril. — *Art décoratif*, les 13 et 14 avril.

CONCOURS OUVERTS

Paris

Concours ouvert par la revue *Le Musée* en vue d'un **carton de décoration inédite formant sujet complet avec ou sans bordure, destiné à être reproduit en tapisserie, comme tenture murale fixe ou flottante pour un salon.** Prix : 1e objet d'art de la Manufacture de Sèvres et somme de 500 fr. ; 2e médaille d'argent et somme de 200 fr. ; 3e médaille d'argent et somme de 200 fr. ; 4e médaille de bronze et somme de 100 fr. ; plus des mentions avec médailles de bronze. Dépôt des ouvrages aux bureaux du *Musée*, 13, rue Saint-Lazare, le 16 avril. Demander le programme aux bureaux du *Musée*.

Province

Nancy : Concours pour la reconstruction du théâtre municipal. Demander le programme à l'Hôtel de ville de Nancy.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

Le Gérant : P. GIRARDOT.

IMPRIMERIE DE LA PRESSE. — 16, rue du Croissant, Paris. — SIMART.

N° 10. — 1907. BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 9 Mars.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . **10 fr.** || Étranger (Etats faisant partie de l'Union postale). . . . . **15 fr.**

Départements . . . . . **12 fr.**

Le Numéro : 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

Des incidents récents ont appelé l'attention sur les risques de vol que peuvent courir les bibliothèques. Les dangers de cette sorte étaient bien connus déjà pour les musées et les leçons de l'expérience n'avaient malheureusement pas fait défaut. Mais les bibliothèques, en raison de leur nature, de leur organisation, de leur public, semblaient moins menacées. Si le péril n'est pas pour elles tout à fait le même, il faut bien reconnaître qu'il existe.

A la vérité, on s'explique assez mal que des vols importants et répétés soient si faciles. Ce n'est pas les règlements qui manquent dans notre pays, et ce n'est pas non plus les fonctionnaires. Il faudrait n'être jamais entré dans une bibliothèque pour ne pas connaître la série d'épreuves à laquelle le simple lecteur est soumis. On n'obtient pas généralement communication d'un ouvrage sans avoir rempli un bulletin, décliné son nom et son adresse, inscrit le volume désiré ; on ne sort pas sans avoir rendu les livres et fait viser ledit bulletin. Ces formalités seraient incompréhensibles et vexatoires si elles n'avaient pas précisément pour fin d'assurer le patrimoine de la bibliothèque contre les malveillances. Faut-il donc croire qu'elles sont juste assez remplies pour être ennuyeuses et pas assez pour être efficaces ?

Quant aux prêts, ils sont entourés de plus de garanties encore. Tous les travailleurs savent que ce n'est pas peu de chose de faire sortir un livre d'une bibliothèque publique. Une fois hors du sanctuaire, est-il abandonné ? Il doit y avoir, il y a des registres contenant les noms et qualités de l'emprunteur, la date de l'emprunt, les délais au bout desquels le livre doit être revenu. Des prescriptions pareilles ne sont pas difficiles à suivre, et si elles le sont, on se demande comment des ouvrages précieux peuvent disparaître. Sans doute des rapports personnels de conservateur à emprunteur rendent parfois délicats des rappels à l'ordre nécessaires : c'est là que les fonctionnaires ont à faire paraître leur tact et leur fermeté. Les bibliothèques étrangères sont régies par des règlements aussi sévères que respectés. On en pourrait citer une qui n'a consenti à prêter un livre en France que si la Bibliothèque Nationale se reconnaissait responsable. Assurément, c'est une extrémité; mais elle révèle une bonne méthode. Nos règlements, à nous, sont suffisants : il faut seulement qu'ils soient strictement appliqués, et c'est là, du plus humble au plus élevé des fonctionnaires, affaire de conscience professionnelle.

Nous sommes heureux d'apprendre que notre réclamation au sujet de la restauration des fresques du palais des Papes a porté ses fruits. On a congédié le peintre en bâtiment qui se livrait à l'enlèvement des badigeons et réclamé le concours de spécialistes italiens. Puis on s'est adressé, à Paris, à M. Yperman, l'artiste qui a relevé avec tant de talent les vieilles peintures murales des églises de France, et on l'a chargé d'examiner quelles mesures il convient de prendre pour remettre au jour et conserver les peintures du palais des Papes. Félicitons les architectes des Monuments historiques d'avoir pris enfin ces mesures indispensables.

NOUVELLES

*** Nous apprenons avec plaisir la nomination au grade d'officier de la Légion d'honneur de notre confrère M. Albert Soubies, dont les ouvrages sur les beaux-arts, le théâtre et la musique ont été maintes fois signalés dans cette *Chronique*.

*** Lundi dernier ont été inaugurées au Petit-Palais des Champs-Elysées, par le Président de la République, accompagné du ministre de l'Instruction publique et du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, du président du Conseil municipal, du préfet de la Seine et d'autres notabilités, les nouvelles installations du Musée des Beaux Arts de la Ville de Paris.

La grande galerie en hémicycle, mieux éclairée et où ont pris place, avec les acquisitions récentes, les dons faits ces derniers temps au musée et que nous avons annoncés en leur temps. — *Les Demoiselles des bords de la Seine* et le *Portrait de Corbineau*, de Courbet ; les tableaux de Claude Monet et Le Sidaner, offerts par un anonyme — et les grandes esquisses de Carrière pour la mairie de Reuilly, est maintenant tout entière consacrée à la peinture. Au milieu ont pris place des meubles contenant des dessins d'artistes modernes. Dans les salles adjacentes du pourtour, à la suite de la salle Henner et d'une salle de portraits où figurent les œuvres de Ricard, Fantin-Latour, Dubufe père et Hébert (*Portrait de femme*, don récent d'un amateur de New-York), offerts naguère au musée, sont installés les tableaux et les objets d'art de la collection Dutuit, mieux mis en valeur par cette exposition dans des salles moins vastes et mieux éclairées. Les antiques, les reliures et les gravures de la collection ont été placés au rez-de-chaussée du palais.

*** La Ville de Paris vient d'acheter à l'Association syndicale des peintres et sculpteurs français deux toiles faisant partie de la dernière exposition : *Maternité*, par M. Lévy-Dhurmer, et l'*Eglise de la Dalbade*, par M. H. Martin.

*** Dans un coin de l'Arsenal d'artillerie de Grenoble, existait une statue équestre de Napoléon Ier, due à Frémiet, et qu'on avait jetée bas en 1870, après la chute de l'Empire. M. Dujardin Beaumetz vient de demander au général Picquart de lui expédier cette statue, propriété de l'Etat, dont il désire faire don au musée de l'Armée. Le ministre de la Guerre a déféré au désir du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts et la statue de Napoléon Ier est en route pour Paris.

*** On vient d'installer au musée Guimet le résultat des fouilles que M. Amélineau a faites à Abydos, autour du tombeau d'Osiris (1re et 2e dynasties). L'intérêt va aussi à des inscriptions moulées sur les bouchons d'argile ou gravées sur des vases en pierre dure.

*** Le musée de la Comédie-Française a reçu un petit portrait à l'huile par Mlle Marie Besson, du regretté Pierre Laugier, le jeune sociétaire récemment décédé, et un buste en marbre de Lagrange par Eugène Guillaume.

*** L'Union Centrale des Arts décoratifs s'occupe en ce moment de l'organisation d'une exposition de l'ameublement moderne qui aura lieu du 10 mai au 10 octobre 1907, au pavillon de Marsan. Cette exposition sera spécialement affectée aux copies de style pseudo-Henri II, Louis XV, Louis XVI et Premier Empire. Seront seules admises à y prendre part, des maisons françaises. Cette année sera consacrée à l'ameublement d'un salon. Les années suivantes, l'Union ouvrira des expositions relatives à la salle à manger et à l'orfèvrerie, à un cabinet de travail et à une bibliothèque.

*** Le dimanche 13 février a eu lieu à Paris, dans le square de l'Archevêché, près Notre-Dame, l'inauguration du buste du poète italien Goldoni. Ce buste offert à la Ville de Paris par M. Melzi d'Erol, président de la Société Dante Alighieri, est l'œuvre du statuaire Eduardo Fortini.

*** En liquidant la succession d'un architecte du Gouvernement, récemment décédé, on a trouvé dans sa bibliothèque un assez grand nombre de livres rares et de gravures précieuses portant l'estampille de l'École des Beaux-Arts et qui proviennent surtout de la belle collection léguée à la bibliothèque de l'École des Beaux-Arts par l'architecte Lesoufaché. Y a-t-il là détournements volontaires ou faits de kleptomanie inconsciente ? Une instruction a été ouverte par le procureur de la République.

*** M. Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes, vient de signaler dans la première séance tenue par cette École devant le roi de Grèce et autres personnalités notables, les travaux exécutés au courant de 1906. A Argos et à Délos surtout, les fouilles ont mis à jour une véritable Pompéi grecque. On y a découvert notamment un portique datant du roi macédonien Antigone II, monument circulaire élevé en l'honneur d'un grand personnage ; une maison avec son péristyle et ses colonnes encore debout, sa cour intérieure pavée et les statues du propriétaire et de sa femme. M. Leroux a décrit ensuite des lions de marbre trouvés à Délos. Il a démontré que l'un des quatre lions qui ornent aujourd'hui l'entrée de l'Arsenal de Venise provient de Délos.

*** La troisième session du Congrès préhistorique de France sera tenue cette année à Autun, les 13, 14 et 15 août.

*** En quittant l'ambassade de Madrid, M. Cambon remettra, au nom du gouvernement français, au roi et à la reine d'Espagne, en souvenir du voyage du roi à Paris, une collection de gravures tirées spécialement à leur intention dans les ateliers de la Chalcographie du Louvre.

Au nombre de ces estampes figurent le *Portrait du duc d'Anjou*, petit-fils de Louis XIV, qui devint roi d'Espagne sous le nom de Philippe V, portrait gravé par Edelinck, d'après De Troy, et tiré sur satin ; *Le Sacre de Louis XV*, *Le Carrousel de 1662*, les reproductions des Rubens du Louvre et diverses vues de Paris et de Versailles. Ces gravures seront présentées dans des coffrets de maroquin rouge aux armes du roi d'Espagne.

*** On annonce la découverte à Thèbes, par la mission américaine, du tombeau de la reine Tiy, épouse d'Aménothep III. Le sarcophage, extrêmement beau, a malheureusement souffert : une vengeance sacerdotale, sans doute, a gratté entre autres, sur les parois, le nom du fils de la reine, le roi hérétique Aménothep-Akhounaton.

A Deir-el-Bahari, la mission anglaise a mis au jour le tombeau du roi Mentuhotep II.

*** On annonce de Venise qu'on aurait découvert à Radicena, en Calabre, l'esquisse par Raphaël de la *Bataille de Constantin* des Stances du Vatican, qui se trouvait jadis dans la collection du château royal de Naples.

*** On vient de célébrer à Milan le premier centenaire de la fondation de la Pinacothèque Brera. Elle fut ouverte au public, il y a un siècle, par le peintre Giuseppe Bossi, secrétaire de l'Académie milanaise des Beaux-Arts.

PETITES EXPOSITIONS

—

6e EXPOSITION DE L'AUTOMOBILE-CLUB

Comme tous les ans, depuis que l'exposition de l'Automobile Club a pris rang parmi les solennités artistiques des cercles mondains, sa marque spéciale est d'accorder une place d'honneur à la sculpture et à l' « art précieux ». Le *Vieux vigneron* de M. Gustave Michel, et le *Laboureur* de M. Greber, le buste de jeune fille du premier et le *Narcisse* du second nous touchent par des qualités analogues et presque égales : équilibre de l'esprit et de la matière, justesse de l'exécution. Le marbre travaillé par M. Gardet et par M. Hannaux voisine avec l'argent ciselé par M. Falize et par M. Aucoc. Au milieu de leurs prestiges accoutumés, on admire surtout, dans la vitrine de M. Lalique, une sorte de camail égyptiaque où l'or, en gardant sa richesse de métal, s'assouplit en plumes d'oiseau, et, dans celle de M. Gaillard, un coffret à incrustations dont la serrure se ferme d'une topaze qu'encadrent des monnaies du pape. Chez les peintres, les bonnes rencontres sont peut être plus rares. La plus agréable est la minuscule étude de femme que M. Roll a peinte, dans la lumière du plein air, d'un pinceau heureux et léger. M. Devambez, ici, lutte d'esprit et de verve satirique avec M. Jean Veber. Ils ont sans doute chacun leurs partisans qui, par de plausibles arguments, défendraient leurs préférences. Mais, si elles ne prétendent pas au même genre de succès que le *Plaisir d'amour* de M. Veber, les deux études que M. Devambez intitule *Théâtre populaire* ne sont-elles pas, pour cette raison même, celles où nous apparaît le plus clairement la valeur du peintre ? M. Friant est mieux servi par sa virtuosité dans ses minutieux portraits à la mine de plomb que dans le dessin *Les Ancêtres*, où est calligraphiée une ambitieuse et confuse anthropologie. Le clair *Printemps* de M. Barau brille parmi les paysages de ce salonnet, qui peut encore alléguer la participation de M. Foreau et de M. Gagliardini, paysagistes, de M. Abel Faivre et de M. Guinier, portraitistes.

EXPOSITION D'AQUARELLES, PASTELS ET DESSINS
(Cercle Volney)

Plus familière, moins visitée, mais nullement moins digne de l'être, aussi sage d'ailleurs, cette petite réunion, qui suit de près celle, plus ambitieuse, du mois précédent, offre au visiteur consciencieux de toutes et des moindres expositions une récompense, à tout prendre, suffisante, puisque M. Marcel Baschet, portraitiste de M. Henri Lavedan, peut se féliciter de s'être contenté du pastel, puisque MM. Nozal, Souillet et Huet, paysagistes, doivent à ce procédé la même reconnaissance. Les aimables mythologies de M. Camille Bourget lui sont plus redevables encore et nous procurent des plaisirs plus vifs. Cependant, aussi bien que dans leurs peintures, d'autres donnent ici la mesure de leurs talents : M. Raphaël Collin, dans les sanguines dont il illustre les *Chansons* de Bilitis ; M. Guillonnet, dans les vignettes qu'il composa pour un conte de Daudet ; MM. Jousset, Royer, Triquet, dans leurs dessins ; M. Guinier, dans un pastel.

1re EXPOSITION DE L'ASSOCIATION DES ARTISTES SUISSES A PARIS
(Cercle international des Arts)

Voici une initiative qui doit être rapprochée de celle dont les Américains ont donné l'exemple : elle ne saurait être qu'encouragée et l'on serait heureux qu'elle fût suivie ailleurs. Tandis que le Salon d'Automne nous offrirait successivement les « rétrospectives » des peuples dont l'art a une histoire, ces peuples nous tiendraient au courant des efforts actuels de leurs artistes, en nous montrant ce qu'ils viennent prendre chez nous et ce qu'ils peuvent, occasionnellement, y apporter. Essayer, en quelques lignes et d'après cette première exposition, de définir l'art suisse, serait une tentative aventureuse. Si la Confédération des vingt-deux cantons peut citer avec orgueil ceux de ses enfants qu'elle nous prête : M. Steinlen et Mlle Breslau, M. Eugène Grasset et M. Carlos Schwabe, M. Pierre-Eugène Vibert et M. Schmied, il n'est pas douteux que, comme le reconnaît M. Édouard Rod dans une juste et sympathique préface, le public n'apprenne ici la nationalité de plus d'un parmi ces artistes réputés. Cependant les inquiétudes les plus récentes et les recherches de couleur les plus modernes se traduisent par des œuvres qui ne sont pas indignes d'attention, signées de noms que nous a fait connaître le Salon d'Automne : M. Fornerod, M. Morerod. Mais, si l'on voulait à toute force découvrir un caractère qui fût commun à la plupart de ces artistes, ne serait-

on pas tenté de suggérer que ce qu'ils doivent à leur patrie d'origine, c'est un amour de la ligne, du trait, qui fait d'eux des dessinateurs plutôt que des coloristes, et, dans bien des cas, des graveurs ? Qui a conseillé ainsi leur œil et leur main ? Est-ce la dentelure des crêtes et la silhouette que les Alpes ou les Juras découpent sur tous les ciels d'Helvétie?... Qu'ils se jettent dans le flot de la vie, qu'ils soient épris d'archaïsme, de stylisation ou de rêve, dessinateurs ou graveurs sont avant tout M. Steinlen et M. Schwabe, M. Grasset et M. Vibert, M. Schmied et M. Ranft, et jusqu'au sculpteur M. Angst.

1re EXPOSITION DES « ONZE »

(Galerie des Artistes modernes)

Onze artistes, dont plusieurs possèdent déjà une légitime réputation et qu'unissent sans doute des liens de camaraderie — sept peintres, deux sculpteurs (auxquels se joint cette année M. Bouchard, invité), un orfèvre et un céramiste, — forment un nouveau groupe contenant assez de talents et des affinités suffisantes pour qu'il paraisse dès maintenant assuré de vivre. L'occasion nous est ainsi offerte, grâce à des ensembles complets, d'apprécier les efforts d'artistes qui n'ont pas moins de dons que d'acquis : MM. Déchenaud, Devambez, Laparra, Landowski. Ce sont surtout des paysages, justes et francs, souvenirs de Rome, de Bologne, de Venise, de Tolède ou du Caire, que nous montre cette année M. Laparra. L'exposition de M. Devambez est particulièrement riche et intéressante. Nous voyons ou revoyons avec plaisir, à côté d'études ou de cartons pour le beau tableau *L'Appel des fédérés*, et de cette note charmante, *Coin de la Villa Médicis*, des ouvrages qui, dans les formats les plus divers, se distinguent par les mêmes qualités de touche expressive, d'ingénieuse composition et d'originale mise en toile : *La Charge*, *Réunion de famille*, *La Servante*, *Place de la République*. Des portraits et une savoureuse étude de nu font honneur au sûr exécutant qu'est M. Déchenaud. A la *Danseuse* de M. Landowski, vraie peut-être, mais d'une vérité trop littérale, on préférera le petit groupe plein d'allure et de rythme intitulé *Porteurs d'eau aveugles*. Les portraits élégants et superficiels de M. Làszlo, quelques paysages parisiens de M. Pagès, des intérieurs de M. Louis Mayer, puis les agrafes et les coupes ciselées par M. Édouard Monod, les grès de M. Decœur, les *Hâleurs* ou *Débardeurs* de M. Bouchard, un buste d'enfant en terre cuite de M. Constant Roux ne laissent pas de contribuer à l'agrément d'une réunion de bonne compagnie.

EXPOSITION DE PEINTURES
PAR MM. CH. AZARD, JEAN BIETTE, CH. LACOSTE
A.-M. LE PETIT, CH. MARTEL

(Galerie B. Weill)

Sans nous apporter rien d'absolument nouveau, cette petite exposition entretient des sympathies depuis longtemps vouées à M. Ch. Lacoste. Un crépuscule de *Novembre au Luxembourg* et deux natures mortes représentent dignement cet art frugal, timide, mélancolique, et pourtant d'une sérénité presque religieuse. Si M. Jean Biette arrive à se dégager d'une admiration trop visible pour Cézanne et pour M. Matisse, il trouvera sans doute à employer utilement ses goûts de coloriste. On pourrait risquer des prévisions analogues au sujet de M. Ch. Martel, dont les figures sont proches parentes des Égyptiennes de M. Émile Bernard.

EXPOSITION LUIGINI

(Galerie Georges Petit)

M. Ferdinand Luigini, dont les œuvres avaient déjà été justement remarquées à la Société Nationale et à l'exposition toute récente de la Peinture à l'eau, confirme et légitime ses succès antérieurs en nous montrant 45 aquarelles ou gouaches dont il a le plus souvent emprunté les motifs aux canaux, aux rues tranquilles, aux intérieurs rustiques des Flandres. Son métier, qui utilise le ton bistre du carton sur lequel se jouent ou éclatent les tons purs et les empâtements, est curieux et plein de saveur. Il s'apparente à celui de plusieurs aquarellistes belges, comme M. Frantz Charlet et M. Henry Cassiers. Il paraît, d'ailleurs, que la priorité appartient sans conteste à M. Luigini.

On voudrait qu'il se gardât de certains effets agréables, mais factices, d'enveloppe et d'estompé (nos 2 et 8). Il peut s'en passer, ainsi qu'en témoigne plus d'une note franche et directe : *Les Cafés du port à Ostende*, *Malines sous la neige*, *La Place de Malines*, *Marché de Moret*, *Intérieur jaune*.

EXPOSITIONS PAVILL ET THORNLEY

(Galeries Georges Bernheim et Georges Petit)

M. Élie Pavill est un jeune peintre russe qui aime Paris et tous ses aspects, humbles, familiers, luxueux ou grandioses. Son préfacier, M. Maurice Guillemot, n'a pas tort de le présenter comme une désirable recrue pour la Société des « Peintres du Paris moderne », fondée par MM. Léonce Bénédite et Jean Guiffrey. M. Pavill est sensible à l'atmosphère ; il paraît, sans abdiquer sa personnalité, avoir choisi pour maître M. Lebourg. Le meilleur de son effort se trouve dans de petites études prestes et vives, où l'animation des places et des rues s'accorde avec le mouvement et la coloration des ciels.

Les vues de Pontoise et de Cannes de M. William Thornley sont des aquarelles habiles et soignées, qui atteignent, sans plus, à la moyenne de celles que, dans une salle voisine, nous offrait la Société des Aquarellistes français.

EXPOSITION LOUIS LEGRAND

(Galerie Gustave Pellet)

Ses eaux-fortes seules assureraient à M. Louis Legrand une bonne place parmi les artistes originaux de ce temps. Sa personnalité était assez forte pour qu'il pût, sans craindre l'accusation de plagiat, étudier les danseuses après M. Degas. Il n'était pas difficile de prévoir — et on l'a constaté depuis longtemps — que la vision qui est la sienne et son exceptionnelle aptitude à charger d'expression une ligne fine ou écrasée, onduleuse ou aiguë, ne devaient pas être chez lui bornées aux ressources d'un unique procédé. Plus d'une de ses planches révèle les dons les plus savoureux du coloriste. C'est donc légitimement et avec confiance qu'il nous soumet aujourd'hui les dernières œuvres du peintre. Il lui suffit de quelques traits de pastel pour donner à ses dessins, les plus beaux et les plus riches,

tout ce qui leur est nécessaire de couleur et de lumière : tels, parmi d'autres, dont la valeur n'est pas moindre, ce charmant tableau des deux petites *Danseuses devant la fenêtre*, dont l'une, le corps ployé en avant, peigne la cascade de cheveux qui retombe de sa nuque, ou le grand pastel de la *Danse* (n° 19), ou celui qui s'intitule *Tapisserie* (n° 16).

Paul JAMOT.

Académie des Inscriptions

Séance du 28 février

Prométhée et l'aigle. — M. Salomon Reinach essaie d'établir que l'aigle de Prométhée était, à l'origine, l'aigle *Prometheus*, c'est-à-dire « prévoyant » et « protecteur ».

Les Grecs primitifs clouaient des aigles au-dessus des portes pour se préserver des influences mauvaises, en particulier de la foudre.

Comme beaucoup le croient encore de nos jours, ils pensaient qu'un oiseau de haut vol avait dérobé, pour l'apporter aux hommes, le feu du soleil.

On en vint à considérer comme un châtiment et une expiation l'emploi prophylactique du corps de l'aigle.

Quand, à une époque plus récente, Prométhée fut conçu comme un homme, les éléments dont il a été question donnèrent naissance à son mythe ; l'aigle lui même ne disparut pas de la légende, mais, de victime, il devint bourreau.

Société des Antiquaires de France

Séance du 27 février

M. Rodocanachi donne sur le siège du château Saint-Ange et sur l'emprisonnement de Clément VII, des détails nouveaux et très précis.

M. Émile Mâle étudie l'influence du drame liturgique français sur la sculpture du XII^e^ siècle.

M. Amédée Bonnet signale dans l'église du Gault-la-Forêt (Marne), des émaux de l'École Mosane et des fonts baptismaux du XII^e^ siècle.

M. Gaucheri parle d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de La Haye, vrai chef-d'œuvre exécuté pour Jean Lallemand, de Bourges.

M. de Mély présente la photographie d'une miniature peinte par Guyot Bermin pour le cardinal Rolin et sur laquelle on lit, d'une façon très nette, la signature de l'artiste.

M. Héron de Villefosse communique, de la part de M. Merlin, plusieurs inscriptions découvertes récemment en Tunisie.

M. Lauer dépose sur le bureau des photographies de deux feuillets de la collection Montfaucon à la Bibliothèque Nationale ; sur ces feuillets ont été dessinés, vers la fin du XIII^e^ siècle, diverses scènes intéressantes pour l'histoire du costume et du symbolisme.

Josse Vyt
et le retable de l' « Agneau mystique »

Nous avons reçu la lettre suivante :

Clapham, le 28 février 1907.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les détails biographiques sur la famille Vyt publiés par M. V. Fris, de Gand, dans la *Chronique* du 23 février, p. 61. Il y a cependant une assertion dans le premier paragraphe que je regrette d'y rencontrer. Il n'y a rien qui prouve que ce fut Josse Vyt qui commanda le tableau, à Hubert. L'inscription sur le cadre nous apprend que Hubert commença le retable et que Jean, son frère, l'acheva à la demande de Josse Vyt :

Pictor Hubertus : e eyck maior quo nemo repertus.
Incepit pondus : quod Iohannes arte secundus
Suscepit letus : Iudoci Vyd prece fretus.

On peut être certain que si Vyt avait commandé le tableau l'inscription nous l'aurait dit ; rien de plus facile.

La légende fausse des van Eyck ne remonte qu'au milieu du XVI^e^ siècle. Peu à peu on est parvenu à démontrer la fausseté de plusieurs détails de cette légende, et, si nous persévérons, j'ai confiance que nous arriverons à établir la vérité. Dans un volume actuellement entre les mains des imprimeurs, j'ai réuni tous les documents concernant la famille van Eyck et je mettrai le public ainsi à même de distinguer entre la vérité et les légendes, entre les tableaux authentiques, douteux et faux.

Veuillez, Monsieur le Directeur, agréer l'assurance de ma considération distinguée.

W. H. James WEALE.

Sano di Pietro et Fiorenzo di Lorenzo

AUX ÉTATS-UNIS

Les musées américains viennent d'acquérir deux œuvres de maîtres italiens du XV^e^ siècle dont les peintures sont rares en dehors de l'Italie.

La première est un triptyque du Siennois Sano di Pietro (1406-1481), représentant *La Vierge assise entre deux Évangélistes* (longueur, y compris l'ancien cadre gothique : 5 pieds, 5 pouces). Parfaitement conservé, il appartenait depuis plusieurs générations à une famille établie aux environs de Sienne et figura honorablement à l'exposition rétrospective de Sienne en 1904. M. A. Augustus Healy, président du musée de Brooklyn, en fit l'acquisition et le donna au musée. Jusqu'à présent, il n'existait aux États-Unis qu'une peinture de Sano di Pietro, conservée dans la collection Jarves de l'Université de Yale à New-Haven (1).

Une reproduction à petite échelle du tableau de Fiorenzo di Lorenzo, acquis par le Musée métropolitain de New-York, a été publiée dans le *Bulletin* de ce musée (1907, p. 24.) C'est une œuvre tout à fait charmante, représentant *L'Adoration de l'Enfant par la Vierge et saint Joseph*, avec un

(1) Goodyear, *The Museum News*, Brooklyn, février 1907, n° 5.

fond de paysage exquis où l'on croit reconnaître la ville de Pérouse. Si l'attribution à Fiorenzo est exacte, le petit panneau de New-York doit appartenir à sa dernière manière, celle de l'*Adoration des Mages* de Pérouse, que Vasari croyait être du Pérugin. Disons, à ce propos, que M. S. Weber, dans la consciencieuse monographie qu'il a publiée sur Fiorenzo (Strasbourg, Heitz, éd. 1904), donne à cet artiste les trois petits tableaux du Louvre (1415), qui sont exposés sous le nom de Pesellino ; cette attribution avait déjà été proposé par M. Venturi (*L'Arte*, 1901, p. 316.)

Salomon Reinach.

CORRESPONDANCE DE BERLIN

EXPOSITION DE PANNEAUX DÉCORATIFS DE M. GUSTAVE KLIMT

Pour la première fois on expose à Berlin, chez Keller et Reiner, les trois panneaux décoratifs de M. Gustave Klimt : *Médecine*, *Philosophie*, *Jurisprudence*. Cette œuvre, qui fut commencée il y a une dizaine d'années, a toute une histoire. Commandée à M. Klimt par l'Université de Vienne, dont elle devait décorer l'*aula*, elle suscita, de la part de la majorité des professeurs, une violente protestation auprès du ministre, M. Wilhelm von Hærtel, qui pris parti pour le peintre, puis, de la part d'une minorité plus avancée en matière d'art, une contre-protestation non moins violente ; enfin une interpellation au Parlement. L'Université refusa les trois panneaux ; et, s'il faut en croire la presse viennoise, le public donna raison à l'Université, en condamnant, même assez bruyamment, l'œuvre d'un peintre fort original et déjà célèbre.

On se rappelle l'évolution du talent de M. Gustave Klimt, qui, d'abord disciple très sage de l'école académique, se convertit subitement aux théories artistiques les plus modernes, et fonda en 1899, avec quelques amis, la Sécession de Vienne, sur le modèle de celle de Berlin et avec un programme analogue. Ses décorations du Reichenbergtheater, à Vienne, exécutées, il est vrai, en collaboration avec son frère Ernst et avec Franz Matsch, sont d'une tenue toute classique et peu inquiétante. Un peu plus tard, le peintre semble choisir, dans la mythologie grecque, des sujets se prêtant au double développement pittoresque et philosophique : *Le Char de Thespis*, *Le Théâtre de Taormina* ; *Le Culte de Dionysos*, dans l'escalier du Hofburgtheater. Enfin il en arrive à concevoir et à exécuter les trois compositions symboliques tant discutées.

On peut considérer ces trois panneaux au point de vue de l'idée et du symbole. C'est ce qu'ont fait, je pense, les professeurs de l'Université et la plupart des critiques viennois. Et c'est ce qui explique la violence de leurs sarcasmes. Les uns renvoient l'auteur au jugement des aliénistes, d'autres le comparent, comme réclamier, à Barnum et Bailey. Il faut reconnaître que le symbole est peu clair, déconcertant et même ironique : on pourrait croire que le peintre a voulu marquer, parfois, son peu de respect pour les sciences, ses modèles...

Mieux vaut peut-être légliger les détails un peu puérils du symbole et s'attacher à la construction décorative. Les trois panneaux sont symétriques et complémentaires. Symétriques, en ce que chacun d'eux présente, à la partie inférieure, une figure réelle, très en relief et très éclairée, au-dessus de laquelle s'amoncellent, estompées, des figures de rêve. Complémentaires, par les couleurs qui y dominent : le rouge dans la *Médecine*, le vert dans la *Philosophie*, le noir et l'or dans la *Jurisprudence*.

Dans le premier de ces panneaux, la figure réelle est la déesse Hygie, tête grave, tranquille, impassible, draperie rouge ; autour des bras s'enlace un serpent d'or dont la tête vient reposer dans un vase de cristal. De la déesse, jusqu'au sommet du tableau, monte verticalement la chaîne des souffrants, femmes, vieillards, nouveau-nés ; parmi eux s'allonge la Mort, squelette blanc voilé de bleu. Mais de ce groupe pitoyable se détache, à gauche, un torse d'homme vigoureux et énergique ; son bras tendu écarte du règne de la mort et de la souffrance et soutient, sur une nuée de tissu bleu et vert, une jeune femme animée d'une vie surnaturelle, qui embrasse un nouveau-né.

Dans la *Philosophie*, l'irréelle colonne humaine occupe la gauche du panneau. Des enfants insouciants, elle descend aux jeunes gens pleins de confiance dans leur pensée, jusqu'aux vieillards désabusés qui cachent dans leurs mains la tristesse de leur visage. En bas, violemment éclairée, une tête de femme aux yeux verts et pénétrants, aux traits énergiques, exprimant l'effort : c'est l'esprit humain qui cherche et découvre. A droite, dans un ciel nocturne semé d'étoiles d'or et sillonné de reflets verts, un visage de basalte, mystérieux et muet : c'est le sphinx qui garde, sans la révéler jamais, l'énigme de l'univers.

La *Jurisprudence*, qui devait, sans doute, prendre place entre les deux autres panneaux, est une composition centrale à deux étages. En bas, au premier plan, le criminel, figure nue d'une réalité magnifique, se débat faiblement contre le gigantesque polype, aux cent yeux et aux cent bras, qui l'enlace, l'exténue, lui suce le sang et la cervelle. Autour de lui trois femmes fantastiques figurent les Érynnes : l'une, terrible, fixe des yeux sa victime ; la seconde, fatiguée de la faction accomplie, semble au moment de s'assoupir ; la troisième, debout, la tête appuyée de côté sur ses mains jointes, dort profondément (cf. Eschyle). Leurs chevelures, qui vont du blond pâle au cendré en passant par le blond ardent, jettent trois taches sans éclat sur le fond sombre du panneau. A la partie supérieure, dressés devant un mur symbolique, trois petits personnages représentent la Justice, la Loi et la Vérité. Dans le mur sont encastrés, en mosaïque, les portraits des jurisconsultes célèbres.

Si l'on néglige quelques détails, c'est partout la même composition, la même technique, on pourrait dire la même pensée : le contraste du réel et du rêve, exprimé un peu grossièrement par la forme et par la couleur. Les figures réelles sont toujours la meilleure partie du tableau ; les figures symboliques, parfois d'un bel effet décoratif, sont souvent confuses et monotones. Toutefois, il faudrait, pour en pouvoir juger, avoir vu ces compositions en place, à bonne hauteur et bien éclairées. Quelque Université américaine, moins scolastique que celle de Vienne dans sa conception des sciences, et plus large dans sa conception de l'art, nous en donnera bientôt le loisir.

Maurice Pernot.

REVUE DES REVUES

— **Musées et Monuments de France** (1907, n° 27). — M. André Michel donne une intéressante étude sur les statues de Charles IV le Bel et de Jeanne d'Évreux récemment données à notre Musée national par la Société des Amis du Louvre, ainsi que nous l'avons annoncé : sculptées par Jean de Liége pour l'abbaye de Maubuisson, elles disparurent en 1793 de ce monastère ; elles furent conservées longtemps à Pontoise, et ensuite émigrèrent à Paris, dans la chapelle des Carmélites de la rue de Vaugirard, puis de l'avenue de Saxe où elles restèrent jusqu'à ces derniers temps (reprod. hors texte).

— Note de M. Léonce Bénédite sur la reconstruction du musée du Luxembourg.

— *Réorganisation et nouvelles acquisitions du Musée céramique de Sèvres* (4 reprod.).

— MM. Paul Perdrizet et René Jean, qui viennent de publier un travail sur le musée Campana et la répartition de ses tableaux entre les musées de province en 1863, 1872 et 1876, demandent aux conservateurs de ces musées de publier les œuvres de cette provenance que ceux-ci détiennent, et ils font connaître eux-mêmes deux de ces peintures, de l'école ombrienne et de l'école vénitienne, conservées aux musées de Bagnols-sur-Cèze (Gard) et de Bayonne.

— M. Jean Locquin publie un intéressant article sur des *Madones de pitié* à Saint-Pierre-le-Moutier et à Prémery (Nièvre) (reprod. de ces deux œuvres).

— **Bollettino d'Arte del Ministero della P. Istruzione** (1re année, 1907, 1er fasc.). — Dans une lettre qui sert de préface et qui est adressée à S. E. Luigi Rava, M. Corrado Ricci explique que la présente publication a pour but de rendre compte, pour ainsi dire au jour le jour, des accroissements des musées publics en Italie, but que ne peut atteindre que très lentement la magnifique publication des *Galeries nationales italiennes* qui, commencée en 1894, n'a encore que 5 volumes.

Suit une lettre très libérale adressée par le ministre Rava aux directeurs des Galeries et Musées royaux et des Offices royaux régionaux pour la conservation des monuments.

— Le *Discobole de Castel Porziano*, par Giulio Emanuele Rizzo. Étude minutieuse de ce beau marbre, donné par le roi au Musée national de Rome. 1 fig. dans le texte et 3 pl. hors texte le montrent sous ses diverses faces, mutilé et restauré.

— *La « Cène » de Léonard de Vinci* : rapport au ministre sur les travaux d'une Commission d'examen composée de MM. Camillo Boito, Luca Beltrami, architecte, Lodovico Pogliaghi, le prof. Luigi Gabba, Augusto Brusconi, architecte, Filippo Carcano, le prof. Oreste Murani, le Dr Gustavo Frizzoni, Alfredo d'Andrade, Gustavo Moretti, Corrado Ricci, rapporteur.

Faut-il laisser mourir les œuvres d'art de leur belle mort ? C'est une théorie qui a ses adhérents et que légitiment jusqu'à un certain point les exploits de certains « restaurateurs ». La Commission a jugé qu'il y avait quelque chose à faire pour sauver ce qui reste d'une œuvre qui laisse tomber tous les jours quelque petite écaille de couleur. Après les causes de destruction accumulées par des repeints de toute nature — à la détrempe, à l'huile, à la cire, — l'inertie complète a été un danger nouveau. La Commission, après un essai, a proposé de charger l'éminent restaurateur Cavenaghi de recoller au mur les écailles de couleur qui menacent de tomber, et cela au moyen de colles réfractaires à l'humidité.

A condition que le travail soit accompli avec une prudence poussée jusqu'à la plus extrême limite, comme le désire la Commission, il est difficile à ceux qui ont vu la *Cène* de ne pas approuver cette décision (1 fig. et 1 pl.).

— Suit une série de notes très compétentes sur les acquisitions nouvelles du Musée national de Florence ; sur un *Portrait d'homme* de Lorenzo Lotto acquis par la Galerie de Venise ; sur une fresque de Stefano d'Antonio di Vanni (?) représentant *La Cène*, découverte à l'Institut royal des Beaux-Arts, de Florence ; etc.

(2e fasc.). — *Notes d'art sarde*, par l'ingénieur Dionigi Scano. L'auteur étudie les restaurations de plusieurs belles églises romanes sardes (21 fig. et 3 pl.).

— M. Federigo Hermanin étudie un volume de dessins de Pier Leone Ghezzi, caricaturiste du XVIIIe siècle, acheté par le Cabinet national des Estampes de Rome (8 reprod.).

— *Nouvelles acquisitions de peintures vénitiennes au Musée des Offices*, par M. Carlo Camba : œuvres de Vivarini, Fr. Guardi, Bellotto, S. Ricci, Cariani (?) (7 reprod.).

— Note de M. A. Salinas sur une *Vierge de l'Annonciation* d'Antonello de Messine, donnée au musée de Palerme (1 pl.).

BIBLIOGRAPHIE

Pierre Puget, décorateur naval et mariniste, par Philippe Auquier, conservateur du musée des Beaux-Arts de Marseille. Étude historique sur les travaux du maître à l'arsenal de Toulon et catalogue détaillé des dessins de décoration et vues de mer. Ateliers photo-mécaniques Longuet, Paris. In-folio, 36 planches et 30 p. de texte.

Un récent livre de M. Philippe Auquier, ainsi que le don au musée de Marseille de plusieurs morceaux importants, avaient rappelé l'attention sur Puget ; néanmoins toute une partie de son œuvre demeurait assez mal connue et inédite : c'étaient les nombreux dessins exécutés pour les vaisseaux du roi quand le grand sculpteur méridional était à l'Arsenal de Toulon. M. Auquier ne pouvait donner à son volume une meilleure suite qu'un catalogue et un album de ces dessins, et la publication qu'il en fait chez M. Longuet est des plus intéressante. Outre une préface substantielle dans laquelle il résume avec beaucoup de clarté les documents publiés jusqu'ici et y ajoute quelques renseignements qui avaient passé inaperçus, il nous donne la reproduction des modèles de décoration dont on avait beaucoup parlé, mais que peu de personnes avaient vus, modèles d'un style véritablement admirable. Quelques-uns peuvent ne goûter qu'à demi la grandiloquence toute

italienne de certains marbres de Puget et se plaire médiocrement à son *Milon* ou à son *Hercule* ; mais, comme décoration, il est incomparable et rien de plus somptueux que cet avant du *Monarque* ou l'arrière de la *Madame*, de la *Royale-Thérèse* ou du *Rubis* ; il faut savoir gré aussi à M. Auquier de nous avoir donné de bonnes photographies des sculptures encore aujourd'hui conservées à l'Arsenal de Toulon, ces médaillons et ces écussons de bois doré, détails seuls subsistants des navires disparus, mais qui demeurent les spécimens extraordinaires du style Louis XIV dans ce qu'il a de plus noble et de plus large. A côté de ces splendeurs peut-être certaines vues de mer sembleront-elles un peu criardes ; elles sont agréables encore et complètent un très intéressant recueil de documents que le bon catalogue dont il est précédé rendra plus utile encore.

R. K.

Gainsborough, par Gabriel MOUREY. Paris, Laurens. In-8°, 128 grav., 24 grav. hors texte. (Coll. des *Grands Artistes*).

M. Gabriel Mourey vient d'écrire sur Gainsborough un livre court, substantiel et délicieux. Il paraît dans cette excellente collection Laurens qui nous a valu, sous l'étiquette de simples mementos et résumés, des travaux de véritable et puissante originalité, tels que l'*Albert Dürer* de M. Auguste Marguillier et le *Nicolas Poussin* de M. Paul Desjardins.

« Tom Gainsborough arrive un jour à l'école avec un billet signé de son père, demandant un congé pour son fils, et le voilà parti à travers la campagne, dans les bois, ivre de liberté, observant, rêvant, dessinant. Le soir venu, il rentre. Mais le subterfuge a été découvert : Tom a falsifié l'écriture de John Gainsborough. « Tu finiras par la potence ! » s'écrie le brave homme. Mais Tom... ne répond mot, montre simplement à son père le travail de sa journée, ses dessins ; la fureur paternelle s'apaise. Un autre jour, des maraudeurs dévastent le verger des Gainsborough ; Tom se cache, en surprend un grimpé sur un poirier, en fait un croquis rapide, mais si ressemblant, qu'il servira devant le tribunal de pièce à conviction. Ce fut l'esquisse du portrait de Jacques Poirier. Les belles, les significatives anecdotes, si éloquentes, si expressives ! Que de choses : j'y vois, la grandeur du penchant irrésistible, l'utilité documentaire de l'œuvre d'art (« une œuvre d'art, dit Ruskin, doit être un chapitre de géologie, ou de botanique, ou d'ornithologie, un document judiciaire, etc. ») et aussi la curieuse hiérarchie des devoirs dans la morale innée de l'artiste, pour qui le bien c'est ce qui seconde l'inspiration, le mal ce qui la paralyse, — le bien, ici : la signature contrefaite et l'école buissonnière (le joli mot pour un paysagiste !), le mal : la classe qui ne peut rien lui apprendre. Plus tard, ce brave et honnête Gainsborough, admirable et généreux d'ailleurs, ne dédaigne pas l'argent, car l'argent n'est pas chose fatale à l'artiste, mais, même dans son atelier, « centre des élégances » de Bath, il se méfiera des gens du monde dont la fréquentation, si elle a le snobisme pour principe, énerve et tue les meilleurs talents. « Vous gaspillez vos dons avec les gentlemen », écrit-il à son ami Jackson, « et toute votre étude est de savoir comment vous deviendrez gentleman. Eh bien ! damnés gentlemen, il n'y a pas d'espèce d'ennemis plus à craindre pour un véritable artiste quand on ne les tient pas convenablement à distance. Ils n'ont en eux qu'une partie qui vaille la peine qu'on les regarde : c'est leur bourse. Quand des gentlemen viennent chez moi, mon domestique leur demande ce qu'ils veulent ; s'ils disent : « un ta- « bleau », « Monsieur, passez par ici s'il vous plaît « et mon maître va venir vous parler », mais s'ils ne veulent que me saluer et me complimenter : « Monsieur, mon maître est sorti ... »

A propos de Gainsborough et de la peinture anglaise, M. Gabriel Mourey évoque à plusieurs reprises le grand nom de Ruskin. C'est un fait senti aujourd'hui par toute une élite, qu'on ne peut pas honorer plus grandement la peinture anglaise des deux derniers siècles qu'en apportant le témoignage de Ruskin, et que, réciproquement, tout hommage rendu à ces peintres que célèbre M. Mourey, à Gainsborough, à Turner, est un hommage rendu à Ruskin. Je n'en sais pas pour ma part de preuve plus touchante que la petite anecdote suivante, que je conterai pour finir et qui s'ajoute, significative aussi, aux anecdotes que j'ai rapportées plus haut. M. Groult, dont la collection est le Louvre de la peinture anglaise (notre Louvre, hélas ! en contient si peu !) en sera le sujet. Quand mourut Ruskin, cet éminent collectionneur songeait avec tristesse à la disparition du grand esthéticien dont la vie s'était dépensée dans la louange de Lawrence et de Gainsborough, dans la défense passionnée de Turner. Et incertain, se demandant comment il pourrait célébrer à sa manière l'illustre décès, il.... acheta un Turner. J'imagine que cette offrande au mort, cette offrande un peu païenne de ce qu'il avait le mieux aimé sur la terre, eût été la plus douce au cœur de Ruskin. Et je me souviens qu'à l'époque j'avais cru voir là quelque chose comme un geste de poète.

M. P.

Versailles et Paris en 1871, par Gustave DORÉ, avec préface de M. Gabriel HANOTAUX. Paris, Plon, Nourrit et Cie. Un vol. in-8° de 100 pages.

Voici que s'ajoute à l'œuvre de Gustave Doré un complément inattendu, jusqu'ici ignoré des biographes. Il s'agit d'un album d'une centaine de dessins-charges qui font revivre, moins dans leur ressemblance exacte que dans leurs allures générales, les types des fédérés de 1871, ainsi que les silhouettes des leaders de l'Assemblée nationale. Une note préliminaire donne la genèse du recueil. Réfugié à Versailles pendant la Commune, Gustave Doré a tracé cette suite de croquis pour les laisser en souvenir à l'ami dont il était l'hôte. Trente-six années ne lui ont rien enlevé de son intérêt. Bien mieux, le talent de Gustave Doré s'y montre à son plus grand avantage que dans telle entreprise de longue haleine, où ses moyens très limités, très spéciaux, ne lui permettaient pas de bien réussir. En somme, sa mesure n'a jamais été mieux fournie que par le dessin d'humour, et ceux qui placent en première ligne dans son œuvre l'illustration du *Rabelais* et des *Contes drôlatiques* se réjouiront de devoir à un ironiste plein de verve et sans fiel cet album, qui tantôt offre un lointain souvenir des portraits héroïques de Daumier dans la *Caricature*, et tantôt encore semble annoncer l'art de Léandre et de certains artistes des *Fliegende Blætter*.

R. M.

NECROLOGIE

Le statuaire **Just Becquet** est décédé la semaine dernière à Paris, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il était né à Besançon le 17 juin 1829.

Élève de Rude, dont il garda toute sa vie un enthousiaste souvenir, Becquet tenait de son maître l'habitude de ne jamais entreprendre ni une statue, ni un buste sans avoir soigneusement mesuré les volumes dont il se proposait de donner la sensation. De là, dans ses productions comme dans celles de son maître, une solidité, une justesse et une vigueur exceptionnelles.

Il inaugura sa réputation, au Salon de 1857, par un *Faune* dont le réalisme hardi lui valut, en même temps que force éloges, des critiques acerbes. Dans les années qui suivirent il exposa successivement un *Saint Sébastien* (1859), une statue allégorique du *Doubs* (1861), un *Christ en croix* (1863), une statue de Proudhon, une *Vache* en marbre (1867), puis des *Vendangeurs* (1869), une statue du *R. P. Ducoudray* et un *Ismaël* (1870), qui lui firent décerner des médailles de troisième et de seconde classe, suivies d'une de première classe, en 1877 pour le même *Ismaël*. Sa participation, en 1878, à l'Exposition Universelle lui valut une médaille d'argent et la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Il obtint en 1898 la croix d'officier, puis une médaille d'or à l'Exposition de 1900.

Ses dernières années se passèrent à revenir le plus souvent sur les sujets qu'il avait traités antérieurement et à les reprendre sous des formes nouvelles: un *Faune jouant avec une panthère*, un nouveau *Saint Sébastien*, un nouveau *Christ en croix* qui, avec un *Joseph en Egypte*, lui valut la médaille d'honneur en 1904. Il exécuta pendant la même période de nombreux bustes, entre autres ceux de Denfert-Rochereau, du médailleur Galbrunner et de l'architecte Bérard. Il avait exposé au Salon de 1906 le curieux portrait en terre cuite d'un avocat de ses amis, traité dans une formule à la Daumier.

—

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. **Théodore-Alexandre Weber**, peintre du ministère de la Marine, décédé à Paris, à l'âge de soixante-neuf ans. Il était né à Leipzig, en 1838. Il commença par étudier la peinture avec Krause. A l'âge de dix-huit ans, il vint à Paris, prit des leçons d'Isabey et commença d'exposer au Salon, vers 1860, des paysages et des marines. Après un séjour à Londres, puis à Bruxelles, il se fit naturaliser Français en 1878 et figura tous les ans au Salon de la Société des Artistes français. Une de ses œuvres les plus importantes, qu'il envoya à Bruxelles en 1878, a pour titre: *Le Bateau de sauvetage*. Il avait obtenu des mentions honorables en 1861, en 1863, à l'Exposition Universelle de 1889, et une médaille de bronze à l'Exposition de 1900, où il avait une toile intitulée: *Gros temps au Tréport*.

—

Nous apprenons avec regret la mort du docteur **Mathias Duval**, professeur d'histologie à la Faculté de médecine, professeur à l'École d'anthropologie de Paris, membre de l'Académie de médecine, etc., décédé le 28 février, à l'âge de soixante-trois ans.

Né à Grasse (Alpes-Maritimes), Mathias Duval avait été élevé à Strasbourg où son père, le botaniste Duval-Jouve, remplissait les fonctions d'inspecteur d'Académie. Il fit ses études classiques dans cette ville et y suivit ensuite les cours de la Faculté de Médecine. Reçu en 1873 agrégé à la Faculté de Paris, il fut nommé bientôt après directeur du laboratoire d'anthropologie à l'École des Hautes Études, et professeur d'anatomie à l'École des Beaux-Arts. Il ne devait quitter ce dernier poste qu'il y a quatre ans environ, lorsque sa santé et sa vue commencèrent à décliner. Dès 1882, il avait été élu membre de l'Académie de Médecine.

Le professeur Mathias Duval jouissait d'une autorité considérable à la Faculté de Paris, où son enseignement était l'un des plus suivis. Outre de nombreux ouvrages de physiologie et de histologique, il a écrit un excellent *Précis de l'anatomie à l'usage des artistes* (1881), qui fut traduit en allemand.

—

Le 17 février est mort à Copenhague, à l'âge de près de soixante ans, le peintre danois **Axel Helsted**. Fils d'un dessinateur renommé, il commença par pratiquer le portrait; mais, après avoir voyagé en Italie et observé la vie populaire de ce pays, il s'adonna ensuite à la peinture de genre. A la suite d'un voyage en Palestine, il a donné aussi beaucoup de petites toiles consacrées à des épisodes du Nouveau Testament, peints dans la formule traditionnelle et d'une touche minutieuse. Il était professeur à l'Académie et président du Comité des expositions organisées par cette institution.

—

On annonce la mort du peintre autrichien **Karl von Kobierski**, décédé récemment, à l'âge de cinquante-neuf ans, dans un asile d'aliénés. Il s'était fait connaître par des portraits en miniature des membres de la famille impériale (qui lui avaient valu le titre de peintre de la Cour) et de l'aristocratie viennoise.

MOUVEMENT DES ARTS

Collection de M. Georges Viau

Vente de tableaux modernes faite à la galerie Durand-Ruel, le 4 mars, par Me P. Chevallier et MM. Durand-Ruel et fils et Bernheim jeune.

Tableaux. — 2. Boudin (L.-E.). Le Port de Bordeaux : 2.700.

5. Carrière (E.). Buste de femme : 1.800. — 6. Carrière (E.). Portrait de Madame Carrière: 7.300.

9. Cassatt (Mary). Maternité : 7.300.

11. Cézanne (P.). Paysage d'été : 14.200. — 12. Cézanne (P.). Paysage à Pontoise, Clos des Mathurins : 11.100. — 13. Cézanne (P.). Fruits : 19.000.

14. Daumier (H.). Le Drame : 28.100 (au musée de Berlin). — 15. Daumier (H.). Une Famille sur les barricades ; Révolution de 1848 : 4.000. — 16. Daumier (H.). Le Peintre et le Graveur : 2.450.

17. Delacroix (E.). La Justice de Trajan: 7.250.

19. Gauguin (P.). Paysage de Bretagne : 1.950. — 20. Gauguin (P.). Paysage de Bretagne : 1.600.

21. Guillaumin (A.). Paysage ; Damiette (Seine-et-Oise) : 2.000. — 22. Guillaumin (A.). Vallons de la Creuse; mars 1897 : 2.050. — 24. Guillaumin (A.). Les Bessons vus de la Baumette ; Méditerranée, 1893 : 2.350. — 25. Guillaumin (A.). Écluse du Pont Charrant (Creuse). Gelée blanche, 1893 : 2.150. — 26. Guillaumin (A.). Environs de Paris ; effet de neige : 2.850.

31. Lebourg (A.). Panorama de la Seine à Bellevue : 2.300. — 33. Lebourg (A.). Lever de soleil par la neige : 2.350.

36. Lépine (S.). Le Port d'Audierne : 3.100.

Monet (C.). 38. Les Glaçons ; effet de crépuscule : 17.700. — 39. Route à Giverny : 9.000. — 40. Pourville, près Dieppe : 7.000. — 41. Le Petit bras de la Seine à Vétheuil : 7.000. — 42. La Seine à Vétheuil : 8.100.

43. Morisot (Berthe). Jeune fille au corsage rouge : 14.400.

Pissarro (C.). 44. Jardin à Eragny : 4.300. — 45. Après-midi d'automne : 3.000. — 46. Eragny ; matin d'automne : 2.700. — 48. La Cueillette des pois, Eragny : 6.000. — 49. Soleil couchant, Bazincourt : 3.050.

Renoir (P.-A.). 53. La Tonnelle : 21.000. — 54. Baigneuse : 4.750. — 55. Au jardin : 6.850. — 57. Confidences : 13.000. — 58. Jeune fille à la canne : 4.950. — 59. Baigneuse : 10.500. — 60. Fleurs : 5.500. — 61. Ingénue : 25.100. — 63. Jeune garçon : 8.100. — 64. L'Atelier de l'artiste, rue Saint-Georges, année 1876 : 4.900. — 65. Le Quai Malaquais : 7.050. — 66. Jeune femme : 4.100.

Sisley (A.). 68. Nature morte : 6.000. — 69. Premiers jours d'automne, le matin : 6.200. — 70. Après-midi du milieu de l'été : 7.000. — 71. L'Inondation : 10.000. — 72. L'Ecluse de Bourgogne à Moret : 7.600. — 73. La Lisière du Bois ; temps d'orage au printemps : 4.400. — 74. La Seine à Port-Marly, 1875 : 16.300. — 75. Tournant du Loing à Moret, printemps : 8.900. — 76. Le Chemin de Veneux à Thomery par le bord de l'eau le soir : 6.900. — 77. Le Chemin des Grès à Bellevue : 5.300. — 78. Un Chemin près du parc de Courances, environs de Melun, 1883 : 5.600. — 79. L'Abreuvoir de Marly ; neige : 6.500.

Pastels et aquarelles. — 80. Dagnan-Bouveret (P.-A.-J.). La Convalescente. Pastel : 1.520.

Degas (E.) 81. La Famille Mante. Pastel : 22.500. — 82. Danseuse au foyer. Pastel : 16.100. — 83. Danseuse au châle rouge. Pastel : 2.000. — 84. La Toilette. Pastel : 4.500.

85. Jongkind (J.-B.). La Seine à Rouen. Aquarelle : 850. — 87. Manet (E.). Portrait de Madame Guillemet. Pastel : 12.000. — 88. Morisot (Berthe). A la campagne. Aquarelle : 950. — 89. Pissarro (C.). Chaumières à Auvers, près Pontoise. Pastel : 1.450 francs.

Produit : 519.900 francs.

—

Tapisseries de Bruxelles
Plats en ancienne faïence hispano-mauresque

Vente de tapisseries et faïences hispano-mauresques, provenant du château d'Eu, faite à l'Hôtel Drouot, salle 1, le 16 février, par M. Bernier et MM. Paulme et Lasquin.

Tapisseries. — 1. Suite de quatre tapisseries de la manufacture de Bruxelles, du XVII[e] siècle. Sujets à grands personnages tirés de l'Histoire de la Guerre de Troie, avec encadrements sur deux côtés de colonnes torses enguirlandées de fruits et fleurs. 1° Mariage de Deidamie. Elle porte l'inscription suivante : *Æcides Thalamose. Jungit Deidamiae.* Marque de Bruxelles, ainsi que la signature G. Vandenstrecken ; 2° Colère de Minerve. Au cartouche, l'inscription suivante : *Abstinet a Ferro Æcides retinente Minerva.* Marque de Bruxelles signature, V. Leefdael ; 3° Combat d'Achille et d'Hector. Avec l'inscription suivante au cartouche : *Hector a Congressus certamine Vicit Achilles.* Elle porte la marque de Bruxelles et la signature de L.-V. Leefdael ; et 4° Achille atteint par la flèche de Paris. Avec l'inscription suivante au cartouche : *Sic moritur Paridis. Derectus cuspide Achilles.* Porte la marque de Bruxelles et la signature de G. Vandenstrecken : ensemble : 40.000.

Faïences hispano-mauresques à reflets métalliques. — 2. Plat creux à large marli à treize compartiments, limités par un relief ; décoré par bandes avec cinq fleurons bleus dans chaque compartiment. Armoirie au centre. Au revers, bandes et rayures : 15 700. — 3. Plat à ombilic. Au centre, chiffres entrelacés, imbrications, et marli à feuillages stylisés. Au revers, cercles concentriques : 1.600. — 4. Grand plat décoré de feuillages stylisés. Au centre, oiseaux et animaux disposés en rosaces. Au marli, feuillages et animaux. Au revers, carrelages ou imbrications : 1.220.

Produit : 79.000 francs.

—

Collection de M. le comte d'Yanville

Première vente

Vente de faïences et porcelaines anciennes, faite à l'Hôtel Drouot, salle 11, les 20, 21 et 22 février, par Me[s] Chevallier et Bivort et M. Caillot.

Anciennes faïences françaises. — 7. Lille. Grand plat rond, décor camaïeu bleu de lambrequin, vase cornes d'abondance et enfants : 810. — 9. Grande statuette en faïence de Lorraine blanche : 315. — 11. Terre de Lorraine. Buste sur socle rond de Jean-Jacques Rousseau, en terre de Cyflé : 210. — 15. Marseille-Saint-Jean-du-Désert. Deux bouquetières, décor bleu et manganèse dans la manière de Nevers : 340.

21. Marseille, Saint-Jean-du-Désert. Assiette, décor bleu et manganèse, imbrications, fleurs et ornements ; armoirie surmontée d'un casque et supportée par deux léopards : 305. — 27. Moustiers. Écuelle ronde, décor polychrome de médaillons de personnages, couronnes de fleurs jaunes : 435. — 33. Moustiers. Bassin ovale et côtelé, décor bleu, dans le goût de Berain : 460. — 36. Moustiers. Grand plat ovale, décor camaïeu bleu, chasse au tigre, d'après Tempesta : 925. — 37. Moustiers. Plat à pans coupés, décor camaïeu bleu ; paysage avec personnages (la Moisson) : 600. — 54. Nevers. Deux grandes bouteilles, décorées en blanc fixe de personnages et ornements dans le goût chinois, sur fond gros bleu ; monture bronze doré, ép. L. XVI : 18.500. — 55. Nevers. Plat rond, décor camaïeu bleu ; paysages avec personnages ; bouquets de fleurs, feuillages et oiseaux : 370.

56. Niederwiller. Jardinière-applique, ornements ajourés, faïence décorée d'un paysage camaïeu rose : 290. — 62. Palissy. Petit groupe de deux

personnages assis s'embrassant. Terre vernissée polychrome : 345. — 79. Rouen. Assiette à bord contourné, décor polychrome, oiseaux et bouquets de fleurs. Atelier de Levavasseur : 650. — 81. Rouen. Plat rond, décor bleu et rouille, corbeille fleurie, cornes d'abondance, quadrillés, guirlandes : 2.930. — 82. Rouen. Assiette, décor bleu et rouille ; bouquet de fleurs et feuillages ; lambrequin, cartouches quadrillés, fleurons et pendentifs, au marli : 600. — 84. Rouen. Assiette, décor camaïeu bleu ; au marli, lambrequin, guirlandes, pendentifs et fleurons ; au fond, l'armoirie de Poterat : 2.000.

90. Saint-Clément. Écritoire rectangulaire, décor camaïeu bleu et or, de médaillons avec personnages et guirlandes en relief : 275. — 92. Sceaux. Vase brûle-parfums ovoïde, surpié douche ; décor polychrome : médaillon à sujet pastoral, au revers, guirlande de fleurs : 1.900. — 98. Sceaux. Assiette à bord dentelé et lobé, décor polychrome d'oiseaux bouquets de fleurs et insectes. Marquée au revers : O P : 390. — 99. Strasbourg. Théière couverte, faïence de Joseph Hanong, décor polychrome de bouquets de fleurs. Marquée : H : 300.

Anciennes faïences étrangères. — 103. Alcora. Bouteille ronde à long col, décor polychrome de personnages chinois, animaux, oiseaux et fleurs : 520. — 110. Delft. Vase en forme de baril, décor polychrome et or de paysages : 400. — 112. Delft. Deux potiches rondes, décor camaïeu bleu. Médaillons avec pagodes, quadrillés, arbustes, oiseaux et ornements : 610. — 114. Delft. Assiette, décor bleu, rouge, vert et or, lambrequin et armoirie avec la devise : *Decus et Tutamen* : 2.200.

Anciennes porcelaines tendres françaises. — 123. Bourg-la-Reine. Plateau oblong à bord découpé, décor polychrome de guirlandes fleuries : 415. — 125. Bourg-la-Reine. Cache-pot obconique, anses têtes de dauphins, décor polychrome de guirlandes de fleurs : 510. — 131. Chantilly. Petit cache-pot, branchages, décor polychrome de personnages chinois. Marque au cor de chasse : 715. — 132. Chantilly. Deux statuettes d'homme et de femme assis, porcelaine tendre blanche : 705. — 134. Chantilly. Jardinière portant une hotte : 920. — 137. Chantilly. Saucière coquille, décor polychrome de fleurs et de rosaces : 550. — 143. Chantilly. Deux flacons cylindriques, décor polychrome coréen. 1 610. — 150. Chantilly. Cache-pot à bord plat découpé, chimère et branchage : 830. — 154. Chantilly. Salière, décor polychrome de branchages fleuris et oiseaux : 1.110 — 162. Chantilly. Tasse gobelet et sa soucoupe, imbrications blanches en relief, décor polychrome : 690. — 164. Chantilly. Paire de cache-pots à oreilles, décor polychrome et or de réserves de bouquets de fleurs sur un fond quadrillé bleu. Marque au cor de chasse. Datés : 1786 : 6.450. — 165. Chantilly. Assiette à bord contourné, décor polychrome et or, quadrillés bleus, médaillons de fleurs et six réserves de fleurs : 1.200.

182. Mennecy. Statuette de femme debout en robe bleue et corsage jaune, sur terrasse verte : 1.210. — 186. Mennecy. Écuelle couverte et plateau, à godrons blancs, décor polychrome de rinceaux, de feuillages et hachures roses : 1.170. — 189. Mennecy. Personnages de la comédie italienne, décor polychrome. Marque D. V. : 1.300. — 190. Mennecy. Statuette de pèlerin adossé à un tronc d'arbre, décor polychrome. Marque : D. V. : 3.000.

191. Mennecy. Joueur de flûte, décor polychrome. Marque D. V. B. A. : 1.760. — 192. Mennecy. Joueur de vielle assis sur une terrasse rocaille, décor polychrome : 8.100. — 193 Mennecy. Jardinier tenant un panier rempli de fruits et une serpette cassée, décor polychrome : 2.060. — 195. Mennecy. Cache-pot à anses cordées, décor polychrome, sujets dans le goût de Watteau. Marque D. V. : 2.040. — 196. Mennecy. Grotesque représentant un fort de la halle, décor polychrome : 2.350. — 197 Mennecy. Groupe, enfant à califourchon sur un gros chien, décor polychrome : 8.000. — 199. Mennecy. Tasse obconique et soucoupe, décor polychrome. Marque D. V. : 1.215. — 200. Mennecy. Tasse forme gobelet et sa soucoupe, avec plateau présentoir ; décor polychrome de médaillons de paysages, sur fond vert avec carrelages. La tasse et la soucoupe sont marqués D. V. : 25.000. — 210. Mennecy. Compotier côtelé à bord découpé, décor polychrome. Marqué D. V. 9 : 1.695. — 211. Mennecy. Deux personnages en biscuit tendre : jeune femme et, à ses pieds, un jeune homme. Marqué D. V. 5 : 1 105. — 214. Mennecy. Groupe de quatre enfants, représentant les Sciences et les Arts, sur terrasse rocailleuse, décor polychrome : 2.700.

215. Mennecy. Buste du roi Louis XV, sur socle quadrangulaire adhérent, avec les attributs de la royauté en relief. Porcelaine tendre blanche : 42 500. — 217. Mennecy. Deux magots, porcelaine blanche, montés en bougeoirs, bronze doré, époque L. XV, à fleurettes : 2.950.

220. Rouen. Porcelaine tendre. Deux cornets, forme rouleau, décor camaïeu bleu, lambrequins et rosaces dans le goût chinois : 4.000. — 233. Saint Cloud. Vase pot-pourri côtelé, décor bleu dans le goût rouennais : 2 300. — 234. Saint-Cloud. Couteau à découper, manche en porcelaine, camaïeu bleu : 1.010.

247. Sèvres. Tasse forme cul de poule et sa soucoupe, porcelaine tendre, décor polychrome et or : 755. — 248. Sèvres. Tasse cylindrique et sa soucoupe, pâte tendre, médaillons à sujets de chasses, marines et paysages. Marque B. B. : 660. — 251. Sèvres. Quatre pièces, porcelaine tendre, décor polychrome et or, médaillons, guirlandes de fleurs et feuillages. Marquées F. F. : 1.400.

254. Vincennes. Solitaire, plateau, sucrier, tasse et soucoupe, décor polychrome et or, médaillons à paysages avec personnages (lettre A) : 4.000.

Boîtes et flacons ancienne porcelaine tendre. — 260. Capo di Monte. Tabatière avec ornements rouges violacés et têtes d'empereurs romains blanches en relief ; à l'intérieur : la Leçon de chant. Monture ancienne, cuivre doré : 305. — 263. Chantilly. Boîte rectangulaire, porcelaine tendre, décor polychrome, paysages avec personnages. Monture ancienne, cuivre doré : 840. — 264. Chantilly. Bonbonnière contournée, porcelaine tendre, décor polychrome coréen. Monture argent ép. L. XV : 710 francs.

265. Chelsea. Petit flacon, Amour tendant son arc, porcelaine tendre : 715. — 266. Mennecy. Bonbonnière ovale, Négresse allaitant son enfant, porcelaine tendre, décor polychrome. Monture ancienne argent doré : 1.660. — 268. Mennecy. Boîte rectangulaire côtelée, porcelaine tendre, personnages chinois sur fond bleu et branchages. Monture argent : 1.020.

279. Mennecy ou Sceaux. Bonbonnière ovale, en

ancienne porcelaine tendre, quatre médaillons à jeux d'enfants. Au revers, médaillon, les lettres G S, enlacées : 830. — 280. Sèvres. Dessus de tabatière rectangulaire, à coins arrondis, porcelaine tendre, décor camaïeu rose, médaillons sujets pastoraux. Monture ancienne argent : 910. — 281. Tournai. Grande bonbonnière oblongue, porcelaine tendre, décor polychrome et or, sept médaillons, à marines et personnages, sur un fond de quadrillés roses et or. Monture en vermeil, style L. XV : 10.300 francs.

Anciennes porcelaines tendres et dures. — 283. Buen-Retiro. Groupe : Cérès et Bacchus, porcelaine tendre, décor polychrome et or : 810. — 286. Buen-Retiro. Statuette de forgeron, décor polychrome : 810. — 287. Buen-Retiro. Bouddha assis, décor polychrome. Marquée de la fleur de lys en bleu : 2.220. — 292. Chine. Potiche, décor polychrome, oiseaux, balustrades, arbustes et ornements : 1.700 — 295. Frankenthal. Statuette personnifiant le Rhin, décor polychrome, argent et or : 4.850. — 299. La Haye. Assiette à bord découpé, décor polychrome d'oiseaux, couronne de fleurs. Marque à la cigogne : 455. — 315. Tournai. Tasse cylindrique et soucoupe, décor polychrome et or, fond bleu. Service de Buffon : 480. — 318. Tournai. Jardinier et jardinière tenant des paniers de fleurs : 475. — 324. Tournai. Groupe sur terrasse rocaille, porcelaine tendre blanche : l'oiseau envolé : 610.

Produit : 276.054 francs.

—

Collection Verhæghe de Næyer

Vente faite à l'hôtel Drouot, salle 11, les 25 et 26 février, par Me Lair-Dubreuil, MM. Laurent Héliot, Paulme et Lasquin.

Porcelaines de Chine. — 1. Deux potiches pouvant se faire pendant, décorés en émaux de couleurs, de fleurs et oiseaux sur rochers; bordure à carrelage et fleurs sur fond piqué. Kang-hi : 2.400. — 2. Vase ovoïde, décoré d'émaux en couleurs, de ruches, branches de fleurs, chrysanthèmes, paons sur rochers, insectes, papillons, etc.; bordure à carrelage. Kang-hi : 1.150. — 7. Grosse potiche en porcelaine émaillée sur biscuit, fond gros bleu, décorée en couleur d'une scène de cavaliers. Ming : 1.200 francs.

Bronzes chinois. — 90. Garniture en ancien bronze patiné, brûle-parfum têtes d'éléphants, et deux éléphants caparaçonnés : 1.005.

Emaux cloisonnés. — 106. Garniture en ancien émail cloisonné, deux vases, un brûle-parfum et deux porte-lumières, fond bleu turquoise : 2.050, — 107. Garniture en émail cloisonné, coupe rectangulaire, à pans coupés, supportée par deux dragons en bronze doré, deux candélabres et deux porte-lumières en dragons ailés : 620.

Costumes, étoffes. — 181. Portière de temple, en soie rose brodée en couleur, scène de théâtre, personnages, dragons et soleil; fleurs, fruits, oiseaux et ornements : 1.230.

Produit : 51.069 francs.

Vente anglaise

Vente de tableaux anciens et modernes faite à Londres, le 23 février, par MM. Christie, Manson et Woods, appartenant en partie à R. Kirkman Hogdson Esq. :

64. A. Cuyp. Paysage avec portrait de Pierre Both, le premier gouverneur de Batavia, et sa femme : 23.600 fr. — 70. J. Sustermans. Portrait de la marquise de Guadagni : 20.000. — 82. Sir Th. Lawrence. Portrait de Miss West, fond de paysage et feuillages : 105.000. — 83. Jan Steen. Enfants s'amusant avec un chat : 13.950. — 88. D. Gardner. Portrait de femme, gouache : 18.300. — 113. Gainsborough. La Voiture du marché : 15.750. — 125. T. Gainsborough. Portrait de Sir William Lynch, ambassadeur de la Cour de Turin : 52.500. — 126. G. Morland. Gypsies, signé et daté 1792 : 21.000. — 137. J. Hoppner. Portrait de Charles Oldfield Bowles Esq. : 57.000. — 129. Sir Th. Lawrence. Portrait de la marquise de Londonderry : 7.600. — 144. Guardi. Deux vues de Venise : 5.000. — 145. Sir J. Reynolds. Portrait de femme ; 15.000. — 146. A. Cuyp. Une ferme hollandaise : 100.000 francs.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de **peinture et sculpture**, au Cercle de l'Union artistique, 5, rue Boissy-d'Anglas, jusqu'au 4 avril.

Exposition de tableaux de M. **Eugène Delestre**, galerie Bernheim jeune, 15, rue Richepanse, jusqu'au 9 mars.

Exposition de tableaux de M. **Pavill Élie**, galerie Georges Bernheim, 9, rue Laffitte, jusqu'au 11 mars.

Exposition de tableaux de MM. **Alexis et Eugène Delahoque**, à l'Office tunisien, 8, rue Meyerbeer, jusqu'au 6 avril.

7e Exposition de la **Société Artistique des Amateurs**, pavillon de l'Alcazar (Champs-Élysées), du 9 mars au 3 avril.

Exposition de tableaux de M. **Armand Guillaumin**, galerie Druet, 114, faubourg Saint-Honoré, jusqu'au 23 mars.

Exposition de tableaux de M. **Arthur Studd**, galerie Bernheim jeune, 15, rue Richepanse, du 11 au 23 mars.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Province

Nancy : 43e Exposition de la Société lorraine des Amis des Arts, du 19 mai au 15 juillet. Envois des notices avant le 1er mai; dépôt des ouvrages, à Paris, chez Pottier, 14, rue Gaillon, du 8 au 20 avril; ou envois de province à Nancy, salle Poirel, du 29 avril au 1er mai.

Le Gérant : P. GIRARDOT.

IMPRIMERIE DE LA PRESSE. — 16, rue du Croissant, Paris. — SIMART.

N° 27. — 1907. BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 10 Août.

LA CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . 10 fr. || **Étranger (Etats faisant partie de l'Union postale). . . . . 15 fr.**

Départements . . . . . 12 fr.

Le Numéro : 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

Il est souhaitable que le temps des vacances invite les Parisiens à se rendre à Saint-Cloud et à connaître par eux-mêmes ce que l'on fait du parc de Le Nôtre. Ils verront combien la surveillance en est insuffisante, et à quels abus, à quelles dégradations souvent aboutit l'envahissement des pelouses et des bosquets par la population. Ils verront surtout avec quelle décoration inattendue on vient de défigurer la grande allée qui conduit au bassin des Vingt-quatre Jets.

Une file de moulages reproduisant des personnages mythologiques, antiques ou historiques, a été disposée de chaque côté de cette allée. Leur assemblage n'est pas seulement disparate jusqu'à l'incohérence, il n'est pas seulement d'un aspect artistique des plus triste et sans grâce, il est comique par la disposition même que l'on a donnée aux statues. Elles tournent, en effet, le dos au bassin; elles ont l'air de marcher les unes derrière les autres sur deux rangs; elles forment une manière de procession qui ne va nulle part. Il est difficile d'imaginer un effet plus malheureux.

On cherche en vain, d'ailleurs, pourquoi on les a plantés là. Nul besoin de décoration ne se faisait sentir dans cette grande allée. Il est possible qu'autrefois elle ait été ornée de statues, mais, depuis que le château a été rasé, le parc a perdu ce qui était le centre et la raison d'être de son décor, et c'est une entreprise hasardée que de vouloir restituer certains détails quand l'ensemble est détruit. Du moins si on tenait à le faire, fallait-il y mettre quelque réflexion et quelque goût. Un projet conçu il y a quelques années consistait à doter le parc de Saint-Cloud de toute une décoration à laquelle la manufacture de Sèvres et différents statuaires contemporains devaient travailler. Pourquoi a-t-il été abandonné ? On l'ignore. Tout ce que l'on sait, c'est que l'Administration qui l'avait conçu a disparu et que la nouvelle Administration a tenu à être originale. Ce sont là des circonstances où le souci de l'art paraît sacrifié à d'autres considérations. En tous cas, rien ne justifie, rien n'excuse la hâte que l'on a mise à exécuter sans ordre ni préparation un second projet qui n'est pas soutenable. Puissent ces affreux et inutiles moulages disparaître au plus vite de la grande allée de Saint-Cloud !

La *Chronique* a indiqué, il y a quinze jours, où en était l'affaire des Chardin. Les études les plus minutieuses ont abouti à une conclusion nettement favorable à l'authenticité du tableau acheté par le Louvre. Il est seulement affligeant de voir que la campagne entreprise contre l'achat de deux toiles de maître a trouvé quelques défenseurs inattendus jusque chez des artistes, plus préoccupés peut-être d'intérêts particuliers que du Louvre. Le ministère, heureusement, considère la question de plus haut, et, après s'être engagé moralement, on ne voit pas comment il pourrait faire autrement que de ratifier l'achat.

NOUVELLES

*** Par décret rendu sur la proposition du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, sont promus ou nommés dans l'ordre national de la Légion d'honneur :

A la dignité de grand-croix : M. Chauchard, collectionneur;

Au grade de commandeur : M. Tony Robert-Fleury, artiste peintre ;

Au grade d'officier : M. André Messager, compositeur de musique ;

Au grade de chevalier : MM. Georges Bertrand, Jules Cayron, François Gorguet, Frédéric Lauth, Etienne Moreau-Nélaton, artistes peintres ; Auguste Maillard, sculpteur ; Charles Bartaumieux, architecte ; Mme Poilpot, présidente de la Société de l'Orphelinat des Arts.

Par décret rendu sur la proposition du ministre des Affaires étrangères, ont été promus ou nommés dans la Légion d'honneur les artistes étrangers ci-après résidant en France : officier, M. F.-A. Bridgman, artiste peintre, citoyen américain ; chevalier, M. E.-L. van Muyden, peintre-graveur, citoyen suisse.

*** Le dimanche 21 juillet a été inaugurée à Granville la statue de l'amiral Pléville le Pley, œuvre du sculpteur Magrou.

Le dimanche 4 août a été inauguré : à Besançon, un monument du regretté Henri Bouchot, conservateur du Cabinet des estampes, œuvre du sculpteur Armand Bloch et de l'architecte Marcel Boutterin ;

*** Le portrait de Paul Verlaine, par Edouard Chantalat, vient d'être placé dans les galeries du musée du Luxembourg.

*** Le Musée des Arts décoratifs vient de recevoir de S. M. l'impératrice Eugénie deux dons très précieux : celui, d'abord, de toute une collection de dessins en couleurs qui furent exécutés par différents artistes pour la décoration de ses appartements privés au palais des Tuileries ; puis celui d'une boiserie sculptée provenant de l'ancien château de Bercy, démoli en 1860 lors de la construction de la ligne du chemin de fer de Vincennes.

D'autre part, le marquis de Nicolay, neveu du marquis de Bercy, a prêté au Musée des Arts décoratifs une série de relevés en aquarelles des salons de ce château, dont les panneaux sculptés et les peintures ont été dispersés dans divers palais ou hôtels parisiens, et notamment au palais de l'Elysée et à l'hôtel Hirsch, rue de l'Elysée. La reproduction d'ensemble de cette décoration est exposée dès maintenant au pavillon de Marsan.

*** L'Exposition du Livre, des Industries du Papier, des Journaux et de la Publicité, dont nous avons déjà parlé, a été inaugurée le 28 juillet au Grand Palais.

*** La Société nationale de « L'Art à l'Ecole », fondée récemment, et qui a pour programme de rendre l'école « saine, aérée, attrayante, par l'emploi de peintures claires, d'imageries de goût, de fleurs, de jeux rythmés, etc. », entreprend l'étude, pour les vacances prochaines, de l'application d'une partie de ce programme à deux écoles de Paris, en des quartiers différents, rue Béranger (IIIe) et rue Manin (XIXe), où elle essaiera la décoration d'une classe et d'un préau. Une réduction de classe type figurera au prochain Salon d'automne.

Les sections provinciales de la Société vont tenter de pareils essais dans leurs régions.

*** Un legs important vient d'être fait au musée de Montpellier par Mme Jallagnier-Crossard, de cette ville. On cite parmi les nombreuses toiles qui en font partie : deux paysages de Daubigny, une *Rue de village* de Millet, une marine de Jongkind, une étude de Diaz, un paysage de J. Dupré ; puis un bronze de Clodion, un bronze, *David tuant Goliath*, d'A. Mercié, etc.

*** Du 2 au 7 août s'est tenu à Gand un congrès d'histoire et d'archéologie. Un vœu intéressant a été émis à la section d'archéologie contre l'envoi aux expositions d'art rétrospectif des objets appartenant aux dépôts publics.

Ce congrès était accompagné d'une exposition rétrospective de l'architecture privée en Belgique. A cette exposition, installée au nouvel Hôtel des Postes, figuraient plusieurs centaines de dessins, de photographies, d'aquarelles, de tableaux classés par régions et par villes.

Là, étaient représentés les spécimens les plus variés de la maison flamande, brabançonne ou wallonne, depuis les temps reculés des demeures rurales sur les dunes de la Flandre maritime jusqu'aux logis bourgeois de Liége, Gand, Bruges, Ypres, Furnes, Tournay, Anvers, Malines, Bruxelles, Louvain, etc.

*** Le *Vaderland* de la Haye annonce que, sur l'initiative de M. Hutschenruyter, maître de chapelle à Utrecht, un groupe de compositeurs et de musicophiles hollandais et étrangers vont prochainement édifier, dans un beau site du Nord de la Hollande, un théâtre consacré à Beethoven, comme l'est à Wagner celui de Bayreuth. Les artistes y seraient invisibles et le public pourrait, pendant les auditions, jouir d'un splendide coup d'œil sur les dunes. Les plans de l'édifice sont l'œuvre de M. Berlage, architecte de la Bourse d'Amsterdam.

Les Concours pour le prix de Rome

ARCHITECTURE

L'Académie des Beaux-Arts a rendu le 27 juillet son jugement dans le concours d'architecture du prix de Rome.

Elle a décerné les récompenses suivantes :

Grand prix de Rome : M. Charles Nicod, né le 21 janvier 1878 à Leviers (Doubs), élève de MM. Guadet, Paulin et Deglane ;

1er second grand prix : M. Edouard-Julien Deslandes, né le 16 juin 1882 à Paris, élève de M. Deglane ;

2e second grand prix : M. Charles-Louis Boussois, né le 14 février 1884 à Amillis (Seine-et-Marne), élève de M. Pascal.

Académie des Beaux-Arts

Séance du 27 juillet

Prix. — Le prix Troyon (paysage), de la valeur de 1.200 francs est décerné à M. Louis Cartier-Bresson.

Académie des Inscriptions

Séance du 26 juillet

Fouilles en Grèce. — Il ressort d'une lettre de M. Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes, adressée au duc de Loubat, que les fouilles entreprises à Délos ont rendu à la lumière les anciennes enceintes du sanctuaire d'Apollon antérieures à l'époque classique, ainsi que de nombreux fragments de vases peints remontant à une haute antiquité.

Communications. — M. Franz Cumont communique à l'Académie la photographie d'un bas-relief découvert en Syrie, représentant un prêtre du dieu Bel sacrifiant. Une inscription grecque permet de fixer la date du monument au premier ou au deuxième siècle de notre ère. Il commente en outre une inscription de Cyrrhus qui fait mention d'un asile fondé par l'empereur Anastase.

Séance du 2 août

Concours. — Le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre du Ministre de l'Instruction publique attirant l'attention de l'Académie sur le programme d'un concours qui aura lieu à Barcelone en 1912 pour l'attribution d'un prix de 20.000 pesetas à l'auteur d'une œuvre originale d'archéologie espagnole.

Une Athéna archaïque. — M. Salomon Reinach lit un mémoire où il établit la similitude d'une image de l'Athéna de bronze exécutée vers 470 par Hégias, le maître de Phidias, avec celle qui se voit sur un vase grec de la collection de M. Rome, à Londres. La peinture de ce vase, qui date de 460 environ, représente un vieillard qui vient rendre grâce à la déesse, posée sur une colonne ionique.

Une statuette du même type, en marbre, a été découverte sur l'Acropole d'Athènes; une autre, en bronze, à Cologne; enfin l'historien byzantin Nicetas décrit une statue d'Athéna, en bronze, détruite à Constantinople en 1203, qui, à en juger par la description, devait être très semblable à l'original de la statue figurée sur le vase attique du cinquième siècle.

Société des Antiquaires de France

Séance du 11 juillet 1907

M. le commandant Lefebvre des Noëttes présente le buste d'une *Vierge* française de la fin du XVI^e^ siècle.

M. Ruelle signale la découverte récente d'une grande mosaïque romaine à Sainte-Colombe (Rhône).

M. Lauer communique un plan de l'église de Royaumont édifiée au commencement du XIII^e^ siècle et complètement détruite à l'époque de la Révolution.

M. Ravaisson-Mollien constate que la statue de la *Victoire de Samothrace* doit être rehaussée au-dessus de la plate-forme du vaisseau, ainsi qu'elle apparaît sur les monnaies antiques.

A propos de Jean Clouet et de Godefroy le Batave (1)

Quand M. Dimier me propose de traiter avec lui du « Romantisme »; quand il se déclare prêt à reprendre *Les Impostures de Lenoir*; quand il prétend que ma bibliographie est nulle sur le point que je traite, il me semble que nous nous égarons. Une réponse « toute nue, toute simple », pour me servir des expressions mêmes de mon contradicteur, remettra les choses au point.

Je résume ma thèse :

Le manuscrit des *Commentaires des Guerres galliques* se compose de trois volumes : ils sont enluminés de délicates miniatures *à pleines pages, toutes signées* « G. 1519, G. 1520, GODEFROY, G. B. 1520. » Dans le troisième volume on lit : *Albertus Pichius auxilio Godofredi pictoris batavi faciebat* : « Albert Pichler, aidé de Godefroy le Batave peintre, a fait ». Cette inscription identifie par conséquent et l'auteur du texte et l'enlumineur.

Mais dans le t. II, se trouve une suite de *petites* miniatures; celles-là ne sont pas signées. En rapprochant le portrait de François I^er^, qui orne la première page du tome I, de quelques médaillons romains — non signés également, mais *incontestablement* de Godefroy le Batave — je présente l'hypothèse que les figures des Preux sont de Godefroy le Batave ici nommé seul, et non de Jean Clouet, qui n'est nommé nulle part, et dont personne, d'ailleurs, ne connaît ni le faire ni la manière.

Immédiatement M. Dimier s'élève contre cette proposition et dans une catégorique affirmation — je ne reviens pas sur les détails littéraires qui l'accompagnent — déclare que : *ce qu'il sait*, c'est que je juge très mal le sens et la portée de l'inscription; *ce qu'il assure*, c'est que si je trouve une identité entre la médaille de Jules César et le portrait de François I^er^, il ne se gêne pas pour assurer le contraire; *ce qu'il prouve*, c'est que l'idée de donner à Godefroy le Batave les petits portraits des Preux ne repose que sur ma fantaisie : car, il les déclare œuvre de Jean Clouet. Je n'interprète pas, je cite textuellement (2).

Voyons quels sont les arguments de M. Dimier.

« Pour le moment, je ferai observer que la force du document [l'inscription], dépend de l'adhésion qu'on accorde à ces considérations morales ».

Vraiment, est-ce là un raisonnement scientifique ? Un document est authentique ou non ; il se rapporte à un objet ou non ; s'il se rattache, *sans doute possible*, à l'objet étudié, aucune considération *morale* ne saurait aller à l'encontre, jusqu'à preuve *documentaire* contraire.

Or, ici l'inscription fait partie de l'ouvrage, personne ne songe à en nier l'authenticité. Pour en récuser la valeur, que nous oppose M. Dimier ? Déclarant que l'inscription se trouve dans le troisième volume, qui ne contient pas de portraits, on a, dit-il, toute liberté de suivre pour les portraits des apparences contraires. Oublie-t-il donc que *toutes* les miniatures à pleine page du tome I et du

(1) V. *Chronique des Arts*, 29 juin, 13 et 27 juillet 1907.

(2) J'aimerais pouvoir en dire autant de toutes les phrases que M. Dimier me prête.

tome II sont signées « G. 1519 » ? Ces deux volumes sont donc bien de Godefroy également. Aussi, fort embarrassé, il apporte simplement une affirmation : « Rien n'empêche d'admettre que, malgré sa collaboration, l'inscription ait pu taire le nom de Clouet ». (Pourquoi pas celui de Pierre Foulon, d'Anvers ? — J'ouvre là des horizons à M. Dimier, je pense). Mais, à s'avancer sur cette pente, on pourrait certainement aller fort loin. Si de Maulde vivait, il s'emparerait bien vite de cet argument, lui qui attribuait — avec sécurité aussi — les portraits des Preux à Jehan Perréal (1). Ensuite viennent « les bons yeux » de M. Dimier, puis « mon ignorance » de quatre ouvrages (2) qui, avant moi, ont parlé du portrait de François Ier. Il pourrait dire « cinq », puisque de Maulde, en l'étudiant plus tard, affirmait « qu'on est aussi loin ici de la haute manière un peu féodale et allemande de Clouet, que de la largeur du faire italien. »

Il me semble que nous sommes ici en pleines preuves morales, uniquement ; où sont donc les documents qu'on peut m'opposer ?

Car les affirmations de M. Dimier lui ont-elles permis de nous fournir jusqu'ici un renseignement, *un seul*, sur Clouet ? N'a-t-il donc pas lu l'article de la *Gazette des Beaux-Arts* du mois de juillet dernier, de M. Courboin, l'érudit conservateur du Cabinet des estampes, au sujet des portraits de la Bibliothèque Nationale : « Malgré les savants travaux de MM. Niel, Léon de Laborde, Reiset, Bouchot, *Dimier*..., pas une signature, pas une pièce d'archives ne nous permet encore de donner avec certitude à Jean ou à François Clouet un seul des dessins qu'on leur attribue (p. 29)... Jusqu'à présent, il est impossible de citer une œuvre certaine de ce Jean Clouet (p. 30) ».

Alors comment, puisque les pièces de comparaison font défaut, M. Dimier peut-il faire une identification « avec sécurité » ? N'y aurait-il pas là une singulière fantaisie rappelant celle de Morelli, qui affirmait que son inspiration lui révélait — infailliblement — des vérités désormais évidentes et définitives ?

Mais, vraiment, M. Dimier ne voit-il donc pas, en lisant les derniers travaux sur les portraits des XVe et XVIe siècles, l'*insécurité* au milieu de laquelle les plus érudits commencent à se débattre ? N'a-t-il pas noté qu'aux affirmations du *Catalogue des Primitifs français* de 1904, succédait la prudente réserve des savants rédacteurs du *Catalogue des portraits peints et dessinés du XIIIe au XVIIe siècle à la Bibliothèque Nationale* en 1907, MM. Couderc et Courboin, et, précisément, à propos de Jean Clouet et des *Commentaires des Guerres gallaques* ?

Ce sentiment scientifique de deux spécialistes, dont tous se plaisent à reconnaître l'incontestable compétence, la parfaite impartialité, me paraît s'accorder difficilement avec la sécurité de M. Dimier.

Je lui demanderai donc la permission de conserver, jusqu'au moment où il nous apportera une pièce de comparaison indiscutable, avec la preuve qu'une œuvre signée d'un artiste est incontestablement d'un autre, une appréciation qui, pour n'être pas d'accord avec son subjectivisme absolu, mais peut-être faillible, n'en eut cependant pas moins autrefois des partisans, très érudits, de très haute envergure, dont les arguments n'ont jamais été renversés.

F. DE MÉLY.

(1) Voir *Gazette des Beaux-Arts*, 1896, p. 240.

(2) Mais qui sont de *deux* auteurs seulement : M. Waagen, pour un ; M. Dimier, pour trois. M. de Laborde, dans ses *Preuves*, t. I, p. LXXXVII, tout en célébrant les travaux de Waagen, nous a montré pourtant ce qu'il fallait penser de la valeur de sa critique : « C'est une grosse erreur qui doit être mise sur le compte de la rapidité avec laquelle un voyageur est obligé d'étudier nos trésors... Dieu et Hemling lui pardonnent ! » dit-il, pour conclure.

A propos du retable monumental de la cathédrale de Valence

Monsieur le Directeur,

M. Émile Bertaux donne de bonnes raisons pour attribuer à Ferrando de Llanos, élève de Léonard à Florence entre 1503 et 1507, le *Repos en Égypte* du retable de Valence (*Gazette*, août 1907, p. 125).

Or, le groupe de la Vierge et l'Enfant, dans ce tableau, est identique à une composition souvent répétée (à Apsley House, à Dijon, chez lord Battersea). Parlant de ce dernier exemplaire, qu'il connaissait seulement par une photographie, E. Müntz écrivait (*Léonard de Vinci*, p. 507) : « Cette peinture paraît fort belle et bien près de Léonard. » On a quelquefois proposé d'attribuer les peintures de ce groupe à Sodoma, qui aurait copié un carton de Léonard. Mais l'essentiel, à mes yeux, c'est que la copie de Ferrando de Llanos fournit une date approximative pour la composition, dont l'attribution à Léonard lui-même paraît dès lors assurée.

Salomon REINACH.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

L'entrée à la National Gallery d'un nouveau portrait de Van Dyck nous amène à parler de la réorganisation récente de notre grand musée. Le portrait en question, un des sept tableaux qui récemment, comme on l'a annoncé ici, furent vendus par la famille Cattaneo della Volta de Gênes, non pas à M. Pierpont-Morgan, mais à un intermédiaire qui les expédia à Paris, est l'effigie en buste d'un membre de cette illustre famille Cattaneo et complète de façon brillante la représentation à la National Gallery du génie du peintre dans ses différentes périodes. Le prix en est plus discutable : on n'a pas payé moins de 337.500 francs ce morceau (1). Mais aujourd'hui il n'y a plus de prix, même sensationnel, pour les tableaux de premier ordre ; le vrai prix sensationnel serait l'achat à vil prix. Aussi les musées d'Europe n'achèteront bientôt plus rien d'important, et se contenteront de combler çà et là les vides.

La National Gallery a beaucoup gagné aux remaniements que vient de faire le nouveau directeur, sir Charles Holroyd. Sans avoir pour le moment plus d'espace à sa disposition, il a su tirer un excellent parti des salles actuelles par une dis-

(1) La *Chronique* du 27 juillet donne, par erreur, le prix de 13.500 francs au lieu de 13.500 livres sterling.

position tout à fait nouvelle des écoles diverses. Par exemple, l'école flamande se trouve placée à côté des écoles hollandaises, qui à leur tour occupent les trois grandes salles suivantes dont la troisième abritait autrefois l'école bolonaise des XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Celle-ci trouve asile à côté de la grande salle vénitienne, tandis que l'école milanaise prend sa place là où étaient les maîtres flamands. Un ordre chronologique, réglé par des considérations esthétiques, met plus en évidence l'histoire de l'art ancien, tandis que la nouvelle disposition réserve des surprises inattendues même à ceux qui connaissent le mieux le sujet. Les écrans qui bloquaient partout les salles ont tous disparu ; le legs Cohen, qui occupait la salle octogonale centrale, a été distribué dans les écoles diverses ; de même, les prêts de M. Salting.

Quelques pièces nouvelles sont entrées au musée, dont une extrêmement remarquable. C'est un grand tableau français représentant un groupe de musiciens autour d'une table ; les costumes font songer aux premières années du XVIII^e^ siècle ; pourtant les noms de Lulli et de Hyacinthe Rigaud, que porte la pancarte, feraient remonter l'origine du tableau à une époque d'une vingtaine d'années en arrière. C'est là une énigme.

En voici une autre. L'école espagnole s'est enrichie d'une *Adoration des Mages* par un certain « Lo Fil de Mestre Rodrigo », peintre dont l'histoire reste absolument inconnue. On peut penser qu'il florissait vers 1500, était d'origine valencienne et qu'il a subi l'influence des Flamands. Ce curieux tableau était exposé depuis des années dans un escalier, au musée de South Kensington, d'où il sort, à titre de prêt permanent, pour rejoindre ses compatriotes dans la National Gallery. C'est ainsi également que le musée de Londres bénéficie de peintures allemandes que gardait depuis des années le musée d'Édimbourg

***

La question d'une galerie spécialement consacrée aux œuvres de Turner est soulevée une fois de plus. On sait qu'en ce moment les peintures et les aquarelles du grand paysagiste se trouvent dispersées de divers côtés : à la National Gallery, soit exposées, soit en magasin, et à la Tate Gallery. Déjà le gouvernement s'est décidé à agrandir la National Gallery et l'on se demande si ce ne serait pas là l'occasion favorable de constituer une annexe destinée à glorifier le peintre qui a légué tant d'œuvres à son pays et dont les aquarelles sont, pour la plupart, renfermées dans des boîtes ou mal exposées dans les salles souterraines de Trafalgar Square.

H. C.

CORRESPONDANCE D'ALLEMAGNE

LA GRANDE EXPOSITION DES BEAUX-ARTS DE BERLIN

La grande exposition annuelle, qui reste ouverte à Berlin de la fin d'avril à la fin de septembre, réunit dans une très vaste et très confortable installation les œuvres des artistes allemands et celles des artistes étrangers. Mais, parmi ces derniers, on ne voit guère figurer que des Danois, des Suédois, des Norvégiens et des Hollandais. Peu de Français, pas un Italien, pas un Espagnol. Vienne, Munich et Berlin sont les trois grands centres de provenance ; en dehors de cela, l'exposition n'est internationale que pour les pays du Nord, et il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir rapidement les salles, sans même jeter les yeux sur le catalogue. Malgré l'éclat souvent aveuglant des couleurs, malgré la bizarrerie des formes et l'étrangeté des sujets, l'impression générale est monotone et triste, dix fois plus que celle qui se dégage, par exemple, d'une exposition internationale à Venise. Le luxe de l'aménagement, la commodité de la disposition, n'arrivent pas à détruire cette sensation de gêne et de froideur. Par cette constatation, je n'entends rien enlever au mérite particulier des œuvres exposées.

Trois sections surtout sont intéressantes : celle des portraits, celle du Blanc et Noir, et l'exposition de M. Arthur Kampf.

La grande galerie des portraits contient, à côté de productions récentes, un certain nombre de tableaux anciens. Hogarth, Raeburn, Romney, Richard Cosway, Van Dyck lui-même, y voisinent avec Hans Thoma et Ernst Hildebrand. Il eût mieux valu peut-être ne pas ramener à la lumière certaines œuvres qui représentent un genre justement démodé, comme le portrait de la princesse de Bülow par Makart. Par contre, on a exposé fort heureusement un intéressant morceau de Lenbach (portrait du peintre E. von Liphart).

L'idée d'aligner aux murs d'une longue galerie cent portraits d'auteurs différents et de diverses époques est discutable : il se peut que le rapprochement soit instructif ; je ne crois pas qu'il soit avantageux. Dans toutes ces toiles de genre identique, la contrariété des styles éclate bruyamment, et c'est peu de dire que les comparaisons s'imposent : elles persécutent. On voudrait pouvoir s'isoler devant quelques toiles : le portrait de M^me^ de Granelius, par Sargent, celui du général Gorgey, par le Hongrois Laszlo. Le petit portrait qu'a fait M. Steinhausen de sa femme portant son petit enfant est remarquable de simplicité et d'intimité ; les deux chevelures rousses de la mère et du bébé ont une douceur charmante, qu'accompagne harmonieusement le ton vert des yeux.

Une petite salle voisine de la grande galerie est exclusivement remplie par les portraits de M. Fritz Bürger. La manière du peintre berlinois rappelle un peu celle d'Aman-Jean, soit par la qualité du coloris, soit aussi, quelquefois, par la disposition du modèle. Cependant, plusieurs des toiles exposées gardent, malgré la précision du travail, un caractère d'esquisse dont certaines figures s'accommodent fort bien. L'œuvre la plus considérable et la plus poussée de M. Fritz Bürger présente, dans un cadre sobre, tranquille et familier, trois portraits : deux dames et un enfant. Les deux dames assises sont vêtues d'étoffes de couleur pareille, mais de tissu différent. Appuyée sur les genoux de l'une d'elles, la petite fille met entre les deux jupes sombres la tache vive de sa robe rouge. L'expression des physionomie est vivante et calme ; un peu de la gravité raisonnable du cadre et des deux grandes figures vient se refléter sur le visage de l'enfant qui, très habilement, centre le tableau et l'éclaire. Il faut encore mentionner du même auteur une jolie étude d'enfant sur un sofa, et un beau portrait du philologue Wilamowitz-Mœllendorf.

L'œuvre de M. Arthur Kampf occupe également

toute une salle, la plus intéressante peut-être de l'exposition. Une grande science de dessinateur, un grand talent de décorateur, voilà ce qui apparaît nettement dans les cartons et dans les esquisses qui couvrent les panneaux de la petite salle. En fait de tableaux achevés, on n'y trouve qu'un petit portrait d'enfant et un fragment de peinture historique : ces deux morceaux sont d'ailleurs un peu durs et lourds d'exécution. Mais tout l'intérêt va aux cartons des trois panneaux formant triptyque, destinés à la décoration du musée « Kaiser-Frédéric », à Magdebourg. L'auteur y a représenté trois épisodes de l'histoire de l'empereur Othon Ier. Au centre, l'entrée triomphale d'Othon à Magdebourg. Je ne sais ce que peuvent être, dans l'idée du peintre, les couleurs de ce panneau ; mais, tel qu'il est, et tel qu'on se plaît à l'imaginer, exécuté et en place, il frappe vivement par l'absence de tout détail pompeux et seulement pittoresque, par la simple gravité des mouvements et par l'ordonnance des personnages. Un groupe de prisonniers, qui occupe à droite le premier plan, réalise le plus grand effet expressif, sans nuire à l'unité de la décoration. Sur le petit panneau de gauche, Othon et Édith examinent la construction des murs de Magdebourg ; sur celui de droite, Othon est agenouillé, en prière, au tombeau d'Édith. Ces deux compositions, nécessairement moins amples que celle du centre, sont peut-être aussi moins parfaites. A gauche, les murs et les pierres de taille tiennent vraiment trop de place et immobilisent les personnages. A droite, même absence de vie et de mouvement, peut-être volontaire : ici, pourtant, quelques épisodes introduisent un peu de variété : deux intéressantes figures de jeunes clercs portant des cierges rompent la monotonie d'une architecture très décorative, mais un peu froide. Les études de M. Kampf, aquarelles ou dessins, se rapportent pour la plupart à cette grande composition. Elles attestent, avec la vigueur du trait, certaines recherches de couleur curieuses, quoique encore fragmentaires ; elles font prévoir une exécution d'ensemble très construite, très concertée et, d'un bout à l'autre, fidèle au caractère de la peinture murale.

L'exposition de blanc et noir n'occupe pas moins de douze salles On dit que c'est un triomphe. Ce qui est sûr, c'est qu'à l'Exposition de Berlin les salles de gravure sont de beaucoup les plus amusantes à regarder. Dans ce grand nombre d'œuvres exposées, il n'y a peut-être pas une reproduction de tableau : presque toutes sont des planches originales M. Arthur Illies est un inventeur intéressant de formes décoratives, le plus souvent empruntées aux fleurs. Il expose en outre une série de gravures sur zinc, exécutées en couleur. Deux lithographies en couleurs sont très remarquables : l'une, par M. Schmützer, de Vienne, est un portrait de la danseuse Gertrud Barrison, robe rouge, boucles anglaises encadrant drôlement le visage ; l'autre, de M. Michaelson, est intitulée *Chansonnette* (en français, chanteuse de café concert), — moins une caricature qu'une étude d'expression réaliste et presque dramatique. On retrouve plus aisément la tradition allemande dans les illustrations fantastiques de M. Fritz Bœhle et dans la suite de lithographies de M. Bossart intitulée : *L'Année*. Il faut citer encore les pointes sèches de M. Gold, les études d'enfant de M. Kallmorgen et les *Musiciens ambulants* de M. Janowski.

Après cela, je crois avoir passé en revue les parties les plus remarquables de l'Exposition. Çà et là, dans d'autres salles, parmi beaucoup de toiles médiocres, on découvre un morceau intéressant : *La Prière à l'Armée du Salut*, de M. O. Heichert ; — quelques paysages de M. Gentzel rappelant un peu ceux de van Goch ; — une grande toile pittoresque et forte en couleurs de M. Eichstaedt, genre Roybet : *Till Eulenspiegel raconte ses aventures* ; — un joli intérieur de M. Maximilien Schaefer ; — quelques tableaux, paysages et intérieurs, de l'école de Hambourg, qui paraît former un trait d'union entre les peintres allemands et les artistes scandinaves. Les marines de M. Carl Saltzmann, dont on semble faire ici beaucoup de cas, ne me plaisent guère. La composition est tout officielle, la couleur froide et dure, malgré son épaisseur. Le bleu d'acier des coques de cuirassés, partout répandu sur la mer, se reflète même dans un ciel qui n'a plus rien des beaux nacres du ciel de la mer du Nord.

Je voudrais pourtant relever encore, à propos des tableaux exposés cette année, deux tendances curieuses. L'une est ce qu'on pourrait appeler la manie de l'imitation. Qu'on retrouve, dans les œuvres des jeunes peintres, des souvenirs de Lenbach, de Bœcklin, de Liebermann, c'est tout naturel ; ce n'est, d'ailleurs, pas aussi fréquent et aussi apparent qu'on le dit. Mais que tel artiste allemand contemporain fasse du Holbein, tel autre du Velazquez, tel autre du Giovanni Bellini, voilà qui est insupportable à force d'être artificiel. M. Fr. Stahl expose cette année deux tableaux : *Scherzo* et *Le Triomphe d'Eros* ; c'est, jusque dans les moindres détails, un amalgame sacrilège de Botticelli et de Mantegna. Le catalogue nous avertit que ce peintre séjourne actuellement à Florence. S'il continue son tour d'Italie, par Rome, Bologne et Venise, quelle peinture rapportera-t-il en Allemagne ?

Une autre tendance pourrait se définir néo-classique ou néo-antique. Elle se manifeste dans l'effort de certains artistes pour transposer, aussi fidèlement et aussi grossièrement que possible, les sujets antiques et païens dans le cadre de la vie moderne. C'est ainsi que M. Müller-Münster groupe au sommet d'une colline, d'où l'on découvre les cheminées d'une ville industrielle, sept ouvriers et ouvrières qui, sans doute, charment par la musique, la poésie et l'amour les loisirs du repos hebdomadaire. Sous les blouses, les vestons, les jupes et les tabliers se devinent des formes impeccables, que le travail n'a point altérées. Les poses sont nobles et décentes. Un bouquet d'arbres abrite le bel ouvrier qui pince les cordes d'un violon. C'est, très sérieusement traitée, la parodie de la fresque de Raphaël : *Apollon et les Muses*. Le même procédé se retrouve dans plusieurs œuvres exposées cette année. S'il me paraît condamnable, ce n'est pas simplement l'effet d'une convention ou d'un préjugé : la vie moderne a sa beauté particulière, sa propre beauté classique, qu'il est sans doute possible de dégager et d'exprimer. Prendre les accessoires de la vie moderne et en habiller des formes d'un autre temps ou d'un autre art, c'est trahir du même coup la vérité et la beauté. Baudelaire a dit ces choses, excellemment, il y a cinquante ans.

Je me dispenserai de parler de l'architecture et de l'ameublement. L'une et l'autre occupent une large place à l'Exposition de Berlin, et les appar-

tements aménagés par M. Bruno Paul ont obtenu ici les suffrages les plus flatteurs. Les œuvres exposées dans ces deux sections blessent notre œil, déroutent notre goût et ne laissent point espérer que, dans quelque vingt ans, les maisons allemandes du nouveau style nous présentent, à l'extérieur ou à l'intérieur, un spectacle plus agréable que celui qu'elles nous offrent aujourd'hui.

Maurice PERNOT.

REVUE DES REVUES

X **Musées et monuments de France** (1907, n° 5). — Articles de M. Henry Martin sur une miniature de l'enlumineur Loyset Lyedet (xv^e^ siècle) ornant un manuscrit de l'Arsenal exposé en ce moment à la Bibliothèque Nationale et figurant la présentation d'un manuscrit à Philippe le Bon, duc de Bourgogne (reprod.) ; — de M. Gaston Migeon sur deux statuettes de *Vierges* gothiques en bronze doré (fin du xii^e^ siècle) et en ivoire (début du xiv^e^ siècle) entrées récemment au musée du Louvre (reprod.) ; — de M. Jean Laran sur l'Exposition de portraits qui vient d'avoir lieu à la Bibliothèque Nationale ; — de M. Jean Locquin sur les *Cinq Sens* de J.-B. Oudry, peints pour les appartements de Marie Leczinska, à Versailles et conservés au musée de la Manufacture de Beauvais (3 reprod.) ; — de M. Henri Stein sur le pavillon de Maintenon au château de Fontainebleau, qu'on se propose, sans avoir suffisamment étudié la question, de restituer dans son état primitif, ce qui, dit M. Stein, « serait aussi dispendieux que conjectural » ; — de M. A. Moulins sur l'église romane d'Aubazine (reprod.).

(N° 6). — Articles de M. Héron de Villefosse sur les deux intéressants bronzes romains découverts en 1832 près de Montdidier et dont nous avons annoncé l'acquisition par le musée du Louvre : une figuration du Soleil, une des plus importantes trouvées en France, et une statuette d'homme (reprod. de cette dernière) ; — de M. Joseph Destrée sur deux reliquaires français de l'époque de Charles V ou de Charles VI au British Museum et au musée du Louvre (reprod.) ; — de M. Georges Durand sur les tableaux de la confrérie du Puy Notre-Dame conservés jadis à l'évêché d'Amiens et qui viennent d'être déposés au musée de cette ville (1 reprod.) ; — de M. L. Deshairs sur la salle à manger du comte d'Artois au château de Maisons (reprod. de la belle cheminée de cette salle sculptée par Lhuillier d'après les dessins de Bélanger).

(N° 7). — Articles de M. Denis Roche sur les collections de la princesse Tenichév, actuellement exposées au Musée des Arts décoratifs (2 reprod.) ; — de M. L. Metman sur les pâtes tendres de la collection Fitzhenry, au même musée (2 reprod.) ; — de M. Paul Vitry sur l'exposition Chardin-Fragonard ; — de M. Gazier sur le fragment du livre d'Heures de l'empereur Maximilien conservé à la Bibliothèque de Besançon et dont la Bibliothèque de Munich conserve l'autre partie (reprod. de deux feuillets enluminés par Hans Dürer, frère du grand artiste) ; — de M. Labande sur le Palais des Papes d'Avignon et les fresques qui y ont été nouvellement découvertes (2 fig.).

— Des nouvelles des musées de Paris ou de province et des notes sur divers monuments complètent, comme d'habitude, ces trois fascicules.

V **Journal des Débats** (1^er^, 22 et 29 juillet). — Suite des intéressantes *Impressions du Japon* de M. Gaston Migeon : les jardins ; Kyoto, ses palais et ses temples ; les temples de Nara et d'Horiuji et leurs trésors d'art japonais primitif.

O **La Grande Revue** (25 juillet). — *Regards sur l'âme ombrienne*, par M. Gabriel Mourey : intéressant article sur l'exposition actuellement ouverte à Pérouse.

R **Le Mois littéraire et pittoresque** (août). — *Pérouse et l'Exposition des Primitifs ombriens*, par M. l'abbé Broussolle (av. 18 reprod.).

= **Journal des Arts** (13 juillet). — Article de M. Henri Vuagneux sur le « hanap de Charles V » donné à ce roi par le duc de Berry et qui, après avoir fait partie de la collection du baron Pichon, a émigré malheureusement au British Museum.

X **Le Tour du Monde** (6, 13, 20 et 27 juillet). — *Castille et Andalousie*, par M^me^ Jane Dieulafoy (avec nombreuses photographies de monuments et d'œuvres d'art de Burgos, de la Chartreuse de Miraflores, de Valladolid, Avila, etc.).

+ **Revue lorraine illustrée** (1907, n° 2). — Étude de M. Ch. Maixmoron de Dombasle sur le lithographe nancéien Eugène Guérard (1821-1866), avec reprod. de plusieurs de ses œuvres et 4 lithographies originales.

+ Suite des articles de M. P. Boyé sur les châteaux du roi Stanislas : Lunéville (20 fig. et 1 planche en couleurs) ; — et de M. Alexandre Martin sur le vieux Bar (8 ill.).

|| **Revue d'Alsace** (juillet-août). — M. Anselme Laugel publie dans cette livraison, une conférence faite par lui le 13 avril dernier à la Maison d'art alsacienne à Strasbourg, à propos d'une exposition d'œuvres du peintre Marie-Charles Dulac, dont nous avons parlé à diverses reprises à nos lecteurs (1). Il y étudie, comme une des plus remarquables manifestations du mouvement idéaliste qui s'est produit dans l'art, en réaction contre les excès du réalisme, l'œuvre et l'âme exquises de celui qui « fut un des plus nobles artistes de notre temps ».

R **Morgen** (n° 1, 14 juin 1907, et n^os^ 6 et 7). — Cette nouvelle revue allemande hebdomadaire (2) s'occupe à la fois de philosophie, de sociologie, de littérature et d'art. Le premier fascicule renferme un intéressant article de M. K. Scheffler sur l'art de Constantin Meunier ; — le sixième et le septième, des commentaires de MM. Auguste Rodin,

(1) Voir *Gazette des Beaux-Arts*, 1^er^ avril 1899 p. 325, et *Chronique des Arts* du 16 décembre 1905, page 330.

(2) Editée à Berlin, chez Marquardt et C^ie^ ; 50 pfennigs le numéro ; un an : 20 marks.

F. von Stuck, J. Israëls, H. von Tschudi, Richard Dehmel, G. Brandès, Alfred Roll, Frantz Jourdain, etc., etc., sur l'art de Max Liebermann (reprod. d'un portrait inédit de ce dernier, par lui-même).

BIBLIOGRAPHIE

Camille Schlumberger. — **Portraits mulhousiens de la fin du XVI^e siècle au commencement du XIX^e siècle.** 160 planches in-4° reproduites en phototypie par la maison Braun, Clément et C^ie, à Dornach. Ribeauvillé, chez l'auteur, 1906.

Depuis la Renaissance et la Réforme, l'érudition vogéso-rhénane se préoccupe d'iconographie, domaine vaste et des plus complexes qui, en Alsace, du XVI^e siècle à nos jours, fut l'apanage d'une légion d'artistes locaux et étrangers auxquels nous devons des portraits peints ou gravés, des recueils d'armoiries et de costumes, etc., etc. Aujourd'hui, les vicissitudes politiques ayant dispersé ces documents sur tous les points du globe, dans les musées, les dépôts d'archives, les bibliothèques ou les collections, la nécessité s'impose d'un répertoire iconographique analogue aux répertoires bibliographiques réalisés ou en préparation, depuis quelques années, dans les principales villes du pays. Le livre de M. Camille Schlumberger est une excellente contribution à ce répertoire. Il parachève l'œuvre entreprise par la Société industrielle de Mulhouse, d'abord au Musée historique, puis, en 1902, dans l'*Histoire documentaire de l'Industrie de Mulhouse et de ses environs au XIX^e siècle*. Limitant ses recherches aux familles qui possédaient le « droit de bourgeoisie privilégié » avant 1798 — date de la réunion de la petite république suisse à la France — M. Camille Schlumberger s'est trouvé en présence de documents exceptionnels sur le type mulhousien. Une série d'arbres généalo-iconographiques des principaux « privilégiés » — les Dollfus, les Kœchlin, les Schlumberger, les Schwartz, etc., — lui ont permis de définir le caractère physiognomonique de ce type.

Plus de 800 portraits justifient ensuite cette définition. Ils nous montrent les bourgeois de Mulhouse servant de modèles à une foule de portraitistes d'abord allemands et suisses (du XVI^e siècle au début du XVIII^e siècle), puis d'un choix plus éclectique dicté par la mode, suscité par les voyages d'affaires ou les séjours en France, en Angleterre et en Autriche, parfois heureusement attiré vers les artistes indigènes (XVIII^e siècle et début du siècle suivant). Citons un *Jean-Gaspard Weiss*, attribué à Reynolds et peint, vers 1776, durant le séjour du musicien mulhousien à Londres (collection R. Weiss, à Kingersheim); une suite de portraits de *Jean de Fries* (1) et de sa famille, par Jean-Baptiste Lampi, Angelika Kaufmann, Vigée-Lebrun (2) et le baron Gérard (1) (collection Aug. de Fries, à Cerna-Hora, et M^me Tattet, à Paris); un *Nicolas Thierry*, par Louis David, peint à Paris vers 1794, pendant les négociations du traité de réunion de Mulhouse à la France (collection A. Rister, à Paris), au moment où Prud'hon exécutait le *Jean-Jacques Kœchlin*, autre négociateur du traité (Musée historique de Mulhouse), etc. Parmi les œuvres de peintres alsaciens, signalons un expressif *Jean-Georges Reber*, par Martin Drolling, 1801; un *Gaspard Heilmann*, par lui-même; divers portraits par Wachsmuth le père, Théophile Schuler, Jean et Mathieu Mieg, Loutherbourg, Casimir Karpff, etc., etc. Inutile d'ajouter que le livre de M. Camille Schlumberger contient, en outre, quantité d'œuvres anonymes parfois plus attrayantes que celles dont nous venons de parler. En déterminant le personnage qu'elles représentent au point de vue mulhousien, l'auteur donne à son livre une portée générale. Il prépare l'attribution de ces œuvres à tels et tels des excellents artistes qui les ont peintes. Souhaitons que les érudits de Strasbourg, de Colmar et des autres villes d'Alsace complètent bientôt le travail de M. Camille Schlumberger.

André Girodie.

—

Sous le titre **Hausschatz deutscher Kunst der Vergangenheit**, une des plus actives librairies de Berlin, la maison d'édition Fischer et Franke, a eu l'excellente idée de mettre à la portée du grand public, pour former son goût, des reproductions en fac similé de l'œuvre gravé des maîtres anciens dans des éditions soignées et cependant à la portée des bourses les plus modestes. Elle a publié de cette façon déjà quatre albums, présentés avec infiniment de goût, et du prix de 1 mark 20 chacun (c'est-à-dire 1 fr. 50), où sont réunis, dans le format des originaux, un choix de 18 estampes en noir ou en camaïeu de Cranach, — les 20 charmantes xylographies de la *Vie de la Vierge* de Dürer, — la *Danse des Morts* de Holbein, — et un premier choix de 20 eaux-fortes de Rembrandt. Chacun de ces albums est précédé d'une notice sur l'œuvre de l'artiste par M. Benno Ruttenauer.

C'est là une des plus intelligentes tentatives de vulgarisation artistique que nous connaissions.

A la même librairie vient de paraître le cinquième volume de l'utile **Jahrbuch der bildenden Kunst** (Annuaire des Beaux-Arts) fondé en Allemagne par M. Max Martersteig avec la collaboration de M. W. von Seidlitz, et rédigé aujourd'hui par M. Willy Pastor (in-4°, 128 p. et 165 col., avec grav. et 23 planches; 6 marks). Il est consacré aux événements artistiques de l'année 1905-1906 dans les pays de langue allemande. Divers critiques ont résumé la vie artistique de Berlin, Vienne, Dresde, Stuttgart, Darmstadt, Karlsruhe, Munich, Weimar, Magdebourg, Francfort, Cologne et Hambourg. M. W. Pastor a étudié la grande Exposition historique de l'art allemand à Berlin; M. Max Osborn a parlé des fêtes du centenaire de Rembrandt; M. A. Hofmann de l'architecture et M. F. Poppenberg de l'art appliqué en Allemagne en 1905-1906; M. H. Muthesius, de l'architecture domestique;

(1) Sur ce collectionneur d'origine mulhousienne qui résidait à Vienne, voir les *Marques et monogrammes de quelques amateurs célèbres*, par Alphonse Wyatt, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1859, t. I, p. 60.

(2) Portrait de Sophie de Fries peinte en « *Sapho chantant et s'accompagnant de la lyre* ». (Vigée-Lebrun, *Souvenirs*, tome I, p. 280, édit. Charpentier).

(1) Portrait de *Maurice de Fries* avec *Thérèse de Hohenlohe*, sa femme et leur enfant, dont l'esquisse est au musée de Versailles.

M. R. Mielke, de l'art populaire; M. H. Schmidkunz, de la construction des villes au point de vue esthétique; M. J. Norden a étudié l'art de la lithographie originale, et M. W. Pastor a donné une brève notice sur un des plus remarquables peintres-graveurs allemands Wilhelm, Steinhausen, à propos de son soixantième anniversaire, etc. Enfin, la liste des morts de l'année, celle des nouvelles acquisitions des galeries publiques, et la nomenclature de tous les musées, académies, Sociétés artistiques, publications périodiques, établissements d'art, etc. d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse, complètent cet utile répertoire, illustré de quantité d'excellentes gravures dans le texte et de planches hors texte.

NÉCROLOGIE

Un artiste qui jouissait d'une réputation méritée, **Auguste Delâtre**, est mort à Montmartre le 26 juillet. Il était né à Paris en 1822. Auguste Delâtre fut le rénovateur de l'impression en taille-douce. Ouvrier, en 1843, dans une imprimerie où l'on se servait des presses de Jacques et de Marvy pour l'impression des gravures, il étudia les anciennes estampes au point de vue du tirage et obtint à cet égard des épreuves absolument parfaites. Il alla aussi en Angleterre où il fit des tirages pour les plus illustres aquafortistes, comme il avait fait en France, créa au musée de South Kenigton un cours de gravure et d'impression. Lui-même grava quantité de planches, eaux-fortes, vernis mous, pointes sèches, etc. En 1883-1884, il publia un petit traité de la gravure sur cuivre, devenu très rare, et qui contient de précieux conseils pratiques qui lui avaient été fournis par sa propre expérience. Delâtre a contribué à la fondation de la Société des Aquafortistes. Depuis des années, il avait cédé son atelier à son fils Eugène Delâtre, qui est également un graveur distingué et un des rénovateurs de la gravure en couleurs.

—

Le peintre et architecte **Adrien Jourdeuil** vient de mourir à Chambéry, à l'âge de soixante-deux ans. Il était né à Saint-Pétersbourg de parents français et s'était définitivement établi à Paris, où il exposait au Salon des Artistes français. Il avait suivi les cours des Écoles des Beaux-Arts de Lyon et de Paris, où il fut élève de MM. Bonnat, Bouguereau, Robert-Fleury et Pelouse. Son premier envoi au Salon remonte à 1877 et avait pour titre : *Salon de S. A. I. la grande-duchesse Hélène à Saint-Pétersbourg*. Ad. Jourdeuil avait obtenu une mention honorable en 1885, une médaille de 3e classe en 1888, une mention honorable à l'Exposition Universelle de 1889, une médaille de 2e classe en 1894 et une médaille de bronze à l'Exposition Universelle de 1900. Il avait exposé au Salon de cette année un paysage du Dauphiné, *Le Matin au hameau*.

MOUVEMENT DES ARTS

Collections de M. Edouard Chappey

Quatrième vente (1)

Vente d'objets d'art et de haute curiosité du Moyen-âge et de la Renaissance, faite à la Galerie Georges Petit, les 5, 6 et 7 juin, par Mes Chevallier et Lair-Dubreuil, MM. Mannheim et Haro.

Faïences orientales. — 1603. Plat, Rhodes, animaux et oiseaux : 2.200. — 1615. Plat, Damas, motif rayonnant à fleurs : 1.700. — 1616. Plat, Damas, en bleu sur fond blanc : 205. — 1617. Plat creux en ancienne faïence de Damas, fond gros bleu, à branches fleuries : 14.999.

Faïences hispano-mauresques. — 1621. Hanap, fleurs et motifs dans un damier à reflets métalliques : 1.050. — 1626. Plat, jaune chamois à reflets métalliques, écusson d'armoiries : 2.400. — 1627. Plat, jaune chamois à reflets métalliques, écusson d'armoiries : 2.250.

Faïences italiennes. — 1632. Cruche de pharmacie, XVIe siècle, bustes d'hommes affrontés, feuillages, rinceaux et inscription : 1.825. — 1636. Deux vases ovoïdes, Faenza, fleurs, fruits et rinceaux : 1.900. — 1649. Deux cornets de pharmacie, Faenza, buste de femme ou de guerrier, feuillages et inscriptions 3.300. — 1650. Plat, Faenza, buste de guerrier avec inscription : 1.410. — 1653. Coupe sur pied bas, Faenza, buste de femme : 900. — 1654. Groupe en terre émaillée, Faenza, XVIe siècle. La Vierge assise, tenant l'Enfant Jésus : 2.550. — 1655. Cornet, ancienne faïence de Castel-Durante, médaillon, personnage encadré de volutes : 1.125. — 166. Cornet de pharmacie, Venise, deux médaillons et cartouche sur fond bleu : 1.010.

Faïences variées. — 1673. Fontaine, faïence espagnole, personnages et rinceaux feuillagés en bleu sur fond blanc : 1.550. — 1675. Épi de faîtage en ancienne terre vernissée du Pré-d'Auge : 1.700.

Ivoires. — 1680. Diptyque en ivoire sculpté, travail français du XIVe siècle, à arcatures gothiques, la Naissance de l'Enfant Jésus, les Rois Mages, la Crucification et l'Ensevelissement du Christ : 2.550. — 1681. Diptyque en ivoire sculpté : l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, la Crucifixion et le Couronnement de la Vierge. France, XIVe siècle : 3.700. — 1682. Diptyque en ivoire sculpté, travail français du XIVe siècle ; la Naissance de l'Enfant, les Rois Mages, la Crucifixion et le Christ de majesté : 5.200. — 1683. Diptyque. France. XIVe siècle. Scènes du Nouveau Testament : 3 900. — 1684. Diptyque, travail français du XIVe siècle. L'Annonciation, la Visitation, la Naissance du Christ et la Présentation au Temple : 5.500. — 1685. Diptyque, travail français du XIVe siècle. La Crucifixion, le Couronnement de la Vierge, la Naissance du Christ et les Rois Mages : 5.150. — 1686. Diptyque, XIVe siècle. Scènes tirées du Nouvau Testament : 11.250. — 1689 Groupe en ivoire sculpté. Flandres, XVIe siècle. Vénus et l'Amour : 3.750.

(1) V. *Chronique des Arts* des 23 et 30 mars, 4, 11 et 18 mai, 1er, 15 et 29 juin, 13 et 27 juillet 1907.

Émaux. — 1691. Châsse en forme de maison, cuivre émaillé, figures en relief. Limoges. En partie du XIIIe siècle : 2.350. — 1692. Châsse en forme de maison. Limoges, XIVe siècle. Cuivre, personnages en relief : 10.000. — 1693. Plaque de baiser de paix, en émail peint de Limoges, par Nardon Pénicaud : 4.800. — 1694. Plaque ronde en émail peint, atelier des Pénicaud : La Charité. Limoges, XVIe siècle : 3.000. — 1695. Assiette en émail peint, en couleurs, par Jean Courteys ; allégories du mois de juillet. Limoges, XVIe siècle : 4.200. — 1697. Deux assiettes en émail peint de Limoges, par Pierre Raymond, 1566 : la Moisson et la Tonte des moutons : 3.750. — 1698. Assiette en grisaille, par Pierre Raymond : histoire de Médée, XVIe siècle : 2.500. — 1699. Plaque, Limoges, XVIe siècle. Combat de cavaliers de style antique : 3.600. — 1700. Plaque, Limoges, XVIe siècle, en grisaille. Sainte Anne, et la Vierge portant l'Enfant : 2.500.

Objets variés. — 1704. Calice en argent doré. Espagne, XVe siècle, le Christ et Anges portant les instruments de la Passion : 2.400. — 1705. Réserve eucharistique en argent doré. Espagne, XVe siècle, en bas-reliefs : le Sacrifice d'Abraham, la Manne, Samson et le lion, et la Mort d'Ozam : 1.250.

Bronzes. — 1719. Réserve eucharistique en cuivre et bronze ajouré et doré, boîte cylindrique avec frise de feuillages, six petits médaillons en argent niellé. En partie du XVe siècle : 2.600. — 1720. Croix processionnelle en bronze doré, XIIIe siècle : 2.800. — 1721. Buste bronze. Italie, XVIe siècle. Personnage : 6.705. — 1722. Statuette bronze. Italie. La Fortune : 2.800. — 1723. Baiser de paix en bronze doré, avec plaques en argent repoussé et doré. Italie, XVIe siècle : 2.600. — 1725. Statuette bronze. Vénus, dite la Vénus de Médicis, XVIe siècle : 2.500. — 1726. Statuette bronze. Italie, XVIe siècle. Minerve : 2.500. — 1728. Groupe bronze. Italie, XVIe siècle. L'Enlèvement d'une Sabine : 6.400.

1730. Horloge bronze doré. Allemagne, XVIe siècle. Personnage oriental, monté sur un cheval : 2.300. — 1732. Statuette bronze. Mercure. Italie, XVIe siècle : 2.800.

Sculptures. — 1744. Statuette pierre sculptée. France, XIVe siècle. Évêque debout : 2.000. — 1746. Six hauts-reliefs provenant d'une cheminée marbre tendre blanc. Espagne, XVIe siècle, à écusson armorié, et deux anges et enfants nus : 9.500. — 1748. Vasque pierre sculptée, à armoiries. Travail italien, XVIe siècle : 2.100. — 1750. Cheminée pierre sculptée, bandeau et deux montants, à écusson d'armoiries et sujets saints, colonnettes engagées. XVIe siècle : 11.700. — 1755. Buste terre cuite, travail français, XVIe siècle. Femme : 1.020. — 1756. Médaillon rond en terre émaillée, atelier des Robbia, XVIe siècle. Buste d'homme : 6.100. — 1757. Statuette en terre cuite peinte. Italie, XVIe siècle. La Vierge et l'Enfant : 3.000 francs.

Bois sculptés. — 1762. Groupe-applique. La Vierge portant l'Enfant Jésus nu. XVe siècle : 3.700. — 1766. Niche. Allemagne, XVIe siècle. Groupe-applique : le Couronnement de la Vierge : 2.600. — 1768. Encadrement, à marguerites et écusson d'abbaye. XVIe siècle : 2.500. — 1769. Retable en bois sculpté, peint et doré, XVIe siècle, à clochetons ajourés et à pinacles, engrêlures et feuilles gothiques ; Christ et groupe : la Vierge tenant l'Enfant, sainte Catherine et saint Jean-Baptiste, médaillons contenant les symboles des Évangélistes : 10.000. — 1770. Deux statuettes appliques en bois sculpté, peint et doré. Allemagne, XVIe siècle. Sainte femme et personnage barbu : 7.100. — 1771. Retable en haut-relief et en ronde-bosse. Allemagne, XVIe siècle. Le Calvaire : 15.500. — 1774. Statue. Flandres, XVIe siècle. Sainte Madeleine : 2.800. — 1775. Diptyque, en bas-relief. Allemagne, XVIe siècle. Martyre agenouillée et personnages ; sainte Anne, la Vierge et l'Enfant Jésus, et écusson d'armoiries : 6.200. — 1777. Statuette applique. Flandres, XVIe siècle. Sainte Catherine : 1.950. — 1778. Retable. Flandres, XVIe siècle. Hauts reliefs-appliques, figurant des scènes de la Passion : 4.400.

1794. Deux bustes-appliques. XVIe siècle. Saint Crépin et saint Crépinien : 2.305. — 1811. Statuette-applique. Allemagne, XVIe siècle : personnage debout tenant une épée : 2.100. — 1820. Bas-relief-applique sans fond. Allemagne, XVIe siècle : le Baiser de Judas : 4.500. — 1823. Triptyque : la Vierge tenant l'Enfant Jésus entre quatre saints. XVIe siècle : 2.205. — 1826. Statuette-applique. XVIe siècle : sainte Barbe : 2.000. — 1828. Groupe-applique. XVIe siècle : la Vierge agenouillée : 1.740.

Sièges couverts en tapisserie. — 1833. Deux fauteuils en bois sculpté, à feuillages et torsades, couverts en tapisserie flamande du XVIe siècle : 3.050. — 1835. Quatre chaises en bois, velours rouge et carrés de tapisserie flamande du XVIe siècle, à sujets de chasse : 2.205. — 1837. Deux canapés en bois ; sièges et dossiers en tapisserie flamande du XVIe siècle : les Vertus théologales, fruits et fleurs : 3.850. — 1838. Deux fauteuils en bois, à tapisserie flamande du XVIe siècle, à figures allégoriques : 2.700. — 1839. Deux canapés et six fauteuils bois sculpté à feuillages, couverts de tapisserie flamande du XVIe siècle, paysages animés : 36.100. — 1801. Fauteuil bois sculpté, couvert en tapisserie flamande du XVIe : figure allégorique : 1.420.

1841. Dix fauteuils bois sculpté, à fragments de tapisserie du XVIe siècle, à fleurs et mascarons : 14.800. — 1842. Canapé bois sculpté, bordures de tapisseries flamandes du XVe siècle : 2.400. — 1844. Deux banquettes en bois sculpté, bordures de tapisseries flamandes du XVIe siècle, à figures mythologiques : 3.000. — 1845. Deux fauteuils bois sculpté, tapisserie flamande du XVIe siècle ; figures allégoriques : 2.250. — 1846. Deux fauteuils bois sculpté, tapisserie flamande du XVIe siècle : figures, fruits et fleurs : 2.510.

Sièges divers. — 1847. Deux fauteuils en bois, sièges en velours rouge ; applications de broderie. XVIe siècle : 2.200. — 1849. Trois fauteuils et deux chaises en bois sculpté, damas rouge avec applications. XVIe siècle : 2.900. — 1850. Deux fauteuils en bois, velours rouge, avec applications. En partie XVIe siècle : 2.100. — 1859. Deux fauteuils bois sculpté, velours rouge. XVIe siècle : 1.100.

Meubles. — 1864. Dressoir, bois sculpté, XVIe siècle, panneaux à fenestrages gothiques : 3.100. — 1865. Dressoir, bois sculpté, XVIe siècle, feuillages et fenestrages : 2.950. — 1866. Dressoir, bois sculpté, XVIe siècle, à fenestrages et armes de France : 5.000. — 1868. Dressoir, bois sculpté, XVIe siècle : 4.000. — 1869. Coffre, bois sculpté, arcature gothique à fleurons et fenestrages ; le Christ et douze apôtres. France, XVIe siècle : 1.450.

1870. Meuble à deux corps, en bois sculpté et

peint, XVI^e siècle ; médaillons peints en grisaille ; les quatre Évangélistes et cariatides : 10.100.

1871. Meuble, bois sculpté, à balustres et personnages, etc. France, XVI^e s. : 1.600. — 1872. Porte cintrée, en bois sculpté, du XVI^e siècle, cartouche et deux Amours : 1.520. — 1874. Meuble à hauteur d'appui en bois sculpté et marqueterie, XVI^e siècle : 8.100. — 1875. Table, bois sculpté, marquetée à coquilles, volutes, feuillages et écussons aux armes des Médicis. Italie, XVI^e siècle : 2.800. — 1876. Coffre, bois sculpté, XVI^e siècle, bas-relief, la Crucifixion, et scènes de la vie du Christ : 5.000. — 1877. Meuble bois sculpté. France, XVI^e siècle, à mascarons, chimères et fruits : 2.400. — 1878. Coffre, bois sculpté, du XVI^e siècle, cinq arcades gothiques abritant le Christ, deux saints et deux saintes : 2.000. — 1879. Meuble en bois sculpté. En partie du XVI^e siècle : 2.200.

1880. Table bois sculpté, en partie du XVI^e siècle, armoiries, enroulements, guirlandes et cariatides de femmes : 5.500. — 1881. Meuble, bois sculpté et marqueterie, incrustations de marbre, XVI^e siècle : 3 000. — 1883. Meuble, bois sculpté et marqueterie, XVI^e siècle : 5.000. — 1885 Table, bois sculpté, en partie du XVI^e siècle : 2.200. — 1886. Coffre, bois sculpté : la Mort de Jézabel, frises de rinceaux et armoiries, en partie du XVI^e siècle : 1.100. — 1887. Stalle, bois sculpté, en partie du XVI^e siècle, volutes, mascarons, colonnettes : 1.500.

Étoffes. — 1893. Devant d'autel, chasuble et deux voiles de calices, en velours ciselé. Italie, XVI^e siècle : 1.850. — 1895. Panneau en velours de Scutari : 1.300.

Tapisseries. — 1896. Panneau en tapisserie flamande du XV^e siècle, le Christ de Majesté entre Moïse et Élie, inscriptions latines : 4.100. — 1897. Tapisserie flamande, du XVI^e siècle, souverain assis sur un trône, et personnages : 28.550. — 1898. Tapisserie, Flandres, XV^e siècle, à sujets, nombreux personnages et figures allégoriques : 39.600. — 1899. Panneau en tapisserie flamande, du XVI^e siècle. Sous un dais d'architecture gothique, neuf Apôtres : 5.850. — 1900. Panneau en tapisserie flamande, XVI^e siècle. Deux femmes et trois hommes, autour d'un feu de bois : 10.700. — 1901. Tapisserie du XVI^e siècle : la Visitation : 5.850.

Tapis. — 1905. Tapis à ramages en rouge et jaune sur fond bleu. Travail oriental : 1.700. — 1907. Carpette d'ancien travail oriental : fleurs sur fond rouge : 2.500. — 1908. Carpette à fleurs et motifs réguliers sur fond rouge. Ancien travail oriental : 2.000. — 1909. Tapis de prières en soie et laine, arcades sur fond vert et rouge. Ancien travail persan : 5.805. — 1910. Tapis à médaillon sur fond rouge, en partie d'ancien travail oriental : 7.200. — 1911. Tapis en soie et laine, rosace à fond rouge, arabesques et inscriptions. Ancien travail persan : 4.100. — 1912. Tapis de soie d'ancien travail persan, fond rouge, animaux, dragons, lions, buffles, etc., au milieu de fleurs, bordure verte : 120.100.

Tableaux des écoles primitives espagnole, française et italienne. — 1913. École espagnole. Saint Jean, et 1914. Saint Pierre : 1.720. — 1916. École française. Coffre de mariage à cinq compartiments : 195. — 1918. École française. Grand retable : triptype à sept compartiments : 2.000. –

Produit de la quatrième vente : 824.922 francs.

Produit total des quatre ventes : 4.216.793 fr.

Collection de feu M. Frédéric Barrot

(*Suite*) (1)

PORCELAINES

Anciennes porcelaines du Japon, poteries de Satzuma. — 84. Plat, décor bleu, rouge et or. Fleurs, rinceaux et médaillons : 380. — 85. Plat, décor en bleu, rouge et or. Médaillon en forme d'écran : 375. — 96. Paire de potiches, à huit pans : feuillages, chrysanthèmes et oiseaux : 1.100. — 97. Statuette de femme étendue dormant : 1.000.

Anciennes porcelaines de Chine. — 128. Pot cylindrique ; caillouté et dents en bleu, feuillage. Kang-hi : 560. — 133. Vase-cornet ; médaillons avec personnages ; fond carrelé. Kang-hi : 620. — 134. Vase-cornet, branches de fleurs en blanc sur fond bleu caillouté. Kang-hi : 1.080. — 136. Paire de bouteilles à long col ; à feuillages et fleurs. Kang-hi : 560. — 140. Buire à fond bleu fouetté, réserves blanches. Kang-hi : 650. — 141. Coupe, fond bleu fouetté, décorée en dorure : Kang-hi. Monture bronze : 330. — 142. Paire de vases-rouleaux à fond bleu fouetté et dorure. Kang-hi : 2.550. — 147. Paire de vases, ovoïdes, en céladon bleu turquoise, à craquelure truitée. Kang-hi : 1.500. — 153. Assiette ; deux coqs et fleurs. Kien-lung : 520. — 159. Quarante assiettes décorées en couleur et dorure sur fond bleu ; paysages maritimes. Kang-hi : 1.730 — 162. Assiette creuse en porcelaine mince à revers rouge d'or, fond imbriqué, médaillon à sujet familial. Kien-lung : 1.850. — 173 et 174. Deux compotiers ronds en porcelaine mince, à revers rouge d'or ; médaillon, paysage maritime. Kien-lung : 1.320. — 191. Plat ; écusson soutenu par deux griffons. Kien-lung : 1.100. — 192. Plat semblable : 1.100. — 193. Plat rond, à fond bleu fouetté ; réserve, roseaux et nénuphars. Kang-hi Marque dynastique : 520. — 194 et 195. Deux plats à fond bleu fouetté ; coquillages, flots de la mer et payages. Kang-hi : 2.100. — 197. Plat ; paysage avec danseur et personnages jouant d'instruments divers. Kang-hi : 1.780. — 198. Plat analogue : 1.780. — 202. Paire de chimères, sur socles rectangulaires, en ancien céladon émaillé en couleur sur biscuit. Kang-hi : 9.000.

218. Vase balustre, personnages et attributs. Yung-tchen : 625. — 219. Vase-cornet en céladon gaufré et craquelé. Ming : 1.100.

222. Vase ovoïde à feuillages en blanc sur fond rouge corail. Kang-hi : 820. — 225. Paire de jardinières à branches fleuries, fruits et médaillons avec animaux : 1.000. — 226. Vase ovoïde, à fond bleu fouetté, à quatre médaillons en couleur. Kang-hi : 2.000. — 227. Vase ovoïde, fond bleu fouetté, réserves à payages animés. Kang-hi : 5.100. — 228. Paire de vases ovoïdes à fleurs et bordure à entrelacs. Kang-hi. Monture ancienne en argent repoussé et gravé : 2.900. — 229. Paire vases carrés, à sujet familial et ornements sur fond jaune ou vert. Kien-lung : 2.000. — 230. Potiche couverte, à fond bleu, arabesques en dorure et réserves en forme de feuilles. Kien-lung : 2.300. — 231. Paire de vases-cornets ; bordure à godrons, paysages avec oiseaux et arbustes, fonds jaune et vert. Kang-hi : 7.100.

(*A suivre.*)

(1) V. *Chronique des Arts* du 13 juillet 1907.

Succession de Mme la marquise de Louvencourt

Vente faite à l'Hôtel Drouot, salle 2, les 24 et 25 avril, par Me Marlio et Bricout et MM. Paulme et Lasquin.

Tableaux. — 3. Brekelemkam. Vieille femme peignant un enfant : 2.000. — 4. Breughel (J.). Rue de village un jour de foire aux bestiaux et Marché sur une place publique. Deux pendants : 1.020. — 6. Coypel (J.-F.). L'Enlèvement d'Europe : 2.200. — 8. Dreux (Alfred de). Rendez-vous de chasseurs à un carrefour : 1.200.

20. Jordaens. L'Heureuse famille : 14.000. — — 27. Oudry (attr. à). Chien attrapant un canard sauvage et gibier mort près d'un arbre. Deux dessus de portes, et 28 à 30. Oudry (attr. à). Chiens de chasse, gibier, fond de paysage. Trois peintures en forme de dessus de porte : 5.600. — 39. Troy (J-F.). L'Optique : 1.720.

40. Vallin. Portrait de jeune femme en Flore : 1.250. — 42. Voiriot (G.). Portrait de femme : 2.300.

Miniatures, objets de vitrine, manuscrit du XVe *siècle.* — 78. Miniature : Portrait de femme en robe bleue décolletée et la signature de Hall. Ép. L. XVI : 8.100. — 103. Manuscrit de la fin du XVe siècle sur vélin ; toutes les pages avec encadrement à rinceaux feuillagés, fruits et fleurs, lettres ornées, seize grandes miniatures et trente petites : 3.100.

Sièges. — 171. Six fauteuils en bois sculpté doré, du temps de L. XVI, feuillages, enroulements de rubans ; trois recouverts en tapisserie de Neuilly, trois en damas rouge : 1.160.

Meubles. — 184. Bureau de dame, bonheur-du-jour, ovale, en marqueterie. Ép. L. XV. Estampille de Topino : 4.630. — 205. Cabinet en ébène sculpté, à personnages. Ép. L. XIII : 3.200.

Tapisseries. — 210. Suite de trois tapisseries flamandes, du temps de la Renaissance, épisodes de guerriers, bordures fond jaune : 12.150.

Produit : 112.000 francs.

—

Tableaux anciens et modernes
Appartenant à M. X.

Vente faite à l'Hôtel Drouot, salle 6, le 26 avril, par Me Lair-Dubreuil et M. J. Féral.

Tableaux. — Breughel et van Balen. 3. Le Goût ; 4. L'Odorat ; 5. La Vue ; 6. L'Ouie, et 7. Le Toucher. Suite de cinq tableaux : 40.000.

8. Cranach (Lucas Sunder, dit). Portrait de Luther : 7.500. — 9. Credi (Attr. à Lorenzo di). La Vierge, l'Enfant Jésus, saint Jean-Baptiste et un ange : 4.500.

11. Delacroix (Eugène). Cléopâtre et le paysan : 15.600. — 12. Desportes (Fr.). Le Garde-manger : 1.800. — 13. Droochsloot (J.). L'Hiver en Hollande : 1.850. — 14. Dürer (École d'Albert). Le Christ portant la croix : 2.700. — 16. Fyt. Oiseaux : 1.100. — 18. Fromentin (Eugène). La Halte dans le désert : 5.000. — 19. Goyen (Jean van). Vue de Hollande : 2.000. — 22. Heinsius. Portrait de jeune femme : 3.000.

24. Honthorst (G. van). La Partie interrompue : 1.920. — 25. Hoppner. Portrait de lady Pilkington : 5.500. — 26. Jacque (Charles). Cour de ferme : 3.400. — 29. Lawrence (Sir Thomas). Portrait de Mrs. Stephens : 2.700.

32. Mierevelt. Portrait d'une dame de qualité : 4.000. — 34. Orley (attr. à van). L'Adoration de l'Enfant Jésus. Triptyque : 3.400. — 35. Ostade (Isaac van). Scène de cabaret : 1.800. — 36. Perronneau (J.-B.). Portrait de C. Floret : 4.600. — 37. Rembrandt (attr. à). La Tentation : 10.000. — 39. Robert (Hubert). Le Torrent, et 40. Les Pêcheurs, deux pendants : 3.650.

42. Ruisdael (J.). Le Torrent : 18.600. — 43. Ruisdael (S.). Intérieur de village : 1.800. — 44. Steen (attr. à J.). Intérieur d'estaminet : 300. — 45. Taunay (N.-A.). Rendez-vous de chasse : 610. — 46. Teniers (David). Intérieur d'estaminet : 7.000. — 47. Torenvliet (J.). La Mauvaise compagnie : 360. — 48. Vestier (Ant.). Portrait d'homme : 1.400. — 49. Watteau (École d'Antoine). Deux pendants. Le Menuet, et 50. Le Repos dans le parc : 5.000. — 51. École allemande (XVIIIe siècle). Portrait d'homme : 205. — 52. École flamande (XVIe siècle). Le Mariage de la Vierge : 560. — 53. École florentine (XVe siècle). Sainte Catherine d'Alexandrie : 320 francs.

Produit : 172.375 francs.

—

Succession de M. le Baron Beauquet de Fulde

Vente de tableaux modernes, objets d'art et d'ameublement, faite les 24 et 25 mai par Me Lair-Dubreuil et MM. Bernheim jeune, Paulme et Lasquin.

Tableaux. — 1. Bail (Joseph). Badinage : 3.200. — 3. Berne-Bellecour. Un compte à régler : 1.350. — 7. Bouché. Coteaux de la Marne, automne : 1.505. — 10. Boudin (Eugène), Deauville. La Rivière morte : 1.300. — 12. Boudin (Eug.). Le Retour du troupeau : 1.950. — 13. Brown (John-Lewis). La Clairière : 1.140. — 19. Courbet (G.). Soir d'orage sur la grève : 1.650.

22. Diaz. Lisière de forêt : 3.700. — 24. Dupré (Jules). Crépuscule. Le Vieux chêne : 2.150. — 38. Pissarro (C.). La Gardeuse d'oies : 1.505. — 42. Stevens (Alfred). L'Attente : 4.000.

Aquarelles, pastels, dessins, eaux-fortes. — 49. Bonheur (Rosa). Le Berger : 1.300. — 54. Lhermitte (Léon). La Fauche des blés. Pastel : 7.400. — 55. Lhermitte (L.). Le Marché à Saint-Malo. Fusain : 3.300. — 56. Lhermitte (L.). Le Déjeuner à la ferme. Fusain : 3.100. — 57. Lhermitte (L.). Le Temps de la moisson. Fusain : 1.200.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Province

Remiremont : Exposition des Beaux-Arts, du 10 août au 22 septembre.

Le Gérant : P. Girardot.

IMPRIMERIE DE LA PRESSE. — 16, rue du Croissant, Paris. — Simart.

N° 32. — 1907. BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 19 Octobre.

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . 10 fr. || Étranger (Etats faisant partie de l'Union postale). . . . . **15 fr.**

Départements . . . . . 12 fr.

Le Numéro : 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

S'il fallait un scandale pour ouvrir les yeux de tous sur les dangers que courent à l'heure présente les richesses artistiques de France et les trésors d'églises, rien ne manque désormais à l'édification du public. L'étrange affaire dont l'instruction se poursuit en ce moment a révélé aux plus incrédules et aux optimistes que le pillage des musées et des églises de campagne était devenu une industrie organisée et malheureusement trop florissante.

La *Chronique* n'a cessé de signaler, depuis un an particulièrement, les périls qui menaçaient les œuvres d'art dans les musées provinciaux insuffisamment installés et gardés, et plus encore peut-être dans les églises de campagne, soumises, par suite des événements, à un régime administratif des plus incertains. La confusion qui naissait du passage d'une législation ancienne à une législation nouvelle, l'incertitude où demeuraient souvent les titres de propriété, la complication enfin des lois et des incidents qui troublaient les habitudes, devaient rendre plus facile et plus heureuse l'audace de ceux qui se feraient une carrière d'aller dévaliser les trésors des petites villes et de les emporter à la face de la population ignorante ou stupéfaite : c'est ce qui est arrivé.

Mais ce que l'opinion aujourd'hui ne comprendrait pas, c'est que devant les vols et les scandales les Pouvoirs publics fussent impuissants et comme désarmés. On a appris, avec un peu d'étonnement, que dans l'administration même certains avouaient que les objets d'art n'étaient pas gardables. Ce serait prendre un peu vite son parti d'un état de choses qui n'est pas tolérable. Il ne s'agit plus ici de considérer le passé, ni les conséquences qu'a eues dans la pratique la réalisation incomplète d'une loi; il s'agit de prendre des mesures dans un intérêt commun et national, pour mettre à l'abri un patrimoine artistique qui est une des parures de notre pays.

NOUVELLES

*** Ont été inaugurés pendant la dernière quinzaine :

Le dimanche 6 octobre, à Amiens, un monument à la mémoire de René Goblet, ancien président du Conseil, œuvre du sculpteur Perrin et de l'architecte Xavier Girard;

Le même jour, à Auberive (Haute-Marne), un buste d'André Theuriet, œuvre de Mme Syamour;

Le même jour, à Brive (Corrèze), un haut-relief en marbre dû au sculpteur Henri Couteillas, à la façade de la maison où fut élevé le naturaliste Latreille;

Le jeudi 17 octobre, à Paris, au Muséum d'histoire naturelle, une statue de Bernardin de Saint-Pierre, œuvre du sculpteur Holweck.

*** Depuis le 1er octobre, les heures d'ouverture des établissements publics suivants ont été ainsi fixées : de 10 h. du matin à 4 h., les musées du Louvre, du Luxembourg, Galliera, Carnavalet, Cernuschi, Gustave Moreau, maison Victor Hugo, Saint-Germain en-Laye et la Malmaison ; de 11 h. à 4 h., musée de Cluny, musée de sculpture du Trocadéro, la Sainte-Chapelle ; de midi à 4 h., musée ethnographique du Trocadéro.

Dans les bibliothèques : réouverture, à 11 h., de la bibliothèque Mazarine, fermée depuis le 15 septembre, et de la bibliothèque de l'Institut, fermée depuis le 15 août; à 10 h.,

de la bibliothèque du Muséum, fermée depuis le 31 août; de la Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts, fermée depuis le 1er août.

La saison dans laquelle le musée Condé est ouvert tous les jours se terminera le dimanche 20 octobre. Le musée ne sera donc plus ouvert que les jeudis, samedis et dimanches.

*** L'Institut, dans sa séance trimestrielle du 2 octobre, a accepté, sur le rapport de M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, le legs du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, qui consiste, comme nous l'avons annoncé, en une inappréciable collection de manuscrits, lettres, papiers intimes, publications de toute sorte ayant trait aux principaux écrivains français de l'époque romantique, notamment à Balzac, Théophile Gautier, George Sand, Sainte-Beuve, Musset, Stendhal, Mérimée, de Vigny, etc., etc. Ce trésor si précieux pour l'histoire littéraire du siècle dernier sera déposé au château de Chantilly.

*** Valentine Cantrel, qui, le 3 septembre dernier, gratta, au musée du Louvre, avec des ciseaux, le tableau d'Ingres *La Chapelle Sixtine*, a été condamnée la semaine dernière, par la neuvième chambre du tribunal civil de la Seine, à six mois de prison et à 100 fr. d'amende. Cette peine ayant été jugée insuffisante par le parquet, le procureur de la République a fait appel *a minima* de cette décision.

*** La vieille église de Montmartre, dont le service des Beaux-Arts avait pris possession il y a six ans pour la faire restaurer, car elle menaçait ruine, va être incessamment rendue au culte. La restauration de Saint-Pierre, faite par M. Sauvageot, a sauvé les deux colonnes de l'abside, qu'une tradition prétend avoir appartenu au temple de Mars qui occupait, avant l'ère chrétienne, l'emplacement de l'église. L'église actuelle est du XIIe siècle et a été consacrée par le pape Eugène III.

*** La semaine dernière on arrêtait à Clermont-Ferrand, pour vol d'une chape historique de grande valeur appartenant à l'église de Blousac (Haute-Vienne), la famille Thomas puis un complice de celle-ci, Antoine Faure. L'instruction ouverte par la justice a révélé en eux les auteurs de la plupart des nombreux vols commis dans des églises et des musées depuis quelque temps, notamment du vol de la châsse d'Ambazac, dérobée le mois dernier, et du vol opéré l'an dernier au musée de Guéret. La châsse d'Ambazac a pu être retrouvée à Londres chez un antiquaire et a été restituée à l'ambassade de France. Quant aux objets soustraits à Guéret, treize — croix et reliquaires en émail, monstrance, tapisseries — ont été restitués spontanément par un amateur parisien, M. Henri de Lannoy, qui les avait acquis de Thomas. On a retrouvé également ces jours derniers, au domicile de Thomas, le précieux chef de saint Baudime, dérobé à l'église de Saint-Nectaire.

On suppose qu'il faut mettre également à l'actif de la famille Thomas les vols de la colombe eucharistique de Laguenne, et d'une très belle statue de Vierge, enlevée il y a deux ans à l'église de la Sauvetat.

*** La ville de Saint-Germain-en-Laye possède une bibliothèque municipale très importante, qui renferme toute une collection de manuscrits anciens, parmi lesquels deux manuscrits enluminés du quinzième siècle, dont l'un, daté de 1426, a pour titre : *Les Statuts de l'ordre royal de Saint-Michel*; l'autre est un livre d'Heures enrichi de soixante-cinq miniatures. Ces deux ouvrages ont disparu de la bibliothèque municipale de Saint-Germain, en même temps qu'une cinquantaine de planches de châteaux royaux et diverses livraisons modernes d'art et de décoration. Ces disparitions se sont produites au courant du mois de septembre, pendant que le bibliothécaire, M. Bonnaut, était absent. Prévenu par le maire, le parquet de Versailles a commencé immédiatement une instruction. Le livre des *Statuts de l'ordre royal de Saint-Michel* a été retrouvé ces jours derniers à Londres en possession d'un nommé Spira, venu de Paris, qui a été arrêté et au domicile duquel on a trouvé, outre la description des volumes dérobés, deux reliures et une moitié de reliure timbrées « Ville de Paris, Bibliothèque municipale ».

Voici la description de l'autre manuscrit, d'après le catalogue général des Manuscrits :

Livre d'Heures. A 3. 24 A. Deuxième moitié du quinzième siècle. Parchemin. 92 feuillets 183 m/m sur 100 m/m. 65 très belles miniatures. Reliure maroquin bleu, moderne, signée Duru, 1849. Provient de la succession de M. Marchand et passe pour avoir appartenu à un seigneur de la suite de Jacques II Stuart, roi d'Angleterre.

*** Trois garnements de Chalon-sur-Saône, se sont introduits dans le musée de la ville et, après avoir brisé des statues et des maquettes de valeur, ont volé une montre ancienne et un chapeau datant de Napoléon Ier.

*** Sur l'initiative d'un certain nombre d'admirateurs du peintre Eugène Delacroix, on vient de placer sur une des maisons de la rue de Furstenberg, habitée pendant des années par le célèbre artiste, une plaque rappelant que : « Ferdinand-Victor-Eugène Delacroix a habité cette maison jusqu'à la fin de sa vie, 13 août 1863. »

*** A l'occasion de l'élection de M. Raoul Rousset comme bâtonnier de l'ordre des avocats près la Cour d'appel de Paris, la Société amicale des Périgourdins, dont M. Rousset fait partie, a décidé de lui offrir, au nom de ses compatriotes, une œuvre d'art du sculpteur Moncel, petit bas-relief représentant d'un côté le buste à mi-corps du bâtonnier, en robe d'avocat, et, de l'autre, les armes de Périgueux, dominant le panorama de la cité, où se détachent en silhouette, au bord de la Seine, les tours du vieux Palais de Justice.

*** En venant reprendre son service dans la galerie des peintres lyonnais, au Palais

des Arts de Lyon, un gardien s'est aperçu que six tableaux placés à la cimaise avaient été détériorés.

Les dégâts, faits à l'aide d'un canif, seront, pense-t-on, assez facilement réparables. Les coupures pratiquées dans la toile ne l'ont été que dans les parties sombres des tableaux.

*** Une intéressante découverte vient d'être faite à Néris-les-Bains, non loin de l'emplacement qu'occupait le palais des Kars, dans l'antique Neriomagus : au fond d'un puits profond, on a mis à jour diverses poteries, dont six urnes de différentes dimensions, en terre brune et en terre noire. Ces vases, d'après un archéologue de Néris, M. Moreau, appartiennent aux périodes gauloises les plus reculées.

*** On vient de commencer à Lyon la démolition partielle et la transformation de l'ancien couvent des Carmes-Déchaussés, situé sur les flancs de la colline de Fourvières. Le département du Rhône se propose d'y déposer ses archives, les locaux actuels de la préfecture affectés à ce service étant devenus insuffisants.

Le couvent des Carmes-Déchaussés avait été construit en 1618, grâce aux libéralités de Philippe de Nerestang, qui fut plus tard tué à la bataille de Ponts-de-Cé. Il faut espérer que les travaux entrepris respecteront la chapelle où de nombreux Lyonnais furent inhumés. La voûte est ornée des blasons de Philibert de Nerestang, du négociant milanais Mascrani, de Limagne, qui fut banquier de Catherine de Médicis.

*** A Montlignon, tout près de la forêt de Montmorency et de l'ermitage de Jean-Jacques, va s'ouvrir prochainement aux membres de la Société des Artistes français tombés dans la misère une maison de retraite qu'ils devront à la générosité de M^me^ Jules Comte.

*** M. H. Fierens-Gevaert vient d'être nommé secrétaire des musées royaux de Bruxelles.

*** L'Exposition de la Toison d'Or, à Bruges, a fermé ses portes le 7 octobre. Son succès ne s'est pas démenti un instant et l'affluence des visiteurs a été considérable. Le nombre des entrées donne un total de près de cinquante mille visiteurs.

Une partie de la population brugeoise a tenu à mettre à la disposition du baron Kervyn de Lettenhove, dont le zèle et la persévérance ont tant contribué à la réussite de l'exposition, une somme destinée à permettre l'acquisition d'une œuvre pour le musée. La Société qui s'est constituée en vue de l'enrichissement des collections locales a pu acquérir un remarquable portrait de Philippe le Bon. Le musée s'enrichit, en outre, par la libéralité de M. Aug. Beernaert, président de la commission organisatrice de l'Exposition de la Toison d'Or, d'un triptyque de Jérôme Bosch, un *Jugement dernier* exposé par M. Seligmann, de Paris.

*** On annonce qu'un des héritiers de la célèbre collection Six, d'Amsterdam, a résolu de vendre la partie de la collection qui lui appartient. Or, dans cette part figure un des plus exquis chefs-d'œuvre, universellement célèbre, de la galerie : la *Verseuse de lait* de Jan Vermeer de Delft (1), et le propriétaire de cette peinture — accompagnée de quelques autres tableaux peu importants — en demande la somme de 751.400 florins, plus d'un million et demi de francs. Cette nouvelle a suscité une vive émotion dans le monde artistique et surtout parmi les Hollandais. Ceux-ci espèrent que le charmant tableau ne quittera pas leur pays, soit que le Parlement hollandais en vote l'acquisition (la « Société Rembrandt » a déjà offert d'y contribuer pour 200 000 florins), soit qu'on trouve une combinaison pour le conserver dans la maison Six.

*** Une intéressante découverte archéologique vient d'être faite entre Santa Maria de la Huerta et Monreal de Ariza, sur le trajet de l'ancienne voie romaine de Mérida à Saragosse. Le directeur du musée archéologique national, M. Catalina Garcia et le marquis de Cerralbo, propriétaire des terrains en question, ont mis à jour, au lieu dit El Villar, les ruines d'une antique cité celtibère, très analogues à celles, assez proches, de Numance. On a trouvé des vestiges de murailles et d'édifices, les uns ibères, les autres romains, avec un grand nombre de poteries celtibères, des vases avec inscriptions latines, des verres gravés, des restes de mosaïques. Dans une petite forteresse, sur une hauteur voisine, on a trouvé aussi une pierre gravée de caractères d'une signification inconnue. MM. Garcia et de Cerralbo présenteront, à ce sujet, un rapport à l'Académie d'histoire et poursuivront les fouilles, qui semblent devoir compléter utilement celles qu'ont déjà entreprises, sur l'emplacement de Numance, les membres de la mission archéologique allemande de l'Université de Gœttingue.

Les Achats de l'État au Salon d'Automne

—

Allard : *Mantes, soleil du matin*, peinture.
Camoin : *La petite Lina*, peinture.
Ch. Guérin : *La Partition*, peinture.
M^me^ Gonyn de Lurieux : *Le Sacré-Cœur par temps de brume*, peinture.
Lempereur : *Pêcheurs*, peinture.
Dethomas : *Sollicité et solliciteur*, dessin.
Hermann Paul : *Irène*, dessin aux crayons de couleur.
Synave : Dessins rehaussés.
Hamm : Grande boîte en corne.
Lenoble : Plat et vase, poteries sableuses de grand feu.
A. Methey : Céramique.

(1) V. reprod. dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1898, t. II, p. 360.

PETITES EXPOSITIONS

—

LES « DIVISIONNISTES » ITALIENS

(Serres du Cours-la-Reine)

A l'exposition de Milan, l'an passé, le pavillon de la galerie Grubicy groupait les mêmes tableaux de Segantini que l'on trouvera aujourd'hui réunis dans les serres du Cours-la-Reine. Les Parisiens s'édifieront ainsi, mieux qu'ils ne surent faire en 1900, sur l'œuvre du maître auquel il appartint tout à la fois d'initier l'Italie à l'impressionnisme et de régénérer la peinture de son pays ; ils pourront en même temps juger combien fut puissant l'ascendant de ses exemples Nous mettons hors de cause, cela va de soi, M. Gaetano Previati, qui possède une optique, une poétique, une technique (1) toutes particulières (voyez, par exemple, ses symboles de la Vierge et les quatorze stations de son *chemin de Croix*, d'une invention douloureuse, dramatique). La personnalité des autres peintres divisionnistes ne semble point encore assez dégagée pour qu'il soit permis, en cet instant du moins, de se prononcer à leur sujet et de louer autre chose en eux que des dons réels de coloristes et une sensibilité certaine aux jeux de la lumière.

Deux sculpteurs font escorte aux divisionnistes : le premier est M. Libero Andreotti, dont l'art semble procéder de Rodin et de Troubetzkoï ; l'autre n'est autre que M. Rembrandt Bugatti, que les expositions organisées par M. Hébrard ont appris à connaître et à aimer.

LES DESSINS DE RODIN

(Galerie Bernheim jeune)

De tout temps, cela a été pour Auguste Rodin une habitude et un plaisir de se délasser, par le dessin, de ses travaux statuaires. On vit d'abord de lui des compositions à la plume, et c'est d'ouvrages exécutés par ce procédé que se compose, presque dans son entier, le recueil somptueux jadis édité par les soins de M. Fenaille. Depuis, le maître s'est complu à de rapides silhouettes, tracées à main levée, et rehaussées d'un nuage d'aquarelle ; ces créations ont provoqué, avec les peintures de vases grecs, des rapprochements et des parallèles auxquels n'ont pas contredit les archéologues les plus avertis et les mieux informés. Certains des croquis exposés chez Bernheim appartiennent à cet ordre de productions ; ils ont été suivis par d'autres, où Auguste Rodin s'est préoccupé d'indiquer le modelé par des ombres savamment et délicatement graduées ; il arrive à évoquer le rythme même du mouvement dans la série de ses études d'après les danseuses cambodgiennes ; d'autre part, son extraordinaire science des raccourcis est admirablement mise en lumière par les compositions que lui ont inspirées certaines postures d'acrobates. En somme, l'ensemble suggère le désir très vif de voir bientôt paraître la publication dont la *Gazette des Beaux-Arts* avait pris l'initiative et qui se propose d'offrir au public un choix de ces étonnants dessins aquarellés où le génie d'un vrai maître s'est donné libre carrière.

ISTÉRIM.

(1) M. Gaetano Previati a publié, sur les *Principes scientifiques du divisionnisme*, un traité dont une traduction française est à la veille de paraître.

Académie des Beaux-Arts

—

Séance du 12 octobre

Concours. — L'Académie propose pour le prix Troyon (paysage) à décerner en 1909 le sujet suivant : « Le Soir : des bergers font boire leurs brebis et leurs chèvres dans un ruisseau au bord de la mer. » S'inspirer de ce passage de Virgile : « Sur le soir, que ton troupeau s'abreuve et paisse encore à l'heure où Vesper commence à rafraîchir l'air, où la lune ranime les bois par une douce humidité, où tout chante, les alcyons sur les rivages, les rossignols dans les bois. »

L'Académie propose pour le prix Bordin à décerner en 1909 le sujet suivant : « Étude sur les graveurs portraitistes français sous le règne de Louis XIV. »

L'Académie se réserve les droits, s'il y a lieu et si les mémoires présentés sont insuffisants, de décerner en 1909 le prix Bordin à un ou plusieurs ouvrages sur la gravure, soit en taille-douce, soit en médailles.

Prix. — L'Académie décerne le prix Beulé, de la valeur de 1.500 fr., à M. Terroir, pensionnaire sculpteur de quatrième année à la Villa Médicis.

Legs. — L'Académie est avisée d'un legs qui lui est fait par Mme veuve Poyard pour la fondation d'un ou plusieurs prix en faveur des professeurs de piano (femmes). La valeur du legs n'est pas encore donnée, attendu que l'inventaire n'est pas terminé.

Séance publique annuelle. — Le morceau d'ouverture qui sera exécuté le 9 décembre prochain à la séance publique de l'Académie a pour titre : *Danses basques* (suites d'orchestre), dont l'auteur est M. Raoul Laparra, pensionnaire de quatrième année à la Villa Médicis.

Académie des Inscriptions

—

Séance du 20 septembre

Fouilles de Délos. — M. le duc de Loubat a reçu une lettre dans laquelle M. Gabriel Leroux lui annonce la découverte, à Délos, d'un vaste édifice à colonnes, rectangulaire, long de 57 mètres sur 35 de large, dont le style diffère de celui des constructions helléniques connues jusqu'à présent.

On se demande si ce n'est pas le prototype hellénistique de la basilique romaine, dû à des influences alexandrines.

Les fouilles, qui ont fourni un très grand nombre d'inscriptions, continuent.

Communication. — M. René Cagnat donne une seconde lecture de son mémoire sur les fouilles de Lambèse.

—

Séance du 27 septembre

Communication. — M. Senart donne lecture

d'une lettre, puis d'un mémoire de M. Chavannes, qui fait actuellement un voyage d'études en Chine et a adressé à l'Académie une relation de ses recherches et des découvertes archéologiques qu'elles lui ont values.

—

Séance du 4 octobre

Portraits historiques. — M. Henri Omont fait une communication sur les portraits des rois de France peints dans le recueil historique de Jean du Tillet. Il démontre que les portraits qui ornent le manuscrit original, dédié à Charles IX et conservé aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale, ne sont pas des figures de fantaisie, mais la reproduction fidèle de monuments iconographiques anciens : statues funéraires ou sceaux des rois de France.

Bibliographie. — M. Maspero présente avec éloge l'ouvrage de M. Émile Vernier, graveur en médailles, sur l'orfèvrerie et la bijouterie égyptiennes. Chargé d'une mission au Caire à cet effet, M. Vernier s'est acquitté de sa tâche de la façon la plus brillante, en technicien et en artiste.

—

Séance du 11 octobre

Nécrologie. — M. Edmond Pottier annonce la mort du célèbre archéologue Furtwaengler, dont nous résumons plus loin la vie et les travaux.

Les travaux archéologiques en Égypte. — M. Maspero, directeur du Service des antiquités d'Égypte, rend compte des travaux exécutés sous ses ordres pendant l'année courante, notamment à Philæ et dans d'autres temples de la Nubie. Grâce à l'appui du conseiller des Travaux publics, sir William Garstien, le Service a obtenu un crédit de seize cent mille francs, dont moitié sera consacrée à l'exploration systématique des ruines ou des cimetières et dont le reste sera employé à la consolidation de monuments. Le concours du gouvernement égyptien est formellement promis à M. Maspero pour cette œuvre si considérable, à laquelle trois ans au moins de travaux suffiront à peine.

Communication. — M. Babelon continue la lecture de son mémoire sur « La Théorie féodale de la monnaie ».

Société des Antiquaires de France

Séance du 31 juillet 1907

M. Pallu de Lessert communique l'estampage, pris par M. Joly, architecte à Guelma, d'une inscription de l'ancienne Madauros qui indique des restaurations faites au monument. On y relève le mot *suspensura*, qui paraît nouveau dans l'épigraphie africaine et désigne, d'après Vitruve, la plate-forme sous laquelle passait l'air destiné à chauffer la pièce.

M. Poinssot complète une communication précédente sur la Rose des vents de Dougga.

M. le baron du Teil entretient la Société de deux tableaux de la collection Chaix d'Est-Ange : le *Portrait de Michel-Ange* provenant de la collection Alquier, et une réplique de la *Vierge aux Rochers* de Léonard de Vinci.

Romain-Vincent Jeuffroy

—

Il n'y a guère d'exemple dans l'histoire de l'art moderne qu'un artiste renommé de son temps soit tombé aussi complètement dans l'oubli que le graveur en pierres fines et médailles Romain-Vincent Jeuffroy. Quelques notices biographiques sur la dernière période de sa carrière, alors qu'il était directeur de l'École de gravure en pierres fines de Paris, quelques œuvres dispersées dans les musées publics, voilà tout ce qu'on connaît de cet artiste. Avec lui, cependant, disparut un art aussi délicat que difficile, aristocratique, parce qu'il est très coûteux : la glyptique. Cet art fut très florissant dans l'antiquité, chez les Grecs ; il se réveilla au xvi^e^ siècle ; il brilla enfin une dernière fois à Vienne et à Rome, avec la dynastie Pichler, — et à Paris, avec Jeuffroy.

Au cours de mes recherches aux Archives de Vienne, j'ai trouvé sur Jeuffroy, sur sa vie et sur ses œuvres des documents curieux et inédits relatifs à une affaire politique et aux démêlés que l'artiste eut avec la police autrichienne : le dossier est encore aujourd'hui au ministère de l'Intérieur à Vienne.

La pièce la plus curieuse du dossier est une lettre de la main de Jeuffroy adressée à la princesse Isabelle Lubomirska, à Vienne, lettre qui contient toute sa biographie, et révèle ses sentiments politiques et artistiques. Voici cette lettre *in extenso ;* je me suis borné à en corriger les nombreuses fautes d'orthographe :

« Opole, le 8 mars 1797.

« Princesse ! Je me trouve dans la situation la plus malheureuse. L'on vient de me dire que dans peu de jours l'on me signifierait l'ordre de sortir des États de Sa Majesté Impériale, parce que je suis Français. Je ne me suis jamais mêlé d'affaires politiques, *mon talent seul est mon unique occupation.*

« Je vous supplie, Princesse, de faire révoquer l'ordre. Sa Majesté voudra bien distinguer un artiste tranquille qui n'aime que la paix, et ne cesse de faire des vœux pour elle. Mes sentiments sont connus.

« Le prince de Hesse Hombourg, que j'ai eu l'honneur de connaître pendant un an qu'il est resté avec son régiment à Opole, pourrait rendre témoignage et de ma conduite et de mes sentiments. Je n'ai jamais approuvé ce que les Français ont fait, je le jure devant Dieu. L'équité de Sa Majesté doit distinguer l'innocent du coupable.

« La Commission qui est à Jozefow m'a demandé mes passeports ; je les ai portés moi-même il y a environ cinq semaines.

« Le commissaire m'a dit que mon passeport était très bon, que je n'étais pas dans le cas de la loi, que le passeport de ma femme étant de la chancelliriss (*sic*) de Sa Majesté Impériale, je devais rester tranquille, qu'il ne m'arriverait rien.

« Je laissai mes passeports pour qu'il en prenne copie, et l'on ne me les a pas encore rendus.

« L'on vient de me dire qu'ils étaient à Cracovie. Si j'avais eu de l'argent pour faire le voyage, j'aurais été me jeter aux pieds de l'Empereur, et lui demander grâce. Que vais-je devenir ! Que va devenir ma chère petite Rosalie ! Elle n'a que nous !

« La mort me serait moins sensible que de me séparer d'elle. Ayez pitié, Princesse, du triste état où je suis réduit. Vous êtes tout pour moi, je n'ai que vous qui puissiez vous intéresser à mon malheureux sort.

« La chère princesse Rosalie vous en prie; elle est hors d'état de pouvoir vous écrire; la pauvre petite pleure à chaudes larmes. Mon coer (*sic*) est navré de douleur. Si j'étais seul, je me soumettrais sans peine aux décrets de la divine Providence. Mais je ne le suis pas. J'ai près de moi deux malheureux petits orphelins dont je me suis chargé depuis quatre mois. Je les élève comme mes enfants.

« J'entretiens trois malheureux vieillards qui n'ont plus d'existence s'ils me perdent !

« Si Sa Majesté n'a pas pitié de moi, qu'Elle en ait au moins pour ces malheureux, qui sont ses sujets !

« J'attends tout, Princesse, de vos bontés et de l'intérêt particulier dont vous avez toujours daigné m'honorer.

« Le passeport de ma femme lui a été délivré pendant le cours de cette malheureuse guerre. C'est à vos bontés, Princesse, qu'elle le doit; tout notre espoir est en vous.

« Depuis cinq ans, je ne me regarde plus comme Français; je me suis engagé par *un contrat pour toute ma vie* au prince Alexandre. J'ai donc renoncé à la France. Que Sa Majesté daigne m'accorder l'avis que doit mériter un artiste honnête, *et qui est distingué dans son talent.*

« La reine de Naples a le portrait en camée de l'impératrice, que j'ai gravé, et qui lui fut présenté par M. Denon, alors chargé d'affaires de la Cour de France, il y a quatorze ou quinze ans.

« M. le comte Rosomovski, ministre de Russie à Naples, en a eu un qui était cassé, et que je lui ait vendu après l'avoir recollé.

« Je suis resté dix ans à Naples, et je n'en suis sorti que parce qu'on me sollicitait de me faire recevoir de l'Académie de Paris, où je n'ai demeuré que cinq ans. Vous le savez, Princesse. Voilà six ans que je suis dans ce pays. J'ai passé la majeure partie de ma vie loin de la France. Je ne mérite donc pas d'être confondu avec tous les Français.

« C'est dans dix jours que l'on doit me signifier l'ordre de partir, et je n'aurai que quinze jours pour me préparer. Daignez, Princesse, me sauver du naufrage qui me menace.

« Je suis pour la vie, avec le plus profond et respectueux attachement, Princesse, votre très humble et très obéissant serviteur.

« JEUFFROY.

« Je ne vous parle pas de ma reconnaissance : elle durera toute ma vie, et je m'honore d'être votre obligé. J'ai l'honneur d'être connu de Mme la comtesse de Brionne, de qui j'ai fait le portrait en pierre. Si elle vous est connue, Princesse, je vous supplie de l'engager à intercéder pour moi. »

Sur une autre feuille :

« Ma lettre cachetée, l'on vient de me dire que le décret est contre les émigrés. Vous savez, Princesse, que je ne le suis pas... Quant à ma femme, elle a un passeport de la République, et elle n'est pas émigrée; d'ailleurs, un malheureux artiste peut-il émigrer ? Il cherche le pays qui peut le faire vivre, et ne désire que la paix... nécessaire à l'exercice de ses talents. Je me vois au moment d'être dans la misère, et sans l'avoir mérité...

« Je n'ai aucunes correspondances depuis quatre ans; je n'ai pas écrit à mes sœurs ni à personne au monde en France. Je m'occupais paisiblement de mon état, je me félicitais d'être loin des troubles de notre malheureux continent.

« Je plaignais l'humanité souffrante, et l'on me confond avec les factieux.

« J'ai près de cinquante ans. A mon âge, puis-je recommencer ma carrière? J'en appelle à la sensibilité, à l'équité de Sa Majesté. Qu'elle me regarde comme un de ses plus fidèles sujets, et daigne m'accorder la grâce de terminer dans ses États le peu de jours que Dieu voudra bien me donner. Ma santé est faible depuis longtemps, et mes jours ne seront peut-être pas longs... J'ai bien souffert dans ma vie, mais j'étais seul, et je me consolais.

« Je ne sais où donner de la tête; Dieu veuille avoir pitié de moi. Vous êtes, Princesse, toute mon espérance... Je réclame vos bontés. Je vous devrai la vie.

« Je suis peut-être le premier artiste, j'ose dire distingué, que l'on renvoie. Les gens de talent ont toujours été exceptés, même par des peuples peu civilisés. Mes talents devraient empêcher que l'on ne me confonde. Je ne peux pas être à charge à l'État, et je n'ai ni les facultés, ni l'intention d'y occasionner le plus petit trouble.

« Je vous supplie, Princesse, d'excuser la longueur de ma lettre. Honorez-moi d'une réponse. Vous avez eu la bonté, Princesse, de me dire à Villa-Nova que le prince de Kaunitz désirait que j'aille à Vienne... et l'on veut me chasser. Si Sa Majesté voyait mon ouvrage, il aurait peut-être de la commisération pour l'ouvrier; vous en avez, Princesse... J'ai des empreintes du Dauphin. C'est la seule Bague de mon Roy que je supplie Sa Majesté de révoquer l'ordre. »

Pour comprendre cette lettre, il importe de donner sur le milieu dans lequel vivait Jeuffroy et sur la situation politique d'alors les détails suivants. Le domaine d'Opole ressortissait, jusqu'au troisième partage de la Pologne (1795), au gouvernement de Lublin de la République libre et échut à l'Autriche dans ledit partage. Il appartenait à la famille princière de Lubomirski et comprenait un château, installé royalement, dont la bibliothèque, le musée historique et le cabinet de curiosités témoignaient hautement de l'intelligence et du bon goût de ses illustres propriétaires. En 1790, le domaine et le château passèrent aux mains du prince Alexandre Lubomirski, qui non seulement avait été élevé à Paris, mais qui avait mis son épée au service de la France et avait conquis dans l'armée française le grade de lieutenant général. Sa tante, la princesse Isabelle, née princesse Czartoryska, veuve du grand-maréchal de la Couronne, Stanislas Lubomirski, vivait également à Paris depuis 1778 environ, et cela au Palais-Royal, qu'elle avait acquis et agrandi par la construction des deux ailes à arcades. Quand éclatèrent les troubles de la Révolution, la princesse se réfugia à Genève (1789), d'où elle arriva à Vienne en 1791. Elle s'y installa dans son palais, amenant avec elle toute une cour composée de musiciens, d'acteurs (Charles-Louis Laubertie était son directeur de théâtre), d'un bibliothécaire (l'abbé Midon), d'un peintre (Tassard) et d'un nombreux personnel français.

C'est à elle qu'était adressée la lettre de Jeuffroy. Quant au prince Alexandre, il avait quitté le service de la France après la chute de la royauté et s'était fixé dans sa terre d'Opole.

Jeuffroy paraît être venu à Vienne avec la princesse et s'être rendu en 1791 à la cour du roi de Pologne à Varsovie. N'y ayant probablement pas trouvé d'emploi à cause des événements politiques, il s'engagea par contrat (1792) au service du prince Alexandre Lubomirski qui l'avait connu à Paris et dont il devint le graveur en pierres attitré. Outre le logement et la nourriture, il recevait un traitement annuel de 1.680 florins. Tant que la terre d'Opole fit partie de la République de Pologne, notre artiste put se livrer tranquillement à l'exercice de son art ; mais lorsque Opole tomba sous la domination autrichienne, la situation changea de face.

L'empereur François, craignant que l'immigration en masse de Français en Autriche, à la suite des troubles révolutionnaires de Paris, n'exerçât une influence fâcheuse sur ses sujets, voulant, d'autre part, endiguer la propagation des idées révolutionnaires dans son empire, institua en 1793 un ministère spécial de la Police, défendit, en mars de la même année, d'engager des gouvernantes et des précepteurs français dans l'empire et décréta que les Français qui se trouvaient déjà depuis 1790 en Autriche ne pourraient demeurer que dans les chefs-lieux de province (en aucun cas à la campagne) et seulement s'ils pouvaient justifier de leurs moyens d'existence. Cela explique pourquoi Jeuffroy fut invité par la capitainerie (sous-préfecture) de Jozefow à présenter son passeport et pourquoi son expulsion d'Opole était imminente.

Pour ce qui est de la princesse Rosalie dont il est fait mention dans la lettre, c'était la fille unique du prince Alexandre (lequel était, à cette époque, de passage à Saint-Pétersbourg), dont la femme, qui portait également le nom de Rosalie (née Chodkiewicz), s'était rendue en 1792 exprès à Paris pour y prendre part aux événements révolutionnaires et avait dû monter à l'échafaud après avoir, en prison même, donné le jour à sa fille.

La femme de Jeuffroy était ainsi devenue la gouvernante de la jeune princesse Rosalie, fonction qu'elle remplit, paraît-il, à merveille, car son élève devint plus tard une des femmes polonaises les plus brillantes par ses qualités de cœur et d'esprit qui lui firent une réputation méritée tant dans son pays même qu'à l'étranger. Elle épousa plus tard le comte Rzewuski qui fit beaucoup de bruit sous le nom d' « Emir Basza [pacha] », nom que l'on retrouve encore aujourd'hui dans les chants nationaux polonais. La princesse Isabelle, à laquelle Jeuffroy s'était adressé, jouissait à Vienne de la faveur et de l'estime, non seulement des hommes d'Etat influents, mais aussi de la cour, et l'on avait pour elle la plus grande condescendance. Elle envoya alors la lettre de Jeuffroy directement au ministre de la Police en y joignant le billet suivant :

Lettre de M^me^ la comtesse Lubromirska Isabella au comte de Pergen, ministre de la Police.

« Monsieur le comte,

« J'ai l'honneur de communiquer à Votre Excellence une lettre que vient de m'écrire un nommé M. Jeuffroy, Français de nation, graveur en pierres.

« Cet artiste que je connais depuis fort longtemps est aussi honnête qu'habile; il est au service du prince Alexandre Lubomirski, mon parent, actuellement à Pétersbourg et demeure depuis plusieurs années dans sa terre d'Opole, dans la Galicie occidentale.

« L'ordre qu'il vient de recevoir d'en sortir ne tient certainement qu'à quelque mesure générale concernant les Français, car sûrement il n'a rien fait qui puisse lui avoir attiré une punition particulière. Connaissant et les principes et la conduite de M. Jeuffroy, j'ose répondre de lui à Votre Excellence et lui demander avec la plus vive instance une permission pour qu'il puisse continuer à demeurer à Opole, où sa présence et celle de sa femme, gouvernante de la jeune princesse Lubomirska, sont extrêmement nécessaires; et comme le terme qui est fixé à M. Jeuffroy pour quitter Opole approche, je prie Votre Excellence de vouloir bien me faire expédier le plus tôt possible la permission qu'il sollicite, afin que je la lui fasse passer sur-le-champ.

« J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute considération, monsieur le comte, de Votre Excellence, la très humble et très obéissante servante.

« I. LUBOMIRSKA.

« Vienne, le 27 mars 1797. »

Le comte de Pergen s'empressa, dès le lendemain, d'informer personnellement la comtesse qu'aux termes des décrets en vigueur la famille Jeuffroy ne pouvait être tolérée que dans un chef-lieu de province et que la femme de l'artiste ne pouvait en aucun cas remplir les fonctions de « gouvernante », mais qu'il interviendrait auprès du gouvernement de la Galicie occidentale « pour qu'on leur accordât asile » à Cracovie. Le 29 mars, il écrivit effectivement dans ce sens au baron Margelick, à Cracovie, sur quoi celui-ci lui répondit, le 11 septembre, en ces termes :

« ... J'ai ordonné le 4 avril au tribunal de district de Jozefow d'inviter Jeuffroy à fournir des garants de ses bons sentiments et de sa bonne conduite, en ajoutant que ledit Jeuffroy et sa famille devaient, dans un délai de quatre semaines, se présenter à la direction de police de Cracovie, faute de quoi ils seraient conduits à la frontière par la voie ordinaire... Jeuffroy est bien arrivé ici, et, d'après un rapport de police du 28 avril, il a justifié de ses moyens d'existence par un *contrat passé avec le prince Lubomirski en date de 1792*, sur quoi il lui a été signifié, le 29 avril, qu'il avait encore à se procurer chez la princesse une garantie écrite des bons principes et des moyens de subsistance de lui-même et de sa famille.

« Entre temps, le prince Alexandre Lubomirski m'a écrit de Saint Pétersbourg, et comme Jeuffroy n'a pas fourni jusqu'au 31 mai les garanties demandées, j'ai avisé la Direction de police de faire urgence. Celle-ci m'ayant informé que Jeuffroy s'était rendu auprès de la princesse, à Lancut (1), pour chercher les garanties, je lui fis signifier, le 17 août, par le tribunal de Jozefow, d'avoir à se rendre dans les quinze jours à Cracovie.

(1) La terre de Lancut, en Galicie, actuellement propriété du comte Roman Potocki, appartenait alors à la princesse Isabelle Lubomirska, qui y passait l'été.

« Le tribunal en question m'a transmis deux sortes de garanties : celle de la princesse et celle du fondé de pouvoirs du domaine d'Opole, M. A. de Brodowski, mais avec la remarque que Jeuffroy est tombé malade à Lancut et qu'il a pu retourner à Opole, il est vrai, mais qu'il est hors d'état de se rendre à Cracovie.

« Or, la princesse ayant déclaré *qu'elle le connaissait depuis plus de dix ans comme un homme de principes irréprochables, émigré de France non pas à cause de la Révolution, mais comme artiste pour exercer son art à Varsovie*, et cela (d'après le tribunal ainsi que d'après M. de Brodowski) avant l'explosion de la Révolution française et de la Révolution polonaise (1) ; comme, d'autre part, le tribunal délivre le meilleur témoignage à ce Jeuffroy quant à ses sentiments et ajoute que celui-ci, sur son traitement annuel de 1.080 florins, paye une contribution de guerre de 129 fl. 36 kr. par an pour les besoins de l'État, j'ai cru devoir prier Votre Excellence de vouloir bien me dire si, en considération de ces circonstances, il ne serait pas possible de donner suite aux requêtes pressantes de Jeuffroy, c'est-à-dire de lui permettre le séjour d'Opole, mais à la condition de faire surveiller sa conduite par le tribunal de district. »

Ainsi se termina cette affaire de police politique qui, pendant une année entière, tint en émoi le pauvre Jeuffroy et dont il ne sortit victorieux que grâce à sa haute protectrice et à la constatation officielle de ses « bons principes » et de son « patriotisme autrichien ». Le ministre de la Police ne fit pas de réponse à ce rapport. C'est seulement le 14 février 1798 qu'il renvoya le dossier à Cracovie, adhérent ainsi tacitement à la proposition du gouverneur.

Jeuffroy resta-t-il encore longtemps à Opole avec sa femme, la gouvernante de la petite Rosalie ? C'est ce qu'il m'est impossible de dire, son nom ne reparaissant plus dans les documents de la police. Il est à peu près certain qu'il retourna à Paris avant 1807, car le portrait gravé sur pierre de l'architecte C. de Wailly (mort en 1799) est signé 1807, et il est impossible que ce travail lui ait été commandé à Opole (2).

Son carnéole, daté de 1787, avec le buste du jeune prince Henri Lubomirski, alors âgé de dix ans (V. Raspe, 1404) prouve qu'en 1797 il était effectivement depuis plus de dix ans en rapport avec la famille Lubomirski.

Comme, d'autre part, il a taillé en carnéole le buste du roi Stanislas Poniatowski, son séjour à la cour de Pologne paraît suffisamment prouvé.

Sa biographie pourrait donc se résumer ainsi : Né en 1749 à Rouen, il se rendit en 1770 à Naples, où il resta jusqu'en 1780. Rappelé à Paris, mais refusé à l'Académie des Beaux-Arts, malgré les promesses qu'on lui avait faites, il y resta jusque vers 1787, s'attacha ensuite à la cour princière des Lubomirski, séjourna environ vers 1790 à Varsovie, puis dans le domaine d'Opole, propriété des Lubomirski, jusque vers 1805, retourna à Paris, y devint directeur de l'École de gravure en pierres et de la Monnaie, et mourut en 1826 à Saint-Germain-en-Laye.

Le château de la famille Lubomirski, à Przeworsk (peut-être aussi celui de Lancut, tous deux en Galicie), conserve certainement des œuvres inconnues du maître, dont on n'a décrit que trente à quarante environ.

Comme, d'autre part, on n'a jamais signalé les deux camées (il taillait très rarement des camées) que le collectionneur d'antiquités nommé Schmidt-Cionzynski, connu autrefois aussi à Paris, légua au Musée national de Cracovie, il n'est pas inutile d'en donner la description suivante que je dois à l'obligeance de M. Koperd, directeur de ce musée :

Invent. n° 1724. Camée. Jaspe à 2 couches, la couche supérieure couleur café, la couche inférieure foncée. Buste d'une jeune femme. Signé : Jeuffroy. Hauteur : 20 millimètres; largeur : 13 millimètres.

Invent. n° 1741. Camée. Agatonyx à 2 couches, la couche supérieure d'une blancheur lactée, la couche inférieure transparente. Buste d'un abbé, le regard tourné vers la droite. Signé : Jeuffroy. Sur le revers l'inscription suivante :

Donné par S. A. Em.
Le Prince Primat
A. M. et Mme Dégérando
Paris, 1808.

Hauteur : 33 millimètres; largeur : 24 millimètres.

Alexandre HAJDECKI.

(1) En 1794.

(2) Il est vrai que son agatonyx avec le buste de Napoléon (Bibliothèque Nationale de Paris, n° 14204) est daté de 1801, mais il l'a probablement fait d'après une gravure.

REVUE DES REVUES

X **Le Correspondant** (10 août). — *Les Fouilles d'Antinoé*, par M. Maurice Pézard.

X *Nicolas Poussin*, par M. Jean Tarbel.

(10 septembre). — Notice de M. Geoffroy de Grandmaison sur un artiste belge, le baron Jean Béthune (1821-1894), architecte et peintre verrier dans la tradition gothique, et fondateur des écoles Saint-Luc, basées également sur l'étude de l'art du Moyen âge.

X **La Grande Revue** (10 août). — A propos de l'entrée de l'*Olympia* au Louvre, le peintre Jeanniot donne d'intéressants souvenirs sur Manet.

(25 août). — *L'Art à Prague*, par M. Camille Mauclair.

(25 septembre). — *L'Œuvre de J.-F. Raffaëlli*, par M. Georges Lecomte.

X *Edvard Grieg*, par M. Louis Laloy.

(10 octobre). — M. Henry Marcel étudie l'exposition rétrospective de l'art belge au Salon d'Automne, — et M. André Mathey, à propos des céramiques exposées au même Salon, où il a cherché, soit seul, soit en collaboration avec d'autres artistes, un renouveau de la faïence stannifère et du décor des objets usuels en cette matière, explique le but poursuivi, les procédés de fabrication, etc.

∧ **L'Austrasie** (1907, janvier-avril). — On lira avec un vif plaisir, dans ce numéro, un long article où M. Émile Michel conte les souvenirs de son

enfance à Metz sa ville natale, et évoque les figures artistiques qui s'y rencontraient vers le milieu du siècle dernier : les peintres Benoit, Émile et Octave Faivre, Maréchal, Auguste Rolland, Th. Devilly, Émile Knœpfler, A. de Lemud, etc., dont 13 œuvres illustrent ce récit.

V **Le Mois littéraire et pittoresque** (septembre). — *Chardin*, par M. Jacques Hérissay (10 reprod. d'œuvres).

(Octobre). — Étude de M. Louis Dimier sur l'enlumineur parisien du XIVe siècle Pucelle, auteur du premier volume du *Bréviaire de Belleville*, de quelques peintures du second, et de la *Bible de Billing*, artiste avec qui s'inaugurent dans la miniature une science et des procédés artistiques qui équivalent à une véritable renaissance (12 reprod.).

V **Journal des Débats** (27 septembre et 11 octobre). — Dans deux articles très documentés, M. André Hallays expose l'état actuel des diverses parties du palais des Papes à Avignon et examine la façon dont il pourrait être restauré et utilisé.

Λ **The New-York Herald** (supplément d'art) (4 août). — Notices sur Versailles et l'hôtel de Cluny (nombreuses gravures).

(18 août). — Articles sur l'œuvre de Lebrun et de Mignard (6 reprod.), sur le château de Pierrefonds (3 ill.) et sur le musée de Cluny (2 ill.).

(1er septembre). — Notes sur la collection Rodolphe Kann à propos de sa dispersion (7 reprod.) et sur la ville de Dijon (5 ill.).

BIBLIOGRAPHIE

Inventaire général illustré des dessins du musée du Louvre et du musée de Versailles (École française). T. I (A.-Bou), par MM. Jean Guiffrey et Pierre Marcel. — Paris, Librairie centrale d'Art et d'Architecture, 106, boulevard Saint Germain. Un vol. petit in-4°, XVI-149 p. avec 427 illustrations.

Frédéric Reiset, qui a aimé les dessins avec ferveur et qui a laissé un catalogue modèle de ceux qui composaient sa collection (1), Frédéric Reiset doutait que l'on pût jamais dresser un inventaire général des productions de ce genre qui enrichissent nos collections nationales. MM. Jean Guiffrey et Pierre Marcel ne se sont pas effrayés des difficultés que présentait une tâche aussi longue et aussi ardue. Secondés par l'État, — qui n'accorda jamais son concours à meilleur escient, — ils donnent le premier volume d'un ouvrage si attendu, qu'il paraît désormais indispensable à toute bibliothèque publique comme à tout cabinet d'amateur. Conformément aux vues de Castagnary, qui ne se lassa jamais de réclamer la priorité en faveur de l'art national, les auteurs ont estimé juste de faire avant tout honneur à l'École française. L'ordre alphabétique étant suivi, ils ont énuméré et décrit un à un, depuis Victor Adam jusques et y compris Bouchardon, tous les dessins actuellement possédés par les musées du Louvre et de Versailles. Leur inventaire, précédé d'un bref historique du Cabinet des dessins (1), est rédigé avec soin. Il ne me paraît pas qu'en pareille occurence on soit fondé à faire état et à tirer argument de telle omission de détail, comme l'oubli de la xylographie, pourtant célèbre, d'Auguste Lepère d'après la *Fête aux Tuileries* de Baron (n° 196) ; de même a-t-il pu arriver de légender inexactement certain dessin de Bouchardon d'après l'antique. Ce ne sont là, en vérité, que d'insignifiantes criticules, bonnes seulement à prouver quelle attention a tout de suite provoquée l'apparition d'un aussi utile répertoire. On serait mieux inspiré, je crois, en engageant les auteurs à se montrer plus avares d'images, à ne s'arrêter qu'aux morceaux essentiels et à les publier à une échelle moins réduite ; actuellement plusieurs reproductions sont à peine lisibles, même pour les yeux les plus perçants. Or, c'est le caractère scientifique qu'il sied de conférer avant tout à un pareil ouvrage; jusqu'alors, on en doit convenir, il avait quelque peu manqué aux publications qui se proposaient le même objet (les *Dessins du Louvre*, les *Maîtres du dessin*, etc.) ; ce sera le mérite de MM. Guiffrey et Marcel d'apporter de l'ordre, de la méthode dans nos connaissances, et s'il leur est donné, selon notre souhait, de mener à terme cet important travail, ils auront fait œuvre pie et bien mérité de ceux qui se trouvent confondre dans un même culte la passion de l'exactitude documentaire et l'amour de l'art.

R. M.

(1) *Description abrégée des dessins de diverses écoles appartenant à M. Frédéric Reiset.* Paris, 1850.

(1) Peut-être, au cours d'une seconde édition, conviendrait-il de citer, dans cette préface, la partie de l'*Inventaire des dessins du roi* (de Charles Coypel) relative aux productions de l'École française. Rappelons qu'une minute de cet inventaire, aisée à retrouver, a passé naguère en vente, lors de la dispersion de la bibliothèque des Goncourt.

NÉCROLOGIE

Adolphe Furtwaengler

La mort imprévue d'Adolphe Furtwaengler, enlevé par la dysenterie à Athènes, le 10 octobre, est un coup terrible pour les études archéologiques. Ceux-là seulement qui, depuis vingt-cinq ans, suivent de près le mouvement de la science des antiquités et la reconstitution de l'histoire de l'art antique peuvent se faire une idée exacte de la force immense qui disparaît en cet homme, le plus fécond et le plus universel, en même temps que le plus original et le plus inventif des archéologues modernes. Dans une carrière très remplie, quoique courte — il meurt à cinquante-quatre ans, — Furtwaengler s'est fait beaucoup d'ennemis par sa verve agressive, son humeur altière, son impatience d'avoir raison ; mais si, parmi les nombreux archéologues qu'il a blessés de quelque manière, il s'en trouve pour ne point jeter des fleurs sur sa tombe trop tôt ouverte, ce ne seront pas de vrais amis de la science.

Né à Fribourg (Bade) le 30 juin 1853, fils d'un professeur de gymnase qui a publié quelques bons travaux sur l'antiquité classique, Adolphe Furtwaengler étudia à Leipzig d'abord, puis à Munich, sous Henri Brunn, qui exerça sur lui une influence décisive en lui enseignant à *voir*. Il a existé, en effet, au XIX^e^ siècle, toute une école d'archéologues qui se dispensaient de regarder les œuvres et n'avaient d'yeux que pour les vieilles gravures; le plus connu de ces savants de cabinet fut Stephani, directeur de l'Ermitage. Furtwaengler représenta, avec plus d'éclat, sinon plus d'autorité que Brunn, l'école opposée, qui se réclame de Winckelmann. Il m'a dit lui-même qu'il croyait avoir rendu surtout ce service de renouer la tradition de Winckelmann, délaissée, sauf une ou deux exceptions, par les coryphées de l'enseignement universitaire. A côté de l'influence de Winckelmann et de Brunn, Furtwaengler subit celle de Morelli ; sans avoir connu personnellement le grand critique italien, non seulement il prit l'habitude de regarder les originaux avec patience, avec intensité, mais de chercher, dans des détails de facture insignifiants en apparence, la marque et comme la signature d'une école d'art ou d'un ouvrier.

Pensionnaire des écoles archéologiques de Rome et d'Athènes, Furtwaengler prit une part importante aux fouilles d'Olympie. Après un court passage à Bonn, il fut attaché au musée de Berlin et devint, en 1884, professeur extraordinaire à l'Université de cette ville. Bien que son séjour à Berlin ait été marqué par toute une série de beaux ouvrages, il ne put s'accommoder du régime bureaucratique qui pèse sur les institutions de la capitale prussienne. Allemand de l'ouest, avec des tendances guelfes, sinon particularistes, aimant beaucoup le franc-parler, la liberté d'action et d'allures, il accepta avec joie, après la retraite de Brunn, la direction de la Glyptothèque et la chaire d'archéologie de Munich. Son succès y fut prodigieux. De toutes les parties du monde, des étudiants accouraient vers son vaste *auditorium*, où il était impossible de trouver une place sans l'avoir retenue. Comme directeur de la Glyptothèque, il réorganisa cette vieille collection et sut se concilier, pour l'enrichir, de hautes et puissantes sympathies. Depuis 1891, date du transfert de Furtwaengler à Munich, la métropole bavaroise devint le vrai centre de l'enseignement archéologique en Allemagne. Il était là, plume et massue en mains, toujours sur la brèche, multipliant les œuvres de grande envergure, les dissertations savantes, les critiques, prenant la parole sur toute nouveauté, craint et respecté de tous. Ce qu'on appelle, à tort ou à raison, la coterie berlinoise, disposant de ressources considérables, de l'appui de l'Institut allemand d'archéologie et de l'Académie de Berlin, trouvait en Furtwaengler un contre-poids; maintenant qu'il a disparu et que personne n'est capable de remplir sa place, l'équilibre est rompu entre la science officielle et la science indépendante — et ce n'est pas là le moindre motif du long deuil que la science allemande doit porter.

Seul de tous les archéologues de son temps, Furtwaengler excella simultanément dans trois domaines : l'histoire de la sculpture antique, celles de la céramique et de la glyptique; il fit d'importantes découvertes en numismatique; il rédigea des catalogues qui sont des œuvres originales; il montra enfin des capacités hors ligne comme directeur de fouilles. Rappelons brièvement ses titres en suivant l'ordre que nous venons d'indiquer.

Comme historien de la sculpture, Furtwaengler renouvela la science par un grand ouvrage, *Meisterwerke der griechischen Skulptur*, qui a été traduit en anglais. Certes, il y a bien des hypothèses téméraires dans les pages brillantes consacrées à Phidias, à Polyclète, à Myron, à Praxitèle, à Scopas; mais que d'observations nouvelles et pénétrantes, que de reconstitutions certaines ou probables d'œuvres perdues ! Un des chefs-d'œuvre de la plastique, l'Athéna tenant un casque, identifiée par Furtwaengler à la Lemnienne de Phidias, nous a été rendu de la sorte; de même, l'Aphrodite de Phidias, l'Amazone et l'Athéna de Crésilas, l'Hermaphrodite de Polyclès, et bien d'autres ouvrages dont il découvrit, dans les musées, des copies d'époque romaine, négligées à tort ou traitées avec dédain depuis Winckelmann. C'est Furtwaengler qui nous a appris l'importance des copies romaines, des répliques, et la manière de les faire contribuer à la restitution des chefs-d'œuvre perdus, à la façon des copies de manuscrits que comparent les philologues. La formule est de Brunn, mais c'est Furtwaengler qui l'appliqua.

Céramographe, il constitua de toutes pièces, avec son ami Loeschcke, la série des poteries mycéniennes et y distingua des subdivisions qui sont restées acquises à la science. Dans son catalogue des vases peints de Berlin, dans sa grande publication de peintures céramiques (avec Reichhold) (1), il créa des cadres nouveaux, accrut immensément les matériaux disponibles et donna des modèles de descriptions précises qui seront difficilement surpassés.

La connaissance des gemmes antiques se fonde aujourd'hui sur l'énorme ouvrage en trois volumes que Furtwaengler a consacré à cette science, longtemps abandonnée aux caprices des amateurs et aux incursions malfaisantes des faussaires.

Outre le catalogue des vases de Berlin, un chef-d'œuvre, il publia celui des gemmes de cette collection, les catalogues illustrés, pleins de révélations, des collections Sabouroff et Somzée, deux catalogues, qui ne font pas double emploi, des bronzes d'Olympie, un catalogue des marbres de la Glyptothèque de Munich. Ces admirables répertoires ne devraient manquer dans aucune bibliothèque archéologique; il y a là les éléments de toute une encyclopédie de l'art grec.

Furtwaengler allait presque chaque année en Italie et en Grèce ; il n'est guère de fouille importante à laquelle il n'ait assisté pendant quelques jours. Les moyens lui manquèrent longtemps pour fouiller lui-même ; dès qu'il les eut trouvés, il en profita avec ardeur ; il explora Égine, Orchomène, Amyclées ; c'est dans cette dernière localité qu'il a été pris de la maladie aiguë dont il est mort. A Égine, il identifia le temple dit de Zeus panhellénien à celui de la divinité peu connue Aphaia et découvrit de nouveaux fragments des frontons ; un ouvrage en deux volumes sur l'île d'Égine porta ces résultats obtenus sur place, et bien d'autres qu'ils lui suggérèrent par comparaison, à la connaissance du public. Tout récemment, avec le

(1) V. dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1902, t. I, p. 221, et 1906, t. II, p. 441, les comptes rendus qu'en a donnés M. Edmond Pottier.

concours de ses élèves, il publiait une monographie sur Orchomène, où il avait exhumé des vestiges de la vieille civilisation dont le centre paraît avoir été la Crète de Minos.

Quand j'aurai rappelé son étude puissante, bien que très discutée, sur la date du monument d'Adam Klissi en Roumanie, son recueil d'essais intitulé *Intermezzi*, ses *Monuments de la Sculpture antique* (avec Urlichs), son mémoire sur quelques faux célèbres (entre autres la tiare dite d'Olbia), ses articles sur les temples de Délos, de Delphes, de l'Acropole d'Athènes, sur les statues des Niobides découvertes à Rome, sur les antiquités de la Russie méridionale, de la région du Rhin, des collections particulières anglaises, des musées et des collections des États-Unis, je serai loin d'avoir épuisé la liste de ses écrits, d'avoir énuméré tous ses titres à l'admiration. Je crois avoir lu presque toute son œuvre ; elle comprend beaucoup d'hypothèses fragiles, d'affirmations mal autorisées ou hâtives ; mais il n'y a pas un article de lui, même pas un compte rendu, où l'on ne reconnaisse, au jaillissement d'idées personnelles, la marque du génie. Pourquoi laisser à l'avenir l'honneur de prononcer ce mot ? Comme Otfried Müller, mort, jeune aussi et en pleine activité, dans Athènes, Furtwaengler est du petit nombre des archéologues de génie dont la postérité honorera le souvenir, alors même que les découvertes incessantes de la science auront permis de reviser leurs opinions.

J'ai peu parlé de l'homme ; ce n'est pas faute de l'avoir beaucoup connu. Furtwaengler était grand, mince, d'aspect énergique ; il ressemblait au *Gaulois blessé* du Capitole. C'est dire qu'il n'avait pas l'air aimable ; il ne l'était point. Mommsen lui-même, qui maniait si volontiers le boutoir, reprochait à Furtwaengler d'être peu courtois. Mais ce bourru silencieux fut l'ami fidèle et dévoué de quelques-uns de ses camarades et de ses élèves ; il se montra toujours plein de piété pour la mémoire de son maître Brunn ; ses haines mêmes, qui étaient tenaces, ne s'inspirèrent jamais de motifs mesquins. Il m'est arrivé un jour, dans la *Revue critique*, de rappeler à son sujet le mot de Talleyrand sur Napoléon : « Quel dommage qu'un si grand homme ait été si mal élevé ! » Furtwaengler ne m'en voulut point ; il se connaissait lui-même ; il savait que chez lui la rudesse du lutteur était la rançon d'un génie de conquérant.

Salomon Reinach.

—

Nous avons le regret d'apprendre la mort du peintre **Frédéric-Anselme Lottin**, membre de la Société Nationale des Beaux-Arts, né à Paris, décédé à Ault (Somme), à l'âge de quarante-deux ans. Élève de Gustave Moreau, Lottin était un professeur excellent. Il fit partie de l'élite artistique qui se sépara en 1890 de la Société des Artistes français pour fonder la Société Nationale des Beaux-Arts.

—

On annonce la mort de M. **Édouard Foudrignier**, antiquaire archéologue, décédé le 3 octobre à Rilly-la-Montagne (Marne). Membre de la Société Nationale des Antiquaires de France, correspondant du ministère de l'Instruction publique, il s'était spécialement consacré à la recherche des antiquités de la Champagne et a publié d'intéressantes études sur des découvertes faites à Sillery et Thuizy, près de Reims. Sa découverte de la sépulture à char de Somme-Bionne, près de Sainte-Menehould, avait été très remarquée dans le monde savant. Il l'avait exposée au Trocadéro en 1878 et l'avait ensuite cédée au musée de Saint-Germain. On lui doit des observations judicieuses sur les peintures de vases gaulois recueillis dans le département de la Marne, ainsi que toute une série de brochures sur l'anthropologie et l'archéologie.

—

A Jette Saint-Pierre, près Bruxelles, vient de s'éteindre, âgé de quarante-deux ans à peine, le baryton **Charles-Badouaille Badiali**. Né à Paris, il débuta dans *Jocelyn*, au théâtre lyrique du Château-d'Eau ; engagé à la Monnaie, il fut applaudi, de 1889 à 1892, dans *Carmen*, *Don Juan*, la *Flûte enchantée*, la *Basoche*, le *Barbier de Séville*. Rentré à l'Opéra-Comique, il créa divers rôles, avec succès, notamment dans le *Spahi*, *Madame Rose*, la *Vivandière*, *Daphnis et Chloé*, *Fervaal*. Depuis 1900, Badiali était revenu à Bruxelles.

—

Le compositeur autrichien **Ignaz Brüll** est mort le 17 septembre dernier, à Vienne. Son principal opéra, *Das goldene Kreuz* (*La Croix d'or*) lui avait valu dans son pays une grande popularité.

MOUVEMENT DES ARTS

—

Succession de Mme la Duchesse de Talleyrand et Sagan

Vente faite en son hôtel, 57, rue Saint-Dominique, les 19 et 20 juin, par Me Lair-Dubreuil, MM. Mannheim et Féral.

TABLEAUX ANCIENS

1. Bega (Cornelis). Intérieur de cabaret : 3.300. — 3. Bol. Portrait d'un savant : 3.300. — 4. Champaigne (Philippe de). Portrait d'homme : 3.100. — 6. Fyt (Jean). Gibier sous la garde d'un chien : 9.500. — 9. Kauffmann (Angelica). Portrait de Mrs. Robinson : 6.000. — 14. Roslin. Portrait de femme : 3.100. — 16. Vos (Cornelis de). Une dame de qualité et sa fille : 5.100. — 18. École française (XVIe siècle). La Vierge et l'Enfant Jésus : 6.000.

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

Faïences et porcelaines. — 30. Deux jardinières de Chine, émaillée violet. Montures bronze doré : 2.350. — 33. — Vase en ancien céladon bleu turquoise de la Chine, simulant un bambou, figurine de Chinois : 2.600. — 34. Deux candélabres en bronze doré à chimères en ancien céladon bleu turquoise : 6.200. — 36. Deux tonnelets en céladon gris de la Chine, surmontés d'une chimère : 4.100. 38. Vase formé de deux carpes accolées en céladon vert de la Chine. Montures bronze à rocailles : 1.400. — 39. Brûle-parfums Chine à décor d'ustensiles sur fond rouge de fer ; gorge ajourée, anses feuillages, base à rocailles, bouton en bronze doré du temps de L. XV : 19.650. — Écritoire L. XIV : 2.315 francs.

Bronzes, pendules. — 42. Buste, grandeur nature, d'empereur romain, en bronze patiné pour la tête, et bronze doré pour la cuirasse et la chla-

myde. Italie, XVI^e siècle. Piédouche en marbre, et 43. Buste d'empereur romain. Italie, XVI^e siècle : 18.800. — 47. Statuette bronze à patine brune, Vénus debout, entièrement nue, et dauphin. Italie, XVI^e siècle : 9.100. — 48. Pendule cage en bronze doré, à feuilles et draperies. Cadran signé : Robin h^r du Roy. Ép. L. XVI : 6.000. — 50. Pendule bronze. Enfant nu, assis sur un coussin et s'appuyant sur le mouvement, d'après Pigalle. Cadran signé : Lepaute à Paris. Base porphyre rouge. Ép. L. XVI : 25.000. — 54. Pendule plaquée d'ébène et groupe Vénus et l'Amour, en bronze : 4.025 francs.

Sculptures. — 69-70. Deux bustes, grandeur nature, d'empereurs romains, d'après l'antique. Travail italien du XVI^e siècle : 4.600. — 72. Statue marbre blanc. Hébé debout : 16.250. — 78. Quatre vases en granit rose ; culots feuillagés, anses têtes de béliers en bronze : deux 2.305, deux 2.305.

Meubles, Tapisserie. — 88. Coffre de mariage en bois sculpté et rehaussé de dorure, écusson armorié, feuillages, animaux, croissants et fleurs de lys. Aux angles, des chimères. Pieds dauphins. Ancien travail italien ; et 89. Coffre de mariage en bois sculpté à écusson armorié, divinités marines et Néréides. Ancien travail italien : 10.900. — 90. Quatre fauteuils en bois sculpté et doré, rosaces, entrelacs et mascarons. Enfants en bronze patiné sur les dossiers. En partie d'ancien travail italien : 2.305. — 93. Écran en bois sculpté et doré, à fleurs ; feuille en tapisserie du temps de la Régence : 3.300. — 94. Encoignure en laque noir et or, à paysages, encadrements à rocailles en bronze doré. Signée : B. V. R. B. Ép. L. XV : 2.920. — 96. Canapé en bois sculpté et doré, à feuilles et rangs de pilastres, du temps de L. XVI : 4.250. — 97. Deux fauteuils et deux chaises en bois sculpté et doré, du temps de L. XVI. Ils portent l'estampille : « Pour le service du Roy à Compiègne » : 10.150.

113-114. Deux commodes en marqueterie de cuivre, garniture de bronzes : 4.000. — 115-116. Deux meubles à hauteur d'appui en ébène et marqueterie de cuivre sur écaille. Garnitures de bronzes dorés ; figures de Louis XIV, bas-reliefs allégoriques : 3.905.

120. Petite armoire, plaquée d'ébène et panneaux d'ancienne laque à oiseaux sur des branchages ; et 121. Secrétaire à abattant, plaqué d'ébène et panneaux d'ancienne laque burgautée à paysages : 20.000 francs.

136. Tapisserie de la tenture de l'Ancien Testament, d'après Antoine Coypel, exécutée à la manufacture royale des Gobelins, par Neilson, au milieu du XVIII^e siècle : le Jugement de Salomon. Signée Neilson : 8.405.

Produit : 567.270 francs.

—

Ventes anglaises

MM. Christie ont adjugé dans leurs galeries King street, à Londres (prix en francs) :

Objets d'art et de curiosité (4 juillet). — Statuette en ancienne porcelaine de Chine, famille verte, époque des Mings, divinité antique : 32.800. — Vase sculpté en lapis-lazuli : 6.025. — Vase en jade émeraude, à double compartiment : 4.200. — Deux violons de Stradivarius : 18.750 et 13.000. — Violon de Guarnerius : 13.000.

Tableaux anciens (6 juillet). — Reynolds. Portrait de master Bunbury : 147.000. — Reynolds. Portraits des Misses Horneck : 91.875. — Hoppner. Portrait de Mrs Manning et de sa fille : 105.000. — M^me^ Vigée-Lebrun. Portrait de Mélanie de Rochechouart : 62.000. — Hoppner. Portrait de Susanna, troisième fille de William Gill : 105.000. — Th. Lawrence. Portrait de jeune femme : 37.250. — Lawrence. Portrait de Mrs Brandburne : 65.300.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de dessins de M. **A. Rodin,** galerie Bernheim jeune, 15, rue Richepanse, jusqu'à fin octobre.

Exposition de tableaux de MM. **P. Baignères, G. Desvallières, M. Dethomas, Laprade, René Piot, Puy, G. Rouault,** et de sculptures de M. **Marque,** à l'Office artistique, 10, rue de la Pépinière, jusqu'au 5 novembre.

4^e^ Exposition de la **Gravure originale en couleurs,** galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, du 22 octobre au 18 novembre.

Province

Toulon : Exposition de la Société des Amis des Arts.

Étranger

Philadelphie : 6^e^ Exposition annuelle de la Société des Miniaturistes, du 26 octobre au 17 novembre.

Strasbourg : Exposition de reliures artistiques au palais de Rohan.

EXPOSITIONS ANNONCÉES

Province

Angers : 18^e^ Exposition de la Société des Amis des Arts, du 1^er^ décembre 1907 à février 1908. Dépôt des œuvres à M. Robinot, 50, rue Vaneau, avant le 4 novembre ; envois directs du 11 au 16 novembre.

Étranger

Monte-Carlo : 16^e^ Exposition internationale des Beaux-Arts de la principauté de Monaco, de janvier à avril 1908. Dépôt des œuvres à Paris, chez Robinot, 50, rue Vaneau, du 20 octobre au 20 novembre 1907, ou envois directs avant le 1^er^ décembre. Pour tous renseignements, s'adresser à M. Jacquier, secrétaire général, 50, rue Vaneau.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

Le Gérant : P. GIRARDOT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE LA PRESSE, 16, RUE DU CROISSANT — SIMART, IMPRIMEUR.

N° 33. — 1907. BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 2 Novembre.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . 10 fr. | **Étranger (Etats faisant partie de l'Union postale). . . . . 15 fr.**

Départements . . . . . 12 fr.

Le Numéro : 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

On a remarqué souvent combien l'Administration des Beaux-Arts mettait peu d'empressement à s'occuper des dons qui lui sont faits. Des exemples récents sont venus prouver qu'elle n'avait pas encore à ce sujet beaucoup progressé. L'offre d'une donation à une bibliothèque de beaux-arts a pu rester plusieurs semaines sans aucune réponse, et l'on n'a pas oublié l'histoire de ce monument qui après de longs délais se trouva refusé parce qu'il était trop grand.

L'Administration demeure maîtresse d'accepter ou de repousser les générosités qu'on lui veut faire, et peut-être, sous peine d'être envahie, est-il nécessaire qu'elle exerce un contrôle vigilant. Mais il lui serait très facile de l'exercer tout de suite. Dans les cas surtout où elle ne croit pas devoir accepter, il vaudrait mieux, pour des raisons que tout le monde comprend, se décider sans ces retardements qui semblent de la mauvaise grâce et contribuent au renom de négligence et de sans-gêne dont nos Administrations sont déjà trop facilement pourvues. Sauf des cas exceptionnels, où les conditions d'un legs ou d'une donation peuvent paraître onéreuses, la décision n'est pas très difficile à prendre, et elle dépend uniquement de la valeur de l'œuvre offerte : un simple examen suffit.

Il serait fâcheux que par ces négligences, qui n'ont assurément rien de calculé, l'Administration décourageât le zèle des donateurs. Ils ne forment pas, comme les poètes, une race irritable, mais ils ont une sensibilité très légitime, et si au mouvement spontané qui les porte à se dessaisir au profit d'un établissement public correspond une indifférence avouée, ils auront quelque droit de se plaindre et de faire à l'avenir un autre emploi de leurs biens.

NOUVELLES

*** Ont été inaugurés pendant la dernière quinzaine :

Le dimanche 20 octobre, à Rouen, un monument de Gustave Flaubert, œuvre du sculpteur Léopold Bernstamm et de l'architecte Charles Plumett ;

Le même jour, dans le cimetière de Clamart, un monument à la mémoire des soldats français tués pendant la guerre de 1870-71 ;

Le même jour, à Pons, un buste d'Edgar Combes, fils de l'ancien président du conseil, œuvre du sculpteur Laurent ;

Le même jour, à Monteux (Vaucluse), un monument à la mémoire du sénateur Béraud, œuvre du sculpteur Demaille et de M. Félix Devaux ;

Le même jour, au lycée du Puy, un buste d'Adrien Dupuy, ancien inspecteur général de l'Instruction publique, œuvre du sculpteur Marcellin Sabatier ;

Le dimanche 27 octobre, à Montmorency, une statue de Jean-Jacques Rousseau, exécutée par M. Louis Carrier-Belleuse d'après une maquette de son père ;

Le même jour, au théâtre de Dieppe, une statue du compositeur Saint-Saëns, œuvre du sculpteur Marqueste ;

Le même jour, à Corbeil, un monument à la mémoire des enfants de l'arrondissement tués pour la patrie, œuvre du sculpteur Paul Fournier.

*** Par arrêté du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en date du 21 octobre 1907, pris sur la proposition du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, ont été nommés membres de la commission chargée d'étudier toutes les questions relatives à l'organisation

des musées de province et à la conservation de leurs richesses artistiques : MM. Rivet, sénateur, rapporteur du budget des Beaux-Arts ; Buyat, député, rapporteur du budget des Beaux-Arts ; Faure, chef du cabinet du sous secrétaire d'Etat des Beaux-Arts.

Cette Commission s'est réunie les 25 et 30 octobre; elle a entendu le rapport général et adopté, après discussion et avec quelques modifications de forme ou de détail, le texte de l'avant-projet de décret que la sous-Commission de législation avait demandé à MM. Dislère, président de section au Conseil d'Etat, Roger Marx, inspecteur général des musées, et Bigard-Fabre, chef de la division des Travaux d'art.

Elle a également retenu un certain nombre des vœux présentés par la sous-Commission artistique. Nous reviendrons sur ces dispositions dès qu'elles auront pris un caractère officiel et définitif.

*** Par arrêté du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, en date du 15 octobre 1907:

M. Gabriel Faure, chef adjoint du cabinet du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, est nommé chef adjoint du cabinet.

M. Léon Goyet, docteur en droit, ancien chef de cabinet de préfet, est nommé chef adjoint du cabinet du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts.

*** A l'occasion du centenaire de la Cour des Comptes, le graveur Vernon a reçu la commande d'une plaque commémorative qui vient d'être frappée à la Monnaie. Cette plaque représente comme motif un groupe symbolique de deux femmes, dont l'une revêtue d'une toge, qui est la personnification de la Cour elle-même, remet à l'autre, personnification de la République, les feuillets sur lesquels sont portés les comptes de l'Etat. Au revers, on lit l'inscription suivante : « Cour des Comptes, 1807-1907 », entourée d'attributs divers.

*** Nous relevons, parmi les cours professés à l'Ecole des Beaux-Arts pendant l'année scolaire 1907-1908, les suivants qui concernent l'histoire de l'art :

Cours d'*Histoire et d'Archéologie*, par M. Edmond Pottier, de l'Institut, suppléant M. Heuzey, tous les mardis à 1 h. 1/2, à partir du 5 novembre : le professeur traitera cette année de l'art égyptien, assyrien et chaldéen ;

Cours d'*Esthetique et Histoire de l'Art*, par M. L. de Fourcaud, tous les jeudis à 3 h., à partir du 21 novembre;

Cours d'*Histoire générale de l'Architecture*, par M. Lucien Magne, tous les lundis à 10 h. du matin, à partir du 4 novembre;

Cours d'*Architecture française*, par M. Bœswilwald, tous les jeudis à 10 h. du matin, à partir du 7 novembre.

A l'École des Chartes, le cours d'*Archéologie du Moyen âge* sera professé par M. R. de Lasteyrie les mercredis à 2 h. 1/2 et les jeudis à 3 h., à partir de la semaine prochaine.

A l'École des Arts et Métiers, le cours d'*Art appliqué aux métiers* sera professé, à partir du 6 novembre, par M. Lucien Magne, les mercredis et samedis, à 9 h. 1/4 du soir.

*** Le musée des Arts décoratifs, où vient de s'ouvrir le Salon des Artistes décorateurs, prépare de nouvelles expositions. Sir Richard John Murray Scott, héritier de sir Wallace, a répondu favorablement à la demande que lui a faite M. Georges Berger, président de la Société des Arts décoratifs, de prêter un certain nombre de meubles et d'objets de haut style qui subsistent dans la vaste demeure de la rue Laffitte, occupé par ce généreux collectionneur pendant ses séjours à Paris. L'exposition des prêts de sir John Murray Scott s'ouvrira dans une salle appropriée du musée des Arts décoratifs, à partir du 2 novembre prochain jusqu'au mois d'avril 1908.

D'autre part, M. Georges Berger continue de préparer l'exposition de l'art théâtral, décidée pour le printemps de 1908. Il adresse un chaleureux appel aux artistes peintres décorateurs de France et de tous les pays, aux fabricants d'accessoires de théâtres, aux amateurs de dessins de tout genre se rapportant à l'histoire rétrospective et contemporaine du théâtre, aux possesseurs de portraits d'artistes célèbres de toutes époques signés par les grands peintres témoins de la gloire de ces artistes du chant, de la danse, de la comédie et de la tragédie.

*** La suite de l'instruction des vols commis dans les églises et les musées par la bande Thomas et Cie a amené d'autres découvertes intéressantes et des restitutions précieuses.

La belle statue de Vierge du XIVe siècle, de La Sauvetat, le premier vol de Thomas, a été renvoyé par un inconnu au parquet de Limoges. Puis l'antiquaire de Lannoy a rapporté sept nouveaux objets, — chefs, reliquaires et croix — dont deux proviennent de vols commis par Thomas, en décembre 1905, à l'église de Solignac et les cinq autres du vol du musée de Guéret.

Thomas a avoué être, en outre, l'auteur des vols de la châsse de l'église de Laurière, et de la colombe eucharistique de Laguenne, qu'il dit avoir jetée dans la Seine, à Paris. Il avait projeté, en outre, avec ses complices, de dévaliser le célèbre trésor de Conques.

*** La police anglaise a trouvé en la possession de Gotcho Spira, l'auteur du vol de la bibliothèque de Saint-Germain, un exemplaire des *Coutumes du gouvernement de Péronne*, qui avait été dérobé à la bibliothèque communale de Roye (Somme).

*** Les vols dans les églises et les musées continuent.

On écrit de Honfleur que, le 16 octobre, des cambrioleurs se sont introduits dans le musée Saint-Etienne, ont coupé et enlevé de son cadre une tapisserie Louis XIV, représentant deux personnages romains, et appartenant à M. Paul Briard, membre de la Société du Vieux-Honfleur qui l'avait obligeamment prêtée au musée, où elle remplaçait l'ancien

tableau d'un retable provenant de l'église Sainte-Catherine. Ils ont, en outre, soustrait trois pièces d'or anciennes provenant du trésor trouvé il y a quelques années dans les murs de l'ancienne église d'Equemauville.

D'autre part, des malfaiteurs ont enlevé, dans l'église de Graville-Sainte-Honorine, où ils ont pénétré par effraction, un grand christ en ivoire.

La veille, dans l'église de Sainte-Adresse, on avait dérobé, entre autres, deux grands christ en ivoire estimés 400 francs et 1.000 francs.

L'église de Saleux (arrondissement d'Amiens) a été également cambriolée dans la nuit du 18 au 19 octobre; divers objets du culte ont été enlevés.

Enfin, les églises des Maillis près d'Auxonne et de Thyl (Savoie) ont été également dépouillées d'objets de valeur.

*** Par suite du percement du boulevard Raspail, on va démolir un vieil hôtel situé au coin de la rue du Cherche-Midi et de la rue du Regard, qui fut celui de la comtesse de Verrue, célèbre en son temps comme collectionneuse d'objets d'art. Ce même hôtel fut plus tard le siège des conseils de guerre, dont le greffier en chef, Foucher, fut le père de Mlle Adèle Foucher, qu'épousa Victor Hugo.

*** Chronique du vandalisme :

Des sculptures de l'époque gallo-romaine et du Moyen âge, pour la plupart de grande valeur, déposées dans le jardin de l'Hôtel-de-Ville de Beaune, y ont été mutilées de façon sauvage.

A Dijon, les belles sculptures romanes de Saint-Philibert ont été dégradées à coups de pierres.

*** On annonce pour le Salon d'Automne de l'an prochain une très importante exposition d'art allemand moderne (peinture, sculpture, gravure, art décoratif), qui sera plus particulièrement représentative des tendances artistiques modernes de l'Allemagne rhénane et méridionale. Une Société a été fondée dans ce but, dont le président est le baron von der Heydt, de Elberfeld, le directeur artistique le peintre Ludwig Dill, professeur à l'Académie de Carlsruhe, et l'administrateur le Dr Denekers, directeur du musée de Crefeld. Le délégué à l'organisation de l'exposition est M. Etienne Avenard, publiciste à Paris.

*** Il est actuellement procédé au Vatican, sous la direction de M. Constantin Schneider, architecte des palais apostoliques, à l'aménagement des nouvelles salles destinées à recevoir les chefs-d'œuvre de la galerie des tableaux. Huit grands salons ont été bâtis, en effet, dans l'ancienne enceinte, autrefois réservée aux voitures de gala des pontifes. Les deux premiers seront consacrés aux peintres du quatorzième et du quinzième siècle, le troisième à l'école ombrienne, un autre aux chefs-d'œuvre de Raphaël et à la *Transfiguration*. Les trois autres seront réservés à l'école vénitienne, aux maîtres du dix-septième siècle et aux artistes modernes.

PETITES EXPOSITIONS

—

EXPOSITION DE LA GRAVURE ORIGINALE EN COULEURS

(Galerie Georges Petit)

L'aspect est forcément opportuniste et commercial d'une exposition où se monnaye en « épreuves » le talent des artistes, mais le niveau de celle-ci est pourtant supérieur à celui de beaucoup d'autres petits Salons. Sociétaires et invités, tous, en effet, possèdent là, plus ou moins, l'apparence d'un métier. Et l'on n'en saurait dire autant des peintres! La plus belle « planche » est sans conteste le *Canal flamand* de M. Luigini. La *Place de Malines*, du même, est bien à pareil titre. Hélas! la vision de M. Luigini est trop ordinaire et ses noirs visent exagérément à l'effet. Après M. Luigini, M. Ranft nous attire avec ses *Coquettes*, joliment écrites, et les *Batteuses au fléau*. Les horizons savamment liés de M. Raffaëlli, la *Soupe* de M. Manuel Robbe, le *Bouffon* de M. Victor Mignot, le *Port de Pasajes* de M. Labrouche, nous arrêtent tour à tour. M. Olaf Lange a du talent, de la singularité, et il s'emploierait mieux au vrai qu'à des sujets artificiels qu'Odilon Redon et M. Rochegrosse se sont diversement appropriés. Du reste, cette sorte d'originalité vieillit plus vite que le banal. Exceptée l'heureuse blondeur de son *Salon de la Guerre*, on peut reprocher à M. de Latenay de voir Versailles en perspectives écrasées, décolorées, sans gloire. A M. Houdard, on souhaiterait des accents qui empêchent ses finesses de s'égarer. M. Jacquin japonise avec mordant; M. Delâtre a du mordant aussi dans son *Orage*, où l'intention pathétique est de meilleur aloi que chez M. Cottet, de qui la *Messe des Morts* est par ailleurs curieuse. Ni le wagnérisme édulcoré de M. Balestrieri, ni les fades estampes de Thaulow, ni les Venise glaciales de M. Abel Truchet ne nous distrairont de l'archéologie sentimentale de M. Pierre Brissaud. Le dessin de celui-ci n'est pas encore libéré, son goût est encore infecté de creux britannisme, mais l'ensemble de ses envois révèle une fantaisie et un sens de la dimension qui font défaut à beaucoup. Le dandysme plus laborieux de M. Bernard Boutet de Monvel flatte également la mémoire, touche également le regard et se soucie de son rôle d'imagerie jusqu'à avoisiner le pochoir. M. Taquoy est sec. M. Lawrenson est distingué. Pour finir, mentionnons l'amusant pittoresque du *Bric-à-brac* de M. François Simon.

EXPOSITION P. BAIGNÈRES, G. DESVALLIÈRES, M. DETHOMAS, LAPRADE, RENÉ PIOT, PUY, G. ROUAULT, MARQUE

(Office Artistique)

Cette exposition ne tire pas à conséquence. C'est du « déjà vu ». L'envoi le plus important est un *Groupe d'enfants* en pierre, par M. Marque, dont le talent nous est connu. M. Desvallières montre une *Nature morte* intime et tendre, M. Piot des *Fleurs* luxueuses. Le *Déjeuner* de M. Baignères est intéressant. Nous n'apprenons rien de nouveau sur le nonchaloir monotone de M. Laprade, ni sur la véracité de M. Maxime Dethomas. M. Rouault récapitule. M. Puy prend des notes curieuses.

EXPOSITION SYNGE

(Galerie Henry Graves)

La *Gazette des Beaux-Arts* a déjà fait connaître à ses lecteurs le talent d'aquafortiste de M. Synge, en publiant de lui, en 1902, une charmante vue de Pont-Aven. Les eaux-fortes exposées ici sont traitées dans le même esprit, à savoir plus « ancien régime » que « révolutionnaires » — si l'on peut dire. Et c'est un repos réel que le spectacle de cet art patient, calme et soigneux. Accoutumés que nous sommes au lâché négligent, à la hâte improvisatrice, le métier de M. Synge nous paraît nécessairement un peu froid, un peu resserré, un peu timide. Au vrai, il est très graduel, plein de ressources et en parfaite possession de soi, — toutes choses que l'on ne sait plus apprécier. M. Synge, assez égal dans son bonheur, a choisi ses motifs à Venise et à Rome de préférence. Sans littérature aucune, il en a tiré des images équilibrées qui prennent leur place au mur avec une autorité discrète. On aimera ces recoins intimes de la cité des Doges, cet aspect si bien vu de la *Trinité-du-Mont*, ces pins sombres et rythmés de la *Villa Borghèse*. Et l'on rafraîchira là son goût pour la conscience et la mesure.

EXPOSITION ALCIDE LE BEAU

(Galerie Druet)

M. Alcide Le Beau cézannise, gauguinise, japonise, romantise même. Il a porté en Corse, d'où il revient, des yeux chargés de trop de souvenirs indigestes. On devine à cela que M. Le Beau est un jeune. Son point de vue est en formation. Toutefois, il nous semble moins hésitant dans ces peintures que dans celles qu'il nous a montrées jusqu'à présent. La mise en page, notamment, est en progrès sensible. Quatre ou cinq toiles, d'autre part, atteignent à l'unité de facture dont le désir poursuit le peintre. Hors de *Vieilles maisons*, assez fermes, le reste est un peu décousu et souffre de lacunes où se trahit l'absence d'une méthode personnelle, garantie du style visiblement recherché. On se sent en face d'un métal en fusion, dont on ne peut rien dire avant qu'il n'ait pris corps. A côté de cactus aux gestes éloquents et vigoureusement tracés, voici des masses végétales qui titubent d'indécision. A côté de beaux tons corpulents, voici des verts malpropres et débiles. Lutte, en somme, entre le pittoresque et le décoratif, qui finira sans doute par la victoire à bref délai de ce dernier, en admettant que M. Le Beau poursuive désormais la culture de ses dons avec une logique soutenue.

Pierre Hepp.

Institut de France

—

Séance publique annuelle (25 octobre)

M. le docteur Paul Richer, délégué de l'Académie des Beaux-Arts, a lu un intéressant travail sur L'*Anatomie et les Arts plastiques*.

Académie des Beaux-Arts

—

Séance du 19 octobre

Prix. — L'Académie des Beaux-Arts a rendu son jugement sur le concours pour le prix Bordin (3.000 fr.), dont le sujet était « l'Influence de Lebrun sur la sculpture de la période de Louis XIV ».

L'Académie ne décerne pas le prix, mais elle a accordé toutefois une récompense de 1.000 francs à l'auteur des mémoires ayant pour devise : *Redde Cæsari quæ sunt Cæsaris*, qui est prié de vouloir bien se faire connaître. En outre, étant autorisée à récompenser un ouvrage imprimé, elle a accordé une récompense de 2.000 francs à M. Stanislas Lami pour son *Dictionnaire des sculpteurs français*.

—

Séance du 26 octobre

Prix. — Lecture a été donnée d'une lettre par laquelle M. Eugène-A. Guillou informe l'Académie qu'il est l'auteur du mémoire, dont il est question plus haut, ayant obtenu une récompense de 1.000 francs dans le concours pour le prix Bordin.

Académie des Inscriptions

—

Séance du 18 octobre

Concours. — L'Académie choisit au scrutin, par 14 voix de majorité, comme sujet de concours pour le prix ordinaire à décerner en 1910, l'étude de la miniature carolingienne et la rédaction d'un catalogue des monuments qui en sont restés.

Fouilles de Délos. — M. G. Leroux, membre de l'École d'Athènes, soumet à l'Académie une série d'observations sur les fouilles de Délos. La salle hypostyle, dont le déblaiement se poursuit encore, est située non loin du Port Sacré, le long de l'Agora dite de Théophrastos Sa superficie dépasse 1840 mètres carrés. C'était le plus vaste et le plus élevé des édifices de Délos. A l'intérieur, c'était une sorte d'agora couverte dont une forêt de colonnes supportait la toiture. Ce monument marque l'acheminement vers l'Italie d'un type architectural inconnu à la Grèce classique et dont il faut chercher l'origine en Orient. La construction doit en être placée vers 111 avant notre ère.

—

Séance du 24 octobre

Fouilles d'Alesia. — Au nom de la Société des sciences de Semur, le commandant Espérandieu, correspondant de l'Académie, communique les photographies de deux sculptures gallo-romaines récemment découvertes dans les fouilles d'Alesia, qu'il dirige. L'une, se rapportant à Epona, est remarquable par sa conservation qui est excellente, et surtout par le type nouveau qu'elle fait connaître de cette déesse équestre. Sur l'autre sculpture sont représentés deux personnages assis : un dieu nu, barbu, portant une bourse, sans doute Mercure, qui apparaîtrait ainsi pour la seconde fois sur les monuments de cette sorte, et une

déesse indéterminée, drapée, tenant une corne d'abondance et une patère.

Éloge d'Eugène Müntz. — M. Chatelain donne lecture d'une notice très documentée qu'il a consacrée à la mémoire d'Eugène Müntz, son prédécesseur direct à l'Académie.

Art grec. — M. Salomon Reinach rapporte qu'il croit avoir retrouvé sur un vase grec de la collection de M. Ronce, à Londres, l'image d'une Athéna de bronze exécutée vers 470 par Hégias, le maître de Phidias.

La peinture de ce vase, qui est de l'an 460 environ, représente un vieillard qui vient rendre grâces à la déesse, posée sur une colonne ionique.

Monuments de l'Afrique. — M. Cagnat fait connaître une série d'inscriptions trouvées par M. L. Poinssot, inspecteur du Service des antiquités de la Tunisie, sur les chaînes de collines voisines de Teboursouk et de Testout. Ces documents sont des bornes qui indiquent la limite entre la cité de Dougga et un domaine impérial. Cette limite est marquée également par un mur en pierres sèches qui suit les crêtes des collines et qui établit là la délimitation du pays de Carthage et du royaume de Numidie.

Note supplémentaire sur le « Baptême du Christ »

DE LA NATIONAL GALLERY

—

A propos des articles (1) où nous avons rendu compte du différend qui s'était élevé entre deux critiques anglais et sir E. Poynter au sujet de ce tableau, notre distingué confrère M. Nicolle a publié dans le *Journal de Rouen* du 20 juin 1907, son opinion, qui est opposée à la nôtre.

Il pense que, dans la prédelle du musée de Rouen attribuée au Pérugin, le *Baptême du Christ* doit être entièrement attribué à ce maître, même au cas où le jeune Raphaël aurait pu y mettre la main d'une façon très subordonnée.

Nous avions dit que, dans ce fragment de prédelle, le Pérugin s'est chargé du paysage et du dessin des personnages, mais que l'exécution des figures est tout entière de la main du jeune Raphaël, sous la direction, il est vrai, et sous la surveillance immédiate de son maître.

Incidemment, mais très nettement, M. Nicolle affirme que le *Baptême du Christ* de la National Gallery, tout au plus copie d'atelier, est « d'une exécution plus lourde et plus molle, d'une couleur moins fraîche, moins brillante, d'une gamme plus assombrie » que dans le tableau de Rouen.

Nous pensons, pour notre part, que le tableau de Londres est une copie de celui de Rouen, mais *une copie exécutée par Raphaël*, dont la couleur est, en effet, « moins brillante », mais non pas inférieure, loin de là, et dont l'exécution est plus franche, plus libre et plus légère.

M. Nicolle, pour nous convaincre, emploie deux sortes d'arguments : il s'appuie, d'une part, sur l'opinion des historiens d'art les plus autorisés ; d'autre part, sur l'examen technique de l'exécution.

Il nous oppose d'abord ce qu'ont dit du *Baptême du Christ* de Rouen Passavant, Crowe et Cavalcaselle, Eugène Müntz. Ce dernier nom nous rappelle le temps où notre vieil ami toujours regretté, Eugène Müntz, discutait avec nous les problèmes d'art, et parfois, tenant compte de notre avis, modifiait son opinion au moment même de la publier...

Mais prenons la question à un point de vue plus général. Si l'on acceptait comme définitifs et sans appel tous les jugements des historiens d'art les plus autorisés, le progrès de l'histoire de l'art serait par là fortement ralenti. Quelle est l'idée un peu nouvelle qui ne se heurte à l'autorité des savants antérieurs ? Aucune « autorité » ne peut être considérée comme infaillible. Tel grand critique a déclaré que le seul *Jules II* de la main de Raphaël est celui des Offices ; tel autre, non moins autorisé, pense au contraire que « pour tous les connaisseurs », c'est celui du palais Pitti. Nous ne croyons donc pas que la question actuelle soit jugée aussi définitivement que le pense notre érudit confrère et nous n'acceptons pas sans réserves la conclusion qu'il a énoncée en ces termes :

« Voici donc sur la question l'opinion des juges les plus autorisés, qu'il n'était pas mauvais de mettre en regard de l'assertion, toute personnelle et de sentiment, de M. Durand-Gréville. »

Toute personnelle et de sentiment... Depuis une dizaine d'années, à peu près une fois par an, nous avons profité de nos voyages en Italie pour étudier minutieusement les ouvrages de Raphaël, surtout ceux de son premier temps. En 1905, puis encore l'été dernier, nous sommes retourné en Italie, en Autriche, en Allemagne et, en particulier, à Berlin dont le musée est riche en *Vierges* du premier temps du maître. En 1906, ayant rencontré le *Baptême du Christ* à la National Gallery, et l'ayant reconnu par ses qualités comme une œuvre de Raphaël, nous avons cru devoir examiner minutieusement tous les Raphaël d'Angleterre ; puis, retourné en France, nous sommes allé revoir la prédelle de Rouen. Entre temps, nous avions publié dans la *Revue de l'Art* et dans les *Arts* trois articles destinés à restituer au peintre d'Urbin quatre ouvrages méconnus. Qu'aurions-nous pû faire encore pour avoir le droit d'émettre une opinion qui ne serait pas « toute personnelle et de sentiment » ?

M. Nicolle émet ensuite son avis sur le tableau du musée de Rouen. Nous avions dit que, dans cet ouvrage, la peinture est plus épaisse, plus empâtée que dans les œuvres du Pérugin *antérieures ou postérieures au temps où Raphaël était dans son atelier*. Il affirme que ce tableau « est bien de la même peinture plate, brillante, émaillée, que tous les tableaux similaires du Pérugin ».

Brillante, émaillée, d'accord. Cela doit être, si ce fragment de prédelle a été exécuté sous la direction immédiate du maître. Mais plate, non. Que notre confrère veuille bien comparer, dans la prédelle même, le *Baptême du Christ* avec l'*Adoration des Mages* qui l'avoisine. Si, dans ce dernier fragment, il fait abstraction des deux Mages debout et d'un ou deux bergers du second plan, il verra que ce dernier ouvrage, d'ailleurs exquis, est d'une facture mince et sèche, tandis que les

(1) Voir le *Bulletin de l'Art* (2 et 23 mars, 27 avril 1907) et la *Chronique des Arts* (11 mai 1907.)

trois ou quatre personnages mentionnés et tous ceux du *Baptême du Christ* sont d'une exécution notablement plus empâtée.

Notre distingué confrère semble croire qu'en parlant de couleur « plus épaisse, empâtée » nous n'avions en vue qu'une question de centièmes de millimètre. C'est une erreur propre à causer un gros malentendu. « Empâtée » signifiait pour nous tout ce que comporte ce mot, une facture plus grasse, plus souple, bref ce que M. Nicolle lui-même considère comme caractéristique de la main de Raphaël : un « *modelé plus rond, plus plein* », une manière « *moins linéaire, plus plastique* ».

C'est tout cela que nous avions trouvé dans le tableau de Londres, et aussi, à un moindre degré, dans celui de Rouen. C'est cette « écriture » qui nous a servi de critérium dans notre récent voyage à travers les musées d'Europe au cours duquel nous avons examiné à nouveau tous les Raphaël du continent, sauf ceux d'Espagne et de Russie, ainsi que tous les Pérugin rencontrés sur ce long parcours.

Ce double examen n'a pas seulement confirmé nos idées sur l'attribution des deux *Baptême du Christ* de la National Gallery et du musée de Rouen. Il nous a permis d'analyser bien plus intimement que nous ne l'avions fait auparavant le mode de travail en commun du Pérugin et de son élève et de reconstituer, sinon en entier, du moins en grande partie, *l'œuvre de jeunesse de Raphaël en tant que collaborateur du Pérugin*.

Deux articles de nous sur ce sujet sont sous presse. Ils paraîtront dans *Augusta Perusia* et dans la *Rassegna d'Arte*. D'autres suivront prochainement. Leur ensemble prouvera, nous l'espérons, que Raphaël n'a pas joué pendant plusieurs années dans l'atelier du Pérugin le rôle invraisemblablement subalterne — complètement effacé, pour mieux dire, — qu'on lui a prêté jusqu'à présent.

E. Durand-Gréville.

REVUE DES REVUES

+ **Mercure de France** (1er et 16 octobre) et **L'Occident** (septembre). — Le peintre Émile Bernard publie, dans la première de ces revues, d'intéressants *Souvenirs sur Paul Cézanne et lettres inédites* qui nous font entrer intimement dans la vie et les pensées du maître d'Aix, — et une étude extrêmement remarquable de M. Maurice Denis, dans la seconde de ces revues, expose la valeur esthétique et technique de son œuvre.

— **Madonna Verona** (1re année, 1907, 1er fascicule). — Nous annonçons avec sympathie l'apparition de cette nouvelle revue d'art, publiée par la Direction du Musée civique de Vérone. Elle étudiera les ouvrages exposés dans le Musée civique et étudiera ceux qui peuvent avoir une relation quelconque avec le musée.

— Étude de M. Carlo Cipolla sur une tombe des temps barbares, découverte dans le sol du palais Miniscalchi, et dans laquelle on a trouvé d'intéressants objets en or : croix pectorale, anneaux et boucles d'oreilles (3 reproductions).

— M. Cornelius von Fabriczy examine, dans le musée de Stuttgart, les œuvres des Véronais Bonifacio de' Pitati et son école, Francesco Torbido, Paul Véronèse et son école, Giovanni Battista Zelotti, Alessandro Turchi et son école, et d'un Véronais inconnu, auteur d'un remarquable *Mariage de sainte Catherine* (1 gravure hors texte).

— Étude de M. Luigi Simeoni sur diverses fresques, dont une est signée Cicogna et datée du 31 mai 1300 (église de San Martino di Corrubio, entre Vérone et Trente) et une dont l'inscription à demi effacée, MCC.... XVe C..... PINXIT, semble être de 1325 et du même artiste, qui peignait encore dans la vieille manière byzantine.

— Sous le titre : *Glanures aldrovandines*, le Dr Giambattista de Toni reproduit et commente les notes latines prises par le célèbre naturaliste véronais Aldrovandi sur d'anciennes collections véronaises.

— Mme Lilian Priuli Bon étudie les ouvrages et donne la biographie d'*Un peintre peu connu*, Cecilia Brusasorci.

— M. Adolfo Venturi étudie *La Conversion de saint Paul*, petit tableau de Bernardo Parenzano et les fragments d'un autel en terre-cuite du « Maître de la chapelle Pellegrini ». (1 planche hors texte).

BIBLIOGRAPHIE

George-Antoine Orliac. — **Hubert Ponscarme et l'évolution de la médaille au XIXe siècle.** Paris, Hessèle. In-16, 66-IX p. av. 12 planches.

L'exposition rétrospective de l'œuvre de Ponscarme au Salon d'Automne a mis pleinement en lumière les qualités d'initiateur auxquelles notre collaborateur M. André Pératé rend hommage dans la *Gazette* de ce mois. A ceux qui voudraient connaître plus en détail la vie de l'homme et les productions de l'artiste, nous recommandons particulièrement la lecture du petit livre que voici, documenté avec soin, écrit avec agrément, et qui fait ressortir d'autant mieux les mérites particuliers des créations de Ponscarme que la plupart d'entre elles sont reproduites hors texte, en excellentes phototypies dues à MM. Fortier et Marotte, dont nous offrons un spécimen dans la *Gazette*.

An Artist's reminiscences, by Walter Crane. London, Methuen. Un vol. in-8° de 520 pages avec 123 illustrations.

Le goût est aux autobiographies et il faut s'en féliciter, car les confidences des artistes sur eux-mêmes feront moins ingrate et moins ardue la tâche des historiens de l'avenir. C'est un demi-siècle de souvenirs que Walter Crane vient à évoquer aujourd'hui et on n'ignore pas à quel point le maître anglais s'est trouvé intimement mêlé à la vie de son temps; c'est plaisir de le suivre tout d'abord à cause des leçons et des éclaircissements offerts sur l'existence et sur l'œuvre d'un artiste essentiel à la fois par sa production et par son influence : ainsi, il n'est nullement indifférent d'apprendre de Walter Crane lui-même quelle action ont pu exercer sur la constitution de sa

manière, ses retraites intermittentes, puis ses voyages en tous pays et surtout la fréquence des séjours dans cette Italie qui fut, en quelque sorte, la seconde patrie de son talent. De la sorte chacun est à même de discerner les éléments constitutifs d'un style assez personnel, en somme, pour permettre d'identifier Walter Crane sur le vu de la plus simple illustration. Aussi bien est-ce le décorateur qu'apprennent à préférer les reproductions semées à foison dans ce livre où le peintre, l'esthéticien et le poète sont tour à tour mis en lumière au fil des années qui passent. Comme on le pouvait prévoir, le maître n'y tait rien du rôle prééminent qu'il lui fut donné de tenir dans la renaissance des arts d'application comme dans l'évolution du socialisme. Sous ce rapport d'ordre plus général, les souvenirs de Walter Crane s'imposent comme une très précieuse et significative contribution à l'histoire du temps présent.

R. M.

Cinq nouveaux fascicules ont paru de la superbe publication, déjà signalée ici (1), éditée à Berlin, chez Oldenbourg, et à Paris, librairie Kulemann : cette édition en fac-similé du grand ouvrage de Menzel sur *L'Armée du Grand Frédéric* (**Die Armee Friedrichs des Grossen in ihrer Uniformierung**), d'après l'unique exemplaire ayant appartenu au maître et colorié par lui. Mieux encore qu'au début, on peut se rendre compte maintenant de l'intérêt exceptionnel de cette entreprise à la fois au point de vue historique et artistique. La conscience scrupuleuse et le don de la vie, qui étaient les qualités maîtresses de Menzel, s'imposent à l'admiration à feuilleter cette suite de planches, offrant chacune un type différent, toujours présenté de façon pittoresque (on goûtera particulièrement, dans le fascicule IV, la belle aquarelle du prévôt d'armes taillant ses verges), et dont l'extrême fidélité de la reproduction rehausse encore l'attrait (2).

NECROLOGIE

Monsieur le Directeur,

D'après les renseignements précis qui me sont parvenus, ce n'est pas à Amyclées en Laconie, mais dans l'île d'Égine que mon illustre ami Furtwaengler est tombé malade. Il ne faut pas en accuser le climat de la Grèce. Furtwaengler, au cours de l'été 1907, avait souffert d'une sérieuse attaque de dysenterie à Tegernsee (Bavière) ; c'est ce mal qui le reprit à Égine. On put le transporter à Athènes, où il mourut après quelques jours et où il repose; la Société Archéologique d'Athènes fait élever un monument à sa mémoire.

Agréez, etc.

Salomon Reinach.

Le peintre **Erwin Ohme** est mort à Dresde, le 10 octobre. Né le 18 septembre 1831, et fils d'un peintre paysagiste, il fut élève de Ludwig Richter et étudia aussi à l'Académie de Dresde, mais davantage encore d'après nature, et acheva de se former par des voyages en Allemagne, en Suisse, en France et en Angleterre. Il fut nommé, en 1864, membre d'honneur de l'Académie de Dresde et professeur à cette institution. Il fut chargé de grandes décorations à l'Opéra et à la Comédie de Dresde, au château de l'Albrechtsburg à Meissen, puis au Parlement de Caracas. Il aimait à peindre des paysages mêlés d'architecture. Il était très habile peintre à l'aquarelle.

Le 19 septembre est mort à Hambourg le célèbre collectionneur **Edward-F. Weber**, ancien consul, né à Hambourg le 19 juin 1830. De nombreux voyages d'études à travers l'Europe ayant développé son goût pour les œuvres d'art, il était devenu peu à peu un très sûr connaisseur et avait réuni une des plus belles collections privées de tableaux d'Europe, peut-être la première d'Allemagne, où ne figuraient que des pièces de premier ordre, appartenant à toutes les écoles. M. K. Woermann a publié en 1892 un ouvrage critique sur cette galerie.

MOUVEMENT DES ARTS

Ornements anciens des XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles

Vente faite à l'Hôtel Drouot, salle 10, le 17, 18 et 19 juin, par M^e^ M. Delestre et M. Ch. Foulard.

1. Androuet du Cerceau (J.). Le Premier (et le Second) volume des plus excellens bastiments de France. Paris, 1607, veau, filets, compartiments, tr. dor. : 400. — 8. Suite de 36 pièces de panneaux grotesques appelés « Grandes arabesques ». Paris, 1566, in-fol. vél. : 250.

Bijouterie, joaillerie, orfèvrerie. — 23. Baumann. Livre d'orfèvrerie. Suite complète. Augsburg, 1696. Motifs de bijouterie dans le genre de Morrisson : 260. — 26. Boyvin (P.). Suite de 8 dessins d'orfèvrerie : aiguières, coupes, salières, plateaux, brasiers, flambeaux, nécessaire de toilette : 480. — 31. Germain (P.). Éléments d'orfèvrerie. Paris, 1748 : 610. — 46. Blondel (J.-F.). De la distribution des maisons de plaisance et de la décoration des édifices en général. Paris, 1737-1738 : 230. — 59. Bonnard. Recueil de portraits de plusieurs dames souveraines et dames de qualités et estampes diverses. Habillement de l'époque Louis XIV. Estampes en couleurs et rehaussées d'or, gravées par Bonnart, Mariette, Trouvain, etc. Paris, 1676-1695 : 1.800. — 53. Boucher (fils). Œuvre. Recueil de 297 planches de la première et de la seconde série, gravée par Pelletier, Berthault, Duval, Chéreau, etc. Paris, 1774, in-fol. 2.005. — 65. Boyvin, Vredemann, de Vriese, Miricenis, Cock. Recueil de 8 suites du XVI^e^ siècle, comprenant ensemble 146 pièces, reliées en un volume in-4°, veau, tr. dor. (reliure ancienne) : 5.920.

Calligraphies : chiffres. — 70. Bry (Th. de). Nova alphati effictio Historiis ad singulas literas correspondantibus. Francof., 1595, in-4°, vél. : 360. — 124. Delafosse (J.-Ch.). Deuxième partie de l'œuvre. Projet de prison. Ensemble 142 pièces en 1 volume in-fol. : 2.200.

(1) V. *Chronique des Arts* du 13 avril 1907, p. 127.

(2) Après l'achèvement de la publication, qui comprendra 10 fascicules de chacun 10 planches, le prix de l'ouvrage sera porté à 250 marks (312 fr. 50).

Dentelles, broderies, ornements de reliures. — 128. Pagan. Ornamento delle belle et virtudiose done. Venezia, 1543 : 610. — 129. Pagan. Giardineto novo di punti tagliati et gropposi per exercitio et ornamento delle Donne. Venetia, 1554, in-4°, maroq. (rel. moderne) : 400. — 130. Schwerffeger (J.-G.). Recueil à peu près inconnu. Modèles pour reliures tant pour les plats que pour les dos et les tranches : 700. — 132. Vogt. Recueil composé de 7 ff., dont 5 doubles donnant des modèles de décoration pour les tranches des livres : 700.

155. Huquier. Recueil factice de 51 planches de différentes suites, représentant des cartouches et des trophées. Paris, Huquier, 1732, in-fol., d.-veau : 520. — 157. Jamnitzer (Chr.). Suite de 60 pièces exécutées par Jamnitzer, orfèvre à Nuremberg. Livre de grotesques, représentant des personnages grotesques et des jouets d'enfants. Nuremberg ; 1610, in-4 obl. : 250.

163. Lalonde (de). Œuvres diverses. Décoration intérieure des appartements, meubles, orfèvrerie, serrurerie. Réunion de 336 pièces, en 2 vol. in-fol. maroquin vert, dos et plats ornés et cahiers en feuilles : 3.635. — 164. Première partie de l'œuvre. Recueil de 100 planches in-fol. : 835. — 271. Marot (Daniel). Opera continentia magnam multitudinem inventorum (Amsterdam, 1712), in-fol. veau : 800. — 272. Marot (Daniel). Recueil de 1 titre et 100 planches gravées de son œuvre, in-fol. cart. : 300. — 299. Marot (J.). Architecture française. Recueil de 189 planches, la plupart doubles ou se dépliant, représentant des hôtels et maisons de Paris. A Paris, s. d., in-fol. veau : 330. — 302. Marot (J.) et Perelle. Vues, plans et élévations de différents hôtels, maisons et portes de Paris et de France, par Marot. Vues de jardins, portes, fontaines, châteaux, jardins de Paris et de Rome, par Perelle. Ensemble, 230 planches : 270 francs.

303. Meissonnier. Recueil de 47 pièces, intérieurs, tables, bordures, chandeliers, etc., montées en un vol. in-fol., d.-rel. : 410. — 306. Oppenort (G.-M.). Œuvre contenant différents fragments d'architecture et d'ornements : 770. — 307. Oppenort (G.-M.). Livre de fragments d'architecture dessinés à Rome, d'après les plus beaux monuments. Recueil de 152 planches. Paris, Huquier, in-8, d.-vél. : 255. — 313. Perelle et Silvestre. Vues de Paris et de ses environs. Recueil de 106 planches. Paris, Langlois : 290. — 336. Vogtherr (Heinrich). Libellus artificiosus omnibus pictoribus, statuariis, 1539. Sagredo. Raison d'architecture antique extraicte de Vitruve et autres anciens architecteurs, trad. de l'espagnol. Paris, 1539 : 565. — 337. Vriese (Vredemann de). Deux cent quarante-quatre pièces de son œuvre d'ornements, réunies en 2 vol. in-fol., veau : 250. — 343. Catullus, Tibullus, Propertius. Opera. Londini, Tonson et Watts, 1715, in-8, maroq. citron, dos orné, compartiments de mosaïque, dent. tr. dor. Reliure de Pasdeloup : 520 francs.

Total : 42.371 francs.

Ventes anglaises

Prix en francs

Porcelaines anciennes (11 juillet). — Vase en ancienne porcelaine de Chine, époque Kang He, à fleurs, bambous et rochers, décor en vert et blanc sur fond noir : 28.000. — Statuette de Kwan-Yin, en couleurs, époque des Mings : 26.000. — Paire de vases, époque Kien-Lung, famille rose, montures bronze, époque L. XV : 21.000. — Coupe à sacrifice, à dragon en relief : 10.750. — Statuette de personnage, décorée en couleurs : 7.350. — Paire de bouteilles, famille verte, à fleurs et oiseaux : 14.700. — Deux vases rouleaux, époque Kang He, famille verte, à paysages et oiseaux : 10.000 francs.

Gravures (22 juillet). — T. Watson. Mme Du Barry, d'après Drouais : 1.400. — W. Say. Lady Mildmay et son enfant : 4.975. — Ward. La fille de sir Thomas Frankland : 11.550 francs.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition de tableaux et dessins de M. **Alcide Le Beau**, galerie Druet, 114, faubourg Saint-Honoré, jusqu'au 2 novembre.

Exposition de sculptures de Mlle **Camille Claudel** et de tableaux de MM. **Manguin**, **Marquet** et **Puy**, galerie E. Blot, 11, rue Richepanse, jusqu'au 10 novembre.

Exposition d'eaux-fortes originales de M. **E.-M. Synge**, galerie Henry Graves, 18, rue de Caumartin, jusqu'au 12 novembre.

Exposition de **peintres de fleurs et de fruits**, à l'Exposition horticole d'automne, du 8 au 17 novembre.

Exposition de **tableaux de maîtres allemands, flamands et italiens des XIVe et XVe siècles**, galerie Susse, 13 et 15, boulevard de la Madeleine, jusqu'au 30 novembre.

Exposition de **gravures, dessins et reliures**, au Cercle international des Arts, 90, boulevard Raspail.

3e Exposition de la **Société des Artistes décorateurs**, au Musée des Arts décoratifs.

Province

Constantine : Exposition de la Société des Amis des Arts, du 8 au 11 novembre.

Étranger

Florence : 3e Exposition des Beaux-Arts des artistes italiens, du 1er novembre 1907 au 30 juin 1908.

New-York : 18e Exposition annuelle du Club des Aquarellistes, du 2 au 24 novembre.

Philadelphie : 6e Exposition annuelle de la Société des Miniaturistes, jusqu'au 17 novembre.

Le Gérant : P. GIRARDOT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE LA PRESSE, 16, RUE DU CROISSANT — SIMART, IMPRIMEUR.

N° 34. — 1907. BUREAUX : 8, RUE FAVART (2e Arr.) 9 Novembre.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . 10 fr. || **Étranger (Etats faisant partie de l'Union postale). . . . . 15 fr.**

Départements . . . . . 12 fr.

Le Numéro : 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

A la suite des vols commis dans les églises, on avait parlé à la légère d'une législation nouvelle fixant, sans coup férir, la destinée des trésors d'art religieux. A croire les réformateurs trop pressés, il était question de déménager sur l'heure les édifices du culte, et de transporter statues, reliques et orfèvreries dans des musées moins bien installés et parfois aussi mal gardés. Ce projet, n'avait pas seulement le tort d'être contraire à la loi. Au seul point de vue de l'art, il opérait un transfert d'un goût contestable, et ôtait des ouvrages à leur décor traditionnel, pour les dépayser à l'aventure.

Au cours d'une récente séance de la Chambre, le ministre de l'Instruction publique a fait justice de ces fantaisies absurdes. Il a rappelé que la loi de 1907, qui affecte aux églises le mobilier les garnissant, gardait toute sa vigueur, et qu'il n'était pas question de distraire les objets ornant actuellement les édifices du culte. Le seul projet du gouvernement, c'est de proposer plus tard une loi générale sur toutes les richesses artistiques de France, sur la conservation de toutes les œuvres d'art contenues dans tous les édifices publics. Il est certain qu'une loi de ce genre est utile, ne serait-ce que pour réunir et, s'il y a lieu, renforcer les dispositions contenues dans la loi sur les monuments historiques et dans la loi de séparation. Mais elle ne saurait s'improviser ; elle demande, comme l'a dit le ministre, une étude complète et nous aurons plus d'une occasion d'y revenir.

En l'attendant il y a, sans qu'il soit besoin de légiférer, deux résultats principaux à atteindre : l'un, c'est de décourager non seulement les voleurs, mais aussi les acheteurs, en appliquant rigoureusement les peines prévues par les lois existantes ; l'autre, c'est d'assurer, en les classant, le bon entretien des édifices intéressants pour l'art, — entretien auquel les communes, devenues propriétaires à la place des fabriques supprimées par voie législative, n'ont pas le moyen de pourvoir.

NOUVELLES

*** On a inauguré dimanche dernier, à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, la statue d'une carmélite, Marie-Anne Piedcourt, guillotinée en 1794 ;

Jeudi dernier, 7 novembre, a été inauguré à Paris, sur le terre-plein de l'Ambigu, le monument du baron Taylor, œuvre du sculpteur Tony Noël et de l'architecte Moyaux.

*** Le Musée du Louvre vient de s'enrichir d'une charmante statue en bois de *La Vierge avec l'Enfant*, œuvre française du XIVe siècle, originaire, pense-t-on, de Picardie, et qui offre, en effet, beaucoup de parenté avec la *Vierge* de la Porte Dorée de la cathédrale d'Amiens.

*** M. Curbaz-Marmontel, fils de M. Marmontel, ancien professeur au Conservatoire de musique, qui est récemment décédé, a légué au musée de cet établissement plusieurs tableaux, notamment un portrait de son père, par M. Léon Bonnat, et un buste du même, par Barrias, des portraits de Gluck, de Chopin et de Heller. Le défunt fonde, en outre, un prix Marmontel, qui sera décerné chaque année, à un artiste méritant, par la Société des Compositeurs de musique.

*** La Société Nationale des Beaux-Arts vient d'obtenir du Conseil municipal l'autorisation d'organiser, l'an prochain, à Bagatelle, une exposition de portraits de personnalités du dix-neuvième siècle.

*** Le cours d'*Art appliqué aux métiers*, professé à l'Ecole des Arts et Métiers par M. Lucien Magne, a lieu, non pas comme nous l'avions annoncé, les mercredis et samedis, mais les mardis et vendredis, à 9 h. 1/4 du soir.

*** Le Comité des Inscriptions parisiennes a décidé de faire apposer sur la maison où est mort Watteau, rue Charles-VII, à Nogent-sur-Marne, une inscription commémorative.

*** Des cambrioleurs ont pénétré, la semaine dernière, dans une des salles du musée d'antiquités de Louviers (Eure). Ils ont éventré plusieurs meubles anciens, forcé des vitrines renfermant des collections de médailles romaines, mais négligé une admirable collection de faïences de Rouen, dont plusieurs pièces du genre dit « flamboyant » sont de très grande valeur.

Les voleurs ont enlevé cinq émaux attribués aux frères Laudin, les célèbres émailleurs de Limoges. Ils ont, de plus, mis la main sur plusieurs médailles commémoratives ayant appartenu de son vivant à M. Thorel, sénateur de l'Eure, ancien maire de Louviers.

Voici, telle qu'elle a été transmise par le parquet de Louviers aux autres parquets, la liste officielle des principales pièces volées :

Cinq émaux de Limoges du seizième siècle (petits panneaux non encadrés, sur tôle, de 22 cent. de hauteur sur 19 cent. de largeur), représentant avec leurs attributs respectifs saint Jean, saint Mathieu, saint Marc, saint Luc et saint André, (attribués à Laudin), valeur de 300 à 500 francs ;

Trois cadres bois noir, de 15 cent. sur 18 cent., renfermant des images sur parchemin représentant des scènes religieuses ;

Une pièce en bronze de Vespasien et une autre d'Antonin ;

Six médailles commémoratives données aux membres du Parlement, dont quatre représentent : le Centenaire de l'installation des députés au Palais-Bourbon ; l'Inauguration du pont Alexandre III ; le Centenaire de la République française, 1792-1892; Victor Hugo, petit modèle ; une plaquette bronze ou argent commémorative de l'Exposition de 1900.

*** Le prince Strozzi, qui vient de mourir, lègue à l'Etat italien son magnifique palais de Rome et la galerie qu'il contient. Déjà des collectionneurs américains faisaient des démarches pour l'acquérir.

*** On télégraphie de Munich au *Corriere della Sera* que le peintre paysagiste Emmanuel Wieland a découvert, à la Résidence royale de cette ville, onze portraits d'empereurs romains peints par Titien en 1537 ou 1538, pour le duc Frédéric Gonzague, et qui avaient disparu depuis 1833. Les onze tableaux furent apportés d'Angleterre à Munich au dix-septième siècle. Le douzième portrait de cette série est encore à Mantoue.

*** On annonce d'Amsterdam que la belle collection van Eaghem, comprenant de nombreux tableaux de premier ordre de l'école française de 1830, vient d'être retirée du musée communal où elle était exposée, et va être probablement vendue.

*** La chute du campanile de Saint-Marc ayant attiré l'attention du gouvernement et de la municipalité de Venise sur l'état de conservation de plusieurs autres monuments de la cité, une commission fut chargée de déterminer ceux dont la consolidation s'imposait et une somme de 1.600.000 francs fut consacrée à ces travaux. Or cette même commission vient, après une inspection minutieuse, de signaler toute une série d'autres monuments dont la préservation exige de nouveaux travaux. Ces travaux, qui nécessiteront un supplément de crédit de 1.500.000 francs, ont été décidés et vont être entrepris immédiatement. La municipalité vénitienne et l'Etat se partageront la dépense.

*** Une Société catholique allemande d'études apologétiques et historiques vient de fonder, à Jérusalem, un Institut d'archéologie orientale dont le fonctionnement sera assuré par des contributions et des dons volontaires provenant du monde chrétien.

PETITES EXPOSITIONS

EXPOSITION
CAMILLE CLAUDEL, MANGUIN, MARQUET, PUY
(Galerie Blot)

Mlle Camille Claudel est romantique. Elle immole la forme sur l'autel de l'expression. Les Grecs et surtout les gothiques lui expliqueront que c'est une erreur, quand elle daignera les consulter. Elle demande à la matière de signifier tant de choses, que celle-ci fait des grimaces au lieu de faire de la beauté. Ces anatomies déchiquetées, cette sculpture inégale, ampoulée, tourmentée, cérébrale, causent des grincements de dents plutôt qu'une satisfaction esthétique. Il faut une fertile invention pour que le lyrisme se suffise et Mlle Claudel n'est pas particulièrement inventive. Mais elle a de l'âme et c'est pourquoi il lui sera beaucoup pardonné. Son *Buste de fillette*, gratuitement douloureux, est prenant cependant et de construction sûre. Peu de ciseaux sont aussi sincères en ce moment que celui qui fouilla ce marbre. On n'en saurait dire autant du pinceau de M. Manguin, de qui les fruits et le gibier sont de médiocre aspect comestible. La peinture de M. Manguin est ici tout en surface, vide à l'excès, et seule la *Lecture* permet de croire que c'est le même M. Manguin qui nous fit si plaisir au Salon d'Automne. Pareillement, M. Marquet se contente un peu vite. Délicat poète comme il est, il se devrait plus de respect. Un beau morceau de lumière, dans la *Voie près Bellevue*, dénote une capacité d'insistance, absente ailleurs de propos délibéré.

Pourquoi donc affecter la barbarie ? Pourquoi se mutiler ? Ayant la synthèse robuste, pourquoi se refuser le surcroît des nuances émotives et l'acquit de conscience de repasser plusieurs fois par le même sentier ? M. Puy, dont l'arabesque du *Far-niente* est l'affaire, en serait plus excusable. Il veut pourtant pousser plus à fond : Ses *Pommes et Raisins* l'attestent. Sa gentille *Petite Italienne*, d'autre part, a de la grâce.

EXPOSITION HENRI BOUVET

(Galerie Georges Petit)

S'il est un spectacle entre tous qui intéresse la rétine de M. Henri Bouvet, c'est celui, fort pacifique, des réunions sous la lampe que le thé, le dîner ou le travail motivent. Mais, aux joies du foyer, M. Bouvet réunit celles du dehors.

Citadin, campagnard, vagabond, sédentaire, il s'essaye tour à tour dans les représentations les plus variées. L'inconvénient d'une telle dispersion, c'est que M. Bouvet n'apporte nulle part l'approfondissement qui l'y rendrait personnel. Papillon qu'il est, on le souhaiterait abeille, distillant un produit de son crû. Sa curiosité le dessert. Il se contente d'un dessin de convention, de sensations de seconde main et d'inspirations disparates. Inventer une formule sans précédent, décréter une dominante, fournir un effort synthétique, son impatience le lui défend. Il veut trop embrasser pour pouvoir rien étreindre.

EXPOSITION AUGUSTIN REY

(Galerie Georges Petit)

M. Augustin Rey a un parti pris. Les Japonais le lui proposèrent. Il l'adopta sous réserve de libéralisme. Aquarelliste, M. Rey procède par teintes plates et se montre très exigeant pour sa fluide recette. Aussi le trahit-elle par instants et fléchit s'il entend occuper des surfaces trop étendues. D'autres jours, elle le récompense de sa fidélité opiniâtre, comme le prouve la série de paysages alpestres. M. Rey étant systématique, une fois admis le postulat japonais pour l'établissement des premiers plans, l'on saisit mal qu'il y déroge par échappées pour le dessin des lointains montagneux. Le subjectif et l'objectif sont d'ordre trop différent pour cohabiter en bonne harmonie. Il serait licite d'imposer une cadence arbitraire aux profils d'horizon, dès lors qu'on y plie ses autres éléments d'architecture. Toute interprétation gagne à être uniforme.

Pierre HEPP.

Académie des Beaux-Arts

Séance du 2 novembre

Prix. — L'Académie a attribué de la façon suivante la deuxième annuité disponible de la fondation Pinette en accordant :

1.000 francs à M. Roger Ducasse, premier second grand prix de Rome (musique) en 1902;

1.000 francs à M. Gabriel Dupont, deuxième second prix de Rome (musique) en 1901;

1.000 francs à M. Brisset, mention honorable (musique) en 1899.

Académie des Inscriptions

Séance du 30 octobre

Le Psautier de Paul III. — M. Léon Dorez établit que les peintures du magnifique Psautier exécuté à Rome en 1542 pour le pape Paul III, et aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Nationale, sont l'œuvre d'un artiste français, Vincent Raymond, de Lodève, qui travailla pour la chapelle et la sacristie pontificales depuis le règne de Léon X jusqu'à celui de Jules III, et peut-être plus tard encore. M. Dorez croit avoir trouvé d'autres œuvres du même peintre ; il les publiera prochainement à la suite des miniatures du Psautier de Paul III, avec un essai biographique sur Raymond.

Communication. — M. Babelon continue la lecture de son mémoire sur la théorie de la monnaie féodale.

M. Paul Viollet présente quelques observations.

Fragments antiques à retrouver

La Glyptothèque fondée par M. Jacobsen à Ny-Carlsberg (Copenhague), possède des morceaux considérables d'un groupe hellénistique plus grand que nature, représentant Artémis qui substitue une biche à Iphigénie. Ces morceaux sont, depuis des années, l'objet des études de M. Studniczka, professeur à Leipzig, qui non seulement a reconnu le sujet et rajusté ce qui pouvait l'être, mais a retrouvé nombre de fragments à Rome même, soit chez des marchands, soit en fouillant sur l'emplacement où le groupe en question — un des chefs-d'œuvre de l'art antique — a été découvert en 1886. Quelques morceaux importants, connus par des dessins ou des photographies, ont disparu dans le commerce des antiquités vers la fin du XIX^e^ siècle. M. Studniczka fait appel, pour les retrouver, à tous les directeurs de musées et collectionneurs. Ce sont : 1° un autel circulaire, orné de Génies des Saisons, qui était chez Bardini, à Florence, il y a quelques années; cet autel n'appartenait pas au groupe, mais a été trouvé tout auprès; 2° le corps mutilé de la biche; 3° le pied droit de l'Artémis, assez semblable à celui de la Diane de Versailles.

Prière d'adresser à M. Studniczka (Université de Leipzig) toutes les communications à ce sujet.

S. R.

REVUE DES REVUES

V **La Revue hebdomadaire** (2 novembre). — M. Georges Goyau prend texte des lettres du regretté Charles Dulac (1) pour tracer de ce peintre mystique un portrait délicat et pénétrant.

X **Le Correspondant** (25 octobre). — Belle étude de notre collaborateur M. Alphonse Germain

(1) V. *Chronique des Arts* du 16 décembre 1905, p. 330.

sur *L'Art religieux au dix-neuvième siècle en France*

Jahrbuch der kœniglich preussischen Kunstsammlungen (1904, 2e livraison). — *L'architecte de l'arc de triomphe d'Alphonse Ier d'Aragon à Naples*, par M. W. Rolfs. On a tour à tour désigné comme auteurs de ce monument Juliano Majano, Léon Battista Albuti, Peter Martino et Francesco Laurana. M. W. Rolfs discute successivement ces attributions, et, de l'étude de plusieurs documents, conclut que c'est au dernier de ces artistes qu'il faut plutôt faire honneur de ce monument.

— Étude de M. W. Bode sur trois nouvelles peintures de Rubens au musée de Berlin : *Diane et ses nymphes surprises au bain par des satyres*, *Paysage avec une tour*, *Paysage avec le naufrage d'Énée*, toutes trois reproduites hors texte en héliogravure ou à l'eau-forte.

— M. Max-J. Friedlaender apporte d'intéressantes contributions à l'étude de Hugo van der Goes, en signalant des tableaux disparus du maître dont des copies existent à Naples (*Le Christ pleuré par les siens*), à Buckingham Palace (*Couronnement de la Vierge*), à Berlin (*Adoration des Mages* qui est elle-même une copie de celle de Gérard David à la Pinacothèque de Munich, et dont on peut rapprocher aussi une autre *Adoration des Mages*, dans la collection Durlacher, en Angleterre) (7 repr).

— M. S. Montague Peartree signale, le premier, la présence au Cabinet des estampes de Hambourg d'un dessin représentant un *Couple amoureux*, qui lui semble, à bon droit, être de la main d'Albert Dürer et dater de l'époque de son premier voyage d'étude (reprod. hors texte).

— Importante étude de M. W. Bode sur Léonard de Vinci sculpteur, dans laquelle il signale, entre autres, comme œuvres du maître, une *Flagellation du Christ*, bas-relief en bronze à l'Université de Pérouse, un *Christ pleuré au pied de la croix*, bas-relief en bronze à Santa Maria in Carmine à Venise, et un *Jugement de Pâris*, plaquette dans la collection Gustave Dreyfus, à Paris (8 fig.).

— Note signée J. S. sur un joli dessin du « Maître du *Hausbuch* » : un portrait d'homme en pied, découvert à Venise par M. W. Bode et donné par lui au Cabinet des estampes de Berlin (reprod. hors texte).

(3e livraison). — *Dessins de Rembrandt d'après des miniatures indiennes*, par M. Fr. Sarre (2 pl., 11 fig.). Étude très intéressante, dans laquelle l'auteur rapproche certains dessins du maître d'Amsterdam de miniatures indiennes conservées en partie au Musée d'ethnographie de Berlin. Parmi ces dessins, citons ceux qui représentent Timur sur son trône (Musée du Louvre); le Jugement de Salomon (Galerie de Dresde) ; des Indiens, entre autres un cavalier; l'empereur Akbar (Musée Britannique). La gravure ayant pour sujet Abraham et les anges se rattache à ce groupe, ainsi qu'une peinture conservée au musée Roumiantzoff, à Moscou (Assuérus, Aman et Esther). Les modèles de Rembrandt devaient dater du milieu du XVIIe siècle. Il avait très probablement dans ses collections un album de miniatures orientales, comme le laisse supposer un article de l'inventaire de ses collections. Il faut aussi se rappeler que la ville d'Amsterdam, où il s'était établi depuis 1631, était le centre principal du commerce avec l'Inde.

— *Les Débuts de la porcelaine de Meissen*, par M. Ernst Zimmermann (2 pl., 6 fig.). Recherches sur les procédés de Bœttger, le fondateur de la fabrique de Meissen, et sur les pièces sorties de son atelier, conservées en grande partie à Dresde. Ces pièces se remarquent surtout par une imitation, quelquefois servile, des modèles chinois et japonais.

— *Une peinture de Jérôme Bosch dans la collection Figdor, à Vienne*, par M. Gustav Glück (1 pl., 2 fig.). Le sujet représente le Départ de l'Enfant prodigue. C'est une des meilleures œuvres de l'artiste.

— *Étude sur un tableau de l'atelier de Ghirlandajo, conservé à la Galerie de Berlin* (n° 88), par M. Emil Jacobsen : *La Vierge tenant l'Enfant, entourée de saints* (9 fig.) On y a reconnu la collaboration de Francesco Granacci (voir une tête de *Saint Jérôme*, aux Offices). M. Jacobsen y voit aussi la main de Sogliani qui fut, comme Granacci, élève de Lorenzo di Credi et dont on conserve aux Offices une remarquable tête.

— *Le Retable de Dürer de la galerie de Dresde*, par M. Heinrich Wœlfflin (7 fig.). En comparant les peintures de ce retable (n° 1869 : triptyque représentant la Vierge adorant l'Enfant Jésus entre saint Antoine et saint Sébastien) avec des dessins et des gravures du maître, l'attribution proposée par M. Wœlfflin semble très admissible ; la Vierge et l'Enfant, saint Antoine et saint Sébastien sont surtout caractéristiques de Dürer à cette époque.

(4e livraison). — *Mschatta* : relevés et plans, par M. Bruno Schulz; étude archéologique, par M. Joseph Strzygowski (12 pl., 119 fig.). Les ruines du palais de Mschatta, ou Chan Meschetta, se trouvent en Palestine, dans le pays du Jourdain, à 200 kilomètres au sud de Damas. Le tracé de la construction rappelle le plan des camps romains ; la forme est carrée ; au centre était une cour intérieure avec des bassins. L'intérieur était construit en brique, ce qui est rare en Syrie. L'ornementation de la façade, du côté de la grande porte, est fort intéressante. Elle se compose d'un large bandeau assez bas, à décor géométrique en zigzag (particularité de l'art persan), avec de grandes rosaces en relief. Cette décoration présente, en outre, des feuilles d'acanthe, des pommes de pin, des rinceaux, au milieu desquels figurent des griffons, des lions, des centaures et d'autres animaux, le plus souvent de chaque côté d'un vase. M. Strzygowski étudie chaque élément de cette frise et en recherche les origines dans l'art de la Perse, de l'Arabie, de la Mésopotamie, de l'Égypte et de l'antiquité. Il y a là une étude générale des plus instructives. Quant à la date du monument, il faut, semble-t-il, la placer entre le IVe et le VIe siècle.

— *La Mosaïque de S. Michele in Affricesco de Ravenne, conservée au Musée de Berlin*, par M. Oskar Wulff (1 pl. en coul., 7 fig.). Elle ornait l'abside de l'église et fut placée en 1904 dans la salle qu'elle occupe aujourd'hui au musée de Berlin. Elle a été assez restaurée. Elle représente, à la partie inférieure, le Christ (imberbe) tenant une grande croix et un livre, entre saint Michel et saint Gabriel, saint Côme et saint Damien. A la partie supérieure est une frise avec le Christ du Jugement dernier (barbu), entouré d'anges sonnant pour la plupart de la trompette. Cette mosaïque, du VIe siècle, selon

toute vraisemblance, est intéressante à rapprocher de celles qui sont à Saint-Vital et à Saint-Apollinaire-le-Neuf, à Ravenne.

(Livraison supplémentaire). — Ce fascicule, consacré spécialement à des travaux documentaires, renferme le commencement d'un important travail de M. G. Gronau sur les tentatives artistiques des ducs d'Urbin (avec publication de nombreuses pièces d'archives), et des suites de documents sur Michelozzo di Bartolommeo et Vincenzo da Cortona, publiées par M. C. von Fabriczy.

— **Rassegna d'Arte senese** (1905, 1re année, fasc. IV). — Note de M. A. Armini sur la belle *Madone du peuple*, de Lippo Memmi, volée dans une église de Sienne et retrouvée quelques jours plus tard.

— M. F. Mason Perkins publie en face l'une de l'autre, dans deux planches hors texte, la *Madone du peuple* et une autre *Madone* qui est aussi de Lippo Memmi, mais que certains voulaient, sans raison, considérer comme le véritable original.

— Notes de M. F. Bargagli Petrucci sur *Un reliquaire en forme d'arbre*, à Lucignano di Val di Chiana. L'auteur signale et reproduit aussi deux reliquaires et une croix reliquaire; tous objets très remarquables (4 pl. hors texte).

— Correspondance et miscellanées.

(1906, fascicule I). — M. A. Canestrelli publie une étude sur *L'Eglise paroissiale de San Quirico à Osenna* (1 pl. hors texte).

— M. Emilio Baroni examine *Les Fresques de l'église Saint-Laurent à Asciano* (1 pl. hors texte).

— Étude développée de M. Fabio Bargagli Petrucci sur *Un arc romain du Ier siècle après J.-C., à Sienne*. L'auteur fait une restitution de cet arc d'après les vestiges qui en restent, en se servant de l'arc de Trajan à Bénévent. Il donne quatre planches hors texte, dont une reproduit une *Victoire* en haut-relief, heureusement retrouvée dans le sol et conservée à l'Institut des Beaux-Arts de Sienne, qui donne une haute idée de la décoration sculpturale de cet arc.

— M. Piero Misciatelli revient sur *Le groupe de Cozzarelli de l'Osservanza* dont il avait parlé dans le IIe fasc. de la 1re année; il parle d'autres œuvres de sculpture siennoise.

(Fascicule II). — M. Federigo Hermanin étudie en détail *Un triptyque de Sano di Pietro à Bolsena*, et signale plusieurs autres ouvrages du même maître et de son école (3 reprod. hors texte).

— Notes de M. F. Mason Perkins sur une peinture oubliée du Vecchietta.

— M. V. Lusini discute les opinions de M. Misciatelli à propos du groupe de Cozzarelli à l'Osservanza et signale quelques ouvrages en terre cuite du même auteur.

— *Correspondance.* : Études sur *Le Château de Corsignano, aujourd'hui Pienza*, par M. J. B. Mannucci (2 pl. hors texte). — Note anonyme sur la découverte, à Castiglion d'Orcia, d'une très importante cachette de bronzes préhistoriques.

(Fascicule III). — *Sur certains tableaux méconnus de Neroccio.* Sous ce titre, M. F. Mason Perkins signale cinq tableaux du maître, trois sont reproduits hors texte.

— *Œuvres d'art siennoises de la Galerie de Bergame*, par M. G. A. Nicolosi. L'auteur signale la *Vierge* (n° 34) de Matteo di Giovanni et des ouvrages attribués à Neroccio, Sodoma, Taddeo di Bartolo, G. della Quercia (*Vierge et enfant* en buste).

— *Quelques fresques découvertes à Sienne*, par M. V. Lusini.

— M. F. B. P. publie hors texte un tableau représentant deux saints, de la paroisse des SS. Marcelin, Pierre et Erasme, à Monteriggini, qu'il attribue à Sano di Pietro.

— *Correspondance.* Le chanoine G.-B. Mannucci étudie l'église paroissiale des SS. Vit et Modeste (2 reprod. hors texte).

(Fascicule IV). — *Récentes acquisitions de la Pinacothèque des Beaux-Arts de Sienne*, par M. A. Franchi (1er article). L'auteur énumère divers ouvrages, parmi lesquels il reproduit une *Vierge* de Duccio, une de Guido de Sienne, et un polyptyque de Lucca di Tomè (3 pl. hors texte).

— Étude développée, par M. A. Canestrelli, de *L'Église de l'Assomption à San Quirino*, d'Osenna (3 reprod. hors texte et 2 coupes).

— M. C. A. Nicolosi reproduit hors texte *Un groupe de Jacopo della Quercia* du musée de Bergame dont il avait parlé dans la livraison précédente. L'œuvre est très remarquable.

(1907, fasc. I). — *Récentes acquisitions de la Pinacothèque des Beaux-Arts de Sienne*, par M. A. Franchi (suite et fin). L'auteur reproduit (hors texte) trois *Vierges* de Giovanni del Biondo, de l'école de Duccio, et de Paolo di Giovanni Fei.

— *Deux groupes de terre cuite dans l'église de l'Osservanza, près de Sienne*, par M. V. Lusini. De ces deux groupes, l'un, très important comme nombre de figures et aussi comme valeur d'art, est une *Lamentation sur le corps du Christ*, œuvre de Jacopo Cozzarelli; l'autre, de même sujet, et presque aussi remarquable, est de la main de Giovanni Gonnelli, dit Cieco, de Gambani (2 reprod. hors texte).

— *Rossellino architecte de Pienza ?* par M. le chan. G. B. Mannucci.

— *Restauration de l'ancienne église paroissiale de SS. Vito et Modesto*, signé F. B. P. (3 dessins).

(Fascicule II). — P. Mischiatelli : *Un tableau méconnu de Sano di Pietro* (1 pl. hors texte).

— F. Mason Perkins : *Deux tableaux inédits de Matteo di Giovanni* (2 pl. hors texte).

— V. Lusini : *L'Art d'hier et l'art d'aujourd'hui; à propos des récents travaux du Dôme de Sienne.*

— *Notices* : *Peintures siennoises à Budapest* (compte rendu d'une étude de M. Wilhelm Suida dans l'*Arte* — *Les Émaux dans les Orfèvreries de l'Exposition de Pérouse.*

+ **Siena Monumentale** (1906, fasc. I-II). — Cette belle publication grand in-4°, faite sous les auspices de la Société des Amis des Monuments de Sienne, est un supplément très important à la *Rassegna d'Arte senese.*

+ A. Canestrelli : *La Paroisse (Pieve) de S. Quirico d'Osenna.* Texte de 17 pages, avec 7 pl. hors texte.

(Fasc. III). — La direction annonce la publica-

tion successive de huit séries de travaux à grouper ainsi qu'il suit :

Série I. — Monographies de monuments;
— II. — Décorations peintes;
— III. — Sculptures et décorations sculptées;
— IV. — Documents d'architecture et fragments;
— V. — Armoiries et inscriptions;
— VI. — Armes, orfèvreries, bronzes, fers battus;
— VII. — Étoffes, broderies;
— VIII. — Meubles, papier mâché, pâtes, céramique.

Ce 3e fascicule reproduit, avec des textes sans signatures spéciales, sous la surveillance de quatre rédacteurs, MM. G. Brunacci, B. Marchetti, Fr. Notari, F.-B. Petrucci, des spécimens de décorations peintes. On y trouve la reproduction chromophotographique d'une aquarelle de M. G. Brunacci représentant la chapelle du Consistoire du Palais public de Sienne ; deux fresques importantes d'A. Lorenzetti, et une fresque de San Leonardo, près de Sienne, attribuée à Pietro Lorenzetti.

+ (Fasc. IV). — Série III. M. V. Lusini publie deux notes sur les sculptures Cozzarelli et Gonelli. Reproductions de leurs retables (*Pietas*) du couvent de San Bernardino alla Capriola.

+ Série VI. Note de M. V. Lusini sur *L'Art décoratif et le bronze* (3 pl.).

BIBLIOGRAPHIE

Maurice MAINDRON. — **Dans l'Inde du Sud** (**Le Coromandel**). Paris, A. Lemerre, 1907. Un vol. in-16, XI-296 p.

M. Maurice Maindron, qui nous donnait il y a quelques années, dans la « Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts », une histoire très remarquable de l'art hindou, revient encore aujourd'hui à cette Inde pour laquelle il professe une admiration fervente, et vers laquelle une mission — qui s'adressait au savant naturaliste qu'est en même temps notre collaborateur — l'a ramené dernièrement. Nous y gagnons un livre où tour à tour les observations d'histoire naturelle, de mœurs, d'histoire et d'art composent un tableau singulièrement véridique de l'Inde du Sud, tableau d'autant plus évocateur que l'exactitude rigoureusement fidèle, qui ne se paie pas de notations vagues et ne se contente pas de brillantes transpositions littéraires, semble être la principale préoccupation de notre voyageur. D'ailleurs, cet ouvrage n'est autre qu'un recueil de lettres adressées jour par jour par l'auteur à l'un des siens, et si le souci littéraire n'en est jamais absent, l'arrangement et la pose y sont totalement étrangers.

Cette qualité rend d'autant plus précieux les renseignements que les archéologues et les curieux de folklore pourront tirer des chapitres où M. Maindron décrit la pagode de Villenour et les fêtes nocturnes en l'honneur de Kochliamballe l'épouse de Çiva, une noce chez un riche Hindou de Pondichéry, les danses des bayadères sacrées, les statues gigantesques de chevaux qui font cortège à celle du dieu Ainar, près de Sakkili Top, etc. Deux chapitres particulièrement intéressants sont consacrés à une des merveilles de l'art hindou : l'incomparable décoration sculptée de la pagode de Vellore, et aux industries artistiques de Cossopaléom, bourg voisin de Pondichéry, peuplé d'ateliers de potiers où des sculpteurs sont occupés à modeler en terre des figurines de dieux, de génies, de déesses, d'animaux, des édicules à arcades ajourées, mille statuettes délicates « dont certaines valent en grâce ingénue et fière les œuvres des coroplastes de Tanagra et de Myrina. »

Souhaitons que M. Maindron donne bientôt à ces récits la suite que nous fait espérer la conclusion de sa dernière lettre.

A. M.

Palestrina, par M. MICHEL BRENET; **César Franck**, par M. Vincent D'INDY; **J.-S. Bach**, par M. André PIRRO; **Beethoven**, par M. Jean CHANTAVOINE; **Mendelssohn**, par M. Camille BELLAIGUE; **Smetana**, par M. William RITTER. (*Les Maîtres de la Musique*, études d'histoire et d'esthétique, publiées sous la direction de M. Jean Chantavoine). — Paris, Alcan. Volumes in-16, de 250 pages environ (3 fr. 50).

L'idée de vouer à chacun des maîtres de la musique un livre entier, où sa vie et son œuvre seront étudiées dans leurs rapports mutuels, est digne d'approbation ; elle témoigne de l'intérêt de plus en plus vif qui s'attache aujourd'hui aux études musicales. Il n'eût pas été possible, il y a seulement dix ans, de recruter, pour une collection de ce genre, un pareil nombre de collaborateurs. Aujourd'hui un homme cultivé ne croit pas déroger en suivant les traces de Fétis, — un précurseur dont il ne faut pas trop médire, car, s'il ignora certains scrupules et certaines manies de l'érudition moderne, il a cependant eu le mérite d'une lecture immense, et son dictionnaire biographique reste encore aujourd'hui un instrument de travail des plus utiles. Mais le temps des dictionnaires est passé ; il nous faut des travaux particuliers et précis, parce qu'un seul homme n'est plus capable de traiter à la fois de la musique du Moyen âge et de celle du XVIIe siècle, ou du XVIIIe, ou de la Renaissance. Le champ des recherches s'est trop agrandi pour cela, et l'histoire de la musique est aux mains des spécialistes. Mais si nous avons encore bien imparfaitement dénombré les œuvres, démêlé les influences, élucidé les détails de la chronologie, il est dès maintenant possible de livrer au public les premiers résultats de notre enquête, en ce qui concerne les plus glorieux des musiciens, ceux dont le souvenir ne s'est jamais effacé complètement ; la foule des auteurs de second ordre, tout ce qui n'a eu qu'une vogue éphémère, dort encore dans les nécropoles des archives et des bibliothèques, et déjà nous pouvons suivre, presque pas à pas, au cours de leur carrière, un Palestrina, un Bach ou un Beethoven. L'idée que nous nous faisons d'eux est incomplète cependant : nous les voyons trop isolés, nous sommes portés à exagérer leur indépendance et leur originalité, parce que nous n'avons pas eu encore le temps de les replacer dans leur milieu, de reformer autour d'eux les flots de musique dont leur oreille fut bercée. En d'autres termes, l'histoire de la musique ressemble aujourd'hui à ce qu'était l'histoire poli-

tique, quand les grands rois, les grands ministres et les grands capitaines la remplissaient à eux seuls, ou bien l'histoire littéraire, quand Homère, Sophocle, Horace et Virgile s'y dressaient, chacun sur son piédestal, comme de belles statues le long d'un portique. Elle en est au culte des héros, à l'apothéose du génie. Ce qui lui manque, c'est le sentiment de la continuité ; et il ne faut pas s'en étonner, ni s'en plaindre : il est naturel que toutes les sciences historiques passent à leur tour par les mêmes phases de développement.

Il était donc parfaitement opportun d'ériger à chacun des musiciens dont le nom a passé à la postérité un cénotaphe d'admiration raisonnée. Et comme on s'est adressé, pour chacun d'eux, à l'homme qui paraissait le plus capable d'en parler avec une bienveillante compétence, il se trouve que cette galerie de biographies est en même temps une galerie de biographes. C'est avec un zèle discret, une élégance pure, une finesse exquise, que M. Michel Brenet a tracé, comme en un camée, le profil de Palestrina ; M. Vincent d'Indy a su montrer en César Franck une ardeur de foi qui fut réelle, jointe à une rigueur de principes où le disciple a peut-être autant de part que le maître, mais qui est par elle-même d'un bel et noble exemple. M. André Pirro a étudié Bach avec autant de goût que de science, et M. Jean Chantavoine, Beethoven, avec une émotion abondante et judicieuse. M. Camille Bellaigue a su parer de toutes les grâces d'un style aimable et souriant ce musicien de l'optimisme, Mendelssohn ; et M. William Ritter a fait revivre la personnalité du créateur de la musique tchèque, Smetana, qui ne fut pas prophète en son pays et dont la vie fut presque un martyre, terminé par le supplice de la surdité et, finalement, la folie : je connais peu de livres plus attachants, écrits avec plus de fraîcheur piquante et de vivacité. Je ne sais trop que penser du volume qui va suivre et paraîtra, dit-on, à la fin de novembre ; il aura pour titre *Rameau* et pour auteur :

Louis Laloy.

P.-S. — En même temps que la maison Alcan, l'éditeur Laurens honore les musiciens d'une série de biographies illustrées, conçues dans un esprit un peu différent que j'essaierai bientôt de définir.

NÉCROLOGIE

—

On annonce la mort à Bourges, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, de M. **Charles Pêtre**, statuaire, directeur honoraire de l'École des Beaux-Arts de Bourges et conservateur du musée de cette ville. Né à Metz le 27 mars 1828, il fut élève de Toussaint à l'École des Beaux-Arts de Paris ; on cite parmi ses principales œuvres la statue du maréchal Ney qui décore l'entrée de l'Esplanade, à Metz ; celles de Michel de L'Hôpital, au Palais de Justice de Metz, de Jeanne d'Arc, à Neufchâteau ; le buste de Félix Maréchal, dernier maire français de Metz (musée du Luxembourg) ; le buste du maréchal Canrobert (musée de Nancy) ; un *Saint Étienne* à la cathédrale de Metz ; *La Source*, etc.

—

On annonce la mort, à Paris, de M. **Gabriel-Gervais Chardier**, né à Paris le 21 novembre 1814. Élève de Roqueplan et de Troyon, il débuta au Salon de 1841 et exposa, jusqu'aux environs de 1870, des paysages avec animaux représentant le plus souvent des sites des environs de Paris.

—

Nous apprenons la mort de Mme **Jules Dehaussy**, artiste peintre, née **Adèle Douillet**, décédée le 26 octobre dans sa quatre-vingt-quatrième année, à Bures (Seine-et-Oise). Née à Meaux le 13 décembre 1823, Mme Dehaussy était la veuve de M. J.-Baptiste Dehaussy, dont elle avait été l'élève. Peintre de portraits, de sujets de genre, d'oiseaux et d'animaux, elle a longtemps exposé au Salon, où elle débuta en 1848.

—

On annonce la mort, à l'âge de quatre-ving-neuf ans, d'**Eugène Lacoste**, le dessinateur de l'Opéra, qui pendant plus de vingt ans fut attaché à notre Académie nationale de musique et de danse, où il collabora à tous les ouvrages montés par la direction d'Halanzier, puis celle de Vaucorbeil. Il monta, entre autres, *Le Roi de Lahore*, qui fut le premier ouvrage de M. Massenet à l'Opéra. Il demeura le dessinateur attitré de l'Opéra jusqu'à l'avènement de MM. Ritt et Gailhard. A ce moment, déjà âgé et souffrant, il résolut de prendre sa retraite.

—

Nous avons le regret d'apprendre la mort, à Paris, de M. **Émile Trélat**, ancien député, directeur de l'École spéciale d'Architecture, officier de la Légion d'honneur, décédé à l'âge de quatre-vingt-six ans.

M. Trélat, né à Paris en 1821, fut un brillant élève de l'École Centrale des Arts et Manufactures. Il dirigea, ses études terminées, une usine de céramique, puis il se passionna pour l'architecture et participa, avec Visconti, à l'achèvement du Louvre. En 1854 il fut nommé professeur de constructions civiles au Conservatoire des Arts et Métiers, présida la Société des Ingénieurs civils et fonda l'École spéciale d'Architecture.

Architecte du département de la Seine, il fut élu en 1891 député du 5e arrondissement.

M. Trélat, qui était un esprit des plus distingués et un grand cœur, s'était, dans les dernières années de sa vie, préoccupé des questions d'hygiène dans l'habitation, et il avait fondé un diplôme pour les élèves architectes qui faisaient de ce point particulier l'objet de leurs études. Il a réuni en un volume : *Questions d'art* (1904), divers articles sur ce sujet et les trois conférences faites à l'Exposition Universelle de 1878.

—

On annonce la mort, à Paris, de M. **Octave Homberg**, censeur de la Banque de France et collectionneur, qui laisse une intéressante réunion d'objets d'art du moyen âge et de faïences hispano-mauresques et persanes.

—

A Dresde est mort le 16 octobre, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, un autre collectionneur, **Edward Cichorius**. Il possédait beaucoup de tableaux de Friedrich Richter, avec qui il fut très lié, et d'autres artistes allemands du commencement du siècle dernier, et aussi d'anciens tableaux hollandais qu'il a légués en partie à des musées.

Le peintre de genre et de portraits **R. Max Seemann** vient de mourir, à Berlin, dans sa soixante-dixième année. Né dans la Prusse orientale, il avait fait des études à l'Académie de Kœnigsberg.

—

Le peintre d'histoire **Georg Laves** est mort à Hanovre le 18 octobre. Il était né dans cette ville le 1er août 1825 ; fils du directeur des Bâtiments de la Cour, il étudia d'abord l'architecture, mais se tourna ensuite vers la peinture et vécut tour à tour à Munich, à Rome et à Anvers.

MOUVEMENT DES ARTS

Estampes modernes

Vente faite à l'Hôtel Drouot, salle 10, le 5 novembre, par Me Maurice Delestre et M. Delteil.

Delacroix (Eugène). 55. Croquis : 500. — 56 Chasse à courre : 750. — 57. Intérieur d'hôpital militaire : 315. — 58. Turc sellant son cheval : 220. — 71. Le baron Schwiter : 271. — 73. Le duc de Blacas : 406. — 74. Le Giaour : 1.010. — 76. Fronte-Bœuf et la Sorcière : 1.300. — 77. Croquis de paysage : 206. — 79. Goetz de Berlichingen blessé : 431. — 81. Weislingen mourant : 501. 83. Cheval effrayé sortant de l'eau : 410. — 91. Le Roulier à l'auberge : 325. — 92. La même pièce : 720.

Meissonier (Ernest). 155. Les Pêcheurs à la ligne : 170.

Meryon (Ch.). 153. Le Stryge. Épreuve du 4e état : 1 800. — 158 *bis*. La même estampe : 310. — 159. Le Petit pont. Épreuve avant la lettre, sur papier verdâtre : 2.400. — 160. L'Arche du Pont Notre-Dame, sur papier verdâtre : 1.300. — 160 *bis*. La même estampe : 1.050. — 161. La Galerie Notre-Dame, sur papier verdâtre : 2.450. — 162. La Tour de l'Horloge, avant la lettre, sur papier verdâtre : 2.100. — 163. Tourelles de la rue de la Tixéranderie, 2e état, avant la lettre, sur papier verdâtre : 2.100. — 164. Saint-Étienne-du-Mont, épreuve avant la lettre, sur papier verdâtre : 1.950. — 164 *bis*. La même estampe : 300. — 165. La Pompe Notre-Dame, épreuve avant la lettre, sur papier verdâtre : 2.100. — 166. Le Pont-Neuf, épreuve avant la lettre, sur papier verdâtre : 2.000. — 166 *bis*. La même estampe, épreuve avant le titre : 400. — 167. Le Pont-au-Change, épreuve avant la lettre, avec le ballon *Sperenza* : 2.900. — 167 *bis*. La même estampe : 400. — 168. La Morgue, épreuve avant la lettre, sur papier ancien : 2.550. — 169. L'Abside Notre-Dame, épreuve avant la lettre et avant que le millésime n'ait été effacé, sur papier fin ; l'une des plus belles épreuves connues : 7.010. — 169 *bis*. La même estampe : 1.580.

Zorn (Anders). 205. Zorn et sa femme. Épreuve sur japon, signée : 885. — 206. La Dame à la cigarette : 300. — 208. S. M. le roi Oscar de Suède. Épreuve sur papier ancien, signée : 250. — 209. Joueuse de billard, signée : 245. — 210. Modèle nu debout. Épreuve du premier état, signée : 150. — 213. Les deux Femmes près du lit. Épreuve, signée : 195. — 215. Musique en famille : 135.

Produit : 52.320 francs.

—

A Londres a été vendue récemment la collection d'autographes de M. Stuart Samuel. Entre autres pièces curieuses, une suite de Bach a été adjugée 1.612 francs. Six pages de Meyerbeer, *Canzonettes* italiennes avec paroles de Métastase : 565 fr. Un manuscrit de quatorze pages de Paganini : 512 fr. Huit morceaux de Schubert, entre autres : *Chant de victoire de Miriam*, op. 136 (août 1828) : 2.562 fr. ; *Cantate* (août 1819), dix-huit pages : 1.537 francs ; *Chanson à boire*, op. 155 (juillet 1825) : 717 fr. ; *Sur la cime géante* (mars 1818) : 975 fr.

—

Un libraire de Leipzig met en vente, au prix de 42.000 marks, un manuscrit original de Beethoven, entièrement écrit de sa main, offrant trente-trois variations sur une valse d'Anton Diabelli, cataloguées op. 120 dans l'œuvre du maître.

On met en vente également à Leipzig, au prix de 12.000 marks, le manuscrit autographe de la *Cène des Apôtres*, de Richard Wagner (chœurs d'hommes avec orchestre, 1843).

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition du dernier tableau de **sir Alma Tadema** : *Caracalla et Géta*, galerie Tooth, 41, boulevard des Capucines.

Exposition de tableaux, dessins, etc., par des **employés de la Préfecture de la Seine**, à l'Hôtel de Ville, salle Saint-Jean, jusqu'au 12 novembre.

Exposition de portraits par M. **André Brouillet**, galerie Bernheim jeune, 15, rue Richepanse, jusqu'au 13 novembre.

Exposition de tableaux par **M. P. Girieud**, 28, rue Vignon, jusqu'au 14 novembre.

Exposition d'aquarelles de M. **Augustin Rey**, galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, jusqu'au 15 novembre.

Exposition de tableaux, pastels et dessins de M. **Henri Bouvet**, galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, jusqu'au 15 novembre.

Exposition de tableaux de M. **Othon Friesz**, galerie Druet, 114, faubourg Saint-Honoré, jusqu'au 16 novembre.

Exposition de monotypes, d'eaux-fortes et de lithographies de **M. A. Henry Fulvood**, 7, rue Laffitte, jusqu'au 17 novembre.

5e Salon de la **Société artistique des Postes, Télégraphes et Téléphones**, avec exposition rétrospective du peintre **J. Baric**, à l'Hôtel des Postes, rue du Louvre, du 10 au 24 novembre.

Exposition de dessins, aquarelles et peintures de MM. **Camoin, Derain, Manguin, Marquet, Henri Matisse, Kees van Dongen, de Vlaminck**, galerie B. Weill, 25, rue Victor-Massé, jusqu'au 30 novembre.

Le Gérant : P. GIRARDOT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE LA PRESSE, 16, RUE DU CROISSANT — SIMART, IMPRIMEUR.

N° 34. — 1913. BUREAUX : 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN (6e) 8 Novembre.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine et Seine-et-Oise. . . . 10 fr. || Étranger (Etats faisant partie de l'Union postale). . . . . 15 fr.
Départements . . . . . 12 fr. ||

Le Numéro : 0 fr. 25

PROPOS DU JOUR

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs des dangers que courait le pont du Gard. Pour être complètement dégagé et protégé, il est nécessaire que les terrains qui environnent le monument appartiennent à l'Etat ou soient frappés de servitudes telles que les perspectives ne soient pas compromises. Les propriétaires ont opposé quelques difficultés et paraissent même, d'après les nouvelles récemment répandues, préoccupés de défendre leurs intérêts particuliers sans tenir compte de l'intérêt général qui s'attache à un monument incomparable.

Tous ceux qui connaissent l'admirable ensemble que forment le paysage et le pont du Gard, tous ceux qui ont admiré la simplicité et la beauté de son architecture et qui savent que l'antiquité n'a rien laissé de pareil dans notre pays se sont émus. On avait quelque peine à croire que l'aqueduc romain universellement admiré pût être sérieusement menacé et que les pouvoirs publics fussent pris au dépourvu.

Le gouvernement a fait bientôt savoir, en effet, qu'il se préoccupait depuis plus d'un an de la question. Il a cherché d'abord à négocier avec les propriétaires de façon à ne pas grever le budget d'un achat de terrains qu'il espérait éviter. Ces négociations n'ayant pas abouti, il a cherché à acheter les terrains et a dû y renoncer à cause des prétentions des propriétaires. Il a eu recours alors à une autre méthode. La Commission des sites a été convoquée; elle a décidé de délimiter une zone de protection autour du pont et de classer les chemins situés dans cette zone. Ce n'est pas tout. Si cette procédure échouait, la Commission des sites demanderait l'expropriation. En attendant des mesures d'ordre ont été prises pour assurer la sécurité de l'aqueduc romain. Tout le monde louera cette initiative. Mais tout le monde souhaitera en même temps que les opérations nécessaires soient rapidement conduites et que ce monument unique, protégé par la loi, soit mis sans délai hors des contestations et à l'abri de tout ce qui peut en menacer la sécurité et la beauté.

NOUVELLES

*** Ont été inaugurés pendant la dernière quinzaine :

Le samedi 25 octobre, à Paris, au cimetière Montmartre, un monument, œuvre du sculpteur Auguste Maillard, à la mémoire de l'auteur et artiste dramatique Pierre Berton ;

Le dimanche 26 octobre, à Limoges, un monument à la mémoire du général Thoumas.

Le même jour, à Dunkerque, le monument (dont nous avions annoncé prématurément l'inauguration) élevé à la mémoire de Mme Caroline Angibert, qui contribua à faire élire Lamartine député de Bergues, monument dessiné par l'architecte David Bonpain et composé d'un buste de Mme Angibert par Mme Caroline Tanvert, avec le médaillon de Lamartine par David d'Angers.

On a en outre érigé dans l'ancien cimetière de Vaugirard, rue Lecourbe, à la mémoire des soldats invalides décédés et inhumés autrefois en cet endroit, une pyramide sur laquelle se détachent en relief une épée et une branche de chêne.

*** On vient d'exposer provisoirement, dans la salle des peintures françaises du dix-septième siècle, au Musée du Louvre, le beau tapis persan provenant de la collégiale de Mantes, dont nous avons annoncé il y a un an l'acquisition par l'Etat. La partie qui manquait a été remplacée par une toile peinte

à l'aquarelle par M. Mariano Fortuny. Le tapis prendra place dans les salles des collections orientales dès que ces salles pourront être constituées à l'aide du legs de Mme Delort de Gléon, dont l'acceptation reste encore soumise à diverses formalités juridiques.

*** Le président du Conseil, ministre de l'Instruction publique et des Beaux Arts, a fait part au Conseil de la décision qu'il a prise, sur la proposition du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, de nommer M. Jacques Rouché directeur du théâtre national de l'Opéra pour une période de sept années, à compter de l'expiration de la concession actuellement en cours, c'est-à-dire à partir du 1er janvier 1915.

M. Jacques Rouché s'est assuré la collaboration, au titre de chef des études musicales, de M. Camille Chevillard, dont la nomination en cette qualité a été agréée par le ministre.

A la suite de cette nomination, M. André Messager, co-directeur actuel de l'Opéra avec M. Broussan, a informé le ministre qu'il se démettait de ses fonctions à partir du 30 novembre prochain.

*** Le Conseil des Musées a accepté le don qu'a fait le comte Primoli d'un portrait de Gustave Flaubert, exécuté par le peintre Giraud. L'auteur de *Salammbô* est figuré en buste, en tenue élégante. C'est une des effigies les plus expressives et les plus fidèles du maître écrivain. Elle sera placée au musée de Versailles.

*** On a déjà signalé l'importante collection de manuscrits léguée à l'Etat par M. Lesouëf. En même temps que cette collection, M. Lesouëf en a légué une autre de monnaies et de médailles qui compte parmi les dons magnifiques de cette année. Elle se compose de plusieurs milliers de monnaies grecques, romaines, du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes. C'est un choix de pièces rares, exceptionnelles par leur bel état de conservation, la plupart étant à fleur de coin. On y remarque entre autres : un magnifique décadrachme de Syracuse, un *aureus* de Sylla, un écu d'or de saint Louis, de beaux exemplaires des médailles de Pisanello, de Dupré, de Varin et de nos grands artistes contemporains.

*** M. Henry Houssaye, l'historien décédé, a légué au Musée Carnavalet son épée d'académicien, arme très belle du temps du Consulat. Il a légué au même musée son portrait à cheval en officier de mobiles pendant le siège de Paris.

Il a également légué au Musée du Louvre deux beaux portraits de sa mère par Lehmann et par Diaz.

*** La démolition récente du cloître Saint-Honoré a amené la découverte de deux ogives semblant dater du quatorzième siècle, provenant de l'ancien couvent Saint-Honoré. La Commission du Vieux Paris en a immédiatement fait prendre des photographies qui seront déposées au musée Carnavalet.

*** Par arrêté du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en date du 27 octobre, sont nommés membres de la Commission d'examen des aptitudes des candidats au poste de conservateur dans les musées départementaux et communaux :

Le chef du bureau des travaux d'art, musées et expositions au sous-secrétariat d'Etat des Beaux-Arts ;

M. Henri Lapauze, rapporteur général de la Commission des musées de province.

*** Par arrêté du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en date du 23 octobre 1913, M. Mouquet est nommé professeur titulaire d'une classe d'harmonie au Conservatoire national de musique et de déclamation, en remplacement de M. Taudou, admis à la pension de retraite.

*** Les membres de l'Institut composant la commission du Musée Jacquemart-André a décidé que le musée du boulevard Haussmann serait ouvert le 10 décembre prochain. Il y aura trois jours de visite par semaine : un jour pour les membres de l'Institut, un jour pour leurs invités, un jour (le dimanche) pour le public.

La commission statuera ultérieurement sur les jours d'ouverture du château de Chaalis, qui a également été légué à l'Institut par Mme André.

*** Un pensionnaire de l'Académie de France à Rome, M. de Gastyne, qui avait demandé à l'Académie des Beaux-Arts l'autorisation de se marier, autorisation qui, comme nous l'avons annoncé, lui fut refusée, a donné sa démission de pensionnaire de la Villa Médicis.

*** Voici la liste des cours d'archéologie de l'Ecole pratique des Hautes études qui ont repris le 3 novembre :

Epigraphie et antiquités grecques, par M. B. Haussoullier, les lundis et jeudis, à 9 h. du matin ;

Epigraphie latine et antiquités romaines, par M. Héron de Villefosse, les samedis à 2 h. 1/2 ;

Philologie et antiquités assyriennes, par le R. P. Scheil, les samedis à 8 h. 1/2 du matin et les lundis à 9 heures ;

Archéologie orientale, par M. Clermont-Ganneau, les mercredis à 3 h. 1/2 (antiquités orientales : Palestine, Phénicie, Syrie) et les samedis à 3 h. 1/2 (archéologie hébraïque) ;

Philologie et antiquités égyptiennes, par M. Guieysse, les samedis à 9 h. 1/2, et par M. Moret, les mardis à 4 h. 1/2.

*** Parmi les cours professés à l'Ecole des Beaux-Arts signalons les suivants :

Histoire et Archéologie, par M. Edmond Pottier, de l'Institut (qui traite, cette année, de l'art chaldéen, égyptien, assyrien et palmyrénien), les mardis à 1 h. 1/2 ;

Esthétique et Histoire de l'art, par M. L. de Fourcaud, les jeudis à 3 h., à partir du 20 novembre ;

Histoire générale de l'architecture, par M. Lucien Magne, les lundis, à 10 h. du matin ;

Architecture française, par M. Bœswillwald, les jeudis, à 10 h. du matin.

*** La réouverture des cours d'*Art appliqué aux métiers*, professés au Conservatoire des Arts et Métiers par M. Lucien Magne, a eu lieu le mardi 4 novembre. Ces leçons se continueront tous les mardis et vendredis à 9 h. 1/2 du soir.

*** A l'Ecole des Hautes études, 16, rue de de la Sorbonne, les conférences de l'Ecole d'art auront trait, cette année, à l'art belge et seront données (avec accompagnement de projections) les samedis, à 4 h. 1/4. En voici les listes :

P.-P. Rubens : Le romanisme flamand ; La formation de Rubens (15 novembre) ; *La vie et les œuvres du maître jusqu'à la troisième manière (1608 1625)* (22 novembre) ; *La dernière période (1625-1640)* (29 novembre), par M. Fierens-Gevaert ; — *Van Dyck*, par M. J. de Foville (6 décembre) ; — *Jordaens*, par M. L. Rosenthal (13 décembre) ; — *Italianisants et Wallons : G. de Crayer, A. Janssens, Gérard Seghers, Rombouts, G. Douffet, R. Flémal, G. Lairesse*, par M. N... (20 décembre) ; — *Peintres de mœurs et peintres de sociétés : Teniers, Jérôme Janssens, G. Coques, Tiborg*, par M. Marc Boas-Boasson (10 janvier) ; — *Peintres de mœurs et peintres de tabagies : A. Brouwer, Craesbecke*, par M. Henry Marcel (17 janvier) ; — *Le Portrait : Cornelis de Vos, Suttermans*, par M. de Mandach (24 janvier) ; — *La Sculpture*, par M. Edmond de Bruyn (31 janvier) ; — *Le Sculpteur François Duquesnoy et les artistes flamands à Rome au* XVII^e^ *siècle*, par M. Fierens-Gevaert (7 février) ; — *L'Architecture*, par M. François Benoit (14 et 21 février) ; — *La Sculpture au* XIX^e^ *siècle*, par M. Dumont-Wilden (28 février) ; — *La Peinture au* XIX^e^ *siècle et les écoles contemporaines*, par M. Léonce Bénédite (7 et 14 mars).

Une série de conférences sera en outre donnée sur *Les Arts régionaux en France* les mercredis, à 4 h. 1/4 : *L'Alsace* (*L'Art décoratif et industriel*), par M. Emile Hinzelin (5 novembre) ; — *Le Dauphiné*, par M. Marcel Reymond (12 novembre) ; — *L'Auvergne et la Provence* (*l'art rustique*), par M. C. de Danilowicz (19 novembre) ; — *L'Art en Berry*, par M. le Dr Leprince (26 novembre) ; — *La Lorraine* (*les arts appliqués*), par M. Goutière-Vernolle (3 décembre) ; — *Le Lyonnais*, par M. Emile Bertaux (10 décembre).

*** Nous relevons dans la liste des conférences organisées par le « Foyer », 34, rue Vaneau, les suivantes sur les arts :

Le Dix-septième siècle (*architecture, sculpture, peinture*), avec projections, par M. Pératan, les 15, 22 et 29 novembre, à 5 h. ; — *Les Caractères de la musique française*, par M. Jean Chantarvin, le 13 novembre, à 5 h. ; — *Les Influences modernes étrangères sur la musique française*, par M. G. Roulleaux-Dugage, le 23 avril, à 5 heures.

Douze concerts seront en outre donnés les jeudis 13, 20 et 27 novembre, 4, 11 et 18 décembre, à 3 h., et, au printemps, les jeudis 23 et 30 avril, 7, 14 et 28 mai, et 4 juin, à 3 h.

*** La chapelle, le cloître et les bâtiments en aile de l'ancien hospice de Guingamp viennent d'être classés parmi les monuments historiques.

*** Le plafond de l'une des salles du musée religieux installé en 1894 dans les dépendances du cloître de Notre Dame du Puy s'est effondré le 25 octobre. Les vitrines centrales ont été réduites en miettes et les objets précieux qu'elles contenaient ont été brisés ou gravement détériorés. Des statues qui se trouvaient également dans la salle ont été renversées et cassées. Les dégâts sont considérables, car on se demande dans quel état ces œuvres d'art seront retrouvées et s'il sera possible de les restaurer.

*** Le musée de Beauvais vient de s'enrichir d'une série de vingt et une eaux-fortes du graveur Chauvel, ancien prix de Rome de gravure et médaille d'honneur du Salon, mort il y a une dizaine d'années. Ces œuvres reproduisent des paysages de Corot et des toiles des maîtres anglais du dix-neuvième siècle.

*** Le peintre G. Grau vient de terminer la décoration murale de la salle des séances du Conseil municipal de Tourcoing. En 1906, il avait déjà exécuté pour l'hôtel de ville deux panneaux importants : *Le Président Fallières à l'Exposition de Tourcoing* et *Tourcoing en fête*. Pour compléter cette décoration, il a peint l'ancien marché qui, avant 1875, s'étendait sur la place, près du château du Bailli et de la vieille église Saint-Christophe.

*** En faisant procéder à la démolition d'une vieille maison, M. Henry Dominique, propriétaire à Riom, vient de mettre à jour une porte gothique du XII^e^ siècle, d'une excellente conservation.

*** D'intéressantes trouvailles archéologiques viennent d'être faites à Cuges (Bouches-du-Rhône). Dans un bois, au fond d'une petite grotte sépulcrale où on avait trouvé, il y a quatre ans, une trentaine de squelettes, de très belles pointes de flèches, des haches en silex, des amphores, des perles de colliers, on vient de découvrir un nombre considérable de fragments d'amphores, d'urnes et de silex taillés, produits d'un travail des plus intéressants, ainsi que plusieurs crânes trépanés et des ossements. La grande quantité de ces vestiges prouve qu'au temps de l'âge de pierre il y avait à Cuges une importante agglomération.

*** Des fouilles faites dans le domaine de Pradines, près du Luberon (Vaucluse) viennent de mettre au jour des médailles phocéennes en argent et de grands bronzes d'empereurs romains. On a découvert aussi, à côté de ces monnaies, des restes de villas avec des amphores, des fioles de verre, des vases, dont quelques-uns sont décorés de figures d'Amours, de lièvres, de poissons, etc.

*** Les fouilles exécutées à Rome par le commandeur Boni parmi les ruines du pa-

lais de Domitien au Palatin ont fait mettre au jour le vestibule de ce palais avec les fondations du trône impérial ; au-dessous du vestibule, deux maisons de l'époque républicaine, trois autres sous la basilique, une sous l'*aerarium* et une encore sur le *triclinium*, maisons antérieures au palais qui, lui, date de l'an 91 après Jésus-Christ. Toute la surface occupée par le palais recouvre un réseau de souterrains avec puits de descente cylindriques ou prismatiques aboutissant à plusieurs chambres rondes, dont les murailles sont enduites d'un stuc qui les a préservées de l'humidité.

On cite encore, parmi les autres découvertes de ces mêmes fouilles, un grand escalier faisant communiquer les appartements avec le stade.

Ces divers locaux seront accessibles aux visiteurs quand on inaugurera la Promenade archéologique qu'un ministre a proposé d'établir dans cette partie de l'ancienne Rome.

*** Nous sommes heureux d'apprendre qu'à la suite de ses intéressantes communications au Congrès d'histoire de l'art à Gand sur les œuvres des frères van Eyck, notre érudit collaborateur M. Durand-Gréville vient d'être nommé membre correspondant de l'Académie royale d'archéologie de Belgique.

*** Les travaux de réfection et de restauration actuellement exécutés au château de Rohan à Strasbourg ont fait mettre à jour, sous plusieurs couches de papier peint, des peintures murales datant des premières années de la Révolution. Ce sont des figures symboliques exécutées en bleu sur bleu et entourées d'une frise blanc et rouge. Au-dessous d'une figure de femme on lit cette inscription : « Elle montre le chemin de la liberté. » Le pavillon qui contient ces peintures devant être rattaché au Cabinet des estampes, on se propose de les conserver comme intéressant l'histoire de Strasbourg.

*** Le gouvernement péruvien, préoccupé par l'incessante destruction de la plupart des anciens palais, temples et autres édifices de la ville de Cuzco, capitale de l'ancien empire des Incas, ainsi que par l'exportation à l'étranger de nombreux objets historiques de valeur, a le projet d'édicter une loi, qu'il présentera au Congrès, afin d'éviter la perte, pour le pays, de ses richesses archéologiques.

PETITES EXPOSITIONS

Premier Groupe de Graveurs sur bois
(Galerie Grandhomme)

La gravure sur bois connaît un renouveau. Les artistes sans doute ne procèdent plus comme les maîtres de 1840 ; ils sembleraient disposés plutôt à se souvenir des auteurs d'incunables, mais surtout ils recherchent des formules nouvelles : MM. P.-E. Colin dans ses représentations de paysans ou G. Bruyer dans ses illustrations de Marot ou ses croquis parisiens, simplifient volontairement le trait en même temps qu'ils combinent des effets de couleurs. MM. Deslignères et d'Espagnat schématisent plus fortement encore. M. Chalandre expose des vues de Nevers, Mrs Austen Brown de très habiles bois en couleurs qui ont la transparence des estampes japonaises. Cette petite exposition mérite une visite.

Dixième Salon annuel de la Gravure originale en couleurs
(Galerie G. Petit)

Beaucoup d'estampes commerciales où le métier de l'imprimeur n'a pas joué un rôle moins grand que celui du graveur. Trop d'artistes, même des bons comme M. Labrouche, cherchent à donner l'impression d'un tableau à l'huile. M. Raffaëlli a gravé ses toiles du Salon dernier, M. G. Plasse expose un sérieux *Hospice de Beaune*, MM. Tacquoy et P. Gatier des scènes de course, M. Marten van Loo des vues de Belgique. On sent tout le prix de leur originalité, quand on contemple les œuvres de MM. Le Petit, Lemaître, de Mmes Marie Gautier, Maud Squire et surtout de Mrs Edna Boies Hopkins, dont les fleurs gravées sur bois sont observées avec une sincérité et rendues avec une habileté qui ravissent.

Exposition d'Affiches originales
(Galerie Druet)

M. Druet a réuni les originaux des affiches qui annoncèrent diverses expositions tenues en sa galerie depuis quatre ou cinq ans. Presque tous les artistes appartiennent au groupe des Indépendants et leurs œuvres témoignent nettement d'un parti pris de décoration. Toutefois, leur conception de l'affiche est assez variée : MM. Luce, Marquet ou Guillaumin traitent l'affiche en tableaux ; M. J. Flandrin semble présenter l'esquisse d'une toile ; M. Hermann-Paul peint à petits traits comme s'il dessinait aux crayons de couleur ; M. Francis Jourdain se souvient de la gravure sur bois ; M. Alcide Lebeau prouve par son paysage la force de l'influence japonaise ; M. Henri Matisse se plaît au jeu des couleurs, tandis que M. Laprade se contente du blanc et du noir, que M. Kees van Dongen présente un nu féminin qui est un habile croquis très agrandi et que M. Manzana-Pissarro combine les attitudes décoratives de ses personnages exotiques.

Exposition de divers Artistes
(Galerie Allard)

Nous retrouvons là des tableaux de M. Cottet qui ne nous apprennent rien de nouveau sur son talent : nous connaissions ce port de Douarnenez, ces côtes d'Ouessant ou de Belle-Isle, ces voiles rouges dans le soir, ces vieilles Bretonnes, et le Salon dernier nous avait dit ses recherches de simplicité archaïque et colorée. De La Touche, des toiles qui ont l'éclat du pastel, des transpositions poétiques où l'on reconnaît Villeneuve-l'Etang ou le parc de Saint-Cloud. M. René Ménard expose des vues de Venise ou de Rome, des baigneuses devant une mer argentée, une étude pour son tableau du Salon dernier. Malgré tout le charme de ces œuvres, on en perçoit un peu la convention.

Exposition Jean Peské
(Galerie Devambez)

Comme les impressionnistes, M. J. Peské aime les jeux de lumière ; comme les néo-impressionnistes, il se plaît à des aquarelles aux couleurs

claires appliquées par touches; mais ses paysages ont plus de solidité, plus de matière, ce qui ne va point sans une certaine lourdeur ou même parfois quelque confusion; des dessins fort bien composés, de vigoureux portraits au fusain, complètent cet ensemble.

LES « SYNCHROMISTES » MORGAN RUSSELL ET S. MACDONALD WRIGHT

(Galerie Bernheim jeune)

Ce sont des « synchromistes » qui peignent des « chromates ». Leur préface nous les présente comme des messies dont les cubistes, orphistes, futuristes n'étaient que les précurseurs et qui vont affranchir la couleur de la forme et créer une perspective qualitative. Devant les œuvres de M. Wright où nous aperçûmes, au contraire, un certain sens de la forme et crûmes distinguer, évidemment adapté pour les fidèles des temps futurs, un souvenir de l'*Esclave* de Michel Ange, nous ne fûmes pas, hélas ! touchés par la grâce.

EXPOSITION JOHN LUNTLEY ET J. ODIER

(Galerie Georges Petit)

Les aquarelles de M. J. Luntley sont agréablement lavées. Les vues d'Italie et de France de M. J. Odier prouvent une très exacte observation. On remarque dans ses soirs et ses matins à Capri, ses rochers de Sestri-Levante, sa route de Vence, le sentiment de la lumière et de la composition. Nous avons surtout goûté ses clairs paysages de Suisse avec leurs lointaines montagnes embrumées.

Louis HAUTECŒUR.

Institut de France

Séance annuelle des cinq Académies (25 octobre)

A cette séance, notre érudit collaborateur, M. Henry Lemonnier, délégué de l'Académie des Beaux-Arts, a fait une lecture des plus intéressantes sur *Girodet et les héros d'Ossian*.

Académie des Beaux-Arts

Séance du 25 octobre

Prix. — Le prix Beulé, de la valeur de 1.500 francs, est attribué à M. Lefeuvre, pensionnaire peintre de la villa Médicis.

Le prix Bailly, de la valeur de 1.500 francs, est attribué à M. Galeron, architecte, pour ses plans de l'Institut franco-hispanique de Madrid.

Académie des Inscriptions

Séance du 24 octobre

M. Omont expose les résultats de ses recherches sur les origines et les vicissitudes de plusieurs anciens manuscrits entrés dans les collections de la Bibliothèque Nationale, les uns aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, les autres tout récemment : c'est en ces dernières années qu'a été achevée, en effet, la dispersion commencée dès le XVI^e^ siècle, de l'une des plus anciennes et des plus importantes bibliothèques ecclésiastiques du Moyen âge, celle qu'avait formée le chapitre de Beauvais.

Séance du 31 octobre

La Basilique d'Eski-Djouma à Salonique. — M. Charles Diehl donne lecture d'une communication sur la Basilique d'Eski-Djouma à Salonique et sa décoration en mosaïque : cette ancienne église chrétienne qui date de la seconde moitié du cinquième siècle a été très mutilée lorsque les Turcs l'ont transformée en mosquée. Sur les conseils du regretté Marcel Le Tourneau, qui a tant fait pour l'étude des monuments chrétiens de Salonique, une restauration de cet intéressant édifice fut entreprise en 1910 : elle nous a rendu une basilique d'une structure extrêmement remarquable, assez semblable sous bien des points aux églises de la Syrie du Nord ; à la courbe des arcades de la nef subsistent, admirablement conservées, des mosaïques ornementales d'une élégance, d'une variété, d'une couleur merveilleuses. La basilique d'Eski-Djouma, où le gouvernement hellénique compte installer un musée byzantin, mérite, dans cette Salonique, si riche en souvenirs de prendre place, à côté de la belle basilique de Saint-Démétrius.

Fouilles d'Egypte.— M. Pierre Lacau, directeur de l'Institut français du Caire, expose les résultats obtenus par ce grand établissement scientifique au cours de la campagne 1912-1913 : les fouilles ont porté sur deux points principaux : à Abou-Roach, où ont été explorés d'importants monuments de l'époque pharaonique et à Baouit où l'on a pu surtout étudier l'Egypte byzantine. Dans les environs d'Abou-Roach, les membres de l'Institut français du Caire se sont particulièrement attachés à une pyramide de la quatrième dynastie : la masse principale en granit rose, en porphyre et autres matériaux précieux a été exploitée par les indigènes, mais la chapelle funéraire, qui n'était construite qu'en briques et moellons, a été heureusement préservée ; on y a trouvé de multiples spécimens de poteries et, entre autres, une vingtaine de lampes d'un type analogue à la lampe phénicienne.

A une heure au nord d'Abou-Roach, on a mis à jour un ensemble de nécropoles parmi lesquelles se trouvent plusieurs tombes de la troisième dynastie : dans les chambres funéraires aux parois de briques est enfermé un petit coffre qui ne dépasse pas quatre-vingt-dix centimètres de longueur ; le mort y était accroupi comme dans les sépultures de l'âge de la pierre. Un peu plus loin, dans une série de mastabas de la quatrième dynastie, les corps étaient allongés dans des coffres dont la longueur varie entre 1 m. 80 et 2 mètres. Enfin les archéologues ont dégagé une nécropole des deux premières dynasties où les corps reposaient dans des cavités rectangulaires en briques : au milieu d'un mobilier assez riche se trouvaient des silex taillés mais non utilisés.

Un musicien français du XVI^e^ siècle. — M. Léon Dorez, attaché à la Bibliothèque Nationale, donne lecture d'une étude sur un musicien célèbre du XVI^e^ siècle, François de Milan, luthiste et compositeur de tablatures pour luth, qui, familier du cardinal Alexandre Farnèse, fut le professeur d'Octave Farnèse, le futur duc de Parme, et accompagna Paul III à l'entrevue de Nice en 1538.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur,

« Parlant de la *Déposition de Croix* au Louvre, qu'il attribue à Bouts (*Gazette*, nov. 1913, p. 417), M. Durand-Gréville écrit : « Voilà une dizaine d'années qu'on s'est mis à chuchoter le nom de l'auteur véritable ». Or, dans le catalogue du Musée Staedel, de Francfort, qui possède une ancienne copie de ce tableau, on lisait déjà, en 1900, sous la signature de Weizsæcker : « Ancienne copie du n° 2196 du Louvre, original de Bouts, attribué à tort, dans ce musée, à Rogier van der Weyden ». La même année, dans un ouvrage vendu à 80.000 exemplaires, et dont le texte est de moi (*Les Chefs d'œuvre du Musée du Louvre*, p. 63), le tableau du Louvre est gravé sous le nom de Bouts, avec cette note : « Aussi attribué au Flamand Rogier van der Weyden ». On éprouve quelque surprise à voir annoncer comme une nouveauté, en 1913, ce qui était déjà bien connu en 1900.

« Parlant du portrait d'homme autrefois donné à Holbein (*Gazette*, p. 425), M. Durand Gréville paraît ignorer que c'est une simple variante du célèbre portrait de Knipperdolling au Musée Staedel (n° 113), lequel est l'œuvre de Quentin Metsys ; déjà le catalogue de 1900 cite, à ce propos, le prétendu Holbein du Louvre !

« M. Durand-Gréville pense que les auteurs du catalogue du Louvre ont « montré presque de l'audace », en 1900, en proposant, à propos des *Noces de Cana*, le nom de Gérard David, « même escorté d'un point d'interrogation. » Or, Darcel, dès 1862, puis Weale, puis Justi (1886), puis Friedlaender (1898), n'avaient pas hésité à reconnaître dans le tableau la main de Gérard David. Dans les *Chefs-d'œuvre du Musée du Louvre* (1900, p. 64), la même attribution est donnée sans restriction ni réserve.

« Quant au triptyque de G. David provenant d'Espagne, acquis en 1890 à la vente Garriga, il a été formellement attribué à qui de droit par Friedlaender dès 1898. C'est encore *du vieux neuf*.

« Recevez, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments distingués.

« Salomon Reinach. »

REVUE DES REVUES

Revue des Deux Mondes (1er novembre). — Dans un article plein d'intérêt, notre collaborateur M. P. de Nolhac raconte en détail l'histoire de la création du jardin de Marie-Antoinette au Petit Trianon : la vogue dont commençaient à jouir les jardins anglais incitant la reine, au lendemain de la donation que Louis XVI venait de lui faire du Petit-Trianon, à se faire dessiner un jardin du même genre ; la visite qu'elle fait à Paris chez le comte de Caraman qui possédait des jardins semblables et qu'elle chargea de dessiner les plans de celui de Trianon ; l'élaboration de ces plans qui « satisfont la passion de l'époque pour les aspects naturels et observent les principes du jardin anglais sans en accepter les abus », rejetant le bric-à-brac des « ruines », n'acceptant qu'un Temple de l'Amour, un Belvédère et un rocher avec cascade ; enfin, l'exécution de ces plans par l'architecte Mique, aidé des avis d'Hubert Robert et du travail du jardinier Antoine Richard.

BIBLIOGRAPHIE

Inventaire général des dessins du Musée du Louvre et du Musée de Versailles : École française, par Jean Guiffrey et Pierre Marcel. T. VII (Isabey-Le Brun). Paris, Lib centrale d'art et d'architecture Ch. Eggimann. In-4°, 142 pages à 2 col. avec 539 fig.

Ce précieux répertoire des dessins de notre école française conservés au Louvre et à Versailles se poursuit avec une régularité qui fait honneur à la fois aux auteurs et à l'éditeur. Ce septième volume, qui va, dans l'ordre alphabétique, du nom de Jean-Baptiste Isabey à celui de Le Brun, offre non moins d'intérêt que les précédents, grâce d'abord aux œuvres extrêmement nombreuses des deux maîtres que nous venons de dire, puis aux dessins ou aquarelles de Jacquemart, Jongkind, N.-R. de La Fage, Ch. de La Fosse, Lagneau, La Hire, Lancret, aux merveilleuses préparations de La Tour, etc., qui tous sont décrits minutieusement et dont la plupart (plus de 500) sont, comme dans les volumes précédents, reproduits en petites mais excellentes phototypies.

Malaguzzi-Valeri. — **La Corte di Lodovico il Moro. La vita privata e l'arte a Milano nella seconda metà del Quattrocento.** — Milan, Hoepli, In-4°, 766 p. av. 1.000 fig. et 40 planches hors texte.

Le premier volume de cette magnifique publication, qui en comprendra deux, est consacré à la vie privée, le second le sera aux artistes. Ce premier volume est divisé en deux parties. Dans la première, M. Malaguzzi-Valeri étudie tout ce qui a trait à la vie civile : les maisons d'habitation, les objets mobiliers, les vêtements, les jeux populaires, les diverses professions, fonctions municipales, magistrature, armée ; les mœurs, mariage, religion, hygiène ; le commerce, l'industrie, l'agriculture, etc. Un intéressant passage est consacré à l'architecture. Nous voyons la maison milanaise telle qu'elle existait avant la venue de Bramante, architecture de brique avant de devenir une architecture de pierre. Une très jolie gravure en couleurs nous fait connaître le charme de cette architecture, avec la couleur rouge de la brique, laissée apparente autour des portes et des fenêtres, et le blanc crépi des murs égayé par la vivacité de décorations aux vives couleurs.

La seconde partie est encore plus attachante par la description des fêtes, des tournois, des chants, des romans, de la vie amoureuse, de cette cour que Burckhardt appelle « la plus splendide d'Europe depuis que n'existait plus celle de Bourgogne ».

D'importants passages sont consacrés aux châteaux des ducs, à celui de Milan et aux châteaux des environs, à ceux de Pavie, d'Abbiategrasso, de Galliate, etc. A cette occasion, les noms de Bramante et de Léonard sont fréquemment cités et l'auteur nous annonce une étude plus complète qui sera consacrée, dans le second volume, à leurs

œuvres d'architecture. Ici déjà nous apprenons quelle fut l'importance des travaux d'hydraulique par lesquels Léonard transforma le Milanais et, dans ce pays plat où les eaux livrées à elles-mêmes peuvent faire tant de ravages au lieu de féconder les terres, fit non pas une œuvre d'artiste, mais une des œuvres les plus utiles de sa vie.

Ce premier volume, si attachant, nous fait désirer avec une vive impatience le second volume qui sera consacré aux beaux-arts. Déjà dans le volume paru plus de mille figures empruntées aux œuvres des peintres, des miniaturistes, des sculpteurs nous sont données pour illustrer la vie civile. Mais comme l'intérêt va devenir plus captivant lorsque les grands chefs-d'œuvre d'artistes tels que Bramante et Léonard tiendront la première place et que tout le texte sera consacré à les commenter! Pour la première fois, grâce à M. Malaguzzi Valeri, Milan aura la place qu'il doit occuper dans l'art, c'est-à-dire la première après Rome, Florence et Venise.

Rien dans l'art italien n'intéresse plus la France que l'art milanais. Le voisinage des deux pays a provoqué des influences réciproques : influence française pendant le Moyen âge, influence milanaise pendant la Renaissance. A la chute de Louis le More, il semble que la cour des Valois veuille se substituer à la cour des Sforza. Le plus grand artiste de Louis le More, Léonard de Vinci, meurt en France près de François Ier.

Nous espérons que le beau livre de M. Malaguzzi-Valeri, si intéressant pour nous, sera bientôt traduit en français.

Marcel REYMOND.

NÉCROLOGIE

On annonce la mort de M. **Guiffard**, artiste peintre décorateur, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Paris dans sa soixante-treizième année.

—

On annonce également la mort de M. **Raoul-Philippe**, artiste peintre et illustrateur, qui s'était spécialement consacré à l'étude et à la peinture du cheval ainsi qu'à celles des chiens.

—

Cette semaine est mort un compositeur de musique distingué, M. **Lefèvre-Derode**. Né à Reims le 7 juin 1853, il y fit toute sa carrière. On lui doit un opéra-comique, *Yeonne*, une symphonie dramatique *Le Prieur de Saint-Baste*, et de nombreuses œuvres lyriques dont plusieurs furent exécutées à Paris aux concerts Lamoureux et Colonne.

—

On annonce également la mort, dans sa soixante-treizième année, de M. **Félix Jourdan**, qui, en même temps que notaire honoraire, était un peintre distingué et l'auteur de travaux historiques appréciés sur l'Avrenchin.

—

Le docteur **Théodore Baudon**, ancien député, nommé récemment conservateur du musée d'Azay-le-Rideau, est décédé le 21 octobre, à l'âge de soixante-cinq ans.

On annonce de Marseille la mort, à l'âge de quatre-vingts ans, d'un amateur qui habitait Paris, M. **Antony Roux**, possesseur d'une importante collection de tableaux et de sculptures modernes, parmi lesquels des œuvres de Gustave Moreau (entre autres la célèbre suite d'aquarelles du maître sur les *Fables* de La Fontaine), Rodin, Ziem, Barye, etc.

—

Récemment est mort à Munich le peintre **Julius Adam**, dit l' « Adam des chats », car la peinture de ces animaux fut, en effet, sa spécialité. Né à Munich le 18 mai 1852, fils et petit-fils d'artistes (son père, Julius Adam, a lithographié les dessins de batailles par lesquels son grand-père Albrecht Adam s'était rendu célèbre), il étudia chez Wilhelm Diez et fut en rapports avec l'entourage de Leibl. De cette époque datent ses meilleures productions, bien supérieures aux tableaux de chats qu'il peignit par la suite et que l'engouement du public lui fit produire en quantité.

—

Le 14 octobre est mort à Wiesbaden l'écrivain d'art **Gottfried Müller**, qui se confina dans l'étude de l'art allemand et a publié notamment en 1910, dans le *Repertorium für Kunstwissenschaft*, une précieuse biographie de Grünewald.

—

A Düsseldorf est mort le 20 octobre le peintre de genre **Carl-Maria Seyppel**, dont les œuvres révèlent l'influence de Ludwig Knaus et qui se fit connaître davantage par ses dessins humoristiques.

—

Le peintre **Friedrich Schwing** est mort le 22 octobre à Hambourg, où il avait vu le jour le 30 mars 1852. Habile dans toutes les techniques, huile, gouache, aquarelle ou dessin, il réussit également à traiter tous les genres : paysages, marines, animaux ou portraits.

MOUVEMENT DES ARTS

—

Collection Steengracht van Duivenvoorde
(2e vente)

Vente d'objets d'art et de curiosité, faite à l'Hôtel Drouot, salle 6, les 23, 24 et 25 octobre, par Mes Lair-Dubreuil et Henri Baudoin et MM. Mannheim.

Faïences. — 48. Deux légumiers en forme de canards, décorés au naturel. Bruxelles : 765. — 53. Soupière oblongue et plateau à rocailles et fleurs, anses à têtes d'animaux. Faïence de Lorraine : 600. — 72. Deux plateaux ovales, roseaux et canards. Delft : 805. — 74. Cruche : arbustes en fleurs et rochers en couleurs. Faïence hollandaise, marquée « Roos » : 615.

Porcelaines d'Allemagne et autres. — 80. Six tasses à compositions de style chinois, Saxe : 1.380. — 83. Deux pièces de surtout, motifs à rocailles et fleurs, branchages fleuris en ronde-bosse, Saxe : 1.210. — 97 à 107. Soupières variées, saucières, salières, compotiers, coupes, plats, assiettes, décor varié de fleurs, avec parties gaufrées. Saxe et genre Saxe : 4.000. — **112.** Théière, cafetière,

flacon à thé, bol, tasses et soucoupes ; décor varié de marines, fond bleu turquoise. Saxe : 900. — 113. Théière, cafetière, pot à lait, sucrier, flacon à thé, bol, plateau, tasses et soucoupes : marines et fleurs. Saxe : 1.910.

130. Groupe : femme à sa toilette et galant tenant un masque. Porcelaine blanche de Vienne : 890. — 155. Deux beurriers à fleurs. Allemagne : 680. — 164. Groupe : enfants jouant, arbustes et rochers. Porcelaine blanche d'Allemagne : 1.650. — 179. Plateau, théière et sucrier, pot à lait, tasse avec soucoupe, à compositions mythologiques. Frankenthal : 880. — 180. Vase-balustre à paysage animé et fleurs. Frankenthal : 500. — 182. Soupière, coupes, plats, assiettes, à fleurs sur fond en partie gaufré à vannerie. Frankenthal : 1.070. — 214. Groupe : jeune femme se contemplant dans un miroir et adolescent. Porcelaine blanche de Vienne : 455. — 220. Corbeille ajourée, décorée d'oiseaux. La Haye : 810. — 222. Tasse et soucoupe : initiales en fleurs. La Haye : 400. — 224. Théière, cafetière, sucrier, plateau, tasses et soucoupes, décorés d'Amours et fleurs. La Haye : 800. — 230. Vase-balustre à médaillons sur fond vert. Porcelaine de Oude-Loosdrecht : 1.210. — 232. Vase sur piédouche : oiseaux dans des paysages. Amstel : 635.

Objets de vitrine. — 335. Boîte en écaille brune, montée argent, miniature en grisaille : jeux d'enfants bacchants. Signée « Couton 1760 » : 445.

364. Boîte ronde en porphyre, avec applications de matières dures variées et camée agate : buste d'homme lauré : 711. — 365. Boîte ronde en écaille brune, à animaux en écaille brune : 1.200.

367. Boîte plate rectangulaire en or de couleur ciselé à rinceaux et miniature : portrait d'officier en buste. Ep. Restauration : 1.120.

Objets divers. — 513. Pendule en bronze ciselé et redoré : Vénus et l'Amour, sur des nuées. Base ornée de rinceaux ; contre-socle en marbre blanc garni de bronzes. Cadran signé « Viger, à Paris ». Ep. L. XVI : 2.030. — 514. Deux candélabres en bronze patiné et doré : femmes debout, drapées à l'antique. XVIII^e^ siècle : 1.675.

Produit total : 92.569 francs.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITIONS NOUVELLES

Paris

Exposition d'**art contemporain** (**MM. P.-L. Baignères, A. Carrera, G. Deluc, H. Georget, G.-L. Jaulmes, F Laprade, H. Lebasque, A. Marque, H. Ottmann, Cl. Rameau, P. Renaudot. G. Rouault, P. Rougeot, Th. van Rysselberghe, miss Constance Lloyd**), galerie Marcel Bernheim, 2 *bis*, rue de Caumartin, jusqu'au 13 novembre.

Exposition de peintures et aquarelles de M. **Sydney Adamson**, galerie Tooth, 41, boulevard des Capucines, jusqu'au 14 novembre.

Exposition de peintures et de dessins de M. **Joron**, galerie Haussmann, 29, rue La Boëtie, jusqu'au 15 novembre.

Exposition de tableaux de M^lle^ **Margarethe Patterson**, galerie Lévesque, 109, faubourg Saint-Honoré, jusqu'au 15 novembre.

Exposition de peintures de M. **Henry Déziré**, galerie Druet, 20, rue Royale, jusqu'au 15 novembre.

Exposition d'**objets d'art, céramiques et bronzes modernes**, galerie E. Druet, 20, rue Royale, jusqu'au 15 novembre.

Exposition d'aquarelles de M. **John Lutley**, galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, jusqu'au 15 novembre.

Exposition de tableaux de M. **Jacques Odier**, galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, jusqu'au 15 novembre.

Exposition de sculptures de M^me^ **Laure Heyman**, galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, jusqu'au 15 novembre.

Exposition de peintures et de dessins de M. **Henry Valensi**, galerie La Boëtie, 64 *bis*, rue La Boëtie, jusqu'au 16 novembre.

Exposition de tableaux de M. **Hans Ekegardh**, galerie Devambez, 43, boulevard Malesherbes, jusqu'au 18 novembre.

Exposition de peintures et d'aquarelles de M. **Etienne Noël**, galerie Max Rodrigues, 172, faubourg Saint-Honoré, jusqu'au 22 novembre.

10^e^ Exposition de la **Société de la Gravure originale en couleurs**, galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, jusqu'au 27 novembre.

Exposition de tableaux de M. **Pégot Ogier** et de M. **Pierre Bertrand**, et de céramiques de M. **Lachenal**, galerie Boutet de Monvel, jusqu'au 28 novembre.

Exposition d'**art chinois ancien**, galerie Montaigne, au Théâtre des Champs-Elysées, 13, avenue Montaigne.

Exposition de tableaux de M. **Björn Smith-Hald**, galerie Bernheim jeune, 15, rue Richepanse, du 10 au 22 novembre.

11^e^ Salon d'Automne, au Grand-Palais des Champs-Elysées, avenue d'Antin, du 15 novembre au 30 décembre.

Étranger

Berlin : 1^er^ Salon d'automne allemand,

CONCOURS OUVERTS

Étranger

Barcelone : Concours ouvert entre tous les artistes de tous les pays pour l'exécution de l'affiche de l'exposition internationale des industries électriques et de leurs applications, qui aura lieu à Barcelone en 1915. — Dépôt des projets aux bureaux de l'Exposition le 1^er^ décembre prochain avant midi. — On peut consulter le programme au siège de la Société des Artistes français, Grand-Palais des Champs-Elysées, Cours-la-Reine, porte D.

(*Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la* Chronique.)

Le Gérant : P. GIRARDOT.

Paris — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant. — V. Simart, imprimeur.

N° 28. — 1914-1916 (1). BUREAUX : 106, Bd SAINT-GERMAIN (6e) 15 Juin 1916.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

PARAISSANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts *reçoivent gratuitement la* Chronique des Arts et de la Curiosité

Prix de l'abonnement pour un an

Paris, Seine-et-Seine-et-Oise. . . . 10 fr. | Étranger (Etats faisant partie de l'Union postale). . . . . 15 fr.
Départements . . . . . 12 fr. |

Le Numéro : 0 fr. 50

PROPOS DU JOUR

La Chambre est saisie d'une proposition de loi destinée à protéger contre l'exportation les objets d'art présentant un intérêt national. Cette proposition est née des circonstances créées par la guerre. Il a paru que pendant plusieurs années un grand nombre d'objets d'art passeraient en vente et risqueraient d'être livrés à des conditions particulièrement avantageuses aux acheteurs étrangers. Dans ces conditions, les auteurs de la proposition de loi ont pensé avec raison que, sans porter préjudice aux intérêts des tiers, il serait opportun de soumettre à une taxe proportionnelle à sa valeur tout objet présentant un intérêt artistique ou historique.

Cette mesure de précaution, utile en soi, peut avoir une influence salutaire. Il n'est pas sûr cependant qu'elle ait une efficacité absolue. Le contrôle est difficile à établir. L'expérience a montré, par exemple, que l'interdiction d'exportation des objets classés, inscrite dans la loi du 19 juillet 1909, existait plus en principe qu'en réalité. D'autre part, une taxe, qui ne peut être trop élevée, ne constituera pas un empêchement décisif. Les acheteurs étrangers en seront quittes pour payer plus cher. Cette condition les privera d'une facilité; elle ne sera pas de nature à faire rester sûrement en France les objets d'art.

Aussi les auteurs de la proposition de loi ont-ils prévu une disposition fort importante et beaucoup plus efficace. Ils ont inscrit dans leur texte que lorsqu'il s'agira d'objets présentant un intérêt national d'histoire ou d'art, le ministre de l'Instruction publique aura la faculté de retarder l'exportation pendant une période de cinq années. Il pourrait, en outre, exercer un droit de préemption pour l'acquisition de ces objets au profit de l'Etat, jusqu'à l'expiration du délai ainsi fixé. Ces dispositions ne seraient pas applicables aux œuvres d'artistes vivants ou décédés depuis moins de vingt-cinq ans. Elles s'appliqueraient aux objets ayant déjà un caractère historique, et donneraient ainsi aux musées le temps de prendre les mesures financières leur permettant de s'assurer la possession d'ouvrages faisant partie du patrimoine national.

On doit souhaiter que cette patriotique proposition trouve dans le Parlement l'appui qu'elle mérite. Après les pertes que nous aurons subies au cours du formidable bouleversement actuel, nous n'aurons pas de trop des richesses qui nous resteront.

NOUVELLES

*** Les musées parisiens, qui avaient tous fermé leurs portes dès la déclaration de guerre, les ont successivement rouvertes presque tous. Néanmoins les principales richesses du musée du Louvre étant encore à Toulouse, où elles avaient été expédiées à la fin d'août 1914, on n'a rouvert au Louvre, le 1er mars dernier, que les salles de la sculpture française. Parmi les autres musées

(1) **Ce numéro et les suivants sont destinés à compléter le volume de 1914 de la** *Chronique des Arts*, **dont la publication avait été suspendue au moment de la déclaration de guerre. Nous résumons succinctement dans ce numéro les principaux événements artistiques survenus depuis août 1914, en dehors de ceux qui sont relatés dans la** *Gazette*.

nationaux, le musée de Versailles est ouvert en partie le mercredi et le samedi, les deux Trianons et le musée des voitures le jeudi et le dimanche. La Malmaison a rouvert ses portes le mois dernier.

Au Petit-Palais sont toujours exposées les tapisseries de la cathédrale de Reims, les œuvres d'art sauvées en Belgique (avec une collection de photographies des monuments détruits), enfin l'épée d'honneur offerte par la Ville de Paris au roi des Belges, œuvre du sculpteur Pierre Feitu, et le coffret offert à S. M. la reine Elisabeth de Belgique, œuvre du sculpteur et ciseleur Edmond Becker et des orfèvres Ecalle.

*** Par décret du président de la République en date du 30 juillet 1914, avaient été promus ou nommés dans l'ordre national de la Légion d'honneur :

Au grade d'officier : MM. Rachou, conservateur du musée de Toulouse ; Lamy, dit Franck Lamy, artiste peintre ; Genuys, architecte, sous-directeur de l'École des Arts décoratifs ;

Au grade de chevalier : MM. Rossignol de Joncières et Meslé, artistes peintres ; Guilloux et Vermare, statuaires ; Naudin, architecte ; Cortot, compositeur de musique, professeur au Conservatoire ; Rabaud, compositeur de musique ; Bonvallet, artiste décorateur.

*** Par décret en date du 6 janvier 1915, M. George Foucart, professeur à la Faculté des lettres d'Aix Marseille, a été nommé, pour six ans, directeur de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire.

*** Le *Journal officiel* des 26 juillet 1914 et 18 juillet 1915 a publié le rapport de M. Léon Bonnat, président du Conseil des Musées nationaux, sur les opérations de ces musées durant les années 1913 et 1914, et celui du 29 avril 1916 le rapport de M. Albert Ballu, architecte en chef des Monuments historiques, concernant les fouilles faites en Algérie en 1915, notamment sur l'emplacement des cités antiques de Rapidum, de Cherchell et de Tipasa.

*** Avaient été inaugurés pendant la dernière quinzaine de juillet 1914 :

Le dimanche 26 juillet, à Brive, un buste du lieutenant-colonel Germain ;

Le même jour, à Mortagne-du-Nord, près Valenciennes, un monument à la mémoire des sœurs Fernig, les héroïnes de Jemmapes et de Valmy, œuvre de l'architecte Henri-Guillaume et du sculpteur Gauquié ;

Le jeudi 30 juillet, à Paris, dans la cour de l'hôpital Laënnec, un monument à la mémoire de Turgot, œuvre du statuaire Maurice Favre et de l'architecte Braschet.

Précédemment avait été inauguré dans le Liban un buste du directeur du collège d'Antoura, œuvre, ainsi que les bas-reliefs du piédestal, du sculpteur libanais Hoyek.

Le 2 novembre 1915 a été inauguré à Paris, au Palais de justice, dans les locaux des services anthropométriques, un buste d'Alphonse Bertillon, œuvre du sculpteur Ferran ;

Le 23 février 1916, à Paris, à l'Académie d'Agriculture, un buste de Pasteur, œuvre du Dr Ch. Richet ;

Le 30 mars dernier, au Musée de l'Armée, un haut-relief, œuvre du sculpteur Pierre Feitu, offert par le Souvenir national, à la mémoire des généraux morts pour la patrie ;

Le 3 mai dernier, dans les jardins de la maison de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, la maquette d'un monument à la mémoire des auteurs et compositeurs tombés au champ d'honneur, dû au sculpteur Bartholomé.

*** Dons et legs.

Le sculpteur Julien Lorieux, tué l'an dernier à l'ennemi, a légué la maison où se trouvait son atelier, à Paris, à la Société des Artistes français, ou, si elle refusait le legs, à la Société des Artistes boursiers du département de la Seine, à la condition de mettre l'atelier, pendant des périodes de quatre ou cinq années, à la disposition d'un premier ou second grand-prix de Rome de sculpture et de lui verser, après paiement de toutes les charges, le surplus du revenu de la maison. La Ville de Paris reçoit en legs, d'autre part, tous les grands modèles en plâtre de l'artiste.

Le statuaire René de Saint Marceaux a légué à l'Académie des Beaux-Arts une somme de 3.000 francs de rente. Aucune condition n'ayant été imposée pour l'attribution de ce legs, l'Académie décidera de son emploi, sous forme de prix annuel ou de fondation.

Le regretté Joseph Déchelette, conservateur du musée de Roanne, sa ville natale, tué à l'ennemi, a légué à cette ville sa bibliothèque et sa collection de tableaux, avec une somme de 100.000 francs pour leur installation en un musée spécial.

Le collectionneur Edmond Foulc, décédé récemment, a fait don au musée de Nîmes, sa ville natale, d'une collection d'armes très précieuses des XVe et XVIe siècles.

M. Bihourd, ancien ambassadeur de France, a légué à l'Etat son portrait au pastel par M. Albert Besnard.

En mémoire de Robert André-Michel, tué à l'ennemi, son père notre éminent collaborateur et Mme André Michel, Mme veuve Robert-André Michel et Mme veuve Ormond, ont fait don à l'École des Chartes d'une somme de 900 francs de rente, pour fonder une bourse annuelle de voyage à attribuer à un élève sortant de l'École pourvu du diplôme d'archiviste paléographe, et qui portera le nom de « bourse Robert André-Michel ».

*** Dans sa séance du 13 mai dernier, la Commission du Vieux-Paris, sur la proposition de M. le préfet de la Seine, a décidé la création d'un inventaire général des richesses artistiques, historiques et archéologiques de Paris. Ce travail, qui, par sa nature même, verra ses dossiers constamment ouverts à toutes les contributions intéressantes, est destiné, non seulement à faciliter une sorte de classement méthodique de ces richesses et d'établir un « casier archéologique et historique de Paris », mais encore à inspirer toutes modifications nécessaires dans les projets éventuels de voirie pour assurer la conserva-

tion des vestiges de l'ancien Paris. Il s'agit, en résumé, de créer un inventaire aussi parfait que possible résumant exactement l'état archéologique de Paris à l'époque actuelle.

*** Une charmante devanture de boutique du XVIII^e^ siècle qui ornait l'immeuble du quai Bourbon, 3, a été enlevée il y a quelques mois, acquise, dit-on, par un antiquaire pour le compte d'un particulier.

Il est regrettable — dit avec raison M. J. Mayor, auteur d'un article paru dans le *Temps* (2 février dernier) — que cette œuvre, de travail le plus délicat, n'ait pas été classée et n'ait pas été acquise par les collections municipales.

*** Chronique du vandalisme.

La municipalité de La Rochelle est en train de détruire les admirables remparts de cette ville. La moitié du front Ouest a déjà disparu sous la pioche des démolisseurs.

*** On a découvert l'an dernier dans l'église de Gréville (Manche), cachée derrière un retable, une *Vierge* en pierre du XIV^e^ siècle, haute de 1 m. 80, qui a été aussitôt classée comme monument historique.

*** Des incendies ont détruit, en février dernier, près du Mans, l'église de la Chapelle Saint-Aubin, datant du XIII^e^ siècle ; — en avril, la cathédrale d'Andria, classée parmi les monuments nationaux ; — ce mois-ci, à Avignon, l'ancien couvent des Célestins, où cependant la chapelle, datant du Moyen âge et classée parmi les monuments historiques, a pu être préservée.

Enfin, les journaux allemands ont annoncé que dans la nuit du 23 au 24 avril dernier l'hôtel de ville de Lille, reconstruit en 1846 sur l'emplacement de l'ancien château de Rihour, agrandi au XV^e^ siècle par Philippe le Bon et dont il ne subsistait plus dans l'édifice moderne que l'ancien escalier, a été détruit par un incendie. La salle dite du Conclave contenait d'anciennes et précieuses boiseries. Un correspondant berlinois d'un journal de Copenhague mande que les meubles anciens, les tableaux et objets d'art historiques ont été détruits, mais qu'on a pu sauver les volumes les plus précieux de la bibliothèque.

*** Le 10 juin dernier a été inaugurée à Toulouse, dans la grande salle du musée, au profit de l'œuvre toulousaine des Orphelins de la guerre, une exposition de tapisseries et de pièces de mobilier du Garde-meuble national, choisies parmi les œuvres envoyées avec celles des musées nationaux dans cette ville au début de la guerre.

Les Enrichissements des Musées nationaux et des Musées municipaux

La guerre n'a pas interrompu les libéralités en faveur de nos musées. La première en date est celle dont bénéficia le Louvre dès la fin d'août 1914 par suite de la mort du baron de Schlichting, l'amateur russe bien connu, qui lui avait légué sa magnifique collection, universellement réputée et estimée près de cent millions, d'objets d'art, de bronzes, de meubles et de tableaux, parmi lesquels nous citerons : des toiles de Giovanni Bellini, de Titien, du Sodoma, de Léonard de Vinci, de Rubens (*Ixion*), de Frans Hals (*Le Peintre ambulant*), de Greuze, de Drouais (*La Princesse de Condé*), de Boucher (*M^me^ de Pompadour*), un *Portrait de Charles IX* qui figura à l'Exposition des Primitifs français en 1904, une statue de jeune homme en marbre, attribuée par les uns à Sansovino, par d'autres à Michel Ange jeune, une grande statue de marbre de *Mercure* par Pajou, etc.

En 1915, le Louvre s'est enrichi d'un grand tableau des Lenain, *Réunion de famille*, provenant de la vente du marquis de M. [Marmier], qui va dominer par son importance le magnifique ensemble d'œuvres rustiques des mystérieux artistes déjà possédé par le musée. Cette acquisition a été faite sur les fonds du legs Pernolet.

On peut signaler parmi les dons et legs faits au musée pour le département des peintures et des dessins en 1915 et 1916 : un charmant *Portrait de femme*, de M^me^ Vigée Le Brun, et un dessin de Prud'hon, donnés par M. Charles Rivière ; — le *Portrait de la comtesse de Loynes* par Amaury-Duval, légué par M. Jules Lemaitre ; — un tableau de Turner, *La Tamise et la Medway*, légué par lady Pirbright en souvenir de son mari ; — le *Souffleur* de Chardin (portrait présumé d'Aved), légué par M. Paul Bureau, en même temps que deux paysages de son frère, Pierre Bureau : *Chemin montant* et *Les Bords de l'Oise* (*clair de lune*) qui a figuré à la Centennale de 1900 ; — le *Portrait de M. Achille Joyau*, architecte, exécuté par Henner à la villa Médicis en 1863, légué par M. Amédée Joyau ; — un *Portrait de M^me^ Beulé*, à la mine de plomb, par Cabanel, légué par son fils M. Karl Beulé, et deux dessins d'Édouard Bertin, *Les Marais pontins* et *Campagne romaine*, offerts par M^me^ Léon Say, M^me^ Patinot et M. Armand Bapsten souvenir de leur tante, M^me^ Edouard Bertin.

Rappelons le legs émouvant de M. Pierre Goujon, député, tué à l'ennemi le 25 août 1914, qui, par testament rédigé au début d'août, à la veille même de son départ, a laissé au Louvre un tableau de Ribot (*La Revaudeuse*) et deux aquarelles de Barye, et au musée du Luxembourg deux tableaux par Toulouse-Lautrec et Van Goyh.

M. René de Saint-Marceaux a, de son côté, légué au musée du Louvre, avec réserve d'usufruit au profit de sa femme, un *Portrait du cardinal Charles de Lorraine* par un peintre vénitien du XVI^e^ siècle, en même temps qu'un médaillon en marbre représentant Alphonse d'Aragon, roi de Naples, et un régulateur du XVIII^e^ siècle.

Enfin, M. Adolphe Jullien a donné au Louvre, sous réserve d'usufruit personnel, l'important tableau de Fantin-Latour *Autour du piano* et son portrait par le même artiste.

A ces dons ou legs se sont ajoutés récemment : un intéressant dessin de Gustave Courbet, représentant sa sœur Juliette enfant, donné par M. Ernest Courbet ; trois miniatures de Joseph Leroy, offertes par M. Martin-Leroy, son petit-fils, et surtout le précieux don de M. Raoul Duseigneur, comprenant un ensemble choisi d'objets d'art (statuette en bois représentant sainte Barbe, plat italien de Faenza, plat hispano-mauresque, pot de faïence italienne aux armes des Médicis, flambeau

de cuivre vénitien et un autre oriental) et une peinture exquise, sans doute fragment de prédelle, de l'école siennoise du XIV^e^ siècle (*Scène de la vie de saint Nicolas*). Enfin, M. Jacques Zoubaloff a fait don au musée d'un portrait de *Marie Pavlovna Narychkine*, par D. G. Levitski, provenant des héritiers de M^me^ de Vaudeul, fille de Diderot. C'est la première œuvre russe qui entre dans nos collections.

Le département de la sculpture française s'est enrichi, de son côté, de plusieurs œuvres nouvelles : les deux statues romanes bien connues, de *Salomon* et de la *Reine de Saba*, provenant de l'église Notre-Dame de Corbeil et conservées jusqu'ici à Saint-Denis ; deux autres statues et un bas-relief, *L'Annonciation aux bergers*, ayant appartenu à l'église romane de Notre-Dame de la Couldre, à Parthenay-le Vieux ; un autre bas-relief du XII^e^ siècle, de l'école de l'Ile-de-France, représentant une Vierge de majesté entre l'*Annonciation* et le *Baptême du Christ*, provenant de Courrières-sur-Seine ; la maquette originale en terre cuite de la *Sainte Bibiane* du Bernin, donnée par M. Fenaille ; enfin cinq médaillons de bronze provenant de la décoration des pylones élevés sous Louis XIV autour de la place des Victoires, exécutés sur les dessins de Pierre Mignard par le sculpteur Jean Arnoux et le fondeur Pierre Le Nègre, et offerts en 1914 au Louvre par le roi d'Angleterre, en possession de qui ils se trouvaient à Windsor.

Le département des objets d'art, à son tour s'est enrichi, en plus des pièces ci-dessus mentionnées du don Duseigneur, de deux donations importantes. Un de nos principaux collectionneurs parisiens, M. Paul Garnier, a offert à notre musée, sous réserve d'usufruit, un admirable ensemble d'œuvres d'art : une Vierge en ivoire du XIII^e^ siècle admirée en 1900 au Petit Palais où elle faisait pendant à l'*Ange de l'Annonciation* de la collection Chalandon ; une plaquette du XIV^e^ siècle en argent gravé préparée pour l'émaillage et représentant un donateur devant la Vierge ; cinq plaquettes de bronze italiennes du XIV^e^ siècle, provenant en partie de la collection Spitzer, qui comptent parmi les plus belles de ce genre, notamment un *Saint Georges* de Riccio ; soixante montres en argent gravé d'après les petits maîtres graveurs les plus réputés du XVI^e^ siècle français : Etienne Delaune, Théodore de Bry, etc. — De son côté, la famille Chabrière a fait don au Louvre, en souvenir du grand amateur lyonnais Chabrière-Arbis, d'une pièce de dinanderie aussi belle que rare : un aquamanile du XII^e^ siècle en forme d'animal.

Enfin, l'Institut dee études catalanes vient de faire don au Louvre d'une belle collection de céramiques ibériques, datant du III^e^ siècle, trouvées dans des fouilles faites à Barcelone.

Le Musée du Luxembourg — qui s'enrichissait du don de M. Brangwyn et de celui, plus magnifique encore, de M. Edmund Davis, dont il est longuement parlé dans la *Gazette*, — recevait, en outre, la série des cartons de M. Besnard pour la décoration de l'hôpital de Berck, légués par le regretté Jules Maciet ; le *Portrait de l'historien d'art Louis de Fourcaud*, par Sargent, donné par la veuve de l'écrivain ; celui d'*Emile Verhaeren*, par M. Th. van Rysselberghe, offert par les amis et admirateurs du poète ; celui de *Gabriele d'Annunzio*, offert par M^me^ Germaine Brooks ; enfin, une toile commandée au peintre Félix Bouchor, représentant la cérémonie de la translation des cendres de Rouget de l'Isle aux Invalides.

Le Musée de Versailles, de son côté, s'enrichissait d'un *Portrait de Théodore de Banville*, par Dehodencq, et d'un autre, du père du poète, par Deroy, offerts par M. Georges Rochegrosse. Et il recevra prochainement une partie des œuvres laissées par le peintre Ed. Detaille et qu'après entente avec l'administration des Beaux-Arts, M. Jullemier, exécuteur testamentaire du peintre, a données à l'Etat. — Le Musée de l'Armée a bénéficié de l'autre partie de cette donation, comprenant de précieuses collections d'uniformes français et étrangers, d'armes et d'étendards, plus six toiles que le musée de Versailles a dû refuser, à cause de leurs trop grandes dimensions : *La Barricade*, *Vers la gloire*, *Le Salut avant la bataille* (Fontenoy), *Soldats chantant*, *Les Obsèques du général Damrémont* et la première pensée de la *Reddition d'Huninghe*, du musée du Luxembourg.

M^me^ Frémiet, veuve de l'illustre sculpteur animalier, a laissé un testament aux termes duquel elle lègue au musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris les peintures, aquarelles et dessins de son mari, pour la création d'une salle Frémiet. Elle lègue aussi pour cette salle le beau portrait de Frémiet, exécuté, il y a quelques années, par son petit-fils, M. Emmanuel Fauré-Frémiet.

Signalons également la donation à ce même musée, par M. Jacques Zoubaloff, d'une importante collection d'œuvres de Barye : maquettes et petits bronzes, aquarelles, dessins et lithographies ; puis de huit toiles et de soixante-quinze aquarelles de M. Harpignies, d'orfévreries de Henri Husson et d'œuvres du sculpteur Desbois.

Enfin, notons le legs au musée Carnavalet, par l'architecte Paulin, de l'Institut, récemment décédé, du portrait de l'orfèvre Odiot, dont il était le petit-fils.

La Donation Rodin

Le 1^er^ avril dernier, a été signé à Meudon, par le statuaire Auguste Rodin et par M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, un acte par lequel M. Rodin fait don à l'Etat de l'ensemble de son œuvre et de ses collections particulières, qui seront installés dans l'hôtel Biron, affecté à cet usage pour une durée de vingt-cinq ans.

Dans le contrat intervenu, il est stipulé qu'à l'expiration de ce délai, si l'Etat juge à propos de retirer de l'hôtel Biron les collections Rodin pour les placer dans un autre musée, il devra néanmoins les conserver groupées, sans aucun morcellement. Les frais de l'installation sont pris par l'artiste à sa charge. Il aura à sa disposition, dans l'hôtel, un atelier et un cabinet de travail. Quant au jardin, l'Etat en donnera la jouissance au public.

L'inventaire annexé à l'acte comprend, pour l'œuvre de M. Rodin, trois catégories de travaux : 1° ceux qui ont été exécutés en matières définitives ; 2° les plâtres et les moules, dont l'artiste se réserve de tirer des épreuves en nombre limité ; 3° les dessins.

Les collections particulières se composent d'an-

tiquités égyptiennes, d'antiquités grecques, de céramique antique, d'œuvres d'art contemporaines, entre autres de tableaux de Carrière et de M. Besnard, et de quelques meubles.

Le chiffre d'estimation de l'inventaire, dressé, pour l'œuvre du maître, par M. Léonce Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg; pour les antiquités égyptiennes, par M. Georges Bénédite, conservateur au musée du Louvre; pour les antiquités grecques, par M. Michon, conservateur au musée du Louvre, et pour la céramique ancienne, par deux autres conservateurs du même musée, MM. Edmond Pottier et Paul Jamot, s'élève à une somme de plusieurs millions.

Les Concours pour le prix de Rome

(Suite et fin) (1)

ARCHITECTURE

Le 25 juillet 1914 avait été rendu le jugement des œuvres des concurrents pour le prix de Rome d'architecture.

Les récompenses suivantes furent décernées :

Grand-prix de Rome. — M. Ferran, né à San-Francisco (Etats-Unis) le 7 août 1886, élève de M. Laloux.

Premier second grand-prix. — M. Bray, né à Moret (Seine-et-Marne) le 24 mars 1884, élève de M. Pascal.

Deuxième second grand-prix. — M. Marleix, né à Meudon (Seine-et-Oise) le 27 janvier 1888, élève de M. Laloux.

Le sujet proposé aux concurrents était « Une École militaire ».

La Guerre et les Découvertes archéologiques

Le corps expéditionnaire français a fait dans la presqu'île de Gallipoli diverses découvertes qui ont été signalées à l'Académie des Inscriptions (*Comptes rendus*, 1915, p. 282 et suiv.).

Une série de tombes en pierre, faisant partie d'une vaste nécropole, a donné de jolies statuettes en terre cuite de style tanagréen, ainsi que des pierres funéraires et quelque vases de luxe en terre et en verre. Quelques-uns des objets les plus précieux, exhumés par le Dr Leuthreau, ont été rapportés par ce dernier au musée du Louvre.

D'autre part, MM. Chamonard, ancien membre de l'École française, et le R. P. Dhorme, assyriologue, professeur à l'Ecole dominicaine de Jérusalem, fouillant un terrain où tombaient souvent des obus, ont découvert de grands sarcophages, une belle coupe peinte ornée de guerriers et quelques bijoux.

Signalons enfin la trouvaille, faite par des soldats français dans l'île de Lemnos, d'un torse en marbre d'Éros répétant un motif connu (l'original est attribué à Lysippe), mais dont on n'avait, jusqu'ici, recueilli d'exemplaires qu'en Italie. La découverte a eu lieu lors du creusement d'une tranchée près de l'ancienne ville de Palaeopolis. On connaissait déjà quelques bas-reliefs de style attique provenant de Lemnos (j'en ai rapporté un au Louvre en 1882); mais le sous-sol de cette île n'avait pas encore fourni de sculptures en ronde-bosse.

S. R.

(1) V. le n° du 25 juillet 1914 de la *Chronique*.

NÉCROLOGIE

Nous donnons ci-après la nomenclature rapide, et aussi complète que possible, des morts trop nombreuses qui se sont produites dans le monde des arts depuis vingt-deux mois (1) :

En juillet 1914 : notre collaborateur M. **Gustave Clausse**, auteur de nombreux ouvrages sur l'art italien, mort le 17, au château de Claire-Fontaine (Calvados), à l'âge de 80 ans; — le peintre sur émail **Henri Le Grand-Roy**, mort le 25, à Genève, à l'âge de 63 ans; — Mlle **Lucienne Boulanger**, artiste peintre, associée de la Société Nationale des Beaux-Arts, décédée à Boulogne-sur-Mer à l'âge de quarante-cinq ans; — **Léon Ciron**, conservateur des musées du Puy; — en Belgique, le marquis **Albert de Beaufort**, président de la Commission des Musées royaux.

En août : l'architecte **Henri Devirgille**, tué dans les premiers jours de la guerre; — **René Le Bouglise**, né à Paris en 1886, tué le 17, en Lorraine; — le décorateur **Pierre Cochot**, né en 1886, tué le 20, à Nomény; — l'architecte **Jean Gaudron**, né en 1892, tué le 20 à Riche, près Morhange; — l'architecte **Jacques Pierre-Louis Blavette**, tué le 22 à Ethe (Belgique); — l'architecte **Robert Prage**, né en 1890, tué le 22 à Bonnivre (Belgique); — le peintre **Henri-Roger Balmary**, tué le 22 à Arrancy (Meuse); — **André Lobjoy**, céramiste à la Manufacture de Sèvres, mort à Bled des suites de ses blessures; — le dessinateur **René Mey**, tué le 24 en Belgique; — notre collaborateur **Pierre Goujon**, député de l'Ain, auquel nous rendons hommage dans la *Gazette*, né à Paris en 1875, tué le 24 à Mehoncourt (Meurthe-et-Moselle); — l'architecte **Emile Toussaint**, né à Nancy en 1872, tué le 25 à Morhange; — le peintre **Charles-Marie-Simon Masson**, tué le 25 à Courbessaux (Meurthe-et-Moselle); — l'architecte **Emile Hochereau**, né à Paris en 1874, tué le 25 à Crespin (Nord); — **Alfred Crouzillard**, né à Versailles en 1879, tué le 28 à Bapaume (Nord); — le dessinateur **Jacques Talon**, dit **Nollat**, né à Choisy-sur-Seine en 1885, tué le 28 à Vitrimont (Meurthe-et-Moselle).

En septembre : le compositeur **Albéric Magnard**, né à Paris en 1865, tué le 2 à Baron (Seine-et-Oise) par les Allemands, et auquel la *Gazette* rendra prochainement hommage; — le compositeur **Louis Cadot**, né à Levallois-Perret en 1886, tué le 3 sur le Grand-Couronné de Nancy; — le critique d'art **Olivier Hourcade**, tué à l'ennemi; — le peintre **Jean Hillemacher**, né à Ver-

(1) En ce qui concerne les artistes tués à l'ennemi, nous renvoyons, pour plus de détails, au livre de M. Paul Ginisty : *Les Artistes morts pour la Patrie (août 1914 - décembre 1915)*, (Paris, F. Alcan, édit.), où l'on trouvera également la liste des élèves de l'Ecole des Beaux-Arts et de l'Ecole des Arts Décoratifs tombés au champ d'honneur.

neuil en 1889, tué le 6 à Blesme (Marne) ; — le décorateur **Robert Bettenfeld**, né en 1885, tué 6 à Barcy (Marne) ; — le pianiste et compositeur **Lucien Maillieux**, tué le 7 à Courbessaux ; — le peintre et graveur **Jacques Raphaël**, né à Nancy en 1882, tué le 7 au même combat ; — l'architecte **René Ringuet**, mort des suites de ses blessures le 7 à l'hôpital d'Orléans ; — l'architecte **Claude Tortel**, né à Leynes (Saône-et-Loire)en 1880, mort le 8 à Reutlingen (Wurtemberg) ; — le dessinateur **Arthur Delouis**, né en 1892, tué le 9 à Vitry-le-François ; — le verrier **Marcel Delose**, mort le 9 ; — l'architecte **Marcel Fiévé**, né en 1891, tué le 10 à Courcelles-sur-Aire (Meuse) ; — le peintre **Jean Parizelle**, né à Paris en 1883, mort le 10 des suites de ses blessures à l'hôpital de Ligny-en-Barrois ; — le violoniste **Thénard-Dumousseau**, né à Paris en 1892, tué le 11 à Maurupt (Marne) ; — l'architecte **Édouard Héneux**, né à Paris en 1880, tué le 13 à Chelles (Aisne) ; — l'architecte **Eugène Joffroy**, né en 1889, tué le 13 ; — le peintre **Victor-Léon Minot**, tué le 13 à Touvent (Oise) ; — le décorateur **Lucien Lelièvre**, né en 1885, tué le 17 à Montfaucon ; — le violoniste **Etienne Portet**, né à Dijon en 1888, tué le 18 à Saint-Thomas en Argonne ; — l'architecte **Louis-Charles Boileau**, mort à Bordeaux vers le 18 ; — l'architecte **Louis Simon**, tué à l'ennemi le 19 ; — l'architecte **Léon Dechesne**, né à Preuilly-sur-Claise (Indre-et-Loire) en 1882, tué le le 20 à Vengré (Aisne) ; — le peintre **Maurice-Alexandre Berthon**, né à Constantine en 1888, tué le 20 près de Jonchery-sur-Vesles (Marne) ; — le peintre **Robert Besnard**, fils du peintre Albert Besnard, né en 1881, blessé mortellement le 20 à Autrèches (Oise) ; — l'architecte **Henry Robida**, né à Paris en 1888, tué le 22 près de Senonville (Meuse) ; — le graveur **Félix-Adolphe Egarteler**, tué le 23 à Mamey (Meurthe-et-Moselle) ; — le peintre **René Gilbert**, né à Paris en 1857, de la Société des Artistes français, titulaire d'une médaillle d'or à l'Exposition Universelle de 1900, chevalier de la Légion d'honneur, mort à Paris vers le 25 ; — l'architecte **Édouard Deslandes**, né à Paris en 1882, tué le 25 au combat du Godat (Marne) ; — l'architecte **Max Lesdos**, né à Paris en 1883, tué le 26 au même endroit ; — l'architecte **Désiré Prêteseille**, né en 1891, tué le 27 au bois de la Chalade en Argonne ; — le peintre **Raymond Glaize**, né à Paris en 1880, mortellement blessé le 26 à Hargny-aux-Cerises et mort le lendemain ; — l'architecte **René Simonet**, né en 1890, tué le 28 à Champenoux (Meurthe-et-Moselle ; — le lithographe **Joseph Jallifier**, né à Grenoble en 1885, tué le 28 à Linons (Aisne) ; — l'architecte **Maxime Paté**, mort le 29, à l'âge de vingt-six-ans ; — **René-Edouard Plistat**, artiste tapissier de la Manufacture des Gobelins, né à Paris en 1887, mort le 30 à l'hôpital de Grafenwœhr (Allemagne) : — l'architecte **Armand Silvestre**, né à Paris en 1880, tué le 30 au bois de la Chalade ; — l'architecte **Georges Baudry**, né à Archiac (Charente-Inférieure) en 1880, tué le 30 septembre ; — **Gustave Dreyfus**, l'amateur bien connu, possesseur d'une des plus belles collections d'œuvres d'art de la Renaissance, vice-président de l'Union centrale des Arts décoratifs et de la Société des Amis du Louvre, décédé à Paris le 30, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

En octobre : le peintre décorateur **Maxime Echevard**, né en 1890, tué le 3 à Andechy (Somme) ; — le décorateur **Gaston Doisneau**, né en 1884, mort le 3 à l'hôpital de Verdun ; — l'archéologue **Joseph Déchelette**, conservateur du Musée de Roanne, correspondant de l'Académie des Inscriptions, auteur, entre autres, d'un excellent *Manuel d'archéologie préhistorique* dont le dernier volume allait paraître, et, en collaboration avec M. E. Bressard, d'un grand ouvrage sur *Les Peintures murales du Moyen âge et de la Renaissance en Forez*, tué à l'ennemi le 4, à l'âge de cinquante-deux ans ; — le peintre **Georges Demouchy**, né en 1891, tué le 6 dans la forêt d'Apremont ; — l'architecte **Etienne Potier**, né à Vitry-sur-Seine en 1880, tué le 10 près de Varenne en Argonne ; — le violoncelliste **Marcel Casadesus**, né à Paris en 1892, tué le 10 à Foucquevillers (Somme) ; — le décorateur de théâtre **Victor Pinguet**, né à Paris en 1886, tué le 12 à Champlon (Meuse) ; — le peintre décorateur **Alphonse Lecomte**, né en 1882, tué le 13 au Godat (Marne) ; — le dessinateur **Yves Marevery**, mort à Paris vers le 13, à l'âge de vingt-six ans ; — le violoniste **Pennequin**, mort près Arcachon, vers le 13 ; — notre cher collaborateur **Marcel Reymond**, l'éminent historien de la *Sculpture florentine*, de *Verrocchio*, du *Bernin*, etc., auteur de tant d'études magistrales parues dans notre *Gazette*, dont la dernière fut le travail si remarqué *Le Château de Chambord et Léonard de Vinci*, décédé subitement à Grenoble le 13, à l'âge de soixante-cinq ans (1) ; — notre collaborateur **Robert André-Michel**, auquel nous rendons hommage dans la *Gazette*, né en 1886, tué le 13 à Crouy (Aisne) ; — le pianiste **Marc de la Nux**, décédé à Paris vers le 13, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans ; — **Eugène Piffarelli**, chef des chants à l'Opéra-Comique, professeur de solfège au Conservatoire, décédé à Paris vers le 15 ; — le critique et historien d'art **Louis de Boussès de Fourcaud**, professeur d'esthétique et d'histoire d'art à l'Ecole des Beaux-Arts et membre de l'Académie des Beaux-Arts, né à Beaumarchez (Gers) en 1851, collaborateur de notre *Gazette*, où il donna notamment deux études sur Rude et sur Bastien-Lepage, décédé à Paris le 15 ; — le sculpteur **Georges Caron**, né à Maisons-Alfort en 1883, mort le 17 à l'hôpital de Nuremberg des suites de ses blessures ; — **François-Léon Galle**, ancien président de la Société des Bibliophiles lyonnais, correspondant du Comité des Beaux-Arts des départements, mort à Lyon le 22, à l'âge de soixante ans ; — le compositeur **Marcel-Auguste-Louis Rousseau**, né en 1882, tué à l'ennemi le 23, au château de Romont ; — le violoniste **Lucien Rousseau**, né à Angers en 1887, tué le 24 à Verzenay (Marne) ; — l'illustre artiste **Félix Bracquemond**, né à Paris en 1833, décédé à Sèvres vers le 28 octobre, dont l'œuvre de graveur et de peintre, étudié jadis dans la *Gazette* (2), s'est enrichi depuis de quantité d'œuvres décelant toutes une âme de pur et probe artiste et dont la curiosité passionnée s'exerça dans tous les domaines de l'art, le faisant collaborer à la manufacture de Sèvres comme à

(1) V. sur sa vie et ses œuvres la brochure publiée par le Comité de patronage des étudiants étrangers de Grenoble, dont il fut le fondateur : *Marcel Reymond (1849-1914)*.

(2) V. *Gazette des Beaux-Arts*, 1884, t. I et II : articles de M. A. de Lostalot.

celle des Gobelins et écrire en 1885 un traité didactique *Du dessin et de la couleur*; — l'architecte **Henry Gossin**, tué le 29 à Mazingarbe (Pas-de-Calais).

En novembre : le peintre **René Billotte**, né à Tarbes en 1846, membre fondateur de la Société Nationale des Beaux-Arts, titulaire d'une médaille d'argent à l'Exposition de 1889, membre du jury à celle de 1900, officier de la Légion d'honneur, décédé à Paris vers le 1er novembre ; — le peintre **Jean Bedorez**, mort à Paris vers le 1er ; — l'architecte **André Legendre**, né en 1892, mort des suites de ses blessures le 4, à l'hôpital de Limoges ; — le peintre **Jean-Joseph Champcommunal**, né à Paris en 1880, tué le 5 à Andéchy (Somme) ; — le statuaire **Pierre Millet**, frère du célèbre peintre Jean-François Millet, décédé à Gréville (Manche) à l'âge de quatre-vingt-un ans ; — **Adolphe Hennebains**, professeur au Conservatoire, flûte-solo à l'Opéra et à la Société des Concerts, décédé à Rimel-Trégastel (Côtes-du-Nord) à l'âge de cinquante et un ans ; — le célèbre baryton et compositeur **J.-B. Faure**, de l'Opéra, né à Moulins en 1830, professeur au Conservatoire, auteur du *Crucifix*, des *Rameaux*, etc., décédé le 10 à Paris, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans ; — le statuaire **José de Charmoy**, décédé à Paris vers le 11, à l'âge de trente-cinq ans ; — l'architecte et écrivain d'art **Max Doumic**, né à Paris en 1863, tué le 11 près de Reims ; — le peintre **Abel Martin**, tué le 14 à Dixmude (Belgique) ; — **Alfred de Puisieux**, ancien président de la Société des Antiquaires de Picardie, décédé le 14 à Alençon, à l'âge de soixante-trois ans ; — le décorateur **Henri Fravallo**, né en 1893, tué le 18 à Elverdinghe (Belgique) ; — l'architecte **Henri Drémont**, né à la Chapelle-Gauthier (Seine-et-Marne) en 1884, mort le 19 à l'hôpital de Biarritz ; — l'orfèvre **Julien Palussière**, tué le 24 près de Soissons ; — l'architecte **André Lecomte du Nouy**, mort à Bucarest, vers le 25 ; — l'architecte **Léon Brison**, né à Saint-Maur (Seine) en 1875, tué le 28 dans le bois de Gernicourt (Aisne) ; — le sculpteur **Aimé Dousler**, né en 1889, tué également à l'ennemi en novembre.

En décembre : le peintre et dessinateur **Léon Gambey**, né à Chalon-sur-Saône en 1883, tué le 1er décembre dans le bois d'Ailly ; — le peintre **André Brouillet**, né à Charroux (Allier), de la Société des Artistes français, titulaire d'une médaille de bronze à l'Exposition de 1900, officier de la Légion d'honneur, mort à Couhé-Vérac (Vienne) le 4, à l'âge de cinquante-sept ans ; — le dessinateur **René Biguet**, né en 1888, mort le 7 à l'hôpital de Bar-le-Duc ; — le sculpteur **Pierre de Coutouly**, né en 1884, tué le 8 à Vauquois, en Argonne ; — le graveur **Marcel Plailly**, né à Esvres (Indre-et-Loire), tué le 8 devant Boureuilles (Meuse) ; — le peintre **Edouard Monchablon**, ancien prix de Rome, mort vers le 13 à Bénodet (Finistère), à l'âge de trente-cinq ans ; — le décorateur **Henri Peyssonnié**, de la Manufacture de Sèvres, tué le 14 ; — l'architecte **Adrien Martinaud**, né à Paris en 1886, tué le 17 à Saint-Laurent, près d'Arras ; — le peintre **Charles-Gustave Good**, né à La Rochelle en 1885, tué le 17 à Maricourt (Somme) ; — l'écrivain d'art **Lucien Augé de Lassus**, décédé le 19 à Paris, à l'âge de soixante-huit ans ; — l'illustrateur **Eugène Nicod**, tué le 26 à Aspach le Haut (Alsace), âgé de vingt-neuf ans ; — l'écrivain d'art **Paul Cornu**, né à Livry (Nièvre) en 1881, bibliothécaire adjoint à la Bibliothèque du Musée des Arts décoratifs, auteur de nombreux ouvrages documentaires sur l'art décoratif et d'une excellente table méthodique des procès-verbaux de l'ancienne Académie Royale de peinture et de sculpture, mort à l'ambulance de Commercy le 29 ; le violoniste et compositeur **Alfred d'Ambrosio**, décédé à Paris vers le 29 ; — l'orfèvre **Henri Husson**, orfèvre et ferronnier d'art, né à Grau (Vosges) en 1852, mort vers le 31 à Vétheuil (Seine-et-Oise).

En 1914 également ont été tués à l'ennemi les dessinateurs-décorateurs **Robert Cuvillier**, — **Pantard**, — **Le Bihan** ; — l'artiste décorateur **Frank Scheidecker** ; — le sculpteur **Paul Péquignot** ; — le peintre **Georges Cailleau** ; — les architectes **Jamin** et **Pierre Sibien**.

1915

En janvier : le peintre d'histoire **Francis Tattegrain**, de la Société des Artistes français, où il avait obtenu la médaille d'honneur en 1899, titulaire d'une médaille d'or à l'Exposition de 1900, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à l'âge de soixante-deux ans, le 1er janvier à Arras, sa ville natale, en prenant des croquis des ruines de l'hôtel de ville en vue d'un tableau sur *le Bombardement d'Arras* ; — l'architecte **Louis Refauvelet**, né en 1884, mort le 1er à l'hôpital de Villers-Bretonneau ; — le peintre **Pierre Gourdault**, de la Société des Artistes français, au Salon de laquelle il avait obtenu en 1912 le Prix National, né à Paris en 1880, mort le 5 à l'ambulance de Givenchy-le-Noble (Pas-de-Calais) ; — le compositeur hongrois **Carl Goldmark**, auteur de l'opéra *La Reine de Saba*, décédé à Vienne (Autriche) vers le 5 ; — le peintre d'histoire **Anton von Werner**, de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, décédé dans cette ville vers la même date ; — le sculpteur **Vital Coulhon**, né à Montluçon, directeur de l'École des Arts appliqués de Bourges, mort à Villers-Cotterets des suites de blessures reçues à l'ennemi ; — l'architecte **Jules Despras**, professeur à l'École des Arts décoratifs ; — le sculpteur **Eugène Legrain**, ex-directeur technique des ateliers de moulage du musée du Louvre, mort le 10 à Paris, à l'âge de soixante-dix-huit ans ; — le peintre **Maurice Villeroy**, tué le 11 près d'Ypres ; — le sculpteur **René Béclu**, né à Paris en 1881, tué le 17 en Lorraine ; — le violoniste **Gabriel Mogey**, né à Rueil en 1893, mort le 18 à l'hôpital de Verdun ; — le violoniste **Ernest de Bièvre**, né en 1885, tué le 19 à Noyon ; — le peintre **L.-G. Pinel-Maisonneuve**, de la Société des Artistes français, mort à Avranches vers le 19 ; — l'architecte **René Daniel**, né à Nice en 1883, tué le 23 à l'Hartmannswillerkopf (Alsace) ; — le compositeur **Louis Gregh**, décédé à Dourdan vers le 23, à l'âge de soixante-douze ans ; — le peintre belge **Van der Ouweraa**, décédé à Anvers ; — **Louis Tranié**, élève de l'École des Arts décoratifs, né en 1892, mort le 25 à l'ambulance de Sainte-Menehould ; — l'architecte **André Féret**, né à Paris en 1876, tué le 28 à Anceviller (Meuse) ; — le peintre **Philippe Zacharie**, décédé à Rouen vers le 28 ; — l'architecte **Henri Rauline**, décédé vers le 29, à l'âge de soixante-huit ans ; — **Frédéric Girard**, ancien artiste de l'Opéra, décédé vers la même date, à l'âge de soixante-quatorze ans ; — le critique d'art **Henri Vuagneux**.

En février : le peintre **Michel Abonnel**, né à

Clermond-Ferrand en 1881, mort le 2 à l'hôpital de Saint-Chamond ; — le peintre et dessinateur **Gaston Vuillier**, auteur de plusieurs ouvrages illustrés par lui-même : *La Sicile*, *La Danse*, etc., mort à Gimel (Corrèze) vers le 4, à l'âge de soixante-huit ans ; — le statuaire **Emile-Louis Bogino**, de la Société des Artistes français ; — le peintre **Théophile Poilpot**, de la Société des Artistes français, officier de la Légion d'honneur, décédé le 6 à Paris à l'âge de soixante-six ans ; — l'architecte **Léopold Radenen**, né à Savigny-sur-Braye (Loir-et-Cher) en 1884, mort le 7 à l'hôpital militaire de Bussang ; — le peintre **Maurice Faure**, né à Paris en 1862, mort le 7 à Villers-sur-Mer (Calvados) ; — le peintre **François-Alfred Delobbe**, de la Société des Artistes français, mort à Paris vers le 12 ; — le compositeur **Emile Waldteufel**, ancien chef d'orchestre des bals de la Cour, de la présidence de la République et de l'Opéra, décédé à Paris vers le 14, à l'âge de soixante-dix-sept ans ; — le peintre **Francis Garat**, décédé à Paris vers la même date ; — le hautboïste **Raymond-Auguste-Désiré Saint-Quentin**, né à Amiens en 1892, mort le 14 à l'hôpital militaire de Sainte-Menehould ; — le peintre **Michel Troyen**, né à Moscou en 1875, tué le 14 à Runay (Marne) ; — l'architecte **Georges Galimant**, né à Asnières en 1885, mort le 16 à Doullens ; — le statuaire **Paul Ponsard**, ancien prix de Rome, né au Raincy en 1882, tué le 16 à Vauquois ; — le musicien et musicologue **Jules-Armand-Joseph Ecorcheville**, né en 1872, élève de César Franck, fondateur et président de la Société internationale de musique, vice-président de la Société française des Amis de la musique, et qui avait publié le catalogue du fonds de musique ancienne de la Bibliothèque Nationale, tué le 19 près de Perthes-les-Hurlus (Marne) ; — l'architecte **Gustave Gautheron**, né en 1897, tué le 20 à Beauséjour (Marne) ; — le peintre **Jean Boinvilliers**, né à Paris en 1890, tué le 21 ; — le statuaire **André-Henri Patriarche**, né en 1894, tué le 23 en Argonne ; — le sculpteur **Gustave Grippepierre**, né en 1893, tué le 23 à Berry-au-Bac (Aisne) ; — le décorateur **Paul Chereau**, né en 1893, tué à Beauséjour ; — le ténor **Duc**, de l'Opéra, décédé à Béziers vers le 26, à l'âge de cinquante-sept ans ; — le baryton **Vigneau**, de l'Opéra-Comique, tué à l'ennemi vers le 26.

En mars : le violoncelliste **Georges-Léon Gaugin**, né à Paris en 1885, tué le 1er, près de Vauquois (Meuse) ; — le sculpteur **Pierre-Victor-Auguste Bouisset**, né à Paris en 1889, tué le même jour à Notre-Dame-de-Lorette (Pas-de-Calais) ; — le peintre **Henri Georget**, tué le 3 ; — l'architecte **Anatole de Baudot**, élève et collaborateur de Viollet-le-Duc, inspecteur général des Monuments historiques, président de la Commission des Monuments historiques, auteur du théâtre de Tulle, des lycées Lakanal et Victor-Hugo à Paris et de l'église Saint-Jean de Montmartre, dans laquelle il appliqua aux matériaux modernes les principes de l'architecture du Moyen âge, auteur en outre de plusieurs livres : *Les Églises de bourgs et villages*, *Les Cathédrales de France* (en collaboration avec M. Perrault-Dabot), *L'Architecture et le ciment armé*, professeur, durant vingt-cinq ans, d'un cours d'histoire de l'architecture du Moyen âge et de la Renaissance, décédé à Paris vers le 3, à l'âge de quatre-vingt-un ans ; — le dessinateur-décorateur **André Deray**, mort des suites de ses blessures le 3, à l'âge de vingt-six ans ; — le décorateur **Georges Perard**, né en 1893, mortellement blessé le 4 à Beauséjour ; — le sculpteur **Camille Crenier**, né à Paris en 1880, grand-prix de Rome en 1908, tué le 5 à Notre-Dame-de-Lorette ; — l'architecte **Marcel Camuzat**, né à Genève de parents français en 1884, tué le 7 en Argonne ; — le dessinateur **Georges Rameau**, né à Paris en 1893, mort le 7, des suites de ses blessures à l'hôpital de Vitry-le-François ; — l'architecte **André Papet**, né à La Tronche (Isère), en 1881, tué le 9 ; — le peintre **Louis Jean-Baptiste Rivière**, né en 1884, tué le 16 au bois Le Prêtre ; — l'abbé **Remy Thinot**, compositeur, maître de chapelle de la cathédrale de Reims, tué à l'ennemi le 16 ; — le peintre-verrier **Mazuet**, né à Beauvais en 1835, mort à Bayeux vers le 16 ; — à Londres, vers la même date, l'éminent artiste **Walter Crane**, né à Liverpool en 1845, un des maîtres qui, par ses œuvres et par son enseignement, ont le plus honoré l'Angleterre depuis cinquante ans : tour à tour peintre (parmi ses compositions, dont beaucoup ont un caractère symbolique, il faut citer : *La Naissance de Vénus*, *Liberté*, *La Fontaine de Jouvence*, etc.), illustrateur (il orna de ses dessins des comédies de Shakespeare, des œuvres du poète Spencer, des *Contes* de Grimm), décorateur d'intérieurs, écrivain, directeur de l'École municipale d'art de Manchester et du Collège royal d'art de South Kensington où il rénova l'enseignement et les méthodes de l'art appliqué et suscita une vigoureuse floraison dans toutes les branches de l'art décoratif, il fut, comme William Morris, un ardent apôtre de l' « art social » et eut, dans ce sens, une influence considérable et des plus heureuses ; — l'architecte **Jean Mainsard**, né à Saint-Malo, en 1882, tué le 17 aux Eparges (Meuse) ; — le violoncelliste **Georges Langevin**, né à Marly en 1893, tué le 19 aux Éparges ; — l'architecte **Armand Robert**, né en 1891, tué également aux Éparges ; — le peintre **Guido Sigriste**, né à Aarau (Suisse) en 1866, mort à Pau ; — le peintre **Henri Doucet**, né à Châtellerault en 1883, tué dans le Nord ; — le céramiste **Gabriel Bernadon**, tué dans les Flandres ; — le sculpteur **Auguste Pâris**, né à Paris, chevalier de la Légion d'honneur, auteur des statues de *Danton* et du *Sergent Bobillot* à Paris, décédé à Colombes (Seine) vers le 25, à l'âge de soixante-sept ans ; — le peintre **Xavier Gosé**, mort à Lleida (Catalogne), son pays natal, après avoir séjourné longtemps à Paris ; — l'écrivain d'art **Jacques de Biez**, auteur notamment d'un livre sur Frémiet, décédé le 25 à Paris ; — le peintre paysagiste italien **Francesco Lojacono**, né à Palerme en 1838.

En avril : le chanteur **Maurice Cazeneuve**, de l'Opéra-Comique, né à Paris en 1861, tué le 6 en Argonne ; — l'historien d'art **Jean Bayet**, rédacteur au ministère des Beaux-Arts, tué le 7 ; — le dessinateur **Henri Quilichini**, né en 1893, tué le 7 aux Éparges ; — le peintre **René Marquet de Vasselot**, né à Paris en 1876, mort à Levallois-Perret le 7 des suites d'une maladie contractée au service ; — l'architecte **Jean-Marie-Michel Perdreau**, né à Paris en 1887, tué le 8 au bois d'Ailly, près Saint-Mihiel ; — le graveur **Jules-Joseph Tuaillon**, né en 1884, mort le 9 des suites de ses blessures ; — le peintre et dessinateur **Abel Poinsot** ; — l'architecte **Ch.-A. Gauthier**, vice-président de la Société centrale des Architectes français, décédé à Paris vers le 12, à l'âge de soixante-huit

ans ; — l'architecte **Jean Petit** ; — le sculpteur **Maurice de Lysniewsky** ; — le peintre belge **Jacques van Coppenolle** ; — l'artiste décorateur **André Dumas**, tué le 19 aux Éparges ; — l'architecte **Abel Simonet**, né à Paris en 1877, tué le 22 sous Ypres ; — le dessinateur **Jean Cureau**, né en 1896, mort le 22 à Paris, dans un hôpital ; — le statuaire **René de Saint Marceaux**, membre de l'Académie des Beaux-Arts (où il avait succédé à Paul Dubois), officier de la Légion d'honneur, né à Reims en 1845, auteur notamment du *Génie gardant le secret de la tombe* (musée du Luxembourg), de l'*Arlequin*, des monuments funéraires d'*Alexandre Dumas fils* et de *Félix Faure*, des statues d'*Alexandre Dumas* place Malesherbes, d'*Alphonse Daudet* aux Champs-Elysées, de *Berthelot* (non encore inaugurée) devant le Collège de France, du monument de l'*Union postale* à Berne, etc., décédé le 23 avril ; — l'architecte honoraire de la Ville de Paris **Alfred Rivière**, décédé vers le 25 à Paris ; — le sculpteur **Géry Déchin**, né à Lille en 1882, mort le 26 au lazaret de Metz ; — l'éditeur d'art et collectionneur **Michel Manzi**, directeur de la revue *Les Arts*, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Boulouris (Var) le 28, à l'âge de soixante-six ans ; — le sculpteur et graveur en médailles **Julien Lorieux**, né à Paris le 31 décembre 1876, mort le 30 à l'hôpital militaire de Toul ; — l'écrivain d'art **Robert d'Humières**, notre collaborateur, tué le 30 ; — le peintre **Pierre Dupuis**, de la Société des Artistes français, né à Orléans, titulaire d'une mention honorable à l'Exposition de 1889, décédé à l'âge de quatre-vingt-deux ans ; — l'architecte **Émile Lebrun**, né à Alençon en 1877 ; — **Desbazeilles**, ancien élève de l'Ecole des Arts décoratifs, tué à l'ennemi ; — le peintre **Jacques Jourdan**, tué à Verdun ; — le dessinateur **Pousthomis**, tué à l'ennemi ; — le verrier **Jean Daum**, tué à Verdun dans sa trente et unième année.

En mai : le dessinateur **Abel Naulin**, né à Paris en 1895, mort le 1er à l'hôpital militaire de Dunkerque des suites de ses blessures ; — l'architecte **Georges-Marie-Léon Demasur**, pensionnaire de l'Ecole française d'Extrême-Orient, né à Paris en 1887, tué le 2 à Seddul-Bahr (Turquie) ; — **Henri-Auguste Lenoir**, tué le 3 au bois Le Prêtre ; — l'architecte **Pierre Ausseur**, tué le 5 aux Eparges ; — l'artiste décorateur **Armand Roussel**, de la Société Nationale des Beaux-Arts, mort le 7 à Liége, où il était prisonnier ; — l'architecte **Emile-Marie Dupont**, décédé le 8 à Méry-sur-Cher (Cher), à l'âge de quarante-neuf ans ; — l'architecte **Marcel Parpette**, né à Boulogne-sur-Seine en 1882, tué le 9 à Neuville-Saint-Vaast ; — le dessinateur **Stéphane de Terlikowsky**, d'origine polonaise, tué le 9 près de Notre-Dame-de-Lorette (Pas-de-Calais) ; — l'architecte **Lucien Hubaine**, né à Paris en 1875, tué le 9 à Nieuport ; — le dessinateur **Duchesne** ; — le peintre **Emile Hourlier**, né en 1895, tué le 11 sur les bords de l'Yser ; — le peintre **Louis Cartier-Bresson**, né à Pantin en 1882, mort le 11 à l'ambulance de Frévin-Capelle (Pas-de-Calais) ; — l'architecte **Georges Migeon**, né à Paris en 1881, tué le 13 à Notre-Dame-de-Lorette ; — le décorateur **Maurice Journot**, né en 1893, tué le 13 à Carency (Pas-de-Calais) ; — le graveur **Charles Heyman**, dont la *Gazette* a publié plusieurs belles planches, petit fils de l'illustre peintre Jean-François Millet, né à Paris en 1881, tué le 15 à Ablain-Saint Nazaire (Pas-de-Calais) ; — l'architecte **Marcel Bon**, né en 1892, tué le 16 à Aix-Noulette (Pas-de-Calais) ; — le peintre **J.-H. Pasquier**, décédé à l'âge de quarante-cinq ans ; — le peintre américain **John-W. Alexander**, né à Pittsburg, chevalier de la Légion d'honneur, titulaire d'une médaille d'or à l'Exposition de 1900, décédé à New-York ; — le peintre **Émile Villa**, décédé à Bourges vers le 19, à l'âge de soixante-dix-neuf ans ; — le sculpteur **Julien Menant**, né à Château (Saône-et-Loire) en 1880, mort le 22 à Moreuil (Somme) des suites de ses blessures ; — le peintre et graveur **Jacques-Félix-Simon Schnerb**, notre ancien administrateur et collaborateur, auquel nous rendons un hommage spécial dans la *Gazette*, né à Avignon en 1879, tué le 23 à Ablain-Saint-Nazaire ; — le décorateur **Théophane Moreau**, décédé à Chédigny (Indre-et-Loire) le 29, dans sa trente-quatrième année ; — le compositeur **Pierre Mayer**, né à Paris en 1894, tué le 28 près de Beauséjour ; — l'architecte **de Boutterin**, architecte des Monuments historiques du Doubs, décédé vers le 29, à l'âge de soixante-treize ans ; — l'architecte **Paul Nelson**, né à Carlsruhe en 1876, tué le 30 au Labyrinthe (Pas-de-Calais) ; — l'architecte **Adolphe Gontier**, né à Choisy-le-Roi en 1884, tué le 30 à Neuville-Saint-Vaast ; — le peintre et dessinateur **Eugène Grivaz**, décédé à Rolleboise (Seine-et-Oise), à l'âge de soixante-trois ans.

En juin : le peintre de genre **Edgard Melville Ward**, décédé à New-York ; — l'architecte **Henri Michel**, né à Paris en 1873, tué le 2 au Labyrinthe ; — l'architecte **Jules-Désiré Bourdais**, né à Brest en 1835, officier de la Légion d'honneur, auteur, en collaboration avec Davioud, du palais du Trocadéro à Paris, décédé vers le 4 à Paris ; — notre confrère **Auguste Dalligny**, critique d'art, fondateur et directeur du *Journal des Arts*, décédé le 4 à Paris, à l'âge de quatre-vingt cinq ans ; — le peintre **Pierre Delaunay**, né à Champtocé (Maine-et-Loire) en 1870, tué le 7 près d'Hébuterne ; — le sculpteur **Marcel Léger**, né à Paris en 1892, tué le 9 à Perthes-les-Hurlus ; — le graveur **René Claustres**, tué à l'ennemi ; — Mme **Nanny Adam**, artiste peintre, de la Société des Artistes français, née à Crest (Drôme), décédée à Paris vers le 11 ; — le baron **Nicolas Vrangell**, écrivain d'art, né dans le gouvernement de Kiev, en 1880, attaché au Musée de l'Ermitage, organisateur de l'Exposition d'art russe au Salon d'Automne à Paris il y a quelques années, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Varsovie le 15 ; — le peintre **Raymond-Jean-Jules Coiquaud de Fontanes**, né à Angers en 1875, tué le 16 au Labyrinthe ; — le dessinateur et graveur **Remi Peignot**, né en 1888, tué à l'ennemi le 17 ; — l'architecte **Robert Schuhl**, né à Marseille en 1885, tué le 19 à Souchez ; — l'architecte **Edmond Devorsine**, né à Nantes en 1882, mort des suites de ses blessures à l'hôpital de Chaumont, vers le 19 ; — le peintre **Louis Bardey**, professeur d'art décoratif à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, décédé à Lyon ; — le pianiste **Serge Taneeff**, ancien directeur du Conservatoire de Moscou, décédé à Pétrograd vers le 20 ; — le peintre décorateur **René Maréchal**, né à Paris en 1895, tué le 21 à Souchez ; — le dessinateur d'ameublement **Jean de Jarny Brindeau**, tué le 22 à Arras ; — le peintre **Maurice Locquin**, né à Nevers en 1885, tué le 22

en Alsace; — Mlle **Geneviève Chaudey**, artiste peintre de la Société des Artistes français, décédée vers le 26; — Mlle **Suzanne Vorska**, de l'Opéra-Comique, décédée à Paris vers le 30, à l'âge de vingt-six ans; — le peintre **Marcel Girard**, tué aux Éparges; — le sculpteur **Henri Gaudier-Brzeska**, tué à l'ennemi à Neuville-Saint-Vaast.

En juillet : le violoniste **Berthelier**, professeur au Conservatoire, décédé à Paris vers le 5, à l'âge de cinquante-neuf ans; — l'architecte **René-Félix-Henri Mirland**, né à Bailleul en 1884, mort le 6 au lazaret militaire de Grandpré; — le peintre et graveur **René Moreau**, tué le 7; — le célèbre peintre de marine hollandais **Hendrik Willem Mesdag**, né à Groningue en 1831, chevalier de la Légion d'honneur, titulaire d'une médaille d'or à l'Exposition Universelle de 1900, décédé le 10 à La Haye, où il résidait et où il avait réuni une collection admirable de tableaux, où sont représentés principalement nos maîtres de 1830, qu'il offrit à son pays en 1903 et qui porte le titre de « Musée Mesdag »; — l'archéologue **Gabriel Leroux**, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, ancien élève de l'École d'Athènes, associé aux fouilles de Délos, auteur de plusieurs ouvrages de valeur sur l'architecture et la céramique grecques, tué aux Dardanelles vers le 18; — l'architecte **Louis Massé**, né à Tours en 1882, tué le 29 à Neuville-Saint-Vaast; — le sculpteur **Henri Normand**, né en 1890, tué le 30 à la Haute-Chevauchée; — le peintre **Jean Guiet**, mort dans une ambulance du front; — l'architecte **Marius-Jacques Boissonnet**, tué à l'ennemi; — l'écrivain d'art **Arthur Maillet**, originaire de l'Aube, fondateur de la revue *Les Arts du Métal*, qui devint ensuite *L'Art décoratif moderne* (1882 à 1898) et rendit de grands services à la cause de l'art appliqué, directeur du *Moniteur de la bijouterie*, décédé à Allevard (Isère) le 31, à l'âge d'environ cinquante-six ans.

En août : l'architecte **Jules Deturck**, décédé vers le 5 à Saint-Gervais-les-Bains (Haute-Savoie), à l'âge de soixante-cinq ans; — le dessinateur **Daniel Thouroude**, dit **de Losques**, né en 1880, tué près Blamont (Meurthe-et-Moselle); — l'illustrateur **Charles-Louis Chatenet**, tué le 6 à Aix-Noulette, à l'âge de vingt-neuf ans; — le peintre anglais **Alford Usher Soord**, décédé vers le 12 à Granmere (Grande-Bretagne), à l'âge de quarante-sept ans; — le peintre **Joseph Granié**, décédé le 13 à Paris; — le peintre et graveur sur bois **Maurice Baud**, né à Genève en 1866, décédé vers le 16 à Genève; — le statuaire **Fernand Clostre**, de la Société Nationale des Beaux-Arts; — le décorateur **Fernand Guillemain**, né en 1893, tué le 22 au plateau d'Amance (Meurthe-et-Moselle); — le compositeur **Laurent de Rillé**, auteur notamment de recueils de chants pour les écoles, décédé à Paris vers le 26, à l'âge de quatre-vingt-onze ans; — le maître-luthier **Albert Jacquot**, de Nancy, chevalier de la Légion d'honneur, auteur d'un précieux répertoire des artistes fabricants d'instruments de musique, décédé à Nancy le 27, à l'âge de soixante et un ans; — l'archéologue **de la Porte**, décédé à Sainte-Marguerite-des-Loges (Morbihan), vers le 29, à l'âge de quatre-vingt-deux ans; — l'architecte **Louis Lenormand**, engagé volontaire à cinquante-deux ans, tué en Argonne; — l'architecte **Guillemin**, tué au Labyrinthe, à l'âge de vingt-neuf ans.

En septembre : le musicien instrumentiste **Jacques Capdevielle**, né à Bordeaux en 1875, mort le 2 à l'hôpital militaire de Saint-Dizier; — le peintre **Alfred Agache**, de Lille, président de la section des arts décoratifs à la Société Nationale des Beaux-Arts, officier de la Légion d'honneur, titulaire d'une médaille d'or à l'Exposition de 1900 (1), mort au Vivier (Loir-et-Cher) le 3, à l'âge de soixante-douze ans; — le sculpteur italien **Davido Calandra**, né en 1856, décédé le 8 à Turin; — Mlle **Marie Paule Carpentier**, peintre et aquarelliste, décédée à Saint-Cloud le 9, à l'âge de trente-neuf ans; — le dessinateur **Jacques Deguy**, tué à l'ennemi, vers le 10, à l'âge de vingt-sept ans; — le violoniste **Jean-Baptiste-François-Louis Phal**, né à Dijon en 1881, tué à l'ennemi le 16; — l'architecte **Georges Bartaumieux**, décédé le 17 à Serre-Costats (Basses-Pyrénées); — l'architecte **Charles Travert**, né en 1889, tué le 17 à Bouloy; — le sculpteur **Jean Commergnat**, né en 1894, mort le 19 à l'hôpital militaire de Neufchâteau; — l'architecte **William Klein**, décédé à Epernon vers le 20; — le peintre **Pierre Delaherche**, fils du céramiste Auguste Delaherche, né à Paris en 1895, tué le 25 à Auberive-sur-Suippe (Marne); — l'architecte **Pierre-Léon Roger**, né à Breteuil en 1882, tué le même jour, également à Auberive; — l'architecte **Charles Lozouet**, tué le 25 en Argonne; — le peintre **Pierre Breton**, tué à l'ennemi le 25; — l'architecte **Marcel Veyrier**, né à Paris en 1886, tué le 27 en Champagne; — l'architecte **Daniel Dubost**, né à Asnières en 1885, tué le 27 en Artois; — le peintre russe **Makovsky**, né à Moscou en 1839, auteur de nombreux tableaux tirés de l'histoire ou des mœurs russes qui eurent autrefois beaucoup de succès aux Salons parisiens (entre autres sa *Toilette de la mariée*), titulaire d'une médaille d'or à l'Exposition de 1889, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Pétrograd à la fin de septembre.

En octobre : le peintre **Auguste Faure**, décédé à Bayonne vers le 1er; — le peintre **Ogier Pégot**, né en 1878, tué à l'ennemi le 2; — l'écrivain et critique d'art **Charles Ponsonailhe**, décédé à Servian (Hérault) vers le 9, âgé d'environ cinquante ans; — le miniaturiste **Charles de Pape**, décédé à Brampton (Angleterre), vers le 10; — le peintre **Jacques Lasserre**, né en 1894, tué à l'ennemi le 11; — l'architecte **Albert Bancq**, né en 1880, fusillé par les Allemands à Bruxelles, le 12; — le peintre et illustrateur **Louis Dunki**, né à Genève en 1856, qui séjourna et travailla longtemps à Paris, puis fut professeur à l'École des Beaux-Arts de cette ville où il est mort le 13; — l'écrivain et critique d'art **Camille de Sainte-Croix**; — le sculpteur **Antoine-Ambrosio Donnet**, né à Vallauris (Alpes-Maritimes) en 1887, tué le 15 en Champagne; — le dessinateur **Rodolphe Piguet**, né à Genève en 1840, chevalier de la Légion d'honneur, décédé dans cette ville le 17; — le violoniste **Georges Pujol**, de l'orchestre de l'Opéra-Comique, né à Bordeaux en 1884, mort à Paris dans un hôpital militaire le 19; — Mme **Adèle-Isaac Lelong**, ancienne pensionnaire de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, décédée à Paris le 22; — le dessinateur **Emile-Jean Le Mault**, tué à l'ennemi le 27, en Champagne, à l'âge de 23 ans; — le dessinateur **René Boismard**, né à Seiches (Maine-et-Loire) en 1882, mort à

(1) V. *Gazette des Beaux-Arts*, 1906, t. II, p. 121.

l'hôpital, des suites d'une maladie contractée au service le 28 ; — le peintre **Piétrequin de Prangey**, tué à l'ennemi; — le peintre décorateur **Firmin-Thibault Dore**, tué à l'ennemi à l'âge de quarante-trois ans ; — l'abbé **Léonce Marraud**, écrivain d'art, fondateur de la revue *La Vie et les Arts liturgiques*, tué à l'ennemi.

En novembre : le peintre **Eugène Bonneton**, né à Tournon en 1874, peintre des aspects du vieux Paris, mort dans une ambulance de l'Argonne ; — le peintre **Alphonse Bogino**, décédé à Paris ; — le peintre et lithographe **Georges Bellenger**, né à Rouen, titulaire d'une médaille d'or à l'Exposition Universelle de 1900, décédé à Paris vers le 13, à l'âge de soixante-huit ans ; — Mme **Laure Coutant-Montorgueil**, statuaire, née à Dun-sur-Auron (Cher), décédée à Paris vers le 14 ; — l'architecte **Edmond-Jean-Baptiste Paulin**, né à Paris, membre de l'Académie des Beaux-Arts, professeur à l'École des Beaux-Arts, officier de la Légion d'honneur, lauréat du grand prix de Rome en 1875, titulaire de deux grands prix aux Expositions Universelles de 1889 (où il avait édifié le palais du Vénézuéla) et de 1900 (où il avait construit le Château d'eau et les palais de la Chimie et de la Mécanique), décédé à Paris vers le 28, à l'âge de soixante-sept ans ; — l'illustrateur **Fernand Fau**, décédé à Paris vers la même date.

En décembre : le céramiste et décorateur **Georges Hœntschel**, qui avait réuni une importante et rare collection des plus beaux spécimens de l'art du meuble et de l'ornement, acquise, il y a quelques années, par M. Pierpont Morgan pour le musée de New-York, décédé à Paris le 8; — **Emile de Bailly**, contrebassiste, décédé à Saint-Cloud vers le 8, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans ; — l'illustrateur **Oswaldo Tofani**, décédé à Paris vers le 9, à l'âge de soixante-six ans ; — l'architecte **Guillaume-Charles Eichmuller**, décédé à Paris le 10, à l'âge de quarante-sept ans ; — le statuaire **Lucien Convers**, lauréat du grand prix de Rome en 1888 et titulaire d'une médaille d'or à l'Exposition Universelle de 1900, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Paris vers le 14, à l'âge de cinquante-cinq ans ; — le peintre italien **Annibale Brugnoli**, décédé à Pérouse, sa ville natale, à l'âge de soixante-treize ans ; — le célèbre architecte et peintre italien **Alfredo d'Andrade**, décédé à Gênes à l'âge de soixante-seize ans ; — l'historien d'art **Auguste Rey**.

En 1915 sont morts également : l'architecte **Raymond Bocquet**, né à Esquennoy (Oise) en 1881, décédé à l'hôpital militaire de Lyon ; — le graveur **Jules-René Bouffanais**, né à Champagne de Bel[illegible]r (Dordogne) en 1885, tué à l'ennemi ; — le peintre [illegible]lographe **Georges-Ambroise Canioni**, né à [illegible]eau en 1885, mort à l'hôpital Saint-Louis [illegible] l'architecte **Marcel Clogençon**, né en [illegible] Maizey (Meuse) ; — l'aquarelliste [illegible], mort à l'hôpital du Havre ; — [illegible]aul Descelles, décédé à Saint-Dié ; — [illegible]ur en médailles **Victor-Etienne Ex-**[illegible], de la Société des Artistes français, né à [illegible]. Etienne en 1879, mort à l'ambulance de Bains ; — le peintre **Georges Filley**, né à Chichy (Yonne) en 1882, mort à l'hôpital de Chartres ; — **Fournery**, décorateur à la manufacture de Sèvres, né en 1894, tué à l'ennemi ; — le sculpteur **Louis-Jean François**, né à Paris en 1893, tué près de Saint-Jul[illegible] (Belgique) ; — l'architecte **André Gavroy**, né en 1883, tué à l'ennemi ; — l'architecte **Auguste Jacques**, né en 1872, tué à l'ennemi ; — l'architecte **Clément Lagoutte**, né en 1891, mort en captivité à Grafenwœhr (Bavière) ; — l'architecte **Marcel Lanquetin**, né en 1888, tué à l'ennemi ; — le sculpteur **Paul-Henri Le Goff**, né à Saint-Brieuc en 1883, tué à l'ennemi ; — le peintre **Jean de Montrichard**, dit **Jean Monty**, né à Montmédy en 1885, mort à son cantonnement ; — le célèbre violoncelliste belge **Ernest de Munck**, décédé à Londres ; — **Maurice Naret**, décorateur à la manufacture de Sèvres, né en 1881, mort à l'ambulance de Bucquoy (Pas-de-Calais) ; — le lithographe **Charles-Jules Orcelle**, né à Noyon en 1878, tué à l'ennemi ; — le décorateur **Constant Renard**, né en 1890, tué au fort de Troyon ; — le peintre **Lucien-Paul-Marius Roustan**, né à Toulon en 1886, mort à l'hôpital de Bar-le-Duc ; — l'architecte **André Seilheimer**, né en 1890, mort en captivité à Cologne ; — le peintre **Paul-Edmond Villiers**, né à Paris en 1883, tué à l'ennemi ; — l'architecte **Louis Woillez**, né à Beauvais en 1880, mort à l'hôpital de Clermont-Ferrand.

(A suivre.)

MOUVEMENT DES ARTS

Succession de Mme Emile Gaillard

Vente faite à l'Hôtel Drouot, salles 5 et 6, du 15 au 17 mai 1916.

Tableaux et dessins. — 1. Decamps (A.). Le Boucher turc : 30.800. — 2. Decamps (A.) La Fuite en Egypte : 7.550. — 3. Decamps (A.). La Mise au tombeau : 1.000. — 4. Hébert (E.). La Prière : 8.500. — 5 et 6. Isabey (J.-B.). Portraits de jeunes femmes : Dessins lavés de sépia : 1.200 et 2.350. — 7. Ricard (L.-A.). Blonde énigme : 12.500.

Faïences. — Faïences de Damas : 13. Plateau à bords relevés, XVIe s. : 7.840.

Faïences de Deruta : 16. Aiguière, XVIe s. : 2.350. — 17. Plat creux à large bord, XVIe s. : 4.300

Faïences de Faenza : 19. Grand plat aux armes du roi de Hongrie Mathias Corvin (avant 1490) : 28.600. — 21. Petit plat à centre creux, XVIe s. : 3.055.

Faïences hispano mauresques : 22. Grand bassin, Valence, XVe s. : 34.100. — 23. Cornet cylindrique avec col, XVIe s. : 2.230. — 24. Jatte ronde, XVIe s. : 3.400. — 25. Petit plat, XVIe s. : 3.020.

Orfèvrerie. — 49. Vidrecome couvert, à anse, en argent repoussé et doré, travail allemand : 2.100.

Bois sculpté. — 66. Groupe-applique : la Vierge sur un lit et deux servantes, XVIe s. : 1.060.

Fers, cuivres. — 124. Grille, formant devant de foyer, en fer forgé, XVIe s. : 1.100.

Sièges. — 157 et 158. Canapé, recouvert d'une ancienne tapisserie au point, XVIIe s. ; et Paravent à deux feuilles, recouvert de même, XVIIe s. : 7.850.

Meubles en marqueterie. — 164. Petite table d'accouchée, plaquée de bois rose et bois de violette. Epoque L. XV : 15.700.

Meubles en bois sculpté. — 166. Meuble à deux corps, en bois sculpté et ciré, XVIe s. : 5.000. — 169. Meuble crédence en noyer sculpté ciré, en partie du XVIe s. : 3.900. — 170. Meuble à deux corps, en noyer ciré et plaquettes de marbre, en partie du XVIe s. : 7.040. — 172. Coffre en bois

sculpté ciré, serrure à moraillon en fer, en partie du XVI^e^ s. : 3.010. — 174. Prie-Dieu en bois sculpté rehaussé de peinture et dorure, en partie du XVI^e^ s. : 4.020.

Tapisseries. — 189. Petite tapisserie flamande : le Cortège des Rois Mages, fin du XV^e^ ou début du XVI^e^ s. : 42.000. — 190. Petite tapisserie flamande, représentant un vieillard assis, vêtu d'une robe rouge brodée d'or, endormi et rêvant, XVI^e^ s. : 5.000. — 191. Tapisserie flamande représentant une scène de chasse, XVI^e^ s. : 13.400. — 192. Tapisserie flamande, représentant animaux divers, XVI^e^ s. : 15.000. — 193. Très grande tapisserie flamande, de la même suite que la précédente, représentant animaux, XVI^e^ siècle : 20.600. — 194. Tapisserie flamande de la même suite que les deux précédentes : 9.650.

Broderies et étoffes, cuir de Cordoue. — 244. Décor de lit en lampas à décor blanc et vert sur fond rouge, XVIII^e^ s. (environ 23 mètres d'étoffe) : 3.210. — 249. Tenture murale, panneaux de cuir de Cordoue, XVIII^e^ s. : 5.000.

Tapis d'Orient. — 253. Grande carpette orientale de soie veloutée : 10.105. — 258. Carpette d'Orient veloutée à fond rouge : 6.200. — 259. Carpette d'Orient analogue à la précédente : 13.100.

Produit total : 449.342 francs.

—

Collection Arthur Sambon

(Suite) (1)

OBJETS D'ART ET DE HAUTE CURIOSITÉ

Faïences. — 226. Aiguière à buste d'adolescent. Mantoue : 1.350.

Faïences italiennes du XV^e^ siècle. — 230. Carnet de pharmacie à écusson armorié aux armes du duc de Calabre : 1.300. — 236. Cornet de pharmacie à écusson d'armoiries : 4.700. — 237. Cruche à motif feuillagé : 1.200. — 238. Cornet de pharmacie aux armes du duc de Calabre : 2.300. — 239. Cornet de pharmacie à fleurettes et motifs réguliers : 1.400. — 240. Cornet de pharmacie à buste de personnage : 20.000. — 241. Cornet de pharmacie à bustes de personnages : 7.000. — 243. Cornet de pharmacie à fleurettes : 1.300.

Faenza. — 249. Vase de pharmacie à buste de personnage : 1.650. — 259. Deux cornets de pharmacie à branchages chargés de fruits : 1.650. — 263. Plat creux : cavalier oriental au galop, Deruta : 1.550. — 269. Bas-relief en terre émaillée, attr. à Andrea della Robbia : la Vierge en prières et l'Enfant Jésus : 14.000. — 270. Haut-relief en terre émaillée blanc, de l'atelier des Robbia : la Vierge et l'Enfant Jésus : 3.500. — 272. Deux cornets de pharmacie à rinceaux, faïence hispano-mauresque : 4.100.

Porcelaines de Saxe. — 274. Taureau attaqué par trois chiens : 1.250. — 277. Buffle : 2.150. — 279. Chien maltais assis : 1.700. — 280. Chèvre debout : 1.020. — 282. Statuette de jeune femme : 3.000. — 284. Groupe : la Mère de famille : 2.650. — 286. Taureau attaqué par trois chiens : 2.500. — 288. Oiseau : 1.650. — 290. Perruche perchée sur un tronc d'arbre : 1.250.

(A suivre.)

(1) V. la *Chronique des Arts* du 6 juin 1914.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

—

EXPOSITIONS OUVERTES

Paris

Exposition d'**œuvres d'art diverses** au Cercle artistique et littéraire, 7, rue Volney, au profit du « Foyer du soldat aveugle », jusqu'au 14 juin.

Exposition de **jouets artistiques modernes, toiles, cuirs et papiers de garde pour reliures bon marché**, au Musée des Arts décoratifs, jusqu'au 15 juin.

Exposition de **peintures modernes**, chez M^me^ Bongard, 5, rue de Penthièvre, jusqu'au 15 juin.

Exposition de peintures de **divers artistes**, galerie Bernheim jeune, 15, rue Richepanse, jusqu'au 16 juin.

Exposition d'œuvres de **M. Ad. Willette**, galerie Devambez, 43, boulevard Malesherbes, jusqu'au 17 juin.

Exposition d'**œuvres d'art anciennes de la Chine et du Japon**, et de peintures de fleurs de **M. J.-E. Blanche**, 61, rue de Varenne (au profit de la « Renaissance des foyers en Alsace »), jusqu'au 20 juin.

Exposition d'aquarelles de **M^me^ Laure Brouardel**, galerie Georges Bernheim, 48, rue de la Boétie, jusqu'au 29 juin.

Exposition d'œuvres de MM. **Pierre Brune, F. Burty, Derain, Hayden, Inderbaum, Krémègne, Léger, A. Lhote, Manolo, Mariewna, Henri Matisse, Metzinger, Miestcheninoff, Ortiz, Picasso, Soubinine**, de M^mes^ **Angeline Beloff** et **Marguerite Matisse**, galerie des Indépendants, 56, rue La Boëtie, jusqu'au 30 juin.

Exposition d'œuvres récentes de M. **Maurice Denis**, et de sculptures de M^me^ **Bernières Henraux**, galerie Druet, 20, rue Royale, jusqu'au 30 juin.

Exposition de dessins et croquis du front de **M. Luc-Albert Moreau**, galerie Marseille, 16, rue de Seine, jusqu'au 30 juin.

Exposition de **pièces de mobilier français du XVIII^e^ siècle**, 15, avenue des Champs-Elysées, jusqu'au 15 juillet.

12^e^ Exposition de la **Société des Artistes de Neuilly** (avec exposition rétrospective du premier Empire) à Bagatelle.

Exposition d'œuvres de **divers artistes**, 63, avenue des Champs-Elysées (au profit de l'œuvre du Soldat dans la tranchée).

Exposition d'**art serbe**, salle Hoche, 9, avenue Hoche.

Exposition « **La Guerre et les Humoristes** », galerie La Boëtie, 64 *bis*, rue La Boëtie, jusqu'à fin juillet.

Exposition de « **La Cité reconstituée** », au Jeu-de Paume, jusqu'à fin juillet.

Exposition de **travaux de mutilés de la guerre**, au Musée Galliera, jusqu'à octobre.

(Pour les autres expositions et concours ouverts ou annoncés, se reporter aux précédents numéros de la Chronique.)

Le Gérant : P. GIRARDOT.

Paris — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant — V. Simart, imprimeur.